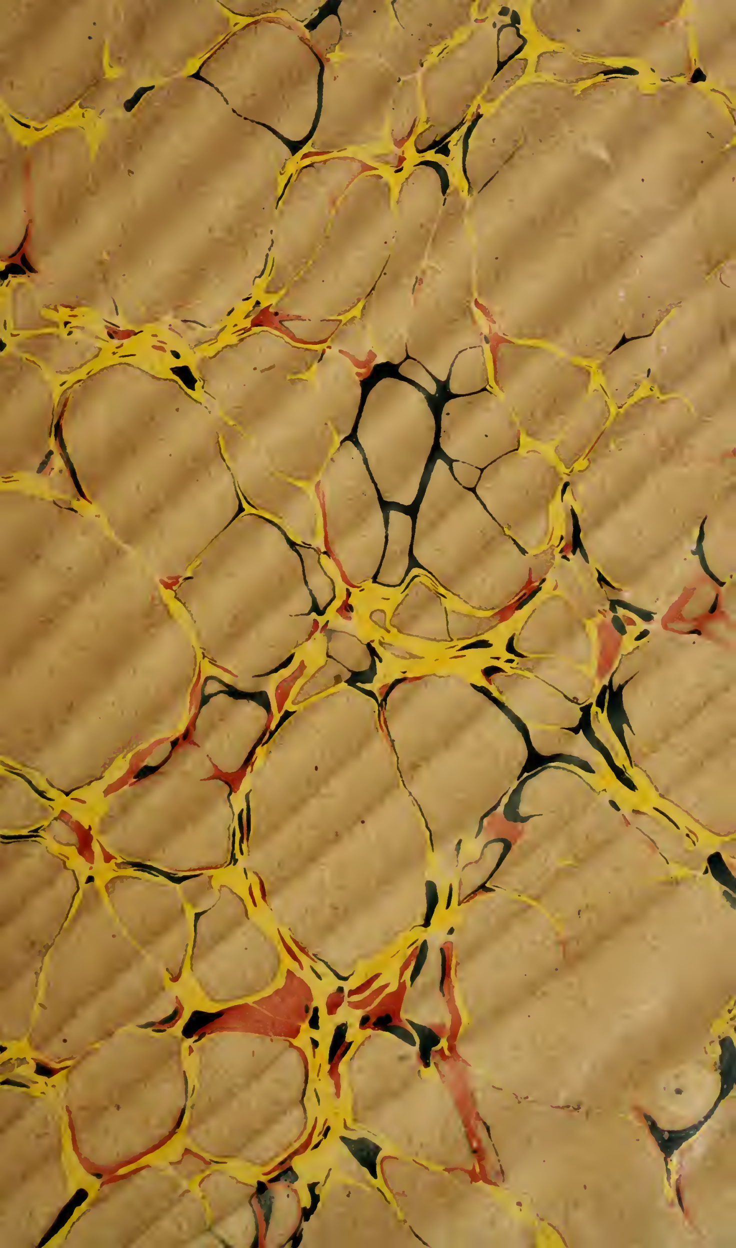

LIBRARY
UNIVERSITY OF
CALIFORNIA
SAN DIEGO



ŒUVRES CHOISIES

DE BOSSUET

COULOMMIERS. — TYPOGRAPHIE PAUL BRODARD.

ŒUVRES CHOISIES

DE BOSSUET

TOME CINQUIÈME

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1880

Segundo premio de sexto año

la alumna Srita Beatriz Guerrero.

México, Mayo 24 de 1886.



PANÉGYRIQUES.

PANÉGYRIQUE DE SAINT SULPICE.

PRÊCHÉ DEVANT LA REINE MÈRE.

Trois grâces dans l'Église pour surmonter le monde et ses vanités : ces trois grâces réunies en saint Sulpice. Innocence de sa vie à la cour : ses vertus dans l'épiscopat : sa retraite avant sa mort, pour régler ses comptes avec la justice divine. Excellentes leçons qu'il fournit, dans ces différents états, aux ecclésiastiques et à tous les chrétiens.

Nos autem non spiritum hujus mundi accepimus, sed spiritum qui ex Deo est, ut sciamus quæ a Deo donata sunt nobis.

Pour nous, nous n'avons pas reçu l'esprit de ce monde, mais un esprit qui vient de Dieu, pour connoître les choses qu'il nous a données. 1 Cor., II. 12.

Chaque compagnie a ses lois, ses coutumes, ses maximes et son esprit; et lorsque nos emplois ou nos dignités nous donnent place dans quelque corps, aussitôt on nous avertit de prendre l'esprit de la compagnie dans laquelle nous sommes entrés. Cette grande société, que l'Écriture appelle le monde, a son esprit qui lui est propre; et c'est ce que l'apôtre saint Paul appelle, dans notre texte, l'esprit du monde. Mais comme la grâce du christianisme est répandue en nos cœurs, pour nous séparer du monde et nous dépouiller de son esprit, un autre esprit nous est donné, d'autres maximes nous sont proposées : et c'est pourquoi le même saint Paul, parlant de la société des enfants de Dieu, a dit ces belles paroles : « Nous n'avons pas reçu l'esprit de ce monde; mais un esprit qui est de Dieu, pour connoître les dons de sa grâce : » « Ut sciamus quæ a Deo donata sunt nobis. »

Si le saint que nous honorons, et dont je dois prononcer l'éloge, avoit eu l'esprit de ce monde, il auroit été rempli des idées du monde, et il auroit marché comme les autres, dans la grande voie, courant après les délices et les vanités : mais étant plein au contraire de l'Esprit de Dieu, il a connu parfaitement les biens qu'il nous donne; un trésor qui ne se perd pas, une vie qui ne finit pas, l'héritage de Jésus-Christ, la communication de sa gloire, la société de son trône. Ces grandes et nobles idées ayant effacé de son cœur les idées du monde, la cour ne l'a point corrompu par ses faveurs, ni engagé par ses attraits, ni trompé par ses espérances; et il nous enseigne, par ses saints exemples, à nous défaire entièrement de l'esprit du monde,

pour recevoir l'esprit du christianisme. Venez donc apprendre aujourd'hui, de ce grand serviteur de Dieu, le mépris que vous devez faire du monde, de ses plaisirs et de toutes ses vanités.

Jésus-Christ, ce glorieux conquérant, a eu à combattre le ciel, la terre et les enfers; je veux dire la justice de Dieu, la rage et la furie des démons, des persécutions inouïes de la part du monde : toujours grand, toujours invincible, il a triomphé dans tous ces combats : tout l'univers publie ses victoires. Mais celle dont il se glorifie avec plus de magnificence, c'est celle qu'il a gagnée sur le monde; et je ne lis rien dans son Évangile, qu'il ait dit avec plus de force, que cette belle parole : « Prenez courage, j'ai vaincu le monde : » « Confidite, ego vici « mundum [1]. »

Il l'a vaincu en effet, lorsque, crucifié sur le Calvaire, il a couvert, pour ainsi dire, la face du monde de toute l'horreur de sa croix, de toute l'ignominie de son supplice. Non content de l'avoir vaincu par lui-même, il le surmonte tous les jours par ses serviteurs. Il est sorti de ses plaies un esprit victorieux du monde, qui, animant le corps de l'Église, la rend saintement féconde, pour engendrer tous les jours une race spirituelle, née pour triompher glorieusement de la pompe, des vanités et des délices mondaines.

Cette grâce victorieuse des attraits du monde n'agit pas de la même sorte dans tous les fidèles. Il y a de saints solitaires qui se sont tout à fait retirés du monde; il y en a d'autres, non moins illustres, lesquels y vivant sans en être, l'ont, pour ainsi dire, vaincu dans son propre champ de bataille. Ceux-là, entièrement détachés, semblent désormais n'user plus du monde; ceux-ci, non moins généreux, en usent comme n'en usant pas, selon le précepte de l'apôtre [2] : ceux-là, s'en arrachant tout à coup, n'ont plus rien à démêler avec lui; ceux-ci sont toujours aux mains, et gagnent de jour en jour, par un long combat, ce que les autres emportent tout à une fois par la seule fuite : car ici la fuite même est une victoire; parce qu'elle ne vient ni de surprise ni de lâcheté, mais d'une ardeur de courage qui rompt ses liens, force sa prison, et assure sa liberté par une retraite glorieuse.

Ce n'est pas assez, Chrétiens, et il y a dans l'Église une grâce plus excellente; je veux dire une force céleste et divine, qui nous fait non-seulement surmonter le monde, par la fuite ou par le combat, mais qui en doit inspirer le mépris aux autres. C'est la grâce de l'ordre ecclésiastique : car, comme on voit dans le monde une efficace d'erreur, qui fait passer de l'un à l'autre, par une espèce de contagion, l'amour des vanités de la terre; il a plu au Saint-Esprit de mettre dans ses ministres une efficace de sa vérité, pour détacher tous les cœurs de l'esprit du monde, pour prévenir la contagion qui empoisonne les âmes, et rompre les enchantements par lesquels il les tient captives.

Voilà donc trois grâces qui sont dans l'Église, pour surmonter le monde et ses vanités; la première, de s'en séparer tout à fait, et de s'éloigner de son commerce; la seconde, de s'y conserver sans cor-

1. Joan., XVI, 33. — 2. *I Cor.*, VII, 31.

ruption, et de résister à ses attraits; la troisième, plus éminente, est d'en imprimer le dégoût aux autres, et d'en empêcher la contagion. Ces trois grâces sont dans l'Église; mais il est rare de les voir unies dans une même personne, et c'est ce qui me fait admirer la vie du grand saint Sulpice. Il l'a commencée à la cour, il l'a finie dans la solitude : le milieu en a été occupé dans les fonctions ecclésiastiques. Courtisan, il a vécu dans le monde sans être pris de ses charmes : évêque, il en a détaché ses frères : solitaire, il a désiré de finir ses jours dans une entière retraite. Ainsi successivement, dans les trois états de sa vie, nous lui verrons surmonter le monde, de toutes les manières dont on le peut vaincre : car il s'est opposé généreusement à ses faveurs dans la cour, au cours de sa malignité dans l'épiscopat, à la douceur de son commerce dans la solitude : trois points de ce discours.

PREMIER POINT.

Quoique les hommes soient partagés en tant de conditions différentes; toutefois, selon l'Écriture, il n'y a que deux genres d'hommes, dont les uns composent le monde, et les autres la société des enfants de Dieu. Cette solennelle division est venue, dit saint Augustin [1], de ce que l'homme n'a que deux parties principales, la partie animale et la raisonnable; et c'est par là que nous distinguons deux espèces d'hommes, parce que les uns suivent la chair, et les autres sont gouvernés par l'esprit. Ces deux races d'hommes ont paru d'abord en figure, dès l'origine des siècles, en la personne et dans la famille de Caïn et de Seth; les enfants de celui-ci étant toujours appelés les enfants de Dieu, et au contraire ceux de Caïn étant nommés constamment les enfants des hommes; afin que nous distinguions qu'il y en a qui vivent comme nés de Dieu, selon les mouvements de l'esprit; et les autres comme nés des hommes, selon les inclinations de la nature.

De là ces deux cités renommées, dont il est parlé si souvent dans les saintes Lettres; Babylone charnelle et terrestre; Jérusalem divine et spirituelle, dont l'une est posée sur les fleuves, c'est-à-dire, dans une éternelle agitation; « Super aquas multas, » dit l'Apocalypse [2] : ce qui a fait dire au Psalmiste : « Assis sur les fleuves de Babylone [3]; » et l'autre est bâtie sur une montagne, c'est-à-dire, dans une consistance immuable. C'est pourquoi le même a chanté : « Celui qui se confie en Dieu est comme la montagne de Sion; celui qui habite en Jérusalem ne sera jamais ébranlé : » « Qui confidunt in Domino sicut « mons Sion [4]. « Or, encore que ces deux cités soient mêlées de corps, elles sont, dit saint Augustin [5], infiniment éloignées d'esprit et de mœurs : ce qui nous est encore représenté dès le commencement des choses, en ce que les enfants de Dieu s'étant alliés, par les mariages, avec la race des hommes; ayant trouvé, dit l'Écriture [6], leurs filles

1. *De civ. Dei*, lib. XIV, c. 4, tom. VII, col. 353. — 2. *Apoc.*, XVII, 1.
3. *Ps.* CXXXVI, 1. — 4. Ibid., CXXIV, 1.
5. *De Cat[illegible]h. rud.*, cap. XIX, n. [illegible], tom. VI, col. 285. — 6. *Gene[illegible].*, VI, 2.

belles, ayant aimé leurs plaisirs et leurs vanités; Dieu, irrité de cette alliance, résolut, en sa juste indignation, d'ensevelir tout le monde dans le déluge : afin que nous entendions que les véritables enfants de Dieu doivent fuir entièrement le commerce et l'alliance du monde; de peur de communiquer, comme dit l'apôtre [1], à ses œuvres infructueuses.

C'est pourquoi le Sauveur Jésus, « l'illuminateur des antiquités, » « Illuminator antiquitatum [2], » parlant de ses véritables disciples, dont les noms sont écrits au ciel : « Ils ne sont pas du monde, dit-il[3], comme je ne suis pas du monde; » et quiconque veut être du monde, il s'exclut volontairement de la société de ses prières, et de la communion de son sacrifice, Jésus-Christ ayant dit décisivement : « Je ne prie pas pour le monde [4]. »

J'ai dit ces choses, mes Frères, afin que vous connoissiez que ce n'est pas une obligation particulière des religieux de mépriser le monde; mais que la nécessité de s'en séparer est la première, la plus générale, la plus ancienne obligation de tous les enfants de Dieu.

Si nous en croyons l'Évangile, rien de plus opposé que Jésus-Christ et le monde; et de ce monde, messieurs, la partie la plus éclatante, et par conséquent la plus dangereuse, chacun sait assez que c'est la cour. Comme elle est le principe et le centre de toutes les affaires du monde, l'ennemi du genre humain y jette tous ses appâts, y étale toute sa pompe.

Saint Sulpice, nourri à la cour dès sa jeunesse, triompha, par un miracle singulier de la grâce, de ses artifices et de sa séduction. Il sut vivre sans ambition au milieu des honneurs qui l'environnoient; sans volupté parmi tous les plaisirs qui le sollicitoient; sans partialité malgré tous les intérêts qui divisent d'ordinaire les courtisans; sans avarice, quoiqu'il ne vît que des hommes occupés à tout attirer à eux, soigneux de tout ménager, pour parvenir au terme de leurs espérances. Tant de périls ne servirent qu'à faire mieux éclater l'innocence de Sulpice : la candeur de ses mœurs, sa simplicité, sa modestie, sa douceur, forcèrent de le respecter dans un lieu où ces vertus trouvent si peu d'accès, et où tous les vices opposés règnent souverainement. Un si bel exemple fit impression; et l'on vit par les conversions extraordinaires qu'il produisit, combien la vertu pure et sincère a d'empire sur les cœurs les moins disposés à l'embrasser.

Sulpice, chaste dans un âge où la pureté fait les plus tristes naufrages, après avoir résisté à toutes les caresses du monde, voulut, pour affermir davantage sa vertu contre les écueils qu'elle avoit à craindre, sceller ses résolutions par des engagements, qui ne pussent lui permettre d'écouter aucune espèce de proposition. Il fit donc vœu de virginité; et déjà irréprochable dans toute sa conduite, il se montra encore plus sévère, et porta les précautions jusqu'à la dernière délicatesse.

1. *Ephes.*, V, 11. — 2. *Tertull.*, *adv. Marc.*, lib. IV, n. 40. — 3. Joan., XVII, 16.
4. Ibid., 9.

O sainte chasteté ! fleur de la vertu, ornement immortel des corps mortels, marque assurée d'une âme bien faite, protectrice de la sainteté et de la foi mutuelle dans les mariages, fidèle dépositaire de la pureté du sang des races, et qui seul en sais conserver la trace ! quoique tu sois si nécessaire au genre humain, où te trouve-t-on sur la terre ? O grand opprobre de nos mœurs ! l'un des sexes a honte de te conserver ; et celui auquel il pourroit sembler que tu es échue en partage, ne se pique guère moins de te perdre dans les autres, que de te conserver en soi-même. Confessez-vous à Dieu devant ces autels, vaines et superbes beautés, dont la chasteté n'est qu'orgueil ou affectation et grimace : quel est votre sentiment, lorsque vous vous étalez avec tant de pompe pour attirer les regards ? dites-moi seulement ce mot ? Quels regards désirez-vous attirer ? sont-ce des regards indifférents ? Ah ! quel miracle, que saint Sulpice, jeune et agréable, n'ait jamais été pris dans ces piéges : sachant qu'il ne devoit l'amour qu'à son Dieu, jamais il n'a souillé dans son cœur la source de l'amour. Ange visible, tandis que son cœur brûloit du feu céleste de la charité, son corps, embrasé de cette divine flamme, se consumoit tout entier au service de son Dieu, dans les exercices de la piété chrétienne et les austérités de la pénitence. Ses autres vertus n'étoient pas de ces vertus du monde et de commerce, ajustées non point à la règle, elle seroit trop austère, mais à l'opinion et à l'humeur des hommes : ce sont là les vertus des sages mondains, ou plutôt c'est le masque spécieux sous lequel ils cachent leurs vices.

Que la vertu de Sulpice avoit des caractères bien différents ! Parce qu'elle étoit chrétienne et véritable, elle étoit sévère et constante, fermement attachée aux règles, incapable de s'en détourner pour quelque prétexte que ce pût être. Sa bonne foi dans les affaires ne reçut jamais la moindre atteinte ; sa probité, supérieure à toutes les vues d'intérêt, demeura toujours inaltérable ; sa justice ne connut aucune de ces préférences, que suggèrent la cupidité ou le respect humain ; sa candeur ne permettoit pas même de suspecter sa sincérité ; et son innocence, qui s'affermissoit de plus en plus, par tous les moyens qui auroient pu l'affoiblir, embellissoit toutes ses autres vertus. Le plus beau et le plus grand encore, c'est qu'au milieu de tant de faveurs et de considérations que lui procuroit son mérite, il savoit toujours conserver une admirable modération. Mais peut-être ne durera-t-elle que jusqu'à ce qu'elle ait gagné le dessus : car le génie de l'ambition, c'est d'être tremblante et souple lorsqu'elle a des prétentions ; et quand elle est parvenue à ses fins, la faveur la rend audacieuse et insupportable : « Pavida cum « quærit, audax cum pervenit [1]. » Un habile courtisan disoit autrefois, qu'il ne pouvoit souffrir à la cour l'insolence et les outrages des favoris, et encore moins, disoit-il, leurs civilités superbes et dédaigneuses, leurs grâces trop engageantes, leur amitié tyrannique, qui demande, d'un homme libre, une dépendance servile : « Contumeliosam humanitatem [2]. »

1. *S. Greg. M. Past.*, part. I, cap. IX, tom. II, col. 9. — 2. *Senec.*, *Epist.* IV

Sulpice, toujours modéré, sut se tenir dans les bornes que l'humilité chrétienne lui prescrivoit. Pour se détromper du monde, il alloit se rassasier de la vue des opprobres de Jésus-Christ dans les hôpitaux et dans les prisons. Il voyoit une image de la grandeur de Dieu dans le prince, et il trouvoit une image de la bassesse de Jésus-Christ et de ses humiliations, dans les pauvres. Le favori de Clotaire, aux pieds d'un pauvre ulcéré, adorant Jésus-Christ sous des haillons, et expiant la contagion des grandeurs du monde; quel beau spectacle! Mais il évitoit, le plus qu'il étoit possible, les regards des hommes, et ne cherchoit qu'à leur cacher ses bonnes œuvres; bien éloigné d'imiter ces vertus trompeuses, qui se rendent elles-mêmes captives des yeux qu'elles veulent captiver. C'est ainsi que Sulpice a su se conserver pur et sans tache, au milieu de toutes les faveurs les plus capables d'amollir un cœur tendre, et de lui inspirer l'amour du monde. Il a vaincu le monde dans sa partie la plus séduisante et la plus redoutable : voyons comment, après en avoir triomphé lui-même, il va travailler à détruire son empire dans les autres.

SECOND POINT.

La grâce du baptême porte une efficace, pour nous détacher du monde; la grâce de l'ordination porte une efficace divine, pour imprimer ce détachement dans tous les cœurs.

Le royaume de Jésus-Christ n'est pas de ce monde. Il y a guerre déclarée entre Jésus-Christ et le monde, une inimitié immortelle : le monde le veut détruire, et il veut détruire le monde. Ceux qu'il établit ses ministres doivent donc entrer dans ses intérêts; s'il y a en eux quelque puissance, c'est pour détruire la puissance, qui lui est contraire. Ainsi, toute la puissance ecclésiastique est destinée à abattre les hauteurs du monde : « Ad deprimendam altitudinem sæculi « hujus. »

On reçoit le Saint-Esprit dans le baptême, dans une certaine mesure; mais on en reçoit la plénitude dans l'ordination sacrée; et c'est ce que signifie l'imposition des mains de l'évêque : car, comme dit un ancien écrivain[1], ce que fait le pontife mu de Dieu, animé de Dieu, c'est l'image de ce que Dieu fait d'une manière plus forte et plus pénétrante. L'évêque ouvre les mains sur nos têtes; Dieu verse, à pleines mains, dans les âmes la plénitude de son Saint-Esprit. C'est ce qui fait dire à un saint pape : « La plénitude de l'Esprit-Saint opère dans l'ordination sacrée : » « Plenitudo Spiritus in sacris ordinationibus « operatur[2]. » Le Saint-Esprit, dans le baptême, nous dépouille de l'esprit du monde : « Non enim spiritum hujus mundi accepimus. » La plénitude du Saint-Esprit doit faire dans l'ordination quelque chose de beaucoup plus fort : elle doit se répandre bien loin au dehors, pour détruire, dans tous les cœurs, l'esprit et l'amour du monde. Animons-

1. *Dionys.*, *de Eccles. Hierar.*, cap. v, pag. 127 et seq.
2. *Innocent. I*, *ad Alex.*, *Ep.* XXIV. p. 853; *Epist. Rom. Pont.*

nous, mes Frères; c'est assez pour nous d'être chrétiens, trop d'honneur de porter ce beau caractère : « Propter nos nihil sufficientius « est. » Si donc nous sommes ecclésiastiques, c'est sans doute pour le bien des autres.

Que n'a pas entrepris le grand saint Sulpice, pour détruire le règne du monde? Mais c'est peu de dire qu'il a entrepris : ses soins paternels opéroient sans cesse de nouvelles conversions. Il y avoit dans ses paroles et dans sa conduite une certaine vertu occulte, mais toute-puissante, qui inspiroit le dégoût du monde. Nous lisons dans l'histoire de sa vie, que, durant son épiscopat, tous les déserts à l'entour de Bourges étoient peuplés de saints solitaires. Il consacroit tous les jours à Dieu des vierges sacrées; il apprenoit aux familles à user de ce monde, comme n'en usant pas; et partout il répandoit un esprit des détachement, qui portoit les cœurs à ne soupirer qu'après les b ien célestes.

D'où lui venoit ce bonheur, cette bénédiction, cette grâce, d'inspirer si puissamment le mépris du monde? Qu'y avoit-il dans sa vie et dans sa personne, qui fût capable d'opérer de si merveilleux changements? C'est ce qu'il faut tâcher d'expliquer en faveur de tant de saints ecclésiastiques, qui remplissent ce séminaire et cette audience. Deux choses produisoient un si grand effet; la simplicité ecclésiastique, qui condamnoit souverainement la somptuosité, les délices, les superfluités du monde; un gémissement paternel sur les âmes, qui étoient captives de ses vanités.

La simplicité ecclésiastique, c'est un dépouillement intérieur, qui, par une sainte circoncision, opère au dehors un retranchement effectif de toutes superfluités. En quoi le monde paroît-il grand? Dans ses superfluités : de grands palais, de riches habits, une longue suite de domestiques. L'homme si petit par lui-même, si resserré en lui-même, s'imagine qu'il s'agrandit, et qu'il se dilate, en amassant autour de soi des choses qui lui sont étrangères. Le vulgaire est étonné de cette pompe, et ne manque pas de s'écrier : Voilà les grands, voilà les heureux. C'est ainsi que la puissance du monde tâche de faire voir que ses biens sont grands. Une autre puissance est établie, pour faire voir qu'il n'est rien; c'est la puissance ecclésiastique.

Toutes nos actions, jusqu'aux moindres gestes du corps, jusqu'au moindre et plus délicat mouvement des yeux, doivent ressentir le mépris du monde. Si la vanité change tout, le visage, le regard, le son de la voix; car tout devient instrument de la vanité : ainsi la simplicité doit tout régler; mais qu'elle ne soit jamais affectée, parce qu'elle ne seroit plus simplicité. Entreprenons, messieurs, de faire voir à tous les hommes, que le monde n'a rien de solide ni de désirable; et pour cela [imitons] la frugalité, la modestie et la simplicité du grand saint Sulpice. « Ayant donc de quoi nous nourrir et de « quoi nous couvrir, nous devons être contents : » « Habentes alimenta « et quibus tegamur, his contenti simus [1]. » Que nous servent ces

1. *I Timot.*, VI, 8.

cheveux coupés, si nous nourrissons au dedans tant de désirs superflus, pour ne pas dire pernicieux? Saint Sulpice nous a appris, par son exemple; à faire sur nous-mêmes de continuels efforts, pour les retrancher jusqu'à la racine.

Sa vie, tout ecclésiastique, annonçoit un pasteur entièrement mort aux choses du siècle, uniquement dévoué aux intérêts de Jésus-Christ et au salut des âmes. Loin de profiter des moyens que lui fournissoit sa place, pour se procurer plus d'aisances, de commodités et d'éclat extérieur, il jugea, au contraire, que sa charge lui imposoit une nouvelle obligation de faire chaque jour, dans sa vie, de plus grands retranchements. Déjà, n'étant qu'abbé de la chapelle du roi Clotaire second, il n'avoit voulu retenir, pour sa subsistance et celle des clercs qu'il gouvernoit, que le tiers des appointements que le roi lui donnoit, et il distribuoit le reste aux pauvres. Mais lorsqu'il fut élevé sur le siége de Bourges, il crut encore devoir augmenter sa pénitence, redoubler ses austérités, et pratiquer un détachement plus universel. Rien de plus frugal que sa table; on n'y donnoit rien à la sensualité et au plaisir : rien de plus modeste que ses habits ou ses meubles; tout y ressentoit la pauvreté de Jésus-Christ : rien enfin de plus simple que toute sa conduite, de plus affable que sa personne. Sa bonté, pleine de tendresse, le fit regarder comme le père de son peuple; et sa douceur, toujours égale, lui mérita le surnom de Débonnaire. Qu'il étoit éloigné de vouloir en imposer à ses peuples par la magnificence de ses équipages et la pompe de son cortége! Ministre de la loi de charité, il vouloit inspirer l'amour, et non la terreur; et pour y réussir, il lui suffisoit de se montrer avec l'appareil de ses vertus. Aussi les pauvres formoient-ils tout son train; et, à l'exemple d'un grand évêque, « il mettoit toute sa sûreté dans le secours de leurs prières : » « Habeo defensionem, sed in orationibus pauperum. » « Ces aveugles, pouvoit-il dire avec saint Ambroise, ces boîteux, ces infirmes, ces vieillards, qui me suivent et m'accompagnent, sont plus capables de me défendre, que les soldats les plus braves et les plus aguerris : » « Cæci illi et claudi, debiles et senes, robustis « bellatoribus fortiores sunt[1]. »

C'est ainsi, Chrétiens, que Sulpice travailloit à retracer dans toute sa vie les mœurs apostoliques, et à fournir, à tous les siècles suivants, un modèle accompli de toutes les vertus qui doivent orner un ministre de Jésus-Christ. Oh! que la frugalité de ce digne pasteur condamnera d'ecclésiastiques, qui prétendent se distinguer par ces profusions splendides, ces délicatesses recherchées de leur table, dont la religion rougit pour eux! Comment le faste de leur ameublement somptueux pourra-t-il soutenir le parallèle de la modestie évangélique de ce saint évêque? L'aimable simplicité de ses manières ne suffit-elle pas pour confondre à jamais ces superbes hauteurs, que des vicaires de l'humilité et de la servitude de Jésus-Christ affectent à l'égard des peuples qui leur sont confiés; le dirai-je, à l'égard même de leurs coopéra-

1. S *Amb., Serm. cont. Aux.*, **n. 33**, tom. II, col. 873.

teurs? Ont-ils donc oublié avec quelle force le souverain Pasteur leur interdit l'esprit de domination, et combien il leur recommande la douceur et la condescendance, dont il leur a donné de si grands exemples?

Mais que prétendent les ecclésiastiques, qui, loin d'imiter le zèle de saint Sulpice, pour ruiner l'esprit du monde, semblent au contraire, par une vie toute profane, n'être appliqués qu'à le faire vivre, l'étendre et l'affermir? Croient-ils que, par des mœurs si opposées à celles de nos pères, ils se rendront plus recommandables dans le monde, qu'ils cultivent avec tant de soin? Mais ce monde même, dont ils veulent se montrer amis, et obtenir la considération, les méprise souverainement, parce qu'il sait quelle doit être la vie d'un ministre des autels; et, aveugles qu'ils sont, ils ne voient pas qu'il ne fait effort, pour les entraîner dans ses mœurs dépravées, qu'afin de les avilir et les dégrader, et de faire rejaillir ensuite, sur la religion qu'ils doivent maintenir, l'opprobre dont il les aura couverts. S'ils veulent donc vraiment se distinguer, qu'ils pensent sérieusement à se séparer de la multitude, par la sainteté d'une vie qui les élève autant au-dessus du commun des hommes, qu'ils leur sont supérieurs par l'éminence de leur caractère. « Car la dignité sacerdotale exige, de ceux qui en sont revêtus, une gravité de mœurs peu commune, une vie sérieuse et appliquée, une vertu toute singulière : » « Sobriam à turbis « gravitatem, seriam vitam, singulare pondus, dignitas sibi vindicat « sacerdotalis[1]. » Sont-ils jaloux de soutenir en eux l'autorité du sacerdoce? qu'ils pensent à l'assurer par le mérite de leur foi et la sainteté de leur vie : « Dignitatis suæ auctoritatem fidei et vitæ meritis « quærant[2]. » Mais que jamais ils ne se fassent assez d'illusion, pour croire se rendre vénérables par une pompe extérieure, qui ne peut qu'éblouir les yeux des ignorants, et qui leur attire une amère critique de la part de ceux qui réfléchissent. « Le vrai ecclésiastique s'étudie à prouver sa profession par son habit, sa démarche et toute sa conduite : il n'a garde de chercher à se donner un faux éclat par des ornements empruntés : » « Clericus professionem suam, et in « habitu, et in incessu probet, et nec vestibus, nec calceamentis « decorem quærat[3]. »

Voilà les leçons que les Pères et les conciles ont données aux ecclésiastiques, ou plutôt ils n'ont fait que renouveler celles que Jésus-Christ lui-même leur avoit laissées dans ses exemples. Qu'il nous exprime admirablement la simplicité de sa vie, lorsqu'il nous dit : « Les renards ont des tannières, et les oiseaux du ciel ont des nids et des retraites; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête! » « Vulpes foveas habent, et volucres cœli nidos : Filius autem « hominis non habet ubi caput reclinet[4]. » Son dessein, en nous tenant ce discours, n'est pas d'exciter en nous des sentiments de

1. S. *Amb*, *ad Iren.*, *Epist.*, XXXVIII, n. 2, t. II, col. 902.
2. *Conc. Carthag.*, IV, c. XV; *Lab.*, *Conc.*, tom. II, col. 1201.
3. Ibid., c. XLV, col. 1204. — 4. Matth., VIII. 20.

pitié sur un état, qui paroît à la nature si digne de compassion : mais il veut nous donner du courage, et nous inspirer un généreux détachement de tout ce qui peut paroître le plus nécessaire ; parce que la foi d'un ministre de Jésus-Christ ne connoît d'autre nécessité, que celle de tout sacrifier pour son Dieu et le salut des âmes.

Telles sont les dispositions avec lesquelles on doit entrer dans le sacerdoce de Jésus-Christ, pour continuer son œuvre; et malheur à ceux qui, poussés du désir de s'élever, cherchent, dans l'honneur attaché au sacerdoce, un moyen de se procurer les avantages du monde, qu'il avoit pour objet de détruire : « Mundi lucrum quæritur « sub ejus honoris specie, quo mundi destrui lucra debuerunt[1]. »

Au reste, je ne prétends pas, mes Frères, qu'on refuse aux prêtres l'honneur qui leur est dû par tant de titres. Si, dans l'ancienne loi, l'ordre sacerdotal étoit si fort distingué, et jouissoit des plus grandes prérogatives ; il convient que dans la nouvelle, dont le sacerdoce est autant au-dessus de celui d'Aaron, que la vérité l'emporte sur la figure, l'honneur rendu aux prêtres réponde à l'excellence de leur dignité, et à l'éminence du pontife qu'ils représentent sur la terre. Il faut honorer ses ministres, pour l'amour de celui qui a dit : « Qui vous reçoit me reçoit[2]. « Mais plus les peuples leur témoignent de vénération et de déférence, moins aussi doivent-ils faire paroître d'empressement, pour recevoir ces marques de distinction; et ils ne sauroient trop craindre de les aimer et de s'en réjouir. Pour éviter cette funeste disposition, la simplicité ecclésiastique suit cette belle règle ecclésiastique : « Elle se montre un exemple de patience et d'humilité, en recevant toujours moins qu'on ne lui offre ; mais quoiqu'elle n'accepte jamais le tout, elle a la prudence de ne point tout refuser : » « Seipsum « præbeat patientiæ atque humilitatis exemplum, minus sibi assumendo « quam offertur ; sed tamen ab eis qui se honorant nec totum nec « nihil accipiendo[3]. » Il ne faut pas recevoir tout ce qu'on nous offre, de peur qu'il ne paroisse que nous nous repaissons de cette fumée; il ne faut pas le rejeter tout à fait, à cause de ceux à qui on ne pourroit se rendre utile, si l'on ne jouissoit de quelque considération : « Propter « illos accipiatur quibus consulere non potest, si nimia dejectione « vilescat. »

Mais après avoir imité le saint dépouillement de Sulpice, à l'égard de toutes les vanités du siècle, il faut encore entrer dans son esprit de gémissement sur les âmes qui en sont malheureusement captives. L'état de l'Église, durant cette vie, c'est un état de désolation, parce que c'est un état de viduité : « Non possunt filii sponsi lugere, « quamdiu cum illis est sponsus[4]. » Elle est séparée de son cher Époux, et elle ne peut se consoler d'avoir perdu plus de la moitié d'elle-même. Cet état de désolation et de viduité de l'Église doit paroître principalement dans l'ordre ecclésiastique. Le sacerdoce est un état de pénitence, pour ceux qui ne font pas pénitence; les prêtres

1. *S. Gregor. Mag. Past.*, part. I, cap. VIII, tom. II, col. 9. — 2. Matth., X, 40.
3. *S. August. ad Aurel.*, *Epist.*, XXII, n. 7, t. II, col. 29. — 4. Matth., IX, 15.

doivent les pleurer, avec saint Paul, d'un cœur pénétré de la plus vive douleur : « Lugeam multos qui non egerunt pœnitentiam[1]. » Car il ne faut pas s'imaginer qu'il suffise de se conduire d'une manière irréprochable, de donner à tous des exemples de toutes les vertus : le prêtre vraiment digne de ce nom « non-seulement ne commet aucun crime, mais il déplore encore et travaille à expier ceux des autres, comme s'ils lui étoient personnels : « Nulla illicita perpetrat, « sed perpetrata ab aliis, ut propria deplorat[2]. Aussi les joies dissolues du monde portoient-elles un contre-coup de tristesse sur le cœur de saint Sulpice : car il écoutoit ces paroles comme un tonnerre : « Malheur à vous qui riez maintenant, parce que vous serez réduits aux pleurs et aux larmes ! » « Væ vobis qui ridetis nunc, quia lugebitis et flebitis[3]. » Il s'effrayoit pour son peuple, et tâchoit, par ses discours, non d'exciter ses acclamations, mais de lui inspirer les sentiments d'une componction salutaire : « Docente te in ecclesia, non clamor populi, « sed gemitus suscitetur[4]. »

Jésus-Christ, mes Frères, en choisissant ses ministres, leur dit encore, comme à Saint Pierre : « M'aimes-tu ? pais mon troupeau. » En effet, « il ne confieroit pas des brebis si tendrement aimées à celui qui ne l'aimeroit pas : » « Neque enim non amanti committeret tam « amatas. » Cet amour étoit la vraie source des larmes de saint Sulpice; et comme il aimoit sans mesure, ses larmes, sur les désordres de son peuple, ne pouvoient jamais tarir. Jésus-Christ, gémissant pour nous, dans les jours de sa vie mortelle, présentoit à ce saint évêque un modèle, qui pressoit son cœur de soupirer sans cesse pour ses frères. Il savoit que ce divin Sauveur, incapable de gémir depuis qu'il est entré dans sa gloire, a spécialement établi les prêtres, pour le suppléer dans cette fonction : aussi travailloit-il à perpétuer, par le mouvement du même Esprit, les gémissements ineffables du Pontife céleste. Ses prières étoient continuelles, animées de cet esprit de ferveur et de persévérance, qui force la résistance, même du ciel. « Il avoit éprouvé, par sa propre expérience, qu'il pouvoit obtenir du Seigneur tout ce qu'il lui demanderoit : « Orationis usu et experimento « jam didicit, quod obtinere à Domino quæ poposcerit possit[5]. » Il l'avoit expérimenté; priant en faveur du roi réduit à l'extrémité, puisqu'il l'avoit emporté contre Dieu : et s'il avoit tant de crédit pour la conservation et le rétablissement de la vie corporelle, combien plus en devoit-il avoir pour le soutien et le renouvellement de la vie spirituelle !

Mais quel étoit son gémissement sur les ecclésiastiques mondains, qui, par l'indécence de leur conduite, avilissent le saint ministère dont ils sont revêtus ! Hélas ! mes Frères, si le cœur sacerdotal de saint Sulpice étoit si vivement touché d'en voir, dans ces heureux temps, qui ne cherchoient dans l'honneur du sacerdoce, destiné à la ruine du monde, qu'un moyen de s'y avancer et d'y faire fortune;

1. *II Cor.*, XII, 21. — 2. *S. Greg. Mag. Past.*, part. I, c. X, t. II, col. 10.
3. Luc., VI, 25. — 4. *S. Hieron. ad Nepot.*, *Ep.* XXXIV, tom. IV, col. 262.
5. *S. Greg. Mag. Past.*, part, I, cap. X, tom. II, col. 10.

quels seroient ses larmes et ses sanglots aujourd'hui, où l'on en voit si peu qui entrent dans le ministère, avec un désir sincère de s'y consacrer entièrement au service de l'Église, et de se sacrifier pour Jésus-Christ? Oui, nous devons le dire avec douleur et confusion ; « ceux qui semblent porter la croix, la portent de manière qu'ils ont plus de part à sa gloire, que de société avec ses souffrances : « « Hi qui pu- « tantur crucem portare, sic portant, ut plus habeant in crucis no- « mine dignitatis, quam in passione supplicii [1]. » Ils ignorent sans doute pourquoi ils sont prêtres; ils ne veulent pas entendre qu'ils n'ont été admis au sacerdoce de Jésus-Christ que pour consommer l'œuvre de son immolation. Mais, que feront-ils, lorsque ce grand pontife, prêtre et victime, paroîtra, et cherchera, pour les associer à sa gloire, des ministres, qui, à l'innocence et à la pureté des mœurs, aient joint une mortification générale, une entière séparation de toutes les vanités et de tous les plaisirs du monde? S'ils avoient de la foi, pourroient-ils y songer sans sécher d'effroi.

Saint Sulpice, touché de cette pensée, se retire pour régler ses comptes avec la justice divine. Il connoît la charge d'un évêque; il sait : « que tous doivent comparoître devant le tribunal de Jésus-Christ, afin que chacun reçoive ce qui est dû aux bonnes ou mauvaises actions qu'il aura faites, pendant qu'il étoit revêtu de son corps : « Ut « referat unusquisque propria corporis, prout gessit [2], » Si le compte est si exact de ce qu'on fait en son propre corps, ô combien est-il redoutable de ce qu'on fait dans le corps de Jésus-Christ, qui est son Église! » « Si reddenda est ratio de his quæ quisque gessit in corpore « suo, quid fiet de his quæ quisque gessit in corpore Christi [3]! » Il ne se repose pas sur sa vocation si sainte, si canonique; il sait que Judas a été élu par Jésus-Christ même, et que cependant, par son avarice, il a perdu la grâce de l'apostolat.

Justice de Dieu, que vous êtes exacte! vous comptez tous les pas, vous mettez en la balance tous les grains de sable. Il se retire donc, pour se préparer à la mort, pour méditer la sévérité de la justice de Dieu. Il récompense un verre d'eau; mais il pèse une parole oiseuse, particulièrement dans les prêtres, où tout, jusqu'aux moindres actions, doit être une source de grâces. Tout ce que nous donnons au monde, ce sont des larcins que nous faisons aux âmes fidèles.

A quoi pensons-nous, Chrétiens? que ne nous retirons-nous, pour nous préparer à ce dernier jour? N'avons-nous pas appris de l'apôtre, que nous sommes tous ajournés, pour comparoître personnellement devant le tribunal de Jésus-Christ? Quelle sera cette surprise, combien étrange et combien terrible, lorsque ces saintes vérités, auxquelles les pécheurs ne pensoient jamais, ou qu'ils laissoient inutiles et négligées dans un coin de leur mémoire, leur paroîtront tout d'un coup, pour les condamner? Aigre, inexorable, inflexible, armée de reproches amers te trouverons-nous toujours, ô vérité persécutante? Oui, mes

1. *Salviam., de Gub. Dei,* lib. III, n. 3, p. 48. — 2. *II Cor.*, v, 10.
3. *Serm. ad Cler. in Conc. Rem. in Ap. op. S. Bern.*, tom. II, col. 735.

Frères, ils la trouveront : spectacle horrible à leurs yeux, poids intolérable sur leurs consciences, flammes dévorantes dans leurs entrailles. Pour qu'elle nous soit alors favorable, il faut se retirer quelque temps; afin d'écouter ses conseils, avant que d'être convaincus par son témoignage, jugés par ses règles, condamnés par ses arrêts et par ses sentences suprêmes. Accoutumons-nous aux yeux et à la présence de notre juge; prévenons cette solitude effroyable, où l'âme se trouvera réduite devant Jésus-Christ, lorsqu'elle sera citée à son tribunal pour lui rendre compte. Le remède le plus efficace, c'est une douce solitude devant lui-même, pour lui préparer ses comptes. Attendre à la mort, combien dangereux? c'est le coup du souverain : Dieu presse trop violemment.

Mais cette solitude est ennuyeuse, et qui peut se résoudre à s'y enfoncer? « O que le père du mensonge, ce malicieux imposteur, nous trompe subtilement, pour empêcher que nos cœurs, avides de joie, ne fassent le discernement des véritables sujets de se réjouir? » « Heu « quam subtiliter nos ille decipiendi artifex fallit, ut non discernamus, « gaudendi avidi unde verius gaudeamus [1]! » C'est dans la solitude que l'âme, dégagée des objets sensibles qui la tyrannisent, délivrée du tumulte des affaires qui l'accablent, peut commencer à goûter, dans un doux repos, les joies solides, et des plaisirs capables de la contenter. Là, occupée à se purifier des souillures qu'elle a pu contracter dans le commerce du monde; plus elle devient pure et détachée, plus elle est en état de puiser à la source de ces voluptés célestes, qui l'élèvent, la transportent et l'ennoblissent, en l'attachant à l'auteur de tout bien. Tous les autres divertissements ne sont rien qu'un charme de notre chagrin, qu'un amusement d'un cœur enivré. Vous sentez-vous dans ce tumulte, dans ce bruit, dans cette dissipation, dans cette sortie de vous-même? Avec quelle joie, dit David, « votre serviteur a trouvé son cœur, pour vous adresser sa prière ! » « Invenit servus tuus » cor suum, ut oraret te oratione hâc [2]. »

Mais l'on craint de passer pour un homme inutile, et de rendre sa vie méprisable : « Sed ignavam infamabis. » Il faut faire quelque figure dans le monde; y devenir important, nécessaire; servir l'état et la patrie : « Patriæ et imperio, reique vivendum est [3]. » Ainsi le temps s'écoule sans s'en apercevoir. Sous ces spécieux prétextes, on contracte chaque jour de nouveaux engagements avec le monde, loin de rompre les anciens. L'unique nécessaire est le seul négligé : tous les bons mouvements, qui nous portoient à nous en occuper, se dissipent; et enfin, après avoir été le jouet du temps, du monde et de soi-même, on est surpris de se voir arrivé, sans préparation, aux portes de l'éternité.

Madame, Votre Majesté doit penser sérieusement à ce dernier jour, Nous n'osons y jeter les yeux; cette pensée nous effraye, et fait horreur à tous vos sujets, qui vous regardent comme leur mère, aussi bien que comme celle de notre monarque. Mais, Madame, autant

1. *Julian. Pom., de vita contemp.*, lib. II, c. XIII, *int. oper. S. Prosp.*
2. *II Reg.*, VII, 27. — 3. *Tertull.*, *de Pallio*, n. 5.

qu'elle nous fait horreur, autant Votre Majesté se la doit rendre ordinaire et familière. Puisse Votre Majesté être tellement occupée de Dieu, avoir le cœur tellement percé de la crainte de ses jugements, l'âme si vivement pénétrée de l'exactitude et des rigueurs de sa justice, qu'elle se mette en état de rendre bon compte d'une si grande puissance, et de tout le bien qu'elle peut faire, et encore de tout le mal qu'elle peut, ou empêcher par autorité, ou modérer par conseils, ou détourner par prudence : c'est ce que Dieu demande de vous. Ah! si les vœux que je lui fais pour votre salut sont reçus devant sa face, cette salutaire pensée jettera Votre Majesté dans un humiliation si profonde que, méprisant autant sa grandeur royale, que nous sommes obligés de la révérer, elle fera sa plus chère occupation du soin de mériter, dans le ciel une couronne immortelle.

PANÉGYRIQUE DE SAINT FRANÇOIS DE SALES.

La science de saint François de Sales, lumineuse, mais beaucoup plus ardente. Avec quel fruit il a travaillé à l'édification de l'Église. Son éloignement pour tous les objets de l'ambition : bel exemple de sa modération. Douceur extrême qu'il témoignoit aux âmes qu'il conduisoit. Cette douceur absolument nécessaire aux directeurs : trois vertus principales qu'elle produit. Combien le saint prélat les possédoit éminemment.

Ille erat lucerna ardens et lucens.

Il étoit une lampe ardente et luisante. (*Joan.*, v. 35.)

Laissons un spectacle de cruauté [1], pour arrêter notre vue sur l'image de la douceur même; laissons des petits enfants qui emportent la couronne des hommes, pour admirer un homme qui a l'innocence et la simplicité des enfants; laissons des mères désolées, qui ne veulent point recevoir de consolation dans la perte qu'elles font de leur fils, pour contempler un père toujours constant, qui a amené lui-même ses filles à Dieu, afin de les immoler de ses propres mains, par la mortification religieuse. Il n'est pas mal aisé, ce semble, de louer un père si vénérable devant des filles si respectueuses, puisqu'elles ont le cœur si bien préparé à écouter ses louanges : mais à le considérer par un autre endroit, cette entreprise est fort haute; parce qu'étant si justement prévenues d'une estime extraordinaire de ses vertus, il n'est rien de plus difficile que de satisfaire à leur piété, remplir leurs justes désirs, et égaler leurs grandes idées. C'est ce qui me fait

1. Bossuet a prononcé ce panégyrique dans un couvent de la Visitation, avant que saint François de Sales eût été canonisé, et par conséquent avant que sa fête eût été fixée au 29 janvier. Il le prêcha le jour des saints Innocents, qui est le jour de la mort de ce saint évêque : c'est ce qui explique le commencement de l'exorde, qui paroîtroit singulier si l'on ignoroit cette circonstance (*Edit. de Versailles.*)

désirer, mes Sœurs, pour votre entière satisfaction, que l'éloge de ce grand homme eût déjà été fait en ce lieu auguste, où se prononcent les oracles du christianisme. Mais en attendant ce glorieux jour, trop éloigné pour nos vœux; qui ouvrira la bouche des prédicateurs, pour faire retentir, par toutes les chaires, les mérites incomparables de François de Sales, votre très-saint instituteur; nous pouvons nous entretenir en particulier de ses admirables vertus, et honorer, avec ses enfants, sa bienheureuse mémoire, qui est plus douce à tous les fidèles qu'une composition de parfums, comme parle l'Écriture sainte[1]. Commençons donc, chères âmes, cette sainte conversation avec la bénédiction du ciel; et pour implorer son secours, employons les prières de la sainte Vierge, en disant, *Ave.*

Il y a assez de fausses lumières, qui ne veulent briller dans le monde que pour attirer l'admiration par la surprise des yeux. Il est assez naturel aux hommes de vouloir s'élever aux lieux éminents, pour étaler de loin, avec pompe, l'éclat d'une superbe grandeur. Ce vice, si commun dans le monde, est entré bien avant dans l'Église, et a gagné jusqu'aux autels. Beaucoup veulent monter dans les chaires, pour y charmer les esprits par leur science et l'éclat de leurs pensées délicates; mais peu s'étudient, comme il faut, à se rendre capables d'échauffer les cœurs par des sentiments de piété. Beaucoup s'empressent avec ardeur, de paroître dans les grandes places, pour luire sur le chandelier[2]; peu s'appliquent sérieusement à jeter, dans les âmes, ce feu céleste que Jésus a apporté sur la terre.

François de Sales, mes Sœurs, votre saint et admirable instituteur, n'a pas été de ces faux luisants, qui n'attirent que des regards curieux et des acclamations inutiles. Il avoit appris de l'Évangile, que les amis de l'Époux et les ministres de sa sainte Église devoient être ardents et luisants; qu'ils devoient non-seulement éclairer, mais encore échauffer la maison de Dieu : « Ille erat lucerna ardens et lucens. » C'est ce qu'il a fidèlement accompli, durant tout le cours de sa vie; et il ne sera pas mal aisé de vous le faire connoître fort évidemment, par cette réflexion.

Trois choses principalement lui ont donné beaucoup d'éclat dans le monde : la science, comme docteur et prédicateur; l'autorité, comme évêque, la conduite, comme directeur des âmes. La science l'a rendu un flambeau, capable d'illuminer les fidèles; la dignité épiscopale a mis ce flambeau sur le chandelier, pour éclairer toute l'Église; et le soin de la direction a appliqué cette lumière bénigne à la conduite des particuliers. Vous voyez combien reluit ce flambeau sacré; admirez maintenant comme il échauffe. Sa science, pleine d'onction, attendrit les cœurs; sa modestie, dans l'autorité, enflamme les hommes à la vertu; sa douceur, dans la direction, les gagne à l'amour de Notre-Seigneur. Voilà donc un flambeau ardent et luisant : si sa science reluit, par ce qu'elle est claire, elle échauffe en même temps, par ce qu'elle est tendre et affective; s'il brille aux yeux des

1. *Eccli.*, XLIX, 1. — 2. Luc., XII, 46.

hommes par l'éclat de sa dignité, il les édifie, les excite, les enflamme tout ensemble par l'exemple de sa modération. Enfin, si ceux qu'il dirige se trouvent éclairés fort heureusement par ses sages et salutaires conseils, ils se sentent aussi vivement touchés par sa charmante douceur; et c'est ce que je me propose de vous expliquer dans les trois parties de ce discours.

PREMIER POINT.

Plusieurs considèrent Jésus-Christ comme un sujet de recherches curieuses, et pensent être des savants dans son Écriture, quand ils y ont rencontré, ou des questions inutiles, ou des rêveries agréables. François de Sales, mes Sœurs, a cherché une science qui tendît à la piété, et afin que vous entendiez dans le fond et de quelle sorte Jésus-Christ veut être connu, remontez avec moi jusqu'au principe.

Il y a deux temps à distinguer, qui comprennent tout le mystère du christianisme : il y a le temps des énigmes, et ensuite le temps de la claire vue; le temps de l'obscurité, et après, celui des lumières : enfin le temps de croire, et le temps de voir. Cette distinction étant supposée, tirons maintenant cette conséquence. Dans le temps de la claire vue, c'est alors que les esprits seront satisfaits par la manifestation de la vérité; car «nous verrons Dieu face à face : » « Videbi-« mus facie ad faciem[1] : » et là, découvrant, sans aucun nuage, la vérité dans sa source, nous trouverons de quoi contenter toutes nos curiosités raisonnables. Maintenant quelle est notre connoissance ? connoissance obscure et enveloppée, qui nous fait entrevoir de loin quelques rayons de lumière, à travers mille nuages épais; connoissance par conséquent, qui n'a pas été destinée pour nous satisfaire, mais pour nous conduire, et qui est plutôt pour le cœur que pour l'esprit. Et c'est ce qui a fait dire au divin Sauveur : « Beati mundo « corde, quoniam ipsi Deum videbunt[2] : » «Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. » « Videbunt; » ils verront un jour, et alors ce sera le temps de satisfaire l'esprit, maintenant c'est le temps de travailler pour le cœur, en le purifiant par le saint amour; et ce doit être tout l'objet de notre science.

Approfondissons davantage cette matière importante, et apprenons, par les saintes Lettres, quelle est la science de cette vie. L'apôtre saint Pierre la compare à un flambeau allumé parmi les ténèbres : « Lucernæ ardenti in caliginoso loco[3]. » Traduisons mot à mot ces belles paroles : « C'est une lampe allumée dans un lieu obscur. » Plus la nuit qui nous environne, est obscure, plus il est nécessaire que la lumière qui nous éclaire soit vive, pour en pénétrer les ténèbres : mais plus les difficultés du chemin sont grandes, plus il faut de courage pour les surmonter, plus nous avons besoin d'être animés par l'éclat de la lumière qui nous dirige : c'est pourquoi si ce flambeau a

1. *I Cor.*, XII, 12. — 2. Matth., V, 8. — 3. *II Petr.*, I, 19.

de la lumière, il doit avoir encore beaucoup plus d'ardeur, parce qu'elle doit attirer.

C'est pourquoi notre saint évêque a étudié, dans l'Évangile de Jésus-Christ, une science lumineuse, à la vérité, mais encore beaucoup plus ardente; et aussi, quoiqu'il sût convaincre, il savoit bien mieux convertir. Le grand cardinal du Perron en a rendu un beau témoignage. Ce rare et admirable génie, dont les ouvrages, presque divins, sont les plus fermes remparts de l'Église contre les hérétiques modernes, a dit, plusieurs fois, qu'il convaincroit bien les errants; mais que si l'on vouloit qu'ils se convertissent, il falloit les conduire à notre prélat. Et en effet, il n'est pas croyable combien de brebis errantes il a ramenées au troupeau : c'est que sa science, pleine d'onction, ne brilloit que pour échauffer. Des traits de flamme sortoient de sa bouche, qui alloient pénétrer dans le fond des cœurs. Il savoit que la chaleur entre bien plus avant que la lumière : celle-ci ne fait qu'effleurer et dorer légèrement la surface; la chaleur pénètre jusqu'aux entrailles, pour en tirer des fruits merveilleux, et y produire des richesses inestimables. C'est cette bénigne chaleur, qui donnoit une efficace si extraordinaire à ses divines prédications, que dans un pays fort peuplé de son diocèse, où il n'y avoit que cent catholiques quand il commença de prêcher, à peine y restoit-il autant d'hérétiques quand il y eut répandu cette lumière ardente de l'Évangile.

Mais ne vous persuadez pas qu'il n'ait converti que des hérétiques; cette science ardente et luisante agissoit encore bien plus fortement sur les domestiques de la foi. Je trouve, dans ces derniers siècles, deux hommes d'une sainteté extraordinaire, saint Charles Borromée et François de Sales. Leurs talents étoient différents, et leurs conduites diverses; car chacun a reçu son don par la distribution de l'Esprit · mais tous deux ont travaillé avec même fruit à l'édification de l'Église, quoique par des voies différentes. Saint Charles a réveillé, dans le clergé, cet esprit de piété ecclésiastique. L'illustre François de Sales a rétabli la dévotion parmi les peuples. Avant saint Charles Borromée, il sembloit que l'ordre ecclésiastique avoit oublié sa vocation, tant il avoit corrompu ses voies; et l'on peut dire, mes Sœurs, qu'avant votre saint instituteur, l'esprit de dévotion n'étoit presque plus connu parmi les gens du siècle. On reléguoit dans les cloîtres la vie intérieure et spirituelle, et on la croyoit trop sauvage pour paroître dans la cour et dans le grand monde. François de Sales a été choisi pour l'aller chercher dans sa retraite, et pour désabuser les esprits de cette créance pernicieuse. Il a ramené la dévotion au milieu du monde; mais ne croyez pas qu'il l'ait déguisée, pour la rendre plus agréable aux yeux des mondains; il l'amène dans son habit naturel, avec sa croix, avec ses épines, avec son détachement et ses souffrances. En l'état que la produit ce digne prélat, et dans lequel elle nous paroît en son Introduction à la vie dévote, le religieux le plus austère la peut reconnoître; et le courtisan le plus dégoûté, s'il ne lui donne pas son affection, ne peut lui refuser son estime.

Et certainement, Chrétiens, c'est une erreur intolérable qui a préoc-

cupé les esprits, qu'on ne peut être dévot dans le monde. Ceux qui se plaignent sans cesse que l'on n'y peut pas faire son salut, démentent Jésus-Christ et son Évangile. Jésus-Christ s'est déclaré le Sauveur de tous; et par là il nous fait connoître qu'il n'y a aucune condition qu'il n'ait consacrée, et à laquelle il n'ait ouvert le chemin du ciel. Car, comme dit excellemment saint Jean Chrysostome [1], la doctrine de l'Évangile est bien peu puissante, si elle ne peut policer les villes, régler les sociétés et le commerce des hommes. Si, pour vivre chrétiennement, il faut quitter sa famille et la société du genre humain, pour habiter les déserts et les lieux cachés et inaccessibles, les empires seront renversés et les villes abandonnées. Ce n'est pas le dessein du Fils de Dieu : au contraire, il commande aux siens de luire devant les hommes [2]. Il n'a pas dit dans les bois, dans les solitudes, dans les montagnes seules et inhabitées; il a dit dans les villes et parmi les hommes : c'est là que leur lumière doit luire, afin que l'on glorifie leur Père céleste. Louons donc ceux qui se retirent; mais ne décourageons pas ceux qui demeurent : s'ils ne suivent pas la vertu, qu'ils n'en accusent que leur lâcheté, et non leurs emplois, ni le monde, ni les attraits de la cour, ni les occupations de la vie civile.

Mais que dis-je ici, Chrétiens? les hommes abuseront de cette doctrine, et en prendront un prétexte pour s'engager dans l'amour du monde. Que dirons-nous donc, mes Frères, et où nous tournerons-nous désormais, si on change en venin tous nos discours? Prêchons qu'on ne peut se sauver dans le monde, nous désespérons nos auditeurs; disons, comme il est vrai, qu'on s'y peut sauver, ils prennent occasion de s'y embarquer trop avant. O mondains! ne vous trompez pas, et entendez ce que nous prêchons. Nous disons qu'on peut se sauver dans le monde; mais pourvu qu'on y vive dans un esprit de détachement : qu'on se peut sauver dans les grands emplois; mais pourvu qu'on les exerce avec justice : qu'on se peut sauver parmi les richesses; mais pourvu qu'on les dispense avec charité : enfin qu'on se peut sauver dans les dignités; mais pourvu qu'on en use avec cette modération, dont notre saint prélat nous donnera un illustre exemple dans notre seconde partie.

DEUXIÈME POINT.

De toutes les passions humaines, la plus fière dans ses pensées, et la plus emportée dans ses désirs, mais la plus souple dans sa conduite, et la plus cachée dans ses desseins, c'est l'ambition. Saint Grégoire nous en a représenté son vrai caractère, lorsqu'il a dit ces mots, dans son Pastoral, qui est un chef-d'œuvre de prudence, et le plus accompli de ses ouvrages : « L'ambition, dit ce grand pontife [3], est timide quand elle cherche; superbe et audacieuse quand elle a trouvé : « Pavida cum quærit, audax cum pervenerit. » Il ne pouvoit pas mieux nous décrire le naturel étrange de l'ambition, que par l'union mons-

1. *In Ep. ad Rom.*, *Hom.* XXVI, n. 4. tom. IX, p. 717. — 2. Matth., V, 16
3. *Past.*, part. I, cap. IX, tom. II, col. 9.

trueuse de ces deux qualités opposées, la timidité et l'audace. Comme la dernière lui est naturelle, et lui vient de son propre fonds, aussi la fait-elle paroître dans toute sa force, quand elle a sa liberté toute entière : « Audax cum pervenerit. » Mais en attendant, Chrétiens, qu'elle soit arrivée au but, elle se resserre en elle-même, elle contraint ses inclinations : « Timida cum quærit. » Et voici la raison qui l'y oblige : c'est, comme dit saint Jean Chrysostome[1], que les hommes sont naturellement d'une humeur fâcheuse et contrariante : « Contentiosum « hominum genus. » Soit que le venin de l'envie les empêche de voir le progrès des autres d'un œil équitable; soit qu'en traversant leurs desseins; une imagination de puissance, qu'ils exercent, leur fasse ressentir un plaisir secret et malin; soit que quelque autre inclination malfaisante les oblige à s'opposer les uns aux autres, toujours est-il vrai de dire que l'ardeur d'une poursuite trop ouverte nous attire infailliblement des concurrents et des opposants. C'est pourquoi l'ambition raffinée s'avance d'un pas timide; et tachant de se cacher sous son contraire, pour être mieux déguisée, elle se montre au public sous le visage de la retenue.

Voyez cet ambitieux, voyez Simon le Magicien devant les apôtres[2], comme il est rampant à leurs pieds, comme il leur parle d'une voix tremblante. Le même, quand il aura acquis du crédit, en imposant aux peuples et aux empereurs par ses charmes et par ses prestiges, à quel excès d'arrogance ne se laissera-t-il pas emporter; et combien travaillera-t-il, pour abattre ces mêmes apôtres, devant lesquels il paroissoit si bassement respectueux.

Mais je ne m'étonne pas, Chrétiens, que l'ambition se cache aux autres, puisqu'elle ne se découvre pas elle-même. Ne voyons-nous pas tous les jours que cet ambitieux ne se connoît pas, et qu'il ne sent pas l'ardeur qui le presse et le brûle ? Dans les premières démarches de sa fortune naissante, il ne songeoit qu'à se tirer de la boue; après, il a eu dessein de servir l'Église, dans quelque emploi honorable; là, d'autres désirs se sont découverts, que son cœur ne lui avoit pas encore expliqués : c'est que ce feu, qui se prenoit par le bas, ne regardoit pas encore le sommet du toit : il gagne de degré en degré où sa matière l'attire, et ne remarque sa force qu'en s'élevant. Tel est le naturel des ambitieux, qui s'efforcent de persuader, et aux autres, et à eux-mêmes, qu'ils n'ont que des sentiments modestes. Mais quelque profonds que soient les abîmes où ils tâchent de nous recéler leurs vastes prétentions, quand ils seront établis dans les dignités, leur gloire, trop longtemps cachée, se produira malgré eux, par ces deux effets qui ne laissent pas de s'accorder, encore que d'abord ils semblent contraires : l'un est de mépriser ce qu'ils sont; l'autre, de le faire valoir avec excès.

Oui, je dis qu'ils méprisent ce qu'ils sont, puisque leur esprit n'en est pas content; qu'ils se plaignent sans cesse de leur mauvaise fortune, et qu'ils pensent n'avoir rien fait. Leur vertu, à leur avis, méri-

1. *In Epist. ad Philip.*, *Hom.* VII, n. 5, t. XI, p. 252. — 2. *Act.*, VIII, 19, 24

teroit un plus grand théâtre; leur grand génie se trouve à l'étroit dans un emploi si borné : cette pourpre ne leur paroît pas assez brillante; et il faudroit, pour les satisfaire, qu'elle jetât plus de feu. Dans ces hautes prétentions, ils comptent pour rien tout ce qu'ils possèdent. Mais voyez l'égarement de leur ambition : pendant qu'ils méprisent eux-mêmes les honneurs dont ils sont revêtus, ils veulent que tout le monde les considère comme quelque chose d'auguste; et si peu qu'on ose entreprendre de toucher ce point délicat, vous n'entendrez sortir de leur bouche que des paroles d'autorité, pour marquer leur grandeur et leur puissance. Ainsi ce superbe Aman, tant de fois cité dans les chaires, comme le modèle d'une ambition démesurée, quoiqu'il veuille que toute la terre adore sa puissance prodigieuse, il la méprise lui-même en son cœur; et il s'imagine n'avoir rien gagné, quand il regarde l'accroissement qui lui manque encore : « Hæc cum omnia « habeam, nihil me habere puto[1]. » Tant l'ambition est injuste, ou de ne se contenter pas de celle qu'elle veut que le monde admire, ou d'exiger qu'on respecte tant ce qui n'est pas capable de la satisfaire.

Ceux qui s'abandonnent, mes sœurs, à ces sentiments déréglés, peuvent bien luire et briller dans le monde par des dignités éminentes; mais ils ne luisent que pour le scandale, et ne sont pas capables d'enflammer les cœurs au mépris des vanités de la terre, et à l'amour de la modestie chrétienne. C'est, mes Sœurs, notre saint évêque qui a été véritablement une lumière ardente et luisante, lui qui, étant établi dans le premier ordre de la dignité ecclésiastique, s'est également éloigné de ces deux effets ordinaires de l'ambition; de vouloir s'élever plus haut, ou de maintenir avec faste l'autorité de son rang, par un dédain fastueux. Pour l'élever à l'épiscopat, il avoit été nécessaire de forcer son humilité par un commandement absolu. Il remplit si dignement cette place, qu'il n'y avoit aucun prélat dans l'Église que la réputation publique jugeât si digne des premiers siéges. Ce n'étoit pas seulement la renommée, dont le suffrage ordinairement n'est pas de grand poids. Le roi Henri le Grand le pressa souvent d'accepter les premières prélatures de ce royaume; et sous le règne de son fils, un grand cardinal, qui étoit chef de ses conseils, le vouloit faire son coadjuteur dans l'évêché de Paris, avec des avantages extraordinaires. Il étoit tellement respecté dans Rome, qu'il eût pu facilement s'élever jusqu'à la pourpre sacrée, si peu qu'il eût pris de soin de s'attirer cet honneur. Parmi ces ouvertures favorables, il nous eût été impossible de comprendre quel étoit son détachement, si la Providence divine n'eût permis, pour notre instruction, qu'il s'en soit lui-même expliqué à une personne confidente, comme s'il eût été à l'article de la mort, où tout le monde ne paroît que fumée.

Que je vous demande ici, Chrétiens : Balthasar, ce grand roi des Assyriens, à la veille de cette nuit fatale en laquelle Daniel lui prédit, de la part de Dieu, la fin de sa vie, et la translation de son trône, étoit-il encore charmé de cette pompe royale, dans les approches de

1. *Esth.*, v, 13.

la dernière heure? Au contraire, ne vous semble-t-il pas qu'il voyoit son sceptre lui tomber des mains, sa pourpre pâlir sur ses épaules, et l'éclat de sa couronne se ternir visiblement sur sa tête parmi les ombres de la mort, qui commençoient à l'environner? Pourroit-on encore se glorifier de la beauté d'un vaisseau, étant tout près de l'écueil contre lequel on sauroit qu'il va se briser? Ces aveugles adorateurs de la fortune estiment-ils beaucoup leur grandeur, quand ils voient que, dans un moment, toute leur gloire passera à leur nom, tous leurs titres à leur tombeau, et peut-être leurs dignités à leurs ennemis, du moins à des indifférents? Alors, alors, mes Frères, toutes leurs vanités seront confondues; et, s'il leur reste encore quelque lumière, ils seront contraints d'avouer que tout ce qui passe est bien méprisable. Mais ces sentiments forcés leur apporteront peu d'utilité: au contraire, ce sera peut-être leur condamnation, qu'il ait fallu appeler la mort au secours, pour les contraindre, eux où il semble que rien ne vive que l'ambition, de reconnoître des vérités si constantes.

François de Sales, mes Sœurs, n'attend pas cette extrémité pour éteindre en son cœur tout l'amour du monde : dans la plus grande vigueur de son âge, au milieu de l'applaudissement et de la faveur, il le considère des mêmes yeux qu'il feroit en ce dernier jour, où périssent toutes nos pensées; et il ne songe non plus à s'avancer, que s'il étoit un homme mourant. Et certainement, Chrétiens, il n'est pas seulement un homme mourant, mais il est en effet de ces heureux morts, dont la vie est cachée en Dieu, et qui s'ensevelissent tout vivants avec Jésus-Christ. Que s'il est si sage et si tempéré à l'égard des dignités qu'il n'a pas, il use, dans le même esprit, de la puissance qui lui est confiée. Il en donna un illustre exemple, lorsque son Introduction à la vie dévote, ce chef-d'œuvre de piété et de prudence, ce trésor de sages conseils, ce livre qui conduit tant d'âmes à Dieu, dans lequel tous les esprits purs viennent goûter avec joie les saintes douceurs de la dévotion, fut déchiré publiquement, jusque dans les chaires évangéliques, avec toute l'amertume et l'emportement que peut inspirer un zèle indiscret, pour ne pas dire malin. Si notre saint évêque se fût élevé contre ces prédicateurs téméraires, il auroit trouvé assez de prétextes de couvrir son ressentiment de l'intérêt de l'épiscopat, qui étoit violé en sa personne, et dont l'honneur, disoit un ancien [1], établit la paix de l'Église. Mais il pensa, Chrétiens, que si c'étoit une plaie à l'Église de voir qu'un évêque fût outragé, elle seroit bien plus grande encore de voir qu'un évêque fût en colère, parût ému en sa propre cause, et animé dans ses intérêts. Ce grand homme se persuada que l'injure que l'on faisoit à sa dignité serait bien mieux réparée par l'exemple de sa modestie que par le châtiment de ses envieux : c'est pourquoi on ne vit ni censures, ni apologie, ni réponse : il dissimula cet affront. Il en parle comme en passant en un endroit de ses œuvres, en des termes si modérés, qne nous ne pourrions jamais nous imaginer l'atrocité de l'injure, si la mémoire n'en étoit er

1 *Tertull.*, *de Bapt.*, n. 17.

core toute récente. Mais si sa modération nous charme, sa douceur dans la conduite des âmes ne sera pas moins touchante ; c'est ma troisième partie.

TROISIÈME POINT.

Qui que vous soyez, Chrétiens; qui êtes appelés par le Saint-Esprit à la conduite des âmes que le Fils de Dieu a rachetées, ne vous proposez pas de suivre les règles de la politique du monde. Songez que votre modèle est au ciel, et que le premier directeur des âmes, celui dont vous devez imiter l'exemple, c'est ce Dieu même que nous adorons. Or, ce directeur souverain des âmes ne se contente pas de répandre des lumières dans l'esprit, il en veut au cœur. Quand il veut faire sentir son pouvoir aux créatures inanimées, il ne consulte pas leurs dispositions; mais il les contraint et les force. Il n'y a que le cœur humain, qu'il semble ne régir pas tant par puissance, qu'il le ménage par art, qu'il le conduit par industrie, et qu'il l'engage par douceur. Les directeurs des consciences doivent agir par la même voie, et cette douceur chrétienne est le principal instrument de la conduite des âmes; parce qu'ils doivent amener à Dieu des victimes volontaires, et lui former des enfants et non des esclaves.

Pour avoir une belle idée de cette douceur évangélique, ce seroit assez, ce me semble, de contempler le visage de François de Sales. Toutefois, pour remonter jusqu'au principe, allons chercher, jusque dans son cœur, la source de cette douceur attirante, qui n'est autre que la charité. Ceux qui ont le plus pratiqué et le mieux connu ce grand homme, nous assurent qu'il étoit enclin à la colère; c'est-à-dire, qu'il étoit du tempérament qui est le plus opposé à la douceur. Mais il faut ici admirer ce que fait la charité dans les cœurs, et de quelle manière elle les change; et tout ensemble vous découvrir ce que c'est que la douceur chrétienne, qui semble être la vertu particulière de notre illustre prélat. Pour bien entendre ces choses, il faut remarquer, s'il vous plaît, que le plus grand changement que la nature fasse dans les hommes, c'est lorsqu'elle leur donne des enfants : c'est alors que les humeurs les plus aigres et les plus indifférentes conçoivent une nouvelle tendresse, et ressentent des empressements qui leur étoient auparavant inconnus. Il n'y a personne qui n'ait observé les inclinations extraordinaires qui naissent tout à coup dans le cœur des mères et des nourrices, qui sont comme de secondes mères. Or, j'ai appris de saint Augustin, que « la charité est une mère, et que la charité est une nourrice : » « Charitas nutrix [1], charitas mater « est [2]. » En effet, nous lisons dans les Écritures, que la charité a des enfants : elle a des entrailles, où elle les porte; elle a des mamelles qu'elle leur présente; elle a un lait qu'elle leur donne. Il ne faut donc pas s'étonner, si elle change ceux qu'elle possède, et surtout les con-

1. *De Catech. rud.*, cap. xv, n. 23, tom. VI, col. 279.
2. *Ad Marcel.*, *Ep.* CXXXIX, n. 3, t. II, col. 421.

ducteurs des âmes; ni si elle adoucit leur humeur, en leur inspirant dans le cœur des sentiments maternels.

C'est, mes Sœurs, cette onction de la charité qui a changé votre bienheureux père; c'est cette huile vraiment céleste, c'est ce baume spirituel qui a calmé ces esprits chauds et remuants, qui excitoient en lui la colère; par où vous devez maintenant connoître ce que c'est que la douceur chrétienne. Ce n'est pas autre chose, mes Sœurs, que la fleur de la charité, qui, ayant rempli le dedans, répand ensuite sur l'extérieur une grâce simple et sans fard, et un air de cordialité tempéré, qui ne respire qu'une affection toute sainte : c'est par là que François de Sales commençoit à gagner les cœurs.

Mais la douceur chrétienne n'agit pas seulement sur le visage; elle porte avec soi, dans l'intérieur, ces trois vertus principales qui la composent, la patience, la compassion, la condescendance : vertus absolument nécessaires à ceux qui dirigent les âmes; la patience pour supporter les défauts; la compassion, pour les plaindre; la condescendance, pour les guérir. La conduite des âmes est une agriculture spirituelle; et j'apprends de l'apôtre saint Jacques, que la vertu des laboureurs, c'est la patience : Voilà, dit-il, que le laboureur attend le fruit de la terre, supportant patiemment toutes choses : » « Ecce agri- « cola expectat pretiosum fructum terræ, patienter ferens[1]. »

Et en effet, Chrétiens, pour dompter, si je puis parler de la sorte, la dureté de la terre, surmonter l'inégalité des saisons, et supporter, sans relâche, l'assiduité d'un si long travail, qu'y a-t-il de plus nécessaire que la patience? Mais vous en avez d'autant plus besoin, ô laboureurs spirituels! que le grain que vous semez est plus délicat et plus précieux; le champ que vous cultivez, plus stérile; les fruits que vous attendez, ordinairement plus tardifs; et les vicissitudes que vous craignez, sans comparaison plus dangereuses. Pour vaincre ces difficultés, il faut une patience invincible, telle qu'étoit celle de François de Sales. Bien loin de se dégoûter ou de relâcher son application, quand la terre, qu'il cultivoit, ne lui donnoit pas des fruits assez tôt : il augmentoit son ardeur, quand elle ne lui produisoit que des épines. On a vu des hommes ingrats auxquels il avoit donné tant de veilles, pour les conduire par la droite voie, qui au lieu de reconnoître ses soins, s'emportoient jusqu'à cet excès de lui faire mille reproches outrageux. C'étoit un sourd qui n'entendoit pas, et un muet qui ne parloit pas : « Ego autem tanquam surdus non audiebam, et sicut mutus non « aperiens os suum[2]. » Il louoit Dieu dans son cœur, de lui faire naître cette occasion de fléchir, par sa patience, ceux qui résistoient à ses bons conseils. Quelque étrange que fût leur emportement, il ne lui est jamais arrivé de se plaindre d'eux; mais il n'a jamais cessé de les plaindre eux-mêmes; et c'est le second sentiment d'un bon directeur.

Vous le savez, ô pécheurs! lépreux spirituels que la Providence divine adressoit à cet Élisée; vous particulièrement, pauvres dévoyés de

1. *Jac.*, V, 7. — 2. *Ps.* XXXVII, 14.

ce grand diocèse de Genève, et vous, pasteurs des troupeaux errants, ministres d'iniquité, qui corrompez les fontaines de Jacob, et tachez de détourner ses eaux vives sur une terre étrangère : lorsque votre bonheur vous a fait tomber entre les mains de ce pasteur charitable, vous avez expérimenté quelles étoient ses compassions.

Et certainement, Chrétiens, il n'est rien de plus efficace, pour toucher les cœurs, que cette sincère démonstration d'une charité compatissante. La compassion va bien plus au cœur, lorsqu'elle montre le désir de sauver; et les larmes du père affligé, qui déplore les erreurs de son prodigue, lui font bien mieux sentir son égarement, que les discours subtils et étudiés, par lesquels il auroit pu le convaincre. C'est ce qui faisoit dire à saint Augustin[1], qu'il falloit rappeler les hérétiques, plutôt par des témoignages de charité, que par des contentions échauffées. La raison en est évidente; c'est que l'ardeur de celui qui dispute peut naître du désir de vaincre : la compassion est plus agréable qui montre le désir de sauver. Un homme peut s'aigrir contre vous, quand vous choquez ses pensées, mais il vous sera toujours obligé que vous désiriez son salut : il craint de servir de trophée à votre orgueil; mais il ne se fâche jamais d'être l'objet de votre charité. Entrez par cet abord favorable; n'attaquez pas cette place du côté de cette éminence, où la présomption se retranche; ce ne sont que des hauteurs immenses, et des précipices escarpés et ruineux : approchez par l'endroit le plus accessible; et par ce cœur, qui s'ouvre à vous, tâchez de gagner l'esprit qui s'éloigne.

Jamais homme n'a mieux pratiqué cette ruse innocente, et cette salutaire intelligence, que le saint évêque dont nous parlons. Il ne lui étoit pas difficile de persuader aux pécheurs, et particulièrement aux hérétiques qui conversoient avec lui, combien il déploroit leur misère : c'est pourquoi aussitôt ils étoient touchés; et il leur sembloit entendre une voix secrète, qui leur disoit dans le fond du cœur ces paroles de saint Augustin : « Veni, columba te vocat, gemendo te vocat[2] : » pécheurs, courez à la pénitence; hérétiques, venez à l'Église; celui qui vous appelle c'est la douceur même; ce n'est pas un oiseau sauvage, qui vous étourdisse par ses cris importuns, ou qui vous déchire par ses ongles; c'est une colombe qui gémit pour vous, et qui tâche de vous attirer, en gémissant, par l'effort d'une compassion plus que paternelle : « Veni, columba te vocat, gemendo te vocat. » Un homme si tendre, mes Sœurs, et si charitable, sans doute n'avoit pas de peine à se rabaisser par une miséricordieuse condescendance, qui est la troisième partie de la douceur chrétienne, et la qualité la plus nécessaire à un fidèle conducteur des âmes : condescendance, mes Sœurs, que l'onction de la charité produit dans les cœurs; et voici en quelle manière.

Je vous parlois tout à l'heure de ces changements merveilleux, que fait dans les cœurs l'amour des enfants, entre lesquels le plus remarquable est d'apprendre à se rabaisser. Car voyez cette mère et cette

1. *In Joan.*, *Tract.*, VI, n. 15, t. III, part. II, col. 337. — 2. Ibid.

nourrice, ou ce père même, si vous voulez, comme il se rapetisse avec cet enfant, si je puis parler de la sorte. Il vient du palais, dit saint Augustin[1], où il a prononcé des arrêts, où il a fait retentir tout le barreau du bruit de son éloquence : retourné dans son domestique, parmi ses enfants, il vous paroît un autre homme : ce ton de voix magnifique a dégénéré, et s'est changé en un bégaiement; ce visage, naguère si grave, a pris tout à coup un air enfantin; une troupe d'enfants l'environne, auxquels il est ravi de céder; et ils ont tant de pouvoir sur ses volontés, qu'il ne peut leur rien refuser que ce qui leur nuit. Puisque l'amour des enfants produit ces effets, il faut bien que la charité chrétienne, qui donne des sentiments maternels, particulièrement aux pasteurs des âmes, inspire en même temps la condescendance : elle accorde tout, excepté ce qui est contraire au salut. Vous le savez, ô grand Paul! qui êtes descendu tant de fois du troisième ciel, pour bégayer avec les enfants; qui paroissiez vous-même, parmi les fidèles, ainsi qu'un enfant : « Facti sumus parvuli « in medio vestrum[2]; » petit avec les petits, gentil avec les gentils, infirme avec les infirmes; tout à tous, afin de les sauver tous.

Que dirai-je maintenant de saint François de Sales? Ce sera, mes Frères, vous représenter au naturel les saints artifices de sa charitable condescendance pour les âmes, que de vous exposer ici les vrais caractères de la charité pastorale, que saint Augustin nous a si tendrement exprimés. « La charité, nous dit-il, enfante les uns, s'affoiblit avec les autres; elle a soin d'édifier ceux-ci, elle craint de blesser ceux-là; elle s'abaisse vers les uns, elle s'élève vers les autres : douce pour certains, sévère à quelques-uns, ennemie de personne, elle se montre la mère de tous; elle couvre de ses plumes molles ses tendres poussins; elle appelle d'une voix pressante ceux qui se plaignent; et les superbes, qui refusent de se rendre sous ses ailes caressantes, deviennent la proie des oiseaux voraces : » « Ipsa charitas alios parturit, « cum aliis infirmatur; alios curat ædificare, alios contremiscit offen- « dere; ad alios se inclinat, ad alios se erigit; aliis blanda, aliis « severa; nulli inimica; omnibus mater;... languidulis plumis teneros « fœtus operit, et susurrantes pullos contracta voce advocat; cujus « blandas alas refugientes superbi, præda fiunt alitibus. » Elle s'élève contre les uns sans s'emporter, et s'abaisse devant les autres sans se démettre : sévère à ceux-là sans rigueur, et douce à ceux-ci sans flatterie : elle se plaît avec les forts; mais elle les quitte pour courir aux besoins des foibles.

1. *In Joan.*, tract., VII, n. 22, tom. III, part. II, col. 352. — 2. *I Thess.* II, 7.

PANÉGYRIQUE DE SAINT JOSEPH.

PRÊCHÉ DEVANT LA REINE MÈRE, EN 1660, DANS L'ÉGLISE DES RR. PP. FEUILLANTS.

Trois dépôts confiés à saint Joseph par la Providence divine, la virginité de Marie, la personne de Jésus-Christ, le secret du Père éternel dans l'incarnation de son Fils. Pureté angélique, fidélité persévérante de ses soins, amour de la vie cachée, trois vertus en saint Joseph qui répondent aux trois dépôts qui lui sont commis, et qui les lui font garder inviolablement.

Depositum custodi.

Gardez le dépôt. I Timoth. VI, 20.

C'est une opinion reçue et un sentiment commun parmi tous les hommes, que le dépôt a quelque chose de saint, et que nous le devons conserver à celui qui nous le confie, non-seulement par fidélité, mais encore par une espèce de religion. Aussi apprenons-nous du grand saint Ambroise, au second livre de ses Offices [1], que c'étoit une pieuse coutume établie parmi les fidèles, d'apporter aux évêques et à leur clergé ce qu'ils vouloient garder avec plus de soin, pour le mettre auprès des autels; par une sainte persuasion, qu'ils avoient, qu'ils ne pouvoient mieux placer leurs trésors qu'où Dieu même confie les siens, c'est-à-dire, ses sacrés mystères. Cette coutume s'étoit introduite dans l'Église par l'exemple de la synagoge ancienne. Nous lisons dans l'Histoire sainte, que le temple auguste de Jérusalem étoit le lieu du dépôt des Juifs; et nous apprenons des auteurs profanes [2], que les païens faisoient cet honneur à leurs fausses divinités, de mettre leurs dépôts dans leurs temples, et de les confier à leurs prêtres : comme si la nature leur enseignoit que l'obligation du dépôt ayant quelque chose de religieux, il ne pouvoit être mieux placé que dans les lieux où l'on révère la Divinité, et entre les mains de ceux que la religion consacre.

Mais s'il y eut jamais un dépôt qui méritât d'être appelé saint, et d'être ensuite gardé saintement, c'est celui dont je dois parler, et que la providence du Père éternel commet à la foi du juste Joseph : si bien que sa maison me paroît un temple, puisqu'un Dieu y daigne habiter, et s'y est mis lui-même en dépôt; et Joseph a dû être consacré pour garder ce sacré trésor. En effet il l'a été, Chrétiens : son corps l'a été par la continence, et son âme par tous les dons de la grâce.

Madame, comme les vertus sont modestes et élevées dans la retenue, elles ont honte de se montrer elles-mêmes; et elles savent que ce qui les rend plus recommandables, c'est le soin qu'elles prennent de se cacher, de peur de ternir, par l'ostentation et par une lumière emprun-

1. Cap. XXIX, t. II, col. 105 — 2. Herod., *Hist.*, lib. 1.

tée, l'éclat naturel et solide que leur donne la pudeur qui les accompagne. Il n'y a que l'obéissance dont on se peut glorifier sans crainte : elle est la seule entre les vertus, que l'on ne blâme point de se produire, et dont on se peut vanter hardiment, sans que la modestie en soit offensée. C'est pour cette raison, Madame, que je supplie Votre Majesté de permettre que je publie hautement les soumissions que je rends aux commandements que j'ai reçus d'elle. Il lui plaît d'ouïr de ma bouche ce panégyrique du grand saint Joseph : elle m'ordonne de rappeler en mon souvenir des idées que le temps avoit effacées. J'y aurois de la répugnance, si je ne croyois manquer de respect, en rougissant de dire ce que Votre Majesté veut entendre. Il ne faut donc point étudier d'excuses ; il ne faut point se plaindre de peu de loisir, ni peser soigneusement les motifs pour lesquels Votre Majesté me donne cet ordre. L'obéissance est trop curieuse, qui cherche les causes du commandement. Il ne lui appartient pas d'avoir des yeux, si ce n'est pour considérer son devoir : elle doit chérir son aveuglement, qui la fait marcher avec sûreté. Votre Majesté verra donc Joseph dépositaire du Père éternel : il est digne de ce titre auguste, auquel il s'est préparé par tant de vertus. Mais n'est-il pas juste, Madame, qu'après vous avoir témoigné mes soumissions, je demande à Dieu cette fermeté qu'il promet aux prédicateurs de son Évangile, et qui, bien loin de se rabaisser devant les monarques du monde, y doit paroître avec plus de force ?

Je m'adresse à vous, divine Marie, pour m'obtenir de Dieu cette grâce : j'espère tout de votre assistance, lorsque je dois célébrer la gloire de votre Époux. O Marie, vous avez vu les effets de la grâce qui l'a rempli, et j'ai besoin de votre secours pour les faire entendre à ce peuple. Quand est-ce qu'on peut espérer de vous des intercessions plus puissantes, que où il s'agit du pudique Époux que le Père vous a choisi, pour conserver cette pureté qui vous est si chère et si précieuse ? Nous recourons donc à vous, ô Marie, en vous saluant avec l'ange, et disant : « Ave, Maria. »

Dans le dessein que je me propose d'appuyer les louanges de saint Joseph, non point sur des conjectures douteuses ; mais sur une doctrine solide tirée des Écritures divines et des Pères leurs interprètes fidèles, je ne puis rien faire de plus convenable à la solennité de cette journée, que de vous représenter ce grand saint comme un homme que Dieu choisit parmi tous les autres, pour lui mettre en main son trésor, et le rendre ici-bas son dépositaire. Je prétends vous faire voir aujourd'hui que, comme rien ne lui convient mieux, il n'est rien aussi qui soit plus illustre ; et que ce beau titre de dépositaire, nous découvrant les conseils de Dieu sur ce bienheureux patriarche, nous montre la source de toutes ses grâces, et le fondement assuré des tous ses éloges.

Et premièrement, Chrétiens, il m'est aisé de vous faire voir combien cette qualité lui est honorable. Car si le nom de dépositaire emporte une marque d'estime, et rend témoignage à la probité ; si, pour confier un dépôt, nous choisissons ceux de nos amis dont la vertu est

plus reconnue, dont la fidélité est plus éprouvée, enfin les plus intimes, les plus confidents : quelle est la gloire de saint Joseph, que Dieu fait dépositaire, non-seulement de la bienheureuse Marie, que sa pureté angélique rend si agréable à ses yeux ; mais encore de son propre Fils, qui est l'unique objet de ses complaisances et l'unique espérance de notre salut : de sorte qu'en la personne de Jésus-Christ, saint Joseph est établi le dépositaire du trésor commun de Dieu et des hommes. Quelle éloquence peut égaler la grandeur et la beauté de ce titre ?

Si donc, Fidèles, ce titre est si glorieux et si avantageux à celui dont je dois faire aujourd'hui le panégyrique, il faut que je pénètre un si grand mystère avec le secours de la grâce; et que, recherchant dans nos Écritures ce que nous y lisons de Joseph, je fasse voir que tout se rapporte à cette belle qualité de dépositaire. En effet, je trouve dans les Évangiles trois dépôts confiés au juste Joseph par la Providence divine, et j'y trouve aussi trois vertus qui éclatent entre les autres, et qui répondent à ces trois dépôts; c'est ce qu'il nous faut expliquer par ordre : suivez, s'il vous plaît, attentivement.

Le premier de tous les dépôts qui a été commis à sa foi (j'entends le premier dans l'ordre des temps), c'est la sainte virginité de Marie, qu'il lui doit conserver entière sous le voile sacré de son mariage, et qu'il a toujours saintement gardée, ainsi qu'un dépôt sacré qu'il ne lui étoit pas permis de toucher. Voilà quel est le premier dépôt. Le second et le plus auguste, c'est la personne de Jésus-Christ que le Père céleste dépose en ses mains, afin qu'il serve de père à ce saint Enfant, qui n'en peut avoir sur la terre. Vous voyez déjà, Chrétiens, deux grands et deux illustres dépôts confiés aux soins de Joseph; mais j'en remarque encore un troisième, que vous trouverez admirable, si je puis vous l'expliquer clairement. Pour l'entendre, il faut remarquer que le secret est comme un dépôt. C'est violer la sainteté du dépôt, que de trahir le secret d'un ami ; et nous apprenons par les lois, que si vous divulguez le secret du testament que je vous confie, je puis ensuite agir contre vous comme ayant manqué au dépôt : « Depositi actione tecum « agi posse. » comme parlent les jurisconsultes. Et la raison en est évidente, parce que le secret est comme un dépôt. Par où vous pouvez comprendre aisément que Joseph est dépositaire du Père éternel, parce qu'il lui a dit son secret. Quel secret? Secret admirable, c'est l'incarnation de son Fils. Car, Fidèles, vous n'ignorez pas que c'étoit un conseil de Dieu, de ne pas montrer Jésus-Christ au monde, jusqu'à ce que l'heure en fût arrivée; et saint Joseph a été choisi, non-seulement pour le conserver, mais encore pour le cacher. Aussi lisons-nous dans l'évangéliste [1], qu'il admiroit avec Marie tout ce qu'on disoit du Sauveur : mais nous ne lisons pas qu'il parlât; parce que le Père éternel, en lui découvrant le mystère, lui découvre le tout en secret et sous l'obligation du silence ; et ce secret, c'est un troisième dépôt que le Père ajoute aux deux autres, selon ce que dit le grand saint

1. Luc. II, 33.

Bernard, que Dieu a voulu commettre à sa foi le secret le plus sacré de son cœur : « Cui tuto committeret secretissimum atque sacratissimum sui cordis arcanum[1]. » Que vous êtes chéri de Dieu, ô incomparable Joseph! puisqu'il vous confie ces trois grands dépôts, la virginité de Marie, la personne de son Fils unique, le secret de tout son mystère.

Mais ne croyez pas, Chrétiens, qu'il soit méconnoissant de ces grâces. Si Dieu l'honore par ces trois dépôts, de sa part il présente à Dieu le sacrifice des trois vertus que je remarque dans l'Évangile. Je ne doute pas que sa vie n'ait été ornée de toutes les autres; mais voici les trois principales que Dieu veut que nous voyions dans son Écriture. La première, c'est sa pureté, qui paroît par sa continence dans son mariage; la seconde, sa fidélité; la troisième, son humilité, et l'amour de la vie cachée. Qui ne voit la pureté de Joseph par cette sainte société de désirs pudiques, et cette admirable correspondance avec la virginité de Marie dans leurs noces spirituelles? La seconde, sa fidélité dans les soins infatigables qu'il a de Jésus, au milieu de tant de traverses qui suivent partout ce divin Enfant, dès le commencement de sa vie. La troisième, son humilité, en ce que possédant un si grand trésor, par une grâce extraordinaire du Père éternel, bien loin de se vanter de ses dons ou de faire connaître ses avantages, il se cache, autant qu'il peut, aux yeux des mortels, jouissant paisiblement avec Dieu du mystère qu'il lui révèle, et des richesses infinies qu'il met en sa garde. Ah! que je découvre ici de grandeurs, et que j'y découvre d'instructions importantes! Que je vois de grandeurs dans ces dépôts, que je vois d'exemples dans ces vertus; et que l'explication d'un si beau sujet sera glorieux à Joseph, et fructueux à tous les fidèles! Mais afin de ne rien omettre dans une matière si importante, entrons plus avant au fond du mystère, achevons d'admirer les desseins de Dieu sur l'incomparable Joseph. Après avoir vu les dépôts, après avoir vu les vertus, considérons le rapport des uns et des autres, et faisons le partage de tout le discours.

Pour garder la virginité de Marie sous le voile du mariage, quelle vertu est nécessaire à Joseph? Une pureté angélique, qui puisse en quelque sorte répondre à la pureté de sa chaste Épouse. Pour conserver le Sauveur Jésus parmi tant de persécutions qui l'attaquent dès son enfance, quelle vertu demanderons-nous? Une fidélité inviolable, qui ne puisse être ébranlée par aucuns périls. Enfin, pour garder le secret qui lui a été confié, quelle vertu emploiera-t-il, sinon cette humilité admirable, qui appréhende les yeux des hommes, qui ne veut pas se montrer au monde, mais qui aime à se cacher avec Jésus-Christ? « Depositum custodi : » O Joseph! gardez le dépôt; gardez la virginité de Marie; et pour la garder dans le mariage, joignez-y votre pureté. Gardez cette vie précieuse, de laquelle dépend le salut des hommes; et employez à la conserver, parmi tant de difficultés, la fidélité de vos soins. Gardez le secret du Père éternel : il veut que son

1. *Super* Missus est, hom. II, n. 16, tom. I, col. 742.

Fils soit caché au monde; servez-lui d'un voile sacré, et enveloppez-vous avec lui dans l'obscurité qui le couvre, par l'amour de la vie cachée. C'est ce que je me propose de vous expliquer, avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

Pour comprendre solidement combien Dieu honore le grand saint Joseph, lorsque sa providence dépose en ses mains la virginité de Marie, il importe que nous entendions avant toutes choses combien cette virginité est chérie du ciel, combien elle est utile à la terre; et ainsi nous jugerons aisément, par la qualité du dépôt, de la dignité du dépositaire. Mettons donc cette vérité dans son jour, et faisons voir, par les saintes Lettres, combien la virginité étoit nécessaire pour attirer Jésus-Christ au monde. Vous n'ignorez pas, Chrétiens, que c'étoit un conseil de la Providence, que comme Dieu produit son Fils dans l'éternité par une génération virginale, aussi quand il naîtroit dans le temps il sortît d'une mère vierge. C'est pourquoi les prophètes avoient annoncé qu'une vierge concevroit un fils [1] : nos pères ont vécu dans cette espérance, et l'Évangile nous en a fait voir le bienheureux accomplissement. Mais s'il est permis à des hommes de rechercher les causes d'un si grand mystère, il me semble que j'en découvre une très-considérable; et qu'examinant la nature de la sainte virginité selon la doctrine des Pères, j'y remarque une secrète vertu, qui oblige en quelque sorte le Fils de Dieu à venir au monde par son entremise.

En effet, demandons aux anciens docteurs de quelle sorte ils nous définissent la virginité chrétienne. Ils nous répondront d'un commun accord que c'est une imitation de la vie des anges; qu'elle met les hommes au-dessus du corps, par le mépris de tous ses plaisirs; et qu'elle élève tellement la chair, qu'elle l'égale en quelque façon, si nous l'osons dire, à la pureté des esprits. Expliquez-le-nous, ô grand saint Augustin! et faites-nous entendre en un mot quelle estime vous faites des vierges. Voici une belle parole : « Habent aliquid jam non « carnis in carne [2]. » Ils ont, dit-il, en la chair quelque chose qui n'est pas de la chair, et qui tient de l'ange plutôt que de l'homme : « Habent aliquid jam non carnis in carne. » Vous voyez donc que, selon ce Père, la virginité est comme un milieu entre les esprits et les corps, et qu'elle nous fait approcher des natures spirituelles : et de là il est aisé de comprendre combien cette vertu devoit avancer le mystère de l'incarnation. Car qu'est-ce que le mystère de l'incarnation? C'est l'union très-étroite de Dieu et de l'homme, de la Divinité avec la chair. « Le Verbe a été fait chair, » dit l'évangéliste [3]; » voilà l'union, voilà le mystère.

Mais, Fidèles, ne semble-t-il pas qu'il y a trop de disproportion entre la corruption de nos corps et la beauté immortelle de cet esprit

1. *Isai.* VII, 14. — 2. *De sancta virginit.*, n. 12, tom VI, col. 346.
3. *Joan.* I, 14.

pur; et ainsi qu'il n'est pas possible d'unir des natures si éloignées ? C'est aussi pour cette raison que la sainte virginité se met entre deux, pour les approcher par son entremise. Et en effet, nous voyons que la lumière, lorsqu'elle tombe sur les corps opaques, ne les peut jamais pénétrer, parce que leur obscurité la repousse; il semble au contraire qu'elle s'en retire en réfléchissant ses rayons : mais quand elle rencontre un corps transparent, elle y entre, elle s'y unit, parce qu'elle y trouve l'éclat et la transparence qui approche de sa nature, et tient quelque chose de la lumière. Ainsi nous pouvons dire, Fidèles, que la divinité du Verbe éternel, voulant s'unir à un corps mortel, demandoit la bienheureuse entremise de la sainte virginité, qui, ayant quelque chose de spirituel, a pu en quelque sorte préparer la chair à être unie à cet esprit pur.

Mais de peur que vous ne croyiez que je parle ainsi de moi-même, il faut que vous appreniez cette vérité d'un célèbre évêque d'Orient : c'est le grand Grégoire de Nysse, dont je vous rapporte les propres paroles. tirées fidèlement de son texte. C'est, dit-il, la virginité qui fait que Dieu ne refuse pas de venir vivre avec les hommes : c'est elle qui donne aux hommes des ailes pour prendre leur vol du côté du ciel; et étant le lien sacré de la familiarité de l'homme avec Dieu, elle accorde, par son entremise, des choses si éloignées par nature : « Quæ adeo « natura distant, ipsa intercedens sua virtute conciliat, adducitque in « concordiam [1]. »

Peut-on confirmer en termes plus clairs la vérité que je prêche ? Et par là ne voyez-vous pas, et la dignité de Marie, et celle de Joseph son fidèle Époux? Vous voyez la dignité de Marie, en ce que sa virginité bienheureuse a été choisie dès l'éternité pour donner Jésus-Christ au monde; et vous voyez la dignité de Joseph, en ce que cette pureté de Marie, qui a été si utile à notre nature, a été confiée à ses soins, et que c'est lui qui conserve au monde une chose si nécessaire. O Joseph, gardez ce dépôt : « Depositum custodi. » G[illegible] chèrement ce sacré dépôt de la pureté de Marie. Puisqu'il plaît au Père éternel de garder la Virginité de Marie sous le voile du mariage, elle ne se peut plus conserver sans vous; et aussi votre pureté est devenue en quelque sorte nécessaire au monde, par la charge glorieuse qui lui est donnée de garder celle de Marie.

C'est ici qu'il faut vous représenter un spectacle qui étonne toute la nature; je veux dire ce mariage céleste, destiné par la Providence pour protéger la virginité, et donner par ce moyen Jésus-Christ au monde. Mais qui prendrai-je pour mon conducteur dans une entreprise si difficile, sinon l'incomparable Augustin, qui traite si divinement ce mystère? Écoutez ce savant évêque [2], et suivez exactement sa pensée. Il remarque, avant toutes choses, qu'il y a trois liens dans le mariage. Il y a premièrement le sacré contrat, par lequel ceux que l'on unit se donnent entièrement l'un à l'autre : il y a secondement

1. *De virginit.*, cap. II, tom. III, pag. 116.
2. *De Genes.*, *ad litt.*, lib. IX, cap. VII, n. 12, t. III, pa[illegible] I, col. 247.

l'amour conjugal, par lequel ils se vouent mutuellement un cœur, qui n'est plus capable de se partager, et qui ne peut brûler d'autres flammes : il y a enfin les enfants, qui sont un troisième lien; parce que l'amour des parents venant, pour ainsi dire, à se rencontrer dans ces fruits communs de leur mariage, l'amour se lie par un nœud plus ferme.

Saint Augustin trouve ces trois choses dans le mariage de saint Joseph, et il nous montre que tout y concourt à garder la virginité [1]. Il y trouve premièrement le sacré contrat, par lequel ils se sont donnés l'un à l'autre; et c'est là qu'il faut admirer le triomphe de la pureté dans la vérité de ce mariage. Car Marie appartient à Joseph, et Joseph à la divine Marie; si bien que leur mariage est très-véritable, parce qu'ils se sont donnés l'un à l'autre. Mais de quelle sorte se sont-ils donnés? Pureté, voici ton triomphe. Ils se donnent réciproquement leur virginité, et sur cette virginité ils se cèdent un droit mutuel. Quel droit? de se la garder l'un à l'autre. Oui, Marie a droit de garder la virginité de Joseph, et Joseph a droit de garder la virginité de Marie. Ni l'un ni l'autre n'en peut disposer, et toute la fidélité de ce mariage consiste à garder la virginité. Voilà les promesses qui les assemblent, voilà le traité qui les lie. Ce sont deux virginités qui s'unissent, pour se conserver éternellement l'une l'autre par une chaste correspondance de désirs pudiques, et il me semble que je vois deux astres, qui n'entrent ensemble en conjonction qu'à cause que leurs lumières s'allient. Tel est le nœud de ce mariage, d'autant plus ferme, dit saint Augustin [2], que les promesses qu'ils se sont données doivent être plus inviolables, en cela même qu'elles sont plus saintes.

Qui pourroit maintenant vous dire quel devoit être l'amour conjugal de ces bienheureux mariés? Car, ô sainte virginité, vos flammes sont d'autant plus fortes qu'elles sont plus pures et plus dégagées; et le feu de la convoitise, qui est allumé dans nos corps, ne peut jamais égaler l'ardeur des chastes embrassements des esprits, que l'amour de la pureté lie ensemble. Je ne chercherai pas des raisonnements pour prouver cette vérité; mais je l'établirai par un grand miracle que j'ai lu dans saint Grégoire de Tours [3], au premier livre de son Histoire. Le récit vous en sera agréable, et du moins il relâchera vos attentions. Il dit que deux personnes de condition, et de la première noblesse d'Auvergne, ayant vécu dans le mariage avec une continence parfaite, passèrent à une vie plus heureuse, et que leurs corps furent inhumés en deux places assez éloignées. Mais il arriva une chose étrange : ils ne purent pas demeurer longtemps dans cette dure séparation; et tout le monde fut étonné qu'on trouvât tout à coup leurs tombeaux unis, sans que personne y eût mis la main. Chrétiens, que signifie ce miracle? Ne vous semble-t-il pas que ces chastes morts se plaignent de se voir ainsi éloignés? Ne vous semble-t-il pas qu'ils nous disent (car

1. *Contra Julian.*, lib. V, cap. XII, n. 46, tom. X, col. 652.
2. *De nupt. et concup.*, lib. I, n. 12, tom. X, col. 286.
3. *Hist. Franc.*, lib. I, n. 42, pag. 31 et seq.

permettez-moi de les animer, et de leur prêter une voix, puisque Dieu leur donne le mouvement; ne vous semble-t-il pas qu'ils vous disent : Et pourquoi a-t-on voulu nous séparer? Nous avons été si longtemps ensemble, et nous y avons toujours été comme des morts, parce que nous avons éteint tout le sentiment des plaisirs mortels; et étant accoutumés depuis tant d'années à être ensemble comme des morts, la mort ne nous doit pas désunir. Aussi Dieu permit qu'ils se rapprochèrent, pour nous montrer, par cette merveille, que ce ne sont pas les plus belles flammes que celles où la convoitise se mêle; mais que deux virginités, bien unies par un mariage spirituel, en produisent de bien plus fortes, et qui peuvent, ce semble, se conserver sous les cendres même de la mort. C'est pourquoi saint Grégoire de Tours, qui nous a décrit cette histoire, ajoute que les peuples de cette contrée appeloient ordinairement ces sépulcres, les sépulcres des deux amants; comme si ces peuples eussent voulu dire que c'étoient de véritables amants, parce qu'ils s'aimoient par l'esprit.

Mais où est-ce que cet amour si spirituel s'est jamais trouvé aussi parfait que dans le mariage de saint Joseph? C'est là que l'amour étoit tout céleste, puisque toutes ses flammes et tous ses désirs ne tendoient qu'à conserver la virginité; et il est aisé de l'entendre. Car dites-nous, ô divin Joseph, qu'est-ce que vous aimez en Marie? Ah! sans doute, ce n'étoit pas la beauté mortelle, mais cette beauté cachée et intérieure, dont la sainte virginité faisoit le principal ornement. C'étoit donc la pureté de Marie qui faisoit le chaste objet de ses feux; et plus il aimoit cette pureté, plus il la vouloit conserver, premièrement en sa sainte Épouse, et secondement en lui-même, par une entière unité de cœur : si bien que son amour conjugal, se détournant du cours ordinaire, se donnoit et s'appliquoit tout entier à garder la virginité de Marie. O amour divin et spirituel! Chrétiens, n'admirez-vous pas comme tout concourt dans ce mariage à conserver ce sacré dépôt? Leurs promesses sont toutes pures, leur amour est tout virginal : il reste maintenant à considérer ce qu'il y a de plus admirable; c'est le fruit sacré de ce mariage, je veux dire le Sauveur Jésus.

Mais il me semble vous voir étonnés, de m'entendre prêcher si assurément que Jésus est le fruit de ce mariage. Nous comprenons bien, direz-vous, que l'incomparable Joseph est père de Jésus-Christ par ses soins; mais nous savons qu'il n'a point de part à sa bienheureuse naissance. Comment donc nous assurez-vous que Jésus est le fruit de ce mariage? Cela peut-être paroît impossible : toutefois, si vous rappelez à votre mémoire tant de vérités importantes, que nous avons, ce me semble, si bien établies, j'espère que vous m'accorderez aisément que Jésus, ce bénit Enfant, est sorti, en quelque manière, de l'union virginale de ces deux époux. Car, Fidèles, n'avons-nous pas dit que c'est la virginité de Marie qui a attiré Jésus-Christ du ciel? Jésus n'est-il pas cette fleur sacrée que la virginité a poussée? n'est-il pas le fruit bienheureux que la virginité a produit? Oui, certainement, nous dit saint Fulgence, « il est le fruit, il est l'ornement, il

est le prix et la récompense de la sainte virginité : » « Sanctæ virgi- « nitatis fructus, decus et munus [1]. » C'est à cause de sa pureté que Marie a plu au Père éternel; et c'est à cause de sa pureté que le Saint-Esprit se répand sur elle, recherche ses embrassements, pour la remplir d'un germe céleste. Et par conséquent, ne peut-on pas dire que c'est sa pureté qui la féconde? Que si c'est sa pureté qui la rend féconde, je ne craindrai plus d'assurer que Joseph a part à ce grand miracle. Car si cette pureté angélique est le bien de la divine Marie, elle est le dépôt du juste Joseph.

Mais je passe encore plus loin, Chrétiens; permettez-moi de quitter mon texte et d'enchérir sur mes premières pensées, pour vous dire que la pureté de Marie n'est pas seulement le dépôt, mais encore le bien de son chaste époux. Elle est à lui par son mariage, elle est à lui par les chastes soins par lesquels il l'a conservée. O féconde virginité! si vous êtes le bien de Marie, vous êtes aussi le bien de Joseph. Marie l'a vouée, Joseph la conserve; et tous deux la présentent au Père éternel, comme un bien gardé par leurs soins communs. Comme donc il a tant de part à la sainte virginité de Marie, il en prend aussi au fruit qu'elle porte : c'est pourquoi Jésus est son fils, non pas à la vérité par la chair; mais il est son fils par l'esprit, à cause de l'alliance virginale qui le joint avec sa mère. Et saint Augustin l'a dit en un mot : « Propter quod fidele conjugium parentes Christi vocari ambo « meruerunt [2]. » O mystère de pureté! ô paternité bienheureuse! ô lumières incorruptibles qui brillent de toutes parts dans ce mariage!

Chrétiens, méditons ces choses, appliquons-les-nous à nous-mêmes : tout se fait ici pour l'amour de nous; tirons donc notre instruction de ce qui s'opère pour notre salut. Voyez combien chaste, combien innocente est la doctrine du christianisme. Jamais ne comprendrons-nous quels nous sommes? Quelle honte, que nous nous souillions tous les jours par toutes sortes d'impuretés, nous qui avons été élevés parmi des mystères si chastes? Et quand est-ce que nous entendrons quelle est la dignité de nos corps, depuis que le Fils de Dieu en a pris un semblable? « Que la chair se soit jouée, dit Tertullien [3], ou plutôt qu'elle se soit corrompue, avant qu'elle eût été recherchée par son maître; elle n'étoit pas digne du don de salut, ni propre à l'office de la sainteté. Elle étoit encore en Adam, tyrannisée par ses convoitises, suivant les beautés apparentes, et attachant toujours ses yeux à la terre. Elle étoit impure et souillée, parce qu'elle n'étoit pas lavée au baptême. Mais depuis qu'un Dieu, en se faisant homme, n'a pas voulu venir en ce monde, si la sainte virginité ne l'y attiroit; depuis que, trouvant au-dessous de lui-même la sainteté nuptiale, il a voulu avoir une mère vierge, et qu'il n'a pas cru que Joseph fût digne de prendre le soin de sa vie, s'il ne s'y préparoit par la continence; depuis que, pour laver notre chair, son sang a sanctifié une eau salutaire, où elle peut laisser toutes les ordures de sa première nativité;

1. Ad Prob. epist. III, n. 6, p. 165. — 2. *De nupt. et concup.*, lib. I, ubi supr.
3. *De pudicit.*, n. 6.

nous devons entendre, Fidèles, que depuis ce temps-là la chair est tout autre. Ce n'est plus cette chaire formée de la boue, et engendrée par la convoitise; c'est une chair refaite et renouvelée par une eau très-pure, et par l'Esprit-Saint. » Donc, mes Frères, respectons nos corps qui sont les membres de Jésus-Christ; gardons-nous de prostituer à l'impureté cette chair que le baptême a fait vierge. « Possédons nos vaisseaux en honneur, et non pas dans ces passions ignominieuses que notre brutalité nous inspire, comme les gentils qui n'ont pas de Dieu. Car Dieu ne nous appelle pas à l'impureté, mais à la sanctification[1], » en notre Seigneur Jésus-Christ. Honorons, par la continence, cette sainte virginité qui nous a donné le Sauveur, qui a rendu sa mère féconde, qui a fait que Joseph a part à cette fécondité bienheureuse, et l'élève, si je l'ose dire, jusqu'à être le père de Jésus-Christ même. Mais, Fidèles, après avoir vu qu'il contribue, en quelque façon, à la naissance de Jésus-Christ, en gardant la pureté de sa sainte Mère, voyons maintenant ses soins paternels, et admirons la fidélité par laquelle il conserve ce divin Enfant que le Père céleste lui a confié; c'est ma seconde partie.

DEUXIÈME POINT.

Ce n'est pas assez au Père éternel d'avoir confié à Joseph la virginité de Marie : il lui prépare quelque chose de plus relevé; et après avoir commis à sa foi cette sainte virginité qui doit donner Jésus-Christ au monde, comme s'il avoit dessein d'épuiser sa libéralité infinie en faveur de ce patriarche, il va mettre entre ses mains Jésus-Christ lui-même, et il veut le conserver par ses soins. Mais si nous pénétrons le secret, si nous entrons au fond du mystère, c'est là, Fidèles, que nous trouverons quelque chose de si glorieux au juste Joseph, que nous ne pourrons jamais assez le comprendre. Car Jésus, ce divin Enfant, sur lequel Joseph a toujours les yeux, et qui fait l'admirable sujet de ses saintes inquiétudes, est né sur la terre comme un orphelin, et il n'a point de père en ce monde. C'est pourquoi saint Paul dit qu'il est sans père : « Sine patre[2]. » Il est vrai qu'il en a un dans le ciel; mais à voir comme il l'abandonne, il semble que ce père ne le connoît plus. Il s'en plaindra un jour sur la croix, lorsque l'appelant son Dieu et non pas son père, « Et pourquoi, dira-t-il, m'abandonnez-vous[3]? Mais ce qu'il a dit en mourant, il pouvoit le dire dès sa naissance, puisque dès ce premier moment son Père l'expose aux persécutions, et commence à l'abandonner aux injures. Tout ce qu'il fait en faveur de ce Fils unique, pour montrer qu'il ne l'oublie pas, du moins, ce qui paroît à nos yeux, c'est de le mettre en la garde d'un homme mortel, qui conduira sa pénible enfance; et Joseph est choisi pour ce ministère. Que fera ici ce saint homme? Qui pourroit dire avec quelle joie il reçoit cet abandonné, et comme il s'offre de tout son cœur pour être le père de cet orphelin? Depuis ce temps-là, Chrétiens, il ne vit plus que pour Jésus-Christ, il n'a plus de soin que

1. *I Thess.* IV, 4. 5, 7. — 2. *Heb.* VII, 3. — 3. Matth. XXVII, 46.

pour lui; il prend lui-même pour ce Dieu un cœur et des entrailles de père; et ce qu'il n'est pas par nature, il le devient par affection.

Mais afin que vous soyez convaincus de la vérité d'un si grand mystère, et si glorieux à Joseph, il faut vous le montrer par les Écritures, et pour cela vous exposer une belle réflexion de saint Chrysostome. Il remarque dans l'Évangile que partout Joseph y paroît en père. C'est lui qui donne le nom à Jésus, comme les pères le donnoient alors; c'est lui seul que l'ange avertit de tous les périls de l'Enfant, et c'est à lui qu'il annonce le temps du retour. Jésus le révère, et lui obéit : c'est lui qui dirige toute sa conduite, comme en ayant le soin principal, et partout il nous est montré comme père. D'où vient cela, dit saint Chrysostome? en voici la raison véritable. C'est, dit-il [1], que c'étoit un conseil de Dieu, de donner au grand saint Joseph tout ce qui peut appartenir à un père, sans blesser la virginité.

Je ne sais si je comprends bien toute la force de cette pensée; mais voici, si je ne me trompe, ce que veut dire ce grand évêque. Et premièrement supposons pour certain que c'est la sainte virginité qui empêche que le Fils de Dieu, en se faisant homme, ne choisisse un père mortel. En effet, Jésus-Christ venant sur la terre pour se rendre semblable aux hommes, comme il vouloit bien avoir une mère, il ne devoit pas refuser, ce semble, d'avoir un père tout ainsi que nous, et de s'unir encore à notre nature par le nœud de cette alliance. Mais la sainte virginité s'y est opposée, parce que les prophètes lui avoient promis qu'un jour le Sauveur la rendroit féconde; et puisqu'il devoit naître d'une vierge mère, il ne pouvoit avoir de père que Dieu. C'est par conséquent la virginité qui empêche la paternité de Joseph. Mais peut-elle l'empêcher jusqu'à ce point, que Joseph n'y ait plus de part, et qu'il n'ait aucune qualité de père? Nullement, dit saint Chrysostome; car la sainte virginité ne s'oppose qu'aux qualités qui la blessent : et qui ne sait qu'il y en a dans le nom de père qui ne choquent pas la pudeur, et qu'elle peut avouer pour siennes? Ces soins, cette tendresse, cette affection, cela blesse-t-il la virginité? Voyez donc le secret de Dieu, et l'accommodement qu'il invente dans ce différend mémorable entre la paternité de Joseph et la pureté virginale. Il partage la paternité, et il veut que la virginité fasse le partage. Sainte pureté, lui dit-il, vos droits vous seront conservés. Il y a quelque chose dans le nom de père, que la virginité ne peut pas souffrir; vous ne l'aurez pas, ô Joseph! Mais tout ce qui appartient à un père, sans que la virginité soit intéressée, voilà, dit-il, ce que je vous donne « Hoc tibi do, quod salva virginitate paternum esse potest. » Et par conséquent, Chrétiens, Marie ne concevra pas de Joseph, parce que la virginité y seroit blessée; mais Joseph partagera avec Marie ces soins, ces veilles, ces inquiétudes, par lesquelles elle élèvera ce divin Enfant; et il ressentira pour Jésus cette inclination naturelle, toutes ces douces émotions, tous ces tendres empressements d'un cœur paternel.

1. *In Matth.*, hom. IV, n. 6, tom. VII, p. 58.

Mais peut-être vous me demanderez où il prendra ce cœur paternel, si la nature ne le lui donne pas ? Ces inclinations naturelles peuvent-elles s'acquérir par choix; et l'art peut-il imiter ce que la nature écrit dans les cœurs ? Si donc saint Joseph n'est pas père, comment aura-t-il un amour de père ? C'est ici qu'il nous faut entendre que la puissance divine agit en cette œuvre. C'est par un effet de cette puissance que saint Joseph a un cœur de père; et si la nature ne le donne pas, Dieu lui en fait un de sa propre main. Car c'est de lui dont il est écrit qu'il tourne où il lui plaît les inclinations. Pour l'entendre, il faut remarquer une belle théologie que le Psalmiste nous a enseignée, lorsqu'il dit que Dieu forme en particulier tous les cœurs des hommes : « Qui « finxit singillatim corda eorum [1]. » Ne vous persuadez pas, Chrétiens, que David regarde le cœur comme un simple organe du corps, que Dieu forme par sa puissance comme toutes les autres parties qui composent l'homme. Il veut dire quelque chose de singulier : il considère le cœur en ce lieu comme principe de l'inclination : et il le regarde dans les mains de Dieu comme une terre molle et humide, qui cède et qui obéit aux mains du potier, et reçoit de lui sa figure. C'est ainsi, nous dit le Psalmiste, que Dieu forme en particulier tous les cœurs des hommes.

Qu'est-ce à dire en particulier? Il fait un cœur de chair dans les uns, quand il les amollit par la charité; un cœur endurci dans les autres, lorsque retirant ses lumières, par une juste punition de leurs crimes, il les abandonne au sens réprouvé. Ne fait-il pas dans tous les fidèles, non un cœur d'esclave, mais un cœur d'enfant, quand il envoie en eux l'esprit de son Fils ? les apôtres trembloient au moindre péril; mais Dieu leur fait un cœur tout nouveau, et leur courage devient invincible. Quels étoient les sentiments de Saül pendant qu'il paissoit ses troupeaux ? Ils étoient sans doute bas et populaires. Mais Dieu, en le mettant sur le trône, lui change le cœur par son onction : « Immu-« tavit Dominus cor Saül [2]; » et il reconnoît incontinent qu'il est roi. D'autre part, les Israélites considéroient ce nouveau monarque comme un homme de la lie du peuple; mais la main de Dieu leur touchoit le cœur, « quorum Deus tetigit corda [3], » aussitôt ils le voient plus grand, et ils se sentent émus, en le regardant, de cette crainte respectueuse que l'on a pour ses souverains : c'est que Dieu faisoit en eux un cœur de sujets.

C'est donc, Fidèles, cette même main qui forme en particulier tous les cœurs des hommes, qui fait un cœur de père en Joseph, et un cœur de fils en Jésus. C'est pourquoi Jésus obéit, et Joseph ne craint pas de lui commander. Et d'où lui vient cette hardiesse de commander à son créateur? C'est que le vrai père de Jésus-Christ, ce Dieu qui l'engendre dans l'éternité, ayant choisi le divin Joseph pour servir de père au milieu des temps à son Fils unique, a fait, en quelque sorte, couler en son sein quelque rayon ou quelque étincelle de cet amour infini qu'il a pour son Fils : c'est ce qui lui change le cœur, c'est ce

1 *Ps.* XXXII, 15 — 2. *I Reg.* X, 9. — 3. Ibid., 26.

qui lui donne un amour de père; si bien que le juste Joseph, qui sent en lui-même un cœur paternel, formé tout à coup par la main de Dieu, sent aussi que Dieu lui ordonne d'user d'une autorité paternelle, et il ose bien commander à celui qu'il reconnoît pour son maître.

Et après cela, Chrétiens, qu'est-il nécessaire que je vous explique la fidélité de Joseph à garder ce sacré dépôt? Peut-il manquer de fidélité à celui qu'il reconnoît pour son fils unique? de sorte qu'il ne seroit pas nécessaire que je vous parlasse de cette vertu, s'il n'étoit important pour votre instruction que vous ne perdissiez pas un si bel exemple. Car c'est ici qu'il nous faut apprendre, par les traverses continuelles qui ont exercé saint Joseph depuis que Jésus-Christ est mis en sa garde, qu'on ne peut conserver ce dépôt sans peine, et que pour être fidèle à sa grâce, il faut se préparer à souffrir. Oui certes, quand Jésus entre quelque part, il y entre avec sa croix, il y porte avec lui toutes ses épines, et il en fait part à tous ceux qu'il aime. Joseph et Marie étoient pauvres; mais ils n'avoient pas encore été sans maison, ils avoient un lieu pour se retirer. Aussitôt que cet Enfant vient au monde, on ne trouve point de maison pour eux, et leur retraite est dans une étable. Qui leur procure cette disgrâce, sinon celui dont il est écrit [1] que « venant en son propre bien, il n'y a pas été reçu par les siens, » et qu'il n'a pas de gîte assuré où il puisse reposer sa tête [2]? Mais n'est-ce pas assez de leur indigence? Pourquoi leur attire-t-il des persécutions? Ils vivoient ensemble dans leur ménage, pauvrement, mais avec douceur, surmontant leur pauvreté par leur patience et par leur travail assidu. Mais Jésus ne leur permet pas ce repos : il ne vient au monde que pour les troubler, et il attire tous les malheurs avec lui. Hérode ne peut souffrir que cet Enfant vive : la bassesse de sa naissance n'est pas capable de le cacher à la jalousie de ce tyran. Le ciel lui-même trahit le secret : il découvre Jésus-Christ par une étoile; et il semble qu'il ne lui amène de loin des adorateurs que pour lui susciter dans son propre pays un persécuteur impitoyable.

Que fera ici saint Joseph? Représentez-vous, Chrétiens, ce que c'est qu'un pauvre artisan, qui n'a point d'autre héritage que ses mains, ni d'autre fonds que sa boutique, ni d'autre ressource que son travail. Il est contraint d'aller en Égypte, et de souffrir un exil fâcheux; et cela pour quelle raison? Parce qu'il a Jésus-Christ avec lui. Cependant, croyez-vous, Fidèles, qu'il se plaigne de cet Enfant incommode, qui le tire de sa patrie, et qui lui est donné pour le tourmenter? Au contraire, ne voyez-vous pas qu'il s'estime heureux de souffrir en sa compagnie, et que toute la cause de son déplaisir, c'est le péril du divin Enfant qui lui est plus cher que lui-même? mais peut-être a-t-il sujet d'espérer de voir bientôt finir ses disgraces? Non, Fidèles, il ne l'attend pas, partout on lui prédit des malheurs. Siméon l'a entretenu des étranges contradictions que devoit souffrir ce cher Fils : il en voit déjà le commencement, et il passe sa vie dans de continuelles appréhensions des maux qui lui sont préparés.

1. Joan. I, 11. — 2. Matth. VIII, 20.

Est-ce assez pour éprouver sa fidélité? Chrétiens, ne le croyez pas; voici encore une étrange épreuve. Si c'est peu des hommes pour le tourmenter, Jésus devient lui-même son persécuteur : il s'échappe adroitement de ses mains, il se dérobe à sa vigilance, et il demeure trois jours perdu. Qu'avez-vous fait, fidèle Joseph? Qu'est devenu le sacré dépôt que le Père céleste vous a confié? Ah! qui pourrait ici raconter ses plaintes? Si vous n'avez pas encore entendu la paternité de Joseph, voyez ses larmes, voyez ses douleurs, et reconnoissez qu'il est père. Ses regrets le font bien connoître, et Marie a bien raison de dire à cette rencontre : « Pater tuus et ego dolentes quærebamus te [1] » « Votre père et moi vous cherchions avec une extrême douleur. » O mon fils! dit-elle au Sauveur, je ne crains pas de l'appeler ici votre père, et je ne prétends pas faire tort à la pureté de votre naissance. Il s'agit de soins et d'inquiétudes; et c'est par là que je puis dire qu'il est votre père, puisqu'il a des inquiétudes vraiment paternelles : « Ego et pater tuus; » je le joins avec moi par la société des douleurs.

Voyez, Fidèles, par quelles souffrances Jésus éprouve la fidélité; et comme il ne veut être qu'avec ceux qui souffrent. Ames molles et voluptueuses, cet Enfant ne veut pas être avec vous; sa pauvreté a honte de votre luxe; et sa chair, destinée à tant de supplices, ne peut supporter votre extrême délicatesse. Il cherche ces forts et ces courageux qui ne refusent pas de porter sa croix, qui ne rougissent pas d'être compagnons de son indigence et de sa misère. Je vous laisse à méditer ces vérités saintes; car pour moi je ne puis vous dire tout ce que je pense sur ce beau sujet. Je me sens appelé ailleurs, et il faut que je considère le secret du Père éternel, confié à l'humilité de Joseph : il faut que nous voyions Jésus-Christ caché, et Joseph caché avec lui, et que nous nous excitions, par ce bel exemple à l'amour de la vie cachée.

TROISIÈME POINT.

Que dirai-je ici, Chrétiens, de cet homme caché avec Jésus-Christ? Où trouverai-je des lumières assez pénétrantes, pour percer les obscurités qui envoloppent la vie de Joseph? Et quelle entreprise est la mienne, de vouloir exposer au jour ce que l'Écriture a couvert d'un silence mystérieux? Si c'est un conseil du Père éternel, que son Fils soit caché au monde, et que Joseph le soit avec lui; adorons les secrets de sa providence, sans nous mêler de les rechercher; et que la vie cachée de Joseph soit l'objet de notre vénération, et non pas la matière de nos discours. Toutefois il en faut parler, puisque je sais bien que je l'ai promis; et il sera utile au salut des âmes de méditer un si beau sujet, puisque, si je n'ai rien à dire autre chose, je dirai du moins, Chrétiens, que Joseph a eu cet honneur d'être tous les jours avec Jésus-Christ, qu'il a eu avec Marie la plus grande part à ses

1. Luc. II, 48.

grâces; que néanmoins Joseph a été caché, que sa vie, que ses actions, que ses vertus étoient inconnues. Peut-être apprendrons-nous, d'un si bel exemple, qu'on peut être grand sans éclat, qu'on peut être bienheureux sans bruit, qu'on peut avoir la vraie gloire sans le secours de la renommée, par le seul témoignage de sa conscience : « Gloria « nostra hæc est, testimonium conscientiæ nostræ [1]; » et cette pensée nous incitera à mépriser la gloire du monde; c'est la fin que je me propose.

Mais pour entendre solidement la grandeur et la dignité de la vie cachée de Joseph, remontons jusqu'au principe; et admirons, avant toutes choses, la variété infinie des conseils de la Providence dans les vocations différentes. Entre toutes les vocations, j'en remarque deux dans les Écritures, qui semblent directement opposées : la première, celle des apôtres; la seconde, celle de Joseph. Jésus est révélé aux apôtres, Jésus est révélé à Joseph, mais avec des conditions bien contraires. Il est révélé aux apôtres, pour l'annoncer par tout l'univers; il est révélé à Joseph, pour le taire et pour le cacher. Les apôtres sont des lumières, pour faire voir Jésus-Christ au monde; Joseph est un voile, pour le couvrir; et sous ce voile mystérieux on nous cache la virginité de Marie, et la grandeur du Sauveur des âmes. Aussi nous lisons dans les Écritures, que lorsqu'on le vouloit mépriser, « N'est-ce pas là, disoit-on, le fils de Joseph [2]? » Si bien que Jésus, entre les mains des apôtres, c'est une parole qu'il faut prêcher : « Prædicate verbum Evangelii hujus [3], » « Prêchez la parole de cet Évangile: » et Jésus entre les mains de Joseph, c'est une parole cachée, « Verbum absconditum [4]; » et il n'est pas permis de la découvrir. En effet, voyez-en la suite. Les divins apôtres prêchent si hautement l'Évangile, que le bruit de leur prédication retentit jusqu'au ciel : et saint Paul a bien osé dire que les conseils de la sagesse divine sont venus à la connoissance des célestes puissances par l'Église, dit cet apôtre, et par le ministère des prédicateurs, « Per Ecclesiam [5]; » et Joseph, au contraire, entendant parler des merveilles de Jésus-Christ, il écoute, il admire et se tait.

Que veut dire cette différence? Dieu est-il contraire à lui-même dans ces vocations opposées? non, Fidèles, ne le croyez pas : toute cette diversité tend à enseigner aux enfants de Dieu cette vérité importante que toute la perfection chrétienne ne consiste qu'à se soumettre. Celui qui glorifie les apôtres par l'honneur de la prédication, glorifie aussi saint Joseph par l'humilité du silence; et par là nous devons apprendre que la gloire des chrétiens n'est pas dans les emplois éclatants, mais à faire ce que Dieu veut. Si tous ne peuvent pas avoir l'honneur de prêcher Jésus-Christ, tous peuvent avoir l'honneur de lui obéir; et c'est la gloire de saint Joseph, c'est le solide honneur du christianisme. Ne demandez donc pas, Chrétiens, ce que faisoit saint Joseph dans sa vie cachée; il est impossible que je vous l'apprenne, et je ne puis repondre autre chose, sinon ce que dit le divin Psalmiste : « Le

1. *II Cor.* I, 12. — 2. Joan. VI, 42. — 3. *Act.* V, 20. — 4. Luc. XVIII, 34.
5. *Ephes.* III, 10.

juste, dit-il, qu'a-t-il fait? » « Justus autem quid fecit [1]? » Ordinairement la vie des pécheurs fait plus de bruit que celle des justes; parce que l'intérêt et les passions, c'est ce qui remue tout dans le monde. Les pécheurs, dit David, ont tendu leur arc, ils l'ont lâché contre les justes, ils ont détruit, ils ont renversé; on ne parle que d'eux dans le monde : « Quoniam quæ perfecisti, destruxerunt [2]. » Mais le juste, ajoute-t-il, qu'a-t-il fait? « Justus autem quid fecit? » Il veut dire qu'il n'a rien fait pour les yeux des hommes, parce qu'il a tout fait pour les yeux de Dieu. C'est ainsi que vivoit le juste Joseph. Il voyoit Jésus-Christ, et il se taisoit : il le goûtoit, et il n'en parloit point; il se contentoit de Dieu seul, sans partager sa gloire avec les hommes. Il accomplissoit sa vocation, parce que, comme les apôtres sont les ministres de Jésus-Christ découvert, Joseph étoit le ministre et le compagnon de sa vie cachée.

Mais, Chrétiens, pourrons-nous bien dire pourquoi il faut que Jésus se cache, pourquoi cette splendeur éternelle de la face du Père céleste se couvre d'une obscurité volontaire durant l'espace de trente années? Ah! superbe, l'ignores-tu? homme du monde, ne le sais-tu pas? c'est ton orgueil qui en est la cause; c'est ton vain désir de paroître, c'est ton ambition infinie, et cette complaisance criminelle qui te fait honteusement détourner à un soin pernicieux de plaire aux hommes, celui qui doit être employé à plaire à ton Dieu. C'est pour cela que Jésus se cache. Il voit le désordre que ce vice produit : il voit le ravage que cette passion fait dans les esprits, quelles racines elle y a jetées, et combien elle corrompt toute notre vie, depuis l'enfance jusqu'à la mort : il voit les vertus qu'elle étouffe par cette crainte lâche et honteuse de paroître sage et dévot : il voit les crimes qu'elle fait commettre, ou pour s'accommoder à la société par une damnable complaisance, ou pour satisfaire l'ambition à laquelle on sacrifie tout dans le monde. Mais, fidèles, ce n'est pas tout : il voit que ce désir de paroître détruit les vertus les plus éminentes, en leur faisant prendre le change, en substituant la gloire du monde à la place de celle du ciel, en nous faisant faire pour l'amour des hommes ce qu'il faut faire pour l'amour de Dieu. Jésus-Christ voit tous ces malheurs, causés par le désir de paroître; et il se cache pour nous enseigner à mépriser le bruit et l'éclat du monde. Il ne croit pas que sa croix suffise pour dompter cette passion furieuse; il choisit, s'il se peut, un état plus bas, où il est en quelque sorte plus anéanti.

Car enfin je ne craindrai pas de le dire : Mon Sauveur, je vous connois mieux à la croix et dans la honte de votre supplice, que je ne fais dans cette bassesse et dans cette vie inconnue. Quoique votre corps soit tout déchiré, que votre face soit ensanglantée, et que, bien loin de paroître Dieu, vous n'ayez pas même la figure d'homme, toutefois vous ne m'êtes pas si caché, et je vois, au travers de tant de nuages, quelque rayon de votre grandeur, dans cette constante résolution par laquelle vous surmontez les plus grands tourments. Votre douleur a de

1. *Psal.* x, 4. — 2 Ibid.

la dignité, puisqu'elle vous fait trouver un adorateur dans l'un des compagnons de votre supplice. Mais ici je ne vois rien que de bas ; et dans cet état d'anéantissement, un ancien a raison de dire que vous êtes injurieux à vous-même : « Adultus non gestit agnosci, sed con« tumeliosus insuper sibi est [1]. » Il est injurieux à lui-même, parce qu'il semble qu'il ne fait rien, et qu'il est inutile au monde. Mais il ne refuse pas cette ignominie, il veut bien que cette injure soit ajoutée à toutes les autres qu'il a souffertes, pourvu qu'en se cachant avec Joseph et avec l'heureuse Marie, il nous apprenne, par ce grand exemple, que s'il se produit quelque jour au monde, ce sera par le désir de nous profiter, et pour obéir à son Père ; qu'en effet, toute la grandeur consiste à nous conformer aux ordres de Dieu, de quelque sorte qu'il lui plaise disposer de nous ; et enfin que cette obscurité, que nous craignons tant, est si illustre et si glorieuse, qu'elle peut être choisie même par un Dieu. Voilà ce que nous enseigne Jésus-Christ caché avec toute son humble famille, avec Marie et Joseph, qu'il associe à l'obscurité de sa vie, à cause qu'ils lui sont très-chers. Prenons-y donc part avec eux, et cachons-nous avec Jésus-Christ.

Chrétiens, ne savez-vous pas que Jésus-Christ est encore caché ? Il souffre qu'on blasphème tous les jours son nom, et qu'on se moque de son Évangile, parce que l'heure de sa grande gloire n'est pas arrivée. Il est caché avec son Père, et nous sommes cachés en Dieu avec lui, comme parle le divin apôtre. Puisque nous sommes cachés avec lui, ce n'est pas en ce lieu d'exil que nous devons rechercher la gloire. Mais quand Jésus se montrera en sa majesté, ce sera alors le temps de paroître : « Cum Christus apparuerit, tunc et simul apparebimus « cum illo in gloria [1]. » O Dieu, qu'il fera beau paroître en ce jour, où Jésus nous louera devant ses saints anges, à la face de tout l'univers, et devant son Père céleste ! Quelle nuit, quelle obscurité assez longue pourra nous mériter cette gloire ? Que les hommes se taisent de nous éternellement, pourvu que Jésus-Christ en parle en ce jour. Toutefois craignons, Chrétiens, craignons cette terrible parole qu'il a prononcée dans son Évangile : « Vous avez reçu votre récompense [2] » Vous avez voulu la gloire des hommes : vous l'avez eue ; vous êtes payé ; il n'y a plus rien à attendre. O envie ingénieuse de notre ennemi, qui nous donne les yeux des hommes, afin de nous ôter ceux de Dieu ; qui par une reconnoissance malicieuse s'offre à recompenser nos vertus, de peur que Dieu ne les récompense ! Malheureux, je ne veux point de ta gloire : ni ton éclat ni ta vaine pompe ne peuvent pas payer mes travaux. J'attends ma couronne d'une main plus chère, et ma récompense d'un bras plus puissant. Quand Jesus paroîtra en sa majesté, c'est alors, c'est alors que je veux paroître.

C'est là, fidèles, que vous verrez ce que je ne puis vous dire aujourd'hui ; vous découvrirez les merveilles de la vie cachée de Joseph ; vous saurez ce qu'il a fait durant tant d'années, et combien il est glorieux de se cacher avec Jésus-Christ. Ah ! sans doute, il n'est pas de

1. Tertull., *De patient.*, n. 3. — 2. *Coloss.* III, 4. — 3. Matth. VI, 2.

ceux qui ont reçu leur récompense en ce monde : c'est pourquoi il paroîtra alors, parce qu'il n'a pas paru; il éclatera, parce qu'il n'a point éclaté. Dieu réparera l'obscurité de sa vie; et sa gloire sera d'autant plus grande, qu'elle est réservée pour la vie future.

Aimons donc cette vie cachée, où Jésus s'est enveloppé avec Joseph. Qu'importe que les hommes nous voient? Celui-là est follement ambitieux, à qui les yeux de Dieu ne suffisent pas : et c'est lui faire trop d'injure que de ne se contenter pas de l'avoir pour spectateur. Que si vous êtes dans les grandes charges, et dans les emplois importants; si c'est une nécessité que votre vie soit toute publique, méditez du moins sérieusement que vous ferez enfin une mort privée, puisque tous ces honneurs ne vous suivront pas. Que le bruit que les hommes font autour de vous ne vous empêche pas d'écouter les paroles du Fils de Dieu. Il ne dit pas : Heureux ceux qu'on loue! mais il dit dans son Évangile : « Heureux ceux que l'on maudit pour l'amour de moi [1]! » Tremblez donc, dans cette gloire qui vous environne, de ce que vous n'êtes pas jugés dignes des opprobres de l'Évangile. Mais si le monde nous les refuse, Chrétiens, faisons-nous-en à nous-mêmes; reprochons-nous devant Dieu notre ingratitude et nos vanités ridicules : mettons-nous à nous-mêmes devant notre face toute la honte de notre vie; soyons du moins obscurs à nos yeux, par une humble confession de nos crimes; et participons comme nous le pouvons à la confusion de Jésus, afin de participer à sa gloire. *Amen.*

Madame,

Cette grandeur qui vous environne empêche sans doute Votre Majesté de pouvoir goûter avec Jésus-Christ cette obscurité bienheureuse. Votre vie est dans la lumière, votre piété perce les nuages dans lesquels votre humilité veut l'envelopper. Les victoires de notre grand roi relèvent l'éclat de votre couronne; et ce qui surpasse toutes les victoires, c'est qu'on ne parle plus par toute la France que de cette ardeur toute chrétienne avec laquelle Votre Majesté travaille à faire descendre la paix sur la terre, d'où nos crimes l'ont bannie depuis tant d'années, et à rendre le calme à cet État, après en avoir soutenu toutes les tempêtes avec une résolution si constante. Parmi tant de gloire et tant de grandeur, quelle part peut prendre Votre Majesté à l'obscurité de Jésus-Christ et aux opprobres de son Évangile? Puisque le monde s'efforce à lui donner des louanges, où pourra-t-elle trouver de l'humiliation, si elle ne la prend d'elle-même? C'est, Madame, ce qui oblige Votre Majesté, lorsqu'elle se retire avec Dieu, de se dépouiller à ses pieds de toute magnificence royale, qui aussi bien s'évanouit devant lui; et là de se couvrir humblement la face de la sainte confusion de la pénitence. C'est trop flatter les grands, que de leur persuader qu'ils sont impeccables : au contraire, qui ne sait pas que leur condition éminente leur apporte ce mal nécessaire, que leur

1. Ibid. v, 11.

fautes ne peuvent presque être médiocres? C'est, Madame, dans la vue de tant de périls que Votre Majesté doit s'humilier. Tous les peuples loueront sa sage conduite dans toute l'étendue de leurs cœurs : elle seule s'accusera, elle seule se confondra devant Dieu, et participera par ce moyen aux opprobres de Jésus-Christ, pour participer sa gloire, que je lui souhaite éternelle. *Amen.*

PANÉGYRIQUE DE SAINT BENOÎT.

Trois États et comme trois lieux où nous avons coutume de nous arrêter dans le voyage de cette vie, et qui nous empêchent d'arriver à notre patrie. Saint Benoît attentif, dès sa jeunesse, à écouter la voix qui lui crioit de sortir des sens. Sa vie admirable dans le désert. Que devons-nous faire, à son imitation, lorsque le plaisir des sens commence à se réveiller en nous? Fin et avantages de la loi de l'obéissance, prescrite par saint Benoît : de quelle manière ce saint l'a pratiquée. Obligation du chrétien de toujours avancer. Attention qu'a eue saint Benoît, de tenir sans cesse ses disciples en haleine. Motifs qui doivent porter, même les plus parfaits, à opérer leur salut avec crainte et tremblement.

Egredere. *Sors.* Gen. XII. 1.

Le croirez-vous, mes Frères, si je vous le dis, que toute la doctrine de l'Évangile, toute la discipline chrétienne, toute la perfection de la vie monastique est entièrement renfermée dans cette seule parole : « Egredere : » Sors. La vie du chrétien est un long et infini voyage, durant le cours duquel, quelque plaisir qui nous flatte, quelque compagnie qui nous amuse, quelque ennui qui nous prenne, quelque fatigue qui nous accable, aussitôt que nous commençons de nous reposer, une voix divine s'élève d'en haut qui nous dit sans cesse et sans relâche : « Egredere : » Sors; et nous ordonne de marcher plus outre. Telle est la vie chrétienne, et telle est par conséquent la vi monastique. Car qu'est-ce qu'un moine véritable et un moine dign: de ce nom, sinon un parfait chrétien ? Faisons donc voir aujourd'hui, dans le Père et le législateur, le modèle de tous les moines, la pratique exacte de ce beau précepte, après avoir imploré le secours d'en haut, etc.

Dans ce grand et infini voyage, où nous devons marcher sans repos, et nous avancer sans relâche, je remarque trois états et comme trois lieux, où nous avons coutume de nous arrêter. Ou bien nous nous arrêtons dans le plaisir des sens, ou bien dans la satisfaction de notre esprit propre, et dans l'exercice de notre liberté, ou bien enfin dans la vue de notre perfection. Voilà comme trois pays étrangers dans lesquels nous nous arrêtons, et ensuite nous n'arrivons pas en notre patrie.

Mais pour aller à la source, et rendre la raison profonde de ces trois divers égarements, considérons tous les pas, et remarquons les divers

progrès que fait l'âme durant ce voyage. Ou nous nous arrêtons au-dessous de nous, ou nous nous arrêtons en nous-mêmes, ou nous nous arrêtons au-dessus de nous. Lorsque nous nous attachons au plaisir des sens, nous nous arrêtons au-dessous de nous; c'est le premier attrait de l'âme, encore ignorante, lorsqu'elle commence son voyage. Elle trouve premièrement en son chemin cette basse région; elle y voit des fleuves qui coulent, des fleurs qui se flétrissent du matin au soir; tout y passe dans une grande inconstance. Mais dans ces fleuves qui s'écoulent elle trouve de quoi rafraîchir sa soif; elle promène ses désirs errants dans cette variété d'objets; et quoiqu'elle perde toujours ce qu'elle possède, son espérance flatteuse ne cesse de l'enchanter de telle sorte qu'elle se plaît dans cette basse région. « Egredere, » Sors : songe que tu es faite à l'image de Dieu; rappelle ce qu'il y a en toi de divin et d'immortel : veux-tu être toujours captive des choses inférieures? Que si elle obéit à cette voix, en sortant de ce pays, elle se trouve comme dans un autre, qui n'est pas moins dangereux pour elle; c'est la satisfaction de son esprit propre. Nuls attraits que ses désirs, nulle règle que ses humeurs, nulle conduite que ses volontés. Elle n'est plus au-dessous d'elle; elle commence à s'arrêter en elle-même : la voilà dans des objets et dans des attaches, qui sont plus convenables à sa dignité; et toutefois l'oracle la presse, et lui dit encore : « Egredere, » Sors. Ame, ne sens-tu pas, par je ne sais quoi de pressant qui te pousse au-dessus de toi, que tu n'es pas faite pour toi-même? Un bien infini t'appelle; Dieu même te tend les bras : sors donc de cette seconde région, c'est-à-dire, de la satisfaction de ton esprit propre.

Ainsi, mes Frères, elle arrivera à ce qu'il y a de plus relevé et de plus sublime, et commencera de s'unir à Dieu. Et alors ne lui sera-t-il pas permis de se reposer? Non; il n'y a rien de plus dangereux : car c'est là qu'une secrète complaisance fait qu'on s'endort dans la vue de sa propre perfection. Tout est calme, tout est soumis; toutes les passions sont vaincues, toutes les humeurs domptées; l'esprit même, avec sa fierté et son audace naturelle, abattu et mortifié : il est temps de se reposer. Non, non, « Egredere, » Sors. il nous est tellement ordonné de cheminer sans relâche, qu'il ne nous est pas même permis de nous arrêter en Dieu : car quoiqu'il n'y ait rien au-dessus de lui à prétendre, il y a tous les jours à faire en lui de nouveaux progrès, et il découvre, pour ainsi dire, tous les jours à notre ardeur de nouvelles infinités. Ainsi nous renfermer dans certaines bornes, c'est entreprendre de resserrer l'immensité de sa nature.

Allez donc, sans vous arrêter jamais; perdez la vue de toute la perfection que vous pouvez avoir acquise; marchez de vertus en vertus, si vous voulez être dignes de voir le Dieu des dieux en Sion. Telle est la vie chrétienne; telle est l'institution monastique, conformément à laquelle nous regarderons saint Benoît dans une continuelle sortie de lui-même pour se perdre saintement en Dieu. Nous le verrons premièrement sortir des plaisirs des sens, par la mortification et la pénitence : secondement, de la satisfaction de l'esprit, par l'amour de la

discipline et la régularité monastique : enfin sortir de la vue de sa propre perfection, par une parfaite humilité, et un ardent désir de croître ; c'est le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Nous lisons de l'Enfant prodigue, qu'en sortant de la maison paternelle, il fut en une région fort éloignée : « In regionem longinquam [1]. » C'est l'image des égarements de notre âme, qui s'étant retirée de Dieu, ô qu'il est vrai qu'elle s'est perdue dans une région bien éloignée, jusqu'à être captive des sens ! Voyez à quelle hauteur elle devoit être élevée. « L'homme avoit été fait pour être spirituel, même dans la chair : » « Qui futurus fuerat etiam carne spiritualis [2]. Oui, créature chère, homme que Dieu a fait à sa ressemblance, tu devois être spirituel, même dans le corps; parce que ce corps, que Dieu t'a donné, devoit être régi par l'esprit : et qui ne sait que celui qui est régi participe en quelque sorte à la qualité du principe qui le meut et qui le gouverne par l'impression qu'il en reçoit? Voilà l'heureuse condition où l'âme étoit établie.

Mais, ô changement déplorable ! la chair a pris le régime, et l'âme est devenue toute corporelle : « Fieret etiam mente carnalis [3]. » Car qui ne voit par expérience que la raison, ministre des sens, et appliquée tout entière à les servir, emploie toute son industrie à raffiner leur goût, à irriter leur appétit, à leur assaisonner leurs objets; et ne se peut déprendre elle-même de ces pensées sensuelles? Voilà l'extrémité; voilà l'exil où l'âme a été reléguée. Peut-on rien imaginer de plus déplorable? Être dégradée au point de servir à celui à qui l'on devoit commander avec un empire souverain, quoi de plus honteux! Mais une âme faite à l'image de son Dieu, si noble qu'elle ne peut prétendre à rien moins qu'à la possession de son auteur, s'avilir jusqu'à se réduire dans la dépendance des sens, pour y trouver son bonheur et sa perfection, quel affreux esclavage! qui peut concevoir l'extrémité de sa misère?

« Egredere, egredere : » Sors, sors d'une si infâme servitude et d'un bannissement si honteux : retire-toi de ces plaisirs trompeurs qui ne tendent qu'à t'énerver : « Caveatur delectatio, cui mentem « enervandam non oportet dari [4]. » C'est pour Dieu que tu dois conserver toute ta force; c'est vers lui que tu dois tourner toute l'activité de tes désirs, tout l'empressement de ton amour, et ne pas te répandre dans de vaines délices, qui ne sont propres qu'à tépuiser : « Fortitudinem suam ad te custodiant, nec eam spargant in deliciosas « lassitudines [5]. »

Saint Benoît a écouté cette voix à Rome, parmi la jeunesse licencieuse. Aussitôt qu'il fut arrivé à cet âge ardent où je ne sais quoi

1. Luc. xv, 13. — 2. S. Aug., *De civ. Dei*, lib. XIV, cap. 15, t. VII, col. 366.
3. Ib. — 4. S. Aug., *Confess.*, lib. X, c. 33, tom. I, col. 189.
5. Ibid., c. CXXXIV, tom. I, col. 189.

commence à se remuer dans le cœur, que la contagion des mauvais exemples et sa propre inquiétude précipitent à toute sorte d'excès; aussitôt il se sentit obligé à prêter l'oreille attentive à celui qui lui disoit, « Egredere, » Sors. J'aurois besoin d'emprunter ici les couleurs de la poésie, pour vous représenter vivement cette affreuse solitude, ce désert horrible et effroyable dans lequel il se retira. Un silence affreux et terrible, qui n'étoit interrompu que par les cris des bêtes sauvages; et comme si ce désert épouvantable n'eût pas été suffisant pour sa retraite, au milieu de ces vallons inhabités et de ces roches escarpées, il se choisit encore un trou profond, dont les bêtes mêmes n'auroient pu qu'à peine faire leur tanière. C'est là que se cache ce saint jeune homme, ou plutôt, c'est là qu'il s'enterre tout vivant, pour y faire mourir tous les sens, jusqu'aux affections les plus naturelles.

Sa vie, toute céleste, l'élève déjà à la condition des anges : uniquement occupé de la prière, et de la méditation des vérités éternelles, il oublie presque qu'il a un corps, et semble avoir perdu le sentiment de ses besoins. Le religieux romain le nourrit du reste de son jeûne. Ce digne confident se dérobe à lui-même, pour sustenter son ami, une partie de l'étroit nécessaire où le réduit son abstinence. Ah! dans les superfluités et dans l'abondance, nous ne trouvons rien pour les pauvres; et celui-ci dans sa pauvreté, après que la pénitence avoit soigneusement retranché tout ce qu'elle pouvoit, ne laisse pas de trouver encore de quoi nourrir saint Benoît; et tous deux vivent ensemble, non tant d'un même repas que d'un même jeûne.

C'est, mes Pères, dans cette retraite, et parmi ces austérités, qu'il méditoit ces belles règles de sobriété qu'il vous a données : premièrement, d'ôter à la nature tout le superflu : secondement, pour s'empêcher de prendre du goût en prenant le nécessaire, rappeler l'esprit au dedans par la lecture et la méditation; « en sorte qu'on paroisse moins sortir d'un repas que d'un exercice spirituel » « Ut non tam « cœnam cœnant, quam disciplinam [1] : » troisièmement, d'être sans inquiétude à l'égard de ce nécessaire; ne donner pas cet appui aux sens, que l'aliment nécessaire leur est assuré : en un mot, n'avoir aucune prévoyance humaine, s'abandonner entièrement à la Providence, ne pas plus craindre la faim que les autres maux, donner aux pauvres tout ce qui reste.

Mais voyons néanmoins encore comment il sortira de l'amour de ces infâmes plaisirs, dont les ardeurs insensées nous poussent à des excès si horribles. Saint Grégoire de Nysse a remarqué que l'apôtre parle différemment de cette passion et des autres. Il veut qu'on fasse tête contre tous les vices, et il n'y a que celui-ci contre lequel il ordonne de s'assurer par la fuite. « State succincti lumbos vestros [2] : » demeurez, mettez-vous en défense, faites ferme. Mais parlant du vice d'impureté, toute l'espérance est dans la fuite; et c'est pourquoi il a dit : « Fugite fornicationem [3]. » « Militare præceptum, » dit saint Gré-

1. Tert., *Apolog.*, n. 39. 2. *Ephes.* VI, 14. — 3. *I Cor.* VI, 18.

goire de Nysse[1] : tout le précepte de la milice dans cette guerre, c'est de savoir fuir ; parce que tous les traits donnent dans les yeux, et par les yeux dans le cœur ; si bien que le salut est d'éviter la rencontre, et et de détourner les regards.

Quel autre avoit pratiqué avec plus de force cette noble et généreuse fuite, que notre saint ? Mais, ô foiblesse de notre nature ! qui trouve toujours en elle-même le principe de sa perte ! Le feu infernal le poursuit jusque dans cette grotte affreuse : déjà elle lui paroît insupportable ; déjà il regarde le monde d'un œil plus riant. Près de succomber, il a recours à un remède inouï, pour émousser l'aiguillon de la chair, et amortir ce feu impur dont il se sent embrasé. Animé d'un saint transport, il se jette dans un amas d'épines, et convertit, par cette généreuse violence, les attraits de la volupté en une douleur vive, mais salutaire : « Voluptatem traxit in dolorem[2]. » Le sentiment de la volupté avoit éveillé tous les sens, pour les appeler à la participation de ses douceurs pernicieuses ; et pour détourner le cours de ces ardeurs sensuelles, il excite le sentiment de la douleur, qui éveille tous les sens d'une autre manière, pour les noyer dans l'amertume : « Voluptatem traxit in dolorem : » « Il tira en douleur tout le sentiment de la volupté. » C'est à quoi il employa ces épines : elles rappelèrent en son souvenir, et l'ancienne malédiction de notre nature, et les supplices que le Sauveur a soufferts pour nos voluptés infâmes.

C'est ce que doit faire en nous le plaisir des sens : aussitôt qu'il commence à se réveiller, cette douceur trompeuse, dont il nous séduit, nous doit rappeler la mémoire de ce trouble, de cette alarme, de cette amertume, où ces excès ont plongé la sainte âme de notre Sauveur. Ne croyons pas que ce combat nous soit inutile ; au contraire, la victoire nous est assurée. Saint Benoît, par ce seul effort, a vaincu pour jamais la concupiscence : « Il n'aura plus que de légers combats à soutenir ; non que sa vertu se soit affoiblie ; mais parce que ses ennemis sont terrassés, et que le nombre en est diminué : » « Exercet « minora certamina, non virtutum diminutione, sed hostium[3]. » Sortez donc du plaisir des sens ; mais prenez garde, mes Frères, qu'en sortant de cet embarras, pour aller à Dieu librement, vous ne vous arrêtiez pas en chemin, et ne soyez pas retenus par la satisfaction de l'esprit.

DEUXIÈME POINT.

Saint Augustin nous apprend[4] que dans cette grande chute de notre nature, l'homme, en se séparant de Dieu, tomba premièrement sur soi-même. Il n'en est pas demeuré là, à la vérité ; et s'étant brisé par l'effort d'une telle chute, ses désirs, qui étoient réunis en Dieu, mis

1. *Orat. de fug. fornic.*, t. II, p. 129.
2. S. Gregor. Mag., *Dialog.*, lib. II, cap. II, tom. II, col. 213.
3. S. Aug., *cont. Julian.*, lib. VI, cap. XVIII, n. 56, tom. X, col. 694.
4. *De civ. Dei*, lib. XIV, cap. XIII, tom. VII, col. 364.

en plusieurs pièces par cette rupture, furent partagés deçà et delà, et tombèrent impétueusement dans les choses inférieures. Mais ils ne furent pas précipités tout à coup à ce bas étage; et notre esprit, détaché de Dieu, demeura premièrement arrêté en lui-même par la complaisance à ses volontés, et l'amour de sa liberté déréglée.

En effet, cet amour de la liberté est la source du premier crime. Un saint pape nous apprend, que « l'homme a été déçu par sa liberté: » « Sua in æternum libertate deceptus[1]. » Il a été trompé par sa liberté, parce qu'il en a voulu faire une indépendance : il a été trompé par sa liberté, parce qu'il l'a élevée jusqu'à l'audace de la rébellion : il a été trompé par sa liberté, parce qu'il a voulu goûter la fausse douceur de faire ce que nous voulons, au préjudice de ce que Dieu veut. Tel est le péché du premier homme, qui, ayant passé à ses descendants, tel qu'il a été dans sa source, a imprimé, au fond de nos cœurs, une liberté indomptée et un amour d'indépendance.

Nous nous relevons de notre chute avec le même progrès par lequel nous sommes tombés. Comme donc, en nous retirant de Dieu, nous nous sommes arrêtés en nous-mêmes, avant que de nous engager tout à fait dans les choses inférieures; ainsi, sortant de ce bas étage, nous avons beaucoup à craindre de nous arrêter encore à nous-mêmes, plutôt que de nous réunir tout à fait à Dieu. C'est à quoi s'est opposé le grand saint Benoît, lorsqu'il vous a obligés si exactement à la loi de l'obéissance[2]. Il la fonde sur les motifs les plus pressants : la nécessité de se quitter soi-même et de renoncer à sa volonté propre, pour parvenir, en s'élevant au-dessus de ses désirs et de ses cupidités, à se fixer pleinement en Dieu. Et comme il suffit de se réserver une partie de son propre esprit, pour le recouvrer tout entier et s'y arrêter; aussi le saint législateur veut-il que l'obéissance, qu'il prescrit, soit prompte, parfaite, et sans bornes. Il va jusqu'à exiger qu'on laisse tous les ouvrages imparfaits; afin que l'ouvrage de l'obéissance soit parfaitement accompli. C'est une image de la souveraineté de Dieu, qui demande que nous quittions tout, au moindre signe de sa volonté, pour honorer la dépendance souveraine où sa grandeur et sa majesté tiennent toutes choses. Rien donc de plus exact, que la manière dont la règle de saint Benoît décrit l'obéissance; et rien de plus propre que cette juste dépendance, pour dompter, par la discipline, cette liberté indomptable.

Pratiquez donc, mes pères, avec joie, une obéissance si salutaire et si glorieuse. Les mondains courent à la servitude par la liberté : vous, au contraire, vous parvenez à la liberté par la dépendance. Car, hélas! plus nous suivons nos désirs déréglés, plus nous devenons captifs; plus nous nous conduisons par notre volonté propre, moins nous faisons ce que nous voulons. « Je suis, dit saint Augustin, qui l'avoit bien éprouvé, je suis parvenu où je ne voulois pas, en obéissant à ma volonté : » « Volens quo nollem perveneram[3]. »

1. Innocent. I, epist. XXIV. ad Conc. Carth., Lab. tom. II, col. 1285.
2. *Regul*, cap. V. — 3. *Confess.*, lib. VIII, c. 5, tom. I, col. 149.

Voulez-vous que vos passions soient invincibles? Qui de nous n'espère pas de les vaincre un jour? Mais en les autorisant par notre liberté indocile, nous les mettons en état de ne pouvoir plus être réprimées. Vous suivez vos inclinations, vous faites ce que vous voulez; vous ne pouvez plus en être le maître, vous voilà où vous ne voulez pas : vous vous engagez à cet amour, vous allez où vous voulez; vous ne pouvez plus vous en déprendre; et ces chaînes, que vous avez vous-mêmes forgées, vous coûteront plus à rompre, que le fer le plus dur. Vous voilà donc où vous ne voulez pas : ainsi vous arrivez à la servitude par la liberté.

Prenez une voie contraire; allez à la liberté par la dépendance. Qu'est-ce que la liberté des enfants de Dieu, sinon une dilatation et une étendue d'un cœur qui se dégage de tout le fini? « Egredere; » par conséquent coupez, retranchez. Notre volonté est finie; et tant qu'elle se resserre en elle-même, elle se donne des bornes. Voulez-vous être libre? dégagez-vous; n'ayez plus de volonté que celle de Dieu : ainsi vous entrerez dans les puissances du Seigneur; et oubliant votre volonté propre, vous ne vous souviendrez plus que de sa justice.

Mais peut-être que vous direz : Comment est-ce que saint Benoît a pratiqué cette obéissance, lui qui a toujours gouverné? Et moi je vous répondrai qu'il a pratiqué l'obéissance, lorsque, malgré son humilité, il a accepté le commandement. Je vous répondrai encore une fois qu'il a pratiqué l'obéissance, lorsqu'il s'est laissé forcer, par la charité, à quitter la paix de sa retraite : enfin je vous répondrai qu'il a pratiqué l'obéissance, lorsqu'il a exercé son autorité.

Quelle est la supériorité ecclésiastique? Dans le monde, l'autorité attire à soi les pensées des autres, captive leurs humeurs sous la sienne. Dans les supériorités ecclésiastiques, on doit s'accommoder aux humeurs des autres, parce qu'on doit rendre l'obéissance non-seulement ponctuelle, mais volontaire; parce qu'on doit non-seulement régir, mais guérir les âmes; non-seulement les conduire, mais les supporter. Saint Benoît a bien entendu cette vérité, lorsqu'il a dit ces mots, touchant l'abbé : « Qu'il pense combien il est difficile de conduire les âmes, et de s'accommoder aux dispositions de chacun : » « Quam arduum sit regere animas, et multorum servire moribus[1]. » Admirable alliance! régir et servir, telle est l'autorité ecclésiastique. Il y a cette différence entre celui qui gouverne et celui qui obéit, que celui qui obéit ne doit obéir qu'à un seul, et que celui qui gouverne obéit à tous : si bien que sous le nom de père, sous le nom de supérieur et de maître spirituel, il est effectivement serviteur de tous ses frères : « Omnium me servum feci[2]. » Ainsi celui de tous dont la volonté est la plus captive, c'est le supérieur : car il ne doit jamais agir suivant son inclination, mais selon le besoin des autres; « employant, comme saint Benoît le lui recommande, tantôt de douces insinuations, tantôt les remontrances et les reproches, d'autres fois

1. *Reg.* cap. II. — 2. *I Cor.* IX, 19.

les exhortations, et se conformant aux qualités et aux dispositions de tous ses frères : » « Blandimentis, increpationibus, suasionibus, « omnibus se conformet et aptet[1]. » Nul, par conséquent, ne doit être plus dénué de son esprit propre et de sa propre volonté.

Pourquoi l'eau nous est-elle d'un si grand usage, et fournit-elle tant de secours à la vie, si ce n'est parce qu'étant un corps fluide, elle s'offre comme d'elle-même à tous nos besoins, et qu'elle se communique, sans qu'il faille faire aucun effort pour en jouir? Au contraire, les corps solides, qui ont leur figure propre, ne savent jamais se prêter à nos désirs : toujours ils opposent une résistance qu'on ne surmonte qu'avec peine; et plutôt que de céder à nos volontés, ils se brisent, et rompent souvent les instruments qui servent à les réduire. Ainsi ceux qui ont leur volonté ne fléchissent pas facilement aux besoins des autres : l'opiniâtre attachement qu'ils ont à leur propre sens les empêche d'user, dans les occasions, d'une sage condescendance; et par cette inflexibilité, ils arrachent, ils détruisent, au lieu de planter et d'édifier.

Vous voyez, mes Pères, combien l'obéissance vous doit être chère et précieuse, et avec quel zèle vous devez vous porter à la rendre. C'est la guide des mœurs, le rempart de l'humilité, l'appui de la persévérance, la vie de l'esprit, et la mort assurée de l'amour-propre. Vous avez, mes Pères, un exemple domestique de la vertu de l'obéissance. Le jeune Placide, tombé dans un lac, en y puisant de l'eau, est près de s'y noyer, lorsque saint Benoît ordonne à saint Maur, son fidèle disciple, de courir promptement pour le retirer. Sur la parole de son maître, Maur part sans hésiter, sans s'arrêter aux difficultés de l'entreprise; et plein de confiance dans l'ordre qu'il avoit reçu, il marche sur les eaux avec autant de fermeté que sur la terre, et retire Placide du gouffre où il alloit être abîmé. A quoi attribuerai-je un si grand miracle, ou à la force de l'obéissance, ou à celle du commandement? Grande question, dit saint Grégoire[2], entre saint Benoît et saint Maur. Mais disons, pour la décider, que l'obéissance porte grâce, pour accomplir l'effet du commandement; que le commandement porte grâce, pour donner efficace à l'obéissance.

Marchez, mes Pères, sur les flots avec le secours de l'obéissance; vous trouverez de la consistance au milieu de l'inconstance des choses humaines. Les flots n'auront point de force pour vous abattre, ni les abîmes pour vous engloutir. Vous demeurerez immuables, comme si tout faisoit ferme sous vos pieds, et vous sortirez victorieux. Mais quand vous serez arrivés à cette perfection éminente de renoncer à la satisfaction de votre esprit propre, ne vous arrêtez pas en si beau chemin : « Egredere, » sortez, passez outre.

1. *Reg.* cap. II. — 2. *Dialog.* lib. II, c. 7, tom. II, col. 225.

TROISIÈME POINT.

La perfection chrétienne n'est pas dans un degré déterminé; elle consiste à croître toujours. Jésus-Christ en est le modèle; c'est lui que nous devons suivre. Jamais nous ne pourrons, dans cette vie, atteindre à l'éminence de sa sainteté : par conséquent, il faut avancer sans cesse, et sans se relâcher jamais. « Egredere, egredere : » quelque part où vous soyez, passez outre, oubliez tout ce qui est derrière vous, avancez-vous infatigablement vers ce qui est devant vous, et courez incessamment au terme de la carrière où vous êtes entrés : « Quæ quidem retro sunt obliviscens, ad ea vero quæ sunt priora ex« tendens meipsum, ad destinatum persequor[1]. »

En effet, le voyage chrétien est de tendre à une charité éminente par un chemin droit, avec un poids d'une pesanteur infinie qui vous traîne en bas. Tel est l'état du chrétien : il faut toujours être en action, toujours grimper, toujours faire effort : car dans un chemin si droit, avec un poids si pesant, qui ne court pas, retombe; qui languit, meurt bientôt; qui ne fait pas tout, ne fait rien; qui n'avance pas, recule en arrière.

Aussi saint Benoît, après avoir mené ses disciples par tous les sentiers de la perfection, à la fin il les rappelle au premier pas, en leur faisant sentir que tout ce qu'il leur a prescrit n'est encore que le commencement d'une vie vraiment chrétienne et religieuse : « Ut initium « aliquod conversationis nos demonstremus habere[2]. » Son dessein est de les tenir toujours en haleine, et de les empêcher d'être jamais satisfaits d'eux-mêmes, quelque fidélité qu'ils puissent avoir eue pour les pratiques de leur règle. Ce ne sera jamais, au jugement de leur père, qu'un moyen qui doit les conduire à quelque chose d'encore plus parfait. « Qui que vous soyez, leur dit-il, qui désirez arriver promptement à la céleste patrie, accomplissez, par la grâce de Jésus-Christ, cette règle comme un petit commencement de la vie monastique; et vous vous élèverez enfin, en la pratiquant, à de plus grandes choses : vous parviendrez, avec le secours de Dieu, au comble d'une doctrine toute sainte et d'une vertu toute divine : » « Quisquis igitur ad patriam « cœlestem festinas, hanc minimam inchoationis regulam, Deo adju« vante, perfice; et tunc demum ad majora doctrinæ virtutumque « culmina, Deo protegente, pervenies[3]. »

Deux raisons portoient saint Benoît à exciter ainsi le zèle de ses enfants : l'une, que si l'on croit être parvenu au but, si l'on croit avoir fait quelque progrès, on se relâche; le sommeil nous prend, on périt. Rien de plus funeste que l'assoupissement de l'âme, qui croit être avancée dans la perfection. Il y a en nous une partie languissante, qui est toujours prête à s'endormir, toujours fatiguée, toujours accablée, qui ne cherche qu'à se laisser aller au repos. L'esprit veille et dispute contre le sommeil, selon le précepte du Sauveur : « Vigilate[4]. » La

1. *Phil.* III, 13, 14. — 2. *Reg.* cap. LXXIII. — 3. Ibid. — 4. Matth. XVI, 41.

chair, cette partie languissante et endormie, lui dit, pour l'inviter au repos : Tout est calme, tout est tranquille; les passions sont vaincues, les vents sont bridés, toutes les tempêtes apaisées, le ciel est serein, la mer est unie, le vaisseau s'avance tout seul : « Ferunt ipsa æquora « classem[1]. » Voyez comme le ciel est serein, les vagues dociles; ne voulez-vous pas prendre un peu de repos? L'esprit se laisse aller, et sommeille : assuré sur la face de la mer calmée, et sur la protection du ciel, expérimentée souvent, il lâche le gouvernail, et laisse aller le vaisseau à l'abandon : les vents se soulèvent, il est submergé. O esprit! qui vous êtes fié vainement, et en la grâce du ciel, et au calme trompeur de vos passions, vous servirez d'exemple à jamais des périls où jette les âmes une folle et téméraire confiance! « O nimium cœlo « et pelago confise sereno[2]! »

L'autre raison qui doit engager les religieux et les chrétiens à se hâter de toujours avancer, sans jamais s'arrêter, c'est le danger de se laisser surprendre par les artifices et les flatteries de la vanité : car, au moment où le chrétien, content de lui-même, se réjouira de ses progrès, et croira pouvoir se reposer, parce qu'il a surmonté tous ses vices, l'orgueil, ranimé par cette vaine complaisance, lèvera la tête, et lui dira : Je vis encore; pourquoi triomphes-tu? « et c'est parce que tu triomphes que je vis : » « Et ideo vivo, quia triomphas[3]! » Que celui donc qui veut assurer son salut s'étudie à une pratique exacte de l'humilité, en se transportant continuellement hors de soi-même par un mépris sincère de tout ce qu'il est, de tout ce qu'il a fait, et un désir persévérant de travailler chaque jour à s'unir plus intimement à son Dieu. C'est dans cette vue, mes Pères, que saint Benoît, votre bienheureux législateur, vous ramène toujours au commencement, jugeant bien que la vie spirituelle ne peut subsister sans un continuel renouvellement de ferveur. C'est pour cela qu'il appelle l'accomplissement de sa règle un petit commencement. Car parlons en vérité de cette règle; et pour couronner cette humilité qui l'a si saintement déprimée, relevons-la aujourd'hui et célébrons sa grandeur et sa perfection devant l'Église de Dieu.

Cette règle, c'est un précis du christianisme, un docte et mystérieux abrégé de toute la doctrine de l'Évangile, de toutes les institutions des saints Pères, de tous les conseils de perfection. Là paroissent, avec éminence, la prudence et la simplicité, l'humilité et le courage, la sévérité et la douceur, la liberté et la dépendance. Là, la correction a toute sa fermeté; la condescendance, tout son attrait; le commandement, toute sa vigueur; et la sujétion, son repos; le silence, sa gravité; et la parole, sa grâce; la force, son exercice; et la foiblesse, son soutien : et toutefois, mes Pères, il l'appelle un commencement, pour nous nourrir toujours dans la crainte.

Tremblez ici, Chrétiens : ceux qui sont dans le port frémissent, et ceux qui sont dans les tempêtes vivent assurés : ceux qui ont renoncé

1. Virg., *Æneid.*, lib. V. — 2. Ibid.
3. S. Aug., *De nat. et grat.*, n. 35, tom. X, col. 142.

à tout, à leurs biens, à leur liberté, à leur volonté même; qui ont embrassé la pénitence la plus rigoureuse, qui s'immolent en tant de manières différentes, ne sont pas encore contents, et veulent toujours en faire davantage; ils gémissent sur le passé, ils s'inquiètent sur le présent, ils prennent des mesures efficaces pour se montrer à l'avenir plus fervents : et ces hommes qui passent leurs jours dans la mollesse, les plaisirs, l'oisiveté; qui ne savent ce que c'est que de contraindre leurs sens et leur volonté, qui ne font aucun effort pour briser leurs chaînes, croiront pouvoir être tranquilles sur leur état, et vivre dans une pleine sécurité, au milieu de tant de sujets de trembler! O que ces voies sont contraires! ô que les uns ou les autres sont insensés! Qui jugera ce différend? qui décidera ce doute? qui terminera ce procès? Chacun a pris son parti, et s'est intéressé dans sa propre cause. Jugez-nous, Sagesse; tranchez, par votre autorité souveraine, cette question : lesquels sont les sages, lesquels sont les fous? ou, si vous ne voulez pas nous parler vous-même, faites parler votre apôtre : « Opérez, nous dit-il, votre salut avec crainte et tremblement, » « cum « metu et tremore [1]. » O vous qui êtes dans la voie de perfection, opérez votre salut avec tremblement; car c'est Dieu seul qui vous tient. Si vous le quittez, il vous quitte; si vous l'abandonnez, il vous abandonne; si vous vous relâchez, il vous laisse aller. Mais s'il vous quitte, vous le quittez encore plus, et s'il vous abandonne, vous vous éloignez jusqu'à l'infini; et s'il vous laisse aller, vous tombez jusqu'au fond du précipice. Que si ceux-là vivent en crainte, qui sont dans la voie de perfection, combien doivent être saisis de frayeur ceux qui s'abandonnent aux vices!

« Egredere, egredere : » « Sortez[2], » donc, mes Frères, sortez de tous ces objets sensibles qui vous séduisent; détachez-vous de ces faux plaisirs qui vous captivent et vous dégradent. Ne vous arrêtez pas davantage à vous-mêmes, parce que vous vous rendriez coupables d'une insigne apostasie. Vous vous devez à un Dieu qui vous a faits pour lui, de qui vous tenez tout, et qui peut seul satisfaire l'avidité de vos désirs. Mais si vous voulez le posséder, courez; ne mettez point de bornes à vos efforts pour l'embrasser : car pour peu que vous vous relâchiez, il vous échappe. Aspirez toujours à quelque chose de plus grand et de plus parfait. Regardez-vous sans cesse comme des voyageurs, qui n'ont point ici-bas de cité permanente. Cherchez, avec un empressement toujours nouveau, celle où vous devez habiter un jour; envoyez-y d'avance votre cœur, votre amour, tous vos désirs, pour en prendre possession, et marchez d'un pas ferme et courageux : car le chemin est étroit, il est pénible; il faut se roidir continuellement pour arriver à la montagne de Sion, votre véritable patrie, où, après tous les périls et toutes les fatigues du voyage, vous jouirez d'un repos et d'une paix inaltérables, que je vous souhaite.

1. *Philip.* II, 12.

2. Bossuet s'étoit contenté, pour indiquer sa péroraison, d'écrire ces mots : « Récapitulation de tout le voyage, exhortation à l'amour de la patrie.» (*Edit. de Déforis.*)

PREMIER PANÉGYRIQUE

DE SAINT FRANÇOIS DE PAULE,

PRÊCHÉ A PARIS CHEZ LES RR. PP. MINIMES DE LA PLACE ROYALE EN 1658.

Séparation du monde, union intime avec Jésus-Christ, droit particulier sur les biens de Dieu, trois avantages qu'a donnés à François de Paule l'intégrité baptismale.

Fili, tu semper mecum es, et omnia mea tua sunt.

Mon fils, vous êtes toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à vous. (Luc., xv. 31.)

Je ne pouvois désirer, Messieurs, une rencontre plus heureuse ni plus favorable, que de faire ici mon dernier discours, en produisant dans cette audience le grand et admirable saint François de Paule. L'adieu que doivent dire aux fidèles les prédicateurs de l'Évangile ne doit être autre chose qu'un pieux désir, par lequel ils tâchent d'attirer sur eux les bénédictions célestes; et c'est ce que fait l'apôtre saint Paul, lorsque, se séparant des Éphésiens, il les recommande au grand Dieu, et à sa grâce toute-puissante : « Et nunc commendo vos Deo, « et verbo gratiæ ipsius [1]. » Je ne doute pas, Chrétiens, que les vœux de ce saint apôtre n'aient été suivis de l'exécution; mais ne pouvant pas espérer un pareil effet de prières comme les miennes, ce m'est une consolation particulière de vous faire paroître saint François de Paule pour vous bénir en Notre-Seigneur. Ce sera donc ce grand patriarche qui, vous trouvant assemblés dans une église qui porte son nom, étendra aujourd'hui les mains sur vous; ce sera lui qui vous obtiendra les grâces du ciel, et qui, laissant dans vos esprits l'idée de sa sainteté et la mémoire de ses vertus, confirmera par ses beaux exemples les vérités évangéliques qui vous ont été prêchées durant ce carême. Animé de cette pensée, je commencerai ce discours avec une bonne espérance; et de peur qu'elle ne soit vaine, je prie Dieu de la confirmer par la grâce de son Saint-Esprit, que je lui demande humblement par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

Ne parlons pas toujours du pécheur qui fait pénitence, ni du prodigue qui retourne dans la maison paternelle. Qu'on n'entende pas toujours dans les chaires la joie de ce père miséricordieux, qui a retrouvé son cadet qu'il avoit perdu. Cet aîné fidèle et obéissant, qui est toujours demeuré auprès de son père avec toutes les soumissions d'un bon fils, mérite bien aussi qu'on loue quelquefois sa persévérance. Il ne faut pas laisser dans l'oubli cette partie de la parabole; et l'inno-

1. *Act.* xx, 32.

cence toujours conservée, telle que nous la voyons en François de Paule, doit aussi avoir ses panégyriques. Il est vrai que l'Évangile semble ne retentir de toutes parts que du retour de ce prodigue : il occupe ce, semble, tout l'esprit du père; vous diriez qu'il n'y ait que lui qui le touche au cœur. Toutefois, au milieu du ravissement que lui donne son cadet retrouvé, il dit deux ou trois mots à l'aîné, qui lui témoignent une affection bien particulière : « Mon fils, vous êtes toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à vous; » et, je vous prie, ne vous fâchez pas si je laisse aujourd'hui épancher ma joie sur votre frère que j'avois perdu, et que j'ai retrouvé contre mon attente : « Fili, tu semper mecum es; » c'est-à-dire, si nous l'entendons : Mon fils, je sais bien reconnoître votre obéissance toujours constante, et elle m'inspire pour vous un fond d'amitié, laquelle ne laisse pas d'être plus forte, encore que vous ne la voyiez pas accompagnée de cette émotion sensible que me donne le retour inopiné de votre frère : « vous êtes toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à vous; nos cœurs et nos intérêts ne sont qu'un : » « Tu semper mecum es, et omnia « mea tua sunt. » Voilà une parole bien tendre : cet aîné a un beau partage, et garde bien sa place dans le cœur du père.

Cette parole, Messieurs, se traite rarement dans les chaires, parce que cette fidélité inviolable ne se trouve guère dans les mœurs. Qui de nous n'est jamais sorti de la maison de son père? Qui de nous n'a pas été prodigue? Qui n'a pas dissipé sa substance par une vie déréglée et licencieuse? Qui n'a pas repu les pourceaux, c'est-à-dire ses passions corrompues? Puisqu'il y en a si peu dans l'Église qui aient su garder sans tache l'intégrité de leur baptême, il est beaucoup plus nécessaire de rappeler les pécheurs que de parler des avantages de l'innocence. Et toutefois, Chrétiens, comme l'Église nous montre aujourd'hui, en la personne de saint François de Paule, une sainteté extraordinaire, qui s'est commencée dès l'enfance, et qui s'est toujours augmentée jusqu'à son extrême vieillesse; comme nous voyons en ce grand homme un religieux accompli; comme nous admirons, dans sa longue vie, un siècle presque tout entier d'une piété toujours également soutenue : prodigues que nous sommes, respectons cet aîné toujours fidèle, et célébrons les prérogatives de la sainteté baptismale si soigneusement conservée.

Je les trouve toutes ramassées dans les paroles de mon texte. Être toujours avec Jésus-Christ sur sa croix et dans ses souffrances, dans le mépris du monde et des vanités; et être toujours avec Jésus-Christ par une sainte correspondance de charité, et une véritable unité de cœur : voilà deux choses qui sont renfermées dans la première partie de mon texte : « Fili, tu semper mecum es : » « Mon fils, vous êtes toujour avec moi; » mais il ajoute, pour comble de gloire, « et tout ce qui est à moi est à vous, » « et omnia mea tua sunt : » c'est-à-dire que l'innocence a un droit acquis sur tous les biens de son Créateur. Ce sont, mes Frères, les trois avantages qu'a donnés à François de Paule l'intégrité baptismale. Nous commençons dans le saint baptême à être avec Jésus-Christ sur la croix, parce que nous y professons le mépris

du monde · saint François, dès son enfance, a éternellement rompu le commerce avec lui par une vie pénitente et mortifiée. Nous commençons dans le saint baptême à nous unir à Dieu par la charité : il n'a jamais cessé d'avancer toujours dans cette bienheureuse communication. Nous acquérons dans le saint baptême un droit particulier sur les biens de Dieu : et saint François a tellement conservé et même encore augmenté ce droit, qu'on l'a vu maître de soi-même et de toutes choses, par une puissance miraculeuse que Dieu lui avoit donnée presque sur toutes les créatures. Ces trois merveilleux avantages de la sainteté baptismale, tous ramassés dans mon texte, et dans la personne de François de Paule, feront le partage de ce discours, et le sujet de vos attentions.

PREMIER POINT.

C'est une fausse imagination que de croire que l'obligation de quitter le monde ne regarde que les cloîtres et les monastères. Ce qu'a dit l'apôtre saint Paul[1], que nous sommes morts et ensevelis avec Jésus-Christ, étant une dépendance de notre baptême, oblige également tous les fidèles, et leur impose une nécessité indispensable de rompre tout commerce avec le monde. Et en effet, Messieurs, les liens qui nous attachent au monde se formant en nous par la naissance, il est clair qu'ils se doivent rompre par la mort. Les morts ne sont plus de rien, ils n'ont plus de part à la société humaine : c'est pourquoi les tombeaux sont appelés des solitudes : « Ædificant sibi solitudines[2]. » Si donc nous sommes morts en Jésus-Christ par le saint baptême, nous avons par conséquent renoncé au monde.

Le grand apôtre saint Paul nous a expliqué profondément ce que c'est que cette mort spirituelle, lorsqu'il a parlé en ces termes : « Le monde, dit-il, est crucifié pour moi, et moi je suis crucifié pour le monde : » « Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo[3]. » Le docte et éloquent saint Jean Chrysostome fait une belle réflexion sur ces paroles : Ce n'est pas assez, dit-il[4], à l'apôtre, que le chrétien soit mort au monde; mais il ajoute encore, il faut que le monde soit mort pour le chrétien : et cela; pour nous faire entendre que le commerce est rompu des deux côtés et qu'il n'y a plus aucune alliance. Car, poursuit ce docte interprète, l'apôtre considéroit que non-seulement les vivants ont quelques sentiments les uns pour les autres, mais qu'il leur reste encore quelque affection pour les morts : ils en conservent le souvenir; ils leur rendent quelques honneurs, ne seroit-ce que ceux de la sépulture. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul ayant entrepris de nous faire entendre jusqu'à quelle extrémité le fidèle doit se dégager de l'amour du monde : ce n'est pas assez, nous dit-il, que le commerce soit rompu entre le monde et le chrétien, comme il l'est entre les vivants et les morts ; car il y a souvent quelque affection des vivants aux morts, qui va les chercher dans le tombeau même. Il faut

1. *Rom.* VI, 3, 4. — 2. *Job.* III, 14. — 3. *Galat.* VI, 14.
4. *De Compunct.*, lib. II, n. 2, tom. I, pag. 142.

une plus grande rupture; et afin qu'il n'y reste plus aucune alliance, tel qu'est un mort à l'égard d'un autre mort, tel doit être le monde et le chrétien : « Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo. » Où va cela, Chrétiens, et où nous conduit ce raisonnement? Il faut vous en donner, en peu de paroles, une idée plus particulière.

Ce qui nous fait vivre au monde, c'est l'inclination pour le monde : ce qui fait vivre le monde pour nous, c'est un certain éclat qui nous charme dans les biens du monde. La mort éteint les inclinations, la mort ternit le lustre de toutes choses : c'est pourquoi, dit saint Paul, je suis mort au monde; je n'ai plus d'inclination pour le monde : le monde est mort pour moi, il n'a plus d'éclat pour mes yeux. Comme on voit dans le plus beau corps du monde, qu'aussitôt que l'âme s'en est retirée, encore que les linéaments soient presque les mêmes, cette fleur de beauté se passe, et cette bonne grâce s'évanouit : ainsi le monde est mort pour le chrétien ; il n'a plus d'appas qui l'attirent, ni de charmes qui touche son cœur. Voilà cette mort spirituelle qui sépare le monde et le chrétien : telle est l'obligation du baptême. Mais si nous avons mal observé les promesses que nous avons faites, admirons du moins aujourd'hui la sainte obstination de saint François de Paule à combattre la nature et ses sentiments; admirons la fidélité inviolable de ce grand homme, qui a été envoyé de Dieu, pour faire revivre en son siècle cet esprit de mortification et de pénitence, c'est-à-dire le véritable esprit du christianisme, presque entièrement aboli par la mollesse.

Que dirai-je ici, Chrétiens, et par où commencerai-je l'éloge de sa pénitence? qu'admirerai-je le plus, ou qu'il l'ait sitôt commencée, ou qu'il l'ait fait durer si longtemps avec une pareille vigueur? Sa tendre enfance l'a vue naître en lui, sa vieillesse la plus décrépite ne l'a jamais vue relâchée. Par l'une de ces entreprises, il a imité Jean-Baptiste; et par l'autre il a égalé les Paul, les Antoine, les Hilarion. Vous allez voir, Messieurs, en ce grand homme un terrible renversement de la nature; et afin de le bien entendre, représentez-vous en vous-mêmes quelles sont ordinairement dans tous les hommes les deux extrémités de la vie : je veux dire, l'enfance et la vieillesse. Elles ont déjà cela de commun, que la foiblesse et l'infirmité sont leur partage. L'enfance est foible, par ce qu'elle ne fait que commencer; la vieillesse, parce qu'elle approche de sa ruine, prête à tomber par terre. Dans l'enfance, le corps est semblable à un bâtiment encore imparfait; et il ressemble dans la vieillesse à un édifice caduc, dont les fondements sont ébranlés. Les désirs en l'une et en l'autre sont proportionnés à leur état. Avec le même empressement que l'enfance montre pour la nourriture, la vieillesse s'étudie aux précautions; parce que l'une veut acquérir ce qui lui manque, et l'autre retenir ce qui lui échappe. Ainsi l'une demande des secours pour avancer à sa perfection, et l'autre cherche des appuis pour soutenir sa défaillance. C'est pourquoi elles sont toutes deux entièrement appliquées à ce qui touche le corps : la dernière, sollicitée par la crainte; et la première, poussée par un secret instinct de la nature.

François de Paule, Messieurs, est un homme que Dieu a voulu en-

voyer au monde pour nous montrer que les lois de la nature cèdent, quand il lui plaît, aux lois de la grâce. Nous voyons en cet homme admirable, contre tout l'ordre de la nature, un enfant qui modère ses désirs, un vieillard qui n'épargne pas son peu de force. C'est ce fils fidèle et persévérant, qui est toujours avec Jésus-Christ. Jésus a toujours été dans les travaux : « In laboribus a juventute mea[1]; » il a toujours été sur la croix : François de Paule enfant, commence les travaux de sa pénitence. Il n'avoit que six ou sept ans, que des religieux très-réformés admiroient sa vie austère et mortifiée. A treize ans il quitte le monde et se jette dans un désert, de peur de souiller son innocence par la contagion du siècle. Grâce de baptême, mort spirituelle, où as-tu jamais paru avec plus de force? Cet enfant est déjà crucifié au monde, cet enfant est déjà mort au monde, auquel il n'a jamais commencé de vivre! Cela est admirable, sans doute, mais voici qui ne l'est pas moins.

A quatre-vingt-onze ans, ni ses fatigues continuelles, ni son extrême caducité, ne le peuvent obliger de modérer la sévérité de sa vie. Il fait un carême éternel; dans la rigueur de son jeûne, un peu de pain est sa nourriture, de l'eau toute pure étanche sa soif : à ses jours de réjouissance, il y ajoute quelques légumes; voilà les ragoûts de François de Paule. Au milieu de cette rigueur, de peur de manger pour le plaisir, il attend toujours la dernière nécessité. Il ne songe à prendre sa réfection, que lorsqu'il sent que la nuit approche. Après avoir vaqué tout le jour au service de son Créateur, il croit avoir quelque droit de penser pourvoir à l'infirmité de la nature. Il traite son corps comme un mercenaire, à qui il donne son pain quand il a achevé sa journée. Par une nourriture modique, il se prépare à un sommeil léger; louant la munificence divine, de ce qu'elle lui apprend si bien à se contenter de peu. Telle est la conduite de saint François en santé et en maladie; tel est son régime de vivre. Une vigueur spirituelle, qui se renouvelle et se fortifie de jour en jour, ne permet pas à son âme de sentir la caducité de l'âge. C'est cette jeunesse intérieure qui soutenoit ses membres cassés, dans sa vieillesse décrépite, et lui a fait continuer sa pénitence jusqu'à la fin de sa vie.

Voici, mes Frères, un grand exemple, pour confondre notre mollesse. O Dieu de mon cœur! quand je considère que cet homme si pur et si innocent, cet homme qui est toujours demeuré dans l'enfance et la simplicité du saint baptême, fait une pénitence si rigoureuse; je frémis jusqu'au fond de l'âme, et les continuelles mortifications de cet innocent me font trembler pour les criminels qui vivent dans les délices. Quand nous aurions toujours conservé la sainteté baptismale; la seule conformité avec Jésus-Christ nous oblige d'embrasser sa croix en mortifiant nos mauvais désirs. Mais lorsque nous avons été assez malheureux pour perdre la sainteté et la grâce par quelque faute mortelle, il est bien aisé de juger combien alors cette obligation est redoublée. Car l'apôtre saint Paul nous enseigne que quiconque

1. *Ps.* LXXXVII, 16.

déchoit de la grâce, crucifie de nouveau Jésus-Christ[1]; qu'il perce encore une fois ses pieds et ses mains; que non-seulement il répand, mais encore qu'il foule aux pieds son sang précieux[2]. S'il est ainsi, Chrétiens, mes frères; pour réparer cet attentat par lequel nous crucifions Jésus-Christ, que pouvons-nous faire autre chose sinon de nous crucifier nous-mêmes, et de venger sur nos propres corps l'injure que nous avons faite à notre Sauveur?

Tout autant que nous sommes de pécheurs, prenons aujourd'hui ces sentiments; et imprimons vivement en nos esprits cette obligation indispensable de venger Jésus-Christ en nous-mêmes. Je ne vous demande pas, pour cela, ni des jeûnes continuels, ni des macérations extraordinaires, quoique, hélas! quand nous le ferions, la justice divine aurait droit d'en exiger encore beaucoup davantage : mais notre lâcheté et notre foiblesse ne permettent pas seulement que l'on nous propose une médecine si forte. Du moins, corrigeons nos mauvais désirs; du moins, ne pensons jamais à nos crimes sans nous affliger devant Dieu de notre prodigieuse ingratitude. Ne donnons point de bornes à une si juste douleur; et songeons qu'étant subrogée à une peine d'une éternelle durée, elle doit imiter, en quelque sorte, son intolérable perpétuité : faisons la donc durer du moins jusqu'à la fin de notre vie. Heureux ceux que la mort vient surprendre dans les humbles sentiments de la pénitence! Je parle mal, Chrétiens; la mort ne les surprend pas. La mort pour eux, n'est pas une mort; elle n'est mort que pour ceux qui vivent enivrés de l'amour du monde.

Notre incomparable François étoit en la cour de Louis XI, où l'on voyoit tous les jours et le pouvoir de la mort, et son impuissance : son pouvoir, sur ce grand monarque; son impuissance sur ce pauvre ermite. Louis, resserré dans ses forteresses, et environné de ses gardes, ne sait à qui confier sa vie; et la crainte de la mort le saisit de telle sorte, qu'elle lui fait méconnoître ses meilleurs amis. Vous voyez un prince, Messieurs, que la mort réduit en un triste état : toujours tremblant, toujours inquiet, il craint généralement tout ce qui l'approche; et il n'est précaution qu'il ne cherche pour se garantir de cette ennemie, qui saura bien éluder ses soins et les vains raffinements de sa politique.

Regardez maintenant le pauvre François, et voyez si elle lui fera seulement froncer les sourcils. Il la contemple avec un visage riant : elle ne lui est pas inconnue; et il y a déjà trop longtemps qu'il s'est familiarisé avec elle, pour être étonné de ses approches. La mortification l'a accoutumé à la mort; les jeûnes et la pénitence, dit Tertullien[3], la lui ont déjà fait voir de près, et l'ont souvent avancé dans son voisinage : « Sæpe jejunans, mortem de proximo novit. » Il sortira du monde plus légèrement : il s'est déjà déchargé lui-même d'une partie de son corps, comme d'un empêchement importun à l'âme : « præmisso jam sanguinis succo, tanquam animæ impedimento. » C'est pourquoi, sentant approcher la mort, il lui tend de bon cœur les bras :

1. *Heb.* VI, 6. — 2. Ibid., X, 29. — 3. *De jejun.*, n. 12.

il lui présente avec joie ce qui lui reste de corps, et d'un visage riant il lui désigne l'endroit où elle doit frapper son dernier coup. O mort, lui dit-il, quoique le monde te nomme cruelle et inexorable, tu ne me feras aucun mal, parce que tu ne m'ôteras rien de ce que j'aime. Bien loin de rompre le cours de mes desseins, tu ne feras qu'achever l'ouvrage que j'ai commencé, en me défaisant de toutes les choses dont je tâche de me défaire il y a longtemps. Tu me déchargeras de ce corps : ô mort, je t'en remercie ; il y a plus de quatre-vingts ans que je travaille moi-même à m'en décharger. J'ai professé, dans le baptême, que ses désirs ne me touchoient pas; j'ai tâché de les couper pendant tout le cours de ma vie : ton secours, ô mort, m'étoit nécessaire, pour en arracher la racine; tu ne détruits pas ce que je suis, mais tu achèves ce que je fais.

Telle est la force de la pénitence. Celui qui aime ses exercices a toujours son âme en ses mains, et est prêt à tout moment de la rendre. L'admirable François de Paule, tout rempli de ces sentiments, et nourri dès sa tendre enfance sur la croix de notre Sauveur, n'avoit garde de craindre la mort. Mais nous parlons déjà de sa mort, et nous ne faisons encore que de commencer les merveilles de sa sainte vie : l'ordre des choses nous y a conduits. Mais continuons la suite de notre dessein; et après avoir vu notre grand saint François uni si étroitement avec Jésus-Christ dans la société de ses souffrances, voyons-le dans la bienheureuse participation de sa sainte familiarité : « tu semper « mecum es : » c'est ma seconde partie.

DEUXIÈME POINT.

Saint Paul écrivant aux Hébreux, a prononcé cette sentence dans le chapitre VI de cette épître admirable : « Il est impossible, dit-il, que ceux qui ont reçu une fois dans le saint baptême les lumières de la grâce, qui ont goûté le don céleste, qui ont été faits participants du Saint-Esprit, et sont tombés volontairement de cet état bienheureux, soient jamais renouvelés par la pénitence : Impossibile est rursum renovari ad pœnitentiam[1]. » Je m'éloignerois de la vérité, si je voulois conclure de ce passage, comme faisoient les novatiens, que ceux qui sont une fois déchus de la grâce n'y peuvent jamais être rétablis : mais je ne croirai pas me tromper, si j'en tire cette conséquence, qu'il y a je ne sais quoi de particulier dans l'intégrité baptismale, qu'on ne retrouve jamais quand on l'a perdue : « Impossibile est rursum re« novari. » Rendez-lui sa première robe, dit ce Père miséricordieux parlant du prodigue pénitent; c'est-à-dire, rendez-lui la justice dont il s'étoit dépouillé lui-même. Cette robe lui est rendue, je le confesse : qu'elle est belle et resplendissante ! mais elle auroit encore un éclat plus grand, si elle n'avoit jamais été souillée. Le père, je le sais bien, reçoit son fils dans sa maison, et il le fait rentrer dans ses premiers droits; mais néanmoins il ne lui dit pas : Mon fils, tu es toujours avec

1. *Heb.* VI, 4, 6.

moi : « Fili, tu semper mecum es; » et il montre bien, par cette parole, que cette innocence toujours entière, cette fidélité jamais violée, sait bien conserver ses avantages.

En quoi consiste ce privilége? C'est ce qu'il est malaisé d'entendre. La tendresse extraordinaire que Dieu témoigne, dans son Écriture, pour les pécheurs convertis, semble nous obliger de croire qu'il n'use avec eux d'aucune réserve. Ne peut-on pas même juger qu'il les préfère aux justes, en quelque façon, puisqu'il quitte les justes, dit l'Évangile[1], pour aller chercher les pécheurs; et que bien loin de diminuer pour eux son affection, il prend plaisir au contraire de la redoubler? Et toutefois, Chrétiens, il ne nous est pas permis de douter que ce Dieu, qui est juste dans toutes ses œuvres, ne sache bien garder la prérogative qui est due naturellement à l'innocence : et lorsqu'il semble que les saintes Lettres accordent aux pécheurs convertis quelque sorte de préférence, voici en quel sens il le faut entendre. Cette décision est tirée du grand saint Thomas, qui faisant la comparaison de l'état du juste qui persévère, et du pécheur qui se convertit, dit qu'il faut considérer en l'un ce qu'il a, et en l'autre d'où il est sorti. Après cette distinction il conclut judicieusement, à son ordinaire, que Dieu conserve au juste un plus grand don, et qu'il retire le pécheur d'un plus grand mal : et partant, que le juste est sans doute plus avantagé, si l'on a égard à son mérite; mais que le pécheur semblera plus favorisé, si l'on regarde son indignité. D'où il s'ensuit que l'état du juste est toujours absolument le meilleur : et par conséquent il faut croire que ces mouvements de tendresse que ressent la bonté divine pour les pécheurs convertis, qui sont sa nouvelle conquête, n'ôtent pas la prérogative d'une estime particulière aux justes, qui sont ses anciens amis, et qu'enfin ce chaste amateur de la sainteté et de l'innocence trouve je ne sais quel attrait particulier dans ces âmes qui n'ont jamais rejeté sa grâce, ni affligé son Esprit; qui, étant toujours fraîches et toujours nouvelles, et gardant inviolablement leur première foi, après une longue suite d'années paroissent aussi saintes, aussi innocentes, qu'elles sortirent des eaux du baptême, comme a fait, par exemple, saint François de Paule.

Quelles douceurs, quelle affection, quelle familiarité particulière Dieu réserve à ces innocents; c'est un secret de sa grâce, que je n'entreprends pas de pénétrer. Je sais seulement que François de Paule accoutumé dès sa tendre enfance à communiquer avec Dieu, ne pouvoit plus vivre un moment sans lui. Semblable à ces amis empressés qui contractent une habitude si forte de converser librement ensemble, que la moindre séparation ne leur paroît pas supportable : ainsi vivoit saint François de Paule. O mon Dieu, disoit-il avec David, du plus loin que je me souvienne, et presque dès le ventre de ma mère, vous êtes mon Dieu : « De ventre matris meæ Deus meus es tu, ne discesseris a « me[2]. » Jamais mon cœur n'a aimé que vous; il n'a jamais brûlé d'autres flammes. Eh! mon Dieu, ne me quittez pas : « ne discesseris a me. »

1. Luc. xv, 4. — 2. *Psal.* xxi, 11, 12.

Je ne puis subsister un moment sans vous. Son cœur étant ainsi disposé, c'étoit, Messieurs, lui ôter la vie, que de le tirer de sa solitude. En effet, dit le dévot saint Bernard, c'est une espèce de mort violente, que de se sentir arracher de la douce société de Jésus-Christ par les affaires du monde : « Mori videntur sibi..., et revera mortis species est a contem- « platione candidi Jesu ad has tenebras rursus avelli[1]. » Jugez donc des douleurs de François de Paule quand il reçut l'ordre du pape d'aller à la cour de Louis XI, qui le demandoit avec instance. O solitude, ô retraite qu'on le force d'abandonner ! combien regretta-t-il de vous perdre? Mais enfin il faut obéir, et je vois qu'il vous quitte, bien résolu néanmoins de se faire une solitude dans le tumulte, au milieu de tout le bruit de la cour et de ses empressements éternels.

C'est ici, c'est ici, Chrétiens, où je vous prie de vous rendre attentifs à ce que va faire François de Paule. Voici, sans doute, son plus grand miracle, d'avoir été si solitaire et si recueilli au milieu des faveurs des rois et dans les applaudissements de toute leur cour. Je ne m'étonne plus quand je lis dans l'Histoire de saint François, qu'il a passé au milieu des flammes sans en avoir été offensé; ni que domptant la fureur de ce détroit de Sicile, fameux par tant de naufrages, il ait trouvé sur son manteau la sûreté que les plus adroits pilotes ont peine à trouver dans leurs grands vaisseaux. La cour a des flammes plus dévorantes, elle a des écueils plus dangereux; et bien que les inventions hardies des expressions poétiques n'aient pu nous représenter la mer de Sicile aussi horrible que la nature l'a faite, la cour a des vagues plus furieuses, et des abîmes plus creux, et des tempêtes plus redoutables. Comme c'est de la cour que dépendent toutes les affaires, et que c'est là aussi qu'elles aboutissent, l'ennemi du genre humain y jette tous ses appâts, y étale toute sa pompe : là est l'empire de l'intérêt; là est le théâtre des passions : là elles sont les plus violentes, là elles sont les plus déguisées.

Voici donc François de Paule dans un nouveau monde, chéri et honoré par trois de nos rois, et après cela vous ne doutez pas que toute la cour ne lui applaudisse. Tout cela ne le touche pas : la douce méditation des choses divines, et cette sainte union avec Jésus-Christ, l'ont désabusé pour jamais de tout ce qui éclate dans le monde. Doux attraits de la cour, combien avez-vous corrompu d'innocents ! combien en a-t-on vu qui se laissent comme entraîner à la cour par force, sans dessein de s'y engager : enfin l'occasion s'est présentée belle, le moment fatal est venu; la vague les a poussés et les a emportés, ainsi que les autres ! Ils n'étoient venus, disoient-ils, que pour être spectateurs de la comédie : à la fin ils en ont trouvé l'intrigue si belle, qu'ils y ont voulu jouer leur personnage. Souvent même l'on s'est servi de la piété pour s'ouvrir des entrées favorables; et après que l'on a bu de cette eau, l'âme est toute changée par une espèce d'enchantement. C'est un breuvage charmé, qui enivre les plus sobres; et la plupart de ceux qui en ont goûté ne peuvent plus goûter autre chose.

[1] Tract. *De Pass. Dom.*, cap. XXVII, in Append. Op. S. Bernardi, t. II, c. 464.

Cependant l'admirable saint François de Paule est solitaire jusque dans la cour, et toujours recueilli en Dieu parmi ce tumulte : on ne peut presque le tirer de sa cellule, où cette âme pure et innocente embrasse son Dieu en secret. L'heure de manger arrive, il goûte une nourriture plus agréable dans les douceurs de son oraison. La nuit l'invite au repos : il trouve son véritable repos à répandre son cœur devant Dieu. Le roi le demande en personne avec une extrême impatience : il a affaire, il ne peut quitter, il est enfermé avec Dieu dans de secrètes communications. On frappe à sa porte avec violence : l'amour divin, qui a occupé tous ses sens par le ravissement de l'esprit, ne lui permet pas d'entendre autre chose, que ce que Dieu lui dit au fond de son cœur, dans un saint et admirable silence. O homme vraiment uni avec Dieu, et digne d'entendre de sa bouche : « Fili, tu « semper mecum es : » « Mon fils, vous êtes toujours avec moi ! » Il est accoutumé avec Dieu, il ne connoît que lui : il est né, il est crû sous son aile; il ne peut le quitter ni vivre sans lui un seul moment, privé des délices de son amour.

Sainte familiarité avec Jésus-Christ, oraison, prière, méditation, entretiens sacrés de l'âme avec Dieu, que ne savons-nous goûter vos douceurs ! Pour les goûter, mes Frères, il faut se retirer quelquefois du bruit et du tumulte du monde, afin d'écouter Jésus en secret. « Il est malaisé, dit saint Augustin, de trouver Jésus-Christ dans le grand monde : il faut pour cela une solitude : « Difficile est in turba videre « Jesum : solitudo quædam necessaria est [1]. » Faisons-nous une solitude, rentrons en nous-mêmes pour penser à Dieu; ramassons tout notre esprit en cette haute partie de notre âme, pour nous exciter à louer Dieu : ne permettons pas, Chrétiens, qu'aucune autre pensée nous vienne troubler.

Mais que les hommes du monde sont éloignés de ces sentiments ! converser avec Dieu leur paroît une rêverie : le seul mot de retraite et de solitude leur donne un ennui qu'ils ne peuvent vaincre. Ils passent éternellement d'affaire en affaire, et de visite en visite : et je ne m'en étonne pas, dit saint Bernard : ils n'ont pas cette oreille intérieure pour écouter la voix de Dieu dans leur conscience, ni cette bouche spirituelle pour lui parler secrètement au dedans du cœur. C'est pourquoi ils cherchent à tromper le temps par mille sortes d'occupations : et ne sachant à quoi passer les heures du jour, dont la lenteur leur est à charge, ils charment l'ennui qui les accable, par des amusements inutiles : « Longitudinem temporis, qua gravantur, inutilibus confabulationibus expendere satagunt [2]. » Regardez cet homme d'intrigues nvironné de la troupe de ses clients, qui se croit honoré par l'assiduité des devoirs qu'ils s'empressent de lui rendre; il regarde comme une grande peine de se trouver vis-à-vis de lui-même : « Stipatus « clientium cuneis, frequentiore comitatu officiosi agminis hic hones- « tatus, pœnam putat esse cum solus est [3]. » Toujours ce lui est un

1. *In Joan.*, tract. XVII, n. 11, tom. III, part. II, col. 427.
2 Tract. *De Pass. Dom.*, c. XXVII, in Append, Oper. S. Bern., t. II, col. 46?.
3. S. Cyprian., *Ep. ad Donat.*, p. 2.

supplice que d'être seul, comme si ce n'étoit pas assez de lui-même pour pouvoir s'occuper agréablement dans l'affaire de son salut. Cependant il est véritable, vous vous fuyez vous-même, vous refusez de converser avec vous-même, vous cherchez continuellement les autres, et vous ne pouvez vous souffrir vous-même. «Usque adeo charus est hic « mundus hominibus, ut sibimetipsis viluerint[1] : Ce monde tient si fort au cœur des hommes, qu'ils se dédaignent eux-mêmes, » qu'ils en oublient leurs propres affaires. Désabusez-vous, ô mortels! que vous servent ces liaisons et ces nouvelles intrigues où vous vous jetez tous les jours? C'est pour vous donner du crédit, pour avoir de l'autorité. Mais unissez-vous avec Dieu, et apprenez de François de Paule que c'est par là qu'on peut acquérir la véritable puissance : « omnia « mea tua sunt : » c'est ma troisième partie.

TROISIÈME POINT.

Nous apprenons de Tertullien que l'hérétique Marcion avoit l'insolence de reprocher hautement au Dieu d'Abraham qu'il ne s'accordoit pas avec lui-même. Tantôt il paroissoit dans son Écriture avec une majesté si terrible, qu'on n'en osoit approcher sans crainte; et tantôt il avoit, dit-il, des foiblesses, des facilités, des bassesses et des enfances, « pusillitates et incongruentias Dei[2], » comme il avoit l'audace de s'exprimer, jusqu'à craindre de fâcher Moïse, et à le prier de le laisser faire : « Dimitte me ut irascatur furor meus[3]: » « Laisse-moi lâcher la bride à ma colère » contre ce peuple infidèle. D'où cet hérétique concluoit, que le Dieu que servoient les Juifs avoit une conduite irrégulière, qui se démentoit elle-même.

Ce qui servoit de prétexte à cette rêverie sacrilége, c'est en effet, Messieurs, que nous voyons dans les saintes Écritures que Dieu change en quelque façon de conduite selon la diversité des personnes. Quand les hommes présument d'eux-mêmes, ou qu'ils manquent à la soumission qui lui est due, ou qu'ils prennent peu de soin de se rendre dignes de s'approcher de sa majesté, il ne se relâche jamais d'aucun de ses droits, et il conserve avec eux toute sa grandeur. Voyez comme il traite Achab, comme il se plaît à l'humilier. Au contraire quand on obéit, et que l'on agit avec lui en simplicité de cœur, il se dépouille en quelque sorte de sa puissance, et il n'y a aucune partie de son domaine, dont il ne mette en possession ses serviteurs. « Vive le Seigneur, dit Élie, en la présence duquel je suis, il n'y aura ni pluie ni rosée que par mon congé : » « Vivit Dominus, in cujus conspectu sto, « si erit annis his ros et pluvia nisi juxta oris mei verba[4].» Voilà un homme qui paroît bien vindicatif, et cependant voyez-en la suite. C'est un homme qui jure, et Dieu se sent lié par ce serment; et pour délivrer la parole de son serviteur, confirmée par son jurement, il ferme le ciel durant trois années avec une rigueur inflexible.

1. S. Aug., ep. XLIII, cap. I, tom. II, col. 89.
2. *Adv. Marc.*, lib. II, n. 26, 27. — 3. *Exod.*, XXXII, 10. — 4 *III Reg.*, XVII, 1

Que veut dire ceci, Chrétiens, si ce n'est, comme dit si bien saint Augustin, que Dieu se fait servir par les hommes, et qu'il les sert aussi réciproquement? Ses fidèles serviteurs lui disent avec le Psalmiste : « Nous voilà tout prêts, ô Seigneur, d'accomplir constamment votre volonté : » « Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam [1]. » Vous voyez les hommes qui servent Dieu; mais écoutez le même Psalmiste : « Dieu fera la volonté de ceux qui le craignent : » « Voluntatem timentium se « faciet [2]. » Voilà Dieu qui leur rend le change, et les sert aussi à son tour. Vous servez Dieu, Dieu vous sert; vous faites sa volonté, et il fait la vôtre : « Si ideo times Deum ut facias ejus voluntatem, ille « quodam modo ministrat tibi, facit voluntatem tuam [3]. » Pour nous apprendre, Chrétiens, que Dieu est un ami sincère, qui n'a rien de réservé pour les siens, et qui, étudiant les désirs de ceux qui le craignent, leur permet d'user de ses biens avec une espèce d'empire « Voluntatem timentium se faciet. »

Mais encore que cette bonté s'étende généralement sur tous ses amis, c'est-à-dire, sur tous les justes, les paroles de mon texte nous font bien connoître, que ces justes persévérants, ces enfants qui n'ont jamais quitté sa maison, ont un droit tout particulier de disposer des biens paternels; et c'est à ceux-là qu'il dit dans son Évangile ces paroles, avec un sentiment de tendresse extraordinaire et singulier : « Mon fils, vous avez toujours été avec moi, et tout ce qui est à moi, est à vous : » « Fili, tu semper mecum es, et omnia mea tua sunt. » Pourquoi me reprochez-vous que je ne vous donne rien? usez vous-même de votre droit, et disposez, comme maître, de tout ce qu'il y a dans ma maison.

C'est donc en vertu de cette innocence, et de cette parole de l'Évangile, que le grand saint François de Paule n'a jamais cru rien d'impossible. Cette sainte familiarité d'un fils, qui sent l'amour de son père, lui donnoit la confiance de tout entreprendre : et un prélat de la cour de Rome, que le pape lui avoit envoyé pour l'examiner, lui représentant les difficultés de l'établissement de son ordre si austère, si pénitent, si mortifié, fut ravi en admiration d'entendre dire à notre grand saint, avec une ferveur d'esprit incroyable, que tout est possible quand on aime Dieu, et qu'on s'étudie de lui plaire; et qu'alors les créatures les plus rebelles sont forcées, par une secrète vertu, de faire la volonté de celui qui s'applique à faire celle de son Dieu. Il n'a point été trompé dans son attente : son ordre fleurit dans toute l'Église avec cette constante régularité qu'il avoit si bien établie, et qui se soutient sans relâchement depuis deux cents ans.

Ce n'est pas en cette seule rencontre que Dieu a fait connoître à son serviteur, qu'il écoutoit ses désirs. Tous les peuples où il a passé ont ressenti mille et mille fois des effets considérables de ses prières; et quatre de nos rois successivement lui ont rendu ce glorieux témoignage, que dans leurs affaires très-importantes ils n'avoient point

1. *Psal.* XXXIX, 8, 9. — 2. Ibid., CXLIV, 19.
3. *Enar. in Psal.* CXLIV. n. 23, tom. IV, col. 1624.

trouvé de secours plus prompt, ni de protection plus assurée. Presque toutes les créatures ont senti cette puissance si peu limitée, que Dieu lui donnoit sur ses biens; et je vous raconterois avec joie les miracles presque infinis que Dieu faisoit par son ministère, non-seulement dans les grands besoins, mais encore, s'il se peut dire, sans nécessité, n'étoit que ce détail seroit ennuyeux, et apporteroit peu de fruit. Mais comme de tels miracles, qui se font particulièrement hors de grands besoins, sont le sujet le plus ordinaire de la raillerie des incrédules, il faut qu'à l'occasion du grand saint François je tâche aujourd'hui de leur apprendre, par une doctrine solide, à parler plus révéremment des œuvres de Dieu. Voici donc ce que j'ai vu dans les saintes Lettres, touchant ces sortes de miracles.

Je trouve deux raisons principales, pour lesquelles Dieu étend son bras à des opérations miraculeuses : la première, c'est pour montrer sa grandeur, et convaincre les hommes de sa puissance; la seconde, pour faire voir sa bonté et combien il est indulgent à ses serviteurs. Or je remarque cette différence dans ces deux espèces de miracles, que lorsque Dieu veut faire un miracle pour montrer seulement sa toute-puissance, il choisit des occasions extraordinaires. Mais quand il veut faire encore sentir sa bonté, il ne néglige pas les occasions les plus communes. Cela vient de la différence de ces deux divins attributs. La toute-puissance semble surmonter de plus grands obstacles; la bonté descend à des soins plus particuliers. L'Écriture nous le fait voir en deux chapitres consécutifs du quatrième livre des Rois. Élisée guérit Naaman le lépreux, capitaine général de la milice du roi de Syrie, et chef des armées de tout son royaume : voilà une occasion extraordinaire, où Dieu veut montrer son pouvoir aux nations infidèles. « Qu'il vienne à moi, dit Élisée, et qu'il sache qu'Israël n'est point sans prophète : » « Veniat ad me, et sciat esse prophetam in Israel [1]. » Mais, au chapitre suivant, comme les enfants des prophètes travailloient sur le bord d'un fleuve, l'un d'eux laisse tomber sa cognée dans l'eau, et aussitôt crie à Élisée : « Heu ! heu ! heu ! Domine mi, « et hoc ipsum mutuo acceperam [2] : » « Hélas ! cette cognée n'étoit pas à moi; je l'avois empruntée. » Et encore qu'une rencontre si peu importante semblât ne mériter pas un miracle, néanmoins Dieu, qui se plaît à faire connoître qu'il aime la simplicité de ses serviteurs, et prévient leurs désirs dans les moindres choses, fit nager miraculeusement ce fer sur les eaux, au commandement d'Élisée, et le rendit à celui qui l'avoit perdu. Et d'où vient cela, Chrétiens, si ce n'est que notre grand Dieu, qui n'est pas moins bon que puissant, nous montrant sa toute-puissance dans les entreprises éclatantes, veut bien aussi, quand il lui plaît, montrer dans les moindres la facilité incroyable avec laquelle il s'abandonne à ses serviteurs, pour justifier cette parole : « Omnia mea tua sunt? »

Puisque le grand saint François de Paule a été choisi de Dieu en son temps, pour faire éclater en sa personne cette merveilleuse com-

1. *IV Reg.*, v. 8. — 2. Ibid., vi, 5.

munication qu'il donne de sa puissance à ses bons amis, je ne m'étonne pas, Chrétiens, si les fidèles de Jésus-Christ ont eu tant de confiance en lui durant sa vie, ni si elle dure encore, et a pris de nouvelles forces après sa mort. Je ne m'étonne pas de voir sa mémoire singulièrement honorée par la dévotion publique, son ordre révéré par toute l'Église, et les temples qui portent son nom, et sont consacrés à sa mémoire, fréquentés avec grand concours par tous les fidèles.

Mais ce qui m'étonne, mes Frères, ce que je ne puis vous dissimuler, ce que je voudrois pouvoir dire avec tant de force que les cœurs les plus durs en fussent touchés, c'est lorsqu'il arrive que ces mêmes temples, où la mémoire de François de Paule, où les bons exemples de ses religieux, enfin, pour abréger ce discours, où toutes choses inspirent la dévotion, deviennent le théâtre de l'irrévérence de quelques particuliers audacieux. Je n'accuse pas tout le monde, et je ne doute pas, au contraire, que cette église ne soit fréquentée par des personnes d'une piété très-recommandable. Mais qui pourroit souffrir sans douleur, que sa sainteté soit déshonorée par les désordres de ceux qui, ne respectant ni Dieu ni les hommes, la profanent tous les jours par leurs insolences? Que s'il y avoit dans cet auditoire quelques-uns de cette troupe scandaleuse, permettez-moi de leur demander, que leur a fait ce saint lieu qu'ils choisissent pour le profaner par leurs paroles, par leurs actions, par leurs contenances impies; que leur ont fait ces religieux, vrais enfants et imitateurs du grand saint François de Paule : et leur vie a-t-elle mérité, au milieu de tant de travaux que leur fait subir volontairement leur mortification et leur pénitence, qu'on leur ajoute encore cette peine, qui est la seule qui les afflige, de voir mépriser à leurs yeux le maître qu'ils servent?

Mais laissons les hommes mortels, et parlons des intérêts du Sauveur des âmes. Que leur a fait Jésus-Christ qu'ils viennent outrager jusque dans son temple? Pendant que le prêtre est saisi de crainte, dans une profonde considération des sacrements dont il est ministre; pendant que le Saint-Esprit descend sur l'autel pour y opérer les sacrés mystères, que les anges les révèrent, que les démons tremblent, que les âmes saintes et pieuses de nos frères qui sont décédés attendent leur soulagement des saints sacrifices : ces impies discourent aussi librement, que si tout ce mystère étoit une fable. D'où leur vient cette hardiesse devant Jésus-Christ? est-ce qu'ils ne le connoissent pas, parce qu'il se cache; ou qu'ils le méprisent, parce qu'il se tait? Vive le Seigneur tout-puissant, en la présence duquel je parle : ce Dieu qui se tait maintenant, ne se taira pas toujours; ce Dieu qui se tient maintenant caché, saura bien quelque jour paroître pour leur confusion éternelle. J'ai cru que je ne devois pas quitter cette chaire, sans leur donner ce charitable avertissement. C'est honorer saint François de Paule que de travailler, comme nous pouvons, à purger son église de ces scandaleux; et je les exhorte, en Notre-Seigneur, de profiter de cette instruction, s'ils ne veulent être regardés comme des profanateurs publics de tous les mystères du christianisme.

Mais après leur avoir parlé je retourne à vous, Chrétiens, qui venez

en ce temple pour adorer Dieu, et pour y écouter sa sainte parole. Que vous dirai-je aujourd'hui, et par où conclurai-je ce dernier discours? Ce sera par ces beaux mots de l'apôtre : « Deus autem spei « repleat vos gaudio et pace in credendo, ut abundetis in spe et virtute « Spiritus sancti [1] : » « Que le Dieu de mon espérance vous remplisse de joie et de paix, en croyant à la parole de son Évangile; afin que vous abondiez en espérance, et en la vertu du Saint-Esprit. » C'est l'adieu que j'ai à vous dire : nos remercîments sont des vœux; nos adieux, des instructions et des prières. Que ce grand Dieu de notre espérance, pour vous récompenser de l'attention que vous avez donnée à son Évangile, vous fasse la grâce d'en profiter. C'est ce que je demande pour vous : demandez pour moi réciproquement, que je puisse tous les jours apprendre à traiter saintement et fidèlement la parole de vérité; que, non-seulement je la traite, mais que je m'en nourrisse et que j'en vive. Je vous quitte avec ce mot; et ce ne sera pas néanmoins sans vous avoir désiré à tous, dans toute l'étendue de mon cœur, la félicité éternelle, au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. « Amen. »

PANÉGYRIQUE DE L'APOTRE SAINT PAUL.

Comment le grand apôtre dans ses prédications, dans ses combats, dans le gouvernement ecclésiastique est-il toujours foible, et triomphe-t-il de tous les obstacles par ses foiblesses mêmes.

Placeo mihi, infirmitatibus meis, cum enim infirmor, tunc potens sum.

Je ne me plais que aans mes foiblesses: car lorsque je me sens foible, c'est alors que je suis puissant. (2 Cor., XII. 10.)

Dans le dessein que je me propose de faire aujourd'hui le panégyrique du plus illustre des prédicateurs, et du plus zélé des apôtres, je ne puis vous dissimuler que je me sens moi-même étonné de la grandeur de mon entreprise. Quand je rappelle à mon souvenir tant de peuples que Paul a conquis, tant de travaux qu'il a surmontés, tant de mystères qu'il a découverts, tant d'exemples qu'il nous a laissés d'une charité consommée, ce sujet me paroît si vaste, si relevé, si majestueux, que mon esprit se trouvant surpris, ne sait ni où s'arrêter dans cette étendue, ni que tenter dans cette hauteur, ni que choisir dans cette abondance; et j'ose bien me persuader qu'un ange même ne suffiroit pas pour louer cet homme du troisième ciel.

Mais ce qui m'étonne le plus, c'est que cet amour mêlé de respect que je sens pour le divin Paul, et duquel j'espérois de nouvelles forces dans un ouvrage qui tend à sa gloire, s'est tourné ici contre moi,

1. *Rom.*, XV, 13.

et a confondu longtemps mes pensées; parce que, dans la haute idée que j'avois conçue de l'apôtre, je ne pouvois rien dire qui lui fût égal, et il ne me permettoit rien qui fût au-dessous.

Que me reste-t-il donc, Chrétiens, après vous avoir confessé ma foiblesse et mon impuissance, sinon de recourir à celui qui a inspiré à saint Paul les paroles que j'ai rapportées? « Cum infirmor, tunc po« tens sum : » « Je suis puissant, lorsque je suis foible. » Après ces beaux mots de mon grand apôtre, il ne m'est plus permis de me plaindre; et je ne crains pas de dire avec lui, que « je me plais dans cette foiblesse, » qui me promet un secours divin : « Placeo mihi in infirmi« tatibus. » Mais pour obtenir cette grâce, il nous faut encore recourir à celle dans laquelle le mystère ne s'est accompli qu'après qu'elle a reconnu qu'il passoit ses forces; c'est la bienheureuse Marie, que nous saluerons en disant, « Ave. »

Parmi tant d'actions glorieuses et tant de choses extraordinaires qui se présentent ensemble à ma vue, quand je considère l'histoire de l'incomparable docteur des Gentils, ne vous étonnez pas, Chrétiens, si, laissant à part ses miracles et ses hautes révélations, et cette sagesse toute divine et vraiment digne du troisième ciel, qui paroît dans ses écrits admirables, et tant d'autres sujets illustres qui rempliroient d'abord vos esprits de nobles et magnifiques idées, je me réduis à vous faire voir les infirmités de ce grand apôtre, et si c'est sur ce seul objet que je vous prie d'arrêter les yeux. Ce qui m'a porté à ce choix, c'est que, devant vous prêcher saint Paul, je me suis senti obligé d'entrer dans l'esprit de saint Paul lui-même, et de prendre ses sentiments. C'est pourquoi l'ayant entendu nous prêcher avec tant de zèle, qu'il ne se glorifie que dans ses foiblesses, et que ses infirmités font sa force : « Cum enim infirmor, tunc potens sum, » je suis les mouvements qu'il m'inspire, et je médite son pagényrique, en tâchant de vous faire voir ces foiblesses toutes-puissantes, par lesquelles il a établi l'Église, renversé la sagesse humaine, et captivé tout entendement sous l'obéissance de Jésus-Christ.

Entrons donc, avant toutes choses, dans le sens de cette parole, et examinons les raisons par lesquelles le divin Paul ne se croit fort que dans sa foiblesse : c'est ce qui m'est aisé de vous faire entendre. Il se souvenoit, Chrétiens, de son Dieu anéanti pour l'amour des hommes : il savoit que si ce grand monde, et ce qu'il enferme en son vaste sein, est l'ouvrage de sa puissance, il avoit fait un monde nouveau, un monde racheté par son sang, et régénéré par sa mort, c'est-à-dire sa sainte Église, qui est l'œuvre de sa foiblesse. C'est ce que regarde saint Paul; et après ces grandes pensées, il jette aussitôt les yeux sur lui-même. C'est là qu'il admire sa vocation : il se voit choisi dès l'éternité pour être le prédicateur des Gentils; et comme l'Église doit être formée de ces nations infidèles, dont il est ordonné l'apôtre, il s'ensuit manifestement qu'il est le principal coopérateur de la grâce de Jésus-Christ dans l'établissement de l'Église.

Quels seront ses sentiments, Chrétiens, dans une entreprise si haute, où la Providence l'appelle? l'exécutera-t-il par la force? Mais, outre

que la sienne n'y peut pas suffire, le Saint-Esprit lui a fait connoître que la volonté du Père céleste c'est que cet ouvrage divin soit soutenu par l'infirmité : « Dieu, dit-il[1], a choisi ce qui est infirme, pour détruire ce qui est puissant. » Par conséquent, que lui reste-t-il, sinon de consacrer au Sauveur une foiblesse soumise et obéissante, et de confesser son infirmité, afin d'être le digne ministre de ce Dieu, qui étant si fort par nature, s'est fait infirme pour notre salut ? Voilà donc la raison solide pour laquelle il se considère comme un instrument inutile, qui n'a de vertu ni de force qu'à cause de la main qui l'emploie; et c'est pour cela, Chrétiens, qu'il triomphe dans son impuissance, et qu'en avouant qu'il est foible, il ose dire qu'il est tout-puissant : « Cum enim infirmor, tunc potens sum. »

Mais, pour nous convaincre par expérience de la vérité qu'il nous prêche, il faut voir ce grand homme dans trois fonctions importantes du ministère qui lui est commis. Car ce n'est pas mon dessein, Messieurs, de considérer aujourd'hui saint Paul dans sa vie particulière; je me propose de le regarder dans les emplois de l'apostolat, et je les réduis à trois chefs : la prédication, les combats, le gouvernement ecclésiastique.

Entendez ceci, Chrétiens, et voyez la liaison nécessaire de ces trois obligations dont le charge son apostolat. Car il falloit premièrement établir l'Église, et c'est ce qu'a fait la prédication : mais d'autant que cette Église naissante devoit être dès son berceau attaquée par toute la terre, en même temps qu'on l'établissoit, il falloit se préparer à combattre; et parce qu'un si grand établissement se dissiperoit de lui-même, si les esprits n'étoient bien conduits, après avoir si bien soutenu l'Église contre ceux qui l'attaquoient au dehors, il falloit la maintenir au dedans par le bon ordre et la discipline. De sorte que la prédication devoit précéder, parce que la foi commence par l'ouïe : après, les combats devoient suivre; car aussitôt que l'Évangile parut, les persécutions s'élevèrent : enfin le gouvernement ecclésiastique devoit assurer les conquêtes, en tenant les peuples conquis dans l'obéissance par une police toute divine.

C'est, mes Frères, à ces trois choses que se rapportent tous les travaux de l'apôtre; et nous le pouvons aisément connoître par le récit qu'il en fait lui-même dans ce merveilleux chapitre onzième de la seconde aux Corinthiens. Il raconte premièrement ses fatigues et ses voyages laborieux : et n'est-ce pas la prédication qui les lui faisoit entreprendre, pour porter par toute la terre l'Évangile du Fils de Dieu ? Il raconte aussi ses périls, et tant de cruelles persécutions qui ont éprouvé sa constance; et voilà quels sont ses combats. Enfin, il ajoute à toutes ses peines les inquiétudes qui le travailloient dans le soin de conduire toutes les Églises : « Sollicitudo omnium Ecclesia« rum[2]; » et c'est ce qui regarde le gouvernement.

Ainsi, vous voyez en peu de paroles tout ce qui occupe l'esprit de saint Paul : il prêche, il combat, il gouverne; et, Messieurs, le pour-

1. *I Cor.* I, 27. — 2. *II Cor.* XI, 28.

rez-vour croire ? il est foible dans tous ces emplois. Et premièrement, il est assuré que saint Paul est foible en prêchant, puisque sa prédication n'est pas appuyée, ni sur la force de l'éloquence, ni sur ces doctes raisonnements que la philosophie a rendus plausibles : « Non « in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis [1]. » Secondement, il n'est pas moins clair qu'il est foible dans ses combats ; puisque, lorsque tout le monde l'attaque, il ne résiste à ses ennemis qu'en s'abandonnant à leur violence : « Facti sumus sicut oves occisionis [2] : » il est donc foible en ces deux états. Mais peut-être que parmi ses frères, où la grâce de l'apostolat et l'autorité du gouvernement lui donnent un rang si considérable, ce grand homme paroîtra plus fort ? Non, Fidèles, ne le croyez pas : c'est là que vous le verrez plus infirme. Il se souvient qu'il est le disciple de celui qui a dit dans son Évangile, qu'il n'étoit pas venu pour être servi, mais afin de servir lui-même [3] c'est pourquoi il ne gouverne pas les fidèles, en leur faisant supporter le joug d'une autorité superbe et impérieuse ; mais il les gouverne par la charité, en se faisant infirme avec eux : « Factus sum infirmis « infirmus ; » et se rendant serviteur de tous : « Omnium me servum « feci [4]. » Il est donc infirme partout, soit qu'il prêche, soit qu'il combatte, soit qu'il gouverne le peuple de Dieu par l'autorité de l'apostolat ; et ce qui est de plus admirable, c'est qu'au milieu de tant de foiblesse, il nous dit d'un ton de victorieux, qu'il est fort, qu'il est puissant, qu'il est invincible : « Cum enim infirmor, tunc potens « sum. »

Ah ! mes Frères, ne voyez-vous pas la raison qui lui donne cette hardiesse ? C'est qu'il sent qu'il est le ministre de ce Dieu, qui se faisant foible n'a pas perdu sa toute-puissance. Plein de cette haute pensée, il voit sa foiblesse au-dessus de tout. Il croit que ses prédications persuaderont, parce qu'elles n'ont point de force pour persuader ; il croit qu'il surmontera dans tous les combats, parce qu'il n'a point d'armes pour se défendre ; il croit qu'il pourra tout sur ses frères dans l'ordre du gouvernement ecclésiastique, parce qu'il s'abaissera à leurs pieds, et se rendra l'esclave de tous par la servitude de la charité. Tant il est vrai que dans toutes choses il est puissant en ce qu'il est foible, puisqu'il met la force de persuader dans la simplicité du discours, puisqu'il n'espère vaincre qu'en souffrant, puisqu'il fonde sur sa servitude toute l'autorité de son ministère. Voilà, Messieurs, trois infirmités, dans lesquelles je prétends montrer la puissance du divin apôtre : soyez, s'il vous plaît, attentifs ; et considérez dans ce premier point la foiblesse victorieuse de ses prédications toutes simples.

PREMIER POINT.

Je ne puis assez exprimer combien grand, combien admirable est le spectacle que je vous prépare dans cette première partie. Car ce que

1. *I Cor.* II, 4.— 2. *Rom.* VIII, 36.— 3. Matth. XX, 28.— 4. *I Cor.* IX, 19, 22

les plus grands hommes de l'antiquité ont souvent désiré de voir, c'est ce que je dois vous représenter : saint Paul prêchant Jésus-Christ au monde, et convertissant les cœurs endurcis par ses divines prédications. Mais n'attendez pas, Chrétiens, de ce céleste prédicateur, ni la pompe ni les ornements dont se pare l'éloquence humaine. Il est trop grave et trop sérieux pour rechercher ces délicatesses; ou, pour dire quelque chose de plus chrétien et de plus digne du grand apôtre, il est trop passionnément amoureux des glorieuses bassesses du christianisme, pour vouloir corrompre par les vanités de l'éloquence séculière la vénérable simplicité de l'Évangile de Jésus-Christ. Mais, afin que vous compreniez quel est donc ce prédicateur, destiné par la Providence pour confondre la sagesse humaine, écoutez la description que j'en ai tirée de lui-même dans la première aux Corinthiens.

Trois choses contribuent ordinairement à rendre un orateur agréable et efficace : la personne de celui qui parle, la beauté des choses qu'il traite, la manière ingénieuse dont il les explique; et la raison en est évidente. Car l'estime de l'orateur prépare une attention favorable, les belles choses nourrissent l'esprit, et l'adresse de les expliquer d'une manière qui plaise les fait doucement entrer dans le cœur. Mais de la manière que se représente le prédicateur dont je parle, il est bien aisé de juger qu'il n'a aucun de ces avantages.

Et premièrement, Chrétiens, si vous regardez son extérieur, il avoue lui-même que sa mine n'est point relevée : « Præsentia corporis infirma[1]; » et si vous considérez sa condition, il est pauvre, il est méprisable, et réduit à gagner sa vie par l'exercice d'un art mécanique. De là vient qu'il dit aux Corinthiens : « J'ai été au milieu de vous avec beaucoup de crainte et d'infirmité[2] : » d'où il est aisé de comprendre combien sa personne étoit méprisable. Chrétiens, quel prédicateur pour convertir tant de nations !

Mais peut-être que sa doctrine sera si plausible et si belle, qu'elle donnera du crédit à cet homme si méprisé. Non, il n'en est pas de la sorte : « Il ne sait, dit-il, autre chose que son Maître crucifié : » « Non judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum et hunc crucifixum[3] : » c'est-à-dire qu'il ne sait rien que ce qui choque, que ce qui scandalise, que ce qui paroît folie et extravagance. Comment donc peut-il espérer que ses auditeurs soient persuadés ? Mais, grand Paul, si la doctrine que vous annoncez est si étrange et si difficile, cherchez du moins des termes polis, couvrez des fleurs de la rhétorique cette face hideuse de votre Évangile, et adoucissez son austérité par les charmes de votre éloquence. A Dieu ne plaise, répond ce grand homme, que je mêle la sagesse humaine à la sagesse du Fils de Dieu : c'est la volonté de mon Maître que mes paroles ne soient pas moins rudes que ma doctrine paroît incroyable : « Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis[4]. » C'est ici qu'il nous faut entendre les secrets de la Providence. Élevons nos esprits, Messieurs, et

1. *II Cor.* x, 10. — 2. *I Cor.* II, 3. — 3. Ibid., 2. — 4. Ibid., 4.

considérons les raisons pour lesquelles le Père céleste a choisi ce prédicateur sans éloquence et sans agrément, pour porter par toute la terre, aux Romains, aux Grecs, aux Barbares, aux petits, aux grands aux rois mêmes, l'Évangile de Jésus-Christ.

Pour pénétrer un si grand mystère, écoutez le grand Paul luimême, qui, ayant représenté aux Corinthiens combien ses prédications avoient été simples, en rend cette raison admirable : c'est, dit-il, que « nous vous prêchons une sagesse qui est cachée, que les princes de ce monde n'ont pas reconnue : » « Sapientiam quæ abscondita est[1]. » Quelle est cette sagesse cachée? Chrétiens, c'est Jésus-Christ même. Il est la sagesse du Père; mais il est une sagesse incarnée, qui, s'étant couverte volontairement de l'infirmité de la chair, s'est cachée aux grands de la terre par l'obscurité de ce voile. C'est donc une sagesse cachée; et c'est sur cela que s'appuie le raisonnement de l'apôtre. Ne vous étonnez pas, nous dit-il, si prêchant une sagesse cachée, mes discours ne sont point ornés des lumières de l'éloquence. Cette merveilleuse foiblesse, qui accompagne la prédication, est une suite de l'abaissement par lequel mon Sauveur s'est anéanti, et comme il a été humble en sa personne, il veut l'être encore dans son Évangile.

Admirable pensée de l'apôtre, et digne certainement d'être méditée. Mettons-la donc dans un plus grand jour, et supposons avant toutes choses que le Fils éternel de Dieu avoit résolu de paroître aux hommes en deux différentes manières. Premièrement, il devoit paroître dans la vérité de sa chair; secondement, il devoit paroître dans la vérité de sa parole. Car, comme il étoit le Sauveur de tous, il devoit se montrer à tous. Par conséquent, il ne suffit pas qu'il paroisse en un coin du monde : il faut qu'il se montre par tous les endroits où la volonté de son Père lui a préparé des fidèles : si bien que ce même Jésus, qui n'a paru que dans la Judée par la vérité de sa chair, sera porté par toute la terre par la vérité de sa parole.

C'est pourquoi le grand Origène n'a pas craint de nous assurer que la parole de l'Évangile est une espèce de second corps que le Sauveur a pris pour notre salut. « Panis quem Dominus corpus suum esse dicit, « verbum est nutritorium animarum[2]. » Q'est-ce à dire ceci, Chrétiens; et quelle ressemblance a-t-il pu trouver entre le corps de notre Sauveur et la parole de son Évangile? Voici le fond de cette pensée : c'est que la sagesse éternelle, qui est engendrée dans le sein du Père, s'est rendue sensible en deux sortes. Elle s'est rendue sensible en la chair qu'elle a prise au sein de Marie; et elle se rend encore sensible par les Écritures divines et par la parole de l'Évangile : tellement que nous pouvons dire que cette parole et ces Écritures sont comme un second corps qu'elle prend, pour paroître encore à nos yeux. C'est là en effet que nous la voyons : ce Jésus, qui a conversé avec les apôtres, vit encore pour nous dans son Évangile; et il y répand encore, pour notre salut, la parole de vie éternelle.

Après cette belle doctrine, il est bien aisé de comprendre que la pré-

1. *II Cor.* II, 7. — 2. *In Matth. Comm.* n. 85, tom. III, p. 898.

dication des apôtres, soit qu'elle sorte toute vivante de la bouche de ces grands hommes, soit qu'elle coule dans leurs écrits, pour y être portée aux âges suivants, ne doit rien avoir qui éclate. Car, mes Frères, n'entendez-vous pas, selon la pensée de saint Paul, que ce Jésus, qui nous doit paroître et dans sa chair et dans sa parole, veut être humble dans l'une et dans l'autre ?

De là ce rapport admirable entre la personne de Jésus-Christ et la parole qu'il a inspirée. « Lac est credentibus, cibus est intelligentibus. » La chair qu'il a prise a été infirme, la parole qui le prêche est simple : nous adorons en notre Sauveur la bassesse mêlée avec la grandeur. Il en est ainsi de son Écriture, tout y est grand, et tout y est bas; tout y est riche, et tout y est pauvre; et en l'Évangile, comme en Jésus-Christ, ce que l'on voit est foible, et ce que l'on croit est divin. Il y a des lumières dans l'un et dans l'autre; mais ces lumières dans l'un et dans l'autre sont enveloppées de nuages : en Jésus, par l'infirmité de la chair; et en l'Écriture divine, par la simplicité de la lettre. C'est ainsi que Jésus veut être prêché, et il dédaigne pour sa parole, aussi bien que pour sa personne, tout ce que les hommes admirent.

N'attendez donc pas de l'apôtre, ni qu'il vienne flatter les oreilles par des cadences harmonieuses, ni qu'il veuille charmer les esprits par de vaines curiosités. Écoutez ce qu'il dit lui-même : « Nous prêchons une sagesse cachée; nous prêchons un Dieu crucifié. » Ne cherchons pas de vains ornements à ce Dieu, qui rejette tout l'éclat du monde. Si notre simplicité déplaît aux superbes, qu'ils sachent que nous voulons leur déplaire, que Jésus-Christ dédaigne leur faste insolent, et qu'il ne veut être connu que des humbles. Abaissons-nous donc à ces humbles; faisons-leur des prédications, dont la bassesse tienne quelque chose de l'humiliation de la croix, et qui soient dignes de ce Dieu qui ne veut vaincre que par la foiblesse.

C'est pour ces solides raisons que saint Paul rejette tous les artifices de la rhétorique. Son discours, bien loin de couler avec cette douceur agréable, avec cette égalité tempérée que nous admirons dans les orateurs, paroît inégal et sans suite à ceux qui ne l'ont pas assez pénétré; et les délicats de la terre, qui ont, disent-ils, les oreilles fines, sont offensés de la dureté de son style irrégulier. Mais, mes Frères, n'en rougissons pas. Le discours de l'apôtre est simple; mais ses pensées sont toutes divines. S'il ignore la rhétorique, s'il méprise la philosophie, Jésus-Christ lui tient lieu de tout; et son nom qu'il a toujours à la bouche, ses mystères qu'il traite si divinement, rendront sa simplicité toute-puissante. Il ira, cet ignorant dans l'art de bien dire, avec cette locution rude, avec cette phrase qui sent l'étranger, il ira en cette Grèce polie, la mère des philosophes et des orateurs; et malgré la résistance du monde, il y établira plus d'églises, que Platon n'y a gagné de disciples par cette éloquence qu'on a cru divine. Il prêchera Jésus dans Athènes, et le plus savant de ses sénateurs passera de l'aréopage en l'école de ce Barbare. Il poussera encore plus loin ses conquêtes, il abattra aux pieds du Sauveur la majesté des faisceaux romains en la personne d'un proconsul, et il fera trembler dans leurs

tribunaux les juges devant lesquels on le cite. Rome même entendra sa voix; et un jour cette ville maîtresse se tiendra bien plus honorée d'une lettre du style de Paul, adressée à ses citoyens, que de tant de fameuses harangues qu'elle a entendues de son Cicéron.

Et d'où vient cela, Chrétiens? C'est que Paul a des moyens pour persuader que la Grèce n'enseigne pas, et que Rome n'a pas appris. Une puissance surnaturelle, qui se plaît de relever ce que les superbes méprisent, s'est répandue et mêlée dans l'auguste simplicité de ses paroles. De là vient que nous admirons dans ses admirables Épîtres une certaine vertu plus qu'humaine, qui persuade contre les règles, ou plutôt qui ne persuade pas tant, qu'elle captive les entendements; qui ne flatte pas les oreilles, mais qui porte ses coups droit au cœur. De même qu'on voit un grand fleuve qui retient encore, coulant dans la plaine, cette force violente et impétueuse, qu'il avoit acquise aux montagnes d'où il tire son origine; ainsi cette vertu céleste, qui est contenue dans les écrits de saint Paul, même dans cette simplicité de style conserve toute la vigueur qu'elle apporte du ciel, d'où elle descend.

C'est par cette vertu divine que la simplicité de l'apôtre a assujetti toutes choses. Elle a renversé les idoles, établi la croix de Jésus, persuadé à un million d'hommes de mourir pour en défendre la gloire; enfin, dans ses admirables Épîtres, elle a expliqué de si grands secrets, qu'on a vu les plus sublimes esprits, après s'être exercés longtemps dans les plus hautes spéculations où pouvoit aller la philosophie, descendre de cette vaine hauteur, où ils se croyoient élevés, pour apprendre à bégayer humblement dans l'école de Jésus-Christ, sous la discipline de Paul.

Aimons donc, aimons, Chrétiens, la simplicité de Jésus; aimons l'Évangile avec sa bassesse, aimons Paul dans son style rude, et profitons d'un si grand exemple. Ne regardons pas les prédications comme un divertissement de l'esprit; n'exigeons pas des prédicateurs les agréments de la rhétorique, mais la doctrine des Écritures. Que si notre délicatesse, si notre dégoût les contraint à chercher des ornements étrangers, pour nous attirer par quelque moyen à l'Évangile du Sauveur Jésus; distinguons l'assaisonnement, de la nourriture solide. Au milieu des discours qui plaisent, ne jugeons rien de digne de nous que les enseignements qui édifient; et accoutumons-nous tellement à aimer Jésus-Christ tout seul dans la pureté naturelle de ses vérités toutes saintes, que nous voyions encore régner dans l'Église cette première simplicité, qui a fait dire au divin apôtre : « Cum infirmor, tunc potens « sum : » « Je suis puissant, parce que je suis foible ; » mes discours sont forts, parce qu'ils sont simples; c'est leur simplicité innocente qui a confondu la sagesse humaine. Mais, grand Paul, ce n'est pas assez : la puissance vient au secours de la fausse sagesse; je vois les persécuteurs qui s'élèvent. Après avoir fait des discours, où votre simplicité persuade, il faut vous préparer aux combats, où votre foiblesse triomphe; c'est ma seconde partie.

DEUXIÈME POINT.

C'est donc un décret de la Providence, que pour annoncer Jésus-Christ les paroles ne suffisent pas : il faut quelque chose de plus violent pour persuader le monde endurci. Il faut lui parler par des plaies, il faut l'émouvoir par du sang ; et c'est à force de souffrir, c'est par les supplices, que la religion chrétienne doit vaincre sa dureté obstinée. C'est, Messieurs, cette vérité, c'est cette force persuasive du sang épanché pour le Fils de Dieu, qu'il faut maintenant vous faire comprendre par l'exemple du divin apôtre ; mais pour cela, remontons à la source.

Je suppose donc, Chrétiens, qu'encore que la parole du Sauveur des âmes ait une efficace divine, toutefois sa force de persuader consiste principalement en son sang ; et vous le pouvez aisément comprendre par l'histoire de son Évangile. Car qui ne sait que le Fils de Dieu, tant qu'il a prêché sur la terre, a toujours eu peu de sectateurs, et que ce n'est que depuis sa mort que les peuples ont couru à ce divin Maître ? Quel est, Messieurs, ce nouveau miracle ? Méprisé et abandonné pendant tout le cours de sa vie, il commence à régner après qu'il est mort. Ses paroles toutes divines, qui devoient lui attirer les respects des hommes, le font attacher à un bois infâme ; et l'ignominie de ce bois, qui devoit couvrir ses disciples d'une confusion éternelle, fait adorer par tout l'univers les vérités de son Évangile. N'est-ce pas pour nous faire entendre que sa croix, et non ses paroles, devoient émouvoir les cœurs endurcis ; et que sa force de persuader étoit en son sang répandu, et dans ses cruelles blessures ?

La raison d'un si grand mystère mériteroit bien d'être pénétrée, si le sujet que j'ai à traiter me laissoit assez de loisir pour la mettre ici dans son jour. Disons seulement en peu de paroles, que le Fils de Dieu s'étoit incarné, afin de porter sa parole en deux endroits différents : il devoit parler à la terre, et il devoit encore parler au ciel. Il devoit parler à la terre par ses divines prédications ; mais il avoit aussi à parler au ciel par l'effusion de son sang, qui devoit fléchir sa rigueur, en expiant les péchés du monde. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul dit que « le sang du Sauveur Jésus crie bien mieux que celui d'Abel : » « Melius clamantem quam Abel[1] ; » parce que le sang d'Abel demande vengeance, et le sang de notre Sauveur fait descendre la miséricorde. Jésus-Christ devoit donc parler à son Père, aussi bien qu'aux hommes ; au ciel, aussi bien qu'à la terre.

Mais il faut remarquer ici un secret de la Providence : c'est que c'étoit au ciel qu'il falloit parler, afin que la terre fût persuadée. Et cela, pour quelle raison ? C'est que la grâce divine, qui devoit amollir les cœurs, devoit être envoyée du ciel. Par exemple, vous avez beau semer votre grain sur cette terre toute desséchée, vous recueillerez peu de fruit, si la pluie du ciel ne la rend féconde. Il en est à peu près de même dans la vérité que je vous explique. Lorsque mon Sau-

1. *Heb.* XII, 24.

veur a parlé aux hommes, il a seulement semé sur la terre, et cette terre ingrate et stérile lui a donné peu de sectateurs. il faut donc maintenant qu'il parle à son Père; il faut que, se tournant du côté du ciel, il y porte la voix de son sang. C'est alors, Messieurs, c'est alors que la grâce tombant avec abondance, notre terre donnera son fruit : alors le ciel apaisé persuadera aisément les hommes; et la parole qu'il a semée fructifiera par tout l'univers. De là vient qu'il a dit lui-même : Quand j'aurai été élevé de terre, quand j'aurai été mis en croix, quand j'aurai répandu mon sang, je tirerai à moi toutes choses : « Omnia traham ad meipsum [1]; » nous montrant, par cette parole, que sa force étoit en sa croix, et que son sang lui devoit attirer le monde.

Cette vérité étant supposée, je ne m'étonne pas, Chrétiens, que l'Église soit établie par le moyen des persécutions. Donnez du sang, bienheureux apôtre; votre Maître lui donnera une voix capable d'émouvoir le ciel et la terre. Puisqu'il vous a enseigné que sa force consiste en sa croix, portez-la par toute la terre, cette croix victorieuse et toute-puissante; mais ne la portez pas imprimée sur des marbres inanimés, ni sur des métaux insensibles; portez-la sur votre corps même, et abandonnez-le aux tyrans, afin que leur fureur y puisse graver une image vive et naturelle de Jésus-Christ crucifié.

C'est ce qu'il va bientôt entreprendre : il ira par toute la terre. Chrétiens, pour quelle raison? C'est afin, nous dit-il lui-même, « c'est afin de porter partout la mort et la croix de Jésus, imprimée en son propre corps : » « Mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes [2]; » et c'est peut-être pour cette raison qu'il a dit ces belles paroles, écrivant aux Colossiens : « Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi [3] : » « Je veux, dit-il, accomplir ce qui manque aux souffrances de Jésus-Christ. » Que nous dites-vous, ô grand Paul? Peut-il donc manquer quelque chose au prix et à la valeur infinie des souffrances de votre Maître? Non, ce n'est pas là sa pensée. Ce grand homme n'ignore pas que rien ne manque à leur dignité; mais ce qui leur manque, dit-il, c'est que Jésus n'a souffert qu'en Jérusalem; et comme sa force est toute en sa croix, il faut qu'il souffre par tout le monde, afin d'attirer tout le monde. C'est ce que l'apôtre vouloit accomplir. Les Juifs ont vu la croix de son Maître; il la veut montrer aux Gentils, dont il est le prédicateur. Il va donc, dans cette pensée, du levant jusqu'au couchant, de Jérusalem jusqu'à Rome, portant partout sur lui-même la croix de Jésus, et accomplissant ses souffrances; trouvant partout de nouveaux supplices, faisant partout de nouveaux fidèles, et remplissant tant de nations de son sang et de l'Évangile.

Mais je ne croirois pas, Chrétiens, m'être acquitté de ce que je dois à la gloire de ce grand apôtre, si, parmi tant de grands exemples que nous donne sa belle vie, je ne choisissois quelque action illustre, où vous puissiez voir en particulier combien ses souffrances sont persuasives. Considérez donc ce grand homme fouetté à Philippes par main

1. Joan. XII 32 — 2. *II Cor.* IV. 10. — 3 *Coloss.* I, 24.

de bourreau[1], pour y avoir prêché Jésus-Christ; puis jeté dans l'obscurité d'un cachot, ayant les pieds serrés dans du bois qui étoit entr'ouvert par force; et les pressoit ensuite avec violence; qui cependant triomphant de joie de sentir si vivement en lui-même la sanglante impression de la croix, avec Silas son cher compagnon, rompoit le silence de la nuit en offrant à Dieu, d'une âme contente, des louanges pour ses supplices, des actions de grâces pour ses blessures. Voilà comme il porte la croix du Sauveur; et aussi, dans ce même temps, le Sauveur lui veut faire voir une merveilleuse représentation de ce qui s'est fait à la sienne. Là du sang, et ici du sang; là, Messieurs, « la terre a tremblé[2], » et ici elle tremble encore : « Terræ motus factus « est magnus[3] : » là les tombeaux ont été ouverts, qui sont comme les prisons des morts, et des morts sont ressuscités[4]; ici les prisons sont ouvertes, qui sont les tombeaux obscurs des hommes vivants : « Aperta sunt omnia ostia[5] : » et pour achever cette ressemblance, là celui qui garde la croix du Sauveur le reconnoît pour le Fils de Dieu : « Vere Filius Dei erat iste[6]; » et ici celui qui garde saint Paul se jette aussitôt à ses pieds : « Procidit ad pedes[7], » et se soumet à son Évangile. Que ferai-je, dit-il, pour être sauvé? « Quid me oportet facere, « ut salvus fiam[8]? » Il lave premièrement les plaies de l'apôtre : l'apôtre après lavera les siennes par la grâce du saint baptême; et ce bienheureux geôlier se prépare à cette eau céleste, en essuyant le sang de l'apôtre, qui lui inspire l'amour de la croix et l'esprit du christianisme.

Vous voyez déjà, Chrétiens, ce que peut la croix de Jésus, imprimée sur le corps de Paul; mais renouvelez vos attentions pour voir la suite de cette aventure, qui vous le montrera d'une manière bien plus admirable. Que fera le divin apôtre, sortant des prisons de Philippes? Qu'il vous le dise de sa propre bouche, dans une lettre qu'il a écrite aux habitants de Thessalonique : « Vous savez, leur dit-il, mes Frères, quelle a été notre entrée chez vous, et qu'elle n'a pas été inutile : » « Quia non inanis fuit[9]. » Pour quelle raison, Chrétiens, son abord à Thessalonique n'a-t-il pas été inutile? Vous serez surpris de l'apprendre : « C'est, dit-il, qu'ayant été tourmentés et traités indignement à Philippes, cela nous a donné l'assurance de vous annoncer l'Évangile : » « Sed ante passi, et contumeliis affecti, sicut scitis, in « Philippis, fiduciam habuimus in Deo nostro, loqui ad vos Evange- « lium Dei[10]. »

Quand je considère, Messieurs, ces paroles du divin apôtre, j'avoue que je ne suis plus à moi-même, et je ne puis assez admirer l'esprit céleste qui le possédoit. Car quel est le victorieux, dont le cœur puisse être autant excité par l'image glorieuse et tranquille de la victoire tout nouvellement remportée, que le grand Paul est encouragé par le souvenir des souffrances dont il porte encore les marques, dont il sent

1. *Act.* XVI, 23 et seq. — 2. Matth. XXVII, 51. — 3. *Act.* XVI, 26.
4. Matth. XXVII, 52. — 5. *Act.* XVI, 26. — 6. Matth. XXVII, 54.
7. [illegible] 9. — 8. Ibid., 30. — 9. *I Thess.* II, 1. — 10. Ibid., 2

encore les vives atteintes ? Son entrée sera fructueuse, parce qu'elle est précédée par de grands tourments ; il prêchera avec confiance, parce qu'il a beaucoup enduré ; et si nous savons pénétrer tout le sens de cette parole, nous devons croire que le grand apôtre, sortant des prisons de Philippes, exhortoit par cette pensée les compagnons de son ministère : « Allons, mes Frères, à Thessalonique ; notre entrée n'y sera pas inutile, puisque nous avons déjà tant souffert ; nous avons assez répandu de sang pour oser entreprendre quelque grand dessein. Allons donc en cette ville célèbre ; faisons-y profiter ce sang répandu ; portons-y la croix de Jésus, récemment imprimée sur nous par nos plaies encore toutes fraîches ; et que ces nouvelles blessures donnent au Sauveur de nouveaux disciples. » Il y vole dans cette espérance, et son attente n'est pas frustrée.

Mais pourquoi m'arrêter, Messieurs, à vous raconter le fruit qu'il a fait dans la ville de Thessalonique ? Il en est de même de toutes les autres qu'il éclaire par sa doctrine, et qu'il attire par ses souffrances. Il court ainsi par toute la terre, portant partout la croix de Jésus ; toujours menacé, toujours poursuivi avec une fureur implacable ; sans repos durant trente années, il passe d'un travail à un autre, et trouve partout de nouveaux périls ; des naufrages dans ses voyages de mer, des embûches dans ceux de terre ; de la haine parmi les Gentils, de la rage parmi les Juifs ; des calomniateurs dans tous les tribunaux, des supplices dans toutes les villes ; dans l'Église même et dans sa maison, des faux frères qui le trahissent : tantôt lapidé et laissé pour mort, tantôt battu outrageusement et presque déchiré par le peuple ; il meurt tous les jours pour le Fils de Dieu : « Quotidie morior [1], » et il marque l'ordre de ses voyages par les traces du sang qu'il répand, et par les peuples qu'il convertit ; car il joint toujours l'un et l'autre : si bien que nous lui pouvons appliquer ces beaux mots de Tertullien : « Ses blessures font ses conquêtes ; il ne reçoit pas plutôt une plaie, qu'il la couvre par une couronne ; aussitôt qu'il verse du sang, il acquiert de nouvelles palmes ; il remporte plus de victoires qu'il ne souffre de violences : » « Corona premit vulnera, palma sanguinem obscurat, « plus victoriarum est quam injuriarum [2]. »

C'est pourquoi le Sauveur Jésus, voulant encore abattre à ses pieds l'impérieuse majesté de Rome, il y conduit enfin le divin apôtre, comme le plus illustre de ses capitaines. Mais, mes Frères, il faut plus de sang pour fonder cette illustre Église, qui doit être la mère des autres : saint Paul y donnera tout le sien ; aussi y trouvera-t-il un persécuteur qui ne le sait pas répandre à demi, je veux dire le cruel Néron, qui ajoutera le comble à ses crimes en faisant mourir cet apôtre.

Vous raconterai-je, Messieurs, combien son sang se multipliera, quelle suite de chrétiens sa fécondité fera naître, combien il animera de martyrs, et avec quelle force il affermira cet empire spirituel, qui se doit établir à Rome, plus illustre que celui des Césars ? Mais

1. *I Cor.* xv, 31. — 2. *Scorp.* n. 6.

quand est-ce que j'achèverai, si j'entreprends de vous rapporter toutes les grandeurs de l'apôtre? J'en ai dit assez, Chrétiens, pour nous inspirer l'amour de la croix, si notre extrême délicatesse ne nous la rendoit odieuse. O croix! qui donnez la victoire à Paul, et dont la foiblesse le rend tout-puissant, notre siècle délicieux ne peut souffrir votre dureté! Personne ne veut dire avec l'apôtre : « Je ne me plais que dans mes souffrances, et je ne suis fort que dans mes foiblesses. » Nous voulons être puissants dans le monde, c'est pourquoi nous sommes foibles selon Jésus-Christ; et l'amour de la croix de Jésus étant éteint parmi les fidèles, toute la force chrétienne s'est évanouie. Mais, mes Frères, je ne puis vous dire ce que je pense sur ce beau sujet. Le grand Paul me rappelle encore : après avoir vu les foiblesses que la croix lui a fait sentir, il faut achever ce discours, en considérant les infirmités que la charité lui inspire dans le gouvernement ecclésiastique.

TROISIÈME POINT.

Le pourrez-vous croire, Messieurs, que l'Église de Jésus-Christ se gouverne par la foiblesse; que l'autorité des pasteurs soit appuyée sur l'infirmité; que le grand apôtre saint Paul, qui commande avec tant d'empire, qui menace si hautement les opiniâtres, qui juge souverainement les pécheurs, enfin qui fait valoir avec tant de force la dignité de son ministère, soit infirme parmi les fidèles, et que ce soit une divine foiblesse qui le rende puissant dans l'Église? Cela vous paroît peut-être incroyable; cependant c'est une doctrine que lui-même nous a enseignée, et qu'il faut vous expliquer en peu de paroles.

Pour cela vous devez entendre que l'empire spirituel, que le Fils de Dieu donne à son Église, n'est pas semblable à celui des rois. Il n'a pas cette majesté terrible; il n'a pas ce faste dédaigneux, ni ce superbe esprit de grandeur dont sont enflés les princes du monde. « Les rois des nations les dominent, dit le Fils de Dieu dans son Évangile [1]; mais il n'en est pas ainsi parmi vous, où le plus grand doit être le moindre, et où le premier est le serviteur. »

Le fondement de cette doctrine, c'est que cet empire divin est fondé sur la charité. Car, mes Frères, cette charité peut prendre toutes sortes de formes. C'est elle qui commande dans les pasteurs, c'est elle qui obéit dans les peuples : mais soit qu'elle commande, soit qu'elle obéisse, elle retient toujours ses qualités propres, elle demeure toujours charité; toujours douce, toujours patiente, toujours tendre et compatissante, jamais fière ni ambitieuse.

Le gouvernement ecclésiastique, qui est appuyé sur la charité, n'a donc rien d'altier ni de violent : son commandement est modeste, son autorité est douce et paisible. Ce n'est pas une domination qu'elle exerce : « Dominantur, vos autem non sic; » c'est un ministère dont elle s'acquitte, c'est une économie qu'elle ménage par la sage dispensation de la charité fraternelle.

1 Luc. XXII, 25. 26

Mais cette charité ecclésiastique, qui conduit le peuple de Dieu, passe encore beaucoup plus loin. Au lieu de s'élever orgueilleusement pour faire valoir son autorité, elle croit que pour gouverner il faut qu'elle s'abaisse, qu'elle s'affoiblisse, qu'elle se rende infirme elle-même, afin de porter les infirmes. Car Jésus-Christ, son original, en venant régner sur les hommes, a voulu prendre leurs infirmités : ainsi les apôtres, ainsi les pasteurs doivent se revêtir des foiblesses des troupeaux commis à leur vigilance; afin que de même que le Fils de Dieu est un pontife compatissant qui ressent nos infirmités, ainsi les pasteurs du peuple fidèle sentent les foiblesses de leurs frères, et portent leurs infirmités en les partageant. C'est pourquoi le divin apôtre, plein de cet esprit ecclésiastique, croit établir son autorité en se faisant infirme aux infirmes, et se rendant serviteur de tous [1].

Mais voulez-vous voir, Chrétiens, dans un exemple particulier, jusqu'à quel point cet homme admirable ressent les infirmités de ses frères; représentez-vous ses fatigues, ses voyages, ses inquiétudes, ses peines pour résister à tant d'ennemis, ses soins pour enseigner tant de peuples, ses veilles pour gouverner tant d'Églises : cependant, accablé de tous ces travaux, il s'impose encore lui-même la nécessité de gagner sa vie à la sueur de son corps, « operantes manibus « nostris [2]. »

Que l'ancienne Rome ne me vante plus ses dictateurs pris à la charrue, qui ne quittoient leur commandement que pour retourner à leur labourage : je vois quelque chose de plus merveilleux en la personne de mon grand apôtre, qui même au milieu de ses fonctions, non moins augustes que laborieuses, renonce volontairement aux droits de sa charge; et refusant de tous les fidèles la paye honorable qui étoit si bien due à son ministère, ne veut tirer que de ses propres mains ce qui est nécessaire pour sa subsistance.

Cela, mes Frères, venoit d'un esprit infiniment au-dessus du monde; mais vous l'admirez beaucoup davantage, si vous pénétrez le motif de cette action glorieuse. Écoutez donc ces belles paroles de l'admirable saint Augustin, par lesquelles il entre si bien dans les sentiments du grand Paul : « Infirmorum periculis, ne falsis suspicionibus agitati « odissent quasi venale Evangelium, tanquam paternis maternisque « visceribus tremefactus hoc fecit [3]. » Qui vous oblige, ô divin apôtre, à travailler ainsi de vos mains? « C'est à cause, dit saint Augustin, qu'ayant une tendresse plus que maternelle pour les peuples qui lui sont commis, il tremble pour les périls des infirmes qui, agités par de faux soupçons, pourroient peut-être haïr l'Évangile, en s'imaginant que l'apôtre le prêchoit pour son intérêt. » Quelle charité de saint Paul! Ce qu'il craint, ce n'est qu'un soupçon, et un soupçon mal fondé, et un soupçon qu'il eût démenti par toute la suite de sa vie céleste, si épurée des sentiments de la terre : toutefois ce soupçon fait trembler l'apôtre, il déchire ses entrailles plus que maternelles; ce grand

1. *I Cor.* IX, 22. — 2. Ibid., IV, 12.
3. *De opere Monach.* n. 13, t. VI, c. 485.

homme, pour éviter ce soupçon, veut bien veiller nuit et jour, et ajouter le travail des mains à toutes ses autres fatigues!

Qui pourroit donc assez expliquer combien vivement il sentoit toutes les infirmités des fidèles? Celui qui trembloit pour un seul soupçon, et qu'une ombre de mal épouvantoit, en quel état étoit-il, mes Frères, quelle étoit son inquiétude, quand il voyoit des maux véritables, des scandales parmi les fidèles, des péchés publics ou particuliers! Que ne puis-je entrer dans ce cœur tout ardent des flammes de la charité fraternelle, pour y voir de quel sentiment le grand Paul disoit ces beaux mots : « Qui est infirme parmi les fidèles, sans que je sois infirme avec lui? et qui peut les scandaliser, sans que je sois moi-même brûlé de douleur? » « Quis infirmatur, et ego non infirmor? Quis « scandalizatur, et ego non uror[1]! »

Arrêtons ici, Chrétiens, et que la méditation d'un si grand exemple fasse le fruit de tout ce discours. Car quelle âme de fer et de bronze ne se sentiroit attendrie par les saintes infirmités que la charité inspire à l'apôtre? Voyoit-il un membre affligé, il ressentoit toute sa douleur. Voyoit-il des simples et des ignorants, il descendoit du troisième ciel pour leur donner un lait maternel, et bégayer avec ces enfants. Voyoit-il des pécheurs touchés, le saint apôtre pleuroit avec eux pour participer à leur pénitence; en voyoit-il d'endurcis, il pleuroit encore leur aveuglement. Partout où l'on frappoit un fidèle, il se sentoit aussitôt frappé; et la douleur passant jusqu'à lui par la sainte correspondance de la charité fraternelle, il s'écrioit aussitôt, comme blessé et ensanglanté : « Quis infirmatur, et ego non infirmor? » « Qui est infirme, sans que je le sois? je suis brûlé intérieurement, quand quelqu'un est scandalisé. » Si bien qu'en considérant ce saint homme répandant ses lumières par toute l'Église, recevant de tous côtés des atteintes de tous les membres affligés, je me le représente souvent comme le cœur de ce corps mystique : et de même que tous les membres, comme ils tirent du cœur toute leur vertu, lui font aussi promptement sentir, par une secrète communication, tous les maux dont ils sont attaqués, comme s'ils vouloient l'avertir de l'assistance dont ils ont besoin; ainsi tous les maux qui sont dans l'Église se réfléchissent sur le saint apôtre, pour solliciter sa charité attendrie d'aller au secours des infirmes : « Quis infirmatur, et ego non infirmor? »

Mais je passe encore plus loin, et j'apprends de saint Chrysostome qu'il n'est pas seulement le cœur de l'Église; « mais qu'il s'afflige pour tous les membres, comme si lui seul étoit toute l'Église : » « Tanquam « ipse universa orbis Ecclesia esset, sic pro membris singulis discru« ciabatur[2]. » Que ne me reste-t-il assez de loisir pour entrer au fond de cette pensée, et pour vous montrer, Chrétiens, cette étendue de la charité, qui ne permet pas à saint Paul de se resserrer en lui-même, qui le répand dans toute l'Église, qui le mêle avec tous les membres, qui fait qu'il vit et qu'il souffre en eux : « Tanquam ipse « universa orbis Ecclesia esset, sic pro membris singulis discrucia-

1. *II Cor.* XI, 29. — 2. *In Epist.* II, *ad Cor. Hom.* XXV, n. 2, tom. X, p. 614.

« batur. » C'est là, c'est là, si nous l'entendons, le comble des infirmités de l'apôtre.

Grand Paul, permettez-moi de le dire, j'ai médité toute votre vie, j'ai considéré vos infirmités au milieu des persécutions; mais je ne craindrai pas d'assurer qu'elles ne sont pas comparables à celles qui sont attirées sur vous par la charité fraternelle. Dans vos persécutions, vous ne portiez que vos propres foiblesses; ici vous êtes chargé de celles des autres : dans vos persécutions, vous souffriez par vos ennemis; ici vous souffrez par vos frères, dont tous les besoins et tous les périls ne vous laissent pas respirer : dans vos persécutions, votre charité vous fortifioit et vous soutenoit contre les attaques; ici c'est votre charité qui vous accable : dans vos persécutions, vous ne pouviez être combattu que d'un seul endroit dans un même temps; ici tout le monde ensemble vient fondre sur vous, et vous devez en soutenir le faix.

C'est donc ici l'accomplissement de toutes ces divines foiblesses dont l'apôtre se glorifie, et c'est ici qu'il s'écrie avec plus de joie : « Cum « infirmor, tunc potens sum : » « Je ne suis puissant que dans ma foiblesse. » Car quelle est la force de Paul qui se fait infirme volontairement afin de porter les infirmes; qui partage avec eux leurs infirmités, afin de les aider à les soutenir; qui s'abaisse jusqu'à terre par la charité, pour les mettre sur ses épaules et les élever avec lui au ciel; qui se fait esclave d'eux tous, pour les gagner tous à son Maître ! N'est-ce pas là gouverner l'Église d'une manière digne d'un apôtre? n'est-ce pas imiter Jésus-Christ lui-même, dont le trouble nous affermit et dont les infirmités nous guérissent?

Ne voulez-vous pas, chrétiens, imiter un si grand exemple? Que d'infirmes à supporter, que d'ignorants à instruire, que de pauvres à soulager dans l'Église ! Mon frère, excitez votre zèle : cet homme qui vous hait depuis tant d'années, c'est un infirme qu'il vous faut guérir. Mais sa haine est invétérée. Donc son infirmité est plus dangereuse. Mais il vous a, dites-vous, maltraité souvent par des injures et par des outrages : soutenez son infirmité, tout le mal est tombé sur lui : ayez pitié du mal qu'il s'est fait, et oubliez celui qu'il a voulu vous faire. Courez à ce pécheur endurci, réchauffez et rallumez sa charité éteinte; tendez-lui les bras, ouvrez-lui le cœur, tâchez de gagner votre frère.

Mais jetez encore les yeux sur les nécessités temporelles de tant de pauvres qui crient après vous. Ne semble-t-il pas que la Providence ait voulu les unir ensemble dans cet hôpital merveilleux, afin que leur voix fût plus forte, et qu'ils pussent plus aisément émouvoir vos cœurs? Ne voulez-vous pas les entendre, et vous joindre à tant d'âmes saintes qui, conduites par vos pasteurs, courent au soulagement de ces misérables? Allez à ces infirmes, mes Frères, faites-vous infirmes avec eux; sentez en vous-mêmes leurs infirmités, et participez à leur misère. Souffrez premièrement avec eux, et ensuite soulagez-vous avec eux, en répandant abondamment vos aumônes. Portez ces foibles et ces impuissants; et ces foibles et ces impuissants vous porteront après jusqu'au ciel. « Amen. »

PANÉGYRIQUE DE SAINT BERNARD.

PRÊCHÉ A METZ.

La vie chrétienne et la vie apostolique de saint Bernard, fondées l'une et l'autre sur la vie de Jésus-Christ crucifié.

Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum.

Je n'ai pas estimé que je susse aucune chose parmi vous, si ce n'est Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. 1 Cor., II. 2.

Nos Églises de France ont introduit dans le dernier siècle une pieuse coutume, de commencer les prédications en invoquant l'assistance divine par les intercessions de la bienheureuse Marie. Comme nos adversaires ne pouvoient souffrir l'honneur si légitime que nous rendons à la sainte Vierge, comme ils le blâmoient par des invectives aussi sanglantes qu'elles étoient injustes et téméraires, l'Église a cru qu'il étoit à propos de résister à leur audacieuse entreprise, et de recommander d'autant plus cette dévotion aux fidèles, que l'hérésie s'y opposoit avec plus de fureur. Et parce que nous n'avons rien de plus vénérable que la prédication du saint Évangile, c'est là qu'elle invite tous ses enfants à implorer les oraisons de Marie, qu'elle reconnoît leur être si profitables.

Mais il y a, ce me semble, une autre raison plus particulière de cette sainte cérémonie : c'est que le devoir des prédicateurs est d'engendrer Jésus-Christ dans les âmes : « Mes petits enfants, dit l'Apôtre, pour lesquels je suis encore dans les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous[1]. » Vous voyez qu'il enfante et qu'il engendre Jésus-Christ dans les âmes : ainsi il y a quelque convenance entre les prédicateurs de la parole divine, et la sainte Mère de Dieu. C'est pourquoi le grand saint Grégoire ne craint pas d'appeler mères de Jésus-Christ, ceux qui sont appelés à ce glorieux ministère[2]. De là vient que l'Église s'est persuadée aisément que vous, ô très-heureuse Marie bénite entre toutes les femmes; vous qui avez été prédestinée dès l'éternité pour engendrer selon la chair le Fils du Très-Haut, vous aideriez volontiers de vos pieuses intercessions ceux qui le doivent engendrer en esprit dans les cœurs de tous les fidèles.

Mais dans quelle prédication doit-on plus espérer de votre secours, que dans celle que ce peuple attend aujourd'hui, où nous avons à louer la grâce et la miséricorde divine dans la sainteté du dévot Bernard, de Bernard le plus fidèle et le plus chaste de vos enfants; celui de tous les hommes qui a le plus honoré votre maternité glo-

1. *Galat.* IV, 19. — 2. *In Evang.* lib. I, *Hom.* III, n. 2, tom. I, col. 1444.

rieuse, qui a le mieux imité votre pureté angélique, qui a cru devoir à vos soins et à votre charité maternelle l'influence continuelle des grâces qu'il recevoit de votre cher fils? Aidez-nous donc par vos saintes prières, ô très-bénite Marie! aidez-nous à louer l'ouvrage de vos prières; pour cela nous nous jetons à vos pieds, vous saluant et vous disant avec l'ange : « Ave. »

Parmi les divers ornements du pontife de la loi ancienne, celui qui me semble le plus remarquable c'est ce mystérieux pectoral sur lequel, selon l'Écriture, il portoit gravés ces mots : « Urim et tumim [1], » c'est-à-dire, vérité et doctrine; ou, comme l'entendent d'autres interprètes, lumière et perfection. Je sais que cela est écrit pour nous faire voir quelles doivent être les qualités des ministres des choses sacrées; et qu'encore que leurs habillements magnifiques semblent les rendre assez remarquables, ce n'est pas là toutefois ce qui les doit discerner du peuple, mais que la vraie marque sacerdotale, le vrai ornement du grand prêtre, c'est la doctrine et la vérité : c'est ce qui nous est représenté en ce lieu.

Mais si nous portons plus loin nos pensées; si dans le pontife du Vieux Testament, qui n'avoit que des ombres et des figures, nous considérons Jésus-Christ, qui est la fin de la loi et le pontife de la nouvelle alliance, nous y trouverons quelque chose de plus merveilleux. Chrétiens, c'est ce saint pontife, c'est ce grand sacrificateur qui porte véritablement sur lui-même la doctrine, la perfection et la vérité; non point sur des pierres précieuses, ni dans des caractères gravés, comme faisoient les enfants d'Aaron, mais dans ses actions irrépréhensibles, et dans sa conduite toute divine.

Pour comprendre cette vérité nécessaire à l'intelligence de notre texte, remettez, s'il vous plaît, en votre mémoire, que Jésus-Christ, notre maître, est le Fils de Dieu. Vous êtes trop bien instruits pour ignorer que Dieu n'engendre pas à la façon ordinaire, et que cette génération n'a rien de matériel ni de corruptible. Dieu est esprit, Fidèles, et ne vit que de raison et d'intelligence; de là vient aussi qu'il engendre par son intelligence et par sa raison : de sorte que le Fils de Dieu est le fruit d'une connoissance très-pure, et qui, dans une simplicité incompréhensible, ne laisse pas d'être infiniment étendue. Étant le fruit de la raison et de l'intelligence divine, il est lui-même raison et intelligence; et c'est pourquoi l'Écriture l'appelle la parole et la sagesse du Père.

Et d'autant qu'il ne se peut faire que Dieu agisse autrement que par sa raison et par sa sagesse, de là vient que nous voyons dans les saintes lettres que Dieu a tout fait par son Verbe, qui est son Fils : « Omnia per ipsum facta sunt [2]; » parce que son Verbe est sa raison et sa lumière. C'est pourquoi cette grande machine du monde est un ouvrage si bien entendu, et fait reluire de toutes parts un ordre si admirable avec une excellente raison. Il ne se peut que la disposition n'en soit belle, et tous les mouvements raisonnables; parce qu'ils

1. *Levit.* VIII, 8. — 2. *Joan.* I, 3.

viennent d'une idée très-sage, et d'une science très-assurée, et d'une raison souveraine, qui est le Verbe et le Fils de Dieu, par qui toutes choses ont été faites, par qui elles sont disposées et régies.

Or, Fidèles, ce Verbe divin, après avoir fait éclater sa sagesse dans la structure et le gouvernement de cet univers, parce que, comme dit l'apôtre saint Jean, par lui toutes choses ont été faites; touché d'un amour incroyable pour notre nature, il nous le manifeste encore d'une façon tout ensemble plus familière et plus excellente dans un ouvrage plus divin, et qui ne laisse pas toutefois de nous toucher aussi de bien plus près. Comment cela, direz-vous? Ah! voici le grand conseil de notre bon Dieu, et la grande consolation des fidèles : c'est que ce Verbe éternel, comme vous savez, s'est fait homme dans la plénitude des temps; il s'est uni à notre nature, il a pris l'humanité dans les entrailles de la bienheureuse Marie, et c'est cette miraculeuse union qui nous a donné Jésus-Christ, Dieu et homme, notre maître et notre Sauveur.

Par conséquent la sainte humanité de Jésus étant unie au Verbe divin, elle est régie et gouvernée par le même Verbe. Car de même que la raison humaine gouverne les appétits du corps qui lui est uni, tellement que la partie même inférieure participe en quelque sorte à la raison, en tant qu'elle s'y soumet et lui obéit : de même le Verbe divin gouverne l'humanité dont il s'est revêtu; et comme il l'a rendue sienne d'une façon extraordinaire, il la régit aussi, il la meut et il l'anime avec un soin et d'une manière ineffable; si bien que toutes les actions de cette nature humaine, que le Verbe divin s'est appropriée, sont toutes pleines de cette sagesse incréée qui est le Fils de Dieu, et sont dignes du Verbe éternel auquel elle est divinement unie, et par lequel elle est singulièrement gouvernée. De là vient que les anciens Pères parlant des actions de cet Homme-Dieu, les ont appelées opérations théandriques, c'est-à-dire, opérations mêlées du divin et de l'humain, opérations divines et humaines tout ensemble; humaines par leur nature, divines par leur principe : d'autant que le Dieu-Verbe s'étant rendu propre la sainte humanité de Jésus, il en considère les actions comme siennes, et ne cesse d'y faire couler une influence toute divine de grâces et de sagesse, qui les anime, et qui les relève au delà de ce que nous pouvons concevoir.

Notre doctrine étant ainsi supposée, il ne nous sera pas difficile de l'appliquer aux paroles du saint apôtre, qui servent de fondement à tout ce discours. Je dis donc que l'humanité de Jésus touchant de si près au Verbe divin, et lui appartenant par une espèce d'union si intime, il étoit obligé, pour l'intérêt de sa gloire, de la conduire par sa sagesse : d'où il résulte que toutes les actions de Jésus venoient d'un principe divin, et d'un fond de sagesse infinie. Partant si nous voulons reconnoître quelle estime nous devons faire des choses qui se présentent à nous, nous n'avons qu'à considérer le choix ou le mépris qu'en a fait le Sauveur Jésus pendant qu'il a vécu sur la terre. Comme il est la parole substantielle du Père, toutes ses actions parlent, et toutes ses œuvres instruisent.

On nous a toujours fait entendre que la meilleure façon d'enseigner, c'est de faire. L'action, en effet, a je ne sais quoi de plus vif et de plus pressant que les paroles les plus éloquentes. C'est aussi pour cela que le Fils de Dieu, ce divin précepteur que Dieu nous a envoyé du ciel, a choisi cette noble manière de nous enseigner par ses actions; et cette instruction est d'autant plus persuasive et plus forte, qu'étant réglée par la sagesse même de Dieu, nous sommes assurés qu'il ne peut manquer. Bonté incroyable de notre Dieu! Voyant que nous étions contraints d'aller puiser en divers endroits les ondes salutaires de la vérité, non sans un grand travail et un péril éminent de nous égarer dans une recherche si difficile, il nous a proposé son cher Fils, dans lequel il a ramassé toutes les vérités qui nous sont utiles, comme dans un saint et mystérieux abrégé; et ayant pitié de nos ignorances et de nos irrésolutions, il a tellement disposé sa vie, que par elle toutes les choses nécessaires pour la conduite des mœurs sont très-évidemment décidées : d'où vient que l'apôtre saint Paul nous assure « qu'en Jésus-Christ sont cachés tous les trésors de la science et de la sagesse : » « In quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi[1]. » C'est pourquoi, dit le même saint Paul[2], je ne cherche pas la bonne doctrine dans les écrits curieux, ni dans les raisonnements incertains des philosophes et des orateurs enflés de leur vaine éloquence; seulement j'étudie le Sauveur Jésus, et en lui je vois toutes choses. De cette sorte, Fidèles, Jésus n'est pas seulement notre maître, mais il est encore l'objet de nos connoissances : il n'est pas seulement la lumière qui nous guide à la vérité, mais il est lui-même la vérité dont nous désirons la science; et c'est pourquoi nous sommes appelés chrétiens, non-seulement parce que nous professons de ne suivre point d'autre maître que Jésus-Christ, mais encore parce que nous faisons gloire de ne savoir autre chose que Jésus-Christ. Et certes, ce seroit en vain que nous rechercherions d'autres instructions, puisque par le Verbe fait homme la science elle-même nous a parlé; et que la sagesse, pour nous enseigner, a fait devant nous ce qu'il falloit faire, et que la vérité même s'est manifestée à nos esprits, et s'est rendue sensible à nos yeux.

Voilà de quelle sorte Jésus-Christ, notre grand pontife, a porté sur lui-même la doctrine et la vérité. Mais d'autant que c'est à la croix qu'il a particulièrement exercé sa charge de souverain prêtre; c'est là, c'est là, mes Frères, que malgré la fureur de ses ennemis et la honte de sa nudité ignominieuse, il nous a paru le mieux revêtu de ces beaux ornements de doctrine et de vérité. Jésus étoit le livre où Dieu a écrit notre instruction; mais c'est à la croix que ce grand livre s'est le mieux ouvert, par ses bras étendus, et pas ses cruelles blessures, et par sa chair percée de toutes parts : car, après une si belle leçon, que nous reste-t-il à apprendre? Fidèles, ce qui nous abuse, ce qui nous empêche de reconnoître le souverain bien, qui est la seule science profitable, c'est l'attachement et l'aveugle estime que nous avons pour les

1. *Coloss.* II, 3. — 2. *I Cor.* II, 1 et seq.

biens sensibles. C'est ce qui a obligé le Sauveur Jésus à choisir volontairement les injures, les tourments et la mort. Bien plus, il a choisi de toutes les injures les plus sensibles, et de tous les supplices le plus infâme, et de toutes les morts la plus douloureuse; afin de nous faire voir combien sont méprisables les choses que les mortels abusés appellent des biens, et qu'en quelque extrémité de misère, de pauvreté, de douleurs que l'homme puisse être réduit, il sera toujours puissant, abondant, bienheureux, pourvu que Dieu lui demeure.

Ce sont ces vérités, Chrétiens, que le grand pontife Jésus nous montre écrites sur son corps déchiré, et c'est ce qu'il nous crie par autant de bouches qu'il a de plaies : de sorte que sa croix n'est pas seulement le sanctuaire d'un pontife et l'autel d'une victime, mais la chaire d'un maître et le trône d'un législateur. De là vient que l'apôtre saint Paul, après avoir dit qu'il ne sait autre chose que Jésus-Christ, ajoute aussitôt, et Jésus-Christ crucifié; parce que si ces vérités chrétiennes nous sont montrées dans la vie de Jésus, nous les lisons encore bien plus efficacement dans sa mort, scellées et confirmées par son sang : tellement que Jésus crucifié, qui a été le scandale du monde, et qui a paru ignorance et folie aux philosophes du siècle, pour confondre l'arrogance humaine est devenu le plus haut point de notre sagesse.

Ah! que l'admirable Bernard s'étoit avancé dans cette sagesse! Il étoit toujours au pied de la croix, lisant, contemplant et étudiant ce grand livre. Ce livre fut son premier alphabet dans sa tendre enfance : ce même livre fut tout son conseil dans sa sage et vénérable vieillesse. Il en baisoit les sacrés caractères; je veux dire, ces aimables blessures, qu'il considéroit comme étant encore toutes fraîches et toutes vermeilles, et teintes de ce sang précieux qui est notre prix et notre breuvage. Il disoit avec l'apôtre saint Paul[1] : Que les sages du monde se glorifient, les uns de la connoissance des astres, et les autres des éléments; ceux-là de l'histoire ancienne et moderne, et ceux-ci de la politique; qu'ils se vantent, tant qu'il leur plaira, de leurs inutiles curiosités : pour moi, si Dieu permet que je sache Jésus crucifié, ma science sera parfaite, et mes désirs seront accomplis. C'est tout ce que savoit saint Bernard; et comme l'on ne prêche que ce que l'on sait, lui, qui ne savoit que la croix, ne prêchoit aussi que la croix.

La science de la croix fait les chrétiens; la prédication de la croix produit les apôtres : c'est pourquoi saint Paul, qui se glorifie de ne savoir que Jésus crucifié, publie ailleurs hautement qu'il ne prêche que Jésus crucifié[2]. Ainsi faisoit le dévot saint Bernard. Je vous le ferai voir en particulier et dans sa cellule étudiant la croix de Jésus, afin que vous respectiez la vertu de ce bon et parfait chrétien; mais après, je vous le représenterai dans les chaires et dans les fonctions ecclésiastiques, prêchant et annonçant la croix de Jésus, afin que vous glorifiiez Dieu, qui nous a envoyé cet apôtre. Vous verrez donc, mes Frères, la vie chrétienne et la vie apostolique de saint Bernard, fondées l'une et l'autre sur la science de notre Maître crucifié : c'est le

1. *I Cor.* I, 20.,— 2. Ibid., 23.

sujet de cet entretien. Il est simple, je vous l'avoue; mais je bénirai cette simplicité, si, dans la croix de Jésus, je puis vous montrer l'origine des admirables qualités du pieux Bernard : c'est ce que j'attends de la grâce du Saint-Esprit, si vous vous rendez soumis et attentifs à sa sainte parole. Commençons avec l'assistance divine, et entrons dans la première partie.

PREMIER POINT.

Si j'ai été assez heureux pour vous faire entendre ce que je viens de vous dire, vous devez avoir remarqué que le Sauveur, pendu à la croix, nous enseigne le mépris du monde d'une manière très-puissante et très-efficace. Car si Jésus crucifié est le Fils et les délices du Père, s'il est son unique et son bien-aimé, et le seul objet de sa complaisance; si d'ailleurs, selon notre façon de juger des choses, il est de tous les mortels le plus abandonné et le plus misérable; le plus grand selon Dieu, et le plus méprisable selon les hommes : qui ne voit combien nous sommes trompés dans l'estime que nous faisons des biens et des maux; et que les choses qui ont parmi nous l'applaudissement et la vogue, sont les dernières et les plus abjectes : et c'est ce qui inspire, jusqu'au fond de l'âme, le mépris du monde et des vanités à ceux qui sont savants dans la croix du Sauveur Jésus, où la pompe et les fausses voluptés de la terre ont été éternellement condamnées. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul, considérant Jésus-Christ sur ce bois infâme : Ah! dit-il, « je suis crucifié avec mon bon Maître. » Je le vois, je le vois sur la croix, dépouillé de tous les biens que nous estimons, accablé à l'extrémité de tout ce qui nous afflige et qui nous effraye. Moi qui le crois la sagesse même, j'estime ce qu'il estime; et dédaignant ce qu'il a dédaigné, je me crucifie avec lui, et rejette de tout mon cœur les choses qu'il a rejetées : « Christo confixus sum cruci[1]. »

Tel est le sentiment d'un vrai chrétien; mais que cette vérité est dure à nos sens! Qui la pourra comprendre, Fidèles, si Jésus même ne l'imprime en nos cœurs? C'est ainsi qu'il se plaît à nous commander des choses auxquelles toute la nature répugne, afin de faire éclater sa puissance dans notre foiblesse : et pour animer nos courages, il nous propose des personnes choisies, à qui sa grâce a rendu aisé ce qui nous paroissoit impossible. Or, parmi les hommes illustres dont l'exemple enflamme nos espérances, et confond notre lâcheté, il faut avouer que l'admirable Bernard tient un rang très-considérable. Un gentilhomme, d'une race illustre, qui voit sa maison en crédit, et ses proches dans les emplois importants; à qui sa naissance, son esprit, ses richesses promettent une belle fortune, à l'âge de vingt-deux ans renoncer au monde avec autant de détachement que le fit saint Bernard, vous semble-t-il, Chrétiens, que ce soit un effet médiocre de la toute-puissance divine? S'il l'eût fait dans un âge plus avancé, peut-être que le dégoût, l'embarras, les ennuis et les inquiétudes qui se rencontrent dans les affaires, l'auroient pu porter à ce changement.

1. *Galat.* II, 19.

S'il eût pris cette résolution dans une jeunesse plus tendre, la victoire eût été médiocre dans un temps où à peine nous nous sentons, et où les passions ne sont pas encore nées. Mais Dieu a choisi saint Bernard, afin de nous faire paroître le triomphe de la croix sur les vanités, dans les circonstances les plus remarquables que nous ayons jamais vues en aucune histoire.

Vous dirai-je en ce lieu ce que c'est qu'un jeune homme de vingt-deux ans? Quelle ardeur, quelle impatience, quelle impétuosité de désirs! Cette force, cette vigueur, ce sang chaud et bouillant, semblable à un vin fumeux, ne leur permet rien de rassis ni de modéré. Dans les âges suivants on commence à prendre son pli, les passions s'appliquent à quelques objets, et alors celle qui domine ralentit du moins la fureur des autres : au lieu que cette verte jeunesse n'ayant rien encore de fixe ni d'arrêté, en cela même qu'elle n'a point de passion dominante par-dessus les autres, elle est emportée, elle est agitée tour à tour de toutes les tempêtes des passions, avec une incroyable violence. Là les folles amours; là le luxe, l'ambition et le vain désir de paroître exercent leur empire sans résistance. Tout s'y fait par une chaleur inconsidérée; et comment accoutumer à la règle, à la solitude, à la discipline, cet âge qui ne se plaît que dans le mouvement et dans le désordre, qui n'est presque jamais dans une action composée, « et qui n'a honte que de la modération et de la pudeur? » « Et pudet non « esse impudentem [1]. »

Certes, quand nous nous voyons penchants sur le retour de notre âge, que nous comptons déjà une longue suite de nos ans écoulés, que nos forces se diminuent, et que le passé occupant la partie la plus considérable de notre vie, nous ne tenons plus au monde que par un avenir incertain : ah! le présent ne nous touche plus guère. Mais la jeunesse qui ne songe pas que rien lui soit encore échappé, qui sent sa vigueur entière et présente, ne songe aussi qu'au présent, et y attache toutes ses pensées. Dites-moi, je vous prie, celui qui croit avoir le présent tellement à soi, quand est-ce qu'il s'adonnera aux pensées sérieuses de l'avenir? Quelle apparence de quitter le monde, dans un âge où il ne se présente rien que de plaisant? Nous voyons toutes choses selon la disposition où nous sommes : de sorte que la jeunesse, qui semble n'être formée que pour la joie et pour les plaisirs, ah! elle ne trouve rien de fâcheux; tout lui rit, tout lui applaudit. Elle n'a point encore d'expérience des maux du monde, ni des traverses qui nous arrivent : de là vient qu'elle s'imagine qu'il n'y a point de dégoût, de disgrâce pour elle. Comme elle se sent forte et vigoureuse, elle bannit la crainte, et tend les voiles de toutes parts à l'espérance qui l'enfle et qui la conduit.

Vous le savez, Fidèles, de toutes les passions la plus charmante, c'est l'espérance. C'est elle qui nous entretient et qui nous nourrit, qui adoucit toutes les amertumes de la vie; et souvent nous quitterions des biens effectifs, plutôt que de renoncer à nos espérances. Mais la

1. S. Aug. *Confess.* lib. II, cap. 9, tom. I, col. 88.

jeunesse téméraire et malavisée, qui présume toujours beaucoup à cause qu'elle a peu expérimenté, ne voyant point de difficulté dans les choses, c'est là que l'espérance est la plus véhémente et la plus hardie : si bien que les jeunes gens, enivrés de leurs espérances, croient tenir tout ce qu'ils poursuivent; toutes leurs imaginations leur paroissent des réalités. Ravis d'une certaine douceur de leurs prétentions infinies, ils s'imagineroient perdre infiniment, s'ils se départoient de leurs grands desseins; surtout les personnes de condition, qui, étant élevées dans un certain esprit de grandeur, et bâtissant toujours sur les honneurs de leur maison et de leurs ancêtres, se persuadent facilement qu'il n'y a rien à quoi ils ne puissent prétendre.

Figurez-vous maintenant le jeune Bernard, nourri en homme de condition, qui avoit la civilité comme naturelle, l'esprit poli par les bonnes lettres, la représentation belle et aimable, l'humeur accommodante, les mœurs douces et agréables : ah ! que de puissants liens pour demeurer attaché à la terre ! Chacun pousse de telles personnes : on les vante, on les loue; on pense leur donner du courage, et on leur inspire l'ambition. Je sais que sa pieuse mère l'entretenoit souvent du mépris du monde; mais disons la vérité, cet âge ordinairement indiscret n'est pas capable de ces bons conseils. Les avis de leurs compagnons et de leurs égaux, qui ne croient rien de si sage qu'eux, l'emportent par-dessus ceux des parents.

Triomphez, Seigneur, triomphez de tous les attraits de ce monde trompeur; et faites voir au jeune Bernard, comme vous le fîtes voir à saint Paul[1], ce qu'il faut qu'il endure pour votre service. Déjà vous lui avez inspiré, avec une tendre dévotion pour Marie, un généreux amour de la pureté : déjà il a méprisé des caresses les plus dangereuses, dans des rencontres que l'honnêteté ne me permet pas de dire en cette audience : déjà votre grâce lui a fait chercher un bain et un rafraîchissement salutaire dans les neiges et dans les étangs glacés, où son intégrité attaquée s'est fait un rempart contre les molles délices du siècle. Son regard imprime de la modestie : il retient jusqu'à ses yeux, parce qu'il a appris de votre Évangile[2] et de votre apôtre[3], qu'il y a des yeux adultères. Dans un courage qui passe l'homme, on lui voit peintes sur le visage la honte et la retenue d'une fille honnête et pudique. Mais, Seigneur, achevez en la personne de ce saint jeune homme le grand ouvrage de votre grâce.

Et en effet, le voyez-vous, Chrétiens, comme il est rêveur et pensif; de quelle sorte il fuit le grand monde, devenu extraordinairement amoureux du secret et de la solitude ? Là il s'entretient doucement de telles ou de semblables pensées : Bernard, que prétends-tu dans le monde ? Y vois-tu quelque chose qui te satisfasse ? Les fausses voluptés, après lesquelles les mortels ignorants courent d'une telle fureur, qu'ont-elles après tout, qu'une illusion de peu de durée ? Sitôt que cette première ardeur, qui leur donne tout leur agrément, a été un peu ralentie par le temps, leurs plus violents sectateurs s'étonnent le plus

1. *Act.* IX, 16. — 2. Matth. V, 28. — 3. *II Petr.* II, 14.

souvent de s'être si fort travaillés pour rien. L'âge et l'expérience nous font voir combien sont vaines les choses que nous avions le plus désirées : et encore ces plaisirs tels quels, combien sont-ils rares dans la vie? Quelle joie peut-on ressentir, où la douleur ne se jette comme à la traverse? Et s'il nous falloit retrancher de nos jours tous ceux que nous avons mal passés, même selon les maximes du monde, pourrions-nous bien trouver en toute la vie de quoi faire trois ou quatre mois? Mais accordons aux fols amateurs du siècle, que ce qu'ils aiment est considérable : combien dure cette félicité? Elle fuit comme un fantôme, qui, nous ayant donné quelque espèce de contentement pendant qu'il demeure avec nous, ne nous laisse en nous quittant que du trouble.

Bernard, Bernard, disoit-il, cette verte jeunesse ne durera pas toujours : cette heure fatale viendra, qui tranchera toutes les espérances trompeuses par une irrévocable sentence : la vie nous manquera, comme un faux ami, au milieu de nos entreprises. Là tous nos beaux desseins tomberont par terre; là s'évanouiront toutes nos pensées. Les riches de la terre, qui durant cette vie jouissant de la tromperie d'un songe agréable, s'imaginent avoir de grands biens, s'éveillant tout à coup dans ce grand jour de l'éternité, seront tout étonnés de se trouver les mains vides. La mort, cette fatale ennemie, entraînera avec elle tous nos plaisirs et tous nos honneurs dans l'oubli et dans le néant. Hélas! on ne parle que de passer le temps. Le temps passe en effet, et nous passons avec lui; et ce qui passe à mon égard, par le moyen du temps qui s'écoule, entre dans l'éternité qui ne passe pas, et tout se ramasse dans le trésor de la science divine qui subsiste toujours. O Dieu éternel, quel sera notre étonnement lorsque le juge sévère, qui préside dans l'autre siècle, où celui-ci nous conduit malgré nous, nous représentant en un instant toute notre vie, nous dira d'une voix terrible : Insensés que vous êtes, qui avez tant estimé les plaisirs qui passent, qui n'avez pas considéré la suite, qui ne passe pas!

Allons, concluoit Bernard; et puisque notre vie est toujours emportée par le temps qui ne cesse de nous échapper, tâchons d'y attacher quelque chose qui nous demeure; puis retournant à son grand livre, qu'il étudioit continuellement avec une douceur incroyable, je veux dire, à la croix de Jésus, il se rassasioit de son sang, et avec cette divine liqueur il humoit le mépris du monde. Je viens, disoit-il, ô mon Maître, je viens me crucifier avec vous. Je vois que ces yeux si doux, dont un seul regard a fait fondre saint Pierre en larmes, ne rendent plus de lumières : je tiendrai les miens fermés à jamais à la pompe du siècle; ils n'auront plus de lumières pour les vanités. Cette bouche divine, de laquelle découloient des fleuves de cette eau vive, qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle, je vois que la mort l'a fermée : je condamnerai la mienne au silence, et ne l'ouvrirai que pour confesser mes péchés et votre miséricorde. Mon cœur sera de glace pour les vains plaisirs; et comme je ne vois sur tout votre corps aucune partie entière, je veux porter de tous côtés sur moi-même les marques de vos souffrances, afin d'être un jour entièrement revêtu de votre glo-

rieuse résurrection. Enfin je me jetterai à corps perdu sur vous, ô aimable mort, et je mourrai avec vous; je m'envelopperai avec vous dans votre drap mortuaire : aussi bien j'apprends de l'apôtre[1] que nous sommes ensevelis avec vous dans le saint baptême.

Ainsi le pieux Bernard s'enflamme au mépris du monde, comme il est aisé de le recueillir de ses livres. Il ne songe plus qu'à chercher un lieu de retraite et de pénitence : mais comme il ne désire que la rigueur et l'humilité, il ne se jette point dans ces fameux monastères, que leur réputation ou leur abondance rend illustres par toute la terre. En ce temps-là un petit nombre de religieux vivoient à Cîteaux, sous l'abbé Étienne. L'austérité qui s'y pratiquoit, les empêchoit de s'attirer des imitateurs; mais autant que leur vie étoit inconnue aux hommes, autant elle étoit en admiration devant les saints anges. Ils ne se relâchoient pas pour cela, jugeant plus à propos de persister dans leur institut pour l'amour de Dieu, que d'y rien changer pour l'amour des hommes. Cette abbaye, maintenant si célèbre, étoit pour lors inconnue et sans nom. Le bienheureux Bernard, à qui le voisinage donnoit quelque connoissance de la vertu de ces saints personnages, embrasse leur règle et leur discipline, ravi d'avoir trouvé tout ensemble la sainteté de vie, l'extrême rigueur de la pénitence, et l'obscurité. Là il commença de vivre de telle sorte, qu'il fut bientôt en admiration, même à ces anges terrestres; et comme ils le voyoient toujours croître en vertu, il ne fut pas longtemps parmi eux, que, tout jeune qu'il étoit alors, ils le jugèrent capable de former les autres. Je laisse les actions éclatantes de ce grand homme; et pour la confusion de notre mollesse, à la louange de la grâce de Dieu, je vous ferai un tableau de sa pénitence, tiré de ses paroles et de ses écrits.

Il avoit accoutumé de dire qu'un novice, entrant dans le monastère, devoit laisser son corps à la porte; et le saint homme en usoit ainsi[2]. Ses sens étoient tellement mortifiés, qu'il ne voyoit plus ce qui se présentoit à ses yeux. La longue habitude de mépriser le plaisir du goût avoit éteint en lui toute la pointe de la saveur. Il mangeoit de toutes choses sans choix; il buvoit de l'eau ou de l'huile indifféremment, selon qu'il les avoit à la main. A ceux qui s'effrayoient de la solitude, il leur représentoit l'horreur des ténèbres extérieures, et ce grincement de dents éternel. Si quelqu'un trouvoit trop rude ce long et horrible silence, il les avertissoit que, s'ils considéroient attentivement l'examen rigoureux que le grand Juge fera des paroles, ils n'auroient pas beaucoup de peine à se taire. Il avoit peu de soin de la santé de son corps, et blâmoit fort en ce point la grande délicatesse des hommes, qui voudroient se rendre immortels, tant le désir qu'ils ont de la vie est désordonné : pour lui, il mettoit ses infirmités parmi les exercices de la pénitence. Pour contre-carrer la mollesse du monde, il choisissoit d'ordinaire pour sa demeure un air humide et malsain, afin d'être non tant malade que foible; et il estimoit qu'un religieux étoit sain, quand il se portoit assez bien pour chanter et psalmodier. Épicure nous ap-

1. *Coloss.* II, 12. — 2. *Vit. S. Bern.* lib. I, cap. 4, n. 20, tom. II, col. 1070.

prend, disoit-il, à nourrir le corps parmi les plaisirs, et Hippocrate promet de le conserver en bonne santé : pour moi, je suis disciple d Jésus-Christ, qui m'enseigne à mépriser l'un et l'autre. Il vouloit que les moines excitassent l'appétit de manger, non par les viandes, mais par les jeûnes; non par la délicatesse de la table, mais par le travail des mains. Le pain dont il usoit étoit si amer, que l'on voyoit bien que sa plus grande appréhension étoit de donner quelque contentement à son corps : cependant, pour n'être pas tout à fait dégoûté de son pain d'avoine et de ses légumes, il attendoit que la faim les rendît un peu supportables. Il couchoit sur la dure; mais pour y dormir, disoit-il, il attiroit le sommeil par les veilles, par la psalmodie de la nuit, et par le travail de la journée : de sorte que dans cet homme les fonctions même naturelles étoient exercées, non tant par la nature que par la vertu. Quel homme a jamais pu dire avec plus juste raison ce que disoit l'apôtre saint Paul[1] : « Le monde m'est crucifié, et moi je suis crucifié au monde? » « Mihi mundus crucifixus est, et ego « mundo. »

Ah! que l'admirable saint Chrysostome fait une excellente réflexion sur ces beaux mots de saint Paul! Ce ne lui étoit pas assez, remarque ce saint évêque[2], d'avoir dit que le monde étoit mort pour lui, il faut qu'il ajoute que lui-même est mort au monde. Certes, poursuit ce savant interprète, l'apôtre considéroit que non-seulement les vivants ont quelques sentiments les uns pour les autres, mais qu'il leur reste encore quelque affection pour les morts; qu'ils en conservent le souvenir, et rendent du moins à leurs corps les honneurs de la sépulture. Tellement que saint Paul, pour nous faire entendre jusqu'à quelle extrémité le fidèle doit se dégager des plaisirs du siècle : Ce n'est pas assez, dit-il, que le commerce soit rompu entre le monde et le chrétien, comme il l'est entre les vivants et les morts; car il peut y rester quelque petite alliance : mais tel qu'est un mort à l'égard d'un mort, tels doivent être l'un à l'autre le monde et le chrétien.

O terrible raisonnement pour nous autres lâches et efféminés, et qui ne sommes chrétiens que de nom : mais le grand saint Bernard l'avoit fortement gravé en son cœur. Car ce qui nous fait vivre au monde, c'est l'inclination pour le monde : ce qui fait vivre le monde pour nous, c'est un certain éclat qui nous charme dans les biens sensibles. La mort éteint les inclinations, la mort ternit le lustre de toutes choses. Voyez le plus beau corps du monde : sitôt que l'âme s'est retirée, bien que les linéaments soient presque les mêmes, cette fleur de beauté s'efface, et cette bonne grâce s'évanouit. Ainsi le monde n'ayant plus d'appas pour Bernard, et Bernard n'ayant plus aucun sentiment pour le monde, le monde est mort pour lui, et lui il est mort au monde.

Chrétiens, quel sacrifice le pieux Bernard offre à Dieu par ses continuelles mortifications! Son corps est une victime que la charité lui consacre : en l'immolant elle le conserve, afin de le pouvoir toujours

1. *Galat.* [illegible] — 2. *De Compunct.* lib. II, n. 2, tom. I, p. 142.

immoler. Que peut-il présenter de plus agréable au sauveur Jésus, qu'une âme dégoûtée de toute autre chose que de Jésus même; qui se plaît si fort en Jésus, qu'elle craint de se plaire en autre chose qu'en lui; qui veut être toujours affligée, jusqu'à ce qu'elle le possède parfaitement? Pour Jésus le pieux Bernard se dépouille de toutes choses, et même, si j'ose le dire, pour Jésus il se dépouille de ses bonnes œuvres.

Et en effet, Fidèles, comme les bonnes œuvres n'ont de mérite qu'autant qu'elles viennent de Jésus-Christ, elles perdent leur prix, sitôt que nous nous les attribuons à nous-mêmes. Il les faut rendre à celui qui les donne; et c'est encore ce que l'humble Bernard avoit appris au pied de la croix. Combien belle, combien chrétienne fut cette parole de l'humble Bernard, lorsqu'étant entré dans de vives appréhensions du terrible jugement de Dieu : Je sais, dit-il[1], que je ne mérite point le royaume des bienheureux; mais Jésus mon Sauveur le possède par deux raisons : il lui appartient par sa nature et par ses travaux, comme son héritage et comme sa conquête. Ce bon Maître se contente du premier titre, et me cède libéralement le second. O sentence digne d'un chrétien! Non, vous ne serez pas confondu, ô pieux Bernard! puisque vous appuyez votre espérance sur le fondement de la croix.

Mais, ô Dieu! comment ne tremblons-nous pas, misérables pécheurs que nous sommes, entendant une telle parole? Bernard, consommé en vertus, croit n'avoir rien fait pour le ciel; et nous, nous présumons de nous-mêmes, nous croyons avoir beaucoup fait, quand nous nous sommes légèrement acquittés de quelque petit devoir d'une dévotion superficielle. Cependant, ô douleur! l'amour du monde règne en nos cœurs, le seul mot de mortification nous fait horreur. C'est en vain que la justice divine nous frappe, et nous menace encore de nos plus grands malheurs, nous ne laissons pas de courir après les plaisirs, comme s'il nous étoit possible d'être heureux en ce monde et en l'autre. Mes Frères, que pensez-vous faire, quand vous louez les vertus du grand saint Bernard? En faisant son éloge, ne prononcez-vous pas votre condamnation?

Certes, il n'avoit pas un corps de fer ni d'airain : il étoit sensible aux douleurs, d'une complexion délicate; pour nous apprendre que ce n'est pas le corps qui nous manque, mais plutôt le courage et la foi. Pour condamner tous les âges en sa personne, Dieu a voulu que sa pénitence commençât dès sa tendre jeunesse, et que sa vieillesse la plus décrépite jamais ne la vît relâchée. Vous vous excusez sur vos grands emplois Bernard étoit accablé des affaires, non-seulement de son ordre, mais presque de toute l'Église. Il prêchoit, il écrivoit, il traitoit les affaires des papes et des évêques, des rois et des princes : il négocioit pour les grands et pour les petits, ouvrant à tout le monde les entrailles de sa charité; et parmi tant de diverses occupations, il ne modéroit point ses austérités, afin que la mollesse de toutes les

1 *Vit. S. Bern.* lib. I, cap. 12, tom. II, col. 1034.

conditions et de tous les âges fût éternellement condamnée par l'exemple de ce saint homme.

Vous me direz peut-être qu'il n'est pas nécessaire que tout le monde vive comme lui. Mais du moins faut-il considérer, Chrétiens, qu'entre les disciples du même Évangile il doit y avoir quelque ressemblance. Si nous prétendons au même paradis où saint Bernard est maintenant glorieux, comment se peut-il faire qu'il y ait une telle inégalité, une telle contrariété entre ses actions et les nôtres? Par des routes si opposées, espérons-nous parvenir à la même fin, et arriver par les voluptés où il a cru ne pouvoir atteindre que par les souffrances? Si nous n'aspirons pas à cette éminente perfection, du moins devrions-nous imiter quelque chose de sa pénitence. Mais nous nous donnons tout entiers aux folles joies de ce monde; nous aimons les plaisirs et la bonne chère, la vie commode et voluptueuse; et après cela nous voulons encore être appelés chrétiens. N'appréhendons-nous pas cette terrible sentence du Fils de Dieu : « Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez[1]? »

Et comment ne comprenons-nous pas que la croix de Jésus doit être gravée jusqu'au plus profond de nos âmes, si nous voulons être chrétiens? C'est pourquoi l'apôtre nous dit que nous sommes morts, et que notre vie est cachée, et que nous sommes ensevelis avec Jésus-Christ[2]. Nous entendons peu ce qu'on veut nous dire, si, lorsqu'on ne nous parle que de mort et de sépulture, nous ne concevons pas que le Fils de Dieu ne se contente pas de nous demander un changement médiocre. Il faut se changer jusqu'au fond; et pour faire ce changement, ne nous persuadons pas, Chrétiens, qu'une diligence ordinaire suffise. Cependant l'affaire de notre salut est toujours la plus négligée. Toutes les autres choses nous pressent et nous embarrassent : il n'y a que pour le salut que nous sommes froids et languissants; et toutefois le Sauveur nous dit que le royaume des cieux ne peut être pris que de force, et qu'il n'y a que les violents qui l'emportent[3]. O Dieu éternel, s'il faut de la force, s'il faut de la violence, quelle espérance y a-t-il pour nous dans ce bienheureux héritage? Mais je vous laisse sur cette pensée; car je me sens trop foible et trop languissant pour vous en représenter l'importance, et il faudroit pour cela que j'eusse quelque étincelle de ce zèle apostolique de saint Bernard, que nous allons considérer un moment dans la seconde partie.

SECOND POINT.

Ce qui me reste à vous dire de saint Bernard est si grand et si admirable, que plusieurs discours ne suffiroient pas à vous le faire considérer comme il faut. Toutefois, puisque je vous ai promis de vous représenter ce saint homme dans les emplois publics et apostoliques, disons-en quelque chose brièvement, de peur que votre dévotion ne soit frustrée d'une attente si douce. Voulez-vous que nous voyions le

1. Luc. VI, 25. — 2. *Coloss.* III, 3. — 3. Matth. XI, 12.

commencement de l'apostolat de saint Bernard? Ce fut sur sa famille qu'il répandit ses premières lumières, commençant, dès sa tendre jeunesse, à prêcher la croix de Jésus à ses oncles et à ses frères, aux amis, aux voisins, à tous ceux qui fréquentoient la maison de son père. Dès lors il leur parloit de l'éternité avec une telle énergie, qu'il leur laissoit je ne sais quoi dans l'âme qui ne leur permettoit pas de se plaire au monde. Son bon oncle Gaudri, homme très-considérable dans le pays, fut le premier disciple de ce cher neveu. Ses aînés, ses cadets, tous se rangeoient sous sa discipline; et Dieu voulut que tous ses frères, après avoir résisté quelque temps, vinssent à lui l'un après l'autre dans les moments marqués par sa providence. Gui, l'aîné de cette maison, quitta tous les emplois militaires et les douceurs de son nouveau mariage. Tous ensemble ils renoncèrent aux charges qu'ils avoient, ou qu'ils prétendoient dans la guerre; et ces braves, ces généreux militaires, accoutumés au commandement et à ce noble tumulte des armes, ne dédaignent ni le silence, ni la bassesse, ni l'oisiveté de Cîteaux, si saintement occupée. Ils vont commencer de plus beaux combats, où la mort même donne la victoire.

Ces quatre frères alloient ainsi, disant au monde le dernier adieu, accompagnés de plusieurs gentilshommes, que Bernard, ce jeune pêcheur, avoit pris dans les filets de Jésus. Nivard, le dernier de tous, qu'il laissoit avec leur bon père pour être le support de sa caduque vieillesse, les étant venu embrasser : Vous aurez, lui disoient-ils, tous nos biens. Cet enfant, inspiré de Dieu, leur fit cette belle réponse Eh, quoi donc? vous prenez le ciel, et vous me laissez la terre [1]! De cette sorte, il se plaignoit doucement qu'ils le partageoient un peu trop en cadet; et cette sainte pensée fit une telle impression sur son âme, qu'ayant demeuré quelque temps dans le monde, il obtint son congé de son père, pour s'aller mettre en possession du même héritage que ses chers frères, non pour le partager, mais pour en jouir en commun avec eux.

Que reste-t-il au pieux Bernard pour voir toute sa famille conquise au Sauveur? Il avoit encore une sœur, qui, profitant de la piété de ses frères, vivoit dans le luxe et dans la grandeur. Elle les vint un jour visiter, brillante de pierreries, avec une mine hautaine et un équipage superbe. Jamais elle ne put obtenir la satisfaction de les voir, jusqu'à ce qu'elle eût protesté qu'elle suivroit leurs bonnes instructions. Alors le vénérable Bernard s'approcha : Et pourquoi, lui dit-il[2], veniez-vous troubler le repos de ce monastère, et porter la pompe du diable jusque dans la maison de Dieu? Quelle honte de vous parer du patrimoine des pauvres! Il lui fit entendre qu'elle avoit grand tort d'orner ainsi de la pourriture; c'est ainsi qu'il appeloit notre corps. Ce corps en effet, Chrétiens, n'est qu'une masse de boue, que l'on pare d'un léger ornement, à cause de l'âme qui y demeure. Car de même que si un roi étoit contraint par quelque accident de loger en une ca-

1. *Vit. Bern.* lib. I, cap. III, tom. II, col. 1069.
2. Ibid., lib. I, cap. 6, col. 1075.

bane, on tâcheroit de l'orner, et l'on y verroit quelque petit rayon de la magnificence royale : mais c'est toujours une maison de village, à qui cet honneur passager, dont elle seroit bientôt dépouillée, ne fait point perdre sa qualité. Ainsi cette ordure de notre corps est revêtue de quelque vain éclat, en faveur de l'âme qui doit y habiter quelque temps : toutefois c'est toujours de l'ordure, qui, au bout d'un terme bien court, retombera dans la première bassesse de sa naturelle corruption. Avoir tant de soin de si peu de chose, et négliger pour elle cette âme faite à l'image de Dieu, d'une nature immortelle et divine, n'est-ce pas une extrême fureur? Ah ! la sœur du pieux Bernard est touchée au vif de cette pensée : elle court aussitôt aux jeûnes, à la retraite, au sac, au monastère, à la pénitence. Cette femme orgueilleuse, domptée par une parole de saint Bernard, suit l'étendard de Jésus avec une fermeté invincible.

Mais comment vous ferai-je voir le comble de la joie du saint homme, et sa dernière conquête dans sa famille? Son bon père, le vieux Tesselin, qui étoit seul demeuré dans le monde, vient rejoindre ses enfants à Clairvaux. O Dieu éternel! quelle joie ! quelles larmes du père et du fils ! Il n'est pas croyable avec quelle constance ce bon homme avoit perdu ses enfants, l'honneur de sa maison, et le support de son âge caduc. Par leur retraite, il voyoit son nom éteint sur la terre; mais il se réjouissoit que sa sainte famille alloit s'éterniser dans le ciel : et voici que touché de l'Esprit de Dieu, afin que toute la maison lui fût consacrée, ce bon vieillard, sur le déclin de sa vie, devient enfant en Notre-Seigneur Jésus-Christ sous la conduite de son cher fils, qu'il reconnoît désormais pour son père. N'épargnez pas vos soins, ô parents, à élever en la crainte de Dieu les enfants que Dieu vous a confiés : vous ne savez pas quelle récompense cette bonté infinie vous réserve. Ce pieux Tesselin, qui avoit si bien nourri les siens dans la piété, en reçoit sur la fin de ses jours une bénédiction abondante; puisque, par le moyen de son fils, après une longue vie, il meurt dans une bonne espérance, et, si j'ose le dire, dans la paix et dans les embrassements du Sauveur. Ainsi vous voyez que le grand saint Bernard est l'apôtre de sa famille.

Voulez-vous que je passe plus outre, et que je vous fasse voir comme il prêche la croix dans son monastère; combien de sortes de gens venoient, de tous les endroits de la terre, faire pénitence sous sa discipline? Il avoit ordinairement sept cents anges, j'appelle ainsi ces hommes célestes qui servoient Dieu avec lui à Clairvaux, si recueillis, si mortifiés, que le vénérable Guillaume, abbé de Saint-Thierry, nous rapporte que lorsqu'il entroit dans cette abbaye, voyant cet ordre, ce silence, cette retenue, il n'étoit pas moins saisi de respect que s'il eût approché de nos redoutables autels. Bernard, qui par ses divines prédications les accoutumoit à la douceur de la croix, les faisoit vivre de telle manière, qu'ils ne savoient non plus de nouvelles du monde que si un océan immense les en eût séparés de bien loin : au reste, si ardents dans leurs exercices, si exacts dans leur pénitence, si rigoureux à eux-mêmes, qu'il étoit aisé de juger qu'ils ne songeoient pas à

vivre, mais à mourir. Cette société de pénitence les unissoit entre eux comme frères, avec saint Bernard comme avec un bon père, et saint Bernard avec eux comme avec ses enfants bien-aimés, dans une si parfaite et si cordiale correspondance, qu'il ne se voyoit point dans le monde une image plus achevée de l'ancienne Église, qui n'avoit qu'une âme et qu'un cœur.

Quelle douleur à cet homme de Dieu, quand il lui falloit quitter ses enfants, qu'il aimoit si tendrement dans les entrailles de Jésus-Christ! Mais Dieu, qui l'avoit séparé dès le ventre de sa mère pour renouveler en son temps l'esprit et la prédication des apôtres, le tiroit de la solitude pour le salut des âmes qu'il vouloit sauver par son ministère. C'est ici, c'est ici, Chrétiens, où il paroissoit véritablement un apôtre. Les apôtres alloient par toute la terre, portant l'Évangile de Jésus-Christ jusque dans les nations les plus reculées : et quelle partie du monde n'a pas été éclairée de la prédication de Bernard? Les apôtres fondoient les Églises : et dans ce grand schisme de Pierre Léon, combien d'Églises rebelles, combien de troupeaux séparés Bernard a-t-il ramenés à l'unité catholique, se rendant ainsi comme le second fondateur des Églises? L'apôtre compte parmi les fonctions de l'apostolat le soin de toutes les Églises [1] : et le pieux Bernard ne régissoit-il pas presque toutes les Églises, par les salutaires conseils qu'on lui demandoit de toutes les parties de la terre? Il sembloit que Dieu ne vouloit pas l'attacher à aucune Église en particulier, afin qu'il fût le père commun de toutes.

Les signes et les prodiges suivoient la prédication des apôtres : que de prophéties, que de guérisons, que d'événements extraordinaires et surnaturels ont confirmé les prédications de saint Bernard! Saint Paul se glorifie qu'il prêchoit, non point avec une éloquence affectée, ni par des discours de flatterie et de complaisance [2], mais seulement qu'il ornoit ses sermons de la simplicité et de la vérité : qu'y a-t-il de plus ferme et de plus pénétrant que la simplicité de Bernard, qui captive tout entendement au service de la foi de Jésus? Lorsque les apôtres prêchoient Jésus-Christ, une ardeur céleste les transportoit, et paroissoit tout visiblement dans la véhémence de leur action; ce qui fait dire à l'apôtre saint Paul qu'il agissoit hardiment en Notre-Seigneur [3], et que sa prédication étoit accompagnée de la démonstration de l'Esprit [4]. Ainsi paroissoit le zélé Bernard, qui, prêchant aux Allemands dans une langue qui leur étoit inconnue, ne laissoit pas de les émouvoir, à cause qu'il leur parloit comme un homme venu du ciel, jaloux de l'honneur de Jésus.

Une des choses qui étoit autant admirable dans les apôtres, c'étoit de voir en des personnes, si viles en apparence, cette autorité magistrale, cette censure généreuse qu'ils exerçoient sur les mœurs, cette puissance dont ils usoient pour édifier, non pour détruire. C'est pourquoi l'apôtre, formant Timothée au ministère de la parole : « Prends garde, lui dit-il, que personne ne te méprise : » « Nemo te contem-

1. *II Cor.* XI, 28. — 2. *I Cor.* I, 12. — 3. *I Thess.* II, 2. — 4. *I Cor.* II, 4.

« nat [1]. » Dieu avoit imprimé sur le front du vénérable Bernard une majesté si terrible pour les impies, qu'enfin ils étoient contraints de fléchir; témoins ce violent prince d'Aquitaine et tant d'autres, dont ses seules paroles ont souvent désarmé la fureur.

Mais ce qui étoit de plus divin dans les saints apôtres, c'étoit cette charité pour ceux qu'ils prêchoient. Ils étoient pères pour la conduite, et mères pour la tendresse, et nourrices pour la douceur : saint Paul prend toutes ces qualités. Ils reprenoient, ils avertissoient opportunément, importunément, tantôt avec une sincère douceur, tantôt avec une sainte colère, avec des larmes, avec des reproches : ils prenoient mille formes différentes, et toujours la même charité dominoit; ils bégayoient avec les enfants, ils parloient avec les hommes. Juif aux Juifs, Gentil aux Gentils, « tout à tous, disoit l'apôtre saint Paul, afin de les gagner tous : » « Omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem « salvos [2]. » Voyez les écrits de l'admirable Bernard, vous y verrez les mêmes mouvements et la même charité apostolique. Quel homme a compati avec plus de tendresse aux foibles, et aux misérables, et aux ignorants ? Il ne dédaignoit ni les plus pauvres ni les plus abjects. Quel autre a repris plus hardiment les mœurs dépravées de son siècle ? Il n'épargnoit ni les princes, ni les potentats, ni les évêques, ni les cardinaux, ni les papes. Autant qu'il respectoit leur degré, autant a-t-il quelquefois repris leur personne, avec un si juste tempérament de charité, que sans être ni lâche, ni emporté, il avoit toute la douceur de la complaisance et toute la vigueur d'une liberté vraiment chrétienne.

Bel exemple pour les réformateurs de ces derniers siècles ! Si leur arrogance insupportable et trop visible leur eût permis de traiter les choses avec une pareille modération, ils auroient blâmé les mauvaises mœurs sans rompre la communion, et réprimé les vices sans violer l'autorité légitime. Mais le nom de chef de parti les a trop flattés : poussé d'un vain désir de paroître, leur éloquence s'est débordée en invectives sanglantes; elle n'a que du fiel et de la colère. Ils n'ont pas été vigoureux, mais fiers, emportés et méprisants : de là vient qu'ils ont fait le schisme, et n'ont pas apporté la réformation. Il falloit, pour un tel dessein, le courage et l'humilité de Bernard. Il étoit vénérable à tous, à cause qu'on le voyoit et libre et modeste, également ferme et respectueux : c'est ce qui lui donnoit une si grande autorité dans le monde. S'élevoit-il quelque schisme ou quelque doctrine suspecte, les évêques déféroient tout à l'autorité de Bernard. Y avoit-il des querelles parmi les princes, Bernard étoit aussitôt le médiateur.

Puissante ville de Metz, son entremise t'a été autrefois extrêmement favorable. O belle et noble cité ! il y a longtemps que tu as été enviée. Ta situation trop importante t'a presque toujours exposée en proie : souvent tu as été réduite à la dernière extrémité de misères; mais Dieu, de temps en temps, t'a envoyé de bons protecteurs. Les princes tes voisins avoient conjuré ta ruine; tes bons citoyens avoient été défaits

1. *I Tim.* IV, 12. — 2. *I Cor.* IX 22.

dans une grande bataille[1]; tes ennemis étoient enflés de leur bon succès, et toi enflammée du désir de vengeance : tout se préparoit à une guerre cruelle, si le bon Hillin, archevêque de Trèves, n'eût cherché un charitable pacificateur. Ce fut le pieux Bernard, qui, épuisé de forces par ses longues austérités et ses travaux sans nombre, attendoit la dernière heure à Clairvaux. Mais quelle foiblesse eût été capable de ralentir l'ardeur de sa charité ? Il surmonte la maladie pour se rendre promptement dans tes murs; mais il ne pouvoit surmonter l'animosité des esprits, extraordinairement échauffés. Chacun couroit aux armes avec une fureur incroyable : les armées étoient en vue, et prêtes de donner. La charité, qui ne se désespère jamais, presse le vénérable Bernard : il parle, il prie, il conjure qu'on épargne le sang chrétien, et le prix du sang de Jésus. Ces âmes de fer se laissent fléchir; les ennemis deviennent des frères; tous détestent leur aveugle fureur, et d'un commun accord ils vénèrent l'auteur d'un si grand miracle.

O ville si fidèle et si bonne ! ne veux-tu pas honorer ton libérateur ? Mais, Fidèles, quels honneurs lui pourrons-nous rendre ? Certes, on ne sauroit honorer les saints, sinon en imitant leurs vertus : sans cela nos louanges leur sont à charge, et nous sont pernicieuses à nous-mêmes. Fidéles, que pensons-nous faire, quand nous louons les vertus du grand saint Bernard ?

O Dieu de nos cœurs ! quelle indignité ! Cet innocent a fait une pénitence si longue, et nous criminels, nous ne voulons pas la faire. La pénitence autrefois tenoit un grand rang dans l'Église : je ne sais dans quel coin du monde elle s'est maintenant retirée. Autrefois ceux qui scandalisoient l'Église par leurs désordres étoient tenus comme des Gentils et des publicains : maintenant tout le monde leur applaudit. On ne les eût autrefois reçus à la communion des mystères qu'après une longue satisfaction et une grande épreuve de pénitence : maintenant ils entrent jusqu'au sanctuaire. Autrefois ceux qui par des péchés mortels avoient foulé aux pieds le sang de Jésus, n'osoient même regarder les autels où on le distribue aux fidèles, si auparavant ils ne s'étoient purgés par des larmes, par des jeûnes et par des aumônes. Ils croyoient être obligés de venger eux-mêmes leur ingratitude, de peur que Dieu ne la vengeât dans son implacable fureur : après avoir pris des plaisirs illicites, ils ne pensoient pas pouvoir obtenir miséricorde, s'ils ne se privoient de ceux qui nous sont permis.

Ainsi vivoient nos pères, dans le temps où la piété florissoit dans l'Église de Dieu. Pensons-nous que les flammes de l'enfer aient perdu depuis ce temps-là leur intolérable ardeur, à cause que notre froideur a contraint l'Église de relâcher l'ancienne rigueur de sa discipline, à cause que la vigueur ecclésiastique est énervée ? pensons-nous que ce

1. Ce fut en 1153 que se donna cette bataille. Les Messins indignés des ravages que commettoient sur leur territoire les seigneurs voisins, dont le chef étoit Renaud II, comte de Bar, sortirent à leur rencontre. Le combat se livra à Thircy, près de Pont-à-Mousson. Les habitants de Metz, quoique plus nombreux, furents défaits, et il en périt environ deux mille qui furent tués ou noyés dans la Moselle.

Dieu jaloux, qui punit si rudement les péchés, en soit pour cela moins sévère, ou qu'il nous soit plus doux, parce que les iniquités se sont augmentées? Vous voyez combien ce sentiment seroit ridicule. Toutefois, comme si nous en étions persuadés, au lieu de songer à la pénitence, nous ne songeons à autre chose qu'à nous enrichir. C'est déjà une dangereuse pensée; car l'apôtre avertit Timothée, « que le désir des richesses est la racine de tous les maux : » « Radix omnium malo« rum est cupiditas[1] : » encore songeons-nous à nous enrichir par des voies injustes, par des rapines, par des usures, par des voleries. Nous n'avons pas un cœur de chrétiens, parce qu'il est dur à la misère des pauvres. Notre charité est languissante, et nos haines sont irréconciliables. C'est en vain que la justice divine nous frappe, et nous menace encore de plusieurs malheurs : nous ne laissons pas de nous donner tout entiers aux folles joies de ce monde. Le seul mot de mortification nous fait horreur : nous aimons la débauche, la bonne chère, la vie commode et voluptueuse; et après cela nous voulons encore être appelés chrétiens. Nous n'appréhendons pas cette terrible sentence du Fils de Dieu : « Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez[2] ! » et cette autre : « Le ris est mêlé de douleur, et les pleurs suivent la joie de bien près[3]; » et celle-ci : « Ils passent leur vie dans les biens, et en un moment ils descendront dans les enfers[4]. »

Retournons donc, Fidèles, retournons à Dieu de tout notre cœur. La pénitence n'est amère que pour un temps; après, toute son amertume se tourne en une incroyable douceur. Elle mortifie les appétits déréglés, elle fait goûter les plaisirs célestes, elle donne une bonne espérance, elle ouvre les portes du ciel. On attend la miséricorde divine avec une grande consolation, quand on tâche de tout son pouvoir d'apaiser la justice par la pénitence.

O pieux Bernard! ô saint pénitent! impétrez-nous par vos saintes intercessions les larmes de la pénitence, qui vous donnoient une si sainte joie; et afin qu'elle soit renouvelée dans le monde, priez Dieu qu'il enflamme les prédicateurs de l'esprit apostolique qui vous animoit. Nous vous demandons encore votre secours et votre médiation au milieu des troubles qui nous agitent. O vous! qui avez tant de fois désarmé les princes qui se préparoient à la guerre, vous voyez que depuis tant d'années tous les fleuves sont teints, et que toutes les campagnes fument de toutes parts du sang chrétien! Les chrétiens, qui devroient être des enfants de paix, sont devenus des loups insatiables de sang. La fraternité chrétienne est rompue; et ce qui est de plus pitoyable, c'est que la licence des armes ne cesse d'enrichir l'enfer. Priez Dieu qu'il nous donne la paix, qu'il donne le repos à cette ville que vous avez autrefois chérie; ou que s'il est écrit dans le livre de ses décrets éternels que nous ne puissions voir la paix en ce monde, qu'il nous la donne à la fin dans le ciel, par Notre-Seigneur Jésus-Christ. « Amen. »

1. *I Tim.* VI, 10. — 2. Luc. VI, 25. — 3. *Prov.* XIV. 13. — 4. Job. XXI, 13.

PANÉGYRIQUE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE.

Folie sublime et céleste de saint Francois, qui lui fait établir ses richesses dans la pauvreté, ses délices dans les souffrances, et sa gloire dans la bassesse.

Si quis videtur inter vos sapiens esse in hoc sæculo, stultus fiat ut sit sapiens.

S'il y a quelqu'un parmi vous qui paroisse sage selon le siècle, qu'il devienne fou afin d'être sage. (1 Cor. III. 18.)

Le Sauveur Jésus, Chrétiens, a donné un ample sujet de discourir, mais d'une manière bien différente, à quatre sortes de personnes, aux Juifs, aux Gentils, aux hérétiques et aux fidèles. Les Juifs, qui étoient préoccupés de cette opinion si mal fondée, que le Messie viendroit au monde avec une pompe royale; prévenus de cette fausse croyance, se sont approchés du Sauveur : ils ont vu qu'il étoit réduit dans un entier dépouillement de tout ce qui peut frapper les sens, un homme pauvre, un homme sans faste et sans éclat; ils l'ont méprisé : « Jésus leur a été un scandale : » « Judæis quidem scandalum, » dit le grand apôtre[1]. Les Gentils, d'autre part, qui se croyoient les auteurs et les maîtres de la bonne philosophie, et qui depuis plusieurs siècles avoient vu briller au milieu d'eux les esprits les plus célèbres du monde, ont voulu examiner Jésus-Christ selon les maximes reçues parmi les savants de la terre; mais aussitôt qu'ils ont ouï parler d'un Dieu fait homme, qui avoit vécu misérablement, qui étoit mort attaché à une croix, ils en ont fait un sujet de risée : « Jésus a été pour eux une folie, » « Gentibus autem stultitiam, » poursuit saint Paul.

Après eux sont venus d'autres hommes que l'on appeloit dans l'Église manichéens et marcionites, tous feignant d'être chrétiens; qui trop émus des invectives sanglantes des Gentils contre le Fils de Dieu, l'ont voulu mettre à couvert des moqueries de ces idolâtres, mais d'une manière tout à fait contraire aux desseins de la bonté divine sur nous. Ces foiblesses de notre Dieu, « pusillates Dei, » comme les appeloit un ancien[2], leur ont semblé trop honteuses pour les avouer franchement : au lieu que les Gentils les exagéroient pour en faire une pièce de raillerie, ceux-ci au contraire tâchoient de les dissimuler, travaillant vainement à diminuer quelque chose aux opprobres de l'Évangile, si utiles pour notre salut. Ils ont cru, avec les Gentils et les Juifs, qu'il étoit indigne d'un Dieu de prendre une chair comme la nôtre, et de se soumettre à tant de souffrances; et pour excuser ces bassesses, ils ont soutenu que son corps étoit imaginaire, et par conséquent que sa nativité, et ensuite sa passion et sa mort, étoient fantastiques et illu-

1. *I Cor.* I, 23. — 2 **Tertull.** ***adv. Marcion.*****, lib. II, n. 27.**

soires : en un mot, à les en croire, toute sa vie n'étoit qu'une représentation sans réalité. Sans doute les vérités de Jésus ont été un scandale à ces hérétiques, puisqu'ils ont fait un fantôme du sujet de notre espérance; ils ont voulu être trop sages, et par ce moyen ont détruit, selon leur pouvoir, le déshonneur nécessaire de notre foi : « Necessarium dedecus fidei, » dit le grave Tertullien [1].

Mais les vrais serviteurs de Jésus-Christ n'ont point eu de ces délicatesses, ni de ces vaines complaisances. Ils se sont bien gardés de croire les choses à demi, ni de rougir de l'ignominie de leur Maître : ils n'ont point craint de faire éclater par toute la terre le scandale et la folie de la croix dans toute leur étendue : ils ont prédit aux Gentils que cette folie détruiroit leur sagesse. Et quant à ces grandes absurdités que les païens trouvoient dans notre doctrine, nos Pères ont répondu que les vérités évangéliques leur sembloient d'autant plus croyables que selon la philosophie humaine elles paroissoient tout à fait impossibles : « Prorsus credibile est, quia ineptum est;.... certum est, quia impossibile est, » disoit autrefois Tertullien [2]. Ainsi notre foi se plaît d'étourdir la sagesse humaine par des propositions hardies, où elle ne peut rien comprendre.

Depuis ce temps-là, mes Frères, la folie est devenue une qualité honorable; et l'apôtre saint Paul a publié, de la part de Dieu, cet édit que j'ai récité dans mon texte : « Si quelqu'un veut être sage, il faut nécessairement qu'il soit fou, » « stultus fiat ut sit sapiens. » C'est pourquoi ne vous étonnez pas si ayant entrepris aujourd'hui le panégyrique de saint Francois je ne fais autre chose que vous montrer sa folie, beaucoup plus estimable que toute la prudence du monde. Mais d'autant que la première et la plus grande folie, c'est-à-dire la plus haute et la plus divine sagesse que l'Évangile nous prêche, c'est l'incarnation du Sauveur, il ne sera pas hors de propos, pour prendre déjà quelque idée de ce que j'ai à vous dire, que vous fassiez réflexion sur cet auguste mystère, pendant que nous réciterons les paroles que l'ange adressa à Marie lorsqu'il lui en apporta les nouvelles. Implorons donc l'assistance du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge. « Ave. »

Cette orgueilleuse sagesse du siècle, qui, ne pouvant comprendre la justice des voies de Dieu, emploie toutes ses fausses lumières à les contredire, se trouve merveilleusement confondue par la doctrine de l'Évangile, et par les très-saints mystères du Sauveur Jésus. Déjà la toute-puissance divine avoit commencé à lui faire sentir sa foiblesse dès l'origine de l'univers, en lui proposant des énigmes indissolubles dans tous les ordres des créatures, en lui présentant le monde comme un sujet éternel de questions inutiles, qui ne seront jamais terminées par aucunes décisions. Et certes il étoit vraisemblable que ces grands et impénétrables secrets, qui bornent et resserrent si fort les connoissances de l'esprit humain, donneroient en même temps des limites à son orgueil. Toutefois, à notre malheur, il n'en est pas arrivé de la

1. *De carne Chr.*, n. 5. — 2. Ibid.

sorte, et en voici la cause qui me semble la plus apparente : c'est que la raison humaine, toujours téméraire et présomptueuse, ayant entrevu quelque petit jour dans les ouvrages de la nature, s'est imaginé découvrir quelque grande et merveilleuse lumière; au lieu d'adorer son Créateur, elle s'est admirée elle-même. L'orgueil, comme vous savez, Chrétiens, a cela de propre, qu'il prend son accroissement de lui-même, si petits que puissent être ses commencements, parce qu'il enchérit toujours sur ses premières complaisances par ses flatteuses réflexions.

Ainsi l'homme s'étant trop plu dans ces belles conceptions, s'est persuadé que tout l'ordre du monde devoit aller selon ses maximes. Il s'est enfin lassé de suivre la conduite que Dieu lui avoit prescrite, afin de le ramener à lui comme à son principe. Au contraire, il a voulu que la divinité se réglât selon ses idées; il s'est fait des dieux à sa mode, il a adoré ses ouvrages et ses fantaisies : et s'étant évanoui, comme dit l'apôtre [1], dans l'incertitude de ses pensées, lorsqu'il a cru se voir élevé au comble de la sagesse, il s'est précipité dans une extrême folie : « Dicentes enim se esse sapientes, stulti facti sunt [2]. »

C'est pourquoi cette sagesse éternelle qui prend plaisir de guérir ou de confondre la sagesse humaine, s'est sentie obligée de former de nouveaux desseins et de commencer un nouvel ordre de choses par Notre-Seigneur Jésus-Christ; et admirez, s'il vous plaît, la profondeur de ses jugements. Dans le premier ouvrage que Dieu nous avoit proposé, qui est cette belle fabrique du monde, notre esprit y voyoit d'abord des traits de sagesse infinie. Dans le second ouvrage, qui comprend la doctrine et la vie de notre Maître crucifié, il n'y découvre au premier aspect que folie et extravagance. Dans le premier, nous vous disions tout à l'heure que la raison humaine y avoit compris quelque chose; et en étant devenue insolente, elle n'a pas voulu reconnoître celui qui lui donnoit ses lumières. Dans le second dessein, qui est d'une toute autre excellence, toutes ses connoissances se perdent, elle ne sait du tout où se prendre; et par là il faudra nécessairement, ou bien qu'elle se soumette à une raison plus haute, ou bien qu'elle soit confondue : et de façon ou d'autre, la victoire demeurera à la sagesse divine.

Et c'est ce que nous apprenons par ce docte raisonnement de l'apôtre. Notre Dieu, dit ce grand personnage, avoit introduit l'homme dans ce bel édifice du monde, afin qu'en admirant l'artifice, il en adorât l'architecte. Cependant l'homme ne s'est pas servi de la sagesse que Dieu lui donnoit, pour reconnoître son Créateur par les ouvrages de sa sagesse, ainsi que l'apôtre nous le déclare : « Quia in Dei sa« pientia non cognovit mundus per sapientiam Deum [3]. » Hé bien ! qu'en arrivera-t-il, saint apôtre? Pour cela, continue-t-il, Dieu a posé cette loi éternelle, que dorénavant les croyants ne pussent être sauvés que par la folie de la prédication : « Placuit Deo per stultitiam præ« dicationis salvos facere credentes [4]. » A quoi te résoudras-tu donc,

1. *Rom.* I, 21. — 2. Ibid., 22. — 3. *I Cor.* I, 21. — 4. Ibid.

ô aveugle raison humaine ? Te voilà vivement pressée par cette sagesse profonde, qui paroît à tes yeux sous une folie apparente. Je te vois, ce me semble, réduite à de merveilleuses extrémités, parce que de côté ou d'autre la folie t'est inévitable : car dans la croix de Notre-Seigneur, et dans toute la conduite de l'Évangile, les pensées de Dieu et les tiennes sont opposées entre elles avec une telle contrariété, que, si les unes sont sages, il faut par nécessité que les autres soient extravagantes.

Que ferons-nous ici, Chrétiens ? Si nous cédons à l'Évangile, toutes les maximes de prudence humaine nous déclarent fous et de la plus haute folie. Si nous osons accuser de folie la sagesse incompréhensible de Dieu, il faudra que nous soyons nous-mêmes des furieux et des démons. Ah ! plutôt démentons toutes nos maximes, désavouons toutes nos conséquences, plions sous le joug de la foi ; et dépouillant cette fausse sagesse dont nous sommes vainement enflés, devenons heureusement insensés pour l'amour de notre Sauveur, qui étant la sagesse du Père, n'a pas dédaigné de passer pour fou en ce monde, afin de nous enseigner une prudence céleste : en un mot, s'il y a quelqu'un parmi nous qui prétende à la véritable sagesse, qu'il soit fou afin d'être sage, « stultus fiat ut sit sapiens, » dit le grand apôtre.

La voilà, le voilà, Chrétiens, cette illustre, cette généreuse, cette sage et triomphante folie du christianisme, qui dompte tout ce qui s'oppose à la science de Dieu, qui rend humble ou qui renverse invinciblement la raison humaine, et toujours en remporte une glorieuse victoire. La voilà, cette belle folie, qui doit être le seul ornement du panégyrique de saint François, selon que je vous l'ai promis, et qui fera aujourd'hui son éloge. Pour cela vous remarquerez, s'il vous plaît, qu'il y a une convenance nécessaire entre les mœurs des chrétiens et la doctrine du christianisme. Cette folie apparente, qui est dans la parole du Fils de Dieu, doit passer par imitation dans la vie de ses serviteurs. Ils sont un Évangile vivant : l'Évangile qui est écrit dans nos livres, et celui que le Saint-Esprit daigne écrire dans l'âme des saints, que l'on peut lire dans leurs actions comme dans de beaux caractères, déplaisent également à la fausse prudence du monde.

Figurez-vous donc que François ayant considéré ces grands et vastes chemins du monde, qui mènent à la perdition, s'est résolu de suivre des routes entièrement opposées. Le plus ordinaire conseil que nous donne la sagesse humaine, c'est d'amasser beaucoup de richesses, de faire valoir ses biens, d'en acquérir de nouveaux : c'est à quoi on rêve dans tous les cabinets, c'est de quoi on s'entretient dans toutes les compagnies, c'est le sujet le plus ordinaire de toutes les délibérations. Il y a pourtant d'autres personnes qui se croient plus raffinées, qui vous diront que ces richesses sont des biens étrangers à la nature ; qu'il vaut bien mieux jouir de la douceur de la vie, et tempérer par les voluptés ses amertumes continuelles, c'est une autre espèce de sages. Mais encore y en a t-il d'autres, qui reprendront peut-être ces

sectateurs trop ardents des richesses et des délices. Pour nous, diront-ils, nous faisons profession d'honneur, nous ne recherchons rien avec tant de soin que la réputation et la gloire. Si vous pénétrez dans leurs consciences, vous trouverez qu'ils s'estiment les seuls honnêtes gens dans le monde : ils consument leur esprit de veilles et d'inquiétudes pour acquérir du crédit, pour être élevés aux honneurs. Ce sont, à mon avis, les trois choses qui font toutes les affaires du monde, qui nouent toutes les intrigues, qui enflamment toutes les passions, qui causent tous les empressements.

Ah! que notre admirable François a bien reconnu l'illusion de tous ces biens imaginaires! Il dit que les richesses captivent le cœur, que les honneurs l'emportent, que les plaisirs l'amollissent; que pour lui, il veut établir ses richesses dans la pauvreté, ses délices dans les souffrances, et sa gloire dans la bassesse. O ignorance! ô folie! hé Dieu, que pense-t-il faire? O le plus insensé des hommes selon la sagesse du siècle, mais le plus sage, le plus intelligent, le plus avisé selon la sagesse de Dieu! C'est ce que je tâcherai de vous faire voir dans la suite de ce discours.

PREMIER POINT.

Quand je me suis proposé de vous entretenir aujourd'hui des trois victoires de saint François sur les richesses du monde, sur ses plaisirs et sur ses honneurs, je m'étois persuadé que je pourrois les représenter les unes après les autres; mais je vois bien maintenant que c'est une entreprise impossible, et qu'ayant à commencer par la profession généreuse qu'il a faite de la pauvreté, je suis obligé de vous dire que, par cette seule résolution, il s'est mis infiniment au-dessus des honneurs et des opprobres, des incommodités et des agréments, et de tout ce que l'on appelle bien et mal dans le monde : car enfin ce seroit mal connoître la nature de la pauvreté, que de la considérer comme un mal séparé des autres. Je pense pour moi, Chrétiens, que, lorsqu'on a inventé ce nom, on a voulu exprimer non point un mal particulier, mais un abîme de tous les maux, et l'assemblage de toutes les misères qui affligent la vie humaine. Et certes, j'oserois « quasi » assurer que c'est quelque mauvais démon, qui, voulant rendre la pauvreté tout à fait insupportable, a trouvé le moyen d'attacher aux richesses tout ce qu'il y a d'honorable et de plaisant dans le monde : c'est pourquoi notre langage ordinaire les nomme biens d'un nom général, parce qu'elles sont l'instrument commun pour acquérir tous les autres. De sorte que nous pourrions, au contraire, appeler la pauvreté un mal général; parce que les richesses ayant tiré de leur côté la joie, l'affluence, l'applaudissement, la faveur, il ne reste à la pauvreté que la tristesse et le désespoir, et l'extrême nécessité, et, ce qui est plus insupportable, le mépris et la servitude : et c'est ce qui fait dire au Sage que la pauvreté entroit en une maison tout ainsi qu'un soldat armé : « pauperies quasi vir armatus[1]. » L'étrange comparaison !

1. *Prov.*, VI, 11.

Vous dirai-je ici, Chrétiens, combien est effroyable en une pauvre maison une garnison de soldats? plût à Dieu que vous fussiez en état de l'apprendre seulement de ma bouche ! Mais, hélas ! nos campagnes désertes, et nos bourgs misérablement désolés, nous disent assez que c'est cette seule terreur qui a dissipé deçà et delà tous leurs habitants. Jugez, jugez par là combien la pauvreté est terrible; puisque la guerre, l'horreur du genre humain, le monstre le plus cruel que l'enfer ait jamais vomi pour la ruine des hommes, n'a presque rien de plus effroyable que cette désolation, cette indigence, cette pauvreté qu'elle traîne nécessairement avec elle. Mais du moins n'est-ce pas assez que la pauvreté soit accablée de tant de douleurs, sans qu'on la charge encore d'opprobre et d'ignominie? Les fièvres, les maladies, qui sont presque nos plus grands maux, encore ont-elles cela de bon qu'elles ne font de honte à personne. Dans toutes les autres disgrâces, nous voyons que chacun prend plaisir de conter ses maux et ses infortunes: la seule pauvreté a cela de commun avec le vice, qu'elle nous fait rougir; de même que si être pauvre, c'étoit être extrêmement criminel.

En effet combien y a-t-il de personnes qui se privent des contentements, et même des nécessités de la vie, afin de soutenir une pauvreté honorable ! Combien d'autres en voyons-nous qui se font effectivement pauvres, tâchant de satisfaire à je ne sais quel point d'honneur, par une dépense qui les consume ! Et d'où vient cela, Chrétiens, selon que, dans l'estime des hommes, qui dit pauvre, dit le rebut du monde? Pour cela, le prophète David, après avoir décrit les diverses misères des pauvres, conclut enfin par cette excellente parole qu'il adresse à Dieu : « Tibi derelictus est pauper[1] : » « Seigneur, dit-il, on vous abandonne le pauvre; » et voyons-nous rien de plus commun dans le monde? Quand les pauvres s'adressent à nous, afin que nous soulagions leurs nécessités, n'est-il pas vrai que la faveur la plus ordinaire que nous leur faisons, c'est de souhaiter que Dieu les assiste? Dieu soit à votre aide ! leur disons-nous; mais de contribuer de notre part quelque chose pour les secourir, c'est la moindre de nos pensées. Nous nous en déchargeons sur la miséricorde divine, ne considérant pas que c'est par nos mains et par notre ministère, que Dieu a résolu de leur faire cette miséricorde que nous leur souhaitons : tant il est vrai que personne ne se met en peine des pauvres ! Chacun s'inquiète, chacun s'empresse à servir les grands; et il n'y a que Dieu seul à qui les pauvres ne soient point à charge : « Tibi derelictus est ! »

Cela étant ainsi, comme l'expérience nous le fait voir; quand un homme accommodé dans le siècle, comme saint François, prend la résolution de se plaire dans les bassesses de la pauvreté, ne faut-il pas que ce soit une âme extrêmement touchée du mépris de tous ces biens imaginaires, qui remportent parmi nous un si grand applaudissement? Le voyez-vous, Chrétiens; François, ce riche marchand d'Assise, que son père a envoyé à Rome pour les affaires de son négoce, le voyez-vous qui s'entretient avec un pauvre au milieu des rues? Hé Dieu,

1. *Ps.* IX, 35.

qu'a de commun le négoce avec cette sorte de gens ? Quel marché veut-il faire avec ce pauvre homme? Ah! l'admirable trafic, le riche et précieux échange! il veut avoir l'habit de ce pauvre, et pour cela il lui donne le sien; et après, ravi d'avoir fait un si bel échange, d'un habit honnête contre un autre tout déchiré, il paroît tout joyeux habillé en pauvre, pendant que le pauvre a peine à se reconnoître sous son habit de bourgeois.

Jésus, mon Sauveur, qui dites que l'on vous habille quand on couvre la nudité de vos pauvres, pourrois-je bien ici exprimer combien cette action vous fut agréable ? L'histoire ecclésiastique m'apprend que saint Martin, votre serviteur, ayant donné la moitié de son manteau à un pauvre qui lui demandoit l'aumône, vous lui apparûtes la nuit dans une vision merveilleuse, paré superbement de cette moitié de manteau, vous glorifiant en la présence de vos saints anges que Martin, encore catéchumène, vous avoit donné cet habit. Me permettrez-vous, ô mon Maître, une parole familière, que j'ose ici avancer ensuite de ce que vous dites vous-même ? S'il est vrai que vous estimiez qu'on vous donne lorsqu'on fait largesse à vos pauvres [1], combien vous glorifierez-vous du don que vous fait François ! Ce n'est pas de son manteau seulement qu'il se dépouille pour l'amour de vous : il veut vous revêtir tout entier; il vous fait présent d'un habit complet. Bien plus : ayant appris de votre Évangile que, lorsque vous étiez sur la terre, vous vous étiez toujours plu dans la pauvreté; non content de vous avoir habillé, il semble vous demander à son tour que vous l'habilliez à votre façon : il se couvre d'un habit de pauvre, afin d'être semblable à vous.

Et dans ce merveilleux appareil, d'autant plus magnifique qu'il étoit abject, suivons-le, s'il vous plaît, mes chers Frères, nous verrons une action qui sans doute sera surprenante. Il s'en va à l'Église de Dieu, à la mémoire des apôtres saint Pierre et saint Paul, ces deux pauvres illustres qui ont vu les empereurs prosternés devant leurs tombeaux : là, sans considérer qu'il pourroit être aisément connu, et vous save que le commerce donne toujours beaucoup d'habitudes, il se mêle parmi les pauvres qu'il sait être les frères et les bien-aimés du Sauveur; il fait son apprentissage de cette pauvreté généreuse à laquelle mon Maître l'appelle; il goûte à longs traits la honte et l'ignominie qui lui a été si agréable; il se durcit le front contre cette molle et lâche pudeur du siècle, qui ne peut souffrir les opprobres, bien qu'ils aient été consacrés en la personne du Fils de Dieu. Ha, qu'il commence bien à faire profession de la folie de la croix, et de la pauvreté évangélique !

Mais avant que de passer outre à ses autres actions, Fidèles, il est nécessaire, afin que nous en connoissions mieux le prix, que nous tâchions de nous détromper de cette folle admiration des richesses dans laquelle on nous a élevés : il faut que je vous fasse voir, par des raisonnements invincibles, les grandeurs de la pauvreté selon les maximes de l'Évangile; d'où il vous sera aisé de conclure combien est injuste le

1. Matth. xxv, 36.

mépris des pauvres, que je vous représentois tout à l'heure. Mais, afin de le faire avec plus de fruit, laissons, laissons, s'il vous plaît, aux orateurs du monde la pompe et la majesté du style panégyrique; ils ne se mettent point en peine que l'on les entende, pourvu qu'ils reconnoissent que l'on les admire. Pour nous qui sommes ici dans la chaire du Sauveur Jésus, ornons notre discours de la simplicité de son Évangile, et repaissons nos âmes de vérités solides et intelligibles.

Je dis donc, ô riches du siècle, que vous avez tort de traiter les pauvres avec un mépris si injurieux : afin que vous le sachiez, si nous voulions monter à l'origine des choses, nous trouverions peut-être qu'ils n'auroient pas moins de droit que vous aux biens que vous possédez. La nature, ou plutôt, pour parler plus chrétiennement, Dieu, le Père commun des hommes, a donné dès le commencement un droit égal à tous ses enfants sur toutes les choses dont ils ont besoin pour la conservation de leur vie. Aucun de nous ne se peut vanter d'être plus avantagé que les autres par la nature; mais l'insatiable désir d'amasser n'a pas permis que cette belle fraternité pût durer longtemps dans le monde. Il a fallu venir au partage et à leur propriété, qui a produit toutes les querelles et tous les procès : de là est né ce mot de mien et de tien, cette parole si froide, dit l'admirable saint Jean Chrysostome[1]; de là cette grande diversité de conditions, les uns vivant dans l'affluence de toutes choses, les autres languissant dans une extrême indigence. C'est pourquoi plusieurs des saints Pères ayant eu égard, et à l'origine des choses, et à cette libéralité générale de la nature envers tous les hommes, n'ont pas fait de difficulté d'assurer que c'étoit en quelque sorte frustrer les pauvres de leur propre bien, que de leur dénier celui qui nous est superflu.

Je ne veux pas dire par là, mes Frères, que vous ne soyez que les dispensateurs des richesses que vous avez; ce n'est pas ce que je prétends. Car ce partage de biens s'étant fait d'un commun consentement de toutes les nations, et ayant été autorisé par la loi divine, vous êtes les maîtres et les propriétaires de la portion qui vous est échue : mais sachez que, si vous en êtes les véritables propriétaires selon la justice des hommes, vous ne devez vous considérer que comme dispensateurs devant la justice de Dieu, qui vous en fera rendre compte. Ne vous persuadez pas qu'il ait abandonné le soin des pauvres : encore que vous les voyiez destitués de toutes choses, gardez-vous bien de croire qu'ils aient tout à fait perdu ce droit si naturel qu'ils ont de prendre dans la masse commune tout ce qui leur est nécessaire. Non, non, ô riches du siècle, ce n'est pas pour vous seuls que Dieu fait lever son soleil, ni qu'il arrose la terre, ni qu'il fait profiter dans son sein une si grande diversité de semences : les pauvres y ont leur part aussi bien que vous. J'avoue que Dieu ne leur a donné aucun fonds en propriété; mais il leur a assigné leur subsistance sur les biens que vous possédez, tout autant que vous êtes de riches. Ce n'est pas qu'il n'eût bien le moyen de les entretenir d'une autre manière, lui sous le règne duquel les

1. *Hom. de S. Philog.*, n. 1, tom. I, p. 493.

animaux, même les plus vils, ne manquent d'aucunes des choses convenables à leur subsistance : ni sa main n'est point raccourcie, ni ses trésors ne sont point épuisés; mais il a voulu que vous eussiez l'honneur de faire vivre vos semblables. Quelle gloire en vérité, chrétiens, si nous la savions bien comprendre! Par conséquent, bien loin de mépriser les pauvres, vous les devriez respecter, les considérant comme des personnes que Dieu vous adresse et vous recommande.

Car enfin méprisez-les, traitez-les indignement tant qu'il vous plaira, il faut néanmoins qu'ils vivent à vos dépens, si vous ne voulez encourir l'indignation de celui qui, parmi ces noms si augustes d'Éternel et de Dieu des armées, se glorifie encore de se dire le père des pauvres. Vive Dieu, dit le Seigneur, c'est jurer par moi-même, le ciel et la terre et tout ce qu'ils enferment est à moi : vous êtes obligés de me rendre la redevance de tous les biens que vous possédez. Mais certes pour moi je n'ai que faire ni de vos offrandes ni de vos richesses : je suis votre Dieu, et n'ai pas besoin de vos biens. Je ne peux souffrir de nécessité qu'en la personne des pauvres, que j'avoue pour mes enfants; c'est à eux que j'ordonne que vous payiez fidèlement le tribut que vous me devez. Voyez-vous, mes Frères; ces pauvres que vous méprisez tant, Dieu les établit ses trésoriers et ses receveurs généraux : il veut que l'on consigne en leurs mains tout l'argent qui doit entrer dans ses coffres. Il ne leur donne ici-bas aucun droit qu'ils puissent exiger par une justice étroite; mais il leur permet de lever sur tous ceux qu'il a enrichis un impôt volontaire, non par crainte, mais par charité. Que si on les refuse, si on les maltraite, il n'entend pas qu'ils portent leur plainte par-devant des juges mortels; lui-même il écoutera leurs cris du plus haut des cieux : comme ce qui est dû aux pauvres ce sont ses propres deniers, il en a réservé la connoissance à son tribunal. C'est moi qui les vengerai, dit-il : je ferai miséricorde à qui leur fera miséricorde, je serai impitoyable à qui sera impitoyable pour eux. Merveilleuse dignité des pauvres! la grâce, la miséricorde, le pardon est entre leurs mains; et il y a des personnes assez insensées pour les mépriser : mais encore n'est-ce pas là par où saint François les considère le plus.

Ce petit enfant de Bethléem, c'est ainsi qu'il appelle mon Maître, ce Jésus « qui étant si riche s'est fait pauvre pour l'amour de nous, afin de nous enrichir par son indigence, » comme dit l'apôtre saint Paul[1]; ce Roi pauvre, qui venant au monde n'y trouve point d'habit plus digne de sa grandeur que celui de la pauvreté, c'est là ce qui touche son âme. Ma chère pauvreté, disoit-il, si basse que soit ton extraction, selon le jugement des hommes, je ne puis que je ne t'estime depuis que mon Maître t'a épousée. Et certes il avoit raison, Chrétiens. Si un roi épouse une fille de basse extraction, elle devient reine : on en murmure quelque temps; mais enfin on la reconnoît : elle est anoblie par le mariage du prince; sa noblesse passe à sa maison, ses parents ordinairement sont appelés aux plus belles charges, et ses en-

1. *II Cor.* VIII, 9.

fants sont les héritiers du royaume. Ainsi après que le Fils de Dieu a épousé la pauvreté, bien qu'on y résiste, bien qu'on en murmure, elle est noble et considérable par cette alliance. Les pauvres, depuis ce temps-là, sont les confidents du Sauveur, et les premiers ministres de ce royaume spirituel qu'il est venu établir sur la terre. Jésus même, dans cet admirable discours qu'il fait à un grand auditoire sur cette mystérieuse montagne, ne daignant parler aux riches, sinon pour foudroyer leur orgueil, adresse la parole aux pauvres, ses bons amis, et leur dit avec une incroyable consolation de son âme : « O pauvres, que vous êtes heureux; parce qu'à vous appartient le royaume de Dieu! » « Beati pauperes, quia vestrum est regnum Dei [1] ! »

Heureux donc mille et mille fois le pauvre François, le plus ardent, le plus transporté, et, si j'ose parler de la sorte, le plus désespéré amateur de la pauvreté qui ait peut-être été dans l'Église. Avec quel excès de zèle ne l'a-t-il point embrassée! combien belle, combien généreuse, combien digne d'être consacrée à la mémoire éternelle de la postérité, fut cette réponse qu'il fit à son père lorsqu'il le pressoit, en présence de l'évêque d'Assise, de renoncer à ses biens! Il accusoit son fils d'être le plus excessif en dépense qui fût dans tout le pays. Il ne sauroit, disoit-il, refuser un pauvre : il ne peut souffrir qu'il y ait dans la ville des familles nécessiteuses. Il vend toutes mes marchandises, et leur en distribue le prix. Et en effet, Chrétiens, à voir comme François en usoit, on eût dit qu'il avoit engagé son bien aux pauvres de la province, et que l'aumône qu'il leur faisoit étoit moins un bienfait qu'une dette. Et parce que tout son patrimoine ne pouvoit suffire à payer ces dettes infinies d'une charité immense et sans bornes, son père soutenoit qu'il étoit obligé à faire cession de biens; d'autant plus, disoit-il, qu'il étoit incorrigible, et qu'il n'y avoit aucune apparence qu'il devînt meilleur ménager.

Que répondra François à des accusations si pressantes, faites avec toute la véhémence de l'autorité paternelle? O Dieu éternel, que vous inspirez de belles réponses à vos serviteurs quand ils se laissent conduire à votre Esprit saint! Tenez, dit François animé d'un instinct céleste, tenez, ô mon père, je vous donne plus que vous ne voulez; et dans le même moment, jetant à ses pieds ses habits : Jusqu'ici, poursuit-il, je vous avois appelé mon père; maintenant que je n'attendrai plus aucun bien de vous, j'en dirai plus hardiment et avec une confiance plus pleine : Notre Père, qui êtes aux cieux. Quelle éloquence assez forte, quels raisonnements assez magnifiques pourroient ici égaler la majesté de cette parole? O la belle banqueroute que fait aujourd'hui ce marchand! O homme, non tant incapable d'avoir des richesses, que digne de n'en avoir pas, digne d'être écrit dans le livre des pauvres évangéliques, et de vivre dorénavant sur les fonds de la Providence! Enfin il a rencontré cette pauvreté si ardemment désirée, en laquelle il avoit mis son trésor : plus on lui ôte, plus on l'enrichit. Que l'on a bien fait de le dépouiller entièrement de ses biens; puisque aussi bien

1. Luc. VI, 20.

on vouloit lui ravir ce qu'il estimoit de plus beau dans toutes ces possessions, qui étoit le pouvoir de les répandre abondamment sur les pauvres ! Il a trouvé un Père qui ne l'empêchera pas de donner, ni ce qu'il gagnera par le travail de ses mains, ni ce qu'il pourra obtenir de la charité des fidèles. Heureux, de n'avoir plus rien dans le siècle, son habit même lui venant de l'aumône ! Heureux, de n'avoir d'autre bien que Dieu, de n'attendre rien que de lui, de ne recevoir rien que pour l'amour de lui ! Grâce à la miséricorde divine, il n'a plus aucune affaire que de servir Dieu : toute sa nourriture est de faire sa volonté. Que son état est différent de celui des riches ! vous le verrez dans ma seconde partie.

SECOND POINT.

Quand je vous considère, ô riches du siècle, vous me semblez bien pauvres en comparaison de François. Vous ne sauriez avoir tant de richesses, que vos passions déréglées n'en consument encore davantage. Il vous en faut pour la nécessité, pour la vanité, pour le luxe, pour les plaisirs, pour la pompe, pour la parade, pour mille superfluités. François, au contraire, ne sauroit avoir ni un habillement si sordide, ni une nourriture si modique, qu'il ne soit parfaitement satisfait; tout prêt même à mourir de faim, si telle est la volonté de son Père. Il s'en va tantôt dans une sombre forêt, tantôt sur le haut d'une montagne, admirant les ouvrages de Dieu, invitant toutes les créatures à le louer et à le bénir, leur prêtant pour cela son intelligence et sa voix, passant les jours et les nuits à prononcer, à méditer, à goûter cette pieuse parole : « Notre Père, qui êtes aux cieux; » et cette autre : « Mon Dieu et mon tout, » qu'il avoit sans cesse à la bouche, « Deus meus et omnia. » Il court par toutes les villes, par toutes les bourgades, par tous les hameaux : il lève hautement l'étendard de la pauvreté; il commence à exercer un nouveau genre de négoce, il établit le plus beau et le plus riche commerce dont on se puisse jamais aviser. O vous, disoit-il, vous qui désirez acquérir cette perle unique de l'Évangile, venez, associons-nous, afin de trafiquer dans le ciel : vendez tous vos biens, donnez tout aux pauvres; venez avec moi, libres de tous soins séculiers : venez, nous ferons pénitence; venez, nous louerons et servirons notre Dieu en simplicité et en pauvreté.

O sainte compagnie, qui commencez à vous assembler sous la conduite de saint François, puissiez-vous, en vous étendant de toutes parts, inspirer à tous les hommes du monde un généreux mépris des richesses, et porter tous les peuples à l'exercice de la pénitence ! Mais que prétendez-vous faire avec ces habits d'une forme si singulière, si pesants en été, si peu propres à vous garantir des rigueurs du froid ? pourquoi n'avez-vous plus d'égard à la nécessité ou à la foiblesse de la chair ? Fidèles, le pauvre François, qui leur a donné ce conseil, ne comprend pas ce discours : il est prévenu d'autres maximes plus mâles et plus élevées. Il se souvient de ces feuilles de figuier qui cou-

vrirent, dans le paradis, la nudité de nos premiers parents, sitôt que leur désobéissance la leur eut fait connoître. Il songe que l'homme a été nu, tant qu'il a été innocent; et par conséquent que ce n'est pas la nécessité, mais le péché et la honte qui ont fait les premiers habits. Que si c'est le péché qui a habillé la nature corrompue, il juge qu'il sera bienséant que la pénitence l'habille après qu'elle a été réparée.

Mais pourquoi vous exténuez-vous par tant de jeûnes? pourquoi vous consumez-vous par tant de veilles? pourquoi vous jetez-vous sur ces neiges? pourquoi vois-je ce cilice inséparable de votre corps, que l'on pourroit prendre pour une autre peau qui se seroit formée sur la première? Répondez, François, répondez : vos sentiments sont si chrétiens que je croirois diminuer quelque chose de leur générosité, si je ne vous les faisois exposer à vous-même. Qui êtes-vous, dira-t-il, vous qui me faites cette question? ignorez-vous que le nom de chrétien signifie un homme souffrant? Ne vous souvenez-vous pas de ces deux braves athlètes, Paul et Barnabé, qui alloient confirmant et consolant les Églises? et que leur disoient-ils pour les consoler? « Qu'il falloit par de longs travaux, et une grande suite de tribulations, parvenir au royaume des cieux : » « Quia per multas angustias et tribula« tiones oportet pervenire ad regnum Dei [1]. » Sachez, poursuivra-t-il; et pardonnez-moi, Chrétiens, si je prends plaisir aujourd'hui à vous faire parler si souvent ce merveilleux personnage : sachez donc, dira-t-il, que nous autres chrétiens « nous avons un corps et une âme qui doivent être exposés à toute sorte d'incommodités : » « Ipsam animam « ipsumque corpus expositum omnibus ad injuriam gerimus [2]. » Et c'est ainsi que pour suivre le commandement de l'Apôtre [3], afin de ne point courir en vain « je travaille à dompter mon corps, et à réduire en servitude l'appétit de ces voluptés qui, par leur délicatesse, rendent molle et efféminée cette mâle vertu de la foi : » « Discutiendæ sunt « deliciæ, quarum mollitia et flexu fidei virtus effeminari potest [4]. » « Après tout quelles plus grandes délices à un chrétien, que le dégoût des délices? » « Quæ major voluptas, quam fastidium ipsius volupta« tis [5]? » « Quoi! ne pourrons-nous pas vivre sans plaisir, nous qui devons mourir avec plaisir? » « Non possumus vivere sine voluptate, « qui mori cum voluptate debemus [6]? » Ce sont les paroles du grave Tertullien, qu'il prêtera volontiers aux sentiments de François, si dignes de cette première vigueur et fermeté des mœurs chrétiennes.

Sévère mais évangélique doctrine, dures mais indubitables vérités, qui faites frémir tous nos sens, et paroissez si folles à notre aveugle sagesse : c'est vous qui avez rendu l'inimitable François si heureusement insensé; c'est vous qui l'avez enflammé d'un violent désir du martyre, qui lui fait chercher de toutes parts quelque infidèle qui ait soif de son sang. Et certes il est véritable, encore que tous nos sens y répugnent, qu'un chrétien qui est blessé de l'amour de notre Sau-

1. *Act.* XIV, 21. — 2. Tertull., *De patient.*, n. 8. — 3. *I Cor.* IX, 26, 27.
4. Ter., *De cultu femin.*, n. 13. — 5. Id., *De spect.*, n. 29. — 6. Ibid., n. 28.

veur n'a pas de plus grand plaisir que de répandre son sang pour lui. C'est là, peut-être, le seul avantage que nous pouvons remporter sur les anges. Ils peuvent bien être les compagnons de la gloire de Notre-Seigneur, mais ils ne peuvent pas être les compagnons de sa mort. Ces bienheureuses intelligences peuvent bien paroître devant la face de Dieu comme des victimes brûlantes d'une charité éternelle, mais leur nature impassible ne leur permet pas de faire une généreuse épreuve de leur affection parmi les souffrances; et de recevoir cet honneur, si doux à celui qui aime, d'aimer jusqu'à mourir, et même de mourir par amour. Pour nous, au contraire, nous jouissons de ce précieux avantage : car des deux sortes de vies qu'il a plu à Dieu nous donner, l'une, immortelle et incorruptible, fera durer notre amour éternellement dans le ciel; et pour l'autre, qui est périssable, nous la lui pouvons immoler pour signaler cet amour sur la terre. Et c'est comme je vous disois tout à l'heure, ce qui peut arriver de plus doux à une âme vraiment percée des traits de l'amour divin.

Ne voyez-vous pas, Chrétiens, que le Sauveur Jésus durant le cours de sa vie mortelle n'a point eu de plus délicieuse pensée que celle qui lui représentoit la mort qu'il devoit endurer pour l'amour de vous? Et d'où lui venoit ce goût, ce plaisir ineffable qu'il ressentoit dans la considération de maux si pénibles et si étranges? C'est parce qu'il nous aimoit d'une charité immense, dont nous ne saurions jamais nous former qu'une très-foible idée. C'est pourquoi il brûle d'impatience de voir bientôt luire au monde cette pâque si mémorable[1], qu'il devoit sanctifier par sa mort. Il soupire sans cesse après ce baptême de sang[2] et après cette heure dernière, qu'il appeloit aussi son heure par excellence[3], comme étant celle où son amour devoit triompher. Lorsque Jean-Baptiste, son saint précurseur, voit reposer le Saint-Esprit sur sa tête[4], que le ciel s'entr'ouvre sur lui, que le Père le reconnoît publiquement pour son Fils, ce n'est pas là, Chrétiens, ce qu'il appelle son heure. Cette heure, qui est la sienne, selon sa façon de parler ordinaire, et selon la phrase de l'Écriture, c'est celle à laquelle, portant nos iniquités sur le bois, il se doit immoler pour nous par un sacrifice de charité.

Que si le Créateur trouve une joie si parfaite à mourir pour sa créature, quel contentement doit éprouver la créature de mourir pour son Créateur! Et c'est ici où l'âme fidèle ressent de merveilleux transports dans la contemplation de notre Maître crucifié. Ce sang précieux, qui ruisselle de toutes parts de ses veines cruellement déchirées, devient pour elle comme un fleuve de flammes, qui l'embrase d'une ardeur invincible de se consumer pour lui. Et pourrions-nous voir notre brave et victorieux capitaine verser son sang pour notre salut avec une si grande joie, sans que le nôtre s'échauffât en nous-mêmes par ce spectacle d'amour? Les médecins nous apprennent que ce sont certains esprits chauds, et par conséquent actifs et vigoureux, qui, se mêlant parmi notre sang, le font sortir ordinairement avec une grande impé-

1. Luc. XXII, 15. — 2. Ibid., XII, 50. — 3. Joan. XIII, 1. — 4. Matth. III, 16, 17.

tuosité sitôt que la veine est ouverte. Ah! que le sang de Jésus-Christ, qui est coulé dans nos veines par la vertu de ses sacrements, anime le sang des martyrs d'une sainte et divine chaleur, qui le fait jaillir d'ici-bas jusque sur le trône de Dieu, lorsqu'une épée infidèle l'épanche pour la confession de la foi! Regardez ces bienheureux soldats du Sauveur, avec quelle contenance ils alloient se présenter au supplice. Une sainte et divine joie éclatoit dans leurs yeux et sur leurs visages, par je ne sais quelle ardeur plus qu'humaine qui étonnoit tous les spectateurs. C'est qu'ils considéroient en esprit ces torrents du sang de Jésus, qui se débordoient sur leurs âmes par une inondation merveilleuse.

Je ne m'étonne donc plus si l'incomparable François désire si ardemment le martyre, lui qui ne perdoit jamais de vue le Sauveur attaché à la croix; et qui attiroit continuellement, de ses adorables blessures, cette eau céleste de l'amour de Dieu, qui jaillit jusqu'à la vie éternelle. Enivré de ce divin breuvage, il court au martyre comme un insensé : ni les fleuves, ni les montagnes, ni les vastes espaces des mers ne peuvent arrêter son ardeur. Il passe en Asie, en Afrique, partout où il pense que la haine soit la plus échauffée contre le nom de Jésus. Il prêche hautement à ces peuples la gloire de l'Évangile : il découvre les impostures de Mahomet, leur faux prophète. Quoi, ces reproches si véhéments n'animent pas ces barbares contre le généreux François? Au contraire ils admirent son zèle infatigable, sa fermeté invincible, ce prodigieux mépris de toutes les choses du monde : ils lui rendent mille sortes d'honneurs. François, indigné de se voir ainsi respecté par les ennemis de son Maître, recommence ses invectives contre leur religion monstrueuse : mais, étrange et merveilleuse insensibilité! ils ne lui témoignent pas moins de déférence; et le brave athlète de Jésus-Christ, voyant qu'il ne pouvoit mériter qu'ils lui donnassent la mort : Sortons d'ici, mon frère, disoit-il à son compagnon; fuyons, fuyons bien loin de ces barbares trop humains pour nous, puisque nous ne les pouvons obliger ni à adorer notre Maître, ni à nous persécuter, nous qui sommes ses serviteurs. O Dieu! quand mériterons-nous le triomphe du martyre, si nous trouvons des honneurs même parmi les peuples les plus infidèles? Puisque Dieu ne nous juge pas dignes de la grâce du martyre, ni de participer à ses glorieux opprobres, allons-nous-en, mon frère, allons achever notre vie dans le martyre de la pénitence; ou cherchons quelque endroit de la terre où nous puissions boire à longs traits l'ignominie de la croix.

Ce seroit en cet endroit, Chrétiens, qu'il seroit beau de vous représenter le dernier trait de folie du sage et admirable François. Que vous seriez ravis de lui voir établir sa gloire sur le mépris des honneurs! Quelles louanges ne donneriez-vous pas à la naïve enfance de son innocente simplicité; et à cette humilité si profonde, par laquelle il se considéroit comme le plus grand des pécheurs; et à cette confiance fidèle, qui lui faisoit fonder tout l'appui de son espérance sur les mérites du Fils de Dieu; et à cette crainte si humble qu'il avoit de faire paroître ces sacrés caractères de la passion du Sauveur, que Jésus cru-

cifié, par une miséricorde ineffable, avoit imprimés sur sa chair! Mais combien seriez-vous étonnés quand je vous dirois que François, François, cet admirable personnage, qui a mené une vie plus angélique qu'humaine, refuse la sainte prêtrise, estimant cette dignité trop pesante pour ses épaules? Hélas! quelque imparfaits que nous soyons, nous y courons souvent sans y être appelés, avec une hardiesse, une précipitation qui fait frémir la religion : téméraires, qui ne comprenons pas la hauteur des mystères de Dieu et la vertu qu'ils exigent dans ceux qui prétendent en être les dispensateurs. Et François au contraire, cet ange terrestre, après tant d'actions héroïques et un si long exercice d'une vertu consommée, bien que tout l'ordre ecclésiastique lui tende les bras comme à un homme qui devoit être un de ses plus beaux luminaires, tremble et frémit au seul nom de prêtre, et n'ose, malgré la vocation la plus légitime, regarder que de loin une dignité si redoutable! Mais certes, si je commençois à vous raconter ces merveilles, j'entreprendrois un nouveau discours; et sur la fin de ma course, je m'ouvrirois une carrière immense. Puis donc que nous faisons dans l'Église les panégyriques des saints, moins pour célébrer leurs vertus, qui sont déjà couronnées, que pour nous en proposer l'exemple, il vaut mieux que nous retranchions quelque chose des éloges de saint François, afin de nous réserver plus de temps pour tirer quelque utilité de sa vie.

Que choisirons-nous, Chrétiens, dans les actions de saint François, pour y trouver notre instruction? Ce seroit peut-être une entreprise trop téméraire, que de rechercher curieusement celle de ses vertus qui seroit la plus éminente : il n'appartient qu'à celui qui les donne d'en faire l'estimation. Que chacun prenne donc pour soi ce qu'il sent en sa conscience lui devoir être le plus utile; et moi, pour l'édification de l'Église, je vous proposerai ce qui me semble le plus profitable au salut de tous : et je ne sais quel sentiment me dit au fond de mon cœur que ce doit être le mépris des richesses, auxquelles il est tout visible que nous sommes trop attachés. L'Apôtre parlant à Timothée, instruit en sa personne les prédicateurs comme ils doivent exhorter les riches : « Commandez, dit-il, aux riches du siècle, qu'ils se gardent d'être hautains, et de mettre leur espérance dans l'incertitude des richesses : » « Divitibus hujus sæculi præcipe non sublime sapere, neque sperare in incerto divitiarum [1]. » C'est ce que dit l'apôtre saint Paul; où il touche fort à propos les deux principales maladies des riches : la première, ce grand attachement à leurs biens; la seconde, cette grande estime qu'ils font ordinairement de leurs personnes : parce qu'ils voient que leurs richesses les mettent en considération dans le monde.

Or, mes Frères, quand je ne ferois ici que le personnage d'un philosophe, je ne manquerois pas de raisons pour vous faire voir que c'est une grande folie de faire tant d'état de ces biens qui nous peuvent être ravis par une infinité d'accidents, et dont la mort enfin nous dépouil-

1. *I Tim.* VI, 17.

lera sans ressource, après que nous aurons pris beaucoup de peine à les sauver des autres embûches que leur dressera la fortune. Que si la philosophie a si bien reconnu la vanité des richesses, nous autres chrétiens combien les devons-nous mépriser; nous, dis-je, qui établissons ce mépris non sur des raisonnements humains, mais sur des vérités que le Fils du Père éternel a scellées et confirmées par son sang! S'il est donc vrai que l'héritage céleste, que Dieu nous a préparé par son Fils unique, soit l'unique objet de nos espérances, nous ne devons par conséquent estimer les choses que selon qu'elles nous y conduisent, et nous devons détester au contraire tout ce qui s'oppose à un si grand bonheur. Mais de tous les obstacles que le diable met à notre salut, il n'y en a aucun ni plus grand ni plus redoutable que les richesses. Pourquoi? Je n'en alléguerai aucune raison; je me contenterai d'employer un mot de notre Sauveur, plus puissant que toutes les raisons. Il est rapporté par trois évangélistes, mais particulièrement par saint Marc avec une merveilleuse énergie.

« Mes enfants bien-aimés, » dit notre Maître à ses chers disciples; après les avoir longtemps regardés, afin de leur faire entendre que ce qu'il avoit à leur enseigner étoit d'une importance extraordinaire : « mes enfants bien-aimés, ô qu'il est difficile que les riches puissent être sauvés! Je vous dis en vérité, qu'il est plus aisé de faire passer un câble ou un chameau par l'ouverture d'une aiguille[1]. » Ne vous étonnez pas de cette façon de parler, qui nous paroît extraordinaire. C'étoit un proverbe parmi les Hébreux, par lequel ils exprimoient ordinairement les choses qu'ils croyoient impossibles; comme qui diroit parmi nous : Plutôt le ciel tomberoit, ou quelque autre semblable expression. Mais ce n'est pas là où il faut s'arrêter : voyez, voyez seulement en quel rang le Sauveur a mis le salut des riches. Vous me direz peut-être que c'est une exagération : sans doute vous vous flatterez de cette pensée; et moi je soutiens, au contraire, qu'il faut entendre cette parole à la lettre. J'espère vous le prouver par la suite de l'Évangile : rendez-vous attentifs; c'est le Sauveur qui parle : il est question d'entendre sa parole, qui est la vie éternelle.

Quand un homme parle avec exagération, cela se remarque ordinairement à son action, à sa contenance, et surtout au sentiment que son discours imprime sur l'esprit de ses auditeurs. Par exemple, s'il m'étoit arrivé de dire quelque chose de cette sorte; vous le connoîtriez beaucoup mieux et vous en seriez meilleurs juges, que ceux qui ne m'ont pas entendu : rien de plus constant que cette vérité. Or qui sont ceux qui ont écouté le Sauveur? ce sont les bienheureux apôtres. Quel sentiment ont-ils eu de son discours? ont-ils cru que cette sentence fût prononcée avec exagération? Jugez-en vous-mêmes par leur étonnement et par leur réponse. A ces paroles du Sauveur, dit l'évangéliste, ils demeurent entièrement interdits, admirant sans doute la véhémence extraordinaire avec laquelle leur Maître avoit avancé cette terrible proposition. Faisant ensuite réflexion en eux-mêmes sur l'amour désor-

1. Marc. x, 24.

donné des richesses, qui règne presque partout, ils se disent les uns aux autres : « Et qui pourra donc être sauvé ? » « Et quis potest salvus « fieri[1] ? » Ha ! qu'il est bien visible, par cette réponse, qu'ils avoient pris à la lettre cette parole du Fils de Dieu ! car il est très-certain qu'une exagération ne les auroit pas si fort émus. Mais Jésus n'en demeure pas là : au contraire, les voyant étonnés; bien loin de leur lever ce scrupule, comme les riches le souhaiteroient, il appuie encore davantage. Vous dites, ô mes disciples, que, si cela est ainsi, le salut est donc impossible : aussi est-il impossible aux hommes, mais à Dieu il n'est pas impossible; et il en ajoute la raison : parce que, dit-il, tout est possible à Dieu.

Que vous dirai-je ici, Chrétiens ? il pourroit sembler d'abord que le Fils de Dieu se seroit beaucoup relâché de sa première rigueur. Mais certes ce seroit mal entendre la force de ses paroles; expliquons-les par d'autres endroits. Je remarque dans les Écritures, que cette façon de parler n'y est jamais employée que dans une prodigieuse et invincible difficulté. C'est alors en effet, quand toutes les raisons humaines défaillent, qu'il semble absolument nécessaire d'alléguer, pour dernière raison, la toute-puissance divine. C'est ce que l'ange pratique à l'égard de la sainte Vierge, lorsque, lui voulant faire entendre qu'elle pourroit enfanter et demeurer vierge, il lui apporte l'exemple d'une stérile qui a conçu ; parce que enfin, poursuit-il, devant Dieu rien n'est impossible. Faites comparaison de ces choses. Une vierge peut concevoir, une stérile peut enfanter, un riche peut être sauvé ; ce sont trois miracles dont les saintes lettres ne nous rendent point d'autre raison, sinon que Dieu est tout-puissant. Donc il est vrai, ô riche du siècle, que ton salut n'est point un ouvrage médiocre; donc il seroit impossible, si Dieu n'étoit pas tout-puissant; donc cette difficulté passe de bien loin nos pensées, puisqu'il faut, pour la surmonter, une puissance infinie.

Et ne me dites pas que cette parole ne vous touche point, parce que peut-être vous n'êtes pas riches. Si vous n'êtes pas riches, vous avez envie de le devenir ; et ces malédictions des richesses doivent tomber non tant sur les riches, que sur ceux qui désirent de l'être. C'est de ceux-là que l'Apôtre prononce[2], qu'ils s'engagent dans le piége du diable; et dans beaucoup de mauvais désirs, qui précipitent l'homme dans la perdition. Le Fils de Dieu, dans le texte que je vous citois tout à l'heure, ne parle pas seulement des riches, mais de ceux « qui se fient aux richesses : » « confidentes in pecuniis. » Or le désir et l'espérance étant inséparables, il est impossible de les désirer sans y mettre son espérance.

Vous raconterai-je ici tous les maux que ce maudit désir des richesses a apportés au genre humain ? les fraudes, les voleries, les usures, les injustices, les oppressions, les inimitiés, les parjures, les perfidies, c'est le désir des richesses qui les a ordinairement amenés sur la terre. Aussi l'Apôtre a-t-il raison de dire, que « le désir des richesses est la racine de tous les maux : » « Radix omnium malorum est cupiditas[3]. »

1. Marc. x, 26. — 2. *I Tim.* vi, 9. — 3. Ibid., 10

Pourquoi l'avaricieux, mettant sa joie et son espérance dans quelque mauvaise année et dans la disette publique, prépare et agrandit-il ses greniers, afin d'y engloutir toute la substance du pauvre, qu'il lui fera acheter le prix de son sang, lorsqu'il sera réduit aux abois? Pourquoi le marchand trompeur prononce-t-il plus de mensonges, plus de faux serments qu'ils ne débite de marchandises? Pourquoi le laboureur impatient maudit-il si souvent son travail et la Providece divine? Pourquoi le soldat impitoyable exerce-t-il une rapine si cruelle? Pourquoi le juge corrompu vend et livre-t-il son âme à Satan? N'est-ce pas le désir des richesses?

Mais surtout que ceux qui les possèdent veillent soigneusement à leur âme : elles ont des liens invisibles, dont nos cœurs ne se peuvent déprendre. Là où est notre trésor, là est notre cœur : or un cœur qui aime autre chose que Dieu ne peut être capable d'aimer Dieu. « O si nous aimions Dieu comme il faut, dit l'admirable saint Augustin, nous n'aimerions point du tout l'argent : » « O si Deum digne amemus, « nummos omnino non amabimus[1]. » Partant si nous aimons l'argent, il sera impossible que nous aimions Dieu.

Tirez maintenant cette conséquence : les hommes qui ont beaucoup de richesses, il est presque impossible qu'ils ne les aiment; quand ils le voudroient nier, cela paroît trop évidemment par la crainte qu'ils ont de les perdre. Qui aime si fort les richesses, il est impossible qu'il aime Dieu : qui n'aime pas Dieu, il est impossible qu'il soit sauvé. « O Dieu; qu'il est difficile que ceux qui ont de grands biens parviennent au royaume du ciel! » « Quam difficile qui pecunias possident, « possunt pervenire ad regnum Dei! »

Si les richesses sont donc si dangereuses, avisez, mes Frères, à ce que vous en devez faire. Dieu ne vous les a pas données pour les enfermer dans des coffres, ni pour les employer à tant de dépenses superflues, pour ne pas dire pernicieuses. Elles vous sont données pour sustenter Jésus-Christ, qui languit en la personne des pauvres : elles vous sont données pour racheter vos iniquités, et pour amasser des trésors éternels. Jetez, jetez les yeux sur tant de familles nécessiteuses qui n'osent vous exposer leur misère; sur les vierges de Jésus, que l'on voit presque défaillir dans leurs cloîtres faute de moyens pour subsister; sur tant de pauvres religieux, qui sous une mine riante cachent souvent une grande indigence. Un peu de courage, mes Frères; faites quelques efforts pour l'amour de Dieu. Voyez avec quelle abondance il a élargi ses mains sur nous par la fertilité de cette année : élargissons les nôtres sur les misères de nos pauvres frères; que personne ne s'en dispense. Ne vous excusez pas sur la modicité de vos facultés, Jésus mettra en ligne de compte jusqu'au moindre présent que vous lui ferez avec un cœur plein de charité : un verre d'eau même, offert dans cet esprit, peut vous mériter la vie éternelle.

C'est ainsi que les biens, qui sont ordinairement un poison, se convertiront pour vous en remède salutaire. Loin de perdre vos richesses

1. *In Joan.*, tract. XL, n. 10, t III, part. II, col. 569.

en les distribuant, vous les posséderez d'autant plus sûrement, que vous les aurez plus saintement prodiguées. Les pauvres vous les rendront d'une qualité bien plus excellente; car elles changent de nature en leurs mains. Dans les vôtres elles sont périssables : elles deviennent incorruptibles, sitôt qu'elles ont passé dans les leurs. Ils sont plus puissants que les rois. Les rois, par leurs édits, donnent quelque prix aux monnoies : les pauvres les rehaussent de prix jusqu'à une valeur infinie, sitôt qu'ils y appliquent leur marque. Faites-vous donc des trésors qui ne périssent jamais; thésaurisez, pour le siècle futur, un trésor inépuisable : mettez vos richesses à couvert dans le ciel contre les guerres, contre les rapines, contre toute sorte d'événements : déposez-les entre les mains de Dieu. Faites-vous, par vos aumônes, de bons amis sur la terre, qui vous recevront, après votre mort, dans ces éternels tabernacles où le Père, le Fils, et le Saint-Esprit, seul Dieu vivant et immortel, est glorifié dans tous les siècles des siècles. « Amen. »

AUTRE EXORDE SUR LE MÊME SUJET.

« Si quis videtur inter vos sapiens esse in hoc sæculo, stultus fiat ut « sit sapiens. »

S'il y a quelqu'un parmi vous qui paroisse sage selon le siècle, qu'il devienne fou afin d'être sage. I Cor. III, 18.

Que pensez-vous, mes révérends Pères, que je veuille faire aujourd'hui dans cette chaire sacrée? Vous avez assemblé vos amis et vos illustres protecteurs pour rendre leurs respects à votre saint patriarche, et moi je ne prétends autre chose que de le faire passer pour un insensé : je ne veux raconter que ses folies; c'est l'éloge que je lui destine, c'est le panégyrique que je lui prépare. David ayant fait le fou en présence du roi Achis[1], ce prince le fit éloigner : mais l'insensé que je vous présente mérite qu'on le regarde; et David lui-même ayant prononcé : « Bienheureux celui qui ne regarde pas les folies trompeuses, » « qui non respexit in vanitates et insanias falsas[2], » a reconnu tacitement qu'il y avoit une folie sublime et céleste, qui avoit son fond dans la vérité. C'est de cette divine folie que François étoit possédé; c'est celle que je dois aujourd'hui vous représenter. Donnez-moi pour cela, ô divin Esprit, non des pensées délicates, ni un raisonnement suivi, mais de saints égarements et une sage extravagance, etc.

« Le monde avec la sagesse humaine n'ayant pas connu Dieu par les ouvrages de sa sagesse, il a plu à Dieu de sauver par la folie de la prédication ceux qui croiroient en lui : » « In Dei sapientia non co-

1. *I Reg.* XXVI, 14 — 2. —. *Ps.* XXXIX, 5.

« gnovit mundus per sapientiam Deum; placuit Deo per stultitiam « prædicationis salvos facere [1]. » Dieu donc indigné contre la raison humaine, qui ne l'avoit pas voulu connoître par les ouvrages de sa sagesse, ne veut plus désormais qu'il y ait de salut pour elle que par la folie. Ainsi deux desseins et deux ouvrages de Dieu forment toute la suite de son œuvre dans le monde. Ces deux ouvrages semblent diamétralement opposés entre eux : car l'un est un ouvrage de sagesse, l'autre est un ouvrage de folie. L'univers est celui de la sagesse. Y a-t-il rien de mieux entendu que cet édifice, rien de mieux pourvu que cette famille, rien de mieux gouverné que cet empire? Dieu avoit dessein de satisfaire la raison humaine; mais elle l'a méprisé, elle a méconnu son auteur : Vive Dieu, dit le Seigneur, je ne songerai jamais à la satisfaire; mais « je m'appliquerai à la perdre et à la confondre : » « Perdam sapientiam sapentium [2]. » Et de là ce second ouvrage, qui est la réparation par la folie de la croix : c'est pourquoi il ne garde plus aucune mesure; et en voici la raison : dans le premier ouvrage, Dieu se contentoit de se montrer; et pour cela la proportion y étoit nécessaire, comme devant être une image de sa sagesse et de sa beauté immortelle : c'est pourquoi « tout y est avec mesure, avec nombre, avec poids : » « Omnia in numero, pondere et mensura [3]. » Il a étendu son cordeau, dit l'Écriture [4]; il a pris au juste ses alignements pour composer, pour ordonner, pour placer tous les éléments : ici, non content de se montrer, il veut s'unir à sa créature; c'est-à-dire, l'infini avec le fini. Il n'y a plus de proportion ni de mesure à garder : il ne s'avance plus que par des démarches insensées; il saute les montagnes et les collines, du ciel à la crèche, de la crèche par divers bonds sur la croix, de la croix au tombeau et au fond des enfers, et de là au plus haut des cieux. Tout est sans ordre, tout est sans mesure.

Par les mêmes démarches que l'infini s'est joint au fini, par les mêmes le fini doit s'élever à l'infini : il doit se libérer et s'affranchir de toutes les règles de prudence qui le resserrent en lui-même, afin de se perdre dans l'infini; et cette perte dans l'infini, parce qu'elle met au-dessus de toutes les règles, paroît un égarement. Telle est la folie de François.

La perte de la raison fait perdre trois choses. Premièrement, les insensés perdent les biens : ils n'en connoissent plus la valeur, ils les répandent, ils les prodiguent. Secondement, ils perdent la honte : louanges ou opprobres, tout leur est égal; ils s'exposent sans en être émus à la dérision publique. Troisièmemt, ils se perdent eux-mêmes : ils ne connoissent pas l'inégalité des saisons, ni les excès du froid et du chaud; ils ne craignent pas les périls, et s'y jettent à l'abandon avec joie. François a perdu la raison, non point par foiblesse, mais il l'a perdue heureusement dans les ténèbres de la foi : ensuite il a perdu les biens, la honte et soi-même. Non-seulement il néglige les biens, mais il a une avidité de les perdre; non-seulement il méprise les op-

1. *I Cor.* I, 21. — 2. Ibid., I, 19. — 3. *Sap.* XI, 21. — 4. *Job* XXXVIII, 5

probres, mais il ambitionne d'en être couvert; non-seulement il s'expose aux périls, mais il les recherche et les poursuit. O le plus insensé des hommes, selon les maximes du monde; mais le plus sage, le plus prudent, le plus avisé selon les maximes du ciel!

L'âme qui possède Dieu, ne veut que lui. « J'entrerai dans les puissances du Seigneur : Seigneur, je ne me souviendrai que de votre justice : » « Introibo in potentias Domini : Domine, memorabor justitiæ « tuæ solius [1]. » Quand on veut entrer dans les grandeurs et dans les puissances du monde, on tombe nécessairement dans la multiplicité des désirs : mais quand on pénètre dans les puissances du Seigneur, aussitôt on oublie tout le reste; on ne s'occupe que des moyens de croître dans la justice, pour s'assurer la possession d'un si grand bien : « Domine, memorabor justitiæ tuæ solius. » C'est ce que l'Évangile confirme en nous exhortant à chercher d'abord le royaume de Dieu et sa justice : « Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus [2]. » Le règne, c'est « potentias Domini; » c'est pourquoi on travaille à acquérir la justice pour y parvenir : « memorabor justitiæ tuæ solius. »

Ce n'est pas ici le temps des honneurs : il faut porter la confusion d'avoir méprisé notre Roi. Nous avons dégradé Dieu et sa royauté : Jésus-Christ n'est plus notre Roi; nous avons transgressé ses lois, violé son autorité, foulé aux pieds sa majesté sainte : c'est pourquoi il n'a plus de couronne, qu'une couronne d'épines; et sa royauté devient le jouet des soldats, etc.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE THÉRESE.

PRÊCHÉ DEVANT LA REINE MÈRE EN 1658.

Trois actions de la charité, l'espérance, les désirs ardents, les souffrances, par lesquelles sainte Thérèse enflammée de l'amour de son Dieu s'efforce de s'unir à lui, en rompant tous ses liens.

Nostra autem conversatio in cœlis est.

Notre société est dans les cieux. Philipp. III, 20.

Dieu a tant d'amour pour les hommes, et sa nature est si libérale, qu'on peut dire qu'il semble qu'il se fasse quelque violence quand il retient pour un temps ses bienfaits, et qu'il les empêche de couler sur nous avec une entière profusion. C'est ce que vous pouvez aisément comprendre, par le texte que j'ai rapporté de l'incomparable docteur des Gentils. Car encore qu'il ait plu au Père céleste de ne recevoir ses fidèles en son éternel sanctuaire, qu'après qu'ils auront fini cette vie; néanmoins il semble qu'il se repente de les avoir remis à un si long

1. *Ps.* LXV, 16. — 2. Matth. VI, 33.

terme, puisque le grand Paul nous enseigne qu'il leur ouvre son paradis par avance : et comme s'il ne pouvoit arrêter le cours de sa munificence infinie, il laisse quelquefois tomber sur leurs âmes tant de lumières et tant de douceurs, et il les élève de telle sorte par la grâce de son Saint-Esprit, qu'étant encore dans ce corps mortel ils peuvent dire avec l'Apôtre que leur demeure est au ciel, et leur société avec les anges : « Nostra autem conversatio in cœlis est. »

C'est ce que j'espère vous faire paroître en la vie de sainte Thérèse, et c'est, Madame, à ce grand spectacle que l'Église invite Votre Majesté. Elle verra une créature qui a vécu sur la terre comme si elle eût été dans le ciel; et qui étant composée de matière ne s'est guère moins appliquée à Dieu que ces pures intelligences qui brillent toujours devant lui par la lumière d'une charité éternelle, et chantent perpétuellement ses louanges. Mais, avant que de traiter de si grands secrets, allons tous ensemble puiser des lumières dans la source de la vérité : prions la sainte Vierge de nous y conduire; et pour apprendre à louer un ange terrestre, joignons-nous avec un ange du ciel. *Ave.*

Vous avez écouté, mes Frères, ce que nous a dit le divin Apôtre : qu'encore que nous vivions sur la terre dans la compagnie des hommes mortels, néanmoins il ne laisse pas d'être véritable que « notre demeure est au ciel, » et notre société avec les anges : « Nostra autem « conversatio in cœlis est. » C'est une vérité importante, pleine de consolation pour tous les fidèles; et comme je me propose aujourd'hui de vous en montrer la pratique dans la vie admirable de sainte Thérèse, je tâcherai avant toutes choses de rechercher jusqu'au principe cette excellente doctrine. Et pour cela, je vous prie d'entendre : qu'encore que l'Église qui règne au ciel et celle qui gémit sur la terre, semblent être entièrement séparées, il y a néanmoins un lien sacré, par lequel elles sont unies. Ce lien, Messieurs, c'est la charité, qui se trouve dans ce lieu d'exil aussi bien que dans la céleste patrie; qui réjouit les saints qui triomphent, et anime ceux qui combattent; qui se répandant du ciel en la terre, et des anges sur les mortels, fait que la terre devient un ciel, et que les hommes deviennent des anges.

Car, ô sainte Jérusalem, heureuse Église des premiers-nés dont les noms sont écrits au ciel; quoique l'Église votre chère sœur, qui vit et qui combat sur la terre, n'ose pas se comparer à vous, elle ne laisse pas d'assurer qu'un saint amour vous unit ensemble. Il est vrai qu'elle cherche, et que vous possédez; qu'elle travaille, et que vous vous reposez; qu'elle espère, et que vous jouissez. Mais parmi tant de différence, par lesquelles vous êtes si fort éloignée, il y a du moins ceci de commun : que ce qu'aiment les esprits bienheureux, c'est ce qu'aiment aussi les hommes mortels. Jésus est leur vie, Jésus est la nôtre; et parmi leurs chants d'allégresse, et nos tristes gémissements, on entend résonner partout ces paroles du sacré Psalmiste : « Mihi autem « adhærere Deo bonum est : » « Mon bien est de m'unir à Dieu. » C'est ce que disent les saints dans le ciel, et ce que les fidèles répon-

dent en terre : si bien que s'unissant saintement avec ces esprits immortels, par cet admirable cantique que l'amour de Dieu leur inspire, ils se mêlent dès cette vie à la troupe des bienheureux, et ils peuvent dire avec l'Apôtre : « Notre conversation est dans les cieux : » « Nostra « conversatio in cœlis est. » Telle est la force de la charité, qu'elle fait que le saint Apôtre ne craint pas de nous établir dans le paradis, même durant ce pèlerinage; et ose bien placer des mortels dans le séjour d'immortalité. Car il faut ici remarquer une merveilleuse doctrine, qui fera le sujet de tout ce discours; c'est, mes Frères, que cet Esprit-Saint qui est l'auteur de la charité, qui la fait descendre du ciel en la terre, a voulu aussi lui donner des ailes pour retourner au lieu de son origine.

En effet, il est véritable, le mouvement de la charité, c'est de tendre toujours aux choses célestes : ni le poids de ce corps mortel, ni les liens de la chair et du sang, ne sont pas capables de la retenir; elle a trop de moyens de s'en détacher et de s'élever au-dessus. Elle a premièrement l'espérance, elle a secondement des désirs ardents, elle a troisièmement l'amour des souffrances. « Mais qui pourra entendre ces choses? » « Quis sapiens, et intelliget hæc [1] ? » Qui pourra comprendre ces trois mouvements, par lesquels une âme enflammée et touchée de l'amour de Dieu se déprend de ce corps de mort? Elle se voit au milieu des biens périssables, mais elle passe bientôt au-dessus par la force de son espérance : « espérance si ferme et si vigoureuse, qu'elle s'avance, dit saint Paul [2], au dedans du voile : » « Spem incedentem « tem usque ad interiora velaminis; » c'est-à-dire qu'elle perce les cieux pour pénétrer jusqu'au sanctuaire, où « Jésus notre avant-coureur est entré pour nous : » « Præcursor pro nobis introivit Jesus [3]. »

Voyez, mes Frères, le vol de cet âme que l'amour de Dieu a blessée : elle est déjà au ciel par son espérance; mais, hélas! elle n'y est pas encore en effet, les liens de ce corps l'arrêtent. C'est alors que la charité lui inspire des désirs pressants, par lesquels elle s'efforce de rompre ses chaînes en disant avec saint Paul : « Cupio dissolvi, et esse « cum Christo : [4] » « Ha! que ne suis-je bientôt délivrée, afin d'être avec Jésus-Christ! » Ce n'est pas assez des désirs; et la charité, qui les pousse, étant irritée contre cette chair, qui la tient si longtemps captive, semble la vouloir détruire elle-même par un généreux amour des souffrances. C'est par ces trois divins mouvements que Thérèse s'élève au-dessus du monde. Ils sont grands, ils sont relevés; et peut-être auriez-vous peine de les retenir, ou d'en bien comprendre la connexion, si je ne les répétois encore une fois en les appliquant à notre sainte. Enflammée de l'amour de Dieu, elle le cherche par son espérance; c'est le premier pas qu'elle fait : que si l'espérance est trop lente, elle y court, elle s'y élance par des désirs ardents et impétueux; tel est son second mouvement : et enfin son dernier effort c'est que les désirs ne suffisant pas pour briser les liens de sa chair mortelle, elle lui livre une sainte guerre; elle tâche, ce semble, de s'en décharger

1. *Osee.* XIV, 10. — 2. *Heb.* VI, 19. — 3. Ibid., 20. — 4. *Phil.* I, 23.

par de longues mortifications et par de continuelles souffrances, afin qu'étant libre et dégagée, et ne tenant presque plus au corps, elle puisse dire avec vérité ces paroles du saint Apôtre : « Nostra autem « conversatio in cœlis est : » « Notre conversation est dans les cieux. » Ce sont, Messieurs, ces trois actions de la charité de Thérèse qui partageront ce discours. Je commence à vous faire voir quelle est la force de son espérance. Vous comprenez bien, je m'assure, que, dans une matière si haute, j'ai besoin d'une attention fort exacte : mais il ne faut rien méditer de bas quand on parle de sainte Thérèse, et qu'on a l'honneur, Madame, d'entretenir Votre Majesté.

PREMIER POINT.

L'espérance que je vous prêche, celle que le Fils de Dieu nous enseigne, et qui élève si fort l'âme de Thérèse, n'est pas semblable à ces espérances par lesquelles le monde trompeur surprend l'imprudence des hommes, ou abuse leur crédulité. L'espérance dont le monde parle n'est autre chose, à le bien entendre, qu'une illusion agréable; et ce philosophe l'avoit bien compris, lorsque ses amis le priant de leur définir l'espérance, il leur répondit en un mot : « C'est un songe de personnes qui veillent : » « Somnium vigilantium [1]. » Considérez en effet, Messieurs, ce que c'est qu'un homme enflé d'espérance. A quels honneurs n'aspire-t-il pas? quels emplois, quelles dignités ne se donne-t-il pas à lui-même? Il nage déjà parmi les délices, et il admire sa grandeur future. Rien ne lui paroît impossible : mais lorsque, s'avançant ardemment dans la carrière qu'il s'est proposée, il voit naître de toutes parts des difficultés qui l'arrêtent à chaque pas, lorsque la vie lui manque, comme un faux ami, au milieu de ses entreprises, ou que, forcé par la rencontre des choses, il revient à son sens rassis, et ne trouve rien en ses mains de toute cette haute fortune, dont il embrassoit une vaine image; que peut-il juger de lui-même, sinon qu'une espérance trompeuse le faisoit jouir pour un temps de la douceur d'un songe agréable? et ensuite ne doit-il pas dire, selon la pensée de ce philosophe, que l'espérance peut-être appelée « la rêverie d'un homme qui veille : » « Somnium vigilantium? » Mais, ô espérance du siècle, source infinie de soins inutiles et de folles prétentions, vieille idole de toutes les cours, dont tout le monde se moque, et que tout le monde poursuit, ce n'est pas de toi que je parle; l'espérance des enfants de Dieu, que je dois aujourd'hui prêcher, et que nous devons tous admirer en sainte Thérèse, n'a rien de commun avec tes erreurs.

Apprenez aujourd'hui, mes Frères, à remarquer la différence de l'une et de l'autre, afin que vous puissiez dire avec connoissance : « Ah! vraiment il est meilleur d'espérer en Dieu, que de se confier aux grands de la terre : » « Bonum est confidere in Domino, quam con« fidere in homine [2]. » Mais pénétrons profondément cette vérité, et

1. Apud S. Basil., epist. XIV, n. 1, t. III, p. 93. — 2. *Ps.* CXVII. 8.

disons, s'il se peut, en peu de paroles, que cette différence consiste en ce point, que l'espérance du monde laisse la possession toujours incertaine, et encore beaucoup éloignée; au lieu que l'espérance des enfants de Dieu est si ferme et si immuable, que je ne crains point de vous assurer qu'elle nous met par avance en possession du bonheur que l'on nous propose, et qu'elle fait un commencement de la jouissance. Prouvons-le solidement par les Écritures; et parmi un nombre infini d'exemples par lesquels elles nous confirment cette vérité, je vous prie d'en remarquer seulement un seul qui n'est ignoré de personne.

Dieu avoit promis Jésus-Christ au monde; et Isaïe voyant en esprit cette grande et mémorable journée en laquelle devoit naître son libérateur, il s'écrie transporté de joie : « Un petit enfant nous est né, un fils nous est donné : » « Parvulus natus est nobis, et filius datus est « nobis [1]. » Chrétiens, il écrivoit cette prophétie plusieurs siècles avant sa naissance; néanmoins il le voit déjà, il soutient qu'il nous est donné, seulement à cause qu'il sait qu'il nous est promis, et que, comme dit le grand Augustin, « toutes les choses que Dieu a promises, selon l'ordre de ses conseils, sont déjà en quelque sorte accomplies, parce qu'elles sont assurées : » « Quæ ventura erant, jam in « Dei prædestinatione velut facta erant, quia certa erant [2]. » Vous voyez par là, Chrétiens, que, selon les Écritures sacrées, la promesse que Dieu nous donne, à cause de sa certitude, est infaillible.

Notre incomparable Thérèse a imité ce divin prophète. Se sentant appelée, par la Providence, à procurer la réformation de l'ordre ancien du Carmel, si renommé par toute l'Église, elle croit déjà l'ouvrage achevé, parce que c'est Dieu qui lui a ordonné de l'entreprendre. C'est un miracle incroyable de voir comment cette fille a bâti ses monastères. Représentez-vous une femme, qui, pauvre et destituée de tout secours, a pu bâtir tous les monastères dans lesquels elle a fait revivre une si parfaite régularité : elle n'avoit ni fonds pour leur subsistance, ni crédit pour en avancer l'établissement. Toutes les puissances s'unissoient contre elle, j'entends et les ecclésiastiques et les séculières, avec une telle opiniâtreté, qu'elle paroissoit invincible. Toutes les personnes zélées que Dieu employoit à cette œuvre, et même ses serviteurs les plus fidèles, désespéroient du succès, et le disoient ouvertement à la sainte mère. Elle seule demeure constante dans la ruine apparente de tous ses desseins; aussi ferme que le fidèle Abraham, « elle fortifie son espérance contre toute espérance : » « In « spem contra spem, » dit le grand Apôtre [3]; c'est-à-dire, qu'où manquoit l'espérance humaine, accablée sous les ruines de son entreprise, là une espérance divine commençoit à lever la tête au milieu de tant de débris. Animée de cette espérance, lorsque tout l'édifice sembloit abattu, elle le croyoit déjà établi. Et cela pour quelle raison, si ce n'est qu'il est bon d'espérer en Dieu, et non pas d'espérer aux hommes :

1. *Is.* IX, 6. — 2. *De civ. Dei*, lib. XVII, cap. 18, tom. VII, col. 481.
3. *Rom.* IV, 13.

parce que, ainsi que je l'ai déjà dit, l'espérance que l'on a aux hommes ne nous montre que de fort loin la possession, n'est qu'un amusement inutile qui substitue un fantôme au lieu de la chose; et au contraire l'espérance que l'on met en Dieu est un commencement de la jouissance?

Mais, mes Frères, ce n'est pas assez d'avoir établi cette vérité sur des exemples si clairs : afin que vous soyez convaincus combien il est beau d'espérer en Dieu, il faut vous montrer la raison de cette excellente doctrine. Je vous prie de vous y rendre attentifs, elle est tirée d'un très-haut principe; c'est l'immobilité des conseils de Dieu, et sa consistance toujours immuable. « Je suis Dieu, dit le Seigneur, et je ne change jamais [1]; » et de là s'ensuit une conséquence que je ne puis vous exprimer mieux que par ces beaux mots de Tertullien, qui sont tout faits pour notre sujet : « Il est digne de Dieu, dit-il, de tenir pour fait tout ce qu'il ordonne, soit pour le présent, soit pour le futur; parce que son éternité, qui l'élève au-dessus des temps, le rend maître absolu de l'un et de l'autre : » « Divinitati competit, quæcumque decreverit, ut perfecta reputare; quia non sit apud illam differentia temporis, apud quam uniformem statum temporum dirigit æternitas ipsa [2]. »

Voilà, Messieurs, de grandes paroles que nous trouvons pleines d'un sens admirable, si nous le savons bien développer. Il veut dire qu'il y a grande différence entre les promesses des hommes et les promesses de Dieu. Quand vous promettez, ô mortels, de quelque crédit que vous vous vantiez, et fussiez-vous, s'il se peut, plus grands que les rois dont la puissance fait trembler le monde, l'événement est toujours douteux, parce que toutes vos promesses ne regardent que l'avenir, et cet avenir n'est pas en vos mains : un nuage épais le couvre à vos yeux, et vous en ôte la connoissance. C'est pourquoi l'espérance humaine, chancelante, timide, douteuse, sans appui et sans fondement, ne peut mettre l'esprit en repos, parce qu'elle le tient toujours en suspens sur un avenir incertain. Mais ce grand Dieu, ce grand Roi des siècles, dont nous révérons les promesses, étant éternel, immuable, seul arbitre de tous les temps, il les a toujours présents à ses yeux, et lui seul en a mesuré le cours. Comme donc le temps à venir n'est pas moins à lui que le présent, il s'ensuit que ce qu'il promet n'est pas moins certain que ce qu'il donne. Le ciel et la terre passeront, mais ses paroles ne passeront pas [3]; et puisqu'il se trouve toujours véritable, soit qu'il donne, soit qu'il promette, le chrétien ne se trouve pas moins assuré lorsqu'il espère, que lorsqu'il jouit.

Et c'est à quoi regarde le divin Apôtre, lorsqu'il dit que notre demeure est aux cieux. Éveillez-vous, mortels misérables, ne vous imaginez pas être en terre; croyez que votre demeure est au ciel, où vous êtes transportés par votre espérance. Vous en êtes éloignés par votre nature, mais « il vous a tendu sa main du plus haut des cieux : « Mi-

1. *Malach.* III, 6. — 2. *Advers. Marcion.*, lib. III, c. 5. — 3 Matth. XXIV

« sit manum suam de cœlo; » c'est-à-dire, il vous a donné sa promesse par laquelle il vous invite à sa gloire. Non-seulement il a promis, mais encore il a juré, dit l'Apôtre, et « il a juré par lui-même : » « Juravit « per semetipsum[1]; » et « pour faire connoître aux hommes la résolution immuable de son conseil éternel, il a pris sa vérité à témoin que le ciel est notre héritage : » « Volens ostendere pollicitationis hæredi« bus immobilitatem consilii sui, interposuit jusjurandum[2]. » Après cette promesse fidèle, après ce serment inviolable par lequel Dieu s'engage à nous, le chrétien peut-il être en doute? Non, mes Frères, je ne le crois pas. Une promesse si sûre, si bien confirmée, me vaut un commencement de l'exécution; et si la promesse divine est un commencement de l'exécution, n'ai-je pas eu raison de vous dire que l'espérance qui s'y attache est un commencement de la jouissance? C'est pourquoi l'apôtre saint Paul dit, « qu'elle est l'ancre de notre âme : » « Quam sicut anchoram habemus animæ tutam et firmam[3]. » Qu'est-ce à dire, que l'espérance est l'ancre de l'âme? Représentez-vous un navire, qui, loin du rivage et du port, vogue dans une mer inconnue. Si la tempête l'agite, si les nuages couvrent le soleil, alors le pilote incertain, craignant que la violence des vents et des flots irrités ne le pousse contre des écueils, commande aussitôt que l'on jette l'ancre; et cette ancre lui fait trouver la consistance parmi les flots, de peur que le vaisseau ne soit emporté : la terre au milieu des ondes est comme un port parmi les orages.

C'est ainsi, ô enfants de Dieu, et pour retourner à notre sujet après cette digression nécessaire, c'est ainsi, divine Thérèse, que votre âme s'établit au ciel. Battue de l'orage et des vents qui agitent la vie humaine comme un océan plein d'écueils, et ne pouvant encore arriver au ciel, vous y jetez cette ancre sacrée; je veux dire votre espérance : par laquelle étant attachée dans cette bienheureuse terre des vivants, vous trouvez la patrie même dans l'exil, la consistance dans l'agitation, la tranquillité dans la tourmente; et mêlée avec les esprits célestes, auxquels votre esprit est uni, vous pouvez dire avec l'Apôtre : « Nostra autem conversatio in cœlis est : » « Notre conversation est aux cieux. » Ne parlez donc plus à Thérèse de toutes les prétentions de la terre. Accoutumée à une autre vie, elle n'entend plus ce langage; et son âme, élevée au ciel par la force de son espérance, n'a plus de goût ni de sentiment que pour les chastes voluptés des anges. Que le monde s'irrite contre elle, qu'il contredise ses pieux desseins, qu'il la déchire par ses calomnies, qu'on la traîne à l'inquisition comme une femme qui donne la vogue à des visions dangereuses; qu'elle entende même les prédicateurs tonner publiquement contre sa conduite : car cela lui est arrivé, sa compagne en tremblant d'effroi; et figurez-vous, Chrétiens, quelle devoit être son émotion, se voyant ainsi attaquée dans une célèbre audience : toutefois elle ne sent pas cet orage; toutes ces ondes, qui tombent sur elle, ne sont pas capables de l'ébranler. Son esprit demeure tranquille, comme dans une grande bonace, au

1. *Heb* VI, 13. — 2. Ibid., 17. — 3. Ibid., 19.

milieu de cette tempête; et cela, pour quelle raison? Parce qu'il est solidement établi sur cette ancre immobile de son espérance.

Chrétiens, profitons de ce grand exemple. Parmi tous les troubles qui nous tourmentent, parmi tant de différentes agitations, dans les morts cruelles et précipitées de nos proches et de nos amis, jetons au ciel cette ancre sacrée, je veux dire notre espérance. Ha, si nous étions appuyés sur cette espérance immuable, les maladies, les pertes de biens et les afflictions ne seroient pas capables de nous submerger! Toutes ces ondes, qui tombent sur nous, feroient flotter légèrement ce vaisseau fragile; mais elles ne pourroient pas l'emporter bien loin, parce qu'il seroit appuyé sur cette ancre de l'espérance.

Et vous, princes et grands de la terre, pourquoi offrez-vous à Thérèse des richesses? Écoutez comme elle parle à ces saintes filles qu'une commune espérance unit avec elle : Soyons pauvres, mes chères sœurs, soyons pauvres dans nos maisons et dans nos habits. Elle ne veut rien dans ses monastères qui ne sente la pauvreté de Jésus; elle veut toujours être pauvre : parce que ce n'est pas ici le temps de jouir, mais c'est seulement le temps d'espérer. Soyons chrétiennes, mes sœurs, leur dit-elle. Elle craint de rien posséder, sachant que le vra chrétien ne possède pas, mais qu'il cherche; qu'il ne s'arrête pas, mais qu'il passe comme un voyageur pressé; qu'il ne bâtit pas sur la terre, parce que sa cité n'est pas de ce monde, et qu'une loi bienheureuse lui est imposée de ne se réjouir que par espérance : « Spe gaudentes[1]. »

Mais, Chrétiens, si vous voulez voir jusqu'où la sainte espérance a élevé l'âme de Thérèse, méditez ce sacré cantique que l'amour divin lui met à la bouche. Je vis, dit-elle, sans vivre en moi; et j'espère une vie si haute, que je meurs de ne mourir pas. Qu'entends-je, et que dites-vous, divine Thérèse? Je vis, dit-elle, sans vivre en moi. Si vous n'êtes plus en vous-même, quelle force vous a enlevée sinon celle de votre espérance? O transports inconnus au monde, mais que Dieu fait sentir aux saints avec des douceurs ravissantes! Thérèse n'est donc plus sur la terre, elle vit avec les anges; elle croit être avec son Époux. Et ne vous en étonnez pas : l'espérance a pu faire un si grand miracle. Car comme les personnes agiles, pourvu qu'elles puissent appuyer la main, porteront après aisément le corps; ainsi l'espérance, qui est la main de l'âme, par laquelle elle s'étend aux objets, sitôt qu'elle s'est appuyée sur Dieu, elle est si forte et si vigoureuse, qu'elle y enlève après l'âme tout entière. Vivez donc heureuse, ô Thérèse, vivez avec cet Époux céleste, qui seul a pu gagner votre cœur. Si vous ne pouvez encore le joindre, envoyez votre espérance après lui; et enrichie par cette espérance, méprisez hardiment tous les biens du monde. Car quelle possession se peut égaler à une espérance si belle, et quels biens présents ne céderoient pas à ce bienheureux avenir!

Où courez-vous, mortels abusés, et pourquoi allez-vous errants de vanités en vanités, toujours attirés et toujours trompés par des espé-

1. *Rom.* XII, 12.

rances nouvelles? Si vous recherchez des biens effectifs, pourquoi poursuivez-vous ceux du monde, qui passent légèrement comme un songe? Et si vous vous repaissez d'espérances, que n'en choisissez-vous qui soient assurées? Dieu vous promet : pourquoi doutez-vous? Dieu vous parle : que ne suivez-vous? Il vaut mieux espérer de lui, que de recevoir les faveurs des autres; et les biens qu'il promet sont plus assurés que tous ceux que le monde donne. Espérez donc avec Thérèse; et pour voir manifestement combien est grand le bien qu'elle cherche, regardez de quelle ardeur elle y court, et par quels désirs elle s'y élance : c'est ma seconde partie.

DEUXIÈME POINT.

C'est une loi de la Providence, que la jouissance succède aux désirs; et le chrétien ne mérite pas de se réjouir dans le ciel, s'il n'a auparavant appris à gémir dans ce lieu de pèlerinage. Car pour être vrai chrétien, il faut sentir qu'on est voyageur; et vous m'avouerez aisément que celui-là ne le connaît pas, qui ne soupire point après sa patrie. C'est pourquoi saint Augustin a dit ces beaux mots, qui méritent bien d'être médités : « Qui non gemit peregrinus, non gaudebit civis [1] : » « Celui qui ne gémit pas comme voyageur, ne se réjouira pas comme citoyen; » c'est-à-dire, si nous l'entendons, il ne sera jamais habitant du ciel, parce qu'il a voulu l'être de la terre : puisqu'il refuse le travail du voyage, il n'aura pas le repos de la patrie; et s'arrêtant où il faut marcher, il n'arrivera pas où il faut parvenir : « Qui non gemit peregrinus, non gaudebit civis. » Ceux au contraire qui déploreront leur exil, seront habitants du ciel; parce qu'ils ne veulent pas l'être de ce monde, et qu'ils tendent par de saints désirs à la Jérusalem bienheureuse. Il faut donc, mes Frères, que nous gémissions. C'est à vous, heureux citoyens de la céleste Jérusalem, c'est à vous qu'appartient la joie; mais pendant que nous languissons en ce lieu d'exil, les pleurs et les désirs font notre partage. Et David a exprimé nos vrais sentiments, quand il a chanté d'une voix plaintive : « Super flumina Babylonis, illic sedimus, et flevimus, dum recordaremur Sion [2] : » « Assis sur les fleuves de Babylone, nous avons gémi et pleuré en nous souvenant de Sion. »

Remarquez ici, Chrétiens, les deux causes de la douleur que ressent une âme pieuse, qui attend avec l'Apôtre l'adoption des enfants de Dieu [3]. Pour quelle cause soupirez-vous donc, âme sainte, âme gémissante, et quel est le sujet de vos plaintes? Le prophète en rapporte deux; c'est le souvenir de Sion, et les fleuves de Babylone. Pourquoi ne voulez-vous pas qu'elle pleure, éloignée de ce qu'elle cherche, et exposée au milieu de ce qu'elle fuit? Elle aime la paix de Sion, et elle se sent reléguée dans les troubles de Babylone où elle ne voit que des eaux courantes; c'est-à-dire, des plaisirs qui passent : « Super flumina

1. *Enar. in psal.* CXLVIII, n. 4, tom. IV, col. 1675. — 2. *Ps.* CXXXVI, 1.
3. *Rom.* VIII, 23.

« Babylonis. » Et pendant qu'elle ne voit rien qui ne passe, elle se souvient de Sion, de cette Jérusalem bienheureuse, où toutes choses sont permanentes. Ainsi, dans la diversité de ces deux objets, elle ne sait ce qui l'afflige le plus, de Babylone où elle se voit, ou de Sion d'où elle est bannie, et c'est pour cela que sainte Thérèse ne peut modérer ses douleurs.

Que dirai-je ici, Chrétiens? qui me donnera des paroles, pour vous exprimer dignement la divine ardeur qui la presse? Mais quand je pourrois la représenter aussi forte et aussi fervente qu'elle est dans le cœur de Thérèse, qui comprendra ce que j'ai à dire? et nos esprits attachés à la terre entendront-ils ces transports célestes? Disons néanmoins, comme nous pourrons, et que son histoire raconte; disons que l'admirable Thérèse, nuit et jour, sans aucun repos ni trêve, soupiroit après son divin Époux; disons que, son amour s'augmentant toujours, elle ne pouvoit plus supporter la vie, qu'elle déchiroit sa poitrine par des cris et par des sanglots, et que cette douleur l'agitoit de sorte qu'il sembloit à chaque moment qu'elle alloit rendre les derniers soupirs.

Je vous vois étonnés, Fidèles : l'amour aveugle des biens périssables ne vous permet pas de comprendre de quelle sorte ces beaux mouvements peuvent être formés dans les cœurs. Mais quittez cet étonnement. Il faut, s'il se peut, vous le faire entendre, en vous décrivant en un mot quelle est la force de la charité, en vous le montrant par les Écritures.

Sachez donc que c'est la charité qui presse Thérèse; charité toujours vive, toujours agissante, qui pousse sans relâche du côté du ciel les âmes qu'elle a blessées, et qu'elle ne cesse de travailler par de saintes inquiétudes, jusqu'à ce qu'elles y étoient établies. C'est pourquoi le grand Paul en étant rempli, jeûne continuellement; il pleure, il soupire, il se plaint en lui-même, il est pressé et violenté, il souffre des douleurs pareilles à celles de l'enfantement, et son âme ne cherche qu'à sortir du corps : « Infelix ego homo! quis me liberabit de corpore mortis hujus[1]? » « Malheureux homme que je suis! qui me délivrera de ce corps de mort? » Quelle est la cause de ces transports? c'est la charité qui le presse : c'est ce feu divin et céleste, qui, détenu contre sa nature dans un corps mortel, tâche de s'ouvrir par force un passage; et frappant de toutes parts avec violence, par des désirs ardents et impétueux il ébranle tous les fondements de la prison qui l'enserre. De là ces pleurs, de là ces sanglots, de là ces douleurs excessives, qui mettroient sans doute Thérèse au tombeau, si Dieu, par un secret de sa providence, ne la vouloit conserver encore pour la rendre plus digne de son amour.

Et c'est ici qu'il faut vous représenter un nouveau genre de martyre que la charité fait souffrir à l'incomparable Thérèse. Dieu l'attire, et Dieu la retient. Il lui ordonne de courir au ciel, et il veut qu'elle demeure en la terre : d'un côté il lui découvre d'une même vue toutes les misères de cet exil, tous les charmes et tous les attraits de sa vi-

1. *Rom.* VII, 24.

sion bienheureuse, non point dans l'obscurité des discours humains, mais dans la lumière claire et pénétrante de sa vérité infinie; mais comme elle pense se jeter à lui, charmée de ses beautés immortelles; aussitôt il lui fait connoître qu'il la veut encore retenir au monde. Qu'est-ce à dire ceci, ô grand Dieu? est-il digne de votre bonté d tourmenter ainsi un cœur qui vous aime? Si vous inspirez ces désirs, pourquoi refusez-vous de les satisfaire? Ou ne la tirez pas avec tan de force, ou permettez-lui de vous suivre. Ne voyez-vous pas, ô Époux céleste, qu'elle ne sait à quoi arrêter son choix? Vous l'appelez, vous la repoussez : si bien que, pendant qu'elle court à vous, elle se déchire elle-même; et son âme ensanglantée par la violence de ces mouvements opposés, que vous la forcez de souffrir, ne trouve plus de consolation. En cet état, où vous la mettez, n'a-t-elle pas raison de vous dire : « Quare posuisti me contrarium tibi[1]? » Dans les désirs que vous m'inspirez, c'est qui vous me rendez contraire à vous-même? Ou qu'une autre main l'attire, ou qu'une autre main la retienne.

O merveille des desseins de Dieu! ô conduite impénétrable de ses jugements dans l'opération de sa grâce! « Quis loquetur potentias Do« mini, auditas faciet omnes laudes ejus[2]? » Qui nous expliquera ce mystère? qui nous dira les moyens secrets par lesquels le Saint-Esprit purifie les cœurs? Il sait bien que dans ces combats, dans ces mystérieuses contrariétés, il s'allume un feu dans les âmes qui les rend tous les jours plus pures. Il fait naître de saints désirs; et il se plaît de les enflammer, en différant de les satisfaire. Il se plaît à regarder du plus haut des cieux que Thérèse meurt tous les jours, parce qu'elle ne peut pas mourir une fois : « Quotidie morior[3], » dit le saint Apôtre, et il reçoit tous les jours mille sacrifices, en retardant le dernier. Mais je passe encore plus loin : pourrai-je bien dire ce que je pense? Il voit que, par un secret merveilleux, elle se détache d'autant plus du corps, qu'elle a plus de peine à s'en détacher; et que dans l'effort qu'elle fait pour s'en séparer tout entière, elle le fuit d'autant plus qu'elle s'y sent plus longtemps et plus violemment retenue. C'est pourquoi si a violence de ses désirs ne peut rompre les liens du corps, ils en éteignent tous les sentiments, ils en mortifient tous les appétits : elle ne vit plus pour la chair; et enfin elle devient tous les jours et plus libre, et plus dégagée par cette perpétuelle agitation, comme un oiseau qui battant des ailes secoue l'humidité qui les rend pesantes, ou dissipe le froid qui les engourdit : si bien que, portée par ces saints désirs, elle paroît détachée du corps pour vivre et converser avec les anges : « Nos« tra conversatio in cœlis est. »

Heureuses mille et mille fois les âmes qui désirent ainsi Jésus-Christ! Mais cependant ses ardeurs s'augmentent, et ce feu si vif et si agissant ne peut plus être retenu sous la cendre d'une chair mortelle. Cette divine maladie d'amour prenant tous les jours de nouvelles forces, elle ne peut plus supporter la vie. Chaste Époux qui l'avez blessée, que tardez-vous à la mettre au ciel, où elle s'élève par de saints désirs, et

1. *Job* VII, 20. — 2. *Ps.* CV, 2. — 3. *I Cor.* XV, 31.

où elle semble déjà transportée par la meilleure partie d'elle-même? ou, s'il vous plaît qu'elle vive encore, quel remède trouverez-vous à ses peines? La mort? mais il vous plaît de la différer, pour élever sa perfection à l'état glorieux et suréminent que votre providence a marqué pour elle. L'espérance? mais elle la tue; parce qu'en lui disant qu'elle vous verra, elle lui dit aussi dans le même temps qu'elle n'est pas encore avec vous. Que ferez-vous donc, ô Sauveur, et de quoi soutiendrez-vous votre amante, dont le cœur languit après vous? Chrétiens, il sait le secret de lui faire trouver du goût dans la vie. Quel secret? secret merveilleux. Il lui enverra des afflictions; il éprouvera son amour par de continuelles souffrances : secret étrange, selon le monde; mais sage, admirable, infaillible, selon les maximes de l'Évangile. C'est par où je m'en vais conclure.

TROISIÈME POINT.

La langueur de sainte Thérèse ne peut donc plus être soutenue que par des souffrances; et dans l'ennui qu'elle a de la vie, elle ne trouve point de consolation que de dire continuellement à son Dieu : Seigneur, « ou souffrir, ou mourir : » « Aut pati, aut mori. » Il est digne de votre audience de comprendre solidement toute la force de cette parole; et quand je vous en aurai découvert le sens, vous confesserez avec moi qu'elle enferme comme en abrégé toute la doctrine du Fils de Dieu, et tout l'esprit du christianisme. Mais observez avant toutes choses la merveilleuse contrariété des inclinations naturelles, et de celles que la grâce inspire.

La première inclination que la nature nous donne, c'est sans doute l'amour de la vie; la seconde, qui la suit de près ou qui peut-être est encore plus forte, c'est l'amour des plaisirs du monde, sans lesquels la vie seroit ennuyeuse. Car, mes Frères, il est véritable : quelque amour que nous ayons pour la vie, nous ne la pourrions supporter si elle n'avoit des contentements; et jugez-en par expérience. Combien longues, combien ennuyeuses vous paroissent ces tristes journées que vous passez sans aucun plaisir de conversation ou de jeu, ou de quelque autre divertissement! ne vous semble-t-il pas alors, si je puis parler de la sorte, que les jours sont durs et pesants : « Pondus diei; » c'est ce qui s'appelle le poids du jour : c'est pourquoi ils vous sont à charge, et vous ne pouvez supporter ce poids. Au contraire est-il rien qui aille plus vite ni qui s'écoule, s'échappe et vole plus légèrement que le temps passé parmi les délices? De là vient que le roi mourant, auquel Isaïe rendit la santé, se plaint qu'on tranche le cours de sa vie lorsqu'il ne faisoit que la commencer : « Dum adhuc ordirer, succidit me : « de mane usque ad vesperam finies me [1] : » « Je finis lorsque je commence, et ma vie s'est achevée du matin au soir! » Que veut dire ce prince malade : il avoit près de quarante ans; cependant il s'imagine qu'il ne fait que de naître, et il ne compte encore qu'un jour de son

1. *Is.* XXXVIII, 12.

âge? C'est que sa vie passée dans le luxe, dans le plaisir du commandement et dans une abondance royale, ne lui faisoit presque point sentir sa durée, tant elle couloit doucement. Je vous parle ici, Chrétiens, dans le sentiment des hommes du monde, qui ne vivent que pour les plaisirs; et c'est afin que vous compreniez quelle étrange renversement des inclinations naturelles apporte l'esprit du christianisme dans les âmes qui en sont remplies : et voyez-le par l'exemple de sainte Thérèse.

Les afflictions, les douleurs aiguës, ce cruel amas de maux et de peines sous lequel elle paroît accablée, et qui pourroit contraindre les plus patients à appeler la mort au secours; c'est ce qui lui fait désirer de vivre : et au lieu que la vie est amère aux autres, si elle n'est adoucie par les voluptés, elle n'est amère à Thérèse que lorsqu'elle y jouit de quelque repos. Qui lui donne ces désirs étranges ? d'où lui viennent ces inclinations si contraires à la nature? En voici la raison solide : c'est qu'il n'est rien de plus opposé que de vivre selon la nature, et de vivre selon la grâce : c'est, comme dit l'apôtre saint Paul [1], qu'elle n'a pas reçu l'esprit de ce monde, mais un esprit victorieux du monde; c'est que, pleine de Jésus-Christ, elle veut vivre selon Jésus-Christ. Ce Jésus, ce divin Sauveur, n'a vécu que pour endurer; et il m'est aisé de vous faire voir, par les Écritures divines, qu'il n'a voulu étendre sa vie qu'autant de temps qu'il falloit souffrir. Entendez donc encore cette vérité, par laquelle j'achèverai ce discours, et qui en fera tout le fruit.

Je ne m'étonne pas, Chrétiens, que Jésus ait voulu mourir : il devoit ce sacrifice à son Père, pour apaiser sa juste fureur, et le rendre propice aux hommes. Mais qu'étoit-il nécessaire qu'il passât ses jours, et ensuite qu'il les finît par tant de maux? C'est pour la raison que j'ai dite. Étant l'homme de douleurs, comme l'appeloit le prophète [2], il n'a voulu vivre que pour endurer; ou, pour le dire plus fortement par un beau mot de Tertullien, il a voulu se rassasier, avant que de mourir, par la volupté de la patience : « Saginari voluptate patientiæ « discessurus volebat [3]. » Voilà une étrange façon de parler. Ne diriez-vous pas, Chrétiens, que, selon le sentiment de ce Père, toute la vie du Sauveur étoit un festin, dont tous les mets étoient des tourments? Festin étrange, selon le siècle, mais que Jésus a jugé digne de son goût. Sa mort suffisiot pour notre salut; mais sa mort ne suffisoit pas à ce merveilleux appétit qu'il avoit de souffrir pour nous. Il a fallu y joindre les fouets, et cette sanglante couronne qui perce sa tête, et tout ce cruel appareil de supplices épouvantables : et cela pour quelle raison? C'est que ne vivant que pour endurer, il vouloit se rassasier, avant que de mourir, de la volupté de souffrir pour nous : « Saginari « voluptate patientiæ discessurus volebat. »

Mais pour vous convaincre plus clairement de la vérité que je prêche, regardez ce que fait Jésus à la croix. Ce Dieu avide de souffrir pour l'homme, tout épuisé, tout mourant qu'il est, considère que les

1. *I Cor.* II, 12. — 2. *Isai.* LIII, 3. 3. *De patient.*, n. 3.

prophéties lui promettent encore un breuvage amer dans sa soif : il le demande avec un grand cri; et après cette aigreur et cette amertume dont le Juif impitoyable arrose sa langue, que fait-il? Il me semble qu'il se tourne du côté du ciel. Eh bien, dit-il, ô mon Père, ai-je bu tout le calice que votre providence m'avoit préparé? ou bien, reste-t-il quelque peine qu'il soit nécessaire que j'endure encore? Donnez, je suis prêt, ô mon Dieu! « Paratum cor meum, Deus, paratum cor « meum [1]. » Je veux boire tout le calice de ma passion, et je n'en veux pas perdre une seule goutte. Là, voyant dans ses décrets éternels qu'il n'y a plus rien à souffrir pour lui : Ah! dit-il, c'en est fait, « tout est consommé, » « Consummatum est [2] : » sortons, il n'y a plus rien à faire en ce monde; et aussitôt il rendit son âme à son Père. Et par là ne paroît-il pas, Chrétiens, qu'il ne vit que pour endurer, puisque, lorsqu'il aperçoit la fin des souffrances, il s'écrie : Tout est achevé, et qu'il ne veut plus prolonger sa vie.

Tel est l'esprit du Sauveur Jésus, et c'est lui qui l'a répandu sur Thérèse sa pudique épouse. Elle veut aussi souffrir ou mourir; et son amour ne peut endurer qu'aucune cause retarde sa mort, sinon celle qui a différé la mort du Sauveur. Chrétiens, échauffons nos cœurs par la vue de ce grand exemple, et apprenons de sainte Thérèse qu'il nous faut nécessairement souffrir ou mourir. Et un chrétien en peut-il douter? Si nous sommes de vrais chrétiens, ne devons-nous pas désirer d'être toujours avec Jésus-Christ? Or, mes Frères, où le trouve-t-on cet aimable Sauveur de nos âmes? En quel lieu peut-on l'embrasser? On ne le trouve qu'en ces deux lieux : dans sa gloire ou dans ses supplices, sur son trône ou bien sur sa croix. Nous devons donc, pour être avec lui, ou bien l'embrasser dans son trône, et c'est ce que nous donne la mort; ou bien nous unir à sa croix, et c'est ce que nous avons par les souffrances; tellement qu'il faut souffrir ou mourir, afin de ne quitter jamais le Sauveur. Et quand Thérèse fait cette prière : Que je souffre, ou bien que je meure, c'est de même que si elle eût dit : A quelque prix que ce soit, je veux être avec Jésus-Christ. S'il ne m'est pas encore permis de l'accompagner dans sa gloire, je le suivrai du moins parmi ses souffrances, afin que n'ayant pas le bonheur de le contempler assis dans son trône, j'aie du moins la consolation de l'embrasser pendu à sa croix.

Souffrons donc, souffrons, Chrétiens, ce qu'il plaît à Dieu de nous envoyer, les afflictions et les maladies, les misères et la pauvreté, les injures et les calomnies; tâchons de porter d'un courage ferme telle partie de sa croix dont il lui plaira de nous honorer. Quoique tous nos sens y répugnent, il est doux de souffrir avec Jésus-Christ, puisque ces souffrances nous font espérer la société de sa gloire; et cette pensée doit fortifier ceux qui vivent dans la douleur et l'affliction.

Mais pour vous, fortunés du siècle, à qui la faveur, les richesses, le crédit et l'autorité fait trouver la vie si commode et qui, dans cet

1. *Psal.* CVII, 2. — 2. Joan. XIX, 30.

état paisible, semblez être exempts des misères qui affligent les autres hommes, que vous dirai-je aujourd'hui, et quelle croix vous laisserai-je en partage? Je pourrois vous représenter que peut-être ces beaux jours passeront bien vite, que la fortune n'est pas si constante qu'on ne voie aisément finir ses faveurs, ni la vie si abondante en plaisir qu'elle n'en soit bientôt épuisée. Mais avant ces grands changements, au milieu des prospérités, que ferez-vous, que souffrirez-vous pour porter la croix de Jésus? Abandonner les richesses, macérer le corps? Non, je ne vous dis pas, Chrétiens, que vous abandonniez vos richesses, ni que vous macériez vos corps par de longues mortifications : heureux ceux qui le peuvent faire dans l'esprit de la pénitence! mais tout le monde n'a pas ce courage. Jetez, jetez seulement les yeux sur les pauvres membres de Jésus-Christ, qui étant accablés de maux ne trouvent point de consolations. Souffrez en eux, souffrez avec eux, descendez à leur misère par la compassion, chargez-vous volontairement d'une partie des maux qu'ils endurent; et leur prêtant vos mains charitables, aidez-leur à porter la croix, sous la pesanteur de laquelle vous les voyez suer et gémir. Prosternez-vous humblement aux pieds de ce Dieu crucifié; dites-lui, honteux et confus : Puisque vous ne m'avez point jugé digne de me faire part de votre croix, permettez du moins, ô Sauveur, que j'emprunte celle des autres, et que je la puisse porter avec eux : donnez-moi un cœur tendre, un cœur fraternel, un cœur véritablement chrétien, par lequel je puisse sentir leurs douleurs, et participer du moins de la sorte aux bénédictions de ceux qui souffrent.

Madame,

Permettez-moi de vous dire, avec le respect d'un sujet et la liberté d'un prédicateur, que cette instruction salutaire regarde principalement Votre Majesté. Nous répandons tous les jours des vœux pour sa gloire et pour sa grandeur : nous prions Dieu, avec tout le zèle que notre devoir nous peut inspirer, que sa main ne se lasse pas de verser ses bienfaits sur elle; et afin que votre joie soit pleine et entière, qu'il fasse que ce grand Roi votre fils, à mesure qu'il s'avance en âge, devienne tous les jours plus cher à ses peuples, et plus redoutable à ses ennemis. Mais parmi tant de prospérités, nous ne croyons pas être criminels, si nous lui souhaitons aussi des douleurs. J'entends, Madame, ces douleurs si saintes, qui saisissent les cœurs chrétiens à la vue des afflictions, et leur font sentir les misères des pauvres membres du Fils de Dieu. Votre Majesté les ressent, Madame; toute la France a vu des marques de cette bonté qui lui est si naturelle. Mais, Madame, ce n'est pas assez; tâchez d'augmenter tous les jours ces pieuses inquiétudes qui travaillent Votre Majesté en faveur des misérables. Dans ce secret, dans cette retraite où les heures vous semblent si douces, parce que vous les passez avec Dieu, affligez-vous devant lui des longues souffrances de la chrétienté désolée, et surtout des peuples qui vous sont soumis; et pendant que vous formez de saintes

résolutions d'y apporter le soulagement que les affaires pourront permettre; pendant que notre victorieux monarque avance tous les jours l'ouvrage de la paix par ses victoires, et par cette vie agissante à laquelle il s'accoutume dès sa jeunesse : attirez-la du ciel par vos vœux; et pour récompense de ces douleurs que la charité vous inspirera, puissiez-vous jamais n'en ressentir d'autres, et après une longue vie recevoir enfin de la main de Dieu une couronne plus glorieuse que celle qui environne votre front auguste. Faites ainsi, grand Dieu, à cause de votre bonté et de votre miséricorde infinie. *Amen.*

SIRE *,

Nous prions Dieu, avec tout le zèle que l'amour et le devoir nous peut inspirer, que, multipliant ces victoires, il égale votre renommée à celle des plus fameux conquérants. Mais parmi toutes ces prospérités, nous ne croyons pas être criminels si nous lui souhaitons aussi des douleurs : j'entends, Sire, ces saintes douleurs qui saisissent les cœurs chrétiens à la vue des afflictions, et qui leur font sentir les misères des pauvres membres de Jésus-Christ. Sire, ces douleurs sont dignes des rois, et s'ils sont le cœur des royaumes qu'ils animent par leur influence, il est juste que, comme le cœur, ils ressentent aussi les impressions des maux qu'endurent les autres parties. Votre Majesté les ressent, Sire; elle fait la guerre dans cet esprit : elle étend bien loin ses conquêtes, elle s'accoutume dès sa jeunesse à cette vie agissante, pour assurer la tranquillité publique : elle sent et elle plaint les maux de ses peuples; elle ne respire qu'à les soulager. Pour récompense de ces douleurs que sa bonté lui fait pressentir, puisse-t-elle jamais n'en éprouver d'autres, et après une longue vie recevoir enfin de la main de Dieu une couronne plus glorieuse que celle qui environne son front auguste!

* Bossuet adressa ce discours au Roi, dans une autre occasion où il prêcha ce sermon en sa présence. (*Édit. de Déforis.*)

PANÉGYRIQUE

DE SAINT THOMAS DE CANTORBÉRY.

PRONONCÉ DANS L'ÉGLISE DE SAINT-THOMAS DU LOUVRE, EN 1668.

Motifs de la résistance de saint Thomas à l'égard de son prince. Sa conduite toujours sage, toujours respectueuse au milieu des violentes persécutions qu'il a à souffrir. Succès de ses combats pour la discipline. Admirable changement que produit sa mort dans ses ennemis; zèle qu'elle inspire à ses frères. Usage que les ecclésiastiques doivent faire de leurs priviléges, de leurs biens et de leur autorité, pour ne pas exposer l'Église aux blasphèmes des libertins.

—

In morte mirabilia operatus est.

Il a fait des choses merveilleuses dans sa mort. Eccli., XLVIII, 15.

Les mystères de Jésus-Christ sont une chute continuelle; et tant qu'il a vu devant soi quelque nouvelle bassesse, il n'a jamais cessé de descendre. Il se compare lui-même dans son Évangile à un grain de froment qui tombe[1]; et en effet, il est allé toujours tombant, premièrement du ciel en la terre, de son trône dans une crèche : de là par plusieurs degrés il est tombé jusqu'à l'ignominie du supplice, jusqu'à l'obscurité du tombeau, jusqu'à la profondeur de l'enfer. Mais comme il ne pouvoit tomber plus bas, c'étoit là aussi le terme fatal de ses chutes mystérieuses; et ce cours d'abaissements étant rempli, c'est de là qu'il a commencé de se relever couronné d'honneur et de gloire.

Ce que notre chef a fait une fois en sa personne sacrée, tous les jours il l'accomplit dans ses membres; et le martyr que nous honorons, nous en est un illustre exemple. Saint Thomas, archevêque de Cantorbéry, s'étant trouvé engagé, pour les intérêts de l'Église, dans de longs et fâcheux démêlés avec un grand roi, avec Henri II, roi d'Angleterre, on l'a vu tomber peu à peu de la faveur à la disgrâce, de la disgrâce au bannissement, du bannissement à une espèce de proscription, et enfin à une mort violente. Mais la Providence divine, ayant lâché la main jusqu'à ce terme, a fait commencer de là son élévation. Elle a honoré de miracles le tombeau de cet illustre martyr; elle a mené à ses cendres un roi pénitent; elle a conservé les droits de l'Église par le sang de ce saint évêque, persécuté injustement pour sa cause, et tirant sa gloire de ses souffrances. Elle m'a donné lieu de dire de lui ce que l'Ecclésiastique a dit d'Élisée, que « sa mort a opéré des miracles : » « In morte mirabilia operatus est. » Mais afin de vous découvrir toutes ces merveilles, demandons l'assistance du Saint-Esprit par l'entremise de Marie. « Ave. »

1. Joan. XII, 24.

C'est une loi établie, que l'Église ne peut jouir d'aucun avantage qui ne lui coûte la mort de ses enfants; et que, pour affermir ses droits, il faut qu'elle répande du sang. Son Époux l'a rachetée par le sang qu'il a versé pour elle, et il veut qu'elle achète par un prix semblable les grâces qu'il lui accorde. C'est par le sang des martyrs qu'elle a étendu ses conquêtes bien loin au delà de l'empire romain; son sang lui a procuré et la paix dont elle a joui sous les empereurs chrétiens, et la victoire qu'elle a remportée sur les empereurs infidèles. Il paroît donc qu'elle devoit du sang à l'affermissement de son autorité, comme elle en avoit donné à l'établissement de sa doctrine; et ainsi la discipline, aussi bien que la foi de l'Église, a dû avoir des martyrs.

C'est pour cette cause, Messieurs, que votre glorieux patron a donné sa vie. Nous avons honoré, ces derniers jours, le premier martyr de la foi; aujourd'hui, nous célébrons le triomphe du premier martyr de la discipline : et afin que tout le monde comprenne combien ce martyre a été semblable à ceux que nous ont fait voir les anciennes persécutions, je m'attacherai à vous montrer que la mort de notre saint archevêque a opéré les mêmes merveilles dans la cause de la discipline, que celle des autres martyrs a autrefois opérées lorsqu'il s'agissoit de la croyance.

En effet, pour ne pas vous laisser longtemps en suspens, comme les martyrs qui ont combattu pour la foi, ont affermi, par le témoignge de leur sang, cette foi que les tyrans vouloient abolir; calmé par leur patience la haine publique, qu'on vouloit exciter contre eux en les traitant comme des scélérats; confirmé par leur constance invincible les fidèles, qu'on avoit dessein d'effrayer par le terrible spectacle de tant de supplices; en sorte que profitant des persécutions ils les ont fait servir, contre leur nature, à l'établissement de leur foi, à la conversion de leurs ennemis, à l'instruction et à l'affermissement de leurs frères : ainsi vous verrez bientôt, Chrétiens, que des effets tout semblables ont suivi la mort du grand archevêque de Cantorbéry; et la suite de cet entretien vous fera paroître que le sang de ce nouveau martyr de la discipline a affermi l'autorité ecclésiastique, qui étoit violemment opprimée; que sa mort a converti les cœurs indociles des ennemis de la discipline de l'Église; enfin, qu'elle a échauffé le zèle de ceux qui sont proposés pour en être les défenseurs. Voilà ce que j'ai dessein de vous faire entendre dans les trois parties de ce discours.

PREMIER POINT.

Pour bien entendre le sujet des fameux combats du grand saint Thomas de Cantorbéry pour l'honneur de l'Église et du sacerdoce, il faut considérer avant toutes choses quelques vérités importantes, qui regardent l'état de l'Église : ce qu'elle est, ce qui lui est dû, et ce qu'elle doit; quels droits elle a sur la terre, et quels moyens lui sont donnés pour s'y maintenir. Je sais que cette matière est fort étendue, et pleine de questions épineuses : mais comme la décision de ces doutes dépend d'un ou deux principes, j'espère qu'en laissant un grand

embarras de difficultés fort enveloppées, je pourrai vous dire en peu de paroles ce qui est essentiel et fondamental, et absolument nécessaire pour connoître l'état de la cause pour laquelle saint Thomas a donné sa vie. J'avance donc deux vérités qui expliquent parfaitement, si je ne me trompe, l'état de l'Église sur la terre. Je dis qu'elle y est comme une étrangère; et qu'elle y est toutefois revêtue d'un caractère royal, par la souveraineté toute divine et toute spirituelle qu'elle y exerce. Ces deux vérités éclaircies nous donneront par ordre la résolution des difficultés que j'ai proposées.

Et premièrement, l'Église est dans le monde comme une étrangère : cette qualité fait sa gloire. Elle montre sa dignité et son origine céleste, lorsqu'elle dédaigne d'habiter la terre : elle ne s'y arrête donc pas, mais elle y passe; elle ne s'y habitue pas, mais elle y voyage. Ce qu'elle appréhende le plus c'est que ses enfants s'y naturalisent, et qu'ils ne fassent leur principal établissement où ils ne doivent avoir qu'un lieu de passage. Mais nous comprendrons plus facilement cette qualité d'étrangère, si nous faisons en un mot la comparaison de l'Église de Jésus-Christ avec la Synagogue ancienne.

Il n'y a personne qui n'ait remarqué que les Livres sacrés de Moïse, outre les préceptes de religion, sont pleins de lois politiques, et qui regardent le gouvernement d'un État. Ce sage législateur ordonne du commerce et de la police, des successions et des héritages, de la justice et de la guerre, et enfin de toutes les choses qui peuvent maintenir un empire. Mais le prince du nouveau peuple, le législateur de l'Église, a pris une conduite opposée. Il laisse faire aux princes du monde l'établissement des lois politiques; et toutes celles qu'il nous donne, et qui sont écrites dans son Évangile, ne regardent que la vie future. D'où vient cette différence entre l'ancien et le nouveau peuple : si ce n'est que la Synagogue devant avoir sa demeure, et faire son séjour sur la terre, il falloit lui donner des lois pour y établir son gouvernement; au lieu que l'Église de Jésus-Christ voyageant comme une étrangère parmi tous les peuples du monde, elle n'a point de lois particulières touchant la société politique; et il suffit de lui dire généralement ce qu'on dit aux étrangers et aux voyageurs, qu'en ce qui regarde le gouvernement, elle suive les lois du pays où elle fera son pèlerinage, et qu'elle en révère les princes et les magistrats : « Omnis anima po- « testatibus sublimioribus subdita sit[1]? » C'est le seul commandement politique que le nouveau Testament nous donne.

Cette vérité étant supposée, si vous me demandez, Chrétiens, quels sont les droits de l'Église, qu'attendez-vous que je vous réponde, sinon qu'elle a sans doute de grands avantages et des prétentions glorieuses; mais que, celui dont elle attend tout, ayant dit que son royaume n'est pas de ce monde[2], tout le droit qu'elle peut avoir d'elle-même sur la terre, c'est qu'on lui laisse, pour ainsi dire, passer son chemin et achever son voyage en paix? Tellement que rien ne lui convient mieux, à elle et à ses enfants, que ces mots de Tertullien : « Toute notre affaire

1. *Rom.* XIII 1. — 2. Joan. XVIII, 36.

en ce monde, c'est d'en sortir au plus tôt : » « Nihil nostra refert in « hoc ævo, nisi de eo quam celeriter excedere[1]. »

Mais peut-être que vous penserez que je représente l'Église comme une étrangère trop foible, et que je la laisse sans autorité et sans fonction sur la terre, enfin trop nue et trop désarmée au milieu de tant de puissances ennemies de sa doctrine, ou jalouses de sa grandeur. Non, mes Frères, il n'en est pas ainsi. Elle ne voyage pas sans sujet dans ce monde : elle y est envoyée par un ordre suprême, pour y recueillir les enfants de Dieu, et rassembler ses élus dispersés aux quatre vents. Elle a charge de les tirer du monde; mais il faut qu'elle les vienne chercher dans le monde : et en attendant, Chrétiens, qu'elle les présente à Dieu, maintenant qu'elle voyage avec eux et qu'elle les tient sous son aile, n'est-il pas juste qu'elle les gouverne, qu'elle dirige leurs pas incertains, et qu'elle conduise leur pèlerinage? C'est pourquoi elle a sa puissance, elle a ses lois et sa police spirituelle, elle a ses ministres et ses magistrats, par lesquels elle exerce, dit Tertullien, « une divine censure contre tous les crimes : » « Exhortationes, « castigationes, et censura divina[2]. » Malheur à ceux qui la troublent, ou qui se mêlent dans cette céleste administration, ou qui osent en usurper la moindre partie! C'est une injustice inouïe de vouloir profiter des dépouilles de cette épouse du Roi des rois, à cause seulement qu'elle est étrangère, et qu'elle n'est pas armée. Son Dieu prendra en main sa querelle, et sera un rude vengeur contre ceux qui oseront porter leurs mains sacriléges sur l'arche de son alliance. Mais laissons ces réflexions, et avançons dans notre sujet.

Jusqu'ici l'Église n'a aucun droit qui relève de la puissance des hommes, elle ne tient rien que de son Époux. Mais les rois du monde ont fait leur devoir; et pendant que cette illustre étrangère voyageoit dans leurs États, il lui ont accordé de grands priviléges, ils ont signalé leur zèle envers elle par des présents magnifiques. Elle n'est pas ingrate de leurs bienfaits, elle s'en glorifie par toute la terre. Mais elle ne craint point de leur dire que, parmi leurs plus grandes libéralités, ils reçoivent plus qu'ils ne donnent; et enfin, pour nous expliquer nettement, qu'il y a plus de justice que de grâces dans les priviléges qu'ils lui accordent. Car, pour ne pas raconter ici les avantages spirituels que l'Église leur communique, pouvoient-ils refuser de lui faire part de quelques honneurs de leur royaume, qu'elle prend tant de soin de leur conserver? Ils règnent sur les corps par la force, et peut-être sur les cœurs par l'inclination ou par les bienfaits. L'Église leur a ouvert une place plus sûre et plus vénérable : elle leur a fait un trône dans les consciences, en présence et sous les yeux de Dieu même : elle a fait un des articles de sa foi de la sûreté de leurs personnes sacrées, et une partie de sa religion de l'obéissance qui leur est due. Elle va étouffer dans le fond des cœurs, non-seulement les premières pensées de rébellion, mais encore les moindres murmures; et pour ôter tout prétexte de soulèvement contre les puissances légitimes, elle a enseigné con-

1. *Apolog.*, n. 41. — 2. Ibid., n. 39.

stamment, et par sa doctrine et par ses exemples, qu'il en faut tout souffrir : jusqu'à l'injustice, par laquelle s'exerce secrètement la justice même de Dieu. Après des services si importants; si on lui accorde des priviléges, n'est-ce pas une récompense qui lui est bien due? et les possédant à ce titre, peut-on concevoir le dessein de les lui ravir sans une extrême injustice?

Cependant Henri II, roi d'Angleterre, se déclare l'ennemi de l'Église. Il l'attaque au spirituel et au temporel; en ce qu'elle tient de Dieu, et en ce qu'elle tient des hommes : il usurpe ouvertement sa puissance. Il met la main dans son trésor, qui enferme la subsistance des pauvres. Il flétrit l'honneur de ses ministres par l'abrogation de leurs priviléges, et opprime leur liberté par des lois qui lui sont contraires. Prince téméraire et malavisé, que ne peut-il découvrir de loin les renversements étranges que fera un jour dans son État le mépris de l'autorité ecclésiastique; et les excès inouïs où les peuples seront emportés, quand ils auront secoué ce joug nécessaire! Mais rien ne peut arrêter ses emportements. Les mauvais conseils ont prévalu, et c'est en vain que l'on s'y oppose : il a tout fait fléchir à sa volonté : et il n'y a plus que le saint archevêque de Cantorbéry qu'il n'a pu encore ni corrompre par ses caresses, ni abattre par ses menaces.

A la vérité il met sa constance à des épreuves bien dures. Qu'on le dépouille, qu'on le déshonore, qu'on le bannisse, il s'en réjouit : mais pourquoi ruiner les siens? C'est ce qui lui perce le cœur. Il n'y a rien de plus insensible ni de plus sensible tout à la fois que la charité véritable. Insensible à ses propres maux, et en cela directement contraire à l'amour-propre, elle a une extrême sensibilité pour les maux des autres. Aussi le grand Apôtre, très-peu touché de tout ce qui le regardoit, disoit aux fidèles : « J'ai appris à me contenter de l'état où je me trouve : je sais vivre pauvrement, je sais vivre dans l'abondance; j'ai été instruit en toutes choses et en toutes rencontres à être bien traité et à souffrir la faim, à être dans l'abondance et à être dans l'indigence : » « Scio et humiliari, scio et abundare; ubique et in omnibus « institutus sum, et satiari et esurire, et abundare et penuriam pati [1]. » Et cependant cet homme tout céleste, si indifférent, si dur pour lui-même, ressent le contre-coup de tous les maux, de toutes les peines que peut souffrir le moindre des fidèles. « Qui est foible, s'écrie-t-il, sans que je le sois avec lui? qui est scandalisé sans que je brûle? » « Quis infirmatur, et ego non infirmor? quis scandalizatur, et ego non « uror [2]? » Sa tendresse pour ses frères est si grande qu'il ne peut les voir dans les larmes et dans l'affliction, qu'il n'en soit pénétré d'une vive douleur : « Que faites-vous de pleurer ainsi, et de me briser le cœur? » « Quid facitis flentes, et affligentes [3] cor meum? » C'est en vain que vous me fendez le cœur par vos larmes : car pour moi je suis tout prêt de souffrir non-seulement les chaînes, mais la mort même pour le nom du Seigneur : » « Ego enim non solum alligari, sed et

1. *Philip.* IV, 12. — 2. *II Cor.* XI, 29.
3. Grec, *comminuentes*, *conterentes*

« mori paratus sum [1]. » Ce cœur de diamant, qui semble défier le ciel, et la terre, et l'enfer de l'émouvoir, peut souffrir la mort et les plus dures extrémités; il ne peut souffrir les larmes de ses frères. Combien a dû être touché saint Thomas, de voir les siens affligés et persécutés à son occasion! Il se souvient de Jésus, qui n'est pas plus tôt né, qu'il attire des persécutions à ses parents, qui sont contraints de quitter leur maison pour l'amour de lui. Il a reçu sa loi d'en haut, et ne peut rien faire pour les siens, sinon de leur souhaiter qu'ayant part aux persécutions ils aient part à la grâce.

Le prophète Zacharie semble avoir voulu nous représenter l'immuable et éternelle concorde qui doit être entre l'empire et le sacerdoce. « Celui-là, dit-il parlant du prince, sera revêtu de gloire, il sera assis et dominera sur son trône; et le pontife sera aussi sur son trône, et il y aura un conseil de paix entre ces deux : » « Ipse portabit glo« riam, et sedebit, et dominabitur super solio suo; et erit sacerdos « super solio suo, et consilium pacis erit inter illos duos [2]. » Vous voyez que la gloire, et l'éclat, et l'autorité dominante, sont dans le trône royal. Mais quoique le Fils de Dieu ait enseigné à ses ministres qu'ils ne doivent pas dominer à la manière du monde, le sacerdoce néanmoins ne laisse pas d'avoir son trône : car le prophète en établit deux; il reconnoît deux puissances, qui sont, comme vous voyez, plutôt unies que subordonnées : « consilium pacis inter illos [3]; » et le genre humain se repose à l'ombre de cette concorde.

Saint Thomas a souvent représenté au roi d'Angleterre, par des lettres pleines d'une force, d'une douceur et d'une modestie apostolique, que ces puissances doivent concourir et se prêter la main mutuellement, et non se regarder avec jalousie; puisqu'elles ont des fins si diverses, qu'elles ne peuvent se choquer sans quitter leur route et sortir de leurs limites. Il soutient ces charitables avertissements avec toute l'autorité que pouvoit donner non-seulement la sainteté de son caractère, mais la sainteté de sa vie, qui étoit l'exemple et l'admiration de tout l'univers.

Notre France l'avoit connue, puisque, lorsqu'il fut exilé, elle lui avoit ouvert les bras; et le roi Louis VII, témoin oculaire des vertus apostoliques de ce grand homme, a toujours constamment favorisé et sa personne, et la cause qu'il défendoit, par toutes sortes de bons offices. Rendons ici témoignage à l'incomparable piété de nos monarques très-chrétiens. Comme ils ont vu que Jésus-Christ ne règne pas, si son Église n'est autorisée, leur propre autorité ne leur a pas été plus chère que l'autorité de l'Église. Cette puissance royale, qui doit donner le branle dans les autres choses, n'a jamais jugé indigne d'elle de ne faire que seconder dans les affaires spirituelles; et un roi de France, empereur, n'a pas cru se rabaisser, lorsque écrivant aux évêques, il les assure de sa protection dans les fonctions de leur ministère; afin, dit ce grand roi, que notre puissance royale servant, comme il est convenable, à ce que demande votre autorité, vous

1. *Act.* XXI, 13. — 2. *Zachar.* VI, 13. — 3. Matth. XX, 25, 26.

puissiez exécuter vos décrets : « Ut nostro auxilio suffulti, quod vestra « auctoritas exposcit, famulante, ut decet, potestate nostra, perficere « valeatis [1]. »

Telles sont les maximes saintes et durables de la monarchie très-chrétienne : et plût à Dieu que le roi d'Angleterre eût suivi les sentiments et imité les exemples de ses augustes voisins ! Saint Thomas ne se verroit pas réduit à la dure nécessité de s'opposer à son prince. Mais comme ce monarque se rend inflexible, l'Église opprimée est contrainte de recourir aux derniers efforts. Vous attendez peut-être des foudres et des anathèmes. Mais, quoique Henri les eût mérités, Thomas, aussi modéré que vigoureux, ne fulmine pas aisément contre une tête royale. Voici ces derniers efforts dont je veux parler : le saint archevêque offre à Dieu sa vie; et sachant que l'Église n'est jamais plus forte que lorsqu'elle parle par la voix du sang, il revient d'un long exil avec un esprit de martyr, préparé aux violences d'un roi implacable et de toute sa cour irritée.

Saint Ambroise a remarqué [2], dès son temps, que les hommes apostoliques, qui entreprennent d'un grand courage les œuvres de piété et la censure des vices, sont assez souvent traversés par des raisons politiques. Car comme les pécheurs ne peuvent souffrir ceux qui viennent les troubler dans leur faux repos, et comme le monde n'a rien tant à cœur que de voir l'Église sans force, et la piété sans défense, il se plaît de lui opposer ce qu'il a de plus redoutable, c'est-à-dire le nom de César et les intérêts de l'État. Ainsi quand Néhémias relevoit les tours abattues et les murailles désolées de Jérusalem, les ministres du roi de Perse publioient partout qu'il méditoit un dessein de rébellion [3]; et comme le moindre soupçon d'infidélité attire des difficultés infinies, ils tâchoient de ralentir l'ardeur de son zèle par cette vaine terreur. Quoique le saint archevêque n'élevât ni des tours ni des forteresses, et qu'il songeât seulement à réparer les ruines d'une Jérusalem spirituelle, toutefois il fut exposé aux mêmes reproches. Henri, déjà prévenu et irrité par les faux rapports, témoigna, avec une aigreur extrême, que la vie de ce prélat lui étoit à charge. Que de mains furent armées contre lui par cette parole !

Chrétiens, soyez attentifs : s'il y eut jamais un martyre qui ressembla parfaitement à un sacrifice, c'est celui que je dois vous représenter. Voyez les préparatifs : l'évêque est à l'église avec son clergé, et ils sont déjà revêtus. Il ne faut pas chercher bien loin la victime : le saint pontife est préparé, et c'est la victime que Dieu a choisie. Ainsi, tout est prêt pour le sacrifice; et je vois entrer dans l'église ceux qui doivent donner le coup. Le saint homme va au-devant d'eux à l'imitation de Jésus-Christ; et pour imiter en tout ce divin modèle, il défend à son clergé toute résistance, et se contente de demander sûreté pour les siens. « Si c'est moi que vous cherchez, laissez, dit Jésus [4], retirer

1. Ludovic. Pius, *Cap. an.* 823, cap. IV, tom. I, pag. 634.
2. Serm. contra Auxent., n. 30, tom. II, col. 872. — 3. *II Esdr.* VI, 6, 7.
4. Joan. XVIII, 8.

ceux-ci. » Ces choses étant accomplies, et l'heure du sacrifice étant arrivée, voyez comme saint Thomas en commence la cérémonie. Victime et pontife tout ensemble, il présente sa tête, et fait sa prière. Voici les vœux solennels et les paroles mystiques de ce sacrifice : « Et « ego pro Deo mori paratus sum, et pro assertione justitiæ, et pro « Ecclesiæ libertate; dummodo effusione sanguinis mei pacem et li- « bertatem consequatur : » « Je suis prêt à mourir, dit-il, pour la cause de Dieu et de son Église; et toute la grâce que je demande, c'est que mon sang lui rende la paix et la liberté qu'on lui veut ravir. » Il se prosterne devant Dieu; et comme dans le sacrifice solennel nous appelons les saints pour être nos intercesseurs, il n'omet pas une partie si considérable de cette cérémonie sacrée : il appelle les saints martyrs et la sainte Vierge au secours de l'Église opprimée; il ne parle que de l'Église; il n'a que l'Église dans le cœur et dans la bouche; et abattu par le coup, sa langue froide et inanimée semble encore nommer l'Église.

Mais voici un nouveau spectacle. Après qu'on a dépouillé le saint martyr, on découvre un autre martyre non moins admirable, qui est le martyre de sa pénitence, un cilice affreux tout plein de vermine.... Ah! ne méprisons point cette peinture, et ne craignons point de remuer ces ordures si précieuses. Ce cilice lui perce la peau, et il est si attaché à sa peau, qu'il semble qu'il soit une autre peau autour de son corps. On voit que ce saint a été martyr durant tout le cours de sa vie; et on ne s'étonne plus de ce qu'il est mort avec tant de force, mais de ce qu'il a pu vivre au milieu de telles souffrances. O digne défenseur de l'Église! Voilà les hommes qui méritent de parler pour elle, et de combattre pour ses intérêts : aussi sa victoire est-elle assurée. Les lois qui l'oppriment vont être abolies; et ce que le saint archevêque n'a pas obtenu vivant, il l'accomplira par sa mort.

Le ciel se déclare manifestement. Pendant que les politiques raffinent et raisonnent à leur mode, Dieu parle par des miracles si visibles et si fréquents, que les rois mêmes et les plus grands rois, oui, mes Frères, nos rois très-chrétiens passent les mers pour aller honorer ses saintes reliques. Louis le Jeune va en personne lui demander la guérison de son fils aîné, attaqué d'une maladie mortelle. Nous devons Philippe Auguste au grand saint Thomas, nous lui devons saint Louis, nous lui devons tous nos rois et toute la famille royale qu'il a sauvée dans sa tige. Voyez, mes Frères, quels défenseurs trouve l'Église dans sa foiblesse, et combien elle a raison de dire avec l'Apôtre : « Cum « infirmor, tunc potens sum [1]. » Ce sont ces bienheureuses foiblesses qui lui donnent cet invincible secours, et qui arment en sa faveur les plus valeureux soldats et les plus puissants conquérants du monde, je veux dire les saints martyrs. Quiconque ne ménage pas l'autorité de l'Église, qu'il craigne ce sang précieux des martyrs, qui la consacre et qui la protége. Pour avoir violé ses droits, Henri est mal assuré dans son trône; sa couronne est ébranlée sur sa tête, son sceptre ne

1. *II Cor.* XII, 10.

tient pas dans ses mains. Dieu permet que tous ses voisins se liguent, que tous ses sujets se révoltent et oublient leur devoir; que son propre fils oublie sa naissance, et se mette à la tête de ses ennemis. Déjà la vengeance du ciel commence à le presser de toutes parts; mais c'est une vengeance miséricordieuse, qui ne l'abat que pour le rendre humble, et pour faire d'un roi pécheur un roi pénitent : c'est la seconde merveille qu'a opérée la mort du saint archevêque : « In morte mirabilia operatus est. »

DEUXIÈME POINT.

Dans ce démêlé célèbre où les intérêts de l'Église ont engagé saint Thomas contre un grand monarque, je me sens obligé de vous avertir qu'il ne lui a pas résisté en rebelle et dans un esprit de faction : il a joint la fermeté avec le respect. S'il a toujours songé qu'il étoit évêque, il n'a jamais oublié qu'il étoit sujet; et la charité pastorale animoit de telle sorte toute sa conduite, qu'il ne s'est opposé au pécheur que dans le dessein de sauver le roi.

Il ne doit pas être nouveau aux chrétiens d'avoir à se défendre des grands de la terre; et c'est une des premières leçons que Jésus-Christ a données à ses saints apôtres. Mais encore que cette instruction nous prépare principalement contre les rois infidèles, plusieurs exemples illustres, et entre autres celui du grand saint Thomas, nous font voir assez clairement que l'Église a souvent besoin de rappeler toute sa vigueur au milieu de sa paix et de son triomphe. Combien ces occasions sont fortes et dangereuses, vous le comprendrez aisément, si vous me permettez, Chrétiens, de vous représenter comme en deux tableaux les deux temps et les deux états du christianisme; l'Empire ennemi de l'Église, et l'Empire réconcilié avec l'Église.

Durant le temps de l'inimitié, il y avoit entre l'un et l'autre une entière séparation. L'Église n'avoit que le ciel, et l'Empire n'avoit que la terre : les charges, les dignités, les magistratures, c'est ce qui, selon le langage de l'Église, s'appeloit le siècle auquel elle obligeoit ses enfants à renoncer. C'étoit une espèce de désertion que d'aspirer aux honneurs du monde; et les sages ne pensoient pas qu'un chrétien de la bonne marque pût devenir magistrat. Quand cela fut permis à certaines conditions au premier concile d'Arles, dans les premières années du grand Constantin, les termes mêmes de la permission marquoient toujours quelque répugnance : « Ad præsidatum prosilire [1]; » par un mot qui vouloit dire qu'on s'égaroit hors des bornes, qu'on s'échappoit, qu'on sortoit des lignes. Ce n'est pas que les fidèles ne sussent que les puissances de l'État étoient légitimes, puisque même saint Paul leur avoit appris qu'elles étoient ordonnées de Dieu [2]. Mais, dans cette première ferveur, l'Église respiroit tellement le ciel, qu'elle ne vouloit rien voir dans les siens qui ne fût céleste; et elle étoit encore tellement remplie de la simplicité presque rustique de ses saints

1. *Concil. Arelat.* I, can. VIII; Labb., tom. II, col. 1427. — 2. *Rom.* XIII, 1.

et divins pêcheurs, qu'elle ne pouvoit accoutumer ses yeux à la pompe et aux grandeurs de la terre.

Il faut vous dire, Messieurs, l'opinion qu'on avoit en ce temps-là des empereurs sur le sujet de la religion. On ne considéroit pas seulement qu'ils étoient ennemis de l'Église; mais Tertullien a bien osé dire qu'ils n'étoient pas capables d'y être reçus · vous allez être étonnés de la liberté de cette parole. « Les Césars, dit-il, seroient chrétiens, si le siècle qui nous persécute se pouvoit passer des Césars, ou s'ils pouvoient être Césars et chrétiens tout ensemble : » « Cæsares « credidissent super Christo, si aut Cæsares non essent sæculo neces- « sarii; aut si et christiani potuissent esse et Cæsares [1]. » Voilà, direz-vous, de ces excès de Tertullien. Et quoi donc! n'avons-nous pas vu les Césars obéir enfin à l'Évangile, et abaisser leur majesté au pied de la croix? Il est vrai; mais il faut savoir distinguer les temps. Durant les temps des combats qui devoient engendrer les martyrs, les Césars étoient nécessaires au siècle, le parti contraire à l'Église les devoit avoir à sa tête; et Tertullien a raison de dire que le nom d'empereur et de César, qui, selon les occultes dispositions de la Providence, étoit un nom de majesté, étoit incompatible avec le nom de chrétien, qui devoit être alors un nom d'opprobre. Les fidèles de ces temps-là, regardant les empereurs de la sorte, n'avoient garde de corrompre leur simplicité à la cour : il ne falloit pas craindre que les faveurs des empereurs fussent capables de les tenter; et leurs mains, qu'ils voyoient trempées et encore toutes dégouttantes du sang des martyrs, leur rendoient leurs offres et leurs présents non-seulement suspects, mais odieux. Pour ce qui regardoit leurs menaces, il falloit à la vérité beaucoup de vigueur pour n'en être pas ému; mais ils avoient du moins cet avantage, qu'une guerre si déclarée les déterminoit à la résistance, et qu'il n'y avoit pas à délibérer si on s'opposeroit à une puissance qu'on voyoit si ouvertement armée contre l'Évangile.

Mais après la paix de l'Église, après que l'Empire s'est uni avec elle, les choses peu à peu ont été changées. Comme le monde a paru ami, les fidèles n'ont plus refusé ses présents. Ces chrétiens sauvages et durs, qui ne pouvoient s'apprivoiser avec la cour, ont commencé à la trouver belle; et la voyant devenue chrétienne, ils ont appris à en briguer les faveurs. Ainsi les douceurs de la paix ont amolli ces courages mâles, que l'exercice de la guerre rendoit invincibles; l'ambition, la flatterie, l'amour des grandeurs se coulant insensiblement dans l'Église, ont énervé peu à peu cette vigueur ancienne, même dans l'ordre ecclésiastique, qui en étoit le plus ferme appui; et comme dit saint Grégoire [2], on a cherché l'honneur du siècle dans une puissance que Dieu avoit établie pour l'anéantir.

Dans cet état du christianisme, s'il arrive qu'un roi chrétien, comme Henri d'Angleterre, entreprenne contre l'Église, ne faudra-t-il pas, pour lui résister, une résolution extraordinaire? Combien a désiré notre saint prélat, puisqu'il plaisoit à Dieu qu'il souffrît persécution

1. *Apolog.*, n. 21. — 2. *Pastor.*, part. I, cap. VIII, tom. II, col. 9.

pour la justice, que Dieu lui envoyât un Néron, ou quelque monstre semblable pour persécuteur? Il n'eût pas eu à combattre tant de fortes considérations qui le retenoient contre un roi enfant de l'Église, son maître, son bienfaiteur, dont il avoit été le premier ministre. De plus, un ennemi déclaré, à qui le prétexte du nom chrétien n'auroit pas donné le moyen de tromper les évêques par de belles apparences, auroit-il pu détacher tous ses frères les évêques, pour le laisser seul et abandonné dans la défense de la bonne cause? Voici donc une nouvelle espèce de persécution, qui s'élève contre saint Thomas; persécution formidable, à qui la puissance royale donne de la force, à qui la profession du christianisme donne le moyen d'employer la ruse. N'est-ce pas en de pareilles rencontres que la justice a besoin d'être soutenue avec toute la vigueur ecclésiastique : d'autant plus qu'il ne suffit pas de résister seulement à ce roi superbe; mais il faut encore tâcher de l'abattre, mais de l'abattre pour son salut par l'humilité de la pénitence?

Notre saint évêque n'ignore pas qu'il n'est rien de plus utile aux pécheurs, que de trouver des obstacles à leurs desseins criminels. Il ne cède donc pas à l'iniquité, sous prétexte qu'elle est armée et soutenue d'une main royale : au contraire, lui voyant rendre son cours d'un lieu éminent, d'où elle peut se répandre avec plus de force, il se croit plus obligé de s'élever contre, comme une digue que l'on élève à mesure que l'on voit les ondes enflées. Ainsi le désir de sauver le r l'oblige à lui résister de toute sa force. Mais que dis-je, de toute sa force? Est-il donc permis à un sujet d'avoir de la force contre son prince; et pensant en faire un généreux, n'en ferons-nous point un rebelle? Non, mes Frères, ne craignez rien, ni de la conduite de saint Thomas, ni de la simplicité de mes expressions. Selon le langage ecclésiastique, la force a une autre signification que dans le langage du monde. La force, selon le monde, s'étend jusqu'à entreprendre; la force, selon l'Église, ne va pas plus loin que de tout souffrir : voilà les bornes qui lui sont prescrites. Écoutez l'apôtre saint Paul : « Nondum usque ad sanguinem restitistis[1]; » comme s'il disoit : Vous n'avez pas tenu jusqu'au bout, parce que vous ne vous êtes pas défendus jusqu'au sang. Il ne dit pas, jusqu'à attaquer, jusqu'à verser le sang de vos ennemis, mais, jusqu'à répandre le vôtre.

Au reste, saint Thomas n'abuse pas de ces maximes vigoureuses. Il ne prend pas par fierté ces armes apostoliques, pour se faire valoir dans le monde : il s'en sert comme d'un bouclier nécessaire dans l'extrême besoin de l'Église. La force du saint évêque ne dépend donc pas du concours de ses amis, ni d'une intrigue finement menée. Il ne sait point étaler au monde sa patience pour rendre son persécuteur plus odieux, ni faire jouer de secrets ressorts pour soulever les esprits. Il n'a pour lui que les prières des pauvres, les gémissements des veuves et des orphelins. Voilà, disoit saint Ambroise[2], les défenseurs des évêques; voilà leurs gardes, voilà leur armée. Il est fort, parce qu'il

1. *Heb.* XII. 4. — 2. Serm. contra Auxent., n. 33 tom. II, col. 873.

a un esprit également incapable et de crainte et de murmure. Il peut dire véritablement à Henri, roi d'Angleterre, ce que disoit Tertullien, au nom de toute l'Église, à un magistrat de l'Empire, grand persécuteur de l'Église : « Non te terremus, qui nec timemus[1]. » Apprends à connoître quels nous sommes, et vois quel homme c'est qu'un chrétien : « Nous ne pensons pas à te faire peur, et nous sommes inca« pables de te craindre. » Nous ne sommes ni redoutables ni lâches : nous ne sommes pas redoutables, parce que nous ne savons pas cabaler; et nous ne sommes pas lâches, parce que nous savons mourir.

C'est ce que semble dire le grand saint Thomas; et c'est par ce sentiment qu'il unit ensemble les devoirs de l'épiscopat avec ceux de la sujétion. « Non te terremus, » voilà le sujet toujours soumis et respectueux : « qui nec timemus; » voilà l'évêque toujours ferme et inébranlable. « Non te terremus; » je ne médite rien contre l'État : « qui « nec timemus; » je suis prêt à tout souffrir pour l'Église. J'ai donc eu raison de vous dire qu'il résiste de toute sa force, mais cette force n'est point rebelle, parce que cette force c'est sa patience. Encore n'étale-t-il pas au monde cette patience avec une contenance fière et un air de dédain, pour rendre son persécuteur odieux : au contraire sa modestie est connue de tous, selon le précepte de l'Apôtre[2]. C'est par là qu'il espère convertir le roi : il se propose de l'apaiser, du moins, en lassant sa fureur. Il ne désire que de souffrir, afin que sa vengeance épuisée se tourne à de meilleurs sentiments. Quoiqu'il voie que ses biens ravis, sa réputation déchirée, les fatigues d'un long exil, l'injuste persécution de tous les siens, n'aient pu assouvir sa colère, il sait ce que peut le sang d'un martyr; et le sien est tout prêt à couler pour amollir le cœur de son prince. Il n'a pas été trompé dans son espérance : le sang de ce martyr, le sacrifice sanglant de Thomas, a produit un autre sacrifice, sacrifice d'humilité et de pénitence; il a amené à Dieu une autre victime, victime royale et couronnée.

Je vous ai représenté l'appareil du premier sacrifice : que celui-ci est digne encore de vos attentions ! Là, un évêque à la tête de son clergé; et ici, un roi environné de toute sa cour : là, un évêque nous a paru revêtu de ses ornements; ici, nous voyons un roi humblement dépouillé des siens : là, vous avez vu des épées tirées, qui sont les armes de la cruauté; ici une discipline et une haire, qui sont les instruments de la pénitence. Dans le premier sacrifice, si vous avez eu de l'admiration pour le courage, vous avez eu de l'horreur pour le sacrilége : ici, tout est plein de consolation. La victime est frappée; mais c'est la contrition qui perce son cœur : la victime est abattue; mais c'est l'humilité qui la renverse. Le sang qui est répandu, ce sont les larmes de la pénitence : « Quidam sanguis animæ[3]; l'autel du sacrifice, c'est le tombeau même du saint martyr. Le roi se prosterne devant ce tombeau, il fait une humble réparation aux cendres du grand saint Thomas; il honore ces cendres, il baise ces cendres, il

1. *Ad Scapul.*, n. 4. 2. *Philip.* IV, 5.
3. S. Aug., serm. CCCLI, n. 7, tom. V, col. 1358.

arrose ces cendres de larmes; il mêle ses larmes au sang du martyr, il sanctifie ces larmes par la société de ce sang; et ce sang qui crioit vengeance, apaisé par ces larmes d'un roi pénitent, demande protection pour sa couronne. Il affermit son trône ébranlé, il relève le courage de ses serviteurs; il met le roi d'Écosse, son plus grand ennemi, entre ses mains; il fait rentrer son fils dans son devoir qu'il avoit oublié; enfin, dans un même jour, il rend la concorde à sa maison, la tranquillité à son État, et le repos à sa conscience. Voilà ce qu'a fait la mort de Thomas, voilà la seconde merveille qu'elle a opérée, la conversion des persécuteurs : la dernière dépend en partie de nous; c'est, mes Frères, que notre zèle pour la sainte Église soit autant échauffé, comme il est instruit par l'exemple de ce grand homme.

TROISIÈME POINT.

A la mort de Thomas, le clergé d'Angleterre commença à reprendre cœur : le sang de ce martyr ranima et réunit tous les esprits pour soutenir, par un saint concours, les intérêts de l'Église. Apprenons aussi à l'aimer et à être jaloux de sa gloire. Mais, Messieurs, ce n'est pas assez que nous apprenions du grand saint Thomas à conserver soigneusement son autorité et ses droits : il faut qu'il nous montre à en bien user, chacun selon le degré où Dieu l'a établi dans le ministère; et vous ne pouvez ignorer quel doit être ce bon usage que je vous demande, si vous écoutez un peu la voix de ce sang. Car considérons seulement pour quelle cause il est répandu, et d'où vient que toute l'Église célèbre avec tant de dévotion le martyre de saint Thomas. C'est qu'on vouloit lui ravir ses priviléges, usurper sa puissance, envahir ses biens; et ce grand archevêque y a résisté.

Mais si l'on ne se sert de ces priviléges que pour s'élever orgueilleusement au-dessus des autres; si l'on n'use de cette puissance que pour faire les grands dans le siècle; si l'on n'emploie ses richesses que pour contenter de mauvais désirs ou pour se faire considérer par une pompe mondaine : est-ce là de quoi faire un martyr? Étoit-ce là un digne sujet pour donner du sang, et pour troubler tout un grand royaume? N'est-ce pas pour faire dire aux politiques impies, que saint Thomas a été le martyr de l'avarice ou de l'ambition du clergé; et que nous consacrons sa mémoire, parce qu'il nous a soutenus dans des intérêts temporels?

Voilà, direz-vous, un discours d'impie; voilà un raisonnement digne d'un hérétique ou d'un libertin. Je le confesse, Messieurs; mais répondons à cet hérétique, fermons la bouche à ce libertin, justifions le martyre du grand saint Thomas de Cantorbéry : il ne sera pas difficile. Nous dirons que si le clergé a des priviléges, c'est afin que la religion soit honorée; et que s'il possède des biens, c'est pour l'exercice des saints ministères, pour la décoration des autels et pour la subsistance des pauvres; que s'il a de l'autorité, c'est afin qu'elle serve de frein à la licence, de barrière à l'iniquité, d'appui à la discipline. Nous ajouterons qu'il est peut-être à propos que le clergé ait quelque

force même dans le siècle, quelque éclat même temporel quoique modéré, afin de combattre le monde par ses propres armes, pour attirer ou réprimer les âmes infirmes par les choses qui ont coutume de les frapper. Cet éclat, ces secours, ces soutiens externes de l'Église, empêchent peut-être le monde de l'attaquer, pour ainsi dire, dans ses propres biens, dans cette divine puissance, dans le cœur même de la religion; et ce sont, si vous voulez, comme les dehors de cette sainte Sion, de cette belle forteresse de David, qu'il ne faut point laisser prendre ni abandonner, et moins encore livrer à ses ennemis. D'ailleurs, comme le monde gagne insensiblement, quand saint Thomas n'auroit fait qu'arrêter un peu son progrès, le dessein en est toujours glorieux. Voilà une défense invincible, et sans doute on ne pouvoit pas répandre son sang pour une cause plus juste.

Mais si le monde nous presse encore, s'il convainc un si grand nombre d'ecclésiastiques de faire servir ces droits à l'orgueil, cette puissance à la tyrannie, ces richesses à la vanité ou à l'avarice; si cette apologie et notre défense n'est que dans notre bouche et dans nos discours, et non dans nos mœurs et dans notre vie, ne dira-t-on pas qu'à la vérité notre origine étoit sainte, mais que nous nous sommes démentis nous-mêmes; que nous avons tourné en mondanité la simplicité de nos pères, et que nous couvrons du prétexte de la religion nos passions particulières? N'est-ce pas déshonorer le sang du grand saint Thomas, faire servir son martyre à nos intérêts, et exposer aux dérisions injustes de nos ennemis la cause si juste et si glorieuse pour laquelle il a immolé sa vie?

Fasse donc ce divin Sauveur, qui a établi le clergé pour être la lumière du monde, que tous ceux qui sont appelés aux honneurs ecclésiastiques, en quelque degré du saint ministère qu'ils aient été établis, emploient si utilement leur autorité, qu'on loue à jamais le grand saint Thomas de l'avoir si bien défendue; qu'ils dispensent si saintement, si chastement les biens de l'Église, que l'on voie par expérience la raison qu'il y avoit de les conserver par un sang si pur et si précieux! Qu'ils maintiennent la dignité de l'ordre sacré par le mépris des grandeurs du monde, et non pour la recherche de ses honneurs; par l'exemple de leur modestie, plutôt que par les marques de la vanité; par la mortification et la pénitence, plutôt que par l'abondance et la délicatesse des enfants du siècle : que leur vie soit l'édification des peuples; leur parole, l'instruction des simples; leur doctrine, la lumière des dévoyés; leur vigueur et leur fermeté, la confusion des pécheurs; leur charité, l'asile des pauvres; leur puissance, le soutien des foibles; leur maison, la retraite des affligés; leur vigilance, le salut de tous. Ainsi nous réveillerons dans l'esprit de tous les fidèles cette ancienne vénération pour le sacerdoce; nous irons tous ensemble, nous et les peuples que nous enseignons, recevoir avec saint Thomas la couronne d'immortalité qui nous est promise. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. « Amen. »

PANÉGYRIQUE DE SAINTE CATHERINE.

Dedit illi scientiam sanctorum.

Il lui a donné la science des saints. Sap. x, 10.

Encore que l'ennemi de notre salut ne se désiste jamais de la folle et téméraire entreprise de renverser l'Église de Dieu, toutefois nous voyons par les Écritures qu'il n'agit pas toujours par la force ouverte. Souvent il paroît en tyran, il persécute les fidèles; mais souvent; dit saint Augustin [1], il fait le docteur, et il se mêle de les enseigner : de sorte qu'il ne suffit pas que Dieu ait opposé à ses violences la victorieuse armée des martyrs, dont le courage invincible a épuisé la cruauté de tous les supplices; mais il est également nécessaire qu'il éclaire aussi des docteurs, pour combattre les dangereuses maximes par lesquelles son ennemi tâche de corrompre la simplicité de la foi, et de détruire la vérité de son Évangile.

C'est un grand miracle, Messieurs, qu'une fille de dix-huit ans ait osé marcher sous les étendards de cette armée laborieuse et entreprenante, dont la discipline est si dure, qu'elle ne doit l'emporter sur ses ennemis qu'en les lassant par sa patience : mais je ne crains point d'assurer que c'est quelque chose encore de plus admirable, qu'elle tienne rang parmi les docteurs; et que Dieu unissant en elle, si je puis parler de la sorte, toute la force de son Saint-Esprit, elle ait été aussi éclairée pour annoncer la vérité, qu'elle a paru déterminée à mourir pour elle. Un tel prodige, Messieurs, n'est pas proposé en vain à l'Église; et nous en tirerons de grandes lumières pour la conduite de notre vie, si Dieu, fléchi par la sainte Vierge, dont nous implorons le secours, daigne diriger nos pensées, et bénir nos intentions. Disons donc avant toutes choses. *Ave.*

Je n'ignore pas, Chrétiens, que la science ne soit un présent du ciel, et qu'elle n'apporte au monde de grands avantages : je sais qu'elle est la lumière de l'entendement, le guide de la volonté, la nourrice de la vertu, l'âme de la vérité, la compagne de la sagesse, la mère des bons conseils; en un mot, l'âme de l'esprit, et la maîtresse de la vie humaine. Mais comme il est naturel à l'homme de corrompre les meilleures choses, cette science, qui a mérité de si grands éloges, se gâte le plus souvent en nos mains par l'usage que nous en faisons. C'est elle qui s'est élevée contre la science de Dieu; c'est elle qui, promettant de nous éclaircir, nous aveugle plutôt par l'orgueil; c'est elle qui nous fait adorer nos propres pensées sous le nom auguste de la vérité; qui, sous prétexte de nourrir l'esprit, étouffe les bonnes affec-

1. *Enarr in psalm.* XXXIX n. 1.

tions, et enfin qui fait succéder à la recherche du bien véritable une curiosité vague et infinie, source inépuisable d'erreurs et d'égarements très-pernicieux.

Mais je n'aurois jamais fait, Messieurs, si je voulois raconter les maux que fait naître l'amour des sciences, et vous dire tous les périls dans lesquels il engage les enfants d'Adam, qu'un aveugle désir de savoir a rendu avec sa race, justement maudite, le jouet de la vanité, aussi bien que le théâtre de la misère. Un docteur inspiré de Dieu, et qui a puisé sa science dans l'oraison, en réduit tous les abus à trois chefs. Trois sortes d'hommes, dit saint Bernard[1], recherchent la science désordonnément. « Il y en a qui veulent savoir, mais seulement pour savoir; et c'est une mauvaise curiosité : » « Quidam scire « volunt, ut sciant, et turpis curiositas est. » « Il y en a qui veulent savoir, mais qui se proposent pour but de leurs grandes et vastes connoissances, de se faire connoître eux-mêmes, et de se rendre célèbres; et c'est une vanité dangereuse : » « Quidam scire volunt, ut « sciantur ipsi; et turpis vanitas est. » « Enfin il y en a qui veulent savoir, mais qui ne désirent avoir de science que pour en faire trafic, et pour amasser des richesses; et c'est une honteuse avarice : » « Qui« dam scire volunt, ut scientiam suam vendant; et turpis quæstus « est. » Il y en a donc, comme vous voyez, à qui la science ne sert que d'un vain spectacle; d'autres à qui elle sert pour la montre et pour l'appareil; d'autres à qui elle ne sert que pour le trafic, si je puis parler de la sorte. Tous trois corrompent la science, tous trois sont corrompus par la science. La science étant regardée en ces trois manières, qu'est-ce autre chose, mes Frères, « qu'une très-mauvaise occupation qui travaille les enfants des hommes, » comme parle l'Ecclésiaste? « Pessimam hanc occupationem dedit Deus filiis hominum, « ut occuparentur in ea[2]. »

Curieux, qui vous repaissez d'une spéculation stérile et oisive, sachez que cette vive lumière, qui vous charme dans la science, ne lui est pas donnée seulement pour réjouir votre vue, mais pour conduire vos pas, et régler vos volontés. Esprits vains, qui faites trophée de votre doctrine avec tant de pompe, pour attirer des louanges, sachez que ce talent glorieux ne vous a pas été confié pour vous faire valoir vous-mêmes, mais pour faire triompher la vérité. Ames lâches et intéressées, qui n'employez la science que pour gagner les biens de la terre, méditez sérieusement qu'un trésor si divin n'est pas fait pour cet indigne trafic; et que s'il entre dans le commerce, c'est d'une manière plus haute, et pour une fin plus sublime, c'est-à-dire pour négocier le salut des âmes. C'est ainsi que la glorieuse sainte Catherine, que nous honorons, a usé de ce don du ciel. Elle a contemplé au dedans la lumière de la science, non pour contenter son esprit, mais pour diriger ses affections : elle l'a répandue au dehors au milieu des philosophes et des grands du monde, non pour établir sa réputation, mais pour faire triompher l'Évangile : enfin elle l'a fait profiter, et l'a

1. *In Cant.*, serm. XXXVI, n. 3 tom. I, col. 140. — 2. *Eccles.* I, 13.

mise dans le commerce, non pour acquérir des biens temporels, mais pour gagner des âmes à Jésus-Christ : c'est par où je me propose de vous faire entendre qu'elle possède la science des saints, et c'est tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Je ne suis pas fort surpris que les sciences profanes soient considérées comme un divertissement de l'esprit : elles ont si peu de solidité, que l'on peut, sans grande injure, n'en faire qu'un jeu. Mais que l'on regarde Jésus-Christ comme un sujet de recherches curieuses, et que tant d'hommes se persuadent d'être bien savants dans les mystères de son royaume, quand ils ont trouvé dans son Évangile de quoi exercer leur esprit par des questions délicates, ou de quoi l'amuser par des méditations agréables, c'est ce qui ne se peut souffrir à des chrétiens. Parce que Jésus-Christ est une lumière, ils s'imaginent peut-être qu'il suffit de la contempler et de se réjouir à sa vue; mais ils devroient penser au contraire que cette lumière n'éclaire que ceux qui la suivent, et non simplement ceux qui la regardent. « Qui me suit, nous dit-il, et non qui me voit, ne marche point dans les ténèbres : » « Qui sequitur me, non ambulat in tenebris [1]. » Par où il nous fait entendre que qui le voit sans le suivre, n'en marche pas moins dans la nuit et dans les ombres de la mort. Ainsi « celui qui se vante de le connoître, et qui ne garde pas ses commandements, est un menteur, dit saint Jean, et la vérité n'est pas en lui : » « Qui dicit se nosse « Deum, et mandata ejus non custodit, mendax est, et in hoc veritas « non est [2]. » Pourquoi ne connoît-il point Jésus-Christ? parce qu'il ne le connoît point tel qu'il est : je veux dire qu'il le connoît comme la vérité; mais il ne le connoît pas comme la voie; et Jésus-Christ, comme vous savez, est l'un et l'autre. « Je suis, dit-il, la voie et la vérité : » « Ego sum via et veritas [3]; » vérité qui doit être méditée par une sérieuse contemplation; mais voie où il faut entrer par de pieuses pratiques.

C'est donc une maxime infaillible, que la science du christianisme tend à la pratique et à l'action, et qu'elle n'illumine que pour échauffer la connoissance, que pour exciter les affections. Mais nous l'entendons beaucoup mieux, si nous réduisons les choses au premier principe et à la source de cette science. Cette source, ce premier principe de la science des saints, c'est la foi de laquelle il nous importe aujourd'hui de bien entendre la nature, afin de connoître aussi son usage, et celui de toutes les connoissances qui en dépendent

Pour cela nous remarquerons que toute la vie chrétienne nous étant représentée dans les Écritures comme un édifice spirituel, ces mêmes Écritures nous disent aussi que la foi en est le fondement. Saint Pierre ne paroît dans l'Évangile comme le fondement de l'Église, qu'à cause

1. Joan. VIII, 12. — 2. I Joan. II, 4. — 3. Ibid., XIV, 6.

qu'en reconnoissant Jésus-Christ, il a posé la première pierre, et établi le fondement de la foi. L'Apôtre enseigne aux Colossiens, que « nous sommes fondés sur la foi, et que c'est la fermeté de ce fondement qui nous rend immobiles et inébranlables dans l'espérance de l'Évangile : » « In fide fundati, et stabiles, et immobiles a spe Evan-« gelii [1]. » Et ensuite le même saint Paul définit la foi, « l'appui et le fondement des choses qu'il faut espérer [2]. » C'est pourquoi le saint concile de Trente, suivant les traces de cette doctrine, nous décrit aussi la foi en ces termes : « Humanæ salutis initium, fundamentum « et radix totius justificationis [3] : » « Le commencement du salut de l'homme, la racine et le fondement de toute la justice chrétienne. »

Cette qualité de fondement, attribuée à la foi par le Saint-Esprit met, ce me semble, dans un grand jour la vérité que j'annonce; et il est maintenant bien aisé d'entendre que la foi n'est pas destinée pour attirer des regards curieux, mais pour fonder une conduite constante et réglée. Car qui ne sait, Chrétiens, qu'on ne cherche pas la curiosité dans le fondement que l'on cache en terre, mais la solidité et la consistance? Ainsi la foi chrétienne n'est pas un spectacle pour les yeux, mais un appui pour les mœurs. Ce fondement est mis dans l'obscurité; mais ce fondement est établi avec certitude. Telle est la nature de la foi, laquelle, comme vous voyez, ne pouvant avoir l'évidence qui satisfait la curiosité, mais seulement la fermeté et la certitude capable de soutenir la conduite, il est aisé de comprendre qu'elle déploie toute sa vertu à nous appliquer à l'action, et non à nous arrêter à la connoissance.

Sainte Catherine, Messieurs, surmontant par la grandeur de son génie la foiblesse ordinaire de son sexe, avoit appris, dès sa tendre enfance, toutes les sciences curieuses qui peuvent ou égayer, ou polir, ou enfin illuminer un esprit bien fait. Mais le Maître, qui l'enseignoit au dedans, avoit rempli son esprit de connoissances bien plus pénétrantes. Aussi le chaste amour qu'elle avoit pour elles l'avoit tellement touchée, que, méprisant tout le reste, elle rappeloit de toutes parts ses autres pensées pour les réduire à la foi, pour les appuyer sur ce fondement, pour ensuite les appliquer de toute sa force aux saintes et bienheureuses pratiques de la piété chrétienne.

Si je ne me trompe, Messieurs, souvent elle méditoit ce raisonnement, et je ne me trompe pas; car quiconque est rempli de l'esprit de Dieu, s'il ne le fait pas dans la même forme que j'ai dessein de le proposer, il ne laisse pas toutefois d'être persuadé de son efficace. Voici donc le raisonnement de la sainte que nous honorons, ou plutôt le raisonnement du vrai chrétien, que chacun de nous doit faire en soi-même : J'ai cru à la parole du Fils de Dieu; j'ai reçu la doctrine de son Évangile; j'ai posé par ce moyen un bon fondement, fondement assuré et inébranlable, contre lequel les portes de l'enfer ne prévaudront pas : c'est le fondement de la foi, capable de soutenir immuablement la conduite de la vie présente, et l'espérance de la vie future.

1. *Col.* I, 23. — 2. *Heb.* XI, 1. — 3. Sess. VI, cap. 8.

Mais qui dit fondement, dit le commencement de quelque édifice; et qui dit fondement, dit le soutien de quelque chose. Que si la foi n'est encore qu'un commencement, il faut donc achever l'ouvrage; et si la foi doit être un soutien, c'est une nécessité de bâtir dessus. Notre sainte voit si clairement dans une lumière céleste cette conséquence importante, qu'elle n'a point de repos jusqu'à ce qu'elle ait bâti sur la foi, et réduit sa connoissance en pratique. Mais un commencement aussi beau qu'est celui de la foi en Notre-Seigneur demande, pour y répondre, un bâtiment magnifique; et un soutien aussi ferme, aussi solide, attend quelque structure hardie, et quelque miracle d'architecture, si je puis parler de la sorte. Remplie de cette pensée, elle ne médite plus rien qui soit ordinaire; elle n'a plus dans l'esprit que des choses qui surpassent toute la nature; le martyre, la virginité : celui-là capable de nous faire vaincre toute la fureur des démons, de nous élever au-dessus de la violence des hommes; celle-ci donnée pour nous égaler à la pureté des esprits célestes.

Et plût à Dieu, Chrétiens, que nous eussions aujourd'hui compris, à l'exemple de cette sainte, que quelque grande que soit la foi, quelque lumineuse que soit la science qui est appuyée sur ces principes, tout cela n'est encore qu'un commencement de l'œuvre qui se prépare. Peut-être que nous rougirions de nous arrêter dès le premier pas, et que nous craindrions de nous attirer ce reproche de l'Évangile : « Hic « homo cœpit ædificare[1], » voilà cet homme inconsidéré, ce fou, cet insensé, qui fait un grand amas de matériaux, et qui ayant posé tous les fondements d'un édifice superbe et royal, tout d'un coup a quitté l'ouvrage, et laissé tous ses desseins imparfaits. Quelle légèreté, ou quelle imprudence!

Mais pensons à nous, Chrétiens : c'est nous-mêmes qui sommes cet homme insensé. Nous avons commencé un grand bâtiment, nous avons déjà établi la foi qui en est le fondement immuable, qui rend présentes les choses qu'on espère : « Sperandarum substantia rerum, » dit l'Apôtre[2]. Pour poser ce fondement de la foi, quel effort a-t-il fallu faire? Le fonds destiné pour le bâtiment étoit plus mouvant que le sable : car est-il rien de moins fixe que l'esprit humain, toujours variable en ses pensées, vague en ses désirs, chancelant dans ses résolutions? Il a fallu l'affermir : que de miracles, que de souffrances, que de prophéties, que d'enseignements, que d'inspirations, que de grâces ont été nécessaires pour servir d'appui! Il y avoit d'un côté des hauteurs superbes qui s'élevoient contre Dieu, l'opiniâtreté et la présomption; il a fallu les abattre et les aplanir : de l'autre, des précipices affreux, l'erreur, l'ignorance, l'irrésolution, qui menaçoient de ruine; il a fallu les combler. Enfin, que n'a-t-il pas fallu entreprendre, pour poser ce fondement de la foi? Et après de si grands efforts et tant de préparatifs extraordinaires, on abandonne toute l'entreprise, et on met des fondements sur lesquels on ne bâtit rien : peut-on voir une pareille folie? Insensés, ne voyons-nous pas que ce fon-

1. Luc. XIV, 30. — 2. *Heb.* XI, 1.

dement attend l'édifice, que ce commencement de la foi demande sa perfection pour la bonne vie, et que ces murailles à demi élevées, qui se ruinent parce qu'on néglige de les achever, rendent hautement témoignage contre notre folle et téméraire conduite? « Hic homo cœpit « ædificare, et non potuit consummare. »

Mais poussons encore plus loin, et par le même principe, disons, insistons toujours : Quelles choses devons-nous bâtir sur ce fondement de la foi? Quelles autres choses? Messieurs, il est bien aisé de l'entendre : des choses proportionnées au fondement même, des œuvres dignes de la foi que nous professons. Car un architecte avisé, qui conduit son entreprise avec art, proportionne de telle sorte le fondement avec l'édifice, qu'on mesure et qu'on découvre déjà l'étendue, l'ordre, les hauteurs de tout le palais, en voyant la profondeur, les alignements, la solidité des fondations. Ne doutez pas qu'il n'en soit de même, Messieurs, de l'édifice dont nous parlons, qui est la vie chrétienne et spirituelle. Que cet édifice est bien entendu! Que l'architecte est habile, qui en a posé le fondement! Mais de peur que vous en doutiez, écoutez l'apôtre saint Paul : « J'ai, dit-il, établi le fondement, ainsi qu'un sage architecte : » « Ut sapiens architectus fundamentum « posui [1]. » Mais peut-être s'est-il trompé. A Dieu ne plaise, Messieurs, car il n'agit pas, dit-il, de lui-même : « il agit selon la grâce qui lui est donnée; » il bâtit suivant les lumières qu'il a reçues : « Secundum « gratiam quæ data est mihi. » Il a donc gardé toutes les mesures; et il ne pouvoit se tromper, parce qu'il ne faisoit que suivre le plan qui lui avoit été envoyé d'en haut : « Secundum gratiam quæ data est « mihi. » Que s'il a conduit toute l'entreprise suivant les instructions et les règles d'une architecture céleste, qui doute qu'il n'ait gardé toutes les mesures; et ainsi que le bâtiment et l'ordre de l'édifice ne doivent répondre au fondement qu'a posé ce sage entrepreneur?

C'est pour cela, Chrétiens, qu'il n'y a rien de plus grand, ni de plus magnifique que cet édifice, parce qu'il a rien de plus précieux, de plus solide que ce fondement. Car dites-nous, ô grand Paul, quel fondement avez-vous posé? N'entendez-vous pas sa réponse? « On ne peut point, dit-il, poser d'autre fondement, sinon celui que j'ai mis, qui est Jésus-Christ? » « Fundamentum aliud nemo potest ponere præter « id quod positum est, quod est Christus Jesus [2]. » O le merveilleux fondement, qui est établi en nous par la foi! et que saint Paul a raison de nous avertir de prendre garde avec soin à ce que nous aurons à bâtir dessus! « Unusquisque videat quomodo superædificet [3]. » Certainement, Chrétiens, sur un fondement si divin, il ne faut rien élever qui ne soit auguste : si bien que toute la science des saints consiste à connoître ce fondement, et toute la pratique de la sainteté à savoir ériger dessus des choses qui lui conviennent, des œuvres qui sentent son esprit, des mœurs tirés sur ses exemples, une vie toute formée sur ses préceptes, sur sa doctrine.

Ainsi sainte Catherine ayant établi ce fondement, plus elle en con-

1. *Cor.* III, 10. — 2. Ibid., 11. 3. Ibid. 10.

noissoit la dignité par la science des saints, plus elle s'étudioit à bâtir dessus un édifice proportionné; et il est aisé de l'entendre. Un Dieu s'est humilié et anéanti; voilà, Messieurs, le fondement. Qu'est-ce que notre sainte a bâti dessus? Un mépris de son rang et de sa noblesse, pour se couvrir tout entière des opprobres de Jésus-Christ, et de la glorieuse infamie de son Évangile. Un Dieu est né d'une vierge : voilà le fondement du christianisme; et Catherine érige dessus, quoi? l'amour immortel et incorruptible de la pauvreté virginale. Un Dieu a comparu, dit le saint Apôtre[1], devant le tribunal de Ponce-Pilate, pour y rendre un témoignage fidèle : voilà le fondement de la foi, et je vois sainte Catherine, qui, pour bâtir sur ce fondement, marche au trône des empereurs, pour y rendre un témoignage semblable, et y soutient invinciblement la vérité de l'Évangile. Si Jésus est étendu sur la croix, Catherine se présente aussi pour être étendue sur une roue : si Jésus donne tout son sang, Catherine lui rend tout le sien : et enfin, en toute manière, il n'y a rien de plus convenable que ce fondement et cet édifice.

Chrétiens, il est véritable : le même fondement est posé en nous par la grâce du saint baptême, et par la profession du christianisme. Mais que l'édifice est différent, que le reste de la structure est dissemblable! Est-ce vous, ô divin Jésus, qui êtes le fondement de notre foi? Pourquoi donc ce mélange indigne de nos désirs criminels avec ce divin fondement? O foi et science des chrétiens! ô vie et pratique des chrétiens! Est-il rien de plus opposé, ni de plus discordant que vous êtes? Voyez la bizarrerie. Un fondement d'or et de pierres précieuses; un bâtiment de bois et de paille. Je parle avec l'Apôtre[2], qui nous représente par là les péchés, matière vraiment combustible, et propre à exciter et entretenir le feu de la vengeance divine. O foi, que vous êtes pure! ô vie, que vous êtes corrompue! Quels yeux ne seroient pas choqués d'une si haute inégalité, si on la regardoit avec attention? et faut-il autre chose que la sainteté de ce fondement, pour convaincre l'extravagance criminelle de ceux qui ont élevé cet édifice.

Éveillons-nous donc, Chrétiens; et que ce mélange prodigieux de Jésus-Christ et du monde, commençant à offenser notre vue, nous presse à nous accorder avec nos propres connoissances. Car comment nous pouvons-nous supporter nous-mêmes, en croyant de si grands mystères, et les déshonorant tout ensemble par un mépris si outrageux? « Ne porterons-nous donc le nom de chrétiens, que pour déshonorer Jésus-Christ? » « Dicuntur christiani ad contumeliam Christi[3]. » Quelle crainte vous peut empêcher de bâtir sur ces fondements? Ce qu'on vous prêche est grand, je le sais : se haïr soi-même, dompter ses passions, se contraindre, se mortifier, vaincre ses plaisirs, mépriser non-seulement ses biens, mais sa vie, pour la gloire de Jésus-Christ; j'avoue que l'entreprise est hardie : mais voyez aussi, Chrétiens, combien ce fondement est inébranlable. Quoi! vous n'appuyez dessus

1. *I Tim.* VI, 13. — 2. *I Cor.* III, 12.
3. Salv., *De gub. Dei*, lib. VIII, n. 2.

qu'en tremblant, comme s'il étoit douteux et mal affermi : vous marchez dessus d'un pas incertain, vous n'osez y mettre qu'un pied, et tenez l'autre posé sur la terre comme si elle étoit plus ferme. Et pourquoi chancelez-vous si longtemps entre Jésus-Christ et le monde ? Que vous sert de connoître les vérités saintes, si vous n'allez point après la lumière qu'elles allument devant vos yeux ?

O Jésus, ô divin Jésus, nous allons changer aujourd'hui par votre grâce une conduite si déréglée; nous ne voulons plus de lumières que pour les réduire en pratique. Nous ne désirons de croître en science, que pour nous affermir dans la piété : nous ferons céder au désir de faire, la curiosité de connoître; et nous fortifierons notre volonté par la modération de notre esprit. Ainsi ayant appris saintement à profiter au dedans de notre science, nous pourrons la produire ensuite dans le même esprit que notre sainte, pour glorifier la vérité par un témoignage fidèle : c'est ma seconde partie.

DEUXIÈME POINT.

La vérité est un bien commun : quiconque la possède, la doit à ses frères, selon les occasions que Dieu lui présente : et « quiconque se veut rendre propre ce bien public de la nature raisonnable, mérite bien de le perdre, et d'être réduit, dit saint Augustin, à ce qui est véritablement le propre de l'esprit de l'homme, c'est-à-dire, le mensonge et l'erreur : » « Quisquis suum vult esse quod omnium est, a « communi propellitur ad sua, id est, a veritate ad mendacium[1]. »

Par ce principe, Messieurs, celui que Dieu a honoré du don de science est obligé d'éclairer les autres. Mais comme en faisant connoître la vérité, il se fait paroître lui-même, et que ceux qui sont instruits par son entremise, lui rendent ordinairement des louanges, comme une juste reconnoissance d'un si grand bienfait; il est à craindre qu'il ne se corrompe par les marques de la faveur publique, et qu'il ne perde sa récompense par un désir empressé de la recevoir.

Que si les têtes les plus fortes sont souvent émues d'un encens si délicat et si pénétrant, combien plus celle d'une jeune fille, en qui l'opinion de science est d'autant plus applaudie, qu'elle est plus extraordinaire en son sexe ? C'est ici le miracle de la main de Dieu dans la sainte que nous honorons; et quoique ce soit un grand prodige de voir Catherine savante, c'est encore quelque chose de plus surprenant de voir Catherine modeste, et ne se servir de cette science que pour faire régner Jésus-Christ.

Les dames modestes et chrétiennes voudront bien entendre en ce lieu les vérités de leur sexe. Leur plus grand malheur, Chrétiens, c'est qu'ordinairement le désir de plaire est leur passion dominante; et comme pour le malheur des hommes elles n'y réussissent que trop facilement, il ne faut pas s'étonner si leur vanité est souvent extrême, étant nourrie et fortifiée par une complaisance presque universelle. Qui

1. *Confess.*, lib. XII, cap. XXV, tom. I, col. 221.

le voit avec quelle pompe elles étalent cette beauté qui ne fait que colorer la superficie? Que si elles se sentent dans l'esprit quelques avantages plus considérables, combien les voit-on empressées à les faire éclater dans leurs entretiens? et quel paroît leur triomphe, lorsqu'elles s'imaginent charmer tout le monde? C'est la raison principale pour laquelle, si je ne me trompe, on les exclut des sciences; parce que, quand elles pourroient les acquérir, elles auroient trop de peine à les porter : de sorte que si on leur défend cette application, ce n'est pas tant, à mon avis, dans la crainte d'engager leur esprit à une entreprise trop haute, que dans celle d'exposer leur humilité à une épreuve trop dangereuse.

Pour guérir en elles cette maladie, l'Église leur propose sainte Catherine au milieu d'une assemblée de philosophes, également victorieuse de leurs flatteries et de leurs vaines subtilités, et se démêlant d'une même force des piéges qu'ils tendent à son esprit, et des embûches qu'ils dressent à sa modestie : « A laqueo linguæ iniquæ, et a labiis operantium mendacium[1]. » C'est qu'elle sait, Chrétiens, que ce beau talent de science ne lui a pas été confié pour en tirer avantage, et lors même que Dieu nous le donne, qu'il n'est pas à nous, pour deux raisons. Premièrement il n'est pas à nous, non plus que les autres dons de la grâce, parce qu'il nous est élargi d'en haut. Mais outre cette raison générale, qui est que ce don ne vient pas en nous de nous-mêmes, il a ceci de particulier, qu'il ne nous est pas donné pour nous-mêmes. Car la théologie n'ignore pas, et je le dirai en passant, que la science n'est pas de ces grâces qui nous rendent plus agréables à la divine majesté; mais de cette autre espèce de grâces qui sont communiquées pour le bien des autres, tel qu'est, comme chacun sait, le don des miracles. Comme donc nous ne sommes pas plus saints ni plus justes pour être éclairés par la science, je ne crains point de vous dire que ce n'est pas un avantage particulier : car c'est une espèce de trésor public, auquel ceux qui le possèdent peuvent bien prendre leur part pour leur instruction, comme les autres enfants de l'Église; mais dont ils ne peuvent se donner la gloire, non plus que s'attribuer la propriété, sans une espèce de vol sacrilége. Car si l'on nous défend de nous glorifier de ce qui nous est donné pour nous-mêmes, combien moins le devons-nous faire de ce qui nous est donné pour les autres, pour toute l'Église!

Ainsi la science chrétienne ne se doit jamais produire au dehors, pour se faire admirer elle-même. Elle a un plus digne office, dont elle se doit tenir assez glorieuse, c'est de faire paroître Jésus-Christ; et la raison en est évidente. Quand on présente au miroir quelque beau visage, dites-le-moi, Chrétiens, n'est-ce pas pour faire paroître, non la glace, mais le visage? et tout l'honneur du miroir, si je puis parler de la sorte, n'est que dans une fidèle représentation. La science du christianisme, qu'est-ce autre chose qu'un miroir fidèle et céleste, dans lequel Jésus-Christ se représente? Quand Jésus-Christ donne à ses fi-

1. *Eccli.* LI, 3.

dèles la science de ses vérités, que fait-il autre chose en eux, sinon de poser dans leur esprit un miroir céleste de ses propres perfections? Ne vous persuadez pas, ô vous qui êtes ornés de cette science, que vous deviez la faire paroître avec soin, mais seulement Jésus-Christ, dont elle montre au naturel les perfections. C'est pourquoi, dit le saint Apôtre, nous ne nous prêchons pas nous-mêmes, mais Jésus-Christ Notre-Seigneur : nous ne montrons le miroir, que pour faire voir le visage; nous ne produisons la science, que pour faire connoître Jésus-Christ. Il est vrai qu'il a plu à Dieu de répandre sur nous ses lumières : « le même Dieu qui a commandé que la lumière sortît des ténèbres, a fait luire sa clarté dans nos cœurs : » « Qui dixit de tenebris lumen « splendescere, ipse illuxit in cordibus nostris[1]. » Mais ce n'est pas pour nous donner un vain éclat, à nous qui n'étions que ténèbres; c'est qu'il a voulu imprimer dans la science qu'il nous a donnée, comme dans une glace unie, l'image de son Fils notre Sauveur, afin que tout le monde admirât sa face, et fût ravi de ses beautés immortelles : « Ipse « illuxit in cordibus nostri , ad illuminationem scientiæ claritatis Dei « in facie Christi Jesu. »

Catherine, voyant reluire en son âme l'image de la vérité dans celle de Jésus-Christ, la trouve si belle et si accomplie, qu'elle veut l'exposer dans le plus grand jour : elle n'emploie sa science que pour faire connoître la vérité; mais afin qu'elle paroisse comme triomphante, elle met à ses pieds la philosophie, qui est son ennemie capitale. Pour confondre la philosophie, elle s'étoit instruite de tous ses détours; et afin d'assurer le triomphe de la vérité sur cette rivale, elle fait deux choses admirables; elle la désarme et la dépouille. Elle la désarme, comment? Elle détruit les erreurs qu'elle a établies; c'est ainsi qu'elle la désarme. Elle la dépouille, en quelle manière? Elle lui ôte les vérités qu'elle a usurpées; c'est ainsi qu'elle la dépouille. Voici, Messieurs, un beau combat, et qui mérite vos attentions.

Encore que les philosophes soient les protecteurs de l'erreur, toutefois ils ont découvert quelques rayons de la vérité. « Quelquefois, dit Tertullien, ils ont frappé à sa porte : « Veritatis fores pulsant[2]. » S'ils ne sont pas entrés dans son sanctuaire, s'ils n'ont pas eu le bonheur de la voir et de l'adorer dans son temple, ils se sont quelquefois présentés à ses portiques, et lui ont rendu de loin quelque hommage. Soit que dans ce grand débris des connoissances humaines, Dieu en ait voulu conserver quelque petit reste, comme des vestiges de notre première institution; soit, comme dit Tertullien, que cette longue et terrible tempête d'opinions et d'erreurs les ait quelquefois jetés au port par aventure et par un heureux égarement : » « Nonnunquam et in « procella, confusis vestigiis cœli et freti, aliquis portus offenditur, « prospero errore[3]; » soit que la Providence divine ait voulu faire éclater sur eux quelque rayon de lumière pour la conviction de leurs erreurs : il est assuré, Chrétiens, qu'au milieu de tant de ténèbres, ils ont entrevu quelque jour, et reconnu confusément quelques véri-

1. *II Cor.* IV, 6. — 2. *De Testim. anim.*, n. 1. — 3. *De anim.*, n. 2.

tés. Mais le grand Paul leur reproche qu'ils les ont injustement détenues captives[1]; et en voici la raison. C'est qu'ils voyoient le principe, et ils ne vouloient pas ouvrir les yeux pour en reconnoître les conséquences nécessaires. Par exemple, l'ordre visible du monde leur découvroit manifestement les invisibles perfections de son Créateur; et quoique la suite de cette doctrine fût de lui rendre l'hommage qu'une telle majesté exige de nous, ils refusoient de servir celui qu'ils reconnoissoient pour leur souverain. Ainsi, la vérité gémissoit captive sous une telle contrainte et souffroit violence, parce qu'elle n'agissoit pas dans toute sa force : de sorte qu'il la falloit délivrer du pouvoir de ces violents usurpateurs, et la remettre, comme une vierge honnête et pudique, entre les mains du christianisme, qui seul la conserve dans sa pureté.

C'est ce que fait aujourd'hui sainte Catherine : elle fait paroître Jésus-Christ avec tant d'éclat, que les erreurs que soutenoit la philosophie sont dissipées par sa présence; et les vérités qu'elle avoit enlevées violemment, viennent se rendre à lui comme à leur maître, ou plutôt se réunir en lui comme dans leur centre : ainsi la philosophie est forcée de rendre les armes. Mais quoiqu'elle soit vaincue et persuadée, elle a peine à déposer son premier orgueil, elle paroît encore étonnée d'être devenue chrétienne. Mais enfin les raisonnements de Catherine l'amènent captive au pied de la croix : elle ne rougit plus de ses fers; au contraire elle s'en trouve honorée, et il semble qu'elle prend plaisir de céder à une sagesse plus haute.

Apprenons d'un si saint exemple à rendre témoignage à la vérité, à la faire triompher du monde, à faire servir toutes nos lumières à un si juste devoir qu'elle nous impose. O sainte vérité, je vous dois trois sortes de témoignages : je vous dois le témoignage de ma parole; je vous dois le témoignage de ma vie; je vous dois le témoignage de mon sang. Je vous dois le témoignage de ma parole : ô vérité, vous étiez cachée dans le sein du Père éternel, et vous avez daigné, par miséricorde, vous manifester à nos yeux. Pour honorer cette charitable manifestation, je vous dois manifester au dehors par le témoignage de ma parole. Périssent tous mes discours, disoit le prophète[2], et que ma langue soit éternellement attachée à mon palais, si je t'oublie jamais, ô vérité, et si je ne te rends témoignage!

Mais, Chrétiens, il ne suffit pas de lui donner celui de la voix, qui n'est qu'un son inutile; et notre zèle est trop languissant, s'il ne consacre que des paroles à la vérité, qui ne peut être assez honorée que par des effets dignes d'elle. Car sa solidité immuable n'est pas suffisamment reconnue par nos discours, qui ne sont que des ombres de nos pensées : et il faut qu'elle soit gravée en nos mœurs par des marques effectives de notre affection. Ne donner que la parole à la vérité, c'est donner l'ombre pour le corps, et une image imparfaite pour l'original. Il faut honorer la vérité par la vérité, en la faisant paroître en nous-mêmes par des effets dignes d'elle.

1. *Rom.* I, 18. — 2. *Ps.* CXXXVI, 6.

Mais outre le témoignage des œuvres, nous devons encore à la vérité le témoignage du sang. Car la vérité c'est Dieu même : il lui faut un sacrifice complet, pour lui rendre tout le culte qui lui est dû, et pour honorer dignement l'éternelle consistance de sa vérité. Nous devons nous préparer tous les jours à nous détruire pour elle, si jamais elle exige de nous ce sacrifice. Ainsi a fait Catherine, qui, étant remplie si abondamment de la science des saints, pour en rendre ses actions de grâce à la vérité, l'a glorifiée devant tout le monde par le témoignage de sa parole, qu'elle a soutenu par celui de sa vie, et enfin scellé et confirmé par celui de son sang : de sorte qu'il ne faut pas s'étonner si une science si bien employée au service de la vérité, a fait un si grand profit dans ce commerce spirituel, et a gagné tant d'âmes à Jésus-Christ; c'est ce qui me reste à vous expliquer dans la troisième partie.

TROISIÈME POINT.

C'est un indigne spectacle, que de voir les dons de l'esprit servir aux intérêts temporels. Je ne vois rien de plus servile que ces âmes basses, qui regrettent toutes leurs veilles, qui murmurent contre leur science, et l'appellent stérile et infructueuse, quand elle ne fait pas leur fortune. Mais que les sciences humaines s'oublient de leur dignité, jusqu'à n'avoir plus d'usage que dans le commerce; ce n'est pas à moi, Chrétiens, de le déplorer dans cette chaire. Faut-il, sainte fille du ciel, source des conseils désintéressés, auguste science du christianisme, faut-il que je vous voie en nos jours si indignement ravilie, que de vous rendre esclave de l'avarice ? Un tel opprobre, Messieurs, que font à Jésus-Christ et à l'Évangile les ouvriers mercenaires, mérite bien, ce me semble, que nous établissions ici des maximes fortes; pour épurer les intentions; et la science de notre sainte, consacrée uniquement au salut des âmes, nous en donnera l'ouverture.

Vous croirez aisément, Messieurs, que les lumières de son esprit et la vaste étendue de ses connoissances, soutenue de l'éclat d'une jeunesse florissante et de l'appui d'une race illustre dont elle étoit l'ornement, lui donnoient de grands avantages pour s'établir dans le monde. En effet, ses historiens nous apprennent que l'empereur et toute sa cour l'avoient regardée comme la merveille de son siècle. Mais elle n'a garde de rabaisser les lumières de l'Esprit de Dieu, jusqu'à les faire servir à la fortune, surtout dans une cour infidèle : elle fait valoir ce talent dans un commerce plus haut; elle l'emploie à négocier le salut des âmes.

Et en effet, Chrétiens, ce glorieux talent de science est destiné sans doute pour quelque commerce. Jésus-Christ en le confiant à ses serviteurs : « Négociez, leur a-t-il dit, jusqu'à ce que je vienne : » « Negotiamini donec venio[1]. » Mais c'est un commerce divin, où le monde ne peut avoir part, et deux raisons invincibles nous le persuadent. La

1. Luc. XIX, 13

première se tire de la dignité de ce céleste dépôt; la seconde, de celui qui nous l'a commis, et qui s'en est toujours réservé le fonds. Mettons ces deux raisons dans un plus grand jour; et premièrement, Chrétiens, pour apprendre à n'avilir pas le talent de la science chrétienne, considérons sa valeur et sa dignité.

La matière dont est composée cette céleste monnoie, c'est l'Évangile et tous ses mystères. Mais quelle image admirable y vois-je empreinte? « Cujus est imago hæc [1]? » Je l'ai déjà dit, Chrétiens, l'image qui est imprimée sur notre science, c'est l'image de Jésus-Christ, roi des rois. O que la marque d'un si grand prince rehausse le prix de ce talent; et que sa valeur est inestimable!

Que faites-vous, âmes mercenaires, lorsque vous n'avez autre but que d'en trafiquer avec le monde, pour acquérir des biens temporels? Le commerce se fait par échange; l'échange est fondé sur l'égalité: quelle égalité trouvez-vous entre la science de Dieu, qui comprend en elle-même les trésors célestes, et ces malheureux avantages dont la fortune dispose?

Le premier homme, Messieurs, qui a osé mettre de l'égalité entre des choses aussi dissemblables que l'argent et les dons de Dieu, c'est cet infâme Simon le Magicien, qui a mérité pour ce crime la malédiction des apôtres, et ensuite est devenu l'exécration de tous les siècles suivants. Mais je ne crains point d'assurer que ceux qui ne s'étudient à la science ecclésiastique que pour entrer dans les bénéfices, ou pour ménager par quelque autre voie leurs intérêts temporels, marchent sur les pas de ce magicien, et attirent sur eux, comme un coup de foudre, cette imprécation apostolique: « Pecunia tecum « sit in perditionem [2]! » « Que ton argent, malheureux, soit avec toi en perdition! »

Dirai-je ici ce que je pense? Ils s'accordent avec Simon, en égalant les choses divines aux biens périssables: mais il y a cette différence honteuse pour ceux dont je parle, que dans le marché de Simon, l'argent est le prix qu'il offre, la grâce du Saint-Esprit le bien qu'il veut acquérir; et que ceux-ci renversent l'ordre du contrat, pour le rendre plus profane et plus mercenaire. Ils prodiguent et prostituent le présent du ciel, pour avoir les biens de la terre. Simon donnoit son argent pour le don de Dieu; et ceux-ci dispensent le don de Dieu pour mériter de l'argent. Quelle indignité! Si bien qu'au lieu que saint Pierre reproche à Simon, « qu'il avoit voulu acquérir le don de Dieu par argent: » « Donum Dei existimasti pecunia possideri [3]; » nous pouvons dire de ceux-ci, qu'ils veulent acquérir de l'argent par le don de Dieu: en quoi ils seroient sans comparaison plus lâches et plus criminels que Simon, n'étoit qu'il a joint l'un et l'autre crime, et que les Pères ont sagement remarqué [4] que sans doute il ne vouloit acheter que dans le dessein de vendre.

Certainement, Chrétiens, ceux qui profanent ainsi la science du

1. Matth. XXII, 20. — 2. *Act.* VIII, 20. — 3. Ibid.
4. S. Aug., *in Ps* CXXX, n. 5, t. IV, col. 1463.

christianisme n'en connoissent pas le mérite ; autrement ils rougiroient de la ravilir par un usage si bas : aussi voyons-nous ordinairement que ces ouvriers mercenaires altèrent et falsifient par un mélange étranger cette divine monnoie. Ils ne débitent point ces maximes pures qui enseignent à mépriser, et non à ménager les biens de la terre. La science qu'ils étudient n'est pas la science de Dieu, victorieuse du siècle et de ses convoitises ; mais une science flatteuse et accommodante, propre aux négoces du monde, et non au sacré commerce du ciel : « Et in « avaritia fictis verbis de vobis negotiabuntur[1] : » « L'avarice les portera à vous séduire par des paroles artificieuses, pour faire de vous une espèce de trafic. »

Que si nous méditons saintement la pure science du christianisme, mettons-la aussi à son droit usage, faisons notre gain du salut des âmes ; prenons un noble intérêt, et tâchons de profiter dans un commerce si honorable. Imitons sainte Catherine, qui fait valoir de telle sorte ce divin talent, que les courtisans et les philosophes, ses amis et ses ennemis, enfin tous ceux qui l'approchent, et même l'impératrice, sont poussés d'un désir ardent de se donner à Jésus-Christ.

C'est ainsi qu'il falloit user de cet admirable trésor, qui avoit été commis à sa foi. Car pour venir, Chrétiens, à la seconde raison que j'ai promis de vous proposer, et avec laquelle je m'en vais conclure, la science du christianisme est un bien qui n'est pas à nous. Jésus-Christ, en le mettant en nos mains, s'en est réservé le fonds : nous l'avons de lui par emprunt, ou plutôt il nous l'a confié, ainsi qu'un dépôt duquel nous devons un jour lui rendre raison : « Negotiamini « dum venio : » « Négociez, je vous le permets ; » mais sachez que je viendrai vous demander compte de toute votre administration, et de l'emploi que vous aurez fait de mon bien.

S'il est ainsi, Chrétiens, ne disposons pas de ce bien comme si nous en étions les propriétaires. Il est, ce me semble, assez équitable que si nous employons le bien d'autrui, ce soit dans quelque commerce dans lequel le maître puisse prendre part. Et quelle part donnerez-vous au divin Sauveur dans ces terres, dans ces revenus, dans ces bénéfices que vous accumulez sans mesure ? « Ne savez-vous pas qu'il est notre Dieu, et qu'il n'a pas besoin de nos biens ? » « Deus meus « es tu, quoniam bonorum meorum non eges[2]. » Mais s'il n'a pas besoin de nos biens, j'ose dire qu'il a besoin de nos âmes. C'est pour ces âmes chéries qu'il descendra bientôt du ciel sur la terre : pour trouver ces âmes perdues et égarées comme des brebis, il a couru tous les déserts ; pour les réunir au troupeau sacré, il les a portées sur ses épaules ; pour les laver de leurs taches, il a versé tout son sang ; pour les guérir de leurs maladies, il a répandu l'onction de son Saint-Esprit ; pour les nourrir et les fortifier, il leur a donné son propre corps.

Par conséquent, mes Frères, c'est dans ce commerce des âmes qu'il faut faire profiter ses dons ; et quand viendra le temps de rendre les

1. *II Pet.* II, 3. — 2. *Ps.* XV, 2.

comptes, ce grand économe ne rougira pas de partager avec vous un profit si honorable. Il recevra de votre main ces âmes que vous lui aurez amenées, et de sa part, pour reconnoître un si beau travail. Venez, dira-t-il, serviteur fidèle, qui avez fait valoir mon dépôt en mon esprit et selon mes ordres; il est temps que vous receviez votre récompense.

Quelle sera la proportion de cette glorieuse récompense? Le prophète Daniel nous le fait entendre : « Qui docti fuerint, fulgebunt quasi « splendor firmamenti; et qui ad justitiam erudiunt multos, quasi stellæ « in perpetuas æternitates [1] : » « Ceux, dit-il, qui auront appris des autres la sainte doctrine, brilleront comme la splendeur du firmament; et ceux qui l'auront enseignée, paroîtront comme des étoiles durant toute l'éternité. » Où vous voyez, Chrétiens, par quelle sage disposition de la justice divine ceux qui ont reçu d'ailleurs leurs instructions sont comparés au firmament qui luit seulement par réflexion de la lumière des astres; mais que ceux qui ont éclairé l'Église par la doctrine de vérité sont eux-mêmes des astres brillants, et sources d'une lumière vive et immortelle.

Ainsi sainte Catherine réjouit par un double éclat la céleste Jérusalem. Elle est toute lumineuse pour avoir appris humblement, et fidèlement pratiqué ce qu'on enseigne de plus excellent dans l'école de Jésus-Christ : mais cet éclat est relevé au centuple, parce qu'elle a répandu bien loin les lumières de la science de Dieu, et qu'elle a fait luire sur plusieurs âmes les vérités éternelles.

Ne croyez pas, Chrétiens, que ceux qui ont reçu dans l'Église le ministère d'enseigner les autres soient les seuls à prétendre à cette récompense, que même une fille a pu mériter. Tous les fidèles de Jésus-Christ doivent espérer cette gloire, parce que tous doivent travailler à s'édifier mutuellement par de saintes instructions. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul avertit en général les enfants de Dieu, qu'ils doivent assaisonner leurs discours du sel de la sagesse divine : « Sermo « vester semper in gratia sale sit conditus, ut sciatis quomodo opor« teat vos inicuique respondere [2] : » « Que votre entretien soit toujours édifiant, et assaisonné du sel de la sagesse; en sorte que vous sachiez comment vous devez répondre à chaque personne. » O que ces conversations sont remplies de grâce, et que ce sel a de force pour faire prendre goût à la vérité! Lorsqu'on entend les prédicateurs, je ne sais quelle accoutumance malheureuse de recevoir par leur entremise la parole de l'Évangile, fait qu'on l'écoute de leur bouche plus nonchalamment. On s'attend qu'ils reprendront les mauvaises mœurs, on dit qu'ils le font d'office; et l'esprit humain indocile y fait moins de réflexion. Mais quand un homme que l'on croit du monde, simplement et sans affectation, propose de bonne foi ce qu'il sent de Dieu en lui-même; quand il ferme la bouche à un libertin qui fait vanité du vice, ou qui raille impudemment des choses sacrées, encore une fois, Chrétiens, qu'une telle conversation, assaisonnée de ce sel de

1. *Dan.* XII, 3. — 2. *Coloss.* IV, 6.

grâce, a de force pour exciter l'appétit, et réveiller le goût des biens éternels !

Donc, mes Frères, que tout le monde prêche l'Évangile dans sa famille, parmi ses amis, dans les conversations et les compagnies ; que chacun emploie toutes ses lumières pour gagner les âmes que le monde engage, pour faire régner sur la terre la sainte vérité de Dieu, que le monde tâche de bannir par ses illusions. Si l'erreur, si l'impiété, si tous les vices ont leurs défenseurs, ô sainte vérité! serez-vous abandonnée de ceux qui vous servent ? Quoi, ceux mêmes qui font profession d'être vos amis n'oseront-ils parler pour votre gloire? Parlons, mes Frères, parlons hautement pour une cause si juste ; résistons à l'iniquité, qui, ne se contentant plus qu'on la souffre, ose encore exiger qu'on lui applaudisse. Parlons souvent de nos espérances, de la douce tranquillité d'une âme fidèle, des ennuis dévorants de la vie présente, de la paix qui nous attend en la vie future. Ainsi la vérité éternelle, que nous aurons glorifiée par nos discours, nous glorifiera par ses récompenses, dans la sainte société que je vous souhaite aux siècles des siècles avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit. *Amen.*

SERMONS[1].

SERMON POUR LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS[2].

« Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur. »

Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde. Matth. v, 7.

La solennité de ce jour, et la charge particulière qui m'est imposée, m'obligent à partager mon esprit en deux pensées bien contraires, et à vous faire arrêter les yeux sur deux objets bien différents. Et premièrement, Chrétiens, c'est l'intention de la sainte Église que l'on prêche dans toutes ses chaires la gloire des esprits immortels qu'elle honore tous aujourd'hui par une même célébrité. Et pour suivre ses volontés il faut que par cette clef admirable de la parole divine, à laquelle rien n'est fermé, je vous ouvre les portes sacrées de la céleste Jérusalem, et que je vous fasse entrer dans ce sanctuaire adorable où tous ces esprits bienheureux, se reposant de tous leurs travaux, sont rendus dignes de porter leur bouche à la source toujours féconde de félicité et de vie. C'est le premier objet que l'on me propose : mais voici que d'un autre côté on me charge de recommander à vos charités de prendre soin des pauvres malades, et de vous animer, si je puis, à vous joindre d'un zèle fervent à cette sainte société qui, ayant formé depuis quelques années le dessein de les soulager dans leur extrême misère, s'est liée et dévouée depuis peu à cette œuvre salutaire avec une ferveur nouvelle et un saint accroissement de dévotion. Que ferai-je ici, Chrétiens, partagé entre deux matières qui paroissent si opposées ? D'un côté il faut que je vous fasse entendre les cantiques harmonieux et la ravissante musique par laquelle les saints expriment leur joie : et l'on m'oblige dans le même temps de faire résonner à vos oreilles les gémissements des infirmes, et les plaintes des languissants. Il faut élever nos esprits à cette cité bienheureuse et brillante d'une lumière immortelle; et en même temps il nous faut descendre dans les demeures tristes et obscures où sont gisants les pauvres malades. Et com-

1. On sait que les sermons de Bossuet n'ont pas été écrits. Il ne nous reste que des notes composées les unes avant de prêcher, les autres après avoir prêché. Toutes ne sont pas de lui. Les premiers éditeurs ont été souvent obligés d'achever des phrases restées incomplètes.

2. Premier sermon pour la fête de tous les saints, prêché à Metz en faveur d'une assemblée de charité consacrée au soulagement des pauvres malades.

ment sera-t-il possible de marcher dans le même moment en des lieux si différents, et sur des chemins si contraires? Toutefois nous nous trompons, Chrétiens; ce n'est qu'une fausse apparence; et si nous savons pénétrer les mystères du christianisme et la doctrine de notre Évangile, nous demeurerons convaincus que ces deux objets que l'on nous présente, quoiqu'ils semblent fort opposés, sont unis nécessairement d'une liaison très-étroite. Car, dites-moi, je vous prie, mes frères, qu'est-ce que le ciel? qu'est-ce que ce séjour glorieux? C'est le lieu que Dieu nous prépare pour y recevoir la miséricorde. Et les chambres des pauvres infirmes; les lits, non de repos et de sommeil, mais d'inquiétudes et de veilles laborieuses où nous les voyons attachés? C'est le lieu que Dieu nous destine pour y faire la miséricorde. Et maintenant ne voyez-vous pas quelle liaison il y a entre la miséricorde reçue et la miséricorde exercée? « Bienheureux les miséricordieux; » voilà ceux qui exercent la miséricorde : « parce qu'ils obtiendront la miséricorde : » et voilà ceux qui la reçoivent. Ne croyons donc pas, Chrétiens, que ce soient deux choses fort éloignées de regarder en un seul discours les heureux et les misérables. Vous voyez que notre Sauveur met ensemble les uns et les autres; et cela, pour quelle raison? C'est qu'en nous montrant le lieu bienheureux où il répand sur nous la miséricorde, il nous fait voir où il nous faut tendre : et en nous parlant du lieu où nous la pouvons exercer, il nous montre le droit chemin par lequel nous y pouvons arriver. Ouvrez vos mains, dit notre Sauveur; ouvrez-les du côté de Dieu, ouvrez-les du côté des pauvres : ouvrez pour recevoir, ouvrez pour donner. Si vous fermez vos entrailles sur les nécessités de vos frères, la source de la miséricorde divine se tarira aussitôt sur vous : ouvrez-leur et votre cœur et vos mains, elle coulera avec abondance. C'est, mes Frères, cette liaison et cette concorde admirable entre la miséricorde que nous espérons, et la miséricorde que nous exerçons, que j'espère traiter en deux points avec le secours de la grâce. Je vous représenterai avant toutes choses avec quelle libéralité Dieu exerce sur nous sa miséricorde, lorsqu'il nous reçoit dans son paradis : et après je tâcherai de vous faire voir combien cette abondance de miséricorde que le Père céleste témoigne envers nous, en nous appelant à sa gloire, nous oblige d'avoir de tendresse pour nos frères qui sont ses enfants et les membres de son Fils unique. C'est le sujet de tout ce discours.

PREMIER POINT.

Commençons avec allégresse à publier les miséricordes que notre bon Père exerce sur nous, lorsqu'il daigne nous appeler à la gloire de son royaume. Disons, confessons, publions que nous n'y pouvons entrer que par grâce, par un pur effet de bonté, par un sentiment de miséricorde. Et le Sauveur nous le dit dans notre Évangile : « misericordiam consequentur [1], » « ils obtiendront miséricorde [2]. » Quelle est

1. Matth. v, 7.
2. La traduction des textes latins a été ajoutée par Deforis.

cette miséricorde que le Fils de Dieu leur promet? Je soutiens que c'est la vie éternelle : « regnum cœlorum[1], » « le royaume des cieux : » « Deum videbunt[2], » « ils verront Dieu : » « possidebunt terram[3], » « ils posséderont la terre : » « terram viventium[4], » « la terre des vivants : » « saturabuntur[5], » « ils seront rassasiés : » « inebriabuntur[6], » « ils seront enivrés : » « Satiabor cum apparuerit gloria tua[7], » « je serai rassasié lorsque votre gloire se manifestera : » « consolabuntur[8], » « ils seront consolés : » « Absterget Deus omnem lacrymam[9], » « Dieu essuiera toutes les larmes : » ainsi, « misericordiam consequentur, » « ils obtiendront la miséricorde. »

En effet, que pouvons-nous espérer; misérables bannis, enfants d'Eve, c'est-à-dire enfants de colère, enfants de malédiction, naturellement ennemis, chassés du paradis de délices? Si l'on nous rappelle à notre patrie, si l'on nous tire de l'abîme, que devons-nous faire autre chose que de louer la miséricorde de ce charitable Pasteur qui nous a retirés du lac par le sang de son Testament, et nous a reportés au ciel chargés sur ses épaules? « Misericordias Domini in æternum cantabo[10], » « Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur : » « in æternum, » « éternellement; » ce n'est pas seulement dans le temps, mais encore principalement dans l'éternité.

Toutefois on me pourroit dire que cela n'est pas de la sorte; la gloire leur étant donnée comme récompense, il semble que c'est plutôt la justice qui la distribue au mérite, que la miséricorde qui la donne gratuitement. Esprits saints, esprits bienheureux, ne fais-je point tort à vos bonnes œuvres? J'entends un de vous qui dit : « Bonum certamen certavi[11], « J'ai livré un glorieux combat. » On vous rend la couronne; mais c'est que vous avez combattu : on vous honore; mais vous avez servi on vous donne le repos; mais vous avez fidèlement travaillé : ce n'est donc pas miséricorde. A Dieu ne plaise! mais c'est cette doctrine qui fait éclater la miséricorde. Expliquons cette doctrine : saint Augustin (nous l'a développée par ces paroles) : « Reddet omnino « Deus, et mala pro malis quoniam justus est; et bona pro malis quoniam bonus est; et bona pro bonis quoniam bonus et justus est[12] : » « Dieu nous rendra certainement le mal pour le mal, parce qu'il est juste : Dieu nous rendra le bien pour le mal, parce qu'il est bon : enfin Dieu nous rendra le bien pour le bien, parce qu'il est bon et juste en même temps. » A cela se rapporte toute la conduite de Dieu envers les hommes. L'une semble diminuer les autres; non point en Dieu : les ouvrages de Dieu ne se détruisent point les uns les autres. Cette justice n'est pas moins justice pour être mêlée de miséricorde; cette grâce n'est pas moins grâce pour être accompagnée de justice : au contraire, c'est le comble de la grâce et de la miséricorde.

Pour l'entendre encore plus profondément, considérons avec le même saint Augustin de quelle sorte les âmes saintes se présentent devant

1. Matth. v, 3. — 2. Ibid., 8. — 3. Ibid., 4. — 4. *Ps.* XXVI, 13.
5. Matth. v, 6. — 6. *Ps.* XXXV, 9. — 7. Ibid., XVI, 17. — 8. Matth. v, 5.
9. *Apoc.* XXI, 4. — 10. *Ps.* LXXXVIII, 1. — 11. *II Tim.* IV, 7.
12. S. Aug., *De grat. et lib. arb.*, cap. XXIII, n. 4, 5, t. X, col. 744.

leur Juge, devant la justice : « Redde quod promisisti, fecimus quod « jussisti [1] : » « Rendez, disent-elles, ce que vous avez promis, nous avons fait ce que vous avez commandé. » Nulle obligation de justice entre Dieu et l'homme. La promesse et l'alliance l'a faite. Elle a mis quelque égalité. Qui a fait l'alliance, et qui a donné la promesse ? la miséricorde. La justice la tient; mais la miséricorde la donne. Mais pénétrons encore plus loin. Cette promesse étoit conditionnelle. Je vous ai promis le ciel : oui, si vous veniez à moi sans péché, et si vous fructifiiez dans les bonnes œuvres. Seriez-vous sans péchés, si les miséricordes ne les avoient remis ? Auriez-vous de bonnes œuvres, si la grâce ne les avoit faites ? « Et hoc tu fecisti, quia laborantes juvisti [2] : » « C'est vous, Seigneur, qui avez fait tout ce que j'ai de bien, parce que vous m'avez aidé dans le travail. »

Ne voyez-vous donc pas que la justice cherche à récompenser ? mais elle ne trouve rien à récompenser que ce qu'a fait la miséricorde. Il a l'habit nuptial, il est juste qu'il soit du banquet; mais cet habit nuptial lui a été (donné) par présent : « Datum est illis ut cooperiant se « byssino splendenti et candido [3] : » « Il leur a été donné de se revêtir d'un fin lin pur et éclatant. » Il faut qu'ils entrent au royaume, parce qu'ils en sont dignes; mais c'est Dieu qui les a faits dignes : leurs œuvres les suivent; mais Dieu les a faites. Dieu ne peut avec justice les rejeter de devant sa face, parce qu'ils sont revêtus de sainteté; mais saint Paul, aux Hébreux : « Aptet vos in omni bono, ut faciatis ejus « voluntatem, faciens in vobis quod placeat coram se per Jesum Chris- « tum [4] : » « Que Dieu vous rende parfaits en toute bonne œuvre, afin que vous fassiez sa volonté, lui-même faisant en vous ce qui lui est agréable par Jésus-Christ : » « quod placeat coram se,... in omni « bono, » « ce qui lui est agréable.... en toute bonne œuvre. » C'est une suite de la loi éternelle par laquelle Dieu aime le bien; c'est justice : mais « aptet nos, faciat in nobis. » Il est juste que cette pierre soit mise au plus haut de cet édifice, qu'elle fasse le chapiteau de cette colonne, qu'elle soit mise en vue sur ce piédestal; mais c'est parce qu'il a plu à l'Ouvrier de la façonner de la sorte. Plus il y a de mérite, plus il y a de grâce : plus il y a de justice, plus il y a de miséricorde. C'est pourquoi les vingt-quatre vieillards jettent leurs couronnes aux pieds de l'Agneau [5]. Combat de Dieu et de l'homme. Dieu leur donne; voilà la justice : ils la lui rendent par actions de grâces; c'est qu'ils reconnoissent la miséricorde : « Gratias Deo qui dedit nobis victoriam [6] : » « Grâces soient rendues à Dieu qui nous a donné la victoire. » Ravissement des saints, en voyant la miséricorde divine : « Benedic, anima mea, Domino, « qui coronat te in misericordia et miserationibus [7] : » « O mon âme, s'écrient-ils, bénis le Seigneur, qui te comble des effets de sa miséricorde et de sa tendre compassion. » Voyez la miséricorde encore plus évidemment reconnue au couronnement : « Qui replet in bonis desi- « derium [8] : » « C'est lui qui remplit tous nos désirs par l'abondance

1. Serm. CLVIII, n. 2, tom. V, col. 761. — 2. Ibid. — 3. *Apoc.* XIX, 8.
4. *Heb.* XIII, 21. — 5. *Apoc.* IV, 10. — 6. *I Cor.* XV, 57. — 7. *Ps.* CII, 1, 4.
8. Ibid., 6.

de ses biens, en nous traitant selon la miséricorde. » Amour prévenant dès l'éternité, par lequel il les a choisis; par quels secrets il a touché leurs cœurs; le soin qu'il a eu de détourner les occasions, les périls infinis du voyage se connoîtront à la fin, lorsqu'ils seront arrivés, voyant les damnés, et que la seule miséricorde les a triés : « Miseri-« cordia ejus præveniet me[1], » « Sa miséricorde me préviendra : » « Misericordia ejus subsequetur me[2], » « Sa miséricorde m'accompagnera. » Le peu de proportion de leurs œuvres avec leur gloire : « su-« pra modum, in sublimitate, æternum gloriæ pondus[3], » « un poids éternel d'une gloire souveraine et incomparable. » Ils ne peuvent comprendre comment une créature chétive a été capable de tant d grandeur. « Alleluia : » Dieu les loue, ils louent Dieu[4]. Vous avez bien fait, leur dit Dieu : « quia digni sunt[5], » « parce qu'ils en sont dignes. » C'est vous qui l'avez fait : « Omnia opera nostra operatus es « in nobis, Domine[6] : » « Vous avez, Seigneur, opéré en nous toutes nos œuvres. » C'est à ce lieu de paix que nous aspirons; c'est après cette patrie bienheureuse que notre pèlerinage soupire : c'est à cette miséricorde que nous espérons. Se peut-il faire que nous attendions tant de grâces sans en vouloir faire à nos frères! La miséricorde nous environne de toutes parts : « Misericordia ejus circumdabit me[7]. » Cet exemple de notre Dieu ne nous attendrit-il pas? Si un maître est indulgent à ses domestiques, il ne peut souffrir les insolents et les fâcheux : il veut que sa douceur serve de loi à toute sa famille. Sous un père si bon que Dieu, quelle douceur pouvons-nous prétendre si nous sommes durs et inexorables? Vous voyez donc déjà, Chrétiens, la liaison qu'il y a entre la miséricorde reçue et la miséricorde exercée : mais entrons plus profondément dans cette matière, et expliquons notre seconde partie.

SECOND POINT.

Je crois que vous voyez aisément que de tous les divins attributs celui que nous devons reconnoître dans un plus grand épanchement de nos cœurs, c'est sans doute la miséricorde. C'est celui dont nous dépendons le plus : nous ne subsistons que par grâce : il faut la reconnoître en la publiant; la publier en l'imitant : « Estote misericordes, « sicut et Pater vester misericors est[8] : » « Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux. » Nous ayant faits à son image, il n'aime rien plus en nous que l'effort que nous faisons de nous conformer à ses divines perfections. Saint Paul aux Colossiens, après leur avoir montré la miséricorde divine dans la grâce de leur élection, conclut en ces termes : « Induite vos ergo sicut electi Dei, sancti et « dilecti[9] : » « Revêtez-vous donc, comme étant élus de Dieu, saints et bien-aimés, d'entrailles de miséricorde : » « electi, » élus, par mi

1. *Ps.* LVIII, 11. — 2. *Ps.* XXII, 6. — 3. *II Cor.* IV, 17.
4. *Apoc.* XIX, 1, 3, 4, 6. — 5. Ibid., III, 4. — 6. *Is.* XXVI, 12.
7. *Ps.* XXXI 10. — 8. Luc. VI, 36. — 9. *Coloss.* III, 12

séricorde et par grâce : « dilecti, » bien-aimés, par pure bonté : « sancti, » saints, par la rémission gratuite de tous vos péchés : « Induite vos ergo viscera misericordiæ . » « Revêtez-vous donc d'entrailles de miséricorde. »

Pouvez-vous mieux confesser la miséricorde que vous recevez, qu'en la faisant aux autres en simplicité de cœur ? Si vous êtes durs et superbes sur les misérables, il semble que vous ayez oublié votre misère propre. Si vous la faites aux autres dans un sentiment de tendresse, vous ressouvenant des grâces ; c'est alors que vous honorez ces bienfaits : c'est là le sacrifice que demande sa miséricorde : « Talibus « hostiis promeretur[1] : » « C'est par de semblables hosties qu'on se rend Dieu favorable. » Il y a un sacrifice de destruction ; c'est le sacrifice de la justice divine, en témoignage qu'elle détruit les pécheurs. Mais le propre de la miséricorde, c'est de conserver : il lui faut pour sacrifice conserver les pauvres et les misérables : voilà l'oblation qui lui plaît. Vous prétendez au royaume céleste : Dieu vous en a donné la connoissance ; il vous y appelle par son Évangile, il vous y conduit par sa grâce : « Quid retribuam Domino[2] ? » « Que rendrai-je au Seigneur ? » Quelle victime lui offrirez-vous ? voyez tous ces pauvres malades : offrez-lui ces victimes vivantes et raisonnables, conservées et soulagées par vos charités et par vos aumônes. Ils sont dans la fournaise de la pauvreté et de la maladie ; que ne descendez-vous avec la rosée de vos aumônes ? O sacrifice agréable ! « Viscera sanctorum re« quieverunt per te, frater[3] : » « Les cœurs des saints ont reçu beaucoup de soulagement de votre bonté, mon cher frère. » A qui cela convient-il mieux, sinon aux pauvres malades ? Je ne néglige pas pour cela les autres ; mais je prête ma voix à ceux-ci, parce qu'ils n'en ont point. Voyez quelle est leur nécessité. Nous naissons pauvres ; Dieu a commandé à la terre de nous fournir notre nourriture : ceux qui n'ont point ce fonds, imposent un tribut à leurs mains ; ils exigent d'elles ce qui est nécessaire au reste du corps : voilà le second degré de misère. Quand ce fonds leur manque par l'infirmité, mais encore y a-t-il quelque recours : la nature leur a donné une voix, des plaintes, des gémissements ; dernier refuge des pauvres affligés pour attirer le secours des autres. Ceux dont je parle n'ont pas ces moyens : ils sont contraints d'être renfermés : leurs plaintes ne sont entendues que de leur pauvre famille éplorée, et de quelques-uns de leurs voisins, peut-être encore plus misérables qu'eux. Mais dans l'extrême misère, quand on a l'usage de son esprit libre, la nécessité fait trouver des inventions : le leur est accablé par la maladie, par les inquiétudes, et souvent par le désespoir. Dans une telle nécessité, puis-je leur refuser ma voix ?

Combien de malades dans Metz ! Il semble que j'entends tout autour de moi un cri de misère : ne voulez-vous pas avoir pitié ? leur voix est lasse, parce qu'elle est infirme : moins je les entends, et plus ils me percent le cœur. Mais si leur voix n'est pas assez forte, écoutez

1. *Heb.* XIII, 16. — 2. *Ps.* CXV, 3. — 3. *Philem.* 7.

Jésus-Christ qui se joint à eux. Ingrat, déloyal, nous dit-il, tu manges et tu te reposes à ton aise; et tu ne songes pas que je suis souffrant en telle maison, que j'ai la fièvre en cette autre, et que partout je meurs de faim, si tu ne m'assistes. Qu'attendez-vous, cruels, pour subvenir à la pauvreté de ce misérable? Quoi! attendez-vous que les ennemis de la foi en prennent le soin pour les gagner à eux par une cruelle miséricorde? Voulez-vous que votre dureté leur serve d'entrée? Ah! qu'un homme se fait bien entendre, quand il vient donner la vie à un désespéré. Foiblesse d'esprit dans la maladie. Vous voulez qu'ils soient secourus, favorisez donc de tout votre pouvoir cette confrérie charitable qui se consacre à leur service. Aidez ces filles charitables, dont toute la gloire est d'être les servantes des pauvres malades; victimes consacrées pour les soulager. Et ne me dites point : les pauvres sont de mauvaise humeur, on ne peut les contenter. C'est une suite nécessaire de la pauvreté. Sont-ils de plus mauvaise humeur que ceux auxquels Jésus-Christ disoit : « O generatio perversa! usque« quo patiar vos? adduc huc filium tuum [1]. » « O race incrédule et dépravée! jusqu'à quand vous souffrirai-je? amenez ici votre fils. » Mais ils ne se contentent pas de ce que nous leur donnons : ils veulent de l'argent et non des bouillons, et non des remèdes. Qui le veut? c'est l'avarice. Vous n'êtes pas assemblés pour satisfaire à ce que leur avarice désire, mais à ce qu'exige leur nécessité. Mais il n'y a point de fonds? C'est la charité des fidèles; et c'est à vous, Mesdames, à l'exciter. C'est pour cela, Mesdames, que vous vous êtes toutes données à Dieu pour faire la quête.

Si la pauvreté dans le christianisme est honorable, vous devez être honorées de faire pour Jésus-Christ l'action des pauvres. Quoi! rougirez-vous de demander l'aumône pour Jésus-Christ? Quand est-ce que vous donnerez, si vous ne pouvez vous résoudre à demander? Vous devriez ouvrir vos bourses, et vous refusez de tendre la main! mais on ne me donne rien. O vanité, qui te mêles jusque dans les actions les plus humbles, ne nous laisseras-tu jamais en repos? Jésus se contente d'un liard; Jésus se contente d'un verre d'eau : bien plus, il ne laisse pas de demander aux plus rebelles, aux plus incrédules. Animez-vous donc les unes les autres; mais persévérez. Quelle honte d'avoir commencé! ce seroit une hypocrisie. Rien de plus saint : tout le monde y devroit concourir. N'écoutez pas ceux qui disent : Cet œuvre ne durera pas. Il ne durera pas si vous êtes lâches : il ne durera pas si vous manquez de foi, si vous vous défiez de la Providence. Dieu suscitera l'esprit de personnes pieuses pour vous fournir des secours extraordinaires; mais ce sera si vous faites ce que vous pouvez. Quelle consolation! je n'ai qu'un écu à donner; il se partagera entre tous les pauvres, comme la nourriture entre tous les membres! C'est l'avantage de faire les choses en union. Si chaque membre prenoit sa nourriture de lui-même, confusion et désordre; la nature y a pourvu : une même bouche. Comme les membres s'assistent les uns les autres,

1. Luc. IX, 4.

prêtez-leur vos mains, prêtez-leur vos voies. La main prend un bâton pour soutenir le corps au défaut du pied.

Exhortation, considérant la miséricorde que nous recevons de Jésus-Christ : que lui rendrons-nous? il n'a que faire de nous. Empressement de la reconnoissance : Sauveur, je meurs de honte de recevoir vos bienfaits sans rien rendre; donnez-moi le moyen de les reconnoître. Pressé par ces raisons que la gratitude inspire, il dit : Je te donne les pauvres; ce que tu leur feras, je le tiens pour reçu aux mêmes conditions qu'eux : je veux entrer en leur place. Ne le crois-tu pas? C'est lui qui le dit. Il a dit que du pain c'étoit son corps; tu le crois et tu l'adores. Il a dit qu'une goutte d'eau lavoit nos péchés : tu le crois, et tu conduis tes enfants à cette fontaine. Il a dit qu'il étoit en la personne des pauvres : pourquoi refuses-tu de le croire? si tu refuses de le croire, tu le croiras et tu le verras, lorsqu'il dira : « Infir« mus, et non visitastis me [1] : » « J'ai été malade, et vous ne m'avez pas visité. » L'homme devant Dieu, demandant de le voir dans sa gloire : Tu ne m'as pas voulu voir dans mon infirmité : une troupe de misérables s'élèvera : Seigneur, c'est un impitoyable. C'est pour cela que le mauvais riche voit Lazare au sein d'Abraham. Au contraire, ces pauvres vous recevront dans les demeures éternelles : « Recipient vos « in æterna tabernacula [2]. »

Employer à cela le crédit et l'autorité : elle s'évanouira en l'autre monde. Voulez-vous qu'elle vous y serve, employez-la au ministère des pauvres.

SERMON POUR LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS [3]

Ut sit Deus omnia in omnibus.

Dieu sera tout en tous. I Cor. xv, 28.

Sire,

Ce que l'œil n'a pas aperçu, ce que l'oreille n'a pas ouï, ce qui jamais n'est entré dans le cœur de l'homme, c'est ce qui doit faire aujourd'hui le sujet de notre entretien. Cette solennité est instituée pour nous faire considérer les biens infinis que Dieu a préparés à ses serviteurs, pour les rendre éternellement heureux; et un seul mot de l'Apôtre nous doit expliquer toutes ces merveilles.

Dieu, dit-il, sera tout en tous. Que peut-on entendre de plus court? Que peut-on imaginer de plus vaste ou de plus immense? Dieu est un, et en même temps il est tout; et étant tout à lui-même, parce que sa propre grandeur lui suffit, il est tout encore à tous les élus,

1. Matth. xxv, 43. — 2. Luc. xvi, 9.
3. 3e sermon pour la fête de tous les saints, prêché devant le roi.

parce qu'il remplit par sa plénitude leur capacité tout entière et tous leurs désirs. S'il leur faut un triomphe pour honorer leur victoire, Dieu est tout; s'ils ont besoin de repos pour se délasser de leurs longs travaux, Dieu est tout; s'ils demandent la consolation, après avoir saintement gémi parmi les amertumes de la pénitence, Dieu est tout. Dieu est la lumière qui les éclaire; Dieu est la gloire qui les environne; Dieu est le plaisir qui les transporte; Dieu est la vie qui les anime; Dieu est l'éternité qui les établit dans un glorieux repos.

O largeur! ô profondeur! ô longueur sans bornes, et inaccessible hauteur! pourrai-je vous renfermer dans un seul discours? Allons ensemble, mes Frères; entrons dans cet abîme de gloire et de majesté. Jetons-nous avec confiance sur cet océan : mais implorons l'assistance du Saint-Esprit; et ayons notre guide et notre étoile, je veux dire la sainte Vierge, que nous allons saluer par les paroles de l'ange. *Ave.*

Sire, on peut mettre en question si l'homme, pour être heureux, n'a besoin de posséder qu'une seule chose; ou si sa félicité est un composé de plusieurs parties, et le concours de plusieurs biens ramassés ensemble. Et premièrement il paroît qu'un cœur qui se partage à divers objets, confesse, en se partageant, que l'attrait qui le gagne est foible, et que celui qui est ainsi divisé cherche plutôt sa félicité qu'il ne l'a trouvée. Que s'il paroît d'un côté qu'un seul objet nous doit contenter, parce que nous n'avons qu'un cœur, il semble aussi d'autre part que plusieurs biens nous sont nécessaires, parce que nous avons plusieurs désirs. En effet, nous désirons la santé, la vie, le plaisir, le repos, la gloire, l'abondance, la liberté; la science, la vertu : et que ne désirons-nous pas? Comment donc peut-on espérer de satisfaire par un seul objet une si grande multiplicité de désirs et d'inclinations que nous nourissons en nous-mêmes?

L'Apôtre a concilié ces contrariétés apparentes dans le texte que j'ai choisi; puisqu'il nous y fait trouver dans un même objet, premièrement la simplicité, parce qu'il est un; et tout ensemble la variété, parce qu'il est infini. Dieu, dit-il, sera tout en tous. Il est un, et il est tout. Il est tout, non-seulement en lui-même par l'immensité de son essence, de sa nature, mais encore il est tout en tous, par l'incompréhensible fécondité avec laquelle il se communique à ses créatures. « Erit Deus omnia in omnibus : » « Dieu sera tout en tous. »

Mais ce que l'apôtre saint Paul nous a proposé dans une idée générale, le docte saint Augustin nous l'explique en particulier, lorsque interprétant ce passage de l'Épître aux Corinthiens, il fait ce beau commentaire : « Dieu, dit-il, sera toutes choses à tous les esprits bienheureux, parce qu'il sera leur commun spectacle, il sera leur commune joie, il sera leur commune paix : « Commune spectaculum erit « omnibus Deus; commune gaudium erit omnibus Deus; communis « pax erit omnibus Deus[1]. »

1. S. Aug., *in Ps.* LXXXIV, n. 10, tom. IV, col. 897.

Et certes pour être heureux, selon les maximes de ce même saint, il faut n'être point trompé, ne rien souffrir, ne rien craindre. Car, comme la vérité est si précieuse, quelque bien que l'homme possède d'ailleurs, il n'est pas assez riche s'il est trompé, et il manque d'un grand trésor : encore qu'il connoisse la vérité, sans doute il n'est point content pour cela s'il souffre; et quoiqu'il ne souffre pas, il n'est pas tranquille s'il craint. Là donc, dans le royaume des cieux, dans la céleste Jérusalem, il n'y aura point d'erreur, parce qu'on y verra Dieu; il n'y aura point de douleur, parce qu'on y jouira de Dieu; il n'y aura point de crainte ni d'inquiétude, parce qu'on s'y reposera à jamais en Dieu : si bien que nous y serons éternellement bienheureux, parce que nous aurons dans cette vue le véritable et le plus noble exercice de nos esprits; nous goûterons dans cette jouissance le parfait contentement de nos cœurs; nous posséderons dans cette paix l'immuable affermissement de notre repos. Voilà trois sublimes vérités que saint Augustin nous propose, et que je tâcherai de rendre sensibles, si vous me donnez vos attentions; afin que vous soyez convaincus que comme il n'y a rien de plus libéral que Dieu qui nous offre de si grands dons, il n'y a rien aussi de plus ingrat ni de plus aveugle que l'homme qui ne sait pas profiter d'une telle munificence.

PREMIER POINT.

Si l'apôtre saint Paul a dit que les fidèles sont un spectacle au monde, aux anges et aux hommes [1], nous pouvons encore ajouter qu'ils sont un spectacle à Dieu même. Nous apprenons de Moïse que ce grand et sage architecte, diligent contemplateur de son propre ouvrage, à mesure qu'il bâtissoit ce bel édifice du monde, en admiroit toutes les parties : « Vidit Deus lucem quod esset bona [2] : » « Dieu vit que la lumière étoit bonne; » qu'en ayant composé le tout, parce qu'en effet la beauté de l'architecture paroît dans le tout, et dans l'assemblage plus encore que dans les parties détachées, il avoit encore enchéri et l'avoit trouvé parfaitement beau : « Et erant valde bona [3]; » et enfin qu'il s'étoit contenté lui-même en considérant dans ses créatures les traits de sa sagesse et l'effusion de sa bonté. Mais comme le juste et l'homme de bien est le miracle de sa grâce et le chef-d'œuvre de sa main puissante, il est aussi le spectacle le plus agréable à ses yeux : « Oculi « Domini super justos [4] : » « Les yeux de Dieu, dit le saint Psalmiste, sont attachés sur les justes; » non-seulement parce qu'il veille sur eux pour les protéger, mais encore parce qu'il aime à les regarder du plus haut des cieux, comme le plus cher objet de ses complaisances. « N'avez-vous point vu, dit-il, mon serviteur Job, comme il est droit et juste, et craignant Dieu; comme il évite le mal avec soin, et n'a point son semblable sur la terre [5] ? »

Que le soldat est heureux qui combat ainsi sous les yeux de son ca-

1. *I Cor.* IV, 9. — 2. *Gen.* I, 4. — 3. Ibid., 31. — 4. *Ps.* XXXIII, 15.
5. *Job.* I, 8.

pitaine et de son roi, à qui sa valeur invincible prépare un si beau spectacle ! Que si les justes sont le spectacle de Dieu, il veut aussi à son tour être leur spectacle; comme il se plaît à les voir, il veut aussi qu'ils le voient : il les ravit par la claire vue de son éternelle beauté, et leur montre à découvert sa vérité même, dans une lumière si pure qu'elle dissipe toutes les ténèbres et tous les nuages.

Mais qu'est-ce, direz-vous, que la vérité? quelle image nous en donnez-vous? sous quelle forme paroît-elle aux hommes? Mortels grossiers et charnels, nous entendons tout corporellement; nous voulons toujours des images et des formes matérielles. Ne pourrai-je aujourd'hui éveiller ces yeux spirituels et intérieurs, qui sont cachés bien avant au fond de votre âme; les détourner un moment de ces images vagues et changeantes que les sens impriment; et les accoutumer à porter la vue de la vérité toute pure? Tentons, essayons, voyons. Je vous demande pour cela, Messieurs, que vous soyez seulement attentifs à ce que vous faites, et que vous pensiez à l'action qui nous rassemble dans ce lieu sacré. Je vous prêche la vérité, et vous l'écoutez; et celle que je vous propose en particulier, c'est que celui-là est heureux qui n'est point sujet à l'erreur et qui ne se trompe jamais. Cette vérité est sûre et incontestable : elle n'a pas besoin de démonstration, et vous en voyez l'évidence. Mais, Messieurs, où la voyez-vous? Ce peut-être dans mes paroles : nullement, ne le croyez pas. Car où la vois-je moi-même? Sans doute dans une lumière intérieure qui me la découvre, et c'est là aussi que vous la voyez. Je vous prie, suivez-moi, Messieurs, et soyez un peu attentifs à l'état présent où vous êtes. Car comme si je vous montre du doigt quelque tableau ou quelque ornement de cette chapelle royale, j'adresse votre vue; mais je ne vous donne pas la clarté, ni je ne puis vous inspirer le sentiment : je fais à peu près le même dans cette chaire. Je vous parle, je vous avertis, j'excite votre attention; mais il y a une voix secrète de la vérité qui me parle intérieurement, et la même vous parle aussi : sans quoi toutes mes paroles ne feroient que battre l'air vainement et étourdir les oreilles. Selon la sage dispensation du ministère ecclésiastique, les uns sont prédicateurs et les autres sont auditeurs; selon l'ordre de cette occulte inspiration de la vérité, tous sont auditeurs, tous sont disciples : si bien qu'à ne regarder que l'extérieur, je parle, et vous écoutez; mais au dedans, dans le fond du cœur, et vous et moi écoutons la vérité qui nous parle et qui nous enseigne. Je la vois, et vous la voyez; et tous ensemble nous voyons la même, puisque la vérité est une; et la même se découvre encore par toute la terre à tous ceux qui ont les yeux ouverts à ses lumières.

On ne peut donc déterminer où elle est, quoiqu'elle ne manque nulle part. Elle se présente à tous les esprits; mais elle est en même temps au-dessus de tous. Que les hommes tombent dans l'erreur, la vérité subsiste toujours; qu'ils profitent ou qu'ils oublient, que leurs connoissances croissent ou décroissent, la vérité n'augmente ni ne diminue. Toujours une, toujours égale, toujours immuable, elle juge

de tout et ne dépend du jugement de personne. « Chaste et fidèle, propre à chacun, quoiqu'elle soit commune à tous : » « Et omnibus « communis est, et singulis casta est, » dit saint Augustin[1], On est heureux quand on la possède; on ne nuit qu'à soi-même quand on la rejette. Elle fait donc également la béatitude et le supplice de tous les hommes; parce que « ceux qui se tournent vers elle sont rendus heureux par ses lumières, et que ceux qui refusent de la regarder sont punis par leur propre aveuglement et par leurs ténèbres : » « cum in« tegra et incorrupta, et conversos lætificet lumine, et aversos puniat « cæcitate[2]. »

Voilà ce que c'est que la vérité; et, mes Frères, cette vérité, si nous l'entendons, c'est Dieu même. O vérité! ô lumière! ô vie! quand vous verrai-je? quand vous connoîtrai-je? Connoissons-nous la vérité parmi les ténèbres qui nous environnent? Hélas! durant ces jours de ténèbres, nous en voyons luire de temps en temps quelque rayon imparfait. Aussi notre raison incertaine ne sait à quoi s'attacher, ni à quoi se prendre parmi ces ombres. Si elle se contente de suivre ses sens, elle n'aperçoit que l'écorce; si elle s'engage plus avant, sa propre subtilité la confond. Les plus doctes à chaque pas ne sont-ils pas contraints de demeurer court? Ou ils évitent les difficultés, ou ils dissimulent et font bonne mine, ou ils hasardent ce qui leur vient sans le bien entendre, ou ils se trompent visiblement et succombent sous le faix.

Dans les affaires même du monde, à peine la vérité est-elle connue. Les particuliers ne la savent pas, quoique toutefois ils se mêlent de juger de tout, parce qu'ils n'ont pas l'étendue et les relations nécessaires. Ceux qui sont dans les grandes charges, étant élevés plus haut, découvrent sans doute de plus loin les choses; mais aussi sont-ils exposés à des déguisements plus artificieux. « Que vous êtes heureux, disoit un ancien à son ami tombé en disgrâce! oui, que vous êtes heureux maintenant de n'avoir plus rien en votre fortune qui oblige à vous mentir et à vous tromper! » « Felicem te, qui nihil habes propter « quod tibi mentiatur[3]! » Que ferai-je, où me tournerai-je, assiégé de toutes parts par l'opinion ou par l'erreur? Je me défie des autres et je n'ose croire moi-même mes propres lumières. A peine crois-je voir ce que je vois et tenir ce que je tiens, tant j'ai trouvé souvent ma raison fautive!

Ah! j'ai trouvé un remède pour me garantir de l'erreur. Je suspendrai mon esprit, et, retenant en arrêt sa mobilité indiscrète et précipitée, je douterai du moins, s'il ne m'est pas permis de connoître au vrai les choses. Mais, ô Dieu! quelle foiblesse et quelle misère : de crainte de tomber, je n'ose sortir de ma place, ni me remuer! Triste et misérable refuge contre l'erreur, d'être contraint de se plonger dans l'incertitude et de désespérer de la vérité! O félicité de la vie future! Car écoutez ce que promet Isaïe à ces bienheureux citoyens de la Jé-

1. *De lib. arbit.*, lib. II, n. 37, tom. I, col. 601. — 2. Ibid., 34, col. 600.
3. Senec. ad Lucil. epist. XLVI.

rusalem céleste : « Non occidet ultra sol tuus, et luna tua non mi« nuetur[1] : » « Votre soleil n'aura jamais de couchant, et votre lune ne décroîtra pas ; » c'est-à-dire non-seulement que la vérité vous luira toujours, mais encore que votre esprit sera toujours uniformément et également éclairé. O quelle félicité de n'être jamais déçu, jamais surpris, jamais tourné, jamais détourné, jamais ébloui par les apparences, jamais prévenu ni préoccupé !

Je ne m'étonne pas, Chrétiens, si saint Grégoire de Nazianze les appelle dieux[2], puisque ce titre leur est bien mieux dû qu'aux princes et aux rois du monde à qui David l'attribue. « Je l'ai dit, vous êtes des dieux, et vous êtes tous enfants du Très-Haut : » « Ego dixi, dii « estis, et filii Excelsi omnes[3]. » Mais remarquez ce qu'il dit ensuite. Toutefois, ajoute-t-il, ô dieux de chair et de sang, ô dieux de terre et de poussière, ne vous laissez pas éblouir par cette divinité passagère et empruntée; « car enfin vous mourrez comme des hommes, et vous descendrez du trône au tombeau : » « Verumtamen sicut homines mo« riemini, et sicut unus de principibus cadetis. » La majesté, je l'avoue, n'est jamais dissipée ni anéantie, et on la voit tout entière aller revêtir leurs successeurs. Le roi, disons-nous, ne meurt jamais : l'image de Dieu est immortelle; mais cependant l'homme tombe, meurt, et la gloire ne le suit pas dans le sépulcre. Il n'en est pas de la sorte des citoyens immortels de notre céleste patrie : non-seulement ils sont des dieux, parce qu'ils ne sont plus sujets à la mort; mais ils sont des dieux d'une autre manière, parce qu'ils ne sont plus sujets au mensonge, et ne pourront plus tromper ni être trompés.

David a dit en son excès : « Tout homme est menteur[4] ; » tout homme peut être trompeur et trompé; il est capable de mentir aux autres et de mentir à soi-même. Vous donc, ô bienheureux esprits, qui régnez avec Jésus-Christ, vous n'êtes plus simplement des hommes, puisque vous êtes tellement unis à la vérité, qu'il n'y aura plus désormais ni aucune ambiguïté, aucune ignorance qui vous l'enveloppe, ni aucun nuage qui vous la couvre, ni aucun faux jour, aucune fausse lumière qui vous la déguise, ni aucune erreur qui la combatte, ni même aucun doute qui l'affoiblisse. Aussi dans cet état bienheureux ne faudra-t-il point la chercher par de grands efforts, ni la tirer de loin comme par machines et par artifice, par une longue suite de conséquences, et par un grand circuit de raisonnements. Elle s'offrira d'ellemême, et, toute pure, toute manifeste, sans confusion, sans mélange, « nous rendra, dit saint Jean, semblables à Dieu, parce que nous le verrons tel qu'il est : » « Cum apparuerit, similes ei erimus; quia vide« bimus eum sicuti est[5]. »

Mais écoutez la suite de ce beau passage : « Celui qui a en Dieu cette espérance, se conserve pur, ainsi que Dieu même est pur : » « Omnis qui habet hanc spem in eo, sanctificat se, sicut et ille sanctus « est[6]. » Rien de souillé n'entrera dans le royaume de Dieu. Il faudra

1. *Is*. X, 20. — 2. Orat. XL. — 3. *Ps*. LXXXI, 6, 7. — 4. Ibid., CXV, 2.
5. I Joan. III, 2. — 6. Ibid., III, 3.

passer par l'épreuve d'un examen rigoureux; afin qu'une si pure beauté ne soit vue, ni approchée que des esprits purs : et c'est ce qui fait dire au Sauveur des âmes dans l'Évangile de ce jour : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu [1] ! » Écoutez, esprits téméraires et follement curieux, qui dites : Nous voudrions voir, nous voudrions entendre toutes les vérités de la foi. C'est ici le temps de se purifier, et non encore celui de voir. Laissez traiter vos yeux malades, souffrez qu'on les nettoie, qu'on les fortifie : après, si vous ne pouvez pas encore porter le grand jour, vous jouirez du moins agréablement de la douceur accommodante d'une clarté tempérée. Que si toutes les lumières du christianisme sont des ténèbres pour vous, faites-vous justice à vous-mêmes. De quoi vous occupez-vous? Quel est le sujet ordinaire de vos rêveries et de vos discours ? Quelle corruption ! quelle immodestie ! Oserai-je le dire dans cette chaire, retenu par le saint Apôtre? « Que ces choses ne soient pas même nommées parmi vous [2]. » Quoi ! pendant que vous ne méditez que chair et que sang, comme parle l'Écriture sainte, les discours spirituels prendront-ils en vous ? Par où s'insinueront les lumières pures et les chastes vérités du christianisme ? La sagesse, que vous ne cherchez pas, descendra-t-elle de son trône pour vous enseigner? Allez, hommes corrompus et corrupteurs, purifiez vos yeux et vos cœurs, et peu à peu vos esprits s'accoutumeront aux lumières de l'Évangile.

Vivons donc chrétiennement, et la vérité nous sera un jour découverte. Jamais vous n'aurez respiré un air plus doux : jamais votre faim n'aura été rassasiée par une manne plus délicieuse, ni votre soif étanchée par un plus salutaire rafraîchissement. Rien de plus harmonieux que la vérité; nulle mélodie plus douce, nul concert mieux entendu : nulle beauté plus parfaite et plus ravissante. Quoi ! me vanterez-vous toujours l'éclat de ce teint ? Vous vous dites chrétienne, et vous étalez avec pompe cette fragile beauté, piége pour les autres, poison pour vous-même, qui se vante de traîner après soi les âmes captives, et qui vous fait porter à vous-même un joug plus honteux. Jetez, jetez un peu les yeux, Chrétiens, sur cette immortelle beauté que le chrétien doit servir. Cette beauté divine ne montre à vos yeux ni une grâce artificielle, ni des ornements empruntés, ni une jeunesse fugitive, ni un éclat, une vivacité toujours défaillante. Là se trouve la grâce avec la durée : là se trouve la majesté avec la douceur : là se trouve le sérieux avec l'agréable : là se trouve l'honnêteté avec le plaisir et avec la joie. C'est ce que nous avons à considérer dans la seconde partie.

DEUXIÈME POINT.

De toutes les passions, la plus pleine d'illusion c'est la joie; et le Sage n'a jamais parlé avec plus de sens, que quand il dit dans l'Ecclésiaste, qu'il « estimoit le ris une erreur, et la joie une tromperie : »

1. Matth. v, 8. — 2. *Ephes.* v, 3.

« Risum reputavi errorem, et gaudio dixi : Quid frustra deciperis[1] ? » Depuis notre ancienne désobéissance, Dieu a voulu retirer à soi tout ce qu'il avoit répandu de solide contentement sur la terre ; et cette petite goutte de joie qui nous est restée pour rendre la vie supportable, et tempérer par quelque douceur ses amertumes infinies, n'est pas capable de satisfaire un esprit solide. Et certes il ne faut pas croire que ce lieu de confusion, où les bons sont mêlés avec les mauvais, puisse être le séjour des joies véritables. « Autres sont les biens que Dieu abandonne pour la consolation des captifs ; autres ceux qu'il a réservés pour faire la félicité de ses enfants : » « Aliud solatium captivorum, « aliud gaudium liberorum[2]. »

Mais pour vous donner une forte idée de ces plaisirs véritables qui enivrent les bienheureux, philosophons un peu avant toutes choses sur la nature des joies du monde. Car, mes Frères, c'est une erreur de croire qu'il faille indifféremment recevoir la joie, de quelque côté qu'elle naisse, quelque main qui nous la présente. Que m'importe, dit l'épicurien, de quoi je me réjouisse, pourvu que je sois content ? soit erreur, soit vérité, c'est toujours être trop chagrin que de refuser la joie, de quelque part qu'elle vienne. Ceux qui le pensent ainsi, ennemis du progrès de leur raison, qui leur fait voir tous les jours la vanité de leurs joies, estiment leur âme trop peu de chose, puisqu'ils croient qu'elle peut être heureuse sans posséder aucun bien solide, et qu'ils mettent son bonheur, et par conséquent sa perfection, dans un songe (remarquez qu'il ne faut pas distinguer le bonheur de l'âme d'avec sa perfection : grand principe). Mais le Saint-Esprit prononce au contraire que celui-là est insensé, qui se réjouit dans les choses vaines ; que celui-là est abandonné, maudit de Dieu, qui se réjouit dans les mauvaises ; et qu'enfin on est malheureux, quand on n'aime que les plaisirs que la raison condamne ou qu'elle méprise.

Il faut donc avant toutes choses considérer d'où nous vient la joie, et quel en est le sujet. Et premièrement, Chrétiens, toutes les joies que nous donnent les biens de la terre sont pleines d'illusion et de vanité. C'est pourquoi, dans les affaires du monde, le plus sage est toujours celui que la joie emporte le moins. Écoutez la belle sentence que prononce l'Écclésiastique : « Le fou, dit-il, indiscret, inconsidéré, fait sans cesse éclater son ris ; et le sage à peine rit-il doucement : » « Fatuus « in risu exaltat vocem suam ; vir autem sapiens vix tacite ridebit[3]. » En effet, quand on voit un homme emporté, qui, ébloui de sa dignité ou de sa fortune, s'abandonne à la joie sans se retenir, c'est une marque certaine d'une âme qui n'a point de poids, et que sa légèreté rendra le jouet éternel de toutes les illusions du monde. Le sage au contraire, toujours attentif aux misères et aux vanités de la vie humaine, ne se persuade jamais qu'il puisse avoir trouvé sur la terre, en ce lieu de mort, aucun véritable sujet de se réjouir. C'est pourquoi il rit en tremblant, comme disoit l'Écclésiastique ; c'est-à-dire qu'il supprime

1. *Eccle.* II, 2. — 2. S. Aug., *in Ps.* CXXXVI, n. 5, tom. IV, col. 1516.
3. *Eccli.* XXI, 23.

lui-même sa joie indiscrète par une certaine hauteur d'une âme qui désavoue sa foiblesse, et qui, sentant qu'elle est née pour des biens célestes, a honte de se voir si fort transportée par des choses si méprisables.

Après avoir regardé d'où nous vient la joie, il faut encore considérer où elle nous mène. Car, ô plaisirs, où nous menez-vous? à quel oubli de Dieu et de nous-mêmes! à quels malheurs et à quels désordres! Ne sont-ce pas les plaisirs déréglés qui ont conseillé tous les crimes? car quel en est le principe universel, sinon qu'on se plaît où il ne faut pas? Donc la raison nous oblige à nous défier des plaisirs : flatteurs pernicieux, conseillers infidèles, qui ruinent tous les jours en nous l'âme, le corps, la gloire, la fortune, la religion et la conscience.

Enfin il faut méditer combien la joie est durable : car Dieu, qui est la vérité même, ne permet pas à l'illusion de régner longtemps. C'est lui, dit le Roi-prophète, qui se plaît, pour punir l'erreur volontaire de ceux qui ont pris plaisir à être trompés, « d'anéantir dans sa cité sainte toutes les félicités imaginaires, comme un songe s'anéantit quand on se réveille, et qui fait succéder des maux trop réels à la courte imposture d'une agréable rêverie : » « Velut somnium sur-« gentium, Domine, in civitate tua imaginem ipsorum ad nihilum « rediges[1]. »

Concluons donc, Chrétiens, que si la félicité est une joie, c'est une joie fondée sur la vérité : « gaudium de veritate, » comme la définit saint Augustin[2]. Telle est la joie des bienheureux, non une joie seulement, mais une joie solide et réelle, dont la vérité est le fond, dont la sainteté est l'effet, dont l'éternité est la durée.

Telle est la joie des bienheureux, dont la plénitude est infinie, dont les transports sont inconcevables et les excès tout divins. Loin de notre idée les joies sensuelles qui troublent la raison, et ne permettent pas à l'âme de se posséder; en sorte qu'on n'ose pas dire qu'elle jouisse d'aucun bien, puisque sortie d'elle-même elle semble n'être plus à soi pour en jouir. Ici elle est vivement touchée dans son fond le plus intime, dans la partie la plus délicate et la plus sensible; toute hors d'elle, toute à elle-même; possédant celui qui la possède; la raison toujours attentive et toujours contente.

Mais, mes Frères, ce n'est pas à moi de publier ces merveilles, pendant que le Saint-Esprit nous représente si vivement la joie triomphante de la céleste Jérusalem, par la bouche du prophète Isaïe. « Je créerai, dit le Seigneur, un nouveau ciel et une nouvelle terre; et toutes les angoisses seront oubliées et ne reviendront jamais : » « Obli-« vioni traditæ sunt angustiæ priores et non ascendent super cor[3]. » « Mais vous vous réjouirez, et votre âme nagera dans la joie durant toute l'éternité dans les choses que je crée pour votre bonheur : » « Gaudebitis et exultabitis usque in sempiternum in his quæ ego creo. » « Car je ferai que Jérusalem sera toute transportée d'allégresse, et que son peuple sera

1. *Ps.* LXXII. — 2. *Confess.*, lib. X, cap. 23, tom. I, col. 182
3. *Is.* LXV, 16 et seq.

dans le ravissement : » « Quia ecce ego creo Jerusalem exultationem, « et populum ejus gaudium. » « Et moi-même je me réjouirai en Jérusalem, et je triompherai de joie dans la félicité de mon peuple : » « Et exultabo in Jerusalem, et gaudebo in populo meo. »

Voilà de quelle manière le Saint-Esprit nous représente les joies de ses enfants bienheureux. Puis se tournant à ceux qui sont sur la terre, l'Église militante, il les invite en ces termes à prendre part aux transports de la sainte et triomphante Jérusalem : « Réjouissez-vous, dit-il, avec elle, ô vous qui l'aimez; réjouissez-vous avec elle d'une grande joie, et sucez avec elle par une foi vive la mamelle de ses consolations divines, afin que vous abondiez en délices spirituelles; parce que le Seigneur a dit : Je ferai couler sur elle un fleuve de paix, et ce torrent se débordera avec abondance : toutes les nations de la terre y auront part : et avec la même tendresse qu'une mère caresse son enfant, ainsi je vous consolerai, dit le Seigneur : » « Lætamini cum Je- « rusalem, et exultate in ea, omnes qui diligitis eam : gaudete cum ea « gaudio,... ut sugatis et repleamini ab ubere consolationis ejus : ut « mulgeatis et deliciis affluatis ab omnimoda gloria ejus. Quia hæc « dicit Dominus : Ecce ego declinabo super eam quasi fluvium pacis, « et quasi torrentem inundantem gloriam gentium.... Quomodo si cui « mater blandiatur, ita ego consolabor vos[1]. » Quel cœur seroit insensible à ces divines tendresses? Aspirons à ces joies célestes, qui seront d'autant plus touchantes qu'elles seront accompagnées d'un parfait repos; parce que nous ne les pourrons jamais perdre. Quittons, mes Frères, tous nos vains plaisirs; c'est la maladie qui les désire. « Hélas! que cet artisan de tromperies nous joue d'une manière bien puérile, pour nous empêcher, malgré toute notre avidité pour la joie, de discerner d'où nous vient la véritable joie! » « Heu! quam pueriliter nos ille decipiendi artifex fallit,... ut non discernamus, gaudendi « avidi, unde verius gaudeamus[2]! » Que de désirs différents sentent les malades! La santé revient, et tous ces appétits déréglés s'évanouissent. Ne mettons point notre bonheur à contenter ces appétits irréguliers que la maladie a fait naître. Qu'a le monde de comparable à ces ineffables douceurs? Mais s'il se vante de donner des joies, il n'ose pas même promettre de vous y donner du repos : c'est l'héritage des saints, c'est le partage des bienheureux; et c'est par où je m'en vais conclure.

TROISIÈME POINT.

Le repos éternel des bienheureux nous a été figuré dès l'origine du monde, lorsque Dieu ayant tiré du néant ses créatures, et les ayant arrangées dans une si belle ordonnance durant six jours, établit et sanctifia le jour du repos, dans lequel, comme dit la sainte Écriture, « il se reposa de tout son ouvrage[3]. » Vous savez assez, Chrétiens, que

1. *Is.* LXVI, 18 et seq.
2. Julian. Pomer., *De vit. contempl.*, lib. II, cap. XIII, inter Oper. S. Prosp.
3. *Gen.* II, 2.

Dieu, qui fait tout sans peine par sa volonté, n'a pas besoin de se délasser de son travail; et vous n'ignorez pas non plus, qu'en consacrant ce jour de repos, il n'a pas laissé depuis d'agir sans cesse. « Mon Père, dit le Fils de Dieu, agit sans relâche [1]. » Et, s'il cessoit un moment de soutenir l'univers par la force de sa puissance, le soleil s'égareroit de sa route, la mer forceroit toutes ses bornes, la terre branleroit sur son axe; en un mot toute la nature seroit en un moment replongée, je ne dis pas dans l'ancien chaos, mais dans une perte totale et dans le non être. Quand donc il a plu à Dieu de sanctifier le septième jour, et d'y établir son repos, il a voulu nous faire comprendre, qu'après la continuelle action par laquelle il développe tout l'ordre des siècles, il a désigné un dernier jour, qui est le jour immuable de l'éternité, dans lequel il se reposera avec ses élus : disons mieux, que ses élus se reposeront éternellement en lui-même. Telle est le sabbat mystérieux, tel est le « jour de repos qui est réservé au peuple de Dieu, » selon la doctrine de l'Apôtre : « Itaque « relinquitur sabbatismus populo Dei, » dit la savante Épître aux Hébreux [2].

Le fondement de ce repos des prédestinés, c'est que l'éternité leur est assurée. Car, mes Frères, l'Éternel médite des choses éternelles; et tout l'ordre de ses conseils, par diverses révolutions et par divers changements, se doit enfin terminer à un état immuable. C'est pourquoi après ces jours de fatigue, après ces jours de l'ancien Adam, jours pénibles, jours laborieux, jours de gémissement et de pénitence, où nous devons subsister et gagner le pain de vie par nos sueurs; nous serons conduits à la « cité sainte que Dieu, dit le même Apôtre, nous a préparée [3], » et où le Saint-Esprit nous assure que « nous nous reposerons à jamais de toutes nos peines [4]. »

C'est en vue de l'éternité de cette cité triomphante, que saint Paul l'appelle une « cité ferme et qui a un fondement : » « fundamenta ha-« bentem civitatem [5]. » Nul fondement sur la terre. Nous pensons nous reposer; et cependant le temps nous enlève, et nous sommes la proie de notre propre durée. Fixez un peu vos yeux, et vous verrez tout en mouvement autour de vous. Est-ce donc que tout tourne, ou bien si nous-mêmes nous tournons? Tout tourne, et nous tournons tout ensemble, parce que la figure de ce monde passe. Et si nous ne sentons pas toujours cette violente agitation, c'est que nous sommes emportés avec tout le reste par une même rapidité. Où est donc la solidité et la consistance? En vous, ô sainte Sion, cité éternelle « dont Dieu est l'architecte et le fondateur : » « cujus artifex et conditor Deus [6]. » Il vous est la consistance; parce que sa main souveraine est votre soutien immuable, et sa puissance invincible votre inébranlable fondement.

« Efforçons-nous donc, dit le saint Apôtre, d'entrer dans ce repos éternel [7]. » Qui de nous ne désire pas le repos? Et celui qui agit dans

1. Joan. II, 2 — 2. *Heb.* IV, 9. — 3. Ibid., XI, 16. — 4. *Apoc.* XIV, 13.
5. *Heb.* XI, 10 — 6. Ibid. — 7. Ibid., IV, 11.

sa maison, et celui qui travaille à la campagne, et celui qui navigue sur les mers, et celui qui négocie sur la terre, et celui qui sert dans les armées, et celui qui s'intrigue et s'empresse dans les cours; tous aspirent de loin à quelque repos : mais nous le voulons honnête; mais surtout nous le voulons assuré.

S'il est ainsi, Chrétiens, ne le cherchez pas sur la terre. « Levez-vous, marchez sans relâche, dit le prophète Michée, parce qu'il n'y a point ici de repos pour vous : » « Surgite et ite, quia non habetis hic « requiem [1]. » Entrez un peu avec moi en raisonnement sur cette matière importante : ou plutôt entrez-y avec vous-mêmes; et pendant que je parlerai, consultez votre expérience. Je laisse les grandes paroles, j'abandonne les grands mouvements de l'art oratoire, pour peser avec vous les choses froidement et de sens rassis.

Dans cette inconstance des choses humaines, et parmi tant de violentes agitations qui nous troublent ou qui nous menacent, celui-là me semble heureux qui peut avoir un refuge; et sans cela, Chrétiens, nous sommes trop exposés aux attaques de la fortune pour pouvoir trouver du repos. Par exemple, vous vivez ici dans la cour : et sans entrer plus avant dans l'état de vos affaires, je veux croire que la vie vous y semble douce; mais certes vous n'avez pas si fort oublié les tempêtes dont cette mer est si souvent agitée, que vous osiez vous fier tout à fait à cette bonace. Et c'est pourquoi je ne vois point d'homme sensé qui ne se destine un lieu de retraite, qu'il regarde de loin comme un port dans lequel il se jettera, quand il sera poussé par les vents contraires. Mais cet asile que vous vous préparez contre la fortune, est encore de son ressort; et si loin que vous étendiez votre prévoyance, jamais vous n'égalerez les bizarreries. Vous penserez vous être muni d'un côté, la ruine viendra de l'autre. Vous aurez tout assuré aux environs, l'édifice fondra tout à coup par le fondement. Si le fondement est solide, un coup de foudre vient d'en haut qui renversera tout de fond en comble. Je veux dire simplement et sans figure, que les malheurs nous assaillent et nous pénètrent par trop d'endroits, pour pouvoir être prévus et arrêtés de toutes parts. Il n'y a rien sur la terre où nous mettions notre appui, enfants, amis, dignités, emplois, qui non-seulement ne puisse manquer, mais encore ne puisse nous tourner en une amertume infinie; et nous serions trop novices dans l'histoire de la vie humaine, si nous avions encore besoin qu'on nous prouvât cette vérité. Posons donc ce qui peut arriver, ce que vous avez vu mille fois arriver aux autres, vous arrive aussi à vous-mêmes. Car sans doute, mes Frères, vous n'avez point parmi vos titres de sauvegarde contre la fortune : vous n'avez ni de privilége, ni d'exemptions contre les communes foiblesses. Faisons donc qu'il arrive que l'espérance de votre fortune, que votre bonheur, vos établissements soient troublés, renversés par quelque disgrâce imprévue, votre famille désolée par quelque mort désastreuse, votre santé ruinée par quelque cruelle maladie; si vous n'avez quelque lieu d'abri où vous vous mettiez à couvert,

1. *Mich.* II. 10.

vous essuierez tout du long la fureur des vents et de la tempête. Mais où trouverez-vous cet abri? Jetez les yeux de tous côtés; le déluge a inondé toute la terre; les maux en couvrent toute la surface; et vous ne trouverez pas même où mettre le pied. Il faut chercher donc le moyen de sortir de toute l'enceinte du monde.

Il est vrai qu'il y a une partie de nous-mêmes sur laquelle la fortune n'avoit aucun droit; notre esprit, notre raison, notre intelligence. Et c'est la faute que nous avons faite : ce qui étoit libre et indépendant, nous l'avons été engager dans les biens du monde; et par là nous l'avons soumis, comme tout le reste, aux prises de la fortune. Imprudents! la nature même a enseigné aux animaux poursuivis, quand le corps est découvert, de cacher la tête : nous dont la partie principale étoit naturellement à couvert de toutes les insultes, nous la produisons toute au dehors, et nous exposons aux coups ce qui étoit inaccessible et invulnérable. Que reste-t-il donc maintenant, sinon que démêlant du milieu du monde cette partie immortelle, nous l'allions établir dans la cité sainte que Dieu nous a préparée?

Peut-être que vous penserez que vous ne pouvez vous établir où vous n'êtes pas, et que je vous parle en vain de la terre et de la sûreté du port, pendant que vous voguez au milieu des ondes. Eh quoi! ne voyez-vous pas ce navire qui, éloigné de son port, battu par les vents et par les flots, vogue dans une mer inconnue? Si les tempêtes l'agitent, si les nuages couvrent le soleil, alors le sage pilote, craignant d'être emporté contre des écueils, commande qu'on jette l'ancre : et cette ancre fait trouver à son vaisseau la consistance parmi les flots, la terre au milieu des ondes, et une espèce de port assuré dans l'immensité et dans le tumulte de l'océan. Ainsi dit le saint Apôtre : « Jetez au ciel votre espérance, laquelle sert à votre âme comme d'une ancre ferme et assurée : » « Quam sicut anchoram habemus animæ tutam « ac firmam [1]. » Jetez cette ancre sacrée, dont les cordages ne rompent jamais, dans la bienheureuse terre des vivants; et croyez qu'ayant trouvé un fond si solide elle servira de fondement assuré à votre vaisseau, jusqu'à ce qu'il arrive au port.

Mais, Messieurs, pour espérer il faut croire. Et c'est ce qu'on nous dit tous les jours. Donnez-moi la foi, et je quitte tout; persuadez-moi de la vie future, et j'abandonne tout ce que j'aime pour une si belle espérance. Eh quoi! homme, pouvez-vous penser que tout soit corps et matière en vous? Quoi! tout meurt, tout est enterré? Le cercueil vous égale aux bêtes, et il n'y a rien en vous qui soit au-dessus? Je le vois bien, votre esprit est infatué de tant de belles sentences, écrites si éloquemment en prose et en vers, qu'un Montaigne, je le nomme, vous a débitées; qui préfèrent les animaux à l'homme, leur instinct à notre raison, leur nature simple, innocente et sans fard, c'est ainsi qu'on parle, à nos raffinements et à nos malices. Mais, dites-moi, subtil philosophe, qui vous riez si finement de l'homme qui s'imagine être quelque chose, compterez-vous encore pour rien de connoître

1. *Heb.* VI, 19.

Dieu? Connoître une première nature, adorer son éternité, admirer sa toute-puissance, louer sa sagesse, s'abandonner à sa providence, obéir à sa volonté, n'est-ce rien qui nous distingue des bêtes? Tous les saints, dont nous honorons aujourd'hui la glorieuse mémoire, ont-ils vainement espéré en Dieu, et n'y a-t-il que les épicuriens brutaux et sensuels qui aient connu droitement les devoirs de l'homme? Plutôt ne voyez-vous pas que si une partie de nous-mêmes tient à la nature sensible, celle qui connoît et qui aime Dieu, qui conséquemment est semblable à lui, puisque lui-même se connoît et s'aime, dépend nécessairement de plus hauts principes? Et donc! que les éléments nous redemandent tout ce qu'ils nous prêtent, pourvu que Dieu puisse aussi nous redemander cette âme qu'il a faite à sa ressemblance. Périssent toutes les pensées que nous avons données aux choses mortelles; mais que ce qui étoit né capable de Dieu soit immortel comme lui. Par conséquent, homme sensuel, qui ne renoncez à la vie future que parce que vous craignez les justes supplices, n'espérez plus au néant; non, non, n'y espérez plus : voulez-le, ne le voulez pas, votre éternité vous est assurée. Et certes il ne tient qu'à vous de la rendre heureuse : mais si vous refusez ce présent divin, une autre éternité vous attend; et vous vous rendrez digne d'un mal éternel, pour avoir perdu volontairement un bien qui le pouvoit être.

Entendez-vous ces vérités? Qu'avez-vous à leur opposer? Les croyez-vous à l'épreuve de vos frivoles raisonnements et de vos fausses railleries? Murmurez et raillez tant qu'il vous plaira; le Tout-Puissant a ses règles qui ne changeront ni pour vos murmures ni pour vos bons mots; et il saura bien vous faire sentir, quand il lui plaira, ce que vous refusez maintenant de croire. Allez, courez-en les risques, montrez-vous brave et intrépide, en hasardant tous les jours votre éternité. Ah! plutôt, Chrétiens, craignez de tomber en ses mains terribles. Remédiez aux désordres de cette conscience gangrenée. Pécheurs, il y a déjà trop longtemps que « l'enflure de vos plaies est sans ligatures, que vos blessures invétérées n'ont été frottées d'aucun baume : » « Vulnus et livor, et plaga tumens; non est circumligata, nec curata « medicamine, neque fota oleo [1]. » Cherchez un médecin qui vous traite; cherchez un confesseur qui vous lie par une discipline salutaire : que ses conseils soient votre huile : que la grâce du sacrement soit un baume bénin sur vos plaies. Ou si vous vous êtes approchés de Dieu, si vous avez fait pénitence dans une si grande solennité, allez donc désormais et ne péchez plus. Quoi! ne voulez-vous rien espérer que dans cette vie? Ah! ce n'est point la raison, c'est le dépit et le désespoir qui inspirent de telles pensées. S'il étoit ainsi, Chrétiens, si toutes nos espérances étoient renfermées dans ce siècle, on auroit quelque raison de penser que les animaux l'emportent sur nous. Nos maladies, nos inimitiés, nos chagrins, nos ambitieuses folies, nos tristes et malheureuses prévoyances qui avancent les maux, bien loin d'en empêcher le cours, mettroient nos misères dans le comble. Éveillez-

1. *Is.* I 6.

vous donc, ô enfants d'Adam; mais plutôt éveillez-vous, ô enfants de Dieu, et songez au lieu de votre origine.

Sire, celui-là serait haï de Dieu et des hommes, qui ne souhaiteroit pas votre gloire même en cette vie, et qui refuseroit d'y concourir de toutes ses forces par ses fidèles services. Mais certes je trahirois Votre Majesté, et je lui serois infidèle, si je bornois mes souhaits pour elle dans cette vie périssable. Vivez donc toujours heureux, toujours fortuné, victorieux de vos ennemis, père de vos peuples : mais vivez toujours bon, toujours juste, toujours humble et toujours pieux, toujours attaché à la religion, et protecteur de l'Église. Ainsi nous vous verrons toujours roi, toujours auguste, toujours couronné, et en ce monde, et en l'autre. Et c'est la félicité que je vous souhaite, avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

SERMON POUR LE PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT.

Justus es, Domine, et rectum judicium tuum.

Seigneur, vous êtes juste, et votre jugement est droit. Ps. CXVIII, 137.

La crainte précède l'amour, et Dieu fait marcher devant sa face son esprit de terreur avant que de répandre dans les cœurs l'esprit de charité et de grâce. Il faut que l'homme apprenne à trembler sous sa main suprême et à craindre ses jugements, avant que d'être porté à la confiance : autrement cette confiance pourroit dégénérer en témérité et se tourner en une audace insensée.

Le Sauveur paroîtra bientôt plein de vérité et de grâce. Il vient apporter la paix, il vient exciter l'amour, il vient établir la confiance. Mais l'Église, qui est occupée, durant ce temps de l'avent, à lui préparer ses voies, fait marcher la crainte devant sa face, parce que toujours instruite par le Saint-Esprit et très-savante en ses voies, elle sait qu'il veut ébranler les âmes avant que de les rassurer, et donner de la terreur avant que d'inspirer de l'amour.

Entrons, Chrétiens, dans ses conduites : regardons Jésus-Christ comme juge avant que de le regarder comme sauveur. Voyons-le descendre dans les nuées du ciel avec cette majesté redoutable, avant que de contempler cette douceur, ces condescendances, ces tendresses infinies pour le genre humain, qui nous paroîtront bientôt dans sa sainte et bienheureuse naissance.

Que si vous pensez peut-être que le jugement a deux parties, et que si les méchants y sont condamnés au feu éternel, les bons aussi y sont recueillis dans un éternel repos, écoutez ce que dit Jésus-Christ lui-

1. Troisième sermon pour le premier dimanche de l'avent.

même. « Celui qui croit, dit-il, ne sera point jugé[1] : » il ne dit pas qu'il ne sera point condamné, mais qu'il ne sera point jugé; afin que nous entendions que ce qu'il veut nous faire comprendre principalement dans le jugement dernier, c'est sa rigueur implacable, et cette terrible exécution de la dernière sentence qui sera prononcée contre les rebelles.

Qui me donnera, Chrétiens, des paroles assez efficaces pour pénétrer votre cœur, et percer vos chairs de la crainte de ce jugement? O Seigneur, parlez vous-même dans cette chaire : vous seul avez droit d'y parler, et jamais on n'y doit entendre que votre parole. Mais, mes Frères, dans cette action où il s'agit de représenter ce que Dieu fera de plus grand et de plus terrible, je m'astreins plus que jamais à le faire parler tout seul par son Écriture. Plaise à son saint et divin Esprit de parler au dedans des cœurs, pendant que je parlerai aux oreilles du corps. C'est la grâce que je lui demande par, etc.

« Quod si nec sic volueritis disciplinam, sed ambulaveritis ex adverso mihi, ego quoque contra vos adversus incedam, et percutiam vos septies propter peccata vestra.... Et ego incedam contra vos in furore contrario.... Et conteram superbiam duritiæ vestræ.... Et abominabitur vos anima mea[2] : » « Que si, étant avertis, vous ne voulez pas encore vous soumettre à la discipline, mais que vous marchiez directement contre moi, je marcherai aussi directement contre vous; je vous frapperai sept fois, c'est-à-dire sans fin et sans nombre, pour vos péchés, et je briserai votre superbe et indomptable dureté, et mon âme vous aura en exécration. » Le texte du Deutéronome est plus court, mais non moins terrible : « Sicut lætatus est Dominus bene vobis faciens vosque multiplicans, sic lætabitur subvertens atque disperdens[3] : » « Comme le Seigneur s'est réjoui en vous accroissant et en vous faisant du bien, ainsi il se réjouira en vous ravageant et en vous renversant de fond en comble. » Mais voici une troisième menace qui met le comble aux maux des pécheurs : « Eo quod non servieris Domino Deo tuo in gaudio cordisque lætitia propter rerum omnium abundantiam, servies inimico tuo quem immittet tibi Dominus, in fame, et siti, et nuditate, et omni penuria; et ponet jugum ferreum super cervicem tuam, donec te conterat[4] : » « Puisque vous n'avez pas voulu servir le Seigneur votre Dieu dans la joie et l'allégresse de votre cœur au milieu de l'abondance de toutes sortes de biens, vous servirez à votre ennemi que le Seigneur enverra contre vous, dans la faim, dans la soif, dans la nudité, et dans une extrême disette; et cet ennemi cruel mettra sur vos épaules un joug de fer par lequel vous serez brisés. »

Je veux suivre l'Écriture de mot à mot et de parole à parole : il ne faut point que l'homme parle, et je ne veux pas ici contrefaire la voix de Dieu ni imiter le tonnerre. Pour joindre ces trois passages, réunissons trois caractères. Dans le premier, la puissance méprisée; dans

1. Joan. III, 18. — 2. *Lev.* XXVI, 23, 28, 29, 30. — 3. *Deut.* XXVIII, 63.
4. Ibid., 47, 48.

le second, la bonté aigrie par l'ingratitude; dans le troisième, la majesté et la souveraineté violées : et voici en trois mots les trois fondements de la vengeance divine, que le Saint-Esprit veut nous faire entendre. Vous vous êtes soulevés contre la puissance infinie, elle vous accablera. Vous avez méprisé la bonté, vous en éprouverez les rigueurs. Vous n'avez pas voulu vivre sous un empire doux et légitime, vous serez assujettis à une dure et insupportable tyrannie.

PREMIER POINT.

Mais pour procéder avec ordre dans l'explication des paroles que j'ai rapportées, il les faut considérer dans leur suite. Voici la première qui se présente : « Quod si nec sic volueritis disciplinam : » « Que si vous ne voulez pas vous soumettre à la discipline. » Il leur met devant les yeux avant toutes choses la liberté du choix, qui leur est donnée ; parce que c'est cette liberté qui nous rend coupables, et dont le mauvais usage donne une prise terrible sur nous à la justice divine.

Pour entendre cette vérité, il faut savoir que Dieu, qui est par nature notre souverain, a voulu l'être aussi par notre choix. Il a cru qu'il manqueroit quelque chose à la gloire de son empire, s'il n'avoit des sujets volontaires; et c'est pourquoi il a fait les créatures raisonnables et intelligentes, qui, étant déjà à lui par leur naissance, fussent capables encore de s'engager à lui obéir par leur volonté, et de se soumettre à son empire par son consentement exprès. Cette vérité importante nous est magnifiquement exprimée dans le livre de Josué; où nous voyons que ce fidèle serviteur de Dieu ayant assemblé le peuple, leur dit ces paroles : « Si vous n'êtes pas contents de servir le Seigneur, l'option vous est déférée : » « Optio vobis datur : » « choisissez aujourd'hui ce qu'il vous plaira, à quel maître vous voulez servir, et déterminez à qui vous avez résolu de vous soumettre : » « eligite hodie quod placet, cui potissimum servire debeatis[1]. » Et tout le peuple répondit : « A Dieu ne plaise que nous quittions le Seigneur; au contraire nous voulons le servir, parce que c'est lui en effet qui est notre Dieu. » Josué ne se contente pas de cette première acceptation, et reprenant la parole, il dit au peuple : « Prenez garde à quoi vous vous engagez; vous ne pourrez servir le Seigneur, ni subsister devant sa face : parce que Dieu est fort, saint et jaloux, et il ne pardonnera pas vos crimes et vos péchés : » « Non poteritis servire Domino : Deus « enim sanctus et fortis æmulator est[2]. » Et le peuple repartit : « Non, il ne sera pas comme vous le dites, mais nous servirons le Seigneur et demeurerons ses sujets. » Alors Josué leur dit : « Vous êtes donc aujourd'hui témoins que vous choisissez vous-mêmes le Seigneur pour être votre Dieu et le servir : — Oui, nous en sommes témoins[3]. »

Si j'entreprenois de raconter tout ce qui est à remarquer sur ces paroles, il faudroit un discours entier : mais je me restreins à ce qui

1. *Jos.* XXIV, 15. — 2. Ibid., 16, 18, 19, 20. — 3. Ibid., 22.

importe à mon sujet. Vous jugez bien, Messieurs, que Dieu, en nous laissant l'option, ne renonce pas au droit qui lui est acquis. Il ne prétend pas nous décharger de l'obligation primitive que nous avons d'être à lui, ni nous déférer tellement le choix, que nous puissions sans révolte et sans injustice nous soustraire à son empire. Mais il veut que nous soyons aussi volontairement à lui, que nous y sommes déjà de droit naturel, et que nous confirmions par un choix exprès notre dépendance nécessaire et inévitable. Pourquoi le veut-il ainsi ? Pour notre perfection et pour notre gloire. Celui à qui nous devons tout, veut pouvoir nous savoir gré de quelque chose : il veut nous donner un titre pour lui demander des récompenses. Que si nous refusons notre obéissance, nous lui donnons un titre pour exiger des supplices.

J'entends ici les pécheurs qui disent secretement dans leurs cœurs, qu'ils se passeroient aisément de cette liberté malheureuse qui les expose au péché et ensuite à la damnation. Je suis ici pour exposer les vérités éternelles, et non pour répondre à tous les murmures de ceux qui s'élèvent contre ces oracles; et toutefois je dirai ce mot : O homme, qui que tu sois, qui te fâches de n'être pas une bête brute, à qui la lumière de ta raison et l'honneur de ta liberté est à charge, cesse de te plaindre de tes avantages, et d'accuser témérairement ton bienfaiteur. Si tu étois indépendant par nature, et que Dieu néanmoins exigeât de toi que tu te rendisses dépendant par ta volonté, peut-être aurois-tu raison de trouver ou l'obligation importune, ou la demande incivile. Mais puisque l'usage qu'il prétend de ta liberté, c'est de travailler à ton bonheur en t'assujettissant à son empire, ce qu'il exige est trop aisé, trop naturel et trop juste. On peut sans grand effort se donner à qui on est. Ce seroit peut-être quelque violence, s'il falloit sortir de notre état et nous transporter à un domaine étranger. Il ne s'agit que d'y demeurer et d'y consentir. Enfin quand Dieu exige que nous consentions à être ses sujets, il veut que nous consentions à être ce que nous sommes, et que nous accommodions notre volonté au fond même de notre essence. Rien n'est plus naturel, rien n'est moins pénible, à moins que la volonté ne soit entièrement dépravée.

Aussi faut-il avouer qu'elle l'est étrangement dans tous les pécheurs Car dès qu'ils ne veulent pas dépendre de Dieu, ils ne veulent donc plus être ce qu'ils sont. Ils combattent en eux-mêmes les premiers principes et le fondement de leur être. Ils corrompent leur propre droiture. Ils se rendent contraires à Dieu, et Dieu par conséquent leur devient contraire. Ils sont soumis à Dieu comme juge. Il les juge, parce qu'il connoît ce déréglement. Il les hait, parce que les règles de sa vérité répugnent à leur injustice.

Rien, disent-ils, n'est contraire à Dieu, rien ne lui répugne, rien ne l'offense, parce que rien ne lui nuit ni ne le trouble. Dites donc qu'il ne se fait rien au monde contre la raison ; poussez jusque-là l'extravagance de votre sens dépravé. Votre bien vous est ôté, mais la raison subsiste toujours : si cette foible raison humaine, combien plus

la divine et l'originale ! Il faut qu'elle subsiste éternelle et inviolable, afin que la justice soit exercée. « Et erit in tempore illo, visitabo super « viros defixos in fæcibus suis, qui dicunt in cordibus suis : Non fa« ciet bene Dominus et non faciet male : et erit fortitudo eorum in « direptionem [1] : » « En ce temps-là je visiterai dans ma colère ceux qui sont enfoncés dans leurs ordures, qui disent en leur cœur : Le Seigneur ne fera ni bien ni mal : et toutes leurs richesses seront pillées. » « Videbitis quid sit inter justum et impium, inter servientem « Domino et non servientem ei [2] : » « Vous verrez quelle différence il y a entre le juste et l'impie, entre celui qui sert Dieu et celui qui ne le sert point. »

Il faut donc ici vous faire entendre à quoi nous engage notre liberté, et combien elle nous rend responsables de nos actions. Par cette liberté nous faisons la guerre à Dieu. Nous exerçons notre liberté par une audacieuse transgression de toutes ses lois : nous transgressons l'une et l'autre table. « Tu adoreras le Seigneur ton Dieu [3]. » Où lui rendons-nous cette adoration ? Se confesse-t-on seulement d'avoir manqué à ce devoir ? Comme si ce premier de tous les préceptes n'étoit mis en tête du Décalogue que par honneur, et emportoit le moins d'obligation ! Sanctifiez les fêtes. Croyez-vous en conscience avoir satisfait à l'intention de la loi par une messe qui dure moins d'une demi-heure, qui n'est jamais trop courte, où l'on est sans attention et sans respect même apparent ? Le jour a vingt-quatre heures; et le reste devroit un peu participer à cette sanctification. Il me vient dans la pensée d'appliquer ici ce reproche : « Ce peuple m'honore des lèvres; mais son cœur est loin de moi [4]. » Mais nous ne l'honorons pas même des lèvres. Je ne sais qui je blâmerai davantage, ou ceux qui ne l'honorent que des lèvres, ou ceux qui ne l'honorent pas même des lèvres; ou ceux qui ne composent que l'extérieur, ou ceux qui ne composent pas même l'extérieur. Si bien que les fêtes ne diffèrent des autres jours, sinon en ce que les profanations et les irrévérences y sont plus publiques, plus scandaleuses, plus universelles.

Et pour la seconde table qui regarde le prochain, nous attaquons tous les jours son honneur par nos médisances, son repos par nos vexations, son bien par nos rapines, sa couche même par nos adultères. Disons après cela que nous ne marchons pas contre Dieu. Mais voici qu'il marche aussi directement contre nous. Voici Jésus qui descend de la nue pour détruire ses ennemis par le souffle de sa bouche, et les dissiper par la clarté de son avénement glorieux.

Le foible s'élève contre le fort, le fort accable le foible. Le fort a offert la paix au foible; le foible a voulu combattre : il n'y a qu'à voir qui l'emportera et à qui demeurera la victoire. Si résistant hautement à un souverain tel que Dieu, nous ne laissons pas toutefois que de vivre heureux, il s'ensuit que Dieu n'est plus Dieu; nous l'emportons contre lui, et sa volonté est vaincue par celle de la créature. Mais parce qu'elle est invincible, aucun ne peut être heureux que celui qui

1. *Soph.* I, 12, 13. — 2. *Mal.* III, 18. — 3. *Deut.* VI, 13. — 4. *Is.* XXIX, 13.

lui obéit; et il faut nécessairement que quiconque se soulève contre lui soit accablé par sa puissance.

C'est encore pour cette raison qu'il ajoute dans les paroles que j'explique : « Et je briserai votre fière et indocile dureté. » Vous vous endurcissez contre Dieu, il s'endurcit contre vous; vous vous attachez contre lui, et lui s'attache contre vous; vous, en homme, de toute la force de votre cœur; lui, en Dieu, de toute la force du sien, s'il m'est permis de parler ainsi. Hélas! il n'y a point de proportion, et la partie n'est pas égale : mais vous avez voulu le premier vous mesurer avec lui. Vous avez le premier rompu les mesures; et vous avez rendu juste le traitement que vous en avez éprouvé. Vous persévérez, et il persévère. Vous persévérez à retenir ce bien mal acquis, et je vois toujours dans vos coffres, dit le saint prophète[1], cette flamme dévorante, ce trésor d'iniquité, ce bien mal acquis qui renversera peut-être votre maison, et sans doute donnera la mort à votre âme. Persévérance humaine, opiniâtre, ah! Dieu vous opposera une persévérance divine, une fermeté immuable, un décret fixe et irrévocable, une résolution éternelle. Ils sont incorrigibles : de là il les aura en exécration, parce que, les regardant comme incorrigibles, il frappera sans pitié et n'écoutera plus les gémissements. Ils ressentiront une haine, une aversion du cœur de Dieu.

Rentrez donc, pécheurs, en vous-mêmes, et regardez dans vos crimes ce que vous méritez que Dieu fasse de vous par sa vengeance. Rien n'a pu vous toucher; tous les efforts de la bonté de Dieu ont été vains. Peut-elle souffrir une si noire ingratitude! Écoutez cette bonté méprisée, et voyez comme elle vous parle.

DEUXIÈME POINT.

Encore qu'un Dieu irrité ne paroisse jamais aux hommes qu'avec un appareil étonnant, toutefois il n'est jamais plus terrible qu'en l'état où je dois le représenter, non point, comme on pourroit croire, porté sur un nuage enflammé, ou sur un tourbillon foudroyant, avec une voix toujours menaçante, toujours foudroyante, et jetant de ses yeux un feu dévorant; mais armé de ses bienfaits et assis sur un trône de grâce. « Nolite contristare Spiritum sanctum Dei in quo signati estis[2] : » « N'attristez point l'Esprit saint de Dieu dont vous avez été marqués comme d'un sceau. » Il se réjouit en faisant du bien, on l'afflige quand on le refuse. Ce qui peut affliger et contrister l'Esprit de Dieu, c'est non tant l'outrage qui est fait à sa sainteté, que la violence que souffre son amour méprisé et sa bonne volonté frustée par notre opiniâtre résistance. C'est là, dit le saint Apôtre, ce qui afflige le Saint-Esprit, c'est-à-dire l'amour de Dieu agissant en nous pour gagner nos cœurs. Dieu est irrité contre les démons; mais, comme il ne demande plus leur affection, il n'est plus affligé ni contristé par leur désobéissance. C'est à un cœur chrétien qu'il veut faire sentir ses tendresses : il doit

1. *Mich.* VI, 10. — 2. *Ephes.* IV, 30.

y trouver la correspondance. De là naît le rebut qui l'afflige et qui le contriste, un dégoût des ingrats qui lui sont à charge.

« Sicut lætatus est Dominus bene vobis faciens vosque multiplicans, « sic lætabitur subvertens atque disperdens[1] : » « Comme le Seigneur s'est réjoui en vous faisant du bien, ainsi il se réjouira en vous ravageant et en vous renversant de fond en comble. » L'amour rebuté, l'amour dédaigné, l'amour outragé par le plus injurieux mépris, l'amour épuisé par l'excès de son abondance fait tarir la source des grâces et ouvre celle des vengeances. Rien de plus furieux qu'un amour méprisé et outragé. Dieu a suivi, en nous bénissant, sa nature bienfaisante; mais nous l'avons contristé, mais nous avons affligé son Saint-Esprit; nous avons changé la joie de bien faire en une joie de punir; et il est juste qu'il répare la tristesse que nous avons causée à l'Esprit de grâce, par une joie efficace, par un triomphe de son cœur, par un zèle de sa justice à punir nos ingratitudes, justice du Nouveau Testament qui s'applique par le sang, par la bonté même et par les grâces infinies d'un Dieu rédempteur.

« Ecce Agnus Dei[2] : « Voici l'Agneau de Dieu. » « Jam enim securis « ad radicem posita est[3] : « La cognée est déjà mise à la racine. » La colère approche toujours avec la grâce; la cognée s'applique toujours par le bienfait même; et si la sainte inspiration ne nous vivifie, elle nous tue. Car d'où pensez-vous que sortent les flammes qui dévorent les chrétiens ingrats? De ses autels, de ses sacrements, de ses plaies, de ce côté ouvert sur la croix pour nous être une source d'amour infini. C'est de là que sortira l'indignation de la juste fureur, et d'autant plus implacable qu'elle aura été détrempée dans la source même des grâces. Car il est juste et très-juste que tout, et les grâces mêmes, tournent à mal à un cœur ingrat. O poids des grâces rejetées! poids des bienfaits méprisés! Au contraire tout tourne à bien à ceux qui aiment, même les péchés, dit saint Augustin[4], qui les abaissent, qui les humilient, qui les encouragent.

« A facie iræ columbæ[5] : « Mettez-nous à couvert « de la face irritée de la colombe. » « Operite nos à facie.... Agni[6] : » « Cachez-nous de devant la face de l'Agneau. » Ce n'est pas tant la face du Père irrité; c'est la face de cette colombe tendre et bienfaisante qui a gémi tant de fois pour eux, de cet Agneau qui s'est immolé pour eux. La croix, la rédemption aggrave la damnation et accumule les crimes; elle y met le comble. « Sol obscurabitur et luna non dabit lumen « suum, et stellæ cadent de cœlo, et virtutes cœlorum commovebun- « tur; et tunc parebit signum Filii hominis. Et tunc plangent omnes « tribus terræ, et videbunt Filium hominis venientem in nubibus cœli « cum virtute multa et majestate[7] : » « Le soleil s'obscurcira et la lune ne donnera plus sa lumière : les étoiles tomberont du ciel, et les puissances des cieux seront ébranlées. Mais alors le signe du Fils de

1. *Deut.* XXVIII, 63. — 2. Joan. I, 36. — 3. Matth. III, 10.
4. *De corrept. et Grat.*, n. 24, tom. X, col. 763. — 5. *Jer.* XXV, 38.
6. *Apoc.* VI, 15. — 7. Matth. XXIV, 29, 30.

l'homme paroîtra dans le ciel, et tous les peuples de la terre seront dans les pleurs et dans les gémissements, et ils verront le Fils de l'homme qui viendra sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté. »

Méditons attentivement quelle prise nous donnons sur nous à la justice de Dieu par le mépris outrageux de ses bontés infinies. Qui donne, a droit d'exiger : il exige des reconnoissances : s'il ne trouve par de reconnoissances, il exigera des supplices : il ne perd pas ses droits. Les grâces que vous méprisez préparent une éternité bienheureuse. « La grâce, dit le Sauveur, est une fontaine d'eau jaillissante : » « Fons aquæ « salientis[1]. » Quand donc vous êtes touchés, quand vous ressentez quelquefois un certain mépris de cette pompe du monde qui s'évanouit, « de la figure qui passe[2], » de ses fleurs qui se flétrissent du matin au soir; quand, dégoûté de vous-même et de votre vie déréglée, vous regardez avec complaisance les chastes attraits de la vertu; vous vous écriez dans l'amertume de votre cœur : O chasteté! ô modestie! ô pudeur passée! ô tendresse de conscience qui ne pouvoit souffrir aucun crime! O sainte timidité, gardienne de l'innocence! Mais ô force à faillir! ô hardiesse pour s'excuser! ô lâche abandon d'un cœur corrompu et livré à ses désirs! Que veut le Seigneur votre Dieu, sinon que vous vous attachiez fortement à lui, et qu'en vous y attachant vous viviez heureux? C'est pour cela que Jésus-Christ est venu au monde « plein de grâce et de vérité[3]. » C'est pour cela qu'il nous a donné tant de saintes instructions, qu'il ne cesse de renouveler par la bouche de ses ministres. C'est pour cela qu'il a rempli tous ses sacrements d'une influence de vie, afin qu'y participant nous vivions. Si nous savons profiter de tous ces bienfaits, nous acquerrons par sa grâce un droit éternel sur lui-même pour le posséder en paix. Que si nous les méprisons, qui ne voit que nous lui donnons réciproquement un titre très-juste pour nous châtier par des supplices autant inouïs que ses bontés étoient extraordinaires? « Comme le Seigneur s'est réjoui en vous faisant du bien, ainsi il se réjouira en vous ravageant et en vous renversant de fond en comble : » « Sicut lætatus est Dominus bene vobis faciens vosque mul-« tiplicans; sic lætabitur subvertens atque disperdens. »

Et en effet il est juste qu'il mesure sa colère à ses bontés et à nos ingratitudes, et que sa fureur implacable perce d'autant de traits un cœur infidèle, que son amour bienfaisant avoit employé d'attraits pour le gagner. C'est pourquoi il ne faut pas se persuader que les grâces de Dieu périssent : non, mes Frères, ne le pensons pas. Ces grâces que nous rejetons, Dieu les rappelle à lui-même; Dieu les ramasse en son sein, où sa justice les change en traits pénétrants dont les ingrats seront percés. Ils connoîtront, les misérables, ce que c'est que d'abuser des bontés d'un Dieu, de forcer son inclination bienfaisante, de le contraindre à devenir cruel et inexorable, lui qui ne vouloit être que libéral et bienfaisant. Dieu ne cessera de les frapper de cette main souveraine et victorieuse dont ils ont injurieusement refusé les dons;

1. Joan. IV, 14. — 2. *I Cor.* VII, 31. — 3. Joan. I, 14.

et ses coups redoublés sans fin leur seront d'éternels reproches de ses grâces méprisées. Ainsi toujours vivants et toujours mourants, immortels pour leurs peines, trop forts pour mourir, trop foibles pour supporter, ils gémiront éternellement sur des lits de flammes, outrés de furieuses et irrémédiables douleurs. Et poussant parmi des blasphèmes exécrables mille plaintes désespérées, ils porteront à jamais le poids infini de tous les sacrements, de toutes les grâces rejetées; non moins pressés, non moins accablés des miséricordes de Dieu, que de l'excès intolérable de ses vengeances.

Tremblez donc, tremblez, Chrétiens, parmi ces grâces immenses, parmi ces bienfaits infinis qui vous environnent. Les saintes prédications sont un poids terrible : les saints sacrements, les inspirations, les exemples bons et mauvais qui nous avertissent chacun à leur manière, le silence même d'un Dieu, sa patience, sa longanimité, son attente; ô le poids terrible! tous les mouvements de la grâce sont d'un poids terrible pour nous. Il n'y a rien à négliger dans notre vie. Notre destinée, notre état, notre vocation ne souffrent rien de médiocre. Tout nous sert ou nous nuit infiniment. Chaque moment de notre vie, chaque respiration, chaque battement de notre pouls, si je puis parler de la sorte, chaque éclair de notre pensée a des suites éternelles. L'éternité d'un côté, et l'éternité de l'autre. Si vous suivez fidèlement l'instinct de la grâce, l'éternité bienheureuse y est attachée. Si vous manquez à la grâce, une autre éternité vous attend, et vous méritez un mal éternel, pour avoir perdu volontairement un bien qui le pouvoit être.

TROISIÈME POINT.

Il reste à considérer la troisième peine dont Dieu menace son peuple rebelle, laquelle il a plu au Saint-Esprit de nous exprimer en ces paroles que je répète encore une fois : « Puisque vous n'avez pas voulu servir le Seigneur votre Dieu dans la joie et l'allégresse de votre cœur, au milieu de l'abondance de toutes sortes de biens; vous servirez à votre ennemi que le Seigneur enverra contre vous, dans la faim, dans la soif, dans la nudité, et dans un extrême besoin de toutes choses; et cet ennemi mettra sur vos épaules un joug de fer par lequel vous serez brisés[1]. » C'est-à-dire, comme nous l'avons déjà expliqué, vous n'avez pas voulu vivre sous un empire doux et légitime; vous serez justement soumis à une dure et insupportable tyrannie.

Deux conditions de l'empire de Dieu nous sont ici exprimées : il n'y en a point de plus légitime, il n'y en a point de plus doux. Vous n'avez pas voulu servir Dieu votre Seigneur; et certes il n'y a point de Seigneur dont le droit soit mieux établi, ni le titre plus légitime. Il nous a faits, il nous a rachetés : nous sommes par la création l'œuvre de ses mains, par la rédemption le prix de son sang; par la création ses sujets, par la rédemption ses enfants. Nous sommes son bien,

1. *Deut.* XXVIII, 47, 48.

nous portons sa marque, créés à sa ressemblance, scellés de son saint Esprit; et nous ne pouvons le désavouer sans que le fond de notre être ne nous désavoue; ni enfin le renoncer sans renoncer à nous-mêmes.

Si cet empire est le plus légitime, il est aussi le plus naturel; étant le plus naturel, il est par conséquent aussi le plus doux. Ce n'est donc pas sans raison que la joie du cœur est promise à ceux qui servent le Seigneur leur Dieu. Car celui-là est content qui est dans l'état que la nature demande. La joie se trouve donc nécessairement dans le service de Dieu; l'abondance y est aussi et la plénitude. Nul ne sait mieux ce qui nous est propre que celui qui nous a faits. Nul ne peut mieux nous le donner, puisqu'il a tout en sa main. Nul ne le veut plus sincèrement, puisque rien ne convient mieux à celui qui a commencé l'ouvrage en nous donnant l'être, que d'y mettre la dernière main en nous donnant la félicité et le repos. Telle est la condition de la créature sous l'empire de son Dieu : elle est riche, elle est contente, elle est heureuse. Dieu, qui n'a besoin de rien pour lui-même, ne veut régner sur nous que pour notre bien, ni nous posséder que pour nous faire posséder en lui toutes choses.

Donc, ô créatures rebelles, ô pécheurs qui vous soulevez contre Dieu, faites maintenant votre sentence. Dites, Messieurs, ce que méritent ceux qui refusent de se soumettre à un gouvernement si avantageux et si équitable. Hélas! que méritent-ils, sinon de trouver, au lieu d'un joug agréable, un joug de fer; au lieu d'un seigneur légitime, un usurpateur violent; au lieu d'une puissance bienfaisante et amie, un ennemi insolent et outrageux; au lieu d'un père, un tyran; au lieu de la joie des enfants, la contrainte et la terreur des esclaves; au lieu de l'allégresse et de l'abondance, la faim, la soif et la nudité, et une extrême disette ?

Il faut vous dire quel est cet ennemi que Dieu enverra contre vous. Celui qui s'est déclaré l'ennemi de Dieu, qui ne pouvant rien contre lui, se venge contre son image; et la déchirant, la déshonore, remplissant son esprit envieux d'une vaine imagination de vengeance; c'est Satan avec ses anges. Esprits noirs, esprits ténébreux, esprits furieux et désespérés; qui affectent un faste insolent, au lieu de leur grandeur naturelle; qui emploient des finesses malicieuses, au lieu d'une sagesse céleste; qui ne respirent que la haine, la dissension et l'envie; au lieu de la charité et de la société fraternelle; qui sont devenus superbes, trompeurs et jaloux; qui s'étant perdus sans espérance et abîmés sans ressource, ne sont plus désormais capables que de cette noire et maligne joie qui revient a des méchants d'avoir des complices, à des envieux d'avoir des compagnons, à des superbes renversés d'entraîner avec soi les autres. C'est cette rage, c'est cette fureur de Satan et de ses anges que le prophète Ézéchiel nous représente sous le nom et sous la figure de Pharaon, roi d'Égypte. Spectacle épouvantable! Autour de lui sont des morts qu'il a percés par de cruelles blessures. Là gît Assur, dit le prophète, avec toute sa multitude : là est tombé Élam et tout le peuple qui le suivoit : là Mosoch et Thubal, et leur

princes et leurs capitaines, et tous les autres qui sont nommés : nombre innombrable, troupe infinie, multitude immense : ils sont autour renversés par terre, nageant dans leur sang. Pharaon est au milieu, qui repaît ses yeux de la vue d'un si grand carnage, et qui se console de sa perte et de la ruine des siens : Pharaon avec son armée, Satan avec ses anges : « Vidit eos Pharao, et consolatus est super universa « multitudine sua quæ interfecta est gladio : Pharao et omnis exercitus « ejus[1]. » Enfin, semblent-ils dire, nous ne serons pas les seuls misérables. Dieu a voulu des supplices; en voilà assez : voilà assez de sang, assez de carnage. On a voulu nous égaler les hommes : les voilà enfin nos égaux dans les tourments : cette égalité leur plaît. Ils savent que les hommes les doivent juger : quelle rage pour ces superbes! Mais avant ce jour, disent-ils, combien en mourra-t-il de notre main! Ah! que nous allons faire de siéges vacants, et qu'il y en aura parmi les criminels de ceux qui pouvoient s'asseoir parmi les juges!

Mais que fais-je, mes Frères, de profaner si longtemps et ma bouche et vos oreilles, en faisant parler ces blasphémateurs? C'est assez de vous avoir découvert leur haine. Elle est telle, remarquez ceci et étonnez-vous de cet excès, elle est telle, cette haine qu'ils ont contre nous, qu'ils se plaisent non-seulement à désoler, mais encore à souiller notre âme, à la dégrader. Oui, ils aiment encore mieux nous corromdre que nous tourmenter, nous ôter l'innocence que le repos, et nous rendre méchants que de nous rendre malheureux : si bien que quand ces victorieux cruels se sont rendus les maîtres d'une âme, ils y entrent avec furie; ils la pillent, ils la ravagent, ils la violent. O âme blanchie au sang de l'Agneau, âme qui étoit sortie des eaux du baptême si pure, si pudique et si virginale! Ces corrupteurs la violent, non tant pour se satisfaire que pour la déshonorer et la ravillir. Ils la portent à s'abandonner à eux; ils la souillent et puis ils la méprisent : ils la traitent comme ces femmes qui deviennent le mépris de ceux à qui elles se sont lâchement et indignement prostituées.

Souvenez-vous de votre baptême. Il a détruit la puissance des ténèbres. Rappelez-vous ces exorcismes qui ont été employés pour chasser Satan de votre âme. Retire-toi, lui a-t-on dit, « maudit, damné : » « Maledicte, damnate. » Il a été forcé de céder à l'empire de l'Église qui lui a ordonné de « faire place au Dieu vivant et véritable : » « da « locum Deo vero et vivo[2]. » Alors vous avez pour toujours renoncé à son empire. Chaque empire a ses pompes et ses ouvrages. Les pompes doivent être distinguées des œuvres. Les pompes du diable sont tout ce qui corrompt la modestie; tout ce qui remplit l'esprit de fausses grandeurs, tout ce qui étale la gloire et la vanité; tout ce qui veut plaire et attirer les regards, tout ce qui enchante les yeux; tout ce qui sert à l'ostentation et au triomphe de la vanité du monde; tout ce qui fait paroître grand ce qui ne l'est pas, et élève une autre grandeur que celle de Dieu. Maintenant il n'y a plus de pompe du monde : les spectacles sont devenus honnêtes, parce qu'on a ôté les excès grossiers

1. *Ezech.* XXXII, 22, 24, 26, 31. — 2. *Rituel.*

pour insinuer plus sûrement dans les cœurs, le poison le plus délicat et le plus dangereux. On ne connoît plus de luxe. A la simplicité de cet habit blanc dont tu as été revêtu, tu substitues des ornements tout profanes ? ah ! tu reprends les marques et les enseignes du monde. Il faut retrancher du baptême cette cérémonie si sainte, si ancienne, si apostolique.

Les œuvres, c'est l'iniquité. « L'œuvre des esprits de ténèbres, c'est de renverser l'homme : » « Operatio eorum est hominis eversio [1]. » Tu y contribues toi qui corromps les principes de la religion et de la crainte de Dieu par ces dangereuses railleries : toi qui nous affranchis de l'humble soumission aux objets de la foi, comme d'une crédulité vaine : toi qui fortifies la pudeur contre la crainte du crime : toi qui envenimes ces reproches qui allument le feu de la vengeance : vous y concourez, vous, qui n'étalez pas seulement avec vanité et ostentation, mais qui armez, pour ainsi dire, cette beauté corruptrice de l'innocence.

Ils nous dominent, ces esprits de malice, par les passions d'attache. L'avarice fait qu'on ne distingue plus ce bien mal acquis, confondu avec votre patrimoine. L'ambition, fatiguée des longueurs, prend les voies abrégées et qui sont le plus souvent criminelles. L'impudicité, ah ! qu'ils la poussent loin ! Et dans cet esprit de libertinage on reconnoît une force étrangère.

Ainsi nous avons relevé ce trône abattu et redressé cet empire d'iniquité, corrompu le baptême, effacé la croix de Jésus imprimée sur notre front, rejeté cette onction sainte, cette onction royale qui nous avoit faits des rois, des christs et des oints de Dieu ; profané le corps et le sang de Jésus-Christ; nous peut-être, l'ordre et le sacerdoce. Enfin tous les mystères du christianisme sont devenus le jouet des démons. Nul christianisme en nos mœurs.

Aussi « le Seigneur enverra-t-il Satan contre nous, » revêtu de tous les droits de Dieu contre les pécheurs : « Quem immittet tibi Dominus [2]. » Dieu l'établit notre souverain ; il le met en sa place ; il lui donne, pour ainsi dire, toute sa puissance. Étranger, qui nous tirera de notre patrie ; usurpateur, qui ne fera que ravager ; esclave révolté, qui ne donnera point de bornes à son insolence. « Nous étions nés pour être rois : » « Fecisti nos Deo nostro reges et sacerdotes [3] » et nous préférons d'être assujettis au tyran le plus impitoyable.

Revenez, Jérémie, renouvelez vos gémissements. O saint prophète de Dieu ! seul capable d'égaler les lamentations aux calamités, venez déplorer encore une fois le sanctuaire souillé, la maison de Dieu profanée. « Hæreditas nostra versa est ad alienos, domus nostræ ad extra- « neos : » « Notre héritage est passé à ceux d'un autre pays, et nos maisons à des étrangers. » « Servi dominati sunt nostri : » « Des esclaves nous ont dominés. » « Cecidit corona capitis nostri : væ nobis, « quia peccavimus [4] ! » « La couronne est tombée de notre tête : mal-

1. Ter., *Apol.*, n. 22. — 2. *Deut.* XXVIII, 48. — 3. *Apoc.* V, 10.
4. *Thren.* V, 2, 8, 16.

heur à nous parce que nous avons péché! » « Aperuerunt super te os « suum omnes inimici tui : sibilaverunt et fremuerunt dentibus suis, « et dixerunt : Devorabimus : en ista est dies quam expectabamus ; in« venimus, vidimus[1] : » « Tous vos ennemis ont ouvert la bouche contre vous, ils ont sifflé, ils ont grincé les dents et ils ont dit : Nous les dévorerons; voici le jour que nous attendions, nous l'avons trouvé, nous l'avons vu. » « Fecit Dominus quæ cogitavit... : lætificavit super « te inimicum et exaltavit cornu hostium tuorum[2] : » « Le Seigneur a fait ce qu'il avoit résolu; il vous a rendu la joie de vos ennemis et il a relevé la force de ceux qui vous haïssoient. »

Nous ne rougirons pas de porter des fers, nous que Jésus-Christ a faits rois ! Nous jetons aux pieds de Satan la couronne que le Sauveur a mise sur nos têtes. « Væ nobis, quia peccavimus : » « Malheur à nous, parce que nous avons péché. » Disons-le du moins du fond de nos cœurs, ce « Væ, » ce Malheur à nous. Renouvelons les vœux de notre baptême : Je renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. Femme mondaine, consentez à plutôt choquer que de plaire trop ; d'être plutôt méprisée que vaine et superbe; plutôt seule et abandonnée que trop chérie et trop poursuivie. Où est l'eau pour nous baptiser ? Ah ! plongeons-nous dans l'eau de la pénitence, dans ce baptême de larmes, dans ce baptême de sang, dans ce baptême laborieux. Plongeons-nous-y, n'en sortons jamais, jusqu'à ce que Jésus nous appelle à sa gloire, ou nous conduise, etc.

SERMON SUR LA DIVINITÉ DE LA RELIGION[3].

Cæci vident, claudi ambulant, leprosi mundantur, surdi audiunt, « mortui resurgunt, pauperes evangelizantur : et beatus est qui non fue« rit scandalizatus in me ! »

Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'Évangile est annoncé aux pauvres : et heureux celui qui ne sera pas scandalisé à mon sujet! Matth., XI, 5, 6.

Jésus-Christ interrogé dans notre évangile par les disciples de saint Jean-Baptiste, s'il est ce Messie que l'on attendoit, et ce Dieu qui devoit venir en personne pour sauver la nature humaine, « Tu es qui « venturus es? » « Êtes-vous celui qui devez venir ? » leur dit pour toute réponse, qu'il fait des biens infinis au monde, et que le monde cependant se soulève unanimement contre lui. Il leur raconte d'une même suite les bienfaits qu'il répand, et les contradictions qu'il en-

1. *Thren.* II, 16. — 2. Ibid., 17.
3. Second sermon pour le 2e dimanche de l'Avent, prêché devant la cour.

dure; les miracles qu'il fait, et les scandales qu'il cause à un peuple ingrat; c'est-à-dire qu'il donne aux hommes, pour marque de divinité en sa personne sacrée, premièrement ses bontés, et secondement leur ingratitude.

En effet, Chrétiens, il est véritable que Dieu n'a jamais cessé d'être bienfaisant, et que les hommes aussi de leur côté n'ont jamais cessé d'être ingrats : tellement qu'il pourroit sembler, tant notre méconnoissance est extrême! que c'est comme un apanage de la nature divine d'être infiniment libérale aux hommes, et de ne trouver toutefois dans le genre humain qu'une perpétuelle opposition à ses volontés, et un mépris injurieux de toutes ses grâces.

Saint Pierre a égalé, surpassé en deux mots les éloges des plus pompeux panégyriques, lorsqu'il a dit du Sauveur, « qu'il passoit en bienfaisant et guérissant tous les oppressés : » « Pertransiit benefaciendo « et sanando omnes oppressos[1]. » Et certes il n'y a rien de plus magnifique et de plus digne d'un Dieu, que de laisser partout où il passe des effets de sa bonté; que de marquer tous ses pas par ses bienfaits; que de parcourir les bourgades, les villes et les provinces, non par ses victoires, comme on a dit des conquérants; car c'est tout ravager et tout détruire; mais par ses libéralités.

Ainsi Jésus-Christ a montré aux hommes sa divinité comme elle a accoutumé de se déclarer, à savoir par ses grâces et par ses soins paternels; et les hommes l'ont traité aussi comme ils traitent la divinité, quand ils l'ont payé, selon leur coutume, d'ingratitude et d'impiété : « Et beatus est qui non fuerit scandalizatus in me! »

Voilà en peu de mots ce qui nous est proposé dans notre Évangile; mais pour en tirer les instructions, il faut un plus long discours, dans lequel je ne puis entrer qu'après avoir imploré le secours d'en haut. « Ave. »

« Cæci vident, claudi ambulant, leprosi mundantur : et beatus est « qui non fuerit scandalizatus in me! » « Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés : et bienheureux est celui qui n'est pas scandalisé en moi! » Ce n'est plus en illuminant les aveugles ni en faisant marcher les estropiés, ni en purifiant les lépreux, ni en ressuscitant les morts, que Jésus-Christ autorise sa mission, et fait connoître aux hommes sa divinité. Ces choses ont été faites durant les jours de sa vie mortelle, et il les a continuées dans sa sainte Église tant qu'il a été nécessaire pour poser les fondements de la foi naissante. Mais ces miracles sensibles qui ont été faits par le Fils de Dieu sur des personnes particulières et pendant un temps limité, étoient les signes sacrés d'autres miracles spirituels qui n'ont point de bornes semblables, ni pour les temps, ni pour les personnes, puisqu'ils regardent également tous les hommes et tous les siècles.

En effet, ce ne sont point seulement des particuliers aveugles, estropiés et lépreux, qui demandent au Fils de Dieu le secours de sa main puissante. Mais plutôt tout le genre humain, si nous le savons com-

1. *Act.* x 38.

prendre, est ce sourd et cet aveugle qui a perdu la connoissance de Dieu, et ne peut plus entendre sa voix. Le genre humain est ce boiteux, qui n'ayant aucune règle des mœurs, ne peut plus ni marcher droit ni se soutenir. Enfin le genre humain est tout ensemble et ce lépreux et ce mort, qui, faute de trouver quelqu'un qui le retire du péché, ne peut ni se purifier de ses taches, ni éviter sa corruption. Jésus-Christ a rendu l'ouïe à ce sourd et la clarté à cet aveugle, quand il a fondé la foi : Jésus-Christ a redressé ce boiteux, quand il a réglé les mœurs : Jésus-Christ a nettoyé ce lépreux et ressuscité ce mort, quand il a établi dans sa sainte Église la rémission des péchés. Voilà les trois grands miracles par lesquels Jésus-Christ nous montre sa divinité; et en voici le moyen.

Quiconque fait voir aux hommes une vérité souveraine et toute-puissante, une droiture infaillible, une bonté sans mesure, fait voir en même temps la divinité. Or est-il que le Fils de Dieu nous montre en sa personne une vérité souveraine par l'établissement de la foi, une équité infaillible par la direction des mœurs, une bonté sans mesure par la rémission des péchés : il nous montre donc sa divinité. Mais ajoutons, s'il vous plaît, pour achever l'explication de notre Évangile, que tout ce qui prouve la divinité de Jésus-Christ prouve aussi notre ingratitude. « Beatus qui non fuerit scandalizatus in me ! » « Heureux celui qui ne sera pas scandalisé à mon sujet ! » Tous ses miracles nous sont un scandale; toutes ses grâces nous deviennent un empêchement. Il a voulu, Chrétiens, dans la foi que les vérités fussent hautes, dans la règle des mœurs que la voie fût droite, dans la rémission des péchés que le moyen fût facile. Tout cela étoit fait pour notre salut; cette hauteur pour nous élever; cette droiture pour nous conduire; cette facilité pour nous inviter à la pénitence. Mais nous sommes si dépravés, que tout nous tourne à scandale, puisque la hauteur des vérités de la foi fait que nous nous soulevons contre l'autorité de Jésus-Christ; que l'exactitude de la règle qu'il nous donne, nous porte à nous plaindre de sa rigueur; et que la facilité du pardon nous est une occasion d'abuser de sa patience.

PREMIER POINT.

La vérité est une reine qui habite en elle-même et dans sa propre lumière, laquelle par conséquent est elle-même son trône, elle-même sa grandeur, elle-même sa félicité. Toutefois pour le bien des hommes, elle a voulu régner sur eux, et Jésus-Christ est venu au monde pour établir cet empire par la foi qu'il nous a prêchée. J'ai promis, Messieurs, de vous faire voir que la vérité de cette foi s'est établie en souveraine, et en souveraine toute-puissante; et la marque assurée que je vous en donne, c'est que, sans se croire obligée d'alléguer aucune raison, et sans être jamais réduite à emprunter aucun secours, par sa propre autorité, par sa propre force, elle a fait ce qu'elle a voulu, et a régné dans le monde. C'est agir, si je ne me trompe, assez souverainement : mais il faut appuyer ce que j'avance.

J'ai dit que la vérité chrétienne n'a point cherché son appui dans les raisonnements humains, mais qu'assurée d'elle-même, de son autorité suprême et de son origine céleste, elle a dit, et a voulu être crue : elle a prononcé ses oracles et a exigé la sujétion.

Elle a prêché une Trinité, mystère inaccessible par sa hauteur : elle a annoncé un Dieu-homme, un Dieu anéanti jusques à la croix, abîme impénétrable par sa bassesse. Comment a-t-elle prouvé? Elle a dit pour toute raison qu'il faut que la raison lui cède, parce qu'elle est née sa sujette. Voici quel est son langage : « Hæc dicit Dominus : » « Le Seigneur a dit. » Et en un autre endroit : Il est ainsi, « parce que j'en ai dit la parole : » « Quia verbum ego locutus sum, dicit Dominus[1]. » Et en effet, Chrétiens, que peut ici opposer la raison humaine? Dieu a le moyen de se faire entendre; il a aussi le droit de se faire croire. Il peut par sa lumière infinie nous montrer, quand il lui plaira, la vérité à découvert : il peut par son autorité souveraine nous obliger à nous y soumettre, sans nous en donner l'intelligence. Et il est digne de la grandeur, de la dignité, de la majesté de ce premier Être, de régner sur tous les esprits, soit en les captivant par la foi, soit en les contentant par la claire vue.

Jésus-Christ a usé de ce droit royal dans l'établissement de son Évangile; et comme sa sainte doctrine ne s'est point fondée sur les raisonnements humains, pour ne point dégénérer d'elle-même, elle a aussi dédaigné le soutien de l'éloquence. Il est vrai que les saints apôtres qui ont été ses prédicateurs, ont abattu aux pieds de Jésus la majesté des faisceaux romains, et qu'ils ont fait trembler dans leurs tribunaux les juges devant lesquels ils étoient cités. « Paul traite devant Félix de la justice, de la chasteté, du jugement à venir : « Disputante illo de « justitia, et castitate, et judicio futuro. » Félix tremble, quoique infidèle; nous écoutons sans être émus. Lequel est le prisonnier? lequel est le juge? « Tremefactus Felix respondit : Quod nunc attinet, vade; « tempore opportuno accersam te[2] : » « Félix effrayé répondit : C'est assez pour cette heure, retirez-vous; quand j'aurai le temps, je vous manderai. » Ce n'est plus l'accusé qui demande du délai à son juge, c'est le juge effrayé qui en demande à son criminel. Ainsi les saints apôtres ont renversé les idoles, ils ont converti les peuples. « Enfin ayant affermi, dit saint Augustin, leur salutaire doctrine, ils ont laissé à leurs successeurs la terre éclairée par une lumière céleste : » « Con- « firmata saluberrima disciplina, illuminatas terras posteris relique- « runt[3]. » Mais ce n'est point par l'art du bien dire, par l'arrangement des paroles, par des figures artificielles, qu'ils ont opéré tous ces grands effets. Tout se fait par une secrète vertu qui persuade contre les règles, ou plutôt qui ne persuade pas tant, qu'elle captive les entendements; vertu qui, venant du ciel, sait se conserver tout entière dans la bassesse modeste et familière de leurs expressions, et dans la simplicité d'un style qui paroît vulgaire : comme on voit un fleuve rapide

1. *Jer.* XXXIV, 5. — 2. *Act.* XXIV, 25.
3. S. Aug., *de Vera Rel.*, n. 4, t. I, col. 749.

qui retient, coulant dans la plaine, cette force violente et impétueuse qu'il a acquise aux montagnes d'où il tire son origine, d'où ses eaux sont précipitées.

Concluons donc, Chrétiens, que Jésus-Christ a fondé son saint Évangile d'une manière souveraine et digne d'un Dieu; et ajoutons, s'il vous plaît, que c'étoit la plus convenable aux besoins de notre nature. Nous avons besoin parmi nos erreurs, non d'un philosophe qui dispute, mais d'un Dieu qui nous détermine dans la recherche de la vérité. La voie du raisonnement est trop lente et trop incertaine : c qu'il faut chercher est éloigné; ce qu'il faut prouver est indécis. Cependant il s'agit du principe même et du fondement de la conduite, sur lequel il faut être résolu d'abord : il faut donc nécessairement en croire quelqu'un. Le chrétien n'a rien à chercher, parce qu'il trouve tout dans la foi. Le chrétien n'a rien à prouver, parce que la foi lui décide tout, et que Jésus-Christ lui a proposé de sorte les vérités nécessaires, que s'il n'est pas capable de les entendre, il n'est pas moins disposé à les croire : « Talia populis persuaderet, credenda saltem, si « percipere non valerent [1]. »

Ainsi, par même moyen, Dieu a été honoré, parce qu'on l'a cru, comme il est juste, sur sa parole; et l'homme a été instruit par une voie courte, parce que, sans aucun circuit de raisonnement, l'autorité de la foi l'a mené dès le premier pas à la certitude.

Mais continuons d'admirer l'auguste souveraineté de la vérité chrétienne. Elle est venue sur la terre comme une étrangère, inconnue et toutefois haïe et persécutée, durant l'espace de quatre cents ans, par des préjugés iniques. Cependant, parmi ces fureurs du monde entier conjuré contre elle, elle n'a point mendié de secours humains. Elle s'est fait elle-même des défenseurs intrépides et dignes de sa grandeur, qui, dans la passion qu'ils avoient pour ses intérêts, ne sachant que la confesser et mourir pour elle, ont couru à la mort avec tant de force, qu'ils ont effrayé leurs persécuteurs, qu'à la fin ils ont fait honte par leur patience aux lois qui les condamnoient au dernier supplice, et ont obligé les princes à les révoquer. « Orando, patiendo, « cum pia securitate moriendo, leges quibus damnabatur christiana « religio, erubescere compulerunt, mutarique fecerunt, » dit éloquemment saint Augustin [2]. »

C'étoit donc le conseil de Dieu et la destinée de la vérité, si je puis parler de la sorte, qu'elle fût entièrement établie malgré les rois de la terre, et que, dans la suite des temps, elle les eût premièrement pour disciples, et après pour défenseurs. Il ne les a point appelés quand il a bâti son Église. Quand il a eu fondé immuablement et élevé jusqu'au comble ce grand édifice, il lui a plu alors de les appeler : « Et « nunc reges [3] : » Venez, « rois, maintenant. » Il les a donc appelés, non point par nécessité, mais par grâce. Donc l'établissement de la vérité ne dépend point de leur assistance, ni l'empire de la vérité ne

1. *S. Aug.*, *de Vera Rel.*, n. 3, t. I, col. 749.
2. *De Civ. Dei*, lib. VIII, cap. 20, t. VII, c. 207. — 3. *Ps.* II, 10.

relève point de leur sceptre : et si Jésus-Christ les a établis défenseurs de son Évangile, il le fait par honneur, et non par besoin; c'est pour honorer leur autorité et pour consacrer leur puissance. Cependant sa vérité sainte se soutient toujours d'elle-même et conserve son indépendance. Ainsi lorsque les princes défendent la foi, c'est plutôt la foi qui les défend; lorsqu'ils protégent la religion, c'est plutôt la religion qui les protége et qui est l'appui de leur trône. Par où vous voyez clairement que la vérité se sert des hommes, mais qu'elle n'en dépend pas : et c'est ce qui nous paroît dans toute la suite de son histoire. J'appelle ainsi l'histoire de l'Église; c'est l'histoire du règne de la vérité. Le monde a menacé, la vérité est demeurée ferme : il a usé de tours subtils et de flatteries, la vérité est demeurée droite. Les hérétiques ont brouillé, la vérité est demeurée pure. Les schismes ont déchiré le corps de l'Église, la vérité est demeurée entière. Plusieurs ont été séduits, les foibles ont été troublés, les forts mêmes ont été émus; un Osius, un Origène, un Tertullien, tant d'autres qui paroissoient l'appui de l'Église, sont tombés avec grand scandale : la vérité est demeurée toujours immobile. Qu'y a-t-il donc de plus souverain et de plus indépendant que la vérité, qui persiste toujours, immuable, malgré les menaces et les caresses, malgré les présents et les proscriptions, malgré les schismes et les hérésies, malgré toutes les tentations et tous les scandales; enfin au milieu de la défection de ses enfants infidèles, et dans la chute funeste de ceux-là même qui sembloient être ses colonnes ?

Après cela, Chrétiens, quel esprit ne doit pas céder à une autorité si bien établie ? et que je suis étonné quand j'entends des hommes profanes, qui, dans la nation la plus florissante de la chrétienté, s'élèvent ouvertement contre l'Évangile ! Les entendrai-je toujours et les trouverai-je toujours dans le monde, ces libertins déclarés, esclaves de leurs passions, et téméraires censeurs des conseils de Dieu; qui tout plongés qu'ils sont dans les choses basses, se mêlent de décider hardiment des plus relevées ? Profanes et corrompus, lesquels, comme dit saint Jude, « blasphèment ce qu'ils ignorent, et se corrompent dans ce qu'ils connoissent naturellement : » « Quæcumque quidem « ignorant, blasphemant; quæcumque autem naturaliter, tanquam « muta animantia, norunt, in his corrumpuntur [1]. » Hommes deux fois morts, dit le même Apôtre; morts premièrement, parce qu'ils ont perdu la charité; morts secondement, parce qu'ils ont même arraché la foi : « Arbores infructuosæ, eradicatæ, bis mortuæ [2] ! » « Arbres infructueux et déracinés, » qui ne tiennent plus à l'Église par aucun lien. O Dieu ! les verrai-je toujours triompher dans les compagnies et empoisonner les esprits par leurs railleries sacriléges ?

Mais, hommes doctes et curieux, si vous voulez discuter la religion, apportez-y du moins et la gravité et le poids que la matière demande. Ne faites point les plaisants mal à propos, dans des choses si sérieuses et si vénérables. Ces importantes questions ne se décident pas par vos

1. *Jud.* 10. — 2. Ibid., 12.

demi-mots et par vos branlements de tête, par ces fines railleries que vous nous vantez et par ce dédaigneux souris. Pour Dieu, comme disoit cet ami de Job[1], ne pensez pas être les seuls hommes, et que toute la sagesse soit dans votre esprit dont vous nous vantez la délicatesse. Vous qui voulez pénétrer les secrets de Dieu, ça paroissez, venez en présence, développez-nous les énigmes de la nature; choisissez ou ce qui est loin, ou ce qui est près, ou ce qui est à vos pieds, ou ce qui est bien haut suspendu sur vos têtes! Quoi! partout votre raison demeure arrêtée! partout ou elle gauchit, ou elle s'égare, ou elle succombe! Cependant vous ne voulez pas que la foi vous prescrive ce qu'il faut croire. Aveugle, chagrin et dédaigneux, vous ne voulez pas qu'on vous guide et qu'on vous donne la main. Pauvre voyageur égaré et présomptueux, qui croyez savoir le chemin, qui vous refusez la conduite, que voulez-vous qu'on vous fasse? Quoi! voulez-vous donc qu'on vous laisse errer? Mais vous vous irez engager dans des détours infinis, dans quelque chemin perdu, vous vous jetterez dans quelque précipice. Voulez-vous qu'on vous fasse entendre clairement toutes les vérités divines? Mais considérez où vous êtes et en quelle basse région du monde vous avez été relégué. Voyez cette nuit profonde, ces ténèbres épaisses qui vous environnent, la foiblesse, l'imbécillité, l'ignorance de votre raison. Concevez que ce n'est pas ici la région de l'intelligence. Pourquoi donc ne voulez-vous pas qu'en attendant que Dieu se montre à découvert ce qu'il est, la foi vienne à votre secours, et vous apprenne du moins ce qu'il en faut croire?

Mais, Messieurs, c'est assez combattre ces esprits profanes et témérairement curieux. Ce n'est pas le vice le plus commun, et je vois un autre malheur bien plus universel dans la cour. Ce n'est point cette ardeur inconsidérée de vouloir aller trop avant, c'est une extrême négligence de tous les mystères. Qu'ils soient ou qu'ils ne soient pas, les hommes trop dédaigneux ne s'en soucient plus et n'y veulent pas seulement penser: ils ne savent s'ils croient ou s'ils ne croient pas; tout prêts à vous avouer ce qu'il vous plaira, pourvu que vous les laissiez agir à leur mode et passer la vie à leur gré. « Chrétiens en l'air, dit Tertullien; et fidèles si vous voulez : » « Plerosque in ventum, et si « placuerit, christianos[2]. » Ainsi je prévois que les libertins et les esprits forts pourront être décrédités, non par aucune horreur de leurs sentiments, mais parce qu'on tiendra tout dans l'indifférence, excepté les plaisirs et les affaires. Voyons si je pourrai rappeler les hommes de ce profond assoupissement, en leur représentant dans mon second point la beauté incorruptible de la morale chrétienne.

DEUXIÈME POINT.

Grâce à la miséricorde divine, ceux qui disputent tous les jours témérairement de la vérité de la foi ne contestent pas au christianisme la règle des mœurs, et ils demeurent d'accord de la pureté et de la per-

1. *Job.* XII, 1. — 2. *Scorp.* n. 1

fection de notre morale. Mais certes ces deux grâces sont inséparables. Il ne faut point deux soleils non plus dans la religion que dans la nature; et quiconque nous est envoyé de Dieu pour nous éclairer dans les mœurs, le même nous donnera la connoissance certaine des choses divines qui sont le fondement nécessaire de la bonne vie. Disons donc que le Fils de Dieu nous montre beaucoup mieux sa divinité en dirigeant sans erreur la vie humaine, qu'il n'a fait en redressant les boiteux et faisant marcher les estropiés. Celui-là doit être plus qu'homme, qui, à travers de tant de coutumes et de tant d'erreurs, de tant de passions compliquées et de tant de fantaisies bizarres, a su démêler au juste et fixer précisément la règle des mœurs. Réformer ainsi le genre humain, c'est donner à l'homme la vie raisonnable; c'est une seconde création, plus noble en quelque façon que la première. Quiconque sera le chef de cette réformation salutaire au genre humain, doit avoir à son secours la même sagesse qui a formé l'homme la première fois. Enfin c'est un ouvrage si grand, que si Dieu ne l'avoit pas fait, lui-même l'envieroit à son auteur.

Aussi la philosophie l'a-t-elle tenté vainement. Je sais qu'elle a conservé de belles règles et qu'elle a sauvé de beaux restes du débris des connoissances humaines; mais je perdrois un temps infini si je voulois raconter toutes ses erreurs. Allons donc rendre nos hommages à cette équité infaillible qui nous règle dans l'Évangile. J'y cours, suivez-moi, mes Frères; et afin que je vous puisse présenter l'objet d'une adoration si légitime, permettez que je vous trace une idée et comme un tableau raccourci de la morale chrétienne.

Elle commence par le principe. Elle rapporte à Dieu, auquel elle nous lie par un amour chaste, l'homme tout entier, et dans sa racine, et dans ses branches et dans ses fruits, c'est-à-dire dans sa nature, dans ses facultés, dans toutes ses opérations. Car, comme elle sait, Chrétiens, que le nom de Dieu est un nom de père, elle nous demande l'amour; mais pour s'accommoder à notre foiblesse, elle nous y prépare par la crainte. Ayant donc ainsi résolu de nous attacher à Dieu par toutes les voies possibles, elle nous apprend que nous devons en tout temps et en toutes choses révérer son autorité, croire à sa parole, dépendre de sa puissance, nous confier en sa bonté, craindre sa justice, nous abandonner à sa sagesse, espérer son éternité.

Pour lui rendre le culte raisonnable que nous lui devons, elle nous apprend, Chrétiens, que nous sommes nous-mêmes ses victimes; c'est pourquoi elle nous oblige à dompter nos passions emportées et à mortifier nos sens, trop subtils séducteurs de notre raison. Elle a sur ce sujet des précautions inouïes. Elle va éteindre jusqu'au fond du cœur l'étincelle qui peut causer un embrasement. Elle étouffe la colère, de peur qu'en s'aigrissant elle ne se tourne en haine implacable. Elle n'attend pas à ôter l'épée à l'enfant après qu'il se sera donné un coup mortel; elle la lui arrache des mains dès la première piqûre. Elle retient jusqu'aux yeux, par une extrême jalousie qu'elle a pour garder le cœur. Enfin elle n'oublie rien pour soumettre le corps à l'esprit, l'esprit tout entier à Dieu; et c'est là, Messieurs, notre sacrifice.

Nous avons à considérer sous qui nous vivons et avec qui nous vivons. Nous vivons sous l'empire de Dieu; nous vivons en société avec les hommes. Après donc cette première obligation d'aimer Dieu comme notre souverain, plus que nous-mêmes, s'ensuit le second devoir d'aimer l'homme notre prochain en esprit de société, comme nous-mêmes. Là se voit très-saintement établie, sous la protection de Dieu, la charité fraternelle, toujours sacrée et inviolable, malgré les injures et les intérêts; là l'aumône, trésor de grâces; là le pardon des injures, qui nous ménage celui de Dieu; là enfin la miséricorde préférée au sacrifice, et la réconciliation avec son frère irrité, nécessaire préparation pour approcher de l'autel. Là, dans une sainte distribution des offices de la charité, on apprend à qui on doit le respect, à qui l'obéissance, à qui le service, à qui la protection, à qui le secours, à qui la condescendance, à qui de charitables avertissements; et on voit qu'on doit la justice à tous et qu'on ne doit faire injure à personne non plus qu'à soi-même.

Voulez-vous que nous passions à ce que Jésus-Christ a institué pour ordonner les familles? Il ne s'est pas contenté de conserver au mariage son premier bonheur; il en a fait un sacrement de la religion et un signe mystique de sa chaste et immuable union avec son Église. En cette sorte il a consacré l'origine de notre naissance. Il en a retranché la polygamie, qu'il avoit permise un temps en faveur de l'accroissement de son peuple, et le divorce qu'il avoit souffert à cause de la dureté des cœurs. Il ne permet plus que l'amour s'égare dans la multitude; il le rétablit dans son naturel, en le faisant régner sur deux cœurs unis, pour faire découler de cette union une concorde inviolable dans les familles et entre les frères. Après avoir ramené les choses à la première institution, il a voulu désormais que la plus sainte alliance du genre humain fût aussi la plus durable et la plus ferme, et que le nœud conjugal fût indissoluble, tant par la première force de la foi donnée que par l'obligation naturelle d'élever les enfants communs, gages précieux d'une éternelle correspondance. Ainsi il a donné au mariage des fidèles une forme auguste et vénérable, qui honore la nature, qui supporte la foiblesse, qui garde la tempérance, qui bride la sensualité.

Que dirai-je des saintes lois qui rendent les enfants soumis et les parents charitables, puissants instigateurs à la vertu, aimables censeurs des vices; qui répriment la licence « sans abattre le courage? » « Ut non pusillo animo fiant[1]. » Que dirai-je de ces belles institutions par lesquelles et les maîtres sont équitables et les serviteurs affectionnés; Dieu même, tant il est bon et tant il est père, s'étant chargé de leur tenir compte de leurs services fidèles? « Maîtres, vous avez un maître au ciel[2]; serviteurs, servez comme à Dieu, car votre récompense vous est assurée[3]. » Qui a mieux établi que Jésus-Christ l'autorité des princes, des magistrats et des puissances légitimes? Il fait un devoir de religion de l'obéissance qui leur est due. Ils règnent sur les

1. *Coloss.* III, 21. — 2. Ibid., IV, 1. — 3. Ibid., III, 24.

corps par la force, et tout au plus sur les cœurs par l'inclination. Il leur érige un trône dans les consciences, et il met sous sa protection leur autorité et leur personne sacrée. C'est pourquoi Tertullien disoit autrefois aux ministres des empereurs : Votre fonction vous expose à beaucoup de haine et beaucoup d'envie; « maintenant vous avez moins d'ennemis à cause de la multitude des chrétiens : » « Nunc enim pau« ciores hostes habetis præ multitudine christianorum [1]. » Réciproquement il enseigne aux princes que le glaive leur est donné contre les méchants, que leur main doit être pesante seulement pour eux, et que leur autorité doit être le soulagement du fardeau des autres.

Le voilà, Messieurs, ce tableau que je vous ai promis; la voilà représentée au naturel et comme en raccourci, cette immortelle beauté de la morale chrétienne. C'est une beauté sévère, je l'avoue; je ne m'en étonne pas, c'est qu'elle est chaste. Elle est exacte : il le faut, car elle est religieuse. Mais au fond quelle plus sainte morale! quelle plus belle économie, quelle politique plus juste! Celui-là est ennemi du genre humain, qui contredit de si saintes lois. Aussi, qui les contredit, si ce n'est des hommes passionnés qui aiment mieux corrompre la loi que de rectifier leur conscience; et, comme dit Salvien, « qui aiment mieux déclamer contre le précepte que de faire la guerre au vice? » « Mavult quilibet improbus execrari legem, quam emendare « mentem; mavult præcepta odisse quam vitia [2]. »

Pour moi, je me donne de tout mon cœur à ces saintes institutions. Les mœurs seules me feroient recevoir la foi. Je crois en tout à celui qui m'a si bien enseigné à vivre. La foi me prouve les mœurs; les mœurs me prouvent la foi. Les vérités de la foi et de la doctrine des mœurs sont choses tellement connexes et si saintements alliées, qu'il n'y a pas moyen de les séparer. Jésus-Christ a fondé les mœurs sur la foi; et, après qu'il a si noblement élevé cet admirable édifice, serai-je assez téméraire pour dire à un si sage architecte qu'il a mal posé les fondements? Au contraire ne jugerai-je pas par la beauté manifeste de ce qu'il me montre, que la même sagesse a disposé ce qu'il me cache?

Et vous, que direz-vous, ô pécheurs? En quoi êtes-vous blessés, et quelle partie voulez-vous retrancher de cette morale? Vous avez de grandes difficultés : est-ce la raison qui les dicte, ou la passion qui les suggère? Hé! j'entends bien vos pensées : hé! je vois de quel côté tourne votre cœur. Vous demandez la liberté. Hé! n'achevez pas, ne parlez pas davantage; je vous entends trop. Cette liberté que vous demandez, c'est une captivité misérable de votre cœur. Souffrez qu'on vous affranchisse et qu'on rende votre cœur à un Dieu à qui il est, et qui le redemande avec tant d'instances. Il n'est pas juste, mon frère, que l'on entame la loi en faveur de vos passions; mais plutôt qu'on retranche de vos passions ce qui est contraire à la loi. Car autrement que seroit-ce? chacun déchireroit le précepte : « Lacerata est lex [3]. » Il

1. *Apolog.*, n. 37. — 2. *Salv.*, lib. IV, *adv. Avar.*, *Edit. Baluz.*, p. 312.
3. *Hab.* I, 4.

n'y a point d'homme si corrompu à qui quelque péché ne déplaise. Celui-là est naturellement libéral : tonnez, fulminez tant qu'il vous plaira contre les rapines, il applaudira à votre doctrine. Mais il est fier et ambitieux, il lui faut laisser venger cette injure, et envelopper ses ennemis ou ses concurrents dans cette intrigue dangereuse. Ainsi toute la loi sera mutilée, et nous verrons, comme disoit le grand saint Hilaire dans un autre sujet, « une aussi grande variété dans la doctrine, que nous en voyons dans les mœurs, et autant de sortes de foi qu'il y a d'inclinations différentes : » « Tot nunc fides existere, quot « voluntates; et tot nobis doctrinas esse, quot mores[1]. »

Laissez-vous donc conduire à ces lois si saintes, et faites-en votre règle. Et ne me dites pas qu'elle est trop parfaite et qu'on ne peut y atteindre. C'est ce que disent les lâches et les paresseux. Ils trouvent obstacle à tout; tout leur paroît impossible; et lorsqu'il n'y a rien à craindre, ils se donnent à eux-mêmes de vaines frayeurs et des terreurs imaginaires. « Dicit piger : Leo est in via et leæna in itineribus[2]. « Dicit piger : Leo est foris, in medio platearum occidendus sum[3] : » « Le paresseux dit : Je ne puis partir, il y a un lion sur ma route; la lionne me dévorera sur les grands chemins. Le paresseux dit : Il y a un lion dehors; je vais être tué au milieu de la place publique. » Il trouve toujours des difficultés, et il ne s'efforce jamais d'en vaincre aucune. En effet, vous qui nous objectez que la loi de l'Évangile est trop parfaite et surpasse les forces humaines, avez-vous jamais essayé de la pratiquer? Contez-nous donc vos efforts; montrez-nous les démarches que vous avez faites. Avant que de vous plaindre de votre impuissance, que ne commencez-vous quelque chose? Le second pas, direz-vous, vous est impossible; oui, si vous ne faites jamais le premier. Commencez donc à marcher, et avancez par degré. Vous verrez les choses se faciliter, et le chemin s'aplanir manifestement devant vous. Mais qu'avant que d'avoir tenté, vous nous disiez tout impossible; que vous soyez fatigué et harassé du chemin sans vous être remué de votre place, et accablé d'un travail que vous n'avez pas encore entrepris : c'est une lâcheté non-seulement ridicule, mais insupportable. Au reste, comment peut-on dire que Jésus-Christ nous ait chargés par-dessous nos forces; lui qui a eu tant d'égards à notre foiblesse, qui nous offre tant de secours, qui nous laisse tant de ressources, qui, non content de nous retenir sur le penchant par le précepte, nous tend encore la main dans le précipice, par la rémission des péchés qu'il nous présente?

TROISIÈME POINT.

Je vous confesse, Messieurs, que mon inquiétude est extrême dans cette troisième partie, non que j'aie peine à prouver ce que j'ai promis au commencement, c'est-à-dire l'infinité de la bonté du Sauveur.

1. S. *Hilar.*, lib. II, *ad Const.*, n. 4, col. 1227. — 2. *Prov.* XXVI, 13.
3. Ibid., XXII, 13.

Car quelle éloquence assez sèche et assez stérile pourroit manquer de paroles? Qu'y a-t-il de plus facile, et qu'y a-t-il, si je puis parler de la sorte, de plus infini et de plus immense que cette divine bonté, qui non-seulement reçoit ceux qui la recherchent, et se donne toute entière à ceux qui l'embrassent; mais encore rappelle ceux qui s'éloignent, et ouvre toujours des voies de retour à ceux qui la quittent? Mais les hommes le savent assez; ils ne le savent que trop pour leur malheur. Il ne faudroit pas publier si hautement une vérité de laquelle tant de monde abuse. Il faudroit le dire tout bas aux pécheurs affligés de leurs crimes; aux consciences abattues et désespérées. Il faudroit démêler dans la multitude quelqu'âme désolée, et lui dire à l'oreille et en secret : « Ah ! Dieu pardonne sans fin et sans bornes : » « Miseri« cordiæ ejus non est numerus[1]. » Mais c'est lâcher la bride à la licence, que de mettre devant les yeux des pécheurs superbes cette bonté qui n'a point de bornes; et c'est multiplier les crimes, que de prêcher ces miséricordes qui sont innombrables : « Misericordiæ ejus non est nu« merus. »

Et toutefois, Chrétiens, il n'est pas juste que la dureté et l'ingratitude des hommes ravissent à la bonté du Sauveur les louanges qui lui sont dues. Élevons donc notre voix, et prononçons hautement que sa miséricorde est immense. L'homme devoit mourir dans son crime, Jésus-Christ est mort en sa place. Il est écrit du pécheur, que son sang doit être sur lui; mais le sang de Jésus-Christ et le couvre et le protége. O homme, ne cherchez plus l'expiation de vos crimes dans le sang des animaux égorgés. Dussiez-vous dépeupler tous vos troupeaux par vos hécatombes, la vie des bêtes ne peut point payer pour la vie des hommes. Voici Jésus-Christ qui s'offre, homme pour les hommes, homme innocent pour les coupables, homme-Dieu pour de purs hommes et pour de simples mortels. Vous voyez donc, Chrétiens, non-seulement l'égalité dans le prix, mais encore la surabondance. Ce qui est offert est infini; et afin que celui qui offre fût de même dignité, lui-même qui est la victime, il a voulu aussi être le pontife. Pécheurs, ne perdez jamais l'espérance. Jésus-Christ est mort une fois; mais le fruit de sa mort est éternel : Jésus-Christ est mort une fois; mais « il est toujours vivant, afin d'intercéder pour nous, » comme dit le divin Apôtre[2].

Il y a donc pour nous dans le ciel une miséricorde infinie; mais pour nous être appliquée en terre, elle est toute communiquée à la sainte Église dans le sacrement de pénitence. Car écoutez les paroles de l'institution : « Tout ce que vous remettrez sera remis; tout ce que vous délierez sera délié[3]. » Vous y voyez une bonté qui n'a point de bornes. C'est en quoi elle diffère d'avec le baptême. « Il n'y a qu'un baptême, » dit le saint Apôtre, et il ne se répète plus : « Unus Domi« nus, una fides, unum baptisma[4]. » Les portes de la pénitence sont toujours ouvertes. Venez dix fois, venez cent fois, venez mille fois :

1. *Orat. Miss. pro gratiar. Act.* — 2. *Heb.* VII, 25. — 3. Matth. XVI, 19.
4. *Ephes.* IV, 5.

la puissance de l'Église n'est point épuisée. Cette parole sera toujours véritable : Tout ce que vous pardonnerez sera pardonné[1]. Je ne vois ici ni terme prescrit, ni nombre arrêté, ni mesure déterminée. Il y faut donc reconnoître une bonté infinie. La fontaine du saint baptême est appelée dans les Écritures, selon une interprétation, « une fontaine scellée, » « fons signatus[2]. » Vous vous y lavez une fois; on la referme, on la scelle; il n'y a plus de retour pour vous. Mais nous avons dans l'Église une autre fontaine, de laquelle il est écrit dans le prophète Zacharie : « En ce jour, au jour de Sauveur, en ce jour où la bonté paroîtra au monde, il y aura une fontaine ouverte à la maison de David et aux habitants de Jérusalem, pour la purification du pécheur : » « In die illa erit fons patens domui David et habitantibus « Jerusalem, in ablutionem peccatoris[3]. » Ce n'est point une fontaine scellée, qui ne s'ouvre qu'avec réserve, qui n'est point permise à tous, parce qu'elle exclut à jamais ceux qu'elle a une fois reçus : « fons si- » gnatus. » Celle-ci est une fontaine non-seulement publique, mais toujours ouverte : « Erit fons patens : » et ouverte indifféremment à tous les habitants de Jérusalem, à tous les enfants de l'Église. Elle reçoit toujours les pécheurs : à toute heure et à tous moments les lépreux peuvent venir se laver dans cette fontaine du Sauveur, toujours bienfaisante et toujours ouverte.

Mais c'est ici, Chrétiens, notre grande infidélité : c'est ici que l'indulgence multiplie les crimes, et que la source des miséricordes devient une source infinie de profanations sacriléges. Que dirai-je ici, Chrétiens, et avec quels termes assez puissants déplorerai-je tant de sacriléges qui infectent les eaux de la pénitence? « Eau du baptême, que tu es heureuse, disoit autrefois Tertullien; que tu es heureuse, eau mystique, qui ne laves qu'une fois! » « Felix aqua quæ « semel abluit! » « qui ne sert point de jouet aux pécheurs! » « Felix « aqua quæ semel abluit, quæ ludibrio peccatoribus non est[4]! » C'est le bain de la pénitence toujours ouvert aux pécheurs, toujours prêt à recevoir ceux qui retournent; c'est ce bain de miséricorde qui est exposé au mépris par sa facilité bienfaisante, dont les eaux servent contre leur nature à souiller les hommes : « quos diluit inquinat : » parce que la facilité de se laver fait qu'ils ne craignent point de salir leur conscience. Qui ne se plaindroit, Chrétiens, de voir cette eau salutaire si étrangement violée, seulement à cause qu'elle est bienfaisante? Qu'inventerai-je, où me tournerai-je pour arrêter les profanations des hommes pervers, qui vont faire malheureusement leur écueil du port!

Les pécheurs nous savent bien dire qu'il ne faut que le repentir pour être capable d'approcher de cette fontaine de grâces. En vain nous disons à ceux qui se confient si aveuglément à ce repentir futur : Ne voulez-vous pas considérer que Dieu a bien promis le pardon au repentir; mais qu'il n'a pas promis de donner du temps pour ce sentiment nécessaire? Cette raison convaincante ne fait plus d'effet, parce

1. Joan. XX, 23. — 2. *Cant.* IV, 22. — 3. *Zach.* XIII, 1. — 4. *De Bapt.*, n. 15.

qu'elle est trop répétée. Considérez, mes Frères, quel est votre aveuglement : vous rendez la bonté de Dieu complice de votre endurcissement. C'est ce péché contre le Saint-Esprit, contre la grâce de la rémission des péchés. Dieu n'a plus rien à faire pour vous retirer du crime. Vous poussez à bout sa miséricorde. Que peut-il faire que de vous appeler, que de vous attendre, que de vous tendre les bras, que de vous offrir le pardon ? C'est ce qui vous rend hardis dans vos entreprises criminelles. Que faut-il donc qu'il fasse ? Et sa bonté étant épuisée comme surmontée par votre malice, lui reste-t-il autre chose que de vous abandonner à sa vengeance ? Hé bien ! poussez à bout la bonté divine : montrez-vous fermes et intrépides à perdre votre âme, ou plutôt insensés et insensibles, hasardez tout, risquez votre éternité; faites d'un repentir douteux le motif d'un crime certain : quelle fermeté, quel courage ! mais ne voulez-vous pas entendre combien est étrange, combien insensée, combien monstrueuse cette pensée de pécher pour se repentir ? « Obstupescite, cœli, super hoc[1] » « O ciel, ô terre, étonnez-vous d'un si prodigieux égarement ! » Les aveugles enfants d'Adam ne craignent pas de pécher, parce qu'ils espèrent un jour en être fâchés ! J'ai lu souvent, dans les Écritures, que Dieu envoie aux pécheurs l'esprit de vertige et d'étourdissement; mais je le vois clairement dans vos excès. Voulez-vous vous convertir quelque jour, ou périr misérablement dans l'impénitence ? Choisissez, prenez parti. Le dernier est le parti des démons. S'il vous reste donc quelque sentiment du christianisme, quelque soin de votre salut, quelque pitié de vous-même, vous espérez vous convertir; et si vous croyiez que cette porte vous fût fermée, vous n'iriez pas au crime avec l'abandon où je vous vois. Se convertir, c'est se repentir : vous voulez donc contenter cette passion, parce que vous espérez vous en repentir ? Qui a jamais ouï parler d'un tel prodige ? Est-ce moi qui ne m'entends pas ? ou bien est-ce votre passion qui vous enchante ? Me trompé-je dans ma pensée ? ou bien êtes-vous aveugle et troublé de sens dans la vôtre ? Quand est-ce qu'on s'est avisé de faire une chose, parce qu'on croit s'en repentir quelque jour ? C'est la raison de s'en abstenir sans doute : j'ai bien ouï dire souvent : Ne faites pas cette chose, car vous vous en repentirez.

Mais, ô aveuglement inouï ! ô stupidité insensée, de pécher pour se repentir ! Le repentir qu'on prévoit n'est-il pas naturellement un frein au désir, et un arrêt à sa volonté ? Mais qu'un homme dise en lui-même : Je me détermine à cette action, j'espère d'en avoir regret, et je m'en retirerois sans cette pensée; qu'ainsi le regret prévu devienne contre sa nature, et l'objet de notre espérance, et le motif de notre choix, c'est un aveuglement inouï, c'est confondre les contraires, c'est changer l'essence des choses. Non, non, ce que vous pensez n'est ni un repentir ni une douleur : vous n'en entendez pas seulement le nom, tant vous êtes éloignés d'en avoir la chose ! Cette douleur qu'on désire, ce repentir qu'on espère avoir quelque jour, n'est qu'une feinte

1. *Jer.* II, 12.

douleur et un repentir imaginaire. Ne vous trompez pas, Chrétiens, il n'est pas si aisé de se repentir. Pour produire un repentir sincère, il faut renverser son cœur jusqu'aux fondements, déraciner ses inclinations avec violence, s'indigner implacablement contre ses foiblesses, s'arracher de vive force à soi-même. Si vous prévoyiez un tel repentir, il vous seroit un frein salutaire. Mais le repentir que vous attendez n'est qu'une grimace; la douleur que vous espérez, une illusion et une chimère : et vous avez sujet de craindre que par une juste punition d'avoir si étrangement renversé la nature de la pénitence, un Dieu méprisé et vengeur de ses sacrements profanés ne vous envoie, en sa fureur, non le « peccavi » d'un David, non les regrets d'un saint Pierre, non la douleur amère d'une Madelaine, mais le regret politique d'un Saül, mais la douleur désespérée d'un Judas, mais le repentir stérile d'un Antiochus; et que vous ne périssiez malheureusement dans votre fausse contrition et dans votre pénitence impénitente.

Vivons donc, mes Frères, de sorte que la rémission des péchés ne nous soit pas un scandale. Rétablissons les choses dans leur usage naturel. Que la pénitence soit pénitence, un remède et non un poison; que l'espérance soit espérance, une ressource à la foiblesse et non un appui à l'audace; que la douleur soit une douleur; que le repentir soit un repentir, c'est-à-dire l'expiation des péchés passés et non le fondement des péchés futurs. Ainsi nous arriverons par la pénitence au lieu où il n'y a plus ni repentir ni douleur, mais un calme perpétuel et une paix immuable, que je vous souhaite au nom, etc.

SERMON SUR LA NÉCESSITÉ DE LA PÉNITENCE[1].

Jam enim securis ad radicem arborum posita est : omnis ergo arbor non faciens fructum bonum, excidetur et in ignem mittetur.

La cognée est déjà à la racine de l'arbre : donc tout arbre qui ne porte pas de bons fruits, sera coupé et jeté au feu. (Luc., III. 9.)

Quelque effort que nous fassions tous les jours pour faire connoître aux pécheurs l'état funeste de leur conscience, il ne nous est pas possible de les émouvoir, ni par la vue du mal présent qu'ils se font eux-mêmes, ni par les terribles approches du jugement futur dont Dieu les menace. Le mal présent du péché ne les touche point, parce qu'il ne tombe pas sous leurs sens, auxquels ils abandonnent toute leur conduite. Et si pour les éveiller, dans cet assoupissement léthargique, nous faisons retentir à leurs oreilles cette trompette épouvantable du jugement à venir qui les jettera dans des peines si sensibles et si cui-

1. Sermon pour le 3e dimanche de l'Avent, prêché à la cour

santes, cette menace est trop éloignée pour les presser à se rendre : « Cette vision, disent-ils, chez le prophète Ézéchiel, ne sera pas si tôt accomplie : » « In dies multos et in tempora longa iste prophetat[1]. » Ainsi leur malice obstinée résiste aux plus pressantes considérations que nous leur puissions apporter, et rien n'est capable de les émouvoir; parce que le mal du péché, qui est si présent, n'est pas sensible; et qu'au contraire le mal de l'enfer, qui est si sensible, n'est pas présent. C'est pourquoi la bonté divine qui ne veut point la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive, pour effrayer ces consciences malheureusement intrépides, fait élever aujourd'hui du fond du désert une voix dont le désert même est ému : « Vox Domini con« cutientis desertum, et commovebit Dominus desertum Cades[2] : » « La voix du Seigneur ébranle le désert : le Seigneur remuera et agitera le désert de Cadès. » C'est la voix de saint Jean-Baptiste, qui non content de menacer les pécheurs « de la colère qui doit venir, » « a « ventura ira; » sachant que ce qui est éloigné ne les touche pas, leur montre dans les paroles de mon texte la main de Dieu déjà appuyée sur eux, et leur dénonce de près sa vengeance toute présente : « Jam « enim securis ad radicem arborum posita est : » « La cognée est déjà mise à la racine des arbres. » Mais, mes Frères, comme cette voix du grand précurseur résonnera en vain au dehors, si le Saint-Esprit ne parle au dedans, prions la divine Vierge qu'elle nous obtienne la grâce d'être émus de la parole de Jean-Baptiste, comme Jean-Baptiste lui-même fut ému dans les entrailles de sa mère par la parole de cette Vierge, lorsqu'elle alla visiter sainte Élisabeth, et lui communiqua dans cette visite une partie de la grâce qu'elle avoit reçue avec plénitude par les paroles de l'ange que nous allons réciter : *Ave, Maria.*

Faisons paroître à la cour le prédicateur du désert; produisons aujourd'hui un saint Jean-Baptiste avec toute son austérité. La cour n'est pas inconnue à cet illustre solitaire : et s'il n'a pas dédaigné de prêcher autrefois dans la cour d'Hérode, il prêchera bien plus volontiers dans une cour chrétienne et religieuse, qui a besoin toutefois et de ses exhortations et de son autorité pour être touchée. Paroissez donc, divin précurseur; parlez avec cette vigueur plus que prophétique, et faites trembler les pécheurs superbes sous cette terrible cognée qui porte déjà son coup, non aux branches et aux rameaux, mais au tronc et à la racine de l'arbre, c'est-à-dire à la source même de la vie : « Jam enim securis ad radicem arborum posita est. »

Pour entendre exactement les paroles de ce grand prophète, remarquons, s'il vous plaît, Messieurs, qu'il ne nous représente pas seulement ni une main armée contre nous, ni un bras levé pour nous frapper : le coup, comme vous voyez, a déjà porté, puisqu'il dit que la cognée est à la racine. Mais encore que le tranchant soit déjà entré bien avant, saint Jean toutefois nous menace encore d'un second coup qui suivra bientôt, pour abattre tout à fait l'arbre infructueux, après

1. *Ezech.* XII, 27. — 2. *Ps.* XXVIII, 7.

quoi il ne restera qu'à le jeter dans les flammes : « Omnis ergo arbor « non faciens fructum bonum, excidetur et in ignem mittetur[1] : » « Tout arbre donc qui ne porte pas de bon fruit, sera coupé et jeté au feu. »

En effet, il est certain qu'avant que la justice de Dieu lance sur nos têtes coupables le dernier trait de sa vengeance, nous sommes déjà frappés par le péché même. Une blessure profonde a suivi ce coup, par laquelle notre cœur a été percé; tellement que nous avons à craindre deux coups infiniment dangereux; le premier, de notre main propre par le crime; le second, de la main de Dieu par sa vengeance : et les deux coups suivent nécessairement de la nature même du péché. Et afin que cette vérité soit expliquée par les principes, je suis obligé, Messieurs, de bien poser avant toutes choses une doctrine que j'ai tirée de saint Augustin, laquelle s'éclaircira davantage par la suite de ce discours : c'est qu'on peut considérer le péché en deux différentes manières, et avec deux rapports divers : premièrement, par rapport à la volonté humaine; secondement, par rapport à la volonté divine. Il est la malheureuse production de la volonté humaine, et il se commet avec insolence contre les ordres sacrés et inviolables de la volonté divine : il sort donc de l'une, et résiste à l'autre. Enfin ce n'est autre chose, pour le définir, qu'un mouvement de la volonté humaine contre les règles invariables de la volonté divine.

Ces deux rapports différents produisent deux mauvais effets. Le péché est conçu dans notre sein par notre volonté dépravée; il ne faut donc pas s'étonner s'il y corrompt, s'il y attaque directement le principe de la vie et de la grâce : voilà la première plaie. Mais comme il se forme en nous en s'élevant contre Dieu et contre ses saintes lois, il arme aussi contre nous infailliblement cette puissance redoutable; et c'est ce qui nous attire le second coup, qui nous blesse à mort. Ainsi, pour donner au pécheur la connoissance de tout son mal, il faut lui faire sentir, s'il se peut, premièrement, Chrétiens, que la cognée l'a déjà frappé, qu'il est entamé bien avant, et qu'il s'est fait par son péché même une plaie profonde : « La cognée est déjà mise à la racine des arbres : » « Jam enim securis ad radicem arborum posita est. Mais il faudra lui montrer ensuite que, s'il diffère de faire guérir cette première blessure, Dieu est tout prêt d'appuyer la main pour le trancher tout à fait; afin que s'il ne craint pas le coup qu'il s'est donné par son crime, il appréhende du moins celui que Dieu frappera bientôt par sa justice : « Tout arbre donc qui ne porte pas de bon fruit, sera coupé et jeté au feu : » « Omnis ergo arbor non faciens fructum bonum, excidetur et in ignem mittetur. » Et ce sont ces deux puissantes considérations qui partageront ce discours.

PREMIER POINT.

S'il nous étoit aussi aisé d'inspirer aux hommes la haine de leurs péchés, comme il nous est aisé de leur faire voir que le péché est le

1. Luc. III, 9.

plus grand de tous les maux, nous ne nous plaindrions pas si souvent qu'on résiste à notre parole, et nous aurions la consolation de voir nos discours suivis de conversions signalées. Oui, mes Frères, de quelques douceurs que se flattent les hommes du monde en contentant leurs désirs, il nous est aisé de prouver qu'ils se blessent, qu'ils se déchirent, qu'ils se donnent un coup mortel par leurs volontés déréglées. Et pour éclaircir cette vérité dans les formes et par les principes, il faut rappeler ici la définition du péché que nous avons déjà établie. Nous avons donc dit, Chrétiens, que le péché est un mouvement de la volonté de l'homme contre les ordres suprêmes de la sainte volonté de Dieu. Sur ce fondement principal il nous est aisé d'appuyer une belle doctrine de saint Augustin, qui nous explique admirablement en quoi la malignité du péché consiste [1]. Il dit donc qu'elle est renfermée en une double contrariété, parce que le péché est contraire à Dieu, et qu'il est aussi contraire à l'homme. Contraire à Dieu; il est manifeste, parce qu'il combat ses saintes lois : contraire à l'homme, c'est une suite; à cause que l'attachant à ses propres inclinations, comme à des lois particulières qu'il se fait lui-même, il le sépare des lois primitives et de la première raison à laquelle il est lié par son origine céleste, c'est-à-dire par l'honneur qu'il a de naître l'image de Dieu, et de porter en son âme les traits de sa face, et lui ôte sa félicité qui consiste dans sa conformité avec son auteur.

Il paroît donc, Chrétiens, que le péché est également contraire à Dieu et à l'homme; mais avec cette mémorable différence, qu'il est contraire à Dieu, parce qu'il est opposé à sa justice; mais de plus contraire à l'homme, parce qu'il est préjudiciable à son bonheur : c'est-à-dire contraire à Dieu comme à la règle qu'il combat; et outre cela, mais funestement, contraire à l'homme, comme au sujet qu'il corrompt : à Dieu, comme mauvais; à l'homme, comme nuisible. Et c'est ce qui a fait dire au divin Psalmiste, que « celui qui aime l'iniquité se hait soi-même, » ou, pour traduire mot à mot, qu'il a de l'aversion pour son âme, à cause qu'il y corrompt avec la grâce, les principes de sa santé, de son bonheur, et de sa vie : « Qui autem diligit ini« quitatem, odit animam suam [2]. »

Et certes il est nécessaire que les hommes se perdent eux-mêmes en s'élevant contre Dieu. Car que sont-ils autre chose, ces hommes rebelles, que sont-ils, dit saint Augustin, que des ennemis impuissants : « Ennemis de Dieu, dit le même saint, par la volonté de lui résister et non par le pouvoir de lui nuire : » « Inimici Deo resistendi volun« tate, non potestate lædendi [3]? » Et de là ne s'ensuit-il pas que la malice du péché ne trouvant point de prise sur Dieu qu'elle attaque, laisse nécessairement tout son venin dans le cœur de celui qui le commet? Comme la terre, qui élevant des nuages contre le soleil qui l'éclaire, ne lui ôte rien de sa lumière et se couvre seulement elle-même de ténèbres; ainsi le pécheur téméraire résistant follement à Dieu,

1. *De Civit. Dei*, lib. XII, cap. 3, tom. VII, col. 302. — 2. *Ps.* X, 6.
3. *De Civ. Dei*, *ibid.*

par un juste et équitable jugement n'a de force que contre lui-même, et ne peut rien que se détruire par son entreprise insensée : il se met en pièces lui-même par l'effort téméraire qu'il fait contre Dieu.

C'est pour cela que le Roi-prophète a prononcé cette malédiction contre les pécheurs : « Gladius eorum intret in corda ipsorum, et arcus « eorum confringatur[1]. » « Que leur épée leur perce le cœur, et que leur arc soit brisé. » Vous voyez deux espèces d'armes entre les mains du pécheur; un arc pour tirer de loin, un glaive pour frapper de près. L'arc se rompt et est inutile; le glaive porte son coup, mais contre lui-même. Entendons le sens de ces paroles : le pécheur tire de loin, il tire contre le ciel et contre Dieu; et non-seulement les traits n'y arrivent pas, mais encore l'arc se rompt au premier effort. Impie, tu t'élèves contre Dieu, tu te moques des vérités de son Évangile, et tu fais un jeu sacrilége des mystères de sa bonté et de sa justice. Et toi, blasphémateur impudent, profanateur du saint nom de Dieu, qui non content de prendre en vain ce nom vénérable qu'on ne doit jamais prononcer sans tremblement, profères des exécrations qui font frémir toute la nature, et te piques d'être inventif en nouveaux outrages contre cette bonté suprême, si féconde pour toi en nouveaux bienfaits; tu es donc assez furieux pour te prendre à Dieu, à sa providence de toutes les bizarreries d'un jeu excessif qui te ruine, dans lequel tu ne crains pas de hasarder à chaque coup plus que ta fortune, puisque tu hasardes ton salut et ta conscience. Ou bien poussé à bout par tes ennemis sur lesquels tu n'as point de prise, tu tournes contre Dieu seul ta rage impuissante; comme s'il étoit du nombre de tes ennemis, et encore le plus foible et le moins à craindre, parce qu'il ne tonne pas toujours, et que meilleur et plus patient que tu n'es ingrat et injurieux, il réserve encore à la pénitence cette tête que tu dévoues par tant d'attentats à sa justice. Tu prends un arc en ta main; tu tires hardiment contre Dieu, et les coups ne portent pas jusqu'à lui, que sa sainteté rend inaccessible à tous les outrages des hommes : ainsi tu ne peux rien contre lui, et ton arc se rompt entre tes mains, dit le saint prophète.

Mais, mes Frères, il ne suffit pas que son arc se brise et que son entreprise demeure inutile; il faut que son glaive lui perce le cœur, que pour avoir tiré de loin contre Dieu, il se donne de près un coup sans remède, si Dieu ne le guérit par miracle. C'est la commune destinée de tous les pécheurs. Le péché qui trouble tout l'ordre du monde, met le désordre premièrement dans celui qui le commet. La vengeance qui sort du cœur pour tout ravager, porte toujours son premier coup; et le plus mortel sur ce cœur qui la produit, la nourrit. L'injustice qui veut profiter du bien d'autrui, fait son essai sur son auteur qu'elle dépouille de son plus grand bien, qui est la droiture, avant qu'il ait pu ravir et usurper celui des autres. Le médisant ne déchire dans les autres que la renommée, et déchire en lui la vertu même. L'impudicité qui veut tout corrompre, commence son effet par sa propre source,

1. *Ps.* xxxvi, 16.

parce que nul ne peut attenter à l'intégrité d'autrui, que par la perte de la sienne. Ainsi tout pécheur est ennemi de soi-même, corrupteur en sa propre conscience du plus grand bien de la nature raisonnable, c'est-à-dire de l'innocence. D'où il s'ensuit que le péché, je ne dis pas dans ses suites, mais le péché en lui-même est le plus grand et le plus extrême de tous les maux : plus grand sans comparaison que tous ceux qui nous menacent par le dehors, parce que c'est le déréglement et l'entière dépravation du dedans : plus grand et plus dangereux que les maladies du corps les plus pestilentes, parce que c'est un poison fatal à la vie de l'âme : plus grand que tous les maux qui attaquent notre esprit, parce que c'est un mal qui corrompt notre conscience : plus grand par conséquent que la perte de la raison, parce que c'est perdre plus que la raison, que d'en perdre le bon usage, sans lequel la raison même n'est plus qu'une folie criminelle. Enfin pour conclure ce raisonnement, mal par-dessus tous les maux, malheur excédant tous les malheurs, parce que nous y trouvons tout ensemble et un malheur et un crime; malheur qui nous accable, et crime qui nous déshonore; malheur qui nous ôte toute espérance, et crime qui nous ôte toute excuse; malheur qui nous fait tout perdre, et crime qui nous rend coupables de cette perte funeste, et qui ne nous laisse pas même sujet de nous plaindre.

Après cela, Chrétiens, il ne faut pas s'étonner si l'on nous prêche souvent que notre crime devient notre peine. Et je n'ai pas dit sans raison que la cognée qui nous frappe, c'est le péché même; puisqu'il sera dans l'éternité le principal instrument de notre supplice. « Com« plebo furorem meum in te : » « J'assouvirai en vous toute ma fureur : » « Et ponam contra te omnes abominationes tuas.... Et abo« minationes tuæ in medio tui erunt.... Et imponam tibi omnia scelera « tua[1] : » « Et je vous opposerai à vous-mêmes toutes vos abominations.... Et vos abominations subsisteront au milieu de vous-mêmes.... Et je vous chargerai du poids de tous vos forfaits. » Voilà le juste supplice; un homme tout pénétré, tout environné de ses crimes. Et en effet, dit saint Augustin, il ne faut pas se persuader que cette lumière infinie et cette souveraine bonté de Dieu tire d'elle-même et de son sein propre de quoi punir les pécheurs. Dieu est le souverain bien, et de lui-même il ne produit que du bien aux hommes : ainsi pour trouver les armes par lesquelles il détruira ses ennemis, il se servira de leurs péchés mêmes, qu'il ordonnera de telle sorte que ce qui a fait le plaisir de l'homme pécheur, deviendra l'instrument d'un Dieu vengeur. « Ne putemus illam tranquillitatem et ineffabile lumen Dei de se pro« ferre, unde peccata puniantur; sed ipsa peccata sic ordinare, ut quæ « fuerunt delectamenta homini peccanti, sint instrumenta Domino pu« nienti[2]. » Et ne me demandez pas, Chrétiens, de quelle sorte se fera ce grand changement de nos plaisirs en supplices; la chose est prouvée par les Écritures. C'est le Véritable qui le dit, c'est le Tout-Puissant qui le fait. Et toutefois, si vous regardez la nature des passions aux-

1. *Ezech.* VII, 3, 4, 8. — 2. *Enar. in Ps.* VII, n. 16, tom. IV, col. 37.

quelles vous abandonnez votre cœur, vous comprendrez aisément qu'elles peuvent devenir un supplice intolérable. Elles ont toutes en elles-mêmes des peines cruelles, des dégoûts, des amertumes. Elles ont toutes une infinité qui se fâche de ne pouvoir être assouvie; ce qui mêle dans elles toutes des emportements qui dégénèrent en une espèce de fureur non moins pénible que déraisonnable. L'amour impur, s'il m'est permis de le nommer dans cette chaire, a ses incertitudes, ses agitations violentes, et ses résolutions irrésolues, et l'enfer de ses jalousies : « Dura sicut infernus æmulatio[1] : » et le reste que je ne dis pas. L'ambition a ses captivités, ses empressements, ses défiances et ses craintes, dans sa hauteur même, qui est souvent la mesure de son précipice. L'avarice, passion basse, passion odieuse au monde, amasse non-seulement les injustices, mais encore les inquiétudes avec les trésors. Eh ! qu'y a-t-il donc de plus aisé que de faire de nos passions une peine insupportable de nos péchés, en leur ôtant, comme il est très-juste, ce peu de douceur par où elles nous séduisent, et leur laissant seulement les inquiétudes cruelles et l'amertume dont elles abondent? Nos péchés contre nous, nos péchés sur nous, nos péchés au milieu de nous : trait perçant contre notre sein, poids insupportable sur notre tête, poison dévorant dans nos entrailles.

Ainsi ne nous flattons pas de l'espérance de l'impunité, pendant que nous portons en nos cœurs l'instrument de notre supplice. « Producam « ignem de medio tui qui comedat te[2] : » « Je ferai sortir du milieu de toi le feu qui dévorera tes entrailles. » Je ne l'enverrai pas de loin contre toi, il prendra dans ta conscience, et ses flammes s'élanceront du milieu de toi, et ce seront tes péchés qui le produiront. Le pensez-vous, Chrétiens, que vous fabriquiez en péchant l'instrument de votre supplice éternel? Cependant vous le fabriquez. Vous avalez l'iniquité comme l'eau; vous avalez des torrents de flammes. Par conséquent, mes Frères, malheur sur nous qui avons péché et ne faisons point pénitence! Le coup est lâché; l'enfer n'est pas loin, ses ardeurs éternelles nous touchent de près, puisque nous en avons en nous-mêmes et en nos propres péchés la source féconde. « La cognée est à la racine. » Ah! quel coup elle t'a donné, puisque tu nourris déjà en ton cœur ce qui fera un jour ton dernier supplice! Autant de péchés mortels, autant de coups redoublés. Aussi l'arbre ne peut-il plus se soutenir : il chancèle, il penche à sa perte par ses habitudes vicieuses, et bientôt il tombera de son propre poids. Que s'il faut encore un dernier coup, Dieu le lâchera sans miséricorde sur cette racine stérile et maudite. Le pécheur ne se soutient plus; les moindres tentations le font chanceler, les plus légers mouvements lui impriment une pente dangereuse. Mais enfin il a pris sa pente funeste par ses mauvaises inclinations; il ne se peut plus relever, et je le vois qui va tomber. Il est vrai que Dieu lui donne encore un peu d'espérance; mais, puisqu'il en abuse : Je vis éternellement, dit le Seigneur, je ne puis plus souffrir cette dureté : « Finis venit, venit finis.... Fac conclusionem[3] : »

1. *Cant.* VIII, 6. — 2. *Ezech.* XXVIII, 18 [illegible] VII, 2, 23.

« La fin est venue, et il faut conclure. » Je détruirai tous les fondements de cette espérance téméraire; je lâcherai le dernier coup : et coupant jusqu'aux moindres fibres qui soutiennent encore ce malheureux arbre, je le précipiterai de son haut, et le jetterai dans la flamme: « Omnis arbor non faciens fructum, excidetur et in ignem mittetur : » « Tout arbre qui ne produit pas de fruit, sera coupé et jeté au feu. » Retirez-vous, de peur d'être accablé de sa chute : ses exemples vous entraîneroient avec lui. Seigneur, donnez-moi de la force; aidez le travail de mon cœur, qui veut enfanter de vrais pénitents.

SECOND POINT.

Tel que seroit un ennemi implacable, qui, nous ayant dépouillés de tout notre bien, nous attire de plus sur les bras un adversaire puissant auquel nous ne pouvons résister; tel et encore plus malfaisant est le péché à l'égard de l'homme : puisque le péché, Chrétiens, comme je l'ai déjà dit, nous ayant fait perdre le bon usage de la raison, l'emploi légitime de la liberté, la pureté de la conscience, c'est-à-dire tout le bien et tout l'ornement de la créature raisonnable; pour mettre le comble à nos maux, il arme Dieu contre nous, et nous rend ses ennemis déclarés, contraires à sa droiture, injurieux à sa sainteté, ingrats envers sa miséricorde, odieux à sa justice, et par conséquent soumis à la loi de ses vengeances.

De là nous pouvons comprendre de quelle sorte Dieu est animé, si je puis parler de la sorte, envers les pécheurs impénitents; et je vous dirai en un mot, car je ne veux point m'étendre à prouver des vérités manifestes, qu'autant qu'il est saint, autant qu'il est juste, autant leur est-il contraire; de sorte qu'il a contre eux une aversion infinie.

Les pécheurs n'entendent pas cette vérité : pendant qu'à l'ombre de leur bonne fortune, et à la faveur des longs délais que Dieu leur accorde, ils s'endorment à leur aise, ils s'imaginent que Dieu dort aussi; ils pensent qu'il ne songe non plus à les châtier, qu'ils songent à se convertir; et comme ils ont oublié ses jugements, « ils disent dans leur cœur : Dieu m'a oublié et ne prend pas garde à mes crimes : » « Dixit « enim in corde suo : Oblitus est Deus[1]. » Et au contraire ils doivent savoir que la justice divine, qui semble dormir et oublier les pécheurs, leur répugnant, pour ainsi dire, de toute elle-même, est toujours en armes contre eux, et toujours prête à donner le coup par lequel ils périront sans ressource : « Virgam vigilantem ego video[2] : » « Je vois une verge qui veille. » Et il ne faut pas qu'ils se flattent de la bonté infinie de Dieu, de laquelle ils ne connoissent pas la propriété : qu'ils entendent plutôt aujourd'hui que Dieu est bon d'une autre manière qu'ils ne l'imaginent. Il est bon, dit Tertullien, parce qu'il est ennemi du mal, et il est infiniment bon, parce qu'il en est infiniment ennemi : « Non plene bonus, nisi mali æmulus[3]. » Il ne faut donc pas concevoir en Dieu une bonté foible et qui souffre tout, une bonté insensible

1. *Ps.* IX, 34. — 2. *Jer.* I, 11. — 3. *Advers. Marcion.*, lib. I, n. 26.

déraisonnable; mais une bonté vigoureuse, qui exerce l'amour qu'elle a pour le bien par la haine qu'elle a pour le mal, et se montre efficacement bonté véritable, en combattant la malice du péché qui lui est contraire : « Ut boni amorem odio mali exerceat, et boni tutelam « expugnatione mali impleat[1]. » Par conséquent, Chrétiens, Dieu est en acte et en exercice d'une juste aversion contre les pécheurs. Ses foudres sont toujours prêts, et sa colère toujours enflammée : c'est pourquoi l'Écriture nous le représente comme tout prêt à frapper. « Toutes ses flèches sont aiguisées, dit le saint prophète, et tous ses arcs bandés et prêts à tirer : » « Sagittæ ejus acutæ, et omnes arcus « ejus extenti[2]. » Ses flèches sont dressées et ses arcs pointés; il vise et il désigne l'endroit où il veut frapper. Ainsi sa main vengeresse est bien retenue quelquefois par l'attente du repentir, mais non jamais désarmée, et encore moins endormie; et vous le voyez dans notre Évangile. Non-seulement elle tient toujours cette terrible cognée, mais elle en applique toujours le tranchant funeste à la racine de l'arbre; et il n'y a rien entre deux : c'est pourquoi il n'est pas possible que l'arbre subsiste longtemps. « Il sera coupé, » dit saint Jean-Baptiste : « Excidetur; » ou plutôt comme nous lisons dans l'original, « excidi« tur, » dans le temps présent : on le coupe, on le déracine, afin que nous concevions l'action plus présente et plus efficace. Il semble qu'il ne frappe pas : c'est une vengeance occulte; il livre le pécheur aux passions, au sens réprouvé, etc.

Nous nous trompons, Chrétiens, si nous croyons pouvoir subsister longtemps dans cet état misérable. Il est vrai que jusqu'ici la miséricorde divine a suspendu la vengeance et arrêté le dernier coup de la main de Dieu; mais nous n'aurons pas toujours un secours semblable. Car enfin, comme dit notre grand prophète, le règne de Dieu approche, il faut que Dieu règne; sous le règne de Dieu si saint, si puissant, si juste, il est impossible que l'iniquité demeure longtemps impunie. Disons un mot du règne de Dieu, que saint Jean-Baptiste nous annonce.

« Le Seigneur a régné, dit le Roi-prophète; que la terre s'en réjouisse, que les îles les plus éloignées en triomphent d'aise : » « Dominus « regnavit, exultet terra, lætentur insulæ multæ[3]. » Voilà un règne de douceur et de paix. Mais, ô Dieu, qu'entends-je dans un autre psaume! « Le Seigneur a régné, dit le même prophète; que les peuples frémissent et s'en courroucent, et que la terre en soit ébranlée jusqu'aux fondements : » « Dominus regnavit, irascantur populi; qui « sedet super cherubim, moveatur terra[4]! » Voilà ce règne terrible, ce règne de fer et de rigueur, qu'un autre prophète décrit en ces mots : « In manu forti, et in brachio extento, et in furore effuso regnabo « super vos[5] : » « Je régnerai sur vous, dit le Seigneur, en vous frappant d'une main puissante et en épuisant sur vous toute ma colère. »

Dieu ne règne sur les hommes qu'en ces deux manières : il règne

1. *Advers. Marcion*, lib. I, n. 26. — 2. *Is.* V. 28. — 3. *Ps.* XCVI, 1.
4. Ibid. XCVIII, 1. — 5. *Ezech.* XX, 33.

sur les pécheurs convertis, parce qu'ils se soumettent à lui volontairement; il règne sur les pécheurs condamnés, parce qu'il se les assujettit malgré eux. Là est un règne de paix et de grâce, ici un règne de rigueur et de justice; mais partout un règne souverain de Dieu, parce que là on pratique ce que Dieu commande, ici l'on souffre le supplice que Dieu impose : Dieu reçoit les hommages de ceux-là; il fait justice des autres. Pécheurs que Dieu appelle à la pénitence et qui résistez à sa voix, vous êtes entre les deux; ni vous ne faites ni vous n'endurez ce que Dieu veut : vous méprisez la loi et vous n'éprouvez pas la peine; vous rejetez l'attrait et vous n'êtes point accablé par la colère. Vous bravez jusqu'à la bonté qui vous attire, jusqu'à la patience qui vous attend; vous vivez maître absolu de vos volontés, indépendant de Dieu, sans rien ménager de votre part, sans rien souffrir de la sienne; et il ne règne sur vous ni par votre obéissance volontaire, ni par votre sujétion forcée. C'est un état violent, je vous le dis, Chrétiens, encore une fois; il ne peut pas subsister longtemps. Dieu est pressé de régner sur vous, car voyez en effet combien il vous presse. Que de douces invitations! que de menaces terribles! que de secrets avertissements! que de nuages de loin! que de tempêtes de près! Regardez comme il rebute toutes vos excuses; il ne permet ni à celui-là de mettre fin à ses affaires, ni à cet autre d'aller fermer les yeux à son père[1] : tout retardement l'importune, tant il est pressé de régner sur vous! S'il ne règne par sa bonté, bientôt et plus tôt que vous ne pensez il voudra régner par sa justice. Car à lui appartient l'empire, et il se doit à lui-même et à sa propre grandeur d'établir promptement son règne. C'est pourquoi notre grand Baptiste crie dans le désert : et non-seulement les rivages et les montagnes voisines, mais même tout l'univers retentit de cette voix : Faites pénitence, faites pénitence, riches et pauvres, grands et petits, princes et sujets; que chacun se retire de ses mauvaises voies : « car le règne de Dieu approche : » « appropinquat « enim regnum cœlorum[2]. »

Il approche en effet, Messieurs, puisque le Fils de Dieu paroîtra bientôt. Le règne de la bonté approche avec lui, parce qu'il nous apporte en naissant la source des grâces; mais le règne de la justice s'approche et avance d'un même pas, parce qu'elle suit toujours la bonté de près, pour en venger les injures. La grande bonté rejetée attire les grandes rigueurs; les bienfaits méprisés pressent la vengeance et lui préparent la voie, et saint Jean ne vous a pas tu ce conseil de Dieu. Quand il voit paroître Jésus-Christ au monde, c'est alors qu'il commence à dire que la cognée est à la racine. Tout presse Dieu à se venger des ingrats; sa bonté le presse, ses bienfaits le pressent; le dirai-je? son attente même le presse, car il n'y a rien qui fasse tant hâter la vengeance qu'une longue attente frustrée.

Ainsi je vous conjure, mes Frères, ne vous fiez pas au temps qui vous trompe; c'est un dangereux imposteur, qui vous dérobe si subtilement que vous ne vous apercevez pas de son larcin. Ne regardez pas

1. Luc. IX, 59, 61 — 2. Matth. III, 2.

toujours le temps à venir; considérez votre état présent : ce que le temps semble vous donner, il vous l'ôte; il retranche de vos jours en y ajoutant. Cette fuite et cette course insensible du temps n'est qu'une subtile imposture pour vous mener insensiblement au dernier jour. La jeunesse y arrive précipitamment, et nous le voyons tous les jours. Partant, n'attendez pas de Dieu tout ce que vous prétendez : ne regardez pas les jours qu'il vous peut donner, mais ceux qu'il vous peut ôter; ni seulement qu'il peut pardonner, mais encore qu'il peut punir. Ne fondez pas votre espérance et n'appuyez pas votre jugement sur une chose qui vous est cachée.

Je n'ignore pas, Chrétiens, que Dieu, « qui ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive[1], » prolonge souvent le temps de la pénitence. Mais il faut juger de ce temps comme des occasions à la cour. Chacun attend les moments heureux, les occasions favorables pour terminer ses affaires. Mais si vous attendez sans vous remuer, si vous ne savez profiter du temps, il passe vainement pour vous, et ne vous apporte en passant que des années qui vous incommodent. Ainsi, dans cette grande affaire de la pénitence, celui-là peut beaucoup espérer du temps, qui sait s'en servir et le ménager. Mais celui qui attend toujours et ne commence jamais, voit couler inutilement et se perdre entre ses mains tous ces moments précieux dans lesquels il avoit mis son espérance. Que lui apporte le temps, qu'une plus grande atteinte à sa vie, un plus grand poids à ses crimes, une plus forte attache à ses habitudes?

C'est pour cela que saint Jean-Baptiste ne nous donne aucun relâche : « La cognée, dit-il, est à la racine; tout arbre qui ne porte pas de bon fruit sera coupé et jeté au feu; faites donc, faites promptement de dignes fruits de pénitence : » « Facite ergo fructus dignos « pœnitentiæ[2]. » Il faut tâcher, Chrétiens, que nous tirions aujourd'hui quelque utilité de ces salutaires paroles, et que nous n'ayons pas écouté en vain un si grand prédicateur que saint Jean-Baptiste.

Le figuier infructueux[3]. Vous avez eu la pluie, vous avez eu le soleil, vous avez eu la culture : vous n'avez plus à attendre que la cognée et le feu.

Il faut quelque chose de nouveau pour vous émouvoir. Vous avez franchi hardiment les plus puissantes considérations. Cette première tendresse d'une conscience innocente, ah! que vous l'avez endurcie! La pénitence, la communion, vous avez appris à les profaner : cela ne vous touche plus. Les terribles jugements de Dieu qui avoient autrefois tant de force pour vous émouvoir; vous avez dissipé comme une vaine frayeur l'appréhension que vous aviez de ce tonnerre, et vous vous êtes accoutumés à dormir tranquillement à ce bruit.

Nous voilà réduits aux miracles. Expérience des pécheurs qu'ils ont laissé toujours les mêmes : « In peccato vestro moriemini[4] : » « Vous mourrez dans votre péché. »

Faire attention aux choses dites, point tant songer au prédic-

1. *Ezech.* XXX, 11. — 2. Luc. III, 8. — 3. Ibid., 13. — 4. Joan. VIII, 21.

teur. Les choses que nous disons sont-elles si peu solides qu'elles ne méritent de réflexion que par la manière de les dire ? Tant d'heures de grand loisir ! pourquoi sont-elles toutes des heures perdues ? Pourquoi Jésus-Christ n'en aura-t-il pas quelques-unes plutôt qu'un amusement inutile ? Ainsi puisse Jésus-Christ naissant vous combler de grâces ! puissiez-vous recevoir en lui un Sauveur et non un juge ! puissiez-vous apprendre à sa crèche à mépriser les biens périssables, et acquérir les inestimables richesses que sa glorieuse pauvreté nous a méritées !

SERMON SUR LE MYSTÈRE DE LA NATIVITE

DE NOTRE-SEIGNEUR [1].

Et hoc vobis signum : Invenietis infantem pannis involutum, et positum in præsepio.

Le Sauveur du monde est né aujourd'hui, et voici le signe que je vous en donne : Vous trouverez un enfant enveloppé de langes, pose dans une crèche. (Luc, II. 12.)

Vous savez assez, Chrétiens, que le mystère que nous honorons, c'est l'anéantissement du Verbe incarné, et que nous sommes ici assemblés pour jouir du pieux spectacle d'un Dieu descendu pour nous relever, abaissé pour nous agrandir, appauvri volontairement pour répandre sur nous les trésors célestes. C'est ce que vous devez méditer, c'est ce qu'il faut que je vous explique; et Dieu veuille que je traite si heureusement un sujet de cette importance, que vos dévotions en soient échauffées ! Attendons tout du ciel dans une entreprise si sainte; et pour y procéder avec ordre, considérons comme trois degrés par lesquels le Fils de Dieu a voulu descendre de la souveraine grandeur jusqu'à la dernière bassesse. Premièrement, il s'est fait homme et il s'est revêtu de notre nature; secondement, il s'est fait passible et il a pris nos infirmités; troisièmement, il s'est fait pauvre et il s'est chargé de tous les outrages de la fortune la plus méprisable. Et ne croyez pas, Chrétiens, qu'il nous faille rechercher bien loin ces trois abaissements du Dieu-homme; je vous les rapporte dans la même suite et dans la même simplicité qu'ils sont proposés dans mon Évangile. Vous trouverez, dit-il, un enfant, c'est le commencement d'une vie humaine; enveloppé de langes, c'est pour défendre l'infirmité contre les injures de l'air; posé dans une crèche, c'est la dernière extrémité d'indigence. Tellement que vous voyez dans le même texte, la nature par le mot d'enfant, la foiblesse et l'infirmité par les langes, la misère et la pauvreté par la crèche.

1. Premier sermon sur le mystère de la nativité de Notre-Seigneur.

Mais mettons ces vérités dans un plus grand jour et suivons attentivement; arrêtons-nous un peu sur tous les degrés de cette descente mystérieuse, tels qu'ils sont représentés dans notre Évangile. Et premièrement, il est clair que le Fils de Dieu, en se faisant homme, pouvoit prendre la nature humaine avec les mêmes prérogatives qu'elle avoit dans son innocence, la santé, la force, l'immortalité; ainsi le Verbe divin seroit homme sans être travaillé des infirmités que le péché seul nous a méritées. Il ne l'a pas fait, Chrétiens; il a voulu prendre, avec la nature, les foiblesses qui l'accompagnent. Mais en prenant ces foiblesses, il pouvoit ou les couvrir, ou les relever par la pompe, par l'abondance, par tous les autres biens que le monde admire : qui doute qu'il ne le pût ? Il ne le veut pas; il joint aux infirmités naturelles toutes les misères, toutes les disgrâces, tout ce que nous appelons mauvaise fortune; et par là ne voyez-vous pas quel est l'ordre de sa descente ? Son premier pas est de se faire homme; et par là il se met au-dessous des anges, puisqu'il prend une nature moins noble, selon ce que dit l'Écriture sainte : « Minuisti eum paulo minus « ab angelis [1] : » « Vous l'avez abaissé au-dessous des anges. » Ce n'est pas assez : mon Sauveur descend le second degré. S'il s'est rabaissé par son premier pas au-dessous de la nature angélique, il fait une seconde démarche qui le rend égal aux pécheurs. Et comment? Il ne prend pas la nature humaine telle qu'elle étoit dans son innocence, saine, incorruptible, immortelle; mais la prend en l'état malheureux où le péché l'a réduite, exposée de toutes parts aux douleurs, à la corruption, à la mort. Mais mon Sauveur n'est pas encore assez bas. Vous le voyez déjà, Chrétiens, au-dessous des anges par notre nature, égalé aux pécheurs par l'infirmité; maintenant, faisant son troisième pas, il se va, pour ainsi dire, mettre sous leurs pieds, en s'abandonnant au mépris par la condition misérable de sa vie et de sa naissance. Voilà, mes Frères, quels sont les degrés par lesquels le Dieu incarné descend de son trône. Il vient premièrement à notre nature, par la nature à l'infirmité, de l'infirmité aux disgrâces et aux injures de la fortune : c'est ce que vous avez remarqué par ordre dans les paroles de mon Évangile.

Mais ce n'est pas ce qu'il y a de plus important, ni ce qui m'étonne le plus. Je confesse que je ne puis assez admirer cet abaissement de mon Maître : mais j'admire encore beaucoup davantage qu'on me donne cet abaissement comme un signe pour reconnoître en lui le Sauveur du monde : « Et hoc vobis signum, » nous dit l'ange. Votre Sauveur est né aujourd'hui, et voici la marque que je vous en donne : Un enfant revêtu de langes, couché dans la crèche; c'est-à-dire comme nous l'avons déjà expliqué, courez à cet enfant nouvellement né, vous y trouverez : qu'y trouverons-nous ? Une nature semblable à la vôtre, des infirmités telles que les vôtres, des misères au-dessous des vôtres. « Et hoc vobis signum. » Reconnoissez à ces belles marques qu'il est le Sauveur qui vous est promis.

1. *Ps.* VIII, 6.

Quel est ce nouveau prodige? que peut servir à notre foiblesse que notre médecin devienne infirme, et que notre libérateur se dépouille de sa puissance? Est-ce donc une ressource pour des malheureux, qu'un Dieu en vienne augmenter le nombre? Ne semble-t-il pas, au contraire, que le joug qui accable les enfants d'Adam est d'autant plus dur et inévitable, qu'un Dieu même est assujetti à le supporter? Cela seroit vrai, mes Frères, si cet état d'humiliation étoit forcé, s'il y étoit tombé par nécessité, et non pas descendu par miséricorde. Mais comme son abaissement n'est pas une chute, mais une condescendance : « Descendit ut levaret, non cecidit ut jaceret[1]; » et qu'il n'est descendu à nous que pour nous marquer les degrés par lesquels nous pouvons remonter à lui, tout l'ordre de sa descente fait celui de notre glorieuse élévation; et nous pouvons appuyer notre espérance abattue sur ces trois abaissements du Dieu-homme.

Est-il bien vrai? le pouvons-nous croire? quoi! les bassesses du Dieu incarné, sont-ce des marques certaines qu'il est mon Sauveur? Oui, fidèle, n'en doute pas; et en voici les raisons solides qui feront le sujet de cet entretien. Ta nature étoit tombée par ton crime; ton Dieu l'a prise pour la relever : tu languis au milieu des infirmités; il s'y est assujetti pour les guérir : les misères du monde t'effrayent; il s'y est soumis pour les surmonter et rendre toutes ses terreurs inutiles. Divines marques, sacrés caractères par lesquels je connois mon Sauveur, que ne puis-je vous expliquer à cette audience avec les sentiments que vous méritez! Du moins efforçons-nous de le faire, et commençons à montrer dans ce premier point que Dieu prend notre nature pour la relever.

PREMIER POINT.

Pour comprendre solidement de quelle chute le Fils de Dieu nous a relevés, je vous prie de considérer cette proposition que j'avance : qu'en prenant la nature humaine, il nous rend la liberté d'approcher de Dieu, que le péché nous avoit ôtée. C'est là le fondement du christianisme, qu'il est nécessaire que vous entendiez, et que je me propose aussi de vous expliquer. Pour cela, remarquez, Fidèles, une suite étrange de notre ruine : c'est que depuis cette malédiction qui fut prononcée contre nous après le péché, il est demeuré dans l'esprit des hommes une certaine frayeur des choses divines, qui non-seulement ne leur permet pas d'approcher avec confiance de Dieu, de cette majesté souveraine; mais encore qui les épouvante devant tout ce qui paroît de surnaturel. Les exemples en sont communs dans les saintes Lettres. Le peuple dans le désert appréhende d'approcher de Dieu, de peur qu'il ne meure[2]. Les parents de Samson disent : « Nous mourrons de mort, car nous avons vu le Seigneur[3]. » Jacob, après cette vision admirable, crie tout effrayé : « Que ce lieu est terrible! vraiment c'est ici la maison de Dieu[4]! » « Malheur à moi! dit le prophète Isaïe,

1. S. Aug. *Tract.* CVII, *in Joan.*, n. 5, t. III, part. II, c. 670.
2. *Exod.* XX, 19. — 3. *Judic.* XIII, 22. — 4. *Gen.* XXVIII, 17

car j'ai vu le Seigneur des armées[1]. » Tout est plein de pareils exemples. Quel est, Fidèles, ce nouveau malheur qui fait trembler un si grand prophète ? quel malheur d'avoir vu Dieu ? et que veulent dire tous ces témoignages, et tant d'autres que nous lisons dans les Écritures ? C'est qu'elles veulent nous exprimer la terreur qui saisit naturellement tous les hommes en la présence de Dieu, depuis que le péché est entré au monde.

Quand je recherche les causes d'un effet si extraordinaire, et que je me demande à moi-même : D'où vient que les hommes s'effrayent de Dieu ? il s'en présente à mon esprit deux raisons qui vont apporter de grandes lumières au mystère de cette journée. La première cause, c'est l'éloignement; la seconde, c'est la colère : expliquons ceci. Dieu est infiniment éloigné de nous, Dieu est irrité contre nous. Il est infiniment éloigné de nous par la grandeur de sa nature; il est irrité contre nous par la rigueur de sa justice, parce que nous sommes pécheurs. Cela produit deux sortes de craintes : la première vient de l'étonnement, elle naît de l'éclat de la majesté; l'autre des menaces. Ah ! je vois trop de grandeur, trop de majesté; une crainte d'étonnement me saisit, il est impossible que j'en approche. Ah ! je vois cette colère qui me poursuit; ses menaces me font trembler, je ne puis supporter l'aspect de cette majesté irritée; si j'approche, je suis perdu. Voilà les deux craintes : la première causée par l'étonnement de la majesté; la seconde par les menaces de la justice et de la colère divine. C'est pourquoi le Fils de Dieu fait deux choses : chrétiens, voici le mystère. En se revêtant de notre nature, premièrement, il couvre la majesté, et il ôte la crainte d'étonnement : en second lieu, il nous fait voir qu'il nous aime par le désir qu'il a de nous ressembler, et il fait cesser les menaces. C'est tout le mystère de cette journée, c'est ce que j'avois promis de vous expliquer. Vous voyez par quel excès de miséricorde le Fils unique du Père éternel nous rend la liberté d'approcher de Dieu, et relève notre nature abattue. Mais ces choses ont besoin d'être méditées : ne passons pas si légèrement par-dessus; tâchons de les rendre sensibles en les étendant davantage.

Et premièrement, Chrétiens, il est bien aisé de comprendre que Dieu est infiniment éloigné de nous; car il n'est rien de plus éloigné que la souveraineté et la servitude, que la toute-puissance et une extrême foiblesse, que l'éternité toujours immuable et notre continuelle agitation. En un mot tous ses attributs l'éloignent de nous : son immensité, son infinité, son indépendance, tout cela l'éloigne; et il n'y en a qu'un seul qui l'approche : vous jugez bien que c'est la bonté. Sa grandeur l'élève au-dessus de nous, sa bonté l'approche de nous, et le rend accessible aux hommes; et cela est clair dans les saintes Lettres. « Cachez-vous, dit le prophète Isaïe[2]; entrez bien avant dans la terre; jetez-vous dans les cavernes les plus profondes. » « Ingredere « in petram; et abscondere in fossa humo. » Et pourquoi ? « Cachez-vous, dit-il encore une fois, devant la face terrible de Dieu, et devant

1. *Is.* VI, 5. — 2. Ibid II, 10.

la gloire de sa majesté : » « A facie timoris Domini, et a gloria ma-« jestatis ejus. » Voyez comme sa grandeur l'éloigne des hommes. La miséricorde, au contraire, « elle vient à nous, » dit David : « Veniat « super me misericordia tua [1]. » Non-seulement elle vient à nous, mais « elle nous suit : » «Misericordia tua subsequetur me [2]. » Non-seulement elle nous suit, mais « elle nous environne : » « Sperantem « autem in Domino misericordia circumdabit [3]. » Tellement qu'il n'est rien de plus véritable, qu'autant que la grandeur de Dieu l'éloigne de nous, autant sa bonté l'en approche.

Mais elle exige une condition nécessaire; c'est que nous soyons innocents. Sommes-nous abandonnés au péché, aussitôt elle se retire; et voyez un effet étrange. La bonté s'étant retirée, je ne vois plus ce qui m'approche de Dieu ; je ne vois que ce qui m'éloigne; la crainte et l'étonnement me saisissent, et je ne sais plus par où approcher. Comme un homme de condition médiocre qui avoit accès à la cour par une personne de crédit qui le lui donnoit, il parloit et étoit écouté, et les entrées lui étoient ouvertes. Tout d'un coup son protecteur se retire, et on ne le connoît plus : tous les passages sont inaccessibles; et de sa bonne fortune passée, il ne lui reste que l'étonnement de se voir si fort éloigné. Il en est ainsi arrivé à l'homme. Tant qu'il conserva l'innocence, Dieu lui parloit, il parloit à Dieu avec une sainte familiarité. Mais comment s'en approchoit-il, direz-vous, puisque la distance étoit infinie? Ah! c'est que la bonté descendoit à lui, et l'introduisoit près du trône. Maintenant cette bonté étant offensée, elle se retire elle-même. Que fera-t-il, et où ira-t-il? Il ne voit plus ce qui l'approchoit : il découvre seulement de loin une lumière qui l'éblouit et une majesté qui l'étonne. Bonté, où êtes-vous ? bonté, qu'êtes-vous devenue? ah! son crime l'a éloignée. Sa vue se perd dans l'espace immense par lequel il se sent séparé de Dieu; et dans l'étonnement où il est, en voyant cette hauteur sans mesure, il croit qu'il est perdu s'il approche, il croit que sa petitesse sera accablée par le poids de cette majesté infinie. Voilà quelle est la première cause qui nous empêche d'approcher de Dieu : c'est la grandeur et la majesté. C'est pourquoi les philosophes platoniciens, comme remarque saint Augustin, disoient que la nature divine n'étoit pas accessible aux hommes, et que nos vœux ne pénétroient pas jusqu'à elle. Je ne m'en étonne pas, Chrétiens; je ne m'étonne pas que les philosophes désespèrent d'approcher de Dieu; ils n'ont pas un Sauveur qui les y appelle, ils n'ont pas un Jésus qui les introduise. Ils ne regardent que la majesté dont ils ne peuvent supporter l'éclat, et ils sont contraints de se retirer en tremblant

Mais si la splendeur et la gloire de cette divine face nous inspire tant de terreur, que sera-ce de la colère? Si les hommes ne peuvent s'approcher de Dieu seulement parce qu'il est grand, comment pourront-ils soutenir l'aspect d'un Dieu justement irrité contre eux ? Car si la grandeur de Dieu nous éloigne, la justice va bien plus loin; elle nous repousse avec violence. C'est le second sujet de nos craintes, sur

1. *Ps.* CXVIII, 13. — 2. Ibid., XXII, 8. — 3. Ibid., XXXI, 41.

lequel je n'ai qu'un mot à vous dire, parce que la chose n'est pas difficile. Représentez-vous vivement quelle fut l'horreur de cette journée en laquelle Dieu maudit nos parents rebelles, en laquelle le chérubin exécuteur de sa vengeance les chassa du paradis de délices, qu'ils avoient déshonoré par leur crime; les menaçant avec cette épée de flamme lorsqu'ils osoient seulement y tourner la vue. Quels furent les sentiments de ces misérables bannis! combien étoient-ils éperdus! Ne leur sembloit-il pas, en quelque lieu qu'ils puissent fuir, qu'ils voyoient toujours briller à leurs yeux cette épée terrible; et que cette voix tonnante, devant laquelle ils avoient été contraints de se cacher, retentissoit continuellement à leurs oreilles? Après les menaces, après les terreurs de ce triste et funeste jour, ne vous étonnez pas, Chrétiens, si les Écritures nous disent que les hommes appréhendent naturellement que la présence de Dieu ne les tue. C'est que, depuis cette première malédiction, il s'est répandu par toute la nature une certaine impression secrète, que Dieu est justement offensé contre elle : si bien que vouloir mener les hommes à Dieu, c'est conduire des criminels à leur juge, et à leur juge irrité; et leur dire que Dieu vient à eux, c'est rappeler en quelque sorte à leur mémoire le supplice qui leur est dû, la vengeance qui les poursuit, et la mort qu'ils ont méritée. C'est pourquoi ils s'écrient : « Nous mourrons de mort, si Dieu se présente seulement à nous. »

Vous voyez par là, Chrétiens, quelle est l'extrémité de notre misère, puisque nous sommes éloignés de Dieu, et que les entrées nous sont défendues. Venez maintenant, ô Sauveur Jésus! et ayez pitié de nos maux : couvrez la majesté qui nous étonne, désarmez la colère qui nous épouvante : « Redde mihi lætitiam salutaris tui [1]. » Rendez-nous l'accès près de votre Père, duquel dépend tout notre bonheur : rendez-nous cette bonté qui s'est irritée, ne pouvant souffrir nos péchés; afin que nous puissions approcher de Dieu. Ne craignons plus, nous sommes exaucés; je la vois paroître. « Et hoc vobis signum. » Voilà le signe qu'on nous en donne : je la vois dans la crèche de Jésus-Christ; je la vois en cet enfant nouvellement né. Dieu n'est plus éloigné de nous, puisqu'il se fait homme : Dieu n'est plus irrité contre nous, puisqu'il s'unit à notre nature par une étroite alliance. La bonté, que notre crime avoit éloignée, revient à nous. Écoutez l'Apôtre qui nous la montre : « Apparuit gratia et benignitas Salvatoris nostri Dei [2] : » « La grâce et la bénignité de Dieu notre Sauveur nous est apparue. » Ô parole de consolation! Remettez, Messieurs, en votre pensée ce que nous avons expliqué, que la grandeur de Dieu l'éloigne de nous, et que sa justice repousse bien loin les pécheurs; il n'y a que sa bonté qui l'approche et le rend accessible aux hommes. Que fait ce grand Dieu pour nous attirer? il nous cache tout ce qui l'éloigne de nous, et il ne nous montre que ce qui l'approche. Car, mes Frères, que voyons-nous en la personne du Dieu incarné? que voyons-nous en ce Dieu

1. *Ps.* L. 13. — 2. *Tit.* III, 4.

enfant que nous sommes venus adorer? Sa gloire se tempère, sa majesté se couvre, sa grandeur s'abaisse, cette justice rigoureuse ne se montre pas; il n'y a que la bonté qui paroisse, afin de nous inviter avec plus d'amour : « Apparuit gratia et benignitas Salvatoris nostri « Dei. » Voyez cette majesté souveraine que les anges n'osent regarder, devant laquelle toute la nature est émue : elle descend, elle se rabaisse, elle traite d'égal avec nous. Et ce qui est bien plus admirable, c'est afin, dit Tertullien, que nous puissions traiter d'égal avec elle : « Ex æquo agebat Deus cum homine, ut homo vel ex æquo agere « cum Deo posset[1]. » Traiter d'égal avec Dieu ! peut-on relever plus la nature humaine? peut-on nous donner plus de confiance? Que les anciens aient été effrayés de Dieu, il y avoit sujet de trembler. Isaïe l'a vu en sa gloire, et la crainte l'a saisi. Adam l'a vu en sa colère, et il a fui devant sa face. Mais pour nous, pourquoi craindrions-nous, puisque ce n'est pas cette majesté qui étonne, ni cette justice rigoureuse, qui se présente à nous aujourd'hui; mais que la grâce, la bénignité, la douceur de Dieu notre Sauveur nous est apparue? « Apparuit gratia. »

Approchons donc, mes Frères, par ce grand et par cet illustre médiateur, approchons avec confiance. « Et hoc vobis signum : » « Voilà le signe que l'on vous donne. » Que l'on ne m'objecte plus mes foiblesses, mon imperfection, mon néant. Tout néant que je suis, je suis homme; et mon Dieu qui est tout, il est homme. Je viens hardiment au nom de Jésus : je soutiens que Dieu est à moi par Jésus-Christ. Car « ce Fils nous est donné; c'est pour nous qu'est né ce petit enfant[2]; » je sais qu'un Dieu incarné, c'est un Dieu se donnant à nous. Je m'attache à Jésus en ce qu'il a de commun avec moi, c'est-à-dire la nature humaine : et par là je me mets en possession de ce qu'il a d'égal à son Père, c'est-à-dire de la divinité même. Soyons dieux avec Jésus-Christ, prenons des sentiments tout divins. Chrétien, élève tes espérances : eh ! Dieu, qu'ont de commun avec toi ces passions brutales qui règnent dans les animaux? qu'ont de commun avec toi les choses mortelles, depuis que tu es si cher à ton Dieu, qu'en prenant miséricordieusement ce que tu es, il te donne si libéralement, si abondamment ce qu'il est lui-même? Dieu veut agir en homme, dit Tertullien, « afin que l'homme apprenne à agir en Dieu : » « Ut homo « divine agere doceretur[3] : » et cet homme, que Jésus enseigne à prendre des sentiments tout divins, attache tous ses désirs à la terre, comme s'il devoit mourir ainsi que les bêtes. Ah ! portons plus haut nos pensées : considérons la gloire de notre nature si heureusement rétablie. Si la nature est relevée, il faut que les actions soient plus nobles. Rendons grâces au Père éternel par Notre-Seigneur Jésus-Christ, de ce que, dans le choix des moyens par lesquels il a voulu nous sauver, il n'a pas choisi ceux qui étoient les plus plausibles selon le monde, mais les plus propres à toucher les cœurs; ni ce qui sembloit plus digne de lui, mais ce qui étoit le plus utile pour nous.

1. *Adv. Marcion.*, lib. II, n. 27. — 2. *Is.* IX, 6. — 3. *Tertul.*, *ubi supra.*

Quand j'entends les libertins qui nous disent que tout ce qu'on raconte du Verbe incarné, c'est une histoire indigne d'un Dieu; que je déplore leur ignorance! Toutefois, que cela soit indigne d'un Dieu, je ne le veux pas contredire; mais que Tertullien répond à propos! « Tout ce qui est indigne de Dieu est utile pour mon salut : » « Quodcumque « Deo indignum est mihi expedit[1]. » Et dès là qu'il est utile pour mon salut, il devient digne même de Dieu; parce qu'il n'est rien plus digne de Dieu que d'être libéral à sa créature; « il n'est rien plus digne de Dieu que de sauver l'homme : » « Nihil enim tam dignum « Deo quam salus hominis[2]. » Et que l'on peut facilement renverser toutes leurs vaines oppositions! Car enfin, quelque indignité que l'on s'imagine dans le mystère du Verbe fait chair, Dieu n'en est pas moins grand, et il nous relève; Dieu ne s'épuise pas, et il nous enrichit; quand il se fait homme, il ne perd pas ce qu'il est, et il nous le communique; il demeure ce qu'il est, et il nous le donne : par là il témoigne son amour, et il conserve sa dignité. Voyez donc que si Dieu prend notre nature pour la relever, rien n'est plus digne de Dieu qu'un si grand ouvrage. Mais je n'ai pas entrepris, Messieurs, de combattre les libertins; il faut édifier les fidèles : revenons à notre dessein; et après que nous avons vu la nature si glorieusement relevée, voyons encore guérir ses infirmités par celles qu'a prises le Fils de Dieu, et que nous remarquons dans ses langes. C'est ma seconde partie.

DEUXIÈME POINT.

Si je vous donne les langes du Fils de Dieu comme un signe pour reconnoître les infirmités qu'il a prises avec la nature, je ne les fais pas de moi-même; mais je l'ai appris de Tertullien, qui nous l'explique très-éloquemment par une pensée qui mérite bien nos attentions. Il dit que « les langes du Fils de Dieu sont le commencement de sa sépulture : » « Pannis jam sepulturæ involucrum initiatus[3]. » En effet, ne paroît-il pas un certain rapport entre les langes et les draps de la sépulture? On enveloppe presque de même façon ceux qui naissent et ceux qui sont morts : un berceau a quelque idée d'un sépulcre; et c'est la marque de notre mortalité qu'on nous ensevelisse en naissant. C'est pourquoi Tertullien voyant le Sauveur couvert de ses langes, il se le représente déjà comme enseveli; il reconnoît en sa naissance le commencement de sa mort : « Pannis jam sepulturæ involucrum ini« tiatus. » Suivons l'exemple de ce grand homme; et après avoir vu en notre Sauveur la nature humaine par le mot d'enfant, considérons la mortalité dans ses langes; et avec la mortalité, toutes les infirmités qui la suivent. C'est la seconde partie de mon texte, qui est enchaînée avec la première par une liaison nécessaire. Car après que le Fils de Dieu s'étoit revêtu de notre nature, c'étoit une suite infaillible qu'il

1. *De Carn. Chr.*, n. 5. — 2. *Adv. Marcion.*, lib. II, n. 27.
3. Ibid., lib. IV, n. 21

prendroit aussi les infirmités. Ce ne sera pas moi, Chrétiens, qui vous expliquerai un si grand mystère; il faut que je vous fasse entendre en ce lieu le plus grand théologien de l'Église : c'est l'incomparable saint Augustin. J'ai choisi ce qu'il en a dit dans cette Épître admirable à Volusien [1]; parce que, dans mon sentiment, l'antiquité n'a rien de si beau ni de si pieux tout ensemble sur cette matière que nous traitons.

Puisque Dieu avoit bien voulu se faire homme, il étoit juste qu'il n'oubliât rien pour nous faire sentir cette grâce; et pour cela, dit saint Augustin, il falloit qu'il prît les infirmités par lesquelles la vérité de sa chair est si clairement confirmée; et il nous va éclaircir ce qu'il vient de dire par cette belle réflexion. Toutes les Écritures nous prêchent, dit-il, que le Fils de Dieu n'a pas dédaigné la faim, ni la soif, ni les fatigues, ni les sueurs, ni toutes les autres incommodités d'une chair mortelle. Et néanmoins, remarquez ceci, un nombre infini d'hérétiques, qui faisoient profession de l'adorer, mais qui rougissoient en leurs cœurs de son Évangile, n'ont pas voulu reconnoître en lui la nature humaine. Les uns disoient que son corps étoit un fantôme; d'autres, qu'il étoit composé d'une matière céleste; et tous s'accordoient à nier qu'il eût pris effectivement la nature humaine. D'où vient cela, Chrétiens? C'est qu'il paroît incroyable qu'un Dieu se fasse homme; et plutôt que de croire une chose si difficile, ils trouvoient le chemin plus court de dire qu'en effet il ne l'étoit pas, et qu'il n'en avoit que les apparences. Suivez, s'il vous plaît, avec attention : ceci mérite d'être écouté. Que seroit-ce donc, dit saint Augustin, s'il fût tout à coup descendu des cieux, s'il n'eût pas suivi les progrès de l'âge, s'il eût rejeté le sommeil et la nourriture, et éloigné de lui ces sentiments? N'auroit-il pas lui-même confirmé l'erreur? N'auroit-il pas semblé qu'il eût en quelque sorte rougi de s'être fait homme, puisqu'il ne le paroissoit qu'à demi? N'auroit-il pas effacé dans tous les esprits la créance de sa bienheureuse incarnation, qui fait toute notre espérance? Et ainsi, dit saint Augustin (que ces paroles sont belles!), « En faisant toutes choses miraculeusement, il auroit lui-même détruit ce qu'il a fait miséricordieusement. » « Et dum omnia mirabiliter facit, auferret « quod misericorditer fecit [2]. »

En effet, puisque mon Sauveur étoit Dieu, il falloit certainement qu'il fît des miracles : mais puisque mon Sauveur étoit homme, il ne devoit pas avoir honte de montrer de l'infirmité, et l'ouvrage de la puissance ne devoit pas renverser le témoignage de la miséricorde. C'est pourquoi, dit saint Augustin, s'il fait de grandes choses, il en fait de basses : mais il modère tellement toute sa conduite, « qu'il relève les choses basses par les extraordinaires, et tempère les extraordinaires par les communes : » « Ut solita sublimaret insolitis, et in« solita solitis temperaret [3]. » Confessez que tout cela est bien soutenu : je ne sais si je le fais bien entendre. Il naît, mais il naît d'une vierge;

1. *Ep.* CXXXVII, n. 8 et 9, tom. II, col. 405. — 2. Ibid., n. 9, tom. II, col. 405.
3. Ibid., n. 9, t. III, col. 105.

il mange, mais quand il lui plaît; il se passe des nourritures mortelles, et n'a pour tout aliment que la volonté de son Père; il commande aux anges de servir sa table : il dort; mais pendant son sommeil il empêche la barque de couler à fond, d'être renversée : il marche; mais quand il l'ordonne, l'eau devient ferme sous ses pieds : il meurt; mais en mourant il met en crainte toute la nature. Voyez qu'il tient partout un milieu si juste, qu'où il paroît en homme, il nous sait bien montrer qu'il est Dieu; où il se déclare Dieu, il fait voir aussi qu'il est homme. L'économie est si sage, la dispensation si prudente; c'est-à-dire toutes choses sont tellement ménagées, que la divinité paroît toute entière, et l'infirmité toute entière : cela est admirable.

Le grand pape saint Hormisdas, ravi en admiration de cette céleste économie, du haut de la chaire de saint Pierre, d'où il enseignoit tout ensemble et régissoit toute l'Église, invite tous les fidèles à contempler avec lui cet adorable mélange, ce mystérieux tempérament de puissance et d'infirmité. « Le voilà, dit-il aux fidèles, celui qui est Dieu et homme, c'est-à-dire la force et la foiblesse, la bassesse et la majesté; celui qui étant couché dans la crèche, paroît dans le ciel en sa gloire. Il est dans le maillot, et les Mages l'adorent; il naît parmi les animaux, et les anges publient sa naissance; la terre le rebute, et le ciel le déclare par une étoile; il a été vendu, et il nous rachète; attaché à la croix, il y distribue les couronnes et donne le royaume éternel; infirme qui cède à la mort, puissant que la mort ne peut retenir; couvert de blessures et médecin infaillible de nos maladies; qui est rangé parmi les morts et qui donne la vie aux morts; qui naît pour mourir et qui meurt pour ressusciter; qui descend aux enfers et ne sort point du sein de son Père : » « Jacens in præsepio, videbatur in cœlo; involutus pannis, adorabatur à Magis; inter animalia editus, ab angelis nuntiabatur;... virtus et infirmitas, humilitas et majestas; redimens et venditus; in cruce positus, et cœli regna largitus;... patiens vulnerum, et salvator ægrorum; unus defunctorum, et vivificator obeuntium; ad inferna descendens, et à Patris gremio non recedens[1]. »

Joignons-nous avec ce grand pape pour adorer humblement les foiblesses qu'un Dieu incarné a prises volontairement pour l'amour de nous. C'est là tout le fondement de notre espérance.

Mais il me semble que vous m'arrêtez pour me dire : Il est vrai, nous le voyons bien; Jésus a ressenti nos infimités; mais nous attendons autre chose : vous nous avez promis de nous faire voir que ses foiblesses guérissent les nôtres; c'est ce qu'il faut que vous expliquiez. Et n'en êtes-vous pas encore convaincus? Ne suffit-il pas, Chrétiens, d'avoir remarqué nos infirmités en la personne du Fils de Dieu, pour en espérer de lui le remède? « Et hoc vobis signum : » « Voilà le signe que l'on vous en donne. » L'Apôtre avoit bien entendu ce signe, lorsque, voyant les infirmités de son maître, aussitôt il paroît consolé

1. *Ep.* LXXIX, *ad Justin. Aug.* *Lib.*, t. IV, col. 1553

des siennes. Ah ! dit-il, « nous n'avons pas un pontife qui soit insensible à nos maux[1]; » il compatit aux infirmités de notre nature; il y apportera du soulagement. Et quel signe nous en donnez-vous, saint Apôtre? « Et hoc vobis signum. » « C'est qu'il les a, dit-il, éprouvées : » « Tentatum per omnia[2]. » Je vous prie, entendez ce signe : rien n'est plus plein de consolation. N'est-il pas vrai, Fidèles, de tous ceux dont vous plaignez les disgrâces, il n'y en a point pour lesquels votre compassion soit plus tendre, que pour ceux que vous voyez dans les mêmes afflictions que vous avez autrefois senties? Vous avez perdu un ami, j'en ai perdu un autrefois; dans cette rencontre de douleurs, ma pitié en sera plus grande, parce que je sens par expérience combien il est dur de perdre un ami. Et de là quel soulagement je vois naître pour les misérables! Ah! consolez-vous, Chrétiens, qui languissez parmi les douleurs : mon Sauveur n'a épargné à son corps, ni la faim, ni la soif, ni les fatigues, ni les sueurs, ni les infirmités, ni la mort. Il n'a épargné à son âme, ni la tristesse, ni l'inquiétude, ni les longs ennuis, ni les plus cruelles appréhensions. O Dieu, qu'il aura d'inclination de nous soulager, nous qu'il voit, du plus haut des cieux, battus des mêmes orages dont il a été attaqué sur la terre! C'est pourquoi l'Apôtre se glorifie des infirmités de notre pontife. Ah! nous n'avons pas, dit-il, un pontife qui ne sente pas nos infirmités : il les sent, il en est touché, il en a pitié, dit saint Paul. Et pourquoi? « C'est qu'il a passé comme nous, répond-il, par toutes sortes d'épreuves : » « Tentatum per omnia absque peccato. » Il a tout pris à l'exception du péché : « Il a fallu qu'il fût en tout semblable à ses frères, pour être touché de compassion, et être un fidèle pontife en ce qui regarde le culte de Dieu : » « Unde debuit per omnia fratribus similari, ut misericors fieret et fidelis pontifex ad Deum[3]. » Il sait, il sait par expérience combien est grande la foiblesse de notre nature.

Et quoi donc, le Fils de Dieu, direz-vous, qui est la sagesse du Père, ne sauroit-il pas nos infirmités, s'il ne les avoit expérimentées? Ah! ce n'est pas le sens de l'Apôtre, vous ne prenez pas sa pensée : entendons cette doctrine toute apostolique. Je l'avoue, cette société de malheurs ne lui ajoute rien pour la connoissance, mais elle ajoute beaucoup pour la tendresse. Car Jésus n'a pas oublié ni les longs travaux, ni les autres difficultés de son pénible pèlerinage; cela est encore présent à son esprit : de sorte qu'il ne nous plaint pas seulement comme ceux qui sont dans le port plaignent les autres, qu'ils voient sur la mer agités d'une furieuse tempête; mais il nous plaint à peu près comme ceux qui courent le même péril se plaignent les uns les autres, par une expérience sensible de leurs communes disgrâces. Il nous plaint, si je l'ose dire, comme ses compagnons de fortune, comme ayant eu à passer par les mêmes misères que nous, ayant eu tout ainsi que nous une chair sensible aux douleurs et un sang capable de s'altérer, et une température de corps sujette, comme la nôtre, à toutes les incommodités de la vie et à la nécessité de la mort. Quiconque après

1. *Heb.* IV, 15. — 2. Ibid. — 3. Ibid., XI, 17.

cela cherche d'autres joies et d'autres consolations que Jésus, il ne mérite ni joie ni consolation. Qui peut douter, Fidèles, de la guérison de nos maladies, après ce signe que l'on nous donne? Car pour recueillir mon raisonnement, la compassion du Sauveur n'est pas une affection inutile; si elle émeut le cœur, elle sollicite le bras. Ce médecin est tout-puissant : tout ce qui lui fait pitié, il le sauve; tout ce qu'il plaint, il le guérit. Or nous avons appris de l'Apôtre, qu'il plaint tous les maux qu'il a éprouvés : et quels maux n'a-t-il pas voulu éprouver? Il a senti les infirmités, il les guérira; les appréhensions, il les guérira; les ennuis, les langueurs, il les guérira; la mortalité, il la guérira; tous les maux, il guérira tout. « Car c'est parce qu'il a souffert lui-même, et qu'il a été tenté et éprouvé, qu'il est puissant pour secourir ceux qui sont tentés et mis à l'épreuve : » « In eo enim in quo « passus est ipse et tentatus, potens est et eis qui tentantur auxiliari[1]. » Par conséquent, mes Frères, espérons bien des foiblesses de notre nature : disons tous ensemble avec le Psalmiste : « Secundum multitu- « dinem dolorum meorum in corde meo, consolationes tuæ lætificave- « runt animam meam[2] : » « Selon la multitude de mes douleurs, vos consolations, ô mon Dieu! se sont répandues abondamment en mon âme. » Autant que je vois d'infirmités en Notre-Seigneur, autant je me promets de grandeur pour moi; et ainsi n'ai-je pas raison de vous dire que, s'il a pris nos infirmités, c'est pour les guérir? C'étoit ma seconde partie : Dieu nous fera la grâce d'établir en peu de mots la troisième sur des raisons aussi convaincantes.

TROISIÈME POINT.

Achevez votre ouvrage, ô divin Sauveur! mettez la dernière main au salut des hommes par votre crèche, par votre étable, par votre misère, par votre indigence. Le Fils de Dieu, Messieurs, en se faisant homme et nous rendant la liberté d'approcher de Dieu, nous montroit où il falloit tendre : en se soumettant aux foiblesses de la nature, il nous confirmoit tout ensemble et la vérité de sa chair et la grandeur de nos espérances. Maintenant, pour accomplir son ouvrage, il faut qu'il éloigne tous les obstacles qui nous empêchent de parvenir à la fin qu'il nous a proposée; c'est ce qu'il fait admirablement par sa crèche, et vous le pouvez aisément comprendre, si vous suivez ce raisonnement facile et moral. Ce qui nous empêche d'aller au souverain bien, c'est l'illusion des biens apparents, c'est la folle et ridicule créance qui s'est répandue dans tous les esprits, que tout le bonheur de la vie consiste dans ces biens externes que nous appelons les honneurs, les richesses et les plaisirs. Étrange et pitoyable ignorance!

Il n'y a rien de plus vain que les moyens que l'homme recherche pour se faire grand. Il se trouve tellement borné et resserré en lui-même, que son orgueil a honte de se voir réduit à des limites si étroites. Mais comme il ne peut rien ajouter à sa taille ni à sa substance,

1. *Heb.* II, 18. — 2. *Ps.* XCIII, 19.

comme dit le Fils de Dieu [1], il tâche de se repaître d'une vaine imagination de grandeur, en amassant autour de lui tout ce qu'il peut. Il pense qu'il s'incorpore, pour ainsi dire, toutes les richesses qu'il acquiert; il s'imagine qu'il s'accroît en élargissant ses appartements magnifiques, qu'il s'étend en étendant son domaine, qu'il se multiplie avec ses titres, et enfin qu'il s'agrandit en quelque façon par cette suite pompeuse de domestiques qu'il traîne après lui, pour surprendre les yeux du vulgaire.

Cette femme vaine et ambitieuse, qui porte sur elle la nourriture de tant de pauvres et le patrimoine de tant de familles, ne se peut considérer comme une personne particulière. Cet homme qui a tant de charges, tant de titres, tant d'honneurs, seigneur de tant de terres, possesseur de tant de biens, maître de tant de domestiques, ne se comptera jamais pour un seul homme; et il ne considère pas qu'il ne fait que de vains efforts, puisqu'enfin quelque soin qu'il prenne de s'accroître et de se multiplier en tant de manières et par tant de titres superbes, il ne faut qu'une seule mort pour tout abattre, et un seul tombeau pour tout enfermer.

Et toutefois, Chrétiens, l'enchantement est si fort et le charme si puissant, que l'homme ne peut se déprendre de ses vanités. Bien plus, et voici un plus grand excès : il pense que si un Dieu se résout à paroître sur la terre, il ne doit point s'y montrer qu'avec ce superbe appareil; comme si notre vaine pompe et notre grandeur artificielle pouvoient donner quelque envie à celui qui possède tout dans l'immense simplicité de son essence. Et c'est pourquoi les puissants et les superbes du monde ont trouvé notre Sauveur trop dénué; sa crèche les a étonnés, sa pauvreté leur a fait peur; et c'est cette même erreur qui a fait imaginer aux Juifs cette Jérusalem toute brillante d'or et de pierreries, et toute cette magnificence qu'ils attendent encore aujourd'hui en la personne de leur Messie.

Mais au contraire, Messieurs, si nous voulons raisonner par les véritables principes, nous trouverons qu'il n'est rien de plus digne d'un Dieu venant sur la terre, que de confondre par sa pauvreté le faste ridicule des enfants d'Adam, de les désabuser des vains plaisirs qui les enchantent, et enfin de détruire par son exemple toutes les fausses opinions qui exercent sur le genre humain une si grande et si injuste tyrannie.

C'est pourquoi le Fils de Dieu vient au monde comme le réformateur du genre humain, pour désabuser tous les hommes de leurs erreurs, et leur donner la vraie science des biens et des maux; et voici l'ordre qu'il y tient. Le monde a deux moyens d'abuser les hommes : il a premièrement de fausses douceurs qui surprennent notre crédulité trop facile; il a secondement de vaines terreurs qui abattent notre courage trop lâche. Il est des hommes si délicats, qu'ils ne peuvent vivre s'ils ne sont toujours dans la volupté, dans le luxe, dans l'abondance. Il en est d'autres qui vous diront : Je ne demande pas de grandes ri-

1. Matth. VI, 27.

chesses; mais la pauvreté m'est insupportable : je n'envie pas le crédit de ceux qui sont dans les grandes intrigues du monde; mais il est dur de demeurer dans l'obscurité : je me défendrai bien des plaisirs; mais je ne puis souffrir les douleurs. Le monde gagne les uns, et il épouvante les autres. Tous deux s'écartent de la droite voie; et tous deux enfin viennent à ce point, que celui-ci pour obtenir les plaisirs sans lesquels il s'imagine qu'il ne peut pas vivre, et l'autre pour éviter les malheurs qu'il croit qu'il ne pourra jamais supporter, s'engagent entièrement dans l'amour du monde.

Mon Sauveur, faites tomber ce masque hideux par lequel le monde se rend si terrible; faites tomber ce masque agréable par lequel il semble si doux : désabusez-nous. Premièrement faites voir quelle est la vanité des biens périssables. « Et hoc vobis signum : » « Voilà le signe que l'on vous en donne. » Venez à l'étable, à la crèche, à la misère, à la pauvreté de ce Dieu naissant. Ce ne sont point ses paroles, c'est son état qui vous prêche et qui vous enseigne. Si les plaisirs que vous recherchez, si les grandeurs que vous admirez étoient véritables, quel autre les auroit mieux mérités qu'un Dieu? qui les auroit plus facilement obtenus, ou avec une pareille magnificence ? Quelle troupe de gardes l'environneroit ! quelle seroit la beauté de sa cour ! quelle pourpre éclateroit sur ses épaules ! quel or reluiroit sur sa tête ! quelles délices lui prépareroit toute la nature, qui obéit si ponctuellement à ses ordres ! Ce n'est point sa pauvreté et son indigence qui l'a privé des plaisirs : il les a volontairement rejetés. Ce n'est point sa foiblesse, ni son impuissance, ni quelque coup imprévu de la fortune ennemie qui l'a jeté dans la pauvreté, dans les douleurs et dans les opprobres : mais il a choisi cet état. « Il a jugé, dit Tertullien[1], que ces biens, ces contentements, cette gloire étoient indignes de lui et des siens : » « In-« dignam sibi et suis judicavit. » Il a cru que cette grandeur étant fausse et imaginaire, elle feroit tort à sa véritable excellence. Et ainsi, dit le même auteur, « en ne la voulant pas, il l'a rejetée : ce n'est pas assez; en la rejetant, il l'a condamnée : il va bien plus loin, en la condamnant, le dirai-je ? oui, Chrétiens, ne craignons pas de le dire, il l'a mise parmi les pompes du diable auxquelles nous renonçons par le saint baptême : » « Igitur quam noluit, rejecit; quam rejecit, damnavit; « quam damnavit, in pompa diaboli deputavit[2]. » C'est la sentence que prononce le Sauveur naissant contre toutes les vanités des enfants des hommes. Voilà la gloire du monde bien traitée : il faut voir qui se trompe, de lui, ou de nous. Ce sont les paroles de Tertullien qui sont fondées sur cette raison. Il est indubitable que le Fils de Dieu pouvoit naître dans la grandeur et dans l'opulence; par conséquent, s'il ne les veut point, ce n'est point par nécessité, mais par choix; et Tertullien a raison de dire qu'il les a formellement rejetées : « Quam noluit, rejecit. » Mais tout choix vient du jugement : il y a donc un jugement souverain par lequel Jésus-Christ naissant a donné cette décision importante : que les grandeurs du siècle n'étoient pas pour lui, qu'il les devoit rejeter

1. *Tertull. de Idololat.*, n. 18. — 2. Ibid.

bien loin. Et ce jugement du Sauveur, n'est-ce pas la condamnation de toutes les pompes du monde? « Quam rejecit, damnavit. » Le Fils de Dieu les méprise; quel crime de leur donner notre estime! quel malheur de leur donner notre amour! Est-il rien de plus nécessaire que d'en détacher nos affections? Et c'est pourquoi Tertullien dit que nous les devons renoncer, par l'obligation de notre baptême. « Et hoc « vobis signum : » c'est la crèche, c'est la misère, c'est la pauvreté de ce Dieu enfant, qui nous montrent qu'il n'est rien de plus méprisable que ce que les hommes admirent si fort.

Ah! que la superbe philosophie cherche de tous côtés des raisonnements contre l'amour désordonné des richesses, qu'elle les étale avec grande emphase; combien tous ses arguments sont-ils éloignés de la force de ces deux mots : Jésus-Christ est pauvre, un Dieu est pauvre? Et que nous sommes bien insensés de refuser notre créance à un Dieu qui nous enseigne par ses paroles, et confirme les vérités qu'il nous prêche, par l'autorite infaillible de ses exemples! Après cela je ne puis plus écouter ces vaines objections que nous fait la sagesse humaine : Un Dieu ne devoit pas se montrer aux hommes, qu'avec une gloire et un appareil qui fût digne de sa majesté. Certes notre jugement, Chrétiens, est étrangement confondu par les apparences et par la tyrannie de l'opinion, si nous croyons que l'éclat du monde ait quelque chose digne d'un Dieu, qui possède en lui-même la souveraine grandeur. Mais voulez-vous que je vous dise au contraire ce que je trouve de grand, d'admirable, ce qui me paroît digne véritablement d'un Dieu conversant avec les hommes? C'est qu'il semble n'être paru sur la terre que pour fouler aux pieds toute cette vaine pompe, et braver, pour ainsi dire, par la pauvreté de sa crèche, notre faste ridicule et nos vanités extravagantes. Il a vu, du plus haut des cieux, que les hommes n'étoient touchés que des biens sensibles et des pompes extérieures. Il s'est souvenu, en ses bontés, qu'il les avoit créés au commencement, pour jouir d'une plus solide félicité. Touché de compassion, il vient en personne les désabuser, non par sa doctrine, mais par ses exemples, de ces opinions non moins fausses et dangereuses qu'elles sont établies et invétérées. Car voyez où va son mépris : non-seulement il ne veut point de grandeurs humaines; mais pour montrer le peu d'état qu'il en fait, il se jette aux extrémités opposées. Il a peine à trouver un lieu assez bas par où il fasse son entrée au monde : il rencontre une étable à demi ruinée; c'est là qu'il descend. Il prend tout ce que les hommes évitent, tout ce qu'ils craignent, tout ce qu'ils méprisent, tout ce qui fait horreur à leurs sens; pour faire voir combien les grandeurs du siècle lui semblent vaines et imaginaires. Si bien que je me représente sa crèche, non point comme un berceau indigne d'un Dieu, mais comme un char de triomphe, où il traîne après lui le monde vaincu. Là sont les terreurs surmontées, et là les douceurs méprisées; là les plaisirs rejetés, et ici les tourments soufferts : rien n'y manque, tout est complet. Et il me semble qu'au milieu d'un si beau triomphe, il nous dit avec une contenance assurée : « Prenez courage, j'ai vaincu le monde : » « Confidite : ego vici mun-

« dum [1]; » parce que par la bassesse de sa naissance, par l'obscurité de sa vie, par la cruauté et l'ignominie de sa mort, il a effacé tout ce que les hommes estiment, et désarmé tout ce qu'ils redoutent. « Et « hoc vobis signum : » « Voilà le signe que l'on nous donne pour reconnoître notre Sauveur. »

Accourez de toutes parts, Chrétiens, et venez connoître à ces belles marques le Sauveur qui vous est promis. Oui, mon Dieu, je vous reconnois, vous êtes le libérateur que j'attends. Les Juifs espèrent un autre Messie, qui les comblera de prospérités, qui leur donnera l'empire du monde, qui les rendra contents sur la terre. Ah! combien de Juifs parmi nous! combien de chrétiens qui désireroient un Sauveur qui les enrichît, un Sauveur qui contentât leur ambition, ou qui voulût flatter leur délicatesse! Ce n'est pas là notre Jésus-Christ. A quoi le pourrons-nous reconnoître? Écoutez; je vous le dirai par de belles paroles d'un ancien Père : « Si ignobilis, si inglorius, si inhonorabi« lis, meus erit Christus [2] : » « S'il est méprisable, s'il est sans éclat, s'il est bas aux yeux des mortels; c'est le Jésus-Christ que je cherche. » Il me faut un Sauveur qui fasse honte aux superbes, qui fasse peur aux délicats de la terre, que le monde ne puisse goûter, que la sagesse humaine ne puisse comprendre, qui ne puisse être connu que des humbles de cœur. Il me faut un Sauveur qui brave, pour ainsi dire, par sa généreuse pauvreté nos vanités ridicules, extravagantes; qui m'apprenne par son exemple que tout ce que je vois n'est qu'un songe; que je dois rapporter à une autre et mes craintes et mes espérances; qu'il n'y a rien de grand que de suivre Dieu, et tenir tout le reste au-dessous de nous; qu'il y a d'autres maux que je dois craindre et d'autres biens que je dois attendre. Le voilà, je l'ai rencontré, je le reconnois à ces signes; vous le voyez aussi, Chrétiens [3]. Reste à considérer maintenant si nous le croirons.

Il y a deux partis formés : le monde d'un côté, Jésus-Christ de l'autre. On va en foule du côté du monde, on s'y presse, on y court, on croit qu'on n'y sera jamais assez tôt. Jésus est pauvre et abandonné : il a la vérité, l'autre l'apparence : l'un a Dieu pour lui, l'autre a les hommes. Il est bien aisé à choisir. Mais ce monde a de magnifiques promesses : là les délices, les réjouissances, l'applaudissement, la faveur : vous pourrez vous venger de vos ennemis; vous pourrez posséder ce que vous aimez; votre amitié sera recherchée : vous aurez de l'autorité, du crédit; vous trouverez partout un visage gai et un accueil agréable : il n'est rien tel, il faut prendre parti de ce côté-là. D'autre part Jésus-Christ se montre avec un visage sévère. Mon Sauveur, que ne promettez-vous de semblables biens? que vous seriez un grand et aimable Sauveur, si vous vouliez sauver le monde de la pauvreté! L'un lui dit : Vous seriez mon Sauveur, si vous vouliez me

1. Joan. XVI, 33. — 2. *Tertull. adv. Marcion.*, lib. III, n. 17.

3. Vous l'avez connu, mes chères Sœurs, puisque vous avez aimé son dépouillement; puisque sa pauvreté vous a plu; puisque vous l'avez épousé avec tous ses clous, toutes ses épines, avec toute la bassesse de sa crèche et toutes les rigueurs de sa croix. Mais nous, mes Frères, que choisirons-nous?

tirer de la pauvreté : Je ne vous le promets pas. Combien lui disent en secret : Que je puisse contenter ma passion : Je ne le veux pas : Que je puisse seulement venger cette injure : Je vous le défends : Le bien de cet homme m'accommoderoit : je n'y ai point de droit; mais j'ai du crédit : N'y touchez pas, ou vous êtes perdu. Qui pourroit souffrir un maître si rude? Retirons-nous; on n'y peut pas vivre. Mon Sauveur, que vous êtes rude[1] ! Mais du moins que promettez-vous? de grands biens. Oui; mais pour une autre vie! Je le prévois, vous ne gagnerez pas votre cause : le monde emportera le dessus : c'en est fait, je le vois bien, Jésus va être condamné encore une fois. On nous donne un signe pour vous connoître, mais c'est un signe de contradiction. Il s'en trouvera, même dans l'Église, qui seront assez malheureux de le contredire ouvertement par des paroles et des sentiments infidèles : mais presque tous le contrediront par leurs œuvres. Et ne le condamnons-nous pas tous les jours? Quand nous prenons des routes opposées aux siennes, c'est lui dire secrètement qu'il a tort, et qu'il devoit venir comme les Juifs l'attendent encore. S'il est votre Sauveur, de quel mal voulez-vous qu'il vous sauve? Si votre plus grand mal c'est le péché, Jésus-Christ est votre Sauveur : mais s'il étoit ainsi, vous n'y tomberiez pas si facilement. Quel est donc votre plus grand mal? c'est la pauvreté, c'est la misère? Jésus-Christ n'est plus votre Sauveur; il n'est pas venu pour cela. Voilà comme l'on condamne le Sauveur Jésus.

Où irons-nous, mes Frères, et où tournerons-nous nos désirs? Jusqu'ici tout favorise le monde, le concours, la commodité, les douceurs présentes. Jésus-Christ va être condamné : on ne veut point d'un Sauveur si pauvre et si nu. Irons-nous? prendrons-nous parti? Attendons encore : peut-être que le temps changera les choses. Peut-être! il n'y a point de peut-être; c'est une certitude infaillible. Il viendra, il viendra ce terrible jour, où toute la gloire du monde se dissipera en fumée; et alors on verra paroître dans sa majesté ce Jésus autrefois né dans une crèche, ce Jésus autrefois le mépris des hommes, ce pauvre, ce

1. Mon Sauveur, vous êtes trop incompatible, on ne peut s'accommoder avec vous, la multitude ne sera pas de votre côté. Aussi, mes Frères, ne la veut-il pas. C'est la multitude qu'il a noyée par les eaux du déluge, c'est la multitude qu'il a consumée par les feux du ciel; c'est la multitude qu'il a abîmée dans les flots de la mer Rouge; c'est la multitude qu'il a réprouvée, autant de fois qu'il a maudit dans son Évangile le monde et ses vanités : c'est pour engloutir cette malheureuse et damnable multitude dans les cachots éternels, que « l'enfer, dit le prophète Isaïe *, s'est dilaté démesurément ; et les forts et « les puissants, et les grands du monde s'y précipitent en foule. » O monde! ô multitude! ô troupe innombrable! je crains ta société malheureuse. Le nombre ne me défendra pas contre mon juge; la foule des témoins ne me justifiera pas; ma conscience (m'accuse); je crains que mon Sauveur ne se change en juge implacable: « Sicut lætatus est Dominus super vos benè vobis faciens, « vosque multiplicans; sic lætabitur disperdens vos atque subvertens ** : » « Comme le Seigneur s'est plu à vous bénir et à vous multiplier, ainsi se « plaira-t-il à vous détruire et à vous ruiner. » Quand Dieu entreprendra d'égaler sa justice à ses miséricordes, et de venger ses bontés si indignement méprisées, je ne me sens pas assez fort pour soutenir l'effort redoutable, ni les coups incessamment redoublés d'un main si rude et si pesante. Je me ris des jugements des hommes du monde et de leurs folles pensés.

* *Isai.* v, 14. — ** *Deut.* xxviii, 63.

misérable, cet imposteur, ce samaritain, ce pendu. La fortune de ce Jésus est changée. Vous l'avez méprisé dans ses disgrâces; vous n'aurez pas de part à sa gloire. Que cet avénement changera les choses! Là ces heureux du siècle n'oseront paroître; parce que se souvenant de la pauvreté passée du Sauveur, et voyant sa grandeur présente, la première sera la conviction de leur folie, et la seconde en sera la condamnation. Cependant ce même Sauveur laissant ces heureux et ces fortunés, auxquels on applaudissoit sur la terre, dans la foule des malheureux, il tournera sa divine face au petit nombre de ceux qui n'auront pas rougi de sa pauvreté, ni refusé de porter sa croix. Venez, dira-t-il, mes chers compagnons, entrez en la société de ma gloire, jouissez de mon banquet éternel.

Apprenons donc, mes Frères, à aimer la pauvreté de Jésus : soyons tous pauvres avec Jésus-Christ. Qui est-ce qui n'est pas pauvre en ce monde, l'un en santé, l'autre en biens; l'un en honneur, et l'autre en esprit? Tout le monde est pauvre; aussi n'est-ce pas ici que les biens abondent : c'est pourquoi le monde pauvre en effet ne débite que des espérances; c'est pourquoi tout le monde désire, et tous ceux qui désirent sont pauvres et dans le besoin. Aimez cette partie de la pauvreté qui vous est échue en partage, pour vous rendre semblables à Jésus-Christ; et pour ces richesses que vous possédez, partagez-les avec Jésus-Christ. Compatissez aux pauvres, soulagez les pauvres; et vous participerez aux bénédictions que Jésus a données à la pauvreté. Chrétiens, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, « qui étant si riche par sa nature, s'est fait pauvre pour l'amour de nous, pour nous enrichir par sa pauvreté [1]. » Détrompons-nous des faux biens du monde. Comprenons que la crèche de notre Sauveur a rendu pour jamais toutes nos vanités ridicules. Oui certainement, ô mon Seigneur Jésus-Christ! tant que je concevrai bien votre crèche, vos saintes humiliations, les apparences du siècle ne me surprendront point par leurs charmes, elles ne m'éblouiront point par leur vain éclat; et mon cœur ne sera touché que de ses richesses inestimables, que votre glorieuse pauvreté nous a préparées dans la félicité éternelle. « Amen. »

FRAGMENT D'UN AUTRE SERMON

SUR LE MÊME MYSTÈRE [2].

Comme Dieu est unique en son essence, il est impénétrable en sa gloire, il est inaccessible en sa hauteur et incomparable en sa majesté : il est en nous et nous ne pouvons l'atteindre. C'est pourquoi l'Écriture nous dit si souvent qu'il est plus haut que les cieux et plus profond

1. *II Cor.* VIII, 9
2. Ce fragment renferme le morceau du sermon sur la Nativité, qui s'est

que les abîmes; qu'il est caché en lui-même par sa propre lumière, et que « toutes les créatures sont comme un rien devant sa face : » « Omnes gentes quasi non sint, sic sunt coram eo, et quasi nihilum et « inane reputatæ sunt ei[1].

Le docte Tertullien, écrivant contre Marcion, nous explique cette vérité par ces magnifiques paroles : « Summum magnum ipsa sua ma- « gnitudine solitudinem possidens, unicum est[2]. » Les expressions de notre langue ne reviennent pas à celles de ce grand homme; mais disons après lui, comme nous pourrons, que Dieu étant grand souverainement, il est par conséquent unique, et qu'il se fait par son unité une auguste solitude, parce que rien ne peut l'égaler ni l'atteindre, ni en approcher, et qu'il est de tous côtés inaccessible.

Plus à fond : il n'y a point de grandeur en la créature qui ne se démente par quelque endroit, qui soit soutenue de toutes parts; et tout ce qui s'élève d'un côté s'abaisse de l'autre. Celui-là est relevé en puissance, mais médiocre en sagesse : cet autre aura un grand courage, mais qui sera mal secondé par la force de son esprit ou par celle de son corps. La probité n'est pas toujours avec la science, ni la science avec la conduite. Enfin, sans faire ici le dénombrement de ces infinis mélanges, par lesquels les hommes sont inégaux à eux-mêmes, il n'y a personne qui ne voie que l'homme est un composé de pièces très-inégales, qui ont leur fort et leur foible : il n'y a rien de si fort qui n'ait son foible; il n'y a rien de si haut qui ne tienne au plus bas par quelque endroit. Dieu seul est grand en tous points, parce qu'il possède tout en son unité, parce qu'il est tout parfait, et en un mot tout lui-même. Singulier en toutes choses, et seul à qui on peut dire : O Seigneur! qui est semblable à vous[3] ? profond en vos conseils, terrible en vos jugements, absolu en vos volontés, magnifique et admirable en vos œuvres. C'est ce que veut dire Tertullien par cette haute solitude en laquelle il fait consister la perfection de son être.

Le mystère de cette journée nous apprend que Dieu est sorti de cette auguste et impénétrable solitude. Quand un Dieu s'est incarné, l'Unique s'est donné des compagnons, l'Incomparable s'est fait des égaux, l'Inaccessible s'est rendu palpable à nos sens : « il a paru parmi nous, » et comme un de nous sur la terre : « Et habitavit in nobis[4]. »

Encore qu'il soit éloigné par tous ses divins attributs, il descend quand il lui plaît par sa bonté, ou plutôt il nous élève. Il fait ce qu'il veut de ses ouvrages : et comme, quand il lui plaît, il les repousse de lui jusqu'à l'infini et jusqu'au néant, il sait aussi le moyen de les as-

trouvé si semblable dans la plupart de ses parties, à celui qu'on vient de lire : nous le donnons ici comme essentiellement lié au sermon qui précède, et pouvant servir à compléter les matières qui en font le sujet. (*Edit. de Déforis.*)

1. *Is.* XL, 17.

2. « Ex defectione æmuli solitudinem quamdam de singularitate præstantiæ « suæ possidens, unicum est. » Telles sont les paroles de Tertullien, *adv. Marcion.*, lib. I, n. 4, que Bossuet a mises en marge de son manuscrit, et qu'il a converties en celles qu'il rapporte ici, sans doute pour rendre plus claire la pensée de l'auteur. (*Edit. de Déforis.*)

3. *Exod.* XV, 11. — 4. Joan. I, 14.

socier à lui-même d'une manière incompréhensible, au delà de ce que nous pouvons et croire et penser. Car étant infiniment bon, il est infiniment communicatif, infiniment unissant; de sorte qu'il ne faut pas s'étonner qu'il puisse unir la nature humaine à sa personne divine. Il peut élever l'homme autant qu'il lui plaît, et jusqu'à être avec lui la même personne. Et il n'y a rien en cette union qui soit indigne de lui; parce que, comme dit le grand saint Léon, « en prenant la nature humaine, il élève ce qu'il prend, et il ne perd point ce qu'il communique : » « Et nostra suscipiendo provehit, et sua communi- « cando non perdit. » Par là il témoigne son amour, il exerce sa munificence et conserve sa dignité : « Et nostra suscipiendo provehit, et « sua communicando non perdit[1]. »

Encore plus avant : l'orgueil est la cause de notre ruine. Le genre humain est tombé par l'impulsion de Satan. Comme un grand bâtiment qu'on jette par terre, en accable un moindre sur lequel il tombe; ainsi cet esprit superbe en tombant du ciel est venu fondre sur nous, et nous a entraînés après lui dans sa ruine. Il a imprimé en nous un mouvement semblable à celui qui le précipite lui-même : « Unde ceci- « dit, inde dejecit[2]. » Étant donc abattu par son propre orgueil, il nous a entraînés en nous renversant dans le même sentiment dont il est poussé. Superbes aussi bien que lui, nous voulons nous égaler à Dieu avec lui. L'homme par son orgueil a voulu se faire Dieu; et pour guérir cet orgueil Dieu a voulu se faire homme.

Saint Augustin définit l'orgueil une perverse imitation de la nature divine [3]. Car il y a des choses où il est permis d'imiter Dieu. Il est vrai qu'il est excité à jalousie, lorsque l'homme se veut faire Dieu et entreprend de lui ressembler; mais il ne s'offense pas de toute sorte de ressemblance; au contraire, il y a de ses attributs dans lesquels il nous commande de l'imiter. Considérez sa miséricorde, dont le Psalmiste a écrit « qu'elle surpasse ses autres ouvrages[4]; » il nous est ordonné de nous conformer à cet admirable modèle : « Estote miseri- « cordes sicut et Pater vester misericors est[5] : » « Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux. » Dieu est patient sur les pécheurs, et les invitant à se convertir, il fait luire en attendant son soleil sur eux, et prolonge le temps de leur pénitence. Il veut que nous nous montrions ses enfants, en imitant cette patience à l'égard de nos ennemis : « Ut sitis filii Patris vestri[6] : » « afin que vous soyez les enfants de votre Père. » Il est saint : et encore que sa sainteté semble être entièrement incommunicable, il ne se fâche pas néanmoins que nous osions porter nos prétentions jusqu'à l'honneur de lui ressembler dans ce merveilleux attribut; au contraire, il nous le commande : « Sancti estote, quia ego sanctus sum[7] : » « Soyez saints, parce que je suis saint. » Ainsi vous pouvez le suivre dans sa vérité, dans sa fidélité et dans sa justice. Quelle est donc cette ressemblance qui lui cause de la jalousie? C'est que nous lui voulons ressembler

1. *Serm.* IV, *de Nat.*, c. III. — 2. S. Aug., *Serm.* CLXIV, n. 8, tom. V, col. 788.
3. *De Civ. Dei*, lib. XIX, cap. 12, tom. VII, col. 556. — 4. *Ps.* CXLIV, 9.
5. Luc. VI, 36. — 6. Matth. V, 45. — 7. *Levit.* XI, 44.

dans l'honneur de l'indépendance, en prenant notre volonté pour loi souveraine, comme lui-même n'a point d'autre loi que sa volonté absolue. C'est là le point délicat, c'est là qu'il se montre jaloux de ses droits, et repousse avec violence tous ceux qui veulent ainsi attenter à la majesté de son empire. Soyons des dieux, il nous le permet, par l'imitation de sa sainteté, de sa justice, de sa vérité, de sa patience, de sa miséricorde toujours bienfaisante. Quand il s'agira de puissance, tenons-nous dans les bornes d'une créature, et ne portons pas nos désirs à une ressemblance si dangereuse.

Voilà, mes Sœurs, la règle immuable que nous devons suivre pour imiter Dieu. Mais, ô voies corrompues des enfants d'Adam ! ô étrange corruption du cœur humain ! nous renversons tout l'ordre de Dieu. Nous ne voulons pas l'imiter dans les choses où il se propose pour modèle, nous entreprenons de le contrefaire dans celles où il veut être unique et inimitable, et que nous ne pouvons prétendre sans rébellion. C'est sur cette souveraine indépendance que nous osons attenter; c'est ce droit sacré et inviolable que nous affectons par une audace insensée. Car comme Dieu n'a rien au-dessus de lui qui le règle et qui le gouverne, nous voulons être aussi les arbitres souverains de notre conduite; afin qu'en secouant le joug, en rompant les rênes, et rejetant le frein du commandement, qui retient notre liberté égarée, nous ne relevions point d'une autre puissance, et soyons comme des dieux sur la terre. Et n'est-ce pas ce que Dieu lui-même reproche aux superbes, sous l'image du roi de Tyr ? Ton cœur, dit-il, s'est élevé, et tu as dit : Je suis un Dieu, et « tu as mis ton cœur comme le cœur d'un Dieu : » « Dedisti cor tuum quasi cor Dei [1]. » Tu n'as voulu ni de règle ni de dépendance. Tu as marché sans mesure, et tu as livré ton cœur emporté à tes passions indomptées. Tu as aimé, tu as haï, selon que te poussoient tes désirs injustes; et tu as fait un funeste usage de ta liberté par une superbe transgression de toutes les lois. Ainsi notre orgueil aveugle nous remplissant de nous-mêmes, nous érige en de petits dieux. Eh bien ! ô superbe, ô petit dieu, voici le grand Dieu vivant qui s'abaisse pour te confondre. L'homme se fait dieu par orgueil, et Dieu se fait homme par condescendance. L'homme s'attribue faussement la grandeur de Dieu, et Dieu prend véritablement le néant de l'homme.

Mais voici encore un nouveau secret de la miséricorde divine. Elle ne veut pas seulement confondre l'orgueil, elle a assez de condescendance pour vouloir en quelque sorte le satisfaire. Elle veut bien donner quelque chose à cette passion indocile qui ne se rend jamais tout à fait. L'homme avoit osé aspirer à l'indépendance divine : on ne peut le contenter en ce point; le trône ne se partage pas : la majesté souveraine ne peut souffrir ni d'égal ni de compagnon. Mais voici un conseil de miséricorde qui sera capable de le satisfaire. L'homme ne peut devenir indépendant; Dieu veut bien devenir soumis. Sa souveraine grandeur ne souffre pas qu'il s'abaisse. tant qu'il demeurera dans lui-

1. *Ezech.* XXVIII, 2.

même; cette nature infiniment abondante ne refuse pas d'aller à l'emprunt, pour s'enrichir en quelque sorte par l'humilité; « afin, dit saint Augustin, que l'homme qui méprise cette vertu, qui l'appelle simplicité et bassesse quand il la voit dans les autres hommes, ne dédaignât pas de la pratiquer quand il la voit dans un Dieu [1]. »

« Et hoc vobis signum. » O homme, tu n'as fait que de vains efforts pour t'élever et te faire grand : tu peux bien t'emporter, mais non t'élever; tu peux bien t'enfler, mais non t'agrandir : viens chercher dans ce Dieu-homme, dans ce Dieu enfant, dans ce Sauveur qui naît aujourd'hui, la solide élévation et la grandeur véritable.... D'où vient qu'un Dieu se fait homme ? pour nous faire approcher de lui, traiter d'égal avec lui. C'est pourquoi saint Augustin attribue la cause du mystère de l'incarnation « à une bonté populaire : » « Populari quadam clementia [2]. » De même qu'un grand orateur plein de hautes conceptions, pour se rendre populaire et intelligible, se rabaisse par un discours simple à la capacité des esprits communs : comme un grand environné d'un éclat superbe qui étonne le simple peuple, et ne lui permet pas d'approcher, se rend populaire et familier par une facilité obligeante, qui sans affoiblir l'autorité rend la bonté accessible : ainsi la sagesse incréée, ainsi la majesté souveraine se dépouille de son éclat, de son immensité et de sa puissance, pour se communiquer aux mortels, et relever le courage et les espérances de notre nature abattue. Approchez donc, ô Fidèles, de ce Dieu enfant. Tout vous est libre, tout vous est ouvert.

SERMON SUR LE MYSTÈRE DE LA NATIVITÉ

DE NOTRE-SEIGNEUR [3].

Celui-ci, cet enfant qui vient de naître, dont les anges célèbrent la naissance, que les bergers viennent adorer dans sa crèche, que les Mages viendront bientôt rechercher des extrémités de l'Orient, que vous verrez dans quarante jours présenté au temple, et mis entre les

1. *In Ps.* XXXIII, *Ennar.* I, n. 4, tom. IV, col. 210.
2. S. Aug. *contra Acad.*, lib, III, n. 42, tom. I, col. 294.
3. Deuxième Sermon sur le mystère de la Nativité de Notre-Seigneur, prêché dans l'église cathédrale de Meaux, en 1691. — Ce sermon n'est, à proprement parler, que l'abrégé de celui que Bossuet avoit prononcé : nous ne l'avons point écrit de la main de l'auteur, mais seulement de celle de M. Ledieu, son secrétaire, à qui il le dicta après l'avoir prêché, comme nous l'apprend la note suivante, mise en tête du manuscrit. « Cette copie, faite de ma main, « est l'original même du sermon dont l'auteur n'avoit rien ecrit, et qu'il me « dicta depuis à Versailles en deux ou trois soirées, pour Jouarre, où il l'avoit « promis. Il l'y envoya en effet à Mme de Lusancy-Sainte-Hélène, religieuse, « avec la lettre qu'il lui écrivit de Versailles, le 8 janvier 1692, la chargeant de « renvoyer cet original fait pour elle, quand elle en auroit pris copie. J'ai la « lettre parlant de cet envoi. » (*Edit. de Desforis.*)

mains du saint vieillard Siméon : « cet enfant, dis-je, est établi pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs dans Israël, [1] » non-seulement parmi les Gentils, mais encore dans le peuple de Dieu et dans l'Église, qui est le vrai Israël; « et pour être en butte aux contradictions; et votre âme sera percée d'une épée : » et tout cela se fera, « afin que les pensées que plusieurs tiennent cachées dans leurs cœurs soient découvertes. »

La religion est un sentiment composé de crainte et de joie : elle inspire de la terreur à l'homme, parce qu'il est pécheur; elle lui inspire de la joie, parce qu'il espère la rémission de ses péchés : elle lui inspire de la terreur, parce que Dieu est juste; et de la joie, parce qu'il est bon. Il faut que l'homme tremble et qu'il soit saisi de frayeur, lorsqu'il sent en lui-même tant de mauvaises inclinations; mais il faut qu'il se réjouisse et qu'il se console, quand il voit venir un Sauveur et un médecin pour le guérir. C'est pourquoi le Psalmiste chantoit : « Réjouissez-vous devant Dieu avec tremblement [2] : » réjouissez-vous par rapport à lui, mais tremblez par rapport à vous; parce qu'encore que par lui-même il ne vous apporte que du bien, vos crimes et votre malice pourront peut-être l'obliger à vous faire du mal. C'est donc pour cette raison que Jésus-Christ est établi non-seulement pour la résurrection, mais encore pour la ruine de plusieurs en Israël. Et vous ne trouverez pas mauvais que j'anticipe ce discours prophétique du saint vieillard Siméon, pour vous donner une idée parfaite du mystère de Jésus-Christ qui naît aujourd'hui.

C'étoit un des caractères du Messie promis à nos pères d'être tout ensemble, et un sujet de consolation, et un sujet de contradiction; une pierre fondamentale sur laquelle on doit s'appuyer, et une pierre d'achoppement et de scandale contre laquelle on se heurte et on se brise. Les deux princes des apôtres nous ont appris unanimement cette vérité. Saint Paul, dans l'Épître aux Romains : « Cette pierre, dit-il, sera pour vous une pierre de scandale; et quiconque croit en lui ne sera point confondu [3]. » Le voilà donc tout ensemble, et le fondement de l'espérance, et le sujet des contradictions du genre humain. Mais il faut encore écouter le prince des apôtres : « C'est ici, dit-il [4], la pierre de l'angle, la pierre qui soutient et qui unit tout l'édifice; et quiconque croit en celui qui est figuré par cette pierre, ne sera point confondu. » Mais c'est aussi une pierre d'achoppement et de scandale, qui fait tomber ou qui met en pièces tout ce qui se heurte contre elle. Mais il faut que les disciples se taisent quand le maître parle lui-même. C'est Jésus-Christ qui répond aux disciples de saint Jean-Baptiste : « Bienheureux sont ceux, dit-il, à qui je ne suis pas une occasion de scandale [5]. » Quoique je fasse tant de miracles, qui font voir au genre humain que je suis le fondement de son espérance, on est cependant trop heureux quand on ne trouve point en moi une occasion de se scandaliser : tant le genre humain est corrompu, tant les yeux

1. Luc. II, 34, 35. — 2. *Ps.* II, 11. — 3. *Rom.* IX, 33. — 4. *I Pet.* II, 6, 7.
5. Matth. XI, 6.

sont foibles pour soutenir la lumière, tant les cœurs sont rebelles à la vérité. Et pour porter cette vérité jusqu'au premier principe, c'est Dieu même qui est primitivement en ruine et en résurrection au genre humain; car s'il est le sujet des plus grandes louanges, il est aussi en butte aux plus grands blasphèmes. Et cela c'est un effet comme naturel de sa grandeur; parce qu'il faut nécessairement que la lumière qui éclaire les yeux sains éblouisse et confonde les yeux malades. Et Dieu permet que le genre humain se partage sur son sujet, afin que ceux qui le servent, en voyant ceux qui le blasphèment, reconnoissent la grâce qui les discerne, et lui aient l'obligation de leur soumission. C'étoit donc en Jésus-Christ un caractère de divinité d'être en butte aux contradictions des hommes, d'être en ruine aux uns, et en résurrection aux autres. Et, pour entrer plus profondément dans un si grand mystère, je trouve que Jésus-Christ est une occasion de contradiction et de scandale, dans les trois principaux endroits par lesquels il s'est déclaré notre Sauveur; dans l'état de sa personne, dans la prédication de sa doctrine, dans l'institution de ses sacrements. Qu'est-ce qui choque dans l'état de sa personne? sa profonde humiliation. Qu'est-ce qui choque dans sa prédication et dans sa doctrine? sa sévère et inexorable vérité. Qu'est-ce qui choque dans l'institution de ses sacrements? je le dirai pour notre confusion, c'est sa bonté et sa miséricorde même.

PREMIER POINT.

« Au commencement le Verbe étoit; et le Verbe étoit en Dieu, et le Verbe étoit Dieu. Toutes choses ont été faites par lui [1]. » Ce n'est pas là ce qui scandalise les sages du monde : ils se persuadent facilement que Dieu fait tout par son Verbe, par sa parole, par sa raison. Les philosophes platoniciens, dit saint Augustin, admiroient cette parole, et ils y trouvoient de la grandeur; que le Verbe fût la lumière qui éclairoit tous les hommes qui venoient au monde; que la vie fût en lui comme dans sa source, d'où elle se répandoit sur tout l'univers, et principalement sur toutes les créatures raisonnables. Ils étoient prêts à écrire en caractères d'or ces beaux commencements de l'Évangile de saint Jean [2]. Si le christianisme n'eût eu à prêcher que ces grandes et augustes vérités, quelque inaccessible qu'en fût la hauteur, ces esprits, qui se piquoient d'être sublimes, se seroient fait un honneur de les croire et de les établir; mais ce qui les a scandalisés, c'est

1. Joan. I, 1.
2. « Quod initium sancti Evangelii, cui nomen est secundum Joannem, quidam Platonicus, sicut a sancto sene Simpliciano, qui postea Mediolanensi « ecclesiæ præsedit episcopus, solebamus audire, aureis litteris conscribendum, « et per omnes ecclesias in locis eminentissimis proponendum esse dicebat. « Sed ideo viluit superbis Deus ille magister, quia *Verbum caro factum est, et* « *habitavit in nobis*; ut parum sit miseris quod ægrotant, nisi se in ipsa etiam « ægritudine extollant, et de medicina qua sanari poterant, erubescant. Non « enim hoc faciunt ut erigantur, sed ut cadendo gravius affligantur. » S. *Aug. De civit. Dei*, lib. X, cap. XXIX, tom. VII col. 265.

la suite de cet évangile. « Le Verbe a été fait homme ; » et ce qui paroît encore plus foible, « le Verbe a été fait chair[1] : » ils n'ont pu souffrir que ce Verbe, dont on leur donnoit une si grande idée, fût descendu si bas. La parole de la croix leur a été une folie encore plus grande. Le Verbe né d'une femme; le Verbe né dans une crèche, pour en venir enfin à la dernière humiliation du Verbe expirant sur une croix : c'est ce qui a révolté ces esprits superbes. Car ils ne vouloient point comprendre que la première vérité qu'il y eût à apprendre à l'homme, que son orgueil avoit perdu, étoit de s'humilier. Il falloit donc qu'un Dieu, qui venoit pour être le docteur du genre humain, nous apprît à nous abaisser, et que le premier pas qu'il falloit faire pour être chrétien, c'étoit d'être humble. Mais les hommes enflés de leur vaine science n'étoient pas capables de faire un pas si nécessaire. « Autant qu'ils s'approchoient de Dieu par leur intelligence, autant s'en éloignoient-ils par leur orgueil : » « Quantum propinquaverunt « intelligentia, tantum superbia recesserunt, » dit excellemment saint Augustin[2].

Mais, direz-vous, on leur prêchoit la résurrection de Jésus-Christ et cette ascension triomphante dans les cieux : ils devoient donc entendre que ce Verbe, que cette Parole, que cette Sagesse incarnée étoit quelque chose de grand. Il est vrai : mais tout le fond de ces grands mystères étoit toujours un Dieu fait homme; c'étoit un homme qu'on élevoit si haut; c'étoit une chair humaine et un corps humain qu'on plaçoit au plus haut des cieux. C'est ce qui leur paroissoit indigne de Dieu; et quelque haut qu'il montât après s'être si fort abaissé, ils ne trouvoient pas que ce fût un remède à la dégradation qu'ils s'imaginoient dans la personne du Verbe fait chair. C'est par là que cette personne adorable leur devint méprisable et odieuse : méprisable, parce qu'elle s'étoit abaissée; odieuse, parce qu'elle les obligeoit de s'abaisser à son exemple. C'est ainsi qu'il a été établi pour la ruine de plusieurs : « Positus in ruinam. » Mais en même temps il est aussi la résurrection de plusieurs ; parce que, pourvu qu'on veuille imiter ses humiliations, on apprendra de lui à s'élever de la poussière. Humiliez-vous donc, âmes chrétiennes, si vous voulez vous relever avec Jésus-Christ.

Mais, ô malheur ! les chrétiens ont autant de peine à apprendre cette humble leçon qu'en ont eu les sages et les grands du monde. Loin d'imiter Jésus-Christ, dont la naissance a été si humble, chacun oublie la bassesse de la sienne. Cet homme qui s'est élevé par son industrie, et peut-être par ses crimes, ne veut pas se souvenir dans quelle pauvreté il étoit né. Mais ceux qui sont nés quelque chose dans l'ordre du monde, songent-ils bien quel est le fond de leur naissance ? combien elle a été foible, combien impuissante, et destituée par elle-même de tout secours ? Se souviennent-ils de ce que disoit, en la personne d'un roi, le divin auteur du livre de la Sagesse : « Je suis venu au monde en gémissant comme les autres[3] ? » De quoi donc se peut vanter

1. Joan. I, 14. — 2. *Contra Julian.*, lib IV, cap. 3, tom. X, col. 593.
3. *Sap.* VII, 3.

l'homme qui vient au monde; puisqu'il y vient en pleurant, et que la nature ne lui inspire point d'autres pressentiments dans cet état que celui qu'il a de ses misères? Entrons donc dans de profonds sentiments de notre bassesse; et descendons avec Jésus-Christ, si nous voulons monter avec lui. « Il est monté, dit saint Paul[1], au plus haut des cieux; parce qu'il est auparavant descendu au plus profond des abîmes. » Ne descendons pas seulement avec lui dans une humble reconnoissance des infirmités et des bassesses de notre nature; descendons jusqu'aux enfers, en confessant que c'est de là qu'il nous a tirés : et non-seulement des enfers où étoient les âmes pieuses avant sa venue, ou des prisons souterraines où étoient les âmes imparfaites qui avoient autrefois été incrédules; mais du fond même des enfers où les impies, où Caïn, où le mauvais riche étoient tourmentés avec les démons. C'est jusque-là qu'il nous faut descendre, jusque dans ces brasiers ardents, jusque dans ce chaos horrible et dans ces ténèbres éternelles, puisque c'est là que nous serions sans sa grâce. Anéantissons à son exemple tout ce que nous sommes. Car considérons, mes bien-aimés, qu'est-ce qu'il a anéanti en lui-même. « Comme il étoit, dit saint Paul[2], dans la forme et la nature de Dieu, il n'a pas cru que ce fût à lui un attentat de se porter pour égal à Dieu; mais il s'est anéanti lui-même en prenant la forme d'esclave, ayant été fait semblable aux hommes. » Ce n'est donc pas seulement la forme d'esclave qu'il a comme anéantie en lui-même; mais il a anéanti, autant qu'il a pu, jusqu'à la forme de Dieu, en la cachant sous la forme d'esclave, et suspendant, pour ainsi parler, son action toute-puissante et l'effusion de sa gloire; poussant l'obéissance jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix[3]; la poussant jusqu'au tombeau, et ne commençant à se relever que lorsqu'il fut parvenu à la dernière extrémité de la bassesse. Ne songeons donc à nous relever non plus que lui, que lorsque nous aurons goûté son ignominie dans toute son étendue, et que nous aurons bu tout le calice de ses humiliations. Alors il ne nous sera pas en ruine, mais en résurrection, en consolation et en joie.

DEUXIÈME POINT.

Mais pour nous jeter dans ces profondeurs, laissons-nous confondre par la vérité de sa doctrine. C'est la seconde source des contradictions qu'il a eu à essuyer sur la terre. Il n'a eu à y trouver que des pécheurs; et il sembloit que des pécheurs ne devoient non plus s'opposer à un Sauveur, que des malades à un médecin. Mais c'est qu'ils étoient pécheurs, et cependant qu'ils n'étoient pas humbles. Toutefois qu'y avoit-il de plus convenable à un pécheur que l'humilité et l'humble aveu de ses fautes? c'est ce que Jésus-Christ n'a pu trouver parmi les hommes. Il a trouvé des pharisiens pleins de rapines, d'impuretés et de corruption : il a trouvé des docteurs de la loi, qui, sous prétexte d'observer les plus petits commandements avec une exactitude

1. *Ephes.* IV, 9, 10 — 2. *Philip.* II, 6, 7. — 3. Ibid., 8.

surprenante, violoient les plus grands. Et ce qui les a soulevés contre le Fils de Dieu, c'est ce qu'il a dit lui-même en un mot : « Je suis venu au monde comme la lumière, et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étoient mauvaises [1]. »

C'est pourquoi Jésus a été, plus que Moïse, plus que Jérémie, plus que tous les autres prophètes, un objet de contradiction, de murmure et de scandale à tout le peuple. « C'est un prophète, ce n'en est pas un : c'est le Christ; le Christ peut-il venir de Nazareth? peut-il venir quelque chose de bon de Galilée [2]? Quand le Christ viendra, on ne saura d'où il vient [3]; mais nous savons d'où vient celui-ci [4]. C'est un blasphémateur et un impie qui se fait égal à Dieu [5], qui enseigne à violer le jour du sabbat [6]. C'est un samaritain et un schismatique [7]; c'est un rebelle et un séditieux, qui empêche de payer le tribut à César [8]; c'est un homme de plaisir et de bonne chère, qui aime les grands repas des publicains et des pécheurs [9]; il est possédé du malin esprit, et c'est en son nom qu'il délivre les possédés [10]. » En un mot, c'est un trompeur, c'est un imposteur; ce qui enfermoit le comble de tous les outrages, et ce qui fait aussi qu'on lui préfère un voleur de grand chemin et un assassin. Lequel des prophètes a été en butte à de plus étranges contradictions? Il le falloit ainsi, puisque portant aux hommes, plus près que n'avoit fait aucun des prophètes, et avec un éclat plus vif, la vérité qui les condamnoit, il falloit qu'il soulevât contre lui tous les esprits jusqu'aux derniers excès : c'est pourquoi la rébellion n'a jamais été portée plus loin. Il fait des miracles que jamais personne n'avoit faits, et il ne laissoit aucune excuse à l'infidélité des hommes. Mais plus la conviction étoit manifeste, plus le soulèvement devoit être brutal et insensé. Car voyez jusqu'où ils portent leur fureur : il avoit ressuscité un mort de quatre jours en présence de tout le peuple : et non-seulement c'est ce qui les détermine à le faire mourir, mais ils veulent faire mourir avec lui celui qu'il avoit ressuscité, afin d'ensevelir dans un même oubli, et le miracle, et celui qui en étoit l'auteur, et celui qui en étoit le sujet; parce qu'encore qu'ils sussent bien que Dieu, qui avoit fait un si grand miracle, pouvoit bien le réitérer quand il voudroit, ils osoient bien espérer qu'il ne le voudroit pas faire, ni renverser si souvent les lois de la nature. Voilà jusqu'où ils poussent leurs complots; et jamais la vérité n'avoit été plus en butte aux contradictions, parce que jamais elle n'avoit été plus claire, ni plus convaincante, ni, pour ainsi parler, plus souveraine. C'est donc alors que les pensées, que plusieurs tenoient cachées dans leurs cœurs, furent découvertes. Et quelle fut la noire pensée qui fut alors découverte? que l'homme ne peut souffrir la vérité; qu'il aime mieux ne pas voir son péché, pour avoir occasion d'y demeurer, que de le voir et le reconnoître pour être guéri : et en un mot que le plus

1. Joan. III, 19. — 2. Ibid., VII, 40, 41. — 3. Ibid., 27. — 4. Ibid., IX, 29. 5. Ibid., X, 33. — 6. Ibid., IX, 16. — 7. Ibid., VIII, 48. — 8. Luc. XXII, 2. 9. Matth. XI, 19. — 10. Ibid., XII, 24

grand ennemi qu'ait l'homme, c'est l'homme même. Voilà cette secrète et profonde pensée du genre humain, qui devoit être révélée à la présence de Jésus-Christ et à sa lumière. « Ut revelentur ex multis « cordibus cogitationes. »

Prenez donc garde, mes Frères, de ne pas imiter ces furieux. Tu t'enfonces dans le crime, malheureux pécheur; et à mesure que tu t'y enfonces, les lumières de ta conscience s'éteignent; et cette parole de Jésus-Chrit s'accomplit encore : « Vous voulez me faire mourir, parce que ma parole ne prend point en vous[1]. » Les lumières de ta conscience, et cette secrète persécution qu'elle te fait dans ton cœur, ne t'émeuvent pas; pour cela tu les veux éteindre : les vérités de l'Évangile te sont un scandale; tu commences à les combattre, non point par raison, car tu n'en as point, et « les témoignages de Dieu sont trop croyables[2]; » mais par paresse, par aveuglement, par fureur. Il n'y a plus devant tes yeux et dans le fond de ton cœur qu'une petite lumière; et sa foiblesse fait voir qu'elle n'est plus en toi que pour un peu de temps : « Adhuc modicum lumen in vobis est[3] : » « La lumière est encore en vous pour un peu de temps. » Au reste, mon cher frère, c'est Jésus-Christ qui te luit encore, qui te parle encore par ce foible sentiment ; marche donc à la faveur de cette lumière, de peur que les ténèbres ne t'enveloppent : et celui qui marche dans les ténèbres ne sait où il va[4]; il choppe à chaque pas, à chaque pas il se heurte contre la pierre, et tous les chemins sont pour lui des précipices.

TROISIÈME POINT.

Mais ce qu'il y a ici de plus étrange, c'est que le dernier sujet du scandale qui a soulevé le monde contre Jésus-Christ, c'est sa bonté. Si dans le temps de sa passion et dans tout le cours de sa vie, on a poussé les outrages jusqu'à la dernière extrémité : c'est à cause qu'il se livroit à l'injustice, comme dit l'apôtre saint Pierre[5] qu'il se laissoit frapper impunément, comme un agneau innocent se laisse tondre, et se laisse même mener à l'autel pour y être égorgé comme une victime : c'est que s'il fait des miracles, c'est pour faire du bien à ses ennemis, et non pas pour empêcher le mal qu'ils lui vouloient faire. C'est de là qu'est venu le grand scandale que le monde a vu arriver dans Israël, à l'occasion de Jésus-Christ. Mais voici, dans le vrai Israël et dans l'Église de Dieu, le grand scandale. Parce que, dans l'institution de ses sacrements, Jésus-Christ n'a point voulu donner de bornes à ses bontés, les chrétiens n'en donnent point à leurs crimes. On a reproché au Sauveur l'efficace toute-puissante de son baptême, où tous les crimes étoient également expiés; et Julien l'Apostat a bien osé dire que c'étoit inviter le monde à faire mal[6] : mais la clémence du Sauveur ne s'en tient pas là. Novatien et ses sectateurs en

1. Joan. VIII, 37. — 2. *Ps.* XCII, • Joan. XII, 35. — 4. Ibid.
5. *I Petr.* II, 23.
6. *Apud. S. Cyril. Alex.* *cont. Jul.*, tom. VI. p. 245.

ont eu honte : ils ont tâché de renfermer la miséricorde du Sauveur dans le baptême, ôtant tout remède à ceux qui n'avoient pas profité de celui-là. L'Église les a condamnés : et la miséricorde qu'elle prêche est si grande, qu'elle ouvre encore une entrée pour le salut à ceux qui ont violé la sainteté du baptême, et souillé le temple de Dieu en eux-mêmes. Restreignons-nous donc du moins, et ne donnons qu'une seule fois la pénitence, comme on faisoit dans les premiers temps. Non, mes Frères, la miséricorde de Jésus-Christ va encore plus loin; il n'a point mis de bornes à la rémission des péchés. Il a dit sans restriction : « Tout ce que vous remettrez, tout ce que vous délierez [1]. » Il a dit à tous ses ministres, en la personne de saint Pierre : « Vous pardonnerez non-seulement sept fois, mais jusqu'à sept fois septante fois [2]. » C'est que le prix de son sang est infini : c'est que l'efficace de sa mort n'a point de bornes : et c'est là aussi le grand scandale qui paroît tous les jours dans Israël : on dit, je pécherai encore, parce que j'espère faire pénitence. Que ce discours est insensé! sans doute faire pénitence, ce n'est autre chose que se repentir. Quand on croit qu'on se repentira de quelque action, c'est une raison pour ne la pas faire. Si vous faites cela, dit-on tous les jours, vous vous en repentirez. Mais à l'égard de Dieu, le repentir devient l'objet de notre espérance : et l'on ne craint point de pécher, parce que qu'on espère de se repentir un jour. Il falloit donc encore que cette absurde pensée fût révélée à la venue de Jésus-Christ : « Ut revelentur cogitationes. » Mais, chrétien, tu n'y penses pas quand tu dis que tu feras pénitence et que tu te repentiras, et que tu fais servir ce repentir futur à ta licence : tu renverses la nature, tu introduis un prodige dans le monde. C'est en effet que ton repentir ne sera pas un repentir véritable, mais une erreur dont tu te flatteras dans ton crime.

Tremblez donc, tremblez, mes Frères, et craignez qu'en abusant de l'esprit de la pénitence pour vous autoriser dans vos péchés, vous ne commettiez à la fin ce péché contre le Saint-Esprit, qui ne se remet ni en ce monde ni en l'autre. Car enfin s'il est véritable qu'il n'y a point de péché que le sang de Jésus-Christ ne puisse effacer, et que sa miséricorde ne puisse remettre; il n'est pas moins véritable qu'il y en aura un qui ne sera jamais remis : et comme vous ne savez pas si ce ne sera point le premier que vous commettrez, et qu'il y a au contraire grand sujet de craindre que Dieu se lassera de vous pardonner, puisque toujours vous abusez de son pardon, craignez tout ce que fera une bonté rebutée, qui changera en supplices toutes les grâces qu'elle vous a faites. Venez contempler tous les mystères du Sauveur : regardez l'endroit par où ils vous peuvent tourner à ruine, et celui par où ils vous peuvent être en consolation et en joie : et au lieu de regarder sa bonté comme un titre pour l'offenser plus facilement, regardez-la comme un motif le plus pressant pour enflammer votre amour; afin que passant vos jours dans les consolations qui accompagnent la rémission des péchés, vous arriviez au bienheureux séjour, d'où le péché

1. Matth. XVI, 29; et XVIII, 18. — [illegible] 22.

et les larmes seront éternellement bannies : c'est la grâce que je vous souhaite avec la bénédiction du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON POUR LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME[1].

« Ductus est Jesus in desertum à Spiritu, ut tentaretur a diabolo. »

Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert, pour y être tenté par le diable. Matth. IV, 1.

Si la mort de Jésus est notre vie, si son infirmité est notre force, si ses blessures sont notre guérison, aussi pouvons-nous assurer que sa tentation est notre victoire. Ne nous persuadons pas, Chrétiens, qu'il eût été permis à Satan de tenter aujourd'hui le Sauveur, sans quelque haut conseil de la Providence divine. Jésus-Christ étant le Verbe, et la raison, et la sapience du Père, comme toutes ses paroles sont esprit et vie, ainsi toutes ses actions sont spirituelles et mystérieuses; tout y est intelligence, tout y est raison. Mais parce qu'il est la sagesse incarnée, qui est venue accomplir dans le monde l'ouvrage de notre salut, toute cette raison est pour notre instruction, et tous ces mystères sont pour nous sauver. Selon cette maxime, je ne doute pas que comme on vous aura exposé aujourd'hui le sens profond de cet évangile, vous n'ayez bien compris les renseignements que nous donne la tentation de Jésus. C'est pourquoi il n'est pas nécessaire que je vous entretienne par un long discours. Seulement pour satisfaire votre piété, autant qu'il plaira à notre grand Dieu m'enseigner par son Saint-Esprit, je tâcherai de vous exposer quel est cet esprit tentateur qui ose attaquer le Sauveur Jésus. Implorons les lumières célestes pour découvrir les fraudes du diable; et contre la malice des démons demandons l'assistance de la sainte Vierge, que les anges ont toujours honorée, mais particulièrement depuis qu'un des premiers de leur hiérarchie, envoyé de la part de Dieu, la salua par ces belles paroles: « Ave, Maria. »

Qu'il y ait dans le monde un certain genre d'esprits malfaisants que nous appelons les démons, outre le témoignage évident des Écritures divines, c'est une chose qui a été reconnue par le consentement commun de toutes les nations et de tous les peuples. Ce qui les a portés à cette créance, ce sont certains effets extraordinaires et prodigieux qui ne pouvoient être rapportés qu'à quelque mauvais principe et à quelque secrète vertu dont l'opération fût maligne et pernicieuse. Les histoires grecques et romaines nous parlent en divers endroits de voix inopinément entendues, et de plusieurs apparitions funèbres arrivées à des personnes très-graves, et dans des circonstances qui les rendent

1. Premier Sermon pour le premier dimanche de carême, sur les démons.

très-assurées; et cela se confirme encore par cette noire science de la magie, à laquelle plusieurs personnes trop curieuses se sont adonnées dans toutes les parties de la terre. Les Chaldéens et les sages d'Égypte, et surtout cette secte de philosophes indiens que les Grecs appellent gymnosophistes, étonnoient les peuples par diverses illusions, et par des prédictions trop précises pour venir purement par la connoissance des astres. Ajoutons-y encore certaines agitations et des esprits et des corps, que les païens mêmes attribuoient à la vertu des démons, comme vous le verrez par une observation que nous en ferons en la dernière partie de cet entretien. Ces oracles trompeurs et ces mouvements terribles des idoles, et les prodiges qui arrivoient dans les entrailles des animaux, et tant d'autres accidents monstrueux des sacrifices des idolâtres, si célèbres dans les auteurs profanes; à quoi les attribuerons-nous, Chrétiens, sinon à quelque cause occulte, qui, se plaisant d'entretenir les hommes dans une religion sacrilége par des miracles pleins d'illusion, ne pouvoit être que malicieuse? Si bien que les sectateurs de Platon et de Pythagore, qui, du commun consentement de tout le monde, sont ceux qui de tous les philosophes ont eu les connoissances les plus relevées, et qui ont recherché plus curieusement les choses surnaturelles, ont assuré comme une vérité très-constante qu'il y avoit des démons, des esprits d'un naturel obscur et malicieux : jusque-là qu'ils ordonnoient certains sacrifices pour les apaiser, et pour nous les rendre favorables. Ignorants et aveugles qu'ils étoient, qui pensoient éteindre par leurs victimes cette haine furieuse et implacable que les démons ont conçue contre le genre humain, comme je vous le ferai voir en son temps. Et l'empereur Julien l'Apostat, lorsqu'en haine de la religion chrétienne, il voulut rendre le paganisme vénérable, voyant que nos pères en avoient découvert trop manifestement la folie, il s'avisa d'enrichir de mystères son impie et ridicule religion : il observoit exactement les abstinences et les sacrifices que ces philosophes avoient enseignés; il les vouloit faire passer pour de saintes et mystérieuses institutions tirées des vieux livres de l'empire et de la secrète doctrine des platoniciens. Or ce que je vous dis ici de leurs sentiments, ne vous persuadez pas que ce soit pour appuyer ce que nous croyons, par l'autorité des païens. A Dieu ne plaise que j'oublie si fort la dignité de cette chaire et la piété de cet auditoire, que de vouloir établir par des raisons et des autorités étrangères, ce qui nous est si manifestement enseigné par la sainte parole de Dieu et par la tradition ecclésiastique; mais j'ai cru qu'il ne seroit pas inutile de vous faire observer en ce lieu que la malignité des démons est si grande, qu'ils n'ont pu la dissimuler, et qu'elle a même été découverte par les idolâtres qui étoient leurs esclaves, et dont ils étoient les divinités.

D'entreprendre maintenant de prouver qu'il y a des démons par le témoignage des saintes Lettres, ne seroit-ce pas se donner une peine inutile; puisque c'est une vérité si bien reconnue, et qui nous est attestée dans toutes les pages du Nouveau Testament? Partant, pour employer à quelque instruction plus utile le temps que nous nou

sommes prescrit, j'irai avec l'assistance divine reconnoître cet ennemi qui s'avance si résolument contre nous, pour vous faire un rapport fidèle de sa marche et de ses desseins. Je vous dirai en premier lieu, avec les saints Pères, de quelle nature sont ces esprits malfaisants, quelles sont leurs forces, quelles sont leurs machines. Après, je tâcherai de vous exposer les causes qui les ont mus à nous déclarer une guerre si cruelle et si sanglante. Et comme j'espère que Dieu me fera la grâce de traiter ces choses, non par des questions curieuses, mais par une doctrine solidement chrétienne, il ne sera pas malaisé d'en tirer une instruction importante, en faisant voir de quelle sorte nous devons résister à cette nation de démons conjurés à notre ruine.

PREMIER POINT.

Chaque créature a ses caractères propres, avec ses qualités et ses excellences. Ainsi la terre a sa ferme et immuable solidité, et l'eau sa liquidité transparente, et le feu sa subtile et pénétrante chaleur. Et ces propriétés spécifiques des choses sont comme des bornes qui leur sont données, pour empêcher qu'elles ne soient confondues. Mais Dieu étant une lumière infinie, il ramasse en l'unité simple et indivisble de son essence toutes ces diverses perfections qui sont dispersées deçà et delà dans le monde : toutes choses se rencontrent en lui d'une manière très-éminente, et c'est de cette source que la beauté et la grâce sont dérivées dans les créatures; d'autant que cette première beauté a laissé tomber sur les créatures un éclat et un rayon de soi-même. Nous voyons bien toutefois, Chrétiens, qu'elle ne s'est pas toute jetée en un lieu, mais qu'elle s'est répandue par divers degrés, descendant peu à peu depuis les ordres supérieurs jusqu'au dernier étage de la nature. Ce que nous observerons aisément, si nous prenons garde qu'au-dessus des choses insensibles et inanimées Dieu a établi la vie végétante, et un peu plus haut le sentiment, au-dessus duquel nous voyons présider la raison humaine d'une immortelle vigueur, attachée néanmoins à un corps mortel. Si bien que notre grand Dieu, pour achever l'univers, après avoir fait sur la terre une âme spirituelle dans des organes matériels, il a créé aussi dans le ciel des esprits dégagés de toute matière, qui vivent et se nourrissent d'une pure contemplation. C'est ce que nous appelons les anges, que Dieu a divisés en leurs ordres et hiérarchies; et c'est de cette race que sont les démons.

Après cela, qu'est-il nécessaire que je vous fasse voir par de longs discours la dignité de leur nature? Si Dieu est la souveraine perfection, ou plutôt s'il est toute perfection, comme nous vous le disions tout à l'heure, n'est-ce pas une vérité très-constante que les choses sont plus ou moins parfaites, selon qu'elles approchent plus ou moins de cette essence infinie? Et les anges ne sont-ils pas, parmi toutes les créatures, celles qui semblent toucher de plus près à la majesté divine? Puisque Dieu les a établis dans l'ordre suprême des créatures pour être comme sa cour et ses domestiques, c'est une chose assurée que les dons naturels dont nous avons reçu quelques petites parcelles,

la munificence divine les a répandus comme à main ouverte sur ces belles intelligences. Et de même que ce qui nous paroît quelquefois de si subtil et si inventif dans les animaux, n'est qu'une ombre des opérations immortelles de l'intelligence des hommes; ainsi pouvons-nous dire en quelque sorte que les connoissances humaines ne sont qu'un crayon imparfait de la science de ces esprits purs, dont la vie n'est que raison et intelligence. Vous trouverez étrange peut-être que je donne de si grands éloges aux anges rebelles et déserteurs; mais souvenez-vous, s'il vous plaît, que je parle de leur nature, et non pas de leur malice; de ce que Dieu les a faits, et non pas de ce qu'ils se sont faits eux-mêmes. J'admire dans les anges damnés les marques de la puissance et de la libéralité de mon Dieu; et ainsi c'est le Créateur qu je loue, pour confondre l'ingratitude de ses ennemis.

Mais il s'élève ici une grande difficulté. Hélas ! comment s'est-il pu faire que des créatures si excellentes se soient révoltées contre Dieu ? Que nous autres pauvres mortels, abîmés dans une profonde ignorance, accablés de cette masse de chair, agités de tant de convoitises brutales, nous abandonnions si souvent le chemin difficile de la loi de Dieu; bien que ce soit une grande insolence, ce n'est pas un événement incroyable. Mais que ces intelligences pleines de lumières divines, elles dont les connoissances sont si distinctes et les mouvements si paisibles, qui n'ont pas comme nous à combattre mille ennemis domestiques, qui étant indivisibles et incorporelles, n'ont pas comme nous des membres mortels où la loi du péché domine : qu'elles se soient retirées de Dieu, encore qu'elles sussent très-bien qu'il étoit leur souveraine béatitude, c'est, mes Frères, ce qui est terrible; c'est ce qui m'étonne et qui m'effraye; c'est par où je connois très-évidemment que toutes les créatures sont bien peu de chose.

Les fous marcionites, et les manichéens, encore plus insensés, émus de cette difficulté, ont cru que les démons étoient méchants par nature : ils n'ont pu se persuader que s'ils eussent jamais été bons, ils eussent pu se séparer de Dieu volontairement; et de là ils concluoient que la malice étoit une de leurs qualités naturelles. Mais cette extravagante doctrine est très-expressément réfutée par un petit mot du Sauveur, qui parlant du diable, en saint Jean, ne dit pas qu'il a été créé dans le mensonge; mais qu' « il n'est pas demeuré dans la vérité : » « In véritate non stetit [1]. » Que s'il n'y est pas demeuré, il y avoit donc été établi; et s'il en est tombé, ce n'est pas un vice de sa nature, mais une dépravation de sa volonté. Pourquoi vous tourmentez-vous, ô marcionites, à chercher la cause du mal dans un principe mauvais, qui précipite les créatures dans la malice ? Ne comprenez-vous pas que Dieu, étant lui seul la règle des choses, il est aussi le seul qui ne peut être sujet à faillir : et sans avoir recours à aucune autre raison, n'est-ce pas assez de vous dire que les anges étoient créatures, pour vous faire entendre très-évidemment qu'ils n'étoient pas impeccables ?

1. Joan. VIII, 44.

Dieu est tout, ainsi qu'il disoit à Moïse : « Je te montrerai tout bien, quand je te manifesterai mon essence [1]; » et puisqu'il est tout, il s'ensuit très-évidemment que les créatures ne sont rien d'elles-mêmes; elles ne sont autre chose que ce qu'il plaît à Dieu de les faire. Ainsi le néant est leur origine, c'est l'abîme dont elles sont tirées par la seule puissance de Dieu : de sorte que ce n'est pas merveille si elles retiennent toujours quelque chose de cette basse et obscure origine, et si elles retombent aisément dans le néant, par le péché qui les y précipite. C'est ce que nous explique le grave Tertullien par une excellente comparaison. « De même qu'une peinture, bien qu'elle représente tous les linéaments de l'original, ne sauroit exprimer sa vigueur, étant destituée de vie et de mouvement : ainsi, dit ce grand personnage, les natures spirituelles et raisonnables expriment en quelque sorte la raison et l'intelligence de Dieu, parce qu'elles sont ses images; mais elles ne peuvent jamais exprimer sa force, qui est le bonheur de ne pouvoir pécher. » « Imago, cum omnes lineas exprimat veritatis, vi « tamen ipsâ caret, non habens motum; ita et anima imago spiritûs « solam vim ejus exprimere non valuit, id est, non delinquendi feli« citatem [2]. » De là il est arrivé que les anges rebelles se sont endormis en eux-mêmes dans la complaisance de leur beauté : la douceur de leur liberté les a trop charmés; ils en ont voulu faire une épreuve malheureuse et funeste; et, déçus par leur propre excellence, ils ont oublié la main libérale qui les avoit comblés de ses grâces. L'orgueil insensiblement s'est emparé de leurs puissances : ils n'ont pas voulu reconnoître Dieu; et quittant cette première bonté, qui n'étoit pas moins l'appui nécessaire de leur bonheur que le seul fondement de leur être, tout est allé en ruine. Ainsi donc il ne faut pas s'étonner si d'anges de lumière ils ont été faits esprits de ténèbres, si d'enfants ils sont devenus déserteurs, et si de chantres divins, qui par une mélodie éternelle devoient célébrer les louanges de Dieu, ils sont tombés à tel point de misère que de s'adonner à séduire les hommes. Dieu l'a permis de la sorte, afin que nous reconnussions dans les diables ce que peut le libre arbitre des créatures, quand il s'écarte de son principe, pendant qu'il fait éclater dans les anges et dans les hommes prédestinés ce que peut sa miséricorde et sa grâce toute-puissante.

Voilà, voilà, mes Frères, les ennemis que nous avons à combattre, autant malins à présent comme ils étoient bons dans leur origine, autant redoutables et dangereux, comme ils étoient puissants et robustes. Car ne vous persuadez pas que, pour être tombés de si haut, ils aient été blessés dans leur disposition naturelle. Tout est entier en eux, excepté leur justice et leur sainteté, et conséquemment leur béatitude. Du reste, cette action vive et vigoureuse, cette ferme constitution, cet esprit délicat et puissant, et ces vastes connoissances leur sont demeurées; et en voici la solide raison, que la théologie nous apprend.

1. *Exod.* XXXIII, 19. — 2. Lib. II, *adv. Marcion.*, n. 9.

Le bonheur des créatures raisonnables ne consiste ni dans une nature excellente, ni dans un sublime raisonnement, ni dans la force, ni dans la vigueur; mais seulement à s'unir à Dieu. Quand donc elles se séparent de Dieu, comment est-ce qu'il les punit? en se retirant lui-même de ces esprits ingrats et superbes : et par là tous leurs dons naturels, toutes leurs connoissances, tout leur pouvoir, en un mot tout ce qui leur servoit d'ornement, leur tourne aussitôt en supplice : ce qui leur arrive, Fidèles, selon cette juste, mais terrible maxime, que « chacun est puni par les choses par lesquelles il a péché : » « Per « quæ peccat quis, per hæc et torquetur[1]. » O anges inconsidérés! vous vous êtes soulevés contre Dieu, vous avez abusé de vos qualités excellentes, elles vous ont rendus orgueilleux. L'honneur de votre nature qui vous a enflés, ces belles lumières par lesquelles vous vous êtes séduits, elles vous seront conservées; mais elles vous seront un fléau et un tourment éternel : vos perfections seront vos bourreaux, et votre enfer ce sera vous-même. Comment cela arrivera-t-il, Chrétiens? par une opération occulte de la main de Dieu, qui se sert comme il lui plaît de ses créatures, tantôt pour la jouissance d'une souveraine félicité, tantôt pour l'exercice de sa juste et impitoyable vengeance. C'est pourquoi l'apôtre nous crie, dans l'Épître aux Éphésiens: « Revêtez-vous, mes Frères, des armes de Dieu, parce que nous n'avons point à combattre contre la chair ni le sang[2], » ni contre des puissances visibles.

Pénétrons la force de ces paroles; ne voyez-vous pas, Chrétiens, que dans toutes les choses corporelles, outre la partie agissante, il y en a une autre qui ne fait que souffrir, que nous appelons la matière? De là vient que toutes les actions des choses que nous voyons ici-bas, si nous les comparons aux actions des esprits angéliques, paroîtront languissantes et engourdies, à cause de la matière qui ralentit toute leur vigueur; mais les ennemis que nous avons à combattre, ce n'est pas, dit l'apôtre, la chair et le sang : les puissances qui s'opposent à nous sont des esprits purs et incorporels; tout y est actif, tout y est nerveux; et si Dieu ne retenoit leur fureur, nous les verrions agiter ce monde avec la même facilité que nous tournons une petite boule. « Ce sont en effet les princes du monde, dit le saint apôtre; ce sont des malices spirituelles, » « spiritualia nequitiæ : » où il suppose manifestement que leurs forces naturelles n'ont point été altérées; mais que par une rage désespérée ils les ont toutes converties en malice, pour les causes que je m'en vais vous déduire.

Cependant reconnoissons, Chrétiens, que ni les sciences, ni le grand esprit, ni les autres dons de nature, ne sont pas des avantages fort considérables, puisque Dieu les laisse entiers aux diables, ses capitaux ennemis, et par cela même les rend non-seulement malheureux, mais encore infiniment méprisables : de sorte que nonobstant toutes ces qualités éminentes, misérables et impuissants que nous sommes, nous leur semblons dignes d'envie, seulement parce qu'il plaît à notre grand

1. *Sap.* XI, 17. — 2. *Ephes.* VI, 11, 12.

Dieu de nous regarder en pitié, comme vous le verrez tout à l'heure. O importante réflexion ! par laquelle il me seroit aisé, ce me semble, avec l'assistance divine, de vous porter à profiter de l'exemple de ces esprits dévoyés, si la brièveté que je vous ai promise ne m'obligeoit pas à passer à la seconde partie de cet entretien, qui vous expliquera les raisons pour lesquelles ces anges rebelles nous persécutent si cruellement, et avec cette haine irréconciliable. Rendez-vous, s'il vous plaît, attentifs.

SECOND POINT.

Le péché de Satan a été une insupportable arrogance, suivant ce qui est écrit en Job, que « c'est lui qui domine sur tous les enfants d'orgueil : » « Ipse est rex super universos filios superbiæ[1]. » Or le propre de l'orgueil, c'est de s'attribuer tout à soi-même; et par là les superbes se font eux-mêmes leurs dieux, secouant le joug de l'autorité souveraine. C'est pourquoi le diable s'étant enflé par une arrogance extraordinaire, les Écritures ont dit qu'il avoit affecté la divinité. « Je monterai, dit-il, et placerai mon trône au-dessus des astres, et je serai semblable au Très-Haut[2]. » Mais Dieu, qui résiste aux superbes[3], voyant ses pensées arrogantes, et que son esprit, emporté d'une téméraire complaisance de ses propres perfections, ne pouvoit plus se tenir dans les sentiments d'une créature, du souffle de sa bouche le précipita au fond des abîmes. Il tomba du ciel ainsi qu'un éclair, frémissant d'une furieuse colère; et assemblant avec lui tous les compagnons de son insolente entreprise, il conspira avec eux de soulever contre Dieu toutes les créatures. Mais non content de les soulever, il conçut dès lors l'insolent dessein de soumettre tout le monde à sa tyrannie : et voyant que Dieu par sa providence avoit rangé toutes les créatures sous l'obéissance de l'homme, il l'attaque au milieu de ce jardin de délices, où il vivoit si heureusement dans son innocence : il tâche de lui inspirer ce même orgueil dont il étoit possédé, et à notre malheur, Chrétiens, il réussit comme vous le savez. Ainsi, selon la maxime de l'Évangile, « l'homme étant dompté par le diable, il devint incontinent son esclave : » « A quo enim quis superatus est, hujus et « servus est[4] : » et le Monarque du monde étant surmonté par ce superbe vainqueur, tout le monde passa sous ses lois. Enflé de ce bon succès, et n'oubliant pas son premier dessein de s'égaler à la nature divine, il se déclare ouvertement le rival de Dieu ; et tâchant de se revêtir de la majesté divine, comme il n'est pas en son pouvoir de faire de nouvelles créatures pour les opposer à son maître, que fait-il ? « Du moins il adultère tous les ouvrages de Dieu, dit le grave Tertullien[5]; il apprend aux hommes à en corrompre l'usage, et les astres, et les éléments, et les plantes, et les animaux; il tourne tout en idolâtrie ;» il abolit la connoissance de Dieu, et par toute l'étendue de la terre il

1. *Job.* XLI, 25. — 2. *Is.* XIV, 13, 14. — 3. *Jac.* IV, 6. — 4. *II Petr.* II. 19.
5. *De Idolol.*, n. 4; *De Spect.*, n. 2.

se fait adorer en sa place, suivant ce que dit le prophète : « Les dieux des nations, ce sont les démons[1]. » C'est pourquoi le Fils de Dieu l'appelle « le prince du monde[2] ; » et l'apôtre, « le gouverneur des ténèbres[3] ; » et ailleurs avec plus d'énergie, « le dieu de ce siècle, » « deus « hujus sæculi[4]. »

J'apprends aussi de Tertullien que non-seulement les démons se faisoient présenter devant leurs idoles des vœux et des sacrifices, le propre tribut de Dieu, mais qu'ils les faisoient parer des robes et des ornements dont se revêtoient les magistrats, et porter devant eux les faisceaux et les bâtons d'ordonnance, et les autres marques d'autorité publique; parce qu'en effet, dit ce grand personnage, « les démons sont les magistrats du siècle : » « Dæmones sunt magistratus sæculi[5]. » Et à quelle insolence, mes Frères, ne s'est pas porté ce rival de Dieu? Il a toujours affecté de faire ce que Dieu faisoit, non pas pour se rapprocher en quelque sorte de la sainteté, c'est sa capitale ennemie, mais comme un sujet rebelle, qui, par mépris ou par insolence, affecte la même pompe que son souverain : « Ut Dei Domini placita « cum contumelia affectans[6]. » Dieu a ses vierges qui lui sont consacrées : et le diable n'a-t-il pas eu ses vestales? n'a-t-il pas eu ses autels et ses temples, ses mystères et ses sacrifices, et les ministres de ses impures cérémonies, qu'il a rendues autant qu'il a pu semblables à celles de Dieu? Pour quelle raison, Fidèles? parce qu'il est jaloux de Dieu, et veut paroître en tout son égal. Dieu, dans sa nouvelle alliance, régénère ses enfants par l'eau du baptême; et le diable faisoit semblant de vouloir expier leurs crimes par diverses aspersions : il promettoit aux siens une régénération, comme le rapporte Tertullien[7]; et il se voit encore quelques monuments publics où ce terme est employé dans ses profanes mystères. L'esprit de Dieu au commencement étoit porté sur les eaux; et « le diable, dit Tertullien, se plaît à se reposer dans les eaux : « immundi spiritus aquis incubunt[8] : » dans les fontaines cachées, et dans les lacs, et dans les ruisseaux souterrains. Et l'Église de l'antiquité, étant imbue de cette créance, nous a laissé cette forme que nous observons encore aujourd'hui, d'exorciser les eaux baptismales. Dieu par son immensité remplit le ciel et la terre : « le diable par ses anges impurs occupe autant qu'il peut toutes les créatures[9]. » Et de là vient cette coutume des premiers chrétiens de les purger et de les sanctifier par le signe de la croix, comme par une espèce de saint exorcisme.

Ce lui est, à la vérité, un sujet d'une douleur enragée de ce qu'il voit que toutes ses entreprises sont vaines, et que, bien loin de pouvoir parvenir à égaler la nature divine, comme il l'avoit témérairement projeté, il faut qu'il ploie malgré qu'il en ait sous la main toute-puissante de Dieu : mais il ne se désiste pas pour cela de sa fureur obstinée. Au contraire, considérant que la majesté de Dieu est inac-

1. *Ps.* XCV, 5.— 2. Joan. XIV, 30. — 3. *Ephes.* VI, 12. — 4. *II Cor.* IV, 4.
5. *De Idolol.*, n. 18. — 6. *Tert.*, *ad Uxor.*, n. 8, pag. 186.
7. *Tert.*, *de Bapt.*, n. 5. — 8. Ibid. — 9. *Tert.*, *de Spect.* n. 8.

cessible à sa colère, il décharge sur nous, qui en sommes les images vivantes, toute l'impétuosité de sa rage : comme on voit un ennemi impuissant, qui, ne pouvant atteindre celui qu'il poursuit, repaît en quelque façon son esprit d'une vaine imagination de vengeance, en déchirant sa peinture. Ainsi en est-il de Satan : il remue le ciel et la terre pour susciter des ennemis à Dieu parmi les hommes, qui sont ses enfants : il tâche de les engager tous dans son audacieuse et téméraire rébellion, pour les faire compagnons et de ses terreurs et de ses tourments. Il croit par là se venger de Dieu. Comme il n'ignore pas qu'il n'y a point pour lui de ressource, il n'est plus capable que de cette maligne joie qui revient à un méchant d'avoir des complices, et à un esprit mal fait de voir des malheureux et des affligés. Furieux et désespéré, il ne songe plus qu'à tout perdre après s'être perdu lui-même, et envelopper tout le monde avec lui dans une commune ruine.

Et ne croyez pas, Chrétiens, qu'il nous donne jamais aucun relâche. Tous les esprits angéliques, comme remarque très-bien le grand saint Thomas, sont très-arrêtés dans leur entreprise : car au lieu que les objets ne se présentent à nous qu'à demi, si bien que par de secondes réflexions nous avons de nouvelles vues, qui nous font chasser très-souvent tout l'ordre de nos desseins; les anges au contraire, dit saint Thomas[1], embrassent tout leur objet du premier regard avec toutes ses circonstances; et partant, leur résolution est fixe et déterminée : mais particulièrement celle de Satan est puissamment appliquée à notre ruine. Son esprit entreprenant et audacieux, fortifié par tant de succès, et envenimé par une haine mortelle et invétérée, l'incite jour et nuit contre nous. C'est pourquoi les Écritures nous le dépeignent comme un ennemi toujours vigilant, qui rôde sans cesse aux environs, pour tâcher de nous dévorer[2]. » Lorsque par la grâce de Dieu nous l'avons chassé de nos âmes, c'est alors qu'il s'anime le plus. En voulez-vous une preuve évidente, de la bouche même de Notre-Seigneur? « L'esprit immonde sortant de l'homme va chercher du repos, dit le Fils de Dieu dans son Évangile[3], et n'en trouve pas. » C'est que l'esprit humain est la seule retraite où il semble se rafraîchir, parce que du moins il y contente sa haine. Voyez les fous amoureux du siècle, comme ils sont patients et persévérants dans leurs convoitises brutales! Or ce vieux adultère, dit saint Augustin[4], n'a point d'autres délices que de corrompre les âmes pudiques : ainsi ne vous étonnez pas si ses poursuites sont opiniâtres. Ayant bien eu l'insolence de traiter d'égal avec Dieu, il croit qu'il ne lui sera pas difficile d'abattre une créature impuissante. Et si, renversé comme il est par le bras de Dieu dans les gouffres éternels (remarquez ce raisonnement), Chrétiens, il ne cesse néanmoins par une vaine opiniâtreté de traverser autant qu'il peut les desseins de sa providence; s'il se roidit avec tant de fermeté contre Dieu, bien qu'il sache que tous ses efforts seront

1. *S. Thom.* I, part. quæst. LVIII, art. III. — 2. *I Pet.* V, 8.
3. Luc. XI 24. — 4. *In Ps.* XXXIX, n. 1, tom. IV, col. 326.

inutiles, que n'entreprendra-t-il pas contre nous, dont il a si souvent expérimenté la foiblesse ? Ainsi je vous avertis, mes chers Frères, de vous défier toujours de cet ennemi : quand même vous le surmontez, vous ne domptez pas son audace, mais vous enflammez son indignation. « Tunc plurimum accenditur, cum extinguitur, » dit Tertullien[1] : « Quand on l'éteint, c'est alors qu'il s'allume. » Il veut dire que ce superbe, cet audacieux, ne croira jamais que vous soyez capable de lui résister; et plus vous ferez d'efforts, plus il dressera contre vous ses diverses et furieuses machines.

Vous vous imaginez peut-être, Fidèles, que s'il est si audacieux, il vous attaquera par la force ouverte : ah ! qu'il n'en est pas de la sorte. Il est vrai, c'est l'ordinaire des orgueilleux d'exercer ouvertement leurs inimitiés; mais l'inimitié de Satan n'est pas d'une nature vulgaire; elle est mêlée d'une noire envie qui le ronge éternellement. Il ne peut souffrir que nous vivions dans l'espérance de la félicité qu'il a perdue, que Dieu par sa grâce nous égale aux anges, que son Fils se soit revêtu d'une chair humaine pour nous faire des hommes divins. Il enrage quand il considère que les serviteurs de Jésus, hommes misérables et pécheurs, assis dans des trônes augustes, le jugeront à la fin des siècles avec les anges ses sectateurs. Cette envie le brûle plus que les flammes. C'est, mes Frères, ce qui lui fait embrasser les fraudes et les tromperies, parce que l'envie, comme vous savez, est une passion froide et obscure, qui ne parvient à ses fins que par de secrètes menées : et c'est par là que Satan est infiniment redoutable; ses finesses sont plus à craindre que ses violences. De même qu'une vapeur pestilente se coule au milieu des airs, et imperceptible à nos sens insinue son venin dans nos cœurs, ainsi cet esprit malin, par une subtile et insensible contagion, corrompt la pureté de nos âmes. Nous ne nous apercevons pas qu'il agisse en nous, parce qu'il suit le courant de nos inclinations. Il nous pousse et il nous précipite du côté qu'il nous voit pencher : il ne cesse d'enflammer nos premiers désirs, jusqu'à tant que par ses suggestions il les fasse croître en passions violentes. Si nous avons commencé à aimer, de fous il nous rend furieux : si l'avarice nous inquiète, il nous représente un avenir toujours incertain, il étonne notre âme timide par des objets de famine et de guerre. Sa malice est spirituelle et ingénieuse; il trompe les plus déliés. Sa haine désespérée et sa longue expérience le rendent de plus en plus inventif; il se change en toutes sortes de formes; et cet esprit si beau, orné de tant de connoissances si ravissantes, parmi tant de merveilleuses conceptions, n'estime et ne chérit que celles qui lui servent à renverser l'homme : « Operatio eorum est hominis eversio[2]. »

Voulez-vous, par une plus ample confirmation, que je vous fasse voir en raccourci dans notre Évangile tout ce que je viens de vous dire ? Il transporte le Fils de Dieu sur le pinacle du temple : il lui représente en un seul instant tous les royaumes du monde. Qui n'admireroit sa puissance ? et le Fils de Dieu le permet de la sorte, afin que

1. *De Pœnit.*, n. 7. — 2. *Tert.*, *Apolog.*, n. 22

nous comprenions ce qu'il pourroit faire sur nous, si Dieu nous abandonnoit à sa violence. Jugez, s'il vous plaît, de sa haine et de son orgueil tout ensemble par le conseil qu'il donne à notre Sauveur, de se prosterner à ses pieds et de l'adorer; conseil pernicieux et insolence inouïe. D'ailleurs pouvoit-il prendre un dessein plus plausible à l'égard de Notre-Seigneur, que de le tenter de gourmandise après un jeûne de quarante jours, et de vaine gloire après une action d'une patience héroïque? Ce sont ses finesses et ses artifices. Mais ce qui nous paroît plus évidemment, est son opiniâtreté. Surmonté par trois fois, il ne peut encore perdre courage : « Recessit ab illo usque ad tempus [1], » remarque le texte sacré : « Il le laisse, dit-il, pour un temps : » non point fatigué ni désespérant de le vaincre, mais attendant une heure plus propre et une occasion plus pressante, « usque ad tempus. » O Dieu! que dirons-nous ici, Chrétiens? Si une résistance si vigoureuse ne ralentit pas sa fureur, quand pourrons-nous espérer de trêve avec lui? Et si la guerre est continuelle, si cet ennemi irréconciliable veille sans cesse à notre ruine, comment pourrons-nous résister, foibles et impuissants que nous sommes? Toutefois, Fidèles, ne le craignez pas. Cet ennemi redoutable, il redoute lui-même les chrétiens. Il tremble au seul nom de Jésus; et, malgré son orgueil et son arrogance, il est forcé par une secrète vertu de respecter ceux qui portent sa marque : c'est ce que vous allez voir par un beau passage du grand Tertullien, d'où je tirerai une instruction importante, qui sera le fruit de tout ce discours.

Le grave Tertullien, dans ce merveilleux Apologétique qu'il a fait pour la religion chrétienne, avance une proposition bien hardie aux juges de l'empire romain, qui procédoient contre les chrétiens avec une telle inhumanité [2]. Après leur avoir reproché que tous leurs dieux c'étoient des démons, il leur donne le moyen de s'en éclaircir par une expérience bien convaincante. Que l'on produise, dit-il, devant vos tribunaux (je ne veux pas que ce soit une chose cachée), devant vos tribunaux et à la face de tout le monde, que l'on produise un homme notoirement possédé du diable (il dit notoirement possédé, et que ce soit une chose constante) : après, que l'on fasse venir quelque fidèle; qu'il commande à cet esprit de parler : s'il ne vous dit tout ouvertement ce qu'il est, s'il n'avoue publiquement que lui et ses compagnons sont les dieux que vous adorez; si, dis-je, il n'avoue ces choses n'osant mentir à un chrétien, là même sans différer, sans aucune nouvelle procédure, faites mourir ce chrétien impudent, qui n'aura pu soutenir par l'effet une promesse si extraordinaire. Ah! mes Frères, quelle joie à des chrétiens d'entendre une telle proposition faite si hautement et avec une telle énergie par un homme si posé et si sérieux, et vraisemblablement de l'avis de toute l'Église, dont il soutenoit l'innocence. Quoi donc, cet esprit trompeur, et ce père de mensonge, n'ose mentir à un chrétien! devant un chrétien ce front de fer s'amollit, et, forcé par la parole d'un fidèle, il dépose son impudence; et le chré-

1. Luc. IV, 13. — 2. *Apolog.*, n. 23.

tiens sont si assurés de le faire obéir, qu'ils s'y engagent au péril de leur vie, en présence de leurs propres juges ! Eh! pourquoi craindrions-nous un ennemi si foible et si impuissant? C'est la même foi que nous professons, c'est le même Jésus que nous adorons, c'est la même parole de Dieu que nous avons toujours à la bouche : et si le diable est puissant contre nous, il ne le faut attribuer qu'au déréglement de nos mœurs, qu'à notre vie toute séculière et toute païenne, qu'à la dureté de nos cœurs pour les saintes vérités du christianisme. C'est pourquoi je ne m'étonne pas si le diable nous est dépeint dans les Écritures tantôt fort et tantôt foible. « C'est un lion rugissant, » dit saint Pierre[1] : y a-t-il rien de plus terrible? « Mais, dit saint Jacques[2], résistez-lui, et il s'enfuira. » Se peut-il une plus grande foiblesse? En effet il n'est fort, Chrétiens, que par notre lâche condescendance; et si, au lieu de lui tendre les mains volontairement, nous avions soin de les fortifier par les armes que Jésus notre maître nous a données, ce loup affamé avec sa rage et ses artifices n'auroit qu'une fureur inutile. Et pour vous dire des choses convenables au temps où nous sommes, le jeûne, mes Frères, le jeûne célébré selon l'intention de l'Église, c'est un rempart invincible contre ses attaques.

Vous me direz peut-être que c'est dans le jeûne qu'il présente le combat au Sauveur avec une plus grande furie. Mais prenez garde, mes Frères, que si c'est dans le jeûne que cet ennemi fait ses efforts les plus redoutables, c'est aussi dans le jeûne que Jésus notre capitaine a daigné nous faire paroître sa victoire la plus glorieuse : pour nous apprendre, par son exemple, que ce sera toujours en vain que le diable entreprendra contre nous, quand nous serons armés par le jeûne et par l'abstinence.

Et pour vous en convaincre davantage, remettez, s'il vous plaît, en votre mémoire ce que je vous disois tout à l'heure, que c'est une envie furieuse qui enflamme les démons contre nous. Ils voient qu'étant leurs inférieurs par nature, nous les passons de beaucoup par la grâce : ils ne sauroient considérer, sans un déplaisir extrême, que dans des membres mortels nous puissions par la miséricorde divine approcher de la pureté des substances incorporelles. Et comme ce qui élève les bons chrétiens presque à l'égalité des saints anges, c'est que, dédaignant le commerce du corps, ils conversent en esprit dans le ciel, ces malins et ces envieux ne tâchent qu'à les abîmer dans la chair, afin d'en faire des bêtes brutes; au lieu qu'en s'élevant au-dessus de cette masse du corps, ils entrent en société avec les intelligences célestes. C'est pourquoi la sainte Église de Dieu voulant purifier nos âmes de l'attachement excessif qu'elles ont au corps, nous ordonne une salutaire abstinence. Ce que nous perdons pour la chair, nous le gagnons pour l'esprit. Le jeûne fortifie et engraisse l'âme; et autant que nous assujettissons nos corps par la mortification et la pénitence, autant diminuons-nous les forces de notre irréconciliable ennemi.

Par conséquent, mes Frères, embrassons avec grand courage cette

1. *I Petr.* v, 8. — 2. *Jac.* iv, 17.

pénitence de quarante jours pour les péchés de toute l'année. Certes, puisque nous offensons tous les jours, aucun moment de notre vie ne devroit être exempt de l'exercice de la pénitence. Mais puisque la sainte Église a choisi particulièrement ce temps pour nous recueillir en nous-mêmes, faisons pénitence sans murmurer. Ne nous plaignons pas des incommodités du carême. C'est par la mortification et la patience, et non pas par les voluptés et par les délices, que nous désarmerons et le diable et ses satellites. Et que ne dirai-je donc point de ces délicats, à qui la moindre peine fait tomber incontinent le courage, qui par des excuses frivoles méprisent l'observation d'un jeûne si universel, ou bien qui vivent de sorte que s'ils jeûnent de corps, ils abhorrent le jeûne en esprit.

O ignorance! ô brutalité! Dieu par sa miséricorde, mes Frères, nous donne de meilleurs sentiments. Jeûnons et d'esprit et de corps. Comme nous ôtons pour un temps à notre corps sa nourriture ordinaire, ôtons aussi à notre âme les vanités dont nous la repaissons tous les jours : retirons-nous un peu des conversations et des divertissements mondains : modérons et nos ris et nos jeux. C'est là le vrai jeûne de l'âme, qui lui fait trouver une nourriture solide dans la méditation des choses célestes. Sanctifions le jeûne par l'oraison, purifions l'oraison par le jeûne. L'oraison est plus pure qui vient d'un corps exténué et d'une âme dégoûtée des plaisirs sensibles. Ainsi nous serons terribles aux diables. Voyez les petits enfants : quand il leur paroît quelque chose qui leur semble hideux et terrible, aussitôt ils se cachent au sein de leur mère. Ainsi considérons, Chrétiens, cette bête farouche qui nous menace; jetons-nous par l'oraison entre les bras de notre bon Père : nous serons à couvert et en assurance; nous verrons notre ancien ennemi consumer sa rage par de vains efforts; et soulevés sur ces deux ailes du jeûne et de l'oraison, que nous soutiendrons par l'aumône, au lieu de succomber aux attaques des esprits rebelles et dévoyés, nous irons remplir les places qu'ils ont laissées vacantes au ciel par leur infâme désertion. Dieu nous en fasse la grâce! Amen.

SERMON POUR LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME[1].

« Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei. »

L'homme ne vit pas seulement de pain, mais il vit de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Matth. IV, 4.

C'est une chose surprenante que ce grand silence de Dieu parmi les désordres du genre humain. Tous les jours ses commandements sont méprisés, ses vérités blasphémées, les droits de son empire violés; et cependant son soleil ne s'éclipse pas sur les impies; la pluie arrose leurs champs; la terre ne s'ouvre pas sous leurs pieds; il voit tout, et il dissimule; il considère tout, et il se tait.

Je me trompe, Chrétiens, il ne se tait pas; et sa bonté, ses bienfaits, son silence même est une voix publique qui invite tous les pécheurs à se reconnoître. Mais comme nos cœurs endurcis sont sourds à de tels propos, il fait résonner une voix plus claire, une voix nette et intelligible, qui nous appelle à la pénitence. Il ne parle pas pour nous juger, mais il parle pour nous avertir; et cette parole d'avertissement, qui retentit en ces temps dans toutes les chaires, doit servir de préparatif à son jugement redoutable. C'est, Messieurs, cette parole de vérité que les prédicateurs de l'Évangile sont chargés de vous annoncer durant cette sainte quarantaine; c'est elle qui nous est présentée dans notre Évangile, pour nous servir de nourriture dans notre jeûne, de délices dans notre abstinence, et de soutien dans notre foiblesse : « Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod pro« cedit de ore Dei. » J'ai dessein aujourd'hui de vous préparer à recevoir saintement cette nourriture immortelle. Mais, ô Dieu! que serviront mes paroles, si vous-même n'ouvrez les cœurs, et si vous ne disposez les esprits des hommes à donner l'entrée à votre Esprit saint? Descendez donc, ô divin Esprit! et venez vous-même préparer vos voies. Et vous, ô divine Vierge! donnez-nous votre secours charitable, pour accomplir dans les cœurs l'ouvrage de votre fils bienaimé. Nous vous en prions humblement par les paroles de l'ange. « Ave. »

Jésus-Christ, Seigneur des seigneurs, et Prince des rois de la terre; quoique élevé dans un trône souverainement indépendant, néanmoins, pour donner à tous les monarques, qui relèvent de sa puissance, l'exemple de modération et de justice, il a voulu lui-même s'assujettir aux règlements qu'il a faits et aux lois qu'il a établies. Il a ordonné,

1. Troisième sermon pour le premier dimanche de carême prêché devant le roi.

dans son Évangile, que les voies douces et aimables précédassent toujours les voies de rigueur, et que les pécheurs fussent avertis avant que d'être jugés. Ce qu'il a prescrit, il l'a pratiqué; car « ayant, comme dit l'Apôtre, établi un jour dans lequel il doit juger le monde en équité, il dénonce auparavant à tous les pécheurs qu'ils fassent une sérieuse pénitence : » « Nunc annuntiat omnibus hominibus ut omnes « ubique pœnitentiam agant, eo quod statuit diem in quo judicaturus « est orbem in æquitate [1] : » c'est-à-dire qu'avant que de monter sur son tribunal, pour condamner les coupables par une sentence rigoureuse, il parle premièrement dans les chaires, pour les ramener à la droite voie par des avertissements charitables.

C'est en ce saint temps de pénitence que nous devons une attention extraordinaire à cette voix paternelle qui nous avertit. Car encore qu'elle mérite en tous temps un profond respect, et que ce soit toujours un des devoirs des plus importants de la piété chrétienne que de donner audience aux discours sacrés, ç'a été toutefois un sage conseil de leur consacrer un temps arrêté par une destination particulière, afin que, si tel est notre aveuglement, que nous nous abandonnions presque toute notre vie aux pensées de vanité qui nous emportent, il y ait du moins quelques jours dans lesquels nous écoutions la vérité qui nous conseille charitablement, avant que de prononcer notre sentence, et qui s'avance à nous pour nous éclairer, avant que de s'élever contre nous pour nous confondre.

Paroissez donc, ô vérité sainte ! faites la censure publique des mauvaises mœurs; illuminez par votre présence ce siècle obscur et ténébreux; brillez aux yeux des fidèles, afin que ceux qui ne vous connoissent pas vous entendent, que ceux qui ne pensent pas à vous vous regardent, que ceux qui ne vous aiment pas vous embrassent.

Voilà, Chrétiens, en peu de paroles trois utilités principales de la prédication évangélique. Car, ou les hommes ne connoissent pas la vérité, ou les hommes ne pensent pas à la vérité, ou les hommes ne sont pas touchés de la vérité. Quand ils ne connoissent pas la vérité, parce qu'elle ne veut pas les tromper, elle leur parle pour éclairer leur intelligence. Quand ils ne pensent pas à la vérité, parce qu'elle ne veut pas les surprendre, elle leur parle pour attirer leur attention. Quand ils ne sont pas touchés de la vérité, parce qu'elle ne veut pas les condamner, elle leur parle pour échauffer leurs désirs, et exciter après elle leur affection languissante. Que si je puis aujourd'hui mettre dans leur jour ces trois importantes raisons, les fidèles verront clairement combien ils doivent se rendre attentifs à la prédication de l'Évangile; parce que, s'ils ne sont pas bien instruits, elle leur découvrira ce qu'ils ignorent; et s'ils sont assez éclairés, elle les fera penser à ce qu'ils savent; et s'ils y pensent sans être émus, le Saint-Esprit agissant par l'organe de ses ministres, elle fera entrer dans le fond du cœur ce qui ne fait qu'effleurer la surface de leur esprit. Et comme ces trois grands effets comprennent tout le fruit des discours sacrés,

1. *Act.* XVII, 38, 30.

j'en ferai aussi le sujet et le partage de celui-ci, qui sera, comme vous le voyez, le préparatif nécessaire et le fondement de tous les autres.

PREMIER POINT.

Comme la vérité de Dieu, qui est notre loi immuable, a deux états différents, l'un qui touche le siècle présent, et l'autre qui regarde le siècle à venir; l'un où elle règle la vie humaine, et l'autre où elle la juge : aussi le Saint-Esprit nous la fait paroître dans son Écriture sous deux visages divers, et lui donne des qualités convenables à l'un et à l'autre. Dans le psaume cent dix-huitième, où David parle si bien de la loi de Dieu, on a remarqué, Chrétiens, qu'il l'appelle tantôt du nom de commandement, tantôt de celui de conseil; quelquefois il la nomme un jugement, et quelquefois un témoignage. Mais encore que ces quatre titres ne signifient autre chose que la loi de Dieu, toutefois il faut observer que les deux premiers lui sont propres au siècle où nous sommes, et que les deux autres lui conviennent mieux dans celui que nous attendons. Dans le cours du siècle présent cette même vérité de Dieu, qui nous paroît dans sa loi, est tout ensemble un commandement absolu et un conseil charitable. Elle est un commandement, qui enferme la volonté d'un souverain; elle est aussi un conseil, qui propose l'avis d'un ami. Elle est un commandement, parce que ce souverain y prescrit ce qu'il exige de nous pour les intérêts de son service; et elle mérite le nom de conseil, parce que cet ami y expose en ami sincère ce que demande le soin de notre salut. Les prédicateurs de l'Évangile font paroître la loi de Dieu dans les chaires en ces deux augustes qualités : en qualité de commandement, en tant qu'elle est nécessaire et indispensable; et en qualité de conseil, en tant qu'elle est utile et avantageuse. Que si, manquant par un même crime à ce que nous devons à Dieu, et à ce que nous nous devons à nous-mêmes, nous méprisons tout ensemble, et les ordres de ce souverain, et les conseils de cet ami; alors, cette même vérité prenant en son temps une autre forme, elle sera un témoignage pour nous convaincre, et une sentence dernière pour condamner : « La parole que j'ai prêchée, dit le Fils de Dieu, jugera le pécheur au dernier jour : » « Sermo « quem locutus sum, ille judicabit eum in novissimo die[1]. » C'est-à-dire, que ni on ne recevra d'excuse, ni on ne cherchera de tempérament. La parole, dit-il, vous jugera : la loi elle-même fera la sentence, selon sa propre teneur, dans l'extrême rigueur du droit; et de là vous devez entendre que ce sera un jugement sans miséricorde.

C'est donc la crainte de ce jugement qui fait monter les prédicateurs dans les chaires évangéliques : « Nous savons, dit le saint Apôtre, que nous devons tous comparoître un jour devant le tribunal de Jésus-Christ : » « Omnes nos manifestari oportet ante tribunal Christi[2]. » « Mais sachant cela, poursuit-il, nous venons persuader aux hommes

1. Joan. XII, 48. — 2. *II Cor.* V, 10.

la crainte de Dieu : » « Scientes ergo, timorem Domini homini-
« suademus[1]. » Sachant combien ce jugement est certain, combien il
est rigoureux, combien il est inévitable, nous venons de bonne heure
vous y préparer; nous venons vous proposer les lois immuables sur
lesquelles votre vie sera jugée, par lesquelles votre cause sera décidée,
et vous mettre en main les articles sur lesquels vous serez interrogés,
afin que vous commenciez, pendant qu'il est temps, à méditer vos
réponses.

Que si vous pensez peut-être que l'on sait assez ces vérités saintes, et que les fidèles n'ont pas besoin qu'on les en instruise; c'est donc en vain, Chrétiens, que Dieu se plaint hautement, par la bouche de son prophète Isaïe, que non-seulement les infidèles et les étrangers, mais « son peuple, » oui, son peuple même, « est mené captif pour n'avoir pas la science : » « Captivus ductus est populus meus, eo quod non « habeat scientiam[2]. » Mais parce qu'on pourroit se persuader que la troupe n'est pas fort grande, parmi les fidèles, de ceux qui périssent faute de connoître; il assure au contraire qu'elle est si nombreuse, que « l'enfer est obligé de se dilater et d'ouvrir sa bouche démesurément pour l'engloutir, la recevoir : » « Propterea dilatavit infernus ani-« mam suam, et aperuit os suum absque ullo termino[3]. » Et de peur qu'on ne s'imagine que ceux qui périssent ainsi faute de science, ce sont les pauvres et les simples qui n'ont pas les moyens d'apprendre; il déclare en termes formels, et je puis bien le dire après cet oracle, que ce sont les puissants, les riches, les grands et les princes mêmes, qui négligent presque toujours de se faire instruire, et de leurs obligations particulières, et même des devoirs communs de la piété; qui ne savent presque jamais comme il faut leurs obligations particulières, et qui tombent par le défaut de cette science, pêle-mêle avec la foule, dans les abîmes éternels : « Et descendent fortes ejus et populus ejus, « et sublimes gloriosique ejus ad eum[4]. »

Non-seulement, Chrétiens, souvent nous ignorons les vérités saintes; mais même nous les combattons par des sentiments tout contraires. Vous êtes surpris de cette parole; et peut-être me répondez-vous dans votre cœur que vous n'avez point d'erreur contre la foi, que vous n'écoutez pas ces docteurs de cour, qui font des leçons publiques de libertinage, et établissent de propos délibéré des opinions dangereuses. Je loue votre piété dans une précaution si nécessaire; mais ne vous persuadez pas que vous soyez pour cela exempts de l'erreur. Car il faut entendre, Messieurs, qu'elle nous gagne en deux sortes : quelquefois elle se déborde à grands flots, comme un torrent, et nous emporte tout à coup; quelquefois elle tombe peu à peu, et nous corrompt goutte à goutte. Je veux dire que quelquefois un libertinage déclaré renverse d'un grand effort les principes de la religion; quelquefois une force plus cachée, comme celle des mauvais exemples et des pratiques du grand monde, en sape les fondements par plusieurs coups redoublés et par un progrès insensible. Ainsi vous n'avancez rien de n'avaler

1. Ibid., 11. — 2. *Is.* V, 13. — 3. *Is.* V, 14. — 4. Ibid.

pas tout à coup le poison de libertinage, si cependant vous le sucez peu à peu, si vous laissez insensiblement gagner jusqu'au cœur cette subtile contagion, qu'on respire avec l'air du monde dans ses conversations et dans ses coutumes.

Qui pourroit ici raconter toutes les erreurs du monde ? Ce maître subtil et dangereux tient école publique sans dogmatiser : il a sa méthode particulière de ne prouver pas ses maximes, mais de les imprimer sans qu'on y pense; autant d'hommes qui nous parlent, autant d'organes qui nous les inspirent : nos ennemis par leurs menaces, et nos amis par leurs bons offices, concourent également à nous donner de fausses idées du bien et du mal. Tout ce qui se dit dans les compagnies, nous recommande, ou l'ambition sans laquelle on n'est pas du monde, ou la fausse galanterie sans laquelle on n'a point d'esprit. Car c'est le plus grand malheur des choses humaines, que nul ne se contente d'être insensé seulement pour soi, mais veut faire passer sa folie aux autres : si bien que ce qui nous seroit indifférent, souvent, tant nous sommes foibles, attire notre imprudente curiosité par le bruit qu'on en fait autour de nous. Tantôt une raillerie fine et ingénieuse, tantôt une peinture agréable d'une mauvaise action impose doucement à notre esprit. Ainsi, dans cet étrange empressement de nous entre-communiquer nos folies, les âmes les plus innocentes prennent quelque teinture du vice et des maximes du siècle; et recueillant le mal deçà et delà dans le monde, comme à une table couverte de mauvaises viandes, elles y amassent aussi peu à peu, comme des humeurs peccantes, les erreurs qui offusquent notre intelligence. Telle est à peu près la séduction qui règne publiquement dans le monde; de sorte que si vous demandez à Tertullien ce qu'il craint pour nous dans cette école : « Tout, vous répondra ce grand homme, jusqu'à l'air, qui est infecté par tant de mauvais discours, tant de maximes antichrétiennes, corrompues : »... « ipsumque aerem scelestis vocibus « constupratum [1]. »

Sauvez-nous, sauvez-nous, Seigneur, de la contagion de ce siècle : « Sauvez-nous, disoit le prophète, parce qu'il n'y a plus de saint sur la terre, et que les vérités ont été diminuées par la malice des enfants des hommes : » « Salvum me fac, Domine, quoniam defecit sanctus, « quoniam diminutæ sunt veritates à filiis hominum [2]. » Où il ne faut pas se persuader qu'il se plaigne des infidèles et des idolâtres; ceux-là ne diminuent pas seulement les vérités, mais ils les méconnoissent : il se plaint des enfants de Dieu, qui ne les pouvant tout à fait éteindre, à cause de leur évidence, les retranchent et les diminuent au gré de leurs passions. Car le monde n'a-t-il pas entrepris de faire une distinction entre les vices ? Il y en a que nous laissons volontiers dans l'exécration et dans la haine publique, comme l'avarice, la cruauté, la perfidie ; il y en a que nous tâchons de mettre en honneur, comme ces passions délicates qu'on appelle les vices des honnêtes gens. Malheureux, qu'entreprenez-vous ? « Jésus-Christ est-il divisé ? » « Divisus est

1. *De Spect.*, n. 27. — 2. *Ps.* xi, 1.

« Christus [1] ? » Que vous a-t-il fait, ce Jésus-Christ, que vous le déchirez hardiment, et défigurez sa doctrine par cette distinction injurieuse ? Le même Dieu, qui est le protecteur de la bonne foi, n'est-il pas aussi l'auteur de la tempérance ? « Jésus-Christ est tout sagesse, dit Tertullien, tout lumière, tout vérité; pourquoi le partagez-vous par votre mensonge ? » comme si son saint Évangile n'étoit qu'un assemblage monstrueux de vrai et de faux, ou comme si la justice même avoit laissé quelque crime qui eût échappé à sa censure : « Quid dimidias mendacio Christum ? totus veritas fuit [2]. »

D'où vient un si grand désordre, si ce n'est que les vérités sont diminuées? diminuées dans leur pureté, parce qu'on les falsifie et on les mêle; diminuées dans leur intégrité, parce qu'on les tronque et on les retranche; diminuées dans leur majesté, parce que, faute de les pénétrer, on perd le respect qui leur est dû, on les ravilit, on leur ôte tellement leur juste grandeur qu'à peine les voyons-nous : ces grands astres ne nous semblent qu'un petit point; tant nous les mettons loin de nous, ou tant notre vue est troublée par les nuages épais de nos ignorances et de nos opinions anticipées : « diminutæ sunt veritates à « filiis hominum ? »

Puisque les maximes de l'Évangile sont si fort diminuées dans le siècle, puisque tout le monde conspire contre elles, et qu'elles sont accablées par d'iniques préjugés, Dieu par sa justice suprême a dû pourvoir à la défense de ces illustres abandonnées, et commettre des avocats pour plaider leur cause. C'est pour cela, Chrétiens, que ces chaires ont été élevées auprès des autels; afin que, pendant que la vérité est si hardiment déchirée dans les compagnies des mondains, il y ait du moins quelque lieu où l'on parle hautement en sa faveur, et que la cause la plus juste ne soit pas la plus délaissée. Venez donc écouter attentivement la défense de la vérité, dans la bouche des prédicateurs; venez recevoir par leur ministère la parole de Jésus-Christ condamnant le monde et ses vices, et ses coutumes, et ses maximes antichrétiennes, car, comme dit saint Jean Chrysostome [3], Dieu nous ayant ordonné deux choses, d'écouter et d'accomplir sa sainte parole, quand aura le courage de la pratiquer, celui qui n'a pas la patience de l'entendre ? quand lui ouvrira-t-il son cœur, s'il lui ferme jusqu'à ses oreilles ? quand lui donnera-t-il sa volonté, s'il lui refuse même son attention ? Mais, Messieurs, cette attention, c'est ce que nous avons à considérer dans la deuxième partie.

DEUXIÈME POINT.

Lorsque la vérité jugera les hommes, il ne faut pas croire, Messieurs, ni qu'elle paroisse au dehors, ni qu'elle ait besoin, pour se faire entendre, de sons distincts et articulés. Elle est dans les consciences, je dis même dans les consciences des plus grands pécheurs; mais elle y

1. *I Cor.* I, 13. — 2. *Tertull., de Carn. Christ.*, n. 5.
3. *De Mutation., Nomin.* I, tom. III, pag. 107, 108, 109.

est souvent oubliée durant cette vie. Qu'arrivera-t-il après la mort ? la vérité se fera sentir, et l'arrêt en même temps sera prononcé. Quelle sera cette surprise, combien étrange, combien terrible, lorsque ces saintes vérités, auxquelles les pêcheurs ne pensoient jamais, et qu'ils laissoient inutiles et négligées dans un coin de leur mémoire, enverront tout d'un coup à leurs yeux un trait de flamme si vif, qu'ils découvriront d'une même vue la loi et le péché confrontés ensemble; et que, voyant dans cette lumière l'énormité de l'un par sa répugnance avec l'autre, ils reconnoîtront en tremblant la honte de leurs actions et l'équité de leur supplice.

Sachant cela, Chrétiens, je reviens encore à l'apôtre : « Étant persuadés de ces choses, nous venons enseigner aux hommes la crainte de Dieu : » « Scientes ergo, timorem Domini hominibus suademus. » Nous venons les exhorter de sa part qu'ils souffrent qu'on les entretienne des vérités de l'Évangile, et qu'ils préviennent le trouble de cette attention forcée par une application volontaire.

Vous qui dites que vous savez tout, et que vous n'avez pas besoin qu'on vous avertisse, vous montrez bien par un tel discours que même vous ne savez pas quelle est la nature de votre esprit. Esprit humain, abîme infini, trop petit pour toi-même et trop étroit pour te comprendre tout entier; tu as des conduites si enveloppées, des retraites si profondes et si tortueuses dans lesquelles tes connoissances se récèlent, que souvent tes propres lumières ne te sont pas plus présentes que celles des autres. Souvent ce que tu sais tu ne le sais pas; ce qui est en toi, est loin de toi; tu n'as pas ce que tu possèdes : « Donc, dit excellemment saint Augustin, notre esprit est trop étroit pour se posséder lui-même tout entier : » « Ergo animus ad habendum angustus est [1]. » Prouvons ceci par quelque exemple.

En quels antres profonds s'étoient retirées les lois de l'humanité et de la justice, que David savoit si parfaitement, lorsqu'il fallut lui envoyer Nathan le prophète, pour les rappeler en sa mémoire ? Nathan lui parle, Nathan l'entretient, et il entend si peu ce qu'il faut entendre, qu'on est enfin contraint de lui dire : O prince ! c'est à vous qu'on parle [2]; parce qu'enchanté par sa passion, et détourné par les affaires, il laissoit la vérité dans l'oubli. Alors savoit-il ce qu'il savoit ? entendoit-il ce qu'il entendoit ? Chrétiens, ne m'en croyez pas; mais croyez sa déposition et son témoignage. C'est lui-même qui s'étonne que ses propres lumières l'avoient quitté dans cet état malheureux : « Lumen oculorum meorum, et ipsum non est mecum [3]. » Ce n'est pas une lumière étrangère, c'est la lumière de mes propres yeux, c'est celle-là même que je n'avois plus. Écoutez, homme savant, homme habile en tout, qui n'avez pas besoin qu'on vous avertisse; votre propre connoissance n'est pas avec vous, et vous n'avez pas de lumière. Peut-être que vous avez la lumière de la science, mais vous n'avez pas la lumière de la réflexion; et sans la lumière de la réflexion, la science n'éclaire

1. *Confess.*, lib. X, cap. XIII, tom. I, col. 176. — 2. *II Reg.* XII, 7
3. *Ps.* XXXVI, 10.

pas, et ne chasse point les ténèbres. Ne me dites donc pas, Chrétiens, que vous avez de la connoissance, que vous êtes fort bien instruits des vérités nécessaires : je ne veux pas vous contredire dans cette pensée. Eh bien ! vous avez des yeux, mais ils sont fermés : les vérités de Dieu sont dans votre esprit, comme de grands flambeaux, mais qui sont éteints. Ah ! souffrez qu'on vienne ouvrir ces yeux appesantis par le sommeil, et qu'on les applique à ce qu'il faut voir. Souffrez que les prédicateurs de l'Évangile vous parlent des vérités de votre salut; afin que la rencontre bienheureuse de vos pensées et des leurs excite en votre âme la réflexion, comme une étincelle de lumière qui rallumera ces flambeaux éteints, et les mettra devant vos yeux pour les éclairer : autrement, toutes vos lumières ne vous sont qu'inutiles.

Et en effet, Chrétiens, combien de fois nous sommes-nous plaints que les choses que nous savons ne nous viennent pas dans l'esprit; que l'oubli, ou la surprise, ou la passion les rend sans effet ! Par conséquent apprenons que les vérités de pratique doivent être souvent remuées, souvent agitées par de continuels avertissements; de peur que si on les laisse en repos, elles ne perdent l'habitude de se présenter et ne demeurent sans force, stériles en affections, ornements inutiles de notre mémoire.

Ce n'est pas pour un tel dessein que les vérités du salut doivent être empreintes dans nos esprits. Les saintes vérités du ciel ne sont pas des meubles curieux et superflus, qu'il suffise de conserver dans un magasin; ce sont des instruments nécessaires qu'il faut avoir, pour ainsi dire, toujours sous la main, et que l'on ne doit presque jamais cesser de regarder, parce qu'on en a toujours besoin pour agir. Et toutefois, Chrétiens, il n'est rien, pour notre malheur, qui se perde sitôt dans nos esprits, que les saintes vérités du christianisme. Car outre qu'étant détachées des sens, elles tiennent peu à notre mémoire, le mépris injurieux que nous en faisons nous empêche de prendre à cœur de les pénétrer comme il faut : au contraire, nous sommes bien aises de les éloigner par une malice affectée : « Ils ont résolu, dit le saint prophète, de détourner leurs yeux sur la terre : » « Oculos suos statuerunt declinare in terram[1]. » Remarquez : ils ont résolu; c'est-à-dire que, lorsque les vérités du salut se présentent à nos yeux, pour nous les faire lever au ciel, c'est de propos délibéré, c'est par une volonté déterminée que nous les détournons sur la terre, que nous les arrêtons sur d'autres objets : tellement qu'il est nécessaire que les prédicateurs de l'Évangile, par des avertissements chrétiens, comme par une main invisible, les tirent de ces lieux profonds où nous les avions reléguées, et les ramènent de loin à nos yeux qui les vouloient perdre.

Aidez-les vous-mêmes, Messieurs, dans une œuvre si utile pour votre salut : pratiquez ce que dit l'Ecclésiastique : « Verbum sapiens quod- « cumque audierit scius, laudabit et ad se adjiciet[2]. » Voici un avis d'un habile homme : « Le sage qui entend, dit-il, quelque parole sensée, la loue et se l'applique à lui-même. » On est bien aise d'entendre parler

1. *Ps.* XVI, 12. — 2. *Eccl.* XXI, 18.

contre les vices des hommes, et l'esprit se divertit à écouter reprendre les mauvaises mœurs, mais l'on ne s'émeut non plus que si l'on n'avoit aucune part à cette juste censure. Mais le sage rentre profondément dans sa conscience, et s'applique à lui-même tout ce qui se dit : « ad « se adjiciet. » Il ne se contente pas de louer cette parole : il ne va regarder autour de lui à qui elle est propre. Il ne s'amuse pas à deviner la pensée de celui qui parle, ni à lui faire dire des choses qu'il ne songe pas : il croit que c'est à lui seul qu'on en veut. C'est là tout le fruit de vos discours sacrés. Pendant que l'Évangile parle à tous, chacun se doit en particulier confesser humblement ses fautes, trembler dans la vue de ses périls.

Et en effet, Chrétiens, quiconque sent en lui-même que c'est son vice qu'on attaque, doit croire que c'est à lui personnellement que s'adresse tout le discours. Si donc quelquefois nous y remarquons je ne sais quoi de tranchant, qui, à travers nos voies tortueuses et nos passions compliquées, aille mettre, non point par hasard, mais par une secrète conduite de la grâce, la main sur notre blessure, et aille trouver, à point nommé, dans le fond du cœur, ce péché que nous dérobons; c'est alors, c'est alors, Messieurs, qu'il faut écouter attentivement Jésus-Christ qui vient troubler notre fausse paix, et qui met la main tout droit sur notre blessure : c'est alors qu'il faut croire le conseil du sage et appliquer tout à nous-mêmes. Si le coup ne porte pas encore assez loin, prenons nous-mêmes le glaive, et enfonçons-le plus avant. Plût à Dieu que nous le fassions entrer, qu'il entre si profondément, que la blessure aille jusqu'au vif; que le cœur serré par la componction, que le sang de la plaie coule par les yeux, je veux dire les larmes, que saint Augustin appelle si élégamment le sang de l'âme[1]! c'est alors que Jésus-Christ aura prêché; et c'est ce dernier effet de la sainte prédication qui me reste à examiner en peu de paroles dans ma dernière partie.

TROISIÈME POINT.

Quand je considère les raisons pour lesquelles les discours sacrés, qui sont pleins d'avis si pressants, sont néanmoins si peu efficaces, voici celle qui me semble la plus apparente. C'est que les hommes du monde présument trop de leur sens, pour croire que l'on puisse leur persuader ce qu'ils ne veulent pas faire d'eux-mêmes, et d'ailleurs n'étant pas touchés par la vérité qui luit clairement dans leur conscience, ils ne croient pas pouvoir être émus des paroles qu'elle inspire aux autres : si bien qu'ils écoutent la prédication, ou comme un entretien indifférent, par coutume et par compagnie; ou tout au plus, si le hasard veut qu'ils rencontrent à leur goût, comme un entretien agréable qui ne fait que chatouiller les oreilles par la douceur d'un plaisir qui passe.

Pour nous désabuser de cette pensée, considérons, Chrétiens, que la

1. *Serm.* CCCLI, n. 7, tom. V, col. 1356.

parole de l'Évangile, qui nous est portée de la part de Dieu, n'est pas un son qui se perde en l'air, mais un instrument de la grâce. On ne peut assez admirer l'usage de la parole dans les affaires humaines : qu'elle soit, si vous voulez, l'interprète de tous les conseils, la médiatrice de tous les traités, le gage de la bonne foi et le lien de tout le commerce, elle est plus nécessaire et plus efficace dans le ministère de la religion : et en voici la preuve sensible. C'est une vérité fondamentale, que l'on ne peut obtenir la grâce que par les moyens établis de Dieu. Or est-il que le Fils de Dieu, l'unique médiateur de notre salut, a voulu choisir la parole pour être l'instrument de sa grâce et l'organe universel de son Saint-Esprit dans la sanctification des âmes. Car, je vous prie, ouvrez les yeux, contemplez tout ce que l'Église a de plus sacré, regardez les fonts baptismaux, les tribunaux de la pénitence, les très-augustes autels : c'est la parole de Jésus-Christ qui régénère les enfants de Dieu; c'est elle qui les absout de leurs crimes; c'est elle qui leur prépare sur ces saints autels une nourriture divine d'immortalité. Si elle opère si puissamment aux fonts du baptême, dans les tribunaux de la pénitence, et sur les autels, gardons-nous bien de penser qu'elle soit inutile dans les chaires; elle y agit d'une autre manière, mais toujours comme l'organe de l'esprit de Dieu. Et en effet, qui ne le sait pas? c'est par la prédication de l'Évangile que cet Esprit tout-puissant a donné des disciples, des imitateurs, des sujets et des enfants à Jésus-Christ. S'il a fallu effrayer les consciences criminelles, la parole a été le tonnerre : s'il a fallu captiver les entendements sous l'obéissance de la foi, la parole a été la chaîne par laquelle on les a entraînés à Jésus-Christ : s'il a fallu percer les cœurs par l'amour divin, la parole a été le trait qui a fait ces blessures salutaires : « Sagittæ tuæ acuti : populi sub te cadent [1]. » Et il ne faut pas s'étonner si, parmi tant de secours, tant de sacrements, tant de ministères divers de l'Église, le saint concile de Trente a déterminé [2] qu'il n'y a rien de plus nécessaire que la prédication de l'Évangile : puisque c'est elle qui a opéré de si grands miracles. Elle a rétabli la foi, elle a rangé les peuples à l'obéissance, elle a renversé les idoles, elle a converti le monde.

Mais, Messieurs, tous ces effets furent autrefois, et il ne nous en reste plus que le souvenir. Jésus-Christ n'est plus écouté, ou il est écouté si négligemment, qu'on donneroit plus d'attention aux discours les plus inutiles. Sa parole cherche partout des âmes qui la reçoivent; et partout la dureté invincible des cœurs préoccupés lui ferme l'entrée. Ce n'est pas qu'on n'assiste aux discours sacrés. La presse est dans les églises durant cette sainte quarantaine; plusieurs prêtent l'oreille attentivement : mais ce n'est ni l'oreille ni l'esprit que Jésus demande. « Mes frères, dit saint Augustin, la prédication est un grand mystère : « magnum sacramentum, fratres. » « Le son de la parole frappe au dehors, le maître est au dedans : » la véritable prédication se fait dans le cœur : « Sonus verborum aures percutit, magister intus

1. *Ps.* XLIV, 7. — 2. *Sess.* V, cap. II.

est[1]. » C'est pourquoi ce maître céleste a dit tant de fois en prêchant : « Qui a des oreilles pour ouïr, qu'il écoute[2]. » Certainement, Chrétiens, il ne parloit pas à des sourds; mais il savoit, ce divin docteur, qu'il y en a « qui en voyant ne voient pas, et qui en écoutant n'écoutent pas[3]. » Il savoit qu'il y a en nous un endroit profond où la voix humaine ne pénètre point, où lui seul a droit de se faire entendre : « Qu'elle est secrète, dit saint Augustin, qu'elle est éloignée des sens de la chair, cette retraite où Jésus-Christ fait leçon, cette école où Dieu est le maître ! » « Valde remota est à sensibus carnis hæc schola[4]. » Pour rencontrer cette école et pour écouter cette leçon, il faut se retirer au plus grand secret, et dans le centre du cœur. Pour entendre prêcher Jésus-Christ, il ne faut pas ramasser son attention au lieu où se mesurent les périodes, mais au lieu où se règlent les mœurs; il ne faut pas se recueillir au lieu où se goûtent les belles pensées, mais au lieu où se produisent les bons désirs : ce n'est pas même assez de se retirer au lieu où se forment les jugements; il faut aller à celui où se prennent les résolutions. Enfin s'il y a quelque endroit encore plus profond et plus retiré, où se tienne le conseil du cœur, où se déterminent tous ses desseins, où l'on donne le branle à ses mouvements, c'est là que, sans s'arrêter à la chaire matérielle, il faut dresser à ce maître invisible une chaire invisible et intérieure, où il prononce ses oracles avec empire. Là quiconque écoute, obéit, quiconque prête l'oreille, a le cœur touché. C'est là que la parole divine doit faire un ravage salutaire, en brisant toutes les idoles, en renversant tous les autels où la créature est adorée, en répandant tout l'encens qu'on leur présente, en chassant toutes les victimes qu'on leur immole; et sur ce débris ériger le trône de Jésus-Christ victorieux : autrement, on n'écoute pas Jésus-Christ qui prêche.

S'il est ainsi, Chrétiens, hélas! que Jésus-Christ a peu d'auditeurs, et que dans la foule des assistants il se trouve peu de disciples! Où sont-elles ces âmes soumises que l'Évangile attendrit, que la parole de vérité touche jusqu'au cœur? En effet, ou nous écoutons froidement, ou il s'élève seulement en nous des affections languissantes, foibles imitations des sentiments véritables; désirs toujours stériles et infructueux, qui demeurent toujours désirs, et qui ne se tournent jamais en résolutions; flamme errante et volage, qui ne prend pas à sa matière, mais qui court légèrement par-dessus, et que le moindre souffle éteint tellement, que tout s'en perd en un instant, jusqu'au souvenir : « Filii « Ephrem, intendentes et mittentes arcum, conversi sunt in die belli[5] : » « Les enfants d'Ephrem, dit David, préparoient leurs flèches et bandoient leur arc; mais ils ont lâché le pied au jour de la guerre. » En écoutant la prédication, ils concevoient en eux-mêmes de grands desseins; ils sembloient aiguiser leurs armes contre leurs vices : au jour de la tentation ils les ont rendues honteusement. Ils promettoient beau-

1. *In Epist. Joan.*, *Tract.* III, n. 13, tom. III, part. II, col. 849.
2. Matth. XIII, 9. — 3. Ibid., 13.
4. *De Præd. SS.*, c. VIII, n. 13, tom. X, col. 799. — 5. *Ps.* LXXVII, 12.

coup dans l'exercice; ils ont plié d'abord dans le combat : ils sembloient animés quand on sonnoit de la trompette; ils ont tourné le dos tout à coup quand il a fallu venir aux mains : « Filii Ephrem, intendentes et mittentes arcum, conversi sunt in die belli. »

Dirai-je ici ce que je pense? De telles émotions, foibles, imparfaites, et qui se dissipent en un moment, sont dignes d'être formées devant un théâtre, où l'on ne joue que des choses feintes, et non devant les chaires évangéliques où la sainte vérité de Dieu paroît dans sa pureté. Car à qui est-ce qu'il appartient de toucher les cœurs, sinon à la vérité? C'est elle qui apparoîtra à tous les cœurs rebelles au dernier jour; et alors on connoîtra combien la vérité est touchante. « En la voyant, dit le Sage, ils seront troublés d'une crainte horrible : » « Videntes turbabuntur timore horribili[1] : » ils seront agités et angoissés; eux-mêmes se voudront cacher dans l'abîme. Pourquoi cette agitation, Messieurs? c'est que la vérité leur parle. Pourquoi cette angoisse? c'est que la vérité les presse. Pourquoi cette fuite précipitée? c'est que la vérité les poursuit. Ah! te trouverons-nous toujours partout, ô vérité persécutante? oui, jusqu'au fond de l'abîme ils la trouveront : spectacle horrible à leurs yeux, poids insupportable sur leurs consciences, flamme toujours dévorante dans leurs entrailles. Qui nous donnera, Chrétiens, que nous soyons touchés de la vérité, de peur d'en être touchés de cette manière furieuse et désespérée?

O Dieu, donnez efficace à votre parole. O Dieu, vous voyez en quel lieu je prêche, et vous savez, ô Dieu, ce qu'il y faut dire. Donnez-moi des paroles sages; donnez-moi des paroles efficaces, puissantes; donnez-moi la prudence; donnez-moi la force; donnez-moi la circonspection; donnez-moi la simplicité. Vous savez, ô Dieu vivant, que le zèle ardent qui m'anime pour le service de mon roi, me fait tenir à bonheur d'annoncer votre Évangile à ce grand monarque, grand véritablement, et digne par la grandeur de son âme de n'entendre que de grandes choses, qu'on ne lui inspire que de grands desseins pour son salut; digne, par l'amour qu'il a pour la vérité, de n'être jamais déçu. Sire, c'est Dieu qui doit parler dans cette chaire : qu'il fasse donc par son Saint-Esprit, car c'est lui seul qui peut faire un si grand ouvrage, que l'homme n'y paroisse pas; afin que Dieu y parlant tout seul, par la pureté de son Évangile, il fasse dieux tous ceux qui l'écoutent, et particulièrement Votre Majesté, qui ayant déjà l'honneur de le représenter sur la terre, doit aspirer à celui d'être semblable à lui dans l'éternité, en le voyant face à face, tel qu'il est, et selon l'immensité de sa gloire, que je vous souhaite, ou nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Amen.

1. Sap. v, 2.

SERMON POUR LE IIe DIMANCHE DE CARÊME [1].

Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui; ipsum audite.

Celui-ci est mon Fils bien-aimé, dans lequel je me suis plu; écoutez-le. (Matth., XVII. 5.)

C'est une doctrine fondamentale de l'Évangile de Jésus-Christ, que le chrétien véritable ne se conduit point par le sens ni par la raison naturelle, mais qu'il règle tous ses sentiments par l'autorité de la foi, suivant ce que dit le divin apôtre : « Justus autem meus ex fide vivit[2] : » « Le juste vit par la foi. » C'est pourquoi, entre tous les sens que la nature nous a donnés, il a plu à Dieu de choisir l'ouïe pour la consacrer à son service. « Un peuple, dit-il, s'est donné à moi, il s'est soumis par la seule ouïe, » « in auditu auris obedivit mihi[3]. » Et le Sauveur nous prêche dans son Évangile, que « ses brebis écoutent sa voix, » et qu'elles « le suivent » aussitôt qu'il parle : « Oves meæ vo« cem meam audiunt,... et sequuntur me[4], » afin, mes Frères, que nous entendions que dans l'école du Fils de Dieu il ne faut point consulter les sens, ni faire discourir la raison humaine, mais seulement écouter et croire.

Je ne m'étonne donc pas aujourd'hui si Dieu fait retentir, ainsi qu'un tonnerre, aux oreilles des saints apôtres, cette parole que j'ai rapportée : « C'est ici mon Fils bien-aimé, dans lequel je me suis plu, écoutez-le : » « ipsum audite; » c'est-à-dire qu'après Jésus-Christ il n'y a plus de recherche à faire : « Nobis curiositate opus non est post « Christum Jesum, nec inquisitione post Evangelium, » dit le grave Tertullien[5]. Ce divin Maître nous ayant parlé, toute la curiosité de l'esprit humain doit être à jamais arrêtée; et il ne faut plus songer qu'à l'obéissance : « ipsum audite, » « écoutez-le. » Mais afin que vous sachiez mieux ce que signifie cet oracle, et pourquoi le Père céleste a voulu nous le prononcer dans la glorieuse transfiguration de Notre-Seigneur Jésus-Christ, remarquez, s'il vous plaît, avant toutes choses, qu'il nous a envoyé son Fils pour nous apporter trois paroles qu'il est nécessaire que nous écoutions : la parole de sa doctrine qui nous enseigne ce qu'il faut croire; la parole de ses préceptes qui nous montre comme il faut agir; la parole de ses promesses qui nous apprend ce qu'il faut attendre.

Le vieil homme a cinq sens; l'homme renouvelé n'a plus que l'ouïe

1. Premier sermon pour le 2e dimanche de carême.
2. *Heb.* X, 38; *Hab.* II, 4. — 3. *Ps.* XVII, 48. — 4. Joan. X, 27.
5. *De Præscr. adv. Hæret.*, n. 8.

il ne juge point par la vue; Dieu lui a en quelque sorte arraché les yeux : « Non contemplantibus nobis quæ videntur[1] : » « Nous ne considérons point les choses visibles : » ni le toucher, ni le goût ne le règlent; il lui est seulement permis d'écouter, et cette liberté est restreinte à écouter Jésus-Christ tout seul : et encore doit-il l'écouter, non pour examiner sa doctrine, mais pour le croire simplement sur son témoignage. Car comme l'esprit humain s'égaroit dans ses jugements par son ignorance, dans ses mœurs par ses désirs déréglés, dans la recherche de son bonheur par ses espérances mal fondées, pour donner remède à de si grands maux il falloit que ce divin Maître entreprît de former notre jugement par la certitude de sa doctrine, de diriger nos mœurs dépravées par l'équité de ses préceptes, de régler nos prétentions par la fidélité de ses promesses. C'est ce qu'il a fait, Chrétiens; et il y a travaillé principalement dans sa glorieuse transfiguration. De quelle sorte et par quels moyens, c'est ce qu'il faut vous proposer en peu de mots.

Sachez donc et pesez attentivement que l'effet de ces trois paroles que le Fils de Dieu nous annonce est traversé par trois grands obstacles. Vous nous enseignez, ô Maître céleste, et rien n'est plus assuré que votre doctrine; mais elle est obscure et impénétrable, et l'esprit a peine à s'y soumettre. Divin Législateur, vous nous commandez, et tous vos préceptes sont justes; mais cette voie est rude et contraire aux sens, et il est malaisé de s'y ranger. Enfin vous nous promettez des biens éternels, et il n'y a rien de plus ferme que vos promesses; mais que l'exécution en est éloignée ! vous nous remettez à la vie future, et notre âme est fatiguée par cette attente. Voilà, mes Frères, trois grands obstacles qui nous empêchent d'écouter le Sauveur Jésus, et de nous soumettre à sa parole : sa doctrine est certaine, mais elle est obscure; ses préceptes sont justes, mais difficiles; ses promesses infaillibles, mais fort éloignées. Chrétiens, allons au Thabor pour y voir Jésus-Christ transfiguré; considérons qui l'y accompagne, de quoi il y parle, comme il y paroît. Moïse et Élie sont à ses côtés; c'est-à-dire, si nous l'entendons, que la loi et les prophètes lui rendent hommage. Un maître en qui il paroît tant d'autorité, quoique sa doctrine soit obscure, mérite bien qu'on l'en croie sur sa parole : « ipsum audite. » Mais de quoi s'entretient ce divin Sauveur avec ces deux hommes que Dieu lui envoie ? De sa mort, dit l'évangéliste, et du supplice cruel qu'il devoit souffrir en Jérusalem : « Dicebant excessum « ejus quem completurus erat in Jerusalem[2]. » Chrétiens, ne parlons plus des difficultés des choses qu'il nous a commandées, après que nous voyons les travaux pénibles de celles qu'il a lui-même accomplies. Enfin il paroît, nous dit l'Écriture, plein de gloire et de majesté, et il nous donne comme un avant-goût de la félicité qu'il nous prépare. Par conséquent ne nous plaignons pas que la gloire qu'il nous promet soit si éloignée, puisqu'il nous la rend déjà en quelque sorte présente. Que reste-t-il donc maintenant, sinon que nous entendions

1. *II Cor.* IV, 18. — 2. Luc. IX, 31.

le Père éternel qui nous avertit d'écouter son Fils : « ipsum audite? » Écoutons humblement ce divin Maître; écoutons sa doctrine céleste, sans que l'obscurité nous arrête; écoutons ses commandements, sans que leur difficulté nous étonne; enfin écoutons ses promesses, sans que leur éloignement nous impatiente. C'est ce que je me propose de vous faire entendre avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

La première chose, mes Frères, que le Père éternel exige de nous, lorsqu'il nous ordonne d'écouter son Fils, c'est que nous soyons convaincus que, sur toutes les vérités qu'il est nécessaire que nous connoissions, il s'en faut rapporter à ce qu'il en dit, et l'en croire sur sa parole sans examiner davantage. C'est ce qu'il nous faut établir comme le fondement immuable de toute la vie chrétienne : et pour cela supposons, Messieurs, une chose connue de tous, qui nous donnera de grandes lumières, si nous en savons comprendre les suites; que les hommes peuvent parvenir à la vérité en deux manières différentes : ou bien par leurs lumières, lorsqu'ils la connoissent eux-mêmes; ou par la conduite des autres, lorsqu'ils en croient un rapport fidèle. C'est une chose connue, et qui n'a pas besoin d'explication; mais les suites en sont admirables, et je vous prie de les bien entendre.

Et pour commencer, Chrétiens, à développer ce mystère, je dis qu'il n'appartient qu'à Dieu seul de nous conduire à la vérité par l'une et par l'autre de ces deux voies. Non, les hommes ne le peuvent pas; c'est folie de l'attendre d'eux. Celui qui entreprend de nous enseigner, doit, ou nous faire entendre la vérité, ou du moins nous la faire croire. Pour nous la faire entendre, il faut nécessairement beaucoup de sagesse; pour nous la faire croire, il faut beaucoup d'autorité : et c'est ce qui ne se trouve point parmi les hommes. C'est pourquoi Tertullien disoit dans cet admirable Apologétique : « Quanta est pru-« dentia hominis ad demonstrandum quid vere bonum ? quanta aucto-« ritas ad exigendum[1]? » « La prudence des hommes est trop imparfaite pour découvrir le vrai bien à notre raison; et leur autorité est trop foible pour pouvoir rien exiger de notre créance. » La première, c'est la prudence, est peu assurée; et la seconde, c'est l'autorité, peu considérable : « Tam illa falli facilis, quam ista contemni.» Par conséquent nous devons conclure qu'il ne faut pas attendre des hommes la connoissance certaine de la vérité; parce que leur autorité n'est pas assez grande pour nous la faire croire sur ce qu'ils en disent, et que leur sagesse est trop courte pour nous en donner l'intelligence.

Mais ce qui ne se trouve point parmi les hommes, il nous est aisé, Chretiens, de le rencontrer en notre Dieu; et vous le comprendrez aisément, si vous considérez avec attention comme il parle différemment

1. *Apolog.*, n. 45.

dans son Écriture. Il pratique, ce grand Dieu, l'un et l'autre. Quelquefois il se fait connoître manifestement; et alors il dit à son peuple : « Vous saurez que je suis le Seigneur : » « Et scietis quia ego sum Dominus [1]. » Quelquefois, sans se découvrir, il fait valoir son autorité, et il veut qu'on le croie sur sa parole; comme lorsqu'il prononce avec tant d'emphase, pour obliger tout le monde à se soumettre : « Hæc dicit Do« minus : » « Voici ce que dit le Seigneur ; » et ailleurs : « Il sera ainsi, parce que j'ai parlé, dit le Seigneur : » « Quia verbum ego locutus « sum, dicit Dominus [2]. » D'où vient, Messieurs, cette différence? C'est sans doute qu'il veut que nous comprenions qu'il a le moyen de se faire entendre, mais qu'il a le droit de se faire croire. Il peut par sa lumière infinie nous montrer, quand il lui plaira, sa vérité à découvert; et il peut, par son autorité souveraine, nous obliger à la révérer sans que nous en ayons l'intelligence. L'un et l'autre est digne de lui : il est digne de sa grandeur de régner sur les esprits, ou en les captivant par la foi, ou en les contentant par la claire vue. L'un et l'autre est digne de lui : il fera aussi l'un et l'autre; mais chaque chose doit avoir son temps. Tous deux néanmoins sont incompatibles; je veux dire l'obscurité de la foi et la netteté de la vue. Qu'a-t-il fait? écoutez, mes Frères : voici le mystère du christianisme. Il a partagé ces deux choses entre la vie présente et la vie future : l'évidence dans la patrie, la foi et la soumission durant le voyage. Un jour la vérité sera découverte; en attendant pour s'y préparer, il faut que l'autorité soit révérée : le dernier fera le mérite, et l'autre est réservé pour la récompense. « Là nous avons vu les mêmes choses que nous avons entendues : » « Sicut audivimus, sic vidimus [3] ; » ici il ne se parle point de voir, et on nous ordonne seulement de prêter l'oreille, et d'être attentifs à sa parole : « ipsum audite. »

Venez donc au Thabor, mes Frères, et accourez tous ensemble à ce divin Maître que vous montre le Père céleste. Vous pouvez reconnoître son autorité en considérant les respects que lui rendent Moïse et Élie ; c'est-à-dire la loi et les prophètes, comme je l'ai déjà expliqué. Mais j'ajouterai maintenant une remarque sur notre Évangile, que peut-être vous n'avez pas faite, et qui néanmoins est très-importante pour connoître l'autorité du sauveur Jésus. C'est, Messieurs, qu'il est remarqué qu'en même temps que fut entendue cette voix du Père éternel qui nous commande d'écouter son Fils, Moïse et Élie disparurent, et que Jésus se trouva tout seul : « Et dum fieret vox, inventus est « Jesus solus [4]. » Dites-moi, quel est ce mystère ? d'où vient que Moïse et Élie se retirent à cette parole ? Chrétiens, voici le secret développé par le grand apôtre. « Autrefois, dit-il, Dieu ayant parlé en différentes manières par la bouche de ses prophètes [5] ; » écoutez et comprenez ce discours : Vous avez parlé, ô prophètes, mais vous avez parlé autrefois : « maintenant en ces derniers temps il nous a parlé par son propre Fils : » « Novissime locutus est nobis in Filio [6]. » C'est pourquoi, dans

1. *Ezech.* VI, 7. — 2. *Jerem.* XXXIV, 5. — 3. *Ps.* XLVII, 9. — 4. Luc. IX. 36
5. *Heb.* I, 1. — 6. Ibid..

le même temps que Jésus-Christ paroît comme maître, Moïse et Élie se retirent; la loi, toute impérieuse qu'elle est, tient à la gloire de lui céder; les prophètes, tout clairvoyants qu'ils sont, se vont néanmoins cacher dans la nue : « Intrantibus illis in nubem[1].... Nubes obum« bravit eos[2] : » comme s'ils disoient au divin Sauveur tacitement par cette action : Nous avons parlé autrefois au nom et par l'ordre de votre Père; « Olim loquens patribus in prophetis : » maintenant que vous ouvrez votre bouche pour expliquer vous-même les secrets du ciel, notre commission est expirée, notre autorité se confond dans l'autorité supérieure; et n'étant que les serviteurs, nous cédons humblement la parole au Fils. Par conséquent soyons attentifs, et écoutons ce Fils bien-aimé : « Hic est Filius meus dilectus. » Ne recherchons par les raisons des vérités qu'il nous enseigne : toute la raison, c'est qu'il a parlé.

Écoutez comme il vous parle dans son Évangile : « Jamais personne n'a vu Dieu; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, est venu lui-même pour vous en instruire : » « Deum nemo vidit unquam; Unigenitus Filius, qui est in sinu Patris, ipse enarravit[3] » O hommes, nul de vous n'a encore vu Dieu; vous ne savez ce qu'il en faut croire, ni la voie qu'il faut tenir pour aller à lui : le Fils unique qui est en son sein, qui pénètre tous ses secrets, lui-même est venu vous les raconter : « Ipse, ipse enarravit. » Que recherchez-vous, ô mortels, après le témoignage de ce divin Maître? osez-vous lui demander des raisons, ou vous plaindre de ce qu'il vous oblige de croire ce que vous n'entendez pas? Je voudrois entendre, je voudrois savoir : saint Augustin va vous satisfaire : « C'est être savant, nous dit-il, que d'être uni à celui qui sait : » « Non parva scientia est scienti conjungi[4]. » C'est être assez savant que d'être uni à celui qui sait; ajoutons, pour expliquer sa pensée, à celui qui sait d'original, si l'on peut parler de la sorte, qui sait pour avoir vu et pour avoir vu jusqu'au fond, et qui nous dit avec vérité : « Quod vidimus, testamur[5] : » « Nous témoignons ce que nous avons vu. » « Celui-là, dit saint Augustin, a les yeux de l'intelligence; nous avons les yeux de la foi : » « Ille habet oculos agnitionis, tu credulitatis[6]. » Je ne prétends rien davantage, je ne me plains pas de l'obscurité des maximes de l'Évangile. Si je n'ai pas de lumières propres, j'ai celles de Jésus-Christ qui me dirigent : je n'ai pas la science en moi-même, mais j'ai celle du Fils de Dieu qui m'assure; et je crois hardiment où je ne vois rien, parce que j'en crois celui qui voit tout.

Il me semble, Chrétiens auditeurs, que l'autorité de ce divin Maître est suffisamment établie, et que nous devons être très-persuadés que c'est assez d'écouter sa voix pour connoître la vérité avec certitude. Mais tirons de cette doctrine importante quelque instruction pour notre conduite. Il faudroit commencer un nouveau discours pour vous dire

1. Luc. IX, 34. — 2. Matth. XVII, 5. — 3. Joan. I, 18.
4. *In Ps.* XXXVI, *Serm.* II, n. 2, tom. IV, col. 266. — 5. Joan. III, 11.
6. *Ubi supra.*

tout le fruit qu'elle doit produire : mais parmi une infinité de grandes choses qui se présentent de toutes parts, voici une vérité que je vous choisis; et je me tiendrai bienheureux, si je la puis aujourd'hui graver dans vos cœurs.

Puisqu'il est ainsi, Chrétiens, que nous sommes obligés de nous rapporter à ce que nous dit le Sauveur Jésus, résolvons, et résolvons immuablement, de former tous nos jugements, non sur les apparences des sens, ni sur les opinions anticipées dont la raison humaine nous préoccupe, mais sur la parole de Jésus-Christ, sur la doctrine de son Évangile. M'entendez-vous, mes Frères, comprenez-vous ce que je veux dire? « Quis est vir sapiens qui intelligat hoc[1]? » Qui de nous juge selon Jésus-Christ, et selon les règles qu'il nous a données? Ah! si nous jugions des choses selon ses maximes, que d'illusions seroient dissipées! que de folles pensées s'évanouiroient! que de vaines opinions tomberoient par terre! Quand on voit les fortunés de ce monde au milieu de la troupe qui leur applaudit, tous les sens disent : Voilà les heureux; Jésus-Christ nous dit au contraire : Ce ne sont pas là les heureux; « heureux ceux dont le Seigneur est le Dieu! » « Beatus populus cujus « Dominus Deus ejus[2]! » C'est ce que vous dites, ô Maître céleste; mais que cette parole est peu écoutée! Nous nous laissons étourdir par le bruit de ceux qui nous crient perpétuellement qu'ils sont heureux, qu'ils sont fortunés dans leur vie molle et délicieuse; et parmi ce bruit importun la voix du Sauveur demeure étouffée, et n'arrive pas jusqu'à nos oreilles.

Chrétiens, venez au Thabor; apprenez du Père céleste à écouter humblement son Fils : « ipsum audite. » Qui pourroit vous faire comprendre toute la force de cette parole? Cette parole du Père céleste sacrifie tous vos sentiments, et abat toutes vos raisons aux pieds de son Fils. Mais qu'il a raison de nous reprocher que nous ne recevons pas son témoignage! « Testimonium nostrum non accipitis[3]. » Si vous le recevez, vous êtes obligés de désavouer tout ce qui s'oppose à ce qu'il témoigne; par exemple, pour vous en convaincre, regardez ce que vous faites dans l'eucharistie : tout est mort, il n'y a que l'ouïe qui vive; et elle ne vit que pour Jésus-Christ, et ne connoît plus que sa voix. Dans cet adorable mystère, tous vos sens vous trompent, excepté l'ouïe. La vue et le goût disent : C'est du pain; le toucher et l'odorat se joignent à eux : il n'y a que l'ouïe qui rapporte bien, parce qu'elle vous annonce en simplicité le témoignage de Jésus-Christ; et pour bien recevoir ce grand témoignage, vous démentez votre propre vue, vous désavouez votre goût, vous résistez à votre raison, pour abandonner tous vos sentiments à Jésus qui vous instruit par la seule ouïe. Éveillez-vous, mes Frères, et rendez partout le même respect à celui qui est toujours infaillible. Que ce mystère que vous fréquentez tous les jours vous accoutume à juger des choses, non selon la prudence humaine, mais selon le témoignage qu'en rend le Sauveur. Imaginez-vous, Chrétiens, mais que dis-je, imaginez-vous, croyez que vous avez toujours

1. *Jerem.* IX, 12. — 2. *Ps.* CXLIII, 15. — 3. Joan. III, 11.

Jésus près de vous, qui vous dit à l'oreille tout ce qu'il faut croire de ce qui se présente à vos yeux. C'est l'Écriture qui vous l'enseigne, qu'il marche après vous comme un précepteur qui suit et qui conduit ses disciples, et qui ne cesse de les avertir de la voie qu'ils doivent suivre : « Et aures tuæ audient verbum post tergum momentis : Hæc est via[1]. »

Soyez donc attentifs, mes Frères, à ce précepteur qui vous parle, et réglez vos jugements sur les siens. Vos sens vous disent : Ce plaisir est doux ; écoutez, Jésus dit qu'il est très-amer : « Amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum[2]. » Vos sens disent : Courons aux délices; et Jésus : « Malheur à vous qui riez, parce que vos ris produiront des pleurs[3] ! » Vos sens disent : Ah ! qu'il est pénible de marcher dans la voie de Dieu ! et Jésus au contraire, que son joug est doux et que son fardeau est léger : « Jugum meum suave est et onus meum leve[4]. » Croyez ces témoignages, Fidèles, et, persuadés de leur vérité, formez-vous des maximes invariables, qui, fixant fortement à jamais votre esprit sur des jugements arrêtés, puissent aussi diriger vos mœurs par une conduite certaine. C'est ma deuxième partie.

DEUXIÈME POINT.

« Ipsum audite : » « Écoutez Jésus; » écoutez ses commandements. Je vous ai dit, Messieurs, Écoutez et croyez tout ce qu'il enseigne; je vous parle maintenant d'une autre manière, et je vous dis, Écoutez et faites. Si vous avez créance à sa doctrine, venez à l'épreuve des œuvres, et montrez votre foi par vos actions : « Ostende ex operibus fidem tuam[5]. » Et certainement, Chrétiens, si nous en croyons sa parole; de quelque science que soit éclairé celui qui ne garde point ses préceptes, il ne doit pas se vanter de le connoître. Le disciple bien-aimé le dit nettement en sa première épître : « Qui dicit se nosse eum, et mandata ejus non custodit, mendax est, et in hoc veritas non est[6] : » « Celui qui assure qu'il le connoît, et ne garde pas ses commandements, c'est un menteur, et la vérité n'est point en lui. » Non, il ne connoît pas Jésus-Christ, parce qu'il ne le connoît pas comme il le veut être. Il le connoît comme un curieux qui se divertit de sa doctrine et ne songe pas à la pratique, ou qui en fait un sujet de spéculations agréables. Chrétiens, ce n'est pas ainsi que Jésus-Christ veut être connu : au contraire il nous assure, qu'il ne connoît pas ceux qui le connoissent de la sorte. Il veut des ouvriers fidèles, et non pas des contemplateurs oisifs; et ce n'est rien de la foi, si elle ne fructifie en bonnes œuvres. Mais, afin de vous en convaincre, remarquez, s'il vous plaît, Messieurs, que toute la vie chrétienne nous étant représentée dans les Écritures comme un édifice spirituel, les mêmes Écritures nous disent aussi que la foi en est le fondement. C'est pourquoi saint Paul nous enseigne, que « nous sommes fondés en la foi : » « In fide fundati[7]. » Or vous savez que le fondement a deux qualités

1. *Is.* XXX, 21. — 2. *Jerem.* II, 19. — 3. Luc. VI, 25. — 4. Matth. XI, 30.
5. Jac. II, 18. — 6. *I Joan.* II, 4. — 7. *Coloss.* I, 23.

principales : il est en premier lieu le commencement ; et secondement il est le soutien de l'édifice qui se prépare. Donc pour bien connoître la foi, nous devons juger en premier lieu qu'elle n'est qu'un commencement; et secondement qu'elle est destinée pour être le soutien de quelque chose. L'une et l'autre de ces qualités exige nécessairement la suite des œuvres : parce qu'en qualité de commencement elle nous oblige à continuer, et en qualité de soutien elle nous invite à bâtir dessus; et l'un et l'autre se fait par les œuvres.

Mais découvrons dans un plus grand jour ces deux importantes raisons. Je conclus la première en peu de paroles; et la seconde, qui sera plus de notre sujet, aura une plus grande étendue. Croire, disons-nous, c'est commencer; et il est aisé de l'entendre. Car tout le dessein du christianisme n'étant que de soumettre notre esprit à Dieu, la foi, dit saint Augustin, commence cette œuvre : « Fides est prima « quæ subjugat animam Deo[1] : » « La foi est la première qui soumet l'âme à Dieu; » et le concile de Trente a défini que « la foi est le commencement du salut de l'homme : » « Fides est humanæ salutis ini« tium[2]. » La foi est donc un commencement, c'est la première de ses qualités. Et plût à Dieu, Messieurs, que tous les chrétiens l'eussent bien compris ! car par là ils pourraient connoître que de s'en tenir à la foi sans s'avancer dans les bonnes œuvres, c'est s'arrêter dès le premier pas; c'est abandonner tout l'ouvrage dès le commencement de l'entreprise, et s'attirer justement ce reproche de l'Évangile : « Hic homo cœpit ædificare, et non potuit consummare[3] » « Voilà ce fou et cet insensé qui avoit commencé un beau bâtiment, et qui ne l'a pas achevé; » il a fait grand amas de matériaux, il a posé tous les fondements d'un grand et superbe édifice, et, le fondement étant mis, tout d'un coup il quitte l'ouvrage. O le fou ! ô l'extravagant ! « Hic « homo cœpit ædificare. »

Mais éveillez-vous, chrétien : c'est vous-même qui êtes cet homme insensé. Vous avez commencé un grand bâtiment; vous avez déjà établi la foi qui en est le fondement immuable. Pour poser ce fondement de la foi, quels efforts a-t-il fallu faire ! La place destinée pour le bâtiment étoit plus mouvante que le sable : Chrétiens, c'est l'esprit humain, toujours chancelant dans ses pensées; il a fallu l'affermir. Que de miracles, que de prophéties, que d'écritures, que d'enseignements ont été nécessaires pour servir d'appui ! Il y avait d'un côté des précipices, précipices terribles et dangereux de l'erreur et de l'ignorance; il a fallu les combler : et de l'autre, « des hauteurs superbes qui s'élevaient, dit le saint apôtre[4], contre la science de Dieu; » il a fallu les abattre et les aplanir. Parlons en termes plus intelligibles : il a fallu s'aveugler soi-même, démentir et désavouer tous ses sens, renoncer à son jugement, se soumettre et se captiver dans la partie la plus libre, qui est la raison. Enfin que n'a-t-il pas fallu entreprendre pour poser ce fondement de la foi ? Et après de si grands efforts et tant de

1. *De Agon. Christ.*, n. 14, tom. VI, col. 252. — 2. *Sess.* VI, c. VIII
3. Luc. XIV, 30. — 4. *II Cor.* X, 5.

préparatifs extraordinaires, on laisse l'entreprise imparfaite, et l'on met de beaux fondements sur lesquels on ne bâtit rien : peut-on voir une pareille folie ? Et ne vois-tu pas, insensé, que ce fondement attend l'édifice, que ce commencement de la foi demande sa perfection par la bonne vie; et que ces murailles à demi élevées, qui se ruinent parce qu'on néglige de les achever, rendent hautement témoignage contre ta folle et téméraire conduite ? Mais cela paroîtra bien mieux, si, après avoir regardé la foi comme le commencement de l'édifice, nous considérons maintenant qu'elle n'est pas établie pour demeurer seule, mais pour servir de soutien à quelque autre chose. Car s'il en est ainsi, Chrétiens, qu'elle ne soit pas établie pour demeurer seule, mais pour servir d'appui à quelque autre chose, je vous laisse à juger en vos consciences quelle injure vous faites au divin Sauveur, si, ayant mis en vos âmes un fondement si inébranlable, vous craignez encore de bâtir dessus : n'est-ce pas lui dire manifestement que vous vous défiez du soutien qu'il vous présente, et que vous n'osez vous appuyer sur sa parole ? c'est-à-dire que sa foi vous paroît douteuse, sa doctrine mal soutenue, ses maximes peu assurées.

Mais laissons ces justes reproches, pour prouver solidement par les Écritures que la foi ne nous est donnée que pour être le soutien des œuvres; et vous en serez convaincus si vous méditez attentivement la conduite de notre Sauveur tant qu'il a été en ce monde. Il a accompli de grands mystères, il nous y a donné de grands préceptes : mais afin que ce qu'il faut croire nous apprît comme il faut agir, il a tellement ménagé les choses, que les mystères qu'il a accomplis fussent le soutien et le fondement des préceptes qu'il a donnés. Saint Augustin, Messieurs, vous fera entendre cette vérité, et il nous l'explique admirablement dans le livre qu'il a écrit, *de Agone Christiano*, du combat du chrétien, où, suivant le divin apôtre, il appuie toute la vie chrétienne et la liaison des préceptes avec les mystères sur Jésus-Christ humilié et sur le mystère de sa croix. O hommes, dit-il, n'aimez pas le monde; voilà le précepte : parce que s'il étoit aimable, le Fils de Dieu l'auroit aimé; voilà le mystère : « Nolite amare temporalia; quia « si bene amarentur, amaret ea homo quem suscepit Filius Dei[1]. » Ne vous attachez pas aux richesses; parce que si elles étoient nécessaires, le Fils de Dieu ne serait pas pauvre : ne craignez ni les souffrances ni l'ignominie; parce que si elles nuisoient à notre bonheur, un Dieu n'y seroit pas exposé. Ainsi vous voyez manifestement que toutes les choses que Jésus commande ont leur fondement immuable sur celles qu'il a accomplies; et que s'il nous prescrit dans son Évangile une vie pénitente et mortifiée, c'est à cause qu'il nous y paroît comme un Dieu anéanti et crucifié. C'est pour cela que sur le Thabor, où l'on nous ordonne d'écouter sa voix, de quoi est-ce qu'il s'entretient avec Moïse et Élie ? de sa croix, dit l'évangéliste, et de la mort qu'il devoit souffrir à Jérusalem : « Dicebant excessum ejus, quem « completurus erat in Jerusalem[2]. » Pour quelle raison, mon divin

1. Cap. n. XI, 12, tom. VI, col. 251. — 2. Luc IX, 31.

Sauveur ? et qu'a de commun ce discours avec la gloire qui vous environne ? C'est, mes Frères, que ce qu'il commande étant fondé sur ce qu'il a fait, il nous propose ce qu'il a fait, pour disposer nos esprits à suivre humblement ce qu'il commande. « Ipsum audite : » « Écoutez Jésus ; » écoutez-le, croyez ce qu'il fait : mais écoutez-le. faites ce qu'il dit.

Mais permettez-moi, Chrétiens, d'étendre davantage cette vérité si solide et si importante, et de vous expliquer le dessein pour lequel le Sauveur Jésus, dans cet état auguste et majestueux où il nous paroît au Thabor, ne parle que de sa croix et de ses souffrances. Chrétien, ne le vois-tu pas ? et ne l'as-tu pas encore entendu ? C'est qu'il a dessein de te préparer à écouter ses préceptes ; il veut lever les difficultés que tu trouves à suivre ses commandements et à marcher dans ses voies. En effet, pour ôter ces difficultés, il faut nous inspirer du courage et nous donner de la force. Pour nous inspirer du courage, qu'y a-t-il de plus efficace que de le voir marcher le premier dans la carrière qu'il nous a ouverte, tout couvert de sueur et de sang, poursuivant tout ce que les hommes fuient, méprisant tout ce qu'ils désirent, souffrant volontairement tout ce qu'ils redoutent : « Omnia contem- « nendo quæ pravi homines cupiunt, et omnia patiendo quæ horres- « cunt [1] ; » et dans cet état de souffrances, nous disant d'un ton ferme et vigoureux : « In mundo pressuram habebitis ; sed confidite, ego « vici mundum [2] : » Mes disciples, je le confesse, « vous aurez à souffrir au monde ; mais prenez courage, j'ai vaincu le monde. » Se peut-il trouver des âmes si basses qui ne soient encouragées par cet exemple ? Que si vous vous plaignez, Chrétiens, que vos forces ne suffisent pas pour suivre ce Dieu qui vous appelle, vous me faites tous cette objection, je lis dans vos cœurs ; regardez que non-seulement il marche devant, mais encore qu'il se tourne à vous pour vous tendre sa main charitable. Quelle preuve en avons-nous ? ses souffrances mêmes. Écoutez saint Paul dans l'Épître aux Hébreux : « In eo enim « in quo passus est ipse et tentatus, potens est et iis qui tentantur « auxiliari [3] : » « Par les choses qu'il a souffertes, il nous montre qu'il est puissant pour prêter secours à ceux qui souffrent. » Mystère admirable ! Messieurs, il prouve sa puissance par sa foiblesse, et avec beaucoup de raison : car il est juste que celui qui s'est fait infirme par sa bonté devienne l'appui des autres par sa puissance ; et que, pour honorer la foiblesse qu'il a prise volontairement, il soit le support de ceux qui sont foibles par nécessité. Ne craignons donc pas, Chrétiens, de suivre Jésus-Christ dans la voie étroite, et d'écouter un Dieu, marchant devant, nous donnant l'exemple, se retournant, nous tendant la main.

Par conséquent écoutons la voix de ce Maître si charitable : « Ipsum « audite : » « Écoutons Jésus ; » mais écoutons-le comme il parle, prenons ses sentiments comme il nous les donne. Car combien et

1. S. *Aug. lib. de Ver. Relig.*, n. 31, tom. I, col. 758. — 2. Joan XVI, 33.
3 *Heb.* II, 18.

voyons-nous tous les jours qui s'approchent du Fils de Dieu, non pour recevoir la loi, mais pour la donner, pour le faire parler à leur mode, selon les préjugés de leurs passions et au gré de leurs convoitises? Tels sont ceux qui consultent pour être trompés, qui ne trouvent de bons conseils que ceux qui les flattent, qui cherchent à se damner en conscience : tels sont ceux dont parle Isaïe : « Voici, dit-il, un peuple rebelle qui irrite la fureur de Dieu; ce sont des enfants menteurs, enfants rebelles et opiniâtres, qui ne veulent pas écouter la loi de Dieu : « Populus ad iracundiam provocans est, et filii mendaces[1]. » De tels hommes disent aux voyants : « Ne voyez pas, aveuglez-vous pour nous plaire; ne nous montrez pas la droite voie : » « Nolite aspicere nobis « quæ recta sunt[2] : » ce n'est pas ce que nous cherchons, nous voulons des détours commodes; nous demandons des expédients pour assouvir nos vengeances, pour pallier nos usures, pour continuer nos rapines, pour contenter nos mauvais désirs : « Loquimini nobis pla« centia, videte nobis errores[3] : » « Dites-nous des choses qui nous plaisent, débitez-nous des erreurs agréables. » Que si quelque docteur véritable, de ceux dont parle l'apôtre saint Paul, « qui traitent droitement et fidèlement la parole de vérité[4], » au lieu de cette voie large et spacieuse qui nous mène à la perdition, leur montre le chemin du salut dans une vie mortifiée et pénitente : « Otez-nous, disent-ils, cette voie : » « Auferte a me viam, declinate a me semitam[5] : » ôteznous cette voie, elle est trop incommode; « tirez-nous de ce sentier, » il est trop étroit : s'il les presse par l'Évangile, et qu'il leur dise : C'est Jésus qui parle : ah! nous ne voulons point entendre sa voix, elle nous fâche et nous importune : « Cesset a facie nostra Sanctus Israel[6] : » qu'il n'y ait aucune partie de nous-mêmes qui fléchisse.

Ainsi, mes Frères, l'arrogance humaine emportée par ses passions ne veut point écouter le Sauveur Jésus, s'il ne parle à sa fantaisie. Et jugeons-en par nous-mêmes, mettons la main sur nos consciences. Qui de nous, s'il en était cru, n'entreprendroit pas de changer et de réformer l'Évangile en faveur de ses convoitises? Il y a des vices que nous haïssons par une aversion naturelle; et il n'y a point d'homme si corrompu, qu'il n'y ait quelque péché qui lui déplaise. Ah! que nous aimons l'Évangile, lorsqu'il condamne ces vices que nous détestons! Celui-là sera d'un naturel doux, ennemi du trouble et de l'injustice : tonnez tant qu'il vous plaira, ô divin Sauveur, contre les rapines et les violences, il applaudira à votre doctrine : mais si vous lui ôtez ces plaisirs si chers, que votre parole lui paroîtra rude! Il ne pourra plus l'écouter. Un autre, naturellement libéral, entendra toujours avec joie ce qui se dira contre l'avarice : mais qu'on ne lui défende pas la médisance, qu'on lui permette de venger cette injure, qu'on lui laisse envelopper ses ennemis ou ses concurrents dans une intrigue malicieuse. O folie! ô témérité! mon Sauveur, que vous êtes rude! on ne peut s'accommoder avec vous. « Sauvez-nous, sauvez-

1. *Is.* xxx, 9. — 2. Ibid., 10. — 3. Ibid. — 4. *II Tim.* II, 5.
5. *Is.* xxx, 11. — 6. *Is.* xxx, 11.

nous, Seigneur, disoit autrefois le prophète, parce qu'il n'y a plus de saint sur la terre, et que les vérités sont diminuées par la malice des hommes : » « Diminutæ sunt veritates[1]. » Elles ne sont pas tout à fait éteintes, il y en a qui plaisent à quelques-uns; mais, par une audace effroyable, chacun les diminue à sa mode, chacun retranche ce qui lui déplaît. Les hommes se sont mêlés de mettre une distinction entre les vices : il y en a qu'on laisse dans l'exécration, comme la cruauté et la perfidie : il y en a qu'on veut rendre honnêtes; par exemple, ces passions douces, comme l'ambition, et ainsi des autres. Malheureux, qu'entreprenez-vous ? « Jésus-Christ est-il divisé? » « Divisus est « Christus[2]? » celui qui commande la fidélité n'a-t-il pas commandé la tempérance? celui qui défend la cruauté n'a-t-il pas aussi défendu toutes ces douceurs criminelles? Pourquoi partagez-vous Jésus-Christ? pourquoi défigurez-vous sa doctrine par cette distinction injurieuse? que vous a fait l'Évangile, pour le déchirer de la sorte? « Quid dimi- « dias mendacio Christum? totus veritas fuit[3]? » Est-ce donc que l'Évangile de Jésus-Christ n'est qu'un assemblage monstrueux de vrai et de faux, et qu'il en faut prendre une partie et rejeter l'autre? « Totus « veritas : » Il est tout sagesse, tout lumière, et tout vérité.

Mais, Chrétiens, que faut-il donc faire pour écouter fidèlement ce Maître céleste? Le voici en un mot de saint Augustin dans le livre de ses Confessions : « Optimus minister tuus est, qui non magis intuetur « hoc a te audire quod ipse voluerit, sed potius hoc velle quod a te « audierit[4]. » « Celui-là est votre serviteur véritable, qui s'approche de vous, ô Sauveur, non pas pour entendre ce qu'il veut, mais plutôt pour vouloir ce qu'il entend. » Parole vraiment sainte, vraiment chrétienne, et digne certainement d'être toujours présente à notre mémoire. C'est ainsi que vous devez écouter Jésus, comme un maître dont vous venez recevoir la loi, en désavouant humblement tout ce qui se trouve contraire à ses volontés : et si vous le faites, Messieurs, ô Dieu, quelle sera votre récompense? il fera un jour ce que vous voudrez, après que vous aurez fait ce qu'il veut; et si vous accomplissez ses préceptes, il accomplira ses promesses. C'est ce qui me reste à vous dire, et que je conclurai en peu de paroles.

TROISIÈME POINT.

Saint Thomas, traitant de la nature du vœu[5], établit cette différence entre le commandement et la promesse, que le commandement règle et détermine ce que les autres doivent faire à notre égard; et la promesse, au contraire, ce que nous devons faire à l'égard des autres. Ainsi, Messieurs, après avoir ouï à quoi la parole de Jésus-Christ nous oblige envers lui par les préceptes, il est juste que vous entendiez à quoi il s'oblige envers vous par ses promesses. « Ipsum « audite; » écoutez Jésus dans les promesses de son Évangile : et afin

1. *Ps.* XI, 1. — 2. *I Cor.* I, 13. — 3. *Tert.*, *de Carn. Chr.*, n. 5.
4. Lib. X. cap. XXVI. tom. I. col. 184. — 5. 2. 2. Quæst. LXXXVIII, art. 1

que vous entendiez quelle estime vous devez faire de cette promesse, concevez, s'il vous plaît, avec attention, Messieurs, dans quel ordre et par quelle suite Dieu s'engage à vous. Premièrement, il vous promet; secondement, pour vous rassurer, il confirme par serment toutes ses promesses : non content d'avoir engagé sa fidélité, il nous envoie son Fils du ciel en la terre, pour nous réitérer la même parole et nous persuader de sa bienveillance; et enfin pour nous ôter tout scrupule, il nous donne comme un avant-goût de la félicité qu'il nous a promise, dans la glorieuse transfiguration de Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est cette dernière circonstance qu'il nous faut examiner en peu de paroles.

C'étoit déjà une grande grâce qu'il eût plu à notre grand Dieu de s'engager à nous par des promesses : car, comme remarque très-bien le grand saint Thomas, « celui qui promet quelque chose, le donne déjà en quelque façon, en tant qu'il s'oblige à le donner : » « Qui « promittit, in quantum se obligat ad dandum, jam quodammodo « dat[1]. » Il veut dire que celui qui nous a promis, encore qu'il ne nous mette pas par cette promesse dans une possession actuelle, néanmoins il s'est en quelque sorte dessaisi lui-même, en s'ôtant la liberté d'en disposer d'une autre manière. C'est pourquoi, dit le même saint Thomas, il paroît, par l'usage des choses humaines, qu'on rend grâces non-seulement à celui qui donne, mais encore à celui qui promet, quand il paroît agir de bonne foi; parce qu'encore que le bien que l'on nous promet ne soit pas encore à nous par une possession actuelle, il est déjà à nous par engagement; et que celui qui promet quelque chose, s'est déjà en quelque sorte dessaisi lui-même, en s'ôtant la liberté d'en disposer d'une autre manière. Par conséquent il faut avouer que Dieu, se liant à nous par ses promesses, nous donnait un merveilleux avantage.

Mais il fait en notre faveur quelque chose de bien plus grand dans la glorieuse transfiguration de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il connoît notre dureté et notre cœur incrédule : il sait que la vie future ne nous touche pas; elle nous paraît éloignée, et cependant nos esprits grossiers, amusés ou emportés par les biens présents, ne connoissent pas les délices de ce bienheureux avenir. Que fera ce divin Sauveur? écoutez un conseil de miséricorde : « En vérité, en vérité, je vous le dis, il y en aura parmi vous, dit-il, qui ne goûteront point la mort, qu'ils n'aient vu le Fils de Dieu dans sa gloire et dans son royaume : » « Sunt de hic stantibus qui non gustabunt mortem, « donec videant Filium hominis venientem in regno suo[2]. » Je veux aider vos sens, je veux soulager votre infirmité; si cette félicité que je vous promets vous semble trop éloignée pour vous attirer, je veux vous la rendre présente, je la ferai voir à quelques-uns de vous qui pourront en rendre témoignage aux autres. Peu de jours après avoir dit ces mots, il mène au Thabor trois de ses disciples[3]; et comme il étoit en prière (car, mes Frères, c'est dans l'oraison que la gloire de

1. 2. 2. Quæst. LXXXVIII, art. V, ad 2 — 2. Matth. XVI, 28. — 3. Ibid. XVII. 1.

Dieu éclate sur nous), comme donc il étoit en prière, cette lumière infinie, qui étoit cachée sous l'infirmité de sa chair, perçant tout à coup ce nuage épais avec une force incomparable, « sa face éclata comme le soleil, et une blancheur admirable se répandit sur ses vêtements[1]. »

Voilà, mes Frères, une belle idée de la gloire qui nous est promise : car combien a-t-elle d'éclat, puisqu'elle efface le soleil même ! et combien est-elle abondante, puisque ayant rempli tout le corps, elle passe jusqu'aux vêtements ! Aussi Pierre, ravi d'un si beau spectacle, s'écrie transporté et tout hors de soi : « O Seigneur, qu'il fait bon ici, » et que je serai bienheureux si je ne perds jamais cette belle vue ! « Bonum est nos hic esse[2]. » Que s'il est si fort transporté de joie en voyant seulement la gloire du corps, que seroit-ce donc, Chrétiens, si Jésus lui découvroit celle de son âme ? Mais s'il voyoit la beauté incompréhensible de son essence divine sans nuage, sans mélange, sans obscurité, et telle qu'elle est en elle-même, ô Dieu, quelle serait son extase ! Mais puisqu'il se croit si heureux de voir son maître en sa majesté, quoiqu'il n'ait point encore de part à sa gloire, quel seroit son ravissement, s'il s'en voyoit revêtu lui-même ! O mes Frères, écoutons Jésus, et laissons-nous toucher à ses promesses, qu'il nous rend déjà si sensibles. « Ipsum audite : » « Écoutez-le, » écoutez la parole de sa promesse. Quelle est-elle ? la voici, Messieurs, telle qu'il l'a prononcée lui-même : « Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus « erit[3]. » « Celui qui persévérera jusqu'à la fin, c'est celui-là qui sera sauvé. » Que veut dire cette parole ? croyez sa promesse avec certitude, attendez l'effet avec patience.

Mais, hélas ! qui le fait, Messieurs ? qui se rend attentif à cette parole ? L'entendez-vous, ô hommes du monde, qui, enivrés par les biens présents, faites une raillerie de la vie future ? Oserai-je répéter dans cette chaire les discours que vous en tenez ? Ah ! plutôt que Dieu, qui sonde les cœurs, vous mette devant les yeux vos sentiments. N'êtes-vous pas de ceux qui parlent ainsi dans le prophète Isaïe ? « Ah ! que le Seigneur se dépêche ; qu'il nous fasse voir bientôt son ouvrage, s'il veut que nous le croyions ; qu'il nous fasse expérimenter quelque chose de ses desseins, et nous n'en douterons pas : » « Fes- « tinet, et cito veniat opus ejus, ut videamus : et appropriet, et ve- « niat consilium sancti Israel, et sciemus illud[4]. » Reconnoissez aujourd'hui vos sentiments dans la bouche de ces impies. Ne pensez-vous pas tous les jours : Ah ! qui nous dira des nouvelles de cet avenir qu'on nous promet ! toujours attendre, toujours espérer, et cependant tout le présent nous échappe : « Festinet, et cito veniat opus ejus. » Le monde nous donne des plaisirs présents, et Dieu nous remet à une autre vie. « Festinet ; » ah ! qu'il se dépêche, qu'il ne nous rejette pas à un si long terme : nous ne pouvons pas attendre si loin : « Cito veniat opus ejus. » Ah ! loin de nous ces discours profanes, loin de nous ce langage impie : « Ipsum audite : » Écoutez Jésus dans la

1. Matth. XVII, 2. — 2. Ibid., XVII, 4. — 3. Ibid. X, 22. — 4. Is. V, 19

parole de sa promesse; ne doutez pas, ne vous lassez pas : ah! ne doutez pas, Chrétiens, Dieu l'a dit, vous serez sauvés : « Hic salvus « erit. »

Mais, Chrétiens, ne vous lassez pas; il faut persévérer jusques à la fin : « Qui perseveraverit usque in finem. » O justes, ô fidèles, ô enfants de Dieu, c'est ici la voix qu'il vous faut entendre. Où êtes-vous dans cette assemblée? Il y en a, je n'en doute pas : ah! que nous ne soyons pas assez malheureux qu'il n'y ait point de justes dans un si grand peuple : ô justes, c'est à vous que je parle; je vous parle sans vous connoître; mais Dieu, que vous connoissez et qui vous connoît, saura bien porter ma voix dans vos cœurs : « Qui perseveraverit, hic « salvus erit. » Oui, c'est la parole qu'il vous faut entendre : « Vox « exultationis et salutis in tabernaculis justorum[1] : » « Les cris d'allégresse et du salut se font entendre parmi les tentes des justes. » C'est cette parole dont il est écrit : « Mes brebis entendent ma voix[2]. » « C'est cette parole, dit saint Augustin, que nul des étrangers n'écoute, que nul des enfants ne rejette : » « Hanc vocem non negligit « proprius, non audit alienus[3]. » Plusieurs écoutent Jésus-Christ dans d'autres paroles; mais que celle-ci est entendue de peu de personnes! Celui-là est maintenant chaste, peut-être sera-t-il bientôt impudique : celui-là, lassé de ses crimes, les va expier par la pénitence, il écoute parler Jésus-Christ : mais, ô voix sacrée! ô parole de persévérance! il ne l'entend pas; la tentation s'élève, il succombe; l'occasion se présente, il s'y laisse aller. O parole de persévérance! il ne t'entend pas; néanmoins c'est le sceau de l'obéissance. Écoutez-la, ô enfants de Dieu, et ne perdez pas votre couronne. La tentation vous presse; ah! « persévérez jusques à la fin, parce que la tentation ne durera pas jusques à la fin : » « Persevera usque in finem, quia tentatio non per- « severat usque in finem[4]. » Mais cet homme m'opprime par ses violences : « Et adhuc pusillum, et non erit peccator[5] : » « Encore quelque peu de temps, et le pécheur ne sera plus. » Mais que ce délai est ennuyeux! « C'est l'infirmité qui vous fait paroître long ce qui est si court : » « Infirmitas facit diu videri quod cito est[6]. » « Il nous semble long quand il se passe; mais lorsqu'il sera achevé, c'est alors que vous sentirez combien il étoit de peu de durée : » « Hoc modicum lon- « gum nobis videtur, quoniam adhuc agitur : cum finitum fuerit, tunc « sentiemus quam modicum fuerit[7]. »

Que si les promesses ne vous touchent pas, écoutez la parole de ses menaces : je n'en ai point parlé, parce que l'intention de Notre-Seigneur n'est pas de nous montrer aujourd'hui rien qui soit terrible. Il n'est venu apporter que le salut : « Non enim veni ut judicem mun- « dum[8] : » « car je ne suis pas venu pour juger le monde. » Mais enfin, contraint par nos crimes, il nous fait avertir de fuir devant la colère

1. *Ps.* CXVII, 15. — 2. Joan. X, 27.
3. *In Joan.*, tract. XLV, n. 13, tom. III, part. II, col. 600. — 4. Ibid.
5. *Ps.* XXXVI, 10.
6. *S. Aug.*, *in Ps.* XXXVI, *Serm.* 1, n. 10, tom. IV, col. 263.
7. *In Joan.*, tract. CI, n. 6, tom. III, part. II, col. 753. — 8. Joan. XII, 45.

qui nous poursuit : « Fugere a ventura ira[1]. » « Car déjà la cognée est mise à la racine des arbres : » « Jam enim securis ad radicem ar« borum posita est[2]. » « Qu'on jette, s'écrie-t-il, ce serviteur inutile dans les ténèbres extérieures : » « Inutilem servum ejicite in tenebras « exteriores[3]. » O paroles terribles ! « Irritam quis faciens legem Moysi, « sine ulla miseratione duobus vel tribus testibus moritur : quanto « magis putatis deteriora mereri supplicia, qui Filium Dei conculca« verit, et sanguinem testamenti pollutum duxerit in quo sanctificatus « est, et Spiritui gratiæ contumeliam fecerit[4] : » « Celui qui a violé la loi de Moïse est condamné à mort sans miséricorde, sur la déposition de deux ou trois témoins : combien donc croyez-vous que celui-là sera jugé digne d'un plus grand supplice, qui aura foulé aux pieds le Fils de Dieu, qui aura tenu pour une chose vile et profane le sang de l'alliance par lequel il avoit été sanctifié, et qui aura fait outrage à l'Esprit de grâce ? » Pour éviter toutes ces menaces, mes Frères, écoutons le Sauveur Jésus, croyons humblement ce qu'il enseigne, suivons fidèlement ce qu'il commande, et nous aurons infailliblement ce qu'il promet, la félicité éternelle. *Amen.*

SERMON POUR LE MARDI DE LA IIe SEMAINE DE CARÊME[5].

Omnia opera sua faciunt ut videantur ab hominibus.

Ils font toutes leurs œuvres dans le dessein d'être vus des hommes (Matth., XXIII, 5.)

Je me suis souvent étonné comment les hommes, qui présument tant de la bonté de leurs jugements, se rendent si forts dépendants de l'opinion des autres, qu'ils s'y laissent souvent emporter contre leurs propres pensées. Nous sommes tellement jaloux de l'avantage de bien juger, que nous ne le voulons céder à personne ; et cependant, Chrétiens, nous donnons tant à l'opinion, et nous avons tant d'égards à ce que pensent les autres, qu'il semble quelquefois que nous ayons honte de suivre notre jugement, auquel nous avons néanmoins tant de confiance. C'est la tyrannie de l'honneur qui nous cause cette servitude. L'honneur nous fait les captifs de ceux dont nous voulons être honorés. C'est pourquoi nous sommes contraints de céder beaucoup de choses à leurs opinions; et souvent de grands politiques et des capi-

1. Matth. III, 7. — 2. Matth. III, 10. — 3. Ibid., XXV, 30.
4. *Heb.* X, 28, 29.
5. Sermon pour le mardi de la 2e semaine de Carême, prêché devant le roi sur l'honneur.

taines expérimentés, touchés de ce faux honneur et du désir d'éviter un blâme qu'ils n'avoient point mérité, ont ruiné malheureusement, par les sentiments d'autrui, des affaires qu'ils auroient sauvées en suivant les leurs. Que s'il est si dangereux de se laisser trop emporter aux considérations de l'honneur, même dans les affaires du monde auxquelles il a tant de part, quel obstacle ne mettra-t-il pas aux affaires du salut? et combien est-il nécessaire que nous sachions prendre ici de véritables mesures! C'est pour cela, Chrétiens, que, méditant l'évangile où Jésus-Christ nous représente les pharisiens comme de misérables captifs de l'honneur du monde, j'ai pris la résolution de le combattre aujourd'hui; et pour cela j'appelle à mon aide la plus humble des créatures, en lui disant avec l'ange : « Ave, Maria. »

L'honneur fait tous les jours et tant de bien et tant de mal dans le monde, qu'il est assez malaisé de définir quelle estime on en doit faire, et quel usage on doit lui laisser dans la vie humaine. S'il nous excite à la vertu, il nous oblige aussi trop souvent à donner plus qu'il ne faut à l'opinion; et quand je considère attentivement les divers événements des choses humaines, il me paroît, Chrétiens, que la crainte d'être blâmé n'étouffe guère moins de bons sentiments, qu'elle n'en réprime de mauvais. Plus j'enfonce dans cette matière, moins j'y trouve de fondement assuré; et je découvre au contraire tant de bien et tant de mal, et pour dire tout en un mot, tant de bizarres inégalités dans les opinions établies sur le sujet de l'honneur, que je ne sais plus à quoi m'arrêter.

En effet, entrant au détail de ce sujet important, j'ai remarqué, Chrétiens, que nous mettons de l'honneur dans des choses vaines, que nous en mettons souvent dans des choses qui sont mauvaises, et que nous en mettons aussi dans des choses bonnes. Nous mettons beaucoup d'honneur dans des choses vaines, dans la pompe, dans la parure, dans cet appareil extérieur. Nous en mettons dans des choses mauvaises; il y a des vices que nous honorons; il y a de fausses vaillances qui ont leur couronne, et de fausses libéralités que le monde ne laisse pas d'admirer. Enfin nous mettons de l'honneur dans des choses bonnes; autrement la vertu ne seroit pas honorée; par exemple, dans la vertu, dans la force, et dans l'adresse d'esprit et de corps. Voilà, Messieurs, l'honneur attaché à toute sorte de choses. Qui ne seroit surpris de cette bizarrerie? Mais si nous savons entendre le naturel de l'esprit humain, nous demeurerons convaincus qu'il ne pouvoit pas en arriver d'une autre sorte. Car comme l'honneur est un jugement que les hommes portent sur le prix et sur la valeur de certaines choses, parce que notre jugement est foible, il ne faut pas trouver étrange s'il est ébloui par des choses vaines; parce que notre jugement est dépravé, il étoit absolument impossible qu'il ne s'égarât jusqu'à en approuver beaucoup de mauvaises; et parce qu'il n'est ni tout à fait foible, ni tout à fait dépravé, il falloit bien nécessairement qu'il en estimât beaucoup de très-bonnes. Toutefois, encore y a-t-il ce vice dans l'estime que nous avons pour les bonnes choses, que cette même dépravation et cette même foiblesse de notre jugement fait que nous ne craignons pas de nous en

attribuer tout l'honneur, au lieu de le donner tout entier à Dieu, qui est l'auteur de tout bien. Ainsi, pour rendre à l'honneur son usage véritable, nous devons apprendre, Messieurs, à chercher dans les choses que nous estimons : premièrement du prix et de la valeur; et par là les choses vaines seront décriées : secondement la conformité avec la raison ; et par là les vices perdront leur crédit : troisièmement l'ordre nécessaire, et par là les biens véritables seront tellement honorés, que la gloire en sera toute rapportée à Dieu, qui en est le premier principe. C'est le partage de ce discours, et le sujet de vos attentions.

PREMIER POINT.

L'apôtre nous avertit que nous devons être enfants en malice[1]; mais il ajoute, Messieurs, que nous ne devons pas l'être dans les sentiments; c'est-à-dire, qu'il y a en nous des foiblesses et des pensées puériles que nous devons corriger, afin de demeurer seulement enfants en simplicité et en innocence. Il considéroit, Chrétiens, qu'encore que la nature, en nous faisant croître par certains progrès, nous fasse espérer enfin la perfection, et qu'elle semble n'ajouter tant de traits nouveaux à l'ouvrage qu'elle a commencé, que pour y mettre en son temps la dernière main ; néanmoins nous ne sommes jamais tout à fait formés. Il y a toujours quelque chose en nous que l'âge ne mûrit point ; et c'est pourquoi les foiblesses et les sentiments de l'enfance s'étendent toujours bien avant, si l'on n'y prend garde, dans toute la suite de la vie.

Or, parmi ces vices puérils, il n'y a personne qui ne voie que le plus puéril de tous c'est l'honneur que nous mettons dans les choses vaines, et cette facilité de nous y laisser éblouir. D'où naît dans les hommes une telle erreur, qu'ils aiment mieux se distinguer par la pompe extérieure que par la vie, et par les ornements de la vanité que par la beauté des mœurs. D'où vient que celui qui se ravilit par ses vices au-dessous des derniers esclaves, croit assez conserver son rang et soutenir sa dignité par un équipage magnifique, et que pendant qu'il se néglige lui-même jusqu'au point de ne se parer d'aucune vertu, il pense être assez orné, quand il assemble pour ainsi dire autour de lui ce que la nature a de plus rare : « Comme si c'étoit là, dit saint Augustin[2], le souverain bien et la richesse de l'homme, que tout ce qu'il a soit riche et précieux, excepté lui-même : » « Quasi hoc sit summum hominis bonum habere omnia bona, præter se ipsum. »

L'éloquent et judicieux saint Jean Chrysostome en rend cette raison excellente, dans la quatrième Homélie sur l'évangile de saint Matthieu, où il dit à peu près ces mêmes paroles. Je ne puis, dit-il[3], comprendre la cause de ce prodigieux aveuglement qui est dans les hommes, de croire se rendre illustres par cet éclat extérieur qui les environne, si ce n'est qu'ayant perdu leur bien véritable, ils ramassent tout ce qu'ils peuvent autour d'eux, et vont mendiant de tous côtés la gloire qu'ils ne trouvent plus dans leur conscience.

1. *I Cor.* XIV, 20. — 2. *De Civ. Dei*, lib. III, cap. I, tom. VII, col. 59.
3. *Hom.* IV, *in Matth.*, tom. VII, pag. 65, 66.

Cette parole de saint Chrysostome me jette dans une plus profonde considération, et m'oblige de reprendre les choses d'un plus haut principe. Tous les hommes sont nés pour la grandeur, parce que tous sont nés pour posséder Dieu. Car comme Dieu est grand, parce qu'il n'a besoin que de lui-même, l'homme aussi est grand, Chrétiens, lorsqu'il est assez droit pour n'avoir besoin que de Dieu. C'étoit la véritable grandeur de la nature raisonnable, lorsque, sans avoir besoin des choses extérieures, qu'elle possédoit noblement sans en être en aucune sorte possédée, elle faisoit sa félicité par la seule innocence de ses désirs, et se trouvoit tout ensemble et grande et heureuse, en s'attachant à Dieu par un saint amour. En effet, cette seule attache qui la rendoit tempérante, juste, sage, vertueuse, la rendoit aussi par conséquent libre, tranquille, assurée. La paix de la conscience répandoit jusque sur les sens une joie divine. L'homme avoit en lui-même toute sa grandeur, et tous les biens externes dont il jouissoit lui étoient accordés libéralement, non comme un fondement de son bonheur, mais comme une marque de son abondance. Telle étoit la première institution de la créature raisonnable.

Mais de même qu'en possédant Dieu elle avoit la plénitude, ainsi en le perdant par son péché, elle demeure épuisée. Elle est réduite à son propre fond, c'est-à-dire, à son premier néant : elle ne possède plus rien, puisque, devenue dépendante des biens qu'elle semble posséder, elle en est plutôt la captive qu'elle n'en est la propriétaire et la souveraine. Toutefois, malgré la bassesse et la pauvreté où le péché nous réduit, le cœur de l'homme étant destiné pour posséder un bien immense, quoique la liaison qui l'y tenoit attaché soit rompue, il en reste toujours en lui quelque impression qui fait qu'il cherche sans cesse quelque ombre d'infinité. L'homme, pauvre et indigent au dedans, tâche de s'enrichir et de s'agrandir comme il peut; et comme il ne lui est pas possible de rien ajouter à sa taille et à sa grandeur naturelle, il s'applique ce qu'il peut par le dehors. Il pense qu'il s'incorpore, si vous me permettez de parler ainsi, tout ce qu'il amasse, tout ce qu'il acquiert, tout ce qu'il gagne. Il s'imagine croître lui-même avec son train qu'il augmente, avec ses appartements qu'il rehausse, avec son domaine qu'il étend. Aussi, à voir comme il marche, vous diriez que la terre ne le contient plus; et sa fortune enfermant en soi tant de fortunes particulières, il ne peut plus se compter pour un seul homme.

Et en effet, pensez-vous, Messieurs, que cette femme vaine et ambitieuse puisse se renfermer en elle-même, elle qui a non-seulement en sa puissance, mais qui traîne sur elle en ses ornements, la subsistance d'une infinité de familles; qui porte, dit Tertullien, en un petit fil autour de son cou, des patrimoines entiers : « Saltus et insulas tenera cervix circumfert[1]; » et qui tâche d'épuiser au service d'un seul corps toutes les inventions de l'art et toutes les richesses de la nature ? Ainsi l'homme petit en soi, et honteux de sa petitesse, travaille à s'accroître et se multiplier dans ses titres, dans ses possessions, dans ses

1 *Hom.* IV, *in Matth.*, tom. VII, pag. 65, 66. — 2. *De cult. fœm.*, lib. I, n. 8.

vanités : tant de fois comte, tant de fois seigneur, possesseur de tant de richesses, maître de tant de personnes, ministre de tant de conseils, et ainsi du reste : toutefois, qu'il se multiplie tant qu'il lui plaira, il ne faut toujours pour l'abattre qu'une seule mort. Mais, mes Frères, il n'y pense pas ; et dans cet accroissement infini que notre vanité s'imagine, il ne s'avise jamais de se mesurer à son cercueil, qui seul néanmoins le mesure au juste.

C'est, Messieurs, en cette manière que l'homme croit se rendre admirable. En effet, il est admiré, et devient un magnifique spectacle à d'autres hommes aussi vains et autant trompés que lui. Mais ce qui le relève, c'est ce qui l'abaisse. Car ne voit-il pas, Chrétiens, dans toute cette pompe qui l'environne, et au milieu de tous ces regards qu'il attire, que ce qu'on regarde le moins, ce qu'on admire le moins, c'est lui-même? tant l'homme est pauvre et nécessiteux, qui n'est pas capable de soutenir par ses qualités personnelles les honneurs dont il se repaît !

C'est ce que nous montre l'Écriture sainte dans cet orgueilleux roi de Babylone, le modèle des âmes vaines, ou plutôt la vanité même. Comme « l'orgueil monte toujours, » dit le Roi-prophète, et ne cesse jamais d'enchérir sur ce qu'il est : « Superbia eorum... ascendit semper [1] ; » Nabuchodonosor ne se contente pas des honneurs de la royauté, il veut des honneurs divins. Mais comme sa personne ne peut soutenir un éclat si haut, qui est démenti trop visiblement par notre misérable mortalité, il érige sa magnifique statue, il éblouit les yeux par sa richesse, il étonne l'imagination par sa hauteur, il étourdit tous les sens par le bruit de sa symphonie, et par celui des acclamations qu'on fait autour d'elle : et ainsi l'idole de ce prince, plus privilégiée que lui-même, reçoit des adorations que sa personne n'ose demander. Homme de vanité et d'ostentation, voilà ta figure : c'est en vain que tu te repais des honneurs qui semblent te suivre ; ce n'est pas toi qu'on admire, ce n'est pas toi qu'on regarde, c'est cet éclat étranger qui fascine les yeux du monde ; et on adore non point ta personne, mais l'idole de ta fortune, qui paroît dans ce superbe appareil par lequel tu éblouis le vulgaire.

« Jusques à quand, ô enfants des hommes ! jusques à quand aimerez-vous la vanité, et vous plairez-vous dans le mensonge [2] ? » L'homme n'est rien, et il ne poursuit que des riens pompeux : « In imagine « pertransit homo, sed et frustra conturbatur [3] : » « Il passe comme un songe, et il ne court aussi qu'après des fantômes. » Que s'il est vrai, ce que nous dit saint Jean Chrysostome [4], que la vanité au dehors est la marque la plus évidente de la pauvreté au dedans, que dirons-nous, Chrétiens, et que pensera la postérité du siècle où nous sommes? Car quel siècle a-t-on vu, où la vanité ait été plus désordonnée? Quand est-ce qu'on a étalé plus de titres, plus de couronnes, plus de balustres, plus de vaines magnificences? Quelle condition n'a pas ou-

1. *Ps.* LXXIII, 23. — 2. *Ps.* IV, 3. — 3. *Ps.* XXXVIII, 7.
4. *Hom.* I. in ep. II, *ad Thessal.*, tom. XI, pag. 514.

blié ses bornes ? Qui n'a pu avoir la grandeur, a voulu néanmoins la contrefaire. On ne peut plus faire de discernement, et par un juste retour cette fausse image de grandeur s'est tellement étendue, qu'elle s'est enfin ravilie.

Mais encore si les vanités n'étoient simplement que vanités, elles ne nous contraindroient pas, Chrétiens, de faire aujourd'hui de si fortes plaintes. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'elles arrêtent le cours des charités, c'est qu'elles mettent tout à fait à sec la source des aumônes, et avec la source des aumônes celle de toutes les grâces du christianisme. Que dis-je ici des aumônes ? les vanités ne permettent pas même de payer ses dettes. On ruine et les siens et les étrangers, pour satisfaire à son ambition : encore n'est-ce pas le seul désordre. Ce ne sont pas seulement la charité et la justice qui se plaignent de la vanité; la pudeur s'en plaint aussi, et la vanité y cause d'étranges ruines. Simple et innocente beauté, qui commencez à venir au monde, vous avez de l'honnêteté; mais enfin vous voulez paroître, et vous regardez avec jalousie celles que vous voyez plus richement ornées. Sachez que cette vanité, qui vous paroît innocente, machine de loin contre votre honneur; elle vous tend des lacets; elle vous découvre à la tentation; elle donne prise à l'ennemi. Prenez garde à ce dangereux appât; et mettez de bonne heure votre honnêteté sous la protection de la modestie.

Mais ne parlons pas toujours de ces vanités qui regardent les biens de la fortune et les ornements du corps, l'homme est vain de plus d'une sorte. Ceux-là pensent être les plus raisonnables qui sont vains des dons de l'intelligence, les savants, les gens de littérature, les beaux esprits. A la vérité, Chrétiens, ils sont dignes d'être distingués des autres, et ils font un des plus beaux ornements du monde. Mais qui les pourroit supporter, lorsqu'aussitôt qu'ils se sentent un peu de talent, ils fatiguent toutes les oreilles de leurs faits et de leurs dits ? et parce qu'ils savent arranger des mots, mesurer un vers, ou arrondir une période, ils pensent avoir droit de se faire écouter sans fin, et de décider de tout souverainement. O justesse dans la vie, ô égalité dans les mœurs, ô mesure dans les passions, riches et véritables ornements de la nature raisonnable, quand est-ce que nous apprendrons à vous estimer ? Mais laissons les beaux esprits dans leurs disputes de mots, dans leur commerce de louanges qu'ils se vendent les uns aux autres à pareil prix, et dans leurs cabales tyranniques, qui veulent usurper l'empire de la réputation et des lettres. Je voudrois n'avoir que ces plaintes, je ne les porterois pas dans cette chaire. Mais dois-je dissimuler leurs délicatesses et leurs jalousies ? Leurs ouvrages leur semblent sacrés : y reprendre seulement un mot, c'est leur faire une blessure mortelle. C'est là que la vanité, qui semble naturellement n'être qu'enjouée, devient cruelle et impitoyable. La satire sort bientôt des premières bornes, et d'une guerre de mots elle passe à des libelles diffamatoires, à des accusations outrageuses contre les mœurs et les personnes. Là on ne regarde plus combien les traits sont envenimés, pourvu qu'ils soient lancés avec art, ni combien les plaies sont mor-

telles à l'honneur, pourvu que les morsures soient ingénieuses : tant il est vrai, Chrétiens, que la vanité corrompt tout, jusqu'aux exercices les plus innocents de l'esprit, et ne laisse rien d'entier dans la vie humaine. Elle ne se contente pas de donner aux crimes des ouvertures favorables, elle les autorise publiquement, et entreprend de les mettre en honneur par des maximes ruineuses à la pureté des mœurs.

DEUXIÈME POINT.

Il me semble que vous vous élevez ici contre moi, et que vous me dites que jamais il ne sera véritable que les crimes soient en honneur; puisque nous les voyons au contraire et détestés et proscrits par une commune sentence du genre humain. Et certes les choses humaines ne sont pas encore si désespérées, que les vices qui ne sont que vices, qui montrent toute leur laideur sans aucune teinture d'honnêteté, soient honorés dans le monde. Les vices que le monde couronne sont des vices spécieux, qui ont quelque mélange de la vertu. L'honneur, qui est destiné pour la suivre et pour la servir, sait de quelle sorte elle s'habille, et lui dérobe quelques-uns de ses ornements, pour en parer le vice qu'il veut établir et mettre en crédit dans le monde. Pourquoi introduit-on ce mélange? pourquoi tâchet-on de donner au vice cette couleur empruntée? De quelle sorte cela se fait, quoique la chose soit assez connue par expérience, je veux le rechercher jusqu'à l'origine, et développer tout au long ce mystère d'iniquité.

Pour cela, il est nécessaire de philosopher en peu de mots de la nature du mal. Mais je m'abuse d'abord; et il est vrai que le mal n'a point de nature ni de subsistance. Car qui ne sait qu'il n'est autre chose qu'une simple privation, un éloignement de la loi, une perte de la raison et de la droiture? Ce n'est donc pas une nature, mais plutôt la maladie, la corruption, la ruine de la nature. De cette vérité, qui est si connue, le docte saint Jean Chrysostome en a tiré cette conséquence. Comme le mal, dit ce grand évêque[1], n'a point de nature ni de subsistance en lui-même, il s'ensuit qu'il ne peut pas subsister tout seul; de sorte que s'il s'est soutenu par quelque mélange de bien, il se détruira lui-même par son propre excès. Qu'un homme veuille tromper tout le monde, il ne trompera personne. Qu'un voleur tue ses compagnons aussi bien que les passants, tous le fuiront également comme une bête farouche. De tels vicieux n'ont point de crédit: il faut un peu de mélange. Ceux que le monde considère ne sont pas de ces vicieux abandonnés à toutes sortes d'infamies. Un Achab, une Jézabel dans l'histoire sainte; un Néron, un Domitien dans les histoires profanes : leur attirer de la gloire, réconcilier l'honneur avec eux, c'est une entreprise impossible. Mais aussi, si peu qu'on prenne soin de mêler avec le vice quelque teinture de vertu, il pourra, sans trop se cacher et presque sans se contraindre, paroître avec honneur

1. *Hom.* II, in Act., tom. IX, pag. 22.

dans le monde. Par exemple est-il rien de plus injuste que de verser le sang humain pour des injures particulières, et d'ôter par un même attentat un citoyen à sa patrie, un serviteur à son roi, un enfant à l'Église, et une âme à Dieu qu'il a rachetée de son sang ? Et toutefois depuis que les hommes ont mêlé quelque couleur de vertu à ces actions sanguinaires, l'honneur s'y est attaché d'une manière si opiniâtre, que ni les anathèmes de l'Église, ni les lois sévères du prince, ni sa fermeté invincible, ni la justice rigoureuse d'un Dieu vengeur, n'ont point assez de force pour venir à bout de l'en arracher.

Il n'est rien de plus odieux que les concussions et les rapines : et toutefois ceux qui ont su s'en servir pour faire une belle dépense, qui paroît libéralité et qui est une damnable injustice, ont presque effacé toute cette honte dans le sentiment du vulgaire. Est-il rien de plus haïssable que la médisance, qui déchire impitoyablement la réputation du prochain ? Mais si peu qu'on l'appelle franchise de naturel et liberté qui dit ce qu'elle pense ; ou, sans faire tant de façon, pour peu qu'on la débite avec esprit, en sorte qu'elle divertisse, car c'est une grande vertu dans le monde que de savoir divertir, on ne regarde plus combien les traits sont envenimés, il suffit qu'ils soient lancés avec art, ni combien les plaies sont mortelles, pourvu que les morsures soient ingénieuses.

L'impudicité même, c'est-à-dire la honte même, que l'on appelle brutalité quand elle court ouvertement à la débauche, si peu qu'elle s'étudie à se couvrir de belles couleurs de fidélité, de discrétion, de douceur, de persévérance, ne va-t-elle pas la tête levée, ne semble-t-elle pas digne des héros ? Ne perd-elle pas son nom d'impudicité, pour prendre celui de galanterie ; et n'avons-nous pas vu le monde poli traiter de sauvages et de rustiques ceux qui n'avoient point de telles attaches ? Il est donc vrai, Chrétiens, que le moindre mélange de vertu trompeuse concilie de l'honneur au vice. Et il ne faut pas pour cela beaucoup d'industrie ; le moindre mélange suffit, la plus légère teinture d'une vertu trompeuse et falsifiée impose aux yeux de tout le monde. Ceux qui ne se connoissent pas en pierreries sont dupés et trompés par le moindre éclat, et le monde se connoît si peu en vertu solide, que souvent la moindre apparence éblouit sa vue. C'est pourquoi il ne s'agit presque plus parmi les hommes d'éviter les vices ; il s'agit seulement de trouver des noms spécieux et des prétextes honnêtes. Ainsi le nom et la dignité d'homme de bien se soutient plus par esprit et par industrie que par probité et par vertu ; et l'on est en effet assez vertueux et assez réglé pour le monde, quand on a l'adresse de se ménager et l'invention de se couvrir.

Mais Dieu protecteur de la vertu ne souffrira pas longtemps que le vice se fasse honorer sous cette apparence. Bientôt il découvrira toute sa laideur et ne lui laissera que sa seule honte. C'est de quoi lui-même se glorifie par la bouche de son prophète : « Discooperui Esau, revelavi abscondita ejus, et celari non poterit[1] » « J'ai découvert Esaü,

1. *Jerem.* XLIX, 10.

j'ai dépouillé cet homme du monde de ces vains prétextes dans lesquels il s'enveloppoit; j'ai manifesté toute sa honte, et il ne peut plus se cacher. » Car dans ce règne de la vérité et de la justice on ne se payera point de prétextes, on ne prendra point le nom pour la chose ni la couleur pour la vérité. Tous les tours, toutes les souplesses, toutes les habiletés de l'esprit, ne seront plus capables de rien diminuer de la honte d'une mauvaise action; et tout l'honneur, que votre adresse vous aura sauvé parmi les ténèbres de ce monde, vous tournera en ignominie. Éveillez-vous donc, Chrétiens, le monde vous a assez abusés, assez éblouis par son faux honneur. Ouvrez les yeux. voyez la vertu qui va vous montrer l'honneur véritable; et vous apprendrez tout ensemble à le rendre à Dieu. Je suis sorti, comme vous le voyez, des deux premières parties, et il ne me reste plus qu'à conclure par la dernière.

TROISIÈME POINT.

Jusques ici, Chrétiens, j'ai pris facilement mon parti, et rien n'étoit plus aisé que de mépriser l'honneur qui relève les choses vaines, et de condamner celui qui couronne les mauvaises. Mais devant maintenant parler de l'honneur qui accompagne les actions vertueuses, d'un côté je voudrois bien pouvoir le priser pour l'amour de la vertu dont il rejaillit; et d'autre part la crainte de la vanité fait que j'appréhende de lui donner trop d'avantage. Et certes il est véritable que si nous combattons avec tant de force l'amour des louanges, nous ôterons, sans y penser, un grand secours à la vertu, du moins à celle qui commence; et nous tomberons dans cet autre excès, qu'un habile courtisan d'un grand empereur, homme d'esprit de l'antiquité, a remarqué en son temps, et que nous ne voyons déjà que trop fréquent dans le nôtre : que la plupart des hommes trouvent ridicule d'être loués, à cause qu'ils ont cessé de faire des actions dignes de louanges : « Postquam desiimus facere laudanda, laudari quoque ineptum putamus[1]. » Au contraire saint Augustin a sagement prononcé que « vouloir faire le bien et ne vouloir pas qu'on nous en loue, c'est vouloir que l'erreur prévale, c'est se déclarer ennemi de la justice publique, et s'opposer au bien général des choses humaines, qui ne sont jamais établies dans un meilleur ordre, que lorsque la vertu reconnue reçoit l'honneur qu'elle mérite[2]. » D'ailleurs on ne peut douter qu'il ne soit digne d'un homme de bien, et d'édifier le prochain par l'exemple de sa vertu, et d'être non-seulement confirmé mais encore encouragé par le témoignage des autres. Mais surtout ceux que Dieu a mis dans les grandes places, comme leur dignité n'a rien de plus relevé que cette glorieuse obligation d'être l'exemple du monde, doivent souvent considérer ce que pense l'univers, dont ils sont le plus beau spectacle, et ce que

1. *Plin. Epist.*, lib. III, epist. XXI.
2. *De Serm. Dom.*, lib. II. n. 3, tom. III, part. II, col. 201.

pensera la postérité qui ne les flattera plus quand la mort les aura égalés au reste des hommes; et comme la gloire véritable ne peut jamais être forcée, ils doivent en poser les fondements sur une vertu solide, qui s'attache à ne se démentir jamais, et à marcher constamment par les voies droites.

Mais encore qu'on puisse permettre à la vertu de se laisser exciter au bien par les louanges des hommes, c'est ravilir sa dignité et offenser sa pudeur que de l'en rendre captive. Car c'est, mes Frères, une chose assez remarquable que la pudeur et la modestie ne s'opposent pas seulement aux actions déshonnêtes, mais encore à la vaine gloire et à l'amour désordonné des louanges. Une personne honnête et bien élevée rougit d'une parole immodeste; un homme sage et modéré rougit de ses propres louanges. En l'une et l'autre rencontre la modestie fait baisser les yeux et monter la rougeur au front, par un certain sentiment que la raison nous inspire; que comme le corps a sa chasteté, que l'impudicité corrompt, il y a une certaine intégrité de l'âme et de la vertu, qui appréhende d'être violée par les louanges : d'où vient à une âme bien née cette honte des louanges naturelle à la vertu; je dis à la vertu chrétienne, car on n'en connoît point d'autre en cette chaire. Il est donc de la nature de la vertu d'appréhender les louanges; et si vous pesez attentivement avec quelle précaution le Fils de Dieu l'oblige de se cacher : « Attendite ne justitiam vestram faciatis « coram hominibus, ut videamini ab eis[1]. » « Prenez garde de ne faire pas vos bonnes œuvres devant les hommes pour en être regardés : » Voulez-vous prier dans le cabinet, fermez la porte. « Orationem tuam « fac esse mysterium[2], » et ainsi des autres; voyez donc comme il élève la vertu : il la retire du monde, il la tient dans le cabinet et sous la clef, il la cache non-seulement aux autres, mais à elle-même; « il ne veut pas que la gauche sache l'aumône que fait la droite[3]; » enfin il la réserve pour les yeux du Père.

C'est pourquoi saint Jean Chrysostome compare la vertu chrétienne à une fille honnête et pudique, élevée dans la maison paternelle avec une merveilleuse retenue. On ne la mène pas, dit-il[4], au théâtre; on ne la produit pas dans les assemblées; elle n'écoute point les discours des hommes, ni leurs dangereuses flatteries; elle aime la retraite et la solitude, et se plaît à se cacher sous les yeux de Dieu, sous l'ombre de ses ailes et sous le secret de sa face; elle aime, dis-je, à se cacher, non par honte, mais par modestie. Car, mes Frères, ce n'est pas un moindre excès de cacher la vertu par honte, que de la produire par ostentation. Les hypocrites sont dignes et de blâme et de mépris tout ensemble, qui l'étalent avec art et pompeusement. Les lâches ne le sont pas moins qui rougissent de la professer, et lui donnent moins de liberté de paroître au jour, que le vice même ne s'en attribue. Ainsi la véritable vertu ne fuit pas toujours de se faire voir, mais jamais elle

1. Matth. VI, 1, 6.
2. *S. Chrysost.*, *Hom.* XIX, *in Matth.*, n. 3, tom. VII, pag. 248.
3. Matth. VI, 3. — 4. In Matth., *Hom.* LXXI, tom. VII, pag. 698.

ne se montre qu'avec sa simple parure. Bien loin de vouloir surprendre les yeux par des ornements empruntés, elle cache même une partie de sa beauté naturelle : et le peu qu'elle en découvre avec retenue est tellement éloigné de tout artifice, qu'on voit bien qu'elle n'a pas dessein d'être regardée; mais plutôt d'inviter les hommes par sa modestie à glorifier le Père céleste : « ut videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est[1]. »

Voilà l'idée véritable de la vertu chrétienne : y a-t-il rien de plus sage ni de plus modeste? C'est ainsi qu'elle étoit faite, lorsqu'elle sortoit toute récente d'entre les mains des apôtres, formée sur les exemples de Jésus-Christ même. Alors la piété étoit véritable, parce qu'elle n'étoit pas encore devenue un art; elle n'avoit pas encore appris à s'accommoder au monde, ni à servir au négoce des ténèbres : simple et innocente qu'elle étoit, elle ne regardoit que le ciel auquel elle prouvoit sa fidélité par l'humilité et la patience. La vaine gloire, dit saint Chrysostome[2], vient gâter cette bonne éducation; elle entreprend de corrompre la pudeur de la vertu. Au lieu qu'elle n'étoit faite que pour Dieu, elle la pousse à rechercher les yeux des hommes. Ainsi cette vierge si sage et si retirée est sollicitée par cette impudente à des amours déshonnêtes : « Sic à lenâ corruptissimâ ad turpes hominum « amores impellitur. » Fuyons, Messieurs, cet excès; et puisque tout le bien vient de Dieu, apprenons à lui rendre aussi toute la gloire. Car, comme dit excellemment le grand saint Fulgence, « encore que ce soit un orgueil damnable que de mépriser ce que Dieu commande, c'est une audace bien plus criminelle de s'attribuer à soi-même ce que Dieu donne : » « Detestabilis est cordis humani superbia, quâ facit « homo quod Deus in hominibus damnat; sed illa detestabilior, quâ « sibi tribuit homo quod Deus hominibus donat[3]. » Et si par le premier de ces attentats nous tâchons de nous soustraire à son empire, il semble que nous entreprenions par le second de nous égaler à lui.

C'est, Messieurs, ce que Dieu lui-même reproche aux hommes orgueilleux en la personne du roi de Tyr, lorsqu'il lui adresse ces paroles par la bouche de son prophète Ézéchiel : « Voici ce qu'a dit le Seigneur Dieu : Ton cœur s'est élevé démesurément; et tu as dit, Je suis un Dieu; et quoique tu ne sois qu'un homme mortel, tu t'es fait un cœur de Dieu » par ton audace insensée : « Dixisti, Deus ego sum;... « cum sis homo et non Deus, et dedisti cor tuum quasi cor Dei[4]. » Peut-être aurez-vous peine à comprendre que l'esprit humain soit capable d'un si prodigieux égarement.

Mais, mes Frères, ce n'est pas en vain que le Saint-Esprit parle en ces termes; et il n'est que trop véritable que celui qui se glorifie en lui-même, se fait en effet le cœur d'un Dieu. Car la théologie nous enseigne que comme Dieu est la source du bien et le centre de toutes choses, comme il est le seul sage et le seul puissant, il lui appartient, Chrétiens, de s'occuper de lui-même, de rapporter tout à lui-même,

1. Matth. v, 16. — 2. *Loco mox citato.* — 3. *Ep.* vi, *ad Theodor.*, pag. 189.
4. *Ezech.* xxviii, 2.

de se glorifier en ses conseils, et de se confier en son bras victorieux et en sa force invincible. Quand donc une créature s'admire dans sa vertu, s'aveugle dans sa puissance, se plaît dans son industrie, s'occupe enfin toute entière de ses propres perfections, elle agit à la manière de Dieu; et malgré sa misère et son indigence, elle imite la plénitude de ce premier Être. En effet, cet homme capable qui règne dans un conseil et ramène tous les esprits par la force de ses discours, lorsqu'il croit que son raisonnement et son éloquence et non la main de Dieu a tourné les cœurs, ne dit-il pas tacitement : « Labia nostra « à nobis sunt[1] : » « Nos lèvres sont de nous-mêmes; » et c'est nous qui avons trouvé ces belles paroles qui ont touché tout le monde? Et celui qui se persuade que c'est par son industrie qu'il s'est établi, et ne fait pas de réflexion sur la Providence divine qui l'a conduit par la main, ne dit-il pas avec Pharaon : « Meus est fluvius, et ego feci me- « metipsum[2]; » « Tout ce grand domaine est à moi, je suis l'ouvrier de ma fortune, et je me suis fait moi-même? » Quiconque enfin s'imagine qu'il peut achever ses affaires par sa tête ou par son bras, sans remonter au principe d'où viennent tous les bons succès, se fait lui-même un Dieu dans son cœur, et il dit avec ces superbes : « C'est notre main vigoureuse qui a fait hautement ces choses : » « Manus « nostra excelsa[3]. »

Malheur à la créature qui, faisant le dénombrement de ce qui est nécessaire pour ses entreprises, ne compte pas avant toutes choses le secours de Dieu, et ne lui rapporte pas toute la gloire! Dieu se rit de ses vains conseils, et il les dissipe : car c'est lui dont il est écrit qu'il réprouve les desseins des peuples, qu'il confond quand il lui plaît les entreprises des grands[4], et qu'il est terrible en conseils par dessus les enfants des hommes[5]. C'est lui qui élève, c'est lui qui abaisse; c'est lui qui donne la gloire, c'est lui qui la change en ignominie; c'est lui qui prend Cyrus par la main, dit le prophète Isaïe[6], qui fait marcher la terreur devant sa face et la victoire à sa suite, qui le mène triomphant par toute la terre, et qui abaisse à ses pieds toutes les puissances du monde. C'est lui-même qui, au moment ordonné, arrête toutes ses conquêtes et le précipite du haut de cette superbe grandeur par une sanglante défaite. C'est lui qui fait frapper par son ange un Hérode pour n'avoir pas donné la gloire à Dieu[7], qui renverse un Nicanor par une poignée de gens « qu'il regardoit comme rien, » « quos nullos « existimaverat, » comme dit le texte sacré[8]; qui confond un Antiochus avec son armée par laquelle il croyoit pouvoir dominer aux flots de la mer : « qui sibi videbatur etiam fluctibus maris imperare[9]. » Et quand aurois-je fini, si j'entreprenois de vous raconter toutes les victoires de ce triomphateur en Israël et de ce Monarque du monde!

Tremblons donc sous sa main suprême, et mettons en lui seul toute notre gloire. La gloire que les hommes donnent n'a ni fondement ni

1. *Ps.* XI, 5. — 2. *Ezech.* XXIX, 3. — 3. *Deut.* XXXII, 27.
4. *Ps.* XXXII, 10. — 5. *Ps.* LXV, 4. — 6. *Is.* XLV, 1. — 7. *Act.* XII, 23.
8. *II Mach.* VIII, 35. — 9. *II Mach.* IX, 8.

consistance. Qu'y a-t-il de plus variable, puisqu'elle s'attache aux événements et change avec la fortune? C'est pourquoi je souhaite à notre grand roi quelque chose de plus solide. Sire, je désire d'une ardeur immense de voir croître par tout l'univers cette haute réputation de vos armes et de vos conseils; et si ma voix se peut faire entendre parmi ces glorieuses acclamations, j'en augmenterai le bruit avec joie. Mais méditant en moi-même la vanité des choses humaines, qu'il est si digne de votre grande âme d'avoir toujours devant les yeux, je souhaite à Votre Majesté un éclat plus digne d'un roi chrétien que celui de la renommée, une immortalité plus assurée que celle que promet l'histoire à votre sage conduite; enfin une gloire mieux établie que celle que le monde admire : c'est celle de l'éternité avec le Père, le Fils, et le Saint-Esprit. Amen.

SERMON POUR LE JEUDI DE LA IIe SEMAINE DE CARÊME [1].

Fili, recordare quia recepisti bona in vita tua, Lazarus similiter mala; nunc autem hic consolatur, tu vero cruciaris.

Mon Fils, souvenez-vous que vous avez reçu vos biens dans votre vie, et que Lazare n'y a eu que des maux; c'est pourquoi il est maintenant dans la consolation, et vous dans les tourments. (Luc., XVI, 25.)

Nous lisons dans l'Histoire sainte [2] que le roi de Samarie ayant voulu bâtir une place forte, qui tenoit en crainte et en alarmes toutes les places du roi de Judée, ce prince assembla son peuple et fit un tel effort contre l'ennemi, que non-seulement il ruina cette forteresse, mais qu'il en fit servir les matériaux pour construire deux grands châteaux par lesquels il fortifia sa frontière.

Je médite aujourd'hui, Messieurs, de faire quelque chose de semblable; et dans cet exercice pacifique, je me propose l'exemple de cette entreprise militaire. Les libertins déclarent la guerre à la Providence divine; et ils ne trouvent rien de plus fort contre elle que la distribution des biens et des maux, qui paroît injuste, irrégulière, sans aucune distinction entre les bons et les méchants. C'est là que les impies se retranchent comme dans leur forteresse imprenable, c'est de là qu'ils jettent hardiment des traits contre la sagesse qui régit le monde.

1. Premier Sermon pour le jeudi de la 2e semaine de Carême, prêché à la cour, sur la Providence.
2. *III Reg.* XV, 17, 22.

se persuadant faussement que le désordre apparent des choses humaines rend témoignage contre elle. Assemblons-nous, Chrétiens, pour combattre les ennemis du Dieu vivant; renversons les remparts superbes de ces nouveaux Samaritains. Non contents de leur faire voir que cette inégale dispensation des biens et des maux du monde ne nuit en rien à la Providence, montrons au contraire qu'elle l'établit. Prouvons, par le désordre même, qu'il y a un ordre supérieur qui rappelle tout à soi par une loi immuable; et bâtissons les forteresses de Juda des débris et des ruines de celle de Samarie. C'est le dessein de ce discours que j'expliquerai plus à fond après que nous aurons imploré, etc.

Le théologien d'Orient, saint Grégoire de Nazianze [1], contemplant la beauté du monde, dans la structure duquel Dieu s'est montré si sage et si magnifique, l'appelle élégamment en sa langue, le plaisir et les délices de son Créateur. Il avoit appris de Moïse que ce divin architecte, à mesure qu'il bâtissait ce grand édifice, en admiroit lui-même toutes les parties : « Vidit Deus lucem quod esset bona [2]; » « Dieu vit que la lumière étoit bonne : » qu'en ayant composé le tout, il avoit encore enchéri, et l'avoit trouvé « parfaitement beau : » « Et erant « valde bona [3]; » enfin qu'il avoit paru tout saisi de joie dans le spectacle de son propre ouvrage. Où il ne faut pas s'imaginer que Dieu ressemble aux ouvriers mortels, lesquels, comme ils peinent beaucoup dans leurs entreprises, et craignent toujours pour l'événement, sont ravis que l'exécution les décharge du travail et les assure du succès. Mais Moïse regardant les choses dans une pensée plus sublime, et prévoyant en esprit qu'un jour les hommes ingrats nieroient la Providence qui régit le monde, il nous montre dès l'origine combien Dieu est satisfait de ce chef-d'œuvre de ses mains; afin que, le plaisir de le former nous étant un gage certain du soin qu'il devoit prendre à le conduire, il ne fût jamais permis de douter qu'il n'aimât à gouverner ce qu'il avoit tant aimé à faire, et ce qu'il avoit lui-même jugé si digne de sa sagesse.

Ainsi nous devons entendre que cet univers et particulièrement le genre humain est le royaume de Dieu, que lui-même règle et gouverne selon des lois immuables; et nous nous appliquerons aujourd'hui à méditer les secrets de cette céleste politique qui régit toute la nature, et qui, enfermant dans son ordre l'instabilité des choses humaines, ne dispose pas avec moins d'égards les accidents inégaux qui mêlent la vie des particuliers, que ces grands et mémorables événements qui décident de la fortune des empires.

Grand et admirable sujet, et digne de l'attention de la cour la plus auguste du monde! Prêtez l'oreille, ô mortels, et apprenez de votre Dieu même les secrets par lesquels il vous gouverne. Car c'est lui qui vous enseignera dans cette chaire; et je n'entreprends aujourd'hui d'expliquer ses conseils profonds, qu'autant que je serai éclairé par ses oracles infaillibles.

1. *Orat.* XXXIV, tom. I, pag. 557. — 2. *Genes.* I, 4. — 3. Ibid., 31

Mais il nous importe peu, Chrétiens, de connoître par quelle sagesse nous sommes régis, si nous n'apprenons aussi à nous conformer à l'ordre de ses conseils. S'il y a de l'art à bien gouverner, il y en a aussi à bien obéir. Dieu donne son esprit de sagesse aux princes [1] pour savoir conduire les peuples, et il donne aux peuples l'intelligence pour être capables d'être dirigés par ordre; c'est-à-dire qu'outre la science maîtresse par laquelle le prince commande, il y a une autre science subalterne qui enseigne aussi aux sujets à se rendre dignes instruments de la conduite supérieure, et c'est le rapport de ces deux sciences qui entretient le corps d'un État par la correspondance du chef et des membres.

Pour rétablir ce rapport dans l'empire de notre Dieu, tâchons de faire aujourd'hui deux choses. Premièrement, Chrétiens, quelque étrange confusion, quelque désordre même ou quelque injustice qui paroisse dans les affaires humaines, quoique tout y semble emporté par l'aveugle rapidité de la fortune, mettons bien avant dans notre esprit que tout s'y conduit par ordre, que tout s'y gouverne par maximes, et qu'un conseil éternel et immuable se cache parmi tous ces événements que le temps semble déployer avec une si prodigieuse incertitude. Secondement, venons à nous-mêmes, et après avoir bien compris quelle puissance nous meut et quelle sagesse nous gouverne, voyons quels sont les sentiments qui nous rendent dignes d'une conduite si relevée. Ainsi nous découvrirons, suivant la médiocrité de l'esprit humain, en premier lieu les ressorts et les mouvements, et ensuite l'usage et l'application de cette sublime politique qui régit le monde : et c'est tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Quand je considère en moi-même la disposition des choses humaines, confuse, inégale, irrégulière, je la compare souvent à certains tableaux que l'on montre assez ordinairement dans les bibliothèques des curieux comme un jeu de la perspective. La première vue ne vous montre que des traits informes et un mélange confus de couleurs, qui semble être, ou l'essai de quelque apprenti, ou le jeu de quelque enfant, plutôt que l'ouvrage d'une main savante. Mais aussitôt que celui qui sait le secret vous les fait regarder par un certain endroit, aussitôt toutes les lignes inégales venant à se ramasser d'une certaine façon dans notre vue, toute la confusion se démêle, et vous voyez paroître un visage avec ses linéaments et ses proportions, où il n'y avoit auparavant aucune apparence de forme humaine. C'est, ce me semble, Messieurs, une image assez naturelle du monde, de sa confusion apparente et de sa justesse cachée, que nous ne pouvons jamais remarquer qu'en le regardant par un certain point que la foi en Jésus-Christ nous découvre.

J'ai vu, dit l'Ecclésiaste, un désordre étrange sous le soleil : « J'ai

1. *Deut.* XXXIV, 9.

vu que l'on ne commet pas ordinairement, ni la course aux plus vites, ni les affaires aux plus sages, ni la guerre aux plus courageux; mais que c'est le hasard et l'occasion qui donne tous les emplois, qui règle tous les prétendants : » « Nec velocium esse cursum, nec fortium bellum;... sed tempus casumque in omnibus[1]. » J'ai vu, dit le même Ecclésiaste, que « toutes choses arrivent également à l'homme de bien et au méchant, à celui qui sacrifie et à celui qui blasphème : » « Quod universa æque eveniant justo et impio,... immolanti victimas et sacrificia contemnenti.... eadem cunctis eveniunt[2]. » Presque tous les siècles se sont plaints d'avoir vu l'iniquité triomphante et l'innocence affligée; mais de peur qu'il n'y ait rien d'assuré, quelquefois on voit au contraire l'innocence dans le trône et l'iniquité dans le supplice. Quelle est la confusion de ce tableau, et ne semble t-il pas que ces couleurs aient été jetées au hasard, seulement pour brouiller la toile ou le papier, si je puis parler de la sorte ?

Le libertin inconsidéré s'écrie aussitôt qu'il n'y a point d'ordre : « il dit en son cœur : Il n'y a point de Dieu, » ou ce Dieu abandonne la vie humaine aux caprices de la fortune : « Dixit insipiens in corde « suo : Non est Deus[3]. » Mais arrêtez, malheureux, et ne précipitez pas votre jugement dans une affaire si importante. Peut-être que vous trouverez que ce qui semble confusion est un art caché; et si vous savez rencontrer le point par où il faut regarder les choses, toutes les inégalités se rectifieront, et vous ne verrez que sagesse où vous n'imaginez que désordre.

Oui, oui, ce tableau a son point, n'en doutez pas; et le même Ecclésiaste, qui nous a découvert la confusion, nous mènera aussi à l'endroit par où nous contemplerons l'ordre du monde. « J'ai vu, dit-il, sous le soleil l'impiété en la place du jugement, et l'iniquité dans le rang que devoit tenir la justice : » « Vidi sub sole in loco judicii im- « pietatem, et in loco justitiæ iniquitatem[4]. » C'est-à-dire, si nous l'entendons, l'iniquité sur le tribunal, ou même l'iniquité dans le trône où la seule justice doit être placée. Elle ne pouvoit pas monter plus haut ni occuper une place qui lui fût moins due. Que pouvoit penser Salomon en considérant un si grand désordre ? Quoi, que Dieu abandonnoit les choses humaines sans conduite et sans jugement ? Au contraire, dit ce sage prince, en voyant ce renversement, « aussitôt j'ai dit en mon cœur : Dieu jugera le juste et l'impie, et alors ce sera le temps de toutes choses. » « Et dixi in corde meo : Justum in im- « pium judicabit Deus, et tempus omnis rei tunc erit[5]. »

Voici, Messieurs, un raisonnement digne du plus sage des hommes : il découvre dans le genre humain une extrême confusion, il voit dans le reste du monde un ordre qui le ravit : il voit bien qu'il n'est pas possible que notre nature, qui est la seule que Dieu a faite à sa ressemblance, soit la seule qu'il abandonne au hasard; ainsi, convaincu par raison qu'il doit y avoir de l'ordre parmi les hommes, et voyant

1. *Eccles.* IX, 11. — 2. Ibid., 2, 3. — 3. *Ps.* LII, 1. — 4. *Eccles.* XII, 16.
5. Ibid., 17.

par expérience qu'il n'est pas encore établi, il conclut nécessairement que l'homme a quelque chose à attendre. Et c'est ici, Chrétiens, tout le mystère du conseil de Dieu; c'est la grande maxime d'État de la politique du Ciel. Dieu veut que nous vivions au milieu du temps dans une attente perpétuelle de l'éternité; il nous introduit dans le monde, où il nous fait paroître un ordre admirable pour montrer que son ouvrage est conduit avec sagesse; où il laisse de dessein formé quelque désordre apparent pour montrer qu'il n'y a pas mis encore la dernière main. Pourquoi? pour nous tenir toujours en attente du grand jour de l'éternité, où toutes choses seront démêlées par une décision dernière et irrévocable; où Dieu, séparant encore une fois la lumière d'avec les ténèbres, mettra par un dernier jugement la justice et l'impiété dans les places qui leur sont dues, « et alors, dit Salomon, ce sera le temps de chaque chose, » « et tempus omnis rei tunc erit. »

Ouvrez donc les yeux, ô mortels; c'est Jésus-Christ qui vous y exhorte dans cet admirable discours qu'il a fait en saint Matthieu, chapitre sixième, et en saint Luc, chapitre douzième, dont je vais vous donner une paraphrase. Contemplez le ciel et la terre, et la sage économie de cet univers. Est-il rien de mieux entendu que cet édifice? est-il rien de mieux pourvu que cette famille? est-il rien de mieux gouverné que cet empire? Cette puissance suprême qui a construit le monde et qui n'y a rien fait qui ne soit très-bon, a fait néanmoins des créatures meilleures les unes que les autres. Elle a fait les corps célestes qui sont immortels, elle a fait les terrestres qui sont périssables; elle a fait des animaux admirables par leur grandeur, elle a fait les insectes et les oiseaux qui semblent méprisables par leur petitesse; elle a fait ces grands arbres des forêts qui subsistent des siècles entiers, elle a fait les fleurs des champs qui se passent du matin au soir. Il y a de l'inégalité dans ses créatures, parce que cette même bonté qui a donné l'être aux plus nobles, ne l'a pas voulu envier aux moindres. Mais depuis les plus grandes jusqu'aux plus petites, sa providence se répand partout. Elle nourrit les petits oiseaux qui l'invoquent dès le matin par la mélodie de leurs chants; et ces fleurs dont la beauté est si tôt flétrie, elle les habille si superbement durant ce petit moment de leur être, que Salomon dans toute sa gloire n'a rien de comparable à cet ornement. Vous, hommes qu'il a faits à son image, qu'il a éclairés de sa connoissance, qu'il a appelés à son royaume, pouvez-vous croire qu'il vous oublie, et que vous soyez les seules de ses créatures sur lesquelles les yeux toujours vigilants de sa Providence paternelle ne soient pas ouverts? « Nonne vos magis pluris estis illis[1]? » N'êtes-vous pas beaucoup plus qu'eux? » Que s'il vous paroît quelque désordre, s'il vous semble que la récompense coure trop lentement à la vertu, et que la peine ne poursuive pas d'assez près le vice, songez à l'éternité de ce premier Être : ses desseins, formés et conçus dans le sein immense de cette immuable éternité, ne dépendent ni des années

1. Matth. VI, 26.

ni des siècles qu'il voit passer devant lui comme des moments; et il faut la durée entière du monde pour développer tout à fait les ordres d'une sagesse si profonde. Et nous, mortels misérables, nous voudrions, en nos jours qui passent si vite, voir toutes les œuvres de Dieu accomplies! Parce que nous et nos conseils sommes limités dans un temps si court, nous voudrions que l'infini se renfermât aussi dans les mêmes bornes, et qu'il déployât en si peu d'espace tout ce que sa miséricorde prépare aux bons, et tout ce que sa justice destine aux méchants : « Attendis dies tuos paucos, et diebus tuis paucis vis impleri omnia, ut damnentur omnes impii, et coronentur omnes boni[1]. » Il ne seroit pas raisonnable : laissons agir l'Éternel suivant les lois de son éternité; et bien loin de la réduire à notre mesure, tâchons d'entrer plutôt dans son étendue : « Jungere æternitati Dei, et cum illo æternus isto[2]. »

Si nous entrons, Chrétiens, dans cette bienheureuse liberté d'esprit, si nous mesurons les conseils de Dieu selon la règle de l'éternité, nous regarderons sans impatience ce mélange confus des choses humaines. Il est vrai, Dieu ne fait pas encore de discernement entre les bons et les méchants; mais c'est qu'il a choisi son jour arrêté, où il fera paroître tout entier à la face de tout l'univers, quand le nombre des uns et des autres sera complet. C'est ce qui a fait dire à Tertullien ces excellentes paroles : « Dieu, dit-il, ayant remis le jugement à la fin des siècles, il ne précipite pas le discernement qui en est une condition nécessaire : » « Qui enim semel æternum judicium destinavit post sæculi finem, non præcipitat discretionem. » « Il se montre presque égal sur toute la nature humaine; et les biens et les maux qu'il envoie en attendant, sur la terre, sont communs à ses ennemis et à ses enfants : » « Æqualis est interim super omne hominum genus; et indulgens, et increpans, communia voluit esse et commoda profanis, et incommoda suis[3]. » Oui, c'est la vérité elle-même qui lui a dicté cette pensée. Car n'avez-vous pas remarqué cette parole admirable : Dieu ne précipite pas le discernement? Précipiter les affaires, c'est le propre de la foiblesse, qui est contrainte de s'empresser dans l'exécution de ses desseins, parce qu'elle dépend des occasions, et que ces occasions sont certains moments dont la fuite soudaine cause une nécessaire précipitation à ceux qui sont obligés de s'y attacher. Mais Dieu qui est l'arbitre de tous les temps, qui du centre de son éternité développe tout l'ordre des siècles, qui connoît sa toute-puissance, et qui sait que rien ne peut échapper ses mains souveraines, ah! il ne précipite pas ses conseils. Il sait que la sagesse ne consiste pas à faire toujours les choses promptement, mais à les faire dans le temps qu'il faut. Il laisse censurer ses desseins aux fous et aux téméraires, mais il ne trouve pas à propos d'en avancer l'exécution pour les murmures des hommes. Ce lui est assez, Chrétiens, que ses amis et ses serviteurs regardent de loin venir son jour avec humilité et tremblement : pour

1. S. Aug., *In Ps.* XCI, n. 8, tom. IV, col. 986. — 2. Ibid.
3. *Apolog.*, n. 41.

les autres, il sait où il les attend; et le jour est marqué pour les punir : il ne s'émeut pas de leurs reproches, « quoniam prospicit quod veniet dies ejus[1], » « parce qu'il voit que son jour doit venir bientôt. »

Mais cependant, direz-vous, Dieu fait souvent du bien aux méchants, il laisse souffrir de grands maux aux justes : et quand un tel désordre ne dureroit qu'un moment, c'est toujours quelque chose contre la justice. Désabusons-nous, Chrétiens, et entendons aujourd'hui la différence des biens et des maux : il y en a de deux sortes; il y a les biens et les maux mêlés, qui dépendent de l'usage que nous en faisons. Par exemple, la maladie est un mal; mais qu'elle sera un grand bien, si vous la sanctifiez par la patience! la santé est un bien, mais qu'elle deviendra un mal dangereux en favorisant la débauche! Voilà les biens et les maux mêlés, qui participent de la nature et du mal, et qui touchent à l'un ou à l'autre, suivant l'usage où on les applique.

Mais entendez, Chrétiens, qu'un Dieu tout-puissant a dans les trésors de sa bonté un souverain bien qui ne peut jamais être mal, c'est la félicité éternelle; et qu'il a dans les trésors de sa justice certains maux extrêmes qui ne peuvent tourner en bien à ceux qui les souffrent, tels que sont les supplices des réprouvés. La règle de sa justice ne permet pas que les méchants goûtent jamais ce bien souverain, ni que les bons soient tourmentés par ces maux extrêmes; c'est pourquoi il fera un jour le discernement : mais pour ce qui regarde les biens et les maux mêlés, il les donne indifféremment aux uns et aux autres.

Cette distinction étant supposée, il est bien aisé de comprendre que ces biens et ces maux suprêmes appartiennent au temps du discernement général, où les bons seront séparés pour jamais de la société des impies, et que ces biens et ces maux mêlés sont distribués avec équité dans le mélange où nous sommes. Car il falloit certainement, dit saint Augustin[2], que la justice divine prédestinât certains biens aux justes, auxquels les méchants n'eussent point de part, et de même qu'elle préparât aux méchants des peines dont les bons ne fussent jamais tourmentés : c'est ce qui fera dans le dernier jour un discernement éternel. Mais, en attendant ce temps limité, dans ce siècle de confusion où les bons et les méchants sont mêlés ensemble, il falloit que les biens et les maux fussent communs aux uns et aux autres, afin que le désordre même tînt les hommes toujours suspendus dans l'attente de la décision dernière et irrévocable.

Que le saint et divin Psalmiste a célébré divinement cette belle distinction de biens et de maux! J'ai vu, dit-il, dans la main de Dieu une coupe remplie de trois liqueurs : « Calix in manu Domini vini meri plenus mixto. » Il y a premièrement le vin pur, « vini meri; » il y a secondement le vin mêlé, « plenus mixto; » enfin il y a la lie, « verumtamen fœx ejus non est exinanita[3]. » Que signifie ce vin pur? la joie de l'éternité, joie qui n'est altérée par aucun mal, mêlée d'au-

1. *Ps.* XXXVI, 13. — 2. *In Ps.* LV, n. 16, tom. I, col. 526.
3. *Ps.* LXXIV, 8, 9.

cune amertume. Que signifie cette lie, sinon le supplice des réprouvés, supplice qui n'est tempéré d'aucune douceur? Et que représente ce vin mêlé, sinon ces biens et ces maux, que l'usage peut faire changer de nature, tels que nous les éprouvons dans la vie présente? O la belle distinction des biens et des maux que le prophète a chantée! mais la sage dispensation que la Providence en a faite! Voici les temps du mélange, voici les temps de mérite, où il faut exercer les bons pour les éprouver, et supporter les pécheurs pour les attendre : qu'on répande dans ce mélange ces biens et ces maux mêlés dont les sages savent profiter, pendant que les insensés en abusent, mais ces temps de mélange finiront. Venez, esprits purs, esprits innocents, venez boire le vin pur de Dieu, sa félicité sans mélange. Et vous, ô méchants endurcis, méchants éternellement séparés des justes, il n'y a plus pour vous de félicité, plus de danses, plus de banquets, plus de jeux; venez boire toute l'amertume de la vengeance divine : « Bibent omnes peccatores terræ[1]. » Voilà, Messieurs, ce discernement qui démêlera toutes choses par une sentence dernière et irrévocable.

« O que vos œuvres sont grandes, que vos voies sont justes et véritables, ô Seigneur, Dieu tout-puissant! Qui ne vous loueroit, qui ne vous béniroit, ô Roi des siècles[2]! » qui n'admireroit votre providence, qui ne craindroit vos jugements? Ah! vraiment! « l'homme insensé n'entend pas ces choses, et le fou ne les connoît pas : « Vir insipiens non cognoscet, et stultus non intelliget hæc[3]. » « Il ne regarde que ce qu'il voit, et il se trompe : » « Hæc cogitaverunt, et erraverunt[4]. » Car il vous a plu, ô grand architecte, qu'on ne vît la beauté de votre édifice qu'après que vous y aurez mis la dernière main ; et votre prophète a prédit que « ce seroit seulement au dernier jour qu'on entendroit le mystère de votre conseil : » « In novissimis diebus intelligetis consilium ejus[5]. »

Mais alors il sera bien tard pour profiter d'une connoissance si nécessaire : prévenons, Messieurs, l'heure destinée; assistons en esprit au dernier jour; et du marchepied de ce tribunal devant lequel nous comparoîtrons, contemplons les choses humaines. Dans cette crainte, dans cette épouvante, dans ce silence universel de toute la nature, avec quelle dérision sera entendu le raisonnement des impies, qui s'affermissoient dans le crime en voyant d'autres crimes impunis! Eux-mêmes au contraire s'étonneront comment ils ne voyoient pas que cette publique impunité les avertissoit hautement de l'extrême rigueur de ce dernier jour. Oui, j'atteste le Dieu vivant qui donne dans tous les siècles des marques de sa vengeance; les châtiments exemplaires qu'il exerce sur quelques-uns ne me semblent pas si terribles que l'impunité de tous les autres. S'il punissoit ici tous les criminels, je croirois toute sa justice épuisée; et je ne vivrois pas en attente d'un discernement plus redoutable. Maintenant sa douceur même et sa patience ne me permettent pas de douter qu'il ne faille attendre un grand

1. *Ps.* LXXIV, 9. — 2. *Apoc.* XV, 3, 4. — 3. *Ps.* XCI, 6 — 4. *Sap.* II, 21.
5. *Jerem.* XXIII, 20.

changement. Non, les choses ne sont pas encore en leur place fixe, elles n'ont pas encore leur temps arrêté. Lazare souffre encore, quoique innocent; le mauvais riche, quoique coupable, jouit encore de quelque repos : ainsi ni la peine ni le repos ne sont pas encore où ils doivent être, cet état est violent, et ne peut pas durer toujours. Ne vous y fiez pas, ô homme du monde; il faut que les choses changent. Et en effet admirez la suite : « Mon fils, tu as reçu des biens en ta vie, et Lazare aussi a reçu des maux. » Ce désordre se pouvoit souffrir durant les temps de mélange, où Dieu préparoit un plus grand ouvrage; mais sous un Dieu bon et sous un Dieu juste une telle confusion ne pouvoit pas être éternelle. C'est pourquoi, poursuit Abraham, maintenant que vous êtes arrivés tous deux au lieu de votre éternité; « nunc autem, » une autre disposition se va commencer, chaque chose sera en sa place, la peine ne sera plus séparée du coupable à qui elle est due, ni la consolation refusée au juste qui l'a espérée : « Nunc autem hic con« solatur, tu vero cruciaris. » Voilà, Messieurs, le conseil de Dieu exposé fidèlement par son Écriture : voyons maintenant en peu de paroles quel usage nous en devons faire; c'est par où je m'en vais conclure.

SECOND POINT.

Quiconque est persuadé qu'une sagesse divine le gouverne, et qu'un conseil immuable le conduit à une fin éternelle, rien ne lui paroît ni grand ni terrible que ce qui a relation à l'éternité : c'est pourquoi les deux sentiments que lui inspire la foi de la Providence, c'est premièrement de n'admirer rien, et ensuite de ne rien craindre de tout ce qui se termine en la vie présente.

Il ne doit rien admirer, et en voici la raison. Cette sage et éternelle Providence qui a fait, comme nous avons dit, deux sortes de biens, qui dispense des biens mêlés dans la vie présente, qui réserve les biens tout purs à la vie future, a établi cette loi : qu'aucun n'auroit de part aux biens suprêmes, qui auroit trop admiré les biens médiocres. Car Dieu veut, dit saint Augustin, que nous sachions distinguer entre les biens qu'il répand dans la vie présente, pour servir de consolation aux captifs, et ceux qu'il réserve aux siècles à venir, pour faire la félicité de ses enfants : « Aliud est solatium captivorum, « aliud gaudium liberorum [1]. » La sage et véritable libéralité veut qu'on sache distinguer ses dons; ou pour dire quelque chose de plus fort, Dieu veut que nous sachions distinguer entre les biens vraiment méprisables qu'il donne si souvent à ses ennemis, et ceux qu'il garde précieusement pour ne les communiquer qu'à ses serviteurs : « Hæc « omnia tribuit etiam malis, ne magni pendantur a bonis, » dit saint Augustin [2].

Et certainement, Chrétiens, quand, rappelant en mon esprit la mé-

1. S. Aug., *in Ps.* CXXXVI, n. 5, tom. IV, col. 1516.
2. *In Psalm.* LXII, n. 14, col. 613.

moire de tous les siècles, je vois si souvent les grandeurs du monde entre les mains des impies; quand je vois les enfants d'Abraham et le seul peuple qui adore Dieu relégué en la Palestine, en un petit coin de l'Asie, environné des superbes monarchies des Orientaux infidèles; et pour dire quelque chose qui nous touche de plus près, quand je vois cet ennemi déclaré du nom chrétien soutenir avec tant d'armées les blasphèmes de Mahomet contre l'Évangile, abattre sous son croissant la croix de Jésus-Christ notre Sauveur, diminuer tous les jours la chrétienté par des armes si fortunées; et que je considère d'ailleurs que tout déclaré qu'il est contre Jésus-Christ, ce sage distributeur des couronnes le voit du plus haut des cieux assis sur le trône du grand Constantin, et ne craint pas de lui abandonner un si grand empire, comme un présent de peu d'importance : ah ! qu'il m'est aisé de comprendre qu'il fait peu d'état de telles faveurs, et de tous les biens qu'il donne pour la vie présente! Et toi, ô vanité et grandeur humaine, triomphe d'un jour, superbe néant, que tu parois peu à ma vue, quand je te regarde par cet endroit !

Mais peut-être que je m'oublie, et que je ne songe pas où je parle, quand j'appelle les empires et les monarchies un présent de peu d'importance : non, non, Messieurs, je ne m'oublie pas; non, non, je n'ignore pas combien grand et combien auguste est le monarque qui nous honore de son audience; et je sais assez remarquer combien Dieu est bienfaisant en cet endroit, de confier à sa conduite une si grande et si noble partie du genre humain, pour la protéger par sa puissance. Mais je sais aussi, Chrétiens, que les souverains pieux, quoique dans l'ordre des choses humaines ils ne voient rien de plus grand que leur sceptre, rien de plus sacré que leur personne, rien de plus inviolable que leur majesté, doivent néanmoins mépriser le royaume qu'ils possèdent seuls, au prix d'un royaume dans lequel ils ne craignent point d'avoir des égaux, et qu'ils désirent même, s'ils sont chrétiens, de partager un jour avec leurs sujets, que la grâce de Jésus-Christ et la vision bienheureuse aura rendus leurs compagnons : « Plus amant « illud regnum in quo non timent habere consortes[1]. » Ainsi la foi de la Providence, en mettant toujours en vue aux enfants de Dieu la dernière décision, leur ôte l'admiration de toute autre chose : mais elle fait encore un plus grand effet; c'est de les délivrer de la crainte. Que craindroient-ils, Chrétiens ? rien ne les choque, rien ne les offense, rien ne leur répugne.

Il y a cette différence remarquable entre les choses particulières et la cause universelle du monde, que les causes particulières se choquent les unes les autres; le froid combat le chaud, et le chaud attaque le froid. Mais la cause première et universelle, qui enferme dans un même ordre et les parties et le tout, ne trouve rien qui la combatte, parce que si les parties se choquent entre elles, c'est sans préjudice du tout; elles s'accordent avec le tout, dont elles font l'assemblage par leur discordance et leur contrariété. Il seroit long, Chrétiens, de dé-

1. S. August., *de Civit. Dei*, lid. V, cap. XXIV, tom. VII, col. 141.

mêler ce raisonnement. Mais, pour en faire l'application, quiconque a des desseins particuliers, quiconque s'attache aux causes particulières; disons encore plus clairement, qui veut obtenir ce bienfait du prince, ou qui veut faire sa fortune par la voie détournée, il trouve d'autres prétendants qui le contrarient, des rencontres inopinées qui le traversent : un ressort ne joue pas à temps, et la machine s'arrête; l'intrigue n'a pas son effet, ses espérances s'en vont en fumée. Mais celui qui s'attache immuablement au tout et non aux parties, non aux causes prochaines, aux puissances, à la faveur, à l'intrigue, mais à la cause première et fondamentale, à Dieu, à sa volonté, à sa providence, il ne trouve rien qui s'oppose à lui ni qui trouble ses desseins : au contraire tout concourt et tout coopère à l'exécution de ses desseins; parce que tout concourt et tout coopère, dit le saint Apôtre[1], à l'accomplissement de son salut : et son salut est la grande affaire; c'est là que se réduisent toutes ses pensées : « Diligentibus Deum omnia « cooperantur in bonum[2]. »

S'appliquant de cette sorte à la Providence si vaste, si étendue, qui enferme dans ses desseins toutes les causes et tous les effets, il s'étend et se dilate lui-même, et il apprend à s'appliquer en bien toutes choses. Si Dieu lui envoie des prospérités, il reçoit le présent du ciel avec soumission; et il honore la miséricorde qui lui fait du bien, en le répandant sur les misérables. S'il est dans l'adversité, il songe que « l'épreuve produit l'espérance[3] » que la guerre se fait pour la paix; et que si sa vertu combat, elle sera un jour couronnée. Jamais il ne désespère, parce qu'il n'est jamais sans ressource. Il croit toujours entendre le Sauveur Jésus qui lui grave dans le fond du cœur ces belles paroles : « Ne craignez point, petit troupeau, parce qu'il a plu à votre Père de vous donner un royaume[4]. » Ainsi, à quelque extrémité qu'il soit réduit, jamais on n'entendra de sa bouche ces paroles infidèles, qu'il a perdu tout son bien; car peut-il désespérer de sa fortune, lui à qui il reste encore un royaume entier, un royaume qui n'est autre que celui de Dieu ? Quelle force le peut abattre, étant toujours soutenu par une si belle espérance ?

Voilà quel il est en lui-même. Il ne sait pas moins profiter de ce qui se passe dans les autres. Tout le confond et tout l'édifie; tout l'étonne et tout l'encourage. Tout le fait rentrer en lui-même, autant les coups de grâce que les coups de rigueur et de justice; autant la chute des uns que la persévérance des autres; autant les exemples de foiblesse que les exemples de force; autant la patience de Dieu que sa justice exemplaire. Car s'il lance son tonnerre sur les criminels, le juste, dit saint Augustin[5], vient laver ses mains dans leur sang; c'est-à-dire qu'il se purifie par la crainte d'un pareil supplice. S'ils prospèrent visiblement, et que leur bonne fortune semble faire rougir sur la terre l'espérance d'un homme de bien, il regarde le revers de la main de Dieu, et il entend avec foi comme une voix céleste qui dit aux mé-

1. Luc. XII, 32. — 2. *Rom.* VIII, 28. — 3. Ibid., V, 4. — 4. Luc. XII 32.
5. *In Ps.* LVII, n. 21, tom. IV, col. 556.

chants fortunés qui méprisent le juste opprimé : O herbe terrestre, ô herbe rampante, oses-tu bien te comparer à l'arbre fruitier pendant la rigueur de l'hiver, sous prétexte qu'il a perdu sa verdure et que tu conserves la tienne durant cette froide saison ! Viendra le temps de l'été, viendra l'ardeur du grand jugement, qui te desséchera jusqu'à la racine, et fera germer les fruits immortels des arbres que la patience aura cultivés. Telles sont les saintes pensées qu'inspire la foi de la Providence.

Chrétiens, méditons ces choses : et certes elles méritent d'être méditées. Ne nous arrêtons pas à la fortune ni à ses pompes trompeuses. Cet état que nous voyons aura son retour, tout cet ordre que nous admirons sera renversé. Que servira, Chrétiens, d'avoir vécu dans l'autorité, dans les délices, dans l'abondance, si cependant Abraham nous dit : Mon fils, tu as reçu du bien en ta vie, maintenant les choses vont être changées. Nulles marques de cette grandeur, nul reste de cette puissance. Je me trompe, j'en vois de grands restes et des vestiges sensibles; et quels ? C'est le Saint-Esprit qui le dit : « Les puissants, dit l'oracle de la sagesse, seront tourmentés puissamment : » « Potentes potenter tormenta patientur [1]. » C'est-à-dire qu'ils conserveront, s'ils n'y prennent garde, une malheureuse primauté de peine à laquelle ils seront précipités par la primauté de leur gloire. Ah ! encore que je parle ainsi, « j'espère de vous de meilleures choses : » « Confidimus autem de vobis meliora [2]. » Il y a des puissances saintes : Abraham qui condamne le mauvais riche, a lui-même été riche et puissant; mais il a sanctifié sa puissance en la rendant humble, modérée, soumise à Dieu, secourable aux pauvres : si vous profitez de cet exemple, vous éviterez le supplice du riche cruel, dont nous parle l'Évangile, et vous irez avec le pauvre Lazare vous reposer dans le sein du riche Abraham, et posséder avec lui les richesses éternelles.

SERMON POUR LE JEUDI DE LA IIe SEMAINE
DE CARÊME [3].

« Mortuus est autem et dives. »

Le riche mourut aussi. Luc. XVI, 22.

Je laisse Jésus-Christ sur le Thabor dans les splendeurs de sa gloire, pour arrêter ma vue sur un autre objet moins agréable, à la vérité, mais qui nous presse plus fortement à la pénitence. C'est le mauvais

1. *Sap.* VI, 7. — 2. *Heb.* VI, 9.
3. Deuxième Sermon pour le jeudi de la 2e semaine de Carême, prêché devant le roi, sur l'impénitence finale.

riche mourant, et mourant comme il a vécu, dans l'attache à ses passions, dans l'engagement au péché, dans l'obligation à la peine.

Dans le dessein que j'ai pris de faire tout l'entretien de cette semaine sur la triste aventure de ce misérable, je m'étois d'abord proposé de donner comme deux tableaux, dont l'un représenteroit sa mauvaise vie, et l'autre sa fin malheureuse; mais j'ai cru que les pécheurs, toujours favorables à ce qui éloigne leur conversion, si je faisois ce partage, se persuaderoient trop facilement qu'ils pourroient aussi détacher ces choses, qui ne sont pour notre malheur que trop enchaînées, et qu'une espérance présomptueuse de corriger à la mort ce qui manqueroit à la vie, nourriroit leur impénitence. Je me suis donc résolu de leur faire considérer, dans ce discours, comme par une chute insensible on tombe d'une vie licencieuse à une mort désespérée; afin que contemplant d'une même vue ce qu'ils font et ce qu'ils s'attirent, où ils sont et où ils s'engagent, ils quittent la voie en laquelle ils marchent, par la crainte de l'abîme où elle conduit. Vous donc, ô divin Esprit, sans lequel toutes nos pensées sont sans force et toutes nos paroles sans poids, donnez efficace à ce discours, touché des saintes prières de la bienheureuse Marie, à laquelle nous allons dire : « Ave, Maria. »

C'est trop se laisser surprendre aux vaines descriptions des peintres et des poëtes, que de croire la vie et la mort autant dissemblables que les uns et les autres nous les figurent. Pour les peindre au naturel, pour les représenter chrétiennement, il leur faut donner les mêmes traits. C'est pourquoi les hommes se trompent, lorsque, trouvant leur conversion si pénible pendant la vie, ils s'imaginent que la mort aplanira ces difficultés; se persuadent peut-être qu'il leur sera plus aisé de se changer, lorsque la nature altérée touchera de près à son changement dernier et irrémédiable : car ils devroient penser au contraire que la mort n'a pas un être distinct qui la sépare de la vie, mais qu'elle n'est autre chose, sinon une vie qui s'achève. Or qui ne sait, Chrétiens, qu'à la conclusion de la pièce on n'introduit pas d'autres personnages que ceux qui ont paru dans les autres scènes, et que les eaux d'un torrent, lorsqu'elles se perdent, ne sont pas d'une autre nature que lorsqu'elles coulent? C'est donc cet enchaînement qu'il nous faut aujourd'hui comprendre : et afin de concevoir plus distinctement comme ce qui se passe en la vie porte coup au point de la mort, traçons ici en un mot la vie d'un homme du monde.

Ses plaisirs et ses affaires partagent ses soins : par l'attache à ses plaisirs, il n'est pas à Dieu; par l'empressement de ses affaires, il n'est pas à soi; et ces deux chose ensemble le rendent insensible aux malheurs d'autrui. Ainsi notre mauvais riche, homme de plaisirs et de bonne chère, ajoutez, si vous le voulez, homme d'affaires et d'intrigues, étant enchanté par les uns et occupé par les autres, ne s'étoit jamais arrêté pour regarder en passant le pauvre Lazare qui mouroit de faim à sa porte.

Telle est la vie d'un homme du monde; et presque tous ceux qui m'écoutent se trouveront tantôt, s'ils y prennent garde, dans quelque

partie de la parabole. Mais voyons enfin, Chrétiens, quelle sera la fin de cette aventure. La mort, qui s'avançoit pas à pas, arrive, imprévue et inopinée. On dit à ce mondain délicat, à ce mondain empressé, à ce mondain insensible et impitoyable, que son heure dernière est venue : il se réveille en sursaut, comme d'un profond assoupissement; il commence à se repentir de s'être si fort attaché au monde, qu'il est enfin contraint de quitter : il veut rompre en un moment ses liens, et il sent, si toutefois il sent quelque chose, qu'il n'est pas possible, du moins tout à coup, de faire une rupture si violente : il demande du temps en pleurant, pour accomplir un si grand ouvrage, et il voit que tout le temps lui est échappé. Ah ! dans une occasion si pressante, où les grâces communes ne suffisent pas, il implore un secours extraordinaire; mais comme il n'a lui-même jamais eu pitié de personne, aussi tout est sourd à l'entour de lui au jour de son affliction : tellement que par ses plaisirs, par ses empressements, par sa dureté, il arrive enfin, le malheureux, à la plus grande séparation, sans détachement : premier point; à la plus grande affaire, sans loisir : second point; à la plus grande misère, sans assistance : troisième point. O Seigneur, Seigneur tout-puissant, donnez efficace à mes paroles, pour graver dans les cœurs de ceux qui m'écoutent des vérités si importantes ! Commençons à parler de l'attache au monde.

PREMIER POINT.

L'abondance, la bonne fortune, la vie délicate et voluptueuse sont comparées souvent dans les saintes Lettres à des fleuves impétueux, qui passent sans s'arrêter, et tombent sans pouvoir soutenir leur propre poids. Mais si la félicité du monde imite un fleuve dans son inconstance, elle lui ressemble aussi dans sa force, parce qu'en tombant elle nous pousse, et qu'en coulant elle nous tire : « Attendis quia labitur, cave quia trahit, » dit saint Augustin [1].

Il faut aujourd'hui, Messieurs, vous représenter cet attrait puissant. Venez et ouvrez les yeux, et voyez les liens cachés dans lesquels votre cœur est pris : mais pour comprendre tous les degrés de cette déplorable servitude où nous jettent les biens du monde, contemplez ce que fait en nous l'attache d'un cœur qui les possède, l'attache d'un cœur qui en use, l'attache d'un cœur qui s'y abandonne. O quelles chaînes ! ô quel esclavage ! Mais disons les choses par ordre.

Premièrement, Chrétiens, c'est une fausse imagination des âmes simples et ignorantes, qui n'ont pas expérimenté la fortune, que la possession des biens de la terre rend l'âme plus libre et plus dégagée. Par exemple, on se persuade que l'avarice seroit tout à fait éteinte, que l'on n'auroit plus d'attache aux richesses, si l'on en avoit ce qu'il faut. Ah ! c'est alors, disons-nous, que le cœur, qui se resserre dans l'inquiétude du besoin, reprendra sa liberté toute entière dans la commodité et dans l'aisance. Confessons la vérité devant Dieu : tous les

1. *In Ps.* CXXXVI, n. 3, tom. IV, col. 1514

jours nous nous flattons de cette pensée; mais certes nous nous abusons, notre erreur est extrême. C'est une folie de s'imaginer que les richesses guérissent l'avarice, ni que cette eau puisse étancher cette soif. Nous voyons par expérience que le riche, à qui tout abonde, n'est pas moins impatient dans ses pertes que le pauvre à qui tout manque; et je ne m'en étonne pas : car il faut entendre, Messieurs, que nous n'avons pas seulement pour tout notre bien une affection générale, mais que chaque petite partie attire une affection particulière; ce qui fait que nous voyons ordinairement que l'âme n'a pas moins d'attache, que la perte n'est pas moins sensible dans l'abondance que dans la disette. Il en est comme des cheveux, qui font toujours sentir la même douleur, soit qu'on les arrache d'une tête chauve, soit qu'on les tire d'une tête qui en est couverte : on sent toujours la même douleur, à cause que chaque cheveu ayant sa racine propre, la violence est toujours égale. Ainsi, chaque petite parcelle du bien que nous possédons tenant dans le fond du cœur par sa racine particulière, il s'ensuit manifestement que l'opulence n'a pas moins d'attache que la disette; au contraire, qu'elle est, du moins en ceci, et plus captive et plus engagée, qu'elle a plus de liens qui l'enchaînent, et un plus grand poids qui l'accable. Te voilà donc, ô homme du monde, attaché à ton propre bien avec un amour immense. Mais il se croiroit pauvre dans son abondance (de même de toutes les autres passions), s'il n'usoit de sa bonne fortune. Voyons quel est cet usage; et pour procéder toujours avec ordre, laissons ceux qui s'emportent d'abord aux excès; et considérons un moment les autres qui s'imaginent être modérés, quand ils se donnent de tout leur cœur aux choses permises.

Le mauvais riche de la parabole les doit faire trembler jusqu'au fond de l'âme. Qui n'a ouï remarquer cent fois que le Fils de Dieu ne nous parle ni de ses adultères, ni de ses rapines, ni de ses violences? Sa délicatesse et sa bonne chère font une partie si considérable de son crime, que c'est presque le seul désordre qui nous est rapporté dans notre Évangile. « C'est un homme, dit saint Grégoire, qui s'est damné dans les choses permises, parce qu'il s'y est donné tout entier, parce qu'il s'y est laissé aller sans retenue : » tant il est vrai, Chrétiens, que ce n'est pas toujours l'objet défendu, mais que c'est fort souvent l'attache qui fait des crimes damnables : « Divitem ultrix gehenna suscepit, non quia aliquid illicitum gessit, sed quia immoderato usu totum se licitis tradidit[1]. » O Dieu! qui ne seroit étonné, qui ne s'écrieroit avec le Sauveur : « Ah! que la voie est étroite qui nous conduit au royaume[2]! » Sommes-nous donc si malheureux, qu'il y ait quelque chose qui soit défendu, même dans l'usage de ce qui est permis? N'en doutons pas, Chrétiens : quiconque a les yeux ouverts pour entendre la force de cet oracle prononcé par le Fils de Dieu : « Nul ne peut servir deux maîtres[3]; » il pourra aisément comprendre qu'à quelque bien que le cœur s'attache, soit qu'il soit défendu, soit

1. *Past.*, part. III, cap. XXI; tom. II, col. 67. — 2. Matth. VII, 14.
3. Ibid., VI, 24.

qu'il soit permis, s'il s'y donne tout entier, il n'est plus à Dieu; et ainsi qu'il peut y avoir des attachements damnables à des choses qui de leur nature seroient innocentes. S'il est ainsi. Chrétiens, et qui peut douter qu'il ne soit ainsi, après que la vérité nous en assure? ô grands! ô riches du siècle! que votre condition me fait peur, et que j'appréhende pour vous ces crimes cachés et délicats, qui ne se distinguent point par les objets, qui ne dépendent que du secret mouvement du cœur, et d'un attachement presque imperceptible! Mais tout le monde n'entend pas cette parole; passons outre, Chrétiens; et puisque les hommes du monde ne comprennent pas cette vérité, tâchons de leur faire voir le triste état de leur âme par une chute plus apparente.

Et certes il est impossible qu'en prenant si peu de soin de se retenir dans les choses qui sont permises, ils ne s'emportent bientôt jusqu'à ne craindre plus de poursuivre celles qui sont ouvertement défendues. Car, Chrétiens, qui ne le sait pas? qui ne le sent par expérience? notre esprit n'est pas fait de sorte qu'il puisse facilement se donner des bornes. Job l'avoit bien connu par expérience : « Pepigi fœdus cum « oculis meis[1] : » « J'ai fait un pacte avec mes yeux de ne penser à aucune beauté mortelle. » Voyez qu'il règle la vue pour arrêter la pensée. Il réprime des regards qui pourroient être innocents, pour arrêter des pensées qui apparemment seroient criminelles : ce qui n'est peut-être pas si clairement défendu par la loi de Dieu, il y oblige ses yeux par traité exprès. Pourquoi? parce qu'il sait que, par cet abandon aux choses licites, il se fait dans tout notre cœur un certain épanchement d'une joie mondaine; si bien que l'âme, se laissant aller à tout ce qui lui est permis, commence à s'irriter de ce que quelque chose lui est défendu. Ah! quel état! quel penchant! quelle étrange disposition! Je vous laisse à penser si une liberté précipitée jusqu'au voisinage du vice ne s'emportera pas bientôt jusqu'à la licence; si elle ne passera pas bientôt les limites, quand il ne lui restera plus qu'une si légère démarche. Sans doute, ayant pris sa course avec tant d'ardeur dans cette vaste carrière des choses permises, elle ne pourra plus retenir ses pas; et il lui arrivera infailliblement ce que dit de soi-même le grand saint Paulin : « Je m'emporte au delà de ce que je dois, pendant que je ne prends aucun soin de me modérer en ce que je puis : » « Quod non expediebat admisi, dum non tempero quod licebat[2]. »

Après cela, Chrétiens, si Dieu ne fait un miracle, la licence des grandes fortunes n'a plus de limites : « Prodiit quasi ex adipe iniqui- « tas eorum[3] : » « Dans leur graisse, dit le Saint-Esprit, dans leur abondance, il se fait un fond d'iniquité qui ne s'épuise jamais. » C'est de là que naissent ces péchés régnants, qui ne se contentent pas qu'on les souffre ni même qu'on les excuse, mais qui veulent encore qu'on leur applaudisse. Car il y a, dit saint Augustin[4], deux espèces de péchés : les uns viennent de la disette; les autres naissent de l'excès.

1. *Job.* XXXI, 1. — 2. *Epist.* XXX. *ad Sever.*, n. 3. — 3. *Ps.* LXXII, 6.
4. *In Ps.* LXXII, n. 12, tom. IV, col. 759.

Ceux qui naissent du besoin et de la misère, ce sont des péchés serviles et timides : quand un pauvre vole, il se cache; quand il est découvert, il tremble; il n'oseroit soutenir son crime, trop heureux s'il le peut couvrir et envelopper dans les ténèbres. Mais ces péchés d'abondance, ils sont superbes et audacieux, ils veulent régner; vous diriez qu'ils sentent la grandeur de leur extraction : « Ils veulent jouir, dit Tertullien, de toute la lumière du jour et de toute la conscience du ciel : » « Delicta vestra et loco omni, et luce omni, et universa cœli conscientia fruuntur[1]. »

Combien en avons-nous vu qui se plaisent de faire les grands par la licence du crime, qui s'imaginent s'élever bien haut au-dessus des choses humaines par le mépris de toutes les lois, à qui la pudeur même semble indigne d'eux, parce que c'est une espèce de crainte! Ah! si je pouvois vous ouvrir ici le cœur d'un Nabuchodonosor ou d'un Balthasar dans l'Histoire sainte, d'un Néron, d'un Domitien dans les histoires profanes, vous verriez avec horreur et tremblement ce que fait dans les grandes places l'oubli de Dieu, et cette terrible pensée de n'avoir rien sur sa tête. C'est là que la convoitise va tous les jours se subtilisant, et renviant sur soi-même. De là naissent des vices inconnus, des monstres d'avarice, des raffinements de volupté, des délicatesses d'orgueil, qui n'ont point de nom : et tout cela se soutient à la face du genre humain. Pendant que tout le monde applaudit, on se résout facilement à se faire grâce : et dans cette licence infinie, on compte parmi ses vertus tous les péchés qu'on ne commet pas, tous les crimes dont on s'abstient. Et quelle est la cause de tous ces désordres? la grande puissance féconde en crimes, la licence, mère de tous les excès. « Vous avez dit : Je régnerai éternellement. Vous n'avez point fait de réflexion sur tout ceci, et vous ne vous êtes point représenté ce qui devoit vous arriver un jour : » « Dixisti : In sempiternum ero domina. Non posuisti hæc super cor tuum, neque recordata es novissimi tui[2]. » « Ces pécheurs hardis et superbes ne se contentent plus de penser le mal, ils s'en vantent, ils s'en glorifient : » « Cogitaverunt et locuti sunt nequitiam, iniquitatem in excelso locuti sunt[3]. » Remarquez ces paroles : « in excelso; » à découvert, en public, devant tout le monde. Parce qu'ils ont oublié Dieu, ils croient que Dieu les oublie, et qu'il dort aussi bien qu'eux : « Dixit enim in corde suo : Oblitus est Deus[4]. » L'impunité leur fait tout oser, ils ne pensent ni au jugement, ni à la mort même, jusqu'à ce qu'elle vienne, toujours imprévue, finir l'enchaînement des crimes, pour commencer celui des supplices.

Car de croire que sans miracle l'on puisse en ce seul moment briser des liens si forts, changer des inclinations si profondes, enfin abattre d'un même coup tout l'ouvrage de tant d'années, c'est une folie manifeste. A la vérité, Chrétiens, pendant que la maladie arrête pour un peu de temps les atteintes les plus vives de la convoitise, je confesse

1. *Ad. Nat.*, lib. I, n. 16. — 2. *Is.* XLVII, 7. — 3. *Ps.* LXXII, 8.
4. *Ps.* IX. 34.

qu'il est facile de jouer par crainte le personnage d'un pénitent. Le cœur a des mouvements artificiels qui se font et se défont en un moment : mais ses mouvements véritables ne se produisent pas de la sorte. Non, non, ni un nouvel homme ne se forme pas en un instant, ni ces affections vicieuses si intimement attachées ne s'arrachent pas par un seul effort; car quelle puissance a la mort, quelle grâce extraordinaire, pour opérer tout à coup un changement si miraculeux? Peut-être que vous penserez que la mort nous enlève tout, et qu'on se résout aisément de se détacher de ce qu'on va perdre. Ne vous trompez pas, Chrétiens; plutôt il faut craindre un effet contraire; car c'est le naturel du cœur humain de redoubler ses efforts pour retenir le bien qu'on lui ôte. Considérez ce roi d'Amalec, tendre et délicat, qui, se voyant proche de la mort, s'écrie avec tant de larmes : « Siccine separat amara mors[1]? » « Est-ce ainsi que la mort amère sépare les choses? » Il pensoit et à sa gloire et à ses plaisirs; et vous voyez comme à la vue de la mort, qui lui enlève son bien, toutes ses passions émues et s'irritent et se réveillent. Ainsi la séparation augmente l'attache d'une manière plus obscure et plus confuse, mais aussi plus profonde et plus intime; et ce regret amer d'abandonner tout, s'il avoit la liberté de s'expliquer, on verroit qu'il confirme par un dernier acte tout ce qui s'est passé dans la vie, bien loin de le rétracter. C'est, Messieurs, ce qui me fait craindre que ces belles conversions des mourants ne soient que sur la bouche ou sur le visage, ou dans la fantaisie alarmée, et non dans la conscience.

Par conséquent, Chrétiens, ne nous laissons point abuser à ses belles conversions des mourants, qui peignant et sur les yeux et sur le visage, et même, pour mieux tromper, dans la fantaisie alarmée, l'image d'un pénitent, font croire que le cœur est changé : car une telle pénitence, bien loin d'entrer assez avant pour arracher l'amour du monde, souvent, je ne crains pas de le dire, elle est faite par l'amour du monde. La crainte de mourir fait qu'il tâche d'apaiser Dieu par la seule espérance de vivre; et comme il n'ignore pas que la justice divine se plaît d'ôter aux pécheurs ce qu'ils aiment désordonnément, il feint de se détacher, il ne méprise le monde que dans l'appréhension de le perdre : ainsi, par une illusion terrible de son amour-propre, il se force lui-même à former dans l'esprit, et non dans le cœur, des actes de détachement que son attache lui dicte. O pénitence impénitente! ô pénitence toute criminelle et toute infectée de l'amour du monde! avec cette étrange pénitence, cette âme malheureuse sort de son corps, toute noyée et toute abîmée dans les affections sensuelles. Ah! démons, ne cherchez point d'autres chaînes pour la traîner dans l'abîme; ses chaînes sont ses passions : ne cherchez point dans cette âme ce qui peut servir d'aliment au feu éternel; elle est toute corporelle, toute pétrie, pour ainsi dire, de chair et de sang : pourquoi? parce qu'ayant commencé si tard l'ouvrage de son détachement, le temps lui a manqué pour l'accomplir.

1. *I Reg.* x, v, 32.

DEUXIÈME POINT.

L'un des plus grands malheurs de la vie mondaine, c'est qu'elle est toujours empressée. J'entends dire tous les jours aux hommes du monde qu'ils ne peuvent trouver de loisir; toutes les heures s'écoulent trop vite, toutes les journées finissent trop tôt; et dans ce mouvement éternel, la grande affaire du salut, qui est toujours celle qu'on remet, ne manque jamais de tomber toute entière au temps de la mort, avec tout ce qu'elle a de plus épineux.

Je trouve deux causes de cet embarras : premièrement nos prétentions, secondement notre inquiétude. Les prétentions nous engagent et nous amusent jusqu'au dernier jour : cependant notre inquiétude, c'est-à-dire l'impatience d'une humeur active et remuante, est si féconde en occupations, que la mort nous trouve encore empressés dans une infinité de soins superflus.

Sur ces principes, ô hommes du monde, venez, que je vous raconte votre destinée. Quelque charge que l'on vous donne, quelque établissement que l'on vous assure, jamais vous ne cesserez de prétendre : ce que vous croyez la fin de votre course, quand vous y serez arrivés, vous ouvrira inopinément une nouvelle carrière. La raison, Messieurs, la voici : c'est que votre humeur est toujours la même, et que la facilité se trouve plus grande. Commencer, c'est le grand travail à mesure que vous avancez, vous avez plus de moyens de vous avancer : et si vous couriez avec tant d'ardeur lorsqu'il falloit grimper par des précipices, il est hors de la vraisemblance que vous vous arrêtiez tout à coup quand vous aurez rencontré la plaine. Ainsi tous les présents de la fortune vous seront un engagement pour vous abandonner tout à fait à des prétentions infinies.

Bien plus, quand on cessera de vous donner, vous ne cesserez pas de prétendre. Le monde, pauvre en effets, est toujours magnifique en promesses; et comme la source des biens se tarit bientôt, il seroit tout à fait à sec, s'il ne savoit distribuer des espérances. Et est-il homme, Messieurs, qui soit plus aisé à mener bien loin, qu'un qui espère, parce qu'il aide lui-même à se tromper? Le moindre jour dissipe toutes ses ténèbres, et le console de tous ses ennuis : et quand même il n'y a plus aucune espérance, la longue habitude d'attendre toujours, que l'on a contractée à la cour, fait que l'on vit toujours en attente, et que l'on ne peut se défaire du titre de poursuivant, sans lequel on croiroit n'être plus du monde. Ainsi nous allons toujours tirant après nous cette longue chaîne traînante de notre espérance; et avec cette espérance, quelle involution d'affaires épineuses; et à travers de ces affaires et de ces épines, que de péchés, que d'injustices, que de tromperies, que d'iniquités enlacées : « Væ, qui trahitis iniquitatem in « funiculis vanitatis[1] ! » « Malheur à vous, dit le prophète, qui traînez tant d'iniquités dans les cordes de la vanité ! » c'est-à-dire, si je

1. *Is.* v, 18.

ne me trompe, tant d'affaires iniques dans cet enchaînement infini de vos espérances trompeuses.

Que dirai-je maintenant, Messieurs, de cette humeur inquiète, curieuse de nouveautés, ennemie du loisir, et impatiente du repos? d'où vient qu'elle ne cesse de nous agiter et de nous ôter notre meilleur bien, en nous engageant d'affaire en affaire, avec un empressement qui ne finit pas? Une maxime très-véritable, mais mal appliquée, nous jette dans cet embarras : la nature même nous enseigne que la vie est dans l'action. Comme donc les mondains, toujours dissipés, ne connoissent pas l'efficace de cette action paisible et intérieure qui occupe l'âme en elle-même, ils ne croient pas s'exercer s'ils ne s'agitent, ni se mouvoir s'ils ne font du bruit; de sorte qu'ils mettent la vie dans cette action empressée et tumultueuse; ils s'abîment dans un commerce éternel d'intrigues et de visites, qui ne leur laisse pas un moment à eux. Ils se sentent eux-mêmes quelquefois pressés, et se plaignent de cette contrainte : mais, Chrétiens, ne les croyez pas : ils se moquent, ils ne savent ce qu'ils veulent. Celui-là qui se plaint qu'il travaille trop, s'il étoit délivré de cet embarras, ne pourroit souffrir son repos : maintenant les journées lui semblent trop courtes, et alors son grand loisir lui seroit à charge : il aime sa servitude; et ce qui lui pèse lui plaît; et ce mouvement perpétuel, qui l'engage en mille contraintes, ne laisse pas de le satisfaire, par l'image d'une liberté errante. Comme un arbre, dit saint Augustin, que le vent semble caresser en se jouant avec ses feuilles et avec ses branches, bien que ce vent ne le flatte qu'en l'agitant, et le jette tantôt d'un côté, tantôt d'un autre avec une grande inconstance; vous diriez toutefois que l'arbre s'égaye par la liberté de son mouvement : ainsi, dit ce grand évêque, encore que les hommes du monde n'aient pas de liberté véritable, étant presque toujours contraints de céder aux divers emplois qui les poussent comme un vent; toutefois ils s'imaginent jouir d'un certain air de liberté et de paix, en promenant deçà et delà leurs désirs vagues et incertains : « Tanquam olivæ pendentes in arbore, ducentibus « ventis, quasi quadam libertate auræ perfruuntur vago quodam desi- « derio suo [1]. »

Voilà, si je ne me trompe, une peinture assez naturelle de la vie du monde et de la vie de la cour. Que faites-vous cependant, grand homme d'affaires, homme qui êtes de tous les secrets, et sans lequel cette grande comédie du monde manqueroit d'un personnage nécessaire; que faites-vous pour la grande affaire, pour l'affaire de l'éternité? C'est à l'affaire de l'éternité que doivent céder tous les emplois; c'est à l'affaire de l'éternité que doivent servir tous les temps. Dites-moi, en quel état est donc cette affaire? Ah! pensons-y, direz-vous? Vous êtes donc averti que vous êtes malade dangereusement, puisque vous songez enfin à votre salut. Mais, hélas! que le temps est court pour démêler une affaire si enveloppée, que celle de vos comptes et de votre vie! Je ne parle point en ce lieu, ni de votre famille qui

1. S. Aug., *in Ps.* CXXXVI, n. 9, tom. IV, col. 1518.

vous distrait, ni de la maladie qui vous accable, ni de la crainte qui vous étonne, ni des vapeurs qui vous offusquent, ni des douleurs qui vous pressent : je ne regarde que l'empressement. Écoutez de quelle force on frappe à la porte; on la rompra bientôt, si l'on n'ouvre. Sentence sur sentence, ajournement sur ajournement, pour vous appeler devant Dieu et devant sa chambre de justice. Écoutez avec quelle presse il vous parle par son prophète. « La fin est venue, la fin est venue; maintenant la fin est sur toi : » « Finis venit, venit finis; nunc « finis super te; » « et j'enverrai ma fureur contre toi, et je te jugerai selon tes voies; et tu sauras que je suis le Seigneur : » « Et immittam « furorem meum in te, et scietis quia ego Dominus[1]. » O Seigneur, que vous me pressez! encore une nouvelle recharge : « La fin est venue, la fin est venue; la justice, que tu croyois endormie, s'est éveillée contre toi; la voilà qu'elle est à la porte : » « Finis venit, « venit finis; evigilavit adversum te : ecce venit[2]. » « Le jour de la vengeance est proche. » Toutes les terreurs te sembloient vaines, et toutes les menaces trop éloignées; et « maintenant, dit le Seigneur, je te frapperai de près, et je mettrai tous tes crimes sur ta tête, et tu sauras que je suis le Seigneur qui frappe : » « Venit tempus; prope « est dies occisionis : nunc de propinquo effundam iram meam super « te : et imponam tibi omnia scelera tua, et scietis quia ego sum Do« minus percutiens[3]. » Tels sont, Messieurs, les ajournements par lesquels Dieu nous appelle à son tribunal et à sa chambre de justice. Mais enfin voici le jour qu'il faut comparoître : « Ecce dies, ecce ve« nit, egressa est contritio[4]. » L'ange qui préside à la mort recule d'un moment à l'autre, pour étendre le temps de la pénitence; mais enfin il vient un ordre d'en haut : « Fac conclusionem[5] : » Pressez, concluez; l'audience est ouverte, le Juge est assis : criminel, venez plaider votre cause. Mais que vous avez peu de temps pour vous préparer! O Dieu, que le temps est court, pour démêler une affaire si enveloppée que celle de vos comptes et de votre vie! Ah! que vous jetterez de cris superflus! ah! que vous soupirerez amèrement après tant d'années perdues! Vainement, inutilement, il n'y a plus de temps pour vous; vous entrez au séjour de l'éternité. Voyez qu'il n'y a plus de soleil visible qui commence et qui finisse les jours, les saisons, les années. Rien ne finit en cette contrée; c'est le Seigneur lui-même qui va commencer de mesurer toutes choses par sa propre infinité. Je vous vois étonné et éperdu en présence de votre Juge : mais regardez encore vos accusateurs; ce sont les pauvres qui vont s'élever contre votre dureté inexorable.

TROISIÈME POINT.

J'ai remarqué, Chrétiens, que le grand apôtre saint Paul, parlant de ceux qui s'aiment eux-mêmes et leurs plaisirs, les appelle « des

1. *Ezech.* VII, 2, 3, 5. — 2. Ibid., 6. — 3. *Ezech.* VII, 7, 8, 9.
4. Ibid., 10. — 5. Ibid., 24.

hommes cruels, sans affection, sans miséricorde : » « Sine affectione, « immites, sine benignitate, voluptatum amatores[1]; » et je me suis souvent étonné d'une si étrange contexture. En effet, cette aveugle attache aux plaisirs semble d'abord n'être que flatteuse, et ne paroît ni cruelle ni malfaisante; mais il est aisé de se détromper, et de voir dans cette douceur apparente une force maligne et pernicieuse. Saint Augustin nous l'explique par cette comparaison : Voyez, dit-il[2], les buissons hérissés d'épines, qui font horreur à la vue, la racine en est douce, et ne pique pas; mais c'est elle qui pousse ces pointes perçantes qui piquent, qui déchirent les mains, et qui les ensanglantent si violemment : ainsi l'amour des plaisirs. Quand j'écoute parler les voluptueux dans le livre de la Sapience, je ne vois rien de plus agréable ni de plus riant : ils ne parlent que de fleurs, que de festins, que de danses, que de passe-temps. « Coronemus nos rosis[3] : » « Couronnons nos têtes de fleurs, avant qu'elles soient flétries. » Ils invitent tout le monde à leur bonne chère, et ils veulent leur faire part de leurs plaisirs : « Nemo nostrûm exors sit luxuriæ nostræ[4]. » Que leurs paroles sont douces! que leur humeur est enjouée! que leur compagnie est désirable! Mais si vous laissez pousser cette racine, les épines sortiront bientôt : car écoutez la suite de leur discours : « Opprimons, ajoutent-ils, le juste et le pauvre : » « Opprimamus pauperem justum[5]. » « Ne pardonnons point ni à la veuve, ni à l'orphelin. » Quel est, Messieurs, ce changement, et qui auroit jamais attendu d'une douceur si plaisante une cruauté si impitoyable? C'est le génie de la volupté; elle se plaît à opprimer le juste et le pauvre, le juste qui lui est contraire, le pauvre qui doit être sa proie : c'est-à-dire, on la contredit, elle s'effarouche : elle s'épuise elle-même, il faut bien qu'elle se remplisse par des pilleries; et voilà cette volupté si commode, si aisée et si indulgente, devenue cruelle et insupportable.

Vous direz sans doute, Messieurs, que vous êtes bien éloignés de ces excès; et je crois facilement qu'en cette assemblée, et à la vue d'un roi si juste, de telles inhumanités n'oseroient paroître : mais sachez que l'oppression des foibles et des innocents n'est pas tout le crime de la cruauté. Le mauvais riche nous fait bien connoître qu'outre cette ardeur furieuse qui étend les mains aux violences, elle a sa encore dureté qui ferme les oreilles aux plaintes, les entrailles à la compassion, et les mains au secours. C'est, Messieurs, cette dureté qui fait des voleurs sans dérober, et des meurtriers sans verser de sang. Tous les saints Pères disent d'un commun accord que ce riche inhumain de notre évangile a dépouillé le pauvre Lazare, parce qu'il ne l'a pas revêtu; qu'il l'a égorgé cruellement, parce qu'il ne l'a pas nourri : « Quia non « pavisti, occidisti[6]. » Et cette dureté meurtrière est née de son abondance et de ses délices. O Dieu clément et juste! ce n'est pas pour cette raison que vous avez communiqué aux grands de la terre

1. *II Tim.* III, 3, 4. — 2. *In Ps.* CXXXIX, n. 4, tom. IV, col. 1554.
3. *Sap.* II, 8. — 4. Ibid., 9. — 5. Ibid., 10.
6. Lactant., *Divin Instit.*, lib. VI, cap. XI.

un rayon de votre puissance; vous les avez faits grands pour servir de pères à vos pauvres : votre providence a pris soin de détourner les maux de dessus leur tête, afin qu'ils pensassent à ceux du prochain : vous les avez mis à leur aise et en liberté, afin qu'ils fissent leur affaire du soulagement de vos enfants : et leur grandeur au contraire les rend dédaigneux, leur abondance secs, leur félicité insensibles; encore qu'ils voient tous les jours non tant des pauvres et des misérables, que la misère elle-même et la pauvreté en personne, pleurante et gémissante à leur porte. D'où vient une dureté si étonnante?

Je ne m'en étonne pas, Chretiens; d'autres pauvres plus pressants et plus affamés ont gagné les avenues les plus proches, et épuisé les libéralités à un passage plus secret. Expliquons-nous nettement : je parle de ces pauvres intérieurs qui ne cessent de murmurer, quelque soin qu'on prenne de les satisfaire, toujours avides, toujours affamés dans la profusion et dans l'excès même; je veux dire vos passions et vos convoitises. C'est en vain, ô pauvre Lazare! que tu gémis à la porte, ceux-ci sont déjà au cœur; ils ne s'y présentent pas, mais ils l'assiégent; ils ne demandent pas, mais ils arrachent. O Dieu! quelle violence! représentez-vous, Chrétiens, dans une sédition, une populace furieuse, qui demande arrogamment, toute prête à arracher si on la refuse; ainsi dans l'âme de ce mauvais riche; et ne l'allons pas chercher dans la parabole, plusieurs le trouveront dans leur conscience. Donc dans l'âme de ce mauvais riche, et de ses cruels imitateurs où la raison a perdu l'empire, où les lois n'ont plus de vigueur, l'ambition, l'avarice, la délicatesse, toutes les autres passions, troupe mutine et emportée, font retentir de toutes parts un cri séditieux, où l'on n'entend que ces mots : « Apporte, apporte : » « Dicentes : Affer. « affer[1] » apporte toujours de l'aliment à l'avarice, du bois à cette flamme dévorante; apporte une somptuosité plus raffinée à ce luxe curieux et délicat; apporte des plaisirs plus exquis à cet appétit dégoûté par son abondance. Parmi les cris furieux de ces pauvres impudents et insatiables, se peut-il faire que vous entendiez la voix languissante des pauvres, qui tremblent devant vous, qui, accoutumés à surmonter leur pauvreté par leur travail et par leurs sueurs, se laissent mourir de faim plutôt que de découvrir leur misère? C'est pourquoi ils meurent de faim; oui, Messieurs, ils meurent de faim dans vos terres, dans vos châteaux, dans les villes, dans les campagnes, à la porte et aux environs de vos hôtels; nul ne court à leur aide : hélas! ils ne vous demandent que le superflu, quelques miettes de votre table, quelques restes de votre grande chère. Mais ces pauvres que vous nourrissez trop bien au dedans épuisent tout votre fonds. La profusion, c'est leur besoin; non-seulement le superflu, mais l'excès même, leur est nécessaire; et il n'y a plus aucune espérance pour les pauvres de Jésus-Christ, si vous n'apaisez ce tumulte et cette sédition intérieure : et cependant ils subsisteroient, si vous leur donniez quelque chose de ce que votre prodigalité répand, ou de ce que votre avarice ménage.

1. *Prov.* XXX, 15.

Mais sans être possédé de toutes ces passions violentes, la félicité toute seule, et je prie que l'on entende cette vérité, oui, la félicité toute seule est capable d'endurcir le cœur de l'homme. L aise, la joie. l'abondance, remplissent l'âme de telle sorte, qu'elles en éloignent tout le sentiment de la misère des autres, et mettent à sec, si l'on n'y prend garde, la source de la compassion. C'est ici la malédiction des grandes fortunes; c'est ici que l'esprit du monde paroît le plus opposé à l'esprit du christianisme : car qu'est-ce que l'esprit du christianisme? esprit de fraternité, esprit de tendresse et de compassion, qui nous fait sentir les maux de nos frères, entrer dans leurs intérêts, souffrir de tous leurs besoins. Au contraire, l'esprit du monde, c'est-à-dire l'esprit de grandeur, c'est un excès d'amour-propre, qui, bien loin de penser aux autres, s'imagine qu'il n'y a que lui. Écoutez son langage dans le prophète Isaïe. « Tu as dit en ton cœur : Je suis, et il n'y a que moi sur la terre : » « Dixisti in corde tuo : Ego sum, et « præter me non est alter [1]. » Je suis, il se fait un Dieu, et il semble vouloir imiter celui qui a dit : « Je suis celui qui est [2]. » Je suis; il n'y a que moi : toute cette multitude, ce sont des têtes de nul prix, et, comme on parle, des gens de néant. Ainsi chacun ne compte que soi, et tenant tout le reste dans l'indifférence, on tâche de vivre à son aise, dans une souveraine tranquillité des fléaux qui affligent le genre humain.

Ah ! Dieu est juste et équitable. Vous y viendrez vous-même, riche impitoyable, aux jours de besoin et d'angoisse. Ne croyez pas que je vous menace du changement de votre fortune : l'événement en est casuel; mais ce que je veux dire n'est pas douteux. Elle viendra au jour destiné, cette dernière maladie, où, parmi un nombre infini d'amis, de médecins et de serviteurs, vous demeurerez sans secours, plus délaissé, plus abandonné que ce pauvre qui meurt sur la paille, et qui n'a pas un drap pour sa sépulture : car en cette fatale maladie, que serviront ces amis, qu'à vous affliger par leur présence; ces médecins, qu'à vous tourmenter; ces serviteurs, qu'à courir deçà et delà dans votre maison avec un empressement inutile ? Il vous faut d'autres amis, d'autres serviteurs : ces pauvres que vous avez méprisés sont les seuls qui seroient capables de vous secourir. Que n'avez-vous pensé de bonne heure à vous faire de tels amis, qui maintenant vous tendroient les bras, afin de vous recevoir dans les tabernacles éternels? Ah ! si vous aviez soulagé leurs maux, si vous aviez eu pitié de leur désespoir, si vous aviez seulement écouté leurs plaintes, vos miséricordes prieroient Dieu pour vous : les bénédictions qu'ils auroient données, lorsque vous les auriez consolés dans leur amertume, feroient maintenant distiller sur vous une rosée rafraîchissante; leurs côtés revêtus, dit le saint prophète, leurs entrailles rafraîchies, leur faim rassasiée vous auroient béni; leurs saints anges veilleroient autour de votre lit comme des amis officieux; et ces médecins spirituels consulteroient entre eux nuit et jour pour vous trouver des remèdes. Mais

1. *Is.* XLVII, 10. — 2. *Exod.* III, 14.

vous avez aliéné leur esprit, et le prophète Jérémie me les représente vous condamnant eux mêmes sans miséricorde.

Voici, Messieurs, un grand spectacle : venez considérer les saints anges dans la chambre d'un mauvais riche mourant. Oui, pendant que les médecins consultent l'état de sa maladie, et que sa famille tremblante attend le résultat de la conférence, ces médecins invisibles consultent d'un mal bien plus dangereux : « Curavimus Babylonem, « et non est sanata [1] : » « Nous avons soigné cette Babylone, et elle ne s'est point guérie. » Nous avons traité diligemment ce riche cruel; que d'huiles ramollissantes, que de douces fomentations nous avons mises sur ce cœur ! et il ne s'est pas amolli, et sa dureté ne s'est pas fléchie; tout a réussi contre nos pensées, et le malade s'est empiré parmi nos remèdes. « Laissons-le là, disent-ils; retournons à notre patrie, d'où nous étions descendus pour son secours : » « Derelinqua- « mus eum, et eamus unusquisque in terram suam [2]. » Ne voyez-vous pas sur son front le caractère d'un réprouvé ? La dureté de son cœur a endurci contre lui le cœur de Dieu : les pauvres l'ont déféré à son tribunal; son procès lui est fait au ciel; et quoiqu'il ait fait largesse en mourant des biens qu'il ne pouvoit plus retenir, le ciel est de fer à ses prières, et il n'y a plus pour lui de miséricorde : « Pervenit judi- « cium ejus usque ad cœlos [3]. » Considérez, Chrétiens, si vous voulez mourir dans cet abandon; et si cet état vous fait horreur, pour éviter les cris de reproche que feront contre vous les pauvres, écoutez les cris de la misère.

Ah ! le ciel n'est pas encore fléchi sur nos crimes. Dieu sembloit s'être apaisé en donnant la paix à son peuple; mais nos péchés continuels ont rallumé sa juste fureur : il nous a donné la paix, et lui-même nous fait la guerre : il a envoyé contre nous, pour punir notre ingratitude, la maladie, la mortalité, la disette extrême, une intempérie étonnante, je ne sais quoi de déréglé dans toute la nature qui semble nous menacer de quelques suites funestes, si nous n'apaisons sa colère. Et dans les provinces éloignées, et même dans cette ville, au milieu de tant de plaisirs et de tant d'excès, une infinité de familles meurent de faim et de désespoir : vérité constante, publique, assurée. O calamité de nos jours ! quelle joie pouvons-nous avoir ? faut-il que nous voyions de si grands malheurs ? et ne nous semble-t-il pas qu'à chaque moment tant de cruelles extrémités que nous savons, que nous entendons de toutes parts, nous reprochent devant Dieu et devant les hommes ce que nous donnons à nos sens, à notre curiosité, à notre luxe ? Qu'on ne demande plus maintenant jusqu'où va l'obligation d'assister les pauvres : la faim a tranché le doute, le désespoir a terminé la question; et nous sommes réduits à ces cas extrêmes où tous les Pères et tous les théologiens nous enseignent, d'un commun accord, que si l'on n'aide le prochain selon son pouvoir, on est coupable de sa mort, on rendra compte à Dieu de son sang, de son âme, de tous les excès où la fureur de la faim et du désespoir le précipite.

1. *Jerem.* LI, 9. — 2. Ibid. — 3. Ibid.

Qui nous donnera que nous entendions le plaisir de donner la vie ! qui nous donnera, Chrétiens, que nos cœurs soient comblés de l'action du Saint-Esprit, pour goûter ce plaisir sublime de soulager les misérables, de consoler Jésus-Christ qui souffre en eux, de faire reposer, dit le saint Apôtre, les entrailles affamées ? « Viscera sanctorum requieverunt per te, frater[1]. » Ah ! que ce plaisir est saint ! ah ! que c'est un plaisir vraiment royal !

Sire, Votre Majesté aime ce plaisir; elle en a donné des marques sensibles, qui seront suivies de plus grands effets. C'est aux sujets à attendre, et c'est aux rois à agir; eux-mêmes ne peuvent pas tout ce qu'ils veulent, mais ils rendront compte à Dieu de ce qu'ils peuvent. Sire, c'est tout ce qu'un sujet peut dire à Votre Majesté. Il faut dire le reste à Dieu, et le prier humblement de découvrir à un si grand roi les moyens de contenter bientôt l'amour qu'il a pour ses peuples, de satisfaire à l'obligation de sa conscience, de mettre le comble à sa gloire, et de poser l'appui le plus nécessaire de son salut éternel.

SERMON POUR LE IIIe DIMANCHE DE CARÊME[2].

« Homo quidam habuit duos filios, et dixit adolescentior ex illis pa-« tri : Pater, da mihi portionem substantiæ quæ me contingit. »

Un homme avoit deux fils, et le plus jeune des deux dit à son père : Mon père, donnez-moi mon partage du bien qui me touche. Luc. xv, 11.

La parabole de l'Enfant prodigue nous fut hier proposée par la sainte Église dans la célébration des mystères, et je me sens invité à ramener aujourd'hui un si beau et si utile spectacle. Et certainement, Chrétiens, toute l'histoire de ce prodigue, sa malheureuse sortie de la maison de son père, ses voyages ou plutôt ses égarements dans un pays éloigné, son avidité pour avoir son bien, et sa prodigieuse facilité à le dissiper, ses libertés et sa servitude, ses douleurs après ses plaisirs, et la misère extrême où il est réduit pour avoir tout donné à son plaisir : enfin la variété infinie et le mélange de ses aventures, sont un tableau si naturel de la vie humaine; et son retour à son père, où il retrouve avec abondance tous les biens qu'il avoit perdus, une image si accomplie des grâces de la pénitence, que je croirois manquer tout à fait au saint ministère dont je suis chargé, si je négligeois les instructions que Jésus-Christ a renfermées dans cet évangile. Ainsi mon esprit ne travaille plus qu'à trouver à quoi se réduire dans une

1. *Philemon.* 7.
2. Premier Sermon pour le 3e dimanche de Carême, prêché à la cour, sur l'amour des plaisirs.

matière si vaste. Tout me paroît important, et je ne puis tout traiter sans entreprendre aujourd'hui un discours immense. Grand Dieu, arrêtez mon choix sur ce qui sera le plus profitable à cet illustre auditoire, et donnez-moi les lumières de votre Esprit saint, par les pieuses intercessions de la bienheureuse Vierge, que je salue avec l'ange, en disant, « Ave, » etc.

Depuis notre ancienne désobéissance, il semble que Dieu ait voulu retirer du monde tout ce qu'il y avoit répandu de joie véritable pendant l'innocence des commencements; si bien que ce qui flatte maintenant nos sens n'est plus qu'un amusement dangereux, et une illusion de peu de durée. Le sage l'a bien compris, lorsqu'il a dit ces paroles : « Risus dolore miscebitur, et extrema gaudii luctus occupat[1]. » « Le ris sera mêlé de douleur, et les joies se termineront en regrets. » C'est connoître le monde que de parler ainsi de ses plaisirs; et ce grand homme a bien remarqué dans les paroles que j'ai rapportées, premièrement qu'ils ne sont pas purs, puisqu'ils sont mêlés de douleurs, et secondement qu'ils passent bien vite, puisque la tristesse les suit de si près. En effet, il est véritable que nous ne goûtons point ici de joie sans mélange. La félicité des hommes du monde est composée de tant de pièces, qu'il y en a toujours quelqu'une qui manque; et la douleur a trop d'empire dans la vie humaine, pour nous laisser jouir longtemps de quelque repos. C'est ce que nous pouvons entendre par la parabole de l'Enfant prodigue. Pour donner un cours plus libre à ses passions, il renonce aux commodités et à la douceur de sa maison paternelle, et il achète à ce prix cette liberté malheureuse. Le plaisir de jouir de ses biens est suivi de leur entière dissipation. Ses excès, ses profusions, cette vie voluptueuse qu'il a embrassée, le réduisent à la servitude, à la faim, et au désespoir. Ainsi vous voyez, Messieurs, que ses joies se tournent bientôt en une amertume finie : « Extrema gaudii luctus « occupat. » Mais voici un autre changement, qui n'est pas moins remarquable : la longue suite de ses malheurs l'ayant fait rentrer en lui-même, il retourne enfin à son père, repentant et affligé de tous ses désordres; et reçu dans ses bonnes grâces, il recouvre par ses larmes et par ses regrets ce que ses joies dissolues lui avoient fait perdre. Étranges vicissitudes! Plongé par ses plaisirs déréglés dans un abîme de douleurs, il rentre par sa douleur même dans la tranquille possession d'une joie parfaite. Tel est le miracle de la pénitence; et c'est ce qui me donne lieu, Chrétiens, de vous faire voir aujourd'hui, dans l'égarement et dans le retour de ce prodigue, ces deux vérités importantes : les plaisirs, sources de douleurs; et les douleurs, sources fécondes de nouveaux plaisirs C'est le partage de ce discours, et le sujet de vos attentions.

1. *Prov.* XI, 13.

PREMIER POINT.

L'apôtre saint Paul a prononcé que « tous ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ souffriront persécution : » « Omnes qui pie « volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur[1]. » L'Église étoit encore dans son enfance, et déjà toutes les puissances du monde s'armoient contre elle. Mais ne vous persuadez pas qu'elle ne fut persécutée que par les tyrans ennemis déclarés du christianisme. Chacun de ses enfants étoit soi-même son persécuteur. Pendant qu'on affichoit à tous les poteaux et dans toutes les places publiques des sentences et des proscriptions contre les fidèles, eux-mêmes se condamnoient d'une autre sorte. Si les empereurs les exiloient de leur patrie, tout le monde leur étoit un exil; ils s'ordonnoient à eux-mêmes de ne s'attacher nulle part, et de n'établir leur domicile en aucun pays de la terre. Si on leur ôtoit la vie par violence, eux-mêmes s'ôtoient les plaisirs volontairement. Et Tertullien a raison de dire que cette sainte et innocente persécution aliénoit encore plus les esprits que l'autre : « Plures inve« nias, quos magis periculum voluptatis quam vitæ avocet ab hac secta, « cum alia non sit et stulto et sapienti vitæ gratia, nisi voluptas[2]. » C'est-à-dire, qu'on s'éloignoit du christianisme plus par la crainte de perdre les plaisirs, que par celle de perdre la vie, qu'on n'aimoit autant n'avoir pas, que de l'avoir sans goût et sans agrément : c'est-à-dire, que si l'on craignoit les rigueurs des empereurs contre l'Église, on craignoit encore davantage la sévérité de sa discipline contre elle-même; et que plusieurs se seroient exposés plus facilement à se voir ôter la vie, qu'à se voir arracher les plaisirs, sans lesquels la vie leur est ennuyeuse.

Ce martyre, Messieurs, ne finira point; et cette sainte persécution par laquelle nous combattons en nous-mêmes les attraits des sens, doit durer autant que l'Église. La haine aveugle et injuste qu'avoient les grands du monde contre l'Évangile a eu son cours limité, et le temps l'a enfin tout à fait éteinte; mais la haine des chrétiens contre eux-mêmes et contre leur propre corruption doit être immortelle, et c'est elle qui fera durer jusques à la fin des siècles ce martyre vraiment merveilleux, où chacun s'immole soi-même, où le persécuteur et le patient sont également agréables, où Dieu d'une même main soutient celui qui souffre, et couronne celui qui persécute. C'est ce qu'il est aisé de prouver par l'Évangile; car il nous dit que pour suivre Jésus-Christ il faut se renoncer soi-même, et porter sa croix tous les jours : « Tollat crucem suam quotidie[3]; » non quelques heures, quelques jours, quelques mois, quelques années, mais tous les jours. Et ce n'est pas seulement aux religieux et aux solitaires que Jésus-Christ parle ainsi; mais son discours s'adresse à tous les chrétiens sans distinction : « Dicebat autem ad omnes[4] : » « Il dit à tous d'entrer par la porte étroite, parce que la porte de la perdition est large, que

1. *II Tim.* III, 12. — 2. *Spectac.* n. 2. — 3. Luc. IX, 23. — 4. Ibid.

le chemin qui y mène est spacieux, et qu'il y en a beaucoup qui y entrent : » « Intrate per angustam portam, quia lata porta et spatiosa « via est quæ ducit ad perditionem, et multi sunt qui intrant per « eam[1]. » Aussi s'écrie-t-il avec étonnement : « Que la porte de la vie est petite, que la voie qui y mène est étroite, et qu'il y en a peu qui la trouvent ! » « Quam angusta porta et arcta via est quæ ducit ad vi« tam; et pauci sunt qui inveniunt eam[2] ! » Et remarquez qu'il ne dit pas que la voie qui mène à la perfection est étroite, mais que la voie qui mène à la vie est étroite. Et encore avertit-il les fidèles « de faire effort pour entrer par la porte étroite; car je vous assure, leur dit-il, que plusieurs chercheront à y entrer, et ne le pourront : » « Conten« dite intrare per angustam portam, quia multi, dico vobis, quærent « intrare, et non poterunt[3]. »

Je n'ignore pas, Chrétiens, que plusieurs murmurent ici contre la sévérité de l'Évangile. Ils veulent bien que Dieu nous défende ce qui fait tort au prochain; mais ils ne peuvent comprendre que l'on mette de la vertu à se priver des plaisirs; et les bornes qu'on nous prescrit de ce côté-là leur semblent insupportables. Mais s'il n'étoit mieux séant à la dignité de cette chaire de supposer comme indubitables les maximes de l'Évangile que de les prouver par raisonnement, avec quelle facilité pourrois-je vous faire voir qu'il étoit absolument nécessaire que Dieu réglât par ses saintes et douces lois toutes les parties de notre conduite; que lui, qui nous a prescrit l'usage que nous devons faire de nos biens, ne devoit pas négliger de nous enseigner celui que nous devons faire de nos sens; que si, ayant égard à la foiblesse des sens, il leur a donné quelques plaisirs, aussi, pour honorer la raison, il falloit y mettre des bornes, et ne livrer pas au corps l'homme tout entier, à la honte de l'esprit.

Et certainement, Chrétiens, il ne faut pas s'étonner que Jésus-Christ nous commande de persécuter en nous-mêmes l'amour des plaisirs, puisque, sous prétexte d'être nos amis, ils nous causent de si grands maux. Les pires des ennemis, disoit sagement cet ancien[4], ce sont les flatteurs; et j'ajoute avec assurance, que les pires de tous les flatteurs, ce sont les plaisirs. Ces dangereux conseillers, où ne nous mènent-ils pas par leurs flatteries? Quelle honte, quelle infamie, quelle ruine dans les fortunes, quels déréglements dans les esprits, quelles infirmités même dans les corps n'ont pas été introduites par l'amour désordonné des plaisirs? Ne voyons-nous pas tous les jours plus de maisons ruinées par la sensualité que par les disgrâces, plus de familles divisées et troublées dans leur repos par les plaisirs que par les ennemis les plus artificieux, plus d'hommes immolés avant le temps à la mort par les plaisirs que par les violences et par les combats? Les tyrans, dont nous parlions tout à l'heure, ont-ils jamais inventé des tortures plus insupportables que celles que les plaisirs font souffrir à ceux qui s'y abandonnent? Ils ont amené dans le monde des

1. Matth. VII, 13, 14. — 2. Ibid. — 3. Luc. XIII, 24.
4. Q. Curt., lib. VIII, cap. V et VIII.

maux inconnus au genre humain; et les médecins nous enseignent, d'un commun accord, que ces funestes complications de symptômes et de maladies, qui déconcertent leur art, confondent leurs expériences, démentent si souvent leurs anciens aphorismes, ont leurs sources dans les plaisirs. Qui ne voit donc clairement combien il étoit juste de nous obliger d'en être les persécuteurs, puisqu'ils sont eux-mêmes, en tant de façons, les plus cruels persécuteurs de la vie humaine?

Mais laissons les maux qu'ils font à nos corps et à nos fortunes : parlons de ceux qu'ils font à nos âmes, dont le cours est inévitable. La source de tous les maux, c'est qu'ils nous éloignent de Dieu, pour lequel, si notre cœur ne nous dit pas que nous sommes faits, il n'y a point de paroles qui puissent guérir notre aveuglement. Or, mes Frères, Dieu est esprit, et ce n'est que par l'esprit qu'on le peut atteindre. Qui ne voit donc que plus nous marchons dans la région des sens, plus nous nous éloignons de notre demeure natale, et plus nous nous égarons dans une terre étrangère?

Le prodigue nous le fait bien voir; et ce n'est pas sans raison qu'il est écrit dans notre évangile, qu'en sortant de la maison de son père, « il alla dans une région bien éloignée : » « Peregre profectus est in « regionem longinquam[1]. » Ce fils dénaturé, et ce serviteur fugitif, qui quitte pour ses plaisirs le service de son maître, fait deux étranges voyages : il éloigne son cœur de Dieu, et ensuite il en éloigne même sa pensée. Rien n'éloigne tant notre cœur de Dieu, que l'attache aveugle aux joies sensuelles; et si les autres passions peuvent l'emporter, c'est celle-ci qui l'engage, et le livre tout à fait. Dieu n'est plus dans ton cœur, homme sensuel; l'idole que tu encenses, c'est le Dieu que tu adores. Mais tu feras bientôt une seconde démarche. Si Dieu n'est plus dans ton cœur, bientôt il ne sera plus dans ton esprit. Ta mémoire, trop complaisante à ce cœur ingrat, l'effacera bientôt d'elle-même de ton souvenir. En effet, ne voyons-nous pas que les plaisirs occupent tellement l'esprit, que les saintes vérités de Dieu et ses justes jugements n'y ont plus de place? « Auferuntur judicia tua à « facie ejus[2]. Dieu éloigné de notre cœur, Dieu éloigné de notre pensée; ô le malheureux éloignement! ô le funeste voyage! Où êtes-vous, ô prodigue? combien éloigné de votre patrie; et en quelle basse région avez-vous choisi votre demeure!

David s'étoit autrefois perdu dans cette terre étrangère; il en est revenu bientôt; mais pendant qu'il y a passé, écoutez ce qu'il nous dit de ses erreurs : « Cor meum dereliquit me : » Mon cœur, dit-il, m'a abandonné; il s'est allé engager dans une misérable servitude. Mais pendant que son cœur lui échappoit, où avoit-il son esprit? Écoutez ce qu'il dit encore : « Comprehenderunt me iniquitates meæ, « et non potui ut viderem[3] » : Les pensées de mon péché m'occupoient tout, et je ne pouvois plus voir autre chose. C'est encore en cet état que « la lumière de ses yeux n'est plus avec lui[4]. » La connoissance de Dieu étoit obscurcie, la foi comme éteinte et oubliée : Chrétiens,

1. Luc. XV, 13. — 2. *Ps.* IX, 27. — 3. *Ps.* XXXIX, 13. — 4. *Ps.* XXXVII, 10.

quel égarement! Mais les pécheurs vont plus loin encore. Les vérités de Dieu nous échappent; nous perdons, en nous éloignant, le ciel de vue; on ne sait qu'en croire; il n'y a plus que les sens qui nous touchent et qui nous occupent.

De vous dire maintenant, Messieurs, jusqu'où ira cet égarement, ni jusqu'où vous emporteront les joies sensuelles, c'est ce que je n'entreprends pas; car qui sait les mauvais conseils que vous donneront ces flatteurs? Tout ce que je sais, Chrétiens, c'est que la raison une fois livrée à l'attrait des sens, et prise de ce vin fumeux, ne peut plus se répondre d'elle-même, ni savoir où l'emportera son ivresse. Mais que sert de renouveler aujourd'hui ce que j'ai déjà dit dans cette chaire de l'enchaînement des péchés? Que sert de vous faire voir qu'ils s'attirent les uns les autres, puisqu'il n'en faut qu'un pour nous perdre; et que, sans que nous fassions jamais d'autres injustices, c'en est une assez criminelle que de refuser notre cœur à Dieu, qui le demande à si juste titre.

C'est à cette énorme injustice que nous engage tous les jours l'amour des plaisirs. Il fait beaucoup davantage : non content de nous avoir une fois arrachés à Dieu, il nous empêche d'y retourner par une conversion véritable; et en voici les raisons.

Pour se convertir, Chrétiens, il faut premièrement se résoudre, fixer son esprit à quelque chose, prendre une forme de vie : or, est-il que l'attache aux attraits sensibles nous met dans une contraire disposition. Car, trop pauvres pour nous pouvoir arrêter longtemps, nous voyons par expérience que tout l'agrément des sens est dans la variété; et c'est pourquoi l'Écriture dit que « la concupiscence est inconstante; » « Inconstantia concupiscentiæ[1]; » parce que, dans toute l'étendue des choses sensibles, il n'y a point de si agréable situation que le temps ne rende ennuyeuse et insupportable. Quiconque donc s'attache au sensible, il faut qu'il erre nécessairement d'objets en objets, et se trompe, pour ainsi dire, en changeant de place; ainsi la concupiscence, c'est-à-dire l'amour des plaisirs, est toujours changeant, parce que toute son ardeur languit et meurt dans la continuité, et que c'est le changement qui le fait revivre. Aussi qu'est-ce autre chose que la vie des sens, qu'un mouvement alternatif de l'appétit au dégoût, et du dégoût à l'appétit, l'âme flottant toujours incertaine entre l'ardeur qui se ralentit et l'ardeur qui se renouvelle? « inconstantia concupiscentiæ. » Voilà ce que c'est que la vie des sens. Cependant, dans ce mouvement perpétuel, on ne laisse pas de se divertir par l'image d'une liberté errante : « Quasi quadam libertate auræ perfruuntur vago « quodam desiderio suo[2]. »

Pour se convertir, il faut un certain sérieux. Ceux qui vivent dans les plaisirs, qui « s'imaginent que notre vie n'est qu'un jeu, » « lusum esse vitam nostram[3], » sont accoutumés à rire de tout, et ne prennent rien sérieusement; mais quand il faut arrêter ses résolutions,

1. *Sap.* IV, 12. — 2. S. Aug., *in Ps.* CXXXXI, n. 9, tom. IV, col. 1518.
3. *Sap.* XX, 12.

cette âme, accoutumée dès longtemps à courir deçà et delà partout où elle voit la campagne découverte, à suivre ses humeurs et ses fantaisies, et à se laisser tirer sans résistance par les objets plaisants, ne peut plus du tout se fixer. Cette constance, cette égalité, cette sévère régularité de la vertu lui fait peur, parce qu'elle n'y voit plus ces délices, ces doux changements, cette variété qui égale les sens, ces égarements agréables où ils semblent se promener avec liberté. C'est pourquoi cent fois on tente et cent fois on quitte, on rompt et on renoue bientôt avec les plaisirs. De là ces remises de jour en jour, ce demain qui ne vient jamais, cette occasion qui manque toujours, cette affaire qui ne finit point, et dont on attend toujours la conclusion. O âme inconstante et irrésolue ! ou plutôt trop constante et trop résolue, pour ne pouvoir te résoudre, iras-tu toujours errant d'objets en objets, sans jamais t'arrêter au bien véritable ? Qu'as-tu acquis de certain par ce mouvement éternel, et que te reste-t-il de tous ces plaisirs, sinon que tu en reviens avec un dégoût du bien, une attache au mal, le corps fatigué et l'esprit vide ? Est-il rien de plus pitoyable ?

C'est ici qu'il nous faut entendre quelle est la captivité où jettent les joies sensuelles; car le prodigue de la parabole ne s'égare pas seulement, mais encore il s'engage et se rend esclave; et voici en quoi consiste notre servitude. C'est qu'encore que nous passions d'un objet à l'autre, ainsi que je viens de dire, avec une variété infinie, nous demeurons arrêtés dans l'étendue des choses sensibles. Et qu'est-ce qui nous tient ainsi captifs de nos sens, sinon la malheureuse alliance du plaisir avec l'habitude ? Car si l'habitude seule a tant de force pour nous captiver, le plaisir et l'habitude étant joints ensemble, quelles chaînes ne feront-ils pas ? « Venundatus sub peccato[1] : » « Je suis vendu pour être assujetti au péché : » Le péché nous achète par le plaisir qu'il nous donne. Entrez avec moi, Messieurs, dans cette considération. Encore que la nature ne nous porte pas à mentir, et qu'on ne puisse comprendre le plaisir que plusieurs y trouvent, néanmoins celui qui s'est engagé dans cette foiblesse honteuse ne trouve plus d'ornements qui soient dignes de ses discours, que la hardiesse de ses inventions; bien plus, il jure et ment tout ensemble avec une pareille facilité; et, par une horrible profanation, il s'accoutume à mêler ensemble la première vérité avec son contraire. Et quoique, repris par ses amis et confondu par lui-même, il ait honte de sa conduite qui lui ôte toute créance, son habitude l'emporte par-dessus ses résolutions. Que si une coutume de cette sorte, qui répugne à la nature non moins qu'à la raison même, est néanmoins si puissante et si tyrannique, qu'y aura-t-il de plus invincible que la nature avec l'habitude, que la force de l'inclination et du plaisir jointe à celle de l'accoutumance? Si le plaisir rend le vice aimable, l'habitude le rendra comme nécessaire. Si le plaisir nous jette dans une prison, l'habitude, dit saint Augustin, fermera cent portes sur nous, et ne nous laissera aucune sortie ·

1. *Rom.* VII, 14.

« Inclusum se sentit difficultate vitiorum, et quasi muro impossibili-
« tatis erecto portisque clausis, qua evadat non invenit[1]. »

En cet état, Chrétiens, s'il nous reste quelque connoissance de ce que nous sommes, quelle pitié devons-nous avoir de notre misère ? Car encore, si nous pouvions arrêter cette course rapide des plaisirs, et les attacher, pour ainsi parler, autant à nous que nous nous attachons à eux, peut-être que notre aveuglement auroit quelque excuse. Mais n'est-ce pas la chose du monde la plus déplorable, que nous aimions si puissamment ces amis trompeurs qui nous abandonnent si vite ; qu'ils aient une telle force pour nous entraîner, et nous aucune pour les retenir ; enfin, que notre attache soit si violente, que nous soyons si fidèles à ces trompeurs, et leur fuite cependant si précipitée ? Pleurez, pleurez, ô prodigue ! car qu'y a-t-il de plus misérable que de se sentir comme forcé par ses habitudes vicieuses d'aimer les plaisirs, et de se voir sitôt après forcé, par une nécessité fatale, de les perdre sans retour et sans espérance ?

Que si, parmi tant de sujets de nous affliger, nous vivons toutefois heureux et contents ; c'est alors, c'est alors, mes Frères, qu'au défaut de notre misère, notre propre repos nous doit faire horreur. Car ce n'est pas en vain qu'il est écrit : « Illuminez mes yeux, ô Seigneur, de peur que je ne m'endorme dans la mort[2] » Ce n'est pas en vain qu'il est écrit : « Ils passent leurs jours en paix, et descendent en un moment dans les enfers[3]. » Ce n'est pas en vain qu'il est écrit, et que le Sauveur a prononcé dans son Evangile : « Malheur à vous qui riez car vous pleurerez[4] ! » En effet, si ceux qui rient parmi leurs péchés peuvent toujours conserver leur joie et en ce monde et en l'autre, ils l'emportent contre Dieu et bravent sa toute-puissance. Mais comme Dieu est le maître, il faut nécessairement que leurs ris se changent en gémissements éternels ; et ils sont d'autant plus assurés de pleurer un jour, qu'ils pleurent moins maintenant. Ouvrez donc les yeux, ô pécheurs ! voyez sur le bord de quel précipice vous vous êtes endormis, parmi quels flots et quelles tempêtes vous croyez être en sûreté, enfin parmi quels malheurs et dans quelle servitude vous viviez contents ! O qu'il vous serait peut-être utile que Dieu vous éveillât d'un coup de sa main, et vous instruisît par quelque affliction ! Mais, mes Frères, je ne veux point faire de pareils souhaits, et je vous conjure au contraire de n'obliger pas le Tout-Puissant à vous faire ouvrir les yeux par quelque revers ; prévenez de vous-mêmes sa juste fureur ; craignez le retour du siècle à venir, et le funeste changement dont Jésus-Christ vous menace ; et, de peur que votre joie ne se change en pleurs, cherchez dans la pénitence, avec le prodigue, une tristesse qui se change en joie : c'est par où je m'en vais conclure.

1. *In Ps.* CVI, n. 5, tom. IV, col. 1206. — 2. *Ps.* XII, 4. — 3. *Job.* XXI, 13.
4. Luc. VI, 25.

SECOND POINT.

Nous lisons dans l'Histoire sainte, c'est au premier livre d'Esdras, que lorsque ce grand prophète eut rebâti le temple de Jérusalem, que l'armée assyrienne avoit détruit, le peuple mêlant ensemble le triste souvenir de sa ruine et la joie d'un si heureux rétablissement, une partie poussoit en l'air des accents lugubres, l'autre faisoit retentir jusqu'au ciel des chants de réjouissance; en telle sorte, dit l'auteur sacré, « qu'on ne pouvoit distinguer les gémissements d'avec les cris d'allégresse : » « Nec poterat quisquam agnoscere vocem clamoris læ« tantium, et vocem fletus populi [1]. » Ce mélange mystérieux de douleur et de joie est une image assez naturelle de ce qui s'accomplit dans la pénitence. L'âme déchue de la grâce voit le temple de Dieu renversé en elle.

Ce ne sont point les Assyriens qui ont fait cet effroyable ravage; c'est elle-même qui a détruit et honteusement profané ce temple sacré de son cœur, pour en faire un temple d'idoles. Elle pleure, elle gémit, elle ne veut point recevoir de consolation; mais au milieu de ses douleurs, et pendant qu'elle fait couler un torrent de larmes, elle voit que le Saint-Esprit, touché de ses pleurs et de ses regrets, commence à redresser cette maison sainte, qu'il relève l'autel abattu, et rend enfin le premier honneur à sa conscience, où il veut faire sa demeure; en sorte qu'elle trouvera dans le nouveau sanctuaire une retraite assurée, dans laquelle elle pourra vivre heureuse et tranquille, sous la paisible protection de Dieu qui y fera sa demeure. Que jugez-vous, Chrétiens, de cette sainte tristesse? Une âme, à qui ses douleurs procurent une telle grâce, n'aimera-t-elle pas mieux s'affliger de ses péchés, que de vivre avec le monde? et ne faut-il pas s'écrier ici avec le grand saint Augustin : « Que celui-là est heureux, qui est malheureux de cette sorte ! » « Quam felix est, qui sic miser est [2] ! »

C'est ici que je voudrois pouvoir ramasser tout ce qu'il y a de plus efficace dans les Écritures divines, pour vous représenter dignement ces délices intérieures, ce fleuve de paix dont parle Isaïe [3], cette paix du Saint-Esprit, enfin ce calme admirable d'une bonne conscience. Il est malaisé, mes Frères, de faire entendre ces vérités et goûter ces chastes plaisirs aux hommes du monde; mais nous tâcherons toutefois comme nous pourrons de leur en donner quelque idée.

Dans cette inconstance des choses humaines, et parmi tant de différentes agitations qui nous troublent ou qui nous menacent, celui-là me semble heureux qui peut avoir un refuge. Et sans cela, Chrétiens, nous sommes trop découverts aux attaques de la fortune pour pouvoir trouver du repos. Laissons pour quelque temps la chaleur ordinaire du discours, et pesons les choses froidement. Vous vivez ici dans la cour,

1. *I Esdr.* III, 13. — 2. *In Ps.* XXXVII, n. 2, tom. IV, col. 294.
3. *Is.* LXVI, 12.

et sans entrer plus avant dans l'état de vos affaires, je veux croire que votre état est tranquille; mais vous n'avez pas si fort oublié les tempêtes dont cette mer est si souvent agitée, que vous vous fiiez tout à fait à cette bonace : et c'est pourquoi je ne vois point d'homme sensé, qui ne se destine un lieu de retraite qu'il regarde de loin, comme un port dans lequel il se jettera, quand il sera poussé par les vents contraires. Mais cet asile, que vous vous préparez contre la fortune, est encore de son ressort; et si loin que vous puissiez étendre votre prévoyance, jamais vous n'égalerez ses bizarreries : vous penserez vous être munis d'un côté, la disgrâce viendra de l'autre; vous aurez tout assuré aux environs, l'édifice manquera par le fondement. Si le fondement est solide, un coup de foudre viendra d'en haut, qui renversera tout de fond en comble : je veux dire simplement et sans figure que les malheurs nous assaillent et nous pénètrent par trop d'endroits pour pouvoir être prévus et arrêtés de toutes parts. Il n'y a rien sur la terre où nous mettions notre appui, qui non-seulement ne puisse manquer, mais encore nous être tourné en une amertume infinie. Et nous serions trop novices dans l'histoire de la vie humaine, si nous avions besoin que l'on nous prouvât cette vérité.

Posons donc que ce qui peut arriver, ce que vous avez vu mille fois arriver aux autres, vous arrive aussi à vous-mêmes. Car, mes Frères, vous n'avez point de sauvegarde de la fortune; vous n'avez ni exemption ni privilége contre les faiblesses communes. Qu'il arrive que votre fortune soit renversée par quelque disgrâce, votre famille désolée par quelque mort désastreuse, votre santé ruinée par quelque longue et fâcheuse maladie; si vous n'avez quelque lieu où vous vous mettiez à l'abri, vous essuierez tout du long toute la fureur des vents et de la tempête : mais où sera cet abri? Promenez-vous à la campagne, le grand air ne dissipe point votre inquiétude; rentrez dans votre maison, elle vous poursuit; cette importune s'attache à vous jusque dans votre cabinet, et dans votre lit, où elle vous fait faire cent tours et retours, sans que jamais vous trouviez une place qui vous soit commode. Poussé et persécuté de tous côtés, je ne vois plus que vous-même et votre propre conscience où vous puissiez vous réfugier. Mais si cette conscience est mal avec Dieu, ou elle n'est pas en paix, ou sa paix est pire et plus ruineuse que tous les troubles. C'est la faute que nous faisons : notre conscience, notre intérieur, le fond de notre âme et la plus haute partie d'elle-même, est hors de prise : nous l'engageons avec les choses sur quoi la fortune peut frapper. Imprudents! Quand le corps est découvert, ils tâchent de cacher la tête : nous produisons tout au dehors. Que ferez-vous, malheureux? Le dehors vous étant contraire, vous voudriez vous renfermer au dedans? le dedans, qui est tout en trouble, vous rejette violemment au dehors. Le monde se déclare contre vous par votre infortune; le ciel vous est fermé par vos péchés : ainsi, ne trouvant nulle consistance, quelle misère sera égale à la vôtre? Que si votre cœur est droit avec Dieu, là sera votre asile et votre refuge : là vous aurez Dieu au milieu de vous; car Dieu ne quitte jamais un homme de bien : « Deus in medio ejus, non com-

« movebitur, » dit le Psalmiste [1]. Dieu donc habitant en vous soutiendra votre cœur abattu, en l'unissant saintement à un Jésus désolé, et au mystère de sa croix et de ses souffrances. Là il vous montrera les afflictions, sources fécondes de biens infinie : et entretenant votre âme affligée dans une bonne espérance, il vous donnera des consolations que le monde ne peut entendre. Mais pour avoir en vous-même ce consolateur invisible, c'est-à-dire le Saint-Esprit à qui le Sauveur a donné ce nom, et pour goûter avec lui la paix d'une bonne conscience, il faut que cette conscience soit purifiée; et nulle eau ne le peut faire que celle des larmes. Coulez donc, larmes de la pénitence; coulez comme un torrent, ondes bienheureuses; nettoyez cette conscience souillée; lavez ce cœur profané, et « rendez-moi cette joie divine » qui est le fruit de la justice et de l'innocence : « Redde mihi lætitiam « salutaris tui [2]. »

Et certes ce seroit une erreur étrange et trop indigne d'un homme, que de croire que nous vivions sans plaisir, pour le vouloir transporter du corps à l'esprit, de la partie terrestre et mortelle à la partie divine et incorruptible. Ce n'est pas en vain, Chrétiens, que Jésus-Christ est venu à nous de ce paradis de délices, où abondent les joies véritables. Il nous a apporté de ce lieu de paix et de bonheur éternel un commencement de gloire dans le bienfait de la grâce, un essai de la vue de Dieu dans la foi, un gage et une partie de la félicité dans l'espérance; enfin une volupté toute chaste et toute céleste qui se forme, dit Tertullien [3], du mépris des voluptés sensuelles. Qui nous donnera, Chrétiens, que nous sachions goûter ce plaisir sublime, plaisir toujours égal, toujours uniforme, qui naît non du trouble de l'âme, mais de sa paix; non de sa maladie, mais de sa santé; non de ses passions, mais de son devoir; non de la ferveur inquiète et toujours changeante de ses désirs, mais de la droiture immuable de sa conscience; plaisir par conséquent véritable, qui n'agite pas la volonté, mais qui la calme; qui ne surprend pas la raison, mais qui l'éclaire; qui ne chatouille pas les sens dans la surface, mais qui tire le cœur à Dieu par son centre?

Il n'y a que la pénitence qui puisse ouvrir le cœur à ces joies divines. Nul n'est digne d'être reçu à goûter ces chastes et véritables plaisirs, qu'il n'ait auparavant déploré le temps qu'il a donné aux plaisirs trompeurs; et notre prodigue ne goûteroit pas les ravissantes douceurs de la bonté de son père, ni l'abondance de sa maison, ni les délices de sa table, s'il n'avoit pleuré avec amertume ses débauches, ses égarements, ses joies dissolues. Regrettons donc nos erreurs passées : car qu'avons-nous à regretter davantage que les fautes que nous avons faites? Examinons attentivement pourquoi Dieu et la nature ont mis dans nos cœurs cette source amère de regret et de déplaisir : c'est sans doute pour nous affliger, non tant de nos malheurs que de nos fautes. Les maux qui nous arrivent par nécessité portent toujours avec eux quelque espèce de consolation. C'est une nécessité, il faut se

1. *Ps.* XLV, 5. — 2. Ibid., L, 13. — 3. *De Spectac.*, n. 29.

résoudre; mais il n'y a rien qui aigrisse tant les regrets d'un homme que lorsque son malheur lui vient par sa faute. Jamais il ne faudroit se consoler des fautes que l'on a commises, n'étoit qu'en les déplorant on les répare et on les efface. Vous avez perdu une personne chère, pleurez jusqu'à la fin du monde; vous ne la ferez pas sortir du tombeau, et vos douleurs ne ranimeront pas ces cendres éteintes.

Par conséquent, Chrétiens, abandonnons notre cœur à cette douleur salutaire, et si nous nous sentons tant soit peu touchés et attristés de nos désordres, réjouissons-nous de ces regrets, en disant avec le Psalmiste : « Tribulationem et dolorem inveni, et nomen Domini invocavi[1] : » « J'ai trouvé la douleur et l'affliction, et j'ai invoqué le nom de Dieu. » Remarquez cette façon de parler : j'ai trouvé l'affliction et la douleur; enfin je l'ai trouvée cette affliction fructueuse, cette douleur médicinale de la pénitence. Le même Psalmiste a dit en un autre psaume, que « les peines et les angoisses l'ont bien su trouver : » « Tribulatio et angustia invenerunt me[2]. » En effet, mille douleurs, mille afflictions nous persécutent sans cesse; et comme dit le même Psalmiste, les angoisses nous trouvent toujours trop facilement : « Adjutor in tribulationibus quæ invenerunt nos nimis[3]. » Mais maintenant, dit ce saint prophète, j'ai enfin trouvé une douleur, qui méritoit bien que je la cherchasse; c'est la douleur d'un cœur contrit et d'une âme affligée de ses péchés; je l'ai trouvée, cette douleur, et j'ai invoqué le nom de Dieu. Je me suis affligé de mes crimes, et je me suis converti à celui qui les efface; mes regrets ont fait mon bonheur, et les remords de ma conscience m'ont donné la paix : « Tribulationem et dolorem inveni, et nomen Domini invocavi. »

Mais le temps où l'homme de bien goûtera plus utilement les fruits de cette douleur salutaire, ce sera celui de la mort; et il faut qu'en finissant ce discours, je tâche d'imprimer cette vérité dans vos cœurs. Pour cela, considérons un moment les dispositions d'un homme qui meurt après avoir vécu parmi les plaisirs. Alors s'il lui reste quelque sentiment, il ne peut éviter des regrets extrêmes; car ou il regrettera de s'y être abandonné, ou il déplorera la nécessité de les perdre et de les quitter pour toujours. O douleur et douleur ! l'une est le fondement de la pénitence, et l'autre est le renouvellement de tous les crimes. On ne peut éviter, mes Frères, l'une ou l'autre de ces deux douleurs : laquelle l'emportera dans ce dernier jour? c'est ce que l'on ne peut savoir; et pour vous dire mon sentiment, ce sera plutôt la seconde.

Vous pensez peut-être, mes Frères, que pendant que la mort nous enlève tout, on se résout assez aisément à tout quitter, et qu'il n'est pas difficile de se détacher de ce qu'on va perdre. Mais si vous entrez dans le fond des cœurs, vous verrez qu'il faut craindre un effet contraire. En effet, il est naturel à l'homme de redoubler ses efforts pour retenir le bien qu'on lui ôte. Oui, mes Frères, quand on nous arrache ce que nous aimons, on ressent tous les jours que cette violence irrite nos désirs; et l'âme faisant alors un dernier effort pour courir après

1. *Ps.* CXIV, 4. — 2. *Ps.* CXVIII, 143. — 3. *Ps.* XLV, 1.

son bien qu'on lui ravit, produit en elle-même cette passion que nous appelons le regret et le déplaisir. C'est ce qui fait qu'Agag, ce roi d'Amalec, qui nous est représenté dans les Écritures comme un homme de plaisir et de bonne chère, « Agag pinguissimus, » au moment de perdre la vie qu'il avoit trouvée si délicieuse, pousse cette plainte du fond de son cœur : « Siccine separat amara mors[1] ? » « Est-ce ainsi que la mort amère sépare de tout ? » Vous voyez comme à la vue de la mort, qui lui arrache de vive force ce qu'il aime, tous ses désirs se réveillent par ses regrets mêmes; et qu'ainsi la séparation effective augmente dans ce moment l'attache de la volonté.

Qui ne craindra donc, Chrétiens, que notre âme fugitive ne se retourne tout à coup en ce dernier jour à ce qui lui a plu dans le monde désordonnément; que notre dernier soupir ne soit un gémissement secret de perdre tant de plaisirs; et que ce regret amer d'abandonner tout, ne confirme, pour ainsi dire, par un dernier acte, tout ce qui s'est passé dans la vie ? O regret funeste et déplorable, qui renouvelle en un moment tous les crimes, qui efface tous les regrets de la pénitence, et qui livre notre âme malheureuse et captive à une suite éternelle de regrets furieux et désespérants, qui ne recevront jamais d'adoucissement ni de remède ! Au contraire, un homme de bien, que les douleurs de la pénitence ont détaché de bonne foi des joies sensuelles, n'aura rien à perdre en ce jour; le détachement des plaisirs le désaccoutume du corps; et ayant depuis fort longtemps, ou dénoué, ou rompu ces liens délicats qui nous y attachent, il aura peu de peine à s'en séparer. Un tel homme dégagé du siècle, qui a mis toute son espérance en la vie future, voyant approcher la mort, ne la nomme ni cruelle ni inexorable; au contraire, il lui tend les bras, il lui montre lui-même l'endroit où elle doit frapper son dernier coup. O mort, lui dit-il d'un visage ferme, tu ne me feras aucun mal, tu ne m'ôteras rien de ce qui m'est cher. Tu me sépareras de ce corps mortel; ô mort, je t'en remercie : j'ai travaillé toute ma vie à m'en détacher. J'ai tâché durant tout son cours de mortifier mes appétits sensuels; ton secours, ô mort, m'étoit nécessaire pour en arracher jusqu'à la racine : ainsi, bien loin d'interrompre le cours de mes desseins, tu ne fais que mettre la dernière main à l'ouvrage que j'ai commencé. Tu ne détruis pas ce que je prétends; mais tu l'achèves. Achève donc, ô mort favorable, et rends-moi bientôt à celui que j'aime !

1. *I Reg.* XV, 32.

SERMON POUR LE MARDI DE LA III[e] SEMAINE DE CARÊME[1].

« Ubi sunt duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio « eorum. »

Où il y a deux ou trois personnes assemblées en mon nom, je serai au milieu d'elles. Matth. XVIII, 20.

Ce que dit saint Augustin est très-véritable, qu'il n'y a rien de si paisible ni de si farouche que l'homme; rien de plus sociable par sa nature, ni rien de plus discordant et de plus contredisant par son vice : « Nihil est enim quam hoc genus tam discordiosum vitio, tam sociale natura[2]. » L'homme étoit fait pour la paix, et il ne respire que la guerre. Il s'est mêlé dans le genre humain un esprit de dissension et d'hostilité qui bannit pour toujours le repos du monde. Ni les lois, ni la raison, ni l'autorité ne sont pas capables d'empêcher que l'on ne voie toujours parmi nous la confiance tremblante et les amitiés incertaines, pendant que les soupçons sont extrêmes, les jalousies furieuses, les médisances cruelles, les flatteries malignes, les inimitiés implacables.

Jésus-Christ s'oppose dans notre Évangile au cours et au débordement de tant de maux; et il y établit la concorde et la société entre les hommes par trois préceptes admirables, qui comprennent les devoirs les plus essentiels de notre mutuelle correspondance. Premièrement il ordonne que l'on s'unisse en son nom, et se déclare le protecteur d'une telle société : « Ubi fuerint duo vel tres congregati in nomine « meo, ibi sum in medio eorum : » « Où seront deux ou trois personnes assemblées en mon nom, là je serai au milieu d'elles. » En second lieu il nous enseigne de nous corriger mutuellement par des avis charitables : « Corripe eum inter te et ipsum solum[3] : » « Reprenez, dit-il, votre frère entre vous et lui. » Enfin il commande expressément de pardonner les injures, et il ne donne aucunes bornes à cette indulgence : « Pardonnez, dit-il, les offenses, je ne dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois; » c'est-à-dire, jusqu'à l'infini et sans aucunes limites : « usque septuagies septies[4]. » Je trouve dans ces trois préceptes tout ce qu'il y a de plus important dans la charité fraternelle : car trois choses étant nécessaires, d'en établir le principe, d'en ordonner l'exercice, d'en surmonter les obstacles, Jésus-Christ établit le principe de l'amitié chrétienne dans l'autorité de son nom, « in nomine meo. » Il en prescrit le plus noble et le plus utile exercice

1. Sermon pour le mardi de la 3[e] semaine de Carême, prêché à la cour, sur la charité fraternelle.
2. *De civ. Dei*, lib. XII, cap. XXVII, tom. VII. col. 325.
3. Matth. XVIII. 15. — 4. Ibid., 22.

dans les avertissements mutuels : « Corripe eum. » Enfin il en surmonte le plus grand obstacle par le pardon des injures : « Non dico « tibi usque septies, sed usque septuagies septies. » C'est le sujet de ce discours. Entrons d'abord en matière; et montrons avant toutes choses dans le premier point, que Dieu seul est le fondement de toute amitié véritable.

PREMIER POINT.

Quoique l'esprit de division se soit mêlé bien avant dans le genre humain, il ne laisse pas de se conserver au fond de nos cœurs un principe de correspondance et de société mutuelle qui nous rend ordinairement assez tendres, je ne dis pas seulement à la première sensibilité de la compassion, mais encore aux premières impressions de l'amitié. De là naît ce plaisir si doux de la conversation, qui nous fait entrer comme pas à pas dans l'âme les uns des autres. Le cœur s'échauffe, se dilate; on dit souvent plus qu'on ne veut, si l'on ne se retient avec soin, et c'est peut-être pour cette raison que le Sage dit quelque part, si je ne me trompe, que la conversation enivre, parce qu'elle pousse au dehors le secret de l'âme par une certaine chaleur et presque sans qu'on y pense. Par là nous pouvons comprendre que cette puissance divine, qui a comme partagé la nature humaine entre tant de particuliers, ne nous a pas tellement détachés les uns des autres, qu'il ne reste toujours dans nos cœurs un lien secret et un certain esprit de retour pour nous rejoindre. C'est pourquoi nous avons presque tous cela de commun, que non-seulement la douleur, qui étant foible et impuissante demande naturellement du soutien, mais la joie, qui abondante en ses propres biens semble se contenter d'elle-même, cherche le sein d'un ami pour s'y répandre, sans quoi elle est imparfaite et assez souvent insipide : tant il est vrai, dit saint Augustin, que rien n'est plaisant à l'homme s'il ne le goûte avec quelque autre homme dont la société lui plaise : « Nihil est homini amicum sine homine « amico[1]. »

Mais comme ce désir naturel de société n'a pas assez d'étendue, puisqu'il se restreint ordinairement à ceux qui nous plaisent par quelque conformité de leur humeur avec la nôtre; ni assez de cordialité, puisqu'il est le plus souvent cimenté par quelque intérêt, foible et ruineux fondement de l'amitié mutuelle; ni enfin assez de force, puisque nos humeurs et nos intérêts sont des choses trop changeantes pour être l'appui principal d'une concorde solide : Dieu a voulu, Chrétiens, que notre société et notre mutuelle confédération dépendît d'une origine plus haute; et voici l'ordre qu'il a établi. Il ordonne que l'amour et la charité s'attachent premièrement à lui comme au principe de toutes choses, que de là elle se répande par un épanchement général sur tous les hommes qui sont nos semblables, et que lorsque nous entrerons dans des liaisons et des amitiés particulières, nous

1. Ad Prob., epist. cxxx, n. 4, tom. II, col. 384.

les fassions dériver de ce principe commun, c'est-à-dire de lui-même; sans quoi je ne crains point de vous assurer que jamais vous ne trouverez d'amitié solide, constante, sincère.

Cet ordre de la charité est établi, Chrétiens, dans ces deux commandements, qui sont, dit le Fils de Dieu, le mystérieux « abrégé de la loi et des prophètes : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, et tu aimeras ton prochain comme toi-même [1]. » Et afin que vous entendiez avec combien de sagesse Jésus-Christ a renfermé dans ces deux préceptes toute la justice chrétienne, vous remarquerez, s'il vous plaît, que pour garder la justice nous n'avons que deux choses à considérer, premièrement sous qui nous avons à vivre, et ensuite avec qui nous avons à vivre. Nous vivons sous l'empire souverain de Dieu et nous sommes faits pour lui seul; c'est pourquoi le devoir essentiel de la nature raisonnable, c'est de s'unir saintement à Dieu par une fidèle dépendance : mais comme en vivant ensemble sous son empire suprême, nous avons aussi à vivre avec nos semblables en paix et en équité, il s'ensuit que l'accessoire est le second bien, que nous ne devons chérir que pour Dieu; mais aussi qui nous doit être après Dieu le plus estimable, c'est notre société mutuelle. Par où vous voyez manifestement qu'en effet toute la justice consiste dans l'observance de ces deux préceptes, conformément à cette parole de notre Sauveur : « Toute la loi et les prophètes dépendent de ces deux commandements : » « In his duobus mandatis universa lex pendet et prophetæ [2]. »

Cette doctrine étant supposée, il est aisé de comprendre que le premier de ces préceptes, c'est-à-dire celui de l'amour de Dieu, est le fondement nécessaire de l'autre, qui regarde l'amour du prochain. Car qui ne voit clairement que pour aimer le prochain comme nous-mêmes il faut être capable de lui désirer et même de lui procurer le même bien que nous désirons? et pour pouvoir s'élever à une si haute et si pure disposition, ne faut-il pas avoir détaché son cœur des biens particuliers, où nous pouvons être divisés par la partialité et la concurrence, pour retourner par un amour chaste au bien commun et général de la créature raisonnable, c'est-à-dire Dieu, qui seul suffit à tous par son abondance, et que nous possédons d'autant plus que nous travaillons davantage à en faire part aux autres? Celui donc qui aime Dieu d'un cœur véritable, comme parle l'Écriture sainte [3], est capable d'aimer cordialement, non-seulement quelques hommes, mais tous les hommes, et de vouloir du bien à tous avec une charité parfaite. Mais celui au contraire qui n'aime pas Dieu, quoi qu'il dise et quoi qu'il promette, il n'aimera que lui-même; et ainsi tout ce qu'il aura d'amour pour les autres ne peut jamais être ni pur ni sincère, ni enfin assez cordial pour mériter qu'on s'y fie.

En effet, cette attache intime que nous avons à nous-mêmes, c'est la ligne de séparation, c'est la paroi mitoyenne entre tous cœurs, c'est ce qui fait que chacun de nous se renferme tout entier dans ses inté-

1. Luc. x, 27. — 2. Matth. xxii, 40. — 3. *Jos.* xxiv, 14.

rêts et se cantonne en lui-même, toujours prêt à dire avec Caïn : « Qu'ai-je affaire de mon frère ? » « Num custos fratris mei sum ego[1] ? » C'est pourquoi l'apôtre saint Paul parlant de ceux qui s'aiment eux-mêmes, dit « ce sont des hommes sans affection, et ennemis de la paix : » « Erunt homines seipsos amantes, sine affectione, sine pace[2]. » Car il est vrai que notre amour-propre nous empêche d'aimer le prochain comme la loi le prescrit. La loi veut que nous l'aimions comme nous-mêmes, » sicut teipsum; » parce que selon la nature et selon la grâce il est notre prochain et notre semblable, et non pas notre inférieur : mais l'amour-propre bien mieux obéi fait que nous l'aimons pour nous-mêmes, et non pas comme nous-mêmes; non pas dans un esprit de société pour vivre avec lui en concorde, mais dans un esprit de domination pour le faire servir à nos desseins. C'est ainsi que le monde aime, vous le savez; et c'est pourquoi il est véritable que le monde n'aime rien, et qu'on n'y trouve point d'amitié solide : « sine affectione, « sine pace. » Non; jamais l'homme ne sera capable d'aimer son prochain comme soi-même et dans un esprit de société, jusqu'à ce qu'il ait triomphé de son amour-propre en aimant Dieu plus que soi-même. Car pour faire ce grand effort, de nous détacher de nous-mêmes, il faut avoir quelque objet qui soit dans une si haute élévation, que nous croyions ne rien perdre en renonçant à nous-mêmes pour nous abandonner à lui sans réserve. Or est-il que Dieu est le seul à qui cette haute supériorité et cet avantage appartient; et les créatures qui nous environnent, bien loin d'être naturellement au-dessus de nous, sont au contraire rangées avec nous dans le même degré de bassesse sous l'empire souverain de ce premier Être.

Par conséquent, Chrétiens, jusqu'à ce que nous aimions celui qui peut seul par sa dignité nous arracher à nous-mêmes, nous n'aimerons que nous-mêmes. La source de notre amitié pourra bien en quelque sorte couler sur les autres, mais elle aura toujours son reflux sur nous, et toute notre générosité ne sera qu'un art un peu plus honnête de se faire des créatures, ou de contenter une gloire intérieure. Ainsi le véritable amour du prochain a son principe nécessaire dans l'amour de Dieu, il marche avec lui d'un pas égal; et quoiqu'on trouve quelquefois des naturels nobles qui semblent s'élever beaucoup au-dessus de toutes les foiblesses communes, je soutiens qu'il n'y a que l'amour de Dieu qui puisse changer dans nos cœurs cette pente de la nature, de ne s'attacher qu'à soi-même. Comme donc Dieu est peu aimé, il ne faut pas s'étonner si le prophète s'écrie qu'il ne sait plus à qui se fier. Nous habitons, dit-il, au milieu des fraudes et des tromperies, chacun se défie et chacun trompe; il n'y a plus de droiture, il n'y a plus de sûreté, il n'y a plus de foi parmi les hommes : « Unusquisque se a « proximo suo custodiat, et in omni fratre suo non habeat fiduciam; « et omnis amicus fraudulenter incedet, et vir fratrem suum deri- « debit... Habitatio tua in medio doli[3]. » « On ne trouve plus de saint sur la terre; il n'y a personne qui ait le cœur droit : tous tendent

1. *Genes.* IV, 9. — 2. *II Tim.*, III, 2, 3. — 3. *Jer.* IX, 4, 5, 6.

des piéges pour verser le sang; le frère cherche la mort de son frère.... Ne vous fiez point à votre ami.... Car l'homme a pour ennemis ceux de sa propre maison : » « Periit sanctus de terra, et rectus in « hominibus non est : omnes in sanguine insidiantur, vir fratrem « suum ad mortem venatur.... Nolite credere amico.... Et inimici ho- « minis, domestici ejus[1].

Je pourrois bien, Chrétiens, faire aujourd'hui les mêmes plaintes; et encore qu'on ne vit jamais plus de caresses, plus d'embrassements, plus de paroles choisies, pour témoigner une parfaite cordialité, ah! si nous pouvions percer dans le fond des cœurs, si une lumière divine venoit découvrir tout-à-coup ce que la bienséance, ce que l'intérêt, ce que la crainte tient si bien caché; ô quel étrange spectacle! et que nous serions étonnés de nous voir les uns les autres avec nos soupçons, et nos jalousies, et nos répugnances secrètes les uns pour les autres! Non, l'amitié n'est qu'un nom en l'air, dont les hommes s'amusent mutuellement et auquel aussi ils ne se fient guère. Que si ce nom est de quelque usage, il signifie seulement un commerce de politique et de bienséance. On se ménage par discrétion les uns les autres; on oblige par honneur et on sert par intérêt, mais on n'aime pas véritablement. La fortune fait les amis, la fortune les change bientôt : comme chacun aime par rapport à soi, cet ami de toutes les heures est au hasard à chaque moment de se voir sacrifié à un intérêt plus cher, et tout ce qui lui restera de cette longue familiarité et de cette intime correspondance, c'est que l'on gardera un certain dehors, afin de soutenir pour la forme quelque simulacre d'amitié et quelque dignité d'un nom si saint. C'est ainsi que savent aimer les hommes du monde. Démentez-moi, Messieurs, si je ne dis pas la vérité : et certes si je parlois en un autre lieu, j'alléguerois peut-être la cour pour exemple; mais puisque c'est à elle que je parle, qu'elle se connoisse elle-même et qu'elle serve de preuve à la vérité que je prêche.

Concluons donc, Chrétiens, que la charité envers Dieu est le fondement nécessaire de la société envers les hommes; c'est de cette haute origine que la charité doit s'épancher généreusement sur tous nos semblables par une inclination générale de leur bien faire dans toute l'étendue du pouvoir que Dieu nous en donne. C'est de ce même principe que doivent naître nos amitiés particulières, qui ne seront jamais plus inviolables ni plus sacrées que lorsque Dieu en sera le médiateur. Jonathas et David étoient unis en cette sorte, et c'est pourquoi le dernier appelle leur amitié mutuelle « l'alliance du Seigneur, » « fœdus « Domini[2], » parce qu'elle avoit été contractée sous les yeux de Dieu, et qu'il devoit en être le protecteur, comme il en étoit le témoin. Aussi le monde n'en a jamais vu ni de plus tendre, ni de plus fidèle, ni de plus désintéressée. Un trône à disputer entre ces deux parfaits amis n'a pas été capable de les diviser, et le nom de Dieu a prévalu à un si grand intérêt. Heureux celui, Chrétiens, qui pourroit trouver un pareil trésor! Il pourroit bien mépriser à ce prix toutes les richesses

1. *Mich.* VII, 2, 5, 6. — 2. *I Reg.*, XX, 8.

du monde; car une telle amitié contractée au nom de Dieu et jurée, pour ainsi dire, entre ses mains, ne craint pas les dissimulations ni les tromperies. Tout s'y fait aux yeux de celui qui voit dans le fond des cœurs; et sa vérité éternelle, fidèle caution de la foi donnée, garantit cette amitié sainte des changements infinis dont le temps et les intérêts menacent toutes les autres. Un ami de cette sorte fidèle à Dieu et aux hommes est un trésor inestimable; et il nous doit être sans comparaison plus cher que nos yeux, parce que souvent nous voyons mieux par ses yeux que par les nôtres, et qu'il est capable de nous éclairer quand notre intérêt nous aveugle : c'est ce qu'il faut vous expliquer dans la deuxième partie.

DEUXIÈME POINT.

La science la plus nécessaire à la vie humaine, c'est de se connoître soi-même; et saint Augustin a raison de dire[1] qu'il vaut mieux savoir ses défauts que de pénétrer tous les secrets des États et des empires, et de savoir démêler toutes les énigmes de la nature. Cette science est d'autant plus belle qu'elle n'est pas seulement la plus nécessaire, mais encore la plus rare de toutes. Nous jetons nos regards bien loin, et pendant que nous nous perdons dans des pensées infinies, nous nous échappons à nous-mêmes : tout le monde connoît nos défauts, nous seuls ne les savons pas; et deux choses nous en empêchent.

Premièrement, Chrétiens, nous nous voyons de trop près; l'œil se confond avec l'objet, et nous ne sommes pas assez détachés de nous pour nous regarder d'un regard distinct et nous voir d'une pleine vue. Secondement, et c'est le plus grand désordre, nous ne voulons pas nous connoître, si ce n'est par les beaux endroits. Nous nous plaignons du peintre, qui n'a pas su couvrir nos défauts; et nous aimons mieux ne voir que notre ombre et notre figure si peu qu'elle semble belle, que notre propre personne si peu qu'il y paroisse d'imperfection. Le roi Achab, violent, imbécile et foible, ne pouvoit endurer Michée, qui lui disoit de la part de Dieu la vérité de ses fautes et de ses affaires, qu'il n'avoit pas la force de vouloir apprendre; et il vouloit qu'il lui contât avec ses flatteurs des triomphes imaginaires. C'est ainsi que sont faits les hommes; et c'est pourquoi le divin Psalmiste a raison de s'écrier : « Delicta quis intelligit[2]? » « Qui est-ce qui connoît ses défauts? « Où est l'homme qui sait acquérir cette science si nécessaire? Combien sommes-nous ardents et vainement curieux! Dans quel abîme des cœurs, dans quels mystères secrets de la politique, dans quelle obscurité de la nature n'entreprenons-nous pas de pénétrer? Malgré cet espace immense qui nous sépare d'avec le soleil, nous avons su découvrir ses taches; c'est-à-dire remarquer des ombres dans le sein même de la lumière. Cependant nos propres taches nous sont inconnues, nous seuls voulons être sans ombre; et nos défauts, qui sont la fable du peuple, nous sont cachés à nous-mêmes : « Delicta quis intelligit? »

1. *De Trin.*, lib. IV, n. 1, tom. VIII, col. 809. — 2. *Ps.* XVIII, 12.

Pour acquérir, Chrétiens, une science si nécessaire, il ne faut point d'autre docteur qu'un ami fidèle. Venez donc, ami véritable, s'il y en a quelqu'un sur la terre, venez me montrer mes défauts que je ne vois pas. Montrez-moi les défauts de mes mœurs, ne me cachez pas même ceux de mon esprit. Ceux que je pourrai réformer, je les corrigerai par votre assistance; et s'il y en a qui soient sans remède, ils serviront à confondre ma présomption. Venez donc, encore une fois, ô ami fidèle, ne me laissez pas manquer en ce que je puis, ni entreprendre plus que je ne puis, afin qu'en toutes rencontres je mesure ma vie à la raison, et mes entreprises à mes forces.

Cette obligation, Chrétiens, entre les personnes amies, est de droit étroit et indispensable. Car le précepte de la correction étant donné pour toute l'église dans l'évangile que nous traitons, il seroit sans doute à désirer que nous fussions tous si bien disposés que nous pussions profiter des avis de tous nos frères. Mais comme l'expérience nous fait voir que cela ne réussit pas, et qu'il importe que nous regardions à qui nos conseils peuvent être utiles, ce précepte de nous avertir mutuellement se réduit pour l'ordinaire envers ceux dont nous professons d'être amis.

Je suis bien aise, Messieurs, de vous dire aujourd'hui ces choses, parce que nous tombons souvent dans de grands péchés pour ne pas assez connoître les sacrés devoirs de l'amitié chrétienne. La charité, dit saint Augustin[1], voudroit profiter à tous; mais comme elle ne peut s'étendre autant dans l'exercice, qu'elle fait dans son intention, elle nous attache principalement à ceux qui par le sang, ou par l'amitié, ou par quelqu'autre disposition des choses humaines, nous sont en quelque sorte échus en partage. Regardons nos amis en cette manière : pensons qu'un sort bienheureux nous les a donnés pour exercer envers eux ce que nous devrions à tous, si tous en étoient capables. C'est une parole digne de Caïn, que de dire : Ce n'est pas à moi à garder mon frère; croyons, Messieurs, au contraire, que nos amis sont à notre garde, qu'il n'y a rien de plus cruel que la complaisance que nous avons pour leurs vices, que nous taire en ces rencontres c'est les trahir; et que ce n'est pas le trait d'un ami, mais l'action d'un barbare, que de les laisser tomber dans un précipice faute de lumière, pendant que nous avons en main un flambeau que nous pourrions leur mettre devant les yeux; « Vir iniquus lactat amicum suum, et ducit « eum per viam non bonam[2] : » « L'homme injuste séduit son ami, et il le conduit par une voie qui n'est pas bonne. »

Après avoir établi l'obligation de ces avis charitables, montrez-en les conditions dans les paroles précises de notre Évangile. Premièrement, Chrétiens, il y faut de la fermeté et de la vigueur; car, remarquez, le Sauveur n'a pas dit : Avertissez votre frère, mais « Reprenez votre frère[3]. » Usez de la liberté que le nom d'amitié vous donne, ne cédez pas, ne vous rendez pas, soutenez vos justes senti-

1. *De ver. rel.*, n. 91, tom. I. col. 780 · 2. *Prov.* XVI, 29.
3. Matth. XVIII, 15.

ments, parlez à votre ami en ami : jetez-lui quelquefois au front des vérités toutes sèches qui le fassent rentrer en lui-même; ne craignez point de lui faire honte, afin qu'il se sente pressé de se corriger, et que, confondu par vos reproches, il se rende enfin digne de louanges.

Mais, avec cette fermeté et cette vigueur, gardez-vous bien de sortir des bornes de la discrétion : je hais ceux qui se glorifient des avis qu'ils donnent; qui veulent s'en faire honneur plutôt que d'en tirer de l'utilité, et triompher de leur ami plutôt que de le servir. Pourquoi le reprenez-vous ou pourquoi vous en vantez-vous devant tout le monde? C'étoit une charitable correction, et non une insulte outrageuse que vous aviez à lui faire. Le Maître avoit commandé; écoutez le Sauveur des âmes : « Reprenez, dit-il [1], entre vous et lui; » parlez en secret, parlez à l'oreille. N'épargnez pas le vice, mais épargnez la pudeur, et que votre discrétion fasse sentir au coupable que c'est un ami qui parle.

Mais surtout venez animé d'une charité véritable; pesez cette parole du Sauveur des âmes . « S'il vous écoute, dit-il [2], vous aurez gagné votre frère. » Quoiqu'il se fâche, quoiqu'il s'irrite, ne vous emportez jamais. Faites comme les médecins; pendant qu'un malade troublé leur dit des injures, ils lui appliquent des remèdes : « Audiunt convi« tium, præbent medicamentum, » dit saint Augustin [3]. Suivez l'exemple de saint Cyprien, dont le même saint Augustin a dit ce beau mot : qu'il reprenoit les pécheurs avec une force invincible, et aussi qu'il les supportoit avec une patience infatigable : « Et veritatis libertate « redarguit, et charitatis virtute sustinuit [4]. »

Mais pendant que le Fils de Dieu nous prépare avec tant de soin des avertissements autant charitables que fermes et vigoureux, songeons à les bien recevoir. Apprenons de lui à connoître nos véritables amis, et à les distinguer d'avec les flatteurs. Que dirai-je ici, Chrétiens, et quel remède pourrai-je trouver contre un poison si subtil? Il ne suffit pas d'avertir les hommes de se tenir sur leurs gardes; car qui ne se tient pas pour tout averti? Où sont ceux qui ne craignent pas les embûches de la flatterie? mais en les craignant on y tombe; et le flatteur nous tourne en tant de façons qu'il est malaisé de lui échapper. De dire, avec cet ancien [5], qu'on le connoîtra par une certaine affectation de plaire en toute rencontre, ce n'est pas aller à la source; c'est parler de l'artifice le plus vulgaire et du fard le plus grossier de la flatterie. Celle de la cour est bien plus subtile : elle sait non-seulement avoir de la complaisance, mais encore résister et contredire, pour céder plus agréablement en d'autres rencontres. Elle imite non-seulement la douceur de l'ami, mais encore jusqu'à sa franchise et sa liberté; et nous voyons tous les jours que pendant que nous triomphons d'être sortis des mains d'un flatteur, un autre nous engage insensi-

1. Matth. XVIII, 15. — 2. Ibid. — 3. Serm. CCCLVII, n. 4, tom. V, col. 1393.
4. *De baptis. cont. Donat.*, lib. V, cap. XVII, n. 23, tom. IX, col. 153.
5 Cicer. *De amicit.* n. 15.

blement, que nous ne croyons plus flatteur, parce qu'il flatte d'une autre manière : tant l'appât est délicat et imperceptible, tant la séduction est puissante !

Donc, pour arracher la racine, cessons de nous prendre aux autres d'un mal qui vient de nous-mêmes. Ne parlons plus des flatteurs qui nous environnent par le dehors, parlons d'un flatteur qui est au dedans, par lequel tous les autres sont autorisés. Toutes nos passions sont des flatteuses, nos plaisirs sont des flatteurs : surtout notre amour-propre est un grand flatteur qui ne cesse de nous applaudir au dedans; et tant que nous écouterons ce flatteur, jamais nous ne manquerons d'écouter les autres. Car les flatteurs du dehors, âmes vénales et prostituées, savent bien connoître la force de cette flatterie intérieure. C'est pourquoi ils s'accordent avec elle, ils agissent de concert et d'intelligence. Ils s'insinuent si adroitement dans ce commerce de nos passions, dans cette secrète intrigue de notre cœur, dans cette complaisance de notre amour-propre, qu'ils nous font demeurer d'accord de tout ce qu'ils disent. Ils rassurent dans ses propres vices notre conscience tremblante, « et mettent, dit saint Paulin, le comble à nos péchés par le poids d'une louange injuste et artificieuse : « Sarci« nam peccatorum pondere indebitæ laudis accumulat [1]. » Que si nous voulons les déconcerter, et rompre cette intelligence, voici l'unique remède; un amour généreux de la vérité, un désir de nous connoître nous-mêmes : Oui, je veux résolument savoir mes défauts : je voudrois bien ne les avoir pas; mais puisque je les ai, je les veux connoître, quand même je ne voudrois pas encore les corriger : car quand mon mal me plairoit encore, je ne prétends pas pour cela le rendre incurable; et si je ne presse pas ma guérison, du moins ne veux-je pas rendre ma mort assurée.

Apprenons donc nos défauts avec joie et reconnoissance de la bouche de nos amis; et si peut-être nous n'en avons pas qui nous soient assez fidèles pour nous rendre ce bon office, apprenons-les du moins de la bouche des prédicateurs. Car à qui ne parle-t-on pas dans cette chaire, sans vouloir parler à personne? à qui la lumière de l'Évangile ne montre-t-elle pas ses péchés? La loi de Dieu, Chrétiens, que nous vous mettons devant les yeux, n'est-ce pas un miroir fidèle, où chacun, et les rois et les sujets, se peut reconnoître? mais personne ne s'applique rien. On est bien aise d'entendre parler contre les vices des hommes, et l'esprit se divertit à écouter reprendre les mauvaises mœurs. Tonnez tant qu'il vous plaira, ô prédicateur; mais l'on ne s'émeut non plus que si l'on n'avoit aucune part à cette juste censure. Ce n'est pas ainsi, Chrétiens, qu'il faut écouter l'Évangile, mais plutôt il faut pratiquer ce que dit si sagement l'Ecclésiastique : « Verbum « sapiens quodcumque audierit scius laudabit, et ad se adjiciet [2] : » « L'homme sage qui entend, dit-il, quelque parole sensée, la loue et se l'applique à lui-même. » Voyez qu'il ne se contente pas de la trouver belle et de la louer; il ne fait pas comme plusieurs, qui regardent

1. Epist. XXIV, *ad Sever.*, n. 1. — 2. *Eccli.* XXI, 18.

à droite et à gauche à qui elle est propre, et à qui elle pourroit convenir Il ne s'amuse pas à deviner la pensée de celui qui parle, et à lui faire dire des choses à quoi il ne songe pas. Il rentre profondément en sa conscience et s'applique tout ce qui se dit : « ad se adjiciet. » C'est là tout le fruit des discours sacrés : pendant que l'Évangile parle à tous, chacun se doit parler en particulier, confesser humblement ses fautes, reconnoître la honte de ses actions, trembler dans la vue de ses périls. Ouvrez donc les yeux sur vous-mêmes, et n'appréhendez jamais de connoître vos péchés. Vous avez un moyen facile d'en obtenir le pardon : « Remettez, dit le Fils de Dieu [1], et il vous sera remis; » pardonnez, et il vous sera pardonné.

TROISIÈME POINT.

C'est à quoi je vous exhorte, mes Frères, sur la fin de ce discours. Car après vous avoir montré la nécessité de reconnoître vos fautes, il est juste de vous donner aussi les remèdes; et le pardon des injures en est un des plus efficaces. A la vérité, Chrétiens, il y a sujet de s'étonner que les hommes pèchent si hardiment à la vue du ciel et de la terre, et qu'ils craignent si peu un Dieu si juste. Mais je m'étonne beaucoup davantage que pendant que nous multiplions nos iniquités par-dessus les sablons de la mer, et que nous avons tant de besoin que Dieu soit bon et indulgent, nous soyons nous-mêmes si inexorables et si rigoureux à nos frères. Quelle indignité et quelle injustice! nous voulons que Dieu souffre tout de nous, et nous ne pouvons rien souffrir de personne. Nous exagérons sans mesure les fautes qu'on fait contre nous; et l'homme, ver de terre, croit que le presser tant soit peu du pied c'est un attentat énorme, pendant qu'il compte pour rien ce qu'il entreprend hautement contre la souveraine majesté de Dieu et contre les droits de son empire! Mortels aveugles et misérables, serons-nous toujours si sensibles et si délicats? jamais n'ouvrirons-nous les yeux à la vérité? jamais ne comprendrons-nous que celui qui nous fait injure est toujours beaucoup plus à plaindre que nous qui la recevons? que lui-même, dit saint Augustin [2], se perce le cœur pour nous effleurer la peau; et qu'enfin nos ennemis sont des furieux, qui voulant nous faire boire, pour ainsi dire, tout le venin de leur haine, en font eux-mêmes un essai funeste, et avalent les premiers le poison qu'ils nous préparent? Que si ceux qui nous font du mal sont des malades emportés, pourquoi les aigrissons-nous par nos vengeances cruelles? et que ne tâchons-nous plutôt de les ramener à leur bon sens par la patience et par la douceur?

Mais nous sommes bien éloignés de ces charitables dispositions. Bien loin de faire effort sur nous-mêmes pour endurer une injure, nous croirions nous dégrader et penser trop bassement de nous-mêmes, si nous ne nous piquions d'être délicats dans les choses qui nous touchent, et nous pensons nous faire grands par cette extrême sensibilité.

1. Luc VI, 37. — 2. Serm. LXXXII, n. 3, tom. V, col. 441.

Aussi poussons-nous sans bornes nos ressentiments : nous exerçons sur ceux qui nous fâchent des vengeances impitoyables, ou bien nous nous plaisons de les accabler par une vaine ostentation d'une patience et d'une piété outrageuse qui ne se remue que par dédain, et qui feint d'être tranquille pour insulter davantage : tant nous sommes cruels ennemis et implacables vengeurs, qui faisons des armes offensives, et des instruments de la colère, de la patience même et de la pétié ! Mais encore ne sont-ce pas là nos plus grands excès : nous n'attendons pas toujours, pour nous irriter, des injures effectives; nos ombrages, nos jalousies, nos défiances secrètes suffisent pour nous armer l'un contre l'autre; et souvent nous nous haïssons, seulement parce que nous croyons nous haïr. L'inquiétude nous prend, nous frappons de peur d'être prévenus; et trompés par nos soupçons, nous vengeons une injure qui n'est pas encore. Jalousies, soupçons, défiances, cruels bourreaux des hommes du monde, et source de mille injustices, à quels excès les engagez-vous? Que méditez-vous, malheureux; et que vous vois-je rouler dans votre esprit? Quoi! vous les allez porter, vos soupçons, jusqu'aux oreilles importantes? vous méditez même de les porter jusqu'aux oreilles du prince! Ah! songez qu'elles sont sacrées, et que c'est les profaner trop indignement que d'y vouloir porter, comme vous faites, ou les injustes préventions d'une haine aveugle, ou les malicieuses inventions d'une jalousie cachée, ou les pernicieux raffinements d'un zèle affecté.

Arrêtons-nous donc, Chrétiens; prenons garde comme nous parlons du prochain : surtout à la cour, où tout est si important et si délicat. Ce demi-mot que vous dites, ce trait que vous lancez en passant, cette parole malicieuse qui donne tant à penser par son obscurité affectée, tout cela, dit le Sage, ne tombera pas à terre : « A detractione parcite « linguæ, quoniam sermo obscurus in vacuum non ibit[1]. » A la cour on recueille tout, et ensuite chacun commente et tire ses conséquences à sa mode. Prenez donc garde encore une fois à ce que vous dites, retenez votre colère maligne et votre langue trop impétueuse. Car il y a un Dieu au ciel qui nous ayant déclaré qu'il nous demandera compte à son jugement des paroles inutiles[2], quelle justice ne fera-t-il pas de celles qui sont outrageantes et malicieuses? Par conséquent, Chrétiens, révérons ses yeux et sa présence; songeons qu'il nous sera fait dans son jugement, comme nous aurons fait à notre prochain : si nous pardonnons, il nous pardonnera; si nous vengeons nos injures, « il nous gardera nos péchés, » comme dit l'Ecclésiastique : « Peccata « illius servans servabit[3] : » sa vengeance nous poursuivra à la vie et à la mort; et ni en ce monde ni en l'autre, jamais elle ne nous laissera aucun repos. Ainsi n'attendons pas l'heure de la mort pour pardonner à nos ennemis; mais plutôt pratiquons ce que dit l'apôtre : « Que le soleil ne se couche pas sur votre colère : » « Sol non occidat « super iracundiam vestram[4]. » Ce cœur tendre, ce cœur paternel ne peut comprendre qu'un chrétien, enfant de paix, puisse dormir d'un

1. *Sap.* I, 11. — 2. Matth. XII, 36. — 3. *Eccli.* XXVIII, 1. — 4. *Ephes.* IV, 26.

sommeil tranquille, ayant le cœur ulcéré et aigri contre son frère, ni qu'il puisse goûter du repos, voulant du mal à son prochain, dont Dieu prend en main la querelle et les intérêts. Mes Frères, le jour décline, le soleil est sur son penchant; l'apôtre ne vous donne guère de loisir, et vous n'avez plus guère de temps pour lui obéir. Ne différons pas davantage une œuvre si nécessaire : hâtons-nous de donner à Dieu nos ressentiments. Le jour de sa mort, Messieurs, sur lequel on rejette toutes les affaires du salut, n'en aura que trop de pressées : commençons de bonne heure à nous préparer les grâces qui nous seront nécessaires en ce dernier jour; et on pardonnant sans délai assurons-nous dès aujourd'hui l'éternelle miséricorde du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON POUR LE IVe DIMANCHE DE CARÊME[1].

« Jesus ergo cum cognovisset quia venturi essent ut raperent eum « et facerent eum regem, subiit iterum in montem ipse solus. »

Jésus ayant connu que tout le peuple viendroit pour l'enlever et le faire roi, s'enfuit à la montagne tout seul. Joan. VI, 15.

Je reconnois Jésus-Christ à cette fuite généreuse, qui lui fait chercher dans le désert un asile contre les honneurs qu'on lui prépare. Celui qui venoit se charger d'opprobres, devoit éviter les grandeurs humaines. Mon Sauveur ne connoît sur la terre aucune sorte d'exaltation que celle qui l'élève à sa croix; et comme il s'est avancé quand on eut résolu son supplice, il étoit de son esprit de prendre la fuite pendant qu'on lui destinoit un trône.

Cette fuite soudaine et précipitée de Jésus-Christ dans une montagne déserte, où il veut si peu être découvert, que l'évangéliste remarque qu'il ne souffre personne en sa compagnie, « ipse solus, » nous fait voir qu'il se sent pressé de quelque danger extraordinaire; et comme il est tout-puissant et ne peut rien craindre pour lui-même, nous devons conclure très-certainement, Messieurs, que c'est pour nous qu'il appréhende.

En effet, Chrétiens, lorsqu'il frémit, dit saint Augustin[2], c'est qu'il est indigné contre nos péchés; lorsqu'il est troublé, dit le même Père, c'est qu'il est ému de nos maux : ainsi lorsqu'il craint et qu'il prend la fuite, c'est qu'il appréhende pour nos périls. Jésus-Christ voit dans sa prescience en combien de périls extrêmes nous engage l'amour des

1. Deuxième Sermon pour le 4e dimanche de Carême, prêché à la cour, sur l'ambition.
2. *In Joan.*, tract. XLIX, n. 19, tom. III, part. II, col. 627.

grandeurs; c'est pourquoi il fuit devant elles, pour nous obliger à les craindre; et nous montrant par cette fuite les terribles tentations qui menacent les grandes fortunes, il nous apprend tout ensemble que le devoir essentiel du chrétien est de réprimer son ambition. Ce n'est pas une entreprise médiocre de prêcher cette vérité à la cour; et nous devons plus que jamais demander la grâce du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. « Ave. »

C'est vouloir en quelque sorte déserter la cour, que de combattre l'ambition, qui est l'âme de ceux qui la suivent; et il pourroit même sembler que c'est ravaler quelque chose de la majesté des princes, que de décrier les présents de la fortune, dont ils sont les dispensateurs. Mais les souverains pieux veulent bien que toute leur gloire s'efface en présence de celle de Dieu; et, bien loin de s'offenser que l'on diminue leur puissance dans cette vue, ils savent qu'on ne les honore jamais plus intimement que quand on les rabaisse de la sorte. Ne craignons donc pas, Chrétiens, de publier hautement dans une cour si auguste, qu'elle ne peut rien faire pour des chrétiens qui soit digne de leur estime. Détrompons, s'il se peut, les hommes de cette attache profonde à ce qui s'appelle fortune; et pour cela faisons deux choses. Faisons parler l'Évangile contre la fortune; faisons parler la fortune contre elle-même : que l'Évangile nous découvre ses illusions, qu'elle-même nous fasse voir ses légèretés; que l'Évangile nous apprenne combien elle est trompeuse dans ses faveurs, elle-même nous convaincra combien elle est accablante dans ses revers : ou plutôt voyons l'un et l'autre dans l'histoire du Fils de Dieu. Pendant que tous les peuples courent à lui, et que leurs acclamations ne lui promettent rien moins qu'un trône, cependant il méprise tellement toute cette vaine grandeur, qu'il déshonore et flétrit son propre triomphe par son triste et misérable équipage. Mais ayant foulé aux pieds la grandeur dans son éclat, la fortune dans ses faveurs, il veut être lui-même l'exemple de l'inscontance des choses humaines; et dans l'espace de trois jours on a vu la haine publique attacher à une croix celui que la faveur publique avoit jugé digne du trône. Par où nous devons apprendre que la fortune n'est rien; et que non-seulement quand elle ôte, mais même quand elle donne, non-seulement quand elle change, mais même quand elle demeure, elle est toujours méprisable : c'est tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

J'ai donc à faire voir dans ce premier point que la fortune nous joue lors même qu'elle nous est libérale. Je pourrois mettre ses tromperies dans un grand jour, en prouvant, comme il est aisé, qu'elle ne tient jamais ce qu'elle promet; mais c'est quelque chose de plus fort de montrer qu'elle ne donne pas, quand même elle fait semblant de donner. Son présent le plus cher, le plus précieux, celui qui se prodigue le moins, c'est celui qu'elle nomme puissance, c'est celui-là qui enchante les ambitieux, c'est celui-là dont ils sont le plus jaloux, si petite

que soit la part qu'elle en fait. Voyons donc si elle le donne véritablement, ou si ce n'est point peut-être un grand nom par lequel elle éblouit nos yeux malades.

Pour cela il faut rechercher quelle puissance nous pouvons avoir, et de quelle puissance nous avons besoin durant cette vie. Mais comme l'esprit de l'homme s'est fort égaré dans cet examen, tâchons de le ramener à la droite voie par une excellente doctrine de saint Augustin, au livre treizième de la Trinité : là ce grand homme pose pour principe une vérité importante; que la félicité demande deux choses, pouvoir ce qu'on veut, vouloir ce qu'il faut : « Posse quod velit, velle « quod oportet [1]. » Le dernier est aussi nécessaire que le premier. Que le concours de ces deux choses soit absolument nécessaire pour nous rendre heureux, il paroît évidemment par cette raison : car comme si vous ne pouvez pas ce que vous voulez, votre volonté n'est pas satisfaite; de même si vous ne voulez pas ce qu'il faut, votre volonté n'est pas réglée, et l'un et l'autre l'empêche d'être bienheureuse, parce que si la volonté qui n'est pas contente est pauvre, aussi la volonté qui n'est pas réglée est malade; ce qui exclut nécessairement la félicité, qui n'est pas moins la santé parfaite de la nature que l'affluence universelle du bien. Donc il est également nécessaire de désirer ce qu'il faut, que de pouvoir exécuter ce qu'on veut.

Ajoutons, si vous le voulez, qu'il est encore sans difficulté plus essentiel de désirer ce qu'il faut que de pouvoir ce que l'on désire; car l'un vous trouble dans l'exécution, l'autre porte le mal jusques au principe. Lorsque vous ne pouvez pas ce que vous voulez, c'est que vous en avez été empêché par une cause étrangère; et lorsque vous ne voulez pas ce qu'il faut, le défaut en arrive toujours infailliblement par votre propre dépravation : si bien que le premier n'est tout au plus qu'un pur malheur, et le second toujours une faute; et en cela même que c'est une faute, qui ne voit, s'il a des yeux, que c'est sans comparaison un plus grand malheur? Ainsi l'on ne peut nier, sans perdre le sens, qu'il ne soit bien plus nécessaire à la félicité véritable d'avoir une volonté bien réglée, que d'avoir une puissance bien entendue?

Et c'est ici, Chrétiens, que je ne puis assez m'étonner des déréglements de nos affections et de la corruption de nos jugements. Nous laissons la règle, dit saint Augustin [2], et nous soupirons après la puissance. Aveugles, qu'entreprenons-nous? La félicité a deux parties, et nous croyons la posséder toute entière, pendant que nous faisons une distraction violente de ses deux parties. Encore rejetons-nous la plus nécessaire; et celle que nous choisissons étant séparée de sa compagne, bien loin de nous rendre heureux, ne fait qu'augmenter le poids de notre misère. Car que peut servir la puissance à une volonté déréglée, sinon qu'étant misérable en voulant le mal, elle le devient encore plus en l'exécutant? Ne disions-nous pas dimanche dernier que le grand crédit des pécheurs est un fléau que Dieu leur envoie? pour-

1. Cap. XIII, n. 17, tom. VIII, col. 939. — 2. Loco mox citato, col. 938.

quoi, sinon, Chrétiens, qu'en joignant l'exécution au mauvais désir, c'est donner le moyen à un malade de jeter du poison sur une plaie déjà mortelle : c'est ajouter le comble? N'est-ce pas mettre le feu à l'humeur maligne, dont le venin nous dévore déjà les entrailles? Le Fils de Dieu reconnoît que Pilate a reçu d'en haut une grande puissance sur sa divine personne. Si la volonté de cet homme eût été réglée, il eût pu s'estimer heureux en faisant servir ce pouvoir, sinon à punir l'injustice et la calomnie, du moins à délivrer l'innocence. Mais parce que sa volonté étoit corrompue par une lâcheté honteuse à son rang, cette puissance ne lui a servi qu'à l'engager contre sa pensée dans le crime du déicide. C'est donc le dernier des aveuglements, avant que notre volonté soit bien ordonnée, de désirer une puissance qui se tournera contre nous-mêmes et sera fatale à notre bonheur, parce qu'elle sera funeste à notre vertu.

Notre grand Dieu, Messieurs, nous donne une autre conduite, parce qu'il veut nous mener par des voies unies, et non pas par des précipices. C'est pourquoi il enseigne à ses serviteurs, non à désirer de pouvoir beaucoup, mais à s'exercer à vouloir le bien, à régler leurs désirs avant de songer à les satisfaire; à commencer leur félicité par une volonté bien ordonnée, avant que de la consommer par une puissance absolue Ou je ne puis assez admirer l'ordre merveilleux de sa sagesse, en ce que la félicité étant composée de deux choses, la bonne volonté et la puissance, il les donne l'une et l'autre à ses serviteurs, mais il les donne chacune en son temps. Si nous voulons ce qu'il faut dans la vie présente, nous pourrons tout ce que nous voudrons dans la vie future. Le premier est notre exercice, l'autre sera notre récompense. Que désirons-nous davantage? Dieu ne nous envie pas la puissance, mais il a voulu garder l'ordre, qui demande que la justice marche la première : « Non quod potentia quasi mali aliquid fugienda « sit, sed ordo servandus est, quo prior est justitia [1]. » Réglons donc notre volonté par l'amour de la justice, et il nous couronnera en son temps par la communication de son pouvoir. Si nous donnons ce moment de la vie présente à composer nos mœurs, il donnera l'éternité toute entière à contenter nos désirs.

Mais il est temps, Chrétiens, que nous fassions une application plus particulière de cette belle doctrine de saint Augustin. Que demandez-vous, ô mortels? quoi? que Dieu vous donne beaucoup de puissance? Et moi je réponds avec le Sauveur que « vous ne savez ce que vous demandez [2]. » Considérez bien où vous êtes, voyez la mortalité qui vous accable, regardez cette « figure du monde qui passe [3]. » Parmi tant de fragilité, sur quoi pensez-vous soutenir cette grande idée de puissance? Certainement un si grand nom doit être appuyé sur quelque chose : et que trouverez-vous sur la terre qui ait assez de force et de dignité pour soutenir le nom de puissance? Ouvrez les yeux, pénétrez l'écorce. La plus grande puissance du monde ne peut s'étendre plus loin que d'ôter la vie à un homme; est-ce donc un si grand effort

1. S. Aug., ubi supra. — 2. Matth. XX, 22. — 3. *I Cor.* VII, 31.

que de faire mourir un mortel, que de hâter de quelques moments le cours d'une vie qui se précipite d'elle-même? Ne croyez donc pas, Chrétiens, qu'on puisse jamais trouver du pouvoir où règne la mortalité : « Nam quanta potentia potest esse mortalium? » C'est une sage providence : et ainsi, dit saint Augustin[1], le partage des hommes mortels est d'observer la justice; la puissance leur sera donnée au séjour d'immortalité : « Teneant mortales justitiam, potentia immortalibus « dabitur. »

Aspirons, Messieurs, à cette puissance. Si nous sentons d'une foi vive que nous sommes étrangers sur la terre, nous ne désirerons pas avec ambition de gouverner où nous n'avons qu'un lieu de passage, d'être les maîtres où nous ne devons pas même être citoyens. Songeons en quelle cité nos noms sont écrits, songeons qui est celui à qui nous demandons tous les jours que son règne advienne. Si c'est celui que nous appelons notre Père, ne prétendons pas être tout-puissants avant que le règne de notre Père soit arrivé; ce seroit un contre-temps trop déraisonnable. Ainsi, pour aspirer à la puissance, attendons patiemment que son règne advienne, et contentons-nous, en attendant, de lui demander que sa volonté soit faite. Si nous faisons sa volonté, en nous laissant diriger par sa justice, le règne arrivera où nous participerons à sa puissance.

Je crois que vous voyez maintenant, Messieurs, quelle sorte de puissance nous devons désirer durant cette vie : puissance pour régler nos mœurs, pour modérer nos passions, pour nous composer selon Dieu, puissance sur nous-mêmes, puissance contre nous-mêmes; ou plutôt, dit saint Augustin[2], puissance pour nous-mêmes contre nous-mêmes : « Velit homo prudens esse, velit fortis, velit temperans;... « atque ut hæc veraciter possit, potentiam plane optet, atque appetat « ut potens sit in se ipso, et miro modo adversus se ipsum pro se « ipso. » O puissance peu enviée ! et toutefois c'est la véritable. Car on combat notre puissance en deux sortes, ou bien en nous empêchant dans l'exécution de nos entreprises, ou bien en nous troublant dans le droit que nous avons de nous résoudre; on attaque dans ce dernier l'autorité même du commandement, et c'est la véritable servitude. Voyons l'exemple de l'un et de l'autre dans une même maison.

Joseph étoit esclave chez Putiphar, et la femme de ce seigneur d'Égypte y est la maîtresse. Celui-là dans le joug de la servitude n'est pas maître de ses actions, et celle-ci tyrannisée pas sa passion n'est pas même maîtresse de ses volontés. Voyez où l'a portée un amour infâme. Ah ! sans doute, à moins que d'avoir un front d'airain, elle avoit honte en son cœur de cette bassesse; mais sa passion furieuse lui commandoit au-dedans comme à une esclave : appelle ce jeune homme, confesse ton foible, abaisse-toi devant lui, rends-toi ridicule. Que lui pouvoit conseiller de pis son plus cruel ennemi ? c'est ce que sa passion lui commande. Qui ne voit que dans cette femme la

1. S. Aug., ubi supra. — 2. Ubi supra, col. 939.

puissance est liée bien plus fortement qu'elle ne l'est dans son propre esclave?

Cent tyrans de cette sorte captivent nos volontés, et nous ne soupirons pas. Nous gémissons quand on lie nos mains, et nous portons sans peine ces fers invisibles dans lesquels nos cœurs sont enchaînés. Nous croyons qu'on nous violente quand on enchaîne les ministres, les membres qui exécutent; et nous ne soupirons pas quand on met dans les fers la maîtresse même, la raison et la volonté qui commande. Éveille-toi, pauvre esclave, qui songes à sauver quelques soldats, et laisse prendre le roi prisonnier; et reconnois enfin cette vérité, que si c'est une grande puissance de pouvoir exécuter ses desseins, la grande et la véritable c'est de régner sur ses volontés.

Quiconque aura su goûter la douceur de cet empire, se souciera peu, Chrétiens, du crédit et de la puissance que peut donner la fortune; et en voici la raison : c'est qu'il n'y a point de plus grand obstacle à se commander soi-même que d'avoir autorité sur les autres. Car considérez quelle est la condition des grands de la terre. Qu'est-ce qui grossit leur cour, et qui fait la foule autour d'eux? N'écoutons pas ce qu'ils disent, voyons ce qu'ils portent au dedans du cœur. Chacun a ses intérêts et ses passions, l'un sa vengeance, l'autre son ambition, son avarice; et pour exécuter leurs desseins, ils tâchent de ménager les puissances. Celui qui est obligé, pour se faire des créatures, de satisfaire les passions d'autrui, quand prendra-t-il la pensée de donner des bornes aux siennes? « Qui compescere debuisti cupi« ditates tuas, explere cogeris alienas [1]. »

Mais entrons plus avant encore dans ces ressorts secrets et imperceptibles qui font remuer le cœur humain, afin, s'il se peut, de vous faire voir comment les vices croissent avec la puissance. En effet, il y a en nous une certaine malignité qui a gâté notre nature jusqu'à la racine, qui a répandu dans nos cœurs le principe de tous les vices. Ils sont cachés et enveloppés en cent replis tortueux, et ils ne demandent qu'à montrer la tête. Le meilleur moyen de les réprimer, c'est de leur ôter le pouvoir; c'est ce qui fait dire à saint Augustin, qui l'avoit bien compris, en l'une de ses épîtres à Macédonius, si je ne me trompe, que pour « guérir la volonté il faut réprimer la puissance : » « Fræ« natur facultas... ut sanetur voluntas [2]. » Eh quoi donc! des vices cachés en sont-ils moins vices? est-ce l'accomplissement qui en fait la corruption? Comment donc, est-ce guérir la volonté que de laisser le venin dans le fond du cœur? Voici le secret : on se lasse de vouloir toujours l'impossible, de faire toujours des desseins à faux, de n'avoir que la malice du crime. C'est pourquoi une malice frustrée commence à déplaire, on se remet, on revient à soi à la faveur de son impuissance, on prend aisément le parti de modérer ses désirs. On le fait premièrement par nécessité; mais enfin, comme la contrainte est importune, on y travaille sérieusement et de bonne foi, et on bénit

1. S. Aug., epist. CCXX, ad Bonif., n. 6, tom. II, col. 813.
2. Ad Marced., epist. CLIII, n. 16, tom. II, col. 530.

son peu de puissance, le premier appareil qui a donné le commencement à la guérison.

Par une raison contraire, qui ne voit que plus on sort de la dépendance, plus on rend ses passions indomptables? Nous sommes des enfants qui avons besoin d'un tuteur sévère, la difficulté ou la crainte. Si on lève ces empêchements, nos inclinations corrompues commencent à se remuer et à se produire, et oppriment notre liberté sous le joug de leur licence effrénée; comme des voleurs dispersés par la crainte de ceux qui les poursuivoient, troupe sanguinaire qui va désoler toute la province. Ah! nous ne le voyons que trop tous les jours. Ainsi vous voyez, Chrétiens, combien la fortune est trompeuse, puisque, bien loin de nous donner la puissance, elle ne nous laisse pas même la liberté. Que si je pouvois vous découvrir aujourd'hui le cœur d'un Nabuchodonosor dans l'Histoire sainte, d'un Néron ou de quelque autre monstre dans les histoires profanes, vous verriez ce que peut faire dans le cœur humain cette terrible pensée de ne rien voir sur sa tête, et à proportion ce qui en approche. C'est là que la convoitise va tous les jours se subtiliser, et se renviant pour ainsi dire sur elle-même. De là naissent des vices inconnus, des monstres d'avarice, des raffinements de volupté, des délicatesses d'orgueil qui n'ont point de nom. Et qui les produit, Chrétiens? la grande puissance, féconde en crimes, la licence, mère de tous les excès.

Ce n'est pas sans raison, Messieurs, que le Fils de Dieu nous instruit à craindre les grands emplois; c'est qu'il sait que la puissance est le principe le plus ordinaire de l'égarement; qu'en l'exerçant sur les autres, on la perd souvent sur soi-même; enfin qu'elle est semblable à un vin fumeux qui fait sentir sa force aux plus sobres. Celui-là seul est maître de ses volontés, qui saura modérer son ambition, qui se croira assez puissant, pourvu qu'il puisse régler ses désirs, et être assez désabusé des choses humaines, pour ne point mesurer sa félicité à l'élévation de sa fortune.

Mais écoutons, Chrétiens, ce que nous opposent les ambitieux. Il faut, disent-ils, se distinguer; c'est une marque de foiblesse de demeurer dans le commun : les génies extraordinaires se démêlent toujours de la troupe et forcent les destinées. Les exemples de ceux qui s'avancent semblent reprocher aux autres leur peu de mérite; et c'est sans doute ce dessein de se distinguer qui pousse l'ambition aux derniers excès. Je pourrois combattre par plusieurs raisons cette pensée de se discerner. Je pourrois vous représenter que c'est ici un siècle de confusion, où toutes choses sont mêlées; qu'il y a un jour arrêté à la fin des siècles pour séparer les bons d'avec les mauvais, et que c'est à ce grand et éternel discernement que doit aspirer de toute sa force une ambition chrétienne. Je pourrois ajouter encore que c'est en vain qu'on s'efforce de se distinguer sur la terre où la mort nous vient bientôt arracher de ces places éminentes, pour nous abîmer avec tous les autres dans le néant commun de la nature; de sorte que les plus foibles, se riant de votre pompe d'un jour et de votre discernement imaginaire, vous diront avec le prophète : O homme puissant et su-

perbe, qui pensiez par votre grandeur vous être tiré du pair, « vous voilà blessé comme nous, et vous êtes fait semblable à nous : » « Et tu « vulneratus es sicut et nos, nostri similis effectus es[1]. »

Mais, sans m'arrêter à ces raisons, je demanderai seulement à ces âmes ambitieuses par quelles voies elles prétendent se distinguer. « Faisons tomber, disent les impies, le juste dans nos piéges, parce qu'il nous est incommode : » « Circumveniamus justum, quoniam « inutilis est nobis[2]. » L'injuste peut entrer dans tous les desseins, trouver tous les expédients, entrer dans tous les intérêts : à quel usage peut-on mettre cet homme si droit, qui ne parle que de son devoir? Il n'y a rien de si sec, ni de moins flexible; et il y a tant de choses qu'il ne peut pas faire, qu'à la fin il est regardé comme un homme qui n'est bon à rien, entièrement inutile. Ainsi, étant inutile, on se résout facilement à le mépriser, ensuite à le sacrifier à l'intérêt du plus fort, et aux pressantes sollicitations de cet homme de grand secours qui n'épargne ni le saint ni le profane pour entrer dans nos desseins, qui sait remuer les intérêts et les passions, ces deux grands ressorts de la vie humaine. « Confortati sunt in terra, quia de malo ad malum egressi « sunt[1] : » « Ils ont cherché à se fortifier sur la terre, parce qu'ils ne font que passer d'un crime à un autre. » Le vice sait couvrir une médisance secrètement semée par une calomnie encore plus ingénieuse; une première injustice, par une corruption : il enveloppe la vérité dans des embarras infinis, il a l'art de faire taire et parler les hommes, parce qu'il sait les flatter, les intimider, les intéresser par toutes sortes de voies.

Que fera ici la vertu avec sa froide et impuissante médiocrité? à peine peut-elle se remuer, tant elle s'est renfermée dans des limites étroites. Elle se retranche tout d'un coup plus de la moitié des moyens; j'entends ceux qui sont mauvais ou suspects, et c'est-à-dire assez souvent les plus efficaces. La voie du vice est honteuse : celle de la vertu est bien longue. La vertu ordinairement n'est pas assez souple pour ménager la faveur des hommes; et le vice, qui met tout en œuvre, est plus actif, plus pressant, plus prompt, et ensuite il réussit mieux que la vertu, qui ne sort point de ses règles, qui ne marche qu'à pas comptés, qui ne s'avance que par mesure. Ainsi, vous vous ennuierez d'une si grande lenteur; peu à peu votre vertu se relâchera, et après elle abandonnera sa première régularité pour s'accommoder à l'humeur du monde. Ah! que vous feriez bien plus sagement de renoncer tout à coup à l'ambition! peut-être qu'elle vous donnera de temps en temps quelques légères inquiétudes, mais toujours en aurez-vous bien meilleur marché; et il vous sera bien plus aisé de la retenir, que lorsque vous lui aurez laissé prendre goût aux honneurs et aux dignités. Vivez donc content de ce que vous êtes, et surtout que le désir de faire du bien ne vous fasse pas désirer une condition plus relevée. C'est l'appât ordinaire des ambitieux : ils plaignent toujours le public, ils s'érigent en réformateurs des abus, ils deviennent sévères censeurs de

1. *Is.* XIV, 10. — 2. *Sap.* II, 12. — 3. *Jerem.* IX, 3.

tous ceux qu'ils voient dans les grandes places. Pour eux que de beaux desseins ils méditent! que de sages conseils pour l'État! que de grands sentiments pour l'Église! que de saints règlements pour un diocèse! Au milieu de ces desseins charitables et de ces pensées chrétiennes, ils s'engagent dans l'amour du monde, ils prennent insensiblement l'esprit du siècle, et puis, quand ils sont arrivés au but, il faut attendre les occasions, qui ne marchent qu'à pas de plomb, pour ainsi parler, et qui enfin n'arrivent jamais. Ainsi périssent tous ces beaux desseins, et s'évanouissent comme un songe toutes ces grandes pensées.

Par conséquent, Chrétiens, sans soupirer ardemment après une plus grande puissance, songeons à rendre bon compte de tout le pouvoir que Dieu nous confie. Un fleuve pour faire du bien n'a que faire de passer ses bords ni d'inonder la campagne : en coulant paisiblement dans son lit, il ne laisse pas d'arroser la terre et de présenter ses eaux aux peuples pour la commodité publique. Ainsi, sans nous mettre en peine de nous déborder par des pensées ambitieuses, tâchons de nous étendre bien loin par des sentiments de bonté ; et dans des emplois bornés, ayons une charité infinie. Telle doit être l'ambition du chrétien, qui, méprisant la fortune, se rit de ses vaines promesses et n'appréhende pas ses revers, desquels il me reste à vous dire un mot dans ma dernière partie.

DEUXIÈME POINT.

La fortune, trompeuse en toute autre chose, est du moins sincère en ceci, qu'elle ne nous cache pas ses tromperies ; au contraire elle les étale dans le plus grand jour, et outre ses légèretés ordinaires, elle se plaît de temps en temps d'étonner le monde par des coups d'une surprise terrible, comme pour rappeler toute sa force en la mémoire des hommes, et de peur qu'ils n'oublient jamais ses inconstances, sa malignité, ses bizarreries. C'est ce qui m'a fait souvent penser que toutes les complaisances de la fortune ne sont pas des faveurs, mais des trahisons, qu'elle ne nous donne que pour avoir prise sur nous, et que les biens que nous recevons de sa main ne sont pas tant des présents qu'elle nous fait que des gages que nous lui donnons pour être éternellement ses captifs assujettis aux retours fâcheux de sa dure et malicieuse puissance.

Cette vérité, établie sur tant d'expériences convaincantes, devroit détromper les ambitieux de tous les biens de la terre ; et c'est au contraire ce qui les engage. Car au lieu d'aller à un bien solide et éternel sur lequel le hasard ne domine pas, et de mépriser par cette vue la fortune toujours changeante, la persuasion de son inconstance fait qu'on se donne tout à fait à elle, pour trouver des appuis contre elle-même. Car écoutez parler ce politique habile et entendu : la fortune l'a élevé bien haut, et dans cette élévation il se moque des petits esprits qui donnent tout au dehors, et qui se repaissent de titres et d'une belle montre de grandeur; il se croiroit peut-être assez grand, s'il ne vouloit chercher des appuis à sa grandeur. Pour lui il appuie sa famille sur

des fondements plus certains, sur des charges considérables, sur des richesses immenses qui soutiendront éternellement la fortune de sa maison. Il pense s'être affermi contre toutes sortes d'attaques ; aveugle et malavisé ! comme si ces soutiens magnifiques qu'il cherche contre la puissance de la fortune n'étoient pas encore de son ressort et de sa dépendance, et pour le moins aussi fragiles que l'édifice même qu'il croit chancelant.

C'est trop parler de la fortune dans la chaire de vérité. Écoute, homme sage, homme prévoyant, qui étends si loin aux siècles futurs les précautions de ta prudence ; c'est Dieu même qui te va parler, et qui va confondre tes vaines pensées par la bouche de son prophète Ézéchiel : « Pulcher ramis, et frontibus nemorosus, excelsusque altitudine, et inter condensas frondes elevatum est cacumen ejus[1] : » Assur, dit ce saint prophète, s'est élevé comme un grand arbre, comme les cèdres du Liban : le ciel l'a nourri de sa rosée, la terre l'a engraissé de sa substance ; les puissances l'ont comblé de leurs bienfaits, et il suçoit de son côté le sang du peuple. C'est pourquoi il s'est élevé, superbe en sa hauteur, beau en sa verdure, étendu en ses branches, fertile en ses rejetons : les oiseaux faisoient leurs nids sur ses branches ; les familles de ses domestiques, les peuples se mettoient à couvert sous son ombre ; un grand nombre de créatures, et les grands et les petits, étoient attachés à sa fortune : ni les cèdres ni les pins, c'est-à-dire les grands de la cour, ne l'égaloient pas : « Abietes « non adæquaverunt summitatem ejus ;... æmulata sunt eum omnia « ligna voluptatis quæ erant in paradiso Dei[2]. » Autant que ce grand arbre s'étoit poussé en haut, autant sembloit-il avoir jeté en bas de fortes et profondes racines.

Voilà une grande fortune, un siècle n'en voit pas beaucoup de semblables ; mais voyez sa ruine et sa décadence. « Parce qu'il s'est élevé superbement, et qu'il a porté son faîte jusqu'aux nues, et que son cœur s'est enflé dans sa hauteur : pour cela, dit le Seigneur, je le couperai par la racine ; je l'abattrai d'un grand coup et le porterai par terre : il viendra une disgrâce et il ne pourra plus se soutenir ; il tombera d'une grande chute. Tous ceux qui se reposoient sous son ombre se retireront de lui, de peur d'être accablés sous sa ruine : » « Recedent de « umbraculo ejus omnes populi terræ, et relinquent eum. » Cependant on le verra couché tout de son long sur la montagne, fardeau inutile de la terre : » « Projicient eum super montes[3], ou, s'il se soutient durant sa vie, il mourra au milieu de ses grands desseins, et laissera à des mineurs des affaires embrouillées qui ruineront sa famille ; ou Dieu frappera son fils unique, et le fruit de son travail passera en des mains étrangères ; ou Dieu lui fera succéder un dissipateur qui, se trouvant tout d'un coup dans de si grands biens dont l'amas ne lui a coûté aucunes peines, se jouera des sueurs d'un homme insensé qui se sera perdu pour le laisser riche : et devant la troisième génération, le mauvais ménage et les dettes auront consumé tous ses héritages. « Les branches

1. *Ezech.* XXXI, 3. — 2. Ibid., 8, 9. — 3. Ibid., 12.

de ce grand arbre se verront rompues dans toutes les vallées : » « In « cunctis convallibus corruent rami ejus [1], » je veux dire, ces terres et ces seigneuries qu'il avoit ramassées comme une province, avec tant de soin et de travail, se partageront en plusieurs mains, et tous ceux qui verront ce grand changement diront en levant les épaules, et regardant avec étonnement les restes de cette fortune ruinée : Est-ce là que devoit aboutir toute cette grandeur formidable au monde? est-ce là ce grand arbre dont l'ombre couvroit toute la terre? il n'en reste plus qu'un tronc inutile : est-ce là ce fleuve impétueux qui sembloit devoir inonder toute la terre? je n'aperçois plus qu'un peu d'écume. O homme, que penses-tu faire? et pourquoi te travailles-tu vainement?

Mais je saurai bien m'affermir, et profiter de l'exemple des autres ; j'étudierai le défaut de leur politique et le foible de leur conduite, et c'est là que j'apporterai le remède. Folle précaution ; car ceux-là ont-ils profité de l'exemple de ceux qui les précèdent? O homme, ne te trompe pas, l'avenir a des événements trop bizarres ; et les pertes et les ruines entrent par trop d'endroits dans la fortune des hommes, pour pouvoir être arrêtées de toutes parts. Tu arrêtes cette eau d'un côté, elle pénètre de l'autre ; elle bouillonne même par-dessous la terre. Vous croyez être bien muni aux environs, le fondement manque par en bas, un coup de foudre frappe par en haut. Mais je jouirai de mon travail. Eh quoi, pour dix ans de vie! Mais je regarde ma postérité et mon nom. Mais peut-être que ta postérité n'en jouira pas. Mais peut-être aussi qu'elle en jouira. Et tant de sueurs, et tant de travaux, et tant de crimes, et tant d'injustices, sans pouvoir arracher de la fortune, à laquelle tu te dévoues, qu'un misérable peut-être! Regarde qu'il n'y a rien d'assuré pour toi ; non pas même un tombeau pour graver dessus tes titres superbes, seuls restes de ta grandeur abattue. L'avarice ou la négligence de tes héritiers le refuseront peut-être à ta mémoire ; tant on pensera peu à toi quelques années après ta mort. Ce qu'il y a d'assuré, c'est la peine de tes rapines, la vengeance éternelle de tes concussions et de ton ambition infinie. O les dignes restes de ta grandeur! ô les belles suites de ta fortune! ô folie, ô illusion, ô étrange aveuglement des enfants des hommes!

Chrétiens, méditez ces choses ; Chrétiens, qui que vous soyez, qui croyez vous affermir sur la terre, servez-vous de cette pensée pour chercher le solide et la consistance. Oui, l'homme doit s'affermir ; il ne doit pas borner ses desseins dans des limites si resserrées que celles de cette vie : qu'il pense hardiment à l'éternité. En effet, il tâche, autant qu'il peut, que le fruit de son travail n'ait point de fin ; il ne peut pas toujours vivre, mais il souhaite que son ouvrage subsiste toujours. son ouvrage, c'est sa fortune qu'il tâche, autant qu'il lui est possible, de faire voir aux siècles futurs telle qu'il l'a faite. Il y a dans l'esprit de l'homme un désir avide de l'éternité ; si on le sait appliquer, c'est notre salut. Mais voici l'erreur, c'est que l'homme l'attache à ce qu'il aime : s'il aime les biens périssables, il y médite quelque chose d'é-

1. *Ezech.* XXXI, 12.

ternel; c'est pourquoi il cherche de tous côtés des soutiens à cet édifice caduc, soutiens aussi caduc que l'édifice même qui lui paraît chancelant. O homme, désabuse-toi : si tu aimes l'éternité, cherche-la donc en elle-même, et ne crois pas pouvoir appliquer sa consistance inébranlable à cette eau qui passe et à ce sable mouvant. O éternité, tu n'es qu'en Dieu, mais plutôt, ô éternité, tu es Dieu même; c'est là que je veux chercher mon appui, mon établissement, ma fortune, mon repos assuré en cette vie et en l'autre. Amen.

SERMON POUR LE VENDREDI DE LA IVe SEMAINE DE CARÊME[1].

Domine, veni, et vide.

Seigneur, venez et voyez. Joan., XI, 34.

Me sera-t-il permis aujourd'hui d'ouvrir un tombeau devant la cour, et des yeux si délicats ne seront-ils point offensés par un objet si funèbre? Je ne pense pas, Messieurs, que des chrétiens doivent refuser d'assister à ce spectacle avec Jésus-Christ. C'est à lui que l'on dit dans notre évangile : Seigneur, venez, et voyez où l'on a déposé le corps du Lazare; c'est lui qui ordonne qu'on lève la pierre, et qui semble nous dire à son tour : Venez, et voyez vous-mêmes. Jésus ne refuse pas de voir ce corps mort, comme un objet de pitié et un sujet de miracle; mais c'est nous, mortels misérables, qui refusons de voir ce triste spectacle, comme la conviction de nos erreurs. Allons et voyons avec Jésus-Christ, et désabusons-nous éternellement de tous les biens que la mort enlève.

C'est une étrange foiblesse de l'esprit humain que jamais la mort ne lui soit présente, quoiqu'elle se mette en vue de tous côtés, et en mille formes diverses. On n'entend dans les funérailles que des paroles d'étonnement, de ce que ce mortel est mort. Chacun rappelle en son souvenir depuis quel temps il lui a parlé, et de quoi le défunt l'a entretenu; et tout d'un coup il est mort : Voilà, dit-on, ce que c'est que l'homme! et celui qui le dit, c'est un homme; et cet homme ne s'applique à rien, oublieux de sa destinée : ou s'il passe dans son esprit quelque désir volage de s'y préparer, il dissipe bientôt ces noires idées; et je puis dire, Messieurs, que les mortels n'ont pas moins de soin d'ensevelir les pensées de la mort que d'enterrer les morts mêmes. Mais peut-être que ces pensées feront plus d'effet dans

1. Sermon pour le vendredi de la 4e semaine de Carême, prêché devant le roi, sur la mort.

nos cœurs, si nous les méditons avec Jésus-Christ sur le tombeau du Lazare; mais demandons-lui qu'il nous les imprime par la grâce de son Saint-Esprit, et tâchons de la mériter par l'entremise de la sainte Vierge. *Ave.*

Entre toutes les passions de l'esprit humain, l'une des plus violentes c'est le désir de savoir; et cette curiosité de connoître fait qu'il épuise ses forces pour trouver ou quelque secret inouï dans l'ordre de la nature, ou quelque adresse inconnue dans les ouvrages de l'art, ou quelque raffinement inusité dans la conduite des affaires. Mais, parmi ces vastes désirs d'enrichir notre entendement par des connoissances nouvelles, la même chose nous arrive qu'à ceux qui, jetant bien loin leurs regards, ne remarquent pas les objets qui les environnent : je veux dire que notre esprit s'étendant par de grands efforts sur des choses fort éloignées, et parcourant, pour ainsi dire, le ciel et la terre, passe cependant si légèrement sur ce qui se présente à lui de plus près, que nous consumons toute notre vie toujours ignorants de ce qui nous touche; et non-seulement de ce qui nous touche, mais encore de ce que nous sommes.

Il n'est rien de plus nécessaire que de recueillir en nous-mêmes toutes ces pensées qui s'égarent; et c'est pour cela, Chrétiens, que je vous invite aujourd'hui d'accompagner le Sauveur jusques au tombeau du Lazare : « veni, et vide, » « venez et voyez. » O mortels, venez contempler le spectacle des choses mortelles : ô homme, venez apprendre ce que c'est que l'homme. Vous serez peut-être étonnés que je vous adresse à la mort, pour être instruits de ce que vous êtes; et vous croirez que ce n'est pas bien représenter l'homme, que de le montrer où il n'est plus. Mais si vous prenez soin de vouloir entendre ce qui se présente à nous dans le tombeau, vous accorderez aisément qu'il n'est point de plus véritable interprète ni de plus fidèle miroir des choses humaines.

La nature d'un composé ne se remarque jamais plus distinctement que dans la dissolution de ses parties. Comme elles s'altèrent mutuellement par le mélange, il faut les séparer pour les bien connoître. En effet, la société de l'âme et du corps fait que le corps nous paroît quelque chose de plus qu'il n'est, et l'âme quelque chose de moins; mais lorsque, venant à se séparer, le corps retourne à la terre, et que l'âme aussi est mise en état de retourner au ciel d'où elle est tirée, nous voyons l'un et l'autre dans sa pureté. Ainsi nous n'avons qu'à considérer ce que la mort nous ravit, et ce qu'elle laisse en son entier; quelle partie de notre être tombe sous ses coups, et quelle autre se conserve dans cette ruine : alors nous aurons compris ce que c'est que l'homme; de sorte que je ne crains point d'assurer que c'est du sein de la mort et de ses ombres épaisses que sort une lumière immortelle pour éclairer nos esprits touchant l'éclat de notre nature. Accourez donc, ô mortels, et voyez dans le tombeau du Lazare ce que c'est que l'humanité : venez voir dans un même objet la fin de vos desseins, et le commencement de vos espérances; venez voir tout ensemble la dissolution et le renouvellement de votre être; venez

voir le triomphe de la vie dans la victoire de la mort : « veni, et « vide. »

O mort, nous te rendons grâces des lumières que tu répands sur notre ignorance. Toi seule nous convaincs de notre bassesse, toi seule nous fais connoître notre dignité. Si l'homme s'estime trop, tu sais déprimer son orgueil; si l'homme se méprise trop, tu sais relever son courage; et, pour réduire toutes ses pensées à un juste tempérament, tu lui apprends ces deux vérités, qui lui ouvrent les yeux pour se bien connoître : qu'il est infiniment méprisable, en tant qu'il finit dans le temps; et infiniment estimable, en tant qu'il passe à l'éternité. Ces deux importantes considérations feront le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

C'est une entreprise hardie que d'aller dire aux hommes qu'ils sont peu de chose. Chacun est jaloux de ce qu'il est; et on aime mieux être aveugle que de connoître son foible : surtout les grandes fortunes veulent être traitées délicatement, elles ne prennent pas plaisir qu'on remarque leur défaut; elles veulent que, si on le voit, du moins on le cache : et toutefois, grâce à la mort, nous en pouvons parler avec liberté. Il n'est rien de si grand dans le monde, qui ne reconnoisse en soi-même beaucoup de bassesse; qui ne confesse facilement qu'il n'est rien, à le considérer par cet endroit-là. Mais c'est encore trop de vanité de distinguer en nous la partie foible; comme si nous avions quelque chose de considérable. Vive l'Éternel ! ô grandeur humaine, de quelque côté que je t'envisage, sinon en tant que tu viens de Dieu, et que tu dois être rapportée à Dieu, car en cette sorte je découvre en toi un rayon de la Divinité qui attire justement mes respects; mais en tant que tu es purement humaine, je le dis encore une fois, de quelque côté que je t'envisage, je ne vois rien en toi que je considère : parce que, de quelque endroit que je te tourne, je trouve toujours la mort en face, qui répand tant d'ombres de toutes parts sur ce que l'éclat du monde vouloit colorer, que je ne sais plus sur quoi appuyer ce nom auguste de grandeur, ni à quoi je puis appliquer un si beau titre.

Convainquons-nous, Chrétiens, de cette importante vérité par un raisonnement invincible. L'accident ne peut pas être plus noble que la substance, ni l'accessoire plus considérable que le principal, ni le bâtiment plus solide que le fonds sur lequel il est élevé, ni enfin ce qui est attaché à notre être plus grand ni plus important que notre être même. Maintenant, qu'est-ce que notre être ? Pensons-y bien, Chrétiens, qu'est-ce que notre être ? Dites-le-nous, ô mort; car les hommes trop superbes ne m'en croiroient pas. Mais, ô mort, vous êtes muette, et vous ne parlez qu'aux yeux. Un grand roi va vous prêter sa voix, afin que vous vous fassiez entendre aux oreilles, et que vous portiez dans les cœurs des vérités plus articulées.

Voici la belle méditation dont David s'entretenoit sur le trône, au

milieu de sa cour : Sire, elle est digne de votre audience : « Ecce « mensurabiles posuisti dies meos, et substantia mea tanquam nihilum « ante te[1] : » O éternel Roi des siècles, vous êtes toujours à vous-même, toujours en vous-même; votre être éternellement immuable, ni ne s'écoule, ni ne se change, ni ne se mesure : « et voici que vous avez fait mes jours mesurables, et ma substance n'est rien devant vous. » Non, ma substance n'est rien devant vous, et tout être qui se mesure n'est rien, parce que ce qui se mesure a son terme, et lorsqu'on est venu à ce terme, un dernier point détruit tout, comme si jamais il n'avoit été. Qu'est-ce que cent ans? qu'est-ce que mille ans, puisqu'un seul moment les efface? Multipliez vos jours, comme les cerfs que la fable ou l'histoire de la nature fait vivre durant tant de siècles; durez autant que ces grands chênes sous lesquels nos ancêtres se sont reposés, et qui donneront encore de l'ombre à notre postérité; entassez dans cet espace, qui paroît immense, honneurs, richesses, plaisirs; que vous profitera cet amas, puisque le dernier souffle de la mort, tout foible, tout languissant, abattra tout à coup cette vaine pompe avec la même facilité qu'un château de cartes, vain amusement des enfants? et que vous servira d'avoir tant écrit dans ce livre, d'en avoir rempli toutes les pages de beaux caractères, puisqu'enfin une seule rature doit tout effacer? Encore une rature laisseroit-elle quelques traces, du moins, d'elle-même; au lieu que ce dernier moment qui effacera d'un seul trait toute notre vie, s'ira perdre lui-même avec tout le reste dans ce gouffre du néant : il n'y aura plus sur la terre aucuns vestiges de ce que nous sommes. La chair changera de nature; le corps prendra un autre nom; « même celui de cadavre ne lui demeurera pas longtemps; il deviendra, dit Tertullien, un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue : » tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimoit ses malheureux restes : « Post totum ignobilitatis « elogium, caducæ in originem terram, et cadaveris nomen; et de « isto quoque nomine perituræ in nullum inde jam nomen, in omnis « jam vocabuli mortem[2]. »

Qu'est-ce donc que ma substance, ô grand Dieu! J'entre dans la vie pour en sortir bientôt: je viens me montrer comme les autres; après, il faudra disparoître. Tout nous appelle à la mort : la nature, comme si elle étoit presque envieuse du bien qu'elle nous a fait, nous déclare souvent et nous fait signifier qu'elle ne peut pas nous laisser longtemps ce peu de matière qu'elle nous prête, qui ne doit pas demeurer dans les mêmes mains, et qui doit être éternellement dans le commerce : elle en a besoin pour d'autres formes, elle la redemande pour d'autres ouvrages.

Cette recrue continuelle du genre humain, je veux dire les enfants qui naissent, à mesure qu'ils croissent et qu'ils s'avancent, semblent nous pousser de l'épaule, et nous dire : Retirez-vous, c'est maintenant notre tour. Ainsi comme nous en voyons passer d'autres devant nous,

1. *Ps.* XXXVIII, 6. — 2. *De resur. carn.*, n. 4.

d'autres nous verront passer, qui doivent à leurs successeurs le même spectacle. O Dieu! encore une fois, qu'est-ce que de nous? Si je jette la vue devant moi, quel espace infini où je ne suis pas! si je la retourne en arrière, quelle suite effroyable où je ne suis plus! et que j'occupe peu de place dans cet abîme immense du temps! Je ne suis rien; un si petit intervalle n'est pas capable de me distinguer du néant : on ne m'a envoyé que pour faire nombre; encore n'avoit-on que faire de moi, et la pièce n'en aurait pas été moins jouée, quand je serois demeuré derrière le théâtre.

Encore, si nous voulons discuter les choses dans une considération plus subtile, ce n'est pas toute l'étendue de notre vie qui nous distingue du néant; et vous savez, Chrétiens, qu'il n'y a jamais qu'un moment qui nous en sépare. Maintenant nous en tenons un, maintenant il périt, et avec lui nous péririons tous, si promptement et sans perdre temps nous n'en saisissions un autre semblable, jusqu'à ce qu'enfin il en viendra un auquel nous ne pourrons arriver, quelque effort que nous fassions pour nous y étendre; et alors nous tomberons tout à coup, manque de soutien. O fragile appui de notre être! ô fondement ruineux de notre substance! « In imagine pertransit homo[1]. » Ah! l'homme passe vraiment de même qu'une ombre, ou de même qu'une image en figure; et comme lui-même n'est rien de solide, il ne poursuit aussi que des choses vaines, l'image du bien, et non le bien même : aussi est-il « in imagine, sed et frustrà conturbatur. »

Que la place est petite que nous occupons en ce monde! si petite certainement et si peu considérable, que je doute quelquefois, avec Arnobe, si je dors ou si je veille : « Vigilemus aliquando, an ipsum « vigilare, quod dicitur, somni sit perpetui portio[2]. » Je ne sais si ce que j'appelle veiller n'est peut-être pas une partie un peu plus excitée d'un sommeil profond; et si je vois des choses réelles, ou si je suis seulement troublé par des fantaisies et par de vains simulacres.

« Præterit figura hujus mundi[3] : » « La figure de ce monde passe, et ma substance n'est rien devant Dieu : » « et substantia mea tan« quam nihilum ante te[4]. » Je suis emporté si rapidement, qu'il me semble que tout me fuit et que tout m'échappe. Tout fuit en effet, Messieurs; et pendant que nous sommes ici assemblés, et que nous croyons être immobiles, chacun avance son chemin, chacun s'éloigne sans y penser de son plus proche voisin, puisque chacun marche insensiblement à la dernière séparation : « Ecce mensurabiles posuisti « dies meos. »

SECOND POINT.

N'en doutons pas, Chrétiens, quoique nous soyons relégués dans cette dernière partie de l'univers, qui est le théâtre des changements et l'empire de la mort; bien plus, quoiqu'elle nous soit inhérente, et que

1. *Ps.* XXXVIII, 7. — 2. *Advers. Gent.*, lib. II, sub. init. — 3. *I Cor.* VII, 31.
4. *Ps.* XXXVIII, 6.

nous la portions dans notre sein; toutefois, au milieu de cette matière, et à travers l'obscurité de nos connoissances qui vient des préjugés de nos sens, si nous savons rentrer en nous-mêmes, nous y trouverons quelque chose qui montre bien par une certaine vigueur son origine céleste, et qui n'appréhende pas la corruption.

Je ne suis pas de ceux qui font grand état des connoissances humaines; et je confesse néanmoins que je ne puis contempler sans admiration ces merveilleuses découvertes qu'a faites la science pour pénétrer la nature, ni tant de belles inventions que l'art a trouvées pour l'accommoder à notre usage. L'homme a presque changé la face du monde : il a su dompter par l'esprit les animaux qui le surmontoient par la force; il a su discipliner leur humeur brutale, et contraindre leur liberté indocile. Il a même fléchi par adresse les créatures inanimées : la terre n'a-t-elle pas été forcée par son industrie à lui donner des aliments plus convenables, les plantes à corriger en sa faveur leur aigreur sauvage, les venins même à se tourner en remèdes pour l'amour de lui! Il seroit superflu de vous raconter comme il sait ménager les éléments, après tant de sortes de miracles qu'il fait faire tous les jours aux plus intraitables, je veux dire au feu et à l'eau, ces deux grands ennemis, qui s'accordent néanmoins à nous servir dans des opérations si utiles et si nécessaires. Quoi plus? il est monté jusqu'aux cieux : pour marcher plus sûrement, il a appris aux astres à le guider dans ses voyages : pour mesurer plus également sa vie, il a obligé le soleil à rendre compte, pour ainsi dire, de tous ses pas. Mais laissons à la rhétorique cette longue et scrupuleuse énumération, et contentons-nous de remarquer, en théologiens, que Dieu ayant formé l'homme, dit l'oracle de l'Écriture, pour être le chef de l'univers, d'une si noble institution, quoique changée par son crime, il lui a laissé un certain instinct de chercher ce qui lui manque dans toute l'étendue de la nature. C'est pourquoi, si je l'ose dire, il fouille partout hardiment, comme dans son bien, et il n'y a aucune partie de l'univers où il n'ait signalé son industrie.

Pensez maintenant, Messieurs, comment auroit pu prendre un tel ascendant une créature si foible et si exposée, selon le corps, aux insultes de toutes les autres, si elle n'avoit en son esprit une force supérieure à toute la nature visible, un souffle immortel de l'Esprit de Dieu, un rayon de sa face, un trait de sa ressemblance : non, non, il ne se peut autrement. Si un excellent ouvrier a fait quelque rare machine, aucun ne peut s'en servir que par les lumières qu'il donne. Dieu a fabriqué le monde comme une grande machine que sa seule sagesse pouvoit inventer, que sa seule puissance pouvoit construire. O homme! il t'a établi pour t'en servir; il a mis, pour ainsi dire, en tes mains toute la nature, pour l'appliquer à tes usages; il t'a même permis de l'orner et de l'embellir par ton art : car qu'est-ce autre chose que l'art, sinon l'embellissement de la nature? Tu peux ajouter quelques couleurs pour orner cet admirable tableau; mais comment pourrois-tu faire remuer tant soit peu une machine si forte et si délicate; ou de quelle sorte pourrois-tu faire seulement un trait conve-

nable dans une peinture si riche, s'il n'y avoit en toi-même, et dans quelque partie de ton être, quelque art dérivé de ce premier art, quelques fécondes idées tirées de ces idées originales, en un mot quelque ressemblance, quelque écoulement, quelque portion de cet esprit ouvrier qui a fait le monde? Que s'il est ainsi, Chrétiens, qui ne voit que toute la nature conjurée ensemble n'est pas capable d'éteindre un si beau rayon, cette partie de nous-mêmes, de notre être qui porte un caractère si noble de la puissance divine qui la soutient; et qu'ainsi notre âme, supérieure au monde et à toutes les vertus qui le composent, n'a rien à craindre que de son auteur?

Mais continuons, Chrétiens, une méditation si utile de l'image de Dieu en nous; et voyons de quelle manière cette créature chérie, destinée à se servir de toutes les autres, se prescrit à elle-même ce qu'elle doit faire. Dans la corruption où nous sommes, je confesse que c'est ici notre foible; et toutefois je ne puis considérer sans admiration ces règles immuables des mœurs, que la raison a posées. Quoi! cette âme plongée dans le corps, qui en épouse toutes les passions avec tant d'attache, qui languit, qui se désespère, qui n'est plus à elle-même quand il souffre, dans quelle lumière a-t-elle vu qu'elle eût néanmoins sa félicité à part? qu'elle dût dire quelquefois hardiment, tous les sens, toutes les passions, et presque toute la nature criant à l'encontre : « Ce m'est un gain de mourir[1]; » et quelquefois : « Je me réjouis dans les afflictions[2]? » Ne faut-il pas, Chrétiens, qu'elle ait découvert intérieurement une beauté bien exquise dans ce qui s'appelle devoir, pour oser assurer positivement qu'elle doit s'exposer sans crainte, qu'il faut s'exposer même avec joie à des fatigues immenses, à des douleurs incroyables, à une mort assurée pour les amis, pour la patrie, pour le prince, pour les autels? et n'est-ce pas une espèce de miracle que ces maximes constantes de courage, de probité, de justice, ne pouvant jamais être abolies, je ne dis pas par le temps, mais par un usage contraire, il y ait, pour le bonheur du genre humain, beaucoup moins de personnes qui les décrient tout à fait, qu'il y en a qui les pratiquent parfaitement?

Sans doute il y a au dedans de nous une divine clarté : « Un rayon de votre face, ô Seigneur, s'est imprimé en nos âmes : » « Signatum « est super nos lumen vultus tui, Domine[3]. » C'est là que nous découvrons, comme dans un globe de lumière, un agrément immortel dans l'honnêteté et la vertu : c'est la première raison qui se montre à nous par son image; c'est la vérité elle-même qui nous parle, et qui doit bien nous faire entendre qu'il y a quelque chose en nous qui ne meurt pas, puisque Dieu nous a faits capables de trouver du bonheur, même dans la mort.

Tout cela n'est rien, Chrétiens; et voici le trait le plus admirable de cette divine ressemblance. Dieu se connoît et se contemple : sa vie, c'est de se connoître; et parce que l'homme est son image, il veut aussi qu'il le connoisse. Être éternel, immense, infini, exempt de

1. *Philip.* I, 21. 2. *Coloss.* I, 24. — 3. *Ps.* IV, 7.

toute matière, libre de toutes limites, dégagé de toute imperfection; Chrétiens, quel est ce miracle? Nous qui ne sentons rien que de borné, qui ne voyons rien que de muable, où avons-nous pu comprendre cette éternité? où avons-nous songé cette infinité? O éternité! ô infinité! dit saint Augustin, que nos sens ne soupçonnent seulement pas, par où donc es-tu entrée dans nos âmes? Mais si nous sommes tout corps et toute matière, comment pouvons-nous concevoir un esprit pur? et comment avons-nous pu seulement inventer ce nom?

Je sais ce que l'on peut dire en ce lieu, et avec raison, que, lorsque nous parlons de ces esprits, nous n'entendons pas trop ce que nous disons : notre foible imagination, ne pouvant soutenir une idée si pure, lui présente toujours quelque petit corps pour la revêtir. Mais après qu'elle a fait son dernier effort pour les rendre bien subtils et bien déliés; ne sentez-vous pas en même temps qu'il sort du fond de notre âme une lumière céleste qui dissipe tous ces fantômes, si minces et si délicats que nous ayons pu les figurer? Si vous la pressez davantage, et que vous lui demandiez ce que c'est, une voix s'élèvera du centre de l'âme : Je ne sais pas ce que c'est; mais néanmoins ce n'est pas cela. Quelle force, quelle énergie, quelle secrète vertu sent en elle-même cette âme, pour se corriger, se démentir elle-même, et pour oser rejeter tout ce qu'elle pense? Qui ne voit qu'il y a en elle un ressort caché qui n'agit pas encore de toute sa force, et lequel, quoiqu'il soit contraint, quoiqu'il n'ait pas son mouvement libre, fait bien voir par une certaine vigueur qu'il ne tient pas tout entier à la matière, et qu'il est comme attaché par sa pointe à quelque principe plus haut?

Il est vrai, Chrétiens, je le confesse, nous ne soutenons pas longtemps cette noble ardeur ; ces belles idées s'épaississent bientôt, et l'âme se replonge bientôt dans sa matière. Elle a ses faiblesses, elle a ses langueurs, et permettez-moi de le dire, car je ne sais plus comment m'exprimer, elle a des grossièretés incompréhensibles, qui, si elle n'est éclairée d'ailleurs, la forcent presque elle-même de douter de ce qu'elle est. C'est pourquoi les sages du monde voyant l'homme, d'un côté si grand, de l'autre si méprisable, n'ont su ni que penser ni que dire d'une si étrange composition. Demandez aux philosophes profanes ce que c'est que l'homme : les uns en feront un Dieu, les autres en feront un rien, les uns diront que la nature le chérit comme une mère, et qu'elle en fait ses délices; les autres qu'elle l'expose comme une marâtre, et qu'elle en fait son rebut; et un troisième parti, ne sachant plus que deviner touchant la cause de ce grand mélange, répondra qu'elle s'est jouée en unissant deux pièces qui n'ont nul rapport, et ainsi que par une espèce de caprice elle a formé ce prodige qu'on appelle l'homme.

Vous jugez bien, Messieurs, que ni les uns ni les autres n'ont donné au but, et qu'il n'y a plus que la foi qui puisse expliquer une si grande énigme. Vous vous trompez, ô sages du siècle : l'homme n'est pas les délices de la nature, puisqu'elle l'outrage en tant de manières: l'homme ne peut non plus être son rebut, puisqu'il a quelque chose

en lui qui vaut mieux que la nature elle-même; je parle de la nature sensible. D'où vient donc une si étrange disproportion? faut-il, Chrétiens, que je vous le dise? et ces masures mal assorties, avec ses fondements si magnifiques, ne crient-elles pas assez haut que l'ouvrage n'est pas en son entier? Contemplez cet édifice, vous y verrez des marques d'une main divine; mais l'inégalité de l'ouvrage vous fera bientôt remarquer ce que le péché a mêlé du sien. O Dieu! quel est ce mélange? J'ai peine à me reconnoître; peu s'en faut que je ne m'écrie avec le prophète: « Hæccine est urbs perfecti decoris, gau« dium universæ terræ [1]? » « Est-ce là cette Jérusalem? Est-ce là cette ville? est-ce là ce temple, l'honneur et la joie de toute la terre? » Et moi je dis : Est-ce là cet homme fait à l'image de Dieu, le miracle de sa sagesse, et le chef-d'œuvre de ses mains?

C'est lui-même, n'en doutez pas. D'où vient donc cette discordance? et pourquoi vois-je ces parties si mal rapportées? C'est que l'homme à voulu bâtir à sa mode sur l'ouvrage de son Créateur, et il s'est éloigné du plan : ainsi, contre la régularité du premier dessein, l'immortel et le corruptible, le spirituel et le charnel, l'ange et la bête, en un mot, se sont trouvés tout à coup unis. Voilà le mot de l'énigme, voilà le dégagement de tout l'embarras : la foi nous a rendus à nous-mêmes, et nos foiblesses honteuses ne peuvent plus nous cacher notre dignité naturelle.

Mais, helas! que nous profite cette dignité? Quoique nos ruines respirent encore quelque air de grandeur, nous n'en sommes pas moins accablés dessous; notre ancienne immortalité ne sert qu'à nous rendre plus insupportable la tyrannie de la mort; et quoique nos âmes lui échappent, si cependant le péché les rend misérables, elles n'ont pas de quoi se vanter d'une éternité si onéreuse. Que dirons-nous, Chrétiens? que répondrons-nous à une plainte si pressante? Jesus-Christ y répondra dans notre évangile. Il vient voir le Lazare décédé, il vient visiter la nature humaine qui gémit sous l'empire de la mort : ah! cette visite n'est pas sans cause : c'est l'ouvrier même qui vient en personne pour reconnoître ce qui manque à son édifice; c'est qu'il a dessein de le réformer suivant son premier modèle : « secundùm ima« ginem ejus qui creavit illum [2] : » « selon l'image de celui qui l'a créé. »

O âme remplie de crimes, tu crains avec raison l'immortalité qui rendroit ta mort éternelle! Mais voici en la personne de Jésus-Christ la résurrection et la vie [3] : qui croit en lui, ne meurt pas; qui croit en lui, est déja vivant d'une vie spirituelle et intérieure, vivant par la vie de la grâce qui attire après elle la vie de la gloire : mais le corps est cependant toujours sujet à la mort. O âme, console-toi : si ce divin architecte, qui a entrepris de te réparer, laisse tomber pièce à pièce ce vieux bâtiment de ton corps, c'est qu'il veut te le rendre en meilleur état, c'est qu'il veut le rebâtir dans un meilleur ordre; il entrera pour un peu de temps dans l'empire de la mort, mais il ne laissera rien entre ses mains, si ce n'est la mortalité.

1. *Thren.* II, 15. — 2. *Coloss.* III, 10. — 3. Joan. XI, 25, 26.

Ne vous persuadez pas que nous devions regarder la corruption, selon les raisonnements de la médecine, comme une suite naturelle de la composition et du mélange. Il faut élever plus haut nos esprits, et croire, selon les principes du christianisme, que ce qui engage la chair à la nécessité d'être corrompue, c'est qu'elle est un attrait au mal, une source de mauvais désirs, enfin une « chair de péché [1], » comme parle le saint apôtre. Une telle chair doit être détruite, je dis même dans les élus; parce qu'en cet état de chair de péché, elle ne mérite pas d'être réunie à une âme bienheureuse, ni d'entrer dans le royaume de Dieu : « La chair et le sang ne peuvent posséder le royaume de Dieu » « Caro et sanguis regnum Dei possidere non possunt [2]. Il faut donc qu'elle change sa première forme afin d'être renouvelée, et qu'elle perde tout son premier être, pour en recevoir un second de la main de Dieu. Comme un vieux bâtiment irrégulier qu'on néglige de réparer, afin de le dresser de nouveau dans un plus bel ordre d'architecture; ainsi cette chair toute déréglée par le péché et la convoitise, Dieu la laisse tomber en ruine, afin de la refaire à sa mode, et selon le premier plan de sa création : elle doit être réduite en poudre, parce qu'elle a servi au péché.

Ne vois-tu pas le divin Jésus qui fait ouvrir le tombeau? c'est le prince qui fait ouvrir la prison aux misérables captifs. Les corps morts qui sont enfermés dedans, entendront un jour sa parole, et ils ressusciteront comme le Lazare : ils ressusciteront mieux que le Lazare, parce qu'ils ressusciteront pour ne mourir plus, et que la mort, dit le Saint-Esprit, sera noyée dans l'abyme, pour ne paraître jamais : « Et « mors ultrà non erit [3]. »

Que crains-tu donc, âme chrétienne, dans les approches de la mort? Peut-être qu'en voyant tomber ta maison tu appréhendes d'être sans retraite? Mais écoute le divin apôtre. « Nous savons, » nous savons, dit-il, nous ne sommes pas induits à le croire par des conjectures douteuses, mais nous le savons très-assurément et avec une entière certitude, « que si cette maison de terre et de boue, dans laquelle nous habitons, est détruite, nous avons une autre maison qui nous est préparée au ciel [4]. » O conduite miséricordieuse de celui qui pourvoit à nos besoins! Il a dessein, dit excellemment saint Jean Chrysostôme [5], de réparer la maison qu'il nous a donnée : pendant qu'il la détruit et qu'il la renverse pour la refaire toute neuve, il est nécessaire que nous délogions; car que ferions-nous dans cette poudre, dans ce tumulte, dans cet embarras? Et lui-même nous offre son palais; il nous donne un appartement, pour nous faire attendre en repos l'entière réparation de notre ancien édifice.

1. *Rom.* VIII, 3. — 2. *I Cor.* XV, 50. — 3. *Apoc.* XXI, 4. — 4. *II Cor.* V, 1.
5. Hom. in dict. Apost. *De dormientibus*, etc., tom. I, p. 764.

SERMON POUR LE DIMANCHE DE LA PASSION[1].

Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi?

Si je dis la vérité, pourquoi refusez-vous de me croire? Joan., VIII, 46.

On a dit, il y a longtemps, qu'il n'y a rien de plus fort que la vérité; et cela se doit entendre particulièrement de la vérité de l'Évangile. Cette vérité, Chrétiens, que la foi nous propose en énigme, comme parle l'apôtre saint Paul, paroît dans le ciel à découvert, révérée de tous les esprits bienheureux : elle étend son empire jusqu'aux enfers; et quoiqu'elle n'y trouve que ses ennemis, elle les force néanmoins de la reconnoître. « Les démons la croient, dit saint Jacques[2], et non-seulement ils croient, mais ils tremblent. » Ainsi la vérité est respectée dans le ciel comme dans les enfers. La terre est au milieu, et c'est-là seulement qu'elle est méprisée. Les anges la voient, et ils l'adorent; les démons la haïssent, mais ils ne la méprisent pas, puisqu'ils tremblent sous sa puissance. C'est nous seuls, ô mortels, qui la méprisons, lorsque nous l'écoutons froidement, et comme une chose indifférente que nous voulons bien avoir dans l'esprit, mais à laquelle il ne nous plaît pas de donner aucune place dans notre vie. Et ce qui rend notre audace plus inexcusable, c'est que cette vérité éternelle n'a pas fait comme le soleil, qui, demeurant toujours dans sa sphère, se contente d'envoyer ses rayons aux hommes : elle dont le ciel est le lieu natal, a voulu aussi naître sur la terre: « Veritas de terrâ orta est[3]. » Ell n'a pas envoyé de loin ses lumières, elle-même est venue nous les apporter, et les hommes toujours obstinés ont fermé les yeux; ils ont haï sa clarté à cause que leurs œuvres étoient mauvaises, et ont contraint le Fils de Dieu de leur faire aujourd'hui ce juste reproche : « Si « veritatem dico vobis, quare non creditis mihi? » « Si je vous dis la vérité, pourquoi refusez-vous de me croire? » Puisqu'il nous ordonne, Messieurs, de vous faire aujourd'hui ses plaintes touchant cette haine de la vérité, qu'il nous accorde aussi son secours pour plaider fortement sa cause la plus juste qui fut jamais. C'est ce que nous lui demandons par les prières de la sainte Vierge. *Ave*, etc.

La vérité est une reine qui a dans le ciel son trône éternel, et le siége de son empire dans le sein de Dieu; il n'y rien de plus noble que son domaine, puisque tout ce qui est capable d'entendre en relève, et qu'elle doit régner sur la raison même, qui a été destinée pour régir et gouverner toutes choses. Il pourroit sembler, Chrétiens, qu'une reine si adorable ne pourroit perdre son autorité que par l'ignorance :

1. Deuxième Sermon pour le dimanche de la Passion.
2. *Jac.* II, 19. — 3. *Ps.* LXXXIV, 12.

mais comme le Fils de Dieu nous le reproche, que la malice des hommes lui refuse son obéissance, lors même qu'elle leur est le mieux annoncée; c'est véritablement ce qui m'étonne, et je prétends aujourd'hui rechercher la cause d'un déréglement si étrange. Il est bien aisé de comprendre que c'est une haine secrète que nous avons pour la vérité, qui nous fait secouer le joug d'une puissance si légitime. Mais d'où nous vient cette haine, et quels en sont les motifs? c'est ce qui mérite une grande considération, et ce que je tâcherai de vous expliquer par les principes, suivant la doctrine de saint Thomas, qui traite expressément cette question [1].

Pour cela il faut entendre avant toutes choses que le principe de la haine, c'est la contrariété et la répugnance; et en ce regard, Chrétiens, il ne tombe pas sous le sens qu'on puisse haïr la vérité prise en elle-même et dans cette idée générale; « parce que, dit très-bien le grand saint Thomas, ce qui est vague de cette sorte et universel ne répugne jamais à personne, et ne peut être par conséquent un objet de haine. » Ainsi les hommes ne sont pas capables d'avoir de l'aversion pour la vérité: sinon autant qu'ils la considèrent dans quelque sujet particulier où elle combat leurs inclinations, où elle contredit leurs sentiments: et en cette vue, Chrétiens, il me sera facile de vous convaincre que nous pouvons haïr la vérité en trois sortes, par rapport à trois sujets où elle se trouve, et dans lesquels elle contrarie nos mauvais désirs. Car nous la pouvons regarder, ou en tant qu'elle réside en Dieu, ou en tant qu'elle nous paroît dans les autres hommes, ou en tant que nous la sentons en nous-mêmes : et il est certain qu'en ces trois états toujours elle contrarie les mauvais désirs, et toujours elle donne aussi un sujet de haine aux hommes déréglés et mal vivants.

Et en effet, âmes saintes, ces lois immuables de la vérité, sur lesquelles notre conduite doit être réglée, soit que nous les regardions en leur source, c'est-à-dire en Dieu, soit qu'elles nous soient montrées dans les autres hommes, soit que nous les écoutions parler en nous-mêmes, crient toujours contre les pécheurs, quoiqu'en des manières différentes. En Dieu qui est le juge suprême, elles les condamnent; dans les hommes qui sont des témoins présents, elles les reprennent et les convainquent; en eux-mêmes et dans le secret de leur conscience, elles les troublent et les inquiètent : et c'est pourquoi partout elles leur déplaisent. Car ni l'orgueil de l'esprit humain ne peut permettre qu'on le condamne, ni l'opiniâtreté des pécheurs ne peut souffrir qu'on la convainque; et l'amour aveugle qu'ils ont pour leurs vices peut encore moins consentir qu'on l'inquiète. C'est pourquoi ils haïssent la vérité; d'où vous pouvez comprendre combien ils sont éloignés de lui obéir. Mais si vous ne l'avez pas encore entendu, la conduite des Juifs envers Jésus-Christ vous le fera aisément connoître. Il leur prêche les vérités qu'il dit avoir vues dans le sein du Père; ces vérités les condamnent; et ils haïssent son père, où elles résident : « Oderunt et « me, et patrem meum [2]. »

1. 1-2, quæst. XXIX, art. 5. — 2. Joan XV. 24.

Il les reprend en vérité de leurs vices; et pendant que ses discours les convainquent, la haine de la vérité leur fait haïr celui qui l'annonce; ils s'irritent contre lui-même, ils l'appellent Samaritain et démoniaque; ils courent aux pierres pour le lapider, comme il se voit dans notre évangile. Il les presse encore de plus près, il leur porte jusqu'au fond du cœur la lumière de la vérité, conformément à cette parole : « La lumière est en vous pour un peu de temps, » « adhuc modicum lumen in vobis est[1]; et ils la haïssent si fort cette vérité adorable, qu'ils en éteignent encore ce foible rayon, parce qu'ils cherchent la nuit entière pour couvrir leurs mauvaises œuvres. Dans cette aversion furieuse invétérée et opiniâtre qu'ils témoignent à la vérité, et parmi tant d'outrages qu'il lui font souffrir, n'a-t-il pas raison, Chrétiens, de leur faire aujourd'hui ce juste reproche : Si je vous dis la vérité, pourquoi refusez-vous de la croire? pourquoi une haine aveugle vous empêche-t-elle de lui obéir?

Mais il ne parle pas seulement aux Juifs, ses ennemis déclarés; son dessein principal est d'apprendre à ses serviteurs à aimer et respecter sa vérité sainte, en quelque endroit qu'elle leur paroisse. Quand il la regardent en leur Juge, qu'ils permettent qu'elle les règle : quand elle les reprend par les autres hommes, qu'ils souffrent qu'elle les corrige : quand elle leur parle dans leurs consciences, qu'ils consentent non-seulement qu'elle les éclaire, mais encore qu'elle les change et les convertisse : trois parties de ce discours.

PREMIER POINT.

Comme ces lois primitives et invariables de vérité et de justice, qui sont dans l'intelligence divine, condamnent directement la vie des pécheurs, il est très-certain qu'ils les haïssent et qu'ils voudroient par conséquent les pouvoir détruire. La raison solide, c'est le naturel de la haine de vouloir détruire son objet, comme de l'amour de le conserver. Sans que vous donniez la mort à votre ennemi, vous le tuez déjà par votre haine, qui porte toujours dans l'âme une disposition d'homicide. C'est pourquoi l'apôtre dit : « Omnis qui odit fratrem suum homicida est[2]. » Il les compare à Caïn : il ne dit pas, celui qui trempe les mains dans son sang, ou qui enfonce un couteau dans son sein; mais celui qui le hait est homicide. C'est que le Saint-Esprit qui le guide n'arrête pas sa pensée à ce qui se fait au dehors : il va approfondissant les causes cachées, et c'est ce qui lui fait toujours trouver dans la haine une secrète intention de meurtre. Car si vous savez observer toutes les démarches de la haine, vous verrez qu'elle voudroit détruire partout ce qu'elle a déjà détruit dans nos cœurs; et les effets le font bien connoître. Si vous haïssez quelqu'un, aussitôt sa présence blesse votre vue; tout ce qui vient de sa part vous fait soulever le cœur : se trouver avec lui dans le même lieu vous paroît une rencontre funeste. Au milieu de ces mouvements si vous ne réprimez votre cœur, il vous

1. Joan. XII, 35. — 2. Ibid., III, 5.

dira, Chrétiens, que ce qu'il n'a pu souffrir en soi-même, il ne peut non plus le souffrir nulle part, qu'il n'y a rien qu'il ne lui ôtât après lui avoir ôté son affection; qu'il voudroit être défait sans réserve aucune de cet objet odieux : c'est l'intention secrète de la haine. C'est pourquo l'apôtre saint Jean a raison de dire qu'elle est toujours homicide.

Mais appliquons ceci maintenant à la conduite des pécheurs. Il haïssent la loi de Dieu et sa vérité : qui doute qu'ils ne la haïssent, puisqu'ils ne lui veulent donner aucune place dans leurs mœurs? Mais l'ayant ainsi détruite en eux-mêmes, ils voudroient la pouvoir détruire jusque dans sa source : « Dum esse volunt mali, nolunt esse veritatem « qua damnantur mali [1] : » « Comme ils ne veulent point être justes, ils voudroient que la vérité ne fût pas, parce qu'elle condamne les injustes. » Et ensuite on ne peut douter qu'ils ne veuillent, autant qu'ils peuvent, abolir la loi dont l'autorité les menace, et dont la vérité les condamne.

C'est ce que Moïse nous fit connoître par une excellente figure, lorsqu'il descendoit de la montagne où Dieu lui avoit parlé face à face. Il avoit en ses mains les tables sacrées, où la loi de Dieu étoit gravée; tables vraiment vénérables, et sur lesquelles la main de Dieu et les caractères de son doigt tout puissant se voyoient tout récents encore. Toutefois entendant les cris et voyant les danses des Israélites qui couroient après le veau d'or, il les jette à terre et les brise : « Vidit vitu« lum et choros, iratusque valde, projecit de manu tabulas, et con« fregit eas [2] : » une sainte indignation lui fait jeter et rompre les tables. Que veut dire ce grand législateur? Je ne m'étonne pas, Chrétiens, que sa juste colère se soit élevée contre ce peuple idolâtre pour le faire périr par le glaive; mais qu'avoient mérité ces tables augustes, gravées de la main de Dieu, pour obliger Moïse à les mettre en pièces? Tout ceci se fait en figure, et s'accomplit pour notre instruction. Il a voulu nous représenter ce que ce peuple faisoit alors : il brise les tables de la loi de Dieu, pour montrer que dans l'intention des pécheurs la loi est détruite et anéantie. Quoique le peuple ne pèche que contre un chef de la loi, qui défendoit d'adorer les idoles, il casse ensemble toutes les deux tables; parce que nous apprenons de l'oracle que « quiconque pèche en un seul article, viole l'autorité de tous les autres [3], » et abolit autant qu'il peut la loi toute entière : il en est de même de l'Évangile, de l'unité du corps de Jésus-Christ et de toute sa doctrine.

Mais l'audace du pécheur n'entreprend pas seulement de détruire les tables inanimées, qui sont comme des extraits de la loi divine; il en veut à l'original, je veux dire à cette équité et à cette vérité primitive qui réside dans le sein de Dieu, et qui est la règle immuable et éternelle de tout ce qui se meut dans le temps : c'est-à-dire qu'il en veut à Dieu, qui est lui-même sa vérité et sa justice. « L'insensé a dit dans son cœur : Il n'y a point de Dieu [4]. » Il l'a dit en son cœur, dit

1. S. Aug., in Joan., tract. xc, t. III, part. II, col. 721.
2. *Exod.* XXXII, 19. — 3. *Jac.* II, 10. — 4. *Ps.* LII, 1.

le saint prophète; il a dit non ce qu'il pense, mais ce qu'il désire; il n'a pas démenti sa connoissance, mais il a confessé son crime, son attentat. Il voudroit qu'il n'y eût point de Dieu, parce qu'il voudroit qu'il n'y eût point de loi ni de vérité. Et afin que nous comprenions que tel est son secret désir, Dieu a permis qu'il se soit enfin découvert sur la personne de son Fils. Les méchants l'ont crucifié; et si vous voulez savoir pour quelle raison, qu'il vous le dise lui-même : « Vous voulez me tuer, dit-il, parce que mon discours ne prend point en vous [1], » c'est-à-dire, si nous l'entendons, parce que vous haïssez ma vérité sainte; parce que la rejetant de vos mœurs, partout où elle vous paroît elle vous choque : et partout où elle vous choque, vous voudriez pouvoir la détruire.

Pensons-nous bien, ô pêcheurs, sur qui nous mettons la main lorsque nous chassons de notre âme et que nous bannissons de notre vie la règle de la vérité ? Nous crucifions Jésus-Christ encore une fois; il nous dit aussi bien qu'aux Juifs : « Quæritis me interficere, quia « sermo meus non capit in vobis : » « Vous voulez me tuer, parce que mon discours ne prend point en vous; » car quiconque hait la vérité et les lois immuables qu'elle nous donne, il tue spirituellement la justice et la sagesse éternelle qui est venue nous les apprendre : et ainsi se revêtant d'un esprit de Juif, il doit penser avec tremblement que son cœur n'est pas éloigné de se laisser aller à la cabale sacrilége qui l'a mis en croix. Folle et téméraire entreprise du pécheur, qui entreprend sur l'être de son auteur même, par l'aversion qu'il a pour la vérité ! « Gladius eorum intret in corda ipsorum, et arcus eorum « confringatur [2] : » « Que son glaive lui perce le cœur, et que son arc soit brisé. » Deux sortes d'armes dans les mains du pécheur : un arc pour tirer de loin, un glaive pour frapper de près. La première arme se rompt, et est inutile; la seconde a son effet, mais contre lui-même. Il tire de loin, Chrétiens, il tire contre Dieu; et non-seulement les coups n'y arrivent pas, mais encore l'arc se rompt au premier effort. Mais ce n'est pas assez que son arc se brise, que son entreprise demeure inutile; il faut que son glaive lui perce le cœur, et que, pour avoir tiré de loin contre Dieu, il se donne lui-même un coup sans remède. Ainsi son entreprise retombe sur lui, il met son âme en pièces par l'effort téméraire qu'il fait contre Dieu; et pendant qu'il pense détruire la loi, il se trouve qu'il n'a de force que contre son âme. Mais revenons à notre sujet, et continuons de suivre la piste de l'aversion que nous avons pour la vérité et pour ses règles invariables.

Vous avez vu, Chrétiens, que le pécheur les détruit, tout autant qu'il peut; non-seulement dans la loi et dans l'Évangile qui en sont, vous avons-nous dit, de fidèles copies, mais encore dans le sein de Dieu où elles sont écrites en original. Il voit qu'il est impossible : « Je suis Dieu, dit le Seigneur, et ne change point [3] : » quoi que l'homme puisse attenter, ce qu'a prononcé sa divine bouche est fixe et invariable; ni le temps ni la coutume ne prescrivent point contre l'Évan-

1. Joan. VIII, 37. — 2. *Ps.* XXXVI, 16. — 3. *Malach*, III 6

gile : « Jesus Christus heri et hodie, ipse et in sæcula[1] : » « Jésus-Christ étoit hier, il est aujourd'hui, et il sera le même dans tous les siècles : » il ne faut donc pas espérer que la loi de Dieu se puisse détruire. Que feront ici les pécheurs toujours poussés secrètement de cette haine secrète de la vérité qui les condamne? Ce qu'ils ne peuvent corrompre, ils l'altèrent; ce qu'ils ne peuvent abolir, ils le détournent, ils le mêlent, ils le falsifient, ils tâchent de l'éluder par de vaines subtilités. Et de quelle sorte, Messieurs? en formant des doutes et des incidents, en réduisant l'Évangile à des questions artificieuses qui ne servent qu'à faire perdre, parmi des détours infinis, la trace toute droite de la vérité. Car ces pécheurs subtils et ingénieux, qui tournent de tous côtés l'Évangile, qui trouvent des raisons de douter sur l'exécution de tous ses préceptes, qui fatiguent les casuistes par leurs consultations infinies, ne travaillent qu'à envelopper la règle des mœurs. Ce sont des hommes, dit saint Augustin, « qui se tourmentent beaucoup pour ne trouver pas ce qu'ils cherchent : » « nihil laborant nisi non invenire quod quærunt[2] : » ou plutôt ce sont ceux dont parle l'Apôtre, qui n'ont jamais de maximes fixes ni de conduite certaine, « qui apprennent toujours, et qui n'arrivent jamais à la science de la vérité, » « semper discentes, et nunquam ad scientiam veritatis pervenientes[3]. »

Ce n'est pas ainsi, Chrétiens, que doivent être les enfants de Dieu. A Dieu ne plaise que nous croyions que la doctrine chrétienne soit toute en doutes et en questions! L'Évangile nous a donné quelques principes, Jésus-Christ nous a appris quelque chose : qu'il puisse se rencontrer quelquefois des difficultés extraordinaires, je ne m'y veux pas opposer; mais je ne crains point d'assurer que, pour bien régler notre conscience sur la plupart des devoirs du christianisme, la simplicité et la bonne foi sont de grands docteurs : ils laissent peu de choses indécises. Par la grâce de Dieu, Messieurs, la vie pieuse et chrétienne ne dépend pas des subtilités, ni des belles inventions de l'esprit humain : pour savoir vivre selon Dieu en simplicité, le chrétien n'a pas besoin d'une grande étude, ni d'un grand appareil de littérature : « Peu de choses lui suffisent, dit Tertullien, pour connoître de la vérité autant qu'il lui en faut pour se conduire : » « Christiano paucis ad scientiam veritatis opus est[4]. »

Qui nous a donc produit tant de doutes, tant de fausses subtilités, tant de dangereux adoucissements sur la doctrine des mœurs, si ce n'est que nous voulons tromper ou être trompés? Ces deux excellents docteurs auxquels je vous renvois, la simplicité et la bonne foi, donnent des décisions trop formelles pour notre conduite. Ainsi nous pouvons dire avec certitude que la vérité est en nous; mais si nous ne l'avons pas épargnée en Dieu qui en est l'original, il ne faut pas s'étonner que nous la violions en nos cœurs, ni que nous tâchions d'effacer les extraits que Dieu même a imprimés au fond de nos consciences.

1. *Heb.* XIII, 8. — 2. *De Gen. cont. Manich.*, lib. II, cap. II, t. I, col. 665.
3. *II Tim.* III, 7. — 4. *De anim.*, n. 2.

Or il faut ici remarquer qu'il y a cette différence entre ces deux attentats : que dans l'effort que nous faisons contre Dieu et contre sa vérité considérée en elle-même, nous nous perdons tout seuls; et que cette vérité primitive et originale demeure toujours ce qu'elle est, toujours entière et inviolable. Mais il n'en est pas de la sorte de la vérité qui est inhérente en nous; laquelle étant à notre portée, et pour ainsi dire sous nos mains, nous pouvons aussi pour notre malheur la corrompre et l'obscurcir, et même l'éteindre tout à fait. Alors qui pourroit penser dans quelles ténèbres et dans quelle horreur nous vivons ! Non, le soleil éteint tout à coup ne jetteroit pas la nature étonnée dans un état plus horrible qu'est celui d'une malheureuse âme où la vérité est éteinte. Mais, mes Frères, il nous faut entendre par quels degrés nous tombons dans cet abîme, et quel est le progrès d'un si grand mal.

DEUXIÈME POINT.

La première atteinte que nous donnons à la vérité résidante en nous, c'est que nous ne rentrons point en nous-mêmes pour faire réflexion sur la connoissance qu'elle nous inspire; d'où s'ensuit ce malheur extrême, qu'elle n'éclaire non plus notre esprit que si nous l'ignorions tout à fait : « Et non rogavimus faciem tuam, Domine Deus noster, « ut reverteremur ab iniquitatibus nostris et cogitaremus veritatem « tuam [1] : » « Et nous ne nous sommes point présentés devant votre face pour vous prier, ô Seigneur notre Dieu, nous retirant de nos iniquités et nous appliquant à la connaissance de votre vérité. » Nous plaignons, et avec raison, tant de peuples infidèles qui ne connoissent pas la vérité ; mais je ne crains point de vous soutenir que nous n'en sommes pas plus [avancés], pour en avoir la connoissance : car il est très-indubitable que notre âme n'est illuminée que par la réflexion ; nous l'éprouvons tous les jours. Ce n'est pas assez de savoir les choses et de les avoir cachées dans la mémoire ; si elles ne sont pas présentes à l'esprit, nous n'en demeurons pas moins dans les ténèbres, et cette connoissance ne les dissipe point. Si les vérités de pratique ne sont souvent remuées, souvent amenées à notre vue, elles perdent l'habitude de se présenter, et cessent par conséquent d'éclairer : nous marchons également dans l'obscurité, soit que la lumière disparoisse, soit que nous fermions les yeux. Ainsi comme enchantés par nos plaisirs, ou détournés par nos affaires, nous négligeons de rappeler en en notre mémoire les vérités du salut, et la foi est en nous inutilement; toutes ses lumières se perdent, parce qu'elles ne trouvent pas les yeux ouverts ni les esprits attentifs : « Nescierunt neque intellexerunt; « obliti sunt ne videant oculi eorum, et ne intelligant corde suo : non « recogitant in mente suâ, neque cognoscunt, neque sentiunt [2] : » « Ils ne connoissent rien, ils ne comprennent rien ; ils sont tellement couverts de boue, que leurs yeux ne voient point et que leur cœur n'entend point : nul d'entre eux ne rentre en soi-même, nul n'a ni con-

1. *Dan.* IX, 13. — 2. *Is.* XLIV, 18 19

noissance ni intelligence. » « Lumen oculorum meorum, et ipsum non est mecum [1] : » « La lumière même de mes yeux n'est plus avec moi [dit David]; » ce n'est pas une lumière étrangère, c'est la lumière de ses yeux qui l'a tout à fait abandonné, parce qu'il n'y faisoit pas de réflexion, parce qu'il ne sait pas même ce qu'il doit penser, parce que, faute de penser à ce qu'il sait, il est dans le même état que s'il ne le savoit pas. Le prophète Jérémie a raison de dire que « toute la terre est désolée à cause qu'il n'y a personne qui pense ni qui réfléchisse. » « Desolatione desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet corde [2]. »

En effet, Chrétiens, que peut-on jamais penser de plus funeste! Les gentils, qui ne connoissent pas Dieu, périssent dans leur ignorance; les chrétiens, qui le connoissent, périssent faute d'y penser : les uns n'ont pas la lumière; ceux qui l'ont, détournent les yeux, et se perdent d'autant plus misérablement, qu'ils s'enveloppent eux-mêmes dans des ténèbres volontaires. Mais de là il arrive un second malheur : que pendant que nous tournons le dos à la vérité, et que nous tâchons, dit saint Augustin [3], de nous cacher dans notre ombre en éloignant de notre vue les maximes de la foi, peu à peu nous nous accoutumons à les méconnoître. Ces saintes vérités du ciel sont trop graves et trop sérieuses pour ceux « qui estiment, comme dit le Sage, que toute notre vie n'est qu'un jeu : » « Æstimaverunt lusum esse vitam nostram [4]; » elles se présentent importunément et mal à propos parmi nos plaisirs, elles sont trop incompatibles, et condamnent trop sévèrement ce que nous aimons : c'est pourquoi nous en éloignons la triste et importune pensée. Mais comme, quelque effort que nous fassions pour détourner nos visages de peur que la vérité ne nous éclaire de front, elle nous environne par trop d'endroits pour nous permettre d'éviter tous ces rayons incommodes qui nous troublent, à moins que nous ne l'éteignions entièrement, nous en venons ordinairement, par nos passions insensées, à l'un de ces deux excès, ou de supprimer tout à fait en nous les vérités de la foi, ou bien de les falsifier et de les corrompre par des maximes erronées.

Je n'entreprends pas, Chrétiens, de réfuter en ce lieu ceux qui détruisent la foi dans leurs cœurs; et je leur dirai seulement que si leur esprit emporté refuse de céder humblement à l'autorité de Jésus-Christ et de son Église, ils doivent craindre enfin la dernière preuve que Dieu réserve aux incrédules. Ceux qui ne veulent pas déférer à Jésus-Christ et à son Église, qui sont les maîtres des sages, par un juste jugement de Dien sont envoyés à l'expérience qui est appelée si élégamment par saint Grégoire de Nazianze [5] « la maîtresse des téméraires et des insensés : » c'est le dernier argument sur lequel Dieu les convaincra. Car écoutez comme Dieu parle à ceux qui ne vouloient pas se persuader de la rigueur de ses jugements, ni de la vérité de ses menaces. « Et moi, répond le Seigneur, j'épancherai sur vous ma colère, et

1. *Ps.* XXXVII, 11. — 2. *Jerem.* XII, 11.
3. *De libr. arbitr.*, lib. II, c. XVI, tom. I, col. 604. — 4. *Sap.* XV, 12.
5. *Orat.* XII, tom. I, pag. 202.

je n'aurai point de pitié, » et vous sentirez ma main de près; « et alors vous saurez, » dit-il, vous qui n'avez pas voulu le croire, vous saurez par expérience, et vous aurez tout loisir d'apprendre dans l'éternité de votre supplice, « que je suis le Seigneur qui frappe, » « et scietis quia ego sum Dominus percutiens [1]. » Ainsi seront instruits, car ils en sont dignes, ceux qui ne veulent pas se laisser instruire par Jésus-Christ et par l'Évangile.

Mais plusieurs, qui ne méprisent pas si ouvertement une autorité si vénérable, ne laissent pas toutefois de corrompre la vérité dans leurs consciences par des maximes trompeuses. L'intérêt et les passions nous ont fait un évangile nouveau que Jésus-Christ ne connoît plus. Nul ne pardonne une injure de bonne foi; et nous trouvons toujours de bonnes raisons pour ne voir jamais un ennemi, si ce n'est que la mort nous presse. Mais ni à la vie, ni à la mort nous ne songeons à restituer le bien d'autrui que nous avons usurpé : on s'imagine qu'on se le rend propre par l'habitude d'en user; et on cherche de tous côtés non point un fond pour le rendre, mais quelque détour de conscience pour le retenir. On fatigue les casuistes par des consultations infinies; et à quoi est-ce, dit saint Augustin, qu'on travaille par tant d'enquêtes, sinon à ne trouver pas ce qu'on cherche? « Hi homines nihil « laborant nisi non invenire quod quærunt. » C'est pourquoi nous éprouvons tous les jours qu'on nous embarrasse la règle des mœurs par tant de questions et tant de chicanes, qu'il n'y en a pas davantage dans les procès les plus embrouillés : et si Dieu n'arrête le cours des pernicieuses subtilités que l'intérêt nous suggère, les lois de la bonne foi et de l'équité ne feront bientôt qu'un problème. La chair qui est condamnée cherche des détours et des embarras : de là tant de questions et tant de chicanes. C'est pourquoi saint Augustin a raison de dire que ceux qui les forment « soufflent sur de la poussière, et jettent de la terre dans leurs yeux, » « sufflantes in pulverem, et exci« tantes terram in oculos suos [2]. » Ils étoient dans le grand chemin, et la voie de la justice chrétienne leur paroissoit toute droite; ils ont soufflé sur la terre : des vaines contentions, des questions de néant qu'ils ont excitées, ont troublé leur vue comme une poussière importune, et ils ne peuvent plus se conduire. Sans faire ici la guerre à personne, si ce n'est à nous-mêmes et à nos vices, nous pouvons dire hautement que notre attachement à la terre, et l'affoiblissement de la discipline, ont fait naître plus que jamais en nos jours ces vaines et pernicieuses subtilités.

Règle pour s'examiner. Les uns cherchent Jésus-Christ comme les Mages, pour adorer sa vérité; les autres le cherchent dans l'esprit d'Hérode, pour faire outrage à sa vérité. Quiconque cherche est inquiet, et veut se mettre en repos : « Ubi est qui natus est Rex Judœorum [3]? » « Où est le Roi des Juifs qui est nouvellement né? » Voyez Hérode, quelle est cette inquiétude et de quelle veine elle vient : par là vous pouvez connoître votre disposition véritable. Mais si vous voulez ne vous

1. *Ezech* VII, 9.— 2. *Conf.*, lib. XII, cap. XVI, tom. I, col. 216. — 3. Matth II 2.

tromper pas à connoître quelle est cette inquiétude et de quelle veine elle vient, examinez attentivement ce que vous craignez. Ou vous craignez de mal faire, ou vous craignez qu'on vous dise que vous faites mal; l'une est la crainte des enfants de Dieu, l'autre est la crainte des enfants du siècle. Si vous craignez de mal faire, vous cherchez Jésus-Christ dans l'esprit des Mages pour rendre honneur à sa vérité; sinon vous cherchez Jésus-Christ dans l'esprit d'Hérode, pour lui faire outrage. Je ne rougirai pas, Chrétiens, de vous rapporter en ce lieu les paroles d'un auteur profane, et de confondre par la droiture de ses sentiments nos détours et nos artifices : « Quand nous doutons, disoit l'orateur romain, de la justice de nos entreprises, c'est une bonne maxime de s'en désister tout à fait; car l'équité, poursuit-il, reluit assez d'elle-même, et le doute semble envelopper dans son obscurité quelque dessein d'injustice : » « Benè præcipiunt qui vetant quidquam « agere, quod dubites æquum sit an iniquum : æquitas enim lucet « ipsa per se; dubitatio cogitationem significat injuriæ [1]. »

Et en effet, Chrétiens, nous trouvons ordinairement que ce qui a tant besoin de consultation, a quelque chose d'inique; le chemin de la justice n'est pas de ces chemins tortueux, qui ressemblent à des labyrinthes, où on craint toujours de se perdre : « C'est une route toute droite, dit le prophète Isaïe; c'est un sentier étroit à la vérité, mais qui n'a point de détours : » « Semita justi recta est, rectus callis justi ad « ambulandum [2]. Voulez-vous savoir, Chrétiens, le chemin de la justice, marchez dans le pays découvert, allez où vous conduit votre vue : la justice ne se cache pas, et sa propre lumière nous la manifeste. Si vous trouvez à côté quelque passage obscur et embarrassé, c'est là que la fraude se réfugie, c'est là que l'injustice se met à couvert, c'est là que l'intérêt dresse ses embûches. Toutefois je ne veux pas dire qu'il ne se rencontre quelquefois des obscurités même dans les voies de la justice. La variété des faits, les changements de la discipline, le mélange des lois positives font naître assez souvent des difficultés, qui obligent de consulter ceux à qui Dieu a confié le dépôt de la science. Mais il ne laisse pas d'être véritable, et nous le voyons tous les jours par expérience, que les consultations empressées nous cachent ordinairement quelque tromperie; et je ne crains point de vous assurer que pour régler notre conscience sur la plupart des devoirs de la justice chrétienne, la bonne foi est un grand docteur qui laisse peu d'embarras et de questions indécises.

Mais notre corruption ne nous permet pas de marcher par des voies si droites, nous formons notre conscience au gré de nos passions; et nous croyons avoir tout gagné, pourvu que nous puissions nous tromper nous-mêmes. Cette sainte violence, ces maximes vigoureuses du christianisme, qui nous apprennent à combattre en nous la nature trop dépravée, sont abolies parmi nous. Nous faisons régner en leur place un mélange monstrueux de Jésus-Christ et du monde; des maximes moitié saintes et moitié profanes, moitié chrétiennes et moitié mon-

1. Cicer., *De off.*, lib. I. — 2. *Is.* XXVI, 7.

daines, ou plutôt toutes mondaines, toutes profanes, parce qu'elles ne sont qu'à demi chrétiennes et à demi saintes. C'est pourquoi nous ne voyons presque plus de piété véritable : tout est corrompu et falsifié : et si Jésus-Christ revenoit au monde, il ne connoîtroit plus ses disciples, et ne verroit rien dans leurs mœurs qui ne démentît hautement la sainteté de sa doctrine : « Attendi, et auscultavi, nemo quod bonum « est loquitur; nullus est qui agat pœnitentiam super peccato suo, « dicens : Quid feci? Omnes conversi sunt ad cursum suum, quasi « equus impetu vadens ad prælium[1] : » « Je les ai considérés, je les ai observés : ils ne parlent point selon la justice; il n'y en a pas un qui fasse pénitence de son péché, en disant : Qu'ai-je fait? Ils courent tous où leur passion les emporte, comme un cheval qui court avec impétuosité au combat. »

TROISIÈME POINT.

Parmi ces désordres infinis, et pendant que nos passions et nos intérêts nous séduisent de telle sorte que nous éteignons dans nos consciences les lumières de la vérité, nous aurions besoin, Chrétiens, que de puissants avertissements pénétrassent vivement notre conscience, et la rappelassent à elle-même, comme disoit ce prophète : « Redite, « prævaricatores, ad cor[2] : » « Rentrez dans votre cœur, violateurs de la loi. » Mais, ô malheur des malheurs! au lieu de ces charitables avertissements, la flatterie nous obsède et nous environne; je dis les grands et les petits : car les hommes sont si foibles, qu'ils ont une condescendance presque universelle, et qu'ils répandent les flatteries sur toutes les têtes. Nous achevons de nous perdre parmi les complaisances que l'on a pour nous, les flatteurs nous donnent le dernier coup; et, comme dit saint Paulin : « Ils mettent le comble à l'iniquité par leurs louanges injustes et artificieuses : » « Sarcinam peccatorum pondere indebitæ « laudis accumulant[3]. »

Que dirai-je ici, Chrétiens, et quel remède pourrai-je trouver à un poison si subtil et si dangereux? Il ne suffit pas d'avertir les hommes de se tenir sur leurs gardes : car qui ne se tient pas pour tout averti? où sont ceux qui ne craignent pas les embûches de la flatterie? Mais celle de la cour est si délicate, qu'on ne peut presque éviter ses piéges : elle imite tout de l'ami, jusqu'à sa franchise et sa liberté; elle sait non-seulement applaudir, mais encore résister et contredire pour céder plus agréablement en d'autres rencontres, et nous voyons tous les jours que pendant que nous triomphons d'être sortis des mains d'un flatteur, un autre nous engage insensiblement que nous ne croyons plus flatteur, parce qu'il flatte d'une autre manière : tant la séduction est puissante, tant l'appât est délicat et imperceptible.

Donc pour arracher la racine d'un mal si pernicieux, allons, messieurs, au principe. Ne parlons plus des flatteurs qui nous environnent au dehors; parlons d'un flatteur qui est au dedans, par lequel tous les autres sont autorisés. Toutes nos passions sont des flatteuses, nos plai-

1. *Jerem.* VIII, 5. — 2. *Is.* XLVI, 8. — 3. Epist. XXIV, ad Sever., n. 1

sirs sont des flatteurs, surtout notre amour-propre est un grand flatteur qui ne cesse de nous applaudir; et tant que nous écouterons ce flatteur caché, jamais nous ne manquerons d'écouter les autres: car les flatteurs du dehors, âmes vénales et prostituées, savant bien connoître la force de cette flatterie intérieure. C'est pourquoi ils s'accordent avec elle, ils agissent de concert et d'intelligence; ils s'insinuent si adroitement dans ce commerce de nos passions, dans cette complaisance de notre amour-propre, dans cette secrète intrigue de notre cœur, que nous ne pouvons nous tirer de leurs mains ni reconnoître leur tromperie. Que si nous voulons les déconcerter et rompre cette intelligence, voici l'unique remède: un amour généreux de la vérité, un désir de nous connaître nous-mêmes tels que nous sommes à quelque prix que ce soit. Quelle honte et quelle foiblesse que nous voulions tout connoître excepté nous-mêmes; que les autres sachent nos défauts, qu'ils soient la fable du monde, et que nous seuls ne les sachions pas! Nous ne lisons pas sans pitié cette réponse d'Achab, roi de Samarie, à qui Josaphat, roi de Judée, ayant demandé s'il n'y avoit point dans sa ville et dans son royaume quelque prophète du Seigneur: « Il y en a un, répondit Achab, qu'on nomme Michée; mais je ne le puis souffrir, parce qu'il ne me prédit que des malheurs: » « Remansit vir unus, « per quem possumus interrogare Dominum; sed ego odi eum, quia « non prophetat mihi bonum, sed malum, Michæas filius Jemla [1]. » C'étoit un homme de bien, qui lui représentoit naïvement de la part de Dieu ses fautes et le mauvais état de ses affaires, que ce prince n'avoit pas la force de vouloir apprendre; et il vouloit que Michée, c'est ainsi que s'appeloit ce prophète, lui contât avec ses flatteurs des triomphes imaginaires.

Loin de nous, loin de nous, Messieurs, cette honteuse foiblesse. « Il vaut mieux, dit saint Augustin [2], savoir nos défauts que de pénétrer tous les secrets de la nature et tous ceux des États et des empires: » cette connoissance est si nécessaire, que sans elle notre santé est désespérée. Ouvrez donc les yeux, Chrétiens, et envisagez vos défauts: aimez ceux qui vous les découvrent; et croyez avec saint Grégoire que « ceux-là sont véritables amis par le secours desquels vous pouvez effacer les taches de votre conscience: » « Hunc solum mihi amicum « æstimo, per cujus linguam ante apparitionem districti judicis meæ « maculas mentis tergo [3]. » Il importe de bien connoître ses fautes, quand même vous ne voudriez pas encore vous en corriger: car quand vos maux vous plairoient encore, il ne faudroit pas pour cela les rendre incurables; et si le malade ne presse pas sa guérison, du moins ne doit-il pas assurer sa perte. Du moins apprenons à connoître nos défauts, de la bouche des prédicateurs: car Jésus-Christ n'est-il pas dans cette chaire, et ne rend-il pas encore témoignage au monde que ses œuvres sont mauvaises?

Et s'il faut des avertissements plus particuliers, voici les jours salu-

1. *III Reg.* XXII, 8. — 2. *De Trin.*, lib. IV, n. I, tom. VIII, col. 809.
3. *Epist.*, lib II, epist. LII, tom. II, col. 618.

taires où l'Église nous invite à la pénitence. Il n'est rien de plus malheureux que de vouloir être flatté où nous-mêmes nous nous rendons nos accusateurs. Loin de nous !... Choisissons un homme d'une vigueur apostolique, qui nous fasse rentrer en nous-mêmes.

SERMON POUR LE JEUDI DE LA SEMAINE
DE LA PASSION [1].

Stans retro secus pedes ejus, lacrymis cœpit rigare pedes ejus.

Magdeleine se jetant aux pieds de Jésus, commença à les laver de ses larmes. Luc., VII. 38.

Est-ce une chose croyable que l'esprit de séduction soit si puissant dans les hommes, que non-seulement ils se plaisent à tromper les autres, mais qu'ils se trompent eux-mêmes, que leurs propres pensées les déçoivent, que leur propre imagination leur impose? Il est ainsi, Chrétiens, et cette erreur paroît principalement dans l'affaire de la pénitence.

Il y a de certains pécheurs que leurs plaisirs engagent, et cependant que leur conscience inquiète; qui ne peuvent ni approuver ni changer leur vie; qui n'ont nulle complaisance pour la loi de Dieu, mais que ses menaces étonnent souvent, et les jettent dans un trouble inévitable qui les incommode. Ce sont ceux-là, Chrétiens, qui se confessent sans utilité, qui font par coutume un amusement sacrilége du sacrement de la pénitence; semblables à ces malades foibles d'esprit et de corps, qui, ne pouvant jamais se résoudre ni à quitter les remèdes ni à les prendre de bonne foi, se jettent dans les pratiques d'une médecine qui les tue. C'est une semblable illusion qui nous fait voir tous les jours tant de fausses conversions, tant de pénitences trompeuses, qui, bien loin de délier les pécheurs, les chargent de nouvelles chaînes. Mais j'espère que Magdeleine, ce modèle de la pénitence, dissipera aujourd'hui ces fantômes de pénitents, et amènera au Sauveur des pénitents véritables. Implorons pour cela le secours d'en haut par les prières de la sainte Vierge.

Le cœur de Magdeleine est brisé, son visage tout couvert de honte, son esprit profondément attentif dans une vue intime de son état et dans une forte réflexion sur ses périls. La douleur immense qui la presse, fait qu'elle court au médecin avec sincérité; la honte qui l'accompagne, fait qu'elle se jette à ses pieds avec soumission; la connoissance de ses dangers fait qu'elle sort d'entre ses mains avec crainte,

1. Troisième Sermon pour le jeudi de la semaine de la Passion, prêché à la cour, sur l'intégrité de la pénitence.

et qu'elle n'est pas moins occupée des moyens de ne tomber plus, que de la joie d'avoir été si heureusement et si miséricordieusement relevée.

De là, Messieurs, nous pouvons apprendre trois dispositions excellentes, sans lesquelles la pénitence est infructueuse. Avant que de confesser nos péchés, nous devons être affligés de nos désordres; en confessant nos péchés, nous devons être honteux de nos foiblesses; après avoir confessé nos péchés, nous devons être encore étonnés de nos périls et de toutes les tentations qui nous menacent.

Ames captives du péché, mais que les reproches de vos consciences pressent de recourir au remède, Jésus a soif de votre salut : il vous attend avec patience dans ces tribunaux de miséricorde que vous voyez érigés de toutes parts à l'entour de ses saints autels; mais il faut en approcher avec un cœur droit. Plusieurs ont une douleur qui ne les change pas, mais qui les trompe; plusieurs ont une honte qui veut qu'on la flatte, et non pas qu'on l'humilie; plusieurs cherchent dans la pénitence d'être déchargés du passé, et non pas d'être fortifiés pour l'avenir : ce sont les trois caractères de fausses conversions. La véritable pénitence a trois sentiments opposés : devant la confession, sa douleur lui fait prendre toutes les résolutions nécessaires, et dans la confession, sa honte lui fait subir toutes les humiliations qui lui sont dues; et après la confession, sa prévoyance lui fait embrasser toutes les précautions qui lui sont utiles : et c'est le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Plusieurs frappent leur poitrine, plusieurs disent de bouche et pensent quelquefois dire de cœur ce *Peccavi* tant vanté, que les pécheurs trouvent si facile. Judas l'a dit devant les pontifes; Saül l'a dit devant Samuel; David l'a dit devant Nathan : mais des trois il n'y en a qu'un qui l'ait dit d'un cœur véritable. Il y a de feintes douleurs par lesquelles le pécheur trompe les autres, il y des douleurs imparfaites par lesquelles le pécheur s'impose à lui-même; et je pense qu'il n'y a aucun tribunal devant lequel il se dise plus de faussetés que devant celui de la pénitence.

Le roi Saül, repris hautement par Samuel le prophète d'avoir désobéi à la loi de Dieu, confesse qu'il a péché : « J'ai péché, dit-il, grand prophète, en méprisant vos paroles et les paroles du Seigneur; mais honorez-moi devant les grands et devant mon peuple, et venez adorer Dieu avec moi : « Peccavi, sed nunc honora me coram senioribus po« puli mei et coram Israël[1]. » Honorez-moi devant le peuple, c'est-à-dire, ne me traitez pas comme un réprouvé, de peur que la majesté ne soit ravilie. C'est en vain qu'il dit : J'ai péché; sa douleur, comme vous voyez, n'étoit qu'une feinte et une adresse de sa politique. Ah! que la politique est dangereuse, et que les grands doivent craindre qu'elle ne se mêle toujours trop avant dans le culte qu'ils rendent à Dieu! elle est de telle importance, que les esprits sont tentés d'en faire

1. *I Reg.* XV, 30.

leur capital et leur tout. Il faut de la religion pour attirer le respect des peuples : prenez garde, ô grands de la terre, que cette pensée n'ait trop de part aux actes de piété et de pénitence que vous pratiquez. Il est de votre devoir d'édifier les peuples; mais Dieu ne doit pas être frustré de son sacrifice, qui est un cœur contrit véritablement et affligé de ses crimes.

Mais je vous ai dit, Chrétiens, qu'il y a encore une tromperie plus fine et plus délicate, par laquelle le pécheur se trompe lui-même. O Dieu! est-il bien possible que l'esprit de séduction soit si puissant dans les hommes, que non-seulement ils trompent les autres, mais que leurs propres pensées les déçoivent? Il n'est que trop véritable. Non-seulement, dit Tertullien, nous imposons à la vue des autres, « mais même nous jouons notre conscience, » « nostram quoque con« scientiam ludimus [1]. » Oui, Messieurs, il y a deux hommes dans l'homme, aussi inconnus l'un à l'autre que seroient deux hommes différents : il y a deux cœurs dans le cœur humain, l'un ne sait pas les pensées de l'autre; et souvent, pendant que l'un se plaît au péché, l'autre contrefait si bien le pénitent, que l'homme lui-même ne se connoît pas, « qu'il ment, dit saint Grégoire, à son propre esprit et à sa propre conscience : » « Sæpe sibi de se mens ipsa mentitur [2]. » Mais il faut expliquer ceci, et exposer à vos yeux ce mystère d'iniquité.

Le grand pape saint Grégoire nous en donnera l'ouverture par une excellente doctrine, dans la troisième partie de son Pastoral. Il remarque judicieusement, à son ordinaire, que comme Dieu, dans la profondeur de ses miséricordes, laisse quelquefois dans ses serviteurs des désirs imparfaits du mal, pour les enraciner dans l'humilité, aussi l'ennemi de notre salut, dans la profondeur de ses malices, laisse naître souvent dans les pécheurs un amour imparfait de la justice, qui ne sert qu'à nourrir leur présomption. Voici quelque chose de bien étrange, et qui nous doit faire admirer les terribles jugements de Dieu. Ce grand Dieu, par une conduite impénétrable, permet que ses élus soient tentés, qu'ils soient attirés au mal, qu'ils chancèlent même dans la droite voie : ils croient assez souvent que leur volonté leur est échappée, et il les affermit par leur foiblesse, et quelquefois il permet aussi que les pécheurs se sentent attirés au bien, qu'ils semblent même y donner les mains, qu'ils vivent tranquilles et assurés; et, par un juste jugement, c'est leur propre assurance qui les précipite. Qui ne trembleroit devant Dieu? qui ne redouteroit ses conseils? Par un conseil de sa miséricorde, le juste se croit pécheur, et il s'humilie; et par un conseil de sa justice, le pécheur se croit juste, et il s'enfle et il marche sans crainte, et il périt sans ressource. Ainsi le malheureux Balaam, admirant les tabernacles des justes, s'écrie comme touché de l'esprit de Dieu : « Que mon âme meurt de la mort des justes [3] ! » Est-il rien de plus pieux que ce sentiment? Mais après avoir prononcé leur mort bienheureuse, il donne aussitôt après des

1. *Ad nation.*, l. I, n. 16. — 2. *Pastor.*, part. I, cap. IX, tom. II, col. 9.
3. *Num.* XXIII, 10.

conseils pernicieux contre leur vie : ce sont les profondeurs de Satan; » « altitudines Satanæ [1], » comme les appelle saint Jean dans l'Apocalypse. Tremblez donc, tremblez, ô pécheurs, qu'une douleur imparfaite n'impose à vos consciences; et que « comme il arrive souvent que les bons ressentent innocemment l'attrait du péché, auquel ils craignent d'avoir consenti, ainsi vous ne ressentiez en vous-mêmes un amour infructueux de la pénitence, auquel vous croyez faussement vous êtes rendus : » « Ita plerumque mali inutiliter compunguntur « ad justiciam, sicut plerumque boni innoxiè tentantur ad culpam, » dit excellemment saint Grégoire [2].

Que veut dire ceci, Chrétiens? quelle est la cause profonde d'une séduction si subtile? Il faut tâcher de la pénétrer pour appliquer le remède, et attaquer le mal dans sa source. Pour l'entendre, il faut remarquer que les saintes vérités de Dieu et la crainte de ses jugements font deux effets dans les âmes; elles les chargent d'un poids accablant, elles les remplissent de pensées importunes : voici, Messieurs, la pierre de touche. Ceux qui veulent se décharger de ce fardeau ont la douleur véritable; ceux qui ne songent qu'à se défaire de ces pensées ont une douleur trompeuse. Ah! je commence à voir clair dans l'abîme du cœur hnmain : ne craignons pas d'entrer jusqu'au fond à la faveur de cette lumière.

Par exemple, il y a de certaines âmes à qui l'enfer fait horreur au milieu de leurs attaches criminelles, et qui ne peuvent supporter la vue de la main de Dieu armée de ses foudres contre les pécheurs impénitents. Ce sentiment est salutaire; et pourvu qu'on le pousse où il doit aller, il dispose puissamment les cœurs à la grâce de la pénitence. Mais voici la séduction : l'âme troublée et malade, mais qui ne sent sa maladie que par son trouble, songe au trouble qui l'incommode, plutôt qu'au mal qui la presse; cet aveuglement est étrange; mais si vous avez jamais rencontré de ces malades fâcheux qui s'emportent contre un médecin qui veut arracher la racine du mal, et qui ne lui demandent autre chose sinon qu'il apaise la douleur, vous avez vu quelque image des malheureux dont je parle. La fête avertit tous les chrétiens d'approcher des saints sacrements; s'en éloigner dans un temps si saint, c'est se condamner trop visiblement. Et en effet, Chrétiens, cet éloignement est horrible; la conscience en est inquiète, et en fait hautement ses plaintes : plusieurs ne sont pas assez endurcis pour mépriser ces reproches, ni assez forts pour oser rompre leurs liens trop doux et leurs engagements trop aimables; ils songent au mal sensible, et ils négligent le mal effectif : ils pensent à se confesser pour apaiser les murmures et non pour guérir les plaies de leur conscience; et moins pour se décharger du fardeau qui les accable, que pour se délivrer promptement des pensées qui les importunent : c'est ainsi qu'ils se disposent à la pénitence.

On a dit à ces pécheurs, on leur a prêché qu'il faut regretter leurs crimes, et ils cherchent leurs regrets dans leurs livres; ils y prennent

1. *Apoc.* II, 24. — 2. *Pastor.*, part. III, cap. XXX. tom. II, col. 87.

leur acte de contrition, ils tirent de leur mémoire les paroles qui l'expriment, ou l'image des sentiments qui le forment, et ils les appliquent, pour ainsi dire, sur leur volonté, et ils pensent être contrits de leurs crimes : ils se jouent de leur conscience pour se rendre agréables à Dieu. Il ne suffit pas, Chrétiens, de tirer de son esprit, comme par machine, des actes de vertu forcés, ni des directions artificielles. La douleur de la pénitence doit naître dans le fond du cœur, et non pas être empruntée de l'esprit ni de la mémoire : elle ne ressemble pas à ces eaux que l'on fait jouer par machines et par artifice; c'est un fleuve qui coule de source, qui se déborde, qui arrache, qui déracine, qui noie tout ce qu'il trouve : elle fait un saint ravage qui détruit le ravage qu'a fait le péché; aucun crime ne lui échappe : elle ne fait pas comme Saül, qui, massacrant les Amalécites, épargne ceux qui lui plaisent.

Il y a souvent dans le cœur des péchés que l'on sacrifie, mais il y a le péché chéri; quand il le faut égorger, le cœur soupire en secret, et ne peut plus se résoudre : la douleur de la pénitence le perce et l'extermine sans miséricorde. Elle entre dans l'âme comme un Josué dans la terre des Philistins; il détruit, il renverse tout : ainsi la contrition véritable. Et pourquoi cette sanglante exécution? c'est qu'elle craint la componction d'un Judas, la componction d'un Anthiocus, la componction d'un Balaam, componctions fausses et hypocrites, qui trompent la conscience par l'image d'une douleur superficielle. La douleur de la pénitence a entrepris de changer Dieu; mais il faut auparavant changer l'homme, et Dieu ne se change jamais que par l'effort de ce contre-coup. Vous craignez la main de Dieu et ses jugements, c'est une sainte disposition; le saint concile de Trente veut aussi que cette crainte vous porte à détester tous vos crimes [1], à vous affliger de tous vos excès, à haïr de tout votre cœur votre vie passée : il faut que vous gémissiez de vous voir dans un état si contraire à la justice, à la sainteté, à l'immense charité de Dieu, à la grâce du christianisme, à la foi donnée, à la foi reçue, au traité de paix solennel que vous avez fait avec Dieu par Jésus-Christ; il faut que vous renonciez simplement et de bonne foi à tous les autres engagements, à toutes les autres alliances, à toutes les paroles données contre vos premières obligations. Le faisons-nous, Chrétiens? nous le disons à nos confesseurs; mais nos œuvres diront bientôt le contraire.

« Ah! que ceux-là sont heureux, dit le saint Psalmiste [2], dont les péchés sont couverts! » C'est, Messieurs, la douleur de la pénitence, qui couvre à Dieu nos péchés. Mais que j'appréhende que nous ne soyons de ces pénitents dont Isaïe a dit ces mots : « Ils n'ont tissu, dit ce saint prophète, que des toiles d'araignée : » « Telas araneæ texue-« runt :.... telæ eorum non erunt in vestimentum, neque operientur « operibus suis : opera eorum opera inutilia,.... cogitationes eorum « cogitationes inutiles [3]; » leurs toiles ne leur serviront pas de vête-

1. Sess. XIV, *De Pœnit.*, cap. 4, *De contr.*, et can. 5. — 2. *Ps.* XXXI, 1.
3. *Is.* LIX, 5, 6, 7.

ment, leurs œuvres ne les couvriront pas; car leurs pensées sont des pensées vaines, et leurs œuvres des œuvres inutiles. » Voilà une peinture trop véritable de notre pénitence ordinaire. Chrétiens, rendons-nous capables de présenter au Sauveur Jésus de dignes fruits de pénitence, ainsi qu'il nous l'ordonne dans son Évangile, non des désirs imparfaits, mais des résolutions déterminées, non des feuilles que le premier tourbillon emporte, ni des fleurs que le soleil dessèche. Pour cela brisons devant lui nos cœurs, et brisons-les tellement que tout ce qui est dedans soit anéanti : « Brisons, dit saint Augustin, ce cœur impur, afin que Dieu crée en nous un cœur sanctifié : » « Ut « creatur mundum cor, conteratur immundum [1]. » Si nous sommes en cet état, courons, Messieurs, avec foi au tribunal de la pénitence; portons-y notre douleur, et tâchons de nous y revêtir de confusion.

DEUXIÈME POINT.

C'est une règle de justice que l'équité même a dictée, que le pécheur doit rentrer dans son état pour se rendre capable d'en sortir. Le véritable état du pécheur, c'est un état de confusion et de honte; car il est juste et très-juste que celui qui fait mal soit confondu; que celui qui a trop osé soit couvert de honte; que celui qui est ingrat n'ose paroître; enfin que le pécheur soit déshonoré, non-seulement par les autres, mais par lui-même, par la rougeur de son front, par la confusion de sa face, par le tremblement de sa conscience. Le pécheur est sorti de cet état, quand il parut dans le monde la tête élevée, avec toute la liberté d'un front innocent. Il est juste qu'il rentre dans sa confusion : c'est pourquoi toutes les Écritures lui ordonnent de se confondre. « Confundimini, confundimini, domus Israel [2] : » « Confondez-vous, confondez-vous, maison d'Israël, » parce que vous avez péché devant le Seigneur.

Pour bien comprendre cette vérité, disons avant toutes choses ce que c'est que la confusion, et pourquoi elle est due aux pécheurs. La confusion, Chrétiens, est un jugement équitable rendu par la conscience, par lequel le pécheur ayant violé ce qu'il y a de plus saint, méprisé ce qu'il y a de meilleur, trahi ce qu'il y a de mieux faisant, est jugé indigne de paroître. Quel est le motif de cet arrêt? C'est que le pécheur s'étant élevé contre la vérité même, contre la justice même, contre l'être même qui est Dieu, dans son empire, à la face de ses lois, et parmi ses bienfaits, il mérite de n'être plus, et à plus forte raison de ne plus paroître. C'est pourquoi sa propre raison lui dénonce qu'il devroit se cacher éternellement, confondu par ses ingratitudes, et afin de lui ôter cette liberté de paroître, elle va imprimer au dehors dans la partie la plus visible, la plus éminente, la plus exposée, sur le visage, sur le front même : non point à la vérité par un fer brûlant, mais par le sentiment de son crime comme par une espèce de fer brûlant, une rougeur qui le déshonore et qui le flétrit; elle va

1. Serm. XIX, n. 3, tom. V, col. 103. — 2. *Ezech.* XXXVI, 32.

dis-je, imprimer je ne sais quoi de déconcerté, qui le défait aux yeux des hommes et à ses propres yeux : marque certaine d'un esprit troublé, d'un courage tremblant, d'un cœur inquiet, d'une conscience convaincue.

Le pécheur superbe et indocile ne peut souffrir cet état de honte, et il s'efforce d'en sortir. Pour cela, ou bien il cache son crime, ou il excuse son crime, ou il soutient hardiment son crime : il le cache comme un hypocrite; il l'excuse comme un orgueilleux; il le soutient comme un effronté. C'est ainsi qu'il sort de son état, et qu'il usurpe impudemment à la face du ciel et de la terre les priviléges de l'innocence : c'est ainsi qu'il tâche d'éviter la honte; le premier par l'obscurité de son action, le second par les artifices de ses vains prétextes, le dernier par son impudence. Ainsi au jugement dernier sera rendue aux pécheurs, à la face de tout l'univers, l'éternelle confusion qu'ils ont si bien méritée : là tous ceux qui se sont cachés seront découverts; là tous ceux qui se seront excusés seront convaincus; là tous ceux qui étoient si fiers et si insolents dans leurs crimes seront abattus et atterrés.

Voici l'oracle de la justice qui lui crie : Rentre en toi-même, pécheur, rentre en ton état de honte; tu veux cacher ton péché, et Dieu t'ordonne de le confesser : tu veux excuser ton péché; et bien loin d'écouter ces vaines excuses, Dieu t'ordonne d'en exposer toutes les circonstances aggravantes : tu oses soutenir ton péché, et Dieu t'ordonne de te soumettre à toutes les humiliations qu'il a méritées : « Confonds-toi, confonds-toi, dit le Seigneur, et porte ton ignominie : » « Ergo et tu confundere, et porta ignominiam tuam[1]. »

Ne vous plaît-il pas, Chrétiens, que nous mettions dans un plus grand jour ces importantes vérités? Ce pécheur, cette pécheresse, pour éviter de se cacher, tâche plutôt de cacher son crime sous le voile de la vertu, ses trahisons et ses perfidies sous le titre de la bonne foi, ses prostitutions et ses adultères sous l'apparence de la modestie. Il faut qu'il vienne rougir non-seulement de son crime caché, mais de son honnêteté apparente; il faut qu'il vienne rougir de ce qu'ayant assez reconnu le mérite de la vertu pour la vouloir faire servir de prétexte, il ne l'a pas assez honorée pour la faire servir de règle : il faut qu'il vienne rougir d'avoir été si timide que de ne pouvoir soutenir les yeux des hommes, et toutefois si hardi et si insensé que de ne craindre pas la vue de Dieu : « Ergo et tu confundere, et « porta ignominiam tuam : » « Confonds-toi donc, ô pécheur, et porte ton ignominie. »

Mais ce pécheur qui cache aux autres ses désordres, voudroit se les pouvoir cacher à lui-même; il cherche toujours quelque appui fragile, sur lequel il puisse rejeter ses crimes : il en accuse les étoiles, dit saint Augustin[2] : Ah! je n'ai pu vaincre mon tempérament; il en accuse la fortune, c'est-à-dire une rencontre imprévue; il en accuse le démon : J'ai été tenté trop violemment; il fait quelque chose de plus : il demande qu'on lui enseigne les voies détournées où il puisse

1. *Ezech.* XVI, 52. — 2. *In ps.* CXL tom. IV, col. 1567, 1568.

se sauver avec ses vices, et se convertir sans changer son cœur : « Il dit, remarque Isaïe, à ceux qui regardent : Ne regardez pas; et à ceux qui sont proposés pour voir : Ne voyez pas pour nous ce qui est droit; dites-nous des choses qui nous plaisent, trompez-nous par des erreurs agréables : » « Qui dicunt videntibus : Nolite videre; et aspicientibus: « Nolite aspicere nobis ea quæ recta sunt; loquimini nobis placentia, « videte nobis errores[1]. » « Otez-moi cette voie, elle est trop droite; ôtez-moi ce sentier, il est trop étroit : » « Auferte a me viam, declinate a « me semitam[2]. » Ainsi, par une étrange illusion, au lieu que la conversion véritable est que le méchant devienne bon, et que le pécheur devienne juste, il imagine une autre espèce de conversion, où le mal se change en bien, où le crime devienne honnête, où la rapine devienne justice; et si la conscience ose murmurer contre ces vaines raisons, il la bride, il la tient captive, il lui impose silence. « Ergo et « tu confundere : » « Viens te confondre, ô pécheur : » viens, viens au tribunal de la pénitence, pour y porter ton ignominie; non-seulement celle que mérite l'horreur de tes crimes, mais celle qu'y doit ajouter la hardiesse insensée de tes excuses. Car est-il rien de plus honteux que de manquer de fidélité à son Créateur, à son Roi, à son Rédempteur; et pour comble d'impudence, oser encore excuser de si grands excès et une si noire ingratitude?

[C'est cependant ce que les pécheurs ne cessent de pratiquer au milieu de leurs désordres : s'ils se sentent pressés par les remords de leur conscience, ils se retirent comme] Adam dans le plus épais de la forêt; s'ils ne peuvent se cacher non plus que lui, [ils tâchent] de s'excuser à son exemple : [ils rejettent leurs fautes sur] Ève, sur la fragilité, la complaisance, la compagnie, la tyrannie de l'habitude, la violence de la passion. Ainsi, on n'a pas besoin de se tourmenter à chercher bien loin des excuses; le péché s'en sert à lui-même, et prétend se justifier par son propre excès. Quelquefois convaincus en leur conscience de l'injustice de leurs actions, ils veulent seulement amuser le monde; puis se laissant emporter eux-mêmes à leurs belles inventions, ils se les impriment en les débitant, et adorent le vain fantôme qu'ils ont supposé en la place de la vérité : « tant l'homme se joue soi-même et sa propre conscience : » « Adeo nostram quoque con- « scientiam ludimus[3]. »

Dieu est lumière; Dieu est vérité; Dieu est justice. Sous l'empire de Dieu ce ne sera jamais par de faux prétextes, mais par une humble reconnoisssance de ses péchés, qu'on évitera la honte éternelle qui en est le juste salaire. Un rayon très-clair de lumière et de vérité sortira du trône, dans lequel les pécheurs verront qu'il n'y a point d'excuse valable qui puisse colorer leur rébellion; mais au contraire que le comble du crime c'est l'audace de l'excuser et la présomption de le défendre : « Discooperui Esau, revelavi abscondita ejus, et celari non « poterit[4] : » « J'ai dépouillé le pécheur, j'ai dissipé les fausses couleurs

1. *Is.* XXX, 10. — 2. Ibid., 11. — 3. Tertull. *ad Nat.* lib. I, n. 16.
4. *Jerem.* XLIX, 10.

par lesquelles il avoit voulu pallier ses crimes, j'ai manifesté ses mauvais desseins si subtilement déguisés, et il ne peut plus se couvrir par aucun prétexte : » Dieu ne lui laisse plus que son péché et sa honte.

Il veut que la censure soit exercée, et que les pécheurs soient repris; « parce que, dit saint Augustin [1], s'il y a quelque espérance de salut pour eux, c'est par là que doit commencer leur guérison; et s'ils sont endurcis et incorrigibles, c'est par là que doit commencer leur supplice. »

Cherchez donc des amis, et non des flatteurs; des juges et non des complices; des médecins, et non des empoisonneurs : ne cherchez ni complaisance, ni adoucissement, ni condescendance : venez, venez rougir, tandis que la honte est salutaire; venez vous voir tels que vous êtes; afin que vous ayez horreur de vous-mêmes, et que, confondus par les reproches, vous vous rendiez enfin digne de louanges.

Et toi, pauvre conscience captive, dont on a depuis si longtemps étouffé la voix, parle, parle devant ton Dieu; parle, il est temps, ou jamais, de rompre ce silence violent que l'on t'impose. Tu n'es point dans les bals, dans les assemblées, dans les divertissements, dans les jeux du monde : tu es dans le tribunal de la pénitence; c'est Jésus-Christ lui-même qui te rend la liberté et la voix, il t'est permis de parler devant ses autels. Raconte à cette impudique toutes ses dissolutions : à ce traître toutes ses paroles infidèles, ses promesses violées; à ce voleur public toutes ses rapines; à cet hypocrite, qui trompe le monde, les détours de son ambition cachée; à ce vieux pécheur endurci, qui avale l'iniquité comme l'eau, la longue suite de ses crimes; fais rougir ce front d'airain, montre-lui tout à coup d'une même vue les commandements, les rébellions, les avertissements, les mépris, les grâces, les méconnoissances, les outrages redoublés parmi les bienfaits, l'aveuglement accru par les lumières; enfin toute la beauté de la vertu, toute l'équité du précepte, avec toute l'infamie de ses transgressions, de ses infidélités, de ses crimes. Tel doit être l'état du pécheur quand il confesse ses péchés. Qu'il cherche à se confondre lui-même : s'il rencontre un confesseur dont les paroles efficaces le poussent en l'abîme de son néant, qu'il s'y enfonce jusqu'au centre; il est bien juste : s'il lui parle avec tendresse, qu'il songe que ce n'est que sa dureté qui lui attire cette indulgence; et qu'il se confonde davantage encore, de trouver un si grand excès de miséricorde dans un si grand excès d'ingratitude. Pécheurs, voilà l'état où vous veut Jésus; humiliés, confondus, et par les bontés et par les rigueurs, et par les grâces et par les vengeances, et par l'espérance et par la crainte.

Mais ceux qui doivent entrer plus profondément dans cet état de confusion, ce sont, Messieurs, ces pécheurs superbes qui, non contents d'excuser, osent encore soutenir leurs crimes. « Nous les voyons tous les jours qui les prêchent, dit l'Écriture, et s'en glorifient comme Sodome : » « Peccatum suum sicut Sodoma prædicaverunt [2]. » Ils ne trouveroient pas assez d'agrément dans leur intempérance, s'ils ne

1. *De corrupt. et grat.*, cap. XIV, n. 43, tom. X, col. 774. — 2. *Is.* III, 9.

s'en vantoient publiquement; « s'ils ne la faisoient jouir, dit Tertullien, de toute la lumière du jour, et de tout le témoignage du ciel : » « At enim delicta vestra, et luce omni, et nocte omni, et tota cœli « conscientia fruuntur [1]. » Les voyez-vous, ces superbes qui se plaisent à faire les grands par leur licence; qui s'imaginent s'élever bien haut au-dessus des choses humaines par le mépris de toutes les lois; à qui la pudeur même semble indigne d'eux, parce que c'est une espèce de crainte : si bien qu'ils ne méprisent pas seulement, mais qu'ils font une insulte publique à toute l'Église, à tout l'Évangile, à toute la conscience des hommes? « Ergo et tu confundere : » c'est toi, pécheur audacieux, c'est toi principalement qui dois te confondre. Car considérez, Chrétiens, s'il y a quelque chose de plus indigne que de voir usurper au vice cette noble confiance de la vertu. Mais je m'explique trop foiblement : la vertu dans son innocence n'a qu'une assurance modeste; ceux-ci dans leurs crimes vont jusqu'à l'audace, et contraignent même la vertu de trembler sous l'autorité que le vice se donne par son insolence.

Chrétiens, que leur dirons-nous? les paroles sont peu efficaces pour confondre une telle arrogance. Qu'ils contemplent leur Rédempteur, qu'ils jettent les yeux sur cet innocent, juste et pur jusqu'à l'infini; il n'est chargé que de nos crimes. Écoutez toutefois comme il parle à Dieu : « Vous voyez, dit-il, mes opprobres, vous voyez ma confusion, vous voyez ma honte : » « Tu scis improperium meum, et confusio-« nem meam, et reverentiam meam [2]. » Ah ! vous voyez les opprobres que je reçois du dehors; vous voyez la confusion qui me pénètre jusqu'au fond de l'âme; vous voyez la honte qui se répand jusque sur ma face. Tel est l'état du pécheur, et c'est ainsi qu'il est porté par un innocent; et nous, pécheurs véritables, nous osons marcher encore la tête levée! Que ce ne soit pas pour le moins dans le sacrement de pénitence, ni aux pieds de notre juge. Considérons Jésus-Christ en la présence du sien et devant le tribunal de Ponce-Pilate : il écoute ses accusations, et il se condamne lui-même par son silence; il se tait par constance, je le sais bien; mais il se tait aussi par humilité; il se tait par modestie; il se tait par honte.

Est-ce trop demander à des chrétiens que de les prier au nom de Dieu de vouloir comparoître devant Jésus-Christ, comme Jésus-Christ a comparu devant le tribunal de Pilate? L'innocent ne s'est pas défendu; et nous, criminels, nous défendrons-nous? il a été patient et humble dans un jugement de rigueur; garderons-nous notre orgueil dans un jugement de miséricorde, où nous ne confessons que besoin? Ah ! il a volontiers accepté sa croix si dure, si accablante; refuserons-nous la nôtre légère et facile, ces justes reproches qu'on nous fait, ces peines médiocres qu'on nous impose, ces sages précautions qu'on nous ordonne? Cependant les pécheurs n'en veulent pas : les écouter, les absoudre, leur donner pour la forme quelque pénitence, c'est tout ce qu'ils peuvent porter. Quelle est, Messieurs, cette pensée? Si la

1. *Ad Nation.*, l. I, n. 16. — 2. *Ps.* LXVIII, 20

pènitence est un jugement, faut-il y aller pour faire la loi, et pour n'y chercher que de la douceur? Où sera donc la justice? quelle forme de jugement en lequel on ne veut trouver que de la pitié, que de la foiblesse, que de la facilité, que de l'indulgence? quelle forme de judicature en laquelle on ne laissse au juge que la patience de nous écouter, et la puissance de nous absoudre; en retranchant de son ministère le droit de discerner les mauvaises mœurs, l'autorité de les punir, la force de les réprimer par une discipline salutaire? O sainte confusion, venez couvrir la face des pécheurs! O Jésus, vous avez été soumis et modeste, même devant un juge inique; et vos fidèles seront superbes et dédaigneux, même à votre propre tribunal! Éloignez de nos esprits une disposition si funeste : donnez-nous l'humilité prête à subir toutes les peines; donnez-nous la docilité résolue à pratiquer tous les remèdes. C'est ma dernière partie que je continue sans interruption, parce que je la veux traiter en un mot pour ne perdre aucune partie du temps qui me reste.

TROISIÈME POINT.

Il en faudroit davantage pour expliquer bien à fond toutes les vérités que j'ai à vous dire. Trouvez bon que pour abréger, sans m'engager à de longues preuves, je vous donne quelques avis que j'ai tirés des saints Pères et des Écritures divines, pour conserver saintement la grâce de la pénitence. Premièrement craignez, craignez, je le dis encore une fois, si vous voulez conserver la grâce. Plusieurs s'approchent de la pénitence pour se décharger de la crainte qui les inquiète; et, après leur confession, leur folle sécurité les rejette dans de nouveaux crimes. J'ai appris de Tertullien que « la crainte est l'instrument de la pénitence : » « Instrumento pœnitentiæ [1], id est metu « caruit. » C'est par la crainte qu'elle entre, c'est par la crainte qu'elle se conserve. Grand Dieu! c'est la crainte de vos jugements qui ébranle une conscience pour se rendre à vous. Grand Dieu! c'est la crainte de vos jugements qui affermit une conscience pour s'établir fortement en vous. Vivez donc toujours dans la crainte, et vous vivrez toujours dans la sûreté : « La crainte, dit saint Cyprien, est la gardienne de l'innocence : » « Timor innocentiæ custos [2]. »

Mais encore que craindrez-vous? Craignez les occasions dans lesquelles votre innocence a fait tant de fois naufrage : craignez les occasions prochaines; car qui aime son péril, il aime sa mort : craignez même les occasions éloignées; parce que, lors même que l'objet est loin, la foiblesse de notre cœur n'est toujours que trop proche et trop inhérente, et que les moindres approches [peuvent renouveler toutes ses premières impressions]. Un homme, dit Tertullien [3], qui a vu dans une tempête le ciel mêlé avec la terre, à qui mille objets terribles ont rendu en tant de façons la mort présente, souvent renonce

1. Tertull., *De pœnit.*, n. 6. — 2. Epist., ad Donat., pag. 4.
3. *De pœnit.*, 7.

pour jamais à la navigation et à la mer. O mer, je ne te verrai plus, ni tes flots, ni tes abîmes, ni tes écueils, contre lesquels j'ai été si près d'échouer; je ne te verrai plus que sur le port, encore ce ne sera pas sans frayeur : tant l'image de mon péril demeure présente à ma pensée. C'est, mes Frères, ce qu'il nous faut faire : retirés saintement en Dieu, et dans l'asile de sa vérité, comme dans un port, regardons de loin nos périls, et les tempêtes qui nous ont battus, et les vents qui nous ont emportés; mais de nous y engager témérairement, ô Dieu, ne le faisons pas. Hélas! ô vaisseau fragile et entr'ouvert de toutes parts, misérable jouet des flots et des vents irrités, tu te jettes encore sur cette mer, dont les eaux sont si souvent entrées au fond de ton âme : tu sais bien ce que je veux dire, tu te rengages dans cette intrigue qui t'a emporté si loin hors du port, tu renoues ce commerce qui a soulevé en ton cœur toutes les tempêtes, et tu ne te défies pas d'une foiblesse trop et trop souvent expérimentée. Ah! tu ne dois plus rien attendre qu'un dernier naufrage qui te précipitera au fond de l'abîme.

Jusques ici, Chrétiens, j'ai parlé à tous indifféremment; mais notre sainte pénitente semble m'avertir de donner en particulier quelque avis à son sexe : plutôt, qu'elle leur parle elle-même, et qu'elle les instruise par ses saints exemples. Dans cette délicatesse presque efféminée que notre siècle semble affecter, il ne sera pas inutile aux hommes [d'écouter les leçons que Magdeleine donne aux personnes de son sexe en particulier]. Elle répand ses parfums, elle jette ses vains ornements, elle néglige ses cheveux. Mesdames, imitez sa conversion, et honorez la pratique de la pénitence. Une des précautions les plus nécessaires pour conserver la grâce de la pénitence, c'est le retranchechement de vos vanités : car n'est-ce pas s'accoutumer insensiblement à un grand mépris de son âme, que d'avoir tant d'attache à parer son corps? La nécessité et la pudeur ont fait les premiers habits; la bienséance s'en étant mêlée, elle y a ajouté quelques ornements; la nécessité les avoit faits simples, la pudeur les faisoit modestes; la bienséance se contentoit de les faire propres : la curiosité s'y étant jointe, la profusion n'a plus de bornes; et pour orner ce corps mortel et cette boue colorée, presque toute la nature travaille, presque tous les métiers suent, presque tout le temps se consume, et toutes les richesses s'épuisent.

Ces excès sont criminels en tout temps, parce qu'ils sont toujours opposés à la sainteté chrétienne, à la modestie chrétienne, à la pénitence chrétienne; mais les peut-on maintenant souffrir dans ces extrêmes misères où, le ciel et la terre fermant leurs trésors, ceux qui subsistoient par leur travail sont réduits à la honte de mendier leur vie; où, ne trouvant plus de secours dans les aumônes particulières, ils cherchent un vain refuge dans les asiles publics de la pauvreté, je veux dire les hôpitaux, où par la dureté de nos cœurs ils trouvent encore la faim et le désespoir? Dans ces états déplorables, peut-on songer à orner son corps; et ne tremble-t-on pas de porter sur soi la subsistance, la vie, le patrimoine des pauvres? « O ambition dit

Tertullien, que tu es forte, de pouvoir porter sur toi seule ce qui pourroit faire subsister tant d'hommes mourants! » « Hæ sunt vires « ambitionis tantarum usurarum substantiam uno et muliebri corpusculo bajulare [1]. »

Que vous dirai-je maintenant, Mesdames, du temps infini qui se perd dans de vains ajustements? La grâce de la pénitence porte une sainte précaution pour conserver saintement le temps et le ménager pour l'éternité : elle vous doit apprendre à le conserver; et cependant on s'en joue, on le prodigue sans mesure jusqu'aux cheveux : c'est-à-dire, la chose la plus nécessaire à la chose la plus inutile. La nature, qui ménage tout, jette les cheveux sur la tête avec négligence, comme un excrément superflu. Ce que la nature a prodigué comme superflu, la curiosité en fait un attache; elle devient inventive et ingénieuse pour se faire une étude d'une bagatelle, et un emploi d'un amusement. Est-ce ainsi que vous voulez réparer le temps et le ménager pour l'éternité? Magdeleine ne le fait pas; elle méprise ces soins superflus, et se rend digne d'entendre « qu'il n'y a plus qu'une chose qui soit nécessaire [2]. » Ah! que dans ces soins superflus les pensées si nécessaires [trouvent peu d'entrée dans l'esprit, et moins encore dans le cœur, ou sont bientôt oubliées et délaissées]!

Mais, ô Dieu, pour qui vous parez-vous tant! ô Dieu, encore une fois, songez-vous bien à qui vous préparez cette idole? Si vous vous êtes données à Dieu par la pénitence, pensez-vous lui pouvoir conserver longtemps sa conquête : pendant que vous laisserez encore flatter votre vanité à ces malheureuses conquêtes, qui lui arrachent les âmes qu'il a rachetées? « Tu colis, qui facis ut coli possint [3] : » « Tu fais plus que les adorer, parce que tu lui donnes des adorateurs. »

Quittez donc ces vains ornements à l'exemple de Magdeleine, et revêtez-vous de la modestie; non-seulement de la modestie, mais de la gravité chrétienne, qui doit être comme le partage de votre sexe. Tertullien, qui a dit sagement que la crainte étoit l'instrument de la pénitence, a dit avec le même bon sens que la gravité étoit la compagne et l'instrument nécessaire pour conserver la pudeur : « Quo « pacto pudicitiam sine instrumento suo, id est sine gravitate tractabimus [4]? » Je ne le remarque pas sans raison : je ne sais quelle fausse liberté s'est introduite en nos mœurs, qui laisse perdre le respect; qui, sous prétexte de simplicité, nourrit une entière licence; qui étouffe toute retenue, par un enjouement inconsidéré. Ah! je n'ose penser aux suites funestes de cette simplicité malheureuse.

Il faut de la gravité et du sérieux pour conserver la pudeur entière, et faire durer longtemps la grâce de la pénitence. Chrétiens, que cette grâce est délicate, et qu'elle veut être conservée précieusement! Si vous voulez la garder, laissez-la agir dans toute sa force : quittez le péché et toutes ses suites, arrachez l'arbre et tous ses rejetons; guérissez la maladie avec tous ses symptômes dangereux. Ne menez pas

1. *De cultu fœmin.*, lib. I, n. 8. — 2. Luc. x, 42.
3. Tertull. *De idolo.*, n 6. — 4. *De cultu fœm.*, lib. II, n. 8.

une vie moitié sainte, et moitié profane, moitié chrétienne et moitié mondaine, ou plutôt toute mondaine et toute profane, parce qu'elle n'est qu'à demi chrétienne et à demi sainte. Que je vois dans le monde de ces vies mêlées! on fait profession de piété, et on aime encore les pompes du monde; on offre des œuvres de charité, et on abandonne son cœur à l'ambition. « La loi est déchirée, dit le saint prophète, et le jugement n'est pas venu à sa perfection : » « Lacerata est lex, et « non parvenit usque ad finem judicium [1]. » La loi est déchirée; l'Évangile, le christianisme n'est en nos mœurs qu'à demi; nous cousons à cette pourpre royale un vieux lambeau de mondanité; Jésus-Christ ne se connoît plus dans un tel mélange : nous réformons quelque chose après la grâce de la pénitence; nous condamnons le monde en quelque partie de sa cause, et il devoit la perdre en tout point : parce qu'il n'y en a jamais eu de plus déplorée; et ce peu que nous lui laissons, qui marque la pente du cœur, lui fera reprendre bientôt sa première autorité.

Par conséquent, Chrétiens, sortons de la pénitence avec une sainte résolution de ne donner rien au péché qui puisse le faire revivre; il faut le condamner en tout et partout, et se donner sans réserve à celui qui se donne à nous tout entier, premièrement dans le temps, par les bienfaits de sa grâce, et ensuite dans l'éternité, par le présent de sa gloire. *Amen.*

SERMON POUR LE VENDREDI DE LA SEMAINE

DE LA PASSION [2].

Dicit Jesus Matri suæ : Mulier, ecce Filius tuus. Deinde dicit discipulo : Ecce mater tua.

Jésus dit à sa Mère : Femme, voilà votre Fils. Après il dit à son disciple : Voilà votre mère. Joan., XIX. 26.

Si jamais l'amour est ingénieux, si jamais il produit de grands et de nobles effets, il faut avouer que c'est particulièrement à l'extrémité de la vie qu'il fait paroître ses plus belles inventions et ses plus généreux transports. Comme l'amitié semble ne vivre que dans la compagnie de l'objet aimé ; quand elle se voit menacée d'une séparation éternelle, autant qu'une loi fatale l'éloigne de sa présence, autant elle tâche de durer dans le souvenir. C'est pourquoi les amis mêlent ordinairement des actions et des paroles si remarquables parmi les douleurs et les larmes du dernier adieu, que lorsque l'histoire en peut

1. *Habac.* I, 4.
2. Deuxième sermon pour le vendredi de la semaine de la Passion, sur la compassion de la sainte Vierge.

découvrir quelque chose, elle a accoutumé d'en faire ses observations les plus curieuses.

L'histoire sainte, Chrétiens, ne les oublie pas, et vous en voyez une belle preuve dans le texte que j'ai allégué. Saint Jean, le bien-aimé du Sauveur, que nous pouvons appeler l'Evangéliste d'amour, a été soigneux de nous recueillir les dernières paroles dont il a plu à son cher maître d'honorer en mourant et sa sainte Mère et son bon ami, c'est-à-dire les deux personnes du monde qu'il aimoit le plus. O Dieu! que ces paroles sont dignes d'être méditées, et qu'elles peuvent servir de matière à de belles réflexions! Car je vous demande, y a-t-il chose plus agréable que de voir le Sauveur Jésus être libéral, même dans son extrême indigence? Hélas! il a dit plusieurs fois que son bien n'étoit pas sur la terre; il n'y a pas eu seulement de quoi reposer sa tête: et pendant qu'il est à la croix, je vois l'avare soldat qui partage ses vêtements, et joue à trois dés sa tunique mystérieuse; tellement qu'il semble que la rage de ses bourreaux ne lui laisse pas la moindre chose dont il puisse disposer en faveur des siens. Et cependant, Chrétiens, ne croyez pas qu'il sorte de ce monde sans leur laisser quelque précieux gage de son amitié.

L'antiquité a fort remarqué [1] l'action d'un certain philosophe [2] qui, ne laissant pas en mourant de quoi entretenir sa famille, s'avisa de léguer à ses amis sa mère et ses enfants par son testament. Ce que la nécessité suggéra à ce philosophe, l'amour le fait faire à mon Maître d'une manière bien plus admirable. Il ne donne pas seulement sa Mère à son ami, il donne encore son ami à sa sainte Mère: il leur donne à tous deux, et il les donne tous deux; et l'un et l'autre leur est également profitable: « Ecce filius tuus, ecce mater tua. » O bienheureuse Marie, ces paroles ayant été prononcées et par votre Fils et par notre Maître, nous ne doutons pas qu'il ne les ait dites et pour vous consoler et pour nous instruire. Nous en espérons l'intelligence par vos prières; et afin que vous nous fassiez entendre les paroles par lesquelles vous êtes devenue mère de saint de Jean, nous vous allons adresser une autre parole qui vous a rendue mère du Sauveur: toutes deux vous ont été portées de la part de Dieu; mais vous reçûtes l'une de la propre bouche de son Fils unique, et l'autre vous fut adressée par le ministère d'un ange qui vous salua en ces termes: « Ave, « gratiâ plena. »

Parmi tant d'objets admirables que la croix du Sauveur Jésus présente à nos yeux, ce que nous fait remarquer saint Jean Chrysostome traitant l'Evangile que nous avons lu ce matin, est digne, à mon avis, d'une considération très-particulière. Ce grand personnage, contemplant le Fils de Dieu prêt à rendre l'âme, ne se lasse point d'admirer comme il se possède dans son agonie, et comme il paroît absolument maître de ces actions. La veille de sa mort, dit ce saint évêque [1], il sue, il tremble, il frémit, tant l'image de son supplice lui

1. Lucian., *Dialog. Toxar. seu Amicit.* — 2. Eudamidas de Corinthe.
3. *In Joan.*, hom. LXXXV, tom. VIII, n. 2, pag. 505 506.

paroit terrible; et dans le fort des douleurs, vous diriez que ce soit un autre homme, à qui les tourments ne font plus rien. Il s'entretient avec ce bienheureux larron, d'un sens rassis et sans s'émouvoir : il considère et reconnoît distinctement ceux des siens qui sont au pied de sa croix, il leur parle, il les console; enfin ayant remarqué que tout ce qu'il avoit à faire étoit accompli, qu'il avait exécuté de point en point la volonté de son Père, il lui rend son âme avec une action si paisible, si libre, si préméditée, qu'il est aisé à juger que « personne ne la lui ravit, mais qu'il la donne lui-même de son plein gré, » ainsi qu'il l'assure : « Nemo tollit eam à me, sed ego pono eam à « meipso [1]. » Qu'est-ce à dire ceci, demande saint Jean Chrysostome? comment est-ce que l'appréhension du mal l'afflige si fort, puisqu'il semble que le mal même ne le touche pas? est-ce point que l'économie de notre salut devoit être tout ensemble un ouvrage de force et d'infirmité? Il vouloit montrer par sa crainte qu'il était comme nous sensible aux douleurs, et faire voir par sa constance qu'il savait bien maîtriser ses inclinations, et les faire céder à la volonté de son Père. Telle est la raison que nous pouvons tirer de saint Jean Chrysostome; et je vous avoue, Chrétiens, que je n'aurais pas la hardiesse d'y ajouter mes pensées, si le sujet que je traite ne m'y obligeoit.

Je considère donc le Sauveur pendu à la croix, non-seulement comme une victime innocente qui se dévoue volontairement pour notre salut, mais encore comme un père de famille qui, sentant approcher son heure dernière, dispose de ses biens par son testament; et, sur une vérité si connue, je fonde cette réflexion que je fais. Un homme est malade en son lit; on le vient avertir de donner ordre à ses affaires au plus tôt, parce que sa santé est désespérée par les médecins : en même temps, si abattu qu'il soit par la violence du mal, il fait un dernier effort pour ramasser ses esprits, afin de déclarer sa dernière volonté d'un jugement sain et entier. Il me semble que mon Sauveur a fait quelque chose de semblable sur le lit sanglant de la croix. Ce n'est pas que je veuille dire que la douleur ou l'appréhension de la mort aient jamais pu troubler tellement son esprit, qu'elles lui empêchassent aucune de ses fonctions : plutôt ma langue demeure à jamais immobile, que de prononcer une parole si téméraire! Mais comme il vouloit témoigner à tout le monde qu'il ne faisoit rien en cette rencontre qui ne partît d'une mûre délibération, il jugea à propos de se comporter de telle sorte qu'on ne pût pas remarquer la moindre émotion en son âme, afin que son testament ne fût sujet à aucun reproche. C'est pourquoi il s'adresse à sa Mère et à son disciple avec une contenance si assurée, parce que ce qu'il avait à leur dire devoit faire une des principales clauses de son testament : et en voici le secret.

Le Fils de Dieu n'avoit rien qui fût plus à lui que sa Mère ni que ses disciples, puisqu'il se les achetoit au prix de son sang : c'est une chose très-assurée, et il en peut disposer comme d'un héritage très-

1. Joan. x, 18.

bien acquis. Or, dans cette dernière disgrâce, tous ses autres disciples l'ont abandonné; il n'y a que Jean son bien-aimé qui lui reste : tellement que je le considère aujourd'hui comme un homme qui représente tous les fidèles, et partant nous devons être disposés à nous appliquer tout ce qui regardera sa personne. Je vois, ô mon Sauveur! que vous lui donnez votre Mère, et « incontinent il en prend possession comme de son bien : » « Et ex illâ horâ accepit eam discipulus in « sua[1]. » Entendons ceci, Chrétiens. Sans doute nous avons bonne part dans ce legs pieux : c'est à nous que le Fils de Dieu donne la bienheureuse Marie, en même temps qu'il la donne à son cher disciple. Voilà ce mystérieux article du testament de mon Maître, que j'ai jugé nécessaire de vous réciter, pour en faire ensuite le sujet de notre entretien.

N'attendez pas, ô Fidèles, que j'examine en détail toutes les conditions d'un testament, afin d'en faire un rapport exact aux paroles de mon évangile : ne vaut-il pas bien mieux que, laissant à part cette subtilité de comparaisons, nous employions tous nos soins à considérer attentivement le bien qu'on nous fait? Jésus regarde sa mère, dit l'auteur sacré[2] : ses mains étant clouées, il ne peut la montrer du doigt, il la désigne des yeux; et par toutes ses actions il se met en état de nous la donner. Celle qu'il nous donne, c'est sa propre mère; par conséquent sa protection est puissante, et elle a beaucoup de crédit pour nous assister. Mais il nous la donne afin qu'elle soit notre mère; par conséquent sa tendresse pour nous est extrême, et elle a une grande inclination de nous bien faire : ce sont les deux points qui composeront ce discours. Afin que nous puissions espérer quelque assistance d'une personne près de la majesté divine, il est nécessaire et que sa grandeur l'approche de Dieu, et que sa bonté l'approche de nous. Marie étant mère de notre Sauveur, sa qualité l'élève bien haut auprès du Père éternel : Marie étant notre mère, son affection la rabaisse jusqu'à compatir à notre foiblesse : en un mot, elle veut nous soulager, à cause qu'elle est mère de Dieu : elle veut nous soulager, à cause qu'elle est notre mère. C'est dans la déduction de ces deux raisonnements que je prétends établir une dévotion raisonnable à la sainte Vierge, sur une doctrine solide et évangélique; et je demande, Fidèles, que vous vous y rendiez attentifs.

PREMIER POINT.

L'une des plus belles qualités que la sainte Écriture donne au Fils de Dieu, c'est celle de Médiateur entre Dieu et les hommes : c'est celui qui réconcilie toutes choses en sa personne, il est le nœud des affections du ciel et de la terre; et la sainte alliance qu'il a contractée avec nous, nous rendant son Père propice, nous donne un accès favorable au trône de sa miséricorde. C'est sur cette vérité qu'est appuyée toute l'espérance des enfants de Dieu. Cela étant ainsi, voici comme je raisonne.

1 Joan. XIX, 27. — 2. Ibid., 26.

L'union que nous avons avec le Sauveur, nous fait approcher de la majesté divine avec confiance : or, quand il a choisi Marie pour sa mère, il a fait, pour ainsi dire, avec elle un traité tout particulier; il a contracté une alliance très-étroite, dont les hommes ni les anges ne peuvent concevoir l'excellence; et par conséquent l'union qu'elle a avec Dieu, le crédit et la faveur qu'elle a auprès du Père, n'est pas une chose que nous puissions jamais concevoir. Je n'ai point d'autre raisonnement à vous proposer dans cette première partie : mais afin que nous en puissions pénétrer le fond, je tâcherai de déduire par ordre quelques vérités, qui nous feront reconnoître la sainte société qui est entre Jésus et Marie ; d'où nous concluons qu'il n'y a rien dans l'ordre des créatures qui soit plus uni à la majesté divine, que la sainte Vierge.

Je dis donc, avant toutes choses, qu'il n'y eut jamais mère qui chérît son fils avec une telle tendresse que faisoit Marie ; je dis qu'il n'y eut jamais fils qui chérît sa mère avec une affection si puissante que faisoit Jésus : j'en tire la preuve des choses les plus connues. Interrogez une mère : d'où vient que souvent en la présence de son fils elle fait paroître une émotion si visible : elle vous répondra que le sang ne se peut démentir; que son fils c'est sa chair et son sang, que c'est là ce qui émeut ses entrailles et cause ces tendres mouvements à son cœur ; l'apôtre même ayant dit que « personne ne peut haïr sa chair : » « Nemo enim unquam « carnem suam odio habuit [1]. » Que si ce que je viens de dire est véritable des autres mères, il l'est encore beaucoup plus de la sainte Vierge; parce qu'ayant conçu de la vertu du Très-Haut, elle seule a fourni toute la matière dont la sainte chair du Sauveur a été formée : et de là je tire une autre considération.

Ne vous semble-t-il pas, Chrétiens, que la nature a distribué avec quelque sorte d'égalité l'amour des enfants entre le père et la mère? c'est pourquoi elle donne ordinairement au père une affection plus forte, et imprime dans le cœur de la mère je ne sais quelle inclination plus sensible. Et ne seroit-ce point peut-être pour cette raison que quand l'un des deux a été enlevé par la mort, l'autre se sent obligé, par un sentiment naturel, à redoubler ses affections et ses soins? cela, ce me semble, est dans l'usage commun de la vie humaine. Si bien que la très-pure Marie n'ayant à partager avec aucun homme ce tendre et violent amour qu'elle avoit pour son fils Jésus, vous ne sauriez assez vous imaginer jusqu'à quel point elle en étoit transportée, et combien elle y ressentoit de douceurs. Ceci toutefois n'est encore qu'un commencement de ce que j'ai à vous dire.

Certes il est véritable que l'amour des enfants est si naturel, qu'il faut avoir dépouillé tout sentiment d'humanité pour ne l'avoir pas. Vous m'avouerez néanmoins qu'il s'y mêle quelquefois certaines circonstances qui portent l'affection des parents à l'extrémité. Par exemple, notre père Abraham n'avoit jamais cru avoir des enfants de Sara; elle étoit stérile; ils étoient tous deux dans un âge décrépit et caduc : Dieu

1. *Ephes.* V, 29.

ne laisse pas de les visiter, et leur donne un fils. Sans doute cette rencontre fit qu'Abraham le tenoit plus cher sans comparaison : il le considéroit, non tant comme son fils que comme le « fils de la promesse » divine, « promissionis filius[1], » que sa foi lui avoit obtenu du ciel lorsqu'il y pensoit le moins. Aussi voyons-nous qu'on l'appelle Isaac, c'est-à-dire *Ris*[2]; parce que, venant en un temps où ses parents ne l'espéroient plus, il devoit être après cela toutes leurs délices. Et qui ne sait que Joseph et Benjamin étoient les bien-aimés et toute la joie de Jacob, à cause qu'il les avoit eus dans son extrême vieillesse d'une femme que la main de Dieu avoit rendue féconde sur le déclin de sa vie? Par où il paroît que la manière dont on a les enfants, quand elle est surprenante ou miraculeuse, les rend de beaucoup plus aimables. Ici, Chrétiens, quels discours assez ardents pourroient vous dépeindre les saintes affections de Marie? Toutes les fois qu'elle regardoit ce cher Fils, ô Dieu! disoit-elle, mon Fils, comment est-ce que vous êtes mon Fils? qui l'auroit jamais pu croire, que je dusse demeurer vierge, et avoir un Fils si aimable? quelle main vous a formé dans mes entrailles? comment y êtes-vous entré, comment en êtes-vous sorti, sans laisser de façon ni d'autre aucun vestige de votre passage? Je vous laisse à considérer jusqu'à quel point elle s'estimoit bienheureuse, et quels devoient être ses transports dans ces ravissantes pensées : car vous remarquerez, s'il vous plaît, qu'il n'y eut jamais vierge qui aimât sa virginité avec un sentiment si délicat. Vous verrez tout à l'heure où va cette réflexion.

C'est peu vous dire qu'elle étoit à l'épreuve de toutes les promesses des hommes; j'ose encore avancer qu'elle étoit à l'épreuve même des promesses de Dieu. Cela vous paroît étrange sans doute; mais il n'y a qu'à regarder l'histoire de l'Évangile. Gabriel aborde Marie, et lui annonce qu'elle concevra dans ses entrailles le Fils du Très-Haut[3], le Roi et le restaurateur d'Israël : voilà d'admirables promesses. Qui pourroit s'imaginer qu'une femme dût être troublée d'une si heureuse nouvelle, et quelle vierge n'oublieroit pas le soin de sa pureté, dans une si belle espérance? Il n'en est pas ainsi de Marie; au contraire, elle y forme des difficultés. « Comment se peut-il faire, dit-elle[4], que je conçoive ce Fils dont vous me parlez, moi qui ai résolu de ne connoître aucun homme? » comme si elle eût dit : Ce m'est beaucoup d'honneur, à la vérité, d'être mère du Messie; mais si je la suis, que deviendra ma virginité? Apprenez, apprenez, Chrétiens, à l'exemple de la sainte Vierge, l'estime que vous devez faire de la pureté. Hélas! que nous faisons ordinairement peu de cas d'un si beau trésor! le plus souvent parmi nous on l'abandonne au premier venu, et qui le demande, l'emporte. Et voici que l'on fait à Marie les plus magnifiques promesses qui puissent jamais être faites à une créature; et c'est un ange qui les lui fait de la part de Dieu; remarquez toutes ces circonstances : elle craint toutefois, elle hésite; elle est prête à dire que la chose ne se peut faire, parce qu'il lui semble que sa virginité est inté-

1. *Rom.* IX, 9. — 2. *Genes.* XXI, 6. — 3. Luc. I, 31, 32. — 4. Ibid. 34.

ressée dans cette proposition : tant sa pureté lui est précieuse! Quand donc elle vit le miracle de son enfantement, ô mon Sauveur! quelles étoient ses joies, et quelles ses affections! Ce fut alors qu'elle s'estima véritablement bénite entre toutes les femmes, parce qu'elle seule avoit évité toutes les malédictions de son sexe : elle avoit évité la malédiction des stériles par sa fécondité bienheureuse : elle avoit évité la malédiction des mères, parce qu'elle avoit enfanté sans douleur, comme elle avoit conçu sans corruption. Avec quel ravissement embrassoit-elle son Fils, le plus aimable des fils; et en cela plus aimable, qu'elle le reconnoissoit pour son Fils, sans que son intégrité en fût offensée!

Les saints Pères ont assuré[1] qu'un cœur virginal est la matière la plus propre à être embrasée de l'amour de notre Sauveur : cela est certain, Chrétiens, et ils l'ont tiré de saint Paul. Quel devoit donc être l'amour de la sainte Vierge? Elle savoit bien que c'étoit particulièrement à cause de sa pureté que Dieu l'avoit destinée à son Fils unique; cela même, n'en doutez pas, cela même lui faisoit aimer sa virginité beaucoup davantage; et d'autre part l'amour qu'elle avoit pour sa sainte virginité, lui faisoit trouver mille douceurs dans les embrassements de son Fils, qui la lui avoit si soigneusement conservée. Elle considéroit Jésus-Christ comme une fleur que son intégrité avoit poussée; et dans ce sentiment, elle lui donnoit des baisers plus que d'une mère, parce que c'étoient des baisers d'une mère vierge. Voulez-vous quelque chose de plus, pour comprendre l'excès de son saint amour? voici une dernière considération que je vous propose, tirée des mêmes principes.

L'antiquité nous rapporte[2] qu'une reine des Amazones souhaita passionnément d'avoir un fils de la race d'Alexandre : mais laissons ces histoires profanes, et cherchons plutôt des exemples dans l'histoire sainte. Nous disions tout à l'heure que le patriarche Jacob préféroit Joseph à tous ses autres enfants : outre la raison que nous en avons apportée, il y en a encore une autre qui le touchoit fort : c'est qu'il l'avoit eu de Rachel, qui étoit sa bien-aimée : cela le touchoit au vif. Et saint Jean Chrysostome nous rapportant, dans le premier livre du Sacerdoce, les paroles caressantes et affectueuses dont sa mère l'entretenoit, remarque ce discours entre beaucoup d'autres. « Je ne pouvois, disoit-elle, ô mon fils, me lasser de vous regarder, parce qu'il me sembloit voir sur votre visage une image vivante de feu mon mari[3]. » Que veux-je dire par tous ces exemples? Je prétends faire voir qu'une des choses qui augmente autant l'affection envers les enfants, c'est quand on considère la personne dont on les a eus; et cela est bien naturel. Demandez maintenant à Marie de qui elle a eu ce cher Fils : vient-il d'une race mortelle? a-t-il pas fallu qu'elle fût couverte de la vertu du Très-Haut? est-ce pas le Saint-Esprit qui l'a remplie d'un germe céleste parmi les délices de ses chastes embrassements, et qui, se coulant sur son corps très-pur d'une manière ineffable, y a formé celui qui devoit être la consolation d'Israël et l'attente des nations?

1. S. Bernard., serm. XXIX, *in Cantic.*, n. 8, tom. I, col. 1374.
2. Quint. Curt., lib. VI. — 3. *De sacerd.*, lib. I, n. 5, tom. I, p. 364.

C'est pourquoi l'admirable saint Grégoire dépeint en ces termes la conception du Sauveur. Lorsque le doigt de Dieu composoit la chair de son Fils du sang le plus pur de Marie, « la concupiscence, dit-il, n'osant approcher, regardoit de loin avec étonnement un spectacle si nouveau, et la nature s'arrêta toute surprise de voir son Seigneur et son Maître, dont la seule vertu agissoit sur cette chair virginale : » « Stetit « natura contra, et concupiscentia longe, cum stupore Dominum na- « turæ intuentes in corpore mirabiliter operantem [1]. »

Et n'est-ce pas ce que la Vierge elle-même chante avec une telle allégresse dans ces paroles de son cantique : « Fecit mihi magna qui « potens est [2]. » « Le Tout-Puissant m'a fait de grandes choses? » Et que vous a-t-il fait, ô Marie? Certes elle ne peut nous le dire; seulement elle s'écrie, toute transportée, qu'il lui a fait de grandes choses : « Fecit mihi magna qui potens est. » C'est qu'elle se sentoit enceinte du Saint-Esprit : elle voyoit qu'elle avoit un Fils qui étoit d'une race divine; elle ne savoit comment faire, ni pour célébrer la munificence divine, ni pour témoigner assez son ravissement, d'avoir conçu un Fils qui n'eût point d'autre Père que Dieu. Que si elle ne peut elle-même nous exprimer ses transports, qui suis-je, Chrétiens, pour vous décrire ici la tendresse extrême et l'impétuosité de son amour maternel, qui étoit enflammé par des considérations si pressantes? Que les autres mères mettent si haut qu'il leur plaira cette inclination si naturelle qu'elles ressentent pour leurs enfants; je crois que tout ce qu'elles en disent est très-véritable, et nous en voyons des effets qui passent de bien loin tout ce que l'on pourroit s'en imaginer : mais je soutiens, et je vous prie de considérer cette vérité, que l'affection d'une bonne mère n'a pas tant d'avantage par-dessus les amitiés ordinaires, que l'amour de Marie surpasse celui de toutes les autres mères. Pour quelle raison? c'est parce qu'étant mère d'une façon toute miraculeuse, et avec des circonstances tout à fait extraordinaires, son amour doit être d'un rang tout particulier. Et comme l'on dit, et je pense qu'il est véritable, qu'il faudroit avoir le cœur d'une mère pour bien concevoir quelle est l'affection d'une mère, je dis tout de même qu'il faudroit avoir le cœur de la sainte Vierge pour bien concevoir l'amour de la la sainte Vierge.

Et que dirai-je maintenant de celui de notre Sauveur? Certes, je l'avoue, Chrétiens, je me trouve bien plus empêché à dépeindre l'affection du Fils, que je ne l'ai été à vous représenter celle de la mère : car je suis certain qu'autant que Notre-Seigneur surpasse la sainte Vierge en toute autre chose, d'autant est-il meilleur Fils qu'elle n'étoit bonne mère. Il n'y a rien qui me touche plus, dans l'histoire de l'Église, que de voir jusqu'à quel excès le Sauveur Jésus a aimé la nature humaine : il n'a rien dédaigné de tout ce qui étoit de l'homme : il a tout pris, excepté le péché; tout jusqu'aux moindres choses, tout

1. Serm. II *in Annunc. B. V. M.*, inter Op. S. Greg Thaum., édit. 1621, pag. 20.
2. Luc. I, 49

jusqu'aux plus grandes infirmités. Que j'aille au jardin des Olives, je le vois dans la crainte, dans la tristesse, dans une telle consternation, qu'il sue sang et eau, dans la seule considération de son supplice. Je n'ai jamais ouï dire que cet accident fût arrivé à autre personne qu'à lui : ce qui m'oblige de croire que jamais homme n'a eu les passions ni si délicates ni si fortes que mon Sauveur. Quoi donc! ô mon Maître, vous vous êtes revêtu si franchement de ces sentiments de foiblesse, qui sembloient même être indignes de votre personne : vous les avez pris si purs, si entiers, si sincères : que sera-ce après cela de l'amour envers les parents; étant certain qu'il n'y a rien dans la nature de plus naturel, de plus équitable, de plus nécessaire; vu particulièrement qu'elle est votre mère, non par un événement fortuit, mais que l'on vous l'a prédestinée dès l'éternité, préparée et sanctifiée dans le temps, promise par tant d'oracles divins, que vous-même vous l'avez choisie comme celle qui vous plaisoit le plus parmi toutes les créatures.

Et à ce propos, j'ose assurer une chose, qui n'est pas moins véritable qu'elle vous paroîtra peut-être extraordinaire. Je sais bien que toute la gloire de la sainte Vierge vient de ce qu'elle est mère du Sauveur; et je dis de plus qu'il y a beaucoup de gloire au Sauveur d'être le Fils de la Vierge. N'appréhendez pas, Chrétiens, que je veuille déroger à la grandeur de mon Maître par cette proposition. Mais quand je vois les saints Pères, parlant de Notre Seigneur, prendre plaisir à l'appeler par honneur le Fils d'une vierge, je ne puis plus douter qu'ils n'aient estimé que ce titre lui plaisoit fort, et qu'il lui étoit extrêmement honorable. Sur quoi j'apprends une chose de saint Augustin [1], qui donne, à mon avis, un grand poids à cette pensée. La concupiscence, dit-il, qui se mêle, comme vous savez, dans les générations communes, corrompt tellement la matière qui se ramasse pour former nos corps, que la chair qui en est composée en contracte une corruption nécessaire. Je ne m'étends point à éclaircir cette vérité : je me contente de dire que vous la trouverez dans mille beaux endroits de saint Augustin. Que si ce commerce ordinaire, ayant quelque chose d'impur, fait passer en nos corps un mélange d'impureté, je puis assurer au contraire que le fruit d'une chair virginale tirera d'une racine si pure une pureté sans égale. Cette conséquence est certaine, et suit évidemment des principes de saint Augustin. Et comme le corps du Sauveur devoit être plus pur que les rayons du soleil, de là vient, dit ce grand évêque, « qu'il s'est choisi dès l'éternité une mère vierge : » « Ideo virginem matrem,.... piâ fide sanctum germen in se fieri pro- « merentem,.... de quâ crearetur elegit [2]. » Car il étoit bienséant que la sainte chair du Sauveur fût, pour ainsi dire, embellie de toute la pureté d'un sang virginal, afin qu'elle fût digne d'être unie au Verbe divin, et d'être présentée au Père éternel, comme une victime vivante pour l'expiation de nos fautes : tellement que la pureté qui est dans la

1. *De pecc. merit.*, lib. II, n. 59, tom. X, col. 70; *cont. Julian.*, lib. V, n. 17. Ibid., col. 637.
2. *De peccat. merit. et remiss.*, lib. II, cap. XXIV, n. 38, tom. X, col. 61.

chair de Jesus, est dérivée en partie de cette pureté angélique que le Saint-Esprit coula dans le corps de la Vierge, lorsque, charmé de son intégrité inviolable, il la sanctifia par sa présence, et la consacra comme un temple vivant au Fils du Dieu vivant.

Faites maintenant avec moi cette réflexion, Chrétiens. Mon Sauveur, c'est l'amant et le chaste époux des vierges : il se glorifie d'être appelé le Fils d'une vierge; il veut absolument qu'on lui amène les vierges; il les a toujours en sa compagnie, elles suivent cet Agneau sans tache partout où il va : que s'il aime si passionnément les vierges, dont il a purifié la chair par son sang, quelle sera sa tendresse pour cette vierge incomparable qu'il a élue dès l'éternité, pour en tirer la pureté de sa chair et de son sang? Concluons donc de tout ce discours que l'amitié du Fils et de la Mère est inconcevable, et que nous pouvons bien avoir quelque idée grossière de cette liaison merveilleuse; mais de comprendre quelle est l'ardeur et quelle est la véhémence de ces torrents de flammes qui de Jésus vont déborder sur Marie, et de Marie retournent continuellement à Jésus, croyez-moi, les séraphins, tout brûlants qu'ils sont, ne le sauroient faire. Mais d'autant que quelques-uns pourroient se persuader que cette sainte société n'a point d'autres liens que la chair, il me sera aisé de vous faire voir, selon que je l'ai promis, et par les vérités que j'ai déjà établies, avec quels avantages la sainte Vierge est entrée dans l'alliance de Dieu par sa maternité glorieuse; et de là je vous laisserai à conclure quel est son crédit auprès du Père éternel.

Pour cela, je vous prie de considérer que cet amour de la Vierge, dont je vous parlois tout à l'heure, ne s'arrêtoit pas à la seule humanité de son Fils : non, certes; il alloit plus avant; et par l'humanité, comme par un moyen d'union, il passoit à la nature divine, qui en est inséparable. Et pour vous expliquer ma pensée, j'ai à vous proposer une doctrine sur laquelle il est nécessaire d'aller pas à pas, de peur de tomber dans l'erreur; et plût à Dieu que je pusse la déduire aussi nettement comme elle me semble solide! Voici donc comme je raisonne : Une bonne mère aime tout ce qui touche la personne de son fils : je sais bien qu'elle va quelquefois plus avant, qu'elle porte son amitié jusqu'à ses amis; et généralement à toutes les choses qui lui appartiennent; mais particulièrement pour ce qui regarde la propre personne de son fils, vous savez qu'elle y est sensible au dernier point. Je vous demande maintenant : Qu'étoit la divinité au Fils de Marie? comment touchoit-elle à sa personne? lui étoit-elle étrangère? Je ne veux point ici vous faire des questions extraordinaires; j'interpelle seulement votre foi : qu'elle me réponde. Vous dites tous les jours, en récitant le Symbole, que vous croyez en Jésus-Christ, Fils de Dieu, qui est né de la vierge Marie : celui que vous reconnoissez pour le Fils de Dieu tout-puissant, et celui qui est né de la Vierge, sont-ce deux personnes? Sans doute ce n'est pas ainsi que vous l'entendez. C'est le même qui étant Dieu et homme, selon la nature divine est le Fils de Dieu, et selon l'humanité le Fils de Marie. C'est pourquoi les saints Pères ont enseigné que la Vierge est mère de Dieu. C'est cette foi, Chrétiens, qui

a triomphé des blasphèmes de Nestorius, et qui jusqu'à la consommation des siècles fera trembler les démons. Si je dis après cela que la bienheureuse Marie aime son Fils tout entier, quelqu'un de la compagnie pourra-t-il désavouer une vérité si plausible? Par conséquent ce Fils qu'elle chérissoit tant, elle le chérissoit comme un homme-Dieu : et d'autant que ce mystère n'a rien de semblable sur la terre, je suis contraint d'élever bien haut mon esprit, pour avoir recours à un grand exemple : je veux dire à l'exemple du Père éternel.

Depuis que l'humanité a été unie à la personne du Verbe, elle est devenue l'objet nécessaire des complaisances du Père. Ces vérités sont hautes, je l'avoue; mais comme ce sont des maximes fondamentales du christianisme, il est important qu'elles soient entendues de tous les fidèles; et je ne veux rien avancer, que je n'en allègue la preuve par les Écritures. Dites-moi, s'il vous plaît, Chrétiens, quand cette voix miraculeuse éclata sur le Thabor, de la part de Dieu, « Celui-ci est mon Fils bien aimé, dans lequel je me suis plu [1], » de qui pensez-vous que parlât le Père éternel? n'étoit-ce pas de ce Dieu revêtu de chair, qui paroissoit tout resplendissant aux yeux des apôtres? Cela étant ainsi, vous voyez bien, par une déclaration si authentique, qu'il étend son amour paternel jusqu'à l'humanité dans son Fils; et qu'ayant uni si étroitement la nature humaine avec la divine, il ne les veut plus séparer de son affection. Aussi est-ce là, si nous l'entendons bien, tout le fondement de notre espérance, quand nous considérons que Jésus, qui est homme tout ainsi que nous, est reconnu et aimé de Dieu comme son Fils propre.

Ne vous offensez pas, si je dis qu'il y a quelque chose de pareil dans l'affection de la sainte Vierge, et que son amour embrasse tout ensemble la divinité et l'humanité de son Fils, que la main puissante de Dieu a si bien unies : car Dieu, par un conseil admirable, ayant jugé à propos que la Vierge engendrât dans le temps celui qu'il engendre continuellement dans l'éternité, il l'a par ce moyen associée en quelque façon à sa génération éternelle. Fidèles, entendez ce mystère. C'est l'associer à sa génération, que de la faire mère d'un même Fils avec lui. Partant, puisqu'il l'a comme associée à sa génération éternelle, il étoit convenable qu'il coulât en même temps dans son sein quelque étincelle de cet amour infini qu'il a pour son Fils : cela est bien digne de sa sagesse. Comme sa providence dispose toutes choses avec une justesse admirable, il falloit qu'il imprimât dans le cœur de la sainte Vierge une affection qui passât de bien loin la nature, et qui allât jusqu'au dernier degré de la grâce, afin qu'elle eût pour son Fils des sentiments dignes d'une mère de Dieu, et dignes d'un homme-Dieu.

Après cela, ô Marie, quand j'aurois l'esprit d'un ange, et de la plus sublime hiérarchie, mes conceptions seroient trop ravalées pour comprendre l'union très-parfaite du Père éternel avec vous. « Dieu a tant aimé le monde, dit notre Sauveur, qu'il lui a donné son Fils unique [2]. » Et en effet, comme remarque l'apôtre [3], nous donnant son

1. Matth. XVII, 5. — 2. Joan. III, 16. — 3. *Rom.* VIII [illegible]

Fils, ne nous a-t-il pas donné toute sorte de biens avec lui? que s'il nous a fait paroître une affection si sincère, parce qu'il nous l'a donné comme maître et comme Sauveur, l'amour ineffable qu'il avoit pour vous lui a fait concevoir bien d'autres desseins en votre faveur. Il a ordonné qu'il fût à vous en la même qualité qu'il lui appartient; et pour établir avec vous une société éternelle, il a voulu que vous fussiez la mère de son Fils unique, et être le père du vôtre. O prodige! ô abîme de charité! quel esprit ne se perdroit pas dans la considération de ces complaisances incompréhensibles qu'il a eues pour vous, depuis que vous lui touchez de si près par ce commun Fils, le nœud inviolable de votre sainte alliance, le gage de vos affections mutuelles, que vous vous êtes donné amoureusement l'un à l'autre : lui plein d'une divinité impassible; vous, revêtue, pour lui obéir, d'une chair mortelle? Intercédez pour nous, ô bienheureuse Marie; vous avez en vos mains, si je l'ose dire, la clef des bénédictions divines. C'est votre Fils qui est cette clef mystérieuse par laquelle sont ouverts les coffres du Père éternel : il ferme, et personne n'ouvre; il ouvre, et personne ne ferme : c'est son sang innocent qui fait inonder sur nous les trésors des grâces célestes. Et à quelle autre donnera-t-il plus de droit sur ce sang, qu'à celle dont il a tiré tout son sang? Sa chair est votre chair, ô Marie, son sang est votre sang; et il me semble que ce sang précieux prenoit plaisir de ruisseler pour vous à gros bouillons sur la croix, sentant bien que vous étiez la source dont il découloit. Au reste, vous vivez avec lui dans une amitié si parfaite, qu'il est impossible que vous n'en soyez pas exaucée. C'est pourquoi votre dévot saint Bernard a fort bonne grâce, lorsqu'il vous prie de parler au cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ : « Loquatur ad cor Domini nostri Jesu Christi[1]. »

Quelle est sa pensée, Chrétiens? qu'est-ce à dire, parler au cœur? C'est qu'il la considère « dans ce midi éternel, je veux dire dans les secrets embrassements de son Fils, » parmi les ardeurs d'une charité consommée : « In meridie sempiterno, in secretissimis amplexibus « amantissimi Filii. » Il voit qu'elle aime et qu'elle est aimée; que les autres passions peuvent bien parler aux oreilles, mais que l'amour seul a droit de parler au cœur. Dans cette pensée, n'a-t-il pas raison de demander à la Vierge qu'elle parle au cœur de son Fils : « Loqua- « tur ad cor Domini nostri Jesu Christi? »

Combien de fois, ô Fidèles, cette bonne mère a-t-elle parlé au cœur de son bien-aimé? Elle parla véritablement à son cœur, lorsque, touchée de la confusion de ces pauvres gens de Cana qui manquoient de vin dans un festin nuptial, elle le sollicita de soulager leur nécessité. Le Fils de Dieu, en cette rencontre, semble la rebuter de cette parole, bien qu'il eût résolu de la favoriser en effet. « Femme, lui dit-il, que nous importe à vous et à moi? mon heure n'est pas encore venue[2]. »

1. *Ad Beat. Virg. serm. panegyr.*, n. 7, int. Oper S. Bernard., tom. II, col. 690.
2. Joan. II, 4.

Ce discours paroit bien rude, et tout autre que Marie auroit pris cela pour un refus : je vois néanmoins que, sans s'étonner, elle donne ordre aux serviteurs de faire ce que le Sauveur leur commandera : « Faites tout ce qu'il vous ordonnera[1], » leur dit-elle, comme étant assurée qu'il lui a accordé sa requête. D'où lui vient, à votre avis, cette confiance, après une réponse si peu favorable? Chrétiens, elle savoit bien que c'étoit au cœur qu'elle avoit parlé; et c'est pour cette raison qu'elle ne prit pas garde à ce que la bouche avoit répondu. En effet, elle ne fut point trompée dans son espérance; et le Fils de Dieu, selon la belle réflexion de saint Jean Chrysostome[2], jugea à propos d'avancer le temps de son premier miracle, à la considération de sa sainte Mère.

Prions donc, ô fidèles, qu'elle parle pour nous de la bonne sorte au cœur de son Fils : elle y a une fidèle correspondance; c'est l'amour filial qui s'avancera pour recevoir l'amour maternel, et qui préviendra ses désirs. Ne vous apercevez-vous pas que le vin nous manque; je veux dire la charité, ce vin nouveau de la loi nouvelle, qui réjouit le cœur de l'homme, dont l'âme des fidèles doit être enivrée? De là vient que nos festins sont tristes, que nous prenons avec si peu de goût la nourriture céleste de la sainte parole de Dieu : de là vient que nous nous voyons de tous côtés déchirés par tant de factions différentes. Dieu, par une juste vengeance, voyant que nous refusons de nous unir à sa souveraine bonté par une affection cordiale, nous fait ressentir les malheurs de mille divisions intestines. Sainte Vierge, impétrez-nous la charité, qui est mère de la paix, qui adoucit, tempère et réconcilie les esprits. Nous avons une grande confiance en votre faveur; parce qu'étant Mère de Dieu, nous sommes persuadés que vous avez beaucoup de pouvoir; et comme vous êtes la nôtre, nous ne serons point trompés, si nous attendons quelque grand effet de votre tendresse : c'est ce qui me reste à traiter dans cette seconde partie.

SECOND POINT.

C'est avec beaucoup de sujet que nous réclamons dans nos oraisons la très-heureuse Marie, comme étant la mère commune de tous les fidèles. Nous avons reçu cette tradition de nos pères : ils nous ont appris que le genre humain ayant été précipité dans une mort éternelle par un homme et par une femme, Dieu avoit prédestiné une nouvelle Ève, aussi bien qu'un nouvel Adam, afin de nous faire renaître : et de cette doctrine, que tous les anciens ont enseignée d'un consentement unanime, il me seroit aisé de conclure que, comme la première Ève est la mère de tous les mortels, ainsi la seconde, qui est la très-sainte Vierge, doit être estimée la mère de tous les fidèles. Ce que je pourrois confirmer par une belle pensée de saint Epiphane[3].

1. Joan. 5. — 2. *In Joan.*, homil. XXII, tom. VIII, p. 127.
3. *Advers. Hæres.*, lib. III; hæres. LXXVIII, n. 18, tom. I, pag. 1050.

qui assure « que cette première Ève est appelée dans la Genèse, Mère des vivants, en énigme; c'est-à-dire, ainsi qu'il l'expose lui-même, en figure, et comme étant la représentation de Marie. » A quoi j'aurois encore à ajouter un passage célèbre de saint Augustin, dans le livre de la sainte Virginité, où ce grand docteur nous enseigne que la Vierge, « selon le corps, est mère du Sauveur qui est notre chef; et selon l'esprit, des fidèles qui sont ses membres : » « Carne mater capitis « nostri, spiritu mater membrorum ejus[1]. » Mais d'autant que je me sens obligé de réduire en peu de mots ce que je me suis proposé de vous dire, afin de laisser le temps qui est nécessaire pour le reste du service divin, je passe beaucoup de choses que je pourrois tirer des saints Pères sur ce sujet; et sans examiner tous les titres par lesquels la sainte Vierge est appelée à bon droit la Mère des chrétiens, je tâcherai seulement de vous faire voir (et c'est à mon avis ce qui vous doit toucher davantage) qu'elle est mère par le sentiment; je veux dire qu'elle a pour nous une tendresse véritablement maternelle. Pour le comprendre, vous n'avez, s'il vous plaît, qu'à suivre ce raisonnement.

Ayant présupposé, et sur la foi de l'Église, et sur la doctrine des Pères, encore que je l'aie seulement touché en passant; ayant, dis-je, présupposé que Marie est véritablement notre mère, si je vous demandois, Chrétiens, quand elle a commencé à avoir cette qualité, vous me répondriez sans doute que Notre-Seigneur vraisemblablement la fit notre mère, lorsqu'il lui donna saint Jean pour son fils. En effet, nous y trouvons toutes les convenances imaginables : car je vous ai avertis dès l'entrée de ce discours, et il n'est pas hors de propos de vous en faire ressouvenir, que saint Jean ayant été conduit par la main de Dieu au pied de la croix, y avoit tenu la personne de tous les fidèles; et j'en ai touché une raison qui me semble fort apparente : c'est, s'il vous en souvient, que tous les autres disciples de Notre-Seigneur ayant été dispersés, la Providence n'avoit retenu près de lui que le bien-aimé de son cœur, afin qu'il y pût représenter tous les autres, et recevoir en leur nom les dernières volontés de leur Maître. Sur quoi considérant qu'il y a peu d'apparence que le Fils de Dieu, dont toutes les paroles et les actions sont mystérieuses, en une occasion si importante ne l'ait considéré que comme un homme particulier, nous avons inféré, ce me semble avec beaucoup de raison, qu'il a reçu la parole qui s'adressoit à nous tous, que c'est en notre nom qu'il s'est mis incontinent en possession de Marie, et par conséquent c'est là proprement qu'elle est devenue notre mère.

Cela étant ainsi résolu, j'ai une autre proposition à vous faire. D'où vient, à votre avis, que Notre-Seigneur attend cette heure dernière, pour nous donner à Marie comme ses enfants? Vous me direz peut-être qu'il a pitié d'une mère désolée qui perd le meilleur fils du monde, et que, pour la consoler, il lui donne une postérité éternelle. Cette raison est bonne et solide; mais j'en ai une autre à vous dire, que peut-être vous ne désapprouverez pas. Je pense que le dessein du Fils

1. *De sanct. virginit.*, n. 6, tom. VI, col. 343.

de Dieu est de lui inspirer pour nous dans cette rencontre une tendresse de mère. Comment cela, direz-vous? nous ne voyons pas bien cette conséquence. Il me semble pourtant, Chrétiens, qu'elle n'est pas extrêmement éloignée. Marie étoit au pied de la croix, elle voyoit ce cher Fils tout couvert de plaies, étendant ses bras à un peuple incrédule et impitoyable, son sang qui débordoit de tous côtés par ses veines déchirées : qui pourroit vous dire qu'elle étoit l'émotion du sang maternel? Non, il est certain, elle ne sentit jamais mieux qu'elle étoit mère; toutes les souffrances de son Fils le lui faisoient sentir au vif.

Que fera ici le Sauveur? Vous allez voir, Chrétiens, qu'il sait parfaitement le secret d'émouvoir les affections. Quand l'âme est une fois prévenue de quelque passion violente touchant quelque objet, elle reçoit aisément les mêmes impressions pour tous les autres qui se présentent. Par exemple, vous êtes possédés d'un mouvement de colère; il sera difficile que tous ceux qui approcheront de vous, si innocents qu'ils puissent être, n'en ressentent quelques effets : et de là vient que, dans les séditions populaires, un homme adroit, qui saura manier et ménager avec art les esprits de la populace, lui fera quelquefois tourner sa fureur contre ceux auxquels on pensoit le moins; ce qui rend ces sortes de mutineries extrêmement dangereuses. Il en est de même de toutes les autres passions, parce que, l'âme étant déjà excitée, il ne reste plus qu'à l'appliquer sur d'autres objets : à quoi son propre mouvement la rend extrêmement disposée.

C'est pourquoi le Fils de Dieu, qui avoit résolu de nous donner la sainte Vierge pour mère, afin d'être notre frère en toute façon (admirez son amour, Chrétiens), voyant du haut de sa croix combien l'âme de sa Mère était attendrie, et que son cœur ébranlé faisait inonder par ses yeux un torrent de larmes amères, comme si c'eût été là qu'il l'eût attendue, il prit son temps de lui dire, lui montrant saint Jean : « Femme, voilà ton fils : » « Ecce filius tuus. » Fidèles, ce sont ses mots; et voici son sens, si nous le savons bien pénétrer : O femme, lui dit-il, affligée, à qui un amour infortuné fait éprouver à présent jusqu'où peut aller la compassion d'une mère, cette même tendresse dont vous êtes à présent touchée si vivement pour moi, ayez-la pour Jean mon disciple et mon bien-aimé, ayez-la pour tous mes fidèles, que je vous recommande en sa personne, parce qu'ils sont tous mes disciples et mes bien-aimés : « Ecce filius tuus. » De vous dire combien ces paroles, poussées du cœur du Fils, descendirent profondément au cœur de la Mère, et l'impression qu'elles y firent, c'est une chose que je n'oserois pas entreprendre. Songez seulement que celui qui parle, opère toutes choses par sa parole toute-puissante, qu'elle doit avoir un effet merveilleux, surtout sur sa sainte Mère; et que, pour lui donner plus de force, il l'a animée de son sang, et l'a proférée d'une voix mourante, presque avec les derniers soupirs : tout cela joint ensemble, il n'est pas croyable ce qu'elle étoit capable de faire dans l'âme de la sainte Vierge. Il n'a pas plutôt lâché le mot à saint Jean pour lui dire que Marie est sa mère, qu'in-

continent ce disciple se sent possédé de toutes les affections d'un bon fils, et depuis cette heure-là il la prit chez lui : « Et ex illâ horâ « accepit eam discipulus in sua[1]. » A plus forte raison, sa parole doit-elle avoir agi sur l'âme de sa sainte Mère, et y avoir fait entrer bien avant un amour extrême pour nous, comme pour ses véritables enfants.

Il me souvient à ce propos de ces mères misérables à qui on déchire les entrailles par le fer, pour en tirer leurs enfants au monde par violence. Il vous est arrivé quelque chose de semblable, ô bienheureuse Marie : c'est par le cœur que vous nous avez enfantés, parce que vous nous avez enfantés par la charité : « Cooperata est charitate, « ut filii Dei in Ecclesiâ nascerentur, » dit saint Augustin[2]. Et j'ose dire que ces paroles de votre Fils, qui étoient son dernier adieu, entrèrent en votre cœur ainsi qu'un glaive tranchant, et y portèrent jusqu'au fond, avec une douleur excessive, une inclination de mère pour tous les fidèles. Ainsi vous nous avez, pour ainsi dire, enfantés d'un cœur déchiré parmi la véhémence d'une affliction infinie : et toutes les fois que les chrétiens paroissent devant vos yeux, vous vous souvenez de cette dernière parole, et vos entrailles s'émeuvent sur nous comme sur les enfants de votre douleur et de votre amour ; d'autant plus que vous ne sauriez jeter sur nous vos regards, que nous ne représentions à votre cœur ce Fils que vous aimez tant, dont le Saint-Esprit prend plaisir de graver la ressemblance dans l'esprit de tous les fidèles ; [d'autant plus] que vous nous voyez tout autant que nous sommes de chrétiens, tout couverts du sang du Sauveur dont nous sommes teints et blanchis, et que vous remarquerez en nous ces mêmes linéaments.

C'est une doctrine que je tiens des Écritures divines, et qui est bien puissante pour nous exciter à la vertu, outre qu'elle fait beaucoup à éclaircir la vérité que je traite ; c'est pourquoi il est à propos de vous la déduire : car j'apprends de l'apôtre saint Paul (et cette doctrine, ô Fidèles, est bien digne de votre audience) que tous les chrétiens, dont la vie répond à la profession qu'ils ont faite, portent imprimés en leur âme les traits naturels et la véritable image de Notre-Seigneur. Comment cela se fait-il ? certainement la manière en est admirable. Vivre chrétiennement, c'est se conformer à la doctrine du Fils de Dieu. Or je dis que la doctrine du Fils de Dieu est un tableau qui est tiré sur sa sainte vie : la doctrine est la copie, et lui-même est l'original ; en quoi il diffère beaucoup des autres docteurs qui se mêlent d'enseigner à bien vivre ; car ceux-ci ne seront jamais assez téméraires pour former sur leurs actions les règles de la bonne vie ; mais ils ont accoutumé de se figurer de belles idées, ils établissent certaines règles, sur lesquelles ils tâchent eux-mêmes de se composer. Tout au contraire, le Fils de Dieu étant envoyé au monde pour y être un exemplaire achevé de la plus haute perfection, ses enseignements étoient dérivés de ses mœurs : il enseignoit les choses,

1. Joan. XIX, 27. — 2. *De sanct. virg.*, ubi supra.

parce qu'il les pratiquoit; sa parole n'étoit qu'une image de sa conduite. Que fait donc le Saint-Esprit dans l'âme d'un bon chrétien? il fait que l'Evangile est son conseil dans tous ses desseins, et l'unique règle qu'il regarde dans ses actions. Insensiblement la doctrine du Fils de Dieu passe dans ses mœurs : il devient, pour ainsi dire, un Evangile vivant : tout y sent le Maître dont il a reçu les leçons, il en prend tout l'esprit; et si vous pénétriez dans l'intérieur de sa conscience, vous y verriez les mêmes linéaments, les mêmes affections, les mêmes façons de faire qu'en notre Sauveur.

Et c'est ce qui touche sensiblement la bienheureuse Marie, comme il m'est aisé de l'éclaircir par un exemple familier. Vous verrez quelquefois une mère qui caressera extraordinairement un enfant, sans en avoir d'autre raison, sinon que c'est, à son avis, la vraie peinture du sien. C'est ainsi, dira-t-elle, qu'il pose ses mains; c'est ainsi qu'il porte ses yeux; telle est son action et sa contenance : les mères sont ingénieuses à observer jusqu'aux moindres choses. Et qu'est-ce que cela, sinon comme une course, si on [peut] parler de la sorte, que fait l'affection d'une mère, qui ne se contentant pas d'aimer son fils en sa propre personne, le va chercher partout où elle peut en découvrir quelque chose. Que si elles sont si fort émues de quelque ressemblance ébauchée, que dirons-nous de Marie, lorsqu'elle voit dans l'âme des chrétiens des traits immortels de la parfaite beauté de son Fils, que le doigt de Dieu a si bien formés dans leur âme.

Mais il y a plus : nous ne sommes pas seulement les images vivantes du Fils de Dieu, nous sommes encore ses membres, et nous composons avec lui un corps dont il est le chef; nous sommes son corps et sa plénitude, comme enseigne l'apôtre : qualité qui nous unit de telle sorte avec lui, que quiconque aime le Sauveur, il faut par nécessité que, par le même mouvement d'amour, il aime tous les fidèles. [C'est] ce qui attire si puissamment sur nous les affections de la sainte Vierge, qu'il n'y a point de mère qui puisse aller à l'égal; ce qui me seroit aisé de vous faire voir par des raisonnements invincibles, si je n'étois pressé de finir bientôt ce discours : et pour vous convaincre, je ne veux seulement que vous en proposer en abrégé les principes, après avoir repassé légèrement sur quelques vérités que j'ai tâché d'établir dans ma première partie, dont il est nécessaire que vous ayez mémoire pour l'intelligence de ce qui me reste à vous dire.

Je vous ai dit, Chrétiens, que la maternité de la Vierge n'ayant point d'exemple sur la terre, il en est de même de l'affection qu'elle a pour son Fils : et comme elle a cet honneur d'être la mère d'un Fils qui n'a point d'autre père que Dieu; de là vient que, laissant bien loin au-dessous de nous toute la nature, nous lui avons été chercher la règle de son amour dans le sein du Père éternel. Car de même que Dieu le Père, voyant que la nature humaine touche de si près à son Fils unique, étend son amour paternel à l'humanité du Sauveur, et fait de cet homme-Dieu l'unique objet de ses complaisances, comme nous l'avons prouvé par le témoignage des Ecritures; ainsi avons-nous dit que la

bienheureuse Marie ne séparoit plus la divinité d'avec l'humanité de son Fils, mais qu'elle les embrassoit en quelque façon toutes deux par un même amour. Ce sont les vérités sur lesquelles nous avons établi l'union de Marie avec Dieu : en voici quelques autres qui vous feront bien voir sa charité envers nous.

Les mêmes Écritures qui m'apprennent que Dieu aime en quelque façon par un même amour la divinité et l'humanité de son Fils, à cause de leur société inséparable en la personne adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ, m'enseignent aussi qu'il nous aime par le même amour qu'il a pour son Fils unique et bien-aimé, à cause que nous lui sommes unis comme les membres de son corps ; et c'est de toutes les maximes du christianisme celle qui doit porter le plus haut nos courages et nos espérances. En voulez-vous un beau témoignage dans la bouche même de Notre-Seigneur? écoutez ces belles paroles qu'il adresse à son Père, le priant pour nous : « Dilectio, quâ dilexisti me, in ipsis sit, et ego in eis[1] : » « Mon Père, dit-il, je suis en eux, parce qu'ils sont mes membres ; je vous prie que l'affection par laquelle vous m'aimez soit en eux. » Voyez, voyez, Chrétiens, et réjouissez-vous. Notre-Seigneur craint que l'amour de son Père ne fasse quelque différence entre le chef et les membres ; et connoissez par là combien nous sommes unis avec le Sauveur, puisque Dieu même, qui a distingué tous les êtres par une si aimable variété, ne nous distingue plus d'avec lui et répand volontiers sur nous toutes les douceurs de son affection paternelle. Que s'il est vrai que Marie ne règle son amour que sur celui du Père éternel, allez, ô Fidèles, allez à la bonne heure à cette mère incomparable ; croyez qu'elle ne vous discernera plus d'avec son cher Fils : elle vous considérera comme « la chair de sa chair, et comme les os de ses os, » ainsi que parle l'apôtre[2], comme des personnes sur lesquelles et dans lesquelles son sang a coulé ; et pour dire quelque chose de plus, elle vous regardera comme autant de Jésus-Christs sur la terre : l'amour qu'elle a pour son Fils sera la mesure de celui qu'elle aura pour vous, et partant ne craignez point de l'appeler votre mère ; elle a au souverain degré toute la tendresse que cette qualité demande.

C'est, si je ne me trompe, ce que je m'étois proposé de prouver dans cette seconde partie ; et je loue Dieu de ce qu'il nous a fait la grâce d'établir une dévotion sincère à la sainte Vierge, sur des maximes qui me semblent si chrétiennes. Mais prenez garde que ces mêmes raisonnements, qui doivent nous donner une grande confiance sur l'intercession de la Vierge, ruinent en même temps une confiance téméraire à laquelle quelques esprits inconsidérés se laissent aveuglément emporter; car vous devez avoir reconnu, par tout ce discours, que la dévotion de la Vierge ne se peut jamais rencontrer que dans une vie chrétienne. Et combien y en a-t-il qui, abusés d'une créance superstitieuse, se croient dévots à la Vierge quand ils s'acquittent de certaines petites pratiques, sans se mettre en peine de corriger la li-

1. Joan. XVII, 26. — 2. *Ephes.* V, 30.

cence ni le débordement de leurs mœurs? Que s'il y avoit quelqu'un dans la compagnie qui fût imbu d une si folle persuasion, qu'il sache, qu'il sache que puisque son cœur est éloigné de Jésus, Marie a en exécration toutes ses prières : en vain tâchez-vous de la contenter de quelques grimaces, en vain l'appelez-vous votre Mère par une pitié simulée. Quoi! auriez-vous bien l'insolence de croire que ce lait virginal dût couler sur des lèvres souillées de tant de péchés? qu'elle voulût embrasser l'ennemi de son bien-aimé de ces mêmes bras dont elle le portoit dans sa tendre enfance? qu'étant si contraire au Sauveur, elle voulût vous donner pour frère au Sauveur? Plutôt, plutôt sachez que son cœur se soulève, que sa face se couvre de confusion, lorsque vous l'appelez votre Mère.

Car ne pensez pas, Chrétiens, qu'elle admette tout le monde indifféremment au nombre de ses enfants : il faut passer par une épreuve bien difficile, avant que de mériter cette qualité. Savez-vous ce que fait la bienheureuse Marie, lorsque quelqu'un des fidèles l'appelle sa Mère? Elle l'amène en présence de notre Sauveur : Ça, dit-elle, si vous êtes mon fils, il faut que vous ressembliez à Jésus mon bien-aimé. Les enfants, même parmi les hommes, portent souvent imprimés sur leurs corps les objets qui ont possédé l'imagination de leurs mères : la bienheureuse Marie est entièrement possédée du Sauveur Jésus : c'est lui seul qui domine en son cœur, lui seul règne sur tous ses désirs, lui seul occupe et entretient toutes ses pensées : elle ne pourra jamais croire que vous soyez ses enfants, si vous n'avez en votre âme quelques linéaments de son Fils. Que si, après vous avoir considérés attentivement, elle ne trouve sur vous aucun trait qui ait rapport à son Fils, ô Dieu! quelle sera votre confusion, lorsque vous vous verrez honteusement rebutés devant sa face, et qu'elle vous déclarera que n'ayant rien de son Fils, et ce qui est plus horrible, étant opposés à son Fils, vous lui êtes insupportables!

Au contraire, elle verra une personne (descendons dans quelque exemple particulier) qui pendant les calamités publiques, telles que sont celles où nous nous voyons à présent, considérant tant de pauvres gens réduits à d'étranges extrémités, en ressent son âme attendrie, et ouvrant son cœur sur la misère du pauvre par une compassion véritable, élargit en même temps ses mains pour le soulager : O, dit-elle incontinent en soi-même, il a pris cela de mon Fils, qui ne vit jamais de misérable, qu'il n'en eût pitié. « J'ai compassion de cette troupe, » disoit-il [1]; et en même temps il leur faisoit donner tout ce que ses apôtres lui avoient gardé pour sa subsistance, qu'il multiplie même par un miracle, afin de les assister plus abondamment. Elle verra un jeune homme qui aura la modestie peinte sur le visage; quand il est devant Dieu, c'est avec une action toute recueillie; lui parle-t-on de quelque chose qui regarde la gloire de Dieu, il ne cherche point de vaines défaites, il s'y porte incontinent avec cœur. O qu'il est aimable! dit la bienheureuse Marie; ainsi étoit mon Fils lorsqu'il étoit en son

1. Marc. VIII, 2.

âge, toujours recueilli devant Dieu : dès l'âge de douze ans, il quittoit ses parents et amis, pour aller vaquer, disoit-il, aux affaires de son Père [1]. Surtout elle en verra quelque autre dont le soin principal sera de conserver son corps et son âme dans une pureté très-entière; il n'a que de chastes plaisirs, il n'a que des amours innocents; Jésus possède son cœur, il en fait toutes les délices. Parlez-lui d'une parole d'impureté, c'est un coup de poignard à son âme; vous verrez incontinent qu'il s'arme de pudeur et de modestie contre de telles propositions. Voilà, Chrétiens, voilà un enfant de la Vierge : comme elle s'en réjouit! comme elle s'en glorifie! comme elle en triomphe! avec quelle [joie] elle le présente à son bien-aimé, qui est par-dessus toutes choses passionné pour les âmes pures!

C'est pourquoi excitez-vous, Chrétiens, à l'amour de la pureté; vous particulièrement qu'une sainte affection pour Marie a attirés dans une société qui s'assemble sous son nom, pour se perfectionner dans la vie chrétienne. C'est votre zèle qui a aujourd'hui orné ce temple sacré, dans lequel nous célébrons les grandeurs de la majesté divine. Mais considérez que vous avez un autre temple à parer, dans lequel Jésus habite, sur lequel le Saint-Esprit se repose. Ce sont vos corps, mes chers Frères, que le Seigneur a sanctifiés, afin que vous eussiez du respect pour eux; sur lesquels il a versé son sang, afin que vous les tinssiez nets de toute souillure; qu'il a consacrés, pour en faire les temples vivants de son Saint-Esprit, afin que les ayant ornés en ce monde d'innocence et d'intégrité, il les ornât en l'autre d'immortalité et de gloire.

SERMON POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX [2].

Per patientiam curamus ad propositum nobis certamen, aspicientes in auctorem fidei nostræ et consummatorem Jesum.

Courons par la patience au combat qui nous est proposé, jetant les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi. Hebr. XII. 12.

Voici les jours salutaires où l'on érigera le Calvaire dans tous nos temples, où nous verrons couler les ruisseaux de sang de toutes les plaies du Fils de Dieu, où l'Église représentera si vivement, par ses chants, par ses paroles et par ses mystères, celui de sa passion douloureuse, qu'il n'y aura aucun de ses enfants à qui nous ne puissions

1. Luc. II, 49.
2. Deuxième Sermon pour le dimanche des Rameaux, sur la nécessité des souffrances.

dire ce que l'apôtre disoit aux Galates[1] : que Jésus-Christ a été crucifié devant ses yeux. Elle commence aujourd'hui à lire dans l'action de son sacrifice l'histoire de la passion de son Rédempteur : commençons aussi dès ce premier jour à nous en remplir tellement l'esprit, que nous n'en perdions jamais la pensée pendant ces solennités pleines d'une douleur qui console, et d'une tristesse si douce, que, pour peu qu'on s'y abandonne, elle guérit toutes les autres.

Parmi ces spectacles de mort et de croix qui s'offrent à notre vue, le chrétien sera bien dur, s'il ne suspend, du moins durant quelques jours, ce tendre amour des plaisirs, pour se rendre capable d'entendre combien les peines de Jésus-Christ lui rendent nécessaire l'amour des souffrances. C'est pourquoi j'ai différé jusqu'à ces saints jours à vous proposer dans cette chair cette maxime fondamentale de la piété chrétienne. Il m'a semblé, Chrétiens, que pour vous entretenir avec efficace d'une doctrine si dure, si contraire aux sens, si considérable à la foi, et si peu goûtée dans le siècle où l'on n'étudie rien avec plus de soin que l'art de vivre avec volupté, il falloit attendre le temps dans lequel Jésus-Christ lui-même nous prêche à la croix; et j'ai cru que je parlerois foiblement, si ma voix n'étoit soutenue par celle de Jésus mourant, ou plutôt par le cri de son sang, « qui parle mieux, dit saint Paul[2], et plus fortement que celui d'Abel. »

Servons-nous donc, Chrétiens, de cette occasion favorable, et tâchons d'imprimer dans les cœurs la loi de la patience, qui est le fondement du christianisme. Mais ne soyons pas assez téméraires pour entreprendre un si grand ouvrage, sans avoir imploré le secours du ciel par l'intercession de Marie : « Ave, Maria. »

Dans les paroles que j'ai rapportées pour servir de sujet à ce discours, vous aurez remarqué, Messieurs, que saint Paul nous propose un combat auquel nous devons courir par la patience; et en même temps il nous avertit de jeter les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi; c'est-à-dire, qui l'inspire et qui la couronne, qui la commence et qui la consomme, qui en pose le fondement et qui lui donne sa perfection. Ce combat, dont parle l'apôtre, est celui que nous devons soutenir contre les afflictions que Dieu nous envoie : et pour apprendre l'ordre d'un combat où se décide la cause de notre salut, l'apôtre nous exhorte, de la part de Dieu, à regarder Jésus-Christ, mais Jésus-Christ attaché en croix : car c'est là qu'il veut arrêter nos yeux, et il s'en explique lui-même par ces paroles : « Jetez, dit-il[3], les yeux sur Jésus, qui, s'étant proposé la joie, a soutenu la mort de la croix, après avoir méprisé la confusion : » « Qui proposito « sibi gaudio sustinuit crucem, confusione contemptâ. »

De là nous devons conclure, que pour apprendre l'ordre, la conduite, les lois, en un mot, de ce combat de la patience, l'école c'est le Calvaire, le maître c'est Jésus-Christ crucifié : c'est là que nous renvoie le divin apôtre. Suivons son conseil; allons au Calvaire; considérons attentivement ce qui s'y passe.

1. *Gal.* III, 1. — 2. *Heb.* XII, 24. — 3. Ibid., 2.

Le grand objet, Chrétiens, qui s'y présente d'abord à la vue, c'est le supplice de trois hommes. Voici un mystère admirable : « Nous voyons, dit saint Augustin[1], trois hommes attachés à la croix; un qui donne le salut, un qui le reçoit, un qui le perd : » « Tres erant in « cruce : unus salvator, alius salvandus, alius damnandus. » Au milieu l'auteur de la grâce : d'un côté un qui en profite, de l'autre côté un qui la rejette. Au milieu le modèle et l'original : d'un côté un imitateur fidèle, et de l'autre un rebelle et un adversaire sacrilége. D'un côté un qui endure avec soumission, de l'autre un qui se révolte jusque sous la verge. Un juste, un pécheur pénitent, et un pécheur endurci : un juste souffre volontairement, et il mérite par ses souffrances le salut de tous les coupables; un pécheur souffre avec soumission et se convertit, et il reçoit sur la croix l'assurance du paradis; un pécheur souffre comme un rebelle, et il commence son enfer dès cette vie. Discernement terrible et diversité surprenante! Tous deux sont en la croix avec Jésus-Christ, tous deux compagnons de son supplice; mais, hélas! il n'y en a qu'un qui soit compagnon de sa gloire. Voilà le spectacle qui nous doit instruire. Jetons ici les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi, nous le verrons, Chrétiens, dans trois fonctions remarquables. Il souffre lui-même avec patience, il couronne celui qui souffre selon son esprit, il condamne celui qui souffre dans l'esprit contraire. Il établit la loi de souffrir, il en couronne le droit usage, il en condamne l'abus. C'est ce qu'il nous faut méditer; parce que si nous savons entendre ces choses, nous n'avons plus rien à désirer touchant les souffrances.

En effet, nous pouvons réduire à trois chefs ce que nous devons savoir dans cette matière importante : quelle est la loi de souffrir, de quelle sorte Jésus-Christ embrasse ceux qui s'unissent à lui parmi les souffrances, quelle vengeance il exerce sur ceux qui ne s'abaissent pas sous sa main puissante, quand il les frappe et qu'il les corrige; et le Fils de Dieu crucifié nous instruit pleinement touchant ces trois points. Il nous apprend le premier en sa divine personne, le second dans la fin heureuse du larron si saintement converti, le troisième dans la mort funeste de son compagnon infidèle. Je veux dire que comme il est notre original, il nous enseigne, en souffrant lui-même, qu'il y a nécessité de souffrir : il fait voir, dans le bon larron, de quelle bonté paternelle il use envers ceux qui souffrent comme ses enfants : enfin il nous montre, dans le mauvais, quels jugements redoutables il exerce sur ceux qui souffrent comme des rebellles. Apprenons aujourd'hui, Messieurs, apprenons de ces trois patients, dont la cause est si différente, trois vérités capitales. Contemplons, dans le patient qui souffre étant juste, la nécessité de souffrir imposée à tous les coupables; apprenons du patient qui se convertit, l'utilité des souffrances portées avec soumission; voyons dans le patient endurci la marque certaine de réprobation dans ceux qui souffrent en opiniâtres : et comme ces trois vérités enferment, si je ne me trompe, toute la doctrine chrétienne

1. *In ps.* XXXIV, serm II n. 1, tom. IV, col. 238.

touchant les souffrances, j'en ferai aussi le partage et tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

C'étoit la volonté du Père céleste que les lois des chrétiens fussent écrites premièrement en Jésus-Christ. Nous devons être formés selon l'Évangile; mais l'Évangile a été formé sur lui-même. « Il a fait, dit l'Écriture[1], avant que de parler : » il a pratiqué premièrement ce qu'il a prescrit; si bien que sa parole est bien notre loi; mais la loi primitive, c'est sa sainte vie. Il est notre maître et notre docteur, mais il est premièrement notre modèle.

Pour entendre solidement cette vérité fondamentale, il faut remarquer, avant toutes choses, que le grand mystère du christianisme, c'est qu'un Dieu a voulu ressembler aux hommes, afin d'imposer aux hommes la loi de lui ressembler. Il a voulu nous imiter dans la vérité de notre nature, afin que nous l'imitassions dans la sainteté de ses mœurs : il a pris notre chair, afin que nous prissions son esprit : enfin nous avons été son modèle dans le mystère de l'incarnation, afin qu'il fût le nôtre dans toute la suite de sa vie. « Soyons, dit saint Grégoire de Nazianze[2], semblables à Jésus-Christ, parce qu'il a voulu être semblable à nous : devenons des dieux pour l'amour de lui, parce qu'il a voulu devenir homme pour l'amour de nous : » « Simus ut « Christus, quoniam Christus quoque sicut nos : efficiamur dii propter « ipsum, quoniam ipse quoque propter nos homo. » Voilà un grand jour qui se découvre pour établir la vérité que je prêche, qui est la nécessité des souffrances : mais il nous importe, Messieurs, qu'elle soit établie sur des fondements inébranlables; et jamais ils ne seront tels, si nous ne les cherchons dans les Écritures.

Que dans le mystère de l'incarnation le Fils de Dieu nous ait regardés comme son modèle, je l'ai appris de saint Paul dans la divine Épître aux Hébreux. « Il a dû, dit cet apôtre des Gentils[3], se rendre en tout semblable à ses frères : » « Debuit per omnia fratribus simi« lari; » et encore en termes plus clairs : « Parce que les hommes, dit-il[4], étoient composés de chair et de sang, lui aussi semblablement, « similiter, » a voulu participer à l'un et à l'autre : » « Quia ergo « pueri communicaverunt carni et sanguini, et ipse similiter partici« pavit eisdem. »

Vous voyez donc manifestement que le Fils de Dieu, en venant au monde, a voulu nous regarder comme son modèle dans sa bienheureuse incarnation. Mais pourquoi cela, Chrétiens, si ce n'est pour être à son tour notre original et notre exemplaire? Car comme il est naturel aux hommes de recevoir quelque impression de ce qu'ils voient, ayant trouvé parmi nous un Dieu qui a voulu nous être semblable, nous devons désormais être convaincus que nous n'avons plus à choisir

1. *Act.* I, 1. — 2. Orat. XLI, n. 8, tom. I, pag. 674. — 3. *Heb.* II, 17.
4. Ibid., 14.

un autre modèle. « Il n'a pas pris les anges, mais il a pris la postérité d'Abraham[1], » pour plusieurs raisons, je le sais; mais celle-ci n'est pas la moins importante : « Il n'a pas pris les anges, » parce qu'il n'a pas voulu donner un modèle aux anges : « il a pris la postérité d'Abraham, » parce qu'il a voulu servir d'exemplaire à la race de ce patriarche; « non à sa race selon la chair, mais à la race spirituelle qui devoit suivre les vestiges de sa foi, » comme dit le même apôtre en un autre lieu[2]; c'est-à-dire, si nous l'entendons, aux enfants de la nouvelle alliance.

Par conséquent, Chrétiens, nous avons en Jésus-Christ une loi vivante, et une règle animée. Celui-là ne veut pas être chrétien, qui ne veut pas vivre comme Jésus-Christ. C'est pourquoi toute l'Écriture nous prêche que sa vie et ses actions sont notre exemple : jusque-là qu'il ne nous est permis d'imiter les saints qu'autant qu'ils ont imité Jésus-Christ; et jamais saint Paul n'auroit osé dire avec cette liberté apostolique : « Soyez mes imitateurs, » s'il n'avoit en même temps ajouté, « comme je le suis de Jésus-Christ : » « Imitatores mei estote, sicut « et ego Christi[3]. » Et aux Thessaloniciens : « Vous êtes devenus nos imitateurs : » « Imitatores nostri facti estis, » « et aussi, ajoute-t-il, de Notre-Seigneur, » « et Domini[4], » afin de nous faire entendre que, quelque grand exemplaire que se propose la vie chrétienne, elle n'est pas encore digne de ce nom, jusqu'à ce qu'elle se forme sur Jésus-Christ même.

Et ne vous persuadez pas que je vous propose en ce lieu une entreprise impossible; car dans un original de peinture on considère deux choses, la perfection et les traits. La copie, pour être fidèle, doit imiter tous les traits; mais il ne faut pas espérer qu'elle en égale la perfection. Ainsi je ne vous dis pas que vous puissiez atteindre jamais à la perfection de Jésus; il y a un degré suprême, qui est toujours réservé à la dignité d'exemplaire : mais je dis que vous le devez copier dans les mêmes traits, que vous devez pratiquer les mêmes choses; et en voici la raison dans la conséquence des mêmes principes : c'est que nous devons suivre, autant qu'il se peut, en ressemblant au Sauveur, la règle qu'il a suivie en nous ressemblant. Il s'est rendu en tout semblable à ses frères; ses frères doivent en tout lui être semblables. « A l'exception du péché, il a pris, dit l'apôtre[5], toutes nos foiblesses; » nous devons prendre par conséquent toutes ses vertus : il s'est revêtu en vérité de l'intégrité de notre chair; et nous devons nous revêtir en vérité, autant qu'il est permis à des hommes, de la plénitude de son esprit; « parce que, comme dit l'apôtre[6], celui qui n'a pas l'esprit de Jésus-Christ, il n'est pas des siens : » « Si quis autem spiritum Christi « non habet, hic non est ejus. »

Il reste maintenant que nous méditions quel est cet esprit de Jésus : mais si peu que nous consultions l'Écriture sainte, nous remarquerons aisément que l'esprit du Sauveur Jésus est un esprit vigoureux, qui

1. *Heb.* II, 16. — 2. *Rom.* IV, 12. — 3. *I Cor.* IV, 16; XI. 1.
4. *I Thess.* I, 6. — 5. *Hebr.* IV, 15. — 6. *Rom.* VIII, 9.

se nourrit de douleurs, et qui fait ses délices des afflictions. C'est pourquoi il est appelé par le saint prophète : « Homme de douleurs, et qui sait ce que c'est que l'infirmité : » « Virum dolorum, et scien- « tem infirmitatem[1]. » Ne diriez-vous pas, Chrétiens, que cette sagesse éternelle s'est réduite, en venant au monde, à ne savoir plus que les afflictions? Il parle, si je ne me trompe, de cette science que l'école appelle expérimentale; et il veut dire, si nous l'entendons, que parmi tant d'objets divers, qui s'offrent de toutes parts à nos sens, Jésus-Christ n'a rien goûté de ce qui est doux; il n'a voulu savoir par expérience que ce qui étoit amer et fâcheux, les douleurs et les peines : « Virum dolorum et scientem infirmitatem; » et c'est pour cette raison qu'il n'y a aucune partie de lui-même qui n'ait éprouvé la rigueur de quelque supplice exquis, parce qu'il vouloit profiter dans cette terrible science qu'il étoit venu apprendre en ce monde, je veux dire la science des infirmités : « Virum dolorum et scientem infirmitatem. »

Et certainement, âmes saintes, il est tellement véritable qu'il n'est né que pour endurer, et que c'est là tout son emploi, tout son exercice, qu'aussitôt qu'il voit arriver la fin de ses maux, il ne veut plus après cela prolonger sa vie. Je n'avance pas ceci sans raison, et il est aisé de nous en convaincre par une circonstance considérable, que saint Jean a remarquée dans sa mort, comme témoin oculaire. Cet Homme de souffrances étant à la croix tout épuisé, tout mourant, considère qu'il a enduré tout ce qui étoit prédit par les prophéties, à la réserve du breuvage amer qui lui étoit promis dans sa soif : il le demande avec un grand cri, ne voulant pas laisser perdre une seule goutte du calice de sa passion. « Jésus voyant que tout étoit accompli, afin qu'une parole de l'Écriture fût encore accomplie, dit : J'ai soif : » « Sciens « Jesus quia consummata sunt, ut consummaretur Scriptura, dixit : « Sitio[2]. » Et après cette aigreur et cette amertume, dont ce Juif impitoyable arrosa sa langue; après ce dernier outrage, dont la haine insatiable de ses ennemis voulut encore le persécuter dans son agonie; voyant dans les décrets éternels qu'il n'y a plus rien à souffrir : C'en est fait, dit-il, « tout est consommé, » « Consummatum est[3] : » je n'ai plus rien à faire en ce monde. Allez, homme de douleurs, et qui êtes venu apprendre nos infirmités; il n'y a plus de souffrances dont vous ayez désormais à faire l'épreuve; votre science est consommée, vous avez rempli jusqu'au comble toute la mesure, vous avez fourni toute la carrière des peines; mourez maintenant quand il vous plaira, il est temps de terminer votre vie. Et en effet, aussitôt, « baissant la tête, il rendit son âme : » « Et inclinato capite tradidit spiritum[4]; » mesurant la durée de sa vie mortelle à celle de ses souffrances.

Vous êtes attendris, Messieurs; mais ajoutons encore comme un dernier trait, pour vous faire connoître toute l'étendue de l'ardeur qu'il a de souffrir, c'est qu'il a voulu endurer beaucoup plus que ne demandoit la rédemption de notre nature; et en voici la raison. S'il s'étoit réduit à souffrir ce que la nécessité d'expier nos crimes exigeoit

1. *Is.* LIII, 3. — 2. Joan. XIX, 28. — 3. Ibid., 30. — 4. Ibid.

de sa patience, il ne nous auroit pas donné l'idée toute entière de l'estime qu'il fait des afflictions; et nous aurions pu soupçonner qu'il les auroit regardées plutôt comme un mal nécessaire que comme un bien désirable. C'est pourquoi il ne lui suffit pas de mourir pour nous, et de payer à son Père, par ce sacrifice, ce qu'exigeoit sa juste vengeance de la victime publique de tous les pécheurs; non content d'acquitter ses dettes, il songe aussi à ses délices, qui sont les souffrances; et, comme dit admirablement ce célèbre prêtre de Carthage, « il veut se rassasier, avant que de mourir, par le plaisir d'endurer : » « Saginari voluptate patientiæ discessurus volebat[1]. » Ne diriez-vous pas, Chrétiens, que, selon le sentiment de ce grand homme, toute la vie du Sauveur étoit un festin, dont tous les mets étoient des tourments, festin étrange selon le siècle, mais que Jésus a trouvé digne de son goût. Sa mort suffisoit pour notre salut; mais sa mort ne suffisoit pas à cette avidité de douleurs, à cet appétit de souffrances : il a fallu y joindre les fouets, et cette sanglante couronne qui perce sa tête, et ce cruel appareil de supplices presque inconnus, peines nouvelles et inouïes; afin, dit Tertullien, qu'il mourût rassasié pleinement de la volupté de souffrir : « Saginari voluptate patientiæ discessurus volebat. »

Et bien! Messieurs, la loi des souffrances vous semble-t-elle écrite sur notre modèle en des caractères assez visibles? Jetez, jetez les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi, durant ces jours salutaires consacrés à la mémoire de sa passion; regardez-le parmi ses souffrances. Chrétiens, c'est de ses blessures que vous êtes nés : il vous a enfantés à la vie nouvelle parmi ses douleurs immenses; et la grâce qui vous sanctifie, et l'esprit qui vous régénère, est coulé sur vous avec son sang de ses veines cruellement déchirées. Enfants de sang, enfants de douleur, quoi! vous pensez vous sauver parmi les délices! On se fait un certain art de délicatesse; on en affecte même plus qu'on n'en ressent. C'est un air de qualité de se distinguer du vulgaire, par un soin scrupuleux d'éviter la moindre incommodité, cela marque qu'on est nourri dans un esprit de grandeur. O corruption des mœurs chrétiennes! quoi! est-ce que vous prétendez au salut, sans porter imprimé sur vous le caractère du Sauveur? N'entendez-vous pas l'apôtre saint Pierre, qui vous dit qu'il « a tant souffert afin que vous suiviez son exemple, et que vous marchiez sur ses pas[2]? » N'entendez-vous pas saint Paul, qui vous prêche qu'il « faut être configuré à sa mort, afin de participer à sa résurrection glorieuse : » « Configuratus morti ejus, si quomodo occurram ad resurrectionem « quæ est ex mortuis[3]? » Mais n'entendez-vous pas Jésus-Christ lui-même qui vous dit que, pour marcher sous ses étendards, il faut se résoudre à porter sa croix[4], comme lui-même a porté la sienne? Et en voici la raison, qui nous doit convaincre si nous sommes entrés comme il faut en société avec Jésus-Christ. Ne voyez-vous pas, Chrétiens, que l'ardeur qu'il a de souffrir n'est pas satisfaite, s'il ne souffre dans tout

1. Tert. *De pat.*, n. 3. — 2. *I Petr.* II, 21. — 3. *Philip.* III, 10, 11.
4. Luc. XIV, 27.

son corps et dans tous ses membres? Or c'est nous qui sommes son corps et ses membres : « Nous sommes la chair de sa chair, et les os de ses os, » comme dit l'apôtre[1]. Et c'est pourquoi le même saint Paul ne craint point de dire[2] qu'il manque quelque chose de considérable à la passion de Jésus-Christ, s'il ne souffre dans tous les membres de son corps mystique, comme il a voulu endurer dans toutes les parties du corps naturel.

Entendons, Messieurs, un si grand mystère : entrons profondément dans cette pensée. Jésus-Christ souffrant nous porte en lui-même : nous sommes, si je l'ose dire, plus son corps que son propre corps, plus ses membres que ses propres membres. Quiconque a l'esprit de la charité et de la communication chrétienne entend bien ce que je veux dire. Ce qui se fait en son divin corps, c'est la figure réelle de ce qui se doit accomplir en nous. Ah! regardez le corps de Jésus; « depuis la plante des pieds jusqu'à la tête, il n'y a rien en lui de sain, ni d'entier[3]; » tout est meurtri, tout est déchiré, tout est couvert de marques sanglantes. Mais avant même que les bourreaux aient mis sur lui leurs mains sacriléges, voyez dans le jardin des Olives le sang qui se déborde par tous ses pores, et coule à terre à grosses gouttes : toutes les parties de son corps son teintes de cette sueur mystérieuse. Et cela veut dire, Messieurs, que l'Église qui est son corps, que les fidèles qui sont ses membres, doivent de toutes parts dégoutter de sang, et porter imprimé sur eux le caractère de sa croix et de ses souffrances.

Eh quoi donc, pour donner du sang à Jésus, faudra-t-il ressusciter les Néron, les Domitien, et les autres persécuteurs du nom chrétien? faudra-t-il renouveler ces édits cruels par lesquels les chrétiens étoient immolés innocents à la vengeance publique? Non, mes Frères, à Dieu ne plaise, mes Frères, que le monde soit si ennemi de la vérité, que de la persécuter par tant de supplices! Lorsque nous souffrons humblement les afflictions que Dieu nous envoie, c'est du sang que nous donnons au Sauveur; et notre résignation tient lieu de martyre. Ainsi, sans ramener les roues et les chevalets sur lesquels on étendoit nos ancêtres, il ne faut pas craindre, Messieurs, que la matière manque jamais à la patience; la nature a assez d'infirmités. Lorsque Dieu nous exerce par des maladies, ou par quelque affliction d'une autre nature, notre patience tient lieu de martyre : s'il met la main sur notre famille, en nous ôtant nos parents, nos proches, enfin ce qui nous est cher par quelque autre titre de piété; si nous lui offrons avec soumission un cœur blessé et ensanglanté par la perte qu'il a faite de ce qu'il aimait justement, c'est du sang que nous donnons au Sauveur. Et puisque nous voyons, dans les saintes Lettres, que l'amour des biens corruptibles est appelé tant de fois la chair et le sang; lorsque nous retranchons cet amour, qui ne peut être arraché que de vive force, c'est du sang que nous lui donnons.

Les médecins disent, si je ne me trompe, que les larmes et les

1. *Ephes.* v, 30. — 2. *Coloss.* I, 24. — 3. Is. I, 6.

sueurs naissent de la même matière dont le sang se forme. Je ne recherche pas curieusement si cette opinion est véritable; mais je sais que devant le Seigneur Jésus, et les larmes et les sueurs tiennent lieu de sang. J'entends par les sueurs, Chrétiens, les travaux que nous subissons pour l'amour de lui; non avec une nonchalance molle et paresseuse, mais avec un courage ferme et une noble contention. Travaillons donc pour sa gloire : s'il faut faire quelque établissement pour le bien des pauvres, s'il se présente quelque occasion d'avancer son œuvre; travaillons avec un grand zèle, et tenons pour chose assurée que les sueurs que répandra un si beau travail, c'est du sang que nous lui donnons. Mais, sans sortir de nous-mêmes, quel sang est plus agréable au Sauveur Jésus que celui de la pénitence? ce sang que le regret de nos crimes tire du cœur par les yeux; je veux dire le sang des larmes amères, qui est nommé si élégamment par saint Augustin[1] « le sang de nos âmes. » Lorsque nous le versons devant Dieu, en pleurant sincèrement nos ingratitudes, n'est-ce pas du sang que nous lui donnons? Mais pourquoi vous marquer avec tant de soin les occasions de souffrir, qui viennent assez d'elles-mêmes? Non, mes Frères, sans ressusciter les tyrans, la matière ne manquera jamais à la patience : la nature a assez d'infirmités, les affaires assez d'embarras, le monde assez d'injustices, la faveur assez d'inconstances; il y a assez de bizarreries dans le jugement des hommes, et assez d'inégalité dans leur humeur contrariante : si bien que ce n'est pas seulement l'Évangile, mais encore le monde et la nature, qui nous imposent la loi des souffrances : il n'y a plus qu'à nous appliquer à en tirer tout le fruit qui se doit attendre d'un chrétien; et c'est ce qu'il faut vous montrer dans la seconde partie.

SECOND POINT.

Lorsque nous verrons, Chrétiens, Jésus-Christ sortir du tombeau, couronné d'honneur et de gloire, la lumière d'immortalité qui rejaillira de ses plaies, et de là se répandra sur son divin corps, nous fera sensiblement reconnoître les merveilleux avantages que produit le bon usage des afflictions. Toutefois Jésus ne veut point attendre ce jour pour nous apprendre cette vérité par expérience; et sans sortir de sa croix, il entreprend de nous montrer, par un grand exemple, quelles sont les consolations de ceux qui souffrent avec patience. Mais comme cet exemple de consolation ne peut nous être donné en sa personne sacrée, qui doit être au contraire jusqu'à la mort l'exemple d'un entier abandonnement, ce que l'ordre de ses mystères ne lui permet pas de nous montrer encore en lui-même, il nous le découvre, Messieurs, dans ce voleur pénitent auquel il inspire parmi les souffrances des sentiments d'une piété toute chrétienne, qu'il couronne aussitôt de sa propre bouche, par la promesse d'une récompense éternelle : « Hodie « mecum eris[2] : » « Vous serez aujourd'hui avec moi. »

1. Serm. CCCLI, n. 7, tom. V, col. 1356. — 2. Luc. XXIII, 43.

Je ne m'étendrai pas, Chrétiens, à vous prouver, par un long discours, que Dieu aime d'un amour particulier les âmes souffrantes. Pour ignorer cette vérité, il faudroit n'avoir aucune teinture des principes du christianisme : mais afin qu'elle vous profite en vos consciences, je tâcherai de vous faire entendre par les Écritures divines les causes de cet amour; et la première qui se présente à ma vue, c'est la contrition d'un cœur pénitent.

Il est certain, âmes saintes, qu'un cœur contrit et humilié, dans le souvenir de ses fautes, est un grand sacrifice à Dieu, et une oblation de bonne odeur, plus douce que tous les parfums. Mais ce sacrifice d'humiliation ne s'offre jamais mieux que dans les souffrances : car nous voyons par expérience qu'une âme dure et impénitente, qui durant ses prospérités n'a peut-être jamais pensé à ses crimes, commence ordinairement à se réveiller, à les confesser au milieu des afflictions; et la raison en est évidente : c'est qu'il y a dans le fond de nos consciences un certain sentiment secret de la justice divine, qui nous fait connoître manifestement, dans une lumière intérieure qui nous éclaire, que sous un Dieu si bon que le nôtre l'innocence n'a rien à craindre; et qu'il lui est si naturel d'être bienfaisant à ses créatures, qu'il ne feroit jamais de mal à personne, s'il n'y étoit forcé par les crimes : de sorte que le pécheur obstiné, lequel, ébloui des faveurs du monde, ne pense plus à ses crimes, et parce qu'il n'y pense plus, s'imagine aussi que Dieu les oublie : « Oblitus est Deus[1]; » en même temps qu'il se sent frappé, il réveille en sa conscience ce sentiment endormi de la justice divine: et, touché de la crainte de ses jugements, il confesse avec amertume les désordres de sa vie passée.

C'est ce que fait à la croix notre voleur converti : il entend son compagnon qui blasphème, et il s'étonne avec raison que la vengeance présente ne l'ait pas encore abaissé sous la justice divine. « Quoi! dit-il, étant condamné, la rigueur du tourment ne t'a pas encore appris à craindre Dieu! » « Neque tu times Deum, quod in eâdem damna- « tione es[2]! » Voyez comme son supplice ramène à son esprit la crainte de Dieu et la vue de ses jugements : c'est ce qui lui fait humblement confesser ses crimes. « Pour nous, continue ce saint patient, si nous sommes punis rigoureusement, nos crimes l'ont bien mérité : » « Et nos quidem digna factis recipimus[3]. » Voyez comme il s'humilie, comme il baise la main qui frappe, comme il reconnoît et comme il adore la justice qui le châtie. C'est là l'unique moyen de la changer en miséricorde : car notre Dieu, Chrétiens, qui ne se réjouit pas de la perdition des vivants, mais qui repasse sans cesse en son cœur les moyens de les convertir et de les réduire, ne nous frappe durant cette vie, qu'afin de nous abaisser sous sa main puissante par l'humiliation de la pénitence; et il est bien aise de voir que le respect que nous lui rendons, sous les premiers coups, l'empêche d'étendre son bras à la dernière vengeance. Eveillons-nous donc, mes chers Frères, dès les premières atteintes de la justice divine : prosternons-nous de-

1. *Ps.* IX, 34. — 2. Luc. XXIII, 40. — 3. Ibid., 41

vant Dieu, et crions de tout notre cœur : « Si nous sommes punis rigoureusement, nos crimes l'ont bien mérité : » « Et nos quidem digna « factis recipimus. » O Dieu, nous le méritons, et vous nous frappez justement : « Justus es, Domine[1]. Mais nous passons encore plus loin : jetons les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi; imitons notre heureux voleur, qui s'étant considéré comme criminel, tourne ensuite un pieux regard sur l'innocent qui souffre avec lui : « Et celui-ci, dit-il, qu'a-t-il fait? » « Hic vero nihil mali gessit[2]. » Cette pensée adoucit ses maux : car pendant que le juste endure, le coupable se doit-il plaindre? C'est, mes Frères, de ces deux objets que nous devons nous occuper parmi les douleurs : j'entends Jésus-Christ et nous-mêmes; notre crime et son innocence. Il a souffert comme nous souffrons; mais il s'est soumis à souffrir par un sentiment de miséricorde, au lieu que nous y sommes obligés par une loi indispensable de la justice. Pécheurs, souffrons pour l'amour du juste, pour l'amour de la miséricorde infinie qui nous sauve, qui expose son innocence à tant de rigueurs; souffrons les corrections salutaires de la justice qui nous châtie, qui nous ménage, et qui nous épargne. O le sacrifice agréable! ô l'hostie de bonne senteur! ces sentiments forceront le ciel, et les portes du paradis nous seront ouvertes : « Hodie mecum eris in para« diso. »

Mais, mes Frères, les afflictions ne nous servent pas seulement pour nous faire connoître nos crimes; elles sont un feu spirituel où la vertu chrétienne est mise à l'épreuve, où elle est rendue digne des yeux de Dieu même et de la perfection du siècle futur. Que la vertu doive être éprouvée comme l'or dans la fournaise, c'est une vérité connue, et très-souvent répétée dans les saintes Lettres; mais afin d'en entendre toute l'étendue, il faut ici observer que le feu opère deux choses à l'égard de l'or : il l'éprouve et le fait connoître; s'il est véritable, il le purifie et le raffine; et c'est ce que font bien mieux les afflictions à l'égard de la vertu chrétienne. Je ne craindrai point de le dire : jusqu'à ce que la vertu se soit éprouvée dans l'exercice des afflictions, elle n'est jamais assurée : car comme on ne connoît point un soldat jusqu'à ce qu'il ait été dans le combat, ainsi la vertu chrétienne n'étant pas pour la montre ni pour l'apparence, mais pour l'usage et pour le combat, tant qu'elle n'a pas combattu elle ne se connoît pas elle-même. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul ne lui permet pas d'espérer, jusqu'à ce qu'elle ait passé par l'épreuve : « La patience produit l'épreuve, et l'épreuve, dit-il[3], produit l'espérance; » et voici la raison solide de cette sentence apostolique. C'est que la vertu véritable attend tout de Dieu; mais elle ne peut rien attendre de Dieu, jusqu'à ce qu'elle soit telle qu'il la juge digne de lui : or elle ne peut jamais reconnoître si elle est digne de Dieu, si ce n'est par l'épreuve que Dieu nous propose; cette épreuve ce sont les souffrances : par conséquent, Chrétiens, jusqu'à ce qu'elle soit éprouvée par l'affliction, son espérance est toujours douteuse; et son fondement le plus ferme, aussi

1. *Ps.* CXVIII, 137. — 2 Luc XXIII, 41. — 3. *Rom.* V, 4.

bien que son espérance la plus assurée, c'est l'exercice des afflictions.

Que peut espérer un soldat que son capitaine ne daigne éprouver? Mais au contraire, quand il l'exerce dans des entreprises laborieuses, il lui donne sujet de prétendre. O piété délicate, qui n'a jamais goûté les afflictions, piété nourrie à l'ombre et dans le repos! je t'entends discourir de la vie future; tu prétends à la couronne d'immortalité, mais tu ne dois pas renverser l'ordre de l'apôtre : « La patience produit l'épreuve, et l'épreuve produit l'espérance. » Si donc tu espères la gloire de Dieu, viens que je te mette à l'épreuve que Dieu a proposée à ses serviteurs. Voici une tempête qui s'élève, voici une perte de biens, une insulte, une contrariété, une maladie : quoi, tu te laisses aller au murmure, pauvre piété déconcertée! tu ne peux plus te soutenir, piété sans force et sans fondement! va, tu n'as jamais mérité le nom d'une piété chrétienne; tu n'en étois qu'un vain simulacre; tu n'étois qu'un faux or, qui brille au soleil, mais qui ne dure pas dans le feu, mais qui s'évanouit dans le creuset : tu n'es propre qu'à tromper les hommes par une vaine apparence; mais tu n'es pas digne de Dieu, ni de la pureté du siècle futur. ·

La véritable vertu chrétienne non-seulement se conserve, mais encore se raffine et se purifie dans le feu des afflictions; et si nous nous savons connoître nous-mêmes, nous comprendrons aisément combien elle a besoin d'y être épurée. Nous nous plaignons ordinairement pourquoi on nous ôte cet ami intime, pourquoi ce fils, pourquoi cet époux, qui faisoit toute la douceur de notre vie : quel mal faisions-nous en les aimant, puisque cette amitié est si légitime? Je ne veux point entendre ces plaintes dans la bouche d'un chrétien : parce qu'un chrétien ne peut ignorer combien la chair et le sang se mêlent dans les affections les plus légitimes, combien les intérêts temporels, combien d'inclinations différentes qui naissent en nous de l'amour du monde : et toutes ces inclinations corrompent la pureté de notre or, je veux dire la perfection de notre vertu, par un indigne mélange. Si tu savois, ô cœur humain, combien le monde te prend aisément, avec quelle facilité tu t'y engages, que tu louerois la main charitable qui vient rompre violemment tes liens, en te troublant dans l'usage des biens de la terre! Il se fait en nous, en les possédant, certains nœuds secrets, certains lacets invisibles, qui engagent même un cœur vertueux insensiblement dans quelque amour déréglé des choses présentes; et cet engagement est plus dangereux, en ce qu'il est ordinairement plus imperceptible. Si la vertu s'y conserve, elle perd quasi toute sa beauté par le mélange de cet alliage : il est temps de la mettre au feu, afin qu'il en fasse la séparation; et cela de quelle manière? « C'est qu'il faut, dit saint Augustin, que cet homme apprenne en perdant ces biens combien il péchoit en les aimant. » Qu'on lui dise que cette maison est brûlée et cette somme perdue sans ressource par une banqueroute imprévue; aussitôt le cœur saignera, la douleur de la plaie lui fera sentir par combien de fibres secrètes ces richesses tenoient au fond de son âme, et combien il s'écartoit de la droite voie par cet engagement vicieux : « Quantum hæc amando peccaverint,

« perdendo senserunt [1]. » D'ailleurs il connoîtra mieux par expérience la fragilité des biens de la terre, dont il ne se vouloit laisser convaincre par aucuns discours. Dans ce débris des biens périssables, il s'attachera plus fortement aux biens éternels, qu'il commençoit peut-être à trop oublier : ainsi ce petit mal guérira les grands, et ce feu des afflictions rendra sa vertu plus pure, en la séparant du mélange.

Que si la vertu chrétienne se dégage et se purifie parmi les souffrances, par conséquent, âmes saintes, Dieu qui aime sur toutes choses la simplicité, et la réunion parfaite de tous nos désirs en lui seul, n'aura rien de plus agréable que la vertu ainsi éprouvée. Mais afin de le connoître par expérience, jetez les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi; voyez comme il traite cet heureux voleur, dont je vous ai déjà proposé l'exemple. Mais plutôt voyez, avant toutes choses, à quel degré de perfection sa vertu se trouve élevée par le bon usage qu'il fait de ce moment de souffrances : quoiqu'il n'ait commencé sa conversion qu'à l'extrémité de sa vie, une grâce extraordinaire nous fait voir en lui un modèle accompli de patience et de vertu consommée. Vous lui avez déjà vu confesser et adorer la justice qui le frappe, produire enfin tous les actes d'une pénitence parfaite; écoutez la suite de son histoire : ce n'est plus un pénitent qui vous va parler; c'est un saint d'une piété et d'une foi consommée. Non content d'avoir reconnu l'innocence de Jésus-Christ, contre lequel il voit tout le monde élevé avec tant de rage, il se tourne à lui, Chrétiens, et il lui adresse ses vœux : « Seigneur, lui dit-il, souvenez-vous de moi, lorsque vous serez dans votre royaume : » « Domine, memento mei cum veneris in regnum tuum [2]. » Je triomphe de joie, mes Frères; mon cœur est rempli de ravissement, quand je vois la foi de cet homme. Un mourant voit Jésus mourant, et il lui demande la vie : un crucifié voit Jésus crucifié, et il lui parle de son royaume : ses yeux n'aperçoivent que des croix, et sa foi ne lui représente qu'un trône : quelle foi, et quelle espérance! Lorsque nous mourons, Chrétiens, nous savons que Jésus-Christ est vivant; et notre foi chancelante a peine de s'y confier. Celui-ci voit mourir Jésus avec lui, et il met en lui son espérance : mais encore en quel temps, Messieurs, et dans quelle rencontre de choses? Dans le temps que tout le monde condamne Jésus, et que même les siens l'abandonnent, lui seul est réservé, dit saint Augustin, pour le glorifier à la croix : « Sa foi a commencé de fleurir, quand la foi même des apôtres a été flétrie : » « Tunc fides ejus de ligno floruit, quando discipulorum marcuit [3]. » Les disciples ont délaissé celui qu'ils savoient être l'auteur de la vie, et celui-ci reconnoît pour maître le compagnon de sa mort et de son supplice : « Digne certainement, dit saint Augustin, de tenir un grand rang parmi les martyrs, puisqu'il reste presque seul auprès de Jésus à faire l'office de ceux qui devoient être les chefs

1. S. Aug., *De civit. Dei*, lib. I, c. x, tom. VII, col. 11. — 2. Luc. XXIII, 42.
3. S. Aug., *De anima et ejus orig.*, l. I, n. 11, t. X, col. 342.

de cette armée triomphante. » Vous vous étonnez, Chrétiens, de le voir tout d'un coup élevé si haut; mais c'est que, dans l'usage des afflictions, la foi et la piété font de grands progrès, quand elles se savent se servir de cet avantage incroyable de souffrir avec Jésus-Christ. C'est ce qui avance en un moment notre heureux larron à une perfection si éminente; et c'est ce qui lui attire aussi de la bouche du Fils de Dieu, des paroles si pleines de consolations : « Amen dico tibi, « hodie mecum eris in paradiso [1] : » « Je vous dis en vérité que vous serez aujourd'hui avec moi dans le paradis. » Aujourd'hui : quelle promptitude! avec moi : quelle compagnie! dans le paradis : quel repos! Que je finirois volontiers sur cette aimable promesse, et sur cet exemple admirable d'humilité et de patience en ce saint voleur, de bonté et de miséricorde dans le Fils de Dieu! Mais il y a des âmes de fer, que les douceurs de la piété n'attendrissent pas; et il faut, pour les émouvoirs, leur proposer le terrible exemple de la vengeance exercée sur celui qui souffre la croix avec un cœur endurci et impénitent : c'est par où je m'en vais conclure.

TROISIÈME POINT.

Il est assuré, Chrétiens, et peut-être vous vous souviendrez que je l'ai déjà prêché dans cette chaire, que la prospérité des impies, et cette paix qui les enfle et qui les enivre jusqu'à leur faire oublier la mort, est un commencement de vengeance, par laquelle Dieu, les livrant à leurs passions brutales et désordonnées, leur laisse « amasser un trésor de haine, comme parle le saint apôtre [2], en ce jour d'indignation et de fureur implacable. » Mais si nous voyons, dans les saintes Lettres, que Dieu sait, quand il lui plaît, punir les impies par une félicité apparente, cette même Écriture, qui ne ment jamais, nous enseigne qu'il ne les punit pas toujours en cette manière, et qu'il leur fait sentir quelquefois la pesanteur de son bras par des événements sanglants et tragiques. Cet endurci Pharaon, cette prostituée Jézabel, ce maudit meurtrier Achab, et, sans sortir de notre sujet, ce larron impénitent et blasphémateur, rendent témoignage à ce que je dis, et nous font bien voir, Chrétiens, que la croix qui nous est, si nous le voulons, un gage assuré de miséricorde, peut être tournée par notre malice en un instrument de vengeance; tant il est vrai, dit saint Augustin [3], « qu'il faut considérer, non ce que l'on souffre, mais dans quel esprit on le souffre; » et que les afflictions que Dieu nous envoie, peuvent aisément changer de nature, selon l'esprit dont on les reçoit.

Les hommes endurcis et impénitents qui souffrent sans se convertir, commencent leur enfer dès cette vie, et ils sont une vive image des horreurs de la damnation. Chrétiens, si vous voulez voir quelque affreuse représentation de ces gouffres où gémissent les esprits dé-

1. Luc. XXIII, 43. — 2. *Rom.* II, 5.
3. *De civ. Dei*, lib. I, cap. VIII, tom. VII, col. 8.

voyés, n'allez pas rechercher, n'allez pas rappeler les images, ni des fournaises ardentes, ni de ces monts ensoufrés qui nourrissent dans leurs entrailles des feux immortels, qui vomissent des tourbillons d'une flamme obscure et ténébreuse, et que Tertullien appelle élégamment pour cette raison « les cheminées de l'enfer : » « Ignis inferni fuma« riola [1]. » Voulez-vous voir aujourd'hui une vive peinture de l'enfer et un tableau animé d'une âme condamnée? voyez un homme qui souffre, et qui ne songe point à se convertir.

En effet, le caractère propre de l'enfer, ce n'est pas seulement la peine, mais la peine sans la pénitence : car je remarque deux sortes de feux dans les Écritures divines. « Il y a un feu qui purge, et un feu qui consume et qui dévore : » « Uniuscujusque opus probabit ignis [2]. « Cum igne devorante [3]. » Ce dernier est appelé dans l'Évangile « un feu qui ne s'éteint pas, » « Ignis non extinguitur [4], » pour le distinguer de ce feu qui s'allume pour nous épurer, et qui ne manque jamais de s'éteindre quand il a fait cet office. La peine accompagnée de la pénitence, c'est un feu qui nous purifie; la peine sans la pénitence, c'est un feu qui nous dévore et qui nous consume; et tel est proprement le feu de l'enfer. C'est pourquoi nous concluons, selon ces principes, que les flammes du purgatoire purifient les âmes; parce qu'où la peine est jointe à la pénitence, les flammes sont purgatives ou purifiantes : et au contraire que le feu d'enfer ne fait que dévorer les âmes, parce qu'au lieu de la componction de la pénitence, il ne produit que de la fureur et du désespoir.

Par conséquent, Chrétiens, concluons qu'il n'y a rien sur la terre qui doive nous donner plus d'horreur que des hommes frappés de la main de Dieu et impénitents tout ensemble : non, il n'y a rien de plus horrible, puisqu'ils portent déjà sur eux le caractère essentiel de la damnation.

Tels sont ceux dont David parloit comme d'un prodige, que Dieu avait dissipés, et qui n'étaient pas touchés de componction : « Dissi« pati sunt, nec compuncti [5] : » serviteurs vraiment rebelles et opiniâtres, qui se révoltent même sous la verge : frappés, et non corrigés; abattus, et non humiliés; châtiés, et non convertis. Tel étoit le déloyal Pharaon, qui s'endurcissoit tous les jours sous les coups incessamment redoublés de la vengeance divine. Tels sont ceux dont il est écrit, dans l'Apocalypse [6], que Dieu les ayant frappés d'une plaie horrible, de rage ils mordoient leurs langues, et blasphémoient le Dieu du ciel, et ne faisoient point pénitence. Tels hommes ne sont-ils pas comme des damnés, qui commencent leur enfer à la vue du monde, pour nous effrayer par leur exemple, et que la croix précipite à la damnation avec ce larron endurci? On leur arrache les biens de cette vie; ils se privent de ceux de la vie future, du siècle à venir : si bien qu'étant frustrés de toutes parts, pleins de rage et de désespoir, et ne sachant à qui s'en prendre, ils élèvent contre Dieu leur langue insolente

1. Tertull., *De pœnit.*, n. 12. — 2. *I Cor.* III, 13. — 3. *Is.* XXXIII. 14.
4. Marc. IX 47 — 5 *Ps.* XXXIV, 19. — 6. *Apoc.* XVI, 9.

par leurs murmures et par leurs blasphèmes; « et il semble, dit Salvien, que leurs crimes se multipliant avec leurs supplices, la peine même de leurs péchés soit la mère de nouveaux désordres : » « Ut pu« tares pœnam ipsorum criminum, quasi matrem esse vitiorum[1].

Apprenez donc, ô pécheurs, qu'il ne suffit pas d'endurer beaucoup; et qu'encore que, selon la règle ordinaire, ceux qui souffrent en cette vie aient raison d'espérer du repos en l'autre, par la dureté de nos cœurs cette règle n'est pas toujours véritable. Plusieurs sont à la croix, qui sont bien éloignés du crucifié : la croix dans les uns est une grâce; la croix dans les autres est une vengeance. De deux hommes mis en croix avec Jésus-Christ, l'un y a trouvé la miséricorde, l'autre les rigueurs de la justice; l'un y a opéré son salut, l'autre y a commencé sa damnation : la croix a élevé jusqu'au paradis la patience de l'un, et a précipité jusqu'à l'enfer l'impénitence de l'autre. Tremblez donc parmi vos souffrances : craignez qu'au lieu d'éprouver maintenant un feu qui vous purge dans le temps, vous n'allumiez par votre faute un feu qui vous dévore dans l'éternité.

Et vous, ô enfants de Dieu, quelque fléau qui tombe sur vous, ne croyez jamais que Dieu vous oublie; et ne vous persuadez pas que vous soyez confondus avec les méchants, quoique vous soyez mêlés avec eux, désolés par les mêmes guerres, emportés par les mêmes pestes, affligés des mêmes disgrâces, battus enfin des mêmes tempêtes. « Le Seigneur connoît ceux qui sont à lui[2], » et il sait bien démêler les siens de cette confusion générale. Le même feu fait reluire l'or, et fumer la paille : « Le même mouvement, dit saint Augustin[3], fait exhaler la puanteur de la boue, et la bonne odeur des parfums; » et le vin n'est pas confondu avec le marc, quoiqu'ils portent tous deux le poids du même pressoir. Ainsi les mêmes afflictions qui désolent, consument les méchants, purifient les justes; et quoi que l'on vous reprocher, vous ne serez jamais confondus, pourvu que vous ayez le courage, la force de vous discerner.

Prenez la médecine; la main de Dieu est invisiblement étendue pour vous la présenter : recevez-la avec joie. « Mes Frères, dit l'apôtre saint Jacques[4], considérez comme le sujet d'une extrême joie les diverses afflictions qui vous arrivent; sachant que l'épreuve de votre toi produit la patience : or, la patience doit être parfaite dans ses œuvres et dans ses effets, afin que vous soyez parfaits et accomplis en toute manière, et qu'il ne vous manque rien.... Heureux celui qui souffre patiemment les tentations et les maux de cette vie; parce que, lorsque sa vertu aura été éprouvée, il recevra la couronne de vie que Dieu a promise à ceux qui l'aiment. » Si la tentation vous presse, « persévérez jusques à la fin : » « Persevera usque in finem; » « parce que la tentation ne persévérera pas toujours : » « Quia tentatio non perseverat usque in « finem[5]. » Mais cet homme m'opprime par ses violences : « Et adhuc

1. *De gubernat. Dei*, lib. VI, n. 13, pag. 140. — 2. *Timoth.* II, 19.
3. *De civit. Dei*, lib. I, cap. VIII; tom. VII, col. 8. — 4. *Jac.* I, 2, 3, 4, 12.
5. S. Aug., *in Joan.*, tract. XLV, n. 13, tom. III, part. II, col. 600.

« pusillum, et non erit peccator [1] : » « Encore un peu de temps, et le pécheur ne sera plus. Le médecin flatte son malade, mais ce délai est importun » « L'infirmité fait paroître long ce qui est court : » « Infirmitas facit diu videri quod cito est [2]. » Quand un malade demande à boire, chacun se presse pour le servir; lui seul s'imagine que le temps est long. « Hodie, » « Aujourd'hui, » dit le Fils de Dieu : ne crains pas, ce sera bientôt. Cette vie passera bien vite; elle s'écoulera comme un jour d'hiver, où le matin et le soir se touchent de près : ce n'est qu'un jour, ce n'est qu'un moment, que l'ennui et l'infirmité fait paroître long; quand il sera écoulé, vous verrez alors combien il est court. O quand vous serez dans la vie future!

Mais je gémis dans la vie présente, et je suis accablé de maux. Eh bien! abandonnez-vous à l'impatience : en serez-vous bien plus soulagé, quand vous aurez ajouté le mal du chagrin, et peut-être celui du murmure, aux autres qui vous tourmentent? Profitez du moins de votre misère, de peur que vous ne soyez du nombre de ceux auxquels saint Augustin a dit ce beau mot : « Vous perdez l'utilité de vos souffrances : » « Perdidistis utilitatem calamitatis, et miserrimi facti « estis, et pessimi permansistis [3] : » « Vous perdez l'utilité de votre misère, vous êtes devenus misérables, et vous êtes demeurés méchants. »

SERMON POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX [4].

Dicite filiæ Sion : Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus, sedens super asinam.

Dites à la fille de Sion : Voici ton Roi qui fait son entrée, plein de bonté et de douceur, assis sur une ânesse : paroles du prophète Zacharie, rapportées en l'évangile de ce jour. Matth., XXI. 5.

Parmi toutes les grandeurs du monde, il n'y a rien de si éclatant qu'un jour de triomphe; et j'ai appris de Tertullien, que ces illustres triomphateurs de l'ancienne Rome marchoient avec tant de pompe, que, de peur qu'étant éblouis d'une telle magnificence ils ne s'élevassent enfin au-dessus de la condition humaine, un esclave qui les suivoit avoit charge de les avertir qu'ils étoient hommes : « Respice post « te, hominem te memento [5]. »

Le triomphe de mon Sauveur est bien éloigné de cette gloire; et au

1. *Ps.* XXXVI, 10. — 2. *In ps.* XXXVI, serm. I, n. 10, tom. IV, col. 262
3. *De civit. Dei*, lib. I, c. XXXIII, tom. VII, col. 30.
4. Troisième Sermon pour le dimanche des Rameaux, prêché devant le roi, sur les devoirs des rois.
5. *Apolog.*, n. 33.

lieu de l'avertir qu'il est homme, je me sens bien plutôt pressé de le faire souvenir qu'il est Dieu. Il semble en effet qu'il l'a oublié. Le prophète et l'évangéliste concourent à nous montrer ce Roi d'Israël « monté, disent-ils, sur une ânesse, » « sedens super asinam. » Chrétiens, qui n'en rougiroit? est-ce là une entrée royale? est-ce là un appareil de triomphe? Est-ce ainsi, ô Fils de David, que vous montez au trône de vos ancêtres et prenez possession de leur couronne? Toutefois arrêtons, mes Frères, et ne précipitons pas notre jugement. Ce Roi, que tout le peuple honore aujourd'hui par ses cris de réjouissance, ne vient pas pour s'élever au-dessus des hommes par l'éclat d'une vaine pompe; mais plutôt pour fouler aux pieds les grandeurs humaines : et les sceptres rejetés, l'honneur méprisé, toute la gloire du monde anéantie, font le plus grand ornement de son triomphe. Donc pour admirer cette entrée, apprenons avant toutes choses à nous dépouiller de l'ambition et à mépriser les grandeurs du monde. Ce n'est pas une entreprise médiocre de prêcher cette vérité à la cour, et nous avons besoin plus que jamais d'implorer le secours d'en haut par les prières de la sainte Vierge. « Ave, Maria. »

Jésus-Christ est roi par naissance; il est roi par droit de conquête; il est encore roi par élection. Il est roi par naissance, Fils de Dieu dans l'éternité, Fils de David dans le temps : il est roi par droit de conquête; et outre cet empire universel que lui donne sa toute-puissance, il a conquis par son sang, et rassemblé par sa foi, et policé par son Évangile, un peuple particulier, recueilli de tous les autres peuples du monde : enfin il est roi par élection; nous l'avons choisi par le saint baptême, et nous ratifions tous les jours un si digne choix par la profession publique du christianisme. Un si grand Roi doit régner : sans doute qu'une royauté si réelle et fondée sur tant de titres augustes ne peut pas être sans quelque empire. Il règne en effet par sa puissance dans toute l'étendue de l'univers; mais il a établi les rois chrétiens pour être les principaux instruments de cette puissance : c'est à eux qu'appartient la gloire de faire régner Jésus-Christ; ils doivent le faire régner sur eux-mêmes, ils doivent le faire régner sur leurs peuples.

Dans le dessein que je me propose de traiter aujourd'hui ces deux vérités, je me garderai plus que jamais de rien avancer de mon propre sens. Que seroit-ce qu'un particulier qui se mêleroit d'enseigner les rois? Je suis bien éloigné de cette pensée : aussi on n'entendra de ma bouche que les oracles de l'Écriture, les sages avertissements des papes les sentences des saints évêques, dont les rois et les empereurs ont révéré la sainteté et la doctrine.

Et d'abord, pour établir mon sujet, j'ouvre l'Histoire sainte pour y lire le sacre du roi Joas[1], fils du roi Joram. Une mère dénaturée et bien éloignée de celle dont la constance infatigable n'a eu de soin ni d'application que pour rendre à un fils illustre son autorité aussi entière qu'elle lui avait été déposée, avait dépouillé ce jeune prince, et

1. *II Par.* XXII, 10.

usurpé sa couronne durant son bas âge. Mais le pontife et les grands ayant fait une sainte ligue pour le rétablir dans son trône, voici mot à mot, Chrétiens, ce que dit le texte sacré : « Imposuerunt ei diadema, « et testimonium, dederuntque in manu ejus tenendam legem · » « Ils produisirent le fils du roi devant tout le peuple : ils mirent sur sa tête le diadème et le témoignage; ils lui donnèrent la loi en sa main, et ils l'établirent roi : » Joïada, souverain pontife, fit la cérémonie de l'onction : toute l'assistance fit des vœux pour le nouveau prince, et on fit retentir le temple du cri de : « Vive le roi ! » « imprecatique sunt ei, « et dixerunt : Vivat rex[1] ! »

Quoique tout cet appareil soit merveilleux, j'admire sur toutes choses cette belle cérémonie de mettre la loi sur la tête et la loi dans la main du nouveau monarque : car ce témoignage, que l'on met sur lui avec son diadème, n'est autre chose que la loi de Dieu, qui est un témoignage au prince pour le convaincre et le soumettre dans sa conscience, mais qui doit trouver dans ses mains une force qui exécute, se fasse craindre, et qui fléchisse les peuples par le respect de l'autorité.

Sire, je supplie Votre Majesté de se représenter aujourd'hui que Jésus-Christ Roi des rois, et Jésus-Christ souverain pontife, pour accomplir ces figures met son Évangile sur votre tête, et son Évangile en vos mains : ornement auguste et royal, digne d'un roi très-chrétien et du fils aîné de l'Église. L'Évangile sur votre tête vous donne plus d'éclat que votre couronne : l'Évangile en vos mains vous donne plus d'autorité que votre sceptre. Mais l'Évangile sur votre tête, c'est pour vous inspirer l'obéissance : l'Évangile en vos mains, c'est pour l'imprimer dans tous vos sujets. Et par là Votre Majesté voit assez, premièrement que Jésus-Christ veut régner sur vous; c'est ce que je montrerai dans mon premier point : et que par vous il veut régner sur vos peuples; mon second point le fera connoître, et c'est tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

« Les rois règnent par moi, » dit la Sagesse éternelle : « Per me re« ges regnant[2]; » et de là nous devons conclure non-seulement que les droits de la royauté sont établis par ses lois, mais que le choix des personnes est un effet de sa providence. Et certes il ne faut pas croire que le Monarque du monde, si persuadé de sa puissance et si jaloux de son autorité, endure dans son empire qu'aucun y ait le commandement sans sa commission particulière. Par lui tous les rois règnent; et ceux que la naissance établit, parce qu'il est le maître de la nature; et ceux qui viennent par choix, parce qu'il préside à tous les conseils; « et il n'y a sur la terre aucune puissance qu'il n'ait ordonnée : » « Non « est potestas, nisi a Deo, » dit l'oracle de l'Écriture[3].

Quand il veut faire des conquérants, il fait marcher devant eux

1. *II Par.* XXIII, 11. — 2. *Prov.* VIII, 15. — 3. *Rom.* XIII, 1.

son esprit de terreur pour effrayer les peuples qu'il leur veut soumettre : « il les prend par la main, » dit le prophète Isaïe. « Voici ce qu'a dit le Seigneur à Cyrus mon oint : Je tournerai devant ta face le dos des rois ennemis : je marcherai devant toi, et j'humilierai à tes pieds toutes les grandeurs de la terre : je romprai les barres de fer, je briserai les portes d'airain : » « Hæc dicit Dominus christo meo « Cyro, cujus apprehendi dexteram.... dorsa regum vertam : Ego ante « te ibo, et gloriosos terræ humiliabo : portas æreas conteram, et « vectes ferreos confringam [1]. »

Quand le temps fatal est venu qu'il a marqué dès l'éternité à la durée des empires, ou il les renverse par la force : « Je frapperai, dit-il, tout le royaume d'Israël, je l'arracherai jusqu'à la racine, je le jetterai où il me plaira, comme un roseau que les vents emportent : » « Per« cutiet Dominus Deus Israel, sicut moveri solet arundo in aqua : et « evellet Israel,... et ventilabit eos trans flumen [2] : » « ou il mêle dans les conseils un esprit de vertige, qui fait errer l'Égypte incertaine comme un homme enivré : « Miscuit in medio ejus spiritum vertigi« nis : et errare fecerunt Ægyptum,... sicut errat ebrius et vomens [3] : » en sorte qu'elle s'égare, tantôt en des conseils extrêmes qui désespèrent, tantôt en des conseils lâches qui détruisent toute la force de la majesté. Et même lorsque les conseils sont modérés et vigoureux, Dieu les réduit en fumée par une conduite cachée et supérieure; parce qu'il est « profond en pensées [4], terrible en ses conseils par-dessus les enfants des hommes [5] ; » parce que « ses conseils étant éternels, » « Consilium Domini in æternum manet [6], » et embrassant dans leur ordre toute l'universalité des causes, « ils dissipent avec une facilité toute-puissante les conseils toujours incertains des nations et des princes : » « Dominus dissipat consilia gentium, reprobat autem co« gitationes populorum ; et reprobat concilia principum [7].

C'est pourquoi un roi sage, un roi capitaine, victorieux, intrépide, expérimenté, confesse à Dieu humblement que c'est « lui qui soumet ses peuples sous sa puissance : » « Qui subdit populum meum sub me [8]. » Il regarde cette multitude infinie comme un abîme immense, d'où s'élèvent quelquefois des flots qui étonnent les pilotes les plus hardis; mais comme il sait que c'est le Seigneur qui domine à la puissance de la mer et qui adoucit ses vagues irritées, voyant son état si calme, qu'il n'y a pas le moindre souffle qui en trouble la tranquillité : « O mon Dieu, [dit-il,] vous êtes mon protecteur; c'est vous qui faites fléchir sous mes lois ce peuple innombrable : » « Protector meus, et « in ipso speravi, qui subdit populum meum sub me. »

Pour établir cette puissance, qui représente la sienne, Dieu met sur le front des souverains et sur leur visage une marque de divinité. C'est pourquoi le patriarche Joseph ne craint point de jurer par la tête et par le salut de Pharaon [9], comme par une chose sacrée, et il

1. *Is.* XLV, 1, 2. — 2. *III Reg.* XIV, 15. — 3. *Is.* XIX, 14.
4. *Ps.* XCI, 6. — 5. *Ps.* LXV, 5. — 6. *Ps.* XXXII, 11. — 7 Ibid., 10.
8. *Ps.* CXLIII, 3. — 9. *Genes.* XLII, 15.

ne croit pas outrager celui qui a dit : « Vous jugerez seulement au nom du Seigneur [1] ; » parce qu'il a fait dans le prince une image mortelle de son immortelle autorité. « Vous êtes des dieux, dit David [2], et vous êtes tous enfants du Très-Haut. » Mais, ô dieux de chair et de sang, ô dieux de terre et de poussière, vous mourrez comme des hommes. N'importe, vous êtes des dieux, encore que vous mourriez, et votre autorité ne meurt pas : cet esprit de royauté passe tout entier à vos successeurs, et imprime partout la même crainte, le même respect, la même vénération. L'homme meurt, il est vrai; mais le roi, disons-nous, ne meurt jamais : l'image de Dieu est immortelle.

Il est donc aisé de comprendre que de tous les hommes vivants, aucuns ne doivent avoir dans l'esprit la majesté de Dieu plus imprimée que les rois : car comment pourroient-ils oublier celui dont ils portent toujours en eux-mêmes une image si vive, si expresse, si présente ? Le prince sent en son cœur cette vigueur, cette fermeté, cette noble confiance de commander : il voit qu'il ne fait que mouvoir les lèvres, et aussitôt que tout se remue d'une extrémité du royaume à l'autre. Et combien donc doit-il penser que la puissance de Dieu est active! Il pénètre les intrigues, les trames les plus secrètes. « Les oiseaux du ciel lui rapportent tout [3]. » Il a même reçu de Dieu, par l'usage des affaires, une expérience, une certaine pénétration qui fait penser qu'il devine : « Divinatio in labiis regis [4]. » Et quand il a pénétré les trames les plus secrètes, avec ces mains longues et étendues il va prendre ses ennemis aux extrémités du monde, et les déterre, pour ainsi dire, du fond des abîmes, où ils cherchoient un vain asile. Combien donc lui est-il facile de s'imaginer que les mains et les regards de Dieu sont inévitables! Mais quand il voit les peuples soumis, « obligés, dit l'apôtre [5], à lui obéir non-seulement pour la crainte, mais encore pour la conscience, » peut-il jamais oublier ce qui est dû au Dieu vivant et éternel, à qui tous les cœurs parlent, pour qui toutes les consciences n'ont plus de secret? C'est là, sans doute que tout ce qu'inspire le devoir, tout ce qu'exécute la fidélité, tout ce que feint la flatterie, tout ce que le prince exige lui-même de l'amour, de l'obéissance, de la gratitude de ses sujets, lui est une leçon perpétuelle de ce qu'il doit à son Dieu, à son Souverain. C'est pourquoi saint Grégoire de Nazianze, prêchant à Constantinople en présence des empereurs, les invite par ces beaux mots à réfléchir sur eux-mêmes, pour contempler la grandeur de la majesté divine : « O monarques, respectez votre pourpre, révérez votre propre autorité qui est un rayon de celle de Dieu; connaissez le grand mystère de Dieu en vos personnes : les choses hautes sont à lui seul; il partage avec vous les inférieures : soyez donc les sujets de Dieu, comme vous en êtes les images [6]. »

Tant de fortes considérations doivent presser vivement les rois de

1. *Deut.* X, 20. — 2. *Ps.* LXXXI, 6. — 3. *Eccle.* X, 20. — 4. *Prov.* XVI, 10.
5. *Rom.* XIII, 5. — 6. Orat. XXVII, tom. I, pag. 471.

mettre l'Évangile sur leurs têtes, d'avoir toujours les yeux attachés à cette loi supérieure, de ne se permettre rien de ce que Dieu ne leur permet pas, de ne souffrir jamais que leur puissance s'égare hors des bornes de la justice chrétienne. Certes ils donneroient au Dieu vivant un trop juste sujet de reproche, si parmi tant de biens qu'il leur fait ils en alloient encore chercher dans les plaisirs qu'il leur défend, s'ils employoient contre lui la puissance qu'il leur accorde, s'ils violoient eux-mêmes les lois dont ils sont établis les exécuteurs, les protecteurs.

C'est ici le grand péril des grands de la terre, des rois chrétiens. Comme les autres hommes, ils ont à combattre leurs passions; pardessus les autres hommes, ils ont à combattre leur propre puissance : car comme il est absolument nécessaire à l'homme d'avoir quelque chose qui le retienne, les puissances, sous qui tout fléchit, doivent-elles mêmes se servir de bornes : « Elles sont d'autant plus obligées de se réduire sous cette discipline sévère, qu'elles savent que le sentiment de leur pouvoir leur persuade plus aisément de s'accorder les choses qui ne sont pas permises : » « Tanto sub majore mentis « disciplina se redigunt, quanto sibi per impatientiam potestatis sua« dere illicita quasi licentius sciunt. » C'est là, disoit un grand pape[1], toute la science de la royauté; et voici dans une sentence de saint Grégoire la vérité la plus nécessaire que puisse jamais entendre un roi chrétien : « Nul ne sait user de la puissance, que celui qui la sait contraindre; » celui-là sait maintenir son autorité comme il faut, qui ne souffre ni aux autres de la diminuer, ni à elle-même de s'étendre trop; qui la soutient au dehors, et qui la réprime au dedans; enfin qui, se résistant à lui-même, fait par un sentiment de justice ce qu'aucun autre ne pourroit entreprendre sans attentat : « Bene po« testatem exercet, qui et retinere illam noverit et impugnare[2]. » Mais que cette épreuve est difficile! que ce combat est dangereux! qu'il est malaisé à l'homme, pendant que tout le monde lui accorde tout, de se refuser quelque chose! qu'il est malaisé à l'homme de se retenir, quand il n'a d'obstacle que de lui-même! N'est-ce point peut-être le sentiment d'une épreuve si délicate, si périlleuse, qui fait dire à un grand roi pénitent : « Je me suis répandu comme de l'eau[3]? Cette grande puissance, semblable à l'eau, n'ayant point trouvé d'empêchement, s'est laissée aller à son poids et n'a pas pu se retenir. Vous qui arrêtez les flots de la mer, ô Dieu, donnez des bornes à cette eau coulante, par la crainte de vos jugements et par l'autorité de votre Évangile. Régnez, ô Jésus-Christ, sur tous ceux qui règnent : qu'ils vous craignent du moins, puisqu'ils n'ont que vous seul à craindre; et ravis de ne dépendre que de vous, qu'ils soient du moins toujours ravis d'en dépendre.

1. S. Greg., lib. V *Moral.*, cap. XI, tom. I, col. 145.
2. S. Greg. lib. XXVI, cap. XXVI. col. 833. — 3 . *Ps.* XXI, 14.

SECOND POINT

Le royaume de Jésus-Christ, c'est son Église catholique, et j'entends ici par l'Église toute la société du peuple de Dieu. Jésus-Christ règne dans les États, lorsque l'Église y fleurit; et voici en peu de paroles, selon les oracles des prophètes, la grande et mémorable destinée de cette Église catholique. Elle a dû être établie malgré les rois de la terre; et dans la suite des temps elle a dû les avoir pour protecteurs. Un même psaume de David prédit en termes formels ces deux états de l'Église : « Quare fremuerunt gentes : » « Pourquoi les peuples se sont-ils émus, et ont-ils médité des choses vaines? Les rois de la terre se sont assemblés, et les princes ont fait une ligue contre le Seigneur et contre son Christ [1]. » Ne voyez-vous pas, Chrétiens, les empereurs et les rois frémissant contre l'Église naissante, qui cependant, toujours humble et toujours soumise, ne défendoit que sa conscience! Dieu vouloit paroître tout seul dans l'établissement de son Eglise; car écoutez ce qu'ajoute le même Psalmiste : « Celui qui habite au ciel se moquera d'eux, et l'Éternel se rira de leurs entreprises : » « Qui « habitat in cœlis, irredebit eos [2]. O rois, qui voulez tout faire, il ne plaît pas au Seigneur que vous ayez nulle part dans l'établissement de son grand ouvrage : il lui plaît que des pêcheurs fondent son Eglise, et qu'ils l'emportent sur les empereurs.

Mais quand leur victoire sera bien constante et que le monde ne doutera plus que l'Église, dans sa foiblesse n'ait été plus forte que lui avec toutes ses puissances, vous viendrez à votre tour, ô empereurs, au temps qu'il a destiné; et on vous verra baisser humblement la tête devant les tombeaux de ces pêcheurs : alors l'état de l'Église sera changé. Pendant que l'Église prenoit racine par ses croix et par ses souffrances, les empereurs, disoit Tertullien [3], ne pouvoient pas être chrétiens; parce que le monde, qui la tourmentoit, devoit les avoir à sa tête. « Mais maintenant, » dit le saint Psalmiste : « Et nunc, « reges, intelligite [4]; » maintenant qu'elle est établie, et que la main de Dieu s'est assez montrée, il est temps que vous veniez, ô rois du monde : commencez à ouvrir les yeux à la vérité; apprenez la véritable justice, qui est la justice de l'Évangile : « O vous qui jugez la terre, servez le Seigneur en crainte : » « Servite Domino in timore [5] : » dilatez maintenant son règne. Servez le Seigneur : de quelle sorte le servirez-vous? Saint Augustin vous le va dire : « Servez-le comme des hommes particuliers, en obéissant à son Évangile, comme nous avons déjà [dit]; mais servez-le aussi comme rois, en faisant pour son Église ce qu'aucuns ne peuvent faire, sinon les rois : » « In hoc ser- « viunt Domino reges, in quantum sunt reges, cum ea faciunt ad ser- « viendum illi, quæ non possunt facere nisi reges [6]. » Et quels sont ces services considérables que l'Église exige des rois comme rois?

1. *Ps.* II, 1, 2. — 2. Ibid., 4. — 3. *Apolog.*, n. 21. — 4. *Ps.* II, 10.
5. Ibid., 11. — 6. Ep. CLXXXV, n. 19, tom. II, col. 651.

De se rendre les défenseurs de sa foi, les protecteurs de son autorité, les gardiens et les fauteurs de sa discipline.

La foi, c'est le dépôt, c'est le grand trésor, c'est le fondement de l'Église. De tous les miracles visibles que Dieu a faits pour cet empire, le plus grand, le plus mémorable, et qui nous doit attacher le plus fortement aux rois qu'il nous a donnés, c'est la pureté de leur foi. Le trône que remplit notre grand monarque est le seul de tout l'univers où, depuis la première conversion, jamais il ne s'est assis que des princes enfants de l'Église. L'attachement de nos rois pour le saint-siége apostolique semble leur avoir communiqué quelque chose de la fermeté inébranlable de cette première pierre sur laquelle l'Église est appuyée; et c'est pourquoi un grand pape, c'est saint Grégoire, a donné dès les premiers siècles cet éloge incomparable à la couronne de France : qu'elle est autant au-dessus des autres couronnes du monde, que la dignité royale surpasse les fortunes particulières : « Quanto cæteros homines regia dignitas ante« cedit, tanto cæterarum gentium regna regni vestri profecto culmen excellit[1]. »

Un si saint homme regardoit sans doute plus encore la pureté de la foi que la majesté du trône : mais qu'auroit-il dit, Chrétiens, s'il avoit vu durant douze siècles cette suite non interrompue de rois catholiques? S'il a élevé si haut la race de Pharamond, combien auroit-il célébré la postérité de saint Louis! et s'il en a tant écrit à Childebert, qu'auroit-il dit à Louis-Auguste?

Sire, Votre Majesté saura bien soutenir de tout son pouvoir ce sacré dépôt de la foi, le plus précieux et le plus grand qu'elle ait reçu des rois ses ancêtres : elle éteindra dans tous ses États les nouvelles partialités. Et quel seroit votre bonheur, quelle seroit la gloire de vos jours, si vous pouviez encore guérir toutes les blessures anciennes! Sire, après ces dons extraordinaires que Dieu vous a départis si abondamment, et pour lesquels Votre Majesté lui doit des actions de grâces immenses, elle ne doit désespérer d'aucun avantage qui soit capable de signaler la félicité de son règne : et peut-être, car qui sait les secrets de Dieu? peut-être qu'il a permis que Louis le Juste de triomphante mémoire se soit rendu mémorable éternellement, en renversant le parti qu'avoit formé l'hérésie, pour laisser à son successeur la gloire de l'étouffer tout entière par un sage tempérament de sévérité et de patience. Sire, quoi qu'il en soit, et laissant à Dieu l'avenir, nous supplions Votre Majesté qu'elle ne se lasse jamais de faire rendre aux oracles du Saint-Esprit et aux décisions de l'Église une obéissance non feinte, afin que toute l'Église catholique puisse dire d'un si grand roi, après saint Grégoire : « Nous devons prier sans cesse pour notre monarque très-religieux et très-chrétien, et pour la reine sa très-digne épouse, qui est un miracle de douceur et de piété, et pour son fils sérénissime notre prince, notre espérance : » « Pro vita piissimi et « christianissimi domini nostri, et tranquillissima ejus conjuge, et

1. *Ep.*, lib. VI, ep. VI, ad Child. reg., tom. II, col. 795

« mansuetissima ejus sobole semper orandum est[1]. » Et s'il vivoit en nos jours, qui doute qu'il n'eût dit encore avec joie, pour la reine son auguste mère, dont le zèle ardent et infatigable auroit bien dû être consacré par les louanges d'un si grand pape? Nous devons donc prier sans relâche pour toutes ces personnes augustes, « pendant le temps desquelles, voici un éloge admirable, les bouches des hérétiques sont fermées, » et leur malice, leurs nouveautés n'osent se produire : « Quorum temporibus hæreticorum ora conticescunt[2]. » Mais reprenons le fil de notre discours.

L'Église a tant travaillé pour l'autorité des rois, qu'elle a sans doute bien mérité qu'ils se rendent les protecteurs de la sienne. Ils régnoient sur les corps par la crainte, et tout au plus sur les cœurs par l'inclination. L'Église leur a ouvert une place plus vénérable; elle les a fait régner dans la conscience : c'est là qu'elle les a fait asseoir dans un trône; en présence et sous les yeux de Dieu même : quelle merveilleuse dignité! Elle a fait un des articles de sa foi de la sûreté de leur personne sacrée, un devoir de sa religion de l'obéissance qui leur est due. C'est elle qui va arracher jusqu'au fond du cœur, non-seulement les premières pensées de rébellion, les mouvements les plus cachés de sédition, mais encore et les plaintes et les murmures; et pour ôter tout prétexte de soulèvement contre les puissances légitimes, elle a enseigné constamment, et par sa doctrine, et par son exemple, qu'il en faut tout souffrir, jusqu'à l'injustice, par laquelle s'exerce invisiblement la justice même de Dieu.

Après des services si importants, une juste reconnoissance obligeoit les princes chrétiens à maintenir l'autorité de l'Église, qui est celle de Jésus-Christ même. Non, Jésus-Christ ne règne pas, si son Église n'est autorisée : les monarques pieux l'ont bien reconnu; et leur propre autorité, je l'ose dire, ne leur a pas été plus chère que l'autorité de l'Église. Ils ont fait quelque chose de plus : cette puissance souveraine, qui doit donner le branle dans les autres choses, n'a pas jugé indigne d'elle de ne faire que seconder dans toutes les affaires ecclésiastiques; et un roi de France, empereur, n'a pas cru se rabaisser trop, lorsqu'il promet son assistance aux prélats, qu'il les assure de son appui dans les fonctions de leur ministère : « afin, dit ce grand roi[1], que notre puissance royale servant, comme il est convenable, à ce que demande votre autorité, vous puissiez exécuter vos décrets : » « Ut nostro auxilio suffulti, quod vestra auctoritas exposcit, famulante, « ut decet, potestate nostra, perficere valeatis[2]. »

Mais, ô sainte autorité de l'Église, frein nécessaire de la licence, et unique appui de la discipline, qu'es-tu maintenant devenue? abandonnée par les uns et usurpée par les autres, ou elle est entièrement abolie, ou elle est dans des mains étrangères. Mais il faudroit un trop long discours pour exposer ici toutes ses plaies : Sire, le temps en

1. *Epist.*, lib. IX, ep. XLIX, tom. II, col. 963.
2. S Greg., loc. citat. — 3. Lud. Pius.
4. *Capit.*, an. 823, c. IV, tom. I, p. 634, édit. Baluz.

éclaircira Votre Majesté. Cette affaire est digne que Votre Majesté s'y applique : et dans la réformation générale de tous les abus de l'État, qui est due à la gloire de votre règne, que l'on attend de votre haute sagesse, l'Église et son autorité, tant de fois blessées, recevront leur soulagement de vos mains royales. Et comme cette autorité de l'Église n'est pas faite pour l'éclat d'une vaine pompe, mais pour l'établissement des bonnes mœurs et de la véritable piété, c'est ici principalement que les monarques chrétiens doivent faire régner Jésus-Christ sur les peuples qui leur obéissent; et voici en peu de mots quels sont leurs devoirs, comme le Saint-Esprit nous les représente :

Le premier et le plus connu, c'est d'exterminer les blasphèmes. Jésus-Christ est un grand roi; et le moindre respect que l'on doive aux rois, c'est de parler d'eux avec honneur. Un roi ne permet pas dans ses États qu'on parle irrévéremment même d'un roi étranger, même d'un roi ennemi; tant le nom de roi est vénérable partout où il se rencontre! Et quoi donc, ô Jésus-Christ, Roi des rois, souffrira-t-on qu'on vous méprise et qu'on vous blasphème, même au milieu de votre empire? quelle seroit cette indignité! Ah! jamais un tel reproche ne ternira la réputation de mon roi. Sire, un regard de votre face sur ces blasphémateurs et sur ces impies, afin qu'ils n'osent paroître, et qu'on voie s'accomplir en votre règne ce qu'a prédit le prophète Amos : que « la cabale des libertins sera renversée : » « Auferetur « factio lascivientium[1]; » et ce mot du roi Salomon : « Un roi sage dissipe les impies, et les voûtes des prisons sont leurs demeures : » « Dissipat impios rex sapiens, et incurvat super eos fornicem[2]; » sans égard ni aux conditions, ni aux personnes : car il faut un châtiment rigoureux à une telle insolence.

Non-seulement les blasphèmes, mais tous les crimes publics et scandaleux doivent être le juste objet de l'indignation du prince. « Le roi, dit le même Salomon, assis dans le trône de son jugement, dissipe tout le mal par sa présence : » « Rex qui sedet in solio judicii, dis« sipat omne malum intuitu suo[3]. » Voyez qu'aucun mal ne doit échapper à la justice du prince. Mais si le prince entreprend d'exterminer tous les pécheurs, la terre sera déserte et son empire désolé. Remarquez aussi, Chrétiens, les paroles de Salomon : il ne veut pas que le prince prenne son glaive contre tous les crimes; mais il n'y en a toutefois aucun qui doive demeurer impuni, parce qu'ils doivent être confondus par la présence d'un prince vertueux et innocent. Voici quelque chose de merveilleux et bien digne de la majesté des rois : leur vie chrétienne et religieuse doit être le juste supplice de tous les pécheurs scandaleux, qui sont confondus et réprimés par l'autorité de leur exemple, par leurs vertus. Qu'ils fassent donc régner Jésus-Christ par l'exemple de leur vie, qui soit une loi vivante de probité. Rien de plus grand dans les grands que cette noble obligation de vivre mieux que les autres, car ce qu'ils feront de bien ou de mal dans une place si haute, étant exposé à la vue de tous, sert de règle à tout leur em-

1. *Am.* VI, 7. — 2. *Prov.* XX, 26. — 3. Ibid., 8.

pître. Et c'est pourquoi, dit saint Ambroise, « le prince doit bien méditer qu'il n'est pas dispensé des lois; mais que lorsqu'il cesse de leur obéir, il semble en dispenser tout le monde par l'autorité de son exemple : » « Nec legibus rex solutus est, sed leges suo solvit exemplo[1]. »

Enfin le dernier devoir des princes pieux et chrétiens, et le plus important de tous pour faire régner Jésus-Christ dans leurs États, c'est qu'après avoir dissipé les vices, à la manière que nous avons dite, ils doivent élever, défendre, favoriser la vertu; et je ne puis mieux exprimer cette vérité que par ces beaux mots de saint Grégoire dans une lettre qu'il écrit à l'empereur Maurice : c'est à Votre Majesté qu'il parle. « C'est pour cela, lui dit-il, que la puissance souveraine vous a été accordée d'en haut sur tous les hommes, afin que la vertu soit aidée, afin que la voie du ciel soit élargie, et que l'empire terrestre serve à l'empire du ciel : » « Ad hoc enim potestas super omnes homi-« nes dominorum meorum pietati cœlitus data est, ut qui bona appe-« tunt, adjuventur; ut cœlorum via largius pateat, ut terrestre regnum « cœlesti regno famuletur[2]. »

N'avez-vous pas remarqué cette noble obligation que ce grand pape impose aux rois, d'élargir les voies du ciel ? Il faut expliquer sa pensée en peu de paroles. Ce qui rend la voie du ciel si étroite, c'est que la vertu véritable est ordinairement méprisée; car, comme elle se tient toujours dans ses règles, elle n'est ni assez souple ni assez flexible pour s'accommoder aux humeurs, ni aux passions, ni aux intérêts des hommes : c'est pourquoi elle semble inutile au monde; et le vice paroit bien plutôt, parce qu'il est plus entreprenant : car écoutez parler les hommes du monde dans le livre de la Sapience : « Le juste, disent-ils, nous est inutile : » « Inutilis est nobis 3 ; » il n'est pas propre à notre commerce, il n'est pas commode à nos négoces : il est trop attaché à son droit chemin, pour entrer dans nos voies détournées. Comme donc il est inutile, on se résout facilement à le laisser là, et ensuite à l'opprimer ; c'est pourquoi ils disent : « Trompons le juste, parce qu'il nous est inutile : » « Circumveniamus justum, quoniam inu-« tilis est nobis. » Élevez-vous, puissances suprêmes ; voici un emploi digne de vous : voyez comme la vertu est contrainte de marcher dans des voies serrées ; on la méprise, on l'accable : protégez-la : tendez-lui la main, faites-vous honneur en la cherchant ; élargissez les voies du ciel, rétablissez ce grand chemin et rendez-le plus facile : pour cela, aimez la justice : qu'aucuns ne craignent sous votre empire, sinon les méchants ; qu'aucuns n'espèrent, sinon les bons.

Ah ! Chrétiens, la justice, c'est la véritable vertu des monarques et c'est l'unique appui de la majesté : car qu'est-ce que la majesté ? Ce n'est pas une certaine prestance qui est sur le visage du prince ou sur tout son extérieur; c'est un éclat plus pénétrant, qui porte dans le fond des cœurs une crainte respectueuse : cet éclat vient de la jus-

1. *Apolog. Dav.* II, cap. III, tom. I,, col. 710.
2. *Epist.* lib. III, epist. LXV, ad Mauric. Aug., tom. II, col. 676.
3. *Sap.* II, 12.

tice, et nous en voyons un bel exemple dans l'histoire du roi Salomon. « Ce prince, dit l'Écriture[1], s'assit dans le trône de son père, et il plut à tous : » « Sedit Salomon super solium.... pro patre suo, et cunctis placuit. » Voilà un prince aimable, qui gagne les cœurs par sa bonne grâce : il faut quelque chose de plus fort pour établir la majesté, et c'est la justice qui le donne; car, après ce jugement mémorable de Salomon, écoutez le texte sacré : « Tout Israël, dit l'Écriture, apprit que le roi avoit jugé, et ils craignirent le roi, voyant que la sagesse de Dieu étoit en lui : » « Audivit omnis Israel judicium quod « judicasset rex, et timuerunt regem, videntes sapientiam Dei esse « in eo[2]. » Sa mine relevée le faisoit aimer, mais sa justice le fait craindre, de cette crainte de respect qui ne détruit pas l'amour, mais qui le rend plus sérieux et plus circonspect. C'est cet amour mêlé de crainte que la justice fait naître, et avec lui le caractère véritable de la majesté.

Donc, ô rois, dit l'Écriture, « aimez la justice[3], » et sachez que c'est pour cela que vous êtes rois. Mais pour pratiquer la justice, connoissez la vérité; et pour connoître la vérité, mettez-vous en état de l'apprendre. Salomon, possédé d'un désir immense de rendre la justice à son peuple, fait à Dieu cette prière : « Je suis, dit-il, ô Seigneur, un jeune prince, qui n'ai point encore l'expérience qui est la maîtresse des rois : » « Ego autem sum puer parvulus, ignorans « egressum et introitum meum[4]. » En passant, ne croyez pas qu'il parle ainsi par foiblesse de courage : il paroissoit devant ses juges avec la plus grande fermeté; et il avoit déjà fait sentir aux plus grands de son État qu'il étoit le maître. Mais quand il parle à Dieu, il ne rougit point de trembler devant une telle majesté, ni de confesser son ignorance, compagne nécessaire de l'humanité. Après quoi, le désir de rendre justice lui met cette parole en la bouche : « Donnez donc à votre serviteur un cœur docile, afin qu'il puisse juger votre peuple, et discerner entre le bien et le mal : » « Dabis ergo servo tuo cor do« cile, ut populum tuum judicare possit, et discernere inter bonum « et malum[5]. » Ce cœur docile, qu'il demande, n'est point un cœur incertain et irrésolu : car la justice est résolutive, et ensuite elle est inflexible; mais elle ne se fixe jamais qu'après qu'elle est informée, et c'est pour l'instruction qu'elle demande un cœur docile. Telle est la prière de Salomon.

Mais voyons ce que Dieu lui donne en exauçant sa prière. « Dieu donna, dit l'Écriture, à Salomon une sagesse merveilleuse, et une prudence très-exacte : » « Dedit quoque Deus sapientiam Salomoni, et « prudentiam multam nimis[6]. » Remarquez la sagesse et la prudence : la prudence, pour bien pénétrer les faits; la sagesse, pour posséder les règles de la justice; et pour obtenir ces deux choses, voici le mot important : « Dieu lui donna, dit l'Histoire sainte, une étendue de cœur comme le sable de la mer, » « latitudinem cordis quasi arenam

1. *I Paral.* XXIX, 23. — 2. *III Reg.* III, 28. — 3. *Sap.* I, 1
4. *III Reg.* III, 7. — 5. Ib., 9. — 6. Ib., IV, 29.

« quæ est in littore maris[1]. » Sans cette merveilleuse étendue de cœur, on ne connoît jamais la vérité; car les hommes, et particulièrement les princes, ne sont pas si heureux que la vérité vienne à eux de droit fil, pour ainsi dire, et d'un seul endroit : chacun la trouve dans son intérêt, dans ses soupçons, dans ses passions, et la porte comme il l'entend, aux oreilles du souverain. Il faut donc un cœur étendu pour recueillir la vérité deçà et delà, partout où l'on en découvre quelque vestige : et c'est pourquoi il ajoute, « un cœur étendu, comme le sable de la mer; » c'est-à-dire capable d'un détail infini, des moindres particularités, de toutes les circonstances les plus menues, pour former un jugement droit et assuré. Tel étoit le roi Salomon. Ne disons pas, Chrétiens, ce que nous pensons de Louis-Auguste : et retenant en nos cœurs les louanges que nous donnons à sa conduite, faisons quelque chose qui soit plus digne de ce lieu; tournons-nous au Dieu des armées et faisons une prière pour notre roi.

O Dieu, donnez à ce prince cette sagesse, cette étendue, cette docilité modeste mais pénétrante, que désiroit Salomon. Ce seroit trop vous demander pour un homme, que de vous prier, ô Dieu vivant, que le roi ne fût jamais surpris; c'est le privilége de votre science de n'être pas exposé à la tromperie : mais faites que la surprise ne l'emporte pas, et que ce grand cœur ne change jamais que pour céder à la vérité. O Dieu! faites qu'il la cherche : ô Dieu! faites qu'il la trouve : car, pourvu qu'il sache la vérité, vous lui avez fait le cœur si droit que nous ne craignons rien pour la justice.

Sire, vous savez les besoins de vos peuples, le fardeau, excédant ses forces dont il est chargé[2]. Il se remue pour Votre Majesté quelque chose d'illustre et de grand, et qui passe la destinée des rois vos prédécesseurs : soyez fidèle à Dieu, et ne mettez point d'obstacle par vos péchés aux choses qui se couvent; portez la gloire de votre nom et celle du nom françois à une telle hauteur, qu'il n'y ait plus rien à vous souhaiter que la félicité éternelle.

1. *III Reg.* IV, 29. — 2. Ibid., XII, 4

SERMON POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX [1].

Exulta satis, filia Sion; jubila, filia Jerusalem : ecce Rex tuus venit tibi justus et salvator.

Réjouissez-vous, ô Jérusalem : votre Roi juste et sauveur vient à vous. Zach., IX. 9.

La prophétie que j'ai récitée se rapporte manifestement à l'entrée que fait aujourd'hui le Sauveur des âmes dans la ville de Jérusalem. Le prophète, pour célébrer dignement le triomphe de ce roi de gloire, lui donne ces deux grands éloges, qu'il est juste, et qu'il est sauveur; c'est-à-dire qu'il unit ensemble, pour l'éternelle félicité du genre humain, ces deux qualités vraiment royales, ou plutôt vraiment divines, la justice et la bonté.

Au bruit des acclamations que fait retentir le peuple juif en l'honneur de ce Roi juste et sauveur, je me sens invité, Messieurs, à vous parler en ce jour de ce puissant appui des choses humaines, je veux dire la justice; et de vous la faire voir comme elle doit être, avec le nécessaire tempérament de la bonté et de la clémence.

De tous les sujets que j'ai traités, celui-ci me paroît le plus profitable; mais je ne puis vous dissimuler qu'il m'étonne par son importance, et m'accable presque de son poids : car encore que la justice soit nécessaire à tous les hommes, dont elle doit faire la loi immuable, il est vrai qu'elle enferme en particulier les plus principales obligations des personnes les plus importantes. Et, Messieurs, je n'ignore pas avec quelle considération, quel respect et quelle crainte on doit non-seulement traiter, mais encore regarder tout ce qui les touche, même de loin et en général. Mais, Sire, votre présence, qui devroit m'étonner dans ce discours, me rassure et m'encourage. Pendant que toute l'Europe admire votre justice, et qu'elle est le plus ferme fondement sur lequel le monde se repose, vos sujets ne connoîtroient pas le bonheur qu'ils ont d'être nés sous votre empire, s'ils appréhendoient de parler devant leur monarque d'une vertu qui fait sa gloire, aussi bien que sa plus puissante inclination. Je confesserai toutefois que si j'étois dans une place en laquelle il me fût permis de régler mes paroles suivant mes désirs, je me satisferois beaucoup davantage en faisant des panégyriques qu'en proposant des instructions : mais comme le lieu où je suis m'avertit que je dois ma voix toute entière au Saint-Esprit qui m'ouvre la bouche, j'exposerai aujourd'hui non point mes pensées, mais ses préceptes, avec cette secrète satisfaction, qu'en

1. Quatrième Sermon pour le dimanche des Rameaux, prêché devant le roi, sur la justice.

récitant ses divins oracles en qualité de prédicateur, je ne laisserai pas de rendre en mon cœur un hommage profond à votre justice, en qualité de sujet. Mais je m'arrête déjà trop longtemps : affermi par cette pensée, je cours où cet Esprit tout-puissant m'appelle ; et je cours premièrement à lui-même, pour lui demander ses lumières par les saintes intercessions de la bienheureuse Vierge. « Ave, Maria. »

Quand je nomme la justice, je nomme en même temps le lien sacré de la société humaine, le frein nécessaire de la licence, l'unique fondement du repos, l'équitable tempérament de l'autorité, et le soutien favorable de la sujétion. Quand la justice règne, la foi se trouve dans les traités, la sûreté dans le commerce, la netteté dans les affaires, l'ordre dans la police ; la terre est en repos, et le ciel même, pour ainsi dire, nous luit plus agréablement et nous envoie de plus douces influences. La justice est la vertu principale et le commun ornement des personnes publiques et particulières : elle commande dans les uns, elle obéit dans les autres ; elle renferme chacun dans ses limites ; elle oppose une barrière invincible aux violences et aux entreprises. Et ce n'est pas sans raison que le Sage lui donne la gloire de soutenir les trônes et d'affermir les empires ; puisque en effet elle affermit non-seulement celui des princes sur les sujets, mais encore celui de la raison sur les passions, et celui de Dieu sur la raison même : « Justitia « firmatur solium [1]. »

Faisons paroître aujourd'hui cette reine des vertus dans cette chaire royale, ou plutôt dans cette chaire évangélique et divine, où Jésus-Christ, qui est appelé par le prophète Joël « le Docteur de la justice, » en enseigne les maximes à tout le monde : « Dedit vobis Doctorem « justitiæ [2]. »

Mais si la justice est la reine des vertus morales, elle ne doit point paroître seule : aussi la verrez-vous dans son trône servie et environnée de trois excellentes vertus, que nous pouvons appeler ses principales ministres, la constance, la prudence, et la bonté.

La justice doit être attachée aux règles ; autrement elle est inégale dans sa conduite : elle doit connoître le vrai et le faux, dans les faits qu'on lui expose ; autrement elle est aveugle dans son application ; enfin elle doit se relâcher quelquefois, et donner quelque lieu à l'indulgence ; autrement elle est excessive et insupportable dans ses rigueurs. La constance l'affermit dans les règles ; la prudence l'éclaire dans les faits ; la bonté lui fait supporter les misères et les faiblesses : ainsi la première la soutient, la seconde l'applique, la troisième la tempère ; toutes les trois la rendent parfaite et accomplie par leur concours. C'est ce que j'espère de vous faire voir dans les trois parties de ce discours.

1. *Prov.* XVI, 12. — 2. *Joel.* II 2?

PREMIER POINT.

Si je voulois remonter jusqu'au principe, il faudroit vous dire, Messieurs, que c'est en Dieu premièrement que se trouve la justice, et que c'est de cette haute origine qu'elle se répand parmi les hommes; sans quoi nous ne pourrions soutenir le nom et la dignité de la justice. C'est là que j'aurois à vous exposer avec le grave Tertullien, que « la divine bonté ayant fait tant de créatures, la justice divine les a ordonnées et rangées chacune en sa place : » « Bonitas operata est « mundum, justitia modulata est.... Omnia ut bonitas concepit, ita « justitia distinxit[1]. » C'est donc elle qui, ayant partagé proportionnément ces vastes espaces du monde, y a aussi assigné le lieu convenable aux astres, à la terre, aux éléments, pour s'y reposer ou pour s'y mouvoir, suivant qu'il est ordonné par la loi de l'univers, c'est-à-dire par la sage volonté de Dieu : c'est cette même justice qui a aussi donné à la créature raisonnable ses lois particulières dont les unes sont naturelles, et les autres, que nous appelons positives, sont faites, ou pour confirmer, ou pour expliquer, ou enfin pour perfectionner les lumières de la nature.

Là il me seroit aisé de vous faire voir que Dieu étant souverainement juste, il gouverne et le monde en général, et le genre humain en particulier par une justice éternelle; et que c'est cette attache immuable qu'il a à ses propres lois, qui fait remarquer dans l'univers un esprit d'uniformité et d'égalité, qui se soutient de soi-même au milieu des agitations et des variétés infinies de la nature muable. Ensuite nous verrions, Messieurs, comme la justice découle sur nous de cette source céleste, pour faire en nos âmes l'un des plus beaux traits de la divine ressemblance; et de là nous conclurions que nous devons imiter, par un amour ferme et inviolable de l'équité et des lois, cette constante uniformité de la justice divine. D'où il s'ensuit que tout homme juste doit être constant; mais que ceux-là le doivent être plus que tous les autres, qui sont les juges du monde; et qui, étant pour cette raison appelés dans l'Écriture les dieux de la terre, doivent faire reluire dans leur fermeté une image de l'immutabilité de ce premier être, dont ils représentent parmi les hommes la grandeur et la majesté.

Mais comme je me propose de descendre par des principes connus à des vérités de pratique, je laisse toutes ces hautes spéculations, pour vous dire, Chrétiens, que la justice étant définie, comme tout le monde sait, « une volonté constante et perpétuelle de donner à chacun ce qui lui appartient, » « constans et perpetua voluntas jus « suum cuique tribuendi[2], » il est aisé de connoître que l'homme juste doit être ferme, puisque même la fermeté est comprise dans la définition de la justice.

Et certainement, Chrétiens, comme par le nom de vertu nous pré-

1. *Adversus Marcion.*, lib. II, n. 12. — 2. *Instit.*, lib. I, tit. 1.

tendons désigner non quelque acte passager, ou quelque disposition changeante, mais quelque chose de fixe et de permanent, c'est-à-dire une habitude formée, il est aisé de juger que quelque inclination que nous ayons pour le bien, elle ne mérite pas le nom de vertu jusqu'à ce qu'elle soit affermie constamment dans notre cœur, et qu'elle ait pris, pour ainsi parler, tout à fait racine. Mais outre cette fermeté que doit tirer la justice du génie commun de la vertu, elle y est encore obligée par son caractère particulier : à cause qu'elle consiste dans une certaine égalité envers tous, qui demande pour se soutenir un esprit ferme et vigoureux, qui ne puisse être ébranlé par la complaisance, ni par l'intérêt, ni par aucune autre foiblesse humaine, et une résolution arrêtée de ne s'écarter jamais des maximes justement posées. Or il est clair que, pour soutenir cette égalité, il faut quelque chose de ferme; autrement on déclinera tantôt à droite et tantôt à gauche : on regardera les visages contre le précepte de la loi [1]; c'est-à-dire qu'on opprimera le foible qui est sans défense, et qu'on ne craindra d'entreprendre que contre celui qui a du crédit.

En effet, il est remarquable que si l'on ne marche d'un pas égal dans le chemin de la justice, ce qu'on fait même justement devient odieux. Par exemple, si un magistrat n'exagère la rigueur des ordonnances que contre ceux qui lui déplaisent; si un bon droit lui paroît toujours embrouillé jusqu'à ce que le riche parle; si le pauvre, quelque effort qu'il fasse, ne peut jamais se faire entendre, et se voit malheureusement distingué d'avec le puissant dans un intérêt qu'ils ont commun : c'est en vain que ce magistrat se vante quelquefois d'avoir bien jugé; l'inégalité de sa conduite fait que la justice n'avoue pas pour sien même ce qu'il fait selon les règles : elle a honte de ne lui servir que de prétexte; et jusqu'à ce qu'il devienne égal à tous, sans acception de personne, la justice qu'il refuse à l'un convainc d'une manifeste partialité celle qu'il se glorifie de rendre à l'autre.

Mais il y a encore une autre raison qui a obligé les jurisconsultes à faire entrer la fermeté dans la définition de la justice; c'est pour l'opposer davantage à son ennemi capital, qui est l'intérêt. L'intérêt, comme vous savez, n'a point de maximes fixes; il suit les inclinations, il change avec les temps, il s'accommode aux affaires : tantôt ferme, tantôt relâché, et ainsi toujours variable. Au contraire, l'esprit de justice est un esprit de fermeté; parce que, pour devenir juste, il faut entrer dans l'esprit qui a fait les lois, c'est-à-dire dans un esprit immortel, qui, s'élevant au-dessus des temps et des affections particulières, subsiste toujours égal, malgré le changement des affaires.

Concluons donc, Chrétiens, que la justice doit être ferme et inébranlable : mais pour descendre au détail de ses obligations, disons que le genre humain étant partagé en deux conditions différentes, je veux dire entre les personnes publiques et les personnes particulières, c'est le devoir commun des uns et des autres de garder inviolablement la justice; mais que ceux qui ont en main, ou le tout, ou quelque

1. *Levit.* XIX, 15.

partie de l'autorité publique, ont cela de plus qu'ils sont obligés d'être fermes, non-seulement à la garder, mais encore à la protéger et à la rendre.

Qui pourroit maintenant vous dire de quelle sorte et par quels artifices l'intérêt attaque l'intégrité de la justice, tente sa pudeur, affoiblit sa force, et corrompt enfin sa pureté? Ce n'est pas un ouvrage fort pénible, que de connoître et condamner les injustices des autres; nous les voyons détestées par une clameur universelle : mais se détacher de soi-même, pour juger droitement de ses actions, c'est là véritablement le grand effort de la raison et de la justice. Qui nous donnera, Chrétiens, non ce point appuyé hors de la terre, que demandoit ce grand géomètre [1], pour la remuer hors de son centre, mais un point hors de nous-mêmes, pour nous regarder d'un même œil que nous regardons les autres, et arrêter dans notre cœur tant de mouvements irréguliers que l'intérêt y fait naître? quelle horreur aurions-nous de nos injustices, de nos usurpations, de nos tromperies! Mais, hélas! où trouverons-nous ce point de détachement, pour sortir nous-mêmes hors de nous-mêmes, et nous voir d'un œil équitable et d'un regard désintéressé? La nature ne le donne pas, nous n'écoutons pas la grâce : c'est pourquoi c'est en vain que la raison dicte, que la loi publie, que l'Évangile confirme cette loi si naturelle et si divine tout ensemble : « Ne faites point à autrui ce que vous ne voulez pas qui vous soit fait [2]. » Nul ne veut sortir de soi-même pour entrer dans cette mesure commune du genre humain : celui-là, ébloui de sa fortune, ne peut se résoudre à descendre de sa superbe hauteur, pour se mesurer avec personne. Mais pourquoi parler ici de la grandeur? chacun se fait grand à ses yeux, chacun se tire du pair, chacun a des raisons particulières par lesquelles il se distingue des autres.

Je parle premièrement à tous les hommes, et je leur dis à tous de la part de Dieu : O hommes, quels que vous soyez, et quelque sort qui vous soit échu par l'ordre de Dieu dans le grand partage qu'il a fait du monde, soit que sa providence vous ait laissés dans le repos d'une vie privée, soit que vous tirant du pair elle ait mis sur vos épaules, avec de grandes charges, de grands périls et de grands comptes à rendre; puisque vous vivez tous en société sous l'empire suprême de Dieu, n'entreprenez rien les uns sur les autres, et écoutez les belles paroles que vous adresse à tous le divin Psalmiste : « Si « verè utique justitiam loquimini, recta judicate, filii hominum [3] : « Si c'est véritablement que vous parlez de la justice, jugez donc droitement, ô enfants des hommes. » Permettez-moi, Chrétiens, de paraphraser ces paroles, sans me départir toutefois du sens littéral, et de vous dire avec David : O hommes, vous avez toujours à la bouche l'équité et la justice; dans vos affaires, dans vos assemblées, dans vos entretiens, on entend partout retentir ce nom sacré; et si peu qu'on vous blesse dans vos intérêts, vous ne cesserez d'appeler la justice à votre secours : mais si c'est sincèrement et de bonne foi que vous par-

1. Archimède de Syracuse. — 2. *Tob.* IV, 16; Luc. VI, 31. — 3. *Ps.* LVII, 1.

lez de la sorte, si vous regardez la justice comme l'unique asile de la vie humaine, et que vous croyez avoir raison de recourir, quand on vous a fait tort, à ce refuge commun du bon droit et de l'innocence, jugez vous donc vous-mêmes équitablement, et ne vous laissez pas aveugler par votre intérêt; contenez-vous dans les limites qui vous sont données, et ne faites pas à autrui ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse. Car en effet, Chrétiens, qu'y a-t-il de plus violent et de plus inique, que de crier à l'injustice, et d'appeler toutes les lois à notre secours, si peu qu'on nous touche, pendant que nous ne craignons pas d'attenter hautement sur le droit d'autrui; comme si ces lois que nous implorons ne servoient qu'à nous protéger, et non pas à nous instruire de nos obligations envers les autres; et que la justice n'eût été donnée que comme un rempart pour nous couvrir, et non comme une borne posée pour nous arrêter, et comme une barrière pour nous renfermer dans nos devoirs réciproques?

Fuyons un si grand excès, gardons-nous bien d'introduire dans ce commerce des choses humaines cet abus tant réprouvé par les saintes lettres, qui est la perte infaillible du droit et de la justice : deux mesures, deux balances, deux poids inégaux; une grande mesure pour exiger ce qui nous est dû, une petite mesure pour rendre ce que nous devons : car, comme dit le prophète, « c'est une chose abominable devant le Seigneur [1]. » Servons-nous de cette mesure commune qui enferme le prochain avec nous dans la même règle de justice; je veux dire, « faisons, Chrétiens, comme nous voulons qu'on nous fasse : c'est la loi et les prophètes [2]. » Gardons l'égalité envers tous; et que le pauvre soit assuré par son bon droit, autant que le riche par son crédit, et le grand par sa puissance : gardons-la en toutes choses, et embrassons par un soin égal tout ce que la justice ordonne.

Je ne puis ici m'empêcher de reprendre en passant cet abus commun d'acquitter fidèlement certaines sortes de dettes, et d'oublier tout à fait les autres. Au lieu de savoir connoître ce que doit fournir notre source, et ensuite de dispenser sagement ces eaux par tous les canaux qu'il faut remplir, on les fait couler sans ordre toutes d'un côté, et on laisse le reste à sec. Par exemple, les dettes du jeu sont privilégiées; et comme si ces lois étoient les plus simples et les plus inviolables de toutes, on se pique d'honneur d'y être fidèle : non point pour ne tromper pas, car, au contraire, on ne rougit pas de prendre tous les jours des avantages frauduleux, mais du moins pour payer exactement; pendant qu'on ne craint pas de faire misérablement languir des marchands et des ouvriers qui seuls soutiennent depuis si longtemps cet éclat que je puis bien appeler doublement trompeur et doublement emprunté, puisque vous ne le tirez ni de votre vertu, ni même de votre bourse; dont la famille éplorée, que votre vanité réduit à la faim, crie vengeance devant Dieu contre votre luxe : ou bien, si l'on est soigneux de conserver du crédit en certaines choses, de peur de faire tarir les ruisseaux qui entretiennent notre vanité, on néglige les vieilles dettes, on ruine impi-

1. *Prov.* XX, 23. — 2. Matth. VII. 17.

toyablement les anciens amis; amis malheureux et infortunés, devenus ennemis par leurs bons offices, qu'on ne regarde plus désormais que comme des importuns qu'on veut réduire, en les fatiguant, à des accommodements déraisonnables, ou à qui l'on croit faire assez de justice quand on leur laisse après sa mort les débris d'une maison ruinée, et les restes d'un naufrage que les flots emportent. O droit! ô bonne foi! ô sainte équité! je vous appelle à témoin contre l'injustice des hommes; mais je vous appelle en vain : vous n'êtes presque plus parmi nous que des noms pompeux, et l'intérêt est devenu notre seule règle de justice.

Intérêt, dieu du monde et de la cour, le plus ancien, le plus décrié, et le plus inévitable de tous les trompeurs, tu trompes dès l'origine du monde : on a fait des livres entiers de tes tromperies, tant elles sont découvertes. Qui ne devient pas éloquent à parler de tes artifices? qui ne fait pas gloire de s'en défier? mais tout en parlant contre toi, qui ne tombe pas dans tes piéges? « Parcourez, dit le prophète Jérémie, toutes les rues de Jérusalem, considérez attentivement, et cherchez dans toutes ses places, si vous trouverez un homme droit et de bonne foi. S'il y en a quelqu'un qui jure par moi, en disant : Vive le Seigneur! il se servira faussement de ce serment même :» « Circuite vias Jerusalem, et aspicite, et considerate, et quærite in « plateis ejus, an inveniatis virum facientem judicium, et quærentem « fidem.... Quod si etiam, Vivit Dominus, dixerint : et hoc falsò ju- « rabunt[1]. » On ne voit plus, on n'écoute plus, on ne garde plus aucune mesure, quand il s'agit du moindre intérêt : la bonne foi n'est qu'une vertu de commerce, qu'on garde par bienséance dans les petites affaires, pour établir son crédit, mais qui ne gêne point la conscience, quand il s'agit d'un coup de partie. Cependant on jure, on affirme; on prend à témoin le ciel et la terre; on mêle partout le saint nom de Dieu, sans aucune distinction du vrai et du faux : « Comme si le parjure, disoit Salvien, n'étoit plus un genre de crime, mais une façon de parler : » « Perjurium ipsum sermonis genus « putat esse, non criminis[2]. » Au reste, on ne songe plus à restituer le bien qu'on a usurpé contre les lois; on s'imagine qu'on se le rend propre par l'habitude d'en user, et on cherche de tous côtés non point un fond pour le rendre, mais quelque détour de conscience pour le retenir : on trouve le moyen d'engager tant de monde dans son parti, et on sait lier ensemble tant d'intérêts différents, que la justice repoussée par un si grand concours et par cet enchaînement d'intérêts contraires, si je puis parler de la sorte, « est contrainte de se retirer, comme dit le prophète Isaie : la vérité tombe par terre, et ne peut plus percer de si grands obstacles, ni trouver aucune place parmi les hommes : » « Et conversum est retrorsùm judicium et jus- « titia longè stetit; quia corruit in platea veritas, et æquitas non po- « tuit ingredi [3].

Dans cette corruption presque universelle, que l'intérêt a faite dans

1. *Jerem.* v, 1, 2. — 2. Salv., lib. IV *De gubern. Dei*, n. 14, pag. 87.
3. *Is.* LIX, 14.

le monde; si ceux que Dieu a mis dans les grandes places n'appliquent toute leur puissance à soutenir la justice, la terre sera désolée, et les fraudes seront infinies. O sainte réformation de l'état de la justice, ouvrage digne du grand génie du monarque qui nous honore de son audience, puisses-tu être aussi heureusement accomplie que tu as été sagement entreprise! Il n'y a rien, Messieurs, de plus nécessaire au monde que de protéger hautement, chacun autant qu'on le peut, l'intérêt de la justice : car il faut ici confesser que la vertu est obligée de marcher dans des voies bien difficiles, et que c'est une espèce de martyre que de se tenir régulièrement dans les termes du droit et de l'équité. Celui qui est résolu de se renfermer dans ses bornes, se met si fort à l'étroit, qu'à peine se peut-il aider : et il ne faut pas s'étonner s'il demeure court ordinairement dans ses entreprises, lui qui se retranche tout d'un coup de la moitié des moyens, en s'ôtant ceux qui sont mauvais, et c'est-à-dire assez souvent les plus efficaces.

Car qui ne sait, Chrétiens, que les hommes pleins d'intérêts et de passions veulent qu'on entre dans leurs sentiments? Que fera ici cet homme si droit, qui ne parle que de son devoir? que fera-t-il, Chrétiens, avec sa froide et impuissante irrégularité? Il n'est ni assez souple, ni assez flexible pour ménager la faveur des hommes : il y a tant de choses qu'il ne peut pas faire, qu'à la fin il est regardé comme un homme qui n'est bon à rien, et qui est entièrement inutile. En effet écoutez, Messieurs, comme en parlent les hommes du monde dans le livre de la Sapience : « Circumveniamus justum, quoniam inutilis est nobis [1] : » « Trompons, disent-ils, l'homme juste : » remarquez cette raison; « parce qu'il nous est inutile : » il n'entre point dans nos négoces, il s'éloigne de nos détours, il ne nous est d'aucun usage. Ainsi, comme vous voyez, à cause qu'il est inutile, on se résout facilement à le mépriser, ensuite à le laisser périr, sans en faire bruit, et même à le sacrifier à l'intérêt du plus fort, et aux pressantes sollicitations de cet homme de grand secours, qui n'épargne rien, ni le saint, ni le profane, pour nous servir. Mais pourquoi nous arrêter davantage sur une chose si claire? Il est aisé de comprendre que l'homme injuste, qui met tout en œuvre, qui entre dans tous les desseins, qui fait jouer les passions et les intérêts, ces deux grands ressorts de la vie humaine, est plus actif, plus pressant, plus prompt; et ensuite, pour l'ordinaire, qu'il réussit mieux que le juste, qui ne sort point de ses règles, qui ne marche qu'à pas comptés, qui ne s'avance que par mesure.

Levez-vous, puissances du monde; voyez comme la justice est contrainte de marcher par des voies serrées : secourez-la, tendez-lui la main; faites-vous honneur, c'est trop peu dire, déchargez votre âme, et délivrez votre conscience en la protégeant : la vertu a toujours assez d'affaires pour se maintenir au dedans contre tant de vices qui l'attaquent; défendez-la du moins contre les insultes du dehors. « C'est pour cela, dit le grand pape saint Grégoire, que la puissance a

1. *Sap.* II, 12.

été donnée à nos maîtres, afin que ceux qui veulent le bien soient aidés, et que les voies du ciel soient dilatées : » « Ad hoc enim potestas « super omnes homines dominorum meorum pietati cœlitus data est, « ut qui bona appetunt, adjuventur, ut cœlorum via largiùs pa« teat [1]. » Ainsi leur conscience les oblige à soutenir hautement le bon droit et la justice : car il est vrai que c'est la trahir, que de travailler foiblement pour elle, et l'expérience nous fait assez voir qu'une résistance trop molle ne fait qu'affermir le vice et le rendre plus audacieux. Les méchants n'ignorent pas que leurs entreprises hardies leur attirent nécessairement quelques embarras ; mais après qu'ils ont essuyé une légère tempête, que la clameur publique a fait élever contre eux, ils pensent avoir payé tout ce qu'ils doivent à la justice : ils défient après cela le ciel et la terre, et ne profitent de cette disgrâce que pour mieux prendre dorénavant leurs précautions. Ainsi, il faut résister à l'iniquité avec une force invincible; et nous pouvons bien le publier devant un roi si juste et si ferme, que c'est dans cette vigueur à maintenir la justice que réside la grandeur et la majesté.

J'ai remarqué deux éloges que l'Ecriture donne au roi Salomon au commencement de son règne; elle dit ces mots : « Salomon s'assit dans le trône du Seigneur, en la place de David son père, et il plut à tous : » « Sedit Salomon super solium Domini, pro David patre « suo, et cunctis placuit [2]. » Remarquons ici en passant, Messieurs, que le trône royal appartient à Dieu, et que les rois ne le remplissent qu'en son nom. C'est une chose bien magnifique pour les rois, et qui nous oblige à les révérer avec une espèce de religion, mais par laquelle aussi Dieu les avertit d'exercer saintement et divinement une autorité divine et sacrée. Mais revenons à Salomon : il s'assit donc, dit l'Écriture, dans le trône du Seigneur, en la place de David son père, et il plut à tous : c'est la première peinture que nous fait le Saint-Esprit de ce grand prince. Mais après qu'il eut commencé de gouverner ses affaires, et qu'on le vit appliqué à faire justice à tout le monde avec grande connaissance, la même Ecriture relève son style, et parle de lui en ces termes : « Tout Israël entendit que le roi jugeoit droitement, et ils craignirent le roi, voyant que la sagesse de Dieu étoit en lui pour rendre justice : » « Audivit itaque omnis Israel « judicium quod rex judicasset, et timuerunt regem, videntes sapien« tiam Dei esse in eo ad faciendum judicium [3]. » Sa mine haute et relevée le faisait aimer; sa justice le fait craindre de cette crainte de respect qui ne détruit pas l'amour, mais qui le rend plus retenu et plus circonspect. Les bons respiroient sous sa protection ; et les méchants appréhendoient son bras et ses yeux, qu'ils voyoient si éclairés et si appliqués tout ensemble à connoître la vérité. La sagesse de Dieu étoit en lui, et l'amour qu'il avoit pour la justice lui faisoit trouver les moyens de la bien connoître : c'est la seconde qualité que la jus-

1. Epist. LXV, ad Mauric. Aug., tom. II. p. 676. — 2. *I Par.* XXIX, 23.
3. *III Reg.* III, 28.

tice demande; et j'ai promis aussi de la traiter dans ma deuxième partie.

DEUXIÈME POINT.

Avant que Dieu consumât par le feu du ciel ces villes abominables dont le nom même fait horreur, nous lisons dans la Genèse qu'il parla en cette sorte : « Le cri contre l'iniquité de Sodome et de Gomorrhe s'est augmenté, et leurs crimes se sont aggravés jusqu'à l'excès. Je descendrai et je verrai s'ils ont fait selon la clameur qui est venue contre eux jusqu'à moi; ou si leurs œuvres sont contraires, afin que je le sache au vrai : « Clamor Sodomorum et Gomorrhæ multiplicatus « est, et peccatum eorum aggravatum est nimis. Descendam et videbo « utrum clamorem, qui venit ad me, opere compleverint; an non est « ita, ut sciam [1]. Saint Isidore de Damiette, et après lui le grand pape saint Grégoire, ont fait cette belle observation sur ces paroles [2]. Encore qu'il soit certain que Dieu, du haut de son trône, non-seulement découvre tout ce qui se fait sur la terre, mais encore prévoie dès l'éternité tout ce qui se développe par la révolution des siècles, toutefois, disent ces grands saints, voulant obliger les hommes de s'instruire par eux-mêmes de la vérité, et de n'en croire ni les rapports, ni même la clameur publique, cette sagesse infinie se rabaisse jusqu'à dire : « Je descendrai et je verrai; » afin que nous comprenions quelle exactitude nous est commandée pour nous informer des choses au milieu de nos ignorances, puisque celui qui sait tout fait une si soigneuse perquisition, et vient en personne pour voir. C'est, Messieurs, en cette sorte que le Très-Haut se rabaisse pour nous enseigner; et il donne par ces paroles deux instructions importantes à ceux qui sont en autorité. Premièrement, en disant : « Le cri est venu à moi, » il leur montre que leur oreille doit être toujours ouverte, toujours attentive à tout; mais en ajoutant après : « Je descendrai et je verrai, » il leur apprend qu'à la vérité ils doivent tout écouter, mais qu'ils doivent rendre ce respect à l'autorité que Dieu a attachée à leur jugement, de ne l'arrêter jamais qu'après une exacte information et un sérieux examen.

Ajoutons, s'il vous plaît, Messieurs, qu'encore ne suffit-il pas de recevoir ce qui se présente; il faut chercher de soi-même et aller au-devant de la vérité, si nous voulons la connoître et la découvrir : car les hommes, et surtout les grands, ne sont pas si heureux que la vérité aille à eux d'elle-même, ni de droit fil, ni d'un seul endroit; il ne faut pas qu'ils se persuadent qu'elle perce tous les obstacles qui les environnent, pour monter à cette hauteur où ils sont placés : mais plutôt il faut qu'ils descendent, pour la chercher elle-même. C'est pourquoi le Seigneur a dit : « Je descendrai et je verrai; » c'est-à-dire

1. *Gen.* XVIII, 20, 21.
2. S. Isidor. *Epist.*, lib. I, ep. CCCX; S. Greg. *Moral.*, lib. XIX, cap. XXV, tom. I, col. 628.

qu'il faut que les grands du monde descendent en quelque façon de ce haut faîte où rien n'approche qu'avec crainte, pour reconnoître les choses de plus près, et recueillir deçà et delà les traces dispersées de la vérité : et c'est en cela que consiste la véritable prudence. C'est pourquoi il est écrit du roi Salomon, qu'il avoit le cœur étendu comme le sable de la mer : « Dedit Deus Salomoni latitudinem cordis, quasi « arenam quæ est in littore maris[1]; » c'est-à-dire qu'il étoit capable d'entrer dans un détail infini, de ramasser avec soin les moindres particularités, de peser les circonstances les plus menues, pour former un jugement droit et éviter les surprises.

Il est certain, Chrétiens, que les personnes publiques chargent terriblement leurs consciences, et se rendent responsables devant Dieu de tous les désordres du monde, s'ils n'ont cette attention pour s'instruire exactement de la vérité. Et c'est pourquoi le roi David, pénétré de cette pensée et de cette pesante obligation, sentant approcher son heure dernière, fait venir son fils et son successeur, et parmi plusieurs graves avertissements il lui donne celui-ci très-considérable: « Prenez garde, lui dit-il, mon fils, que vous entendiez tout ce que vous faites, et de quel côté vous vous tournerez : » « Ut intelligas « universa quæ facis, et quocumque te verteris[2]. » De même que s'il eût dit : Mon fils, que nul ne soit si osé que de vouloir tourner votre esprit, ni vous donner des impressions contraires à la vérité; entendez distinctement tout ce que vous faites, et connoissez tous les ressorts de la grande machine que vous conduisez : « afin, dit-il, que le Seigneur soit avec vous, et confirme toutes ses promesses touchant la félicité de votre règne : » « Ut confirmet Dominus universos sermones « suos[3]. »

C'est ce que dit le sage David au roi Salomon son successeur; et il sera beau de voir de quelle sorte ce jeune prince profite de cet avis. Aussitôt qu'il eut pris en main les rênes de son empire, il se mit à considérer profondément que cette haute élévation où il se voyoit, avoit ce malheur attaché que dans cette multitude infinie qu'il voyoit s'empresser autour de lui, il n'y en avoit presque aucun qui ne pût avoir quelque intérêt de le surprendre. Il vit donc combien il est dangereux de s'abandonner tout entier à une aveugle confiance; et il vit aussi que la défiance jetoit l'esprit dans l'incertitude, et fermoit d'une autre manière la porte à la vérité. Dans cette perplexité, et pour tenir le milieu entre ces deux périls également grands, il connut qu'il n'y avoit rien de plus nécessaire que de se jeter humblement entre les bras de celui auquel seul on ne peut jamais s'abandonner trop, et il fit à Dieu cette prière : « Seigneur Dieu, vous avez fait régner votre serviteur en la place de David mon père; et moi je suis un petit enfant, qui ne sais ni par où il faut commencer ni par où il faut sortir des affaires : » « Ego autem sum puer parvulus, et ignorans egressum et « introitum meum[4]. Ne croyez pas, Chrétiens, qu'il parlât ainsi par foiblesse : il parloit et il agissoit dans ses conseils avec la plus haute

1. *III Reg.* IV, 29. — 2. Ibid., II, 3. — 3. Ibid., 4. — 4. *III Reg.* III. 7.

fermeté; et il avoit déjà fait sentir aux plus grands de son État qu'il étoit le maître. Mais tout sage et tout absolu qu'il étoit, il voyoit qu'en la présence de Dieu toute cette force n'étoit que foiblesse et que toute cette sagesse n'étoit qu'une enfance : « Ego autem sum puer « parvulus; » et il n'attend que du Saint-Esprit l'ouverture et la sortie de ses entreprises. Après quoi le désir immense de rendre justice lui met cette parole à la bouche : « Vous donnerez, ô Dieu, à votre serviteur un cœur docile, afin qu'il puisse juger votre peuple, et discerner entre le bien et le mal : car autrement qui pourroit conduire cette multitude infinie ? » « Dabis ergo servo tuo cor docile, ut populum « tuum judicare possit, et discernere inter bonum et malum : quis « enim poterit judicare populum istum, populum tuum hunc multum[1] ? »

Vous voyez bien, Chrétiens, qu'il sent le poids de sa dignité, et la charge épouvantable de sa conscience, s'il se laisse prévenir contre la justice; c'est pourquoi il demande à Dieu ce discernement et ce cœur docile : par où nous devons entendre non un cœur incertain et irrésolu; car la véritable prudence n'est pas seulement considérée, mais encore tranchante et résolutive : c'est donc qu'il considéroit que c'est un vice de l'esprit humain, non-seulement d'être susceptible des impressions étrangères, mais encore de s'embarrasser dans ses propres imaginations; et que ce n'est pas toujours la foiblesse du génie, mais souvent même sa force qui fait que l'homme s'attache plus qu'il ne faut à soutenir ses opinions, sans vouloir jamais revenir. « Non recipit stultus « verba prudentiæ, nisi ea dixeris quæ versantur in corde ejus[2] : » « L'insensé ne reçoit point les paroles de prudence, si vous ne lui parlez selon ce qu'il a dans le cœur. » De là vient que, regardant avec tremblement les excès où ces violentes préoccupations engagent souvent les meilleurs esprits, il demande à Dieu un cœur docile : c'est-à-dire, si nous l'entendons, un cœur si grand et si relevé, qu'il ne cède jamais qu'à la vérité; mais qu'il lui cède toujours en quelque temps qu'elle vienne, de quelque côté qu'elle aborde, sous quelque forme qu'elle se présente.

C'est pour cela, Chrétiens, qu'il n'y a rien de plus beau dans les personnes publiques qu'une oreille toujours ouverte et une audience facile : c'est une des principales parties de la félicité du monde; et l'Ecclésiastique l'avoit bien compris, lorsqu'il a dit ces paroles : « Heureux celui qui a trouvé un ami fidèle, et qui raconte son droit à une oreille attentive ! » « Beatus qui invenit amicum verum, et qui enarrat « justitiam auri audienti[3] ! » Ce grand homme a joint ensemble dans ce seul verset deux des plus sensibles consolations de la vie humaine : l'une, de trouver dans ses embarras un ami fidèle à qui l'on puisse demander un bon conseil; l'autre de trouver dans ses affaires une oreille patiente à qui on puisse déduire toutes ses raisons : « L'oreille qui écoute et l'œil qui voit, c'est le Seigneur qui les a faits : » « Aurem « audientem et oculum videntem, Dominus fecit utrumque[4]. » Il n'y a rien de plus doux ni de plus efficace pour gagner les cœurs; et les

1. *III Reg.* III, 9. — 2. *Prov.* XVIII, 2. — 3. *Eccli.* XXV, 12. — 4. *Prov.* XX, 12.

personnes d'autorité doivent avoir de la joie de pouvoir faire ce bien à tous. La dernière décision des affaires les oblige à prendre parti, et ensuite ordinairement à fâcher quelqu'un; mais il semble que la justice voulant les récompenser de cette importune nécessité où elle les engage, leur ait mis en main un plaisir qu'ils peuvent faire à tous également : qui est celui de prêter l'oreille avec patience, et de peser sérieusement toutes les raisons d'un cœur angoissé de cette peine cruelle de n'être pas entendu.

Mais après avoir exposé de quelle importance il est que les personnes publiques recherchent la vérité, avec quelle force et de quelle voix ne faudroit-il pas nous élever contre ceux qui entreprendroient de l'obscurcir par leurs faux rapports! Qu'attendez-vous, malheureux, et quelle entreprise est la vôtre? quoi! vous voulez ôter la lumière au monde, et envelopper de ténèbres ceux qui doivent éclairer la terre! vous concevez de mauvais desseins, vous fabriquez des tromperies, vous machinez des fraudes les uns contre les autres, et non contents de les méditer dans votre cœur, vous ne craignez point de les porter jusqu'aux oreilles importantes : vous osez même les porter jusqu'aux oreilles du prince! Ah! songez qu'elles sont sacrées et que c'est les profaner trop indignement que d'y porter, comme vous faites, ou les injustes préventions d'une haine aveugle, ou les pernicieux raffinements d'un zèle affecté, ou les inventions artificieuses d'une jalousie cachée. Infecter les oreilles du prince, c'est quelque chose de plus criminel que d'empoisonner les fontaines publiques, et que de voler les trésors publics; car le vrai trésor d'un État, c'est la vérité dans l'esprit du prince. Prenez donc garde, Messieurs, comme vous parlez, surtout dans la cour, où tout est si délicat et si important. C'est là que s'accomplit ce que dit le Sage : « Les paroles obscures ne se perdent pas en l'air : » « Sermo obscurus in vacuum non ibit[1]. » Chacun écoute, et chacun commente : cette raillerie maligne, ce trait que vous lancez en passant, cette parole malicieuse, ce demi-mot, qui donne tant à penser par son obscurité affectée, peut avoir des suites terribles; et il n'y a rien de plus criminel que de vouloir couvrir de nuages le siége de la lumière, ou altérer tant soit peu la source de la bonté et de la clémence.

TROISIÈME POINT.

Ce seroit ici, Chrétiens, qu'il faudroit vous faire voir que la justice n'est pas toujours inflexible, ni ne montre pas toujours son visage austère, qu'elle doit être exercée avec quelque tempérament; et qu'elle-même devient inique et insupportable, quand elle use de tous ses droits : « Summum jus, summa injuria[2]. » La droite raison, qui est son guide, lui prescrit de se relâcher quelquefois; et il me seroit aisé de vous faire voir que la bonté, qui modère sa rigueur extrême, est une de ses parties principales : mais, comme le temps me presse,

1. *Sap.*, I, 11. — 2. Terent.. *Heautontim.*, act. IV, scen. IV.

je supposerai, s'il vous plaît, la vérité assez connue de cette doctrine, et je dirai en peu de paroles à quoi elle doit être appliquée.

Premièrement, Chrétiens, il est manifeste que la justice est établie pour entretenir la société parmi les hommes : or est-il que la condition la plus nécessaire pour conserver parmi nous la société, c'est de nous supporter mutuellement dans nos défauts; autrement, notre nature ayant tant de foible, si nous entrions dans le commerce de la vie humaine avec cette austérité invincible qui ne veuille jamais rien pardonner aux autres, il faudroit et que tout le monde rompît avec nous, et que nous rompissions avec tout le monde : par conséquent la même justice qui nous fait entrer en société, nous oblige, en faveur de cette union, à nous supporter en beaucoup de choses [1]. Comme la foiblesse commune de l'humanité ne nous permet pas de nous traiter les uns les autres en toute rigueur, il n'y a rien de plus juste que cette loi de l'apôtre : « Supportez-vous mutuellement en charité [2], et, Portez le fardeau les uns des autres : » « Alter alterius « onera portate [3] ; » et cette charité et facilité, qui s'appelle condescendance dans les particuliers, c'est ce qui s'appelle clémence dans les grands et dans les princes.

Ceux qui sont dans les hautes places, et qui ont en main quelque partie de l'autorité publique, ne doivent pas se persuader qu'ils soient exempts de cette loi : au contraire, et il faut le dire, leur propre élévation leur impose cette obligation nécessaire de donner bien moins que les autres à leurs ressentiments et à leurs humeurs; et dans ce faîte où ils sont, la justice leur ordonne de considérer qu'étant établis de Dieu pour porter ce noble fardeau du genre humain, les foiblesses inséparables de notre nature font une partie de leur charge, et ainsi que rien ne leur est plus nécessaire que d'user quelquefois de condescendance.

L'histoire n'a rien de plus éclatant que les actions de clémence; et je ne vois rien de plus beau que cet éloge que recevoient les rois d'Israël de la bouche de leurs ennemis : « Audivimus quod reges do- « mus Israel clementes sint [4] : » « Les rois de la maison d'Israël ont la réputation d'être cléments. » Au seul nom de clémence, le genre humain semble respirer plus à son aise; et je ne puis taire en ce lieu ce qu'en a dit un grand roi : « In hilaritate vultus regis vita, et cle- « mentia ejus quasi imber serotinus, » dit le sage Salomon [5]; c'est-à-dire : « La sérénité du visage du prince, c'est la vie de ses sujets, et sa clémence est semblable à la pluie du soir. » A la lettre, il faut entendre que la clémence est autant agréable aux hommes qu'une pluie qui vient sur le soir tempérer la chaleur du jour, et rafraîchir la terre que l'ardeur du soleil avoit desséchée. Mais ne me sera-t-il pas permis d'ajouter que, comme le matin nous désigne la vertu, qui seule peut illuminer la vie humaine, le soir nous représente au contraire l'état où nous tombons par nos fautes; puisque c'est là en effet que le jour

1. *Eph*, IV, 2. — 2. *Coloss.* III, 13. — 3. *Gal.* VI, 2. — 4. *III Reg.* XX, 31.
5. *Prov.* XVI, 15.

décline, et que la raison n'éclaire plus? Selon cette explication, la rosée du matin, ce seroit la récompense de la vertu, de même que la pluie du soir seroit le pardon accordé aux fautes; et ainsi Salomon nous feroit entendre que, pour réjouir la terre, et pour produire les fruits agréables de la bienveillance publique, le prince doit faire tomber sur le genre humain et l'une et l'autre rosée, en récompensant toujours ceux qui font bien, et pardonnant quelquefois généreusement à ceux qui manquent, pourvu que le bien public et la sainte autorité des lois n'y soient point trop intéressés.

J'ai dit quelquefois, Messieurs, et en certaines rencontres : car qui ne sait qu'il y a des fautes que l'on ne peut pardonner, sans se rendre complice des abus et des scandales publics, et que cette différence doit être réglée par les conséquences et par les circonstances particulières? Ainsi ne nous mêlons point ici de faire des leçons aux princes sur des choses qui ne dépendent que de leur prudence; mais contentons-nous de remarquer, autant que le peut souffrir la modestie de cette chaire, les merveilles de nos jours. S'il s'agit de déraciner une coutume barbare qui prodigue malheureusement le plus beau sang d'un grand royaume, et sacrifie à un faux honneur tant d'âmes que Jésus-Christ a rachetées, peut-on être chrétien et ne pas louer hautement l'invincible fermeté du prince, que la grandeur de l'entreprise, tant de fois vainement tentée, n'a pas arrêté; qu'aucune considération n'a fait fléchir, et dont le temps même, qui change tout, n'est pas capable d'affoiblir les résolutions[1]? Je ne puis presque plus retenir mon cœur; et si je ne songeois où je suis, je me laisserois épancher aux plus justes louanges du monde, pour célébrer la gloire d'un règne qui soutient avec tant de force l'autorité des lois divines et humaines, et ne veut ôter aux sujets que la liberté de se perdre. Dieu, qui est le père et le protecteur de la société humaine, comblera de ses célestes bénédictions un roi qui sait si bien ménager les hommes, et qui sait ouvrir à la vertu la véritable carrière en laquelle il est glorieux de ne se plus ménager. En de telles occasions, où il s'agit de réprimer la licence qui entreprend de fouler aux pieds les lois les plus saintes, la pitié est une foiblesse; mais, dans les fautes particulières, le prince fait admirer sa grande sagesse et sa magnanimité, quand quelquefois il oublie, et quelquefois il néglige; quand il se contente de marquer les fautes, et ne pousse pas la rigueur à l'extrémité. C'est en de semblables sujets que Théodose le Grand se tenoit obligé, dit saint Ambroise, quand on le prioit de pardonner : cet empereur, tant de fois victorieux, et illustre par ses conquêtes, non moins que par sa piété, jugeoit avec Salomon, « qu'il étoit plus beau et plus glorieux de surmonter sa colère, que de prendre des villes et de défaire des armées[2]; et c'est alors, dit le même Père, qu'il étoit plus porté à la clémence, quand il se sentoit ému par un plus vif ressentiment : » « Beneficium

1. Bossuet a ici en vue l'édit de Louis XIV contre les duels, donné au mois d'août 1679. (*Édit de Deforis.*)
2. *Prov.* XVI, 32.

« se putabat accepisse augustæ memoriæ Theodosius, cum rogaretur « ignoscere; et tunc proprior erat veniæ, cum fuisset commotio major « iracundiæ [1]. »

Que si les personnes publiques, contre lesquelles les moindres injures sont des attentats, doivent néanmoins user de tant de bonté envers les hommes, à plus forte raison les particuliers doivent-ils sacrifier à Dieu leurs ressentiments : la justice chrétienne le demande d'eux, et ne connoît plus de bornes à leur indulgence. « Pardonne, dit le Fils de Dieu [2], je ne dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois; » c'est-à-dire, pardonne sans fin, et ne donne point de limites à ce que tu dois faire pour l'amour de Dieu. Je sais que ce précepte évangélique n'est guère écouté à la cour : c'est là que les vengeances sont infinies; et quand on ne les pousseroit pas par ressentiment, on se sentiroit obligé de le faire par politique : on croit qu'il est utile de se faire craindre, et on pense qu'on s'expose trop, quand on est d'humeur à souffrir. Je n'ai pas le temps de combattre, sur la fin de ce discours, cette maxime antichrétienne, que je pourrois peut-être souffrir, si nous n'avions à ménager que les intérêts du monde. Mais, mes Frères, notre grande affaire, c'est de savoir nous concilier la miséricorde divine, c'est de ménager qu'un Dieu nous pardonne, et de faire que sa clémence arrête le cours de sa colère, que nous n'avons que trop méritée : et comme il ne pardonne qu'à ceux qui pardonnent, et qu'il n'accorde jamais sa miséricorde qu'à ce prix, notre aveuglement est extrême, si nous ne pensons à gagner cette bonté dont nous avons si grand besoin, et si nous ne sacrifions de bon cœur à cet intérêt éternel nos intérêts périssables. Pardonnons donc, Chrétiens; apprenons à nous relâcher de nos intérêts en faveur de la charité chrétienne; et quand nous pardonnons les injures, ne nous persuadons pas que nous fassions une grâce : car, si c'est peut-être une grâce à l'égard des hommes, c'est toujours une justice à l'égard de Dieu, qui a mérité ce pardon qu'il nous demande pour nos ennemis, par celui qu'il nous a donné de toutes nos fautes; et qui, non content de l'avoir si bien acheté, promet de le récompenser éternellement.

Telle est la première obligation de cette justice tempérée par la bonté : c'est de supporter les foiblesses, et de pardonner quelquefois les fautes. La seconde est beaucoup plus grande; c'est d'épargner la misère : je veux dire que l'homme juste ne doit pas toujours demander, ni ce qu'il peut, ni ce qu'il a droit d'exiger des autres. Il y a des temps malheureux où c'est une cruauté et une espèce de vexation que d'exiger une dette; et la justice veut qu'on ait égard non-seulement à l'obligation, mais encore à l'état de celui qui doit. Le sage Néhémias avoit bien compris cette vérité, lorsque ayant été envoyé par le roi Artaxerxès pour être gouverneur du peuple juif, il se mit à considérer non-seulement quels étoient les droits de sa charge, mais encore quelles étoient les forces du peuple : « Il vit que les capitaines géné-

1. *Orat. de obit. Theod*, n. 13, tom. II, col. 1201. — 2. Matth. XVIII, 22.

raux, qui l'avoient précédé dans cet emploi, avoient trop foulé ce pauvre peuple : » « Duces gravaverunt populum; » « mais surtout, comme il est assez ordinaire, que leurs ministres insolents l'avoient entièrement épuisé : » « Sed et ministri eorum depresserunt populum[1]. » Voyant donc ce peuple qui n'en pouvoit plus, il se crut obligé en conscience de chercher tous les moyens de le soulager; et bien loin d'imposer de nouvelles charges, comme avoient fait les généraux ses prédécesseurs, il crut qu'il devoit remettre, comme porte le texte sacré[2], beaucoup des droits qui lui étoient dus légitimement : et après, plein de confiance en la divine bonté, qui regarde d'un œil paternel ceux qui se plaisent à imiter ses miséricordes, il lui adresse du fond de son cœur cette humble prière : « Mon Dieu, souvenez-vous de moi en bien, à proportion des grands avantages que j'ai causés à ce peuple : » « Memento meî, Deus meus, in bonum, secundum omnia quæ « feci populo huic[3]. » C'est l'unique moyen d'approcher de Dieu avec une pleine confiance, c'est la gloire solide et véritable que nous pouvons porter hautement jusque devant les autels : et ce Dieu si délicat et si jaloux, qui défend à toute chair de se glorifier devant sa face[4], a néanmoins agréable que Néhémias et tous ses imitateurs se glorifient à ses yeux du bien qu'ils font à son peuple. N'en disons pas davantage; et croyons que les princes qui ont le cœur grand sont plus pressés par leur gloire, par leur bonté, par leur conscience, à soulager les misères publiques et particulières, qu'ils ne peuvent l'être par nos paroles; mais Dieu seul est tout-puissant pour faire le bien.

Si de cette haute contemplation je commence à jeter les yeux sur la puissance des hommes, je découvre visiblement la pauvreté essentielle à la créature, et je vois dans tout le pouvoir humain je ne sais quoi de très-resserré; en ce que, si grand qu'il soit, il ne peut pas faire beaucoup d'heureux, et se croit souvent obligé de faire beaucoup de misérables. Je vois enfin que c'est le malheur et la condition essentielle des choses humaines, qu'il est toujours trop aisé de faire beaucoup de mal, infiniment difficile de faire beaucoup de bien : car comme nous sommes ici au milieu des maux, il est aisé, Chrétiens, de leur donner un grand cours, et de leur faire une ouverture large et spacieuse; mais comme les biens n'abondent pas en ce lieu de pauvreté et de misère, il ne faut pas s'étonner que la source des bienfaits soit si tôt tarie. Aussi le monde, stérile en biens et pauvre en effets, est contraint de débiter beaucoup d'espérances, qui ne laissent pas néanmoins d'amuser les hommes. C'est en quoi nous devons reconnoître l'indigence inséparable de la créature, et apprendre à ne pas tout exiger des grands de la terre. Les rois mêmes ne peuvent pas faire tout le bien qu'ils veulent : il suffit qu'ils n'ignorent pas qu'ils rendront compte à Dieu de ce qu'ils peuvent. Mais nous, qui voyons ordinairement parmi les hommes et la puissance et la volonté tellement bornées, Chrétiens, mettons plus haut notre confiance. « En Dieu

1. *II Esd.* v, 14, 15. — 2. Ibid., 10, 18. — 3. Ibid., 19. — 4. *I Cor.* I 29.

seul est la bonté véritable : » « Nemo bonus, nisi unus Deus[1]. » En lui seul abonde le bien ; lui seul le peut et le veut répandre sans bornes, et s'il retient quelquefois le cours de sa munificence à l'égard de certains biens, c'est qu'il voit que nous ne pouvons pas en porter l'abondance entière. Regardons-le donc comme le seul bon : ce qui fait que nous n'éprouvons pas sa bonté, c'est que nous ne la mettons pas à des épreuves dignes de lui; nous n'estimons que les biens du monde; nous n'admirons que les grandeurs de la fortune; et nous ne voulons pas entendre que ce qu'il réserve à ses enfants est, sans aucune comparaison, plus riche et plus précieux que ce qu'il abandonne à ses ennemis.

Ainsi nous ne devons pas nous persuader que les sceptres mêmes, ni les couronnes, soient les illustres présents du ciel : car jetez les yeux sur tout l'univers et sur tous les siècles : voyez avec quelle facilité Dieu a prodigué de tels présents indifféremment à ses ennemis et à ses amis : regardez les superbes monarchies des Orientaux infidèles : voyez que Jésus-Christ regarde du plus haut des cieux l'ennemi le plus déclaré du christianisme, assis en la place du grand Constantin, d'où il menace si impunément les restes de la chrétienté, qu'il a si cruellement ravagée. Que si Dieu fait si peu d'état de ce que le monde admire le plus, apprenons donc, Chrétiens, à ne lui demander rien de mortel : demandons-lui des choses qu'il soit digne de ses enfants de demander à un tel père, et digne d'un tel père de les donner à ses enfants. C'est insulter à la misère que de demander aux petits de grandes choses; c'est ravilir la majesté que de demander au Très-Grand de petites choses. C'est son trône, c'est sa grandeur, c'est sa propre félicité qu'il veut nous donner; et nous soupirons encore après des biens périssables! Non, mes Frères, ne demandons à Dieu rien de médiocre; ne lui demandons rien moins que lui-même : nous éprouverons qu'il est bon autant qu'il est juste, et qu'il est infiniment l'un et l'autre.

Mais vous, Sire, qui êtes sur la terre l'image vivante de cette Majesté suprême, imitez sa justice et sa bonté; afin que l'univers admire en votre personne sacrée un roi juste et un roi sauveur, à l'exemple de Jésus-Christ : un roi juste qui rétablisse les lois ; un roi sauveur qui soulage les misères. C'est ce que je souhaite à Votre Majesté, avec la grâce du Père, du Fils et du Saint-Esprit. *Amen.*

1. Marc. x, 18.

SERMON POUR LE JOUR DE PAQUES [1].

Christus resurgens ex mortuis jam non moritur.

Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus. Rom. VI, 9.

Avoir à prêcher le plus glorieux des mystères de Jésus-Christ et la fête la plus solennelle de son Église, devant le plus grand de tous les rois et la cour la plus auguste de l'univers; reprendre la parole après tant d'années d'un perpétuel silence, et avoir à contenter la délicatesse d'un auditoire qui ne souffre rien que d'exquis, mais qui, permettez-moi de le dire, sans songer, autant qu'il faudroit, à se convertir, souvent ne veut être ému qu'autant qu'il le faut pour éviter la longueur d'un discours sans force, et plus soigneux de son plaisir que de son salut, lorsqu'il s'agit de sa guérison, veut qu'on cherche de nouveaux moyens de flatter son goût raffiné; ce seroit une chose à craindre, si celui qui doit annoncer dans l'assemblée des fidèles la gloire de Jésus-Christ ressuscité, et y faire entendre la voix immortelle de ce Dieu sorti du tombeau, avoit à craindre autre chose que de ne pas assez soutenir la force et la majesté de sa parole. Mais ici ce qui fait craindre, soutient : cette parole divine, révérée du ciel, de la terre et des enfers, est ferme et toute-puissante par elle-même; et l'on ne peut l'affoiblir, lorsque toujours autant éloigné d'une excessive rigueur qui se détourne à la droite, que d'une extrême condescendance qui se détourne vers la gauche, on propose cette parole dans sa pureté naturelle, telle qu'elle est sortie de la bouche de Jésus-Christ, et de ses apôtres, fidèles et incorruptibles témoins de sa résurrection, et de toutes les obligations qu'elle nous impose. Alors il ne reste plus qu'une crainte vraiment juste, vraiment raisonnable; mais qui est commune à ceux qui écoutent avec celui qui parle : c'est de ne profiter pas de cette parole, qui maintenant nous instruit, et un jour nous doit juger; c'est de n'ouvrir pas le cœur assez promptement à la vertu qui l'accompagne, et de prendre plus garde à l'homme qui parle au dehors qu'au prédicateur invisible qui sollicite les cœurs de se rendre à lui. Que si vous écoutez au dedans ce céleste prédicateur, qui jamais n'a rien de foible ni de languissant, et dont les vives lumières pénètrent les replis les plus cachés des consciences, que de miracles nouveaux nous verrons paroître! que de morts sortiront du tombeau! que de ressuscités viendront honorer la résurrection de Jésus-Christ! et que leur inébranlable persévérance rendra un beau témoignage à l'immortelle vertu qu'un Dieu ressuscité, pour ne mourir plus, répand dans les cœurs de ses fidèles! Pour commencer un si grand ouvrage, pros-

1. Quatrième Sermon pour le jour de Pâques, prêché devant le roi.

ternés avec Magdeleine et les autres femmes pieuses aux pieds de ce Dieu vainqueur de la mort, demandons-lui tous ensemble ses grâces vivifiantes, par les prières de celle qui les a reçues de plus près et avec plus d'abondance. *Ave.*

« Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus, » comme nous a dit saint Paul; et non-seulement il ne meurt plus, mais encore, à consulter la règle éternelle de la justice divine, il ne devoit jamais mourir. « La mort, dit le même apôtre[1], est entrée dans le monde par le péché : » et encore : « La mort est le châtiment du péché[2]. » Puisque la mort est le châtiment du péché, l'immortalité devoit être la compagne inséparable de l'innocence : et si l'homme eût vécu éternellement affranchi des lois de la mort, en conservant la justice, combien plutôt Jésus-Christ qui étoit la sainteté même, devoit-il être toujours vivant et toujours heureux? Ajoutons à cette raison, qu'en Jésus-Christ la nature humaine unie au Verbe divin, qui est la vie par essence, puisoit la vie dans la source; de sorte que la mort n'avoit point lieu où la vie se trouvoit dans la plénitude : et si Jésus-Christ avoit à mourir, ce ne pouvoit pas être pour lui-même, ni pour satisfaire à une loi qui le regardât, mais pour nous et pour expier nos crimes dont il s'étoit volontairement chargé. Il a satisfait à ce devoir; et compté parmi les méchants, comme disoit Isaïe[3], il a expiré sur la croix entre deux voleurs. « Il est mort une fois au péché, » dit le saint apôtre[4]; c'est-à-dire, il en a porté toute la peine : « Peccato mortuus est semel; » et maintenant « il vit à Dieu, » « vivit Deo. » Il commence une vie toute divine; et la glorieuse immortalité lui est assurée. Vivez, Seigneur Jésus, vivez à jamais : la vie, qui ne vous a pas été arrachée par force, mais que vous avez donnée de vous-même pour le salut des pécheurs, vous devoit être rendue. Il étoit juste; et, comme chantent dans l'Apocalypse tous les bienheureux esprits, « l'Agneau qui s'est immolé volontairement pour les pécheurs, est digne de recevoir, pour la mort qu'il a endurée par obéissance, la vertu, la force, la divinité[5] : » c'est-à-dire, il est digne de ressusciter; afin qu'une vie divine se répande sur toute sa personne, et qu'il soit éternellement, par sa gloire, l'admiration des hommes et des anges, comme il en est l'invisible soutien par sa puissance.

Voilà en peu de mots le fond du mystère; il falloit poser ce fondement : mais comme les mystères du christianisme, outre le fond qui fait l'objet de notre foi, ont leurs effets salutaires, qu'il faut encore considérer pour notre instruction, revenons au premier principe, et disons encore une fois avec l'apôtre : « Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus; » de quelque côté qu'on le considère, tout est vie en lui, et la mort n'y a plus de part. De là vient que la loi évangélique, qu'il envoie annoncer à tout l'univers par ses apôtres après sa glorieuse résurrection, a une éternelle nouveauté. Ce n'est pas comme la loi de Moïse, qui devoit vieillir et mourir; le loi de Jésus-Christ est toujours

1. *Rom.* V, 12. — 2. Ibid., VI, 23. — 3. *Is.* LIII, 12. — 4. *Rom.* VI, 10.
5. *Apoc.* V 12

nouvelle : la loi nouvelle c'est son nom, c'est son propre caractère; et fondée, comme vous verrez, sur l'autorité d'un Dieu ressucité pour ne mourir plus, elle a une éternelle vigueur. Mais à cette loi toujours vivante et toujours nouvelle il falloit, pour l'annoncer et la pratiquer, une Église d'une immortelle durée. La Synagogue, qui devoit mourir, a été fondée par Moïse, qui à l'entrée de la terre sainte, où elle devoit s'établir, meurt pour ne revivre qu'à la fin du monde avec le reste des hommes. Mais Jésus-Christ, au contraire, après avoir enfanté son Église par sa mort, ressuscite pour lui donner sa dernière forme; et cette Église qu'il associe à son immortalité ne meurt plus, non plus que lui. Voilà une double immortalité que personne ne peut ravir à Jésus-Christ; l'immortalité de la loi nouvelle, avec l'immortalité de cette Église répandue par toute la terre. Mais voici une troisième immortalité que Jésus-Christ ne veut recevoir que de nous. Il veut vivre en nous comme dans ses membres et n'y perdre jamais la vie, qu'il y a reprise par la pénitence : nous devons comme lui une fois mourir au péché, comme lui ne plus mourir après notre résurrection; regarder le péché comme la mort, n'y retomber jamais et honorer par une fidèle persévérance le mystère de Jésus-Christ ressuscité. Ah! Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus; auteur d'une loi toujours nouvelle, fondateur d'une Église toujours immuable, chef de membres toujours vivants : que de merveilleux effets de la résurrection de Jésus-Christ! Mais que de devoirs pressants pour tous les fidèles! puisque nous devons, écoutez, à cette loi toujours nouvelle un perpétuel renouvellement de nos mœurs; à cette Église toujours immuable, un inviolable attachement; à ce chef qui nous veut avoir pour ses membres toujours vivants une horreur du péché si vive, qu'elle nous le fasse éternellement détester plus que la mort! Voilà le fruit du mystère, et les trois points de ce discours. Écoutez, croyez, profitez : je vous romps le pain de vie, nourrissez-vous.

PREMIER POINT.

Ce fut une doctrine bien nouvelle au monde, lorsque saint Paul écrivit ces mots : « Vivez comme des morts ressuscités [1]. » Mais il explique plus clairement ce que c'est que de vivre en ressuscités, et à quelle nouveauté de vie nous oblige une si nouvelle manière de s'exprimer, lorsqu'il dit en un autre endroit : « Si vous êtes ressuscités avec Jésus-Christ, cherchez les choses d'en haut, où Jésus-Christ est assis à la droite de son Père; goûtez les choses d'en haut, et non pa les choses de la terre. » « Si consurrexistis cum Christo, quæ sursum « sunt quærite, ubi Christus est in dexterâ Dei sedens; quæ sursum « sunt sapite, non quæ super terram [2]. » Cette doctrine, qui est une suite de la résurrection de Jésus-Christ, nous apprend le vrai caractère de la loi nouvelle. L'ancienne loi ne nous tiroit pas de la terre; puisqu'elle nous proposoit des récompenses temporelles, et plus propres

1. *Rom.* VI, 13. — 2. *Coloss.* III. 1, 2.

à soutenir les infirmes qu'à satisfaire les forts : comme elle étoit appuyée sur des promesses de biens périssables, elle ne posoit pas encore un fondement qui pût demeurer. Mais Jésus-Christ ressuscité rompt tout d'un coup tous les liens de la chair et du sang, lorsqu'il nous fait dire par son saint apôtre : « Quæ sursum sunt quærite, » « cherchez les choses d'en haut ; » Quæ sursum sunt sapite, » « goûtez les choses d'en haut : » c'est là que Jésus-Christ vous a précédés, où il doit avoir emporté avec lui tous vos désirs. Ensuite de cette doctrine, le sacrifice très-véritable que nous célébrons tous les jours sur ces saints autels commence par ces paroles : « Sursum corda : » « Le cœur en haut, le cœur en haut ; » et quand nous y répondons : « Ha- « bemus ad Dominum : » « Nous élevons nos cœurs à Dieu ; » nous reconnoissons tous ensemble que le véritable culte du nouveau Testament, c'est de nous sentir faits pour le ciel, et de n'avoir que le ciel en vue. Mais j'entends vos malheureuses réponses : Je ne suis que terre, et vous voulez que je ne respire que le ciel ; je ne sens que la mort en moi, et vous voulez que je ne pense qu'immortalité. Mais les biens que vous poursuivez sont si peu de chose. Peu de chose, je le confesse, et encore moins, si vous le voulez ; mais aussi que peut rechercher un rien comme moi, que des biens proportionnés au peu qu'il est ?

Saintes vérités du christianisme, fidèle et irréprochable témoignage que les apôtres ont rendu, au péril de tout, à leur Maître ressuscité ; mystère d'immortalité que nous célébrons, attesté par le sang de ceux qui l'ont vu, et confirmé par tant de prodiges, par tant de prophéties, par tant de martyrs, par tant de conversions, par un si soudain changement du monde, et par une si longue suite de siècles, n'avez-vous pu encore élever les hommes aux objets éternels ! et faut-il, au milieu du christianisme, faire de nouveaux efforts pour montrer aux enfants de Dieu qu'ils ne sont pas si peu de chose qu'ils se l'imaginent ! Nous demandons un témoin revenu de l'autre monde, pour nous en apprendre les merveilles ; Jésus-Christ, qui est né dans la gloire éternelle, et qui y retourne ; « Jésus-Christ, témoin fidèle, et le premier-né d'entre les morts, comme il est écrit dans l'Apocalypse [1] ; Jésus-Christ qui s'y glorifie d'avoir la « clef de l'enfer et de la mort [2] ; » qui en effet est descendu non-seulement dans le tombeau, mais encore dans les enfers, où il a délivré nos pères, et fait trembler Satan avec tous ses anges par son approche glorieuse : ce Jésus-Christ sort victorieux de la mort et de l'enfer, pour nous annoncer une autre vie ; et nous ne voulons pas l'en croire ! Nous voudrions qu'il renouvelât aux yeux de chacun de nous tous ses miracles, que tous les jours il ressuscitât pour nous convaincre ; et le témoignage qu'il a une fois rendu au genre humain, encore qu'il le continue, comme vous verrez, d'une manière si miraculeuse dans son Eglise catholique, ne nous suffit pas.

A Dieu ne plaise, dites-vous ; je suis chrétien, ne me traitez pas

1. *Apoc.* I, 5 — 2. Ibid., 18

d'impie. Ne me dites rien des libertins; je les connois : tous les jours je les entends discourir, et je ne remarque dans tous leurs discours qu'une fausse capacité, une curiosité vague et superficielle, ou, pour parler franchement, une vanité toute pure; et pour fond des passions indomptables, qui, de peur d'être réprimées par une trop grande autorité, attaquent l'autorité de la loi de Dieu, que, par une erreur naturelle à l'esprit humain, ils croient avoir renversée, à force de le désirer. Je les reconnois à ces paroles; vous ne pouviez pas me peindre plus au naturel leur caractère léger et leurs bizarres pensées : j'entends ce que me dit votre bouche; mais que me disent vos œuvres? Vous les détestez, dites-vous; pourquoi donc les imitez-vous? pourquoi marchez-vous dans les mêmes voies? pourquoi vous vois-je aussi éblouis des grandeurs humaines, aussi enivrés de la faveur et aussi touchés de son ombre, aussi délicats sur le point d'honneur, aussi entêtés de folles amours, aussi occupés de votre plaisir, et, ce qui en est une suite, aussi durs à la misère des autres, aussi jaloux en secret du progrès de ceux que vous trouvez à propos de caresser en en public, aussi prêts à sacrifier votre conscience à quelque grand intérêt, après l'avoir défendue, peut-être pour la montre et pour l'apparence, dans les intérêts médiocres? Avouons la vérité; foibles chrétiens, ou libertins déclarés, nous marchons également dans les voies de perdition, et tous ensemble nous renonçons par notre conduite à l'espérance de la vie future.

Venez, venez, Chrétiens, que je vous parle : cette vie éternelle, qui entre encore si peu dans votre esprit, la désirez-vous du moins? est-ce trop demander à des chrétiens que de vouloir que vous désiriez la vie éternelle? Mais si vous la désirez, vous l'acquérez par ce désir en le fortifiant; et sans tourner davantage, sans fatiguer votre esprit par une longue suite de raisonnements, vous avez, dans cet instinct d'immortalité, le témoignage secret de l'éternité pour laquelle vous êtes nés, la preuve qui vous la démontre, le gage du Saint-Esprit qui vous en assure, et le moyen infaillible de la recouvrer. Dites seulement avec David, David, un homme comme vous, mais un homme assis sur le trône et environné de plaisirs, mais un roi victorieux et comblé de gloire, dites seulement avec lui : « Mon bien, c'est de m'attacher à Dieu : » « Mihi autem adhærere Deo bonum « est [1]. » Un trône est caduc, la grandeur s'envole, la gloire n'est qu'une fumée, la vie n'est qu'un songe; « mon bien, c'est d'avoir mon Dieu, c'est de m'y tenir attaché; et encore : « Qu'est-ce je veux dans le ciel, et qu'est-ce que je vous demande sur la terre? vous êtes le Dieu de mon cœur; et mon Dieu, mon partage éternellement [2]. »

Mais il faut pousser ce désir avec toute la pureté de la nouveauté chrétienne. Je m'explique : les Juifs, qui n'entendoient pas les mystères de Jésus-Christ, ni, comme parle l'apôtre, « la vertu de sa résurrection, et les richesses inestimables du siècle futur [3], » ne laissoient pas de préférer Dieu aux fausses divinités; mais ils vouloient

1. *Ps.* LXXII, 28. — 2. *Ps.* LXXII, 25, 26. — 3. *Philipp.* III, 10; *Hebr.* VI, 5.

obtenir de lui des félicités temporelles. Moi, Seigneur, je ne veux que vous : mon Dieu, mon partage éternellement ; ni dans le ciel, ni dans la terre, je ne veux que vous. Tout ce qui n'est pas éternel, fût-ce une couronne, n'est digne, ni de votre libéralité, ni de mon courage; et puisque vous avez voulu que je connusse, foiblement à la vérité, eu égard à votre immense grandeur, mais enfin avec une certitude qui ne me laisse aucun doute, votre éternité tout entière et votre infinie perfection, j'ai droit de ne me contenter pas d'un moindre objet : je ne veux que vous sur la terre, et je ne veux que vous, même dans le ciel ; et si vous n'étiez vous-même le don précieux que vous nous y faites, tout ce que vous y donnez d'ailleurs avec tant de profusion ne me seroit rien. Que si vous pouvez former ce désir avec un David; avec un saint Paul, avec tant de saints martyrs et tant de saints pénitents, hommes comme vous ; si vous pouvez dire, à leur exemple : Mon Dieu, je vous veux ; il est à vous : car ni la bonté de Dieu ne lui permet jamais de se refuser à un cœur qui le désire, qui l'aime ; ni une force majeure ne le peut ravir à qui le possède, ni il n'est lui-même un ami changeant que le temps dégoûte. Qu'i, mes Frères, que de cette main bienfaisante lui-même il arrache ses propres enfants de ce sein paternel où ils veulent vivre! il n'y a rien qui soit moins de lui; et de toutes les vérités, la plus certaine, la mieux établie, la plus immuable, c'est que Dieu ne peut manquer à qui le désire, et que nul ne peut perdre Dieu que celui qui s'en éloigne le premier par sa propre volonté. Qui ne l'entend pas, c'est un aveugle; qui le nie, qu'il soit anathème!

Que sentez-vous, Chrétiens, à ces paroles? Saint Paul n'a-t-il pas eu raison de vous exciter à chercher les choses célestes, puisqu'en les cherchant vous les acquérez? ses paroles ont-elles piqué votre cœur du vrai désir de la vie? ai-je trouvé en les expliquant ce bienheureux fonds que Dieu mit dans votre âme pour la rappeler à lui quand il la fit à son image, que le péché vous avoit fait perdre, et que Jésus-Christ ressuscité vient renouveler? Car enfin d'où vous vient cette idée d'immortalité? d'où vous en vient le désir, si ce n'est de Dieu? N'est-ce pas le Père de tous les esprits, qui sollicite le vôtre de s'unir au sien pour y trouver la vraie vie? peut-il ne pas contenter un désir qu'il inspire? et ne veut-il que nous tourmenter par une vue stérile d'immortalité? Ah! je ne m'étonne pas si nous ne sentons rien d'immortel en nous : nous ne désirons même pas l'immortalité ; nous cherchons des félicités que le temps emporte, et une fortune qu'un souffle renverse. Ainsi, étant nés pour l'éternité, nous nous mettons volontairement sous le joug du temps, qui brise et ravage tout par son invincible rapidité ; et la mort que nous cherchons par tous nos désirs, puisque nous ne désirons rien que de mortel, nous domine de toutes parts. « Sursum corda, sursum corda : » « Le cœur en haut, le cœur en haut : » « quæ sursum sunt quærite : « cherchez ce qui est en haut : » c'est là que Jésus-Christ est assis à la droite de son Père, c'est de là qu'il vous envoie ce désir d'immortalité, et c'est là qu'il vous attend pour le satisfaire. Voilà l'abrégé de la loi nouvelle, voilà cette loi qui

ne change plus, parce qu'elle a l'éternité pour objet; et c'est là uniquement que nous devons tendre.

Mais en marchant dans cette voie, apprenons de saint Augustin qu'elle exclut trois sortes de personnes. « Elle exclut, premièrement, ceux qui s'égarent; et qui, las d'une vie réglée, qu'ils trouvent trop unie et trop contraignante, se jettent dans les voies d'iniquité, où une riante diversité égaie les passions et les sens. « Elle exclut, en second lieu, ceux qui retournent en arrière, et qui, sans sortir de la voie, abandonnent les pratiques de piété qu'ils avoient embrassées : elle exclut, enfin, ceux qui s'arrêtent, et qui, croyant avoir assez fait, ne songent pas à s'avancer dans la vertu [1]. » Ceux qui sortent de la voie des commandements après y être rentrés par la pénitence, et qui retombent dans leurs premiers crimes; hélas! c'est le plus grand nombre : c'est à eux que je dois parler à la fin de ce discours; et plût à Dieu que je leur parle avec cette voix de tonnerre que Dieu donne aux prédicateurs quand il veut briser les rochers et fendre les cœurs de pierre!

Mais je ne vous oublierai pas, ô petit nombre choisi de Dieu; vous, mes Frères, qui, fidèles à la pénitence, craignez de rentrer dans les voies de perdition, où vous avez autrefois marché avec une si aveugle confiance. Vous avez encore deux choses à craindre; apprenez-les de Jésus-Christ même . l'une, de retourner en arrière; et l'autre, de vous arrêter un seul moment. Vous faites un pas en arrière, lorsque, sans retourner au péché mortel, vous vous relâchez de l'attention que vous aviez sur vous-mêmes: que vous prodiguez le temps que vous ménagiez; que vous ôtez à la pieté ses meilleures heures : et vous, lorsque tentés de relever par quelque parure cette modestie qui commence à vous paroître trop nue, vous vous dégoûtez de cette sainte simplicité que vous regardiez auparavant comme la vraie marque de la pudeur; sans jamais vouloir songer à cette parole de Jésus-Christ, qui foudroie votre négligence : « Celui qui met la main à la charrue, » qui commence à cultiver son âme comme une terre fertile, « et qui retourne en arrière, » qui se relâche des saintes pratiques qu'il avoit choisies; que prononce le Fils de Dieu? quoi, peut-être qu'il n'atteindra pas à la perfection? Non, Messieurs; sa sentence est bien plus terrible : « Il n'est pas propre, dit-il, au royaume de Dieu [2]; » et il n'a que faire d'y prétendre : c'est Jésus-Christ qui le dit, croyez donc à sa parole, et tremblez.

Et comment se sauveront ceux qui reculent en arrière, puisque ceux qui n'avancent pas dans la vertu sont dans un péril manifeste? Vous vous trompez, mon frère, si dans la vie chrétienne vous croyez pouvoir demeurer dans un même point; il faut, dans cette route, monter ou descendre. Saint Paul ne cesse de crier du troisième ciel : « Renouvelez-vous, renouvelez-vous [3]. » Vous vous êtes renouvelés par la pénitence, renouvelez-vous encore; et Origène a raison de dire

1. *Sermon. de cantic. novo*, n. 4, tom. VI, col. 592. — 2. Luc. IX, 62.
3. *Ephes.* IV, 23.

sur cette parole de saint Paul : « Ne croyez pas qu'il suffise de s'être renouvelé une fois; il faut renouveler la nouveauté même[1] : » car, au point où vous croyez avoir assez fait, l'orgueil, qui vous surprendra, vous fera tout perdre, et vos forces seront dissipées par le repos qui relâchera votre attention. Ne proférez donc jamais cette parole indigne d'une bouche chrétienne : Je laisse la perfection aux religieux et aux solitaires, trop heureux d'éviter la damnation éternelle. Non, non, vous vous abusez : qui ne tend point à la perfection, tombe bientôt dans le vice; qui grimpe sur une hauteur, s'il cesse de s'élever par un continuel effort, est entraîné par la pente même, et son propre poids le précipite : c'est pourquoi toute l'Écriture nous défend de nous arrêter un seul moment. Si, selon l'apôtre saint Paul[2], la vie vertueuse est une course, il faut, comme cet apôtre, s'avancer toujours, oublier ce qu'on a fait, courir sans relâche, et n'imaginer de repos qu'à la fin de la carrière, où le prix de la course nous attend[3]. « Si la vie vertueuse est une milice, » comme dit le saint homme Job[4]; ou, comme parle saint Paul, « une lutte continuelle[5] » contre un ennemi également attentif et fort : se ralentir tant soit peu, après même l'avoir atterré, c'est lui faire reprendre ses forces; et une victoire mal poursuivie ne devient pas moins funeste, par l'événement, qu'une bataille perdue.

Dans la guerre qu'avoit David contre la maison de Saül, écoutez ce que remarque le texte sacré. « David croissoit tous les jours, et s'élevoit de plus en plus au-dessus de lui-même; au contraire la maison de Saül alloit toujours décroissant, » et ses forces se diminuoient : « David proficiscens et semper seipso robustior, domus autem Saul « decrescens quotidie[6]. » Quel fut donc l'événement de cette guerre? Événement heureux à David, dont le trône fut affermi pour jamais; mais événement funeste au malheureux Isboseth et à la maison de Saul, qui se vit bientôt sans ressource. Isboseth, qui se négligea, et jamais ne s'aperçut qu'il diminuoit parce qu'il diminuoit peu à peu, à la fin demeure sans force. Ses soldats l'abandonnent; Abner, qui soutenoit le parti et par ses conseils et par sa valeur, se donne à son ennemi; le malheureux prince est assassiné dans son lit par des parricides à qui sa mollesse fit tout entreprendre : et pour avoir négligé d'imiter David, qui croissoit touj urs, à force de déchoir il se trouva, sans y penser, au fond de l'abîme. Chrétien, qui ne veux pas t'élever sans cesse dans le chemin de la vertu, voilà ta figure : tout ce que tu avois de bons désirs te quittera l'un après l'autre, et ta perte est infaillible.

Éveillez-vous donc, Chrétiens, comme l'ange disoit au prophète, éveillez-vous, et marchez; « car vous avez encore à faire un grand voyage : » « Grandis enim tibi restat via[7]. » Cette voie, dit saint Augustin, veut « des hommes qui marchent toujours : » « Ambulantes

1. *In Epist. ad Rom.*, lib. V, n. 8, tom. IV, pag. 562.
2. *I Cor.* IX, 24. — 3. *Philipp.* III, 13.— 4. *Job.* VII, 1. — 5. *Ephes.* VI, 12.
6. *II Reg.* III, 1. — 7. *III Reg.* XIX, 7.

« quærit . » La crainte de l'enfer et de ses peines éternelles vous a ébranlés; c'est un bon commencement : mais il est temps d'ouvrir votre cœur aux chastes douceurs de l'amour de Dieu, sans lequel il n'y a point de christianisme. Vous avez pu renoncer au crime, et aux plaisirs qui vous menaçoient d'irrémédiables douleurs, et peut-être même dès cette vie : la plaie n'est pas bien fermée; et ce cœur ensanglanté soupire encore en secret après ses joies corrompues. Épurez vos intentions; fortifiez votre volonté par des réflexions sérieuses et par des prières ferventes, car la prière assidue et persévérante est le seul soutien de notre impuissance. Vous avez commencé à goûter Dieu; car aussi comment peut-on être chrétien si on n'aime. et si on ne goûte ce bien infini? Apprenez peu à peu à le goûter seul; et modérez ce goût du plaisir sensible, qui ne laisse pas d'être dangereux lors même qu'il semble innocent : autrement vous éprouverez, par une chute imprévue, la vérité de cette sentence : « Qui se néglige, tombe peu à peu[2]. » Et quoique vous nous vantiez l'innocence de vos désirs, encore trop sensuels, je ne laisse pas de trembler pour vous; parce qu'enfin, quoi que vous disiez, du plaisir au plaisir il n'y a pas loin, et du sensible au sensible la chute n'est que trop aisée. Il faut donc travailler sans cesse à cet édifice caduc, où toujours quelque chose se dément : il faut toujours s'élever, si on ne veut pas retomber trop vite. A quelque point que nous soyons, saint Paul nous excite à monter plus haut[3] : après que nous sommes ressuscités avec Jésus-Christ, il faut encore avec lui monter jusqu'au plus haut des cieux, et jusqu'à la droite du Père céleste. Car si cette ambition que le monde veut appeler noble inspire à un grand courage une ardeur infatigable, qui fait qu'étant arrivé par mille travaux et mille périls aux premiers honneurs il oublie tout ce qu'il a fait pour augmenter une gloire qui n'est après tout qu'un bruit agréable autour de nous, et un mélange de voix confuses; que ne doit-on pas entreprendre pour la véritable gloire que Dieu réserve à ses enfants! quelle activité et quelle vigueur ne demande-t-elle pas! ne faut-il pas être toujours agissant, à l'exemple de Jésus-Christ? « Mon Père, dit-il[4], opère toujours; et moi, j'opère avec lui. » Mais voyons-le opérer dans sa sainte Église : ce nous sera un nouveau motif de nous soumettre à l'opération de la grâce qui nous renouvelle.

EUXIEME POINT

Nous avons vu que le Fils de Dieu, en ressuscitant, avoit dessein de nous attirer à cette « cité permanente, » comme l'appelle saint Paul [5], où il va prendre sa place, et où nous devons jouir avec lui d'une paix inaltérable : mais comme, au milieu de l'agitation où nous sommes, nous avons peine à comprendre qu'il y ait pour nous quelque chose d'immuable, écoutez ce qu'il médite. O homme. tu ne veux pas

2. *Serm. de cantic. novo*, ubi supra. — 2. *Eccli.* XIX, 1.
3. *Coloss.* III, 1, 2. — 4, Joan. V, 17. — 5. *Hebr.* XIII, 14.

croire ou tu ne peux pas t'imaginer que je t'aie bâti dans le ciel une cité permanente où tu seras éternellement heureux; et je m'en vais entreprendre un ouvrage sur la terre, qui te donnera une idée de ce que je puis, et de ce que je te prépare : cet ouvrage, c'est son Église catholique. « Venite et videte opera Domini, quæ posuit prodigia su- « per terram[1] : » « O homme, viens voir les merveilles de la main de Dieu; et dans les prodiges qu'il fait sur la terre, » juge des ouvrages immortels qu'il entreprend pour le ciel.

Approchons-nous donc de plus près, et regardons travailler le grand architecte. Il a travaillé à son Église durant sa vie, à sa mort, à sa glorieuse résurrection; mais toujours sur le même plan : et s'il nous faut assigner à chacun de ces états son ouvrage propre; il a commencé à former son Église par sa doctrine durant sa vie : il lui a donné la vie par sa mort, et par sa résurrection il lui a donné avec sa dernière forme le caractère d'immortalité. Mais plus nous entrerons dans le détail, plus la grandeur du dessein et la merveille de l'exécution nous paroîtra surprenante. L'Esprit invincible et tout-puissant qu'il a promis à ses apôtres étant mortel, il l'envoie ressuscité et monté aux cieux; afin, pour ainsi parler, qu'il coule toujours d'une vive source. Mais appliquons-nous à regarder la structure de son Église.

Durant les jours de sa vie mortelle, il a choisi ses apôtres : il a dit à Pierre, que « sur cette pierre il bâtiroit son Église, contre laquelle l'enfer seroit toujours foible[2]. » Vous voyez les matériaux déjà préparés : les apôtres sont appelés, et Pierre est mis à leur tête. Jésus-Christ ne sera pas plutôt ressuscité, que nous le verrons commencer à élever l'édifice; mais toujours sur les mêmes fondements : car écoutez ce que dit l'ange aux pieuses femmes : « Allez dire à ses disciples et à Pierre[3].... » Dieu commence à réveiller la foi des apôtres; et il réveille principalement Pierre, qui étoit le premier de tous; Pierre qui, pour cette même raison, devoit être le plus fort, et qui d'abord le plus infidèle, puisqu'il avoit su renier son maître, devoit ensuite confirmer ses frères : « afin, comme dit l'apôtre[4], que la force fût perfectionnée dans l'infirmité, et que la main de Jésus-Christ parût partout. »

Tout s'avance dans le même ordre. Pierre et Jean courent au tombeau[5] : Jean arrive le premier; mais le respect le retient, et il n'ose entrer devant Pierre dans les profondeurs : c'est Pierre qui voit le premier les linges de la sépulture posés à un coin du tombeau sacré, et les premières dépouilles de la mort vaincue. Voyez comme l'Église se forme, avec toute sa bienheureuse subordination, au sépulcre de Jésus-Christ ressuscité; et voyez en même temps comme les apôtres sortent peu à peu de leur erreur; Dieu les en tirant pas à pas, afin qu'une profonde réflexion sur tous leurs torts leur fasse entendre que Jésus-Christ seul avoit pu ressusciter leur foi éteinte. Mais il faut avancer l'ouvrage, et il est temps que Jésus-Christ paroisse aux

1. *Ps.* XLV, 8. — 2. Matth. XVI, 18. — 3. Marc. XVI, 7. — 4. *II Cor.* XII, 9.
5. Joan. XX, 3 et seq.

apôtres : tout se fera sur le même plan sur lequel on a commencé. Saint Paul, fidèle témoin, nous apprend que « Jésus-Christ apparut à Pierre, et après aux onze[1]. » Saints apôtres, le temps est venu que Jésus-Christ vous veut rendre les dignes témoins de sa résurrection; et afin que tout le corps soit inébranlable, il commence par affermir celui qu'il a mis à la tête : c'est aussi lui qui doit porter la parole au nom de vous tous. Pierre, qui a dit le premier : « Vous êtes Christ, Fils de Dieu vivant[2], » a aussi prêché le premier : Vous êtes le Christ ressuscité, et le premier-né d'entre les morts; et l'Église va être fondée autant sur la foi de la résurrection de Jésus-Christ, que sur celle de sa génération éternelle.

Mais que fait Jésus-Christ un peu après? Pour donner la dernière forme à son Église, environné de ses apôtres qui ne se lassoient point de le regarder, il dit à Simon Pierre : « Simon, fils de Jonas, m'aimez-vous? m'aimez-vous, encore une fois? m'aimez-vous plus que ceux-ci? » vous qui êtes le premier en dignité, êtes-vous le premier en amour? « Paissez mes agneaux, paissez mes brebis[3]; » paissez les petits, paissez les mères; enfin, avec le troupeau, paissez aussi les pasteurs, qui, à votre égard, seront des brebis; et aimez plus que tous les autres, puisque mon choix vous élève au-dessus d'eux tous. Ainsi s'achève l'Église; le corps des apôtres reçoit sa dernière forme, en recevant de la main de Jésus-Christ ressuscité un chef qui le représente sur la terre : l'Église est distinguée éternellement de toutes les sociétés schismatiques, qui, faute de reconnoître un chef établi de Dieu de cette sorte, ne sont que confusion; et le mystère de l'unité, par lequel l'Église est inébranlable, se consomme.

Il reste pourtant encore un dernier ouvrage : il faut que cette Église, ainsi formée avec ses divers ministères, reçoive la promesse d'immortalité de cette bouche immortelle d'où le genre humain en suspens attendra un jour sa dernière et irrévocable sentence. Jésus-Christ assemble donc ses saints apôtres; et prêt à monter aux cieux, écoutez comme il leur parle : « Toute puissance, dit-il, m'est donnée dans le ciel et dans la terre; il est temps de partir : allez, marchez à la conquête du monde; prêchez l'Évangile à toute créature; enseignez toutes les nations, et les baptisez au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit[4]. » Et quel en sera l'effet? Effet admirable, effet éternel et digne de Jésus-Christ ressuscité : « Je suis, dit-il, avec vous jusqu'à la consommation des siècles[5]. » Digne parole de l'Époux céleste, qui engage sa foi pour jamais à sa sainte Église. Ne craignez point, mes apôtres, ni vous qui succéderez à un si saint ministère; moi ressuscité, moi immortel, je serai toujours avec vous : vainqueur de l'enfer et de la mort, je vous ferai triompher de l'un et de l'autre; et l'Église que je formerai par votre sacré ministère, comme moi, sera immortelle : ma parole, qui soutient le monde qu'elle a tiré du néant, soutiendra aussi mon Église, « Ecce ego vobiscum sum. » Si depuis ce temps, Chré-

1. *I Cor.* XV, 5. — 2. Matt. XVI, 16. — 3. Joan. XXI, 15, 16, 17.
4. Matth. XXVIII, 18, 19 — 5. Ibid., 20.

tiens, l'Église a cessé un seul moment; si elle a un seul moment ressenti la mort dont Jésus-Christ l'a tirée, et que cette Église de Jésus-Christ unie à Pierre n'ait pas conservé avec l'unité et l'autorité une fermeté invincible, doutez des promesses de la vie future. Mais vous voyez au contraire que cette Église née dans les opprobres et parmi les contradictions, chargée de la haine publique, persécutée avec une fureur inouïe, premièrement en Jésus-Christ qui étoit son chef, et ensuite dans tous ses membres, environnée d'ennemis, pleine de faux frères, et un néant, comme dit saint Paul, dans ses commencements; attaquée encore plus vivement par le dehors, et plus dangereusement divisée au dedans par les hérésies dans son progrès, dans la suite presque abandonnée, par le déplorable relâchement de sa discipline; avec sa doctrine rebutante, dure à pratiquer, dure à entendre, impénétrable à l'esprit, contraire aux sens, ennemie du monde dont elle combat toutes les maximes, demeure ferme et inébranlable.

Et pour venir au particulier de l'institution de Jésus-Christ, car il est beau de considérer dans des promesses circonstanciées un accomplissement précis : vous voyez que la doctrine de l'Évangile subsiste toujours dans les successeurs des apôtres; que Pierre, toujours à leur tête, n'a cessé d'enseigner les peuples, et de « confirmer ses frères [1], » et, comme disent les six cent trente évêques au grand concile de Chalcédoine, qu'il « est toujours vivant dans son propre siége [2]; » que toutes les hérésies qui ont osé s'élever contre la science de Dieu ont senti leurs têtes superbes frappées par des anathèmes dont elles n'ont pu soutenir la force; qu'elles n'ont fait que languir depuis ce coup, et viennent tout à la fois tomber aux pieds de l'Église et de Pierre, qui les foudroie par ses successeurs; que cependant cette Église ne se diminue jamais d'un côté, qu'elle ne s'étende de l'autre; conformément à cette parole que Jésus-Christ adresse lui-même à l'Église d'Éphèse : « Movebo candelabrum de loco suo [3] : » « Je remuerai de sa place votre chandelier, » je vous ôterai la lumière de la foi : prenez garde, je ne l'éteindrai pas, je la remuerai et la changerai de place; afin que l'Église regagne tout ce qu'elle perd, une vertu invisible réparant ses pertes; et, plutôt que de la laisser sans enfants, Dieu faisant, selon la parole de Jésus-Christ, « des pierres mêmes, et des peuples les plus infidèles, naître les enfants d'Abraham [4] : » en sorte que dans sa vieillesse, si toutefois elle peut vieillir, elle qui est immortelle, et lorsqu'on la croit stérile, elle soit aussi féconde que jamais, et demeure toujours au-dessus de la ruine qui menace les choses humaines.

Lisez l'histoire des siècles passés, et considérez l'état du nôtre; vous verrez que, par la vertu qui anime le corps de l'Église, lorsque l'Orient s'en est séparé, le Nord converti a rempli sa place; que le Nord, en un autre temps, soulevé par les séditieuses prédications de Luther, a vu sa foi non pas tant éteinte que transportée en d'autres climats, et

1. Luc. XXII, 32. — 2. S. Leo, serm. II, c. III. — 3. *Apoc.* II, 5
4. Matth. III, 9.

passée, pour ainsi parler, à de nouveaux mondes; et qu'enfin dans les pays mêmes où l'hérésie règne, pour marque des ténèbres auxquelles elle est condamnée, elle tombe dans un désordre visible par un mélange confus de toutes sortes d'erreurs dont elle ne peut arrêter le cours : parce qu'à force de vouloir combattre l'autorité de l'Église, qu'il a fallu, pour la contredire, appeler humaine, les hérésiarques n'ont pu s'en laisser aucune ni réelle ni apparente : ce qui fait que la plus superbe hérésie, la plus fière et la plus menaçante qui fut jamais, est devenue elle-même cette Babylone qu'elle se vantoit de quitter. Et pour lui donner le dernier coup, Dieu suscite un autre Cyrus, un prince aussi magnanime, aussi modéré, aussi bienfaisant que lui, aussi grand dans ses conseils et aussi redoutable par ses armes, mais plus religieux, puisqu'au lieu que Cyrus étoit infidèle, le prince que Dieu nous suscite tient à la gloire d'être lui-même le plus zélé et le plus soumis de tous les enfants de l'Église, comme il est, sans contestation, le premier autant en mérite qu'en dignité : Dieu, dis-je, suscite ce nouveau Cyrus pour détruire cette Babylone, et réparer les ruines de Jérusalem : de sorte que l'Église, toujours victorieuse, quoiqu'en différentes manières, tantôt malgré les puissances conjurées contre elle, et tantôt par leur secours que Dieu lui procure, triomphe de ses ennemis pour leur salut, et pour le bien universel du monde, où seule elle fait reluire parmi les ténèbres la vérité toute pure, et la droite règle des mœurs également éloignée de toutes les extrémités.

« O Église, les forces me manquent à raconter vos louanges : » « Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei [1]. » « O vraiment, Église de Dieu, sainte cité de l'Éternel, et la mère de ses enfants, vraiment on a dit de vous des choses bien glorieuses; » et je ne m'étonne pas de l'état heureux et permanent qui vous est prédestiné dans le ciel : déjà par la vertu de celui qui vous a promis d'être avec vous, vous avez tant de majesté et tant de solidité sur la terre. Mais, mes Frères, remarquez-vous que cette promesse d'immortalité, qui soutient l'Église, s'adresse aux apôtres et aux successeurs des apôtres ? Allez, enseignez, baptisez; et moi, je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles : avec vous à qui la chaire a été donnée; avec vous à qui sont commis les saints sacrements; avec vous qui devez éclairer les autres. C'est par les apôtres et leurs successeurs que l'Église doit être immortelle. Si donc les successeurs des apôtres ne sont fidèles à leur ministère, combien d'âmes périront ! O merveilleuse importance de ces charges redoutables ! ô péril de ceux qui les exercent ! ô péril de ceux qui les demandent, et péril encore plus grand de ceux qui les donnent ! Mais comme ceux qui les exercent, chargés d'instruire les autres, n'ont besoin que de leurs propres lumières; et que ce grand prince, qui les donne, entre dans les besoins de l'Église avec une circonspection si religieuse, que nous sommes assurés d'un bon choix, pourvu que chacun s'applique à lui former en lui-même ou dans sa

1. *Ps.* LXXXVI, 2.

famille de dignes sujets : c'est à vous que j'ai à parler, à vous, Messieurs, à vous qui demandez tous les jours, ou pour vous, ou pour les autres, ces redoutables dignités.

Ah ! Messieurs, je vous en conjure par la foi que vous devez à Dieu, par l'attachement inviolable que vous devez à l'Église, à qui vous voulez donner des pasteurs selon votre cœur, plutôt que selon le cœur de Dieu; et si tout cela ne vous touche pas, par le soin que vous devez à votre salut : ah! ne jetez pas vos amis, vos proches, vos propres enfants, vous-mêmes, qui présumez tout de votre capacité, sans qu'elle ait jamais été éprouvée; ah ! pour Dieu, ne vous jetez pas volontairement dans un péril manifeste. Ne proposez plus à une jeunesse imprudente les dignités de l'Église, comme un moyen de piquer son ambition, ou comme la juste couronne des études de cinq ou six ans, qui ne sont qu'un foible commencement de leurs exercices. Qu'ils apprennent plutôt à fuir, à trembler, et du moins à travailler pour l'Église, avant que de gouverner l'Église : car voici la règle de saint Paul, règle infaillible, règle invariable, puisque c'est la règle du Saint-Esprit : « Qu'ils soient éprouvés, et puis qu'ils servent[1]; » et encore : « C'est en servant bien dans les places inférieures, qu'on peut s'élever à un plus haut rang[2]; » et cette règle est fondée sur la conduite de Jésus-Christ. Trois ans entiers il tient ses apôtres sous sa discipline : instruits par sa doctrine, par ses miracles, par l'exemple de sa vie et de sa mort, il ne les envoie pas encore exercer leur ministère. Il revient des enfers et sort du tombeau, pour leur donner durant quarante jours de nouvelles instructions : et encore, après tant de soins, de peur de les exposer trop tôt, il les envoie se cacher dans Jérusalem : « Renfermez-vous, dit-il[3]; ne sortez pas jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la vertu d'en haut. » Il les jette dans une retraite profonde, sans laquelle le Saint-Esprit, leur conducteur nécessaire, ne viendra pas. Voilà comme sont formés ceux qui ont appris sous Jésus-Christ.

Et nous, Messieurs, sans avoir rien fait, nous entreprenons de remplir leurs places. Si l'ordre ecclésiastique est une milice, comme disent tous les saints Pères et tous les conciles après saint Paul[4], espère-t-on commander; mais le peut-on sans hasarder tout, lorsqu'on n'a jamais obéi, jamais servi sous les autres? Et quel ordre, quelle discipline y aura-t-il dans la guerre, si on peut seulement prétendre de s'élever autrement que par les degrés ? ou bien est-ce que la milice ecclésiastique, où il faut combattre tous les vices, toutes les passions, toutes les foiblesses humaines, toutes les mauvaises coutumes, toutes les maximes du monde, tous les artifices des hérétiques, toutes les entreprises des impies, en un mot tous les démons et tout l'enfer, ne demande pas autant de sagesse, autant d'art, autant d'expérience, et enfin autant de courage, quoique d'une autre manière, que la milice du monde? Quel spectacle, lorsque ceux qui devoient combattre à la tête ne savent par où commencer; qu'un conducteur secret remue

1. *I Tim.* III, 10. — 2. Ibid., 13. — 3. Luc. XXIV, 49. — 4. *I Tim.* I

avec peine sa foible machine, et que celui qui doit payer de sa personne paye à peine de mine et de contenance! O malheur, ô désolation, ô ravage inévitable de tout le troupeau! Car ignorez-vous cette juste mais redoutable sentence que Jésus-Christ prononce de sa propre bouche : « Si un aveugle conduit un autre aveugle, tous deux tomberont dans le précipice [1]? » Tous deux, tous deux tomberont; « et non-seulement, dit saint Augustin [2], l'aveugle qui mène, mais encore l'aveugle qui suit. » Ils tomberont l'un sur l'autre; mais certes l'aveugle qui mène tombe d'autant plus dangereusement qu'il entraîne les autres dans sa chute, et que Dieu redemandera de sa main le sang de son frère qu'il a perdu. Et, pour voir un effet terrible de cette menace, considérez tant de royaumes arrachés du sein de l'Église, par l'hérésie de ces derniers siècles; recherchez les causes de tous ces malheurs : il s'élèvera autour de vous, du creux des enfers, comme un cri lamentable des peuples précipités dans l'abîme : c'est nos indignes pasteurs qui nous ont jetés dans ce lieu de tourment où nous sommes; leur inutilité et leur ignorance nous les a fait mépriser : leur vanité et leur corruption nous les a fait haïr, injustement, il est vrai; car il falloit respecter Jésus-Christ en eux, et les promesses faites à l'Église; mais enfin ils ont donné lieu aux spécieuses déclamations qui nous ont séduits : ces sentinelles endormies ont laissé entrer l'ennemi; et la foi ancienne s'est anéantie par la négligence de ceux qui en étoient les dépositaires.

O sainte Église gallicane, pleine de science, pleine de vertus, pleine de force; jamais, jamais, je l'espère, tu n'éprouveras un tel malheur : la postérité te verra telle que t'ont vue les siècles passés, l'ornement de la chrétienté et la lumière du monde; toujours une des plus vives et des plus illustres parties de cette Église éternellement vivante que Jésus-Christ ressuscité a répandue par toute la terre.

Mais nous, mes Frères, voulons-nous mourir? et si nous ne commençons à vivre pour ne mourir plus, que nous sert d'être les membres d'un chef immortel, et d'un corps d'une Église qui ne doit jamais avoir de fin? c'est par cette considération qu'il faut finir ce discours.

TROISIÈME POINT.

Etrange impression qui s'est mise dans l'esprit des hommes, qui, pourvu qu'ils aient un recours fréquent aux sacrements de l'Église, croient que les péchés qu'ils ne cessent de commettre ne leur font pas tout le mal qu'ils leur pourroient faire; et s'imaginent être chrétiens, parce qu'aussi souvent confessés qu'ils sont pécheurs, ils soutiennent, dans une vie toute corrompue, une apparence de vie chrétienne! Ce n'est pas là la doctrine que Jésus-Christ et ses apôtres nous ont enseignée. « Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus [3]; » et de là que conclut saint Paul? « Ainsi vous devez penser que vous êtes morts au

1. Matth. xv, 14. — 2. Serm. XLVI, n. 21, tom. V, col. 236. — 3. *Rom.* VI, 9.

péché, pour vivre à Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur[1]; » et encore avec plus de force : « Si, dit-il, nous sommes morts au péché, comment pourrons-nous y vivre dorénavant[2]? » « Quomodo? » Comment? comment le pourrons-nous? Parole d'étonnement, qui fait voir l'apôtre saisi de frayeur à la seule vue d'une rechute. Déplorable dépravation des chrétiens! nous nous étonnons maintenant, quand ceux qui fréquentent les sacrements gardent les résolutions qu'ils y ont prises; et saint Paul s'étonnoit alors comment ceux qui les recevoient, et qui étoient morts au péché, pouvoient y vivre. Si, dit-il, nous sommes morts au péché de bonne foi; si, de bonne foi, nous avons renoncé à ces abominables impuretés; à cette aigreur implacable d'un cœur ulcéré, qui songe à se satisfaire par une vengeance éclatante, ou qui, goûtant en lui-même une vengeance cachée, triomphe secrètement de la simplicité d'un ennemi déçu; à ces meurtres que vous fait faire tous les jours une langue envenimée; à cette malignité dangereuse qui vous fait empoisonner si habilement et avec tant d'imperceptibles détours une conduite innocente; à cette fureur d'un jeu ruineux où votre famille change d'état à chaque coup, tantôt relevée pour un moment, et tantôt précipitée dans l'abîme : si nous avons renoncé à toutes ces choses et aux autres désordres de notre vie, comment pouvons-nous y vivre, et nous replonger volontairement dans cette horreur?

Mais procédons par principes; les hommes ne reviennent que par là. Voici donc le fondement que je pose. Quand Dieu daigne se communiquer à sa créature, son intention n'est pas de se communiquer en passant : « Mon Père et moi, nous viendrons à eux, dit le Fils de Dieu, et nous ferons en eux notre demeure[3]; » et encore : « Le Saint-Esprit demeurera en vous, et il y sera[4]; » et encore : « Qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui[5]; » une demeure réciproque. En un mot, l'Esprit de Dieu veut demeurer; car il est stable, constant, immuable de sa nature : il ne veut pas être en passant dans les âmes, il y veut avoir une demeure fixe; et s'il ne trouve dans votre conduite quelque chose de ferme et de résolu, il se retire : ou, pour vous dire tout votre mal, s'il ne trouve rien de ferme et de résolu dans votre conduite, craignez qu'il ne se soit déjà profondément retiré de vous, et que vous ne soyez celui dont il est écrit : « Vous avez le nom de vivant, et vous êtes mort[6]. » Ne dites pas que ce n'est que fragilité; car si la fragilité, qui est la grande maladie de notre nature, n'a point de remède dans l'Évangile, Jésus-Christ est mort et ressuscité en vain; en vain Dieu emploie à nous convertir, comme dit saint Paul, « la même vertu par laquelle il a ressuscité Jésus-Christ, « une vertu divine et surnaturelle : « In quo et resurrexistis « per fidem operationis Dei, qui suscitavit illum a mortuis[7]. » Et croire qu'on prenne toujours dans les sacrements une vertu miraculeuse et toute-puissante, en demeurant toujours également foible, de sorte

1. *Rom.* VI, 11. — 2. Ibid., 2. — 3. Joan. XIV, 23. — 4. Ibid., 17.
5. Ibid., VI, 57. — 6. *Apoc.* III, 1. — 7. *Coloss.* II, 12.

qu'on puisse toujours mourir au péché, et toujours y vivre, c'est une erreur manifeste.

Ce n'est pas je veuille dire qu'on ne puisse perdre la grâce recouvrée, et même la recouvrer plusieurs fois dans le sacrement de pénitence. Il faut détester tous les excès : celui-ci est rejeté par toute l'Église, et condamné manifestement dans toutes les Écritures, qui n'ont point donné de bornes à la divine miséricorde, ni à la vertu des saints sacrements. Mais comme je vous avoue que la vie chrétienne peut commencer quelquefois par l'infirmité, je dis qu'il en faut venir à la consistance. Un fruit n'est pas mûr d'abord, et sa crudité offense le goût; mais s'il ne vient à maturité, ce n'est pas du fruit : c'est du poison. Ainsi le pécheur qui se convertit, pourvu qu'il déplore sa fragilité, et qu'au lieu d'en être confus il ne s'en fasse pas une excuse, peut ne la pas vaincre d'abord, et les fruits de sa pénitence, quoique amers et désagréables, ne laissent pas d'être supportés par l'espérance qu'ils donnent. Mais que jamais nous ne produisions ces dignes fruits de pénitence tant recommandés dans l'Évangile[1], c'est-à-dire, « une conversion solide et durable, » « pœnitentiam stabilem, » comme l'appelle saint Paul[2]; que notre pénitence ne soit qu'un amusement, et, pour parler comme un saint concile d'Espagne, notre communion qu'un jeu sacrilége, où nous nous jouons de ce que le ciel et la terre ont de plus saints : « ludere de Dominica communione[3]; » que notre vie, toute partagée entre la vertu et le crime, ne prenne jamais un parti de bonne foi, ou plutôt qu'en ne gardant plus que le seul nom de vertu nous prenions ouvertement le parti du crime, le faisant régner en nous malgré les sacrements tant de fois reçus : c'est un prodige inouï dans l'Évangile, c'est un monstre dans la doctrine des mœurs.

Faites-moi venir un philosophe, un Socrate, un Aristote, qui vous voudrez : il vous dira que la vertu ne consiste pas dans un sentiment passager, mais que c'est une habitude constante et un état permanent Que nous ayons une moindre idée de la vertu chrétienne, et qu'à cause que Jésus-Christ nous a ouvert dans les sacrements une source inépuisable pour laver nos crimes; plus aveugles que les philosophes, qui ont cherché la stabilité dans la vertu, nous croyions être chrétiens, lorsque nous passons toute notre vie dans une inconstance perpétuelle : aujourd'hui dans les eaux de la pénitence, et demain dans nos premières ordures; aujourd'hui à la sainte table avec Jésus-Christ, et demain avec Bélial, et dans toute la corruption passée : peut-on déshonorer davantage le christianisme? et n'est-ce pas faire de Jésus-Christ même, chose abominable! un défenseur des mauvaises habitudes?

Ce n'est pas ainsi que Jésus-Christ a parlé des rechutes, lui qui, trouvant l'arbre cultivé et toujours infructueux, s'étonne de le voir encore sur la terre, et prononce qu'il n'est plus bon que pour le feu[4].

1. Luc. III, 8. — 2. *II Cor.* VII, 10.
3. *Concil. Eliberit.*, can. 47; Lab., tom. I, col. 975.
4. Luc. XIII, 6 et seq.

Quel effet attendez-vous de vos confessions stériles? ne voyez-vous pas que vous vous trompez vous-mêmes; et qu'ennemis, non pas du péché, mais du reproche de vos consciences qui vous inquiète, c'est de cette inquiétude, et non du péché, que vous voulez vous défaire : de sorte que le fruit de vos pénitences c'est d'étouffer le remords, et de vous faire trouver la tranquillité dans le crime?

Ah! il est vrai, vous me convainquez : dans la foiblesse où je suis, je me garderai bien d'approcher des saints sacrements. J'avois prévu cette malheureuse conséquence. Nous voici donc dans ces temps dont parle saint Paul, « où les hommes ne peuvent plus soutenir la sainte doctrine[1]. » Prêchez-leur la miséricorde toujours prête à les recevoir; au lieu d'être attendris par cette bonté, ils ne cesseront d'en abuser, jusqu'à ce qu'ils la rebutent et la changent en fureur : faites-leur voir le péril où les précipite le mépris des saints sacrements; il n'y a plus de sacrements pour eux. Combien en effet en connoissons-nous qui n'ont plus rien de chrétien que ce faux respect pour les sacrements qui fait qu'ils les abandonnent, de peur, disent-ils, de les profaner! Le beau reste de christianisme! comme si on pouvoit faire, pour ainsi parler, un plus grand outrage aux remèdes, que d'en être environné sans daigner les prendre, douter de leur vertu et les laisser inutiles.

O Jésus-Christ ressuscité, parlez vous-même. Vous avez dit de votre bouche sacrée que « les morts qui seroient gisants dans les tombeaux entendroient la voix du Fils de l'homme, et sortiroient des ombres de la mort[2]. » O vous, plus morts que les morts, morts de quatre jours, dont les entrailles déjà corrompues par des habitudes invétérées font horreur aux sens, « squelettes décharnés, os desséchés, » où il n'y a plus de suc, ni aucun reste de l'ancienne forme; quoiqu'une pierre pesante vous couvre, et que rien ne semble capable de forcer la dureté de votre cœur, « écoutez la voix du Fils de l'homme : » « Ossa arida, « audite verbum Domini[3]. » Est-ce en vain que saint Paul a dit que Dieu emploie pour vous convertir, et qu'il a mis dans ses sacrements « la même vertu par laquelle il a ressuscité Jésus-Christ : » « secundum « operationem potentiæ virtutis ejus, quam operatus est in Christo, « suscitans illum a mortuis[4]; » par conséquent une vertu infinie, une vertu miraculeuse, une vertu qui ressuscite les morts? Pourquoi donc voulez-vous périr?

Ah! j'ai trop abusé des grâces, et j'ai épuisé tous les remèdes. Mais pourquoi accusez-vous les remèdes que vous n'avez jamais pris qu'avec négligence? Avez-vous gémi? avez-vous prié? après avoir découvert vos plaies cachées à un sage médecin, avez-vous vécu dans le régime nécessaire, épargnant à votre foiblesse jusqu'aux occasions les moins dangereuses, et songeant plutôt à éviter les tentations qu'à les combattre? Mais cette vie est trop ennuyeuse, et on ne peut la souffrir. Songez, songez non pas aux ennuis, mais aux douleurs et au désespoir d'une éternité malheureuse : ce n'est pas ce qu'il nous faut faire pour

1. *II Tim.* IV, 3. — 2. *Joan.* V, 25, 28. — 3. *Ezech.* XXXVII, 4.
4. *Coloss.* II, 12.

notre salut, qui doit nous sembler difficile; mais ce qui nous arrivera, si nous en abandonnons le soin. Faites donc un dernier effort; vous consultez trop longtemps. Écoutez le conseil de saint Augustin; il a été dans la peine où je vous vois, et saura bien vous conseiller ce qu'il y faut faire. « Nolite libenter colloqui cum cupiditatibus vestris[1] : » « Cessez, dit ce pécheur si parfaitement converti, cessez de discourir avec vos passions et avec vos foiblesses; » vous écoutez trop leurs vaines excuses, les délais qu'elles vous proposent, les mauvais exemples qui les entretiennent, la mauvaise honte qu'elles vous remettent continuellement devant les yeux, et enfin les mauvaises compagnies qui vous entraînent au mal comme malgré vous. Ne voyez-vous pas l'erreur des hommes, qui, ne trouvant dans leurs plaisirs qu'une joie trompeuse, et jamais le repos qu'ils cherchent, s'étourdissent les uns les autres, et s'encouragent mutuellement à mal faire, toujours plus déterminés en compagnie qu'en particulier; marque visible d'égarement, et que leurs plaisirs destitués de la vraie nature du bien, et toujours suivis du dégoût, ont besoin, pour se soutenir, du tumulte qui offusque la réflexion? Cessez de les écouter, si vous ne voulez périr avec eux. Une grande résolution se doit prendre par quelque chose de vif et avec un soudain effort : demain, c'est trop tard, sortez aujourd'hui de l'abîme où vous périssez, et où peut-être vous vous déplaisez depuis si longtemps. On n'aura pas demain un autre Évangile, ni un autre enfer, ni un autre Dieu et un autre Jésus-Christ à vous prêcher : l'Église a fait ses derniers efforts dans cette fête et a épuisé toutes ses menaces. La vieillesse, où vous mettez votre confiance, ne fera que vous affoiblir l'esprit et le cœur, et répandre sur vos passions un ridicule qui vous rendra la fable du monde, mais qui n'opérera pas votre conversion. La mort, qui la suit de près, vous fera jouer peut-être le personnage de pénitent comme à un Antiochus; vous serez alarmés et non convertis : votre âme sera jetée dans un trouble irrémédiable; et incapable, dans sa frayeur, de se posséder elle-même, elle vous fera rouler sur les lèvres des actes de foi suggérés, comme l'eau court sur la pierre sans la pénétrer. Ainsi il n'y aura plus pour vous de miséricorde.

« Ah! mes Frères, j'espère de vous de meilleures choses, encore que je parle ainsi : » « Confidimus autem de vobis, dilectissimi, meliora, « et viciniora saluti, tametsi ita loquimur[2]. » Car pourquoi voulez-vous mourir, maison d'Israël, peuple béni, peuple bien-aimé; autrefois enfants de colère, et maintenant enfants d'adoption et de dilection éternelle; vous pour qui toutes les chaires retentissent d'avertissements salutaires, pour qui coulent toutes les grâces dans les sacrements, pour qui toute l'Église est en travail et s'efforce de vous enfanter en Jésus-Christ, mais pour qui Jésus-Christ est mort, pour qui ce Sauveur ressuscité ne cesse d'intercéder auprès de son Père par ses plaies : pourquoi voulez-vous mourir? Vivez, vivez plutôt, mes chers Frères; c'est Dieu même qui vous le demande, qui vous y exhorte, qui vous l'ordonne, qui vous en prie. Et nous, indignes interprètes de ses volontés, et

1. *In ps.* CXXXVI, n. 21, tom. IV, col. 1525. — 2. *Hebr.* VI, 9.

ministres tels quels de sa parole, nous secondons le dessein de sa miséricorde, et de cette même bouche dont nous vous consacrons les divins mystères, « nous vous conjurons pour Jésus-Christ, avec l'Apôtre, réconciliez-vous à Dieu : » « Obsecramus pro Christo, reconciliamini « Deo[1]; » et encore avec le prophète : « Convertissez-vous et vivez[2]; » mais, afin de vivre pour ne plus mourir, vivez dans les précautions nécessaires à la foiblesse. « Souvenez-vous, dit Jésus-Christ, de la femme de Loth[3], « et de la suite funeste d'un regard fugitif, et du monument éternel, que Dieu nous y donne, des châtiments qui suivent les moindres retours vers les objets qu'il faut quitter. Le grand mal des Israélites sous Achab, et celui qui les fit périr sans ressource, c'est que, parmi les dieux étrangers dont ils encensoient les autels, « ils furent, dit l'Écriture, si abominables, qu'ils adorèrent les dieux des Amorrhéens que Dieu avoit mis en fuite devant eux[4]. » Ces dieux vaincus, ces dieux renversés avec les peuples qui les servoient, furent révérés des Israélites et devinrent l'objet de leur culte : ce fut le comble de leurs maux et le pas le plus prochain vers la perdition. Craignez une semblable aventure : que ces idoles abattues ne voient jamais redresser leurs abominables autels; que la pensée de la mort efface tout l'éclat qui vous éblouit; que la résurrection de Jésus-Christ ouvre vos yeux aux biens éternels, et enfin que jamais le monde vaincu ne redevienne vainqueur.

Sire, quel autre sait mieux que vous assurer une victoire? et de qui pouvons-nous apprendre avec plus de fruit les véritables effets d'un triomphe entier, que de cette main invincible sous laquelle tant d'ennemis abattus ont vu tomber tout ensemble et leurs forces et leur courage, et, malgré leur secret dépit, ont perdu, avec l'espérance de se relever, jusqu'à l'envie de combattre? Jamais le monde ne sera tout à fait vaincu par les chrétiens, jusqu'à ce qu'il soit atterré de cette sorte, et qu'à force de le vaincre nous l'ayons réduit à désespérer pour jamais de rétablir dans nos cœurs son empire renversé. Mais, Sire, Votre Majesté, après la victoire si pleine et si assurée, a donné la paix à ses ennemis domptés; et cette paix tant vantée, mais qui ne l'est pas encore assez, fait le comble de votre gloire. Dans la guerre que les chrétiens ont à soutenir il n'y a ni paix ni trêve, puisque, si le monde cesse quelquefois de nous attaquer par le dehors, nous-mêmes nous ne cessons, par de continuels combats, de mettre notre salut en péril; de sorte que l'ennemi est toujours aux portes, et que le moindre relâchement, le moindre retour, enfin le moindre regard vers la conduite passée, peut en un moment faire évanouir toutes nos victoires, et rendre nos engagements plus dangereux que jamais : il faut donc s'armer de nouveau après le triomphe. Prenez, Sire, ces armes salutaires dont parle saint Paul[5] : la foi, la prière, le zèle, l'humilité, la ferveur; c'est par là qu'on peut assurer sa victoire parmi les infirmités et dans les tentations de cette vie. Arbitre de l'univers, et supérieur

1. *II Cor.* v, 20. — 2. *Ezech.* XVIII, 32. — 3. Luc. XVII, 32.
4. *III Reg.* XXI, 26. — 1. *Ephes.* VI, 11 et seq.

même à la fortune, si la fortune étoit quelque chose, c'est ici la seule occasion où vous pouvez craindre sans honte, et il n'y a plus pour vous qu'un seul ennemi à redouter : vous-même, Sire, vous-même, vos victoires, votre propre gloire, cette puissance sans bornes si nécessaire à conduire un État, si dangereuse à se conduire soi-même; voilà le seul ennemi dont vous ayez à vous défier. Qui peut tout, ne peut pas assez; qui peut tout, ordinairement tourne sa puissance contre lui-même; et quand le monde nous accorde tout, il n'est que trop malaisé de se refuser quelque chose; mais aussi c'est la grande gloire et la parfaite vertu de savoir, comme vous, se donner des bornes et demeurer dans la règle, quand la règle même semble nous céder.

Pour vivre dans cette règle qui soumet à Dieu toute créature, il faut, Sire, quelquefois descendre du trône. L'exemple de Jésus-Christ nous fait assez voir que « celui qui descend, c'est celui qui monte. Celui qui est descendu, dit saint Paul[1], jusqu'aux profondeurs de la terre, c'est celui qui est monté au plus haut des cieux. » Il faut donc descendre avec lui, quelque grand qu'on soit; descendre pour s'humilier, descendre pour se soumettre, descendre pour compatir, pour écouter de plus près la voix de la misère qui perce le cœur, et lui apporter un soulagement digne d'une si grande puissance. Voilà comme Jésus-Christ est descendu : qui descend ainsi remonte bientôt. C'est, Sire, l'élévation que je vous souhaite. . insi votre grandeur sera éternelle, votre État ne manquera jamais; nous vous verrons toujours roi, toujours couronné, toujours vainqueur et en ce monde et en l'autre, par la grâce et la bénédiction du Père, du Fils, et du Saint-Esprit.

SERMON SUR L'UNITÉ DE L'ÉGLISE[2].

Quam pulchra tabernacula tua, Jacob, et tentoria tua, Israel!

Que vos tentes sont belles, ô enfants de Jacob ! que vos pavillons, ô Israélites, sont merveilleux ! C'est ce que dit Balaam, inspiré de Dieu, à la vue du camp d'Israël dans le désert. *Au livre des Nombres*, XXIV, 1, 2, 3, 5.

Messeigneurs,

C'est sans doute un grand spectacle de voir l'Église chrétienne figurée dans les anciens Israélites; la voir, dis-je, sortie de l'Égypte et des ténèbres de l'idolâtrie, cherchant la terre promise à travers un désert immense, où elle ne trouve que d'affreux rochers et des sables brû-

1. *Ephes.* IV, 9, 10.
2. Sermon sur l'unité de l'Église prêché à l'ouverture de l'assemblée générale du clergé de France le 9 novembre 1681.

lants; nulle terre, nulle culture, nul fruit; une sécheresse effroyable; nul pain qu'il ne lui faille envoyer du ciel; nul rafraîchissement qu'il ne lui faille tirer par miracle du sein d'une roche; toute la nature stérile pour elle, et aucun bien que par grâce : mais ce n'est pas ce qu'elle a de plus surprenant. Dans l'horreur de cette vaste solitude, on la voit environnée d'ennemis; ne marchant jamais qu'en bataille; ne logeant que sous des tentes; toujours prête à déloger et à combattre : étrangère que rien n'attache, que rien ne contente; qui regarde tout en passant, sans vouloir jamais s'arrêter : heureuse néanmoins en cet état, tant à cause des consolations qu'elle reçoit durant le voyage, qu'à cause du glorieux et immuable repos qui sera la fin de sa course. Voilà l'image de l'Église pendant qu'elle voyage sur la terre.

Balaam la voit dans le désert : son ordre, sa discipline, ses douze tribus rangées sous leurs étendards : Dieu, son chef invisible, au milieu d'elle : Aaron, prince des prêtres et de tout le peuple de Dieu, chef visible de l'Église sous l'autorité de Moïse, souverain législateur et figure de Jésus-Christ : le sacerdoce étroitement uni avec la magistrature : tout en paix par le concours de ces deux puissances : Coré et ses sectateurs, ennemis de l'ordre et de la paix, engloutis à la vue de tout le peuple, dans la terre soudainement entr'ouverte sous leurs pieds, et ensevelis tout vivants dans les enfers. Quel spectacle! quelle assemblée! quelle beauté de l'Église! Du haut d'une montagne, Balaam la voit toute entière; et au lieu de la maudire comme on l'y vouloit contraindre, il la bénit. On le détourne, on espère lui en cacher la beauté, en lui montrant ce grand corps par un coin d'où il ne puisse en découvrir qu'une partie; et il n'est pas moins transporté : parce qu'il voit cette partie dans le tout, avec toute la convenance et toute la proportion qui les assortit l'un avec l'autre. Ainsi, de quelque côté qu'il la considère, il est hors de lui; et ravi en admiration il s'écrie : « Quam pulchra tabernacula tua, Jacob, et tentoria tua, Israel! » « Que vous êtes admirables sous vos tentes, enfants de Jacob! » quel ordre dans votre camp! quelle merveilleuse beauté paroît dans ces pavillons si sagement arrangés; et si vous causez tant d'admiration sous vos tentes et dans votre marche, que sera-ce quand vous serez établis dans votre patrie!

Il n'est pas possible, mes Frères, qu'à la vue de cette auguste assemblée vous n'entriez dans de pareils sentiments. Une des plus belles parties de l'Église universelle se présente à vous. C'est l'Église gallicane qui vous a tous engendrés en Jésus-Christ : Église renommée dans tous les siècles; aujourd'hui représentée par tant de prélats que vous voyez assistés de l'élite de leur clergé, et tous ensemble prêts à vous bénir, prêts à vous instruire selon l'ordre qu'ils en ont reçu du ciel. C'est en leur nom que je vous parle : c'est par leur autorité que je vous prêche. Qu'elle est belle, cette Église gallicane, pleine de science et de vertu! mais qu'elle est belle dans son tout, qui est l'Église catholique; et qu'elle est belle saintement et inviolablement unie à son chef, c'est-à-dire au successeur de saint Pierre! Oh! que cette union

ne soit point troublée! que rien n'altère cette paix et cette unité où Dieu habite !

Esprit saint, Esprit pacifique, qui faites habiter les frères unanimement dans votre maison, affermissez-y la paix. La paix est l'objet de cette assemblée : au moindre bruit de division nous accourons effrayés, pour unir parfaitement le corps de l'Église, le père et les enfants, le chef et les membres, le sacerdoce et l'empire. Mais puisqu'il s'agit d'unité, commençons à nous unir par des vœux communs, et demandons tous ensemble la grâce du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

MESSEIGNEURS,

« Regarde, et fais selon le modèle qui t'a été montré sur la montagne. » C'est ce qui fut dit à Moïse, lorsqu'il eut ordre de construire le tabernacle [1]. Mais saint Paul nous avertit [2] que ce n'est point ce tabernacle bâti de main d'homme qui doit être travaillé avec tant de soin, et formé sur ce beau modèle : c'est le vrai tabernacle de Dieu et des hommes; c'est l'Église catholique, où Dieu habite, et dont le plan est fait dans le ciel. C'est aussi pour cette raison que saint Jean voyoit dans l'Apocalypse la « sainte cité de Jéruralem [3], » et l'Église qui commençoit à s'établir par toute la terre; il la voyoit, dis-je, descendre du ciel. C'est là que les desseins ont été pris : « Regarde, et fais selon le modèle qui t'a été montré sur cette montagne. »

Mais pourquoi parler de saint Jean et de Moïse? écoutons Jésus-Christ lui-même. Il nous dira qu'il ne fait « rien que ce qu'il voit faire à son père [4]. » Qu'a-t-il donc vu, Chrétiens, quand il a formé son Église? qu'a-t-il vu dans la lumière éternelle et dans les splendeurs des saints où il a été engendré devant l'aurore? C'est le secret de l'Époux, et nul autre que l'Époux ne le peut dire.

« Père saint, je vous recommande ceux que vous m'avez donnés; » je vous recommande mon Église : « gardez-les en votre nom, afin qu'ils soient un comme nous [5]; » et encore : « Comme vous êtes en moi, et moi en vous, ô mon Père, ainsi qu'ils soient un en nous. Qu'ils soient un comme nous; qu'ils soient un en nous [6] : » je vous entends, ô Sauveur; vous voulez faire votre Église belle, vous commencez par la faire parfaitement une : car qu'est-ce que la beauté, sinon un rapport, une convenance, et enfin une espèce d'unité? Rien n'est plus beau que la nature divine, où le nombre même, qui ne subsiste que dans les rapports mutuels de trois Personnes égales, se termine en une parfaite unité. Après la Divinité, rien n'est plus beau que l'Église où l'unité divine est représentée. « Un comme nous, un en nous : regardez, et faites suivant ce modèle. »

Une si grande lumière nous éblouiroit : descendons, et considérons

1. *Exod.* XXV, 40. — 2. *Heb.* VIII, 9. — 3. *Apoc.* XXI, 10.
4. Joan. V, 19. — 5. Ibid., XVII, 11. — 6. Ibid., 21, 22.

l'unité avec la beauté dans les cœurs des anges. La lumière s'y distribue sans se diviser : elle passe d'un ordre à un autre, d'un chœur à un autre avec une parfaite correspondance, parce qu'il y a une parfaite subordination. Les anges ne dédaignent pas de se soumettre aux archanges, ni les archanges de reconnoître les puissances supérieures. C'est une armée où tout marche avec ordre; et comme disoit ce patriarche : « C'est ici le camp de Dieu[1]. » C'est pourquoi, dans ce combat donné dans le ciel, on nous représente « Michel et ses anges contre Satan et ses anges[2]. » Il y a un chef dans chaque parti; mais ceux qui disent avec saint Michel : « Qui égale Dieu? » triomphent des orgueilleux, qui disent : Qui nous égale? et les anges victorieux demeurent unis à leur Créateur sous le chef qu'il leur a donné. O Jésus, qui n'êtes pas moins le chef des anges que celui des hommes : « Regardez, et faites selon ce modèle; » que la sainte hiérarchie de votre Église soit formée sur celle des esprits célestes. Car, comme dit saint Grégoire[3], « si la seule beauté de l'ordre fait qu'il se trouve tant d'obéissance où il n'y a point de péché, combien plus doit-il y avoir de subordination et de dépendance parmi nous, où le péché mettroit tout en confusion sans ce secours! »

Selon cet ordre admirable, toute la nature angélique a ensemble une immortelle beauté; et chaque troupe, chaque cœur des anges a sa beauté particulière, inséparable de celle du tout. Cet ordre a passé du ciel à la terre; et je vous ai dit d'abord qu'outre la beauté de l'Église universelle, qui consiste dans l'assemblage du tout, chaque Église placée dans un si beau tout avec une justesse parfaite, a sa grâce particulière. Jusqu'ici tout nous est commun avec les saints anges : mais saint Grégoire nous a fait remarquer que le péché n'est point parmi eux; c'est pourquoi la paix y règne éternellement. Cette cité bienheureuse, d'où les superbes et les factieux ont été bannis, où il n'est resté que les humbles et les pacifiques, ne craint plus d'être divisée. Le péché est parmi nous : malgré notre infirmité, l'orgueil y règne; et tirant tout à soi, il nous arme les uns contre les autres. L'Église donc, qui porte en son sein, dans ce secret principe d'orgueil qu'elle ne cesse de réformer dans ses enfants, une éternelle semence de division, n'auroit point de beauté durable, ni de véritable unité, si elle ne trouvoit dans son unité des moyens de s'y affermir, quand elle est menacée de division.

Écoutez : voici le mystère de l'unité catholique, et le principe immortel de la beauté de l'Église. Elle est belle et une dans son tout; c'est ma première partie, où nous verrons la beauté de tout le corps de l'Église : belle et une en chaque membre : c'est ma seconde partie, où nous verrons la beauté particulière de l'Église gallicane dans ce beau tout de l'Église universelle : belle et une d'une beauté et d'une unité durable; c'e t ma dernière partie, où nous verrons dans le sein de l'unité catholique des remèdes pour prévenir les moindres com-

1. *Genes.* XXXII, 2. — 2. *Apoc.* XII, 7.
3. S. Greg.. *Epist.* lib. V, Epist. LIV, tom. II, col. 784.

mencements de division et de trouble. Que de grandeur et que de beauté! mais que de force, que de majesté, que de vigueur dans l'Église! Car ne croyez pas que je parle d'une beauté superficielle qui trompe les yeux. La vraie beauté vient de la santé : ce qui rend l'Église forte, la rend belle; son unité la rend belle, son unité la rend forte. Voyons donc dans son unité et sa beauté et sa force : heureux si, l'ayant vue belle premièrement dans son tout, et ensuite dans la partie à laquelle nous nous trouvons immédiatement attachés, nous travaillons à finir jusqu'aux moindres dissensions qui pourroient défigurer une beauté si parfaite. Ce sera le fruit de ce discours, et c'est sans doute le plus digne objet qu'on puisse proposer à un si grand auditoire.

PREMIER POINT.

J'ai, Messieurs, à vous prêcher un grand mystère; c'est le mystère de l'unité de l'Église. Unie au dedans par le Saint-Esprit, elle a encore un lien commun de sa communion extérieure, et doit demeurer unie par un gouvernement où l'autorité de Jésus-Christ soit représentée. Ainsi l'unité garde l'unité; et sous le sceau du gouvernement ecclésiastique l'unité de l'esprit est conservée. Quel est ce gouvernement? quelle en est la forme? Ne disons rien de nous-mêmes : ouvrons l'Évangile; l'Agneau a levé les sceaux de ce sacré livre, et la tradition de l'Église a tout expliqué.

Nous trouvons dans l'Évangile que Jésus-Christ voulant commencer le mystère de l'unité dans son Église, parmi tous ses disciples en choisit douze; mais que voulant consommer le mystère de l'unité dans la même Église, parmi les douze il en choisit un. « Il appela ses disciples, » dit l'Évangile[1] : les voilà tous; « et parmi eux il en choisit douze. » Voilà une première séparation, et les apôtres choisis. « Et voici les noms des douze apôtres : le premier est Simon qu'on appelle Pierre[2]. » Voilà, dans une seconde séparation, saint Pierre mis à la tête, et appelé pour cette raison du nom de Pierre, « que Jésus-Christ, dit saint Marc[3], lui avoit donné; » pour préparer, comme vous verrez, l'ouvrage qu'il méditoit, d'élever tout son édifice sur cette pierre.

Tout ceci n'est encore qu'un commencement du mystère de l'unité. Jésus-Christ, en le commençant, parloit encore à plusieurs : « Allez, prêchez, je vous envoie : » « Ite, prædicate, mitto vos[4] : » mais quand il veut mettre la dernière main au mystère de l'unité, il ne parle plus à plusieurs; il désigne Pierre personnellement et par le nouveau nom qu'il lui a donné : c'est un seul qui parle à un seul : Jésus-Christ Fils de Dieu à Simon fils de Jonas : Jésus-Christ qui est la vraie pierre, et fort par lui-même, à Simon qui n'est Pierre que par la force que Jésus-Christ lui communique : c'est à celui-là que Jésus-Christ parle; et en lui parlant il agit en lui, et y imprime le caractère de sa fermeté : « Et moi, dit-il[4], je te dis à toi : Tu es Pierre, et, ajoute-t-il, sur cette pierre

1. Luc. VI, 13. — 2. Matth. X, 2. — 3. Marc. III, 16. — 4. Matth. X, 6, 7, 16.
4. Matth. XVI, 18.

j'établirai mon Église, et, conclut-il, les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » Pour le préparer à cet honneur, Jésus-Christ, qui sait que la foi qu'on a en lui est le fondement de son Église, inspire à Pierre une foi digne d'être le fondement de cet admirable édifice : « Vous êtes le Christ, Fils de Dieu vivant[1]. » Par cette haute prédication de la foi, il s'attire l'inviolable promesse qui le fait le fondement de l'Église. La parole de Jésus-Christ, qui de rien fait ce qu'il lui plaît, donne cette force à un mortel. Qu'on ne dise point, qu'on ne pense point que ce ministère de saint Pierre finisse avec lui : ce qui doit servir de soutien à une Église éternelle ne peut jamais avoir de fin. Pierre vivra dans ses successeurs; Pierre parlera toujours dans sa chaire : c'est ce que disent les Pères; c'est ce que confirment six cent trente évêques au concile de Chalcédoine[2].

Jésus-Christ ne parle pas sans effet. Pierre portera partout avec lui, dans cette haute prédication de la foi, le fondement des Églises; et voici le chemin qu'il lui faut faire. Par Jérusalem, la cité sainte où Jésus-Christ a paru, où « l'Église devoit commencer[3] » pour continuer la succession du peuple de Dieu, où Pierre par conséquent devoit être longtemps le chef de la parole et de la conduite, d'où il alloit visitant les Églises persécutées[4], et les confirmant dans la foi; où il falloit que le grand Paul, Paul revenu du troisième ciel, le vînt voir[5] : non pas Jacques, quoiqu'il y fût; un si grand apôtre, « frère du Seigneur[6], » évêque de Jérusalem, appelé le Juste, et également respecté par les chrétiens et par les juifs : ce n'étoit pas lui que Paul devoit venir voir; mais il est venu voir Pierre, et le voir selon la force de l'original, comme on vient voir une chose pleine de merveilles et digne d'être recherchée, « le contempler, l'étudier, dit saint Jean Chrysostome[7], et le voir comme plus grand aussi bien que plus ancien que lui, » dit le même Père : le voir néanmoins, non pour être instruit, lui que Jésus-Christ instruisoit lui-même par une révélation si expresse; mais afin de donner la forme aux siècles futurs, et qu'il demeurât établi à jamais que quelque docte, quelque saint qu'on soit, fût-on un autre saint Paul, il faut voir Pierre : par cette sainte cité et encore par Antioche, la métropolitaine de l'Orient; mais ce n'est rien, la plus illustre Église du monde, puisque c'est là que le nom de chrétien a pris naissance : vous l'avez lu dans les Actes[8]; Église fondée par saint Barnabé et par saint Paul, mais que la dignité de Pierre oblige à le reconnoître pour son premier pasteur, l'histoire ecclésiastique en fait foi : où il falloit que Pierre vînt, quand elle se fut distinguée des autres par une si éclatante profession du christianisme, et que sa chaire à Antioche fit une solennité dans les Églises : par ces deux villes, illustres dans l'Église chrétienne par des caractères si

1. Matth. XVI, 16.
2. *Conc. Chalc.*, *Act.* II, III; Lab., tom. IV, col. 368, 425; *Relat. ad Leon.* ibid., col. 833.
3. Luc. XXIV, 47. — 4. *Act.* IX, 32. — 5. *Gal.* I, 18. — 6. Ib., 19.
7. *In Epist. ad Gal.*, cap. I, n. 11, tom. X, pag. 677.
8. *Act.* XI 26.

marqués, il falloit qu'il vînt à Rome plus illustre encore : Rome, le chef de l'idolâtrie aussi bien que de l'empire; mais Rome, qui, pour signaler le triomphe de Jésus-Christ, est prédestinée à être le chef de la religion et de l'Église, doit devenir par cette raison la propre Église de saint Pierre; et voilà où il faut qu'il vienne, par Jérusalem, et par Antioche.

Mais pourquoi voyons-nous ici l'apôtre saint Paul? le mystère en seroit long à déduire. Souvenez-vous seulement du grand partage où l'univers fut comme divisé entre Pierre et Paul; où Pierre chargé du tout en général par sa primauté, et par un ordre exprès chargé des Gentils qu'il avoit reçus en la personne de Cornélius le Centurion[1], ne laisse pas, pour faciliter la prédication, de se charger du soin spécial des Juifs, comme Paul se chargea du soin spécial des Gentils[2]. Puisqu'il falloit partager, il falloit que le premier eût les aînés; que le chef, à qui tout se devoit unir, eût le peuple sur lequel le reste devoit être enté, et que le vicaire de Jésus-Christ eût le partage de Jésus-Christ même. Mais ce n'est pas encore assez; et il faut que Rome revienne au partage de saint Pierre : car encore que, comme chef de la gentilité, elle fût plus que toutes les autres villes comprise dans le partage de l'apôtre des Gentils, comme le chef de la chrétienté, il faut que Pierre y fonde l'Église : ce n'est pas tout; il faut que la commission extraordinaire de Paul expire avec lui à Rome, et que réunie à jamais, pour ainsi parler, à la chaire suprême de Pierre à laquelle elle étoit subordonnée, elle élève l'Église romaine au comble de l'autorité et de la gloire. Disons encore : quoique ces deux frères, saint Pierre et saint Paul, nouveaux fondateurs de Rome, plus heureux, comme plus unis, que ses deux premiers fondateurs, doivent consacrer ensemble l'Église romaine, quelque grand que soit saint Paul, en science, en dons spirituels, en charité, en courage, encore qu'il ait « travaillé plus que tous les autres apôtres[3], » et qu'il paroisse étonné lui-même de ses grandes révélations[4] et de l'excès de ses lumières, il faut que la parole de Jésus-Christ prévale : Rome ne sera pas la chaire de saint Paul, mais la chaire de saint Pierre; c'est sous ce titre qu'elle sera plus assurément que jamais le chef du monde : et qui ne sait ce qu'a chanté le grand saint Prosper, il y a plus de douze cents ans[5] : « Rome, le siége de Pierre, devenue sous ce titre le chef de l'ordre pastoral dans tout l'univers, s'assujettit par la religion ce qu'elle n'a pu subjuguer par les armes? » Que volontiers nous répétons ce sacré cantique d'un Père de l'Église gallicane! c'est le cantique de la paix, où, dans la grandeur de Rome, l'unité de toute l'Église est célébrée.

Ainsi fut établie et fixée à Rome la chaire éternelle. C'est cette Église romaine qui, enseignée par saint Pierre et ses successeurs, ne connoît point d'hérésie. Les donatistes affectèrent d'y avoir un siége[6], et crurent se sauver par ce moyen du reproche qu'on leur faisoit que

1. *Act.* x. — 2. *Gal.* II, 7, 8, 9. — 3. *I Cor.* XV, 10. — 4. *II Cor.* II, 7.
5. S. Prosp., *Carm. de Ingr.*, c. II.
6. S. Opt. Mil., l. II, n. 4, pag. 29, edit. 70.

la chaire d'unité leur manquoit : mais la chaire de pestilence ne put subsister, ni avoir de succession auprès de la chaire de vérité. Les manichéens se cachèrent quelque temps dans cette Église[1] : les y découvrir seulement, a été les en bannir pour jamais. Ainsi les hérésies ont pu y passer, mais non pas y prendre racine. Que, contre la coutume de tous leurs prédécesseurs, un ou deux souverains pontifes, ou par violence, ou par surprise, n'aient pas assez constamment soutenu ou assez pleinement expliqué la doctrine de la foi, consultés de toute la terre, et répondant durant tant de siècles à toutes sortes de questions de doctrine, de discipline, de cérémonies, qu'une seule de leurs réponses se trouve notée par la souveraine rigueur d'un concile œcuménique, ces fautes particulières n'ont pu faire aucune impression dans la chaire de saint Pierre. Un vaisseau qui fend les eaux n'y laisse pas moins de vestiges de son passage. C'est Pierre qui a failli, mais qu'un regard de Jésus ramène aussitôt[2]; et qui, avant que le Fils de Dieu lui déclare sa faute future, assuré de sa conversion, reçoit l'ordre de « confirmer ses frères[3] : » et quels frères? les apôtres, les colonnes mêmes : combien plus les siècles suivants ! Qu'a servi à l'hérésie des monothélites d'avoir pu surprendre un pape? l'anathème qui lui a donné le premier coup n'en est pas moins parti de cette chaire, qu'elle tenta vainement d'occuper; et le concile sixième ne s'en est pas écrié avec moins de force : « Pierre a parlé par Agathon[4]. » Toutes les autres hérésies ont reçu du même endroit le coup mortel. Ainsi l'Église romaine est toujours vierge; la foi romaine est toujours la foi de l'Église; on croit toujours ce qu'on a cru; la même voix retentit partout; et Pierre demeure dans ses successeurs le fondement des fidèles. C'est Jésus-Christ qui l'a dit; et le ciel et la terre passeront, plutôt que sa parole.

Mais voyons encore en un mot la suite de cette parole. Jésus-Christ poursuit son dessein; et après avoir dit à Pierre, éternel prédicateur de la foi : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église[5], » il ajoute : « et je te donnerai les clefs du royaume des cieux. » Toi qui as la prérogative de la prédication de la foi, tu auras aussi les clefs qui désignent l'autorité du gouvernement : « ce que tu lieras sur la terre, sera lié dans le ciel; et ce que tu délieras sur la terre, sera délié dans le ciel. » Tout est soumis à ces clefs; tout, mes Frères, rois et peuples, pasteurs et troupeaux : nous le publions avec joie; car nous aimons l'unité, et nous tenons à gloire notre obéissance. C'est à Pierre qu'il est ordonné premièrement « d'aimer plus que tous les autres apôtres, » et ensuite « de paître » et gouverner tout, « et les agneaux et les brebis[6], » et les petits et les mères, et les pasteurs mêmes : pasteurs à l'égard des peuples, et brebis à l'égard de Pierre, ils honorent en lui Jésus-Christ, confessant aussi qu'avec raison on lui demande un plus grand amour, puisqu'il a plus de dignité avec

1. S. Leo., serm. XLI, c. V. — 2. Luc. XXII, 61, — 3. Ibid., 32.
4. *Conc. Const.* III, gen. VI; Serm. acclam. ad Imp., *Act.* XVIII, tom. VI, *Conc.* col. 1053.
5. Matth. XVI, 18, 19. — 6. Joan. XXI, 15, 16, 17.

plus de charge; et que parmi nous, sous la discipline d'un maître tel que le nôtre, il faut, selon sa parole, « que le premier soit comme lui, par la charité, le serviteur de tous les autres[1]. »

Ainsi saint Pierre paroît le premier en toutes manières : le premier à confesser la foi[2], le premier dans l'obligation d'exercer l'amour[3]; le premier de tous les apôtres qui vit Jésus-Christ ressuscité des morts[4], comme il en devoit être le premier témoin devant tout le peuple[5]; le premier quand il fallut remplir le nombre des apôtres[6], le premier qui confirma la foi par un miracle[7], le premier à convertir les Juifs[8], le premier à recevoir les gentils[9] : le premier partout; mais je ne puis pas tout dire. Tout concourt à établir sa primauté; oui, mes Frères, tout, jusqu'à ses fautes, qui apprennent à ses successeurs à exercer une si grande puissance avec humilité et condescendance. Car Jésus-Christ est le seul pontife qui, au-dessus, dit saint Paul[10], du péché et de l'ignorance, n'a pu ressentir la foiblesse humaine que dans la mortalité, ni apprendre la compassion que par ses souffrances. Mais les pontifes ses vicaires, qui tous les jours disent avec nous, « pardonnez-nous nos fautes, » apprennent à compatir d'une autre manière, et ne se glorifient pas du trésor qu'ils portent dans un vaisseau si fragile.

Mais une autre faute de Pierre donne une autre leçon à toute l'Église. Il en avoit déjà pris le gouvernement en main quand saint Paul lui dit en face, qu'il « ne marchoit pas droitement selon l'Évangile[11], » parce qu'en s'éloignant trop des Gentils convertis, il mettoit quelque espèce de division dans l'Église. Il ne manquoit pas dans la foi, mais dans la conduite : je le sais; les anciens l'ont dit, et il est certain. Mais enfin saint Paul faisoit voir à un si grand apôtre qu'il manquoit dans la conduite[12] : et encore que cette faute lui fût commune avec Jacques, il ne s'en prend pas à Jacques; mais à Pierre qui étoit chargé du gouvernement, et il écrit la faute de Pierre dans une épître qu'on devoit lire éternellement dans toutes les Églises avec le respect qu'on doit à l'autorité divine : et Pierre, qui le voit, ne s'en fâche pas; et Paul, qui l'écrit, ne craint pas qu'on l'accuse d'être vain. Ames célestes, qui ne sont touchées que du bien commun; qui écrivent, qui laissent écrire, aux dépens de tout, ce qu'ils croient utile à la conversion des Gentils et à l'instruction de la postérité! Il falloit que dans un pontife aussi éminent que saint Pierre, les pontifes ses successeurs apprissent à prêter l'oreille à leurs inférieurs, lorsque, beaucoup moindres que saint Paul, et dans de moindres sujets, ils leur parleroient avec moins de force, mais toujours avec le même dessein de pacifier l'Église. Voilà ce que saint Cyprien[13], saint Augustin[14] et les autres Pères ont remarqué dans cet exemple de saint Pierre. Admirons, après ces grands hommes, dans l'humilité, l'ornement le plus néces-

1. Marc. x, 44. — 2. Matth. xvi, 16. — 3. Joan. xxi et seq. — 4. *I Cor.* xv, 5.
5. *Act.* ii, 14. — 6. Ibid., i, 15. — 7. Ibid., iii, 6, 7. — 8. Ibid., ii, 14.
9. Ibid., x. — 10. *Heb.* ii, 17, 18; iv, 15; vii, 26. — 11. *Gal.* ii, 11, 14.
12. Ibid., 11. — 13, S. Cypr., epist. lxxi, p. 127
14. S. Aug., ep. lxxviii, n. 22, tom. II, col. 198.

saire des grandes places, et quelque chose de plus vénérable dans la modestie que dans tous les autres dons, et le monde plus disposé à l'obéissance, quand celui à qui on la doit obéit le premier à la raison; et Pierre qui se corrige, plus grand, s'il se peut, que Paul qui le reprend.

Suivons; ne vous lassez point d'entendre le grand mystère qu'une raison nécessaire nous oblige aujourd'hui de vous prêcher. On veut de la morale dans les sermons; et on a raison, pourvu qu'on entende que la morale chrétienne est fondée sur les mystères du christianisme. Ce que je vous prêche, « je vous le dis, est un grand mystère en Jésus-Christ et en son Église[1]; » et ce mystère est le fondement de cette belle morale qui unit tous les chrétiens dans la paix, dans l'obéissance et dans l'unité catholique.

Vous avez vu cette unité dans le saint Siége : la voulez-vous voir dans tout l'ordre et dans tout le collége épiscopal? Mais c'est encore en saint Pierre qu'elle doit paroître, et encore dans ces paroles : « Tout ce que tu lieras, sera lié; tout ce que tu délieras, sera délié[2]. » Tous les papes et tous les saints Pères l'ont enseigné d'un commun accord. Oui, mes Frères, ces grandes paroles, où vous avez vu si clairement la primauté de saint Pierre, ont érigé les évêques, puisque la force de leur ministère consiste à lier ou à délier ceux qui croient ou ne croient pas à leur parole. Ainsi cette divine puissance de lier et de délier est une annexe nécessaire, et comme le dernier sceau de la prédication que Jésus-Christ leur a confiée; et vous voyez en passant tout l'ordre de la juridiction ecclésiastique. C'est pourquoi le même qui a dit à saint Pierre : « Tout ce que tu lieras sera lié, tout ce que tu délieras sera délié , » a dit la même chose à tous les apôtres; et leur a dit encore : « Tous ceux dont vous remettrez les péchés, ils leur seront remis; et tous ceux dont vous retiendrez les péchés, ils leur seront retenus[4]. » Qu'est-ce que lier, sinon retenir? et qu'est-ce que délier, sinon remettre? et le même qui donne à Pierre cette puissance, la donne aussi de sa propre bouche à tous les apôtres. « Comme mon Père m'a envoyé, ainsi, dit-il, je vous envoie[5]. » On ne peut voir ni une puissance mieux établie, ni une mission plus immédiate : aussi souffle-t-il également sur tous; il répand sur tous le même esprit avec ce souffle, en leur disant : « Recevez le Saint-Esprit; ceux dont vous remettrez les péchés, ils seront remis[6] : » et le reste que nous avons récité.

C'étoit donc manifestement le dessein de Jésus-Christ de mettre premièrement dans un seul ce que dans la suite il vouloit mettre dans plusieurs : mais la suite ne renverse pas le commencement, et le premier ne perd pas sa place. Cette première parole, « Tout ce que tu lieras, » dite à un seul, a déjà rangé sous sa puissance chacun de ceux à qui on dira : « Tout ce que vous remettrez; » car les promesses de Jésus-Christ, aussi bien que ses dons, sont sans repentance; et ce

1. *Ephes.* v, 32. — 2. Matth. xvi, 19. — 3. Matth. xviii, 18.
4. Joan xx, 23. — 5. Ibid., 21. — 6. Ibid., 22, 23.

qui est une fois donné indéfiniment et universellement, est irrévocable : outre que la puissance donnée à plusieurs porte sa restriction dans son partage; au lieu que la puissance donnée à un seul, et sur tous, et sans exception, emporte la plénitude; et n'ayant à se partager avec aucun autre, elle n'a de bornes que celles que donne la règle. C'est pourquoi nos anciens docteurs de Paris, que je pourrois ici nommer avec honneur, ont tous reconnu d'une même voix, dans la chaire de saint Pierre, la plénitude de la puissance apostolique : c'est un point décidé et résolu; mais ils demandent seulement qu'elle soit réglée dans son exercice par les canons, c'est-à-dire par les lois communes de toute l'Église : de peur que, s'élevant au-dessus de tout, elle ne détruise elle-même ses propres décrets.

Ainsi le mystère est entendu : tous reçoivent la même puissance, et tous de la même source; mais non pas tous en même degré, ni avec la même étendue : car Jésus-Christ se communique en telle mesure qu'il lui plaît, et toujours de la manière la plus convenable à établir l'unité de son Église. C'est pourquoi il commence par le premier, et dans ce premier il forme le tout; et lui-même il développe avec ordre ce qu'il a mis dans un seul. « Et Pierre, dit saint Augustin [1], qui, dans l'honneur de sa primauté, représentoit toute l'Église, reçoit aussi le premier et le seul d'abord les clefs qui dans la suite devoient être communiquées à tous les autres [2], » afin que nous apprenions, selon la doctrine d'un saint évêque de l'Église gallicane [3], que l'autorité ecclésiastique, premièrement établie en la personne d'un seul, ne s'est répandue qu'à condition d'être toujours ramenée au principe de son unité; et que tous ceux qui auront à l'exercer, se doivent tenir inséparablement unis à la même chaire.

C'est cette chaire romaine tant célébrée par les Peres, où ils ont exalté, comme à l'envi, « la principauté de la chaire apostolique, la principauté principale, la source de l'unité, et dans la place de Pierre l'éminent degré de la chaire sacerdotale; l'Église mère, qui tient en main la conduite de toutes les autres Églises; le chef de l'épiscopat d'où part le rayon du gouvernement; la chaire principale, la chaire unique en laquelle tous gardent l'unité. » Vous entendez dans ces mots saint Optat, saint Augustin, saint Cyprien, saint Irénée, saint Prosper, saint Avite, saint Théodoret, le concile de Chalcédoine, et les autres; l'Afrique, les Gaules, la Grèce, l'Asie; l'Orient et l'Occident unis ensemble [4] : et voilà, sans préjudice des lumières divines, extraordinaires et surabondantes, et de la puissance proportionnée à de si grandes lumières, qui étoit pour les premiers temps dans les apôtres, premiers fondateurs de toutes les Églises chrétiennes, voilà, dis-je,

1. S. Aug., in Joan. Tract. CXXIV, tom. III, part. II, col. 822.
2. S. Opt. Mil. lib. VII, n. 3, pag. 104.
3. S. Cæsar. Arel., *Epist. ad Symm.*, tom. I, *Conc. Gall.*, p. 184.
4. S. Aug., epist. XLIII, t. II, col. 91; S. Iren., lib. III, c. III, p. 175; S. Cypr., epist. LV, p. 86; Theod., *Ep. ad Ren.* CXVI, tom. III, pag. 989; S. Avit., *Ep ad Faust.*, tom. I. *Conc. Gall.*, pag. 158; S. Prosper, *Carm. de Ingr.*, cap. II. *Conc. Chalc.*, Relat. ad Leon., Lab., tom. IV, col. 837; Libell. Joan. Const., ibid col. 1486; S. Opt. Mil., lib. II, n. 2, p. 28.

ce qui doit rester, selon la parole de Jésus-Christ et la constante tradition de nos Pères, dans l'ordre commun de l'Église : et puisque c'étoit le conseil de Dieu de permettre, pour éprouver ses fidèles, qu'il s'élevât des schismes et des hérésies, il n'y avoit point de constitution ni plus ferme pour se soutenir ni plus forte pour les abattre. Par cette constitution, tout est fort dans l'Église, parce que tout y est divin, et que tout y est uni : et comme chaque partie est divine, le lien aussi est divin; et l'assemblage est tel que chaque partie agit avec la force du tout. C'est pourquoi nos prédécesseurs, qui ont dit si souvent, dans leurs conciles[1], qu'ils agissoient dans leurs Églises comme vicaires de Jésus-Christ et successeurs des apôtres qu'il a immédiatement envoyés, ont dit aussi dans d'autres conciles[2], comme ont fait les papes à Châlons, à Vienne et ailleurs, qu'ils agissoient « au nom de Pierre, » « vice Petri, » « par l'autorité donnée à tous les évêques en la personne de saint Pierre, » « auctoritate episcopis per beatum Petrum « collata, » « comme vicaires de saint Pierre, » « vicarii Petri, » et l'ont dit lors même qu'ils agissoient par leur autorité ordinaire et subordonnée ; parce que tout a été mis premièrement dans saint Pierre, et que la correspondance est telle dans tout le corps de l'Église, que ce que fait chaque évêque, selon la règle et dans l'esprit de l'unité catholique, toute l'Église, tout l'épiscopat, et le chef de l'épiscopat le fait avec lui.

S'il est ainsi, Chrétiens, si les évêques n'ont tous ensemble qu'une même chaire, par le rapport essentiel qu'ils ont tous avec la chaire unique où saint Pierre et ses successeurs sont assis; si, en conséquence de cette doctrine, ils doivent tous agir dans l'esprit de l'unité catholique, en sorte que chaque évêque ne dise rien, ne fasse rien, ne pense rien que l'Église universelle ne puisse avouer : que doit attendre l'univers d'une assemblée de tant d'évêques? M'est-il permis, Messeigneurs, de vous adresser la parole, à vous de qui je la tiens aujourd'hui; mais à vous qui êtes mes juges et les interprètes de la volonté divine? Ah! sans doute, puisque c'est vous qui m'ouvrez la bouche, quand je vous parle, Messeigneurs, ce n'est pas moi qui vous parle, c'est vous-mêmes qui vous parlez à vous-mêmes. Songeons que nous devons agir par l'esprit de toute l'Église; ne soyons pas des hommes vulgaires que les vues particulières détournent du vrai esprit de l'unité catholique : nous agissons dans un corps, dans le corps de l'épiscopat et de l'Église catholique, où tout ce qui est contraire à la règle ne manque jamais d'être détesté ; car l'esprit de vérité y prévaut toujours. Puissent nos résolutions être telles, qu'elles soient dignes de nos pères, et dignes d'être adoptées par nos descendants; dignes enfin d'être comptées parmi les actes authentiques de l'Église, et insérées avec honneur dans ces registres immortels où sont compris les décrets qui regardent non-seulement la vie présente, mais encore la vie future et l'éternité toute entière!

1. *Conc. Meld.*, præf. tom. III; *Conc. Gall.*, p. 27.
2. Synod. Rem., t. VIII, *Conc.* col. 591 ; *Conc. Vien.*, tom. IX; *Conc.* col. 433 ; *Conc. Calib.*, ibid.. col, 275 ; *Conc. Rem.*, ib., col. 481 ; *Conc. Cicest.*, t. X, *Conc.* col. 1182; Ivo Carn. *De Cath. Petr. Ant.*

La comprenez-vous maintenant, cette immortelle beauté de l'Église catholique, où se ramasse ce que tous les lieux, ce que tous les siècles présents, passés et futurs ont de beau et de glorieux? Que vous êtes belle dans cette union, ô Église catholique; mais en même temps que vous êtes forte! « Belle, dit le saint Cantique [1], et agréable comme Jérusalem; » et en même temps, « terrible comme une armée rangée en bataille : » belle comme Jérusalem où l'on voit une sainte uniformité, et une police admirable sous un même chef : belle assurément dans votre paix, lorsque recueillie dans vos murailles vous louez celui qui vous a choisie, annonçant ses vérités à ses fidèles. Mais si les scandales s'élèvent, si les ennemis de Dieu osent l'attaquer par leurs blasphèmes, vous sortez de vos murailles, ô Jérusalem, et vous vous formez en armée pour les combattre : toujours belle en cet état, car votre beauté ne vous quitte pas; mais tout à coup devenue terrible : car une armée qui paroît si belle dans une revue, combien est-elle terrible quand on voit tous les arcs bandés et toutes les piques hérissées contre soi! Que vous êtes donc terrible, ô Église sainte, lorsque vous marchez, Pierre à votre tête, et la chaire de l'unité vous unissant toute; abattant les têtes superbes et toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu; pressant ses ennemis de tout le poids de vos bataillons serrés; les accablant tout ensemble et de toute l'autorité des siècles passés, et de toute l'exécration des siècles futurs; dissipant les hérésies, et les étouffant quelquefois dans leur naissance; prenant les petits de Babylone et les hérésies naissantes, et les brisant contre votre Pierre; Jésus-Christ votre chef vous mouvant d'en haut et vous unissant, mais vous mouvant et vous unissant par des instruments proportionnés, par des moyens convenables, par un chef qui le représente, qui vous fasse en tout agir toute entière, et rassemble toutes vos forces dans une seule action!

Je ne m'étonne donc plus de la force de l'Église, ni de ce puissant attrait de son unité. Pleine de l'Esprit de celui qui dit : « Je tirerai tout à moi [2], » tout vient à elle, Juifs et Gentils, Grecs et Barbares. Les Juifs devoient venir les premiers; et malgré la réprobation de ce peuple ingrat, il y a ce précieux reste et ces bienheureux réservés tant célébrés par les prophètes. Prêchez, Pierre; tendez vos filets, divin pêcheur. Cinq mille, trois mille entreront d'abord, bientôt suivis d'un plus grand nombre. Mais « Jésus-Christ a d'autres brebis qui ne sont pas de ce bercail [3]. » C'est par vous, ô Pierre, qu'il veut commencer à les rassembler. Voyez ces serpents, voyez ces reptiles et ces autres animaux immondes qui vous sont présentés du ciel. C'est les Gentils, peuple immonde, et peuple qui n'est pas peuple : et que vous dit la voix céleste? « Tue et mange [4], » unis, incorpore, fais mourir la gentilité dans ces peuples : et voilà en même temps à la porte les envoyés de Cornélius; et Pierre, qui a reçu les bienheureux restes des Juifs, va consacrer les prémices des Gentils.

Après les prémices viendra le tout; après l'officier romain, Rome

1. *Cant.* VI, 3. — 2. Joan, XII, 32. — 3. Ibid., X, 16. — 4. *Act.* X, 12, 13.

viendra elle-même; après Rome, viendront les peuples l'un sur l'autre. Quelle Église a enfanté tant d'autres Églises? D'abord tout l'Occident est venu par elle, et nous sommes venus des premiers; vous le verrez bientôt. Mais Rome n'est pas épuisée dans sa vieillesse, et sa voix n'est pas éteinte; nuit et jour elle ne cesse de crier aux peuples les plus éloignés, afin de les appeler au banquet où tout est fait un, et voilà qu'à cette voix maternelle les extrémités de l'Orient s'ébranlent, et semblent vouloir enfanter une nouvelle chrétienté pour réparer les ravages des dernières hérésies : c'est le destin de l'Église. « Movebo candelabrum tuum : » « Je remuerai votre chandelier, » dit Jésus-Christ à l'Église d'Éphèse [1]; je vous ôterai la foi : « Je le remuerai; » il n'éteint pas la lumière, elle la transporte : elle passe à des climats plus heureux. Malheur, malheur encore une fois à qui la perd; mais la lumière va son train, et le soleil achève sa course.

Mais quoi, je ne vois pas encore les rois et les empereurs! où sont-ils, ces illustres nourriciers tant de fois promis à l'Église par les prophètes? Ils viendront, mais en leur temps. Ne voyez-vous pas dans un seul psaume [2] le temps « où les nations entrent en fureur, où les rois et les princes font de vains complots contre le Seigneur et contre son Christ? » Mais je vois tout à coup un autre temps : « Et nunc, et « nunc, » « et maintenant, » c'est un autre temps qui va paroître. « Et nunc, reges, intelligite : » « Et maintenant, ô rois, entendez : » durant le temps de votre ignorance vous avez combattu l'Église, et vous l'avez vue triompher malgré vous; maintenant vous allez aider à son triomphe. « Et maintenant, ô rois, entendez; instruisez-vous, arbitres du monde, servez le Seigneur en crainte : » et le reste que vous savez.

Durant ces jours de tempête, où l'Église, comme un rocher, devoit voir les efforts des rois se briser contre elle, demandez aux chrétiens si les césars pouvoient être de leur corps : Tertullien vous répondra hardiment que non. « Les césars, dit-il [3], seroient chrétiens, s'ils pouvoient être tout ensemble chrétiens et césars. » Quoi, les césars ne peuvent pas être chrétiens! ce n'est pas de ces excès de Tertullien; il parloit au nom de toute l'Église dans cet admirable Apologétique, et ce qu'il dit est vrai à la lettre. Mais il faut distinguer les temps. Il y avoit le premier temps, où l'on devoit voir l'empire ennemi de l'Église, et tout ensemble vaincu par l'Église; et le second temps, où l'on devoit voir l'empire réconcilié avec l'Église, et tout ensemble le rempart et la défense de l' glise.

L'Église n'est pas moins féconde que la Synagogue : elle doit, comme elle, avoir ses David, ses Salomon, ses Ézéchias; ses Josias, dont la main royale lui serve d'appui : comme elle, il faut qu'elle voie la concorde de l'empire et du sacerdoce; un Josué partager la terre aux enfants de Dieu avec un Éléazar; un Josaphat établir l'observance de la loi avec un Amarias; un Joas réparer le temple avec un Joïada; un Zorobabel en relever les ruines avec un Jésus fils de Josédec; un Né-

1. *Apoc.* II, 5. — 2. *Ps.* II. — 3. Tertull., *Apolog.*, n. 21

hémias réformer le peuple avec un Esdras. Mais la Synagogue, dont les promesses sont terrestres, commence par la puissance et par les armes : l'Église commence par la croix et par les martyres; fille du ciel, il faut qu'il paroisse qu'elle est née libre et indépendante dans son état essentiel, et ne doit son origine qu'au Père céleste. Quand après trois cents ans de persécution, parfaitement établie et parfaitement gouvernée durant tant de siècles, sans aucun secours humain, il paroîtra clairement qu'elle ne tient rien de l'homme : Venez maintenant, ô césars, il est temps : « Et nunc intelligite. » Tu vaincras, ô Constantin, et Rome te sera soumise; mais tu vaincras par la croix : Rome verra la première ce grand spectacle; un empereur victorieux prosterné devant le tombeau d'un pêcheur, et devenu son disciple.

Depuis ce temps-là, Chrétiens, l'Église a appris d'en haut à se servir des rois et des empereurs pour faire mieux servir Dieu; « pour élargir, disoit saint Grégoire [1], les voies du ciel; » pour donner un cours plus libre à l'Évangile, une force plus présente à ses canons, et un soutien plus sensible à sa discipline. Que l'Église demeure seule, ne craignez rien; Dieu est avec elle, et la soutient au dedans : mais les princes religieux lui élèvent par leur protection ces invincibles dehors qui la font jouir, disoit un grand pape [2], d'une douce tranquillité, à l'abri de leur autorité sacrée.

Mais parlons toujours comme il faut de l'Épouse de Jésus-Christ : l'Église se doit à elle-même et à ses services toutes les grâces qu'elle a reçues des rois de la terre. Quel ordre, quelle compagnie, quelle armée, quelque forte, quelque fidèle et quelque agissante qu'elle soit, les a mieux servis que l'Église a fait par sa patience? Dans ces cruelles persécutions qu'elle endure sans murmurer durant tant de siècles, en combattant pour Jésus-Christ, j'oserai le dire, elle ne combat guère moins pour l'autorité des princes qui la persécutent : ce combat n'est pas indigne d'elle, puisque c'est encore combattre pour l'ordre de Dieu. En effet n'est-ce pas combattre pour l'autorité légitime, que d'en souffrir tout sans murmure? Ce n'étoit point par foiblesse; qui peut mourir n'est jamais foible : mais c'est que l'Église savoit jusques où il lui étoit permis d'étendre sa résistance. « Nondum usque ad san« guinem restitistis : » « Vous n'avez pas encore résisté jusques au sang, » disoit l'Apôtre [3] : jusques au sang; c'est-à-dire jusqu'à donner le sien, et non pas jusqu'à répandre celui des autres. Quand on la veut forcer de désavouer ou de taire les vérités de l'Évangile, elle ne peut que dire avec les apôtres : « Non possumus, non possumus [4] : » Que prétendez-vous? « Nous ne pouvons pas; » et en même temps découvrir le sein où l'on veut frapper : de sorte que le même sang qui rend témoignage à l'Évangile, le même sang le rend aussi à cette vérité : que nul prétexte ni nulle raison ne peut autoriser les révoltes; qu'il faut révérer l'ordre du ciel, et le caractère du Tout-Puissant dans tous

1. S, Greg., *Epist.* lib. III, epist, LXV, *ad Mauric. Aug.*, t. II, col. 676.
2. Innoc. II, ep. II, t. XV; *Conc.*, col, 946; *Conc. Aquis.* II, t. II; *Conc Gall.*, pag. 576.
3. *Heb.* XII, 4. — 4. *Act.* IX, 20.

les princes, quels qu'ils soient; puisque les plus beaux temps de l'Église nous le font voir sacré et inviolable, même dans les princes persécuteurs de l'Évangile. Ainsi leur couronne est hors d'atteinte : l'Église leur a érigé un trône dans le lieu le plus sûr de tous et le plus inaccessible, dans la conscience même où Dieu a le sien; et c'est là le fondement le plus assuré de la tranquillité publique.

Nous leur dirons donc sans crainte, même en publiant leurs bienfaits, qu'il y a plus de justice que de grâce dans les priviléges qu'ils accordent à l'Église; et qu'ils ne pouvoient refuser de lui faire part de quelques honneurs de leur royaume, qu'elle prend tant de soin de leur conserver. Mais confessons en même temps qu'au milieu de tant d'ennemis, de tant d'hérétiques, de tant d'impies, de tant de rebelles qui nous environnent, nous devons beaucoup aux princes qui nous mettent à couvert de leurs insultes; et que nos mains désarmées, que nous ne pouvons que tendre au ciel, sont heureusement soutenues par leur puissance.

Il le faut avouer, Messieurs, notre ministère est pénible : s'opposer aux scandales, au torrent des mauvaises mœurs, et au cours violent des passions qu'on trouve toujours d'autant plus hautaines qu'elles sont plus déraisonnables; c'est un terrible ministère, et on ne peut l'exercer sans rigueur. C'est ce que nos prédécesseurs, assemblés dans les conciles de Thionville et de Meaux, appellent « la rigueur du salut des hommes, » « rigorem salutis humanæ [1]. » L'Église assemblée dans ces conciles demande l'assistance des rois, pour exercer plus facilement cette rigueur salutaire au genre humain; et convaincue par expérience du besoin qu'elle a de leur protection pour aider les âmes infirmes, c'est-à-dire, le plus grand nombre de ses enfants, elle ne se prive qu'avec peine de ce secours : de sorte que la concorde du sacerdoce et de l'empire, dans le cours ordinaire des choses humaines, est un des soutiens de l'Église, et fait partie de cette unité qui la rend si belle.

Car qu'y a-t-il de plus beau que d'entendre un saint empereur dire à un saint pape : « Je ne vous puis rien refuser, puisque je vous dois tout en Jésus-Christ : » « Nihil tibi negare possum, cui per Deum « omnia debeo [2]. » « Tout ce que votre autorité paternelle a réglé dans son concile pour le rétablissement de l'Église, je le loue, je l'approuve, je le confirme comme votre fils; je veux qu'il soit inséré parmi les lois, qu'il fasse partie du droit public, et qu'il vive autant que l'Église, » « et in æternum mansura, et humanis solemniter le« gibus inscribenda, et inter publica jura semper recipienda hac auc« toritate, vivente Ecclesia, victura : » ou d'entendre un roi pieux dans un concile; c'étoit un roi d'Angleterre : ah! nos entrailles s'émeuvent à ce nom, et l'Église toujours mère ne peut s'empêcher dans ce souvenir de renouveler ses gémissements et ses vœux; passons et écoutons ce saint roi, ce nouveau David dire au clergé assemblé :

1. *Conc. ad Theodonvil.*, can. 6; *Conc. Gal.*, tom. III, p. 16; *Conc. Meld* can. 12, ibid., pag. 35.
2. Henric. II ad Bened. VIII, tom. IX *Conc.*, col. 831.

« Ego Constantini, vos Petri gladium habetis in manibus; jungamus « dexteras, gladium gladio copulemus [1] : » « J'ai le glaive de Constantin à la main, et vous y avez celui de Pierre ; donnons-nous la main, et joignons le glaive au glaive » : que ceux qui n'ont pas la foi assez vive pour craindre les coups invisibles de votre glaive spirituel tremblent à la vue du glaive royal : ne craignez rien, saints évêques ; si les hommes sont assez rebelles pour ne pas croire à vos paroles, qui sont celles de Jésus-Christ, des châtiments rigoureux leur en feront, malgré qu'ils en aient, sentir la force, et la puissance royale ne vous manquera jamais? »

A cet admirable spectacle, qui ne s'écrieroit encore une fois avec Balaam : « Quam pulchra tabernacula tua, Jacob? O Église catholique, que vous êtes belle ! le Saint-Esprit vous anime, le saint-siége unit tous vos pasteurs, les rois font la garde autour de vous : qui ne respecteroit votre puissance?

DEUXIÈME POINT.

Paroissez maintenant, sainte Église gallicane, avec vos évêques orthodoxes et avec vos rois très-chrétiens, et venez servir d'ornement à l'Église universelle. Et vous, Seigneur tout-puissant, qui avez comblé cette Église de tant de bienfaits, animez-moi de ce même esprit dont vous remplîtes David, lorsqu'il chanta si noblement les grâces de l'ancien peuple ; afin qu'à son exemple je puisse aujourd'hui, avec tant d'évêques et dans une si grande assemblée, célébrer vos miséricordes éternelles : « Quoniam bonus, quoniam in æternum mise« ricordia ejus [2]. » C'est vous, Seigneur, qui excitâtes saint Pierre et ses successeurs à nous envoyer dès les premiers temps les évêques qui ont fondé nos Églises. C'étoit le conseil de Dieu que la foi nous fût annoncée par le saint-siége ; afin qu'éternellement unis par des liens particuliers à ce centre commun de toute l'unité catholique, nous pussions dire avec un grand archevêque de Reims : « La sainte Église romaine, la mère, la nourrice et la maîtresse de toutes les Églises, doit être consultée dans tous les doutes qui regardent la foi et les mœurs principalement par ceux qui, comme nous, ont été engendrés en Jésus-Christ par son ministère, et nourris par elle du lait de la doctrine catholique [3]. »

Il est vrai qu'il nous est venu d'Orient, et par le ministère de saint Polycarpe, une autre mission qui ne nous a pas été moins fructueuse. C'est de là que nous avons eu le vénérable vieillard saint Pothin, fondateur de la célèbre Église de Lyon ; et encore le grand saint Irénée, successeur de son martyre aussi bien que de son siége : Irénée digne de son nom, et véritablement pacifique, qui fut envoyé à Rome et au pape saint Éleuthère de la part de l'Église gallicane [4]; ambassadeur

1. Edg., *Orat. ad Cler.*, tom. IX *Conc.*, col. 697. — 2. *Ps.* CXXXV, 1.
3. Hincm., *De Divort. Loth. et Teubt.*, tom. I, pag. 561.
4. Euseb., *Hist. eccl.*, lib. V, c. III, p. 168, édit. Val.

de la paix qui, depuis, la procura aux saintes Églises d'Asie d'où il nous avoit été envoyé; qui retint le pape saint Victor, lorsqu'il les vouloit retrancher de la communion ; et qui présidant au concile des saints évêques des Gaules, dont il étoit réputé le père, fit connoître à ce saint pape qu'il ne falloit pas pousser toutes les affaires à l'extrémité, ni user toujours d'un droit rigoureux[1]. Mais comme l'Église est une par tout l'univers, cette mission orientale n'a pas été moins favorable à l'autorité du saint-siége, que ceux que le saint-siége avoit immédiatement envoyés, et le même saint Irénée a prononcé cet oracle révéré de tous les siècles[2] : « Quand nous exposons la tradition que la très-grande, très-ancienne et très-célèbre Église romaine, fondée par les apôtres saint Pierre et saint Paul, a reçue des apôtres, et qu'elle a conservée jusqu'à nous par la succession de ses évêques, nous confondons tous les hérétiques; parce que c'est avec cette Église que toutes les Églises et tous les fidèles qui sont par toute la terre doivent s'accorder, à cause de sa principale et excellente principauté, et que c'est en elle que ces mêmes fidèles, répandus par toute la terre, ont conservé la tradition qui vient des apôtres. »

Appuyée sur ces solides fondements, l'Église gallicane a été forte comme la tour de David. Quand le perfide Arius voulut renverser, avec la divinité du Fils de Dieu, le fondement de la foi prêchée par saint Pierre, et changer en création et en adoption la génération éternelle de ce Fils unique; cette superbe hérésie, soutenue par un empereur, ne trouva point de plus grand obstacle à ses progrès, que la constance et la foi de saint Athanase d'Alexandrie et de saint Hilaire de Poitiers : et malgré l'inégalité de ces deux siéges, les deux évêques furent égaux en gloire comme ils l'étoient en courage.

Pour perpétuer cette gloire de l'Église gallicane, le célèbre saint Martin fut élevé sous la discipline de saint Hilaire; et cette Église, renouvelée par les exemples et par les miracles de cet homme incomparable, crut revoir le temps des apôtres : tant la Providence divine fut soigneuse de réveiller parmi nous l'ancien esprit, et d'y faire revivre les premières grâces.

Quand le temps fut arrivé que l'empire romain devoit tomber en Occident, et que la Gaule devoit devenir France, Dieu ne laissa pas longtemps sous des princes idolâtres une si noble partie de la chrétienté; et voulant transmettre aux rois des François la garde de son Église, qu'il avoit confiée aux empereurs, il donna non-seulement à la France, mais encore à tout l'Occident, un nouveau Constantin en la personne de Clovis. La victoire miraculeuse qu'il envoya du ciel à ces deux princes guerriers, fut le gage de son amour, et le glorieux attrait qui leur fit embrasser le christianisme. La foi fut victorieuse, et la belliqueuse nation des Francs connut que le Dieu de Clotilde étoi le vrai Dieu des armées.

Alors saint Remi vit en esprit qu'en engendrant en Jésus-Christ les

1. Euseb., *Hist. eccl.* lib. V, c. XXIII, XXIV, pag. 191, 192.
2. S. Iren., l. III *contr. Hæres.*, c. III, pag. 175.

rois de France avec leur peuple, il donnoit à l'Église d'invincibles protecteurs. Ce grand saint et ce nouveau Samuel, appelé pour sacrer les rois, sacra ceux-ci, comme il dit lui-même, pour être les « perpétuels défenseurs de l'Église et des pauvres [1]; » digne objet de la royauté. Après leur avoir enseigné à faire fleurir les Églises et à rendre les peuples heureux (croyez que c'est lui-même qui vous parle, puisque je ne fais ici que réciter les paroles paternelles de cet apôtre des François), il prioit Dieu nuit et jour qu'ils persévérassent dans la foi, et qu'ils régnassent selon les règles qu'il leur avoit données, leur prédisant en même temps qu'en dilatant leur royaume, ils dilateroient celui de Jésus-Christ; et que, s'ils étoient fidèles à garder les lois qu'il leur prescrivoit de la part de Dieu [2], l'empire romain leur seroit donné : en sorte que des rois de France sortiroient des empereurs dignes de ce nom, qui feroient régner Jésus-Christ.

Telles furent les bénédictions que versa mille et mille fois le grand saint Remi sur les François et sur leurs rois, qu'il appeloit toujours ses chers enfants; louant sans cesse la bonté divine de ce que, pour affermir la foi naissante de ce peuple béni de Dieu, elle avoit daigné, par le ministère de sa main pécheresse, c'est ainsi qu'il parle, renouveler, à la vue de tous les François et de leur roi, les miracles qu'on avoit vus éclater dans la première fondation des Églises chrétiennes. Tous les saints qui étoient alors, furent réjouis; et dans le déclin de l'empire romain, ils crurent voir paroître dans les rois de France « une nouvelle lumière pour tout l'Occident : » « In occiduis partibus novi « jubaris lumen effulgurat [3]; » et non-seulement pour tout l'Occident, mais encore pour toute l'Église, à laquelle ce nouveau royaume promettoit de nouveaux progrès. C'est ce que disoit saint Avite, ce docte et ce saint évêque de Vienne, ce grave et éloquent défenseur de l'Église romaine, qui fut chargé par tous ses collègues, les saints évêques des Gaules, de recommander aux Romains, dans la cause du pape Symmaque, la cause commune de tout l'épiscopat; parce que, disoit ce grand homme [4], quand le pape et le chef de tous les évêques est attaqué, ce n'est pas un seul évêque mais l'épiscopat tout entier qui est en péril.

Tous les conciles de ce temps font voir qu'en ce qui touchoit la foi et la discipline, nos saints prédécesseurs regardoient toujours l'Église romaine, et se gouvernoient par ses traditions [5]. Tel étoit le sentiment de l'Église gallicane, qui, en recevant, par le ministère de saint Remi, Clovis et les François dans son sein, leur imprimoit dans le fond du cœur ce respect pour le saint-siége, dont ils devoient être les plus zélés aussi bien que les plus puissants protecteurs. Les papes connurent

1. *Test. S. Rem.*, ap. Flod., lib. I, cap. 18.
2. *Testam. S. Rem.*, ap. Flod., lib. I, c. XVIII et XIII.
3. S. Avit. Vien. epist. ad Clod., t. I *Conc. Gall.*, pag. 154.
4. Epist. ad Faust., tom. I *Conc. Gall.*, p. 158.
5. *Ep. Syn. Episc. Gall.*, apud Leon., *Conc. Araus.* II, Præf., tom. I *Conc. Gal.*, pag. 216, Bonif. II ep. ad Cæsar. Arel., ib., pag. 223; *Conc. Vas.* II, can. 3, 4, 5, ib., pag. 226, 227; *Conc. Aurel.* III, can. 3, 26, ib., p. 248, 255

d'abord la protection qui leur étoit envoyée du ciel; et ressentant dans nos rois je ne sais quoi de plus filial que dans les autres, que ne dirent-ils point alors, comme par un secret pressentiment, à la louange de leurs protecteurs futurs! Anastase II, du temps de Clovis, croit voir dans le royaume de France nouvellement converti « une colonne de fer que Dieu élevoit pour le soutien de sa sainte Église, pendant que la charité se refroidissoit partout ailleurs[1]. » Pélage II se promet des descendants de Clovis, comme des voisins charitables de l'Italie et de Rome, la même protection pour le saint-siége qu'il avoit toujours reçue des empereurs[2] : et saint Grégoire, le plus saint de tous, enchérit aussi sur ses saints prédécesseurs, lorsque, touché de la foi et du zèle de ces rois, il les met « autant au-dessus des autres souverains, que les souverains sont au-dessus des particuliers[3]. »

Leur foi croissoit en effet avec leur empire; et, selon la prédiction de tant de saints, l'Église s'étendoit par les rois de France. L'Angleterre le sait, et le moine saint Augustin son premier apôtre. Saint Boniface, l'apôtre de la Germanie, et les autres apôtres du Nord ne reçurent pas un moindre secours de la France; et Dieu montroit dès lors, par des signes manifestes, ce que les siècles suivants ont confirmé, qu'il vouloit que les conquêtes des François étendissent celles de l'Église.

Les enfants de Clovis ne marchèrent pas dans les voies que saint Remi leur avoit marquées : Dieu les rejeta de devant sa face; mais il ne retira pas ses miséricordes de dessus le royaume de France. Une seconde race fut élevée sur le trône; Dieu s'en mêla, et le zèle de la religion s'accrut par ce changement : témoin tant de papes réfugiés, protégés, rétablis, et comblés de biens sous cette race. Les papes et toute l'Église bénirent Pepin, qui en étoit le chef[4]; les bénédictions de saint Remi passèrent à lui : de lui sortit cet empereur, père d'empereurs, que ce saint évêque semble avoir vu; et Charlemagne régna pour le bien de toute l'Église. Vaillant, savant, modéré, guerrier sans ambition, et exemplaire dans sa vie, je le veux bien dire en passant, malgré les reproches des siècles ignorants, ses conquêtes prodigieuses furent la dilatation du règne de Dieu, et il se montra très-chrétien dans toutes ses œuvres. Il fit revivre les anciens canons; les conciles longtemps négligés furent rétablis[5], et la discipline revint avec eux. Si ce grand prince rétablit les lettres, ce fut pour mieux faire entendre les saintes Écritures et l'ancienne tradition par ce secours. L'Église romaine fut consultée dans les affaires douteuses, et ses réponses reçues avec révérence furent des lois inviolables[6]. Il eut tant d'amour pour elle, que le principal article de son testament fut de recommander à

1. Anast. II, ep. II ad Clod., tom. IV *Conc.* col. 1282.
2. Pel. II, epist. ad Aunach. Autiss., tom. I *Conc. Gall.*, p. 376.
3. S. Greg. M., *Epist.*, lib. VI, epist. VI, tom. II, col. 795.
4. Paul. I, epist. X, ad Fr., tom. II *Conc. Gall.*, p. 59.
5. *De schol. instit.*, *Capit.* Baluz., t. I, p. 202, 203.
6. *Conc. Francof.*, can. 8, t. II *Conc. Gall.*, p. 196; *Capit. Aquis.*, an. imp. III, c. 4; Baluz., t. I, p. 380, 381; *Capit. De divis. regni*, c. 15, ibid., p. 444.

ses successeurs la défense de l'Église de saint Pierre, comme le précieux héritage de sa maison, qu'il avoit reçu de son père et de son aïeul, et qu'il vouloit laisser à ses enfants. Ce même amour lui fit dire ce qui fut répété depuis par tout un concile sous l'un de ses descendants, que « quand cette Église imposeroit un joug à peine supportable, il le faudroit souffrir[1] » plutôt que de rompre la communion avec elle. Elle n'imposoit point de tel joug; mais ce sage prince vouloit tout prévoir, pour affermir l'union dans tous les cas. Au reste les canons que lui envoya son sage et intime ami, le pape Adrien, n'étoient qu'un abrégé de l'ancienne discipline, que l'Église de France regarde toujours comme la source et le soutien de ses libertés : nous demandons encore d'être jugés par les canons envoyés à ce grand prince; et, sous un nouveau Charlemagne, nous souhaitons d'avoir toujours à vivre sous une semblable discipline.

Jamais règne n'a été ni si fort ni si éclairé; jamais prince n'a été moins guidé par un faux zèle; jamais on n'a mieux su distinguer les bornes des deux puissances. On voit parler dans les décrets du concile de Francfort, tantôt les évêques seuls, tantôt le prince seul, sur les deux puissances ensemble[2]. Je ne veux pas m'étendre sur les diverses matières qui donnèrent lieu à cette diversité; je remarquerai seulement que les évêques ayant prononcé seuls la condamnation de la nouvelle hérésie qu'on vit alors s'élever en Espagne[3], ce grand roi sut bien trouver sa place dans une occasion si importante. Comme son savoir éclatoit dans l'Église autant que son équité, les nouveaux hérétiques le prièrent de se rendre l'arbitre de la cause[4]. Charlemagne, pour les confondre par eux-mêmes, accepta l'offre; mais il savoit comment un prince peut être arbitre en ces matières. Il consulta le saint-siége avant toutes choses; il écouta aussi les autres évêques, qu'il trouva conformes à leur chef. C'est sur quoi se régla ce religieux prince; c'est par ce canal qu'il reçut la doctrine de l'Évangile et l'ancienne tradition de l'Église catholique : c'est de là qu'il apprit ce qu'il falloit croire; et sans discuter davantage la matière, dans la lettre qu'il écrit aux nouveaux docteurs[5] il leur envoie « les lettres, les décisions, et les décrets formés par l'autorité ecclésiastique, les exhortant à s'y soumettre avec lui, et à ne se croire pas plus savants que l'Église universelle : parce que, ajoutoit ce grand prince, après ce concours de l'autorité apostolique, et de l'unanimité synodale, vous ne pouvez plus éviter d'être tenus pour hérétiques, et nous n'osons plus avoir de communion avec vous. »

Qu'on n'impute point à la France des sentiments nouveaux; voilà

1. *Capit.* Car. M., *De hon. sed. apost.*, an. imp., Baluz., tom. I, p. 357; *Conc. Tribur.* sub Arn. imp., can. 30, t. IX *Conc.* col. 456; *Capit. Angilr. data*, tom. II *Conc. Gall.*, p. 100; Epist. can. ab Adr., Car. M. oblat., *Conc.* tom.VI, col. 1800.
2. *Conc. Francof.*, can. 1, 2; can. 3, 5; can. 4, 5, 6, 7, tom. II *Conc. Gall.*, pag. 193 et seq.
3. Ibid., can. 1, p. 193. — 4. Ibid., *Epist. Car. M.*, p. 188.
5. Ibid., p. 188, 190.

tous ses sentiments du temps de Charlemagne : mais Charlemagne les avoit reçus de plus haut, et ils étoient venus des anciens Pères, et dès l'origine du christianisme. Le saint-siége principalement, et le corps de l'épiscopat uni à son chef, c'est où il faut trouver le dépôt de la doctrine ecclésiastique confiée aux évêques par les apôtres : car c'est aussi à cette unité qu'il est dit : « Qui vous écoute, m'écoute[1]; » et encore : « Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle[2]; » et encore : « Vous êtes la lumière du monde[3]; » et encore : « Dites-le à l'Église; et s'il n'écoute pas l'Église, qu'il vous soit comme un gentil et un publicain[4]; » et encore, pour me servir du même passage qui est ici allégué par Charlemagne : « Je serai toujours avec vous jusqu'à la consommation des siècles[5]. » Ce grand prince, soumis le premier à cette règle, ne craint plus après cela de condamner les hérétiques, comme déjà condamnés par l'autorité de l'Église; et le jugement du saint-siége et du concile de Francfort devint le sien.

Est-il besoin de raconter ce que Charlemagne, à l'exemple du roi son père, fit pour la grandeur temporelle du saint-siége et de l'Église romaine? qui ne sait qu'elle doit à ces deux princes et à leur maison tout ce qu'elle possède de pays? Dieu, qui vouloit que cette Église, la mère commune de tous les royaumes, dans la suite ne fût dépendante d'aucun royaume dans le temporel, et que le siége où tous les fidèles doivent garder l'unité, à la fin fût mis au-dessus des partialités que les divers intérêts et les jalousies d'État pourroient causer, jeta les fondements de ce grand dessein par Pepin et par Charlemagne. C'est par une heureuse suite de leur libéralité que l'Église, indépendante dans son chef de toutes les puissances temporelles, se voit en état d'exercer plus librement, pour le bien commun et sous la commune protection des rois chrétiens, cette puissance céleste de régir les âmes; et que, tenant en main la balance droite au milieu de tant d'empires souvent ennemis, elle entretient l'unité de tout le corps, tantôt par d'inflexibles décrets, et tantôt par de sages tempéraments.

L'empire sortit trop tôt d'une maison et d'une nation si bienfaisante envers l'Église. Rome eut des maîtres fâcheux, et les papes avoient tout à craindre tant des empereurs que d'un peuple séditieux; mais ils trouvèrent toujours en nos rois ces charitables voisins que le pape Pélage II avoit espérés. La France, plus favorable à leur puissance sacrée, que l'Italie et que Rome même, leur devint comme un second siége où ils tenoient leurs conciles, et d'où ils faisoient entendre leurs oracles par toute l'Église. Troyes, et Clermont, et Toulouse, et Tours, et Reims plusieurs fois, et les autres villes le peuvent dire; pour ne point parler ici de deux conciles universels tenus à Lyon, et d'un autre concile universel tenu à Vienne : tant les papes ont pris plaisir à faire les actes les plus importants et les plus authentiques de l'Église, dans le sein et avec la fidèle coopération de l'Église gallicane.

Cependant la troisième race étoit montée sur le trône : race encore

1. Luc. x, 16. — 2. Matth. xvi, 18. — 3. Ibid., v, 14. — 4. Ibid., xviii, 17.
5. Ibid., xxviii, 20.

plus pieuse que les deux autres, qui aussi a toujours vu augmenter sa gloire; qui seule dans tout l'univers, et depuis le commencement du monde, se voit sans interruption depuis sept cents ans toujours couronnée et toujours régnante : race enfin qui devoit donner saint Louis au monde; en laquelle le monde étonné voit encore aujourd'hui de si grandes choses, et en attend de plus grandes. Vous dirai-je combien de fois et en quels termes elle a été bénie par le saint-siége ? Sous cette race la France est « un royaume chéri et béni de Dieu, un royaume dont l'exaltation est inséparable de celle du saint-siége[1], » un royaume; mais si j'entreprenois de tout raconter, le jour n'y suffiroit pas.

Aussi faut-il avouer qu'il y a eu dans ces rois, avec beaucoup de religion, une noblesse qui les a fait révérer de toute la terre, et qui les a mis au-dessus des autres rois. Quand les empereurs se vantoient de combattre pour les intérêts communs des rois, les nôtres ont su trouver dans une plus noble constitution de leur État, et dans une plus grande hauteur de leur couronne, une plus sûre défense; puisque, sans qu'ils eussent besoin de se remuer, leur majesté ne fut pas même attaquée dans ces premiers temps, et que jamais ils n'ont été obligés ni à soutenir des guerres, ni, ce qui est bien plus horrible, à faire des schismes pour la défendre.

Ces rois, aussi bienfaisants que religieux, loin de profiter de la foiblesse des papes toujours réfugiés dans leur royaume, se relâchoient volontairement de quelques-uns de leurs droits, plutôt que de troubler la paix de l'Église; et pendant que saint Thomas de Cantorbéry étoit banni d'Angleterre, comme ennemi des droits de la royauté, la France, plus équitable, le recevoit dans son sein comme le martyr des libertés ecclésiastiques. Nos rois donnèrent cet exemple à tout l'univers. L'Église, qu'ils honoroient, les honoroit à son tour; et l'égalité, tant recommandée par l'Apôtre, s'entrenoit par de mutuelles reconnoissances.

La piété se ralentissoit, et les désordres se multiplioient dans toute la terre. Dieu n'oublia pas la France : au milieu de la barbarie et de l'ignorance elle produisit saint Bernard, apôtre, prophète, ange terrestre, par sa doctrine, par sa prédication, par ses miracles étonnants, et par une vie encore plus étonnante que ses miracles. C'est lui qui réveilla dans ce royaume et qui répandit dans tout l'univers l'esprit de piété et de pénitence. Jamais sujet ne fut plus zélé pour son prince; jamais prêtre ne fut plus soumis à l'épiscopat; jamais enfant de l'Église ne défendit mieux l'autorité apostolique de sa mère l'Église romaine. Il regardoit dans le pape seul tout ce qu'il y avoit de plus grand dans l'un et l'autre Testament; un Abraham, un Melchisédech, un Moïse, un Aaron, un saint Pierre, en un mot Jésus-Christ même[2]. Mais afin qu'une autorité sur laquelle l'Église est fondée, fût plus

1. Alex. III, ep. XXX, t. X *Conc.*, col. 1212; Innoc. III, Greg. IX, t. XI *Conc.* part. I, col. 27, 367.
2. S. Bern., *De consid.*, lib. II, cap. 8; et l. IV, c. 7, t. I, col. 422, 444

sainte et plus vénérable à tous les peuples, il ne cessa d'en séparer, autant qu'il pouvoit, ce qui sembloit plutôt la déshonorer que l'agrandir.

Tout est à vous, disoit-il[1], tout dépend du chef, mais c'est avec un certain ordre. On feroit un monstre du corps humain, si on attachoit immédiatement tous les membres à la tête : c'est par les évêques et les archevêques qu'on doit venir au saint-siége : ne troublez point cette hiérarchie, qui est l'image de celle des anges. Vous pouvez tout, il est vrai; mais un de vos ancêtres disoit : « Tout m'est permis, mais tout n'est pas convenable[2]. » Vous avez la plénitude de la puissance, mais rien ne convient mieux à la puissance que la règle. Enfin l'Église romaine est la mère des églises[3], mais non une maîtresse impérieuse; et vous êtes non pas le seigneur des évêques, mais l'un d'eux : paroles que ce saint homme n'a pas proférées pour affoiblir une autorité qu'il a fait révérer à toute la terre; mais afin de rappeler en la mémoire du successeur de saint Pierre cette excellente doctrine, que Jésus-Christ, qui l'a élevé à une si grande puissance, n'a pas voulu néanmoins lui donner un caractère supérieur à celui de l'épiscopat; afin que, dans cette haute élévation, il prît soin de conserver dans tous les évêques la dignité d'un caractère qui lui est commun avec eux; et qu'il songeât qu'il y a toujours, avec une grande autorité, quelque chose de doux et de fraternel dans le gouvernement ecclésiastique : puisque si le pape doit gouverner les évêques, il les doit aussi gouverner par les lois communes que le saint-siége a faites siennes en les confirmant. C'est ce que disent tous les papes; et encore qu'ils puissent dispenser des lois pour l'utilité publique[4], le plus naturel exercice de leur puissance est de les faire observer en les observant les premiers, comme ils en ont toujours fait profession dès l'origine du christianisme. Voilà ce que disoit saint Bernard et tous les saints de ce temps; voilà ce qu'ont toujours dit ceux qui ont été parmi nous les plus pieux. C'est aussi ce qui obligea le roi le plus saint qui ait jamais porté la couronne, le plus soumis au saint-siége, et le plus ardent défenseur de la foi romaine (vous reconnoissez saint Louis), à persévérer dans ces maximes, et à publier une Pragmatique pour maintenir dans son royaume « le droit commun et la puissance des ordinaires, selon les conciles généraux et les institutions des saints Pères[5]. »

Ne demandez plus ce que c'est que les libertés de l'Église gallicane. Les voilà toutes dans ces précieuses paroles de l'ordonnance de saint Louis; nous n'en voulons jamais connoître d'autres. Nous mettons notre liberté à être sujets aux canons; et plût à Dieu que l'exécution en fût aussi effective dans la pratique, que cette profession est magnifique dans nos livres! Quoi qu'il en soit, c'est notre loi : nous faisons consister notre liberté à marcher, autant qu'il se peut, « dans le droit commun » qui est le principe ou plutôt le fond de tout le bon ordre de

1. S. Bern., *De consid.*, l. III, c. IV, col. 433. — 2. *I Cor.* X, 22.
3. S. Bern., ibid., l. IV, c. VII, col. 444. — 4. Ibid., l. III, c. IV, col. 433.
5. Prag. S. Lud.

l'Église; « sous la puissance canonique des ordinaires, selon les conciles généraux et les institutions des saints Pères : » état bien différent de celui où la dureté de nos cœurs, plutôt que l'indulgence des souverains dispensateurs, nous a jetés; où les priviléges accablent les lois; où les grâces semblent vouloir prendre la place du droit commun, tant elles se multiplient; où tant de règles ne subsistent plus que dans la formalité qu'il faut observer d'en demander la dispense : et plût à Dieu que ces formules conservent du moins, avec le souvenir des canons, l'espérance de les rétablir! C'est l'intention du saint-siége; c'en est l'esprit, il est certain. Mais s'il faut, autant qu'il se peut, tendre au renouvellement des anciens canons, combien religieusement faut-il conserver ce qui en reste, et surtout ce qui est le fondement de la discipline! Si vous voyez donc vos évêques demander humblement au pape l'inviolable conservation de ces canons et de la puissance ordinaire dans tous ses degrés, souvenez-vous qu'ils ne font que marcher sur les pas de saint Louis et de Charlemagne, et imiter les saints dont ils remplissent les chaires. Ce n'est pas nous diviser d'avec le saint-siége, à Dieu ne plaise! c'est au contraire conserver avec soin jusqu'aux moindres fibres, qui tiennent les membres unis avec le chef. Ce n'est pas diminuer la plénitude de la puissance apostolique : l'Océan même a ses bornes dans sa plénitude; et s'il les outrepassoit sans mesure aucune, sa plénitude seroit un déluge qui ravageroit tout l'univers.

Au reste, la puissance qu'il faut reconnoître dans le saint-siége est si haute et si éminente, si chère et si vénérable à tous les fidèles, qu'il n'y a rien au-dessus que toute l'Église catholique ensemble : encore faut-il savoir connoître les besoins extraordinaires et les extrêmes périls où il faut que tout s'assemble et se réunisse. Ces maximes sont de tous les siècles; mais dans l'un des derniers siècles un besoin pressant de l'Église, un grand mal, un schisme effroyable, obligea toute l'Église à les expliquer, à les mettre en pratique d'une façon plus expresse dans le saint concile de Pise, et dans le saint concile de Constance. La France fut la plus zélée à les soutenir; mais la France fut suivie de toute l'Église. Ces maximes supposées comme indubitables du commun consentement des papes, de tous les évêques et de tous les fidèles, rétablirent l'autorité du saint-siége affoiblie par les divisions. Ces maximes mirent fin au schisme, extirpèrent les hérésies que le schisme fortifioit, et firent espérer au monde, malgré la dépravation des mœurs, la réforme universelle de la discipline dans toute la chrétienté. sans rien excepter.

Ces maximes demeureront toujours en dépôt dans l'Église catholique Les esprits inquiets et turbulents voudront s'en servir pour brouiller; mais les humbles, les pacifiques, les vrais enfants de l'Église s'en serviront toujours selon la règle, dans les vrais besoins et pour des biens effectifs. Les cas où on le doit faire seroient aisés à marquer, puisqu'ils sont si clairement expliqués dans les décrets du concile de Constance[1];

1 Sess V.

mais il vaut mieux espérer que la déplorable nécessité de réfléchir sur ces cas n'arrivera pas, et que nos jours ne seront pas assez malheureux pour avoir besoin de tels remèdes. Ah ! si le nom de concile œcuménique, nom si saint et si vénérable, doit être employé, que ce ne soit pas en matière contentieuse et pour faire durer de funestes divisions; mais plutôt pour réunir la chrétienté déchirée par tant de schismes, et pour travailler à l'œuvre de réformation, qui jamais n'est achevée durant cette vie ! Cependant conservons ces fortes maximes de nos pères, que l'Église gallicane a trouvées dans la tradition de l'Église universelle; que les universités du royaume, et principalement celle de Paris, ont apprises des saints évêques et des saints docteurs qui ont toujours éclairé l'Église de France, sans que le saint-siége ait diminué les éloges qu'il a donnés à ces fameuses universités[1]. Au contraire c'est en sortant du concile de Bâle, où ces maximes avoient été renouvelées avec l'applaudissement de tout le royaume, que Pie II qui le savoit, puisqu'il avoit autrefois prêté sa plume à ce concile, s'adressant à un évêque de Paris, dans l'assemblée générale de tous les princes chrétiens, lui parla ainsi de la France[2] : « La France a beaucoup d'universités, parmi lesquelles la vôtre, mon vénérable Frère, est la plus illustre, parce qu'on y enseigne si bien la théologie, et que c'est un si grand honneur d'y pouvoir mériter le titre de docteur; de sorte que le florissant royaume de France, avec tous les avantages de la nature et de la fortune, a encore ceux de la doctrine et de la pure religion. » Voilà ce que dit un savant pape qui n'ignoroit pas nos sentiments, puisqu'ils étoient dans leur plus grande vigueur; et je puis dire qu'il en approuve le fond dans la bulle[3] où en révoquant ce qu'il avoit dit avant son exaltation en faveur du concile de Bâle, il déclare qu'il n'en révère pas moins le concile de Constance, dont il embrasse les décrets, et nommément ceux où l'autorité et la puissance des conciles est expliquée.

Il savoit bien que la France n'abusoit point de ces maximes, puisque même elle venoit de donner un exemple incomparable de modération dans la célèbre assemblée de Bourges; où, louant les Pères de Bâle qui soutenoient ces maximes, elle rejeta l'application outrée qu'ils en firent contre le pape Eugène IV. Nos libertés furent défendues; le pape fut reconnu; le schisme fut éteint dans sa naissance; tout fut pacifié : qui fit un si grand ouvrage ? un grand roi fidèlement assisté par le plus docte clergé qui fût au monde.

Jamais il ne fut tant parlé des libertés de l'Église, et jamais il n'en fut posé un plus solide fondement que dans ces paroles immortelles de Charles VII : « Comme c'est, dit-il[4], le devoir des prélats d'annoncer avec liberté la vérité qu'ils ont apprise de Jésus-Christ, c'est aussi le devoir du prince et de la recevoir de leur bouche, prouvée par les Écritures, et de l'exécuter avec efficace. » Voilà en effet le vrai fon-

1. Urban. VI, epist. II, t. XI *Conc.*, col. 2048.
2. Pius II, in Conv. Maut., t. XIII, col. 177
3. Bulla retract. Pii II, ibid., col. 1407. — 4. Prag. Car. VII.

dement des libertés de l'Église : alors elle est vraiment libre quand elle dit la vérité, quand elle la dit aux rois qui l'aiment naturellement, et qu'ils l'écoutent de leur bouche; car alors s'accomplit cet oracle du Fils de Dieu : « Vous connoîtrez la vérité, et la vérité vous délivrera, et vous serez vraiment libre[1]. »

Nous sommes accoutumés à voir agir nos rois très-chrétiens dans cet esprit. Depuis le temps qu'ils se sont rangés sous la discipline de saint Remi, ils n'ont jamais manqué d'écouter leurs évêques orthodoxes. L'empire romain vit succéder au premier empereur chrétien un empereur hérétique. La succession des empereurs a souvent été déshonorée par de semblables désordres. Mais, pour ne point reprocher aux autres royaumes leur malheureux sort, contentons-nous de dire, avec humilité et actions de grâces, que la France est le seul royaume qui jamais, depuis tant de siècles, n'a vu changer la foi de ses rois; elle n'en a jamais eu, depuis plus de douze cents ans, qui n'ait été enfant de l'Église catholique : le trône royal est sans tache et toujours uni au saint-siége; il semble avoir participé à la fermeté de cette pierre : « Gratias Deo super inenarrabili dono ejus : » « Grâces à Dieu sur ce don inexplicable de sa bonté[2]. »

En écoutant leurs évêques dans la prédication de la vraie foi, c'étoit une suite naturelle que ces rois les écoutassent dans ce qui regarde la discipline ecclésiastique. Loin de vouloir faire en ce point la loi à l'Église, un empereur, roi de France, disoit aux évêques[3] : « Je veux qu'appuyés de notre secours et secondés de notre puissance, comme le bon ordre le prescrit : » « Famulante, ut decet, potestate nostra » (pesez ces paroles; et remarquez que la puissance royale, qui partout ailleurs veut dominer, et avec raison, ici ne veut que servir). « Je veux donc, dit cet empereur, que, secondés et servis par notre puissance, vous puissiez exécuter ce que votre autorité demande : » paroles dignes des maîtres du monde, qui ne sont jamais plus dignes de l'être, ni plus assurés sur leur trône, que lorsqu'ils font respecter l'ordre que Dieu a établi.

Ce langage étoit ordinaire aux rois très-chrétiens; et ce que faisoient ces pieux princes, ils ne cessoient de l'inspirer à leurs officiers. Malheur, malheur à l'Église, quand les deux juridictions ont commencé à se regarder d'un œil jaloux ! ô plaie du christianisme! Ministres de l'Église, ministres des rois, et ministres du Roi des rois les uns et les autres, quoique établis d'une manière différente, ah ! pourquoi vous divisez-vous? l'ordre de Dieu est-il opposé à l'ordre de Dieu? hé, pourquoi ne songez-vous pas que vos fonctions sont unies; que servir Dieu c'est servir l'État, que servir l'État c'est servir Dieu? Mais l'autorité est aveugle : l'autorité veut toujours monter, toujours s'étendre; l'autorité se croit dégradée quand on lui montre ses bornes. Pourquoi accuser l'autorité? accusons l'orgueil; et disons comme l'Apôtre disoit

1. Joan. VIII, 32, 36. — 2. *II Cor.* IX, 15.
3. Lud. Pius, capit. an. 823; Baluz., t. I, p. 634; Ep. Venil. sen. ad Amul. Lugd. *Conc. Gall.*, t. III, p. 67.

de la loi : « L'autorité est sainte et juste et bonne [1]; » sainte, elle vient de Dieu; juste, elle conserve le bien à un chacun; bonne, elle assure le repos public : « mais l'iniquité, afin de paroître iniquité, se sert » de l'autorité pour mal faire; en sorte que l'iniquité est souverainement inique, quand elle pèche par l'autorité que Dieu a établie pour le bien des hommes.

Nos rois n'ont rien oublié pour empêcher ce désordre. Leurs capitulaires ne parlent pas moins fortement pour les évêques que les conciles. C'est dans les capitulaires des rois qu'il est ordonné aux deux puissances, au lieu d'entreprendre l'une sur l'autre, de « s'aider mutuellement dans leurs fonctions, » et qu'il est ordonné en particulier aux comtes, aux juges, à ceux qui ont en main l'autorité royale, d'être « obéissants aux évêques : » c'est ce que portoit l'ordonnance de Charlemagne; et ce grand prince ajoutoit qu'il « ne pouvoit tenir pour de fidèles sujets ceux qui n'étoient pas fidèles à Dieu : ni en espérer une sincère obéissance, lorsqu'ils ne la rendoient pas aux ministres de Jésus-Christ, dans ce qui regardoit les causes de Dieu et les intérêts de l'Église [2]. » C'étoit parler en prince habile, qui sait en quoi l'obéissance est due aux évêques, et ne confond point les bornes des deux puissances : il mérite d'autant plus d'en être cru. Selon ses ordonnances, on laisse aux évêques l'autorité tout entière dans les causes de Dieu et dans les intérêts de l'Église; et avec raison, puisqu'en cela l'ordre de Dieu, la grâce attachée à leur caractère, l'Écriture, la tradition, les canons et les lois parlent pour eux.

Qu'est-il besoin d'alléguer les autres rois ? que ne doivent pas les évêques au grand Louis! que ne fait point ce religieux prince pour les intérêts de l'Église! pour qui a-t-il triomphé, si ce n'est pour elle? quand tout en un moment ploya sous sa main, et que les provinces se soumirent comme à l'envi, n'ouvrit-il pas autant de temples à l'Église qu'il força de places ? mais l'hérésie de Calvin fut la seule confondue en ce temps. Aujourd'hui le luthéranisme, la source du mal et la tête de l'hérésie, est entamé : heureux présages pour l'Église! il commence à rendre les temples usurpés. L'un des plus grands de ces temples, celui qui de dessus les bords du Rhin élève le plus haut et fait révérer de plus loin son sacré sommet, par la piété de Louis est sanctifié de nouveau. Que ne doit espérer la France, lorsque fermée de tous côtés par d'invincibles barrières, à couvert de la jalousie, et assurant la paix de l'Europe par celle dont son roi la fera jouir, elle verra ce grand prince tourner plus que jamais tous ses soins au bonheur des peuples, et aux intérêts de l'Église dont il fait les siens! Nous, mes Frères, nous qui vous parlons, nous avons ouï de la bouche de ce prince incomparable, à la veille de ce départ glorieux qui tenoit toute l'Europe en suspens, qu'il alloit travailler pour l'Église et

1. *Rom.* VII, 12.
2. Cap. IV Car M., an. 806; Baluz., t. I, p. 450; Cap. ap. Theod., *De hon. Episc. et rel. Sacerd.*; ibid., p. 438. *Coll. Anseg.*, lib. VI, c. CCXLIX, ibid., p. 965. *Conc. Arel.* VI, sub Car. M., can. 13, t. II *Conc. Gall.*, p. 271; Capit. Car. M., an. 813; Baluz., t. I, p. 503.

pour l'État, deux choses qu'on verroit toujours inséparables dans tous ses desseins. France, tu vivras par ces maximes; et rien ne sera plus inébranlable qu'un royaume uni si étroitement à l'Église que Dieu soutient! Combien devons-nous chérir un prince, qui unit tous ses intérêts à ceux de l'Église! n'est-il pas notre consolation et notre joie, lui qui réjouit tous les jours le ciel et la terre par tant de conversions? pouvons-nous n'être pas touchés, pendant que par son secours nous ramenons tous les jours un si grand nombre de nos enfants dévoyés! et qui ressent plus de joie de leur changement que l'Église romaine leur mère commune, qui dilate son sein pour les recevoir? La main de Louis étoit réservée pour achever de guérir les plaies de l'Église. Déjà celles de l'épiscopat ne nous paroissent plus irremédiables. Outre cent arrêts favorables; sous les auspices d'un prince qui ne veut que voir la raison pour s'y soumettre, on ouvre les yeux : on ne lit plus les canons et les décrets des saints Pères par pièces et par lambeaux, pour nous y tendre des piéges; on prend la suite des antiquités ecclésiastiques : et si on entre dans cet esprit, que verra-t-on à toutes les pages, que des monuments éternels de notre autorité sacrée?

« Nous ne nous prêchons pas nous-mêmes quand nous parlons de cette sorte; mais nous prêchons Jésus-Christ qui nous a établis ses ministres, et nous prêchons tout ensemble que nous sommes en Jésus-Christ dévoués à votre service [1]. » Car qu'est-ce que l'épiscopat, si ce n'est une servitude que la Charité nous impose pour sauver les âmes? et qu'est-ce que soutenir l'épiscopat, que soutenir la foi et la discipline? Il ne faut donc pas s'étonner si Louis, qui aime et honore l'Église, aime et honore notre ministère apostolique. Que tarde un si saint pape à s'unir intimement au plus religieux de tous les rois? Un pontificat si saint et si désintéressé ne doit être mémorable que par la paix, et par les fruits de la paix, qui seront, j'ose le prédire, l'humiliation des infidèles, la conversion des hérétiques, et le rétablissement de la discipline. Voilà l'objet de nos vœux; et s'il falloit sacrifier quelque chose à un si grand bien, craindroit-on d'en être blâmé?

TROISIÈME POINT.

Ç'a toujours été dans l'Église un commencement de paix, que d'assembler les évêques orthodoxes. Jésus-Christ est l'auteur de la paix, Jésus-Christ est la paix lui-même : nous ne sommes jamais plus assurés d'être assemblés en son nom, ni par conséquent de l'avoir, selon sa promesse, au milieu de nous, que lorsque nous sommes assemblés pour la paix; et nous pouvons dire avec un ancien pape [2], « que nous sommes véritablement ambassadeurs pour Jésus-Christ, quand nous travaillons à la paix de l'Église : » « Pro Christo legatione fungimur, « cum paci Ecclesiæ studium impendere procuramus. » L'épiscopat, qui est un, aime à s'unir : c'est en s'unissant qu'il se purifie, c'est en s'unissant qu'il se règle, c'est en s'unissant qu'il se réforme, mais sur-

1. *II Cor.* III, 6; IV, 5. — 2. Joan. VIII, epist. LXXX, t. IX *Conc.*, col. 66.

tout c'est en s'unissant qu'il attire dans son unité le Dieu de la paix, et « les apôtres étoient assemblés, » dit l'évangéliste[1], quand Jésus-Christ leur vint dire, ce qu'ils disent ensuite à tout le peuple : « Pax « vobis : » « La paix soit avec vous. »

Saint Bernard, l'ange de paix, voyant un commencement de division entre l'Église et l'État, écrivit à Louis VII : « Il n'y a rien de plus nécessaire que d'assembler les évêques en ce temps : » et une des raisons qu'il en apporte, c'est, dit-il à ce sage prince [2]; que « s'il est sorti de la rigueur de l'autorité apostolique quelque chose dont Votre Majesté se trouve offensée, vos fidèles sujets travailleront à faire qu'il soit révoqué ou adouci, autant qu'il le faut pour votre honneur. »

Et pour ce qui est de la discipline, quand nous la voyons blessée, nous nous assemblons pour proposer les canons, bornes naturelles de la puissance ecclésiastique, qu'elle se fait elle-même par son exercice. Le saint-siége aime cette voie; le langage des canons est son langage naturel, et, à la louange immortelle de cette Église, il n'y a rien de plus répété dans ses Décrétales, ni rien de mieux établi dans sa pratique, que la loi qu'elle se fait d'observer et de faire observer les saints canons.

Les exemples nous feront mieux voir le succès de ces saintes assemblées. On rapporta dans un concile de la province de Lyon un privilége de Rome, qu'on crut contre l'ordre. Nos pères dirent aussitôt, selon leur coutume : « Relisant le saint concile de Chalcédoine, et les sentences de plusieurs autres Pères authentiques, le saint concile a résolu que ce privilége ne pouvoit subsister, puisqu'il n'étoit pas conforme mais contraire aux constitutions canoniques [3]. »

Vous reconnoissez dans ces paroles l'ancien style de l'Église : ce concile est pourtant de l'onzième siècle; afin que vous voyiez dans tous les temps la suite de nos traditions, et la conduite toujours uniforme de l'Église gallicane. Elle ne s'elève pas contre le saint-siége; puisqu'elle sait au contraire qu'un siége qui doit régler tout l'univers, n'a jamais intention d'affoiblir la règle : mais comme dans un si grand siége, où un seul doit répondre à toute la terre, il peut échapper quelque chose même à la plus grande vigilance; on y doit d'autant plus prendre garde, que ce qui vient d'une autorité si éminente pourroit à la fin passer pour loi, ou devenir un exemple pour la postérité.

C'est pourquoi dans ces occasions toutes les Églises, mais principalement celle de France, ont toujours représenté au saint-siége avec un profond respect, ce qu'ont réglé les canons. Nous en avons un bel exemple dans le second concile de Limoges, qui est encore de l'onzième siècle. On s'y plaignit d'une sentence donnée par surprise, et contre l'ordre canonique, par le pape Jean XVIII [4]. Nos prédécesseurs

1. Joan. XX, 19. — 2. S. Bern., ep. CCLV. tom. I, col. 257.
3. *Conc. Asan.*, an. 1025, t. IX *Conc.*, col. 859.
4. *Conc. Lemov.* II, sess. II, tom. IX *Conc.*

assemblés proposèrent d'abord la règle « qu'ils avoient reçue, disoient-ils, des pontifes apostoliques et des autres Pères. » Ils ajoutèrent ensuite, comme un fondement incontestable, que le jugement de toute l'Église paroissoit principalement dans le saint-siége apostolique [1]. » Ce ne fut pas sans remarquer l'ordre canonique avec lequel les affaires y devoient être portées, afin que ce jugement eût toute sa force; et la conclusion fut que « les pontifes apostoliques ne doivent pas révoquer les sentences des évêques, » contre cet ordre canonique : « parce que, comme les membres sont obligés à suivre leur chef, il ne faut pas aussi que le chef afflige ses membres. »

Comme ç'a toujours été la coutume de l'Église de France de proposer les canons, ç'a toujours été la coutume du saint-siége d'écouter volontiers de tels discours; et le même concile nous en fournit un exemple mémorable. Un évêque [2] s'étoit plaint au même pape Jean XVIII, d'une absolution que ce pape avoit mal donnée au préjudice de la sentence de cet évêque. Le pape lui fit cette réponse vraiment paternelle, qui fut lue avec une incroyable consolation de tout le concile [3] : « C'est votre faute, mon très-cher frère, de ne m'avoir pas instruit; j'aurois confirmé votre sentence, et ceux qui m'ont surpris n'auroient remporté que des anathèmes. A Dieu ne plaise, poursuit-il, qu'il y ait schisme entre moi et mes coévêques! je déclare à tous mes frères les évêques, que je veux les consoler et les secourir, et non pas les troubler ni les contredire dans l'exercice de leur ministère. » A ces mots, « tous les évêques se dirent les uns aux autres: C'est à tort que nous osons murmurer contre notre chef; nous n'avons à nous plaindre que de nous-mêmes, et du peu de soin que nous prenons de l'avertir. »

Vous le voyez, Chrétiens : les puissances suprêmes veulent être instruites, et veulent toujours agir avec connaissance. Vous voyez aussi qu'il y a toujours quelque chose de paternel dans le saint-siége, et toujours un fond de correspondance entre le chef et les membres, qui rend la paix assurée; pourvu qu'en proposant la règle on ne manque jamais au respect que la même règle prescrit. L'Église de France aime d'autant plus sa mère l'Église romaine, et ressent pour elle un respect d'autant plus sincère, qu'elle y regarde plus purement l'institution primitive et l'ordre de Jésus-Christ. La marque la plus évidente de l'assistance que le Saint-Esprit donne à cette mère des Églises, c'est de la rendre si juste et si modérée, que jamais elle n'ait mis les excès parmi les dogmes. Qu'elle est grande, l'Église romaine, soutenant toutes les Églises, « portant, dit un ancien pape [4], le fardeau de tous ceux qui souffrent, » entretenant l'unité, confirmant la foi, liant et déliant les pécheurs, ouvrant et fermant le ciel! Qu'elle est grande, encore une fois, lorsque pleine de l'autorité de saint Pierre, de tous les apôtres, de tous les conciles, elle en exécute, avec autant de force que de discrétion, les salutaires décrets! Quelle a été sa puis-

1. *Conc. Lemov.* II, sess. II, tom. IX *Conc.*, col. 909.
2. Étienne, évêque de Clermont.
3. Ibid., col. 908. — 4. Joan. VIII, epist. LXXX, tom. IX *Conc.*, col. 66

sance lorsqu'elle l'a fait consister principalement à tenir toute créature abaissée sous l'autorité des canons sans jamais s'éloigner de ceux qui sont les fondements de la discipline ; et qu'heureuse de dispenser les trésors du ciel, elle ne songeoit pas à disposer des choses inférieures que Dieu n'avoit pas mises en sa main !

Dans cet état glorieux où vous paroît l'Église romaine, et les rois et les royaumes sont trop heureux d'avoir à lui obéir. Quel aveuglement quand des royaumes chétiens ont cru s'affranchir en secouant, disoient-ils, le joug de Rome, qu'ils appeloient un joug étranger! comme si l'Église avoit cessé d'être universelle ; ou que le lien commun qui fait de tant de royaumes un seul royaume de Jésus-Christ, pût devenir étranger à des chrétiens. Quelle erreur, quand des rois ont cru se rendre plus indépendants en se rendant maîtres de la religion! au lieu que la religion, dont l'autorité rend leur majesté inviolable, ne peut être pour leur propre bien trop indépendante, et que la grandeur des rois est d'être si grands qu'ils ne puissent, non plus que Dieu dont ils sont l'image, se nuire à eux-mêmes, ni par conséquent à la religion qui est l'appui de leur trône. Dieu préserve nos rois très-chrétiens de prétendre à l'empire des choses sacrées, et qu'il ne leur vienne jamais une si détestable envie de régner ! Ils n'y ont jamais pensé. Invincibles envers toute autre puissance, et toujours humbles devant le saint-siége, ils savent en quoi consiste la véritable valeur. Ces princes, également religieux et magnanimes, n'ont pas moins méprisé que détesté les extrémités auxquelles on ne se laisse emporter que par désespoir et par foiblesse.

L'Église de France est zélée pour ses libertés [1] : elle a raison; puisque le grand concile d'Éphèse nous apprend [2] que ces libertés particulières des Églises sont un des fruits de la rédemption, par laquelle Jésus-Christ nous a affranchis : et il est certain qu'en matière de religion et de conscience, des libertés modérées entretiennent l'ordre de l'Église, et y affermissent la paix. Mais nos pères nous ont appris à soutenir ces libertés sans manquer au respect; et loin d'en vouloir manquer, nous croyons au contraire que le respect inviolable que nous conserverons pour le saint-siége nous sauvera des blessures qu'on voudroit nous faire sous un nom qui nous est si cher et si vénérable.

Sainte Église romaine, mère des Églises et mère de tous les fidèles, Église choisie de Dieu pour unir ses enfants dans la même foi et dans la même charité, nous tiendrons toujours à ton unité par le fond de nos entrailles. « Si je t'oublie, Église romaine, puissé-je m'oublier moi-même ! que ma langue se sèche et demeure immobile dans ma bouche, si tu n'es pas toujours la première dans mon souvenir, si je ne te mets pas au commencement de tous mes cantiques de réjouissance : » « Adhæreat lingua mea faucibus meis, si non me« minero tui, si non proposuero Jerusalem in principio lætitiæ meæ [3] ! »

1. *Conc. Bitur.*, cap. *De elect.*, tom. XI, *Conc.* col. 1018.
2. *Conc. Ephes.*, *Act.* VII, tom. III, *Conc.* col. 801. — 3. *Ps.* CXXXVI, 6.

Mais vous, qui nous écoutez ; puisque vous nous voyez marcher sur les pas de nos ancêtres, que reste-t-il, Chrétiens, sinon qu'unis à notre assemblée avec une fidèle correspondance, vous nous aidiez de vos vœux? « Souvent, dit un ancien Père [1], les lumières de ceux qui enseignent viennent des prières de ceux qui écoutent : » « Hoc ac- « cipit doctor quod meretur auditor. » Tout ce qui se fait de bien dans l'Église, et même par les pasteurs, se fait, dit saint Augustin [2], par les secrets gémissements de ces colombes innocentes qui sont répandues par toute la terre.

Ames simples, âmes cachées aux yeux des hommes, et cachées principalement à vos propres yeux, mais qui connoissez Dieu et que Dieu connoît; où êtes-vous dans cet auditoire, afin que je vous adresse ma parole? Mais sans qu'il soit besoin que je vous connoisse, ce Dieu qui vous connoît, qui habite en vous, saura bien porter mes paroles, qui sont les siennes, dans votre cœur. Je vous parle donc sans vous connoître, âmes dégoûtées du siècle. Ah! comment avez-vous pu en éviter la contagion? comment est-ce que cette face extérieure du monde ne vous a pas éblouies? quelle grâce vous a préservées de la vanité, de la vanité que nous voyons si universellement régner? Personne ne se connoît; on ne connoît plus personne : les marques des conditions sont confondues, on se détruit pour se parer ; on s'épuise à dorer un édifice dont les fondements sont écroulés, et on appelle se soutenir que d'achever de se perdre. Ames humbles, âmes innocentes, que la grâce a désabusées de cette erreur et de toutes les illusions du siècle, c'est vous dont je demande les prières : en reconnoissance du don de Dieu dont le sceau est en vous, priez sans relâche pour son Église; priez, fondez en larmes devant le Seigneur. Priez, justes; mais priez, pécheurs : prions tous ensemble ; car si Dieu exauce les uns pour leur mérite, il exauce aussi les autres pour leur pénitence : c'est un commencement de conversion que de prier pour l'Église.

Priez donc tous ensemble, encore une fois, que ce qui doit finir finisse bientôt. Tremblez à l'ombre même de la division : songez au malheur des peuples qui ayant rompu l'unité se rompent en tant de morceaux, et ne voient dans leur religion que la confusion de l'enfer et l'horreur de la mort. Ah! prenons garde que ce mal ne gagne. Déjà nous ne voyons que trop parmi nous de ces esprits libertins, qui sans savoir ni la religion, ni ses fondements, ni ses origines, ni sa suite, « blasphèment ce qu'ils ignorent, et se corrompent dans ce qu'ils savent : nuées sans eau, » poursuit l'apôtre saint Jude [3], docteurs sans doctrine, qui pour toute autorité ont leur hardiesse, et pour toute science leurs décisions précipitées : « arbres deux fois morts et déracinés, » morts premièrement parce qu'ils ont perdu la charité, mais doublement morts parce qu'ils ont encore perdu la foi; et entièrement déracinés, puisque, déchus de l'une et de l'autre, ils ne tiennent à

1. S. Pet. Chrysol., serm. LXXXVI.
2. *De Bapt. cont. Donat.*, lib. VI, n. 22, 23, tom. IX, col. 117, 118.
3. *Jud.* 10, 12.

l'Église par aucun fibre : « astres errants » qui se glorifient dans leurs routes nouvelles et écartées, sans songer qu'il leur faudra bientôt disparoître. Opposons à ces esprits légers, et à ce charme trompeur de la nouveauté, la pierre sur laquelle nous sommes fondés, et l'autorité de nos traditions où tous les siècles passés sont renfermés, et l'antiquité qui nous réunit à l'origine des choses. Marchons dans les sentiers de nos pères; mais marchons dans les anciennes mœurs, comme nous voulons marcher dans l'ancienne foi.

Allez, Chrétiens, dans cette voie d'un pas ferme : allons à la tête de tout le troupeau, Messeigneurs, plus humbles et plus soumis que tout le reste : zélés défenseurs des canons, autant de ceux qui ordonnent la régularité de nos mœurs, que de ceux qui ont maintenu l'autorité sainte de notre caractère; et soigneux de les faire paroître dans notre vie, plus encore que dans nos discours, afin que quand le Prince des pasteurs et le Pontife éternel apparoîtra, nous puissions lui rendre un compte fidèle et de nous et du troupeau qu'il nous a commis, et recevoir tous ensemble l'éternelle bénédiction du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. Amen.

SERMON POUR LA PROFESSION

DE MADAME DE LA VALLIÈRE, DUCHESSE DE VAUJOUR [1].

Et dixit qui sedebat in throno : Ecce nova facio omnia.

Et celui qui étoit assis sur le trône a dit : Je renouvelle toutes choses. Apoc. XXI, 5

Ce sera sans doute un grand spectacle, quand celui qui est assis sur le trône d'où relève tout l'univers, et à qui il ne coûte pas plus à faire qu'à dire, parce qu'il fait tout ce qui lui plaît par sa seule parole, prononcera du haut de son trône, à la fin des siècles, qu'il va renouveler toutes choses; et qu'en même temps on verra toute la nature changée faire paroître un monde nouveau pour les élus. Mais quand, pour nous préparer à ces nouveautés surprenantes du siècle futur, il agit secrètement dans les cœurs par son Saint-Esprit, qu'il les change, qu'il les renouvelle; et que, les remuant jusqu'au fond, il leur inspire des désirs jusqu'alors inconnus; ce changement n'est ni moins nouveau ni moins admirable. Et certainement, Chrétiens, il n'y a rien de plus merveilleux que ces changements. Qu'avons-nous vu, et que voyons-nous? quel état, et quel état? Je n'ai pas besoin de parler, les choses parlent assez d'elles-mêmes.

1. Sermon pour la profession de Mme de la Vallière, duchesse de Vaujour, prêché devant la reine, le 4 juin 1675.

Madame, voici un objet digne de la présence et des yeux d'une si pieuse reine. Votre Majesté ne vient pas ici pour apporter les pompes mondaines dans la solitude; son humilité la sollicite à venir prendre part aux abaissements de la vie religieuse; et il est juste que, faisant par votre état une partie si considérable des grandeurs du monde, vous assistiez quelquefois aux cérémonies où on apprend à les mépriser. Admirez donc avec nous ces grands changements de la main de Dieu. Il n'y a plus rien ici de l'ancienne forme, tout est changé au dehors : ce qui se fait au dedans est encore plus nouveau : et moi, pour célébrer ces nouveautés saintes, je romps un silence de tant d'années, je fais entendre une voix que les chaires ne connoissent plus.

Afin donc que tout soit nouveau dans cette pieuse cérémonie, ô Dieu ! donnez-moi encore ce style nouveau du Saint-Esprit, qui commence à faire sentir sa force toute-puissante[1] dans la bouche des apôtres. Que je prêche comme un saint Pierre la gloire de Jésus-Christ crucifié; que je fasse voir au monde ingrat avec quelle impiété il le crucifie encore tous les jours. Que je crucifie le monde à son tour; que j'en efface tous les traits et toute la gloire; que je l'ensevelisse, que je l'enterre avec Jésus Christ; enfin que je fasse voir que tout est mort, et qu'il n'y a que Jésus-Christ qui vit.

Mes Sœurs, demandez pour moi cette grâce : ce sont les auditeurs qui font les prédicateurs; et Dieu donne, par ses ministres, des enseignements convenables aux saintes dispositions de ceux qui écoutent. Faites donc, par vos prières, le discours qui doit vous instruire; et obtenez-moi les lumières du Saint-Esprit, par l'intercession de la sainte Vierge : Ave, Maria.

Nous ne devons pas être curieux de connoître distinctement ces nouveautés merveilleuses du siècle futur : comme Dieu les fera sans nous, nous devons nous en reposer sur sa puissance et sur sa sagesse. Mais il n'en est pas de même des nouveautés saintes qu'il opère au fond de nos cœurs. Il est écrit : « Je vous donnerai un cœur nouveau[2]; » et il est écrit : « Faites-vous un cœur nouveau[3] : » de sorte que ce cœur nouveau qui nous est donné, c'est nous aussi qui le devons faire; et comme nous devons y concourir par le mouvement de nos volontés, il faut que ce mouvement soit prévenu par la connoissance.

Considérons donc, Chrétiens, quelle est cette nouveauté des cœurs, et quel est l'état ancien d'où le Saint-Esprit nous tire. Qu'y a-t-il de plus ancien que de s'aimer soi-même, et qu'y a-t-il de plus nouveau que d'être soi-même son persécuteur ? Mais celui qui se persécute lui-même doit avoir vu quelque chose qu'il aime plus que lui-même : de sorte qu'il y a deux amours qui font ici toutes choses. Saint Augustin les définit par ces paroles : « Amor sui usque ad contemptum « Dei; amor Dei usque ad contemptum sui[4] : » l'un est « l'amour de soi-même poussé jusqu'au mépris de Dieu; » c'est ce qui fait la

1. C'étoit la troisième fête de la Pentecôte. — 2. *Ezech.* XXXVI, 26.
3. Ibid., XVIII, 31. — 4. *De civit. Dei*, lib. XIV, cap. XXVIII, tom. VII, col. 378.

vie ancienne et la vie du monde : l'autre est « l'amour de Dieu poussé jusqu'au mépris de soi-même; » c'est ce qui fait la vie nouvelle du christianisme; et ce qui, étant porté à sa perfection, fait la vie religieuse. Ces deux amours opposés feront tout le sujet de ce discours.

Mais, prenez bien garde, Messieurs, qu'il faut ici observer plus que jamais le précepte que nous donne l'Ecclésiastique. « Le sage qui entend, dit-il[1], une parole sensée, la loue, et se l'applique à lui-même : » il ne regarde pas à droite et à gauche, à qui elle peut convenir; il se l'applique à lui-même, et il en fait son profit. Ma Sœur, parmi les choses que j'ai à dire, vous saurez bien démêler ce qui vous est propre. Faites-en de même, Chrétiens; suivez avec moi l'amour de soi-même dans tous ses excès, et voyez jusqu'à quel point il vous a gagnés par ses douceurs dangereuses. Considérez ensuite une âme qui, après s'être ainsi égarée, commence à revenir sur ses pas; qui abandonne peu à peu tout ce qu'elle aimoit, et qui, laissant enfin tout au-dessous d'elle, ne se réserve plus que Dieu seul. Suivez-la dans tous les pas qu'elle fait pour retourner à lui, et voyez si vous avez fait quelque progrès dans cette voie; voilà ce que vous aurez à considérer. Entrons d'abord au fond de notre matière, je ne veux pas vous tenir plus longtemps en suspens.

PREMIER POINT.

L'homme, que vous voyez si attaché à lui-même par son amour-propre, n'a pas été créé avec ce défaut. Dans son origine, Dieu l'avoit fait à son image : et ce nom d'image lui doit faire entendre qu'il n'étoit point pour lui-même; une image est toute faite pour son original. Si un portrait pouvoit tout d'un coup devenir animé, comme il ne se verroit aucun trait qui ne se rapportât à celui qu'il représente, il ne vivroit que pour lui seul, et ne respirerait que sa gloire. Et toutefois ces portraits que nous animons se trouveroient obligés à partager leur amour entre les originaux qu'ils représentent, et le peintre qui les a faits. Mais nous ne sommes point dans cette peine : nous sommes les images de notre auteur, et celui qui nous a faits nous a faits aussi à sa ressemblance : ainsi en toutes manières nous nous devons à lui seul, et c'est à lui seul que notre âme doit être attachée.

En effet, quoique cette âme soit défigurée, quoique cette image de Dieu soit comme effacée par le péché, si nous en cherchons bien tous les anciens traits, nous reconnoîtrons, nonobstant sa corruption, qu'elle ressemble encore à Dieu, et que c'est pour Dieu qu'elle est faite. O âme, vous connoissez et vous aimez! c'est là ce que vous avez de plus essentiel, et c'est par là que vous ressemblez à votre auteur, qui n'est que connoissance et qu'amour. Mais la connoissance est donnée pour entendre ce qu'il y a de plus vrai, comme l'amour est donné pour aimer ce qu'il y a de meilleur. Qu'est-ce qu'il y a de plus vrai,

1. *Eccl.* XXI, 18.

que celui qui est la vérité même ? et qu'y a-t-il de meilleur, que celui qui est la bonté même ? L'âme est donc faite pour Dieu : c'est à lui qu'elle devoit se tenir attachée, et comme suspendue, par sa connoissance et par son amour ; c'est ainsi qu'elle est l'image de Dieu. Il se connoît lui-même, il s'aime lui-même, et c'est là sa vie : et l'âme raisonnable devoit vivre aussi en le connoissant et en l'aimant. Ainsi par sa naturelle constitution elle étoit unie à son auteur, et devoit faire sa félicité de celle d'un être si parfait et si bienfaisant ; en cela consistoit sa droiture et sa force. Enfin c'est par là qu'elle étoit riche, parce que encore qu'elle n'eût rien de son propre fonds, elle possédoit un bien infini par la libéralité de son auteur ; c'est-à-dire, qu'elle le possédoit lui-même, et le possédoit d'une manière si assurée, qu'elle n'avoit qu'à l'aimer persévéramment pour le posséder toujours ; puisque aimer un si grand bien, c'est ce qui en assure la possession, ou plutôt c'est ce qui la fait.

Mais elle n'est pas demeurée longtemps en cet état. Cette âme qui étoit heureuse, parce Dieu l'avoit faite à son image, a voulu non lui ressembler, mais être absolument comme lui. Heureuse qu'elle étoit de connoître et d'aimer celui qui se connoît et s'aime éternellement, elle a voulu, comme lui, faire elle-même sa félicité. Hélas, qu'elle s'est trompée, et que sa chute a été funeste ! Elle est tombée de Dieu sur elle-même. Que fera Dieu pour la punir de sa défection ? Il lui donnera ce qu'elle demande : se cherchant elle-même, elle se trouvera elle-même. Mais en se trouvant ainsi elle-même, étrange confusion ! elle se perdra bientôt elle-même. Car voilà que déjà elle commence à se méconnoître ; transportée de son orgueil, elle dit : Je suis un Dieu, et je me suis faite moi-même. C'est ainsi que le prophète fait parler les âmes hautaines, qui mettent leur félicité dans leur propre grandeur et dans leur propre excellence [1].

En effet, il est véritable que pour pouvoir dire : Je veux être content de moi-même et me suffire à moi-même, il faut aussi pouvoir dire : Je me suis fait moi-même, ou plutôt, je suis de moi-même. Ainsi l'âme raisonnable veut être semblable à Dieu par un attribut qui ne peut convenir à aucune créature, c'est-à-dire, par l'indépendance et par la plénitude de l'être. Sortie de son état, pour avoir voulu être heureuse indépendamment de Dieu, elle ne peut ni conserver son ancienne et naturelle félicité, ni arriver à celle qu'elle poursuit vainement. Mais comme ici son orgueil la trompe, il faut lui faire sentir par quelque autre endroit sa pauvreté et sa misère. Il ne faut pour cela que la laisser quelque temps à elle-même ; cette âme, qui s'est tant aimée et tant cherchée, ne se peut plus supporter. Aussitôt qu'elle est seule avec elle-même, sa solitude lui fait horreur ; elle trouve en elle-même un vide infini, que Dieu seul pouvoit remplir : si bien qu'étant séparée de Dieu, que son fonds réclame sans cesse ; tourmentée par son indigence, l'ennui la dévore, le chagrin la tue ; il faut qu'elle cherche des amusements au dehors : et jamais elle n'aura de repos, si elle ne

[1] *Ezech.* XXVIII, 2 ; XXIX. 8.

trouve de quoi s'étourdir. Tant il est vrai que Dieu la punit par son propre déréglement; et que, pour s'être cherchée elle-même, elle devient elle-même son supplice. Mais elle ne peut pas demeurer en cet état, tout triste qu'il est; il faut qu'elle tombe encore plus bas : et voici comment.

Représentez-vous un homme qui est né dans les richesses, et qui les a dissipées par ses profusions; il ne peut souffrir sa pauvreté. Ces murailles nues, cette table dégarnie, cette maison abandonnée, où on ne voit plus cette foule de domestiques, lui fait peur : pour se cacher à lui-même sa misère, il emprunte de tous côtés; il remplit par ce moyen, en quelque façon, le vide de sa maison, et soutient l'éclat de son ancienne abondance. Aveugle et malheureux, qui ne songe pas que tout ce qui l'éblouit menace sa liberté et son repos? Ainsi l'âme raisonnable, née riche par les biens que lui avoit donnés son auteur, et appauvrie volontairement pour s'être cherchée elle-même, réduite à ce fonds étroit et stérile, tâche de tromper le chagrin que lui cause son indigence, et de réparer ses ruines, en empruntant de tous côtés de quoi se remplir.

Elle commence par son corps et par ses sens, parce qu'elle ne trouve rien qui lui soit plus proche. Ce corps qui lui est uni si étroitement, mais qui toutefois est d'une nature si inférieure à la sienne, devient le plus cher objet de ses complaisances. Elle tourne tous ses soins de ce côté-là; le moindre rayon de beauté qu'elle y aperçoit suffit pour l'arrêter : elle se mire, pour ainsi parler, et se considère elle-même dans ce corps : elle croit voir, dans la douceur de ces regards et de ce visage, la douceur d'une humeur paisible; dans la délicatesse des traits, la délicatesse de l'esprit; dans ce port et cette mine relevée, la grandeur et la noblesse du courage. Foible et trompeuse image sans doute; mais enfin la vanité s'en repaît. A quoi es-tu réduite, âme raisonnable? Toi, qui étois née pour l'éternité et pour un objet immortel, tu deviens éprise et captive d'une fleur que le soleil dessèche, d'une vapeur que le vent emporte, en un mot d'un corps qui, par sa mortalité, est devenu un empêchement et un fardeau à l'esprit.

Elle n'est pas plus heureuse en jouissant des plaisirs que ses sens lui offrent : au contraire, elle s'appauvrit dans cette recherche, puisqu'en poursuivant le plaisir, elle perd d'abord la raison. Le plaisir est un sentiment qui nous transporte, qui nous enivre, qui nous saisit indépendamment de la raison, et nous entraîne malgré ses lois. La raison en effet n'est jamais si foible que lorsque le plaisir domine; et ce qui marque une opposition éternelle entre la raison et le plaisir, c'est que, pendant que la raison demande une chose, le plaisir en exige une autre : ainsi l'âme, devenue captive du plaisir, est devenue en même temps ennemie de la raison. Voilà où elle est tombée, quand elle a voulu emprunter des sens de quoi réparer ses pertes : mais ce n'est pas là encore la fin de ses maux. Ces sens, de qui elle emprunte, empruntent eux-mêmes de tous côtés; ils tirent tout de leurs objets, et engagent par conséquent, à tous ces objets extérieurs, l'âme, qui, livrée aux sens, ne peut plus rien avoir que par eux.

Je ne veux point ici vous parler de tous les sens, pour vous faire avouer leur indigence : considérez seulement la vue, à combien d'objets extérieurs elle nous attache. Tout ce qui brille, tout ce qui rit aux yeux, tout ce qui paroît grand et magnifique, devient l'objet de nos désirs et de notre curiosité. Le Saint-Esprit nous en avoit bien avertis, lorsqu'il avoit dit cette parole : « Ne suivez pas vos pensées et vos yeux, vous souillant et vous corrompant; » disons le mot du Saint-Esprit : « vous prostituant vous-mêmes à tous les objets qui se présentent[1]. » Nous faisons tout le contraire de ce que Dieu commande : nous nous engageons de toutes parts; nous qui n'avions besoin que de Dieu, nous commençons à avoir besoin de tout. Cet homme croit s'agrandir avec son équipage qu'il augmente, avec ses appartements qu'il rehausse, avec son domaine qu'il étend. Cette femme ambitieuse et vaine croit valoir beaucoup, quand elle s'est chargée d'or, de pierreries, et de mille autres vains ornements. Pour la parer, toute la nature s'épuise, tous les arts suent, toute l'industrie se consume. Ainsi nous amassons autour de nous tout ce qu'il y a de plus rare : notre vanité se repaît de cette fausse abondance; et par là nous tombons insensiblement dans les piéges de l'avarice, triste et sombre passion, autant qu'elle est cruelle et insatiable.

C'est elle, dit saint Augustin, qui, trouvant l'âme pauvre et vide au dedans, la pousse au dehors, la partage en mille soucis, et la consume par des efforts aussi vains que laborieux. Elle se tourmente comme dans un songe; on veut parler, la voix ne suit pas; on veut faire de grands mouvements, on sent ses membres engourdis. Ainsi l'âme veut se remplir, elle ne peut; son argent qu'elle appelle son bien est dehors, et c'est le dedans qui est vide et pauvre. Elle se tourmente de voir son bien si détaché d'elle-même, si exposé au hasard, si soumis au pouvoir d'autrui. Cependant elle voit croître ses mauvais désirs avec ses richesses. « L'avarice, dit saint Paul, est la racine de tous les maux : » « Radix omnium malorum est cupiditas[2]. » En effet, les richesses sont un moyen d'avoir presque sûrement tout ce qu'on désire. Par les richesses, l'ambitieux se peut assouvir d'honneurs; le voluptueux, de plaisirs; chacun enfin, de ce qu'il demande. Tous les mauvais désirs naissent dans un cœur qui croit avoir dans l'argent le moyen de les satisfaire. Il ne faut donc pas s'étonner si la passion des richesses est si violente, puisqu'elle ramasse en elle toutes les autres. Que l'âme est asservie! de quel joug elle est chargée! et pour s'être cherchée elle-même, combien est-elle devenue pauvre et captive!

Mais peut-être que les passions plus nobles et plus généreuses seront plus capables de la remplir. Voyons ce que la gloire lui pourra produire. Il n'y a rien de plus éclatant, ni qui fasse tant de bruit parmi les hommes, et tout ensemble il n'y a rien de plus misérable ni de plus pauvre. Pour nous en convaincre, considérons-là dans ce qu'elle a de plus magnifique et de plus grand. Il n'y a point de plus grande gloire que celle des conquérants; choisissons le plus renommé d'en-

1. *Num.* xv, 39. — 2. *I Tim.* vi, 10.

tre eux. Quand on veut parler d'un grand conquérant, chacun pense à Alexandre : ce sera donc, si vous voulez, Alexandre qui nous fera voir la pauvreté des rois conquérants. Qu'est-ce qu'il a souhaité ce grand Alexandre, et qu'a-t-il cherché par tant de travaux et tant de peines, qu'il a souffertes lui-même, et qu'il a fait souffrir aux autres? Il a souhaité de faire du bruit dans le monde durant sa vie et après sa mort. Il a tout ce qu'il a demandé; personne n'en a tant fait : dans l'Égypte, dans la Perse, dans les Indes, dans toute la terre, en Orient et en Occident, depuis plus de deux mille ans on ne parle que d'Alexandre. Il vit dans la bouche de tous les hommes, sans que sa gloire soit effacée ou diminuée depuis tant de siècles; les éloges ne lui manquent pas; mais c'est lui qui manque aux éloges. Il a eu ce qu'il demandoit; en a-t-il été plus heureux, tourmenté par son ambition durant sa vie, et tourmenté maintenant dans les enfers, où il porte la peine éternelle d'avoir voulu se faire adorer comme un Dieu, soit par orgueil, soit par politique? Il en est de même de tous ses semblables. Ceux qui désirent la gloire, la gloire souvent leur est donnée. « Ils ont reçu leur récompense, » dit le Fils de Dieu[1]; ils ont été payés selon leurs mérites. Ces grands hommes, dit saint Augustin, tant célébrés parmi les Gentils, et j'ajoute trop estimés parmi les Chrétiens, ont eu ce qu'ils demandoient : ils ont acquis cette gloire qu'ils désiroient avec tant d'ardeur; et « vains, ils ont reçu une récompense aussi vaine que leurs désirs : » « Quærebant non apud Deum, sed apud homines « gloriam...; ad quam pervenientes perceperunt mercedem suam, vani « vanam[2]. »

Vous voyez, Messieurs, l'âme raisonnable déchue de sa première dignité, parce qu'elle quitte Dieu, et que Dieu la quitte; menée de captivité en captivité, captive d'elle-même, captive de son corps, captive des sens et des plaisirs, captive de toutes les choses qui l'environnent. Saint Paul dit tout en un mot, quand il parle ainsi : « L'homme, dit-il, est vendu sous le péché : » « Venumdatus sub peccato[3]; » livré au péché, captif sous les lois, accablé de ce joug honteux comme un esclave vendu. A quel prix le péché l'a-t-il acheté? Il l'a acheté par tous les faux biens qu'il lui a donnés. Entraîné par tous ces faux biens, et asservi par toutes les choses qu'il croit posséder, il ne peut plus respirer, ni regarder le ciel, d'où il est venu. Ainsi il a perdu Dieu, et toutefois le malheureux il ne peut s'en passer, car il y a au fond de notre âme un secret désir qui le redemande sans cesse.

L'idée de celui qui nous a créés est empreinte profondément au dedans de nous. Mais, ô malheur incroyable! et lamentable aveuglement! rien n'est gravé plus avant dans le cœur de l'homme, et rien ne lui sert moins dans sa conduite. Les sentiments de religion sont la dernière chose qui s'efface en l'homme, et la dernière que l'homme consulte : rien n'excite de plus grands tumultes parmi les hommes; rien ne les remue davantage, et rien en même temps ne les remue moins.

1. Matth. VI, 2. — 2. *In Ps.* CXVIII. serm. XII, n. 2, tom. IV, col. 1306.
3. *Rom.* VII, 14.

En voulez-vous voir une preuve? A présent que je suis assis dans la chaire de Jésus-Christ et des apôtres, que vous m'écoutez avec attention, si j'allois (ah, plutôt la mort!) si j'allois vous enseigner quelque erreur, je verrois tout mon auditoire se révolter contre moi. Je vous prêche les vérités les plus importantes de la religion; que feront-elles? O Dieu, qu'est-ce donc que l'homme? est-ce un prodige? est-ce un composé monstrueux de choses incompatibles? ou bien est-ce une énigme inexplicable?

Non, Messieurs, nous avons expliqué l'énigme. Ce qu'il y a de si grand dans l'homme est un reste de sa première institution : ce qu'il y a de si bas, et qui paroît si mal assorti avec ses premiers principes, c'est le malheureux effet de sa chute. Il ressemble à un édifice ruiné, qui dans ses masures renversées conserve encore quelque chose de la beauté et de la grandeur de son premier plan. Fondé dans son origine sur la connoissance de Dieu et sur son amour, par sa volonté dépravée il est tombé en ruine; le comble s'est abattu sur les murailles, et les murailles sur le fondement. Mais qu'on remue ces ruines, on trouvera dans les restes de ce bâtiment renversé, et les traces des fondations, et l'idée du premier dessein, et la marque de l'architecte. L'impression de Dieu reste encore en l'homme si forte qu'il ne peut la perdre, et tout ensemble si foible qu'il ne peut la suivre : si bien qu'elle semble n'être restée que pour le convaincre de sa faute, et lui faire sentir sa perte. Ainsi il est vrai qu'il a perdu Dieu : mais nous avons dit, et il est vrai, qu'il ne pouvoit éviter après cela de se perdre aussi lui-même.

L'âme, qui s'est éloignée de la source de son être, ne connoît plus ce qu'elle est. Elle s'est embarrassée, dit saint Augustin [1], dans toutes les choses qu'elle aime; et de là vient qu'en les perdant elle se croit aussitôt perdue elle-même. Ma maison est brûlée; on se tourmente, et on dit : Je suis perdu; ma réputation est blessée, ma fortune est ruinée, je suis perdu. Mais surtout quand le corps est attaqué, c'est là qu'on s'écrie plus que jamais : Je suis perdu. L'homme se croit attaqué au fond de son être, sans vouloir jamais considérer que ce qui dit : Je suis perdu, n'est pas le corps : car le corps de lui-même est sans sentiment; et l'âme, qui lui dit qu'elle est perdue, ne sent pas qu'elle est autre chose que celui dont elle connoît la perte future; c'est pourquoi elle se croit perdue en le perdant. Ah! si elle n'avoit pas oublié Dieu, si elle avoit toujours songé qu'elle est son image, elle se seroit tenue à lui comme au seul appui de son être; et attachée à un principe si haut, elle n'auroit pas cru périr en voyant tomber ce qui est si fort au-dessous d'elle. Mais, comme dit saint Augustin [2], s'étant engagée tout entière dans son corps et dans les choses sensibles; roulée et enveloppée parmi les objets qu'elle aime, et dont elle traîne continuellement l'idée avec elle, elle ne s'en peut plus démêler, elle ne sait plus ce qu'elle est. Elle dit : Je suis une vapeur, je suis un souffle,

1. *De Trin.*, lib. X, n. 7, tom. VIII, col. 893.
2. Ibid., n. 11, tom. VIII, col. 895.

je suis un air délié, ou un feu subtil; sans doute une vapeur qui aime Dieu, un feu qui connoît Dieu, un air fait à son image. O âme, voilà le comble de tes maux; en te cherchant, tu t'es perdue; et toi-même tu te méconnois. En ce triste et malheureux état, écoutons la parole de Dieu par la bouche de son prophète : « Convertimini, sicut in pro« fundum recesseratis, filii Israel[1] ! » O âme, reviens à Dieu autant du fond, que tu t'en étois si profondément retirée.

SECOND POINT.

Et en effet, Chrétiens, dans cet oubli profond et de Dieu et d'elle-même, où elle est plongée, ce grand Dieu sait bien la trouver. Il fait entendre sa voix, quand il lui plaît, au milieu du bruit du monde : dans son plus grand éclat, et au milieu de toutes ses pompes, il en découvre le fond, c'est-à-dire la vanité et le néant. L'âme, honteuse de sa servitude, vient à considérer pourquoi elle est née; et recherchant en elle-même les restes de l'image de Dieu, elle songe à la rétablir en se réunissant à son auteur. Touchée de ce sentiment, elle commence à rejeter les choses extérieures. O richesses, dit-elle, vous n'avez qu'un nom trompeur : vous venez pour me remplir; mais j'ai un vide infini, où vous n'entrez pas. Mes secrets désirs, qui demandent Dieu, ne peuvent pas être satisfaits pas tous vos trésors; il faut que je m'enrichisse par quelque chose de plus grand et de plus intime. Voilà les richesses méprisées.

L'âme, considérant ensuite le corps auquel elle est unie, le voit revêtu de mille ornements étrangers : elle en a honte, parce qu'elle voit que ces ornements sont un piége pour les autres et pour elle-même. Alors elle est en état d'écouter les paroles que le Saint-Esprit adresse aux dames mondaines, par la bouche du prophète Isaïe : « J'ai vu les filles de Sion la tête levée, marchant d'un pas affecté, avec des contenances étudiées, et faisant signe des yeux à droite et à gauche : pour cela, dit le Seigneur, je ferai tomber tous leurs cheveux[2]. » Quelle sorte de vengeance! Quoi, falloit-il foudroyer et le prendre d'un ton si haut pour abattre des cheveux? Ce grand Dieu, qui se vante de déraciner par son souffle les cèdres du Liban, tonne pour abattre les feuilles des arbres! Est-ce là le digne effet d'une main toute-puissante? Qu'il est honteux à l'homme d'être si fort attaché à des choses vaines, que les lui ôter soit un supplice! C'est pour cela que le prophète passe encore plus avant. Après avoir dit : « Je ferai tomber leurs cheveux; je détruirai, poursuit-il, et les colliers, et les bracelets, et les anneaux, et les boîtes à parfums, et les vestes, et les manteaux, et les rubans, et les broderies, et ces toiles si déliées; » vaines couvertures qui ne cachent rien, et le reste. Car le Saint-Esprit a voulu descendre dans un dénombrement exact de tous les ornements de la vanité; s'attachant, pour ainsi parler, à suivre par sa vengeance toutes les diverses parures qu'une vaine curiosité a inventées. A ces me-

Isai. XXXI, 6. — 2. Ibid., III, 16, 17.

naces du Saint-Esprit, l'âme, qui s'est sentie longtemps attachée à ces ornements, commence à rentrer en elle-même. Quoi, Seigneur, dit-elle, vous voulez détruire toute cette vaine parure? Pour prévenir votre colère, je commencerai moi-même à m'en dépouiller. Entrons dans un état où il n'y ait plus d'ornement que celui de la vertu.

Ici cette âme dégoûtée du monde, s'avisant que ces ornements marquent dans les hommes quelque dignité, et venant à considérer les honneurs que le monde vante, elle en connoît aussi le fond. Elle voit l'orgueil qu'ils inspirent, et découvre dans cet orgueil, et les disputes, et les jalousies, et tous les maux qu'il entraîne : elle voit en même temps que si ces honneurs ont quelque chose de solide, c'est qu'ils obligent de donner au monde un grand exemple. Mais on peut en les quittant donner un exemple plus utile ; et il est beau, quand on les a, d'en faire un si bel usage. Loin donc, honneurs de la terre : tout votre éclat couvre mal nos foiblesses et nos défauts; il ne les cache qu'à nous seuls, et les fait connoître à tous les autres. Ah! « j'aime mieux avoir la dernière place dans la maison de mon Dieu, que de tenir les plus hauts rangs dans la demeure des pécheurs [1]. »

L'âme se dépouille, comme vous voyez, des choses extérieures; elle revient de son égarement, et commence à être plus proche d'elle-même. Mais osera-t-elle toucher à ce corps si tendre, si chéri, si ménagé? N'aura-t-on point de pitié de cette complexion délicate? Au contraire, c'est à lui principalement que l'âme s'en prend, comme à son plus dangereux séducteur. J'ai, dit-elle, trouvé une victime : depuis que ce corps est devenu mortel, il sembloit n'être devenu pour moi qu'un embarras, et un attrait qui me porte au mal; mais la pénitence me fait voir que je le puis mettre à un meilleur usage. Grâce à la miséricorde divine, j'ai en lui de quoi réparer mes fautes passées. Cette pensée la sollicite à ne plus rien donner à ses sens : elle leur ôte tous leurs plaisirs; elle embrasse toutes les mortifications; elle donne au corps une nourriture peu agréable; et afin que la nature s'en contente, elle attend que la nécessité la rende supportable. Ce corps si tendre couche sur la dure; la psalmodie de la nuit et le travail de la journée y attirent le sommeil; sommeil léger qui n'appesantit pas l'esprit, et n'interrompt presque point ses actions. Ainsi toutes les fonctions, même de la nature, commencent dorénavant à devenir des opérations de la grâce. On déclare une guerre immortelle et irréconciliable à tous les plaisirs; il n'y en a aucun de si innocent qui ne devienne suspect : la raison que Dieu a donnée à l'âme pour la conduire s'écrie en les voyant approcher : « C'est ce serpent qui nous a séduits : » « Serpens « decepit me [2]. » Les premiers plaisirs qui nous ont trompés sont entrés dans notre cœur avec une mine innocente, comme un ennemi qui se déguise pour entrer dans une place, qu'il veut révolter contre les puissances légitimes. Ces désirs, qui nous sembloient innocents, ont

1. *Ps* LXXXIII. 11. — 2. *Gen.* III, 13.

remué peu à peu les passions les plus violentes, qui nous ont mis dans les fers que nous avons tant de peine à rompre.

L'âme, délivrée par ces réflexions de la captivité des sens, et détachée de son corps par la mortification, est enfin venue à elle-même. Elle est revenue de bien loin, et semble avoir fait un grand progrès : mais enfin, s'étant trouvée elle-même, elle a trouvé la source de tous ses maux. C'est donc à elle-même qu'elle en veut encore : déçue par sa liberté, dont elle a fait un mauvais usage, elle songe à la contraindre de toutes parts; des grilles affreuses, une retraite profonde, une clôture impénétrable, une obéissance entière, toutes les actions réglées, tous les pas comptés, cent yeux qui vous observent; encore trouve-t-elle qu'il n'y en a pas assez pour l'empêcher de s'égarer. Elle se met de tous côtés sous le joug : elle se souvient des tristes jalousies du monde, et s'abandonne sans réserve aux douces jalousies d'un Dieu bienfaisant, qui ne veut voir les cœurs que pour les remplir des douceurs célestes. De peur de retomber sur ces objets extérieurs, et que sa liberté ne s'égare encore une fois en les cherchant, elle se met des bornes de tous côtés; mais de peur de s'arrêter en elle-même, elle abandonne sa volonté propre. Ainsi, resserrée de toutes parts, elle ne peut plus respirer que du côté du ciel : elle se donne donc en proie à l'amour divin; elle rappelle sa connoissance et son amour à leur usage primitif. C'est alors que nous pouvons dire avec David : « O Dieu, votre serviteur a trouvé son cœur, pour vous faire cette prière [1]. » L'âme, si longtemps égarée dans les choses extérieures, s'est enfin trouvée elle-même; mais c'est pour s'élever au-dessus d'elle, et se donner tout à fait à Dieu.

Il n'y a rien de plus nouveau que cet état où l'âme pleine de Dieu s'oublie elle-même. De cette union avec Dieu, on voit naître bientôt en elle toutes les vertus. Là est la véritable prudence; car on apprend à tendre à sa fin, c'est-à-dire à Dieu, par la seule voie qui y mène, c'est-à-dire par l'amour. Là est la force et le courage; car il n'y a rien qu'on ne souffre pour l'amour de Dieu. Là se trouve la tempérance parfaite; car on ne peut plus goûter les plaisirs des sens, qui dérobent à Dieu les cœurs et l'attention des esprits. Là on commence à faire justice à Dieu, au prochain, et à soi-même : à Dieu, parce qu'on lui rend tout ce qu'on lui doit, en l'aimant plus que soi-même : au prochain, parce qu'on commence à l'aimer véritablement, non pour soi-même, mais comme soi-même, après qu'on a fait l'effort de renoncer à soi-même : enfin, on se fait justice à soi-même, parce qu'on se donne de tout son cœur à qui on appartient naturellement. Mais en se donnant de la sorte, on acquiert le plus grand de tous les biens, et on a ce merveilleux avantage d'être heureux par le même objet qui fait la félicité de Dieu.

L'amour de Dieu fait donc naître toutes les vertus; et pour les faire subsister éternellement, il leur donne pour fondement l'humilité. Demandez à ceux qui ont dans le cœur quelque passion violente, s'ils con-

1. *II Reg.* VII, 27.

servent quelque orgueil ou quelque fierté en présence de ce qu'ils aiment : on ne se soumet que trop, on n'est que trop humble. L'âme possédée de l'amour de Dieu, transportée par cet amour hors d'elle-même, n'a garde de songer à elle, ni par conséquent de s'enorgueillir; car elle voit un objet au prix duquel elle se compte pour rien, et en est tellement éprise qu'elle le préfère à elle-même, non-seulement par raison, mais par amour.

Mais voici de quoi l'humilier plus profondément encore. Attachée à ce divin objet, elle voit toujours au-dessous d'elle deux gouffres profonds, le néant d'où elle est tirée, et un autre néant plus affreux encore, c'est le péché, où elle peut retomber sans cesse, pour peu qu'elle s'éloigne de Dieu, et qu'elle l'oblige de la quitter. Elle considère que si elle est juste, c'est Dieu qui la fait telle continuellement. Saint Augustin[1] ne veut pas qu'on dise que Dieu nous a faits justes; mais il dit qu'il nous fait justes à chaque moment. Ce n'est pas, dit-il, comme un médecin qui ayant guéri son malade, le laisse dans une santé qui n'a plus besoin de son secours; c'est comme l'air qui n'a pas été lumineux pour le demeurer ensuite par lui-même, mais qui est fait tel continuellement par le soleil. Ainsi l'âme attachée à Dieu sent continuellement sa dépendance, et sent que la justice qui lui est donnée ne subsiste pas toute seule, mais que Dieu la crée en elle à chaque instant : de sorte qu'elle se tient toujours attentive de ce côté-là; elle demeure toujours sous la main de Dieu, toujours attachée au gouvernement et comme au rayon de sa grâce. En cet état elle se connoît, et ne craint plus de périr, de la manière dont elle le craignoit auparavant : elle sent qu'elle est faite pour un objet éternel, et ne connoît plus de mort que le péché.

Il faudroit ici vous découvrir la dernière perfection de l'amour de Dieu : il faudroit vous montrer cette âme détachée encore des chastes douceurs qui l'ont attirée à Dieu, et possédée seulement de ce qu'elle découvre en Dieu même, c'est-à-dire, de ses perfections infinies. Là se verroit l'union de l'âme avec un Jésus délaissé; là s'entendroit la dernière consommation de l'amour divin dans un endroit de l'âme si profond et si retiré, que les sens n'en soupçonnent rien; tant il est éloigné de leur région : mais pour expliquer cette matière, il faudroit tenir un langage que le monde n'entendroit pas.

Finissons donc ce discours, et permettez qu'en le finissant je vous demande, Messieurs, si les saintes vérités que j'ai annoncées ont excité en vos cœurs quelque étincelle de l'amour divin. La vie chrétienne que je vous propose si pénitente, si mortifiée, si détachée des sens et de nous-mêmes, vous paroît peut-être impossible. Peut-on vivre, diriez-vous, de cette sorte? Peut-on renoncer à ce qui plaît? On vous dira de là haut[2] qu'on peut quelque chose de plus difficile, puisqu'on peut embrasser tout ce qui choque. Mais pour le faire, direz-vous, il faut aimer Dieu; et je ne sais si on peut le connoître assez pour

1. *De Gen. ad litt.*, lib. VIII, n. 25, tom. III, part. I, col. 234.
2. Mme de la Vallière étoit à la grille d'en haut avec la reine.

l'aimer autant qu'il faudroit. On vous dira de là haut qu'on en connoît assez pour aimer sans bornes. Mais peut-on mener dans le monde une telle vie ? Oui sans doute, puisque le monde même vous désabuse du monde : ses appas ont assez d'illusions, ses faveurs assez d'inconstance, ses rebuts assez d'amertume; il y a assez d'injustice et de perfidie dans le procédé des hommes, assez d'inégalités et de bizarreries dans leurs humeurs incommodes et contrariantes; c'en est assez sans doute pour nous dégoûter

Eh! dites-vous, je ne suis que trop dégoûté : tout me dégoûte en effet, mais rien ne me touche; le monde me déplaît, mais Dieu ne me plaît pas pour cela. Je connois cet état étrange, malheureux et insupportable, mais trop ordinaire dans la vie. Pour en sortir, âmes chrétiennes, sachez que qui cherche Dieu de bonne foi ne manque jamais de le trouver; sa parole y est expresse : « Celui qui frappe, on lui ouvre; celui qui demande, on lui donne; celui qui cherche, il trouve infailliblement[1]. » Si donc vous ne trouvez pas, sans doute vous ne cherchez pas. Remuez jusqu'au fond de votre cœur : les plaies du cœur ont cela qu'elles peuvent être sondées jusqu'au fond, pourvu qu'on ait le courage de les pénétrer; vous trouverez dans ce fond un secret orgueil qui vous fait dédaigner tout ce qu'on vous dit, et tous les sages conseils; vous trouverez un esprit de raillerie inconsidérée, qui naît parmi l'enjouement des conversations. Quiconque en est possédé croit que toute la vie n'est qu'un jeu : on ne veut que se divertir· et la face de la raison, si je puis parler de la sorte, paroît trop sérieuse et trop chagrine.

Mais à quoi est-ce que je m'étudie ? à chercher des causes secrètes du dégoût que vous donne la piété? Il y en a de plus grossières et de plus palpables : on sait quelles sont les pensées qui arrêtent le monde ordinairement. On n'aime point la piété véritable, parce que, contente des biens éternels, elle ne donne point d'établissement sur la terre, elle ne fait point la fortune de ceux qui la suivent. C'est l'objection ordinaire que font à Dieu les hommes du monde : mais il y a répondu, d'une manière digne de lui, par la bouche du prophète Malachie[2]. « Vos paroles se sont élevées contre moi, dit le Seigneur, et vous avez répondu : Quelles paroles avons-nous proférées contre vous ? Vous avez dit : Celui qui sert Dieu se tourmente en vain. Quel bien nous est-il revenu d'avoir gardé ses commandements, et d'avoir marché tristement devant sa face? Les hommes superbes et entreprenants sont heureux : car ils se sont établis en vivant dans l'impiété; et ils ont tenté Dieu en songeant à se faire heureux malgré ses lois, et ils ont fait leurs affaires. »

Voilà l'objection des impies, proposée dans toute sa force par le Saint-Esprit. « A ces mots, poursuit le prophète, les gens de bien, étonnés se sont parlé secrètement les uns aux autres. » Personne sur la terre n'ose entreprendre, ce semble, de répondre aux impies qui attaquent Dieu avec une audace si insensée; mais Dieu répondra lui-

1. Matth. III, 8. — 2. *Mal.* III, 13 et seq.

même. « Le Seigneur a prêté l'oreille à ces choses, dit le prophète, et il les a ouïes : il a fait un livre où il écrit les noms de ceux qui le servent; et en ce jour où j'agis, dit le Seigneur des armées, c'est-à-dire, en ce dernier jour où j'achève tous mes ouvrages, où je déploie ma miséricorde et ma justice; en ce jour, dit-il, les gens de bien seront ma possession particulière; je les traiterai comme un bon père traite un fils obéissant. Alors vous vous retournerez, ô impies! vous verrez de loin leur félicité, dont vous serez exclus pour jamais; et vous verrez alors quelle différence il y a entre le juste et l'impie, entre celui qui sert Dieu et celui qui méprise ses lois. » C'est ainsi que Dieu répond aux objections des impies. Vous n'avez pas voulu croire que ceux qui me servent puissent être heureux; vous n'en avez cru ni ma parole, ni l'expérience des autres; votre expérience vous en convaincra; vous les verrez heureux, et vous vous verrez misérables : « Hæc dicit « Dominus faciens hæc : » « C'est ce que dit le Seigneur : il l'en faut croire : car lui-même qui le dit, c'est lui qui le fait; » et c'est ainsi qu'il fait taire les superbes et les incrédules.

Serez-vous assez heureux pour profiter de cet avis, et pour prévenir sa colère? Allez, Messieurs, et pensez-y : ne songez point au prédicateur qui vous a parlé, ni s'il a bien dit, ni s'il a mal dit : qu'importe ce qu'ait dit un homme mortel? Il y a un prédicateur invisible qui prêche dans le fond des cœurs; c'est celui-là que les prédicateurs et les auditeurs doivent écouter. C'est lui qui parle intérieurement à celui qui parle au dehors, et c'est lui que doivent entendre au dedans du cœur tous ceux qui prêtent l'oreille aux discours sacrés. Le prédicateur qui parle au dehors ne fait qu'un seul sermon pour tout un grand peuple : mais le prédicateur du dedans, je veux dire le Saint-Esprit, fait autant de prédications différentes qu'il y a de personnes dans un auditoire; car il parle à chacun en particulier, et lui applique selon ses besoins la parole de la vie éternelle. Écoutez-le donc, Chrétiens; laissez-lui remuer au fond de vos cœurs ce secret principe de l'amour de Dieu.

Esprit-Saint, Esprit pacifique, je vous ai préparé les voies en prêchant votre parole. Ma voix a été semblable peut-être à ce bruit impétueux qui a prévenu votre descente : descendez maintenant, ô feu invisible; et que ces discours enflammés, que vous ferez au dedans de nos cœurs, les remplissent d'une ardeur céleste. Faites-leur goûter la vie éternelle, qui consiste à connoître et à aimer Dieu : donnez-leur un essai de la vision, dans la foi; un avant-goût de la possession, dans l'espérance; une goutte de ce torrent de délices qui enivre les bienheureux, dans les transports célestes de l'amour divin.

Et vous, ma Sœur, qui avez commencé à goûter ces chastes délices, descendez, allez à l'autel; victime de la pénitence, allez achever votre sacrifice : le feu est allumé, l'encens est prêt, le glaive est tiré : le glaive, c'est la parole qui sépare l'âme d'avec elle-même, pour l'attacher uniquement à son Dieu. Le sacré pontife vous attend [1], avec ce

1. M. l'archevêque de Paris.

voile mystérieux que vous demandez. Enveloppez-vous dans ce voile : vivez cachée à vous-même, aussi bien qu'à tout le monde; et connue de Dieu, échappez-vous à vous-même, sortez de vous-même, et prenez un si noble essor, que vous ne trouviez de repos que dans l'essence du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER VOLUME.

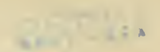
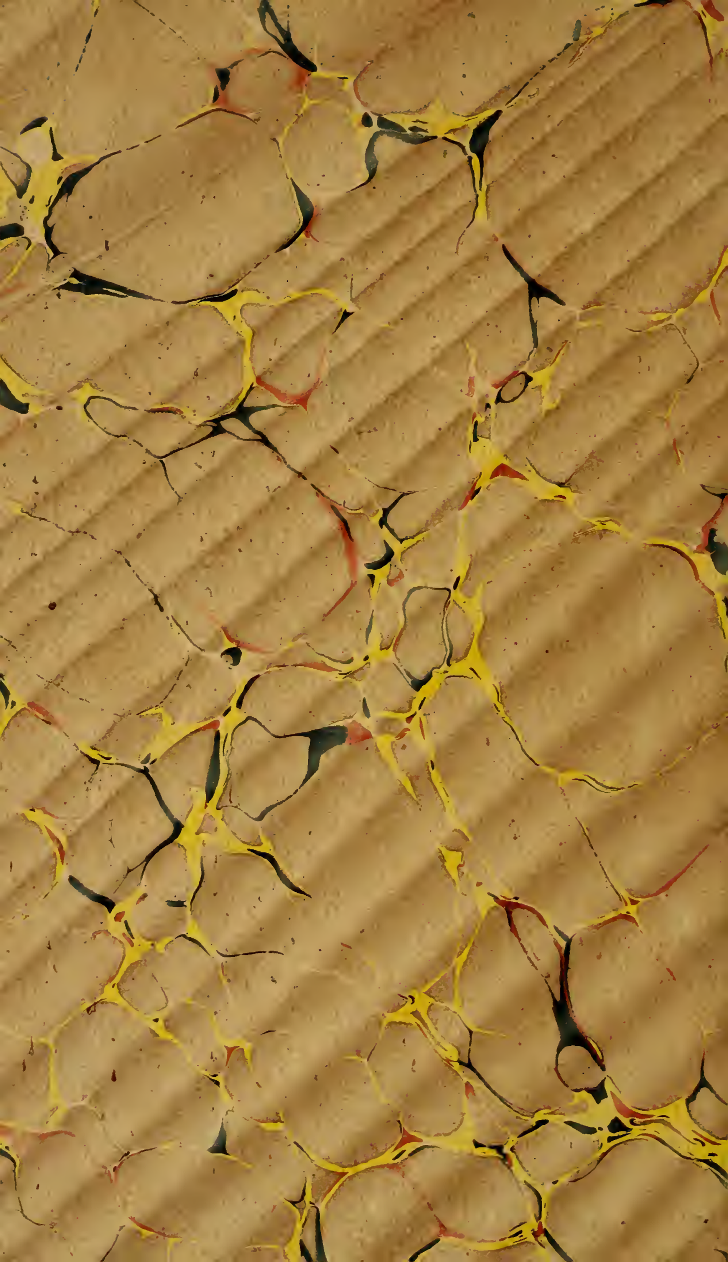


TABLE.

—

FIN DE LA TABLE DU CINQUIÈME ET DERNIER VOLUME.

Coulommiers. — Imprimerie Paul BRODARD.




UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 669 270 1

